TRAITÉ

DU

SAINT-ESPRIT

COMPRENANT

L'histoire générale des deux Esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux Cités qu'ils ont formées;
Avec les preuves de la Divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde,

PAR

Mgr GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ETC,

Ignoto Deo,
Au Dieu inconnu.
Act. XVII. 23.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS,

RUE DE L'ABBAYE, 7.

Droits réservés.

TRAITÉ

DU

SAINT-ESPRIT

PROPRIÉTÉ.

CORRESPONDANTS DÉPOSITAIRES :

EN FRANCE

ANGERS,	Barassé.
—	Lainé frères.
ANNECY,	Burdet.
ARRAS,	Brunet.
—	Théry.
BESANÇON,	Turbergue.
BLOIS,	Dezairs-Blanchet.
BORDEAUX,	Chaumas.
—	Coderc et Poujol.
BOURGES,	Dilhan.
BREST,	Lefournier.
CAEN,	Chenel.
CARCASSONNE,	Gadrat.
CHAMBÉRY,	Perrin.
CLERMONT-FERRAND,	Servoingt.
—	Bellet.
DIJON,	Gagey.
LANGRES,	Dallet.
LILLE,	Quarré.
—	Béghin.
LYON.	Briday.
—	Girard.
—	Josserand.
LE MANS,	Le Gaicheux-Gallienne.
LIMOGES,	Ve Dilhan-Vivès.
MARSEILLE,	Chauffard.
—	Laferrière.
METZ,	Rousseau-Pallez.
MONTPELLIER,	Ve Malavialle.
—	Séguin.
MULHOUSE,	Perrin.
NANTES,	Mazeau.
—	Libaros.
NANCY,	Thomas et Pierron.
—	Vagner.
ORLÉANS,	Blanchard.
POITIERS.	Bonamy.
REIMS,	Raive.
RENNES,	Hauvespre.
—	Thébault.
—	Verdier.
ROUEN,	Fleury.
TOULOUSE,	Ferrère.
—	Privat.
TOURS,	Cattier.

A L'ÉTRANGER

AMSTERDAM,	Van Langenhuysen.
BOIS-LE-DUC,	Bogaerts.
BREDA,	Van Vecs.
BRUGES	Beyaert-Defoort.
BRUXELLES,	Goemaere.
DUBLIN,	Dowling.
FRIBOURG,	Herder.
GENÈVE,	Marc Mehling.
GÊNES,	Fassi-Como.
LIÉGE.	Spée Zelis
LEIPZIG,	Dürr.
LONDRES,	Burns et Lambert
LOUVAIN,	Peeters.
—	Debarax.
MADRID,	Bailly-Baillière.
—	Poupart.
MILAN,	Besozzi.
ROME,	Merle.
SAINT PÉTERSBOURG,	Wolff.
TURIN,	Marietti.
VIENNE,	Gérold et fils.

Clichy. — Impr. M. Loignon, P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

Conformément aux règles canoniques, nous avons demandé et nous publions l'*Imprimatur* de Mgr. l'Évêque de Versailles, dans le diocèse de qui a été imprimé le TRAITÉ DU SAINT-ESPRIT.

« Nous félicitons bien sincèrement Mgr GAUME d'avoir eu l'heureuse idée de faire un *Traité* spécial et développé *sur le Saint-Esprit*. Il est certain qu'à notre époque la troisième personne de la très-sainte Trinité est trop peu connue ou trop oubliée. L'ouvrage en question a les qualités qui distinguent Mgr GAUME dans tous ses écrits. On y trouve la science, le talent, une doctrine exacte, surtout un grand amour de l'Église. Il instruira et édifiera ceux qui le liront ; et il est à désirer qu'il soit beaucoup lu.

« † PIERRE, évêque de Versailles. »

VERSAILLES, le 24 mai 1864.

Les journaux catholiques, français et étrangers, ont rendu le compte le plus favorable du *Traité du Saint-Esprit*. Il serait long de les citer tous. Nous nous contenterons de rapporter quelques extraits du *Bien public de Gand* et de la *Revue catholique de Troyes*. Aussi bien ces deux journaux résument l'opinion générale.

« Voulez-vous savoir, dit l'illustre évêque de Poitiers, de quel côté les hommes sensés doivent porter de préférence leurs études, leurs recherches et tout le mouvement de leur travail intellectuel ; sur quelles matières les écrivains religieux et surtout les guides spirituels des peuples doivent concentrer leurs controverses, leurs démonstrations, leurs enseignements ; enfin à quels sujets de méditations, à quel choix de contemplations et de prières doivent s'adonner avec plus de prédilection les âmes vraiment aimées de Dieu ? Regardez de quel côté l'erreur dirige ses attaques, ses négations, ses blasphèmes. Ce qui est attaqué, nié, blasphémé dans chaque siècle, c'est là principalement ce que ce même siècle doit défendre, doit affirmer, doit confesser. Où abonde le délit, il faut que la grâce surabonde. Aux obscurcissements de l'esprit, aux refroidissements du cœur, il faut opposer un surcroît de lumière, une recrudescence d'amour. Amoindrie, deformée, paralysée dans un certain nombre d'âmes, il faut que la vérité devienne plus intacte, plus correcte, plus agissante dans les autres. Quand le monde conteste, c'est alors que l'Église scrute, qu'elle approfondit, qu'elle précise, qu'elle définit, qu'elle proclame. A mesure qu'on le contredit davantage, son enseignement s'amplifie et se développe, s'illumine et s'enflamme. L'amour de la doctrine, la passion de la vérité s'échauffent dans les cœurs fidèles ; et le dépôt sacré, loin de subir aucune diminution, produit alors au grand jour tout le trésor de ses richesses (1). »

(1) Troisième instruction synodale. édition in-4°; 7 pages.

« Mgr Gaume semble s'être inspiré de ces belles pensées en écrivant son *Traité du Saint-Esprit*. Ce livre vient à son heure. A une époque où le surnaturel est méconnu, nié, blasphémé de toutes parts, il était opportun de remonter à la source même du surnaturel chrétien et d'étudier les manifestations de la grâce, dans leur cause divine, la Troisième Personne de l'adorable Trinité. La lumière de l'enseignement catholique a été tellement voilée sur ces points, par je ne sais quelles vapeurs sorties des marécages nauséabonds de la Renaissance, que les vérités rappelées par Mgr Gaume paraîtront nouvelles à beaucoup d'intelligences. Elles sont vieilles néanmoins comme le catholicisme lui-même ; et, si jamais doctrine a pu se prévaloir d'autorités imposantes, c'est bien celle que le *Traité du Saint-Esprit* développe, en s'appuyant presque à chaque page sur les saintes Écritures, les saints Pères, les docteurs de l'Église et les princes de la science théologique. Les dogmes catholiques, touchant le Saint-Esprit, passent, en quelque sorte, dans l'ouvrage de Mgr Gaume comme entre une double haie d'écrivains de tous les siècles qui les acclament et les saluent.

Qu'on n'aille pas croire cependant que le *Traité du Saint-Esprit* soit une œuvre de pure érudition, un livre didactique uniquement destiné aux étudiants en théologie. C'est, au contraire, un ouvrage *catholique*, même dans l'acception littéraire de ce mot : nous voulons dire qu'il s'adresse à tout le monde. Puisse le Saint-Esprit bénir cette œuvre entreprise en son honneur et dont la portée peut être considérable ! Oui, nous n'hésitons pas à le dire, après nous être appliqués à le juger avec calme et à l'abri des impressions d'une naturelle sympathie, le livre de Mgr Gaume est un des plus importants qui ait paru depuis longues années. La nature même du sujet, les développements savants et profonds dans lesquels est entré l'auteur, l'application immédiate qui peut se faire des vérités qu'il élucide, soit aux individus, soit à la société contemporaine, tels sont les titres qui recommandent le *Traité du Saint-Esprit* à tout homme quelque peu initié au mouvement intellectuel et religieux de notre époque. En lisant ces pages où la vérité apparaît sous des traits si nettement accentués et entourés d'une si vive lumière, nous nous sommes involontairement rappelé le livre qui fut l'événement littéraire et religieux du commencement de ce siècle, le traité *du Pape*, par le comte Joseph de Maistre.

« A l'époque où écrivait le grand publiciste catholique, la Papauté persécutée, humiliée, sans protection comme sans ressources, sem-

blait, au point de vue humain, dans une situation désespérée. L'incrédulité triomphait, le découragement et le marasme avaient envahi les fidèles et jusqu'au clergé lui-même. Beaucoup d'âmes chancelantes se jetaient dans le gallicanisme ne fût-ce que pour s'abriter, pensaient-elles, contre la poussière que soulèverait l'irrémédiable chute du Saint-Siége. Aussi le livre *du Pape* n'eut-il à son apparition aucun retentissement. On n'en avait tiré que trois cents exemplaires et ils furent longtemps à se vendre. Le succès ne vint que plus tard ; mais il fut immense.

« Le chef-d'œuvre de Joseph de Maistre a été, on peut le dire, entre les mains de la Providence, le premier moteur de ce mouvement de concentration qui s'est produit, il y a quarante à cinquante ans, dans le catholicisme et dont nous recueillons les heureux fruits. Si, jamais, plus qu'aujourd'hui, l'auréole de l'unité n'a brillé plus splendide au front de l'Église, si jamais l'épiscopat, le sacerdoce et les fidèles ne se sont plus étroitement serrés autour du trône de Saint-Pierre, ne le devons-nous pas, un peu, après Dieu, à ce puissant génie qui a su donner à la primauté et à l'infaillibilité du Vicaire de Jésus-Christ l'irrésistible clarté de l'évidence ? Le livre du *Pape* a été une pierre posée sur le tombeau du gallicanisme ; elle y a été scellée avec du ciment romain : on ne la déplacera pas.

« Le *Traité du Saint-Esprit* par Mgr Gaume se dresse en face du naturalisme contemporain comme l'œuvre de Joseph de Maistre se dressait en face des erreurs hostiles aux droits du Saint-Siége. Une vaste conspiration semble ourdie de nos jours pour méconnaître l'action divine dans le monde. Dieu est banni du droit public des nations, il est banni de la philosophie, de l'histoire, des sciences, des arts ; il est banni de l'éducation et du foyer domestique ; il est banni de la religion elle-même et c'est l'opprobre de la civilisation libérale, d'avoir engendré ces sectes hideuses dont le symbole se réduit, en dernière analyse, à une formule plus ou moins brutale de l'athéisme. Des catholiques eux-mêmes se sont laissé, dans une certaine mesure, prendre aux piéges du naturalisme politique et scientifique. N'avons-nous pas vu des plumes dévouées à l'Église nous vanter intrépidement les gouvernements sans culte et sans Dieu comme les gouvernements modèles, les instruments prédestinés de la diffusion des lumières et des conquêtes du progrès ? N'avons-nous pas vu des historiens rattachés, ce semble, au catholicisme par d'étroites affinités, vouloir effacer des annales de l'hu-

manité les pages que Dieu y a écrites de sa main, et aller, pour courtiser les préjugés de la foule, jusqu'à « séculariser » l'histoire?

« Le livre de Mgr Gaume heurte de front toutes ces erreurs, non qu'il les combatte une à une et pour ainsi dire corps à corps, mais parce qu'il atteint le mal dans sa source, l'ignorance de la doctrine catholique touchant le surnaturel. Aussi, nous le dirons sans détour, le *Traité du Saint-Esprit* ne nous paraît pas appelé à un succès éclatant et immédiat. Beaucoup se récrieront : « *Durus est hic sermo*, ces doctrines d'un autre âge ne conviennent plus à la société moderne. » D'autres organiseront autour du livre de Mgr Gaume ce qu'on a si bien nommé la conspiration du silence. Mais qu'importent ces vaines clameurs et ces mesquins calculs, pourvu que la vérité fasse son chemin? Et elle le fera. Le catholicisme a aujourd'hui dans la presse européenne assez d'organes, pour que le titre d'un bon ouvrage parvienne tôt ou tard, et en dépit des résistances et des préjugés, aux oreilles des hommes de bonne volonté. Nous ne demandons pas dix ans, et que sont dix ans dans la vie des nations, pour que les esprits aujourd'hui les plus rebelles rendent justice au *Traité du Saint-Esprit* et apprécient les précieux services qu'il aura rendus à la société.

« Oui, sans doute, à ne considérer que les événements extérieurs, dont nous sommes témoins ; à ne voir que les abaissements de la politique moderne, les hontes de la vie publique et trop souvent aussi les désordres de la vie privée, il y a lieu de s'affliger et de craindre pour l'avenir de la civilisation chrétienne. Mais ne perdons pas de vue, d'autre part, le mouvement des esprits, le fécond et silencieux travail des âmes !... De ce côté semblent s'ouvrir des horizons que l'espérance illumine. Que d'intelligences gravitent autour du catholicisme et semblent, contraintes par une invincible attraction, prêtes à l'embrasser ! Que de catholiques eux-mêmes s'élèvent à une compréhension plus distincte et plus complète de la vérité religieuse ! Les grands principes du droit public chrétien se dégagent des incertitudes et des obscurités de la controverse, et les faits mêmes qui nous attristent le plus viennent leur donner une éclatante confirmation. L'Église est plus connue et partant elle est plus aimée, plus ardemment défendue. Le niveau de la piété s'élève sensiblement dans le monde catholique : l'unité liturgique est à la veille de se consommer, les associations de prières, les œuvres de propagande et de charité s'étendent et se multiplient, les cœurs ont faim et soif d'amour et de vérité!

« C'est ce travail des âmes que Mgr Gaume vient activer. Il leur ouvre les trésors de l'enseignement catholique pour qu'elles viennent largement y puiser. Quelles sont les opérations du Saint-Esprit en chacun de nous ? Que sont les Fruits du Saint-Esprit, ses Dons, ses Béatitudes ? Quelle est la nature intime de cet antagonisme de la grâce et du péché qui se perpétue à travers la vie humaine ? Tels sont les grands problèmes que l'éminent théologien résout avec une science nette et sûre qui, sans rien perdre de la précision dogmatique, sait varier ses expressions et, dans un style abondamment lucide, se mettre à la portée de tous.

« De l'homme individuel, Mgr Gaume s'élève à l'étude de l'existence collective de l'humanité. Les mêmes questions reparaissent, mais agrandies et élargies. Quelle est l'intervention du Saint-Esprit dans le gouvernement du monde ? Quelle est sa participation au mystère de la Rédemption ? Quelle est la nature, quels sont les effets de l'assistance qu'il prête à l'Église ? Quelle est l'origine, l'organisation de ces deux cités, la cité du Bien et la cité du Mal dont la lutte se prolonge à travers les siècles ? Quelles sont les phases de cette lutte dans le passé, dans le présent ? Que présage l'avenir ?....

« Ce cadre est vaste, on le voit, et encore n'avons-nous pu en retracer que les grandes lignes. Que serait-ce si nous pouvions indiquer toutes les questions qui viennent naturellement se grouper autour de ces questions mères et qui font du livre de Mgr Gaume une espèce d'Encyclopédie du monde surnaturel ? Cherchez dans cet ouvrage la théorie chrétienne de la liberté : vous l'y trouverez résumée en quelques lignes de Saint-Thomas. Voulez-vous connaître la doctrine catholique sur la grâce ? Ouvrez le *Traité du Saint-Esprit*, elle y est développée dans toute sa splendeur. Demandez-vous à vous éclairer sommairement sur les aberrations du spiritisme contemporain ? Un chapitre consacré à cette grave matière vous donnera une solution catégorique et sûre.....

« Dirons-nous que la forme littéraire du *Traité du Saint-Esprit* répond à la richesse du fond ? Des critiques sévères ont reproché à Mgr Gaume quelques négligences de style. Nous croyons que le nouvel ouvrage de l'éminent écrivain échappera à ce reproche. La phrase est lucide, alerte et précise. Point d'amplifications de rhétorique, il est vrai, et nous en félicitons l'auteur : mais, en revanche, que de beautés fortes et sévères et souvent quelle grande poésie,

empreinte de je ne sais quel suave parfum biblique ! Pour être lu avec fruit, le *Traité du Saint-Esprit* doit être lu avec calme et à tête reposée, et cependant la première lecture est si attrayante, elle ouvre des aperçus si nouveaux qu'elle se poursuit d'un trait et sans fatigue. C'est après avoir parcouru cette route si riche en originales beautés, qu'on se sent pressé de revenir sur ses pas et de s'arrêter devant chaque paysage.

« Le *Traité du Saint-Esprit* porte cette épigraphe qui exprime bien la pieuse tristesse qu'éprouvait l'auteur en prenant la plume : « *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. » Puisse bientôt cette inscription n'être plus une vérité !.... L'éminent publiciste serait bien récompensé s'il pouvait la faire disparaître d'une prochaine édition de son livre. Quoi qu'il en soit et en attendant la réalisation de ce vœu, dès aujourd'hui Mgr Gaume a reçu cette récompense dont seuls les écrivains catholiques savent le prix : au pied de son crucifix, il entend ce consolant témoignage : *Bene scripsisti de me!* »

11 décembre 1864.

« Mgr Gaume est connu des lecteurs de cette Revue, il occupe une grande place dans cette phalange (*acies ordinata*) d'écrivains catholiques qui ont mis leur cœur et leur plume au service de l'Église. Ce n'est pas au centre, c'est à l'avant-garde qu'il faut le chercher. Monseigneur Gaume est un de ces esprits éminents, de la famille des de *Maistre*, qui tracent la route et qui devancent les temps ; sans parler de son style net et précis, de l'attrait et de l'intérêt qu'il sait répandre dans toutes ses œuvres, disons que son grand mérite est d'être profondément et exclusivement catholique, et que c'est là la vraie cause qui lui fait voir si loin et si juste.

« Dégagé de tous les préjugés du siècle, il pourrait dire, comme saint Paul, qu'il ne connaît que Jésus, et Jésus crucifié ; les tiédeurs, les accommodements, les demi-mesures, les palliatifs ne lui vont en aucune manière, il va droit au but, et tandis que les uns expli-

quent un effet par un autre effet, système qui en définitive n'explique rien, et recule la difficulté, pour lui il remonte à la véritable cause et il demande à la théologie catholique la vraie lumière qui éclaire l'histoire de l'humanité.

« C'est en suivant cette méthode qu'il a composé son livre : le *Traité du Saint-Esprit*, ouvrage qui rappelle par la hauteur des vues et par ses beaux développements le livre magnifique de la Cité de Dieu de saint Augustin.

« A la première page, Mgr Gaume a inscrit cette épigraphe : *Ignoto Deo ;* au Dieu inconnu ! Eh quoi ! serait-ce vrai ? le Saint-Esprit serait-il un Dieu inconnu ? Que l'on veuille bien y réfléchir et l'on verra que cette épigraphe n'a rien de hardi ni d'exagéré. Les chrétiens ne pouvaient oublier Dieu le Père, ce Dieu tout-puissant, créateur des mondes ; comment oublier Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauveur, rédempteur, crucifié pour le salut de l'humanité ? Mais quel souvenir donne-t-on à la troisième Personne de la Sainte Trinité ? Son action, pour être intérieure et moins apparente que celle des deux premières personnes, n'en est pas moins réelle et moins efficace. L'auteur a voulu réparer cet oubli, ramener les âmes à invoquer plus souvent le Saint-Esprit, en montrant sa divine action sur le monde ; il a voulu enfin, pour augmenter la gloire de la Trinité Sainte, en mieux faire connaître la troisième Personne.

« Pour réaliser son but, Mgr Gaume remonte à l'origine des temps : les anges sont créés ; excellente est leur nature et grande est leur puissance. Suivant l'opinion des théologiens, le mystère de l'Incarnation leur a été révélé ; l'orgueil de Lucifer se révolte, le premier *non serviam* est prononcé, la lutte s'établit entre la cité du Mal et la cité du Bien.

« Quel est le Roi de la cité du Bien ? Quel est son inspirateur ? Quel est le doigt de Dieu dans le gouvernement du monde ? C'est le Saint-Esprit, et ses ministres sont les archanges, les anges et toute la hiérarchie céleste.

« Le sombre roi de la cité du Mal et ses anges sont connus ; l'auteur en trace l'histoire depuis la création jusqu'à nos jours. Singe de Dieu, *simia Dei*, suivant la forte expression de saint Bernard, Satan a organisé la cité du Mal sur le plan de la cité du Bien ; avide d'usurper l'adoration qui n'est due qu'à Dieu seul, il contrefait Dieu dans la promulgation de ses lois, la manifestation de ses prophéties, l'établissement de son culte, l'institution des cérémonies sacrées, la consécration des prêtres, la publication de ses oracles.

« C'est là surtout la partie palpitante d'intérêt du *Traité du Saint-Esprit ;* les manifestations diaboliques ! Notre siècle, qui entend les esprits frappeurs et qui fait tourner les tables, voudra-t-il les révoquer en doute?

« Mais surtout ce qui rend palpable dans le monde l'action du démon, ce sont ces sacrifices humains des peuples païens tant anciens que modernes, c'est ce besoin de répandre le sang, non par exception, çà et là, et dans quelque coin du globe, mais à flots, avec des proportions inouïes, et avec un délire, un raffinement de cruauté, que la malice humaine seule est impuissante à suffisamment expliquer.....

« Le second volume de ce traité est consacré à l'explication théologique des prérogatives de la troisième Personne de la Sainte Trinité. Le rôle du Saint-Esprit, sa procession du Père et du Fils, son œuvre propre qui est la sanctification, tout se trouve développé, non pas seulement avec la rigueur de la théologie, mais dans un style riche et plein d'intérêt. Par l'inspiration des prophètes, par la préparation, par le choix des patriarches et du peuple juif le Saint-Esprit prélude aux merveilles de la loi nouvelle.

« Enfin, les temps sont accomplis. Par l'opération ineffable du Saint-Esprit, Notre-Seigneur Jésus-Christ est entré dans le monde, la Vierge immaculée compte un nouveau titre glorieux, celui d'Épouse du Saint-Esprit.

« Après l'Ascension du Sauveur, en la fête de la Pentecôte, le Saint-Esprit produit une création nouvelle : l'Église. Il est pour l'Église ce souffle de vie, *spiraculum vitæ*, cette force d'inspiration qui la crée, la soutient et la dirige à la conquête des âmes à travers le monde entier.

« C'est à dessein que nous n'avons donné de cet ouvrage qu'une rapide analyse ; nous voudrions qu'une voix intérieure vînt redire à chaque âme fidèle ces mots de si doux souvenir au cœur de saint Augustin : *tolle, lege*, prenez et lisez, et chacun s'associerait aux paroles de Mgr Gaume par lesquelles il termine son œuvre :

« Que désormais le Saint-Esprit soit prêché partout, afin de « reprendre parmi les nations la place qui lui appartient, et qu'il « n'aurait jamais dû perdre ; trop longtemps négligé, que son « culte refleurisse dans les villes et dans les campagnes, et que « sur les lèvres des catholiques du dix-neuvième siècle soit ré-

« quente comme la respiration, l'ardente prière du Prophète-
« Roi : *Envoyez votre Esprit et tout sera créé, et vous renou-*
« *vellerez la face de la terre : Emitte Spiritum tuum et crea-*
« *buntur, et renovabis faciem terræ.*

« Là, et là seulement, est le salut du monde. »

3 juin 1865.

INTRODUCTION

I

Cet ouvrage a pour but de faire connaître, autant qu'il dépend de nous, la troisième Personne de la Sainte Trinité, en elle-même et dans ses œuvres. Plusieurs motifs nous ont déterminé à l'entreprendre.

Le premier, c'est la *gloire du Saint-Esprit*. Dieu étant la charité par essence (1), toutes ses œuvres sont amour. Créer, c'est aimer; conserver, c'est aimer; racheter, c'est aimer; sanctifier, c'est aimer; glorifier, c'est aimer. Or, le Saint-Esprit est l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il est donc dans toutes leurs œuvres. C'est par lui que les deux autres Personnes de l'auguste Trinité se mettent, pour ainsi parler, en contact avec le monde. De là, ce mot de saint Thomas : « Procédant comme amour, le Saint-Esprit est le premier don de Dieu (2). » Et cet autre

(1) Deus charitas est. I *Joan.*, IV, 16.

(2) Cum Spiritus Sanctus procedat ut amor, procedit in ratione primi doni. P. 1, q. XXXVIII, art. 2, corp.

mot de saint Basile : » Tout ce que possèdent dans l'ordre de la nature, aussi bien que dans l'ordre de la grâce, les créatures du ciel et de la terre, leur vient du Saint-Esprit (1). »

Ne semble-t-il pas que ce divin Esprit devrait, par un juste retour, occuper la première place dans nos pensées et dans notre reconnaissance? Toutefois, par un renversement étrange, personne ou presque personne qui songe à Lui.

On connaît le Père, on le respecte, on l'aime. Pourrait-il en être autrement? Ses œuvres sont palpables et toujours présentes aux yeux du corps. Les magnificences des cieux, les richesses de la terre, l'immensité de l'Océan, les mugissements des vagues, les roulements du tonnerre, l'harmonie merveilleuse qui règne dans toutes les parties de l'univers, redisent avec une éloquence intelligible à tous, l'existence, la sagesse et la puissance du Dieu, père et conservateur de tout ce qui est.

On connait le Fils, on le respecte, on l'aime. Non moins nombreux que ceux du Père, et non moins éloquents, sont les prédicateurs qui parlent de Lui. L'histoire si touchante de sa naissance, de sa vie, de sa mort ; la croix, les temples, les images, les tableaux, le sacrifice de l'autel, les fêtes, rendent populaires les différents mystères de ses humiliations, de son amour

(1) Neque enim est ullum omnino donum absque Spiritu Sancto ad creaturam perveniens. *Lib. de Spir. Sanct.*, cap. XXIX, n° 55, opp. t. III, edit. noviss.

et de sa gloire. Enfin, l'Eucharistie, qui le tient personnellement présent dans les tabernacles, fait graviter vers Lui toute la vie catholique, depuis le berceau jusqu'à la tombe.

En est-il de même du Saint-Esprit? Ses œuvres *propres* ne sont pas sensibles, comme celles du Père et du Fils. La sanctification qu'il opère dans nos âmes, la vie qu'il répand partout échappe à la vue et au toucher. Il ne s'est pas fait chair comme le Fils. Comme lui, il n'a point habité, sous une forme humaine, parmi les enfants d'Adam. Trois fois seulement il s'est montré sous un emblème sensible, mais passager : colombe au Jourdain, nuée lumineuse au Thabor, langues de feu au Cénacle. Afin de le représenter, les arts n'ont pas, comme pour Notre-Seigneur, la faculté de varier leurs tableaux. Deux symboles : voilà tous les moyens plastiques laissés à la piété, pour redire aux yeux son existence et ses bienfaits (1).

Aussi, quelle connaissance a-t-on du Saint-Esprit dans le monde actuel et même parmi les chrétiens? Où sont les vœux qu'on lui adresse, le culte qu'on lui rend, la confiance et l'amour qu'on lui témoigne, l'expression sérieuse et soutenue du besoin continuel que

(1) On sait que l'Église a défendu de représenter le Saint-Esprit autrement que sous la forme d'une colombe ou de langues de feu. « Spiritus Sancti imagines sub humana juvenis forma damnantur et prohibentur... Spiritus Sancti tamen imagines in forma columbæ approbantur et permittuntur. Item in figura linguarum ignis, uti repræsentatur mysterium Pentecostes. » *Benedict.* XIV, *Bull. Sollicitudinis*, § 10, 16, 21.

nous avons de son assistance? Son nom même, prononcé dans le signe de la croix, éveille-t-il les mêmes sentiments que celui du Père et du Fils? Il est triste, mais il est vrai de le dire, la troisième Personne de la Trinité dans l'ordre nominal, le Saint-Esprit, est aussi la dernière dans la connaissance et dans les hommages de la plupart des chrétiens. Ce trop coupable *oubli* forme, *s'il est permis* de le dire, le calvaire du Saint-Esprit.

Or, si la passion de la seconde Personne de l'adorable Trinité émeut le chrétien jusque dans les profondeurs de son être, comment voir de sang-froid la *passion* de la troisième? N'est-ce pas le même abandon, le même mépris, trop souvent les mêmes blasphèmes? De la bouche du divin Esprit ne vous semble-t-il pas entendre la plainte, qui tombait des lèvres mourantes de l'Homme des douleurs : « J'ai attendu quelqu'un qui partageât mes peines, et il n'y a eu personne; un consolateur, et je n'en ai pas trouvé (1)! »

Consoler le Saint-Esprit, ou du moins, comme Simon de Cyrène le fit pour le Verbe incarné, l'aider à porter sa croix : belle mission! s'il en fut (2). Mais,

(1) Sustinui qui simul contristaretur, et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni. *Ps.* XLV, 21.

(2) Les notes suivantes ont pour but d'expliquer quelques expressions de la *Préface*. — Sans doute, le Saint-Esprit, étant Dieu, ne souffre pas, ne peut pas souffrir; mais s'il était accessible à la douleur, les offenses dont il est l'objet, surtout aujourd'hui, lui feraient éprouver une espèce de martyre. Les mots de *Calvaire* et de *Passion* ne sont que des métaphores justifiées

pour de faibles créatures, le moyen de l'accomplir? Employer tout ce qu'elles ont de vie, à glorifier cette très-adorable et très-aimable Pe sonne de l'auguste Trinité. Comment la glorifier? En changeant, à son égard, l'ignorance et l'oubli en connaissance et en tendre souvenir ; l'ingratitude, en reconnaissance et en amour ; la révolte, en adoration et en dévouement sans bornes. Inutile de le dire, de tout point, une pareille tâche est au-dessus de nos forces. Aussi nous avons bien moins pour but de la remplir que de l'indiquer.

II

Le second motif, conséquence du premier, c'est l'*avantage du clergé*. A lui la mission de faire connaître la troisième Personne de l'adorable Trinité. Mais, dès l'abord, une grave difficulté se présente :

par l'usage. En voyant les crimes des hommes antédiluviens, Dieu lui-même ne disait-il pas qu'ils lui perçaient le cœur : *Tactus dolore cordis intrinsecus?* Saint Paul ne dit-il pas que les pécheurs crucifient de nouveau le Fils de Dieu, bien qu'il soit impassible depuis sa résurrection : *Rursum crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.* Saint-Augustin ne parle-t-il pas de la *flagellation de la Parole de Dieu :* Ingeminantur flagella Christo, *quia flagellatur sermo ipsius*, etc. *Tract. in Joan.* — Si donc les mots de douleur, de crucifiement, de flagellation, peuvent s'appliquer à des choses ou à des êtres impassibles ou purement spirituels, pourquoi serait-il inexact d'employer, dans le même sens, les mots de Calvaire et de Passion, en parlant du Saint-Esprit?

la rareté des sources doctrinales. Combien de fois nous avons entendu nos vénérables frères dans le sacerdoce, se plaindre de la pénurie d'ouvrages sur le Saint-Esprit ! Leurs plaintes ne sont que trop fondées. D'une part, où est le Traité du Saint-Esprit qui ait paru depuis plusieurs siècles? Nous parlons d'un traité particulier et tant soit peu complet. D'autre part, à quoi se réduit, sur ce dogme fondamental, l'enseignement des théologies classiques, les seules à peu près qu'on étudie? A quelques pages du *Traité de la Trinité, du Symbole* et *des Sacrements.* De l'aveu de tous, les notions qu'elles renferment sont insuffisantes. Quant aux catéchismes diocésains, nécessairement plus abrégés que les théologies élémentaires, presque tous se contentent de définir. On ne peut disconvenir que, depuis longtemps, du moins en France, l'*enseignement* relatif au Saint-Esprit laisse beaucoup à désirer. Croirait-on que parmi les sermons de Bossuet, on n'en trouve pas un sur le Saint-Esprit; pas un dans Massillon ; et un seulement dans Bourdaloue ?

Le moyen de combler une si regrettable lacune es de recourir aux Pères de l'Église et aux grands théologiens du moyen âge. Mais qui a le temps et les moyens de se livrer à cette étude ? De là, pour le prêtre zélé, un extrême embarras, soit à s'instruire lui-même, oit à préparer la jeunesse à la confirmation, soit à donner aux fidèles une connaissance sérieuse de Celui sans lequel nul ne peut rien dans l'ordre du

salut, pas même prononcer le nom de son Sauveur (1).

Quelques détails très-courts et passablement abstraits, qui fixent dans la mémoire des mots plutôt que des idées, composent l'instruction du premier âge. A l'époque solennelle de la confirmation, les explications, il est vrai, deviennent un peu plus étendues. Mais, d'un côté, la première communion absorbe l'attention des enfants ; d'un autre côté, on continue d'opérer sur le terrain des abstractions. Sous la parole du catéchiste, le Saint-Esprit ne prend pas un corps, en se révélant par une longue série de faits éclatants. Faute de ressources pour parler, comme il convient, de la personne et des œuvres du Saint-Esprit, on passe à ses dons.

Purement intérieurs, ces dons ne sont accessibles ni à l'imagination ni aux sens. Grande est la difficulté de les faire connaître, plus grande celle de les faire apprécier. Dans l'enseignement ordinaire, ils ne sont montrés clairement ni dans leur application aux actes de la vie, ni dans leur opposition aux sept péchés capitaux, ni dans leur enchaînement nécessaire pour la déification de l'homme, ni comme le couronnement de l'édifice du salut. Aussi, l'expérience l'apprend, de toutes les parties de la doctrine chrétienne, les dons du Saint-Esprit sont peut-être la moins comprise et la moins estimée. Fournir les moyens de parer à ce

(1) Et nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu Sancto. I *Cor.*, XII, 3.

grave inconvénient est, à nos yeux, sinon un devoir, du moins un service, dont l'exercice du ministère nous a souvent appris à mesurer l'étendue.

III

Le troisième motif, c'est le *besoin des fidèles.* Plus il est difficile de parler convenablement du Saint-Esprit, plus, il semble, on devrait multiplier les instructions sur ce dogme fondamental. Ne pas le faire et tenir en quelque sorte le Saint-Esprit dans l'ombre pendant qu'on s'efforce de mettre en relief toutes les autres vérités de la religion, n'est-ce pas une anomalie, un malheur, une faute? N'est-ce pas aller manifestement contre l'enseignement de la foi, contre les recommandations de l'Écriture, contre la conduite des Pères, contre l'intention de l'Église et contre nos propres intérêts?

Pensons-nous bien que, placés entre deux éternités, nous tous, prêtres et fidèles, sommes obligés, sous peine de tomber, en mourant, dans les brasiers éternels de l'enfer, de monter sur les trônes brillants, préparés pour nous dans le ciel? Pensons-nous bien que, pour y arriver, il nous faut devenir, par la perfection de nos vertus, les images parfaitement ressemblantes de la très-sainte Trinité? Pensons-nous bien qu'entre ces vertus et notre faiblesse, il y a l'infini? Pensons-

nous bien que, sans le secours du Saint-Esprit, il nous est impossible non-seulement d'arriver à la perfection d'aucune vertu, mais encore d'accomplir méritoirement le premier acte de la vie chrétienne (1)?

Cependant, de la pénurie de doctrine dans le prêtre, viennent la maigreur et la rareté des instructions sur le Saint-Esprit. Les chrétiens réfléchis s'en étonnent et s'en affligent. Dans un langage qu'on nous permettra de citer, tel qu'il a frappé nos oreilles, ils demandent si le Saint-Esprit a été *destitué*, puisqu'on ne parle plus de lui? Bien que fondées sur des raisons différentes, les plaintes des fidèles sont aussi légitimes que celles du clergé. Elles appellent la satisfaction d'un besoin dont plusieurs peut-être ne se rendent pas bien compte, mais qui n'en est pas moins réel. Nous voulons parler de l'invincible tendance qu'éprouve tout homme venant en ce monde, à se développer en Dieu : *Anima naturaliter christiana.*

Image active de Celui qui est amour, l'âme aspire à lui ressembler. Or, ainsi que la foi nous l'enseigne, le Saint-Esprit est l'amour même, l'amour consubstantiel du Père et du Fils. Il en résulte que, sans la connaissance sérieuse du Saint-Esprit, par conséquent de la grâce et de ses opérations, le principe de vie divine, déposé en nous par le baptême, se trouve arrêté ou contrarié dans son développement. Le chré-

(1) Nemo itaque dicit Dominus Jesus, animo, verbo facto, corde, ore, opere, nisi in Spiritu Sancto; et nemo sic dicit, nisi qui diligit. *S. Aug., Tract. in Joan.*, LXXIV, n° I, opp. t. III, p. 2271, edit. noviss.

tien souffre, végète, s'étiole, et difficilement il parvient à la vérité de la vie surnaturelle. Pour arriver au sommet de l'échelle de Jacob, il faut d'abord en connaître les échelons.

Ces observations regardent les bons chrétiens, dont un grand nombre, malgré leur instruction, pourraient presque dire comme autrefois les néophytes d'Éphèse : « S'il y a un Saint-Esprit, nous n'en avons pas entendu parler, nous le connaissons fort peu et nous l'invoquons encore moins (1). »

Que dire de ces multitudes innombrables, qui se remuent au sein des villes ou qui peuplent les campagnes? Sans autre science religieuse que les leçons nécessairement très-imparfaites, et toujours trop vite oubliées, du catéchisme, quel pensez-vous que soit pour elles le Saint-Esprit? Nous ne craindrons pas de l'affirmer : il est le Dieu inconnu dont saint Paul trouva l'autel solitaire en entrant dans Athènes. Si elles ont conservé quelques notions des principaux mystères de la foi, l'expérience apprend qu'à l'égard du Saint-Esprit, de son influence nécessaire, de l'enchaînement et du but final de ses opérations successives, elles vivent dans une ignorance à peu près complète. Ces multitudes, personne ne le contestera, forment l'immense majorité des nations actuelles. Tel est le sens dans lequel se trouve tristement justifiée l'épigraphe de cet ou-

(1) Sed neque si Spiritus Sanctus est, audivimus. *Act.*, XIX, 2.

vrage : « Au Dieu inconnu : » *Ignoto Deo* (1).

Si la connaissance imparfaite du Saint-Esprit est un obstacle à la perfection du chrétien, nous demandons ce que sera l'ignorance absolue? Quelle peut être la vie divine dans celui qui n'en connaît pas même le principe? Un couvercle de plomb s'interpose entre lui et le monde surnaturel. Ce monde de la grâce, cette vraie, cette unique société des âmes, avec ses éléments divins, ses lois merveilleuses, ses glorieux habitants, ses devoirs sacrés, ses magnificences incomparables, ses réalités éternelles, ses luttes, ses joies, ses ressources et son but; ce monde, pour lequel l'homme est fait et dans lequel il doit vivre, est

(1) *Ignoto Deo.* « *Chacun* connaît, nous a-t-on dit, en quel sens ce mot a été pris par saint Paul. Cette manière d'envisager le Saint-Esprit n'équivaut-elle pas à dire que les chrétiens ont ignoré jusqu'à ce jour la divinité de cette Personne, ce qui est inexact? » — Chacun connaît si peu dans quel sens l'*Ignoto Deo* a été pris par saint Paul, que les plus érudits eux-mêmes l'ignorent. On peut le voir dans Cornelius a Lapide *in hunc loc;* dans les nombreuses dissertations écrites sur ce sujet, soit dans les *Annales de philosophie chrétienne,* soit dans le savant ouvrage de Mamachi, *Origines et antiquitates Christianæ,* t. I. lib. XI. p. 329, edit. Rom. In 4. 1749. — Pris dans le sens le plus accepté, l'*Ignoto Deo* veut dire, non que les païens ignoraient complétement le vrai Dieu, mais qu'ils n'avaient pas une idée juste de ses perfections ni de ses œuvres et surtout qu'ils ne lui rendaient pas le culte qui lui était dû. Appliqué au Saint-Esprit comme nous l'avons fait dans l'épigraphe de cet ouvrage, l'*Ignoto Deo* n'a donc rien de forcé. Conformément à la pensée de saint Paul, il veut dire, non pas que les chrétiens de nos jours ignorent la divinité du Saint-Esprit, mais que la plupart n'ont pas une connaissance bien claire de ses œuvres, de ses dons, de ses fruits, de son action sur le monde, et surtout qu'ils ne lui rendent pas le culte de confiance et d'amour auquel il a tant de droits. — Se défier des objections improvisées.

pour lui comme s'il n'était pas. La noble ambition qu'il devait exciter se change en indifférence, l'estime en mépris, l'amour en dégoût.

Au lieu d'être toute surnaturelle, la vie, ou ne l'est plus qu'à demi; ou, concentrée dans le monde sensible, elle devient terrestre et animale. Le Naturalisme, usurpant l'empire des âmes, forme le caractère général de la société. Divorce déplorable! qui, détournant l'humanité de sa fin, dépouille le Saint-Esprit de sa gloire et ravit au Verbe incarné le prix de son sang, pour le livrer au démon.

IV

Le quatrième motif, c'est l'*intérêt de la société*. Dire que, depuis la prédication de l'Évangile, il ne s'est jamais vu une insurrection contre le christianisme aussi générale et aussi opiniâtre qu'aujourd'hui, c'est dire une chose triviale à force d'être répétée, et malheureusement à force d'être vraie. Mais dire cela, c'est avouer que jamais le monde n'a été aussi malade, par conséquent aussi menacé de catastrophes inconnues; c'est déclarer, en dernière analyse, que jamais, depuis dix-huit siècles, Satan n'a régné avec un pareil empire

Qui sauvera le malade? Les hommes? Non. Au temporel comme au spirituel, il n'y a qu'un Sauveur,

l'Homme-Dieu, le Christ Jésus. Lui seul est la voie, la vérité et la vie : trois choses sans lesquelles tout salut est impossible. Comment l'Homme-Dieu sauvera-t-il le monde, si le monde doit être sauvé ? Comme il le sauva il y a deux mille ans : par le Saint-Esprit. Pourquoi ? Parce que le Saint-Esprit est le négateur adéquat de Satan ou du mauvais Esprit. (1)

Allons plus loin. Si, à nulle époque des siècles évangéliques, le règne de Satan n'a été aussi général et aussi accepté qu'il l'est aujourd'hui, l'action du Saint-Esprit devra revêtir des caractères d'une étendue et d'une force exceptionnelles. Les axiomes de géométrie ne nous paraissent pas plus rigoureux que ces propositions. De cette nécessité pour le monde actuel d'une nouvelle effusion du Saint-Esprit, il existe je ne sais quels pressentiments dont il ne faut pas exagérer la valeur, mais dont il semblerait téméraire de ne tenir aucun compte.

Acceptés par le comte de Maistre, manifestés par un grand nombre d'hommes respectables, au double titre du savoir et de la vertu, ils sont descendus dans

(1) Le Saint-Esprit est l'amour, Satan est la haine; Notre-Seigneur a sauvé le monde en s'incarnant et en mourant pour nous. Or, le mystère de l'Incarnation, dit saint Thomas, est attribué au Saint-Esprit; et la mort de Notre-Seigneur est également, selon saint Paul, attribuée au Saint-Esprit, *qui per Spiritum Sanctum semetipsum obtulit.* Et David, prévoyant le salut du monde, disait : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.* En vertu de l'axiome : *Causa causæ est causa causati*, il est donc très-permis de dire que c'est par le Saint-Esprit que Notre-Seigneur a sauvé le monde.

le monde de la piété et forment les bases d'une attente assez générale. Abusant de ce fond de vérité, le démon lui-même en a fait sortir une secte récemment condamnée par l'Église. A l'influence nouvelle du Saint-Esprit, on attribue le triomphe éclatant de l'Église, la paix du monde, l'unité de bercail annoncée par les Prophètes et par Notre-Seigneur lui-même, ainsi que les autres merveilles dont le dogme de l'Immaculée Conception paraît être le gage.

Quoi qu'il en soit, une chose demeure certaine et donne à un *Traité du Saint-Esprit* tout le mérite de l'à-propos. Le monde ne sera sauvé que par le Saint-Esprit. Mais comment le Saint-Esprit sauvera-t-il le monde, si le monde le repousse ? et il le repoussera, s'il ne l'aime pas. Comment l'aimera-t-il ? Comment l'appellera-t-il ? Comment courra-t-il, éperdu, se placer sous son empire, s'il ne le connaît pas? Faire connaître le Saint-Esprit nous semble donc, à tous les points de vue, une nécessité plus pressante que jamais.

V

Tels sont, en abrégé, les principaux motifs de notre travail. Nous sera-t-il permis d'en ajouter un autre ? Pendant vingt-cinq ans, nous avons combattu le *Mauvais Esprit*, en signalant le retour de son règne au sein des nations actuelles. Longtemps inaperçu

des uns, opiniâtrément nié par les autres, ce fait culminant de l'histoire moderne est aujourd'hui palpable. De l'aveu de tous, le Satanisme ou le Paganisme, ce qui est tout un, atteint sous nos yeux des limites aussi inconnues que sa puissance. Par un de ses organes les plus accrédités, la Compagnie de Jésus, non suspecte en ce point, vient de reconnaître la réalité du terrible phénomène et de la proclamer, dans Rome, à quelques pas du Vatican.

En 1862, pendant l'octave de l'Épiphanie, le père Curci, rédacteur de la *Civiltà cattolica*, monte en chaire, et huit fois il pousse le cri d'alarme, en montrant que l'Europe, l'Italie, Rome elle-même, sont envahies par le paganisme. « Le monde moderne, s'écrie-t-il, retourne à grands pas au paganisme. Sans en ressusciter la grossière idolâtrie, il y retourne par ses pensées, par ses affections, par ses tendances, par ses œuvres, par ses paroles. Cela est tellement vrai, que si, de l'immense sépulcre qu'on appelle le sol romain, sortait vivant le peuple contemporain des Scipions et des Coriolans, et que, sans regarder nos temples et notre culte, il faisait attention seulement aux pensées, aux aspirations, au langage du grand nombre, je suis convaincu qu'il ne trouverait entre eux et lui de différence sensible, que dans la prostration des âmes et l'imbécillité des idées (1). »

(1) Tutto quel discorso dimostra che la società moderna ritorna a gran passi al paganesimo, ec. *Il Paganesimo antico e moderno.* Roma, 1862.

Et plus loin : « Oh! oui; il n'est que trop vrai, et, quoi qu'il m'en coûte, je le dirai : taire le mal n'est pas un moyen de le guérir. Le monde actuel, et, à l'heure qu'il est, plus peut-être qu'aucune autre partie du monde, notre Italie commence évidemment à avoir des pensées, des affections, des désirs peu différents de ceux des païens. Ne croyez pas qu'il soit nécessaire pour cela d'adorer les idoles. Non. Le paganisme, dans sa partie constitutive, ou dans sa raison d'être, n'implique autre chose que le Naturalisme. Or, si vous regardez la société et la famille ; si vous écoutez les discours qui s'échangent ; si vous lisez les livres et les journaux qui s'impriment; si vous considérez les tendances qui se manifestent : c'est à peine si en tout cela vous trouverez autre chose que la nature, la nature seule, la nature toujours.

« Eh bien, ce Naturalisme envahisseur et dominateur de la société moderne, c'est le paganisme pur, tout pur ; mais paganisme mille fois plus condamnable que l'ancien, attendu que le paganisme moderne est l'effet de l'apostasie de cette foi, que le paganisme ancien reçut avec tant de joie, embrassa avec tant d'amour. Paganisme ressuscité, qui a toutes les servilités et toutes les abominations du défunt, sans en avoir l'originalité et la grandeur, attendu qu'il est impossible de ressusciter la grandeur païenne, ceux qui l'ont tenté n'ayant abouti qu'à des parodies malheureuses et toujours ridicules, si trop souvent elles n'avaient été atroces. Paganisme désespéré, attendu qu'aucun Balaam ne lui a promis une étoile de

Jacob, comme à l'ancien, qui attendait un appel à la vie; tandis que le nôtre, né de la corruption du christianisme, ou plutôt d'une civilisation décrépite et gangrenée, n'a plus à attendre d'autre appel que celui du souverain Juge, vengeur de tant de miséricordes foulées aux pieds (1). »

Ainsi, de l'aveu même de nos adversaires les plus ardents, le *ver rongeur* des sociétés modernes n'est ni le protestantisme, ni l'indifférentisme, ni telle autre maladie sociale à dénomination particulière, mais bien le paganisme qui les renferme toutes; le paganisme dans ses éléments constitutifs, tel que le monde le subissait il y a dix-huit siècles. Dès lors, pour compléter nos travaux, que restait-il, sinon essayer de glorifier le Saint-Esprit, afin que, reprenant son empire, il chasse l'usurpateur et régénère de nouveau la face de la terre?

VI

Quant au plan de l'ouvrage, il est tracé par le sujet. Le Saint-Esprit en lui-même et dans ses œuvres; l'explication de ses œuvres merveilleuses dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, par conséquent l'action incessante, universelle du Saint-Esprit, et l'action non moins incessante du mauvais

(1) Ora, cotesto naturalismo, introdotto e dominante nel moderno mondo, è pure e pretto paganesimo, etc., p. 12.

Esprit ; la place immense que tient dans le monde de la nature, aussi bien que dans le monde de la grâce, et que doit, sous peine de mort, tenir, dans notre vie, la troisième Personne, aujourd'hui si oubliée et si inconnue, de l'adorable Trinité ; la double régénération du temps et de l'éternité, à laquelle son amour nous conduit ; la nature, les conditions, la pratique du culte que le ciel et la terre lui doivent à tant de titres : tel est l'ensemble des matières qui composent ce Traité.

En voici l'ordre : Deux Esprits opposés se disputent l'empire du monde. Commencée dans le ciel, la guerre s'est perpétuée sur la terre. Isaïe et saint Jean la décrivent. Saint Paul nous dit que c'est contre le démon que nous avons à lutter. Notre-Seigneur lui-même annonce qu'il n'est venu sur la terre que pour détruire le règne du démon. Nous ne mettons pas aux prises ces deux Esprits : ils y sont, nous n'inventons pas le fait, nous le constatons. Comme il est impossible de connaître la rédemption sans connaître la chute ; de même, il est impossible de faire connaître l'*Esprit du bien*, sans faire connaître l'*Esprit du mal*. A peine avons-nous dit l'existence du Saint-Esprit, que nous sommes obligé de parler de Satan, dont la noire figure apparaît comme l'ombre à côté de la lumière.

L'existence de ces deux Esprits suppose celle d'un monde supérieur au nôtre, la division de ce monde en deux camps ennemis, ainsi que son action per-

manente, libre et universelle sur le monde inférieur. La réalité de ces trois faits établie, nous constatons la personnalité de l'Esprit mauvais, sa chute, la cause et les conséquences de sa chute, par conséquent l'origine historique du mal.

Les deux Esprits ne sont pas demeurés dans des régions inaccessibles à l'homme, étrangers à ce qui se passe sur la terre. Loin de là; maîtres du monde, ils se révèlent comme les fondateurs de deux cités : la Cité du bien et la Cité du mal. Cités visibles, palpables, aussi anciennes que l'homme, aussi étendues que le globe, aussi durables que les siècles, elles renferment dans leur sein le genre humain tout entier, en deçà et au delà du tombeau.

La connaissance approfondie de ces deux Cités importe également à l'homme, au chrétien, au philosophe, au théologien :

A l'homme, attendu que chaque individu, chaque peuple, chaque époque appartient nécessairement à l'une ou à l'autre ;

Au chrétien, attendu que l'une est la demeure de la vie et le vestibule du ciel ; l'autre, la demeure de la mort et le vestibule de l'enfer;

Au philosophe, attendu que la lutte éternelle des deux Cités forme la trame générale de l'histoire, et seule rend compte de ce que le monde a vu, de ce qu'il voit, de ce qu'il verra jusqu'à la fin, de crimes et de vertus, de prospérités et de revers, de paix et de révolutions;

Au théologien, attendu que les deux Cités, mon-

trant en action l'Esprit du bien et l'Esprit du mal, les font mieux connaître que tous les raisonnements.

Ainsi, les deux Cités sont l'objet d'une étude dont l'importance, peut-être la nouveauté, feront pardonner la longueur.

La formation, l'organisation, le gouvernement, le but de la Cité du bien ; son roi, le Saint-Esprit, révélé par les noms qu'il porte dans les Livres saints ; ses princes, les bons anges ; leur nature, leurs qualités, leurs hiérarchies, leurs ordres, leurs fonctions, la raison des uns et des autres : autant de sujets d'investigations particulières.

Elles sont suivies d'un travail analogue sur la Cité du mal. Nous faisons connaître sa formation, son gouvernement, son but ; son roi, Satan, révélé par ses noms bibliques ; ses princes, les démons ; leurs qualités, leurs hiérarchies, leur habitation, leur action sur l'homme et sur les créatures.

Toute cité se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés. Après les princes viennent les citoyens de deux cités : les hommes. Nous montrons leur existence placée entre deux armées ennemies qui se la disputent, ainsi que les remparts dont le Saint-Esprit environne la Cité du bien, pour empêcher l'homme d'en sortir ou le démon d'y pénétrer.

Connaître les deux Cités en elles-mêmes et dans leur existence métaphysique, ne suffit pas à nos besoins : il faut les voir en action. De là, l'histoire religieuse, sociale, politique et contemporaine de l'une et de l'autre. Ce tableau embrasse, dans ses causes

intimes, toute l'histoire de l'humanité : nous n'avons pu que l'ébaucher. Néanmoins, notre esquisse met en relief le point capital, c'est-à-dire le parallélisme effrayant qui existe entre la Cité du bien et la Cité du mal, entre l'œuvre divine pour sauver l'homme, et l'œuvre satanique pour le perdre. Exposer ce parallélisme non-seulement dans son ensemble, mais encore dans ses principaux traits, nous a semblé le meilleur moyen de démasquer l'Esprit de ténèbres et de faire sentir vivement au monde actuel, incrédule ou léger, la présence permanente et l'action multiforme de son plus redoutable ennemi.

De là résulte, évidente comme la lumière, l'obligation perpétuelle et perpétuellement impérieuse où nous sommes tous, peuples et individus, de nous tenir sur nos gardes, et, sous peine de mort, de rester ou de nous replacer sous l'empire du Saint-Esprit. Cette conséquence termine le premier volume de l'ouvrage et conduit au second.

VII

Pour que l'homme et le monde sentent la nécessité de se replacer sous l'empire du Saint-Esprit, il faut, avant tout, qu'ils connaissent ce divin Esprit : *Ignoti nulla cupido*. Une connaissance générale et purement philosophique ne saurait suffire. Il faut une science

intime, détaillée, pratique : la donner est le but de nos efforts.

Après avoir montré la divinité du Saint-Esprit, parlé de sa procession et de sa mission, expliqué ses attributs, nous suivons son action spéciale sur le monde physique et sur le monde moral, dans l'Ancien Testament. Ce travail nous prépare aux temps évangéliques.

Ici se révèle, dans toute la magnificence de son amour, la troisième Personne de l'adorable Trinité. Devant nous se présentent quatre grandes créations : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Église, le Chrétien. Ces quatre chefs-d'œuvre sont étudiés avec d'autant plus de soin, qu'ils sont toute la philosophie de l'histoire ; car ils résument tout le mystère de la grâce, c'est-à-dire toute l'action de Dieu sur le monde.

Ce mystère de la grâce, par lequel l'homme devient dieu, est, autant qu'il a dépendu de nous, exposé dans ses admirables détails. Nous disons le principe de notre génération divine, les éléments dont il se compose, leur nature, leur enchaînement, leur développement successif, jusqu'à ce que le fils d'Adam soit parvenu à la mesure du Verbe incarné, Fils de Dieu et Dieu lui-même. Les Vertus, les Dons, les Béatitudes, les Fruits du Saint-Esprit, tout le travail intime de la grâce, si peu estimé de nos jours, parce qu'il est bien peu connu, sont expliqués avec l'étendue nécessaire au chrétien qui veut s'instruire lui-même, et au prêtre chargé d'instruire les autres.

Les béatitudes du temps conduisent à la béatitude

de l'éternité. Devenu enfant de Dieu par le Saint-Esprit, l'homme a droit à l'héritage de son Père. Franchissant le seuil de l'éternité, nous essayons de soulever un coin du voile jeté sur les splendeurs et les délices de ce royaume créé par l'amour, régi par l'amour, où tout est, pour le corps comme pour l'âme, lumière sans ombre, vie sans limites, c'est-à-dire communication plénière, incessante du Saint-Esprit aux élus et des élus au Saint-Esprit : flux et reflux d'un océan d'amour qui plongera les élèves du Chrême, *alumni Chrismatis* dans une ivresse éternelle.

Tant de bienfaits de la part du Saint-Esprit demandent une reconnaissance proportionnée de la part de l'homme. Nous montrons comment cette reconnaissance s'est manifestée dans la suite des siècles, comment elle doit se manifester encore. Elle brille dans le tableau du culte du Saint-Esprit, des fêtes, des associations, des pratiques publiques et privées, établies en l'honneur du Bienfaiteur éternel, à qui toute créature du ciel et de la terre est redevable de ce qu'elle est, de ce qu'elle a, de ce qu'elle espère : *Neque enim est ullum omnino donum absque Spiritu Sancto ad creaturam perveniens.*

VIII

Pour remplir notre tâche, trois fois difficile par sa nature, par son étendue et par la précision théologi-

que qu'elle demande, nous avons, sans parler des conciles et des constitutions pontificales, appelé à notre aide les oracles de la vraie science, les Pères de l'Église. Leur doctrine sur le Saint-Esprit est si profonde et si abondante, que rien ne peut la remplacer. Ajoutons qu'aujourd'hui on la connaît si peu, qu'elle offre tout l'intérêt de la nouveauté.

S'agit-il de préciser les vérités dogmatiques par des définitions rigoureuses, de donner la dernière raison des choses, ou de montrer l'enchaînement hiérarchique qui unit les éléments de notre formation divine? Dans ces questions délicates, saint Thomas nous a servi de maître. Puissent les nombreuses citations que nous lui avons empruntées le faire connaître de plus en plus, et accélérer le mouvement qui reporte aujourd'hui les esprits sérieux, vers ce foyer incomparable de toute vraie science, divine et humaine!

N'est-il pas temps de revenir, demanderons-nous à ce propos, de l'aberration qui a été si funeste au clergé, aux fidèles, à l'Église, à la société elle-même? Il existe un génie, unique en son genre, que l'admiration des siècles appelle le *Prince de la théologie*, l'*Ange de l'école*, le *Docteur angélique*. Dans une vaste synthèse ce génie embrasse toutes les sciences théologiques, philosophiques, politiques, sociales, et les enseigne avec une clarté et une profondeur incomparables. Bien que pour la forme, quelquefois même pour le fond, sa doctrine soit, de temps à autre, marquée de l'inévitable cachet de l'hu-

manité, elle est cependant tellement sûre dans son ensemble, qu'au concile de Trente, ses écrits, par un privilége inconnu dans les annales de l'Église, méritèrent, suivant la tradition, d'être placés à côté de la Bible elle-même. Ce grand génie est un saint à qui le Vicaire de Jésus-Christ, en canonisant ses vertus, a rendu ce témoignage solennel : « Au tant frère Thomas a écrit d'articles, autant de miracles il a faits. Lui seul a plus éclairé l'Église, que tous les autres docteurs. C'est une encyclopédie qui tient lieu de tout. A son école, on profite plus, dans un an, qu'à celle de tous les autres docteurs pendant toute la vie (1). »

« Enfin, pour que rien ne manque à sa gloire, c'est un génie tellement puissant, qu'un hérésiarque du seizième siècle ne craignait pas de dire : « Otez Thomas, et je détruirai l'Église (2). »

Ainsi, on peut considérer saint Thomas, placé au milieu des siècles, tout à la fois comme un réservoir, où sont venus se réunir tous les fleuves de doctrine de l'Orient et de l'Occident, et comme un crible par lequel, dégagées de tout ce qui n'est pas haute et pure science, les eaux de la tradition nous arrivent fraîches et limpides sans avoir rien perdu de leur fécondité.

(1) Quot articulos edidit, tot miracula fecit... Ipse plus illuminavit Ecclesiam, quam omnes alii doctores... pace aliorum dixerim, unus divus Thomas est instar omnium... In cujus libris plus proficit homo uno anno, quam in aliorum doctrina toto tempore vitæ suæ. (Bulle de Jean XXII, *Vie de saint Thomas*, par le P. Touron, art. 55, 7 mars, n° 81.)

(2) Tolle Thomam, et Ecclesiam dissipabo. — Malgré les dénégations de Bayle, ce mot est de Bucer.

Or, ce docteur, ce saint, ce maître si utile à l'Église et si redoutable à l'hérésie, la Renaissance l'avait à peu près banni des séminaires, comme elle a banni des colléges tous les auteurs chrétiens. Il y a moins de trente ans, quel professeur de théologie, de philosophie, de droit social, parlait de saint Thomas? Qui connaissait ses ouvrages? Qui les lisait? Qui les méditait? Qui les imprimait? Par qui et par quoi l'a-t-on remplacé?

Sans le savoir, on avait donc réalisé, en partie du moins, le vœu de l'hérésiarque. Aussi, qu'est-il arrivé? Où est aujourd'hui parmi nous la science de la théologie, de la philosophie et du droit public? Dans quel état se trouvent l'Église et la société? Quelle est la trempe des armes employées à leur défense? Quelle est la profondeur, la largeur, la solidité, la vertu nutritive de la doctrine distribuée aux intelligences dans la plupart des ouvrages modernes : livres, journaux, revues, conférences, sermons, catéchismes? Nous n'avons pas à répondre. Il nous est plus doux de saluer le mouvement de retour qui se manifeste vers saint Thomas. Heureux si ces quelques lignes, échappées à ce qu'il y a de plus intime dans l'âme, la douleur et l'amour, pouvaient le rendre plus général et plus rapide!

IX

Nous exprimerons un dernier vœu, c'est de voir se réveiller, dans le clergé et dans les fidèles, l'ardeur

apostolique pour le Saint-Esprit. S'il est vrai qu'entre les temps actuels et les premiers siècles du christianisme, il existe plus d'un rapport, ajoutons un nouveau trait de ressemblance par notre empressement à connaître et par notre fidélité à invoquer la troisième Personne de l'adorable Trinité, source inépuisable de lumière, de force et de consolation.

Que les paroles du Sage, appliquées au Saint-Esprit et si bien comprises de nos aïeux, deviennent l'encouragement de nos efforts et la règle de notre conduite. « *Bienheureux l'homme qui demeure* dans la Sagesse, qui médite ses perfections et avec elle étudie les merveilles du Dieu créateur, rédempteur et glorificateur; qui rumine ses voies dans son cœur; qui approfondit ses mystères; qui la poursuit comme le chasseur, et se met en embuscade pour la surprendre; qui regarde par ses fenêtres; qui écoute à ses portes; qui se tient près de sa maison, et qui plante à ses murailles le clou de sa tente, afin d'habiter sous sa main. A l'ombre de cette divine Sagesse, lui et ses fils, ses facultés, ses œuvres, sa vie et sa mort, goûteront les délices de la paix. Elle-même les nourrira de ses fruits, les protégera de ses rameaux; et, à l'abri des tempêtes, ils vivront heureux et reposeront dans la gloire : *Et in gloria ejus requiescet* (1). »

(1) *Eccl.*, XIX, 22 et seqq.

TRAITÉ

DU

SAINT-ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

L'ESPRIT DU BIEN ET L'ESPRIT DU MAL.

Deux Esprits opposés, dominateurs du monde. — Preuves de leur existence : la foi universelle, le dualisme. — L'existence de ces deux Esprits suppose celle d'un monde supérieur au nôtre. — Nécessité de la démontrer. — La négation du surnaturel, grande hérésie de notre temps. — Ce qu'est le monde surnaturel. — Preuves de son existence : la religion, l'histoire, la raison. — Passages de M. Guizot.

Deux Esprits opposés se disputent l'empire du monde (1).

L'histoire n'est que le récit de leur lutte éternelle.

Ce grand fait suppose :

L'existence d'un monde supérieur au nôtre ;

La division de ce monde en bon et en mauvais ;

La double influence du monde supérieur sur la création inférieure.

(1) Cette expression, dont l'équivalent se trouve presqu'à chaque page de l'Ancien et du Nouveau Testament, sera expliquée dans le cours de ce chapitre.

Quatre vérités fondamentales qu'il faut, avant tout, mettre au-dessus de contestation.

Que deux Esprits opposés se disputent l'empire de l'homme et de la création, ce dogme est écrit en tête de la théologie de tous les peuples et dans la biographie de chaque individu. La révélation l'enseigne. Le paganisme ancien le montre dans l'adoration universelle des génies, bons et mauvais. Le bouddhisme de l'Indien, du Chinois et du Thibétain, le fétichisme du nègre de l'Afrique, comme la sanglante idolâtrie de l'Océanien, continuent d'en fournir la preuve incontestable. Au cœur de la civilisation, non moins qu'au centre de la barbarie, l'expérience le rend sensible dans un fait toujours ancien et toujours nouveau, le *Dualisme*.

A moins de nier toute distinction entre la vérité et l'erreur, entre le bien et le mal, entre tuer son père et le respecter, c'est-à-dire, à moins de faire du genre humain un bétail, on est bien forcé de reconnaître sur la terre la coexistence et la lutte perpétuelle du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, d'actes bons et d'actes mauvais. Or, ce phénomène est un mystère inexplicable, autrement que par l'existence de deux Esprits opposés, supérieurs à l'homme.

Pour n'en citer qu'une preuve : le sacrifice humain a fait le tour du monde. Il continue, à l'heure qu'il est, chez tous les peuples qui n'adorent pas l'Esprit du bien, le Saint-Esprit, tel que la révélation le fait connaître. Mais l'idée du sacrifice humain est aussi étrangère aux lumières de la raison, qu'elle est opposée aux sentiments de la nature. Quoi qu'elle fasse, la raison demeurera éternellement impuissante à trouver un rapport quelconque, entre le meurtre de mon semblable et l'expiation de mon péché. Loin de

suivre l'instinct de la nature, le père, si dégradé qu'il soit, a toujours frémi, et il frémira toujours, en portant lui-même son enfant au couteau du sacrificateur.

Cependant le sacrifice de l'homme par l'homme, de l'enfant par le père, est un fait; il a donc une cause. C'est un fait universel et permanent; il a donc une cause universelle et permanente. C'est un fait humainement inexplicable ; il a donc une cause surhumaine. C'est un fait qui se produit partout où ne règne pas l'Esprit du bien, il est donc inspiré et commandé par l'Esprit du mal.

Expliquant seuls le dualisme, ces deux Esprits sont les vrais dominateurs du monde. Ce n'est pas à coup sûr, et nous avons hâte de le dire, qu'ils soient égaux entre eux. Le prétendre serait tomber dans le manichéisme : erreur monstrueuse que la raison repousse et que la foi condamne. La vérité est que ces deux Esprits sont inégaux, d'une inégalité infinie. L'un est Dieu, puissance éternelle; l'autre, une simple créature, être éphémère qu'un souffle pourrait anéantir. Seulement, par un conseil de son infaillible sagesse, mais dont l'homme ici-bas ne pourra jamais sonder la profondeur, Dieu a laissé à Satan le redoutable pouvoir de lutter contre lui; et, dans la possession du genre humain, de tenir la victoire indécise. Nous essayerons bientôt de soulever un coin du voile qui couvre cet incontestable mystère.

En attendant, l'existence de deux Esprits opposés suppose l'existence d'un monde supérieur au nôtre. Par là, nous entendons un monde composé d'êtres plus parfaits et plus puissants que nous, dégagés de la matière et purement spirituels : Dieu, les anges bons et mauvais, en nombre incalculable; monde des causes et des lois, sans lequel le nôtre n'existerait

pas ou marcherait au hasard, comme le navire sans boussole et sans pilote ; monde pour lequel l'homme est fait et vers lequel il aspire ; monde qui nous enveloppe de toutes parts, et avec lequel nous sommes incessamment en rapports ; à qui nous parlons, qui nous voit, qui nous entend, qui agit sur nous et sur les créatures matérielles, réellement, efficacement, comme l'âme agit sur le corps.

Loin d'être une chimère, l'existence de ce monde supérieur est la première des réalités.. La religion, l'histoire, la raison, se réunissent pour en faire l'article fondamental de la foi du genre humain. Aujourd'hui plus que jamais, il est nécessaire de le démontrer : car la négation du surnaturel est la grande hérésie de notre temps. Naguère M. Guizot lui-même en faisait la remarque. Il écrivait : « Toutes les attaques dont le christianisme est aujourd'hui l'objet, quelque diverses qu'elles soient dans leur nature ou dans leur mesure, partent d'un même point et tendent à un même but, la négation du surnaturel dans les destinées de l'homme et du monde, l'abolition de l'élément surnaturel dans la religion chrétienne, dans son histoire comme dans ses dogmes.

« Matérialistes, panthéistes, rationalistes, sceptiques, critiques, érudits, les uns hautement, les autres très-discrètement, tous pensent et parlent sous l'empire de cette idée, que le monde et l'homme, la nature morale comme la nature physique, sont uniquement gouvernés par des lois générales, permanentes et nécessaires, dont aucune volonté spéciale n'est jamais venue et ne vient jamais suspendre ou modifier le cours (1). »

(1) *L'Église et la Société chrétienne en* 1861, chap. IV, p. 19 et 20.

Rien n'est plus exact. Nous ajouterons seulement qu'indiquer le mal n'est pas le guérir. Afin de mettre sur la voie du remède, il aurait fallu dire comment, après dix-huit siècles de surnaturalisme chrétien, l'Europe actuelle se trouve peuplée de naturalistes de toute nuance, dont la race, florissante dans l'antiquité païenne, avait disparu depuis la prédication de l'Évangile (1). Quoi qu'il en soit, les négations individuelles s'évanouissent devant des affirmations générales. Or, le genre humain a toujours affirmé l'existence d'un monde surnaturel.

L'existence d'une religion chez tous les peuples est un fait. Ce fait est inséparable de la croyance à un monde surnaturel. « C'est, continue M. Guizot, sur une foi naturelle au surnaturel, sur un instinct inné du surnaturel que toute religion se fonde. Dans tous les lieux, dans tous les climats, à toutes les époques de l'histoire, à tous les degrés de la civilisation, l'homme porte en lui ce sentiment, j'aimerais mieux dire ce pressentiment, que le monde qu'il voit, l'ordre au sein duquel il vit, les faits qui se succèdent régulièrement et constamment autour de lui, ne sont pas tout.

« En vain il fait chaque jour dans ce vaste ensemble des découvertes et des conquêtes ; en vain il observe et constate savamment les lois permanentes qui y président : sa pensée ne se renferme point dans cet univers livré à la science. Ce spectacle ne suffit point à son âme ; elle s'élance ailleurs ; elle cherche, elle entrevoit autre chose ; elle aspire pour l'univers et

— Dans sa prétendue *Vie de Jésus*, Renan vient de donner tristement raison à M. Guizot. Renan n'est qu'un écho.

(1) Nous l'avons dit dans notre ouvrage, le *Rationalisme*.

pour elle-même à d'autres destinées, à un autre maître :

Par delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside,

a dit Voltaire ; et le Dieu qui est par delà les cieux, ce n'est pas la nature personnifiée, c'est le surnaturel en personne. C'est à lui que les religions s'adressent ; c'est pour mettre l'homme en rapport avec lui qu'elles se fondent. Sans la foi instinctive de l'homme au surnaturel, sans son élan spontané et invincible vers le surnaturel, la religion ne serait pas (1). »

Le genre humain ne croit pas seulement à l'existence isolée d'un monde surnaturel, il croit encore à l'action libre et permanente, immédiate et réelle de ses habitants sur le monde inférieur. De cette foi constante nous trouvons la preuve dans un fait non moins éclatant que la religion elle-même, c'est la prière : « Seul entre tous les êtres ici-bas, l'homme prie. Parmi les instincts moraux, il n'y en a point de plus naturel, de plus universel, de plus invincible que la prière. L'enfant s'y porte avec une docilité empressée. Le vieillard s'y replie comme dans un refuge contre la décadence et l'isolement. La prière monte d'elle-même sur les jeunes lèvres qui balbutient à peine le nom de Dieu, et sur les lèvres mourantes qui n'ont plus la force de le prononcer.

« Chez tous les peuples, célèbres ou obscurs, civilisés ou barbares, on rencontre à chaque pas des actes et des formules d'invocation. Partout où vivent des hommes, dans certaines circonstances, à certaines heures, sous l'empire de certaines impressions

(1) *L'Église et la société chrétienne en* 1861, chap. IV, p. 21.

de l'âme, les yeux s'élèvent, les mains se joignent, les genoux fléchissent, pour implorer ou pour rendre grâces, pour adorer ou pour apaiser. Avec transport ou avec tremblement, publiquement ou dans le secret de son cœur, c'est à la prière que l'homme s'adresse en dernier recours, pour combler les vides de son âme ou porter les fardeaux de sa destinée. C'est dans la prière qu'il cherche, quand tout lui manque, de l'appui pour sa faiblesse, de la consolation dans ses douleurs, de l'espérance pour la vertu (1). »

Qu'on ne croie pas que cette confiance au pouvoir et à la bonté des êtres surnaturels soit une chimère. D'abord, je voudrais qu'on me montrât une chimère universelle. Ensuite, personne ne méconnaît la valeur morale et intérieure de la prière. Par cela seul qu'elle prie, l'âme se soulage, se relève, s'apaise, se fortifie. Elle éprouve, en se tournant vers Dieu, ce sentiment de retour à la santé et au repos qui se répand dans le corps, quand il passe d'un air orageux et lourd dans une atmosphère sereine et pure. Dieu vient en aide à ceux qui l'implorent, avant et sans qu'ils sachent s'il les exaucera. S'il est un seul homme qui regarde comme chimériques ces heureux effets de la prière, parce qu'il ne les a jamais éprouvés, il faut le plaindre ; mais on ne le réfute pas.

La prière a une forme plus élevée que la parole, c'est le sacrifice. Plus facile à constater, puisqu'elle est toujours palpable, cette seconde forme n'est pas moins universelle que la première. En usage chez tous les peuples, à toutes les époques, sous toutes les latitudes, le sacrifice s'est offert à des êtres bons ou mauvais, mais toujours étrangers au monde infé-

(1) *L'Église et la société chrétienne en* 1861, chap. IV, p. 22.

rieur. Jamais le sang d'un taureau n'a ruisselé sur les autels en l'honneur d'un taureau, d'un être matériel, ni même d'un homme.

Le droit au sacrifice ne commence pour l'homme que lorsque la flatterie voit un *génie* personnifié en lui, et c'est à ce génie que le sacrifice s'adresse ; ou, lorsqu'en le retirant du monde inférieur, la mort a fait de lui l'habitant du monde surnaturel. Or, dans la pensée du genre humain, le sacrifice a la même significatiou que la prière. Perpétuellement offert, il est donc la preuve perpétuelle de la foi de l'humanité à l'influence permanente du monde supérieur sur le monde inférieur.

L'homme ne s'est jamais contenté d'admettre une action générale et indéterminée des agents surnaturels, sur le monde et sur lui. Interrogé à tel moment qu'il vous plaira de sa longue existence, il vous dira : Je crois au gouvernement du monde matériel par le monde spirituel, comme je crois au gouvernement de mon corps par mon âme ; je crois que chaque partie du monde inférieur est dirigée par un agent spécial du monde surnaturel, chargé de la conserver et de la maintenir dans l'ordre. Je crois ces vérités, comme je crois que dans les gouvernements visibles, pâle reflet de ce gouvernement invisible, l'autorité souveraine, personnifiée dans ses fonctionnaires, est présente à chaque partie de l'empire, afin de la protéger et de la faire concourir à l'harmonie générale.

Personne n'ignore qne les peuples de l'antiquité païenne, sans exception aucune, ont admis l'existence de héros, de demi-dieux, auxquels ils attribuent les faits merveilleux de leur histoire, leurs législations, l'établissement de leurs empires. Personne n'ignore qu'ils ont cru, écrit, chanté que chaque partie du

monde matériel est animée par un esprit qui préside à son existence et à ses mouvements ; que cet esprit est un être surnaturel, digne des hommages de l'homme et assez puissant pour faire de la créature, dont le soin lui est confié, un instrument de bien ou un instrument de mal. La même croyance est encore aujourd'hui en pleine vigueur, chez tous les peuples idolâtres des cinq parties du monde.

Dans cette croyance unanime, base de la religion et de la poésie, aussi bien que de la vie publique et privée du genre humain, n'y a-t-il aucune parcelle de vérité? A moins d'être frappé de démence, qui oserait le soutenir? Le monde des corps est gouverné par le monde des esprits : tel est, bien que l'ayant altéré sur quelques points secondaires, le dogme fondamental dont le genre humain a toujours été en possession.

Voulons-nous l'avoir dans toute sa pureté? relisons les divins oracles. Dès la première page de l'Ancien Testament, nous voyons l'Esprit du mal se rendre sensible sous la forme du serpent, et ce séducteur surnaturel exercer sur l'homme et sur le monde une domination qu'il n'a jamais perdue. Nous voyons, d'un autre côté, les Esprits du bien gouverner le peuple de Dieu, comme les ministres d'un roi gouvernent son royaume.

Depuis Abraham, père de la nation choisie, jusqu'aux Machabées, derniers champions de son indépendance, tous les hommes de la Bible sont dirigés, secourus, protégés par des agents surnaturels, dont l'influence détermine les grands événements consignés dans l'histoire de ce peuple, type de tous les autres. Successeur, disons mieux, développement du peuple juif, le peuple chrétien nous offre le même

spectacle. Mais, si les plus parfaites entre toutes les sociétés ont toujours été, si elles sont encore placées sous la direction du monde angélique, à plus forte raison les sociétés moins parfaites se trouvent-elles, à cause même de leur infériorité, soumises au même gouvernement.

Quant aux créatures purement matérielles, écoutons le témoignage des plus grands génies qui aient éclairé le monde. « Les anges, dit Origène, président à toutes choses, à la terre, à l'eau, à l'air, au feu, c'est-à-dire aux principaux éléments ; et, suivant cet ordre, ils parviennent à tous les animaux, à tous les germes et jusqu'aux astres du firmament (1). » Saint Augustin n'est pas moins explicite. « Dans ce monde, dit-il, chaque créature visible est confiée à une puissance angélique, suivant le témoignage plusieurs fois répété des saintes Écritures (2). » Même langage dans la bouche de saint Jérôme, de saint Grégoire de Nazianze et des organes les plus authentiques de la foi du genre humain régénéré.

De cette foi universelle, invincible, la vraie philosophie donne deux raisons péremptoires : l'harmonie de l'univers et la nature de la matière.

L'harmonie de l'univers. Il n'y a pas de saut dans la nature : *Natura non facit saltum*. Toutes les créatures visibles à nos yeux se superposent, s'emboîtent, s'enchaînent les unes aux autres par des liens mystérieux, dont la découverte successive est

(1) Omnibus rebus angeli præsident, tam terræ et aquæ, quam aeri et igni, id est præcipuis elementis, et hoc ordine perveniunt ad omnia animalia, ad omne germen, ad ipsa quoque astra cœli. *Homil.* VIII, *in Jerem.*

(2) Unaquæque res visibilis in hoc mundo habet angelicam potestatem sibi præpositam, sicut aliquot locis Scriptura divina testatur. *Lib. De diversis*, quæst. LXXXIII-LXXIX, n° 1, opp. t. IV, p. 125.

le triomphe de la science. De degrés en degrés, toutes viennent aboutir à l'homme. Esprit et matière, l'homme est la soudure de deux mondes. Si, par son corps, il est au degré le plus élevé de l'échelle des êtres matériels ; il est, par son âme, au plus bas de l'échelle des êtres spirituels. La raison en est que la perfection des êtres, par conséquent leur supériorité hiérarchique, se calcule sur leur ressemblance plus ou moins complète avec Dieu, l'être des êtres, l'esprit incréé, la perfection par excellence.

Or, la créature purement matérielle est moins parfaite que la créature matérielle et spirituelle en même temps. A son tour, celle-ci est moins parfaite que la créature purement spirituelle. Puisqu'il n'y a point de saut dans les œuvres du Créateur, au-dessus des êtres purement matériels, il y a donc des êtres mixtes ; au-dessus des êtres mixtes, des êtres purement spirituels ; au-dessus de l'homme, des anges. Purs esprits, ces brillantes créatures, hiérarchiquement disposées, continuent la longue chaîne des êtres et sont, à l'égard de l'homme, ce qu'il est lui-même à l'égard des créatures purement matérielles, ou inférieures à lui ; elles le rattachent à Dieu, comme l'homme lui-même rattache le matière à l'esprit (1).

Tout cela est fondé sur deux grandes lois que la raison ne saurait contester, sans tomber dans l'absurde. La première, que toute la création descendue

(1) La perfection de l'univers exigeait cette gradation des êtres, c'est la remarque de saint Thomas : Necesse est ponere aliquas creaturas incorporeas. Id enim quod præcipue in rebus creatis Deus intendit, est bonum quod consistit in assimilatione ad Deum. Perfecta autem assimilatio effectus ad causam attenditur, quando effectus imitatur causam secundum illud per quod causa producit effectum ; sicut calidum facit calidum. Deus autem creaturam producit per intellectum et voluntatem. Unde ad perfectionem universi requiritur quod sint aliquæ creaturæ intellectuales. I. p. q. 50, art. 1, Cor.

de Dieu tend incessamment à remonter à Dieu, car tout être gravite vers son centre. La seconde, que les êtres inférieurs ne peuvent retourner à Dieu que par l'intermédiaire des êtres supérieurs (1). Or, nous l'avons vu, l'être purement matériel étant, par sa nature même, inférieur à l'être mixte, c'est par celui-ci seulement qu'il peut retourner à Dieu. A son tour, l'être mixte étant naturellement inférieur à l'être pur esprit, c'est par celui-ci seulement qu'il peut retourner à Dieu. La théologie catholique formule donc un axiome de haute philosophie, lorsqu'elle dit : « Tous les êtres corporels sont gouvernés et maintenus dans l'ordre par des êtres spirituels; toutes les créatures visibles par des créatures invisibles (2). »

La nature de la matière. La matière est inerte de sa nature, personne ne peut le nier : « Cependant, dit saint Thomas, nous voyons de toutes parts la matière en mouvement. Le mouvement ne peut lui être communiqué que par des êtres naturellement actifs. Ces êtres sont et ne peuvent être que des puissances spirituelles, qui, se superposant les unes aux autres, aboutissent aux anges et à Dieu même, principe de tout mouvement. De là, ces paroles de saint Augustin : *Tous les corps sont régis par un esprit de vie doué d'intelligence;* et celles-ci de saint Grégoire : *Dans ce monde visible, rien ne peut être mis en ordre et en mouvement, que par*

(1) Ordo est divinitus institutus in rebus, secundum Dionysium, ut per media, ultima reducantur ad Deum. *S. Th.*, dist. XLV, q. III, art. 2.

(2) Cum, secundum Augustinum (lib. III, *De Trinit.*, et *S. Th.*, pars I, quæst. CX, art. 8, corp.), omnia corpora regantur et disponantur per spiritum et creaturam invisibilem, et natura angelica sit nobilior corporea, necesse est angelos habere præsidentiam super ea. *Viguier*, ch. III, p. 87, édit. in-4°, 1571.

une créature invisible. Ainsi, le monde des corps tout entier est fait pour être régi par le monde des esprits (1). »

A cette preuve tirée du mouvement de la matière se joint un fait « qui mérite, dit encore M. Guizot, toute l'attention des adversaires du surnaturel. Il est reconnu et constaté par la science que notre globe est antérieur à l'homme. De quelle façon et par quelle puissance le genre humain a-t-il commencé sur la terre? Il ne peut y avoir de son origine que deux explications : ou bien il a été le travail propre et intime des forces naturelles de la matière; ou bien il a été l'œuvre d'un pouvoir surnaturel, extérieur et supérieur à la matière. La création spontanée ou la création libre, il faut, à l'apparition de l'homme ici-bas, l'une ou l'autre de ces causes.

« Mais en admettant, ce que pour mon compte je n'admets nullement, les générations spontanées, ce mode de production ne pourrait, n'aurait jamais pu produire que des êtres enfants, à la première heure et dans le premier état de la vie naissante. Personne, je crois, n'a jamais dit, et personne ne dira jamais que, par la vertu d'une génération spontanée, l'homme, c'est-à-dire l'homme et la femme, le couple humain, ont pu sortir, et qu'ils sont sortis un jour, du sein de la matière, tout formés, tout grands, en pleine possession de leur taille, de leur force, de toutes leurs

(1) Omnia corpora reguntur per spiritum vitæ rationalem (*De Trinit.*, lib. III, cap. IV). In hoc mundo visibili nihil nisi per creaturam invisibilem disponi potest (*Dialog.* IV, cap. V). Et ideo natura corporalis nata est moveri immediate a natura spirituali secundum locum (pars I, quæst. CX, art. 1, 2, 3). — Il y a donc autant d'*âmes* qu'il y a de vies : vie et âme végétative, vie et âme sensitive, vie et âme intellective. Inutile de dire que les deux premières âmes ne sont pas de la même nature que la nôtre, pas plus que la vie dont elles sont le principe.

facultés, comme le paganisme grec a fait sortir Minerve du cerveau de Jupiter.

« C'est pourtant à cette condition seulement, qu'en apparaissant pour la première fois sur la terre, l'homme aurait pu y vivre, s'y perpétuer et y fonder le genre humain. Se figure-t-on le premier homme naissant à l'état de la première enfance, vivant, mais inerte, inintelligent, impuissant, incapable de se suffire un moment à lui-même, tremblotant et gémissant, sans mère pour l'entendre et pour le nourrir. C'est cependant là le seul premier homme que la génération spontanée puisse donner.

« Évidemment, l'autre origine du genre humain est la seule admissible, la seule possible. Le fait surnaturel de la création explique seul l'apparition de l'homme ici-bas... Et les rationalistes sont contraints de s'arrêter devant le berceau surnaturel de l'humanité, impuissants à en faire sortir l'homme sans la main de Dieu (1.) »

En résumé, interrogé sur le monde surnaturel, le genre humain répond par trois actes de foi :

Je crois et j'ai toujours cru à l'existence d'un monde supérieur.

Je crois et j'ai toujours cru au gouvernement du monde inférieur, non par des lois immuables, mais par l'action libre d'agents supérieurs.

Je crois et j'ai toujours cru que, dans certains cas, Dieu intervient par lui-même ou par ses agents, d'une manière exceptionnelle, dans le gouvernement du monde inférieur, c'est-à-dire qu'il suspend ou modifie les lois dont il est l'auteur, et qu'il fait des miracles.

(1) *L'Église et la société chrétienne en* 1861, chap. IV, p. 26.

Je crois en particulier, ajoute le monde moderne, l'élite de l'humanité, que je suis né d'un miracle. Mon existence tout entière repose sur la foi à la résurrection d'un mort, et ma civilisation a pour piédestal un tombeau.

Pour taxer d'erreur cette foi constante, universelle, invincible, il faut prouver que le genre humain, depuis son origine jusqu'à nos jours, est atteint d'une triple folie. Folie d'avoir cru à l'existence d'un monde surnaturel; folie d'avoir cru à l'influence des êtres supérieurs sur les êtres inférieurs; folie d'avoir cru que le législateur suprême est libre de modifier ses lois ou d'en suspendre le cours.

Ces trois opérations de piété filiale, religieusement accomplies, et le genre humain dûment convaincu d'avoir toujours été frappé de démence, il en reste une quatrième : le négateur du surnaturel devra prouver que lui-même n'est pas fou.

CHAPITRE II

DIVISION DU MONDE SURNATUREL.

Certitude de cette division : le dualisme universel et permanent. — Cause de cette division : un acte coupable. — Origine historique du mal. — Explication du passage de saint Jean : *Un grand combat eut lieu dans le ciel*, etc. — Nature de ce combat. — Grandeur de ce combat. — Dans quel ciel il eut lieu. — Deux ordres de vérités : les vérités naturelles et les vérités surnaturelles. — Les anges connaissent naturellement les premières avec certitude. — L'épreuve eut pour objet une vérité de l'ordre surnaturel. — Chute des anges.

Nous venons de voir que le monde supérieur, le monde des intelligences pures, gouverne nécessairement l'homme et le monde qui lui est inférieur. Logiquement il en résulte que le Roi du monde supérieur est le vrai Roi de toutes choses. Anges, hommes, forces de la nature ne sont que ses agents. Tout relève de lui; lui seul ne relève de personne. Dès lors, il semble que dans l'univers tout devrait être paix et unité. Autre est la réalité : le dualisme est partout.

Or, le dualisme n'est dans le monde inférieur que parce qu'il est dans le monde supérieur; dans le monde des faits, que parce qu'il est dans le monde des causes. La division et la guerre ont donc éclaté dans le ciel, avant de descendre sur la terre. Pro-

fondes, acharnées, universelles, permanentes, ce qu'elles sont parmi les hommes, elles le sont parmi les anges. En un mot, le monde surnaturel divisé en bon et en mauvais, telle est la seconde vérité fondamentale qu'il faut mettre en lumière.

Dieu étant la bonté par essence, tout ce qui sort de ses mains ne peut être que bon (1). Puisqu'une partie des habitants du monde supérieur sont mauvais, et qu'ils ne sont pas tels par nature, il faut nécessairement conclure qu'ils le sont devenus. Nul ne devient mauvais que par sa faute. Toute faute suppose le libre arbitre. Les mauvais anges ont donc été libres, et ils ont abusé de leur liberté. Mais quelle est l'épreuve à laquelle ils ont volontairement failli? Si la raison en constate l'existence, seule la révélation peut en expliquer la nature. Sous peine de déraisonner éternellement, il faut donc interroger Dieu lui-même, auteur de l'épreuve et témoin de ses résultats.

Voici ce que l'Ancien des jours dit à son confident le plus intime : *Un grand combat eut lieu dans le ciel; Michel et ses anges combattaient contre le Dragon; et le Dragon combattait, et ses anges avec lui* (2). Ces quelques mots renferment des trésors de lumières. Là, et là seulement, est l'origine historique du mal. Partout ailleurs incertitudes, contradictions, ténèbres, tâtonnements éternels. Comme nous touchons au grand problème du monde, insistons sur chaque syllabe de l'oracle divin.

Quel est ce combat, *prælium?* Les anges étant de

(1) Deus charitas est. I *Joan.*, IV, 16. — Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona. *Gen.*, I, 31.

(2) Et factum est prælium magnum in cœlo; Michael et angeli ejus præliabantur cum Dracone; et Draco pugnabat, et angeli ejus. *Apoc.*, XII, 7.

purs esprits, ce combat ne fut pas une lutte matérielle, comme celle des Titans de la mythologie ; ni une bataille semblable à celles qui se livrent sur la terre, où tour à tour les combattants s'attaquent de loin avec des projectiles, se prennent corps à corps, se renversent et se foulent aux pieds. Comme les êtres qui en sont les acteurs, un combat d'anges est purement intellectuel. C'est une opposition entre purs esprits, dont les uns disent oui à une vérité, et les autres non.

C'est un grand combat, *prælium magnum*. Il est grand, en effet, à quelque point de vue qu'on l'envisage. Grand, par le nombre et la puissance des combattants ; grand, parce qu'il fut le commencement de tous les autres ; grand, par ses résultats immenses, éternels ; grand, par la vérité qui en fut l'objet. Pour diviser le ciel en deux camps irréconciliables, pour entraîner dans l'abîme la troisième partie des anges, et pour assurer à jamais la félicité des autres : il faut que la vérité en litige ait été un dogme fondamental (1).

Quelle peut être la nature de cette vérité proposée, comme épreuve, à l'adoration des célestes hiérarchies? Pour les anges, comme pour les hommes, il y a deux sortes de vérités : les vérités de l'ordre naturel et les vérités de l'ordre surnaturel. Les premières n'excèdent pas les facultés naturelles de l'ange et de l'homme. Il en est autrement des secondes : expliquons ce point de doctrine.

Ouvrage d'un Dieu infiniment bon, tout être est créé pour le bonheur. Le bonheur de l'être consiste dans son union avec la fin pour laquelle il a été créé.

(1) Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli, et misit eos in terram. *Apoc.*, XII, 4.

Tous les êtres ayant été créés par Dieu et pour Dieu, leur bonheur consiste dans leur union avec Dieu. Dans les êtres intelligents, faits pour connaître et pour aimer, cette union a lieu par la connaissance et par l'amour. Développés autant que le permettent les forces de la nature, cette connaissance et cet amour constituent le bonheur naturel de la créature.

Dieu ne s'en est pas contenté. Afin de procurer aux êtres doués d'intelligence un bonheur infiniment plus grand, sa bonté, essentiellement communicative, a voulu que les anges et les hommes s'unissent au Bien suprême, par une connaissance beaucoup plus claire et par un amour beaucoup plus intime, que ne l'exigeait leur bonheur naturel : de là, le bonheur surnaturel.

De là aussi, deux sortes de connaissances de Dieu ou de la vérité : une connaissance *naturelle*, qui consiste dans la vue de Dieu, autant que la créature en est capable par ses propres forces ; une connaissance *surnaturelle*, qui consiste dans une vue de Dieu, supérieure aux forces de la nature et infiniment plus claire que la première. Cette seconde connaissance est une faveur entièrement gratuite. Êtres libres, les anges et les hommes doivent, pour s'en assurer la possession, remplir les conditions auxquelles Dieu la promet.

De là, enfin, comme il vient d'être dit, relativement aux anges et à l'homme, deux sortes de vérités : les vérités de l'ordre naturel et les vérités de l'ordre surnaturel. Les anges connaissent parfaitement, complétement, dans leurs principes et dans leurs dernières conséquences, dans l'ensemble et dans le détail, toutes les vérités de l'ordre naturel, c'est-à-dire qui rentrent dans la sphère native de leur intelligence.

Dans cette sphère, pour eux, nulle erreur, nul doute, par conséquent nulle contradiction possible (1). D'où leur vient cette admirable prérogative? De l'excellence même de leur nature. Expliquons encore ce point de haute philosophie, si connu de la barbarie du moyen âge, et si inconnu de notre siècle de lumières.

L'ange est une intelligence pure. Son entendement est toujours en acte, jamais en puissance : c'est-à-dire que l'ange n'a pas seulement, comme l'homme, la faculté ou la possibilité de connaître, mais qu'il connaît actuellement. Écoutons ces grands philosophes, toujours anciens et toujours nouveaux, qu'on appelle les Pères de l'Église et les théologiens scolastiques. « Pour connaître, disent-ils, les anges n'ont besoin ni de chercher, ni de raisonner, ni de composer, ni de diviser : ils se regardent, et ils voient. La raison en est que, dès le premier instant de leur création, ils ont eu toute leur perfection naturelle et possédé les espèces intelligibles, ou représentations des choses, parfaitement lumineuses, au moyen desquelles ils voient toutes les vérités qu'ils peuvent connaître naturellement. Leur entendement est comme un miroir parfaitement pur, dans lequel se réfléchissent et s'impriment sans ombre, sans augmentation ni diminution, les rayons du soleil de vérité.

« Autre est l'entendement de l'homme. C'est un miroir imparfait, semé de taches plus ou moins épaisses et plus ou moins nombreuses, qui ne dispa-

(1) Angelus intelligendo quidditatem alicujus rei, simul intelligit quidquid ei attribui potest, vel removeri ab ea... per se non potest esse falsitas, aut error, aut deceptio in intellectu alicujus angeli... Nescientia autem est in angelis non respectu naturalium cognoscibilium, sed supernaturalium. *S. Th.*, I p. q. LVIII, art. 4; *id.*, art. 5; *id.*, q. LVIII, art. 2; *id.*, q. LVIII, art. 5.

raissent qu'en partie sous l'effort laborieux et sans cesse renouvelé de l'étude et du raisonnement. La raison en est que l'âme humaine, étant unie au corps, doit recevoir successivement des choses sensibles, et par les choses sensibles, une partie des espèces intelligibles au moyen desquelles la vérité lui est connue. C'est même pour cela que l'âme est unie au corps (1). »

Puisque, dès l'instant de leur création, les anges connurent parfaitement toutes les vérités de l'ordre naturel, leur épreuve a eu nécessairement pour objet quelque vérité de l'ordre surnaturel. Inaccessibles aux forces natives de leur entendement, ces vérités ne leur sont connues que par la révélation. « Dans les anges, dit saint Thomas, il y a deux connaissances : l'une naturelle, par laquelle ils connaissent les choses soit par leur essence, soit par les espèces innées. En vertu de cette connaissance, ils ne peuvent atteindre aux mystères de la grâce, car ces mystères dépendent de la pure volonté de Dieu. L'autre surnaturelle, qui les béatifie, et en vertu de laquelle ils voient le Verbe et toutes choses dans le Verbe. Par cette vision, ils connaissent les mystères de la grâce, non pas tous ni tous également, mais selon qu'il plaît à Dieu de les leur révéler (2). »

Et le combat eut lieu dans le ciel, *in Cœlo*. Quel est ce ciel? Il y a trois cieux ou trois sphères de

(1) Angelus semper est actu intelligens, non quandoque actu et quandoque potentia, sicut nos. *S. Th.*, I p., q. L, art. 1, corp.; et q. LIV, art. 4, corp.; *id.*, q. LV, art. 2, corp.; *id.*, q. LVIII, art. 1, corp.; id., q. LXXXVII, art. 1, corp. — Angeli non congregant divinam cognitionem a rebus divisibilibus aut a sensibilibus. *S. Dionys., de Divin. nom.*, cap. VII, 88. — *Id.*, Viguier, *Institut*, etc., ch. XI, § 111, p. 63.

(2) I p., q. LVII, art. 5, corp.

vérités : le ciel des vérités naturelles; le ciel de la vision béatifique; le ciel de la foi, intermédiaire entre les deux premiers.

Nous venons de voir que, dès le premier instant de leur création, les anges connaissent parfaitement, dans leur ensemble et dans leurs dernières conséquences, toutes les vérités de l'ordre naturel. Cette connaissance fait leur gloire; car elle établit leur immense supériorité sur l'homme. Ainsi, de leur part, nul intérêt à protester contre aucune de ces vérités. Nulle possibilité même de le faire; car tout être répugne invinciblement à sa destruction. Les vérités de l'ordre naturel étant connaturelles aux anges, protester contre elles eût été protester contre leur être même : les nier eût été une sorte de suicide. Le combat n'eut donc pas lieu dans le ciel des vérités naturelles.

Il n'eut pas non plus pour théâtre le ciel de la vision béatifique. Récompense de l'épreuve, ce ciel est le séjour éternel de la paix. Là, toutes les intelligences angéliques et humaines, placées en face de la vérité, qu'elles contemplent sans voile, confirmées en grâce, unies en charité et consommées en gloire, vivent de la même vie, sans oppositions, sans divisions, sans rivalités possibles.

Quel est donc le ciel du combat? Évidemment le séjour ou l'état dans lequel les anges devaient, comme l'homme, subir l'épreuve pour mériter la gloire. En quoi consistait l'épreuve? Évidemment encore dans l'admission de quelque mystère inconnu de l'ordre surnaturel. Pour être méritoire, cette admission devait être coûteuse. Elle eut donc pour objet quelque mystère qui, aux yeux des anges, semblait choquer leur raison, déroger à leur excellence et nuire à leur gloire.

Admettre humblement ce mystère sur la parole de Dieu, l'adorer malgré ses obscurités et les répugnances de leur nature, afin de le *voir* après l'avoir *cru* : telle était l'épreuve des anges. Par cet acte de soumission, ces sublimes intelligences, courbant leurs fronts radieux devant le Très-Haut, lui disaient : « Nous ne sommes que des créatures ; vous seul êtes l'Être des êtres. Votre science est infinie. Si grande qu'elle soit, la nôtre ne l'est pas. Votre charité égale votre sagesse : nous embrassons dans la plénitude de l'amour le mystère que vous daignez nous révéler. » Dans les conseils de Dieu, cet acte d'adoration, qui implique l'amour et la foi, était décisif pour les anges, comme un acte semblable le fut pour Adam, comme il l'est pour chacun de nous : *Quiconque ne croira pas sera condamné* (1).

« Et Michel et ses anges combattaient contre le Dragon : *Michael et angeli ejus prœliabantur cum Dracone*. Le dogme à croire est à peine proposé, qu'un des archanges les plus brillants, Lucifer, pousse le cri de la révolte : « Je proteste. On veut nous faire descendre ; je monterai. On veut abaisser mon trône ; je l'élèverai au-dessus des astres. Je siégerai sur le mont de l'alliance, aux flancs de l'Aquilon. C'est moi, et non un autre, qui serai semblable au Très-Haut (2). » Une partie des anges répète : « Nous protestons (3). »

A ces mots, un archange, non moins brillant que Lucifer, s'écrie : « Qui est semblable à Dieu? qui

(1) Qui vero non crediderit, condemnabitur. *Marc.*, XVI, 16.

(2) Conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum, sedebo in monte testamenti, in lateribus Aquilonis.., similis ero Altissimo. *Is.*, XIV, 13, 14.

(3) Telle est la première origine du protestantisme. En ce sens, il peut se flatter de n'être pas d'hier.

peut refuser de croire et d'adorer ce qu'il propose à la foi et à l'adoration de ses créatures? Je crois et j'adore (1). » La multitude des célestes hiérarchies répète : « Nous croyons et nous adorons. »

Aussitôt punis que coupables, Lucifer et ses adhérents, changés en horribles démons, sont précipités dans les profondeurs de l'enfer, que leur orgueil venait de creuser (2).

Effrayante sévérité de la justice de Dieu! Quelle en est la cause, et d'où vient qu'il y a eu miséricorde pour l'homme et non pour l'ange? La raison en est dans la supériorité de la nature angélique. Les anges sont irrévertibles, tandis que l'homme ne l'est pas. « C'est un article de la foi catholique, dit saint Thomas, que la volonté des bons anges est confirmée dans le bien, et la volonté des mauvais obstinée dans le mal. La cause de cette obstination est non dans la gravité de la faute, mais dans la condition de la nature. Entre l'appréhension de l'ange et l'appréhension de l'homme il y a cette différence, que l'ange appréhende ou saisit immuablement par son entendement, comme nous saisissons nous-mêmes les premiers principes que nous connaissons. L'homme, au contraire, par sa raison, appréhende ou saisit la vérité d'une manière variable, allant d'un point à un autre, ayant même la possibilité de passer du oui au non. D'où il suit que sa volonté n'adhère à une chose que d'une manière variable, puisqu'elle conserve même le pouvoir de s'en détacher et de s'attacher à la chose contraire. Il en est autrement de la volonté

(1) Quis ut Deus?

(2) Simul fuit peccatum angeli persuasio et consensus; sicut est accensio candelæ, illuminatio aeris et visio, quæ omnia sunt instantanea. *S. Th., in Sentent.*, lib. II. dist. 6, art. 2. — II *Petr*, II, 4.

de l'ange. Elle adhère fixement et immuablement (1). »

Nous connaissons l'existence, le lieu et le résultat de l'épreuve ; mais quelle en fut la nature? En d'autres termes : Quel est le dogme précis, dont la révélation devint la pierre d'achoppement pour une partie des célestes intelligences? L'examen de cette question sera l'objet des chapitres suivants.

(1) Pars I, q. LXIV, art. 2, corp.; et 1ª 2ª, q. LXXXV, art 2, ad 3.

CHAPITRE III

DOGME QUI A DONNÉ LIEU A LA DIVISION DU MONDE SURNATUREL.

L'incarnation du Verbe, cause de la chute des anges. — Preuves : enseignement des théologiens. — Saint Thomas. — Viguier. — Suarez. — Catharin.

Décrété de toute éternité, le dogme de l'Incarnation du Verbe fut, à son heure, proposé à l'adoration des anges. Les uns acceptèrent humblement la supériorité qu'il créait en faveur de l'homme ; les autres, révoltés de la préférence donnée à la nature humaine, protestèrent contre le divin conseil. Telle est la pensée d'un grand nombre de docteurs illustres. A tous égards, elle mérite l'attention du théologien et du philosophe. Le premier y trouve la solution des plus hautes questions de la science divine. Au second, elle explique, et elle explique seule, le caractère intime de la lutte éternelle du bien et du mal. Trois propositions incontestables nous semblent, d'ailleurs, en démontrer la justesse. Le mystère de l'Incarnation fut l'épreuve des anges : si 1°, ils ont eu connaissance de ce mystère ; si 2°, ce mystère était de nature à blesser leur orgueil et à exciter leur jalousie ; si 3°, le Verbe incarné est l'unique objet de la haine de Satan et de ses anges.

Écoutons les docteurs établissant cette triple vé-

rité. « Dès le commencement de leur existence, dit saint Thomas, tous les anges connurent de quelque manière le mystère du règne de Dieu accompli par le Christ, mais surtout à partir du moment où ils furent béatifiés par la vision du Verbe : vision que n'eurent jamais les démons, car elle fut la récompense de la foi des bons anges (1). »

Que tous les anges, sans exception, aient eu dès le premier instant de leur création une certaine connaissance du Verbe éternel, la raison s'élève jusqu'à le comprendre. Le Verbe est le soleil de vérité qui éclaire toute intelligence sortant de la nuit du néant : il n'y en a pas d'autre. Miroirs d'une rare perfection, les anges ne purent pas ne point réfléchir quelques rayons de ce divin soleil, dont ils étaient les images les plus parfaites. Mais, bien qu'ils eussent la conscience d'eux-mêmes et des vérités dont ils étaient en possession, ces rayons étaient encore voilés, et ils devaient l'être.

Créés dans l'état de grâce, les anges ne jouirent pas, dès l'origine, de la vision béatifique. Ils ne connurent donc qu'imparfaitement le règne de Dieu par le Verbe. Que ce Verbe adorable, par qui tout a été fait, serait le trait d'union entre le fini et l'infini, entre le Créateur et la création tout entière, et qu'ainsi il établirait glorieusement le règne de Dieu sur l'universalité de ses œuvres : telles furent les connaissances rudimentaires des esprits angéliques. C'était en germe le mystère de l'Incarnation ou de l'union

(1) Mysterium regni Dei, quod est impletum per Christum, omnes quidem angeli a principio aliquo modo cognoverunt; sed maxime ex quo beatificati sunt visione Verbi, quam dæmones nunquam habuerunt. P. I, q. LXIV, art. 1, ad. 4.

hypostatique du Verbe avec la créature; mais rien de plus (1).

Expliquant les paroles du maître : « Les anges, dit un savant disciple de saint Thomas, ont une double connaissance du Verbe, une connaissance *naturelle*, et une connaissance *surnaturelle*.

« Une connaissance naturelle, par laquelle ils connaissent le Verbe dans son image, resplendissant dans leur propre nature. Cette première connaissance, éclairée de la lumière de la grâce et rapportée à la gloire de Dieu et du Verbe, constituait la béatitude naturelle dans laquelle ils furent créés. Toutefois, ils n'étaient pas encore parfaitement heureux, puisqu'ils étaient capables d'une plus grande perfection, et qu'ils pouvaient la perdre, ce qui, en effet, eut lieu pour un grand nombre.

« Une connaissance surnaturelle ou gratuite, en vertu de laquelle les anges connaissent le Verbe par essence et non par image. Celle-là ne leur fut pas donnée au premier instant de leur création, mais au second, après une libre élection de leur part (2). »

(1) Il faut en dire autant d'Adam lui-même, et pour les mêmes raisons. *S. Th.*, 2 2ae, q. II, art. 7, corp., etc. ; et q. I, p. XCIV, art. 1, corp.

(2) Angeli duplicem habent cognitionem Verbi, unam naturalem et aliam gloriæ. Naturalem quidem, qua cognoscunt Verbum per ejus similitudinem in eorum natura relucentem, in qua etiam relucent omnes creaturæ inferiores. Et talis cognitio lumine gratiæ illustrata et ad Verbum sive ad laudem Dei relata, dicitur *matutina imperfecte*... In illa cognitione naturali Verbi... consistebat eorum beatitudo naturalis, in qua creati sunt... per hanc tamen non erant beati simpliciter, cum essent majoris perfectionis capaces, et ab illa possent deficere, sicut quidam illorum defecerunt... Aliam vero habent Verbi cognitionem, quæ dicitur gloriæ, qua cognoscunt Verbum per essentiam, et non per similitudinem, et hæc dicitur *matutina perfecte*, clarissima. Et hanc non habuerunt in primo instanti, sed in secundo post liberam electionem. *Viguier*, ch. III, § 11, vers. 6, p. 79.

Prêtons maintenant l'oreille à Suarez, par la bouche de qui, dit Bossuet, parle toute l'école : « Il faut tenir pour extrêmement probable le sentiment qui croit que le péché d'orgueil, commis par Lucifer, a été le désir de l'union hypostatique : ce qui l'a rendu dès le principe l'ennemi mortel de Jésus-Christ. J'ai dit que cette opinion est très-vraisemblable, et je continue de le dire. Nous avons montré que tous les anges, dans l'état d'épreuve, avaient eu révélation du mystère de l'union hypostatique qui devait s'accomplir dans la nature humaine. Il est donc infiniment croyable que Lucifer aura trouvé là l'occasion de son péché et de sa chute (1). »

Une des gloires théologiques du concile de Trente, Catharin, soutient hautement la même opinion. Avec d'autres commentateurs, il explique ainsi le texte de saint Paul : *Et lorsqu'il l'introduisit de nouveau dans le monde, il dit : Que tous ses anges l'adorent* (2) : « Pourquoi ce mot *de nouveau, une seconde fois?* Parce que le Père éternel avait déjà introduit une première fois son Fils dans le monde, lorsque, dès le commencement, il le proposa à l'adoration des anges et leur révéla le mystère de l'Incarnation. Il l'introduisit une seconde fois, lorsqu'il l'envoya sur la terre pour s'incarner effectivement. Or, à cette première introduction ou révélation, Lucifer et

(1) Valde probabilis est sententia credens Luciferum de facto peccasse per superbiam, appetendo unionem hypostaticam, et a principio adversarium Christi fuisse... Hanc opinionem valde verisimilem esse dixi, eodemque modo de illa nunc censeo... Ostendimus habuisse omnes angelos in via revelationem mysterii unionis hypostaticæ in natura humana perficiendi. Ergo longe credibile est inde accepisse Luciferum peccandi occasionem. *De Malig. Ang.*, lib. VII, cap. XIII, nº 13 et 18.

(2) *Hebr.*, I, 6.

ses anges refusèrent à Jésus-Christ leur adoration et leur obéissance. Tel fut leur péché.

« En effet, suivant la doctrine commune des Pères, le démon a péché par envie contre l'homme ; et il est plus probable qu'il a péché avant que l'homme fût créé. Or, il ne faut pas croire que les anges aient porté envie à la perfection naturelle de l'homme, en tant que créé à l'image et à la ressemblance de Dieu. Dans cette supposition, chaque ange aurait eu la même raison, et même une plus forte, de jalouser les autres anges. Il est donc plus vraisemblable que le démon a péché par l'envie de la dignité à laquelle il a vu la nature humaine élevée dans le mystère de l'Incarnation (1). »

Au chapitre suivant, de nouvelles autorités viendront confirmer le sentiment de l'illustre théologien.

(1) ...Communi Patrum doctrina constat, dæmonem peccasse invidia hominum. Probabilius autem est peccasse antequam homo crearetur. Ita sentiunt S. Isidorus, S. Cyprianus, Beda et alii... Neque æstimare debemus angelum invidia excellentiæ humanæ, secundum illius propriam naturam peccasse. Qua enim ratione invideret dæmon hominem fuisse creatum ad imaginem et similitudinem Dei? Sic enim facilius invideret alteri angelo. Ergo verisimilius est peccasse dæmonem invidia dignitatis humanæ, quam prævidit evehendam ad dignitatem hypostaticæ unionis, quam invidia excellentiæ naturalis ejus. *Opusc, de gloria Beator.*, apud *Vasquez*, pars I, q. LXIII, disp. 233.

CHAPITRE IV

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Naclantus. — Nouveau passage de Viguier. — Rupert. — Raisonnement. — Témoignages de saint Cyprien, de saint Irénée, de Cornélius à Lapide. — Conclusion.

Un autre membre du concile de Trente, le très-savant évêque de Foggia, Naclantus, s'exprime ainsi : « Dès le principe, Lucifer et Adam lui-même connurent le Christ, au moins par la lumière de la foi ou d'une révélation particulière, comme le Créateur, le Seigneur et l'Océan de tous les biens. Mais, égarés par leur propre faute, ils détournèrent les yeux de la lumière; et, comme s'ils ne l'avaient pas connu pour le Seigneur et pour l'auteur de toute grâce et de toute félicité, ils refusèrent de se soumettre à lui. Ils le méprisèrent même de la manière la plus impie; c'est ce que l'Écriture appelle ne pas le connaître. Quant à Lucifer, la chose est évidente. Non-seulement il prétendit s'élever par lui-même jusque dans le ciel, mais encore tuer le Christ, envahir son trône et marcher son égal (1). »

(1) Et *mundus ipsum non cognovit*. Sicut tota civitas aliquid fecisse dicitur, cum præcipui fecerunt ex ea; ita et orbis universus dicitur non cognovisse Christum, quia præcipuæ ejus partes, Lucifer et protoplastes, non cognoverunt eum, non quod illum ab initio saltem lumine fidei aut revelationis particularis, ut opificem, dominum et omnium bonorum pelagum non cognoverint, sed quia

Afin d'établir que la haine du Verbe incarné fut le péché de Lucifer, et qu'elle n'a encore d'autre but que de le combattre, Naclantus montre qu'à son tour, le Verbe incarné n'a d'autre pensée que de combattre Satan et de détruire son œuvre. « Le Christ est venu pour détruire les œuvres du diable. En effet, le Christ meurt, et la tête de Satan est écrasée, et lui-même chassé de son empire. Le Christ descend aux enfers, et Satan est dépouillé ; les armes et les trophées dans lesquels il mettait sa confiance, lui sont enlevés. Le Christ triomphe, et Satan, nu et prisonnier, est livré au mépris du monde et laissé en exemple à ses partisans (1). »

Le même enseignement se trouve, mais d'une manière bien plus explicite, dans le grand théologien espagnol Viguiero. Partant du texte de saint Thomas (2), il dit : « Lucifer, considérant la beauté, la noblesse, la dignité de sa nature et sa supériorité sur toutes les créatures, oublia la grâce de Dieu, à laquelle il était redevable de tout. Il méconnut, de plus, les moyens de parvenir à la félicité parfaite que Dieu réserve à ses amis. Enflé d'orgueil, il ambitionna

propria iniquitate subversi oculos diverterunt a luce. Et non secus ac si non cognovissent illum, ut Dominum et totius gratiæ ac felicitatis auctorem, non modo non approbarunt, sed impiissime contempserunt ; quod in Scripturis, tropo non insolito, est non cognoscere. Et quidem de Lucifero res est perspicua, cum non solum præsumpserit per sese in cœlum conscendere, sed Christum occidere, solium ejus invadere et se illi persimilem constituere. *Enarrat. in epist. ad Eph.*, cap. I, p. 49, in-fol.

(1) Venit Christus ut dissolvat opera diaboli. Christo moriente, contritum est caput ejus ; et ipse foras est a principatu dejectus. Christo descendente, Tartarus est spoliatus, et arma et trophæa in quibus confidebat sunt direpta. Christo triumphante, nudus et captivus palam est ostentatus, et reliquis ejus membris in exemplum traductus. *Enarr. in Epist. ad Eph.*, XI, p. 100.

(2) Part. I, q. LXIII, art. 3 ; et *De malo*, q. XVIII, art. 3, ad 4.

cette félicité suprême, et le ciel des cieux, partage de la nature humaine qui devait être unie hypostatiquement au Fils de Dieu. Il envia cette place qui, dans l'Écriture, est appelée *la droite de Dieu*, jalousa la nature humaine et communiqua son désir à tous les anges dont il était naturellement le chef.

« Comme, dans les dons naturels, il était supérieur aux anges, il voulut l'être aussi dans l'ordre surnaturel. Il leur insinua donc de le choisir pour médiateur ou moyen de parvenir à la béatitude surnaturelle, au lieu du Verbe incarné, prédestiné de toute éternité à cette mission. Tel est le sens de ses paroles : *Je monterai dans le ciel ; je placerai mon trône au-dessus des astres les plus élevés. Je siégerai sur la montagne de l'alliance, aux flancs de l'Aquilon. Je monterai sur les nuées ; je serai semblable au Très-Haut* (1).

» Au même instant, les bons anges, se souvenant de la grâce de Dieu, principe de tous les biens, et connaissant par la foi la passion du vrai médiateur, le Verbe incarné, auquel les décrets éternels avaient réservé la place et l'office de médiateur, dont Lucifer voulait s'emparer, ne voulurent point s'associer à sa rapine. Ils lui résistèrent ; et, grâce au mérite de la passion du Christ prévue, ils vainquirent par le sang de l'Agneau. C'est ainsi que la gravitation vers Dieu, que, dès le premier instant de leur création, ils avaient commencée, partie par inclination naturelle, partie par impulsion de la grâce, librement, mais imparfaitement, ils la continuèrent en pleine et parfaite liberté.

« Quant aux mauvais anges, il y en eut de toutes

(1) *Is.*, XIV, 13, 14.

les hiérarchies et de tous les ordres, formant en tout la troisième partie du ciel. Éblouis, comme Lucifer, de la noblesse et de la beauté de leur nature, ils se laissèrent prendre au désir d'obtenir la béatitude surnaturelle, par leurs propres forces et par le secours de Lucifer, acquiescèrent à ses suggestions, applaudirent à son projet, portèrent envie à la nature humaine, et jugèrent que l'union hypostatique, l'office de médiateur, et la droite de Dieu, convenaient mieux à Lucifer qu'à la nature humaine, inférieure à la nature angélique.

« Après cet instant, dont la durée nous est inconnue, de libre et complète élection, le Dieu tout-puissant communiqua aux bons anges la claire vision de son essence, et condamna au feu éternel les mauvais, avec Lucifer, leur chef, auquel il dit : *Tu ne monteras pas, mais tu descendras, et tu seras traîné dans l'enfer* (1). Aussitôt les bons anges, ayant Michel et Gabriel à leur tête, exécutèrent l'ordre de Dieu, et commandèrent à Lucifer et à ses partisans de sortir du ciel, où ils prétendaient rester. Malgré eux, il fallut obéir.

« Par ce qui précède, il est évident : 1° que Lucifer n'a pas péché en ambitionnant d'être égal à Dieu. Il était trop éclairé pour ignorer qu'il est impossible d'égaler Dieu, puisqu'il est impossible qu'il y ait deux infinis. De plus, il est impossible qu'une nature d'un ordre inférieur devienne une nature d'un ordre supérieur, attendu qu'il faudrait, pour cela, qu'elle s'anéantît. Il n'a pu avoir un pareil désir, attendu encore que toute créature désire, avant tout et invinciblement, sa conservation. Aussi le prophète Isaïe

(1) *Is.*, XIV, 1.

ne lui fait pas dire : *Je serai égal*, mais : *Je serai semblable à Dieu.*

« Il est évident, 2° que Lucifer a péché en désirant d'une manière coupable la ressemblance avec Dieu. Il ambitionna d'être le chef des anges, non-seulement par l'excellence de sa nature, privilége dont il jouissait, mais en voulant être leur médiateur pour obtenir la béatitude surnaturelle : béatitude qu'il voulait acquérir lui-même par ses propres forces. C'est ainsi qu'il désira l'union hypostatique, l'office de médiateur et la place réservée à l'humanité du Verbe, comme lui convenant mieux qu'à la nature humaine, à laquelle il savait que le Verbe devait s'unir. Vouloir s'en emparer était donc de sa part un acte de rapine. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ l'appelle voleur (1). »

Ruard, Molina et d'autres théologiens éminents professent la même doctrine d'une manière non moins absolue, *absolute*. Bien avant eux le célèbre Rupert avait exprimé le même sentiment. Sur ces paroles du

(1) Lucifer in secundo instanti pulchritudinem, nobilitatem et dignitatem suæ naturæ considerans, et se esse super omnes creaturas, non advertens ad gratiam, quam Deus illi dederat, nec considerans media perveniendi ad beatitudinem consummatam et supernaturalem, quam Deus diligentibus se præparavit, in superbiam elatus, illam, et eminentissimum cœli empyrei locum humanitati Christi Filio Dei hypostaticæ uniendæ præparatum, qui locus dextera Dei in sacris Litteris nuncupatur, appetiit, et humanæ naturæ invidit, votumque sive desiderium suum omnibus aliis angelis, quibus naturaliter præerat, indicavit...

Appetiit præesse multitudini angelorum... quantum ad hoc quod alii per ejus mediationem consequerentur beatitudinem, quam ipse volebat consequi per suam naturam. Sic appetiit unionem hypostaticam et mediationem et locum humanitatis Christi, tanquam melius ei conveniret, quam naturæ humanæ, quam ex fide cognoscebat uniendam. Et sic secundum rapinam voluit eam habere. Ideo vocatur fur a Christo. *Joan.*, x. — *Viguier*, cap. III, § 11, vers. 15, p. 96, 97.

Sauveur : *Il fut homicide dès le commencement, et vous voulez accomplir les désirs de votre Père*, il dit : « Le Fils de Dieu parle ici de sa mort. Ainsi, rien n'empêche d'entendre par cet homicide primitif, l'antique haine de Satan contre le Verbe. Cette haine, antérieure à la naissance de l'homme, Satan brûle de la satisfaire. Pour en venir à bout, il emploie tous les moyens de faire mettre à mort ce même Verbe de Dieu, actuellement revêtu de la nature humaine.

« Cela est d'autant plus vrai, que Notre-Seigneur ajoute : *Et il ne se tint pas dans la vérité;* ce qui eut lieu avant la création de l'homme. En effet, à l'instant même où, s'élevant contre le Fils, qui seul est l'image du Père, il dit dans son orgueil : *Je serai semblable au Très-Haut*, il devint homicide devant Dieu, sauf à le devenir devant les hommes, en faisant mourir par la main des Juifs l'objet éternel de sa haine... Ces paroles, *il ne se tint pas dans la vérité*, signifient qu'il n'a pas continué d'aimer Celui qui est la vérité, le Fils de Dieu. En effet, demeurer dans la vérité est la même chose qu'aimer la vérité, et demeurer ou se tenir dans le Christ est la même chose qu'aimer le Christ. Satan est donc homicide dès le commencement, parce qu'il a toujours eu pour la vérité, qui est le Verbe, une haine indicible (1). »

(1) Proinde, quoniam et de sui ipsius interfectione nunc loquitur Filius Dei... Nomine homicidæ antiquum diaboli odium intelligere nihil vetat, quo et ante hominem conditum se intorsit adversus eumdem Filium Dei, quem nunc hominem factum desiderabat et festinabat interfici... Et revera mox ut contra Filium Dei, qui solus similitudo Patris est, superbo tumescens odio, dixit in corde suo : *Similis ero Altissimo*, quoniam odium illud per manus Judæorum homicidio consummandum erat, jam tunc in conspectu Patris et ipsius qui hæc loquitur Filii homicida erat...

Et in veritate non stetit, idem ac si dixisset : Filium Dei, Verbum Dei... non dilexit. Stare namque in veritate, idem est quod veritatem amare; stare vel esse in Christo, idem est quod Christum dili-

Ce remarquable témoignage peut se résumer ainsi : avant sa chute, Lucifer connaissait les adorables personnes de la Sainte-Trinité, et il les aimait (1). Trop grandes étaient ses lumières pour lui permettre d'être jaloux de Dieu, moins encore d'avoir la prétention de le devenir. Alors il se tenait dans la vérité. Mais, quand il sut que le Verbe devait s'unir à la nature humaine, afin de la diviniser, et, en la divinisant, l'élever au-dessus des anges, au-dessus de lui-même, Lucifer : alors il ne se tint pas dans la vérité. L'orgueil entra en lui ; l'orgueil amena la révolte ; la révolte, la haine ; la haine, la chute.

D'ailleurs, pour peu qu'elle réfléchisse, la raison elle-même se persuade sans peine que l'épreuve des anges a dû consister dans la foi au mystère de l'Incarnation. D'abord, le péché des anges a été un péché d'envie : c'est un point incontestable de l'enseignement catholique. Entre tous les Pères, écoutons seulement saint Cyprien, parlant de l'envie : « Qu'il est grand, frères bien-aimés, s'écrie-t-il, ce péché qui a fait tomber les anges ; qui a fasciné ces hautes intelligences, et renversé de leurs trônes ces puissances sublimes ; qui a trompé le trompeur lui-même ! C'est de là que l'envie est descendue sur la terre. C'est par elle que périt celui qui, prenant pour modèle le maître de la perdition, obéit à ses inspirations, comme il est écrit : *C'est par la jalousie du démon que la mort est entrée dans le monde* (2). »

gere... Idcirco veritas in illo non est; quia homicida est ab initio, veritatem, quæ est ipse Dei Filius, semper abhorrens ineffabili odio. *Comment in Joan.*, lib. VII, ad illa : *Ille erat homicida*, n° 242 à 224.

(1) Voir *S. Th.*, pars I, q. LXIII, art. 1, ad 3.

(2) Quale peccatum, fratres dilectissimi, quo angelus cecidit, quo circumveniri et subverti alta illa et præclara sublimitas potuit; quo

Ensuite, la jalousie des anges n'a pu avoir que deux objets : Dieu ou l'homme. A l'égard de Dieu, vouloir être semblable à Dieu, égal à Dieu, considéré en lui-même, et abstraction faite du mystère de l'Incarnation, est un désir que l'ange n'a pu avoir : « Ce désir, dit saint Thomas, est absurde et contre nature; et l'ange le savait (1). » L'homme a donc été l'objet de la jalousie de Lucifer. « C'est par la jalousie qu'il eut contre l'homme, dit saint Irénée, que l'ange devint apostat et ennemi du genre humain (2). » Mais, ainsi que nous l'avons vu, l'ange n'avait aucune raison d'envier la dignité naturelle de l'homme. Cette dignité consiste dans la création à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or, l'ange lui-même est fait à l'image de Dieu, et même d'une manière plus parfaite que l'homme (3). Une seule chose élevait l'homme au-dessus de l'ange et pouvait exciter sa jalousie : c'est l'union hypostatique.

Si le dogme de l'Incarnation, considéré en lui-même, suffit pour expliquer la chute de Lucifer; il l'explique mieux encore, envisagé dans ses relations et dans ses effets. D'une part, ce mystère est le fondement et la clef de tout le plan divin, aussi bien dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce. D'autre part, il exigeait des anges, pour être accepté,

deceptus est ipse qui decepit! Exinde invidia grassatur in terris, dum livore periturus magistro perditionis obsequitur, dum diabolum qui zelat imitatur, sicut scriptum est : *Invidia diaboli mors introivit in orbem terrarum. Opusc. de zelo et livore.*

(1) Scivit hoc esse impossibile, naturali cognitione... et dato quod esset possibile, hoc esset contra naturale desiderium. Pars I, q. LXIII, art. 3, corp.; *id Petav. de Ang.*, cap. XI, n° 22.

(2) Ex tunc enim apostata est angelus et inimicus, ex quo zelavit plasma Dei et inimicum illum Deo facere agressus est. Lib. IV; *Adv. hæres.*, cap. LXXVIII.

(3) *S. Aug., De Trinit.*, lib. XII; cap. VII.

le plus grand acte d'abnégation : acte sublime en rapport avec la sublime récompense qui devait le couronner.

Descendue de Dieu, toute la création, matérielle, humaine et angélique, doit remonter à Dieu ; car le Seigneur a tout fait pour lui et pour lui seul (1). Mais une distance infinie sépare le créé de l'incréé. Pour la combler, un médiateur est nécessaire, et, puisqu'il est nécessaire, il se trouvera. Formant le point de jonction et comme la soudure du fini et de l'infini, ce médiateur sera le lien mystérieux qui unira toutes les créations entre elles et avec Dieu (2).

Quel sera-t-il? Évidemment celui qui, ayant fait toutes choses, ne peut laisser son ouvrage imparfait : ce sera le Verbe éternel. A la nature divine il unira hypostatiquement la nature humaine, dans laquelle se donnent rendez-vous la création matérielle et la création spirituelle. Grâce à cette union, dans une même personne, de l'Être divin et de l'être humain, du fini et de l'infini, Dieu sera homme, et l'homme sera Dieu. Ce Dieu-homme deviendra la déification de toutes choses, principe de grâce et condition de gloire, même pour les anges, qui devront l'adorer comme leur Seigneur et leur maître (3).

(1) Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.*, XVI, 4. — Ego Dominus, hoc est nomen meum, et gloriam meam alteri non dabo. *Is.*, XLII, 8.

(2) Nec pars parti in lapide adhæret, nec in aliquo creatorum, nisi quia per Verbum conservantur, per quod omnia facta sunt. *S. Aug.*, *Soliloq.*, cap. VI.

(3) Factus est Deus homo, ut homo fieret Deus. *S. Aug.*, *Serm.* XIII, *de Temp.* — Cum Verbum divinum humanam naturam assumpsit, quasi res omnes in summam redactas sibi conjunxit, et ad se quasi ad auctorem et primam originem, ad Verbum scilicet quo creata sunt, revocavit, sicque Incarnatione sua Christus magnam rebus omnibus attulit dignitatem, omnesque quasi deificavit. *S. Iren.*,

Un homme-Dieu, une vierge-mère, l'élévation la plus haute de l'être le plus bas, la nature humaine préférée à la nature angélique, l'obligation d'adorer, dans un homme-Dieu, leur inférieur devenu leur supérieur! A cette révélation, l'orgueil de Lucifer se révolte, sa jalousie éclate. Dieu l'a vu. Rapide comme la foudre, la justice frappe le rebelle et ses complices, dans ces dispositions coupables qui, en éternisant leur crime, éternisent leur châtiment. Tel est le grand combat dont parle saint Jean.

Le ciel en fut le premier théâtre : la terre en sera le second.

Adv. Hæres., lib. III, cap. VIII, et *Corn. a Lap., in Epist. ad Eph.*, ap. I, 10.

CHAPITRE V

CONSÉQUENCES DE CETTE DIVISION.

Expulsion des anges rebelles. — Leur habitation : l'enfer et l'air. — Passages de saint Pierre et de saint Paul, — de Porphyre, — d'Eusèbe, — de Bède, — de Viguier, — de saint Thomas. — Raison de cette double demeure. — Du ciel, la lutte descend sur la terre. — La haine du dogme de l'Incarnation, dernier mot de toutes les hérésies et de toutes les révolutions, avant et après la prédication de l'Evangile. — Haine particulière de Satan contre la femme. — Preuves et raisons.

Et le Dragon, ajoute l'Apôtre, *fut précipité sur la terre*, *projectus in terram* (1). »

Quelle est cette terre? En parlant de la chute de Lucifer et de ses complices, saint Pierre dit que Dieu les a précipités dans l'enfer, où ils sont tourmentés et tenus en réserve jusqu'au jour du jugement (2). Ailleurs, il nous exhorte à la vigilance en nous prévenant que le démon, semblable à un lion rugissant, rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer (3).

De son côté, saint Paul appelle Satan le prince des puissances de l'air, et avertit le genre humain de re-

(1) Et postquam vidit Draco quod projectus esset in terram, etc. *Apoc.*, XII, 13.

(2) Rudentibus inferni detractos in tartarum tradidit cruciandos, in judicium reservari. II *Petr.*, II, 4.

(3) Vigilate quia adversarius vester diabolus tanquam leo rugiens, circuit quærens quem devoret. I *Petr.*, V, 8.

vêtir son armure divine, afin de pouvoir résister aux attaques du démon. « Pour nous, dit-il, la lutte n'est pas contre des ennemis de chair et de sang, mais contre les princes et les puissances, contre les gouverneurs de ce monde de ténèbres, les esprits mauvais qui habitent l'air (1). »

Ainsi, les deux plus illustres organes de la vérité, saint Pierre et saint Paul, donnent tour à tour, pour habitation aux anges déchus, l'enfer et l'air qui nous environne. Malgré une apparente contradiction, leur langage est exact : c'est l'écho retentissant de la tradition universelle.

Sous le nom de Pluton ou de Sérapis, les peuples anciens n'ont-ils pas admis un roi des enfers, habitant les sombres demeures du Tartare et environné de dieux infernaux, ses satellites et ses courtisans? N'ont-ils pas en même temps proclamé par mille sacrifices, mille supplications, mille rites différents, la présence de ces dieux infernaux dans les couches inférieures de notre atmosphère, ainsi que leur action malfaisante sur l'homme et sur le monde?

« Ce n'est pas en vain, dit Porphyre, que nous croyons les mauvais démons soumis à Sérapis, qui est le même dieu que Pluton. Comme ce genre de démons habite les lieux les plus voisins de la terre, afin d'assouvir plus librement et plus souvent leurs abominables penchants, il n'est sorte de crimes qu'ils n'aient coutume de tenter et de faire commettre (2). »

(1) Secundum principem potestatis aeris hujus. *Ad Eph.*, II, 2. — Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. Quoniam non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem; sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum, contra spiritualia nequitiæ, in cœlestibus. *Id.*, VI, 11 et 12.

(2) Improbos dæmones Serapi subditos esse haud temere suspi-

Sous ce rapport le langage de l'humanité chrétienne est semblable à celui de l'humanité païenne. Les Pères de l'Église parlent comme les philosophes. S'adressant à Lucifer, voici ce que dit le Seigneur : « Tu fus engendré sur la montagne sainte de Dieu; tu naquis au milieu des pierres resplendissantes de eu. Tu les surpassais en éclat, jusqu'au jour où l'iniquité pénétra dans ton cœur. Ta science s'est corrompue avec ta beauté, et je t'ai précipité sur la terre (1). »

« Par ces paroles et d'autres encore, nous apprenons clairement, dit Eusèbe, le premier état de Lucifer parmi les puissances les plus divines, et sa chute du rang le plus éminent, à cause de son orgueil secret et de sa révolte contre Dieu. Mais au-dessous de lui nous trouvons des myriades d'esprits du même genre, enclins aux mêmes prévarications, et à cause de leur impiété expulsés du séjour des bienheureux. Au lieu de cette enceinte éclatante de lumière, séjour de la Divinité, au lieu de cette gloire qui brille dans le palais du ciel, au lieu de la société des chœurs angéliques, ils habitent la demeure préparée pour les impies, par la juste sentence du Dieu tout-puissant, le Tartare, que les livres saints désignent sous le nom d'abîme et de ténèbres.

« Afin d'exercer les athlètes de la vertu et de les enrichir de mérites, une partie de ces êtres malfaisants a reçu de Dieu la permission d'habiter autour de la terre, dans les régions inférieures de l'air.

camur... atque idem prorsus qui Pluto deus iste est. *Porphyr., apud Euseb., Præp. Evang.*, lib. IV, cap. XXIII, etc. — Hoc genus dæmonum, ut in locis terræ vicinioribus cupiditatis explendæ causa libentius frequentiusque versatur, nihil plane sceleris est, quod moliri non soleat. *Ibid.*, lib. IV, cap. XXII.

(1) *Ezech.*, XXVIII, 14 et suiv.

C'est elle qui est devenue la cause concomitante du polythéisme, qui ne vaut pas mieux que l'athéisme ; c'est elle que l'Écriture nomme par les noms qui lui conviennent : d'esprits mauvais, de démons, de principautés et de puissances, de princes du monde, de rois malfaisants des airs. D'autres fois, en vue de rassurer les hommes, ses bien-aimés, Dieu les désigne sous des symboles, par exemple, lorsqu'il dit : Vous marcherez sur l'aspic et sur le basilic; vous foulerez aux pieds le lion et le dragon (1). »

Pour omettre vingt autres noms, au huitième siècle, Bède le Vénérable parlait en Occident, comme Eusèbe, au quatrième siècle, avait parlé en Orient. Voici ses paroles : « Soit que les démons voltigent en l'air, ou qu'ils parcourent la terre, soit qu'ils errent dans le centre du globe ou qu'ils y soient enchaînés, partout et toujours ils portent avec eux les flammes qui les tourmentent : semblables au fébricitant qui, dans un lit d'ivoire, ou exposé aux rayons du soleil, ne peut éviter la chaleur ou le froid inhérent à sa maladie. *Ainsi, que les démons soient honorés* dans des temples splendides, ou qu'ils parcourent les plaines de l'air, ils ne cessent de brûler du feu de l'enfer (2). »

Plus tard, un autre témoin de la foi universelle s'exprime en ces termes : « Une partie des mauvais anges, chassés du ciel, est restée dans l'obscure région des nuages, c'est-à-dire dans les couches moyennes et inférieures de l'atmosphère, portant l'enfer avec eux. Ils sont là par une disposition de la Providence pour exercer les hommes. L'autre partie

(1) *Præp. Évang.*, lib. VII, cap. XVI.
(2) *Comment. in* cap. III, *epist. Jacob.*

a été précipitée dans l'enfer, dépouillée de toute noblesse et de toute dignité, non pas naturelle toutefois, attendu, comme l'enseigne saint Denis, que les anges déchus n'ont pas perdu leurs dons naturels, mais bien les dons gratuits, l'amitié de Dieu, les vertus et les dons du Saint-Esprit, appelés par Isaïe les délices du Paradis (1). »

Avec sa pénétration ordinaire, saint Thomas découvre la raison de ce double séjour : « La Providence, dit l'angélique docteur, conduit l'homme à sa fin de deux manières : *directement*, en le portant au bien : c'est le ministère des bons anges; *indirectement*, en l'exerçant à la lutte contre le mal. Il convenait que cette seconde manière de procurer le bien de l'homme, fût confiée aux mauvais anges, afin qu'ils ne fussent pas entièrement inutiles à l'ordre général. De là, pour eux, deux lieux de tourments : l'un à raison de leur faute, c'est l'enfer; l'autre à raison de l'exercice qu'ils doivent donner à l'homme, c'est l'atmosphère ténébreuse qui nous environne.

« Or, procurer le salut de l'homme doit durer jusqu'au jour du jugement. Jusqu'alors donc durera le ministère des bons anges et la tentation des mauvais. Ainsi, jusqu'au dernier jour du monde, les bons anges continueront de nous être envoyés, et les mauvais d'habiter les couches inférieures de l'air. Toutefois, il en est parmi eux qui demeurent dans l'enfer, pour tourmenter ceux qu'ils y ont entraînés; de même qu'une partie des bons anges reste dans le ciel avec les âmes des saints. Mais après le jugement, tous les méchants, hommes et anges, seront dans l'enfer, et tous les bons dans le ciel (2). »

(1) *Viguier*, ch. III, § 2, vers. 15, p. 97.

(2) Dicendum quod angeli secundum suam naturam medii sunt

Le texte sacré continue en disant : « *Une fois précipité sur la terre, le Dragon se mit à persécuter la femme, persecutus est mulierem.* »

Quelle est cette persécution? Elle n'est autre chose que la continuation du grand combat de Lucifer et de ses anges contre le Verbe incarné. Sur la terre comme dans le ciel, aujourd'hui comme au commencement et jusqu'à la fin du monde : mêmes combattants, mêmes armes, même but. Là est toute la philosophie de l'histoire passée, présente et future. Qui ne comprend pas cela ne comprendra jamais rien à la grande énigme, qu'on appelle la vie du genre humain sur la terre. Nous avons vu, et, empruntant les paroles de Cornélius à Lapide, nous répétons que : « Le péché de Lucifer et de ses anges fut un péché d'ambition. Ayant eu connaissance du mystère de l'Incarnation, ils virent avec jalousie la nature humaine préférée à la nature angélique. De là, leur haine contre le fils de la femme, c'est-à-dire le Christ. De là, leur guerre dans le ciel : guerre à outrance qu'ils continuent sur la terre (1). »

N'ayant pu s'opposer au décret de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine, Lucifer et ses satellites sont constamment et unique-

inter Deum et homines. Habet autem hoc divinæ providentiæ ratio, quod inferiorum bonum per superiora procuretur. Bonum autem hominis dupliciter procuratur per divinam providentiam... Procuratio autem salutis humanæ protenditur usque ad diem judicii. Unde et usque tunc durat ministerium angelorum, et exercitatio dæmonum. Pars I, q. LXIV, art. 4, corp.

(1) Idcircò enim insectus est puerum masculum quem peperit mulier, puta Christum, ob eumque in cœlo cum Michaele dimicavit, volens eum morti tradere, quia invidit ei hanc unionem. Omne enim ejus bellum est contra puerum hunc, adeoque duellum quod cum eo inchoavit in cœlo, illud ipsum continuat jugiter in terra. In *Apoc.*, XII, 4.

ment occupés à le frustrer de ses effets. Rendre impossible ou inutile la foi au dogme de l'Incarnation : tel est le dernier mot de tous leurs efforts. Ouvrons l'histoire : Grâce à la malice du démon, l'homme, qui devait surtout bénéficier de l'Incarnation, commence par devenir prévaricateur. Afin de le retenir éternellement éloigné du Verbe, son libérateur, Satan charge son noble esclave d'une triple chaîne. Jusqu'à la venue du Messie, trois grandes erreurs dominent les nations : le *Panthéisme*, le *Matérialisme*, le *Rationalisme*. Ces trois grandes erreurs se résument dans une seule qui en est le principe et la fin : le *Satanisme*.

Mères de toutes les autres, ces monstrueuses hérésies tendent, comme il est facile de le voir, à rendre radicalement impossible la croyance au dogme de l'Incarnation. Le panthéisme : Si tout est Dieu, l'Incarnation est inutile. Le matérialisme : Si tout est matière, l'Incarnation est absurde. Le rationalisme : Si la suprême sagesse est de croire à la seule raison, l'Incarnation est chimérique. Voilà pour les nations païennes.

Quant au peuple juif, chargé de conserver la promesse du grand Mystère, tous les efforts de Satan ont pour but de le faire tomber dans quelqu'une de ces erreurs et de l'entraîner dans l'idolâtrie. Diverses fois il y réussit, du moins en partie. Aux pieds des idoles, Israel oublie le Verbe incarné, futur libérateur du monde. Alors, Satan règne en paix sur le genre humain vaincu, et l'histoire de l'antiquité n'est que l'histoire de son insolent triomphe.

Lorsqu'arrive la plénitude des temps, que voyons-nous? De toutes parts les puissances infernales rugissent. La guerre contre le dogme de l'Incarnation

recommence avec un indicible acharnement. Pour l'empêcher de s'établir, Satan déchaîne les persécutions. Pour le ruiner dans l'esprit de ceux qui l'ont accepté, il déchaîne les hérésies. Pendant huit siècles, depuis le temps des Apôtres, jusqu'à Élipand et à Félix d'Urgel, en passant par Arius, l'effort de l'enfer se porte directement sur le dogme de l'Incarnation. Plus ou moins masquée, la même attaque continue pendant les siècles suivants.

Par un retour trop significatif, la divinité de Notre-Seigneur ou le mystère de l'Incarnation, clef de voûte du monde surnaturel, est redevenue sous nos yeux ce qu'elle fut au commencement, le but avoué, le point capital, le dernier mot de l'éternel combat. Arius n'est-il pas ressuscité et embelli dans Strauss, dans Renan et consorts, coryphées de la lutte actuelle?

En attendant la ruine presque totale de la foi au dogme réparateur, funeste victoire qui lui est annoncée pour les derniers jours du monde, Satan multiplie ses efforts, afin de la rendre inutile à ceux qui la conservent encore. Comme autrefois les Juifs, il pousse aujourd'hui les chrétiens à toutes sortes d'iniquités : c'est ce que saint Paul appelle « l'idolâtrie spirituelle, dont l'effet immédiat est d'anéantir en tout ou en partie la salutaire influence de l'auguste mystère (1). »

Ainsi, le Verbe incarné, voilà l'objet éternel de la haine de Satan ; voilà le dernier mot des persécutions, des schismes, des hérésies, des scandales, des tentations et des révolutions sociales ; en d'autres termes, voilà l'explication du grand combat qui, commencé dans le ciel, se perpétue sur la terre, pour

(1) Quod est idolorum servitus. *Gal.* v. 20.

aboutir à l'éternité du bonheur ou à l'éternité du malheur.

Mais pourquoi l'Incarnation a-t-elle été, est-elle encore, sera-t-elle toujours l'unique objet de la lutte entre le ciel et l'enfer? Cette question est fondamentale. Seule, la réponse peut expliquer l'éternel acharnement du combat, ainsi que la nature et l'ensemble des moyens employés par l'attaque et par la défense.

L'Incarnation, c'est tout le Christianisme. Mais quel est le but de l'Incarnation? Déjà, nous l'avons indiqué : c'est de déifier l'homme. Dieu ne s'en est pas caché. Ses paroles, vingt fois répétées, manifestent son conseil. « Je l'ai dit : vous êtes des Dieux et tous fils du Très-Haut. On les appellera : Fils du Dieu vivant. Soyez parfaits comme votre Père céleste lui-même est parfait; car vous participez à la nature divine. Le pouvoir vous a été donné de devenir fils de Dieu. Voyez quelle est la charité du Père, il veut que nous ne soyons pas seulement appelés, mais que nous soyons réellement fils de Dieu (1). »

L'homme connaît le conseil divin, il l'a toujours connu. Il sait, il a toujours su, dans le sens catholique du mot, qu'il doit devenir Dieu. Il y aspire de toutes les puissances de son être. Satan le sait aussi, et il prend l'homme par cet endroit. *Mangez de ce fruit, et vous serez comme des Dieux*, est la première parole qu'il lui adresse (2).

(1) Ego dixi : Dii estis et filii Excelsi omnes. *Ps.* LXXXI, 6. — Dicetur eis : Filii Dei viventis. *Osee*, I, 10. — Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.*, v. 48. — Divinæ consortes naturæ. II *Petr.*, I, 4. — Dedit eis potestatem filios Dei fieri. *Joan.*, I, 12. — Videte qualem charitatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur et simus. I *Joan.*, III, 1.

(2) *Gen.*, III, 5.

Tel en est le sens : « Vous devez être des Dieux, je le sais et ne le conteste pas. Je vous propose seulement un moyen court et facile de le devenir. Pour être des Dieux, on vous a dit : Humiliez-vous ; obéissez ; abstenez-vous ; reconnaissez votre dépendance. Vous soumettre à de pareilles conditions, c'est tourner le dos au but. L'abaissement ne peut conduire à l'élévation. Voulez-vous y arriver ? Brisez vos entraves. Le premier pas vers la déification, c'est la liberté. »

Comme dans toute hérésie, il y a du vrai dans cette parole. Le vrai est que l'ohmme doit être déifié. Le faux, est qu'il puisse l'être en suivant la voie indiquée par Satan. Aussi, remarquons-le bien, si étrange qu'elle soit, cette promesse de déification n'excite, dans les pères du genre humain, ni étonnement, ni indignation, ni sourire de mépris. Ils l'accueillent ; et, pour l'avoir prise dans le sens du tentateur, ils se perdent en l'accueillant. Aussi, saint Thomas remarque avec raison que le principal péché de nos premiers parents ne fut ni la désobéissance ni la gourmandise, mais bien le désir *déréglé* de devenir semblables à Dieu. La désobéissance et la gourmandise furent les moyens ; l'ambition illégitime d'être comme des Dieux, le but final de leur prévarication.

« Le premier homme, dit le grand docteur, pécha principalement par le désir de devenir semblable à Dieu, quant à la science du bien et du mal, suivant la suggestion du serpent : de manière à pouvoir, par les seules forces de sa nature, se fixer à lui-même les règles du bien et du mal ; ou connaître d'avance et par lui-même le bonheur ou le malheur qui pouvait lui arriver. Il pécha secondairement par le désir de

devenir semblable à Dieu, quant à la puissance d'agir, de manière à arriver à la béatitude par ses propres forces (1). »

Saint Thomas n'est ici que l'écho de saint Augustin, qui dit nettement : « Adam et Ève voulurent ravir la divinité, et ils perdirent la félicité (2). » Que certains anthropologues, dont l'audace va jusqu'à nier l'unité de l'espèce humaine, expliquent l'influence magique de cette parole sur tous les habitants du globe : *Vous serez comme des Dieux*. Victorieuse des pères de notre race, il y a six mille ans, cette parole, Satan la répète constamment à leur postérité, et en obtient le même succès. Il n'en sait pas d'autre. Celle-là, en effet, lui suffit. Étudiée avec soin, la psychologie du mal démontre qu'un désir de divinité est au fond de toutes les tentations : les victimes de Satan ne sont ses victimes que pour avoir voulu être comme des Dieux.

En résumé, de la part de l'Esprit de lumière et de la part de l'Esprit de ténèbres, tout roule sur la déification de l'homme. Le premier veut l'opérer par l'humilité ; le second, par l'orgueil. L'un dit à l'homme, sur la terre, le mot déificateur qu'il dit à l'ange, dans le ciel : *Soumission*. L'autre répète à l'homme le mot radicalement corrupteur, que lui-même prononça dans le ciel : *Indépendance*. De ces deux principes opposés découlent, comme deux ruisseaux de leurs

(1) 2ª 2ae, q. LXIII, art. 2, corp. — « Sed vir, continue saint Thomas, non credidit hoc esse verum. » Attamen, ut animadvertit Sylvius, valde probabilis est veterum patrum sententia quod non sola Eva, sed etiam Adamus crediderit serpentinum illud : *Eritis sicut Dii*, esse verum, fueritque etiam ipse deceptus ac seductus. *Not. ad. s. Thom.*

(2) Adam et Eva rapere voluerunt divinitatem et perdiderunt felicitatem. *Gloss. in Ps.* LXIII.

sources, les moyens contradictoires de la déification divine et de la déification satanique. Inutile d'ajouter que la première est la vérité ; la seconde, une contrefaçon ; que l'une rend l'homme vraiment fils de Dieu, image vivante de ses perfections, héritier de son royaume, compagnon de sa gloire ; et l'autre, fils de Satan, complice de sa révolte et compagnon de son supplice : *A patre Diabolo estis.*

Toutefois, entre ces moyens opposés, il existe un parallélisme complet. Nous le ferons connaître plus tard ; car il n'est pas le moindre danger de la grande persécution de l'ange déchu. « Lucifer et ses suppôts feront de grands prodiges et des choses étonnantes, de manière à séduire, s'il était possible, les élus mêmes (1) » : tel est l'avertissement trop oublié du Maître divin. Vrai dans tous les temps, il semble le devenir aujourd'hui plus que jamais, et demain il le sera plus encore qu'aujourd'hui.

L'Apôtre termine la grande histoire du mal en disant : « *Et le Dragon persécuta la femme qui enfanta le fils : Persecutus est mulierem quæ peperit filium.* »

La persécution nous est connue ; mais quelle femme en est l'objet ? C'est la Femme par excellence, mère du Fils par excellence. C'est la femme dont il fut dit au Dragon lui-même, aussitôt après sa première victoire : « J'établirai la guerre entre toi et la femme, entre ta race et la sienne ; elle t'écrasera la tête, et toi tu tendras des piéges à son talon (2). » Voulez-vous la connaître ? Prêtez l'oreille à la voix des siècles

(1) *Matth.*, XXIV, 24.

(2) Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. *Gen.*, III, 15.

passés et des siècles présents : tous répètent le nom de MARIE.

Mais comment Marie, dont le passage sur la terre s'est accompli en quelques années, dans un coin obscur de la Palestine, peut-elle être l'objet d'une persécution aussi durable que les siècles, aussi étendue que le monde? Marie est la femme immortelle. Quarante siècles avant sa naissance, elle vivait dans Ève ; et Satan le savait. Depuis dix-huit siècles, elle vit dans l'Église ; et Satan le sait encore.

Marie vivait dans Ève. Elle y vivait comme la fille dans sa mère, ou plutôt comme le type dans le portrait. Suivant les Pères, Adam fut formé sur le modèle du Verbe incarné, et Ève sur le modèle de Marie. Dès l'origine, Marie fut, dans Ève, la mère de tous les vivants, parce qu'elle devait enfanter la vie : *Mater cunctorum viventium.* Ce mystère, connu de Satan, explique sa haine particulière contre la femme. Sans doute la femme coupable a été condamnée à la domination de l'homme et à des douleurs propres à son sexe. Mais cette condamnation suffit-elle pour expliquer sa triste condition, dans tous les siècles et sur tous les points du globe? Que sont les souffrances de l'homme, comparées aux humiliations, aux outrages, aux tortures de la femme? D'où vient cette différence?

Croire qu'elle a sa cause uniquement dans la culpabilité plus grande de la femme primitive, nous semble une affirmation hasardée, pour ne pas dire une erreur. Il est vrai, suivant saint Thomas, que le péché d'Ève fut, sous plusieurs rapports, plus grand que celui d'Adam ; mais il est vrai aussi, suivant le même docteur, que, sous le rapport de la personne, le péché d'Adam fut plus grand que celui

d'Ève (1). Comment prouver qu'aux yeux de la justice divine, il n'y a pas une sorte de compensation qui ramène les coupables à l'égalité? S'il reste une différence défavorable à la femme, suffit-elle pour justifier l'énorme aggravation de sa peine? Suffit-elle surtout pour expliquer la préférence incontestable, qu'elle a toujours eue dans la haine de Satan?

Dans tous les pays où il a régné, où il règne encore, la femme est la plus malheureuse créature qu'il y ait sous le ciel. Esclave-née, bête de somme, battue, vendue, outragée de toute manière, accablée des plus rudes travaux, son histoire ne peut s'écrire qu'avec des larmes, du sang et de la boue. Pourquoi cet acharnement du Dragon contre l'être le plus faible, et dont il semble par conséquent avoir moins à craindre? D'où vient cette prédilection à choisir la femme, et surtout la jeune fille, pour *medium*, pour organe de ses mensonges, pour instrument de ses manifestations ridicules ou coupables (2)? Nous n'en saurions douter, c'est une vengeance du Dragon.

Dans la femme, dans la vierge surtout, il voit Marie. Il voit celle qui doit lui écraser la tête; et, à tout prix, il veut torturer la femme, l'avilir, la dégrader, soit pour se venger de sa défaite, soit pour empêcher le monde de croire à l'incomparable dignité de la femme, et ébranler ainsi jusque dans ses fondements le dogme de l'Incarnation : *Persecutus est mulierem* (3).

(1) 2ª 2ae, q. CLXIII, art. 4, corp.

(2) L'histoire est pleine de ces honteuses préférences.

(3) Cette préférence de haine, dit Camerarius, se remarque jusque dans l'ordre purement physique. L'opinion est que les serpents, cruellement ennemis de l'homme, le sont encore plus de la femme; qu'ils l'attaquent plus souvent, et que plus souvent ils la tuent de leurs morsures. Un fait évident le confirme, c'est que

A ce compte, ne semble-t-il pas que c'est l'homme, et non la femme, qui devrait avoir la préférence dans la haine de Satan? Car enfin, ce n'est pas la femme, mais l'homme-Dieu qui a détruit l'empire du démon. Sans doute, le vainqueur du Dragon est le fils de la femme; mais il est vrai aussi que sans la femme, sans Marie, ce vainqueur n'aurait pas existé, et que Satan continuerait paisiblement d'être, ce qu'il fut autrefois, le Dieu et le roi de ce monde. L'observation est d'autant plus juste, que le vainqueur de Satan n'est pas venu de l'homme, mais de la femme, sans aucune participation de l'homme.

C'est donc à juste titre que le Dragon s'en prend de sa défaite, non à l'homme, mais à la femme. C'est donc à juste titre que Dieu même lui annonça que la femme, et non pas l'homme, lui écraserait la tête. C'est donc à juste titre que l'Église fait hommage à Marie de ses victoires, et qu'elle lui redit de tous les points du globe : Réjouissez-vous, Marie; vous seule avez détruit toutes les hérésies d'un bout de la terre à l'autre (1). C'est donc à juste titre que la femme est l'objet préféré de la haine de Satan : *Persecutus est mulierem*. C'est donc à juste titre, enfin, qu'à tous les triomphes de Marie correspondent les rugissements du Dragon, et que ces rugissements deviennent d'autant plus affreux, que le triomphe est plus éclatant.

Comme ces idées à la fois si rationnelles et si mys-

dans une foule d'hommes, s'il y a une seule femme, c'est elle que le serpent cherche à mordre. « Id enim in eo maxime perspicitur, quod etiam in turba frequentissima virorum, serpens unius mulieris, etiam si sola fuerit, calcibus insidiari consueverit. » *Medit. hist.*, pars I, cap. IX, p. 31.

(1) Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo. *Brev. Rom., offic. B. M. Virg.*

térieuses, si sublimes et si simples, expliquent à merveille la lutte acharnée, inouïe, dont nous sommes aujourd'hui témoins! Pour soulever tant de fureurs, qu'a fait l'Église? Ne le demandons pas. En proclamant le dogme de l'Immaculée Conception, elle a glorifié l'éternelle ennemie de Satan d'une gloire jusqu'alors inconnue. Or, en élevant jusqu'aux dernières limites le triomphe de Marie, elle a fait tomber sur le Dragon le dernier éclat de la foudre, dont il fut menacé il y a six mille ans. C'est vraiment aujourd'hui que le pied virginal de la femme pèse de tout son poids sur la tête du serpent. Que Pie IX souffre des angoisses inouïes : il les a méritées.

Persécutée dans Ève, sa mère, et dans toutes les femmes, ses sœurs, avec une rage dont l'histoire peut à peine retracer le tableau, Marie fut persécutée dans sa personne. De la crèche à la croix, quelle fut sa vie? Femme des douleurs, comme son Fils fut l'homme des douleurs, à elle appartient le droit exclusif de répéter, de génération en génération : « Vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comparable à la mienne (1)! » A nulle autre, par conséquent, ne convient, comme à elle, le titre de Reine des martyrs.

Marie meurt, et la persécution ne s'arrête pas devant sa tombe. En effet, comme Marie avait vécu dans Ève, sa mère et sa figure, elle vit dans l'Église, sa fille et son prolongement. Nous disons sa fille; car le sang divin qui a enfanté l'Église est le sang de Marie (2). Nous disons son prolongement; comme

(1) O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. *Thren.*, I, 12.

(2) Beata Virgo Maria, ait Ambrosius, mater est, imo avia Eccle-

Marie, l'Église est vierge et mère tout ensemble. Vierge, jamais l'erreur ne l'a souillée; mère, elle enfante autant de Christs qu'elle enfante de chrétiens : *Christianus alter Christus.* Marie fut l'épouse du Saint-Esprit; l'Église a le même privilége. C'est lui qui la protége, qui la nourrit, qui en prend soin et qui la rend mère d'innombrables enfants (1).

Ainsi, la femme, objet de la haine éternelle du Dragon, c'est Ève, c'est Marie, c'est l'Église, ou plutôt c'est Marie toujours vivante dans Ève et dans l'Église. Femme par excellence, en qui un privilége sans exemple réunit les gloires les plus incompatibles de la femme, l'intégrité de la vierge et la fécondité de la mère; femme de la Genèse et de l'Apocalypse, placée au commencement et à la fin de toutes choses : soyez bénie! Votre existence nous donne le dernier mot de la grande lutte que, sans vous, nul ne saurait comprendre; de même que votre mission, immortelle comme votre existence, explique l'immortalité de la haine infernale dont vous êtes l'objet et nous avec vous : *Persecutus est mulierem quæ peperit masculum.*

siæ; quia eum peperit, qui caput et parens est Ecclesiæ. *Apud Corn. a Lap. in Apoc.*, XII, 1.

(1) *Corn. a Lapid. in Gen.*, III, 14; et *in Apoc.*, XIII, 1.

CHAPITRE VI

LA CITÉ DU BIEN ET LA CITÉ DU MAL.

Influence du monde supérieur sur le monde inférieur, prouvée par l'existence de la Cité du bien et de la Cité du mal. — Ce que sont ces deux cités considérées en elles-mêmes. — Tout homme appartient nécessairement à l'une ou à l'autre. — Nécessité de les connaître à fond. — Étendue de la Cité du mal. — Réponse à l'objection qu'on en tire. — Le mal ne constitue qu'un désordre plus apparent que réel. — Gloire qu'il procure à Dieu. — Les combats de l'homme. — La puissance du démon sur l'homme vient de l'homme et non pas de Dieu. — Dieu n'est intervenu dans le mal que pour le prévenir, le contenir et le réparer : preuves.

Des quatre vérités qui forment la base de cet ouvrage, trois sont désormais constatées. Deux esprits opposés se disputent l'empire de la création; il y a un monde surnaturel : ce monde se divise en bon et en mauvais.

Les deux esprits sont : d'une part, le Saint-Esprit, l'esprit de Dieu, esprit de lumière, d'amour et de sainteté, ayant à ses ordres des légions d'anges, appelés par saint Paul *Esprits administrateurs envoyés en mission, pour prendre soin des élus* (1). D'autre part, Lucifer ou Satan, l'archange déchu, esprit de ténèbres, de haine et de malice, commandant à une armée d'esprits pervers, sans cesse occupés à faire de l'homme le complice de leur révolte,

(1) *Hebr.*, I, 14.

pour en faire le compagnon de leurs supplices (1).

Dans un travail où il sera constamment question des agents surnaturels, il était indispensable d'établir, avant tout, ces dogmes fondamentaux, sur lesquels repose, d'ailleurs, la vraie philosophie de l'histoire.

Il en reste un quatrième : l'influence du monde supérieur, bon et mauvais, sur le monde inférieur. Déjà nous l'avons indiquée, mais une indication ne suffit pas. L'étude approfondie de cette double influence, de ses caractères et de son étendue, est un des éléments nécessaires de l'histoire du Saint-Esprit. Comme, en peinture, l'étude de l'ombre est indispensable à l'étude de la lumière ; ainsi, dans la philosophie chrétienne, la connaissance de la rédemption ne peut être séparée de celle de la chute.

Or, la certitude de ce nouveau dogme est affirmée par un fait lumineux comme le soleil, palpable comme la matière, intime comme la conscience : nous avons nommé la Cité du bien et la Cité du mal. « Deux amours, dit saint Augustin, ont fait deux cités (1). »

Les deux esprits opposés, avec les forces dont ils disposent, ne sont pas demeurés oisifs dans les régions inaccessibles du monde supérieur. Leur présence dans le monde inférieur est permanente. S'ils restent invisibles en eux-mêmes, leurs œuvres sont palpables. Telle est leur influence, que chacun d'eux a fait un monde, ou, pour répéter le mot du grand docteur, une cité à son image. Aussi visibles que la lumière, aussi anciennes que le monde, aussi étendues que le genre humain, aussi opposées entre elles

(1) *Eph.*, VI, 11, 12.

(2) Fecerunt itaque civitates duas amores duo. *De Civ. Dei*, lib. XIV, c. XXVIII.

que le jour et la nuit, ces deux cités accusent pour auteurs deux esprits essentiellement différents. Ces deux cités sont la *Cité du bien* et la *Cité du mal.* Pour les connaître, il faut avant tout les considérer en elles-mêmes.

Développement de l'homme, composé d'un corps et d'une âme, toute société présente un côté palpable et un côté spirituel. Dans la Cité du bien, comme dans la Cité du mal, le côté palpable et visible, c'est la réunion des hommes dont elles se composent. Sous le nom de bons et de méchants, ou, comme dit l'Écriture, d'*enfants de Dieu* et d'*enfants des hommes*, les citoyens de ces deux cités existent depuis l'origine des temps, ils se révèlent à chaque page de l'histoire. Nous les voyons, nous les coudoyons; nous comptons parmi les uns ou parmi les autres. Prouver ce fait serait superflu. Personne d'ailleurs ne le conteste, excepté le sauvage civilisé, assez abruti pour nier la distinction du bien et du mal; mais la négation de la brute ne compte pas.

Le côté invisible des deux cités, c'est l'esprit qui les anime. Nous entendons par là les fondateurs et les gouverneurs de l'une ou de l'autre, par conséquent, l'action réelle, permanente et universelle du monde supérieur sur le monde inférieur, du monde des esprits sur le monde des corps.

Des deux cités, l'une s'appelle la Cité du bien. La raison en est que son fondateur et son roi, c'est l'Esprit du bien; ses gouverneurs et ses gardiens, les bons anges; ses citoyens, tous les hommes qui travaillent à leur déification, conformément au plan tracé par Dieu lui-même. Cette cité est l'ordre universel. Elle est l'ordre, parce qu'elle prend pour règle de ses volontés la volonté même de Dieu, ordre souverain.

Elle est l'ordre, parce que sa pensée coordonnant le fini à l'infini, le présent à l'avenir, elle tend à l'éternité, objet de tous ses efforts et de toutes ses aspirations. Or, l'éternité, c'est l'ordre ou le repos immuable des êtres dans leur centre. Elle est l'ordre universel, parce que dans cette cité tout est à sa place : Dieu en haut et l'homme en bas.

Cette cité est le *Catholicisme*. Immense et glorieuse famille, née avec le temps, composée des anges et des fidèles de tous les siècles et dont les membres aujourd'hui séparés, mais non désunis, forment l'Église de la terre, l'Église du Purgatoire, l'Église du Ciel, jusqu'au jour où, se confondant dans un embrassement fraternel, ces trois Églises ne formeront plus qu'une Église éternellement triomphante.

L'autre est la Cité du mal. On la nomme ainsi, parce que son fondateur et son roi, c'est l'Esprit du mal ; ses gouverneurs, les anges déchus ; ses citoyens, tous les hommes qui travaillent à leur prétendue déification, conformément aux règles données par Satan. Cette cité est le désordre, le désordre universel. Elle est le désordre, parce qu'elle se prend elle-même pour règle, sans tenir compte de la volonté de Dieu. Elle est le désordre, parce que, brisant dans sa pensée les rapports entre le fini et l'infini, entre le présent et l'avenir, elle se concentre dans les limites du temps, dont les jouissances forment l'unique objet de ses aspirations et de ses travaux. Elle est le désordre universel, parce que rien n'y est à sa place : L'homme en haut, Dieu en bas.

Cette cité est le *Satanisme*. Immense et hideuse famille, née de la révolte angélique, composée des démons et des méchants de tous les pays et de tous les siècles, toujours en fièvre de liberté, et toujours

esclave, toujours cherchant le bonheur et toujours malheureuse, jusqu'au jour où le dernier coup de tonnerre de la colère divine la fera rentrer violemment dans l'ordre, en la précipitant tout entière dans les abîmes brûlants de l'éternité. Là, pour n'avoir pas voulu glorifier l'éternel amour, elle glorifiera l'inexorable justice (1).

On le voit, comme il n'y a pas trois esprits, il n'y a pas trois cités, il n'y en a que deux ; et ces deux cités embrassent le monde inférieur et le monde supérieur, le temps et l'éternité. De là, pour chaque créature intelligente, ange ou homme, l'impitoyable alternative d'appartenir à l'une ou à l'autre, en deçà et au delà du tombeau. « Quoi qu'il fasse, nous crient d'une voix infatigable, la raison, l'expérience et la foi, l'homme vit nécessairement sous l'empire du Saint-Esprit, ou sous l'empire de Satan. Bon gré, mal gré, il est citoyen de la Cité du bien, ou citoyen de la Cité du mal (2). »

Libre de se donner un maître, il n'est pas libre de n'en point avoir. S'il se soustrait à l'action du Saint-Esprit, il ne devient pas indépendant, il tombe, dans une proportion analogue à sa défection, sous l'action de Satan. Ce qui est vrai de l'individu est vrai de la famille, de la nation, de l'humanité elle-même.

Connaître à fond les deux cités, demeure de la vie

(1) Fecerunt itaque civitates duas amores duo; terrestrem scilicet amor sui usque ad contemptum Dei; cœlestem vero amor Dei usque ad contemptum sui. *S. Aug., De Civ. Dei*, lib. XIX, c. XXVIII, et lib. XI, c. XXXIII, où se trouve un portrait saisissant des deux cités.

(2) Quisque enim aut Spiritu sancto plenus est, aut Spiritu immundo; neque utrumque horum caveri potest, quin alterum accidere necesse sit. *Constit. apostol.*, lib. IV, c. XXVI. De là, le mot de saint Hilaire : « Où n'est pas le Saint-Esprit, là est le Diable. Ubi non est Spiritus Dei, ibi Diabolus. »

et demeure de la mort, vestibule du Ciel et vestibule de l'Enfer, est donc pour l'homme d'un intérêt suprême. Les connaître à fond, c'est les connaître dans leur gouvernement, dans leur histoire, dans leurs œuvres et dans leur but. Nous initier à cette connaissance décisive, et si rare de nos jours, sera l'objet des chapitres suivants. Mais, avant de l'aborder, il est un point qui doit être éclairci.

Deux cités se partagent le monde, et la plus étendue est la Cité du mal. D'après les statistiques les plus récentes, la terre serait peuplée de douze cents millions d'habitants. Sur ce nombre, on compte à peine deux cent millions de catholiques. Tout le reste, *extérieurement* du moins, vit et meurt sous la domination du mauvais Esprit. Rien ne prouve que cette proportion n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. Avant l'Incarnation du Verbe, elle était même beaucoup plus forte en faveur de Satan.

Pierre de scandale pour le faible, cheval de bataille pour l'impie, quel est ce mystère? et comment le concilier avec l'idée de Dieu et les enseignements de la foi? Afin de ne laisser aucune inquiétude dans les esprits, il nous semble nécessaire d'aplanir dès maintenant cette difficulté, que grandirait encore la suite de notre travail. Tout ce que nous prétendons, et tout ce qu'on est en droit de nous demander, c'est, non d'expliquer ce qui est inexplicable, mais de montrer que le partage du genre humain entre le bon et le mauvais Esprit, ne présente aucune contradiction avec les attributs de Dieu et les doctrines révélées. Or, pour faire évanouir la difficulté, cela suffit.

Que la formidable puissance du démon sur l'homme et sur les créatures soit un mystère, nous en convenons. Mais qu'est-ce que cela prouve? Au dedans de

nous, autour de nous, dans la nature aussi bien que dans la religion, tout n'est-il pas mystère? *Nous ne comprenons le tout de rien*, a dit Montaigne, et nous ne le comprendrons jamais. Œuvres de Dieu, par tous les points la nature et la religion touchent à l'infini. Comprendre l'infini est aussi possible à l'homme, que de mettre l'Océan dans une coquille de noix. Mais le mystère du fait n'ôte rien à la certitude du fait. L'incrédule même le plus intrépide le confesse. Chacune de ses respirations est un acte de foi à d'incompréhensibles mystères. L'instant où il cesserait d'y croire, il cesserait de vivre.

Demander pourquoi Dieu a permis cette terrible puissance? pourquoi dans telles limites plutôt que dans telles autres? questions impertinentes. Qui est l'homme pour demander à Dieu raison de sa conduite, et lui dire : Pourquoi avez-vous fait cela? S'il l'ose, malheur à lui, car il est écrit : *Le scrutateur de la majesté sera écrasé par la gloire* (1). Deux fois malheur s'il osait ajouter : Puisque je ne comprends pas, je refuse de croire. Posée en principe, une pareille prétention est le suicide de l'intelligence. L'intelligence vit de vérité, toute vérité renferme un mystère. Prétendre n'admettre que ce que l'on comprend, c'est se condamner à n'admettre rien. N'admettre rien est plus que l'abrutissement, c'est le néant.

Toutefois, lorsqu'elles sont étudiées sans parti pris, la puissance du démon et la coupable obéissance de l'homme à ses inspirations perverses, dépouillent une partie de leur mystérieuse obscurité. On voit d'abord qu'elles constituent un désordre purement passager et plus apparent que réel; on voit ensuite

(1) Qui scrutator est majestatis opprimetur a gloria. *Prov.*, xxv, 2.

qu'elles n'ont rien de contraire aux perfections divines.

Désordre passager. La lutte de l'Esprit du mal contre l'Esprit du bien a pour limites la durée du temps. Comparé à l'éternité qui le précède et à l'éternité qui le suit, le temps est moins qu'un jour. Afin de raisonner juste de l'ordre providentiel, il faut donc unir le temps à l'éternité; de même que, pour juger sainement d'une chose, on la considère, non dans un point isolé, mais dans l'ensemble. Selon cette règle de sagesse, le désordre qui se mesure à la durée du temps, est relativement à l'ordre providentiel, dans sa généralité, ce qu'est un nuage fugitif sur l'horizon resplendissant de lumière.

Désordre plus apparent que réel. Le but principal de la Création et de l'Incarnation, comme de toutes les œuvres extérieures de Dieu, c'est sa gloire (1). Le but secondaire, c'est le salut de l'homme. La gloire de Dieu, c'est la manifestation de ses attributs : la puissance, la sagesse, la justice, la bonté. Que la lutte du bien et du mal existe ou non; qu'elle soit favorable à l'homme ou défavorable; que l'homme se perde ou se sauve, Dieu n'aura pas moins atteint son but essentiel. L'enfer ne chante pas la gloire de Dieu, avec moins d'éloquence que le ciel. Si l'un proclame la bonté, l'autre proclame la justice; et la justice n'est pas un attribut moins glorieux à Dieu, que la bonté (2).

(1) Universa propter semetipsum operatus est Dominus. *Prov.* XVI, 4. — Propter me, propter me faciam, ut non blasphemer : et gloriam meam alteri non dabo. *Is.*, XLVIII, 12.

(2) Divina intentio non frustratur nec in his qui peccant, nec in his qui salvantur. Utrumque enim eventum Deus præcognoscit, et ex utroque habet gloriam, dum hos ex sua bonitate salvat, illos ex sua justitia punit. Ipsa vero creatura intellectualis, dum peccat, a fine debito deficit. Nec hoc est inconveniens in quacumque creatura sublimi. Sic enim creatura intellectualis instituta est a Deo, ut

Quant au salut de l'homme, Dieu le rend toujours possible, et l'obtient bien plus glorieusement par la guerre que par la paix. Dans l'ordre actuel, un seul juste qui se sauve, dit quelque part saint Augustin, procure plus de gloire à Dieu que ne peuvent lui en ôter mille pécheurs qui se perdent. Pour se perdre, il suffit à l'homme de s'abandonner à ses penchants corrompus; tandis que, pour se sauver, il faut les vaincre. Un instant de réflexion montre tout ce qui revient de gloire à Dieu dans une pareille victoire.

Qu'est-ce que l'homme et quels sont ses ennemis? L'homme est un roseau, et un roseau naturellement incliné vers le mal. La nature entière, révoltée contre lui, semble liguée pour l'écraser. Autour de lui, des myriades d'animaux malfaisants ou incommodes, à la dent meurtrière, ou au venin plus meurtrier encore, attentent nuit et jour à son repos, à ses biens et à sa vie. Au-dessus de lui, le ciel qui l'éclaire, l'air qu'il respire, devenus tour à tour glace ou brasier, mettent la conservation de ses jours au

in ejus arbitrio positum sit agere propter finem. *S. Th.*, 1ª p. q. 63, art. 7 ad .

Sans doute Dieu a vu et vu de toute éternité la chute des anges et de l'homme, mais cette vision n'a nui en rien à la liberté des anges et de l'homme. Les anges et l'homme sont tombés, non *parce que* Dieu l'a vu, mais Dieu l'a vu *parce qu'ils* sont tombés. Autrement, il serait l'auteur du mal, il serait le mal. Que la vision éternelle de Dieu ne nuise pas à la liberté de l'homme, il est facile de le montrer. Je vois un homme qui se promène. Ma vue ne lui impose nulle nécessité de se promener. Nonobstant ma vue, il peut cesser de se promener. Ainsi, la prescience ou plutôt la vue de Dieu n'impose aucune nécessité aux actes libres. Malgré cette vue, je suis libre de cesser les actes que je fais et même de faire le contraire. En un mot, Dieu a voulu que les anges et l'homme fussent libres, afin qu'ils fussent capables de mérite. Nous sentons tous que nous sommes libres. Donc, la prescience de Dieu n'a gêné en rien la liberté des anges ou d'Adam et ne gêne en rien la nôtre.

prix de soins fatigants et de précautions continuelles. En perspective lui apparaît, au terme de sa douloureuse carrière, la tombe avec ses tristes mystères de décomposition. En attendant, la maladie sous toutes les formes, avec son innombrable cortége de douleurs plus vives les unes que les autres, l'assiége dès le berceau et le pousse incessamment à l'irritation, au murmure, quelquefois au blasphème et même au désespoir.

Au lieu d'alléger son fardeau, les compagnons de ses périls et de ses labeurs ne servent trop souvent qu'à l'aggraver. La moitié du genre humain semble créée pour tourmenter l'autre. Condamné à cultiver une terre hérissée d'épines, il mange un pain presque toujours arrosé de sueurs ou de larmes. Comme le forçat, il traîne péniblement, sur le difficile chemin de la vie, la longue chaîne de ses espérances trompées. Aujourd'hui, riche et entouré ; demain, pauvre et délaissé. Son existence physique n'est qu'une succession continuelle de mécomptes, de servitudes humiliantes, de travaux et de douleurs, par conséquent de tentations terribles.

Pendant qu'au dehors tout lutte contre lui, il est obligé de soutenir au-dedans une guerre plus redoutable encore. Enveloppé d'ennemis invisibles, acharnés, infatigables, d'une malice et d'une puissance dont les limites lui sont inconnues, pour comble de danger il porte en lui-même des intelligences nuit et jour attentives à le livrer. Des piéges de toute nature sont tendus à chacun de ses sens, et le bien même lui devient une occasion de chute : tel est l'homme (1).

(1) Tel il a toujours été. Sa triste condition, dépeinte par saint Augustin, donnera, il faut l'espérer, une large place à la miséricorde. Vita hæc, vita misera, vita caduca, vita incerta, vita labo-

Eh bien! cet être si fragile, si combattu, si exposé à périr que l'épaisseur d'un cheveu, une simple mauvaise pensée, le sépare de l'abîme, luttera pendant soixante ans sans tomber; ou, s'il tombe quelquefois, il se relève, reprend courage et malgré la nature, malgré l'enfer, malgré lui-même, demeure victorieux dans le dernier combat.

Repousser l'ennemi n'est qu'une partie de sa gloire. Voyez ce fils de la poussière et de la corruption, prenant l'offensive, et, s'élevant par l'héroïsme de ses vertus, jusqu'à la ressemblance de Dieu; puis, portant la guerre au cœur même de l'empire ennemi, renversant les citadelles de Satan, lui arrachant ses victimes, plantant l'étendard de la croix sur les ruines de ses temples, guérissant ce qu'il avait blessé, sauvant ce qu'il avait perdu et, au prix de son sang joyeusement versé, faisant fleurir l'humilité, la charité, la virginité dans des millions de cœurs, jusqu'alors esclaves de l'orgueil, de l'égoïsme et de la volupté.

Ce spectacle d'un héroïsme que les anges admirent et dont ils seraient jaloux, si la jalousie trouvait accès dans le ciel, n'aurait jamais eu lieu sans la lutte. Grâce à elle, tous les siècles l'ont vu, tous le verront, et, au jour des manifestations suprêmes, les nations assemblées accueilleront par d'immenses acclamations ce magnifique triomphe de la grâce, que Dieu lui-même couronnera d'une gloire éternelle, en fai-

riosa, vita immunda, vita domina malorum, regina superborum, plena miseriis et erroribus... quam humores tumidant, dolores extenuant et ardores exsiccant, aer morbidat, escæ inflant, jejunia macerant, joci dissolvunt, tristitiæ consumunt, sollicitudo coarctat, securitas hebetat, divitiæ inflant et jactant, paupertas dejicit, juventus extollit, senectus incurvat, infirmitas frangit, mœror deprimit. Et his malis omnibus mors furibunda succedit. *Meditat.*, c. XXI.

sant asseoir le vainqueur sur son propre trône (1).

D'ailleurs, il faut bien remarquer que ce n'est pas Dieu qui a donné au démon son terrible empire sur l'homme, c'est l'homme lui-même. La puissance du démon lui vient de l'excellence même de sa nature. Ange, le péché ne lui a rien fait perdre de ses dons naturels, ni de sa force, ni de son intelligence, ni de son activité prodigieuse. L'empire naturel qu'il a sur nous, il l'exerce avec plus ou moins d'étendue, suivant les conseils divins, et trop souvent suivant la permission que nous-mêmes avons l'imprudence de lui donner. Dans le premier cas, la puissance du démon, comme on le voit par l'exemple de Job et des apôtres (2), est contrebalancée par celle de la grâce, en sorte que la victoire nous est toujours possible et le combat même toujours avantageux. « Dieu est fidèle, dit saint Paul, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces ; il vous fera même profiter de la tentation, afin que vous puissiez persévérer (3). »

Dans le second cas, l'homme doit s'en prendre à lui seul de la puissance tyrannique du démon. Ainsi, Adam connaissait beaucoup mieux que nous le monde angélique (4). Au moment de la tentation, il savait parfaitement quelle était la redoutable puissance de Lucifer et à quel tyran il se vendait, en désobéissant à Dieu. Il possédait d'ailleurs tous les moyens de rester fidèle et en connaissait les motifs. Afin de l'honorer à l'égal des anges, Dieu lui avait donné le libre arbitre.

(1) Qui vicerit dabo ei sedere mecum in throno meo. *Apoc.*, III, 21.
(2) *Job*, I, 12; Luc., XXII, 31.
(3) I *Cor.*, X, 13.
(4) *S. Th.*, I, p. q. XC, art. 2. corp.

Le Créateur, dont la sagesse avait attaché la béatitude surnaturelle des esprits angéliques à un effort méritoire, était-il obligé de créer l'homme impeccable ou de le couronner sans combat? Or, malgré les lumières de sa raison, malgré le cri de sa conscience, malgré le secours de la grâce, Adam désobéit à Dieu pour obéir au démon, et il devient son esclave. Dans tout cela, Dieu n'est pour rien. La puissance tyrannique du démon sur le premier homme est le fait du premier homme.

La tentation d'Adam est le type de toutes les autres. Lorsque nous y succombons, nous donnons volontairement prise sur nous à notre ennemi. Dieu n'y est pour rien, si ce n'est pour l'outrage qu'il reçoit de notre injuste préférence (1). Que dis-je? dans le mal que l'homme se fait à lui-même en se livrant au démon, Dieu intervient pour le prévenir et pour le réparer.

Il le prévient. Afin de mettre Adam et ses fils à l'abri des séductions du tentateur, il les pourvoit de tous les moyens de résistance, et leur annonce clairement les suites inévitables de leur infidélité : Si vous désobéissez, vous mourrez, *morte moriemini*. Adam brave cette menace, ses descendants l'imitent. Le déluge vient venger Dieu outragé, et l'homme s'obstine dans sa révolte. A peine la catastrophe passée, les descendants de Noé tournent le dos au Seigneur et de gaieté de cœur se livrent au culte du démon. Malgré de nouvelles menaces et de nouveaux châtiments, Satan devient le dieu et le roi de ce monde. Ce que firent les pécheurs d'autrefois, nous

(1) Dieu n'est pas l'auteur du mal qui souille, mais du mal qui punit. Cet axiome traduit saint Thomas : Deus est auctor mali pœnæ, non autem mali culpæ. I. p. q. XLVIII, art. 6, corp.

le voyons faire par les pécheurs d'aujourd'hui. A qui doivent-ils s'en prendre de la formidable puissance du démon et de leur déplorable esclavage?

Je vois un père plein de tendresse et d'expérience qui dit à son fils aîné : Ne me quitte pas. Si tu t'éloignes de moi, tu tomberas dans un abîme, au fond duquel est un monstre prêt à te dévorer. Le fils désobéit, tombe dans l'abîme et devient la proie du monstre. L'exemple du frère aîné ne rend pas les autres enfants plus sages, et ils tombent dans l'abîme où le monstre les dévore. Est-ce à leur père que ces enfants peuvent imputer leur malheur? Dans ce père, voyons Dieu; dans ces enfants indociles, voyons Adam, voyons toutes les générations de pécheurs qui se sont succédé depuis la chute originelle. Blasphème donc que de rendre Dieu responsable de nos chutes et de la puissance tyrannique du démon sur le monde coupable.

Il le répare. L'homme s'est à peine vendu, que, pour le racheter, Dieu donne son propre Fils. Régénérant l'homme par son sang, ce Fils adorable devient un second Adam, souche d'un nouveau genre humain, restauré dans tous ses droits perdus. Comme il suffit d'être fils du premier Adam pour être esclave du démon, il suffit, pour cesser de l'être, de devenir fils du second Adam (1). Ainsi, dans la puissance laissée au démon par la sagesse infinie, il ne faut voir que deux choses : la première, une condition de l'épreuve, nécessaire à la conquête du royaume éternel; la seconde, la grandeur de la récompense, qui sera le fruit d'une victoire si chère-

(1) Sicut in Adam omnes moriuntur, ita et in Christo omnes vivificabuntur. I *Cor.*, xv, 22.

ment achetée. Reste à savoir comment on devient fils du second Adam, et si tous peuvent le devenir.

L'homme est fils de l'homme par une génération humaine : il devient fils de Dieu par une génération divine. Cette génération s'accomplit au baptême. Ici reparaît, comme une objection insoluble, l'immense empire du démon, à toutes les époques de l'histoire.

D'une part, Dieu veut le salut de tous les hommes, il le veut d'une volonté positive, puisque son Fils est mort pour tous les hommes. Or, le salut n'est pas seulement la possession d'un bonheur naturel après la mort, ni l'exemption des peines de l'enfer, mais bien le bonheur surnaturel, qui consiste dans la vision intuitive de Dieu (1). D'autre part, nul ne peut être sauvé sans être baptisé (2). Comment concilier, avec l'ancien état du genre humain et la statistique actuelle du globe, la possibilité du baptême pour tous les hommes? Quel moyen ont eu et ont encore d'être baptisées, tant de milliards de créatures humaines, complétement étrangères au christianisme? Faut-il

(1) Omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. I *Tim.*, xi, 4. — Pro omnibus mortuus est Christus, ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit. II *Cor.*, v, 15. — Benedictus Deus et pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundum misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam, per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis, in hæreditatem incorruptibilem et incontaminatam et immarcessibilem, conservatam in cœlis in vobis. I *Petr.*, i, 3 et 4. — Deus autem omnis gratiæ, qui vocavit nos in æternam suam gloriam in Christo Jesu. *Id.*, v, 10. — Le but de la rédemption est de rendre à l'homme, avec usure, tout ce qu'il a perdu par le péché originel. Or, Adam, c'est-à-dire tout l'homme, a été constitué dans un état de justice surnaturelle dont le terme est la claire vue de Dieu dans le ciel. Donc, le fruit de la rédemption est de rendre à tout l'homme l'état surnaturel et le ciel auquel il aboutit. *Conc. Trid.*, sess. v, *De Peccat. orig.*

(2) Nisi quis renatus fuerit ex aqua et Spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei. *Joan.*, iii, 5.

admettre, par exemple, que tous les enfants, nés depuis six mille ans hors du christianisme et morts avant d'avoir pu pécher, sont éternellement privés de la vue de Dieu? S'il en est ainsi, comment établir que Dieu a suffisamment pourvu à la réparation du mal?

Mystère que tout cela. Mais, nous le répétons : pour être mystérieuse, une vérité n'est pas moins certaine. Or, que Dieu ait suffisamment pourvu à la réparation du mal, en donnant à chaque homme tous les moyens de se sauver, est une vérité aussi certaine que l'existence même de Dieu. Admettre qu'il en est autrement, serait admettre un Dieu sans vérité, sans puissance, sans sagesse, sans bonté infinie; un Dieu qui veut la fin sans vouloir les moyens; un Dieu qui n'est pas Dieu, un Dieu néant. Cette réponse du simple bon sens est péremptoire, et on pourrait s'en tenir là. Nous essayerons néanmoins quelques explications dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouvelles preuves de la réparation du mal et de la possibilité du salut pour tous les hommes. — Doctrine catholique : la circoncision, la foi, le baptême. — Quelle foi nécessaire au salut et à la rémission du péché originel. Doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. — Des enfants morts avant de naître. — Des adultes. — Résumé des preuves et des réponses.

« Être sauvé, enseigne la théologie catholique, c'est être incorporé à Jésus-Christ, le nouvel Adam. Même avant l'Incarnation du Verbe et dès l'origine du monde, le salut n'a été possible qu'à cette condition. Il est écrit : *Il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes pour se sauver.* Mais, avant l'incarnation, les hommes étaient incorporés à Jésus-Christ par la foi à son avénement futur. De cette foi la circoncision fut le signe. Avant la circoncision, c'est par la foi seule et par le sacrifice, signe de la foi des anciens pères, que les hommes étaient incorporés à Jésus-Christ. Depuis l'Évangile, c'est par le baptême. Le sacrement même de baptême n'a donc pas été toujours nécessaire au salut ; mais la foi dont le baptême est le signe sacramentel a toujours été nécessaire (1). »

(1)... Et ideo licet ipsum sacramentum baptismi non semper fuerit necessarium ad salutem ; fides tamen, cujus baptismus sacramentum est, semper necessaria fuit. *S. Th.*, III p. q. LXVIII, art. 1, corp.

On le voit, la circoncision n'était qu'un signe local et passager. Exclusivement propre à la race juive, il n'était nullement obligatoire pour les autres peuples. L'application même ne s'étendait qu'aux fils et non aux filles des Hébreux. Pour l'expiation du péché originel, les nations étrangères à la postérité d'Abraham demeuraient, comme les juifs eux-mêmes à l'égard des filles, soumis à la condition primitive de la loi de nature, la foi manifestée par le sacrifice.

« Le temps antérieur au Messie et le temps postérieur, dit un savant commentateur de saint Thomas, sont entre eux comme l'indéterminé au déterminé. Avant la circoncision, il n'y avait, pour remettre le péché originel, aucun sacrifice déterminé, ni quant à la matière, ni quant au temps, ni quant au lieu. Les parents pouvaient, dans ce but, offrir le sacrifice qu'ils voulaient, quand ils voulaient et où ils voulaient. La circoncision détermina la nature et le temps du sacrifice, par lequel les fils des Hébreux devaient être purifiés de la tache originelle.

« Le huitième jour après la naissance était fixé pour cette purification, qui ne pouvait être anticipée. Si, avant cette époque, il y avait danger de mort, les parents étaient replacés dans les conditions de la loi de nature et pouvaient purifier l'enfant par un autre moyen. Ce qui fait dire à saint Thomas : « Comme avant l'institution de la circoncision la foi seule au Rédempteur futur suffisait pour purifier les enfants et les adultes, il en était de même après la circoncision. Seulement, avant elle, aucun signe spécial, témoignage de cette foi, n'était exigé. Il est cependant probable qu'en faveur des nouveau-nés en danger de mort, les parents fidèles offraient quelques prières au Seigneur, ou employaient certaine bénédiction ou

quelque autre signe de foi, comme les adultes le faisaient pour eux-mêmes et comme on le pratiquait pour les filles, qui n'étaient pas soumises à la circoncision (1). »

Quelle est cette foi qui, chez les Juifs, antérieurement à la circoncision, et chez les Gentils, jusqu'à l'Évangile, suffisait pour incorporer les hommes au second Adam? Elle consistait essentiellement dans la croyance plus ou moins explicite d'un vrai Dieu, rédempteur du monde : croyance manifestée par un signe extérieur, sacrifice, bénédiction, prière (2). Or, qui pourrait prouver que cette foi imparfaite, Dieu ne l'avait pas conservée chez les païens au degré suffisant pour le salut? En ce qui regarde l'existence d'un seul Dieu : « Jamais, dit saint Augustin, les nations ne sont tombées si bas dans l'idolâtrie, qu'elles aient perdu l'idée d'un seul vrai Dieu créateur de toutes choses (3). »

(1)... Ante vero octavum diem in casu necessitatis remittebantur parentes ad legem naturæ, ut scilicet per aliud sacrificium providere possent masculo. Unde S. Thomas, p. III, q. LXX, art. 4 ad 2 : « Quod sicut ante institutionem circumcisionis, sola fides Christi futuri justificabat tam pueros, quam adultos : ita etiam et circumcisione data. Sed antea non requirebatur aliquod signum protestativum hujus fidei, quia nondum homines fideles seorsum ab infidelibus cœperant adunari ad cultum unius Dei. Probabile tamen est, quod parentes fideles pro parvulis natis, et maxime in periculo existentibus, aliquas preces Deo funderent, vel aliquam benedictionem eis adhiberent, quod erat quoddam signaculum fidei, sicut adulti pro seipsis preces et sacrificia offerebant : » Prout etiam parentes pro filiabus quæ non erant subjectæ sacramento circumcisionis. *Viguier, Instit.*, c. XV, § 2, vers. 3. p. 458.

(2) Fides autem nostra in duobus principaliter consistit. Primo quidem in vera Dei cognitione, secundum illud Heb., XI : *Accedentem ad Deum oportet credere quia est.* Secundo, in mysterio incarnationis Christi, secundum illud Joannis XIV : *Creditis in Deum et in me credite. S. Th.*, 1ª 2ªe, p. CLXXIV, art. 6, corp.

(3) Gentes non usque adeo ad falsos Deos esse delapsas, ut opinionem omitterent unius veri Dei, ex quo est omnis qualiscumque natura. *Contr. Faust.*, lib. XX, n. 19; *id., Lactant. De errore.*

Quant au Dieu rédempteur, Notre-Seigneur n'est-il pas appelé le *Désiré de toutes les nations* (1)? On ne désire pas ce qu'on ne connaît pas et ce dont on n'a pas besoin. Avec la conscience de leur chute, toutes les nations de l'ancien monde, les Gentils aussi bien que les Juifs, avaient donc la foi au Rédempteur futur.

Sur cette consolante vérité, écoutons l'incomparable saint Thomas. Après avoir rappelé que Dieu veut le salut de tous les hommes, il ajoute : « Or, la condition nécessaire du salut, c'est l'Incarnation du Verbe. Il a donc fallu que le mystère de l'Incarnation fût *connu de quelque manière dans tous les temps et par tous les hommes*. Cette connaissance, toutefois, a varié suivant les temps et les personnes. Avant de pécher, Adam eut la foi explicite du mystère de l'Incarnation, en tant que destiné à la consommation de la gloire éternelle, mais non en tant que destiné à la délivrance du péché par la passion du Rédempteur...

« Après le péché, le mystère de l'Incarnation fut cru d'une foi explicite, non-seulement quant à l'Incarnation du Verbe, mais encore quant à la passion et à la résurrection, qui devaient délivrer l'homme du péché et de la mort. Autrement les hommes n'auraient pas figuré d'avance la passion de Jésus-Christ par des sacrifices, soit avant, soit après Moïse. Les plus instruits connaissaient parfaitement la signification de ces sacrifices. Les autres, croyant ces sacrifices institués de Dieu lui-même, avaient par leur moyen une connaissance voilée du Rédempteur futur. Plus obscure dans les temps reculés, cette connaissance devint plus claire à mesure que le Messie approchait.

(1) Movebo gentes, et veniet Desideratus cunctis gentibus. *Agg.* II, 8.

« S'agit-il des païens? la révélation du mystère de l'Incarnation fut faite à un grand nombre. Témoin, entre autres, Job, qui dit : *Je sais que mon Rédempteur est vivant.* Témoin la sibylle citée par saint Augustin. Témoin cet antique tombeau romain, découvert sous le règne de Constantin et de l'impératrice Irène, dans lequel on trouva un homme, ayant une lame d'or sur la poitrine avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une vierge, et moi je crois en lui. O soleil, tu me reverras sous le règne de Constantin et d'Irène.* S'il en est qui furent sauvés sans cette révélation, ils ne le furent cependant pas sans la foi du Médiateur. Sans doute ils n'eurent pas la foi explicite, mais ils eurent la foi implicite en la divine Providence, croyant que Dieu était le libérateur des hommes, par des moyens à lui connus et manifestés à ceux que son esprit avait daigné en instruire (1). »

De plus, on trouve, à toutes les époques et sous tous les climats, l'usage des sacrifices, des purifications, des adorations, des prières, conservé chez les peuples païens comme chez les Juifs. Qui pourrait affirmer qu'aucun de ces actes, manifestation d'une foi quelconque, n'avait dans aucune circonstance un

(1) Via autem hominibus veniendi ad beatitudinem est mysterium incarnationis et passionis Christi. Dicitur enim Act. IV : *Non est aliud nomen datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.* Et ideo mysterium incarnationis Christi aliqualiter oportuit omni tempore esse creditum apud omnes : diversimode tamen secundum diversitatem temporum et personarum... Dicendum quod multis gentilium facta fuit revelatio de Christo... Si tamen aliqui salvati fuerunt, quibus revelatio non fuit facta, non fuerunt salvati absque fide mediatoris : quia etsi non habuerunt fidem explicitam, habuerunt tamen fidem implicitam in divina Providentia, credentes Deum esse liberatorem hominum secundum modos sibi placitos, et secundum quod aliquibus veritatem cognoscentibus Spiritus revelasset, secundum illud Job, XXXV : *Qui docet nos super jumenta terræ.* Pars 2ª 2ªe, q. II, art. 7, corp. et ad 3; *Baron*, Ann. 780, n. 12.

rapport plus ou moins compris, avec l'expiation du péché en général, et du péché originel en particulier? N'est-il pas écrit du centurion Corneille encore païen, que ses prières et ses aumônes étaient agréables à Dieu (1)? Parlant aux païens de son temps, ensevelis dans la plus grossière idolâtrie, Tertullien ne leur dit-il pas : « Dans la prospérité, l'âme arrête ses regards au Capitole; mais dans l'adversité, elle les élève vers le ciel, où elle sait que réside le vrai Dieu? »

Fallait-il même d'une nécessité invariablement absolue, que l'enfant fût né pour bénéficier de la foi de ses parents? » Il est vrai, répond un grand théologien, on ne lit nulle part que des sacrifices aient été offerts ou reçus, pour les enfants encore dans le sein maternel. Ainsi, en vertu d'un *ordre providentiel, légalement établi*, nul enfant, avant de naître, n'a jamais obtenu par des sacrifices extérieurs, la rémission du péché originel. Plusieurs ont reçu cette grâce par un privilége spécial, comme Jérémie et saint Jean-Baptiste. Toutefois, on ne doit désapprouver ni les prières, ni les vœux, ni les bonnes œuvres extérieures des parents, pour leurs enfants nés ou à naître, et qui se trouvent en danger de mort; car Dieu n'a pas enchaîné sa toute-puissance aux sacrements.

« Ils peuvent donc prier, afin qu'il daigne dans son infinie miséricorde les conduire au baptême, *ou leur remettre le péché originel. Alors Dieu, qui est infiniment bon, pourra les sauver.* Ce sera, non en vertu d'une loi, mais uniquement par grâce. Aussi, à moins d'une révélation, il ne faut pas affirmer qu'ils

(1) Corneli, exaudita est oratio tua, et eleemosynæ tuæ commemoratæ in conspectu Dei. *Act.*, x, 31.

sont sauvés, et leur corps ne doit pas être enseveli en terre sainte (1). »

Jusqu'où s'étendait et jusqu'où s'étend encore cette possibilité du salut pour les enfants en question, comme pour les autres, par les prières, les bonnes œuvres, les sacrifices, la foi, en un mot, des parents même idolâtres? Ici encore qui peut répondre? Tous ces doutes et d'autres encore qui peuvent, sans blesser l'enseignement catholique, être résolus dans le sens de la miséricorde, permettent de diminuer, peut-être infiniment plus qu'on ne pense, le nombre des sujets, et surtout des victimes éternelles du mauvais Esprit. Si elle en avait besoin, cela seul suffirait pour justifier, aux yeux de tout homme impartial, l'infinie sagesse et l'infinie bonté de l'éternel amateur des âmes, surtout des âmes des enfants (2).

(1) Non improbantur tamen preces et orationes ac exteriores prostrationes parentum pro filiis aut filiabus in utero aut extra uterum in periculo mortis existentibus, eo quod Deus non alligavit virtutem suam sacramentis. Ideo orare possunt ut dignetur eos Deus ex sua infinita misericordia ad sacramentum Baptismi perducere, vel peccatum originale remittere. Tunc Deus, qui est liberalissimus, poterit eos salvare. Sed hoc non erit ex lege, sed ex mera gratia. Et ideo nisi Deus revelaverit, non debent asseri salvari, neque eorum corpora in loco sacro sepeliri. *Viguier*, c, xv, § 2, vers. 3, p. 457-458.

(2) Parcis autem omnibus, quoniam tua sunt, Domine, qui amas animas. *Sap.*, xi, 27. — Sinite parvulos venire ad me, et ne prohibueritis eos; talium est enim regnum cœlorum. *Marc*, x, 14.

Voici les opinions de quelques théologiens sur le salut des enfants morts sans baptême. « Cajetanus idcirco propugnavit parvulos fidelium Christianorum, quibus per baptismum subveniri haud potest, non tantum ex privilegio Dei singulari, sed ex lege Dei communi et ordinaria salvari posse, votis et precibus parentum; quæ sententia, licet ab Ecclesia non ut hæretica damnata sit, fuit tamen a Congregatione Theologorum improbata, et jussu Pii V ex Cajetani operibus Romæ excusis expuncta.

Alii cum J. Gersone, putant Deum efficacissimis parentum precibus exoratum, non quidem lege ordinaria sed modo extraordinario et ex misericordia speciali infantibus, qui ad baptismum non perveniunt, gratiam sanctificantem concedere.

Quant aux adultes, nés dans l'ancien paganisme? Égyptiens, Assyriens, Perses, Grecs, Romains, Gaulois, tous avaient, pour se soustraire à l'empire de Satan, la connaissance essentielle de la loi primitive; la grâce pour l'accomplir ou pour se repentir de l'avoir violée; enfin, le baptême de désir : ce qui suffit au salut. Écoutons encore saint Thomas. Prenant l'exemple le plus décisif, celui d'un sauvage né au milieu des forêts, et qui n'a jamais entendu parler du baptême, le grand docteur enseigne une doctrine suivie de toute l'école. Il dit que : « Si, au moment où sa raison s'éveille, ce sauvage se porte vers une fin honnête, Dieu lui donne la grâce, et le péché originel est effacé. S'il ne persévère pas, il lui reste le repentir, en sorte que, dans l'une et dans l'autre hypothèse, ce pauvre sauvage, le dernier des êtres humains, ne sera pas damné, si ce n'est par sa faute (1). »

Ast in utraque sententia dogmata de peccato originali et de necessitate baptismi non satis firma et integra manere videntur. Utrumque autem dogma plane intactum manet in sententia eorum, qui dicunt infantes, qui ab hominibus non baptizantur, ab Angelis baptizari, quos Deus non tam in commodum corporis quam in bonum animæ parvulis consociat; vel aliud medium nobis ex sapientissimis rationibus non patefactum constitutum esse, quo in infantibus baptismus suppleretur, prout in adultis suppleri potest per votum. *Knoll*, » *Institut. Theolog.*, pars. IV, sect. II, cap. I, art. 5. — Voyez aussi Sfondrat, *Nodus prædestinationis enucleatus*.

(1) De insulari vero, ad quem non pervenit baptismi notitia, secundum fundamenta S. Thomæ, dicendum quod si in primo instanti usus rationis convertat se in finem honestum, Deus infundit gratiam, et remittitur peccatum originale. Et si perseveret in gratia et non opponat impedimentum peccati mortalis, Deus, qui non deficit in necessariis, illuminabit eum ante mortem interius vel exterius, nec patietur eum mori absque sacramento baptismi; vel, si faciat, supplebit effectum sacramenti : *Non enim alligavit virtutem suam sacramentis*, quia cum talis ex illa conversione consecutus sit gratiam, si perseveret, non privabitur illa sine culpa, et jam videtur habere baptismum quodammodo in voto, licet confuse, propter ignorantiam invincibilem. *Viguier, Institutiones*, c. XVI, p. 483.

Tels étaient, en général, les moyens de salut donnés aux païens avant la venue du Rédempteur. L'incarnation, mystère d'infinie miséricorde, a-t-elle rendu pire la condition des infidèles d'aujourd'hui, placés dans les mêmes conditions que ceux d'autrefois? Qui oserait le prétendre? De ces explications découlent rigoureusement les corollaires suivants :

1° Si la plupart des habitants du globe n'ont jamais appartenu à l'empire visible du Saint-Esprit, ou, comme parle la Théologie, *au corps de l'Église*, nul ne peut prouver qu'un seul ait été, ou soit encore, dans l'impossibilité absolue d'appartenir à l'empire invisible du Saint-Esprit, qu'on appelle l'âme *de l'Eglise*, ce qui suffit pour être sauvé. La raison en est que, si nous connaissons les moyens extérieurs par lesquels Dieu applique aux hommes les mérites du Rédempteur, les innombrables moyens intérieurs nous échappent; et nous devons dire avec Job : *Bien que vous les cachiez dans le secret de votre cœur, je sais cependant que vous vous souvenez de tout ce qui respire* (1).

2° Si, malgré cette déduction, la multitude des sujets de Satan demeure si considérable, il faut l'imputer non à Dieu, mais au libre arbitre de l'homme. Or, nul ne peut prouver que Dieu ait dû créer l'homme impeccable, ou que la plupart des hommes ont la volonté sérieuse de se sauver.

3° Il est bien établi que la *prescience* de Dieu ne gêne en rien la liberté de l'homme, et que Dieu n'est pour rien dans le mal que l'homme s'est fait en se vendant au démon, pas plus que le père du prodigue dans les hontes et les misères de son fils révolté. Dieu

(1) *Job*, x, 13.

n'est intervenu que pour prévenir le mal, pour le contenir et pour le réparer. Si le libre arbitre de l'homme n'y mettait obstacle, la réparation même surpasserait la ruine, en profondeur et en étendue.

4° Dieu veut le salut de tous les hommes sans exception. Le salut, c'est la jouissance éternelle de Dieu par la vision béatifique. Dieu le veut d'une volonté sérieuse, puisqu'il réserve des supplices éternels à ceux qui ne l'auront pas accompli. Il a donc ménagé à tous les hommes, dans tous les temps, les moyens de se sauver, si bien que nul ne sera damné que par sa faute.

5° De savoir comment, dans certains cas particuliers, ces moyens de salut sont applicables et appliqués, c'est l'inconnue du problème. Or, en dogme comme en géométrie, dégagée ou non, l'inconnue n'existe pas moins.

Une chose reste donc mathématiquement certaine : c'est que, malgré les mystérieuses ténèbres dont il enveloppe les secrets de sa miséricorde, Dieu, étant la puissance, la sagesse et la bonté infinie, ne fera tort à personne. Tel est le doux oreiller sur lequel dorment en paix, et la foi du chrétien et la raison de l'homme capable de lier deux idées : *In pace in idipsum dormiam et requiescam.*

Devant ces éclaircissements, si incomplets qu'ils puissent être, s'évanouit la difficulté que nous avions à résoudre, et avec elle l'inquiétude qu'elle pouvait jeter dans les esprits. Rien n'empêche donc de continuer notre marche et de passer à l'étude approfondie des deux Cités.

CHAPITRE VIII

LE ROI DE LA CITÉ DU BIEN

Le Saint-Esprit, roi de la Cité du bien : Pourquoi ? — Réponse de la théologie. Différents noms du roi de la Cité du bien : Saint-Esprit, Don, Onction, Doigt de Dieu, Paraclet. — Explication détaillée de chacun de ces noms.

L'ordre visible n'est que le reflet de l'ordre invisible. Dans les gouvernements de la terre, l'ordre se compose essentiellement d'une autorité suprême et d'autorités subalternes, chargées d'exécuter les volontés de la première. Nulle société ne se peut concevoir sans ces deux éléments : de même en est-il de la Cité du bien et de la Cité du mal. Dans l'une comme dans l'autre, le gouvernement se compose d'un roi, et de ministres, de puissance inégale, soumis à ses ordres. Or, ainsi que nous l'avons indiqué, le Roi de la Cité du bien, c'est le SAINT-ESPRIT.

Pourquoi attribue-t-on au Saint-Esprit, et non au Fils ou au Père, la glorieuse royauté de la Cité du bien? La théologie catholique répond : « Quoique toutes les œuvres extérieures de la Sainte-Trinité, *opera ad extra*, soient communes aux trois personnes, cependant, par appropriation, la langue divine attribue au Saint-Esprit les œuvres, où l'amour de Dieu se manifeste avec un éclat plus marqué.

Ainsi, la puissance est attribuée au Père, la sagesse au Fils, la bonté au Saint-Esprit. Toutefois, dans ces trois personnes, la puissance, la sagesse, la bonté est une et indivisible : comme est une et indivisible, la divinité, l'essence et la nature (1). »

La Cité du bien étant la plus magnifique création de l'amour de Dieu, c'est à juste titre que la royauté en est attribuée au Saint-Esprit, amour consubstantiel du Fils et du Père. Le fondement, ou, comme parle l'Écriture, la pierre angulaire de cette Cité, est le Verbe incarné. Or, l'incarnation du Verbe est l'œuvre du Saint-Esprit. Avec sa profondeur ordinaire, l'Ange de l'école montre l'exactitude de ce langage. « La conception du corps de Jésus-Christ, dit le grand docteur, est sans doute l'œuvre de toute la Trinité. Néanmoins, elle est attribuée au Saint-Esprit, et cela pour trois raisons. La première, parce que cela convient à la cause de l'Incarnation, *envisagée du côté de Dieu*. En effet, le Saint-Esprit est l'amour du Père et du Fils. Or, c'est un effet de l'immense amour de Dieu, que le Verbe se soit revêtu de chair dans le sein d'une Vierge. De là, le mot de saint Jean : *Dieu a aimé le monde, au point de lui donner son Fils unique.*

« La seconde, parce que cela convient à la cause de l'Incarnation, *envisagée du côté de la nature humaine*. On comprend par là que la nature humaine a été prise par le Verbe et unie à sa per-

(1) Indivisa quippe sunt opera Trinitatis ad extra. Verum consuetudo est sacri eloquii, interdum appropriare uni personæ quod proprie et verissime dicitur de utraque : sicut Patri attribuitur potentia, Filio sapientia, bonitas Spiritui Sancto. Et tamen una et indivisibilis potentia et sapientia et bonitas in iis tribus, sicut una deitas, una essentia, una natura. *Conc. Vaur.*, c. I, an. 1368.

sonne divine, sans aucun mérite de sa part; mais uniquement par un effet de la grâce qui est attribuée au Saint-Esprit, suivant le mot de l'Apôtre : *Les grâces sont diverses, mais elles viennent du même Esprit.*

« La troisième, parce que cela convient *au but de l'Incarnation.* En effet, le but de l'Incarnation était que l'homme qui allait être conçu fût saint et Fils de Dieu. Or, la sainteté et la filiation divine sont attribués au Saint-Esprit. D'abord, c'est par lui que les hommes deviennent fils de Dieu, comme l'enseigne l'apôtre saint Paul aux Galates : *Parce que vous êtes fils de Dieu, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs, criant : Salut, Père.* Ensuite, il est l'Esprit de sanctification, comme le même Apôtre l'écrit aux Romains. Ainsi, de même que c'est par le Saint-Esprit que les autres hommes sont sanctifiés spirituellement, afin d'être les fils adoptifs de Dieu; de même le Christ, l'homme par excellence, le nouvel Adam, a été conçu dans la sainteté, par le Saint-Esprit, afin d'être le Fils naturel de Dieu.

« Tel est l'enseignement de l'Apôtre. En parlant de Notre-Seigneur, il dit : *Qui a été prédestiné Fils de Dieu en puissance;* puis, il ajoute immédiatement : *Suivant l'Esprit sanctificateur;* c'est-à-dire parce qu'il a été conçu du Saint-Esprit. Enfin l'archange, annonçant l'effet de cette promesse : *Le Saint-Esprit surviendra en vous,* conclut : *C'est pourquoi l'être saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu* (1). »

Roi de la Cité du bien, parce qu'il en a formé la base vivante, le Saint-Esprit l'est encore parce qu'il

(1) *S. Th.*, p. III, q. XXXII, art. 1, corp.

en est l'âme et la vie. En circulant dans toutes les parties de ce grand corps, comme le sang circule dans nos veines et la lumière dans l'air, sa charité l'inspire, sa sagesse le régit, sa beauté l'embellit, sa puissance le protége (1). Afin de connaître la nature et le mode de ses communications divines, en d'autres termes, le gouvernement du Roi de la Cité du bien, approchons avec un respect mêlé d'amour du trône où il est assis, et voyons quel est en lui-même ce divin Roi. Le connaître est tout ce qu'il y a de plus capable de nous faire désirer de vivre sous son empire.

Connaître un être, c'est savoir son nom. Qui nous dira les noms propres du Roi de la Cité du bien? Lui seul; car l'Être infini peut seul se nommer. Or, il s'appelle : *Saint-Esprit, Don, Onction, Doigt de Dieu, Paraclet.* Que la plus vaste intelligence créée prenne ces mots divins dans leur signification la plus haute, et se souvienne que, malgré tous ses efforts, elle restera toujours infiniment au-dessous des sublimes réalités qu'ils expriment. Tel est son devoir en étudiant l'INEFFABLE.

Il s'appelle SAINT-ESPRIT, *Spiritus sanctus.*

Esprit. Les deux autres personnes divines, le Père et le Fils, sont aussi des Esprits et des Esprits saints. Tous les anges du ciel et toutes les âmes bienheureuses le sont également. Pourquoi donc attribuer à un seul le nom commun à plusieurs? « Il est vrai, répond saint Thomas, la Trinité, dans sa nature et dans ses personnes, est Saint-Esprit. Néanmoins, comme la première personne a un nom propre, qui

(1) Omnipotens sempiterne Deus, cujus Spiritu totum corpus Ecclesiæ sanctificatur et regitur. *Orat. Eccl. inter divers.*

est celui de Père; et la seconde, celui de Fils, on a laissé à la troisième le nom de Saint-Esprit, pour la distinguer des deux autres et pour faire entendre la nature de ses opérations.

Ce nom la distingue : car il désigne la personne divine qui procède par voie d'amour. Il indique la nature de ses opérations : car, dans les choses corporelles, le mot *Esprit* signifie une certaine impulsion. De là vient que nous appelons esprit, le souffle et le vent. Or, le propre de l'amour est de pousser la volonté de celui qui aime vers l'objet aimé, et la sainteté s'attribue aux choses qui tendent à Dieu. C'est donc avec une grande justesse de langage, qu'on appelle *Saint-Esprit*, la troisième personne de la Trinité, qui procède par voie d'amour, amour par lequel nous aimons Dieu (1). »

Il est vrai encore que les anges et les âmes béatifiées sont des esprits saints; mais, étant de pures créatures, ils ne sont saints que par grâce, tandis que le Saint-Esprit est saint par nature et la sainteté même. C'est donc encore très-justement qu'on l'appelle par excellence le Saint-Esprit. Comme celui du Père et du Fils, le nom du Saint-Esprit vient, non pas des hommes, mais de Dieu lui-même. Nous en devons la connaissance à l'Écriture qui le répète plus de trois cents fois, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament.

Saint. Saint veut dire pur, exempt de mélange (2). Le Roi de la Cité du bien est appelé saint, parce qu'il est l'être proprement dit; l'être pur de tout mé-

(1) *S. Th.*, I p. q. XXXVI, art. 1, corp.

(2) En grec ἅγιος, quasi sine terra, dit S. Thomas, 2a 2ae, q. LXXXI, art. 8, corp.

lange et la source de toute pureté. Ce qu'est l'Océan à la pluie qui féconde la terre, et aux rosées qui la rafraîchissent, le Saint-Esprit l'est à la sainteté, et plus encore. Il n'en est pas seulement le réservoir inépuisable, il en est le principe éternel et éternellement fécond.

Or, c'est une vérité de l'ordre moral comme de l'ordre matériel, que la cause du mal, par conséquent, de la honte et de la douleur, c'est le mélange, le dualisme, ou, pour dire le mot, l'*im-pureté*. En se communiquant aux créatures, que fait l'Esprit de sainteté? Il élimine les éléments étrangers qui les déshonorent et les font souffrir. Plus cette communication est abondante, plus les créatures se simplifient. Plus elles se simplifient, plus elles se perfectionnent; car plus elles se rapprochent de leur pureté native, et de la pureté ineffable de leur Créateur et de leur modèle. Mais plus elles se perfectionnent, plus elles deviennent belles et heureuses. De ces notions, fondées sur l'essence même des choses, il résulte que la sainteté est le principe unique de la beauté et du bonheur. Puisque le Roi de la Cité du bien est la sainteté même, on peut juger s'il est glorieux, s'il est doux de vivre sous ses lois.

Les créatures matérielles elles-mêmes nous révèlent quelques-unes des richesses renfermées dans ce nom mystérieux du Saint-Esprit. On peut dire que de tous les éléments le souffle ou le vent est le plus nécessaire. C'est par lui que vit tout ce qui respire. Il est le plus fort; nous l'avons vu déraciner, en moins de sept minutes, cent mille pieds d'arbres séculaires, sur une étendue de trois lieues (1).

(1) Trombe de Fuans (Doubs), 11 juillet 1855.

Chaque jour les navigateurs le voient mettre à nu les abîmes de la mer, en soulevant jusqu'aux nues la pesante masse de leurs eaux. Il est le plus caressant; qui n'a pas appelé avec ardeur son action bienfaisante au milieu des brûlantes chaleurs de l'été, et ne l'a pas sentie avec délices? Il est le plus indépendant, le plus utile, le plus mystérieux. Le vent est le principe toujours actif qui purifie nos villes, nos campagnes et nos demeures ; nul ne peut l'enchaîner. Il est le véhicule de la parole, et par elle le lien nécessaire de la société.

Dans un ordre plus élevé, c'est-à-dire plus réel, le Saint-Esprit est tout cela. Il est vie, il est force, il est douceur, il est purificateur, il est lien universel. En lui tout est un ; et, bien qu'habitant le ciel, la terre et le purgatoire, l'immense Cité dont il est roi ne forme qu'un même corps, obéissant à la même impulsion. De là vient que saint Cyprien l'appelle l'âme du monde. « Ce divin Esprit, dit le glorieux martyr, âme de tout ce qui est, remplit tellement les êtres de son abondance, que les créatures inintelligentes comme les créatures intelligentes, en reçoivent, chacune dans son genre, et l'existence et les moyens d'agir conformément à leur nature. Ce n'est pas qu'il soit lui-même substantiellement l'âme de chacune d'elles, et qu'il demeure substantiellement en elles ; mais, distributeur magnifique de sa plénitude, il communique à chaque créature et lui rend propres ses divines influences ; semblable au soleil, qui donne la chaleur et la vie à toute la nature, sans diminution ni épuisement (1). »

(1) Hic Spiritus Sanctus omnium viventium anima, ita largitate sua se omnibus abundanter infundit, ut habeant omnia rationabilia et irrationabilia secundum genus suum ex eo, quod sunt, et quod

Il s'appelle DON. Tel est le nom propre, le vrai nom du Roi de la Cité du bien. Qui en dira les incompréhensibles richesses? Le don est ce qu'on donne sans intention de retour : ce qui emporte l'idée de donation gratuite. Or, la raison d'une donation gratuite, c'est l'amour : nous ne donnons gratuitement une chose à quelqu'un, que parce que nous lui voulons du bien. Ainsi, la première chose que nous lui donnons, c'est notre amour. D'où il suit manifestement que l'amour est le premier don, puisque c'est par lui que nous donnons gratuitement tout le reste.

Il suit encore que le Saint-Esprit, étant l'amour même, est le premier de tous les dons, la source de tous les dons, le don par excellence. A nul autre ne convient, comme à lui, ce nom adorable, et il lui convient tellement, qu'il est son nom personnel. Qu'on ne croie pas, du reste, que ce nom implique dans le Saint-Esprit une infériorité quelconque à l'égard du Père et du Fils : le penser serait une hérésie, le dire un blasphème. Il indique seulement la relation d'origine du Saint-Esprit, dans ses rapports avec le Père et le Fils qui nous le donnent. Mais ce don est le Saint-Esprit lui-même, et le don est égal au donateur, éternel, infini, tout-puissant, Dieu, en un mot, comme lui (1).

« Lors donc, dit saint Augustin, que nous enten-

in suo ordine suæ naturæ competentia agunt, non quod ipse sit substantialis anima singulis et in se singulariter manens : de plenitudine sua distributor magnificus, proprias efficentias singulis dividit et largitur, et quasi sol omnia calefaciens subjecta omnia nutrit et absque ulla sui diminutione integritatem suam de inexhausta abundantia, quod satis est et sufficit omnibus commodat et impertit. *Serm. de Pentecost.* in *Biblioth. vetus. homil. etc.*

(1) Donum secundum quod personaliter sumitur in divinis, est proprium nomen Spiritus Sancti... Donum secundum quod est nomen personale in divinis non importat subjectionem, sed origi-

dons appeler le Saint-Esprit don de Dieu, nous devons nous souvenir que cette expression ressemble à cette autre de l'Écriture, *Notre corps de chair*. De même que le corps de chair n'est autre chose que la chair; ainsi le don du Saint-Esprit, c'est le Saint-Esprit lui-même. Il est don de Dieu seulement en tant qu'il nous est donné. Mais, parce que le Père et le Fils le donnent, que lui-même se donne, il n'est point inférieur à eux; car il est donné comme le don d'un Dieu, et lui-même se donne comme Dieu.

Nul, en effet, ne peut dire qu'il n'est pas maître de lui-même et parfaitement indépendant, puisqu'il est écrit de lui : *l'Esprit souffle où il veut.* L'Apôtre ajoute : *Toutes ces choses, c'est le seul et même Esprit qui les fait, distribuant ses faveurs à chacun comme il l'entend.* En tout cela il ne faut donc voir ni infériorité dans celui qui est donné, ni supériorité dans ceux qui donnent, mais l'ineffable concorde du donné et des donateurs (1). »

Ainsi, amour donné, amour même, amour infini, amour vivant, amour principe, amour Dieu : tel est le Saint-Esprit. Or, le propre de l'amour est de tendre à l'union. Le propre de l'amour infini est de tendre à l'union infinie. L'union infinie, c'est l'unité. Faire, suivant le vœu du Verbe incarné, que tous les hommes soient un, un entre eux, un avec Dieu, d'une unité semblable à celle des trois personnes de l'au-

nem tantum in comparatione ad dantem... Sicut corpus carnis nihil aliud est quam caro, sic donum Spiritus Sancti nihil aliud est quam Spiritus Sanctus... Sed Spiritus Sanctus est nomen personale : ergo et donum. *S. Th.*, I p. q. XXXVIII, art, 2, corp. et art. 1 ad 3; et ad *Contra*, 2. *S. Basil.*, lib. *De Spir. Sancto*, c. XXIV.

(1) S. Aug., *De Trinit.*, lib. XV, c. XVII, n° 36. — Utique Spiritus Sanctus Dei donum est, quod quidem et ipsum est æquale donanti, et ideo Deus est etiam Spiritus Sanctus, Patre filioque non minor. *Id.*, *Enchirid. de Fide, spe et charit.*, c. XXXVII, n° 11.

guste Trinité ; procurer, par cette unité universelle, la paix, le bonheur, la déification universelle : voilà l'unique pensée du Roi de la Cité du bien, le but suprême auquel se rapportent toutes les lois, tous les rouages de son gouvernement.

O homme ! qui que tu sois, néant et poussière ; si tu considères ton dénûment, ton impuissance, ta triple nullité d'esprit, de cœur et de corps, quel amour irrésistible ne doit pas éveiller en toi ce titre adorable de don, sous lequel le Roi de la Cité du bien se présente à ta pensée ! Quelle énergique volonté de vivre sous ses lois ! Tu n'as rien et tu as besoin de tout ; le Saint-Esprit est le don qui renferme tous les dons : don de la foi qui éclaire, don de l'espérance qui console, don de la charité qui déifie ; don de l'humilité, de la patience, de la sainteté ; don de la conversion et de la persévérance ; don de tous les biens de l'âme et du corps.

Au nom de tes besoins, au nom de tes dangers, au nom de tes peines ; au nom des besoins, des dangers et des peines de tes proches, de tes amis, de la société et de l'Église, sois le sujet fidèle du Roi de la Cité du bien. De toute la vivacité de ta foi invoque l'Esprit Dieu, don et donateur, qui désire lui-même ardemment se communiquer à toi. En lui seul tu trouveras tous les biens, *unum bonum in quo sunt omnia bona*. Hors de lui tous les maux : indigence pour ton cœur, vanité pour ton esprit, malaise pour ta vie, terreurs pour ta mort, supplices pour l'éternité.

Il s'appelle ONCTION, *unctio*. Entre un grand nombre de significations admirables, onction veut dire sagesse et lumière. Comme il est l'amour par essence, le Roi de la Cité du bien est la sagesse même, la lu-

mière sans ombre, la lumière éternelle, le soleil sans éclipse. De sa plénitude il communique à ses sujets, il inonde son empire. En y participant, ses sujets deviennent tout ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes : Rois, Prêtres et Prophètes.

Rois : au lieu d'être dominés, ils dominent; au lieu d'être asservis à la matière, aux créatures, aux sens, aux passions, aux anges rebelles, ils les tiennent enchaînés à leurs pieds. Ni les promesses, ni les menaces, ni les revers, ni les maladies, ni les tentations ne font tomber la couronne de leur tête, le sceptre de leurs mains. Dirigée par la sagesse éternelle, leur autorité a pour caractères l'équité, la douceur et la force (1).

Prêtres : ils se servent de leur royauté sur les créatures et sur eux-mêmes, pour faire de tout ce qui est créé, de tout ce qu'ils possèdent, de tout ce qu'ils sont, une grande victime au Dieu de qui tout est descendu et à qui tout doit remonter. Royal sacerdoce, peuple chéri entre tous les peuples, partout où règnent les fils de la Cité du bien, la lumière se fait, l'ordre s'établit, la civilisation se développe, les nations prospères marchent tranquillement dans leur voie. En voulez-vous la preuve? interrogez l'histoire et regardez la mappemonde.

Prophètes : leurs paroles, et leurs œuvres plus éloquentes que leurs paroles, font rayonner sur la terre la lumière divine dont ils sont inondés. Elles proclament incessamment les lois éternelles de l'ordre, l'existence du monde futur, le grand jour de la justice et le double séjour du bonheur et du malheur sans fin, au delà du tombeau.

(1) *Sap.*, VIII, 1, et IX, 23.

« Bien plus, s'écrie un Père de l'Église, ce que l'œil humain peut à peine démêler à travers d'épais nuages, ce que tous les sages païens n'ont fait qu'entrevoir, les citoyens de la Cité du bien le voient clairement. Leur corps est sur la terre, leur âme lit dans les cieux. Ils voient, comme Isaïe, le Seigneur assis sur son trône éternel. Comme Ézéchiel, ils voient celui qui repose sur les chérubins. Comme Daniel, ils voient les millions d'anges qui l'environnent. Un petit homme, *exiguus homo*, voit d'un seul regard le commencement et la fin du monde, le milieu des temps, la succession des empires. Il sait ce qu'il n'a point appris ; car en lui est le principe de toute lumière. Tout en demeurant homme, il reçoit du Roi de la Cité du bien une science puissante, qui va jusqu'à lui découvrir les secrètes actions d'autrui.

« Pierre en personne n'était pas avec Ananie et Saphire, lorsqu'ils vendaient leur champ ; mais il y était par le Saint-Esprit. *Pourquoi*, dit-il, *Satan a-t-il tenté votre cœur, au point de vous faire mentir au Saint-Esprit?* Il n'y avait ni accusateur ni témoin. Comment donc le savait-il? *N'étiez-vous pas libres*, ajoute-t-il, *de garder votre champ, et ce que vous avez vendu ne vous appartenait-il pas? Pourquoi donc avez-vous formé ce mauvais dessein?* Ainsi, cet homme sans lettres possédait, par la grâce du Saint-Esprit, une science que tous les sages de la Grèce ne connurent jamais. Ne trouvez-vous pas la même science dans Élisée? Absent, il voit Giezi recevoir les présents de Naaman ; et à son retour il lui dit : *Est-ce que mon esprit ne voyageait pas avec toi? mon corps était ici ; mais l'esprit que Dieu m'a donné connaît ce qui se passe au loin.* Voyez comme le Roi de la Cité du bien

éclaire, quand il veut, ses sujets, enlève leur ignorance et les enrichit de science (1). »

Il s'appelle : DOIGT DE DIEU, *digitus Dei*. D'une richesse incomparable, ce nom indique tout à la fois la procession du Roi de la Cité du bien, sa puissance infinie, ainsi que la diversité de ses dons et de ses opérations dans l'éternelle unité de l'amour. Qu'un instant l'homme s'étudie, et, image de Dieu, il contrôlera sur lui-même la justesse de ce nom divin.

Les doigts procèdent de la main et du bras, sans en être détachés : le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, à qui il demeure inséparablement uni (2). Dans toutes les langues, le bras, la main, les doigts signifient la puissance et l'action, dont ils sont les instruments nécessaires. De là, le nom de *doigt de Dieu*, employé si souvent par l'Écriture, pour marquer l'action toute-puissante de Dieu sur les créatures, matérielles ou spirituelles. Bien qu'en Dieu la force agissante soit unique, elle est cependant multiple et multiforme dans ses œuvres. De là encore, l'Écriture parlant tour à tour des *doigts* et du *doigt de Dieu*. Ainsi, le prophète Isaïe nous représente le Tout-Puissant *soulevant le globe avec trois doigts* (3). David dit au Seigneur que *les cieux sont l'ouvrage de ses doigts* (4). Moïse annonce que les Tables de la loi sont écrites par le *doigt de Dieu ;* et

(1) Cui Spiritus Sanctus donatus est, anima illius illustratur et plus quam homo cernit. In terra erit corpus, et anima cœlos contemplabitur... Exiguus homo cernit principium et finem mundi, et medium temporum, et regum successiones... Cernis quomodo illuminat animas Spiritus Sanctus, tollit ignorantiam, et scientiam reponit. *S. Cyrill. Hier., Catech.*, XVI.

(2) Sicut digitus a brachio et manu; ita Spiritus Sanctus a Patre et Filio procedit. *Cor a Lap., in Exod.*, VIII, 19.

(3) *Is.*, XL, 12.

(4) *Ps.* VIII, 4.

les magiciens de Pharaon, impuissants à contrefaire certains miracles opérés par Aaron et son frère, s'écrient : *Le doigt de Dieu est ici* (1).

Quel nom pouvait mieux que celui-là convenir au Saint-Esprit? nous le demandons à l'homme lui-même. Ne fait-il pas tout par ses doigts? Si le genre humain n'en avait pas eu, aucun des merveilleux ouvrages dont il a couvert la face du globe n'existerait. Qu'il cesse aujourd'hui d'en avoir, et demain tous ces monuments ne seront que des ruines : lui-même mourra. C'est aussi par ses doigts ou par le Saint-Esprit, que Dieu opère toutes ses merveilles, car toutes sont l'œuvre de l'amour.

Les doigts de nos mains ne servent pas seulement à créer; ils servent encore à partager, à diviser, à distribuer. Leur longueur et leur force inégale les constituent dans une dépendance mutuelle et forment la beauté de la main. De même, c'est par le Saint-Esprit que Dieu partage et distribue à chaque créature les dons qu'il lui réserve; et cela dans des proportions inégales : à l'une plus, à l'autre moins, suivant les règles de son infaillible sagesse. Inégalité nécessaire d'où résulte la subordination mutuelle des êtres entre eux, la base de tout ordre, le principe de toute harmonie dans le ciel et sur la terre.

Malgré la multiplicité de leur nombre, la diversité de leurs formes, la variété de leurs mouvements, les doigts, inséparablement unis entre eux, obéissent à la même impulsion. Si variés qu'ils soient, les dons et les ouvrages du Saint-Esprit procèdent du même principe. Considérez les cieux et la terre; interrogez les unes après les autres les innombrables créatures

(1) *Exod.*, xxx, 18, et viii, 19.

qu'ils renferment : étoiles ou soleils, montagnes ou vallées, cèdres ou violettes, toutes vous diront : C'est un seul et même Esprit qui nous a faites : *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus.*

Élevez vos regards sur une création plus magnifique; contemplez les ordres et les hiérarchies, de beauté et de puissance inégale, du monde angélique, elles vous diront encore : C'est un seul et même Esprit qui nous a faites : *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus.*

Abaissez votre vue sur le ciel de la terre, l'Église, mère et modèle de toutes les sociétés civilisées. D'où lui viennent les dons intérieurs et extérieurs, qui par leur brillante variété font sa puissance et sa gloire? Une voix répond : « Il y a diversité de dons, mais il n'y a qu'un même Esprit; diversité de ministères, mais il n'y a qu'un même Esprit; diversité d'opérations, mais il n'y a qu'un même Dieu qui opère tout en tous. L'un possède le don de parler avec sagesse; l'autre, avec science. Un autre, le don de la foi; un autre, le don de guérison; un autre, le don des miracles; un autre, le don de prophétie; un autre, le don de parler diverses langues; un autre, le don de les interpréter. Or, c'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses : *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus* (1). »

En travaillant, chacun dans sa sphère, tous nos doigts tendent au même but, la perfection de l'ouvrage qu'ils ont entrepris. De même tous les doigts

(1) I *Cor.*, XII, 4 et seqq. Ideo dicitur Spiritus Sanctus digitus Dei, propter partitionem donorum, quæ in eo dantur, unicuique propria, sive hominum, sive angelorum. In nullis enim membris nostris magis apparet partitio, quam in digitis. *S. Aug., Quæst. Évang.* lib. II, q. XVII, opp., t. III, 1624.

de Dieu, toutes les merveilles du Saint-Esprit, tendent à un but unique : réaliser dans la Cité du bien la plus parfaite concorde, la plus complète unité qui se puisse concevoir, l'unité même du corps humain et la concorde de ses membres. Comme notre corps, qui est un, est composé de plusieurs membres, et que tous les membres du corps, bien que nombreux, ne sont tous qu'un seul corps : de même dans la Cité du bien, qui est le royaume du Saint-Esprit et le corps du Verbe incarné.

Comme tous les membres du corps travaillent les uns pour les autres, et qu'aucun ne peut souffrir, sans que tous les autres souffrent, ni recevoir de l'honneur sans que tous les autres s'en réjouissent : ainsi en est-il parmi les membres de la grande Cité, dont l'Esprit d'amour est l'artisan, le roi, l'âme et le lien (1). Quel magnifique idéal! et cet idéal, imparfaitement réalisé sur la terre, le sera complétement dans l'éternité.

Sous quel titre plus en rapport avec nos besoins pouvons-nous invoquer le Saint-Esprit, que celui de doigt de Dieu? Puissance, bonté, instrument de miracles, Esprit-Saint, doigt de Dieu, mêlez-vous activement de nos affaires et des affaires du monde actuel. Jugez votre propre cause; réparez, relevez les remparts de vôtre cité; dissipez les armées qui l'assiégent; faites taire les blasphémateurs qui l'outragent et vous avec elle.

Que l'éclat de vos œuvres déconcerte vos ennemis, dessille les yeux des aveugles, réveille les indifférents, amollisse les endurcis, force les modernes magiciens à s'avouer vaincus, afin que le champ des âmes, rendu aux ministres de la vérité, reçoive enfin

(1) *S. Aug., Quæst. Évang.*, lib. II, etc.

la culture qui seule peut remplacer, par des fruits de vie, les fruits de mort dont l'odeur infecte va solliciter jusqu'au ciel de redoutables catastrophes. Doigt divin, gravez profondément dans notre cœur la loi royale de la Cité du bien : la foi puissante, l'espérance immuable, l'immortelle charité ; donnez à chacun de nous l'armure impénétrable dont nous avons besoin, pour repousser les traits enflammés d'un ennemi plus audacieux que jamais.

Il s'appelle PARACLET, *Paracletus*. Attrayant à l'égal des autres, ce nom veut dire, *avocat*, *exhortateur*, *consolateur*. Quels noms pour un Roi (1)! Quand l'Esprit du bien n'en aurait pas d'autres, ceux-là ne suffiraient-ils pas, pour appeler sous ses lois tous les peuples, toutes les tribus, tous les membres de la malheureuse famille humaine?

Avocat, et il plaide. Que plaide-t-il? La cause à laquelle aboutissent toutes les causes, tous les procès, la cause des âmes, la cause des peuples, la cause de l'Église et du monde, la cause de laquelle dépend l'éternel bonheur ou l'éternel malheur. Où la plaide-t-il ? Il la plaide au double tribunal de la justice et de la miséricorde. De la justice, afin de la fléchir et de la désarmer ; de la miséricorde, afin d'en obtenir de larges effusions de grâces, de forces, de lumières, de secours de tout genre, soit pour préserver les citoyens de sa Cité des attaques de l'ennemi, soit pour les guérir de leurs blessures. Tribunaux de la justice et de la miséricorde divine, cours souveraines, devant lesquelles il n'est personne, roi ou sujet, peuple

(1) Consolator ergo ille vel advocatus (utrumque enim interpretatur) quod est græce paracletus, Christo abscedente fuerat necessarius. *S. Aug., in Joan., tract.* CXIV, n° 2. — Exhortator, incitator, impulsor. *Cor. a Lap., in Joan.*, XIV, 16.

ou particulier, qui, chaque jour, et à chaque heure, n'ait une cause actuellement pendante.

Comment plaide-t-il? Comme l'amour sait plaider. Toute son éloquence est dans ses soupirs. *Le Saint-Esprit,* écrit l'Apôtre, *aide notre infirmité; car nous ne savons ni ce que nous devons demander ni comment nous devons le demander; mais l'Esprit lui-même demande pour nous par des gémissements ineffables* (1). Qu'elle est donc profonde, grand Dieu! ma misère, la misère du genre humain! Privé de tout et mendiant dans cette vallée de larmes, je ne connais pas mes véritables besoins, je les soupçonne à peine, je les sens encore moins. Si je les vois, j'ignore la manière d'en demander le soulagement. Quelle nécessité plus grande d'avoir un maître habile qui m'apprenne à mendier; charitable, qui mendie pour moi; tout-puissant, qui mendie avec succès. Le Roi de la Cité du bien en personne me rend ce charitable office : il le rend à tous. Oui, il est de foi, le Saint-Esprit prie pour moi, se fait mendiant pour moi.

« Que veux-je dire par là? demande saint Augustin. Est-ce que le Saint-Esprit peut gémir, lui qui jouit de la souveraine félicité avec le Père et le Fils? Assurément non. Le Saint-Esprit en lui-même et dans la bienheureuse Trinité ne gémit point; mais il gémit en nous, parce qu'il nous apprend à gémir. Et certes, ce n'est pas peu de chose que le Saint-Esprit nous apprenne à gémir. En nous insinuant à l'oreille du cœur que nous sommes voyageurs dans la vallée des larmes, il nous apprend à soupirer pour l'éternelle patrie, et ce désir produit nos gémissements.

(1) *Rom.*, VIII, 26.

Celui qui est bien, ou plutôt qui se croit bien dans cette terre d'exil, celui qui s'enivre de la joie des sens et qui, nageant dans l'abondance des biens temporels, se repaît d'une vaine félicité, celui-là ne fait entendre que la voix du corbeau ; car la voix du corbeau est criarde et non gémissante.

« Au contraire, celui qui sent le fardeau de la vie, qui se voit encore séparé de Dieu et privé de la béatitude infinie qui nous est promise, qu'il possède en espérance, mais qu'il ne possédera en réalité que le jour, où le Seigneur viendra dans l'éclat de sa gloire, après être venu dans l'humilité ; celui qui connaît cela gémit ; et, tant qu'il gémit pour cela, il gémit bien : c'est le Saint-Esprit qui lui apprend à gémir et à imiter la colombe. Beaucoup, en effet, gémissent lorsqu'ils sont frappés de quelques adversités, ou en proie aux douleurs de la maladie, ou sous les verrous d'une prison, ou dans les chaînes de l'esclavage, ou sur les flots entr'ouverts pour les engloutir, ou dans les embûches dressées par leurs ennemis ; mais ils ne gémissent pas du gémissement de la colombe : ce n'est ni l'amour de Dieu qui les fait gémir, ni le Saint-Esprit qui gémit en eux. Aussi, quand ils sont délivrés de leurs maux, vous les entendez se réjouir à haute voix : ce qui montre qu'ils sont des corbeaux et non des colombes (1). »

Il est Exhortateur. Tout le bien, digne de ce nom, qui s'est accompli depuis le commencement du monde, qui s'accomplit encore, qui s'accomplira jusqu'à la consommation des siècles, est dû aux fils du Saint-Esprit, aux citoyens de la Cité du bien. Qui

(1) Ideo tales cum ab ipsis pressuris fuerint liberati, exsultant in grandibus vocibus : ubi apparet quod corvi sunt, non columbæ. S. Aug., *in Joan.*, tract. VI, n° 2, opp., t. III, 1737.

leur en donne le vouloir et le faire? Leur Roi. Sans son secours, nul ne peut même prononcer d'une manière utile pour le ciel le nom du Rédempteur (1). Abel offre généreusement au Seigneur ses agneaux les plus gras. Je vois le sacrifice : où est l'âme qui l'inspire? quel en est l'exhortateur? Le Roi de la Cité du bien.

Pendant cent ans, Noé brave les railleries de ses contemporains et construit lentement l'arche qui doit sauver l'espèce humaine. Je vois le courage du patriarche, je vois le navire : quel est le soutien de l'un et l'inspirateur de l'autre? Le Roi de la Cité du bien. Je vois Abraham liant sur le bûcher son fils unique, Isaac, et levant la main pour l'immoler : quel est l'exhortateur et le guide de l'héroïque père des croyants? Le Roi de la Cité du bien. Je vois dans la suite des siècles anciens, les patriarches, les prophètes, les rois et les guerriers d'Israël accomplir mille actions d'éclat, triompher de mille difficultés, affronter sans crainte d'innombrables douleurs : quelle fut l'âme de ces grandes âmes? quel fut leur exhortateur? Le Roi de la Cité du bien.

Dans les temps nouveaux, demandez aux pêcheurs de Galilée qui les a poussés aux quatre coins du monde, afin de répandre partout, comme des nuées bienfaisantes, les rosées divines de la grâce; qui leur a donné l'intelligence et la force nécessaires pour entreprendre leurs rudes travaux, porter la guerre jusqu'au cœur de la Cité du mal, battre en brèche cette Cité colossale, la démanteler, la miner; et à sa place bâtir la Cité du bien? Quand il faut défendre

(1) Et nemo potest dicere : Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto. I Cor., XII, 3.

l'œuvre divine, au prix de tous les sacrifices, quel est l'exhortateur des martyrs et le soutien de leur courage en face des tribunaux, des chevalets, des bûchers et des bêtes de l'amphithéâtre? Le Roi de la Cité du bien.

Ce qu'il fut pour les apôtres et pour les martyrs, le divin Roi le fut, et il continue de l'être, pour les solitaires, les vierges, les missionnaires, les saints et les fidèles qui, dans toutes les conditions et dans tous les pays, entreprennent chaque jour et conduisent à une heureuse fin, l'œuvre héroïque de leur sanctification et de la sanctification des autres. Comptez, si vous le pouvez, le nombre des bonnes pensées, des résolutions salutaires, des sacrifices d'inclinations, de goûts, d'intérêt, d'humeur, de penchants et de passions qui doivent, pour sauver une âme, remplir une vie de cinquante ans; calculez-en l'étendue, et vous verrez quel bon, quel infatigable, quel puissant exhortateur est le Saint-Esprit.

Il est Consolateur. Mes bien-aimés, jusqu'ici je vous ai enseignés, dirigés, consolés : voilà pourquoi mon prochain départ vous attriste. Prenez courage, à ma place je vous enverrai un autre Consolateur qui demeurera avec vous, non pas un peu de temps, comme moi, mais toujours. Il vous instruira, vous dirigera, vous consolera dans vos peines, dans vos doutes, dans vos tentations, dans vos luttes incessantes. Tel est le sens des paroles du Verbe incarné, annonçant le Saint-Esprit à ses apôtres, à l'Église et à nous-mêmes (1).

(1) Joan., XIV, 16. — Ab operatione nomen imponit : reddit enim perturbatione alienos, et incredibile gaudium tribuit; sempiterna enim lætitia in eorum corde versatur, quorum Spiritus Sanctus habitator est. Didym., *Lib. de Sp. Sancto. Inter opp. S. Hieron.*

Consolateur. Il fallait bien connaître l'humanité, pour donner ce nom au Roi de la Cité du bien. La voyez-vous, cette pauvre humanité, ruine vivante, traversant depuis soixante siècles une terre de misères, trop justement appelée la vallée des larmes; enveloppée de ténèbres, environnée d'ennemis, brisée de travaux, accablée de douleurs, rongée de soucis; laissant aux pierres du chemin les taches de son sang et aux ronces les lambeaux de sa chair; traînant après elle une longue chaîne d'espérances trompées : apercevant dans le lointain, comme dernière perspective, une tombe entr'ouverte avec des mystères de décomposition qu'elle n'ose fixer; et, par delà, les abîmes insondables d'une double éternité? Il faut en convenir, si l'humanité a besoin de quelqu'un, c'est, avant tout, d'un consolateur.

Digne de ce nom vraiment royal, le Roi de la Cité du bien est le consolateur par excellence, *Consolator optime*. Sa royauté n'a d'autre but que de sécher les larmes de ses sujets, ou de les transformer en perles d'immortalité. Consolateur puissant, ses consolations ne sont pas de vaines paroles qui se brisent à la surface du cœur, mais des soulagements efficaces, des joies intimes. Consolateur universel, pas une souffrance du corps, pas une douleur de l'âme, pas un revers de fortune, pas un doute, pas une perplexité, pas même une faute, pour lesquels il n'ait un remède, une lumière, une espérance.

Que l'homme, le peuple, le siècle qui n'a aucune affaire à traiter au tribunal de la justice et de la miséricorde divine, qui n'a besoin ni de lumières pour connaître le bien, ni de courage pour l'entreprendre, ni de persévérance pour l'accomplir, ni de soulagement dans ses misères, ni de consolation dans ses

peines, en un mot, que le néant orgueilleux qui a la prétention de se suffire à lui-même, ou de trouver dans des bras de chair un appui suffisant pour sa faiblesse, dédaigne, oublie l'Avocat divin, l'Exhortateur surnaturel, le Consolateur suprême : nous n'avons rien à lui dire. Une profonde pitié, des prières et des larmes, c'est tout ce qui reste à lui donner. Quant à l'homme, au peuple, au siècle qui a la conscience de ses besoins, il trouve au fond de son âme mille motifs, de jour en jour plus pressants, d'invoquer le Saint-Esprit et de vivre sous ses lois.

Tel est, d'après les principaux noms qui le caractérisent, le Roi de la Cité du bien. Si à tant de titres qui lui sont propres, on ajoute ceux qu'il partage avec le Père et le Fils, il nous apparaîtra comme le plus grand, le plus magnifique, le plus sage, le meilleur de tous les monarques ; sa Cité, comme le royaume le plus glorieux, le plus libre, le plus heureux que l'homme puisse rêver ; ses sujets, comme une famille de frères, comme une assemblée de dieux, commencés par la grâce, et en voie de devenir des dieux consommés dans la gloire. Si un pareil spectacle vous laisse la force de parler, ce sera pour dire avec le prophète : Cité de mon Dieu, que vous êtes belle ! heureux ceux qui vous habitent (1).

(1) Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei... Sicut lætantium omnium habitatio est in te. Ps. LXXXVI, 3, 7.

CHAPITRE IX

LES PRINCES DE LA CITÉ DU BIEN

Les bons anges, princes de la Cité du bien. — Preuve particulière de leur existence. — Leur nature. — Ils sont purement spirituels, mais ils peuvent prendre des corps : preuves. — Leurs qualités : l'incorruptibilité, la beauté, l'intelligence, l'agilité, la force. — Prodigieuse étendue de leur force. — Ils l'exercent sur les démons, sur le monde et sur l'homme, quant au corps et quant à l'âme : preuves.

Le Roi de la Cité du bien n'est pas solitaire. Autour de son trône se tiennent d'innombrables légions de princes, resplendissants de beauté, qui forment sa cour (1). Leur occupation est d'honorer le grand Monarque, de veiller à la garde de la Cité et de présider à son gouvernement : ces princes sont les bons anges. Sous peine de laisser dans l'ombre une des plus grandes merveilles du monde supérieur et le rouage le plus important de son administration, nous devons les faire connaître. Pour cela, il faut dire leur existence, leur nature, leur nombre, leurs hiérarchies, leurs ordres et leurs fonctions.

(1) Dan, VII, 10.

Existence des anges. Les anges sont des créatures incorporelles, invisibles, incorruptibles, spirituelles, douées d'intelligence et de volonté (1). La foi du genre humain, la raison, l'analogie des lois divines se réunissent pour établir sur un fondement inébranlable le dogme de l'existence des anges. Déjà nous avons vu la foi du genre humain se manifester avec éclat, dans le culte universel des génies bons et mauvais. La raison démontre sans peine que, par sa nature imparfaite, notre monde visible n'a pas et ne peut avoir en lui, ni la raison de son existence, ni le principe des lois qui le régissent. Il faut les chercher dans un monde supérieur, dont il n'est que le rayonnement (2). C'est ainsi que pour l'arbre, dont le feuillage s'épanouit à nos regards, les principes de vie et de solidité sont cachés dans les profondeurs de la terre.

L'observation la plus savante des lois divines proclame cet axiome : qu'il n'y a pas de saut dans la nature, ni de rupture dans la chaîne des êtres (3). En même temps elle démontre que, de cette chaîne magnifique, l'homme ne peut pas être le dernier anneau. Dieu est l'océan de la vie. Il la répand sous toutes les formes : végétative, animale, intellectuelle. Selon qu'elle est plus ou moins abondante, la vie marque le degré hiérarchique des êtres.

Or, elle est plus abondante à mesure que l'être se rapproche plus de Dieu. Ainsi, pour ramener à lui,

(1) Angelus est substantia creata, immaterialis sive incorporalis, invisibilis, incorruptibilis et spiritualis, intellectu perspicax et voluntate pollens. Viguier, c. III, § 2, vers. 2, p. 77.

(2) Invisibilia enim ipsius a creatura mundi, per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur. Rom., I, 20.

(3) Natura non facit saltus. Linné.

par des degrés insensibles, toute la création descendue de lui, le Tout-Puissant, dont la sagesse infinie s'est jouée dans la formation de l'univers, a tiré du néant plusieurs espèces de créatures. Les unes visibles et purement matérielles, telles que la terre, l'eau, les plantes; d'autres, tout à la fois visibles et invisibles, matérielles et immatérielles, les hommes; d'autres enfin, invisibles et immatérielles, les anges.

Non moins que les autres ces derniers sont donc une nécessité de la création. Écoutons le plus grand des philosophes : « Supposé, dit saint Thomas, le décret de la création, l'existence de certaines créatures incorporelles est une nécessité. En effet, le but principal de la création, c'est le bien. Le bien ou la perfection consiste dans la ressemblance de l'être créé avec le Créateur, de l'effet avec la cause. La ressemblance de l'effet avec la cause est parfaite, lorsque l'effet imite la cause selon qu'elle le produit. Or, Dieu produit la créature par intellect et par volonté. La perfection de l'univers exige donc qu'il y ait des créatures intellectuelles et incorporelles (1).

Ainsi, qu'il y ait des anges et que les anges soient des êtres personnels, et non des mythes ou des allégories, c'est une vérité enseignée par la révélation,

(1) Necesse est ponere aliquas creaturas incorporeas. Id enim quod præcipue in rebus creatis Deus intendit, est bonum, quod consistit in assimilatione ad Deum. Perfecta autem assimilatio effectus ad causam attenditur, quando effectus imitatur causam, secundum illud per quod causa producit effectum : sicut calidum facit calidum. Deus autem creaturam producit per intellectum et voluntatem... Unde ad perfectionem universi requiritur quod sint aliquæ creaturæ intellectuales. Intelligere autem non potest esse actus corporis, nec alicujus virtutis corporeæ, quia omne corpus determinatur ad hic et nunc. Unde necesse est ponere ad hoc quod universum sit perfectum, quod sit aliqua incorporea creatura. I p. q. L., art. 1, cor.

confirmée par la raison, attestée par la foi du genre humain.

Nature des anges. Nous venons de l'indiquer, les anges sont incorporels, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas de corps avec lesquels ils soient naturellement unis. La raison en est qu'étant des êtres complétement intellectuels et subsistant par eux-mêmes, *formæ subsistentes*, comme parle saint Thomas, ils n'ont pas besoin de corps pour être parfaits. Si l'âme humaine est unie à un corps, c'est qu'elle n'a pas la plénitude de la science et qu'elle est obligée de l'acquérir par le moyen des choses sensibles. Quant aux anges, étant parfaitement intellectuels par leur nature, ils n'ont rien à apprendre des créatures matérielles, et le corps leur est inutile (1). »

Il résulte de là que les anges ne peuvent, comme les âmes humaines, être unis essentiellement à des corps et devenir une même personne avec eux. Ils sont, par conséquent, incapables d'exercer aucun acte de la vie sensible ou végétative, comme voir corporellement, entendre, manger et autres semblables (2). De l'air ou d'une autre matière déjà existante, ils peuvent cependant se former des corps et leur donner une figure et une forme accidentelle. L'archange Raphaël disait à Tobie : *Lorsque j'étais avec vous par la volonté de Dieu, je paraissais manger et boire; mais je fais usage d'aliments invisibles* (3).

(1) *Sum.*, I p., q. LI, art. 1, cor.

(2) Sequitur etiam ex illa immaterialitate, quod angelus non potest esse actus sive forma intrinseca corporis, nec uniri materiæ aut corpori intrinsece et essentialiter, hoc est communicare ei suum esse existentiæ, et fieri unum suppositum cum illo; et consequens nec exercere opera vitæ sensibilis aut vegetabilis, quæ sunt videre corporaliter, audire, gustare, vel generare, et alia hujusmodi. Vignier, *ubi supra*, p. 78.

(3) Tob., XII.

Ainsi, l'apparition des anges sous une forme sensible n'est pas une vision imaginaire. La vision imaginaire n'est que dans l'imagination de celui qui la voit; elle échappe aux autres. Or, l'Écriture nous parle souvent des anges apparaissant sous des formes sensibles, et qui sont vus indistinctement de tout le monde. Les anges qui apparaissent à Abraham sont vus par le patriarche, par toute sa famille, par Loth et par les habitants de Sodome. De même, l'ange qui apparaît à Tobie est vu par lui, par sa femme, par son fils, par Sara et par toute la famille de Sara.

Il est donc manifeste que ce n'était pas là une vision imaginaire. C'était bien une vision corporelle, dans laquelle celui qui en jouit voit une chose qui lui est extérieure. Or, l'objet d'une semblable vision, c'est-à-dire la chose extérieure, ne peut être qu'un corps. Mais, puisque les anges sont incorporels et qu'ils n'ont pas de corps auxquels ils soient naturellement unis, il en résulte qu'ils revêtent quand il en est besoin, des corps formés accidentellement (1).

Ces corps, composés d'air condensé ou d'une autre matière, les anges ne les prennent pas pour eux, mais pour nous. Toutes leurs apparitions se rapportent au mystère fondamental de l'Incarnation du Verbe et au salut de l'homme, dont il est l'indispensable condition. Les unes le préparent, les autres le confirment, en même temps qu'elles prouvent l'existence du monde supérieur avec ses réalités éternelles, glorieuses ou terribles. « En conversant familièrement avec les hommes, dit saint Thomas, les anges veulent nous montrer la vérité de cette grande société des êtres intelligents, que nous attendons dans le

(1) S. Th., I p. q. LI, art. 1, cor.

ciel. Dans l'Ancien Testament, leurs apparitions avaient pour but de préparer le genre humain à l'Incarnation du Verbe, car toutes elles étaient la figure de l'apparition du Verbe dans la chair (1). »

Dans le Nouveau, elles concourent à l'accomplissement du mystère, soit en lui-même, soit dans l'Église et dans les élus. Il est facile de s'en convaincre en examinant les circonstances des apparitions angéliques à Zacharie, à la sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Pierre, aux apôtres, aux martyrs, aux saints dans tous les siècles.

Suivant les plus doctes interprètes, les apparitions accidentelles des anges sur la terre ne seraient que le prélude d'une apparition habituelle dans le ciel. « Les réprouvés, disent-ils, seront tourmentés non-seulement dans leur âme, par la connaissance de leurs supplices; mais aussi dans leur corps, en voyant les figures horribles des démons. En eux, les yeux du corps ont péché aussi bien que les yeux de l'âme; il est donc juste que les uns et les autres reçoivent leur châtiment.

» De même, il est probable que dans le ciel les anges prendront de magnifiques corps aériens, afin de réjouir les yeux des élus, et de converser avec eux

(1) Licet aer in sua raritate manens non retineat figuram, neque colorem; quando tamen condensatur et figurari et colorari potest, sicut patet in nubibus; et sic angeli assumunt corpora ex aere, condensando ipsum virtute divina, quantum necesse est ad corporis assumendi formationem. 1 p. q. LI, art. 2 ad 1 et 3. — Angeli non indigent corpore assumpto propter seipsos, sed propter nos; ut familiariter cum hominibus conversando, demonstrent intelligibilem societatem, quam homines expectant cum eis habendam in futura vita. Hoc autem quod angeli assumpserunt corpora in Veteri Testamento, fuit quoddam figurale indicium, quod Verbum Dei assumpturum esset corpus humanum. Omnes enim apparitiones Veteris Testamenti ad illam apparitionem ordinatæ fuerunt, qua Filius Dei apparuit in carne. *Id.*, ad. 1.

bouche à bouche. Cela semble exigé, d'un côté, par l'amitié, par l'union, par la communication intime qui existera entre les anges et les bienheureux, comme concitoyens de la même patrie ; d'un autre côté, par la récompense due à la mortification des sens et à la vie angélique que les saints ont menée ici-bas, dans l'espérance de jouir de la société des anges. S'il en était autrement, les sens des élus ne recevraient aucune joie des anges, et même toute relation avec eux leur serait impossible. Tout se bornerait à une communication mentale, et le corps serait privé d'une partie de sa récompense (1). »

En parlant du jugement dernier, ils ajoutent : « Il est très-croyable que tous les anges y apparaîtront dans des corps splendides ; autrement, cette gloire du Fils de Dieu ne serait pas vue par les impies, pour qui cependant elle sera surtout déployée. La puissante armée des cieux n'ajouterait rien à la majesté extérieure du juge suprême : majesté que l'Écriture prend soin de décrire avec tant de précision. La multitude des anges étant innombrable, elle remplira donc les immenses plaines de l'air et présentera aux nations assemblées, l'aspect formidable d'une armée rangée en bataille. Il n'est pas moins croyable que les démons apparaîtront sous des formes corporelles ; autrement ils ne seraient pas vus par les réprouvés, et pourtant la gloire de Notre-Seigneur et la confusion des méchants exigent qu'ils soient visibles (2). »

(1) Apud Corn. a Lap., *In Is.*, xxxiv, 14. — En vertu du même raisonnement, ne pourrait-on pas supposer que les deux personnes de la sainte Trinité, qui n'ont pas pris de corps, le Père et le Saint-Esprit, daigneront aussi se montrer aux élus sous une forme visible? *O altitudo divitiarum* !

(2) Viguier, p. 78.

Qualités des anges. De la simplicité ou incorporéité de leur nature, il résulte que les princes de la Cité du bien sont incorruptibles. Exempts de langueurs et de maladies, ils ne connaissent ni le besoin de la nourriture ou du repos, ni les faiblesses de l'enfance, ni les infirmités de la vieillesse. Il résulte encore qu'ils sont doués d'une *beauté*, d'une *intelligence*, d'une *agilité* et d'une force incompréhensibles à l'homme.

Dieu est la beauté parfaite et la source de toute beauté. Plus un être lui ressemble, plus il est beau. Les cieux sont beaux, la terre est belle, parce que les cieux et la terre reflètent quelques rayons de la beauté du Créateur. De tous les êtres matériels, le corps humain est le plus beau, parce qu'il possède à un degré plus élevé la force et la grâce, dont l'heureuse union forme le cachet de la beauté. L'âme est plus belle que le corps, parce qu'elle est l'image plus parfaite de la beauté éternelle. A son tour, parce qu'il est l'image incomparablement plus parfaite de cette beauté, l'ange est incomparablement plus beau que l'âme humaine.

Aussi quel spectacle présente aux regards de la foi, le Roi de la Cité du bien, environné de tous ces princes, resplendissants comme des soleils, et dont le moins beau éclipse toutes les beautés visibles! Le jour où il sera donné à l'homme de le voir face à face, il entrera dans un ravissement, indicible même à Paul qui en fut témoin. En attendant, l'humanité a l'instinct de cette beauté suprême; car, pour marquer le degré le plus parfait de la beauté sensible, elle dit : beau comme un ange.

La beauté des anges est le rayonnement de leur perfection essentielle, et leur perfection essentielle,

c'est l'intelligence. Qui en dira l'étendue? Saint Thomas répond : « L'intelligence angélique est déiforme, c'est-à-dire que l'ange acquiert la connaissance de la vérité non par la vue des choses sensibles, ni par le raisonnement, mais par le simple regard (1). Substance exclusivement spirituelle, en lui la puissance intellective est complète, c'est-à-dire qu'elle n'est jamais en puissance comme dans l'homme, mais toujours en acte, de sorte que l'ange connaît actuellement tout ce qu'il peut naturellement connaître (2). »

Il le connaît tout entier, dans l'ensemble et dans les détails, dans le principe et dans les dernières conséquences. « Les intelligences d'un ordre inférieur, comme l'âme humaine, ont besoin, pour arriver à la parfaite connaissance de la vérité, d'un certain mouvement, d'un certain travail intellectuel, par lequel elles procèdent du connu à l'inconnu. Cette opération n'aurait pas lieu si, dès qu'elles connaissent un principe, elles en voyaient instantanément toutes les conséquences. Telle est la prérogative des anges. En possession d'un principe, aussitôt ils connaissent tout ce qu'il renferme; voilà pourquoi on les appelle *intellectuels*, et les âmes humaines simplement *raisonnables*. Ainsi, il ne peut y avoir ni fausseté, ni erreur, ni déception dans l'intelligence d'aucun ange (3). »

(1) Non acquirit intelligibilem veritatem ex varietate rerum compositarum; non intelligit veritatem intelligibilium discursive, sed simplici intuitu. 2ª 2ae, q. CLXXX, art. 6 ad 2.

(2) *Id.*, q. L, art. 1, ad 2; q. LV, art. 1, cor.; et art. 2, cor.

(3) Inferiores intellectus, scilicet hominum, per quemdam motum et discursum intellectualis operationis perfectionem in cognitione veritatis adipiscuntur; dum scilicet ex uno cognito in aliud cognitum procedunt. Si autem statim in ipsa cognitione principii noti inspicerent, quasi notas, omnes conclusiones consequentes, in eis discursus locum non haberet. Et hoc est in angelis; quia statim in

A quoi s'étend la connaissance des princes de la Cité du bien? Elle s'étend à toutes les vérités de l'ordre naturel (1). Pour eux, le ciel et la terre n'ont rien de caché ; et, depuis qu'ils sont confirmés en grâce, ils connaissent la plupart des vérités de l'ordre surnaturel. Nous disons *la plupart*, car jusqu'au jour du jugement, où le cours des siècles finira, les anges recevront des communications nouvelles sur le gouvernement du monde, et en particulier sur le salut des prédestinés (2).

Si l'intelligence des princes de la Cité du bien est pour eux la source d'ineffables voluptés, elle est pour nous un triple sujet de consolation, de tristesse et d'espérance. De consolation ; les bons anges ne se servent de leur intelligence que dans notre intérêt et celui de notre Père céleste. De tristesse; dans Adam nous possédions une intelligence *semblable* à la leur, exempte d'erreur, et nous l'avons perdue (3). D'espérance ; nous la retrouverons dans le ciel, et déjà nous en possédons les prémices dans les lumières de la foi.

De l'incorporéité des anges naît leur agilité. Être

illis quæ primo naturaliter cognoscunt, inspiciunt omnia quæcumque in eis cognosci possunt. Et ideo dicuntur *intellectuales*... animæ vero humanæ *rationales* vocantur. Si enim haberent plenitudinem intellectualis luminis, sicut angeli, statim in primo aspectu principiorum totam virtutem eorum comprehenderent, intuendo quidquid ex eis syllogizari potest. 1 p. q. 58, art. 3, c. — Intelligendo quidditates simplices, ut dicitur, non est falsitas; quia vel totaliter non attinguntur, et nihil intelligimus de eis, vel cognoscuntur ut sunt. Sic igitur per se non potest esse falsitas, aut error, aut deceptio in intellectu alicujus angeli. *Id.*, art. 5, c.

(1) 1 p. q. LXXV, art. 1, cor., etc.

(2) Usque ad diem judicii semper nova aliqua supremis angelis revelantur divinitus de his quæ pertinent ad dispositionem mundi, et præcipue ad salutem electorum. Unde semper remanet ut superiores angeli inferiores illuminent. *Id.*, q. CVI, art. 4, ad 3.

(3) *Id.*, 1 p. q. XCIV, art. 1 et 4, cor.

fini, l'ange ne peut pas être partout en même temps; mais telle est la rapidité de ses mouvements, qu'ils équivalent presque à l'ubiquité. « L'ange, dit saint Thomas, n'est pas composé de diverses natures, en sorte que le mouvement de l'une empêche ou retarde le mouvement de l'autre : comme il arrive à l'homme en qui le mouvement de l'âme est gêné par les organes. Or, comme nul obstacle ne le retarde ni ne l'empêche, l'être intellectuel se meut dans toute la plénitude de sa force. Pour lui l'espace disparaît. Ainsi, les princes de la Cité du bien peuvent, en un clin d'œil, être dans un lieu; et, en un autre clin d'œil, dans un autre lieu, sans durée intermédiaire (1). » Telle est, d'ailleurs, leur subtilité, que les corps les plus opaques sont moins pour eux qu'un voile diaphane pour les rayons du soleil.

Comme l'agilité, la force des anges prend sa source dans l'essence de leur être, qui participe plus abondamment que toute autre de l'essence divine, force infinie (2). Ainsi, l'une et l'autre surpassent tout ce que nous connaissons d'agilité et de force dans la nature, c'est-à-dire qu'elles sont incalculables et s'exercent sur le monde et sur l'homme.

Sur le monde : ce sont les anges qui lui impriment le mouvement. Inertes de leur nature, toutes les créatures matérielles sont nées pour être mises en mouvement par des créatures spirituelles, comme notre corps par notre âme. « C'est une loi de la sa-

(1) Et sic angelus in uno instanti potest esse in uno loco, et in alio instanti in alio loco, nullo tempore intermedio existente. I p. q. LIII, art. 3, ad 3; q. LXII, art. 6, cor.

(2) Nous donnons à cette *participation* le sens des paroles de saint Pierre : *divinæ consortes naturæ.* Ce qui n'est pas du panthéisme.

gesse divine, enseigne le Docteur angélique, que les êtres inférieurs soient mus par les êtres supérieurs. Or, la nature matérielle étant inférieure à la nature spirituelle, il est manifeste qu'elle est mise en mouvement par des êtres spirituels. Tel est l'enseignement de la philosophie et de la foi (1). »

Or, la force d'impulsion dont les anges sont doués est si grande, qu'un seul suffit pour mettre en mouvement tous les corps du système planétaire ; et, bien qu'il soit à l'orient, suivant une antique croyance conservée même chez les païens, son action se fait sentir à toutes les parties du globe. C'est ainsi que l'homme lui-même, dont la main met en jeu la maîtresse roue d'une immense machine, produit, sans changer de place, le mouvement de tous les rouages secondaires (2).

La conséquence logique de cette force d'impulsion est, que les anges peuvent déplacer les corps les plus volumineux et les transporter où ils veulent, avec une rapidité qui échappe au calcul. Suivant saint Augustin, la force naturelle du dernier des anges est telle, que toutes les créatures corporelles et matérielles lui obéissent, quant au mouvement local, dans la sphère de leur activité, à moins que Dieu ou un ange supérieur n'y mette obstacle. Si donc Dieu le

(1) Et ideo natura corporalis nata est moveri immediate a natura spirituali secundum locum. Unde et philosophi posuerunt suprema corpora moveri localiter a spiritualibus substantiis. 1 p. q. cx, art. 3, cor.

(2) Angelus non potest esse in pluribus locis totalibus ; nec angelus qui movet primum mobile, dicitur esse per totum universum inferius, quia non applicat immediate virtutem suam nisi in oriente. Et ideo ibi dicitur esse a philosopho, licet virtus ejus derivetur ad alias partes et ad alios cœlos, ac ad inferiora, sicut virtus figuli moventis in una parte rotam. *Viguier*, p. 81.

permettait, un seul ange pourrait transporter une ville entière d'un lieu dans un autre, comme ils l'ont fait pour la sainte maison de Lorette, transportée de Nazareth en Dalmatie, et de Dalmatie au lieu, où elle reçoit aujourd'hui les hommages du monde catholique (1).

Non-seulement les anges impriment le mouvement au monde matériel, mais ils le conservent, soit en empêchant les démons de porter la perturbation dans les lois qui président à son harmonie, soit en veillant au maintien perpétuel de ces lois admirables. « Toute la création matérielle, dit saint Augustin, est administrée par les anges. — Aussi rien n'empêche de dire, ajoute saint Thomas, que les anges inférieurs sont préposés par la sagesse divine au gouvernement des corps inférieurs, les supérieurs au gouvernement des corps supérieurs, et enfin, les plus élevés à l'adoration de l'Être des êtres (2). »

Il ne faut donc pas s'y tromper, l'ordre merveilleux qui nous frappe dans la nature, et surtout dans le firmament, est dû, non au hasard, non à la force des choses, non à des lois immuables, mais à l'action continuelle des princes de la Cité du bien. Sous les ordres de leur roi, ils conduisent les globes immenses qui composent la brillante armée des cieux,

(1) Virtus enim naturalis etiam minimi angeli, secundum S. Aug., lib. III, *De Trinit.*, tanta est, quod omnia corporalia et materialia ei obediunt ad motum localem infra sphæram activitatis eorum, nisi impediantur a Deo, vel superiore eorum. Sic quod, si Deus permitteret, posset totam unam civitatem integram transferre ex uno loco ad alium, etc. Apud *Viguier*, p. 81.

(2) Tota creatura corporalis administratur a Deo per angelos, ut Aug. dicit, lib. III, *De Trinit.*, c. IV et V. Unde nihil prohibet dicere inferiores angelos divinitus distributos esse, ad administrandum inferiora corpora : superiores vero, ad administrandum corpora superioria ; supremos vero, ad assistendum Deo. I p. q. LXIII, art. 7, corp.

comme des officiers conduisent leurs soldats, comme les *chefs de train* conduisent leurs redoutables machines : avec cette différence que les derniers peuvent se tromper, les premiers jamais.

Malgré la rapidité effrayante qu'ils impriment à ces masses gigantesques, ils les maintiennent dans leur orbite, faisant parcourir à chacune sa route avec une précision mathématique. Un jour seulement, qui sera le dernier des jours, cette magnifique harmonie sera brisée. A l'approche du souverain juge, lorsque toutes les créatures s'armeront contre l'homme coupable, les puissants conducteurs des astres, bouleverseront l'ordre du système planétaire. Alors les nations sécheront de crainte dans l'attente de ce qui doit arriver (1).

Sur l'homme. En vertu de la même loi de subordination, les êtres spirituels d'un ordre inférieur sont soumis à l'action des êtres spirituels d'un ordre plus élevé. Ainsi, l'homme est soumis, corps et âme, aux puissances angéliques, et les anges ne lui sont pas soumis. Il faudrait parcourir toute l'Écriture, si on voulait rapporter les différentes opérations des anges sur le corps de l'homme.

Citons seulement l'exemple du prophète Habacuc, transporté par un ange de la Palestine à Babylone, afin de porter sa nourriture à Daniel, enfermé dans la fosse aux lions. Citons encore l'armée du roi d'Assyrie, Sennachérib, dont cent quatre-vingt cinq mille hommes sont taillés en pièces par un ange, pendant la nuit. « Rappelant ce fait à l'occasion des douze légions d'anges, que Notre-Seigneur aurait pu appeler autour de lui au jardin des Olives, saint Chrysostome s'écrie avec raison : « Si un seul ange a pu mettre à

(1) *Corn. a Lap., in Matth.*, XXIV, 29.

mort cent « quatre-vingt cinq mille soldats, que n'au- « raient pas fait douze légions d'anges (1)? » On pourrait ajouter le passage si connu de l'ange exterminateur, à qui peu d'instants suffirent pour faire périr tous les premiers-nés des hommes et des animaux, dans le vaste royaume d'Égypte.

Quant à notre âme, les anges peuvent exercer, et dans la réalité ils exercent sur elle une action tour à tour ordinaire et extraordinaire, dont il est difficile de mesurer la puissance. L'entendement leur doit ses plus précieuses lumières. « Les révélations des choses divines, dit le grand saint Denis, parviennent aux hommes par le moyen des anges (2). »

Depuis la première jusqu'à la dernière, toutes les pages de l'Ancien et du Nouveau Testament vérifient les paroles de l'illustre disciple de saint Paul. Abraham, Loth, Jacob, Moyse, Gédéon, Tobie, les Machabées, la très-sainte Vierge, saint Joseph, les saintes femmes, les apôtres sont instruits et dirigés par ces esprits administrateurs de l'homme et du monde. Nous verrons que l'ange gardien remplit, avec moins d'éclat sans doute, mais non moins réellement, les mêmes fonctions à l'égard de l'âme confiée à sa sollicitude. Cette illumination, si puissante sur la conduite de la vie, a lieu de plusieurs manières. Tantôt l'ange fortifie l'entendement de l'homme, afin qu'il puisse concevoir la vérité; tantôt il lui présente des images sensibles, au moyen desquelles il peut connaître la vérité, que sans elles il ne connaîtrait pas.

(1) Si unus angelus centum octoginta quinque armatorum millia interfecit, quid facerent duodecim legiones angelorum? *In Matth.*, XXVI, 3.

(2) Revelationes divinorum perveniunt ad hominos mediantibus angelis. *Cœlest. hierarch.*, c. IV.

Ainsi fait l'homme lui-même qui en instruit un autre (1).

S'agit-il de la volonté? Il est vrai, les anges, bons ou mauvais, ne peuvent forcer ses déterminations, car l'âme demeure toujours libre; mais l'expérience universelle apprend combien les inspirations des bons anges et les suggestions des mauvais anges sont efficaces, pour nous porter au bien comme au mal. Les unes et les autres tirent une grande partie de leur force, de la puissance qu'ont les princes de la Cité du bien et de la Cité du mal, d'agir profondément sur les sens extérieurs.

Grâce à eux, les démons fascinent l'imagination par de trompeuses images, qui ôtent au mal sa laideur ou le revêtent de l'apparence du bien; remuent toute la partie inférieure de l'âme et enflamment ainsi la concupiscence. Les bons anges, au contraire, écartant les nuages de l'erreur, les ténèbres des passions, ramènent les sens à leur pureté native et produisent comme une seconde vue, au moyen de laquelle les choses se présentent aux appréciations de l'âme sous leur véritable aspect. Dans certains cas, les anges peuvent même priver l'homme de l'usage de ses sens, comme il arriva aux habitants de Sodome. A cette loi se rattache la longue série des faits du surnaturel divin et du surnaturel satanique, qui remplissent les annales de tous les peuples, et dont la raison ne peut pas plus expliquer la nature ou méconnaître la cause, qu'elle ne peut en nier l'authenticité (2).

(1) S. Th., I p. q. CXI, art. 1, corp.

(2) Angeli revelant aliqua in somnis, ut patet, *Matth.*, I et II, de angelo qui Joseph in somnis apparuit. Ergo... Dicendum quod angelus, tam bonus quam malus, virtute naturæ suæ, potest movere

Moins ignorants ou moins obstinés dans l'erreur que nos rationalistes modernes, les païens, qui n'avaient pas encore inventé le système des *lois immuables*, proclament hautement et sans restriction le libre gouvernement de l'homme et du monde par les puissances angéliques. Outre les témoignages déjà cités, nous avons celui d'Apulée. Il est tellement explicite, qu'on dirait une page du livre de Job. « S'il est, dit-il, indécent pour un roi de tout faire et de tout gouverner par lui-même, il l'est bien plus pour Dieu. Il faut donc croire, pour lui conserver toute sa majesté, qu'il est assis sur son trône sublime, et qu'il régit toutes les parties de l'univers par les puissances célestes. C'est en effet par leurs soins qu'il gouverne le monde inférieur. Pour cela il ne lui faut ni peine ni calculs, choses dont l'ignorance ou la faiblesse de l'homme ont besoin.

« Lors donc que le roi et le père des êtres, que nous ne pouvons voir que des yeux de l'âme, veut mettre en mouvement l'immense machine de l'univers, resplendissante d'étoiles, brillante de mille beautés, dirigée par ses lois, il fait, s'il est permis de le dire, ce qui se fait au moment d'une bataille. La trompette sonne. Animés par ses accents, les soldats s'agitent. L'un prend son glaive, l'autre son bouclier; ceux-là, leur cuirasse, leur casque, leurs bottes; celui-ci harnache son cheval; l'autre attache ses coursiers au quadrige. Chacun avec ardeur se

imaginationem hominis... Angelus potest immutare sensum hominum sua naturali virtute. Potest enim angelus opponere exterius sensui sensibile aliquod vel a natura formatum, vel aliquod de novo formando, sicut facit dum corpus assumit. Similiter etiam potest interius commovere spiritus et humores, ex quibus sensus diversimodo immutentur. I p. q. CVI, art. 2, corp.; q. CXI, art. 3 et 4, corp., etc.

prépare. Les vélites forment les rangs, les chefs les inspectent, et les chevaliers en prennent le commandement. Chacun s'occupe de son office. Cependant toute l'armée obéit à un seul général, que le roi place à sa tête.

« Il n'en est pas autrement du gouvernement des choses divines et humaines. Sous les ordres d'un seul chef, chacune connaît son devoir et l'accomplit, bien qu'elle ne connaisse pas le ressort secret qui la fait agir, et que cette puissance échappe aux yeux du corps. Prenons un exemple dans un ordre moins élevé. Dans l'homme l'âme est invisible. Cependant il faudrait être fou, pour nier que tout ce que l'homme fait vient de ce principe invisible. C'est à lui que la vie humaine doit sa sûreté; les champs, leur culture; les fruits, leur usage; les arts, leur exercice; en un mot, tout ce que fait l'homme (1). »

Bossuet a donc été l'écho de la foi universelle, lorsqu'il a prononcé cette parole magistrale : « La subordination des natures créées demande que ce monde sensible et inférieur soit régi par le supérieur et intelligible, et la nature corporelle par la nature spirituelle (2). »

Que l'homme donc s'en souvienne. Comme le monde matériel est gouverné par les puissances angéliques, lui-même est placé sous l'action immédiate d'un ange bon ou mauvais. Pas une parole, pas une action, pas une minute dans son existence, qui ne soit influencée par l'une ou l'autre de ces puissantes créatures. Mais il est doux de penser que le pouvoir des princes de la Cité du bien surpasse celui des princes de la Cité du mal.

(1) *De mundo lib. unus*, p. 148.
(2) *Sermon pour la fête des SS. Anges*, p. 402, t. XVI, édit Lebel.

« En Dieu, dit l'Ange de l'école, est la source première de toute supériorité. Plus elles approchent de Dieu, plus les créatures participent de lui, et plus elles sont parfaites. Or, la plus grande perfection, celle qui approche le plus de celle de Dieu, appartient aux êtres qui jouissent de Dieu lui-même : tels sont les bons anges. Les démons sont privés de cette perfection. Voilà pourquoi les bons anges leur sont supérieurs en puissance et les tiennent soumis à leur empire. De là, vient, comme conséquence, que le dernier des bons anges commande au premier des démons, attendu que la force divine, à laquelle il participe, l'emporte sur la force de la nature angélique (1). »

(1) Dicendum quod angelus, qui est inferior ordine naturæ, præest dæmonibus, quamvis superioribus ordine naturæ; quia virtus divinæ justitiæ, cui inhærent boni angeli, potior est quam virtus naturalis angelorum. 1 p. q. CIX, art. 4 corp., et ad 3.

CHAPITRE X

SUITE DU PRÉCÉDENT.

Nombre des anges.— Hiérarchies et ordres angéliques.— Définition de la hiérarchie. — Sa raison d'être. — Pourquoi trois hiérarchies parmi les anges, et rien que trois. — Définition de l'ordre. — Pourquoi trois ordres dans chaque hiérarchie, et rien que trois. — Images de la hiérarchie angélique dans l'Église et dans la société. — Fonctions des anges. — Les anges supérieurs illuminent les anges inférieurs. — Langage des anges. — Grande division des anges : anges assistants et anges exécutants. — Fonctions des Séraphins. — Des Chérubins. — Des trônes. — Reflet de cette première hiérarchie dans la société et dans l'Église

Nombre des anges. Quand les auteurs inspirés, admis à voir quelques-unes des réalités du monde supérieur, veulent indiquer la multitude des anges, ils ne parlent que de millions et de centaines de millions. « J'étais attentif à ce que je voyais, dit Daniel, jusqu'à ce que les trônes fussent placés et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête, comme une laine éclatante. Son trône était de flammes ardentes, et les roues de ce trône un feu brûlant. Un fleuve incandescent et rapide sortait de devant sa

face. Mille milliers d'anges exécutaient ses ordres, et un million assistaient devant lui (1). »

Témoin du même spectacle, saint Jean continue : « Et je vis et j'entendis autour du trône, la voix d'une multitude d'anges, dont le nombre était des milliers de milliers (2). » Plus loin, ayant marqué l'universalité des élus du sang d'Abraham, il ajoute : « Après cela, je vis une grande multitude, que personne ne pouvait compter, de tous les peuples et de toutes les langues (3). » Or, depuis le commencement du monde, chaque prédestiné, et même chaque réprouvé a pour gardien un ange de l'ordre inférieur ; il s'ensuit que le nombre des anges de toutes les hiérarchies est incalculable.

Saint Denis, dépositaire des enseignements de son maître Paul, ravi au troisième ciel, tient le même langage. « Les bienheureuses armées des célestes intelligences, dit-il, surpassent en nombre tous les pauvres calculs de notre arithmétique matérielle. Ne soupçonnez aucune exagération dans les paroles des prophètes. Le nombre des anges est incalculable. Il surpasse celui de toutes les créatures, même celui des hommes qui ont été, qui sont et qui seront (4). »

L'Ange de l'école en donne la raison : nous traduisons sa pensée. Le but principal que Dieu s'est proposé dans la création des êtres, c'est la perfection

(1) Millia millium ministrabant ei, et decies centena millia assistebant ei. *Dan.*, VII, 10.

(2) *Apoc.*, V, 11.

(3) Post hæc vidi turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus populis et linguis. *Ibid.*, VII, 9.

(4) Multi sunt beati exercitus supernarum mentium, infirmam et astrictam nostrorum materialium numerorum commensurationem excedentes... Angeli sunt innumeri, adeoque superant numerum omnium creaturarum, etiam hominum qui unquam fuerunt, sunt et erunt. *De Cœlest. hier.*, c. IX et XIV.

de l'univers. La perfection ou la beauté de l'univers résulte de la manifestation la plus éclatante des attributs de Dieu, dans les limites marquées par sa sagesse. Il suit, de là, que plus certaines créatures sont belles et parfaites, plus abondante en a été la création. Le monde matériel confirme ce raisonnement.

On y trouve deux sortes de corps : les corps corruptibles et les corps incorruptibles. La première se réduit à notre globe, habitation des êtres corruptibles; et noble globe n'est presque rien, comparé aux globes du firmament. Or, comme la grandeur est pour les corps la mesure de la perfection, le nombre l'est pour les esprits. Ainsi, la raison elle-même conduit à cette conclusion, que les êtres immatériels surpassent les êtres matériels en nombre incalculable (1).

En attendant que le ciel nous révèle la justesse de ces magnifiques supputations du génie, éclairé par la foi, un grand sujet de sécurité pour notre pèlerinage est de savoir que les bons anges sont beaucoup plus nombreux que les mauvais. « La queue du Dragon, dit saint Jean, n'entraîna que la troisième partie des étoiles (2). » Pas un interprète qui, par ces étoiles, n'entende les anges révoltés (3).

Hiérarchies et ordres des anges. Une multitude sans ordre est la confusion : tel ne peut être l'état des anges. « Toutes les œuvres de Dieu, dit l'Apôtre, sont ordonnées; » ou, comme il est écrit ailleurs : « Dieu a fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, » c'est-à-dire avec un ordre parfait (4). L'or-

(1) I p. q. L, art. 3, corp.
(2) Et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum, *Apoc.*, XII, 4.
(3) *Corn. a Lap.*, in XII. *Apoc.* et *S. Th.*, I p. q. LIV, art. 9, corp.
(4) Quæ autem sunt, a Deo ordinatæ sunt. *Rom.*, XIII. 1. — Omnia in mensura, et numero et pondere disposuisti. *Sap.*, XI, 21.

dre est la première chose qui nous frappe dans le monde matériel. L'ordre produit l'harmonie, et l'harmonie suppose la subordination mutuelle de toutes les parties de l'univers. A son tour, cette harmonie révèle une cause intelligente qui l'a créée et qui la maintient.

Évidemment la même harmonie doit exister, plus parfaite s'il est possible, dans le monde des esprits, archétype du monde des corps et chef-d'œuvre de la sagesse créatrice. La subordination, par conséquent la hiérarchie des êtres qui la composent, est donc la loi du monde invisible, comme elle est la loi du monde visible. Tels sont l'enseignement de la foi et l'affirmation invariable de la raison.

Or, suivant l'étymologie du mot : *La hiérarchie est un principat sacré* (1). Principat signifie tout à la fois le prince lui-même et la multitude rangée sous ses ordres. De là, trois belles conséquences, qui jettent une vive lumière sur l'ordre général de l'univers et sur le gouvernement particulier de la Cité du bien. Dieu étant le créateur des anges et des hommes, il n'y a, par rapport à lui, qu'une seule hiérarchie, dont il est le suprême hiérarque. Il en est de même par rapport au Verbe incarné. Roi des rois, Seigneur des seigneurs, à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, il est le suprême hiérarque des anges et des hommes, par conséquent de l'Église triomphante et de l'Église militante.

Vicaire du Verbe incarné, Pierre est le suprême hiérarque de l'Église militante, en vertu de ces divines paroles : *Pais mes agneaux, pais mes bre-*

(1) Hierarchia est sacer principatus. *S. Th.*, I p. q. CVIII, art. 1, corp.

bis. A son tour, Pierre a établi d'autres hiérarques qui, eux-mêmes, ont établi des recteurs subalternes, chargés de diriger les différentes provinces de la Cité du bien. Tous, néanmoins, ne forment qu'une seule et même hiérarchie, puisque tous militent sous un même chef, Jésus-Christ (1). Nous verrons bientôt que la hiérarchie angélique est le type de la hiérarchie ecclésiastique, type elle-même de la hiérarchie sociale.

Si on considère le principat dans ses rapports avec la multitude, on appelle hiérarchie l'*ensemble des êtres soumis à une seule et même loi*. S'ils sont soumis à des lois différentes, ils forment des hiérarchies distinctes, sans cesser de faire partie de la hiérarchie générale (2). C'est ainsi qu'on voit, dans un même royaume et sous un même roi, des villes régies par des lois différentes (3). Or, les êtres ne sont soumis aux mêmes lois, que parce qu'ils ont la même nature et les mêmes fonctions. Il en résulte que les anges et les hommes, n'ayant ni la même nature ni les mêmes fonctions, forment des hiérarchies distinctes. Il en résulte encore que tous les anges n'ayant pas les mêmes fonctions, le monde angélique se divise en plusieurs hiérarchies.

Que les anges et les hommes forment des hiérarchies distinctes, la raison et la preuve en est dans la perfection relative des uns et des autres. Cette per-

(1) *Viguier*, p. 84.

(2) Unus principatus dicitur secundum quod multitudo uno et eodem modo potest gubernationem principis recipere. *S. Th.*, I p. q. CVIII, art. 1, corp.

(3) On voit aussi par là que la centralisation dans un grand empire est contraire aux lois fondamentales de l'ordre ; et, comme conséquence inévitable, qu'elle doit produire le froissement, le malaise, la révolte et la ruine.

fection est d'autant plus grande, que les êtres participent plus abondamment des perfections de Dieu. Créature purement spirituelle, l'ange y participe plus que l'homme. En effet, l'ange reçoit les illuminations divines dans l'intelligible pureté de sa nature, tandis que l'homme les reçoit sous les images plus ou moins transparentes des choses sensibles, telles que la parole et les sacrements.

L'ange est donc une créature plus parfaite que l'homme, et doit par conséquent former une hiérarchie différente. De plus, comme il y a hiérarchie, c'est-à-dire ordre de subordination dans le monde angélique, il est évident que tous les anges ne reçoivent pas également les illuminations divines. Il y a donc des anges supérieurs aux autres. Leur supériorité a pour fondement la connaissance plus ou moins parfaite, plus ou moins universelle de la vérité.

« Cette connaissance, dit saint Thomas, marque trois degrés dans les anges ; car elle peut être envisagée sous un triple rapport.

« Premièrement, les anges peuvent voir la raison des choses en Dieu, principe premier et universel. Cette manière de connaître est le privilége des anges qui approchent le plus de Dieu, et qui, suivant le beau mot de saint Denis, se tiennent dans son vestibule. Ces anges forment la première hiérarchie.

« Secondement, ils peuvent la voir dans les causes universelles créées, qu'on appelle les lois générales. Ces causes étant multiples, la connaissance est moins précise et moins claire. Cette manière de connaître est l'apanage de la seconde hiérarchie.

« Troisièmement, ils peuvent la voir dans son application aux êtres individuels, en tant qu'ils dé-

pendent de leurs propres causes, ou des lois particulières qui les régissent. Ainsi connaissent les anges de la troisième hiérarchie (1). »

Il y a donc trois hiérarchies parmi les anges, et il n'y en a que trois : une quatrième ne trouverait pas sa place. En effet, ces trois hiérarchies ont leur raison d'être dans les trois manières possibles de voir la vérité : en Dieu, dans les causes générales, dans les causes particulières; c'est-à-dire, comme parle le sublime aréopagite, dans la *vie plus ou moins abondante* dont jouissent les anges qui les composent (2).

La révélation nous découvre encore dans chaque hiérarchie trois chœurs ou ordres différents. On appelle *chœur* ou *ordre angélique, une certaine multitude d'anges, semblables entre eux par les dons de la nature et de la grâce* (3). Chaque hiérarchie en renferme trois, rien que trois. Plus serait trop, moins, pas assez. En effet, chaque hiérarchie compose comme un petit État. Or, chaque État possède nécessairement trois classes de citoyens, ni plus ni moins. « Si nombreux qu'ils soient, dit saint Thomas, tous les citoyens d'un État se réduisent à trois classes, suivant les trois choses qui constituent

(1) I p., q. CVIII, art. 1, corp.

(2) Voici les paroles de saint Denis, le maître de saint Thomas, dans cette question : « Cum divini spiritus entitate sua cæteris entibus antecellant, *excellentiusque vivant* aliis viventibus, et intelligant cognoscantque supra sensum et rationem, et præ cunctis entibus pulchrum et bonum appetant participentque, hoc utique viciniores Bono sunt, quo luculentius illud participantes, plures etiam et ampliores ab ipso dotes acceperunt; sicut etiam rationalia sensitivis antecellunt, quo uberiori ratione pollent, uti et sensitiva sensu atque alia vita. *De divin. nom.*, c. V.

(3) Ordo angelorum dicitur multitudo cœlestium spirituum qui inter se aliquo munere gratiæ similantur, sicut et naturalium datorum participatione conveniunt. *Magist. Sent.* Dist. 9. Sent. II.

toute société bien ordonnée : le principe, le milieu et la fin. Aussi, nous voyons invariablement trois ordres parmi les hommes : les uns sont au premier rang, c'est l'aristocratie ; les autres au dernier, c'est le peuple ; les autres tiennent le milieu, c'est la bourgeoisie.

« Il en est de même parmi les anges. Dans chaque hiérarchie, il y a des ordres différents. Comme les hiérarchies elles-mêmes, ces ordres se distinguent par l'excellence naturelle des anges qui les composent et par la différence de leurs fonctions. Toutes ces fonctions se rapportent nécessairement à trois choses, ni plus ni moins : le principe, le milieu et la fin (1). » Nous le verrons clairement par l'explication des fonctions particulières de chaque ordre.

Avant de la donner, constatons que la magnifique hiérarchie du ciel ou de l'Église triomphante se prouve elle-même, en se reflétant à nos yeux dans la hiérarchie de l'Église militante, cette autre portion de la Cité du bien. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que l'Église de la terre se divise en trois hiérarchies, et chaque hiérarchie en trois ordres.

La *première* se compose des prélats supérieurs, et renferme trois ordres : le souverain pontificat, l'archiépiscopat et l'épiscopat. Au souverain pontificat se rapporte le cardinalat, car les cardinaux sont les coadjuteurs du souverain pontife ; comme à l'archiépiscopat se rapporte le patriarchat, dont la juridiction s'étend à plusieurs diocèses et même à plusieurs provinces.

La *seconde* se compose des prélats moyens, qui reçoivent la direction des prélats supérieurs, et qui remplissent certaines fonctions, soit en vertu de leur

(1) I p., q. CVIII, art. 2, corp.; *id.*, *id.*, art. 4, c.

autorité propre, soit par délégation. Elle renferme aussi trois ordres : les abbés, à qui est confié le pouvoir de bénir et quelquefois de confirmer. Les prieurs et les doyens des collégiales ou des communautés, dont les pouvoirs sont plus ou moins étendus. Les recteurs ou les curés, chargés de la conduite des paroisses, et auxquels se rapportent, en leur qualité d'auxiliaires, les vicaires et les clercs inférieurs. Tous ont pour mission d'administrer les sacrements.

La *troisième* se compose des fidèles ou du peuple, auxquels il appartient de recevoir les biens spirituels, mais non de les administrer. Comme les autres, cette dernière hiérarchie renferme trois ordres : les vierges, les continents et les mariés, dont les devoirs sont différents, comme leur vocation elle-même est distincte.

Dans la régularité de leur fonctionnement, ces hiérarchies et ces ordres présentent la plus belle harmonie que l'homme puisse contempler ici-bas, et cette harmonie n'est que l'image de l'harmonie, mille fois plus belle, que nous verrons dans le ciel. Là, se montreront à nos yeux, sans nuage et sans voile, les trois hiérarchies angéliques, avec leurs neuf chœurs, resplendissants de lumière et de beauté. Dans la première : les *Séraphins*, les *Chérubins* et les *Trônes*. Dans la seconde : les *Dominations*, les *Principautés* et les *Puissances*. Dans la troisième : les *Vertus*, les *Archanges* et les *Anges*.

Fonctions des anges. Composé de trois grandes hiérarchies, et chaque hiérarchie divisée en trois ordres distincts, le monde angélique nous apparaît comme une magnifique armée rangée en bel ordre. Savoir cela ne suffit pas. Pour jouir du spectacle d'une immense armée, dans ses formidables splen-

deurs, il faut la voir en mouvement. Ainsi, pour avoir une idée de la brillante armée des cieux et mesurer la place occupée, dans le plan providentiel, par les princes de la Cité du bien, il faut les étudier dans l'exercice de leurs fonctions.

Être purifiés, illuminés et perfectionnés; ou purifier, illuminer et perfectionner : tel est le double but, auquel se rapportent toutes les fonctions des hiérarchies et des ordres angéliques (1). Quel est le sens de ces mystérieuses paroles? Tous les anges ne connaissent pas également les secrets divins. La première hiérarchie, avons-nous dit avec saint Thomas, voit la raison des choses en Dieu lui-même; la deuxième, dans les causes secondes universelles; la troisième, dans l'application de ces causes aux effets particuliers. A la première appartient la considération de la fin; à la seconde, la disposition universelle des moyens; à la troisième, la mise en œuvre (2).

Les lumières qu'ils ont puisées dans le sein même de Dieu, les anges de la première hiérarchie les communiquent, autant qu'il convient, aux anges de la seconde hiérarchie; ceux-ci, aux anges de la troisième; et ceux de la troisième en font part aux hommes. Mais la réciprocité n'a pas lieu, attendu que les anges inférieurs n'ont rien à apprendre aux anges supérieurs, ni les hommes aux anges (3).

(1) Ordo hierarchiæ est alios quidem purgari, illuminari et perfici; alios autem purgare, illuminare et perficere. *S. Dion., apud S. Th.* I p., q. CVIII, art. 1, corp.

(2) Quia Deus est finis non solum angelicorum ministeriorum, sed etiam totius naturæ, ad primam hierarchiam pertinet consideratio finis; ad mediam vero dispositio universalis de agendis; ad ultimam autem applicatio dispositionis ad effectum, quæ est operis executio. I p., q. CVIII, art. 6, cor.

(3) *S. Dionysius*, 8 *cap. cœlest. hier.*, dicit quod angeli secundæ

Nécessaire au gouvernement du monde, cette communication incessante durera jusqu'au jugement dernier. Elle renferme ce que nous avons appelé la purification, l'illumination et le perfectionnement. En effet, la manifestation d'une vérité à celui qui ne la connaît pas purifie son entendement, en dissipant les ténèbres de l'ignorance; elle l'illumine, en faisant briller la lumière où régnait l'obscurité; elle le perfectionne, en lui donnant une science certaine de la vérité (1). Telles sont les opérations des anges supérieurs à l'égard des anges inférieurs qui, pour cela, sont dits purifiés, illuminés et perfectionnés. Pas une de ces mystérieuses opérations de la hiérarchie céleste, qui ne se retrouve dans la hiérarchie de l'Église militante (2).

Or, les communications angéliques se font par la parole; car les anges, parfaites images du Verbe, ont un langage et se parlent entre eux. Que les anges parlent, saint Paul nous l'enseigne, lorsqu'il dit :

hierarchiæ purgantur et illuminantur ac perficiuntur per angelos primæ, et angelos tertiæ per angelos secundæ, et homines per angelos, et non e converso : quia dicit hanc legem divinitatis immobiliter firmatam, ut inferiora reducantur in Deum per superiora. *Viguier*, p. 79.

(1) Compendio denique non abs re dixerim, divinæ scientiæ participationem esse purgationem et illuminationem atque perfectionem : dum quidem ignorantiam quodammodo expiat per perfectorum mysteriorum scientiam, quæ pro sua cuique dignitate conceditur; per divinam vero cognitionem illuminat, qua etiam purgat mentem illam, quæ antea non viderat ea, quæ modo illi per sublimiorem illustrationem elucidantur; sursumque perficit eodem ipso lumine, per stabilem scientiam clarissimarum eruditionum. *S. Dion., cœlest. hier.*, c. VII.

(2) Sanctissima itaque mysteriorum consecratio primam quidem virtutem deiformem habet, qua profanos sacris *expiat;* mediam vero, quæ eos qui jam expiati sunt illuminando *initiat;* postremam denique, et summam præcedentium, qua sacris initiatos propriarum conservationum scientia *consummat* ac perficit. *Cœlest. hier*, c. v, et les belles pages qui suivent.

Quand je parlerais les langues des hommes et des anges (1). Toutefois, gardons-nous d'imaginer que le langage angélique soit semblable au langage humain, et qu'il ait besoin de sons articulés ou de signes extérieurs, véhicules de la pensée d'un ange à l'autre. Ce langage est tout intérieur, tout spirituel, comme l'ange lui-même. Il consiste, de la part de l'ange supérieur, dans la volonté de communiquer une vérité à l'ange inférieur ; et, de la part de celui-ci, dans la volonté de la recevoir. Ces deux opérations, ne rencontrant aucun obstacle, ni dans la nature des anges, ni dans leurs dispositions individuelles, sont infaillibles et instantanées (2).

C'est de la première hiérarchie que la seconde et la troisième reçoivent, l'une immédiatement et l'autre médiatement, les illuminations divines. De là, relativement à leur dignité et à leurs fonctions, cette grande division des anges, en anges *assistants* et en anges *exécutants*, ou *administrateurs*. Les premiers considèrent en Dieu même la raison des choses à faire, et les manifestent aux anges inférieurs, chargés de les exécuter. Telle est l'image sous laquelle l'Écriture sainte nous représente les anges de la première hiérarchie. Un de ces illustres princes de la cour du grand Roi, parlant à Tobie, lui dit : *Je suis Raphael, un des sept anges qui sommes assistants devant Dieu* (3).

(1) I *Cor.*, XIII, 1.

(2) Unde S. Greg., n. 2, *Moral*, dicit : Alienis oculis intra secretum mentis quasi post parietem stamus; sed cum manifestare nos ipsos cupimus, quasi per linguas januam egredimur, ut, qualés sumus, extrinsecus ostendamus. Hoc autem obstaculum non est in angelo, ideo quamprimum vult quod alius cognoscat, statim cognoscit, et illa voluntas qua vult alium scire, lingua metaphorice dicitur et locutio interior, etc. *Viguier*, p. 80.

(3) *Tob.*, XII, 15.

Littéralement : Qui nous tenons debout devant son trône.

Il faut dire que cette belle expression, *être assistants au trône de Dieu*, a plusieurs sens. Les anges assistent devant Dieu lorsqu'ils prennent ses ordres; lorsqu'ils lui offrent les prières, les aumônes, les bonnes œuvres, les vœux des mortels ; lorsqu'ils plaident, contre les démons, la cause des hommes au suprême tribunal ; lorsqu'ils plongent leurs regards dans les rayons de la face divine, pour en retirer les voluptés ineffables qui constituent leur félicité. Dans ce dernier sens, tous les anges, nul excepté, sont assistants devant Dieu, car tous jouissent et jouissent continuellement de la vision béatifique, alors même qu'ils accomplissent leurs missions dans le gouvernement du monde. Néanmoins, dans le sens précis, l'expression *assister devant Dieu* désigne les anges de la première hiérarchie, et qui n'ont pas coutume d'être employés aux ministères extérieurs (1).

Ces anges assistants au trône de Dieu et supérieurs à tous les autres s'appellent les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, et forment la première hiérarchie. Puisque les hiérarchies du monde inférieur ne sont qu'un reflet des hiérarchies du monde supérieur, une solide comparaison, empruntée à la cour des rois de la terre, nous aide à comprendre le rang et les fonctions de ces grands officiers de la Couronne éternelle. Parmi les courtisans, il en est qui doivent à

(1) Adstare, stricte et presse ad eos angelos attinet, qui ad ministeria externa mitti non solent; sed rationes rerum faciendarum in Deo contuentes, inferiores angelos ea munera exsecuturos docent atque illuminant. Unde distinguuntur angeli in Assistantes et Ministrantes. *Corn. a Lap., in Tob.*, XII, 15.

leur dignité d'entrer familièrement chez le prince, sans avoir besoin d'être introduits ; d'autres qui ajoutent à ce premier privilége celui de connaître les secrets du prince ; d'autres enfin, encore plus favorisés, compagnons inséparables du prince, semblent ne faire qu'un avec lui.

Ces derniers nous représentent les Séraphins. Créatures les plus sublimes que Dieu ait tirées du néant, ces esprits angéliques doivent leur nom aux flammes de leur amour (1). Placés au sommet des hiérarchies créées, elles touchent, autant que le fini peut toucher à l'infini, à la Trinité divine, l'amour même et le foyer éternel de tout amour. Loin de refroidir leur ardeur, les missions solennelles qui leur sont quelquefois confiées semblent l'accroître et leur faire répéter, avec une volupté plus intime, le cantique entendu par Isaie : « Les Séraphins étaient debout, et, s'appelant l'un l'autre, ils disaient : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées ; toute la terre est pleine de sa gloire (2). »

Dans les heureux courtisans qui connaissent tous les secrets du prince nous avons une image des Chérubins, dont le nom signifie plénitude de la science (3). D'un regard, que n'éblouissent ni ne troublent jamais les rayons étincelants de la face de Dieu, ces esprits déiformes contemplent dans leur source les raisons intimes des choses, afin de les communiquer aux anges inférieurs, dont elles doi-

(1) Seraphim, quod nomen fuit impositum ab excessu charitatis. Angeli hujus ordinis excedunt alios in ardore et fervore charitatis, ad quam patenter inferiores excitant. *Viguier*, p. 85; *S. Dion.*, 7; *Cœlest. hier.*

(2) *Is.*, VI, 3.

(3) Cherubim, quod nomen est impositum ab excessu scientiæ. Unde interpretatur plenitudo scientiæ. *Viguier*, *ibid.*

vent déterminer les fonctions et régler la conduite. Eux-mêmes quelquefois sont envoyés en mission. C'est ainsi qu'on voit un Chérubin chargé de garder l'entrée du paradis terrestre et de l'interdire à l'homme coupable. Pourquoi un Chérubin et non pas un autre ange? Veiller et voir de loin sont les deux qualités d'une sentinelle. Or, comme leur nom l'indique, les Chérubins possèdent ces deux qualités à un degré suréminent, même dans le monde angélique (1).

Par les grands seigneurs, qui ont leurs libres entrées chez le Roi, les Trônes sont représentés. Élévation, beauté, solidité : voilà les trois idées que porte à l'esprit le nom du siége, sur lequel se placent les monarques dans les occasions solennelles. Nul ne pouvait mieux désigner le troisième ordre angélique de la première hiérarchie. Les Trônes sont ainsi appelés, parce que ces anges, éblouissants de beauté, sont élevés au-dessus de tous les chœurs des hiérarchies inférieures, auxquels ils intiment les ordres du grand Roi, en partageant avec les Séraphins et les Chérubins le privilége de voir clairement la vérité en Dieu même, c'est-à-dire dans la cause des causes (2).

(1) Cherubim potius quam Thronis, Virtutibus, aut Principatibus custodia paradisi demandata est, quia Cherubini sunt vigilantissimi et perspicacissimi; unde a scientia vocantur Cherubini, ideoque aptissimi sunt vindices omniscientiæ Dei, quam ambierat Adam. *Corn. a Lap., in Gen.*, III, 23.

(2) Ordo Thronorum habet excellentiam præ inferioribus ordinibus, in hoc quod immediate in Deo rationes divinorum operum cognoscere possunt. Sed Cherubim habent excellentiam scientiæ; Seraphim vero excellentiam ardoris. Et licet in his duabus excellentiis includatur tertia; non tamen in illa, quæ est Thronorum, includuntur aliæ duæ. Et idcirco ordo Thronorum distinguitur ab ordine Cherubim et Seraphim. *S. Th.*, I p., q. CVIII, art. 5, ad. 3.

Fixés en Dieu par l'intuition de la vérité, ils sont inébranlables. De plus, comme le trône matériel est ouvert d'un côté pour recevoir le monarque qui parle de ce siége majestueux; ainsi les Trônes angéliques sont ouverts pour recevoir Dieu lui-même, qui parle par leur bouche. A eux la noble fonction de transmettre ses communications souveraines aux anges des hiérarchies inférieures, répandus dans toutes les parties de la Cité du bien. En effet, les Trônes, étant le dernier ordre de la première hiérarchie ou des *Anges assistants*, touchent immédiatement aux Dominations, qui forment le chœur le plus élevé des *Anges administrateurs*.

Tels sont donc, en deux mots, les rapports et les distinctions qui existent entre les anges de la première hiérarchie. Tous sont assistants au Trône. Tous contemplent les raisons des choses dans la cause première. Le privilége des Séraphins est d'être unis à Dieu de la manière la plus intime, dans les ardeurs délicieuses d'un indicible amour. Le privilége des Chérubins est de voir la vérité, d'une vue supérieure à tout ce qui est au-dessous d'eux. Le privilége des Trônes est de transmettre aux anges inférieurs, dans la proportion du besoin, les communications divines dont ils possèdent la plénitude (1). C'est ainsi que l'auguste Trinité, dont l'image transperce à travers toutes les créations, brille d'un éclat incomparable dans la plus parfaite. Dans les Trônes nous voyons la Puissance; dans les Chérubins, l'Intelligence; dans les Séraphins, l'Amour.

(1) Accipiunt enim divinas illuminationes per convenientiam ad immediate illuminandum secundam hierarchiam, ad quam pertinet dispositio divinorum ministeriorum. *S. Th.*, I p., q. CVIII, art. 6, corp.

Reflet de la hiérarchie céleste, la hiérarchie ecclésiastique présente le même spectacle. Dans le Diacre, vous avez la Puissance qui exécute; dans le Prêtre, l'Intelligence qui illumine; dans le Pontife, l'Amour qui consomme, suivant cette parole adressée au chef suprême du pontificat : « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu plus que les autres? — Seigneur, vous savez que je vous aime. — Pais mes agneaux, pais mes brebis. » L'amour est donc le principe, le but, la loi souveraine de la Cité du bien; comme la haine, ainsi que nous le verrons, est le principe, le but, la loi souveraine de la Cité du mal (1).

(1) Est igitur *pontificatus* seu episcopatus ordo, qui consummante virtute fultus, perficientiæ quæque sacri ordinis munia præeminenter *consummat*, atque sacrorum disciplinas interpretando tradit, et edocet quænam ipsis sacræ competant habitudines atque virtutes. *Sacerdotum* ordo qui *illuminat*, ad sacra mysteria contuenda initiatos manuducit, divinorum ordini pontificum subjectus... Ordo ministrorum seu *diaconorum* est qui *expiat* et dissimilia discernit, antequam ad sacerdotum sacra veniant; accedentes etiam lustrat, ut eos a contrariis immunes reddat, atque sacrorum mysteriorum spectaculo et communione dignos. *S. Dion., Eccles. hierarch.*, c. v.

CHAPITRE XI

FIN DU PRÉCÉDENT.

Les sept anges assistants au trône de Dieu. — Ils sont les suprêmes gouverneurs du monde. — Preuves : Culte que l'Eglise leur rend. — Histoire de l'église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, dédiée en leur honneur. — Fonctions des Dominations. — Des Principautés. — Des Puissances. — Fonctions des Vertus. — Des Archanges. — Des Anges. — Anges gardiens. — Preuves et détails.

Avant de quitter la première hiérarchie angélique, il nous paraît nécessaire de dire un mot des *sept Anges Assistants au trône de Dieu*, dont il est parlé dans l'un et l'autre Testament. « Je suis Raphaël, un des sept Anges qui nous tenons debout devant Dieu, disait Raphaël à Tobie. » « Jean, aux sept Églises qui sont en Asie. Grâce à vous et paix de la part de Celui qui est, et qui était, et qui doit venir, et de la part des sept Esprits qui sont en présence de son Trône, écrivait le disciple bien-aimé (1). »

Fidèle interprète des enseignements divins, la tra-

(1) *Tob.*, XII, 15; *Apoc.*, I, 4.

dition catholique vénère, en effet, sept Anges plus beaux, plus grands, plus puissants que tous les autres, qui entourent le Trône de Dieu, toujours prêts à exécuter, soit par eux-mêmes, soit par d'autres, ses volontés souveraines (1). Afin de la confirmer, le Roi des Anges s'est plu souvent à se montrer aux saints et aux martyrs, environné de ces sept Princes éblouissants de splendeur. Ainsi, il apparut au commandant de la première cohorte prétorienne, saint Sébastien, pour l'animer au combat du martyre; et, comme gage de victoire, le fit revêtir par ces sept Anges d'un manteau de lumière (2).

Commune aux juifs, aux philosophes et aux théologiens, une autre tradition attribue à ces sept Anges, le gouvernement suprême du monde physique et du monde moral. En cela, ils sont semblables aux ministres des rois, dont la vie paraît inactive, parce qu'elle s'écoule dans le voisinage du Trône; mais qui, en réalité, est l'âme de tous les mouvements de l'empire. Figurés, suivant saint Jérôme, par le chandelier aux sept branches du tabernacle mosaïque, ils président aux sept grandes planètes, dont les révolutions déterminent la marche de tous les rouages secondaires, dans la merveilleuse machine qu'on appelle l'univers matériel.

Sous la même figure nous voyons ces sept Esprits présidant au monde moral. « De là vient, suivant la remarque d'un savant commentateur, la distribution septenaire, si fréquente dans les œuvres divines. Comme il y a dans le monde sept planètes et sept jours dans la semaine; de même il y a dans l'Église

(1) Septem sunt quorum maxima est potentia. Primogeniti angelorum principes. *Clem. Alex., Strom.*, lib. VI.

(2) *Corn. a Lap., in Apoc.*, I, 4.

sept dons du Saint-Esprit et sept vertus principales, auxquels président ces sept Anges supérieurs, afin de conduire par leur moyen les hommes à la vie éternelle (1). »

Écoutons encore un autre théologien : « Le nombre sept, qui désigne les sept grands Princes de la cour céleste, est un nombre précis ; car, lorsqu'on trouve dans l'Écriture le même nombre, employé plusieurs fois dans différents endroits, surtout en matière d'histoire, la règle est de la prendre dans son acception mathématique. Il y a donc sept Anges supérieurs à tous les autres. Leurs fonctions spéciales sont de veiller aux sept dons du Saint-Esprit, afin de les obtenir, de nous les communiquer et de les faire fructifier ; de dompter, en vertu d'une force spéciale, les sept démons qui président aux sept péchés capitaux, de présider aux sept corps les plus brillants du firmament, de nous faire pratiquer les sept vertus nécessaires au salut, les trois théologales et les quatre cardinales.

« Puisque, sous la direction de Satan, sept démons président aux sept péchés capitaux et, dans leur haine implacable de l'homme, ne négligent rien pour nous faire commettre ces péchés et nous entraîner à la damnation : pourquoi ne croirions-nous pas que, sous le grand Roi de la Cité du bien, sept Anges, choisis parmi les plus nobles, sont chargés de tenir tête à ces sept ennemis principaux, de nous mettre à couvert de leurs attaques et de nous faire pratiquer les vertus qui doivent assurer notre salut éternel? L'attaque peut-elle être supérieure à la défense ? Et, s'il y a parmi les mauvais anges un accord pour per-

(1) *Corn. a Lap., ibid.*

dre les hommes, pourquoi n'y en aurait-il pas un parmi les bons anges pour les sauver (1)? »

Héritière fidèle de ces hauts enseignements, l'Église a eu soin de les reproduire dans sa hiérarchie. Disons mieux, le divin fondateur de l'Église militante a voulu qu'elle offrît, dans sa hiérarchie, l'image de la hiérarchie de sa sœur, l'Église triomphante. Pourquoi voyons-nous les apôtres, dirigés par le Saint-Esprit, établir sept diacres et non pas six ou huit? Pourquoi les premiers successeurs de saint Pierre créent-ils sept cardinaux diacres? Pourquoi ordonnent-ils que sept diacres assisteront le souverain Pontife et même l'évêque, quand il pontifie? Afin de rappeler les sept Anges assistants au trône de Dieu.

« Ces sept diacres, continue Serarius, étaient appelés les yeux de l'évêque, par lesquels il voyait tout ce qui se passait dans son diocèse. Or, Dieu est le premier et le plus grand des évêques. Son diocèse, c'est le monde. Il voit tout ce qui s'y passe au moyen de sept diacres angéliques. Non pas, à coup sûr, qu'il ait besoin des créatures, comme l'évêque a besoin de ses diacres, pour connaître toutes choses; mais il s'en sert par la même raison qui lui fait employer les causes secondes au gouvernement de l'univers. Cette raison est d'honorer ses créatures (2). »

(1) *Serarius, in Bibliam,* c. XI; *Tob. quœstiuncul.* 3, édit. in-fol.; 1610.

(2) Episcopus omnium maximus, Deus est; ejus diœcesis mundus totus, in quo septem hi spiritus oculorum vice funguntur; non quod iis, uti homines, episcopis egeat, sed eamdem ob causam ob quam secundas ad rerum actionem et mundi gubernationem causas adhibere dignatur. *Id., id.;* et *Corn. a Lapid. Ubi suprà.* Voir encore le savant traité de M. de Mirville, *Pneumatologie des Esprits.* T. II, 352. Cet ouvrage, fruit d'une vaste érudition, contient des détails aussi intéressants que peu connus sur le monde angélique, bon et mauvais.

Les sept grands Princes angéliques tiennent une trop large place dans la création et dans le gouvernement du monde ; ils nous obtiennent trop de faveurs, nous rendent trop de services ; ils sont trop honorés de Dieu lui-même, pour que l'Église ait oublié de leur rendre un culte spécial de reconnaissance et de vénération. Leur mémoire est célèbre dans les différentes parties du monde catholique ; mais nulle part elle n'est aussi vivante qu'en Sicile, à Naples, à Venise, à Rome et dans plusieurs villes d'Italie.

Ces lieux, où semblent se conserver plus religieusement qu'ailleurs les antiques traditions, nous les montrent représentés en peinture, en sculpture et même en mosaïque. Palerme, capitale de la Sicile, possède une belle église dédiée aux sept Anges, princes de la milice céleste. En 1516, leurs images, d'une haute antiquité, furent découvertes par l'archiprêtre de cette église, le vénérable Antonio Duca. Souvent pressé par l'inspiration divine, ce saint homme vint à Rome, en 1527, pour propager le culte de ces anges, leur trouver et leur bâtir un sanctuaire.

Après beaucoup de jeûnes et de prières, il mérita de connaître, par révélation, que les Thermes de Dioclétien devaient être le temple des sept Anges assistants au trône de Dieu. Les raisons du choix divin étaient que ces Thermes fameux avaient été bâtis par des milliers d'anges terrestres, c'est-à-dire par quarante mille chrétiens condamnés à ce dur travail ; que leur construction gigantesque avait duré sept ans ; qu'entre tous ces martyrs, sept brillèrent d'un éclat plus vif : Cyriaque, Largus, Smaragdus, Sisinnius, Saturnin, Marcel et Thrason, qui encoura-

geaient les chrétiens et pourvoyaient à leurs nécessités.

Cette révélation ayant été constatée, les souverains Pontifes Jules III et Pie IV ordonnèrent de purifier les Thermes et de les consacrer en l'honneur des sept Anges assistants au Trône de Dieu, ou de la Reine du ciel environnée de ces sept Anges. Michel-Ange fut chargé du travail. Avec les riches matériaux des Thermes voluptueux du plus grand ennemi des chrétiens, le célèbre architecte bâtit la splendide église qu'on admire encore aujourd'hui. Ce fut le 5 août 1561 que Pie IV, en présence du sacré collége et de toute la cour romaine, la consacra solennellement à sainte Marie des Anges et l'honora d'un titre cardinalice (1). On voit que, dans sa maternelle sollicitude, l'Église catholique ne néglige rien pour nous faire connaître les anges, pour les honorer, pour nous rapprocher d'eux et nous assurer leur puissante protection. Rien de plus intelligent qu'une pareille conduite. Nous sommes de la famille des anges et nous devons vivre avec eux pendant toute l'éternité.

Passons à la seconde hiérarchie. Nous l'avons déjà remarqué, il n'y a point de saut dans la nature. Toutes les créations se touchent et s'enchaînent par des liens mystérieux, en sorte que les dernières productions d'un règne supérieur se confondent avec les productions les plus élevées du règne inférieur (2).

(1) Voir *Andrea Victorelli, De ministeriis angel.*; et *Corn. a Lap., Apoc.*, I, 4.

(2) Nam semper summum inferioris ordinis affinitatem habet cum ultimo superioris, sicut infima animalia parum distant a plantis. *S. Th.*, I p., q. CVIII, art. 5, corp. — Le Docteur angélique avait deviné le spectacle que présente aux yeux de tous le curieux *Aquarium* du Jardin d'acclimatation, à Paris : dans l'*Anémone*, animal fleur, ou fleur animal, on voit, ainsi que dans bien d'autres, la soudure du règne végétal et du règne animal.

La même loi régit le monde des intelligences, prototype du monde des corps. Ainsi, les Trônes, dernier ordre de la première hiérarchie angélique, touchent immédiatement à l'ordre le plus élevé de la seconde, les Dominations. Si les Trônes finissent la hiérarchie des Anges assistants, les Dominations commencent les hiérarchies des Anges administrateurs. Ces dernières, au nombre de trois, sont dans le gouvernement du monde et de la Cité du bien, ce que sont dans les sociétés humaines les Chefs des grands corps de l'État, les Généraux d'armée, les Magistrats. La plus élevée se compose des *Dominations*, des *Principautés* et des *Puissances*.

Indiquer et commander ce qu'il faut faire, est le rôle des Dominations. Elles sont ainsi appelées, et avec raison, parce qu'elles dominent tous les ordres angéliques, chargés d'exécuter les volontés du grand Roi : comme le généralissime d'une armée domine tous les chefs de corps placés sous ses ordres, et les fait manœuvrer suivant les intentions du prince dont il est le représentant (1).

Pour continuer la comparaison, les Principautés, dont le nom signifie *conducteurs suivant l'ordre sacré* (2), représentent les généraux et les officiers supérieurs, qui commandent à leurs subordonnés les mouvements et les manœuvres, conformément aux prescriptions du généralissime. Princes des nations et des royaumes, ces puissants esprits les conduisent, chacun en ce qui le concerne, à l'exécution du

(1) Hæc secunda hierarchia habet tres choros. Primus est Dominationum : et angeli hujus chori habent præcipere de agendis : Domini enim est præcipere. *Vig.*, p. 85.

(2) Et ideo Dion. dicit, c. IX. *Cœlest. hier.*, quod nomen Principatuum significat ductum cum ordine sacro. *Vig.*, 86.

plan divin. Dans ce ministère, le plus important de tous, ils sont secondés par les anges immédiatement soumis à leurs ordres. De là résulte la magnifique harmonie dont parle saint Augustin. « Les corps inférieurs, dit le grand évêque, sont régis par les corps supérieurs, et les uns et les autres par les anges, et les mauvais anges par les bons (1).

Viennent enfin les Puissances. Revêtus, comme leur nom l'indique, d'une autorité spéciale, ces anges sont chargés d'ôter les obstacles à l'exécution des ordres divins, en éloignant les mauvais anges qui assiégent les nations, pour les détourner de leur fin. Dans l'ordre humain, leurs analogues sont les puissances publiques, chargées d'éloigner les malfaiteurs et d'ôter ainsi les obstacles au règne de la justice et de la paix (2).

La troisième hiérarchie angélique est formée des *Vertus*, des *Archanges* et des *Anges*. Dans les soldats qui composent les différents corps d'une armée, dont chaque régiment a sa destination particulière, dans les administrateurs subalternes à la juridiction restreinte, nous trouvons l'image des trois derniers ordres angéliques et l'idée de leurs fonctions.

Les Vertus, dont le nom veut dire *force*, exercent leur empire sur la création matérielle, président immédiatement au maintien des lois qui la régissent et y conservent l'ordre que nous admirons. Quand la gloire de Dieu l'exige, les Vertus suspendent les lois

(1) Corpora quodam ordine reguntur, inferiora per superiora, et omnia per spiritualem creaturam, et spiritus malus per spiritum bonum. — Primus ergo ordo post Dominationes, dicitur Principatuum, qui etiam bonis spiritibus principatur. apud S. Thom. I p., q. CVIII, art. 6, corp.

(2) Potestates, per quas arcentur mali spiritus, sicut per potestates terrenas arcentur malefactores. *S. Th., ibid.*

de la nature et opèrent des miracles. C'est ainsi que les agents invisibles, dont nous sommes environnés, révèlent leur présence, et montrent que le monde matériel est soumis au monde spirituel, comme le corps est soumis à l'âme (1).

Tous les ministères des ordres angéliques se rapportent à la gloire de Dieu et à la déification de l'homme, en d'autres termes, au gouvernement de la Cité du bien. Les hommes, sujets de cette glorieuse Cité, sont l'objet particulier de la sollicitude des anges. Entre eux et nous existe un commerce continuel, figuré par l'échelle de Jacob. Descendre les degrés de cette échelle mystérieuse et venir, dans les occasions solennelles, remplir auprès de l'homme des missions importantes, présider au gouvernement des provinces, des diocèses, des communautés, telle est la double fonction des *Archanges*, dont le nom signifie Ange supérieur, ou Prince des anges proprement dits (2).

Au-dessous de cet ordre est celui des Anges. Ange signifie *envoyé*. Tous les esprits célestes étant les notificateurs des pensées divines, le nom d'ange leur est commun. A cette fonction les anges supérieurs ajoutent certaines prérogatives, d'où ils tirent leur nom propre. Les anges du dernier ordre de la dernière hiérarchie, n'ajoutant rien à la fonction commune d'envoyés et de notificateurs, retiennent simplement le nom d'anges. En rapport plus immédiat et plus habituel avec l'homme, ils veillent à la garde de sa double vie et lui apportent, à chaque heure, à

(1) Virtutes quæ habent potestatem super corporalem naturam in operatione miraculorum. *S. Th., ibid.*

(2) *Vig.*, 86.

chaque instant, les lumières, les forces, les grâces dont il a besoin, depuis le berceau jusqu'à la tombe (1).

Si nous résumons cette rapide esquisse, quel immense horizon s'ouvre devant nous! Quel imposant spectacle se déroule à nos yeux! Il est donc vrai qu'au lieu de n'être rien, le monde supérieur est tout; que le réel, c'est l'invisible; que le monde matériel vit sous l'action permanente du monde spirituel; que Dieu gouverne l'univers par ses anges, librement, sans nécessité, sans contrainte, comme un roi gouverne son royaume par ses ministres, et un père, sa famille, par ses serviteurs. Il est vrai encore que l'action de ces esprits administrateurs atteint chaque partie de l'ensemble, en sorte que ni l'homme ni aucune créature, n'est abandonnée au hasard, laissée à ses propres forces, ou livrée sans défense aux attaques des puissances ennemies (2).

Princes et gouverneurs de la grande Cité du bien, à laquelle se rapporte tout le système de la création, les anges, dans l'ordre matériel, président au mouvement des astres, à la conservation des éléments et à l'accomplissement de tous les phénomènes naturels, qui nous réjouissent ou qui nous effrayent. Entre eux est partagée l'administration de ce vaste empire. Les uns ont soin des corps célestes, les autres, de la terre et de ses éléments; les autres, de ses productions, les arbres, les plantes, les fleurs et les fruits. Aux autres est confié le gouvernement des vents, des mers, des fleuves, des fontaines; aux au-

(1) *Vig.*, 86.

(2) *S. Th.*, I p., q. VII. art. 2, corp.; *id.*, q. LIV, art. 5, corp.; et LVIII, art. 2, corp.

tres, la conservation des animaux. Pas une créature visible, si grande ou si petite qu'elle soit, qui n'ait une puissance angélique chargée de veiller sur elle (1).

L'homme animal, nous le savons, *animalis homo*, nie cette action angélique ; mais sa négation ne prouve qu'une chose, c'est qu'il est animal. Pour l'homme qui a l'intelligence, cette action est évidente. Partout où la nature matérielle laisse apercevoir de l'ordre, de l'harmonie, du mouvement, un but ; là, on reconnaît aussitôt une pensée, une intelligence, une cause motrice et directrice. Or, rien dans la nature matérielle ne se fait sans ordre, sans harmonie, sans mouvement, sans but.

Quel est le principe de toutes ces choses? Il n'est pas, il ne peut pas être dans la matière, inerte et aveugle de sa nature. A coup sûr, le vent ne sait ni où ni quand il doit souffler ; ni avec quelle violence ; ni quelles tempêtes il doit soulever ; ni quels nuages il doit amonceler. La pluie, la neige, la foudre elle-même savent-elles où elles doivent se former, où elles doivent tomber ; la direction qu'elles doivent tenir, le but qu'elles doivent atteindre ; le jour et l'heure où elles doivent accomplir leur mission? Il en est de même des autres créatures matérielles, si improprement décorées du nom d'*agents*.

Où donc est le principe de l'ordre, de l'harmonie et du mouvement? A moins d'admettre des effets sans

(1) Virtutes cœlestes hujus mundi ministeria ita suscepisse, ut illæ terræ, vel arborum germinationibus ; illæ fluminibus ac fontibus ; aliæ ventis ; aliæ marinis, aliæ terrenis animalibus præsint. *Orig.* homil. XXII, *in Josue*. — Unaquæque res visibilis in hoc mundo habet angelicam potestatem sibi præpositam, sicut aliquot locis Scriptura divina testatur. *S. Aug.*, lib. LXXXIII, *Quæst.* LIX.

cause, il faut nécessairement le chercher en dehors de la création matérielle, dans une nature intelligente, essentiellement active, supérieure et étrangère à la matière. C'est là, en effet, et là seulement, que le place la vraie philosophie. En parlant du Créateur, principe de tout mouvement et de toute harmonie, le prophète nous dit : *Les créatures font sa parole*, c'est-à-dire exécutent ses volontés, *faciunt Verbum ejus*. Mais comment la parole créatrice est-elle mise en contact universel et permanent avec le monde inférieur, jusqu'au dernier des êtres dont il se compose? De la même manière que la parole d'un monarque avec les parties les plus éloignées et les plus obscures de son empire, par des intermédiaires.

Les intermédiaires de Dieu sont les esprits célestes : *qui facit angelos suos spiritus*. Cette vérité est de foi universelle. Sous tous les climats, à toutes les époques, le paganisme lui-même la proclame, et la théologie catholique la manifeste dans toute sa splendeur. Savoir que toutes les parties de l'univers vivent sous la direction des anges : quelle source inépuisable de lumières et d'admiration pour l'esprit, de respect et d'adoration pour le cœur!

Dans l'ordre moral, non moins certain et plus noble encore, est le ministère des anges. Ils sont, suivant la belle expression de Lactance, préposés à la garde et à la culture du genre humain (1). Ici encore, leurs fonctions ne sont pas moins variées que les besoins de leur pupille. Les uns gardent les nations, chacun la sienne (2). Les autres, l'Église universelle.

(1) Misit Deus angelos suos ad tutelam cultumque generis humani. *De Instit. divin.*, lib. II, c. XVI.

(2) *Dan.*, x, 13; *S. Th.*, I p., q. 113, art. 8, corp. — Ex iis quidam præfecti sunt gentibus, alii vero unicuique fidelium adjuncti

Comme une armée formidable défend une ville assiégée, ils protégent la Cité de leur roi, la sainte Église catholique, dans sa guerre éternelle contre les puissances des ténèbres (1). Il en est qui sont chargés du soin de chaque Église, c'est-à-dire de chaque diocèse en particulier. « Deux gardiens et deux guides, enseignent avec saint Ambroise les anciens Pères, sont préposés à chaque Église : l'un visible, qui est l'évêque; l'autre invisible, qui est l'ange tutélaire (2). »

Si, pour la conserver et pour empêcher le démon de la souiller ou de la détruire, la plus petite créature dans l'ordre physique, insecte ou brin d'herbe, vit sous la protection d'un ange, à plus forte raison l'être humain, si faible qu'on le suppose, est-il l'objet d'une égale sollicitude. Chaque homme a son ange gardien. Tuteur puissant, le prince de la Cité du bien veille sur nous, même dans le sein maternel, afin de protéger notre frêle existence contre les mille accidents qui peuvent la compromettre et nous priver du baptême.

Laissons parler la science : « Grande dignité des

sunt comites. *S. Basil.*, lib. III, *contr. Eunom.* — Regna et gentes sub angelis posita esse. *S. Epiph. hœres*, 41. — Angeli singulis præsunt gentibus, *Hier.*, lib. XI *in Isa.*, c. xv. — Quin etiam unicuique genti proprium angelum præesse affirmat Scriptura. *Theodoret*, q. III, *in Gen.*

(1) Divinis potestatibus quæ Ecclesiam Dei ejusque religiosum institutum custodiunt. *Euseb. in ps.* 47.

(2) Non solum ad eumdem gregem Dominus episcopos, sed etiam angelos ordinavit. *S. Ambr.*, lib. II, *in Luc.*, et lib. I, *de Pœnit.*, c. xx. — Vult Deus angelos singulos Ecclesiarum singularum sibi commissarum custodes esse. *Euseb, in ps.* 47. — Angelis hujus urbis cura commissa est. Nec enim mihi dubium est quin alii aliarum ecclesiarum præsides et patroni sint, quemadmodum in Apocalypsi Joannes me docet. *S. Greg, Naz.*, orat. XXXIII.

âmes, puisque, dès la naissance, chacune a un ange pour la garder! Avant de naître, l'enfant attaché au sein maternel fait en quelque sorte partie de la mère; comme le fruit pendant à l'arbre fait encore partie de l'arbre. Il est donc probable que c'est l'ange gardien de la mère, qui garde l'enfant renfermé dans son sein : comme celui qui garde un arbre garde le fruit. Mais, par la naissance, l'enfant est-il séparé de la mère? Aussitôt un ange particulier est envoyé à sa garde (1). »

Compagnon inséparable de notre vie, l'ange gardien nous suit dans toutes nos voies, nous éclaire, nous défend, nous relève, nous console. Intermédiaire entre Dieu et nous, il intercède en notre faveur, il offre à l'Ancien des jours nos besoins, nos larmes, nos prières, nos bonnes œuvres, comme un encens d'agréable odeur, brûlé dans un encensoir d'or. Sa mission ne cesse pas avec la vie terrestre. Elle dure tant que l'homme n'est pas arrivé à sa fin.

Ainsi, les anges présentent les âmes au tribunal de Dieu, et les introduisent dans le ciel. Si la porte leur en est momentanément fermée, ils les accompagnent au purgatoire, où ils les consolent jusqu'au jour de leur délivrance. Quant à celles qu'un orgueil opiniâtre rend jusqu'à la mort indociles à leurs conseils, les princes de la Cité du bien les abandonnent seulement sur le seuil de l'enfer, brûlant séjour pré-

(1) Magna dignitas animarum, ut unaquæque ab ortu nativitatis suæ habeat angelum ad custodiam sui deputatum. Quia cum parvulus in utero matris existit, adhuc est aliquid matris per quamdam colligationem, sicut fructus pendens in arbore, est aliquid arboris; et ideo probabile est quod angelus qui datus est in custodiam matri, custodiat parvulum existentem in utero; sicut qui custodit arborem, custodit fructum. Sed cum separatur a matre, in nativitate, datur particularis angelus. *S. Hier. in Matth.*, c. XVIII; *Vig.*, p. 86.

paré à Satan, à ses anges et à ses esclaves. Comme ils ont présidé au gouvernement du monde, les anges assisteront à son jugement, ils réveilleront les morts et feront la séparation éternelle des élus et des réprouvés (1).

En quittant la Cité du bien, emportons un souvenir qui résume et le but de son existence et les innombrables fonctions des Princes qui la gouvernent. La Cité du bien et les ministères des anges se rapportent à un seul objet : le Verbe incarné ; à un seul but : le salut de l'homme par son union avec le Verbe incarné. Monarque absolu de tous les êtres, créateur de tous les siècles, héritier de toutes les choses du ciel et de la terre, le Verbe incarné est le dernier mot de toutes les œuvres divines, comme le salut de l'homme est le dernier mot de sa pensée. Quoi de plus logique, de plus simple, de plus sublime et de plus lumineux, par conséquent de plus vrai, que cette philosophie du monde angélique, que cette histoire de la Cité du bien (2)!

(1) Angeli eorum semper vident faciem Patris mei qui in cœlis est. *Matth.*, XVIII, 19. — Unaquæque anima dum in corpus mittitur, angelo committitur. *S. Anselm. in Elucidar.* — Angeli tenent curam animarum nostrarum, et iis ab infantia tanquam tutoribus et curatoribus committuntur. *Euseb.,-præp. evang.*, lib. XIII, c. VII. — Ego obtuli orationem tuam Domino. *Tob.*, XII, 12; *Apoc.*, VIII, 3. — Si civitatem civitate vertentes egemus deductoribus, multo magis anima a corpore divulsa, et ad futuram transiens vitam opus habebit vitæ ducibus. *S. Chrys, in Luc.*, XVI, 22 : *concio*, II, *de Lazaro.* — Munia angelorum custodum sunt... post mortem animam in-cœlum deducere; vel si purgatione indigeat, ad Purgatorium comitari, ibique eam subinde consolari, donec ea peracta illam ad cœlum evehat. *Corn. a Lap., in Matth.*, XVIII, 10.

(2) Omnibus (angelis) revelatum est (mysterium Incarnationis) a principio suæ beatitudinis. Cujus ratio est, quia hoc est quoddam generale principium, ad quod omnia eorum officia ordinantur. Omnes enim sunt administratorii spiritus, in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis; quod quidem fit per Incarna-

tionis mysterium. Unde oportuit hoc mysterio omnes a principio communiter edoceri. *S. Th.*, 1 p. q. LVII, art. 5 ad 1.

— Croire que toutes les explications qui précèdent sont le résultat de simples conjectures, plutôt que de connaissances positives, serait une erreur. La science du monde angélique est une science certaine; certaine parce qu'elle est vraie; vraie parce qu'elle est universelle. La révélation, la tradition, la raison même de tous les peuples, la connaissent, l'enseignent et la pratiquent. Comme toutes les autres, elle a été rappelée à sa pureté primitive et développée par Notre-Seigneur, dont les enseignements non écrits sont, au témoignage de saint Jean, infiniment plus nombreux que ceux dont l'Évangile nous a transmis la connaissance. Le plus riche dépositaire de ces précieux enseignements fut Marie, et l'on sait que, mère de l'Église et institutrice des apôtres, l'auguste Vierge a parlé très-savamment des anges, qu'elle connaissait mieux que personne.

A son tour, Paul, qu'on peut appeler l'apôtre des anges, dont il énumère tous les ordres, Paul, ravi au troisième ciel, n'est pas sans avoir rapporté sur la terre une connaissance profonde de ce qu'il avait vu, non pour lui, mais pour l'Église. Son illustre disciple, saint Denis, est, en effet, le premier d'entre les Pères qui ait donné une description détaillée, savante, sublime, du monde angélique. Fondée sur les Écritures et sur le témoignage des autres Pères, cette description est devenue le point de départ des écrivains postérieurs et, en particulier, le guide de l'incomparable saint Thomas, dans sa magnifique étude du monde angélique. Tels sont les canaux par lesquels est descendue jusqu'à nous la connaissance des anges, de leurs hiérarchies, de leurs ordres et de leurs ministères. Quelle science est plus certaine?

CHAPITRE XII

LE ROI DE LA CITÉ DU MAL

Lucifer, le roi de la Cité du mal. — Ce qu'il est d'après les noms que l'Écriture lui donne. — Dragon, Serpent, Vautour, Lion, Bête, Homicide, Démon, Diable, Satan. — Explication détaillée de chacun de ces noms.

Nous venons, d'après l'enseignement universel, d'esquisser le tableau des célestes hiérarchies. Quelle magnificence dans ces créations angéliques! quelle harmonie dans cette grande armée des cieux! quelle admirable variété et en même temps quelle puissante unité dans le gouvernement de la Cité du bien! Si l'homme comprenait, sa vie, supposé qu'il pût vivre, serait une longue extase.

Mais il mourrait de frayeur, s'il pouvait voir de ses yeux le Roi de la Cité du mal, environné de ses horribles princes et de ses noirs satellites. C'est de lui que nous allons nous occuper. Quel est ce Roi de la Cité du mal? quels sont ses caractères? quelle idée devons-nous avoir de sa puissance et de sa haine?

quelle frayeur doit-il nous inspirer? demandons la réponse à Celui qui seul le connaît à fond.

Nommer, avons-nous dit, c'est définir. Définir, c'est exprimer les qualités distinctives d'une personne ou d'une chose. Or, Celui qui ne peut se tromper, en nommant, appelle le Roi de la Cité du mal : Le *Dragon*, le *Serpent*, le *Vautour*, le *Lion*, la *Bête*, l'*Homicide*, le *Démon*, le *Diable*, *Satan*.

Pourquoi tous ces noms différents d'un même être? Parce que Lucifer réunit tous les caractères des bêtes auxquelles il est assimilé; et cela dans un degré tel, qu'ils font de lui un être à part. Un ange, un Archange, le plus beau peut-être des Archanges, devenu en un clin d'œil tout ce qu'il y a de plus immonde, de plus odieux, de plus cruel, de plus terrible dans l'air, sur la terre et dans les eaux : quelle chute! Et cela pour un seul péché! Oh Dieu! qu'est-ce donc que le péché?

Il en est ainsi; ce prince angélique, autrefois si bon, si doux, si resplendissant de lumière et de beauté, l'Écriture l'appelle Dragon, *Draco*, grand Dragon, *Draco magnus*. Dans les livres saints, comme dans le souvenir effrayé de tous les peuples, ce mot désigne un animal monstrueux par sa taille, terrible par sa cruauté, effrayant par sa forme, redoutable par la rapidité de ses mouvements et par la pénétration de sa vue. Animal de terre, de mer, de marais; reptile aux ailes vigoureuses, aux longues rangées de dents d'acier, aux yeux de sang; épouvante de la nature entière : le dragon de l'Écriture et de la tradition est tout cela (1).

(1) *Bellar. in Ps.* 103; *Corn. a Lap. in. Is.* xi, 9, *et passim.*; id. S. Augustin, *sur le dragon, Enarrat. in ps.* 103. n. 9 opp. t. iv, p. 1673.

Sous cette forme ou celle de quelque monstrueux reptile, le démon, maître du monde avant l'Incarnation, se trouve partout. Combien ne voit-on pas de saints fondateurs d'Église, obligés de commencer, en arrivant dans leur mission, par combattre un dragon ; mais un dragon en chair et en os ! En Bretagne, c'est saint Armel, saint Tugdual, saint Efflam, saint Brieuc, saint Paul de Léon. Rome, Paris, Tarascon, Draguignan, (1) Avignon, Périgueux, le Mans, je ne sais combien de lieux en Écosse et ailleurs, furent témoins du même combat. Aujourd'hui encore n'est-ce pas contre le Dragon ou le Serpent adoré, que doivent lutter nos missionnaires d'Afrique ?

Mais ces anciens récits ne sont-ils pas de la *légende?* Ces descriptions, des tableaux d'imagination? Le Dragon a-t-il réellement existé? Nous répondrons, d'abord, que le dragon, avec ses différents caractères, est trop souvent nommé dans les livres saints et même dans toutes les langues anciennes, pour n'être qu'un animal fantastique.

Nous répondrons ensuite que de tout temps et partout, à Babylone comme en Égypte, le démon a préféré la forme de dragon pour s'offrir aux adorations des païens, c'est au point que leurs temples portaient le nom général de *Dracontia*. De plus, cette forme se trouve trop fréquemment à l'origine chrétienne des peuples ; elle est trop bien attestée par la tradition, que nos savants modernes reconnaissent enfin « *quatre fois plus vraie que l'histoire* » pour n'être qu'un symbole du paganisme.

(1) Draguignan, dont le nom même vient de *draco*.
(2) Aug. Thierry.

Nous nous ennuyons, à la fin, d'entendre traiter nos plus glorieux titres de pieuses allégories, ou de récits légendaires. Pas plus dans les luttes des premiers missionnaires contre le serpent en chair et en os, que dans la tentation du Paradis terrestre, nous n'admettons le système de mythe pour base de notre histoire religieuse. Nous croyons à tous ces combats matériels, visibles et palpables, parce que les envoyés de Dieu en avaient besoin pour accréditer leur mission; parce que c'est le témoignage de nos pères dans tous les siècles; parce que l'évolution de tous ces faits s'opère, comme dit Mabillon, dans les habitudes normales du miracle, et parce que l'Église sanctionne ces récits en les faisant passer dans sa prière publique.

Nous répondons enfin que, grâce aux découvertes récentes de la Géologie, l'existence du Dragon ne peut plus être révoquée en doute. A l'égard du dragon, comme de la licorne, dont Voltaire et son école avaient tant plaisanté, la science est venue donner raison à la Bible et à l'antique croyance des peuples.

David parle de la licorne. Aristote décrit l'Oryx (âne indien), qui selon lui n'avait qu'une corne. Pline indique la *Fera Monoceros* (bête fauve à une seule corne). Les historiens chinois citent le Kio-ta-ouan (animal à corne droite), comme habitant la Tartarie. Tous ces témoignages n'arrêtaient pas l'impiété moqueuse du dernier siècle. Cependant ils devaient faire conclure à l'antique existence de la licorne, peut-être même à la découverte de cet animal : vers 1834, cette espérance a été réalisée. Un Anglais résidant aux Indes, M. Hodgson, a envoyé à l'académie de Calcutta la peau et la corne d'une licorne, morte dans la ménagerie du Radjah de Népaul. Depuis, conformé-

ment à l'indication donnée par les historiens chinois, on a découvert, dans le Thibet, une vallée dans laquelle habite l'animal biblique.

Quant au dragon, laissons parler notre plus illustre géologue. « Un genre de reptiles bien remarquable, dit Cuvier, et dont les dépouilles abondent dans les sables supérieurs, c'est le *Mégalosaurus* (grand lézard); il est ainsi nommé à juste titre, car avec les formes des lézards, et particulièrement des *Monitors*, dont il a aussi les dents tranchantes et dentelées, il était d'une taille si énorme, qu'en lui *supposant* les proportions des monitors, il devait passer soixante-dix pieds de longueur : c'était un lézard grand comme une baleine (1). »

Plus loin, Cuvier parle du *Plésiosaurus* (voisin du lézard), et du *Ptérodactylus* (volant avec ses pattes, comme la chauve-souris), espèce de lézards, « armés de dents aigus, portés sur de hautes jambes, et dont l'extrémité antérieure a un doigt excessivement allongé, qui portait *vraisemblablement* une membrane, propre à le soutenir en l'air, accompagné de quatre autres doigts de dimension ordinaire, terminés par des ongles crochus. » Et il ajoute : « Si quelque chose pouvait justifier ces hydres et ces autres monstres dont les monuments du moyen âge (2) ont si souvent répété la figure, ce serait incontestablement ce Plésiosaurus (3). »

En effet, à ce monstre et à ses pareils que manque-

(1) Voyez mes *Recherches sur les ossements fossiles*, t. V, 2e part., p. 343. — M. Buckland l'a découvert en Angleterre, mais nous en avons aussi en France. » *Disc. sur les révol. du globe*, p. 214, édit. in-8; 1830.

(2) Et de tous les peuples anciens.

(3) *Ibid.*, p. 311 et 316.

t-il pour être les *Dragons* de l'histoire? Toutefois, pour leur restituer ce nom, sans conteste, la connaissance positive de certains détails manquait d'abord au grand naturaliste. Leur prodigieuse dimension et leur faculté de voler ne sont encore pour lui que des suppositions et des vraisemblances. Mais voici que, pour la confusion de l'incrédulité, la terre ouvre de nouveau ses entrailles, et les conjectures de Cuvier deviennent des faits palpables. Des fouilles amènent la découverte de gigantesques reptiles. Cuvier les voit et en donne la description suivante : « Nous voici, dit-il, arrivés à ceux de tous les reptiles, et peut-être de tous les animaux fossiles, qui ressemblent le moins à ce que l'on connaît, et dont les combinaisons de structure paraîtraient, sans aucun doute, incroyables à quiconque ne serait pas à portée de les observer par lui-même.

« Le Plésiosaurus avec des pattes de cétacé, une tête de lézard et un long cou, composé de plus de trente vertèbres, nombre supérieur à celui de tous les autres animaux connus, qui est aussi long que son corps, et qui s'élève et se replie *comme le corps des serpents*. Voilà ce que le Plésiosaurus et l'Ichtyosaurus sont venus nous offrir, après avoir été ensevelis pendant plusieurs milliers d'années sous d'énormes amas de pierres et de marbres (1). »

(1) *Recherches*, etc., t. V, p. 245. — « Les yeux de l'Ichtyosaurus étaient d'une grosseur extraordinaire. Leur puissance de vision leur permettait à la fois de découvrir leur proie aux plus grandes distances et de la poursuivre pendant la nuit, ou dans les plus obscures profondeurs de la mer. On a vu des crânes d'Ichtyosaurus, dont les cavités orbitaires avaient un diamètre de 35 à 36 centimètres. Dans la plus grande espèce, les mâchoires armées de dents aïgues, ont une ouverture de près de 2 mètres. « Mangin, *Le monde marin*, 3e par. p. 219. éd. 1865.

Parlant du Ptérodactyle-géant : » Voilà donc, continue le grand naturaliste, un animal qui, dans son ostéologie, depuis les dents jusqu'au bout des ongles, offre tous les caractères classiques des *Sauriens* (Lézards). On ne peut donc pas douter qu'il n'en ait aussi les caractères, dans les téguments et dans les parties molles ; qu'il n'en ait eu les écailles, la circulation... C'était en même temps un animal pourvu de moyens de voler... qui pouvait encore se servir des plus courts de ses doigts pour se suspendre... mais dont la position tranquille devait être ordinairement sur ses pieds de derrière, encore comme celle des oiseaux. Alors il devait aussi, comme eux, tenir son cou redressé et recourbé en arrière, pour que son énorme tête ne rompît pas tout équilibre (1). »

Avec le temps, la démonstration devient de plus en plus éclatante. C'est ainsi qu'en 1862, on a découvert, dans une tranchée du chemin de fer en exécution, près de Poligny, les débris d'un énorme saurien. La dimension des os recueillis est telle, qu'on ne peut assigner à l'animal retrouvé moins de 30 à 40 mètres de longueur (2).

De son côté, le célèbre Zimmermann a publié les dessins de gigantesques fossiles, récemment découverts en Allemagne. Chose remarquable! ces dessins, copie fidèle de la réalité, se rapprochent beaucoup des figures de dragons, conservées chez les Chinois, le peuple le plus traditionnaliste du monde. « On trouve, dit le savant Allemand, les fossiles de lézards de la taille de la plus énorme baleine. A une de ces monstrueuses espèces appartient l'*Hydrarchos* (le

(1) *Recherches,* etc., t. V, p. 245.

(2) *Sentinelle du Jura* et *Annales de phil. chrét.*, septembre 1862, p. 237.

prince des eaux), dont le squelette a 120 pieds de long....., auquel nous joignons un autre monstre qui *paraît justifier toutes les légendes des temps antiques sur les dragons ailés. C'est le Ptérodactylus.*

« Son *patagion*, ou membrane qui sert à voler, se déploie entre le pied de devant et le pied de derrière, de façon à laisser les griffes libres pour saisir la proie. La tête du monstre est presque aussi grande que la moitié du tronc. Sa mâchoire est armée de dents aiguës et recourbées, qui devaient en faire un redoutable ennemi pour les animaux dont il faisait ses victimes (1). »

Que Voltaire et sa génération en prennent leur parti ; il a existé une espèce de monstres amphibies de 100 pieds de longueur et d'une grosseur proportionnée, montés sur de hautes jambes terminées par les griffes du lion, ayant les ailes de la chauve-souris, les écailles du crocodile, les dents du requin, la tête du cachalot, le cou et la queue du serpent : voilà le Dragon.

Et ce dragon, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal! Afin de venger l'Écriture, nous avons cru devoir nous étendre sur le premier nom qu'elle lui donne.

Elle l'appelle Serpent, *Serpens*, vieux Serpent, *Serpens antiquus*. Ce nom convient à Lucifer, et parce que, comme serpent, il est âgé de six mille ans, et qu'une longue pratique le rend on ne peut plus redoutable ; et parce qu'il se servit, pour tenter Ève, du ministère du serpent ; et parce qu'il a toutes les qualités de l'odieux reptile. Serpent par la ruse,

(1) *Le monde av. la créat. de l'homme*., liv. XXXII, p. 4; 1856.

serpent par le venin, serpent par la force, serpent par la puissance de fascination. Telle est cette puissance, qu'il séduit le monde entier : *seducit universum orbem*, en sorte que le culte du démon, sous la forme du serpent, a fait le tour du globe. Les Babyloniens, les Égyptiens, les Grecs, les Romains, tous les grands peuples, prétendus civilisés, de l'antiquité païenne, ont adoré le serpent, comme l'adorent encore aujourd'hui les nègres dégradés de l'Afrique (1).

Et ce serpent, plus affreux que tous les autres, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal!

Elle l'appelle Vautour, Oiseau de proie, *Avis*. Par les régions qu'il habite, par l'agilité de ses mouvements, par l'habileté à découvrir sa proie, par sa promptitude à fondre sur elle, par sa rapidité à l'enlever dans son aire, par la cruauté avec laquelle il lui suce le sang et lui dévore les chairs, le démon est bien un oiseau de proie, un vautour. Et ce vautour, plus cruel que tous les autres, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal (2)!

Elle l'appelle Lion, *Leo*. Comme le Verbe incarné est appelé Lion de la tribu de Juda, *Leo de tribu Juda*, à cause de sa force; l'Écriture a soin d'ap-

(1) *Corn. a Lap., in Gen.* III, 15; et *Dan.* XIV, 22. — Diabolus dictus est serpens, quia cum latenter obrepit, cum per pacis imaginem fallens, occultis accessibus serpit, inde nomen serpentis accepit. Ea est ejus astutia, ea circumveniendi homines latebrosa fallacia, ut asserere videatur noctem pro die, venenum pro salute, desperationem sub obtentu spei, perfidiam sub prætextu fidei, Antichristum sub vocabulo Christi; ut dum verisimilia mentitur, veritatem subtilitate frustretur. Nam transfigurat se in angelum lucis. *S. Cyp., de Prælat. simpl., tract.* III.

(2) Diabolus dicitur *jumentum*, *draco* et *avis* : in eis quos excitat ad luxuriam, jumentum est. In eis quod ad nocendi malitiam inflammat, draco est. In eis quos ad superbiam elevat, avis est. In illis quos pariter luxuria, malitia et superbia polluit, jumentum, draco simul et avis existit. *S. Greg.*, lib. XXXIII *Moral.*, XIV.

peler le démon, Lion rugissant, *Leo rugiens*, Lion toujours en fureur et cherchant une proie, *quœrens quem devoret* (1).

Jamais nom ne fut mieux appliqué. Le lion est le roi des animaux : Lucifer est le prince des démons. Orgueil, vigilance, force, cruauté : tel est le lion et tel est l'ange déchu. Le lion dévore non-seulement quand il a faim, mais surtout lorsqu'il est en colère. Dans Lucifer, la faim et la haine des âmes sont insatiables. Le lion dédaigne les restes souillés de ses victimes. Il n'est sorte d'avanies, quelquefois de mauvais traitements que le démon ne fasse subir à ses esclaves, sans parler des hontes auxquelles toujours il les entraîne.

D'une nature ardente, le lion est libidineux à l'excès (2). Il en est de même du démon, en ce sens qu'il n'omet rien pour pousser l'homme au vice impur. Le lion exhale une odeur pénétrante et désagréable. Le démon répand une odeur de mort. Aussi l'hébreu l'appelle *Bouc;* et l'histoire affirme qu'il prend d'ordinaire la forme de cet animal immonde, pour s'offrir aux regards et aux adorations des évocateurs. Et ce lion rugissant et ce bouc immonde, c'est l'archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal (3) !

Elle l'appelle *Bête*, la bête proprement dite, *Bestia*. Réunissez tous les caractères des différents ani-

(1) Christus vocatur Leo propter fortitudinem; Diabolus ob feritatem. Ille leo ad vincendum; iste leo ad nocendum. *S. Aug.*, serm. XLVI, *de diversis*, n. 2.

(2) Leæna, Teste Aristotele et Plinio, semper gestit ad coitum; nec leone contenta, etiam cum hyena et pardo miscetur : inde enim nascuntur leopardi. *Vid. Corn. a Lapid., in Dan.* VII, 4.

(3) *Corn. a Lapid.*, I *Petr.*, V, 8. — Voir *Rapports de l'homme avec le démon*, par M. Bizouard, 6 vol. in-8.

maux dans lesquels l'Écriture personnifie l'Archange déchu, et vous aurez la bête par excellence : dans un même monstre, la grandeur de la baleine, la gueule et la voracité du requin, les dents, les yeux, les ignobles penchants du crocodile, la ruse et le venin du serpent, l'agilité de l'oiseau de proie, la force et la cruauté du lion. Pour achever le portrait de l'Archange, devenu la Bête, les oracles divins lui donnent sept têtes, symbole énergique de ses redoutables instincts, ou des sept principaux démons qui forment son cortége. Et cette bête, qu'on ne peut se représenter sans pâlir, c'est l'Archange déchu, c'est le roi de la Cité du mal (1)!

Plus encore que les effrayantes qualités dont nous venons d'esquisser le tableau, deux choses le rendent redoutable : sa nature et sa haine. Le lion, le dragon, le serpent et les autres monstres corporels n'ont qu'une puissance limitée. Ils sont sujets à la fatigue, à la faim, à la vieillesse, à la mort, aux lois de la pesanteur et des distances. Éloignés, repus, infirmes, morts, enchaînés ou endormis, ils cessent de nuire. Pur esprit, Satan ne connaît ni fatigue, ni besoin, ni chaînes, ni vieillesse, ni mort, ni sommeil, ni pesanteur, ni distance appréciable à nos calculs (2).

Par son essence même, il a sur le monde de la matière une puissance naturelle. Comme le corps est fait pour être mis en mouvement par l'âme ; ainsi, la création matérielle est, à raison de son infériorité, soumise à l'impulsion des êtres spirituels. Dans sa chute, Satan n'a rien perdu de cette puissance. Elle est telle qu'il peut, du moins en partie, ébranler no-

(1) *Corn. a Lap., Apoc.*, XII, 3.

(2) Angelus in uno instanti potest esse in uno loco, et in alio instanti in alio loco, nullo tempore intermedio existente. *S. Th.*, I, p. 9, 53, art. 3, ad. 3.

tre globe, le bouleverser et en combiner les éléments, de manière à produire les effets les plus étonnants (1).

Si nous en jugeons par celle de notre âme, la puissance de Satan n'a rien qui doive nous étonner. Que ne fait pas l'âme humaine de la création matérielle qu'elle peut atteindre? Et que ne ferait-elle pas, si elle n'était empêchée? Entre ses mains, la matière, même la plus rebelle, est comme un jouet entre les mains d'un enfant. Elle la bouleverse, elle la creuse, elle la découpe, elle la déplace, elle la plonge dans les abîmes de l'Océan; elle la lance dans les airs et la force à s'y tenir debout pendant des siècles. Il n'est pas de forme qu'elle ne lui imprime. Tour à tour elle la rend solide, liquide ou aériforme. Elle la condense, elle la dissout, elle la fait voler en éclats. Avec ses forces combinées, elle produit la foudre qui tue, ou l'électricité qui transporte la pensée avec la rapidité de l'éclair. Qu'elle soit glace, neige, feu, rocher, montagne, plaine, bois, lac, mer ou rivière, elle lui commande avec empire.

Ce que l'âme humaine fait de la matière qu'elle peut atteindre, elle le ferait également du reste du globe. Que dis-je? elle ferait mille fois plus, si elle n'était empêchée par les entraves qui l'attachent au corps et par l'imperfection des instruments dont elle dispose. Tous les jours ses gigantesques pensées attestent que ce n'est pas la force qui lui manque, mais les moyens d'exécution.

(1) Natura corporalis nata est moveri immediate a natura spirituali secundum locum. Licet dæmones possint movere aliquam partem terræ, non sequitur quod possint movere totam terram, quia hoc non esset proportionatum naturæ ipsorum, ut mutent ordinem elementorum mundi. *S. Th.*, I p., q. CX, art. 3, et *De malo*, q. XVI, art. 10, ad 8.

Si la puissance de notre âme sur la matière a des limites qui nous sont inconnues, comment mesurer celle de l'ange, pur esprit, d'une nature bien supérieure à celle de notre âme (1)? Comment, surtout, calculer la puissance du premier des esprits? Or, tel est Satan, le roi de la Cité du mal. « Le premier ange qui pécha, dit saint Grégoire, était le chef de toutes les hiérarchies. Comme il les surpassait en puissance, il les surpassait en lumière (2). »

Pour ne citer qu'un exemple de ce qu'il peut, contentons-nous de rappeler l'histoire de Job. En vue d'éprouver la vertu du saint homme, Dieu permet à Satan d'user contre lui, dans une certaine limite, de la puissance de sa haine. En un clin d'œil, il a condensé les nuages, déchaîné les vents, allumé la foudre, ébranlé la terre, et les bâtiments de Job sont renversés. Ses troupeaux disparaissent, ses enfants périssent. Quelques instants lui ont suffi pour causer toutes ces ruines. Lorsque la permission lui sera donnée, il mettra moins de temps encore à couvrir Job, de la tête aux pieds, d'ulcères purulents, et du plus brillant prince de l'Orient, faire un mendiant solitaire et le patriarche de la douleur.

Plus tard, nous le voyons s'attaquer, sans le connaître, au Fils même de Dieu. Avec la rapidité de l'éclair, il le transporte tour à tour du fond du désert sur le pinacle du temple et sur le sommet d'une montagne.

(1) Hoc ipsum quod anima quodammodo indiget corpore ad suam operationem, ostendit quod anima tenet inferiorem gradum intellectualitatis quam angelus, qui corpori non unitur. I p., q. LXXV, art. 7, ad 2.

(2) Primus angelus qui peccavit, dum cunctis agminibus angelorum prælatus eorum claritatem transcenderet, ex eorum comparatione clarior fuit... Ille qui peccavit fuit superior inter omnes. *Homil.* XXXIV *in Evang.*, et *S. Th.*, I p., q. LXVII, art. 7 et 9.

Là, par un de ces prestiges que nous ne pouvons comprendre, mais qui lui sont familiers, il fait passer devant les yeux du Verbe incarné tous les royaumes de la terre avec leurs splendeurs. Or, ce qu'il était au temps de Job et de la rédemption, le roi de la Cité du mal l'est aujourd'hui. Même nature, par conséquent même puissance et même haine de l'homme et du Verbe fait chair. De là, lui vient un autre nom.

Il est appelé homicide, homicide par excellence, *homicida ab initio*. Homicide toujours, homicide de volonté, homicide de fait, homicide de tout ce qui respire, homicide du corps, homicide de l'âme. Ce nom, il ne le justifie que trop.

Homicide du Verbe. — A l'instant même où le mystère de l'Incarnation lui fut révélé, il devint homicide. Afin de faire échouer le plan divin, il conçut la pensée de tuer le Verbe incarné. Il le tua dans son cœur, et fut homicide devant le Père, devant le Fils, devant le Saint-Esprit, devant le monde Angélique, en attendant de l'être en réalité devant le monde humain (1).

Homicide des Anges. — En les entraînant dans sa révolte, il fut pour eux la cause de la damnation, c'est-à-dire de la mort éternelle. Faire périr, autant que des esprits peuvent périr, des centaines de millions de créatures, les plus heureuses et les plus belles qui soient sorties du néant : quel carnage et quel crime (2) !

Homicide des Saints. Ce qu'il fut dans le Ciel, il

(1) *Rupert, in Joan.*, lib. VIII, n. 242, III.

(2) Lucifer fuit aliis causa damnationis sive mortis æternæ. Unde Christus apud Joan. dicit : *Ille homicida*, scilicet angelorum, quibus fuit causa mortis æternæ, *erat ab initio*, hoc est post initium. *Vig.*, LXXXVII.

l'est sur la terre. Homicide d'Adam, homicide d'Abel, homicide des prophètes, homicide des Justes de l'ancien monde, images prophétiques du Verbe incarné. En eux, c'est lui qu'il persécute, lui qu'il torture, lui qu'il tue. Homicide des apôtres et des martyrs, continuation vivante du Verbe incarné. En eux encore, c'est lui, toujours lui qu'il insulte, qu'il outrage, qu'il flagelle, qu'il déchire, qu'il mutile, qu'il brûle, qu'il tue et qu'il tuera jusqu'à la fin des siècles.

Homicidé de l'homme en général. — C'est lui qui a introduit la mort dans le monde. Pas une agonie dont il ne soit la cause ; pas une goutte de sang versé qui ne retombe sur lui; pas un meurtre dont il ne soit l'instigateur. Les empoisonnements, les assassinats, les guerres, les combats de gladiateurs, les sacrifices humains, l'anthropophagie, viennent de lui. Homicide surtout de l'enfant, image plus parfaite et plus aimée du Verbe : c'est par milliards qu'il faut compter les enfants que Satan a fait immoler à sa haine, chez tous les peuples de l'Orient et de l'Occident, et qu'il continue de faire immoler.

Homicide, non-seulement en poussant l'homme à tuer son semblable, mais en l'excitant à se tuer lui-même. Le suicide est son ouvrage. Nous le montrerons ailleurs en prouvant que le suicide, sur une grande échelle, ne s'est vu dans le monde qu'aux deux époques, où le règne de Satan fut à son apogée. En attendant, citons le témoignage d'un de nos évêques missionnaires. « Que de faits j'aurais à vous raconter pour vous démontrer de plus en plus, si l'on pouvait en douter, la puissance de Satan sur les infidèles. Entre mille, en voici un qui est *ordinaire* en Chine, aussi bien dans le Su-Tchuen qu'ici, en Mandchourie, et qui est attesté par des *milliers* de

témoins. Quand, pour quelque dispute avec sa belle-mère ou avec son mari, pour des coups reçus, des paroles amères, il prend à une femme l'envie de se pendre, et le cas est fréquent en cet empire, *souvent* il n'est pas nécessaire de recourir à la suspension. Cette infortunée s'assied sur une chaise ou sur son khang (sorte d'estrade), se passe au cou le cordon fatal, et celui qui fut homicide dès le commencement se charge du reste.... il serre le nœud. (1). »

Tuer le corps ne lui suffit pas. C'est par l'âme surtout que l'homme est l'image du Verbe incarné, et c'est à l'âme principalement qu'en veut le grand homicide. Son existence n'est qu'une chasse aux âmes : et quel carnage il en fait! Des millions de chasseurs et des millions de bourreaux sont à ses ordres. Partout leurs piéges; partout leurs victimes. La terre est couverte des uns; l'enfer, rempli des autres.

Qu'est-ce que l'idolâtrie, qui a régné et qui règne encore sur la plus grande partie du globe, sinon une immense boucherie d'âmes? Qui en est la cause consommante? Le grand homicide, caché sous mille noms et sous mille formes différentes (2). Au sein même du christianisme, d'où vient la tendance funeste et de plus en plus générale qui pousse tant de millions d'âmes au suicide d'elles-mêmes? Si ce n'est pas du Saint-Esprit, c'est donc encore et toujours de l'éternel Homicide (3). Telle est la guerre acharnée, implacable,

(1) *Annales de la Propag.*, etc., 1857, n. 175, p. 428. Lettre de Monseigneur Vérolles, évêque de Mandchourie.

(2) Causa idololatriæ consummativa fuit ex parte dæmonum, qui se colendos hominibus errantibus exhibuerunt in idolis, dando responsa, et aliqua, quæ videbantur hominibus mirabilia, faciendo. Unde *in Ps.* XCV, dicitur : Omnes dii gentium dæmonia. *S. Th.*, 2a 2ae, q. XCIV, art. 4, corp.

(3) *S. Th.*, I p., q. LXIV, art. 2, corp.; *id.*, *id.*, CXIV, art. 3, corp.;

que Satan fait au Verbe incarné et qui lui mérite le nom d'Homicide. Il en a d'autres encore.

Il est appelé Démon, *Dæmon*. Pour désigner Lucifer, les oracles sacrés disent le Démon, c'est-à-dire le démon le plus redoutable, le Roi des démons. Sa science effrayante des choses naturelles, sa science non moins effrayante de l'homme et de chaque homme, de son caractère, de ses penchants, de ses habitudes, de son tempérament, en un mot de ses dispositions morales, lui ont fait donner ce nom, qui signifie : *intelligent, savant, voyant.* Ne pouvant lire immédiatement dans notre âme, il voit ce qui s'y passe par les fenêtres de nos sens. Nos yeux, notre visage, le ton de notre voix, les mouvements de nos membres, notre démarche, la manière de nous habiller, de nous tenir, de manger, de nous comporter en toutes choses, sont autant d'indices dont il tire des conclusions certaines, pour nous tendre des piéges et nous lancer des traits.

Il est appelé Diable ou plutôt le Diable, *Diabolus*. Odieux entre tous, ce nom signifie calomniateur. Deux choses constituent la calomnie : le mensonge et l'outrage. A ce double point de vue, Lucifer est le calomniateur par excellence.

Au point de vue du mensonge, son nom présente à l'esprit un affreux composé d'hypocrisie, de ruse, de fraude, d'astuce, de tromperie, de malice, de bassesse et d'effronterie. Mentir est sa vie. C'est lui qui a in-

id., Ia 2ae, q. LXXX, art. 4, corp. — Le *Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année* 1860 constate l'augmentation du nombre des prévenus d'outrages *publics* à la pudeur. Ils ont quintuplé de 1826 à 1860, et se sont élevés de 727 à 4,108, et de 1856 à 1860 la progression s'est encore accélérée. Ajoutez que, depuis quarante ans, le nombre des crimes de tout genre a augmenté de plus de 20 p. 1 0!

venté le mensonge, il est le mensonge vivant: *Mendax et Pater mendacii.* Il mentit au ciel, il ment sur la terre; il mentit à Adam, il ment à toute sa postérité. Il ment dans ses promesses, il ment dans ses terreurs; il ment en disant la vérité, car il ne la dit que pour mieux tromper (1). Il ment sur tout, il ment avec audace, il ment toujours, et tous ses mensonges sont des outrages.

A ce nouveau point de vue, il est également digne de son nom. Calomnier, c'est-à-dire outrager et blasphémer le Verbe fait chair; le calomnier dans sa divinité, dans son Incarnation, dans sa véracité, dans sa puissance, dans sa sagesse, dans sa justice, dans sa bonté, dans ses miracles et dans ses bienfaits; calomnier l'Église son épouse; la calomnier dans son infaillibilité, dans son autorité, dans ses droits, dans ses préceptes, dans ses œuvres, dans ses ministres, dans ses enfants; provoquer ainsi la haine et le mépris du Verbe incarné et de tout ce qui lui appartient: telle est, l'histoire le prouve, l'incessante occupation du Roi de la Cité du mal.

Il est appelé Satan, *Satanas.* Ce dernier nom résume tous les autres. Satan veut dire *adversaire, ennemi.* Ennemi de Dieu, ennemi des anges, ennemi de l'homme, ennemi de toutes les créatures; ennemi infatigable, implacable, nuit et jour sur pied, et à qui tous les moyens sont bons; ennemi par excellence qui, réunissant en lui toutes les puissances hostiles avec leur ruse et leur force, les met au service de sa haine : tel est l'Archange déchu.

En présence d'un pareil ennemi, la présomptueuse ignorance peut seule demeurer insouciante et désar-

(1) *S. Th.*, I p., q. LXIV, art. 2. ad. 5.

mée. Autres sont les pensées du génie; autre est sa conduite. Toujours marcher couvert de l'armure divine, qui seule peut le mettre à l'abri des traits enflammés de Satan, est sa sollicitude du jour et sa préoccupation de la nuit.

Faisons notre profit des avertissements qu'une terreur trop justifiée inspirait à saint Augustin : « Quoi de plus pervers, quoi de plus malfaisant que notre ennemi? Il a mis la guerre dans le ciel; la fraude dans le paradis terrestre, la haine entre les premiers frères; et dans toutes nos œuvres il a semé la zizanie. Voyez : dans le manger il a placé la gourmandise; dans la génération, la luxure; dans le travail, la paresse; dans les richesses, l'avarice; dans les rapports sociaux, la jalousie; dans l'autorité, l'orgueil; dans le cœur, les mauvaises pensées; sur les lèvres, le mensonge, et dans nos membres des opérations coupables. Éveillés, il nous pousse au mal; endormis, il nous donne des songes honteux. Joyeux, il nous porte à la dissolution; tristes, au découragement et au désespoir. Pour tout dire d'un seul mot : tous les péchés du monde sont un effet de sa perversité (1). »

Sa haine va plus loin. De même que le Verbe incarné approprie sa grâce à la nature, à la position et aux besoins de chacun; de même Satan, profitant de sa pénétration, diversifie ses poisons, suivant la disposition particulière de chaque âme. Écoutons encore un autre grand génie : « Le rusé Serpent, dit saint Léon, sait à qui il doit présenter l'amour des richesses; à qui les attraits de la gourmandise; à qui

(1) Sed ut brevius loquar, omnia mala mundi sua sunt perversitate commissa. *Serm. comm.*, IV.

les excitations de la luxure ; à qui le virus de la jalousie. Il connaît celui qu'il faut troubler par le chagrin ; celui qu'il faut séduire par la joie ; celui qu'il faut abattre par la crainte ; celui qu'il faut fasciner par la beauté. De tous il discute la vie, démêle les sollicitudes, scrute les affections, et où il voit la préférence de chacun, là il cherche une occasion de nuire (1). »

Tel est Satan, l'Archange déchu, le Roi de la Cité du mal..

(1) Et ibi causas quærit nocendi, ubi quemcumque viderit studiosius. *Serm.* VIII, *de Nativ.*

CHAPITRE XIII

LES PRINCES DE LA CITÉ DU MAL.

Les mauvais anges, princes de la Cité du mal. — Leur hiérarchie. — Les sept Démons assistants du trône de Satan. — Parallélisme des deux Cités. — Nombre des mauvais anges. — Leur habitation : l'enfer et l'air : preuves. — Leurs qualités : l'intelligence.

Leur hiérarchie. — Pour assouvir sa haine contre Dieu et contre l'homme, le Roi de la Cité du mal n'est pas seul. Il commande à des millions d'esprits moins puissants, il est vrai, mais non moins horribles et aussi malfaisants que lui.

Singe de Dieu, *simia Dei,* comme parle saint Bernard, Satan a organisé la Cité du mal sur le plan de la Cité du bien (1). Choisis entre tous, nous avons, dans la Cité du bien, sept anges assistants au trône de Dieu, puissants vice-rois du monde supérieur et du monde inférieur. Et l'Écriture nous montre, dans

(1) Ramené à l'exactitude théologique, ce langage signifie que Satan a profité d'un ordre hiérarchique dont il n'est pas l'auteur, et tourné contre le Verbe incarné ce qui avait été primitivement établi pour sa gloire.

la Cité du mal, sept démons principaux qui environnent Lucifer, dont ils sont comme les premiers ministres et les confidents intimes. Au moyen des sept dons auxquels ils président, les sept anges de Dieu dirigent tous les mouvements de l'humanité vers le Verbe incarné. Les sept anges du Démon, ministres des sept péchés capitaux, font tourner le monde moral vers le pôle opposé, la haine du Verbe. Séraphins de Satan, ils plongent leur intelligence dans la profondeur de sa malice, allument leur haine au foyer de la sienne, et transmettent aux démons inférieurs les ordres du Maître (1).

Dans ces sept démons principaux, opposés aux sept princes angéliques, nous n'avons que le premier trait du parallélisme des deux Cités. Comme parmi les bons anges, il y a parmi les démons une hiérarchie complète ; et, comme la Cité du bien, la Cité du mal a son gouvernement organisé. Qu'il y ait une hiérarchie parmi les démons, l'Écriture ne permet pas d'en douter.

Blasphémateurs du Fils de Dieu, les Juifs ne disaient-ils pas : « C'est par la puissance du Prince des démons qu'il chasse les démons ? » Et ailleurs : « Il chasse les démons par la puissance de Béelzébub, prince des démons. » Ailleurs, encore : « Allez, maudits, dans le feu éternel, qui a été préparé au démon et à ses anges. » Enfin, dans l'Apocalypse :

(1) *Matth.*, XII, 45 ; *Marc.*, XVI, 9 ; *Luc.*, VIII, 2 ; *Apoc.*, XII, 4, etc. Diabolus hostis Dei hisce septem angelis ex adverso opposuit septem dæmones, quos eum septem capitalibus vitiis præfecisse tradit S. Antonius apud Athanasium et Serenus apud Cassianum. *Coll.* VII. c. XIX ; et ex his Serarius. *Tob.* III, 8, quæst. VI. Per septem capita accipe septem nefarios spiritus, quos sancti Patres dæmoni adscribunt. *Corn. a Lap. in Apoc.*, XII, 3.

« Le dragon combattait et ses anges avec lui (1).

Rien de plus clair que ces révélations divines et d'autres qu'on pourrait citer. Mais, si parmi les démons il y a un prince, un roi, un premier supérieur, il y a donc aussi des inférieurs, des lieutenants, des ministres qui exécutent ses ordres. En un mot, il y a une hiérarchie et une subordination parmi les anges déchus.

Saint Thomas en donne la raison. Il dit : « La subordination mutuelle entre les anges, était, avant la chute, une condition naturelle de leur existence. Or, en tombant, ils n'ont rien perdu de leur condition ni de leurs dons naturels. Ainsi, tous demeurent dans les ordres supérieurs ou inférieurs auxquels ils appartiennent. Il résulte de là que les actions des uns sont soumises aux actions des autres, et qu'il existe entre eux une véritable hiérarchie ou subordination naturelle....; mais il ne faut pas croire que les supérieurs soient moins à plaindre que les inférieurs : le contraire est la vérité. Faire le mal, c'est être malheureux; le commander, c'est être plus malheureux encore (2). »

Cornélius a Lapide tient le même langage : « Il en est, dit-il, parmi les démons comme parmi les anges. Les uns sont inférieurs, les autres supérieurs. Ces derniers appartiennent aux hiérarchies les plus élevées et sont d'une nature plus noble; car, après leur chute, les démons ont conservé intacts leurs dons naturels. Ainsi, ceux qui sont tombés de l'ordre des Séraphins, des Chérubins, des Trônes, sont supérieurs à ceux qui sont tombés des ordres inférieurs, les Domina-

(1) *Matth.*, IX, 45; *Luc.*, XI, 15; *Matth.*, XXV, 41; *Apoc.*, XII, 7.
(2) I p., q. CIX, art. 1 et 2, c. et ad. 3.

tions, les Principautés et les Puissances (1). Ceux-ci, à leur tour, sont supérieurs à ceux qui appartiennent à l'ordre des Vertus, des Archanges et des Anges. C'est ainsi que, parmi les soldats révoltés, il y a des porte-étendards, des capitaines, des colonels. Sans eux, l'armée ne peut être mise en rang ni commandée; pas plus qu'un royaume ne peut exister sans ordre et sans subordination. Or, le prince de tous les démons, c'est Lucifer, et le prince de tous les bons anges, saint Michel (2). »

Nous entendrons bientôt les deux princes de la théologie païenne, Jamblique et Porphyre, parlant comme les docteurs de l'Église.

L'existence de la hiérarchie satanique est un second trait de parallélisme entre les deux Cités. Elle en implique un autre. Parmi les bons anges, la première hiérarchie commande à la seconde, et la seconde à la troisième. Ainsi, les démons supérieurs commandent aux inférieurs, de manière à les empêcher de faire ce qu'ils voudraient, ou à les chasser des corps et des créatures qu'ils obsèdent. Fondée sur la supériorité naturelle, par conséquent inamissibles des uns, et sur l'infériorité des autres, cette croyance, fidèlement conservée chez les Juifs, comme nous le voyons par leurs

(1) Comme il est tombé des anges de toutes les hiérarchies, et que les hommes doivent combler le vide qu'ils ont laissé dans le ciel, il y aura des Saints placés parmi les Archanges, les Chérubins et les Séraphins. Entre bien d'autres preuves, on peut citer les révélations faites, plusieurs fois, à sainte Marguerite de Cortone. Saint François d'Assise lui fut montré parmi les Séraphins, occupant un des trônes les plus brillants de la sublime hiérarchie. Elle-même reçut l'assurance d'être admise dans la même hiérarchie, et une de ses compagnes parmi les Chérubins. Vita, etc., per Marchesi, lib. 11. in p. 256, 290, 391, 353, edit. italien. in-8.

(2) Omnium vero dæmonum princeps est Lucifer, sicut angelorum est sanctus Michael. *In Matth.*, IX, 34.

blasphèmes contre les miracles de Notre-Seigneur, a dominé le monde entier et traversé tous les siècles (1).

Pour se garantir ou se délivrer du mauvais vouloir des dieux inférieurs, l'histoire nous montre partout les païens, anciens et modernes, recourant aux dieux supérieurs (2). Au sein même du christianisme, combien de personnes, sous le coup d'un charme ou d'un maléfice, donné par un sorcier, ou, comme on dit aujourd'hui, un *médium*, s'en vont demander leur délivrance à des sorciers ou à des *médiums*, réputés plus puissants, et qui l'obtiennent! Mais, remarque saint Thomas, cette délivrance n'en est pas une. Satan n'agit jamais contre lui-même. Le corps est délivré, mais l'âme devient esclave d'un démon plus puissant. Le mal physique aura disparu, mais le mal moral sera aggravé (3).

Un ordre hiérarchique existe donc entre les anges déchus : c'est une vérité de théologie; de raison et d'expérience. Toute hiérarchie produit une certaine concorde parmi les êtres qui la composent; mais gardons-nous de croire que la concorde des démons prenne sa source dans le respect, les égards, l'amour réciproque de ces êtres malfaisants. Elle a pour principe la haine, et pour but la guerre au Verbe incarné, dans l'Église son épouse, dans l'homme son frère, dans la créature son ouvrage. Hors de là, les démons se haïssent d'une haine

(1) Voir les témoignages de Jamblique et de Porphyre, cités plus bas.

(2) Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo.

(3) Virtute superiorum dæmonum ita dæmones a corporibus hominum expelluntur, quod tamen remanet dominium eorum quantum ad animam; non enim contra regnum suum Diabolus agit. III p., q. XLIII, art. 2, ad 3.

immuable et dont nul ne peut calculer la violence (1).

C'est ainsi qu'on voit les méchants, dont ils sont les inspirateurs et les modèles, unis entre eux lorsqu'il s'agit d'attaquer l'Église ou l'ordre social, se diviser infailliblement après la victoire, s'accuser, se proscrire et se persécuter à outrance. Une nouvelle guerre vient-elle à surgir? Aussitôt les haines particulières se confondent dans la haine commune. Les fuyards rejoignent; l'armée se reforme et demeure unie, jusqu'à ce qu'une nouvelle victoire amène une nouvelle division. Tel est le cercle dans lequel tournent, depuis six mille ans, et les démons et les hommes devenus leurs esclaves.

Leur nombre et leur habitation. — Si, dans les jours mauvais où nous vivons, le nombre de nos ennemis visibles est incalculable, qui peu compter la multitude de nos ennemis invisibles? Bien que les anges tombés soient moins nombreux que les bons anges, toutefois, comme les créatures spirituelles surpassent en nombre presque infini les créatures matérielles, il en résulte que les démons sont incomparablement plus nombreux que les hommes (2).

Expliquant ces paroles de l'Apôtre: *Notre lutte est contre les puissances du mal qui habitent l'air*, saint Jérôme s'exprime ainsi : « C'est le sentiment de tous les docteurs que l'air mitoyen entre le ciel et la terre, et qu'on appelle le vide, est plein de puissances

(1) Concordia dæmonum, qua quidam aliis obediunt, non est ex amicitia quam inter se habeant, sed ex communi nequitia, qua homines odiunt, et Dei justitiæ repugnant. *S. Th.*, I p., q. CIX art. 2, ad 2.

(2) *Plures nobiscum sunt quam cum illis*, IV *Reg.*, VI, 16; quod exponitur de bonis angelis qui sunt nobiscum in auxilium, et de malis qui nobis adversantur. *S. Th.*, I p., q. LXIII, art. 9. — Unde rationabile est quod substantiæ immateriales excedant secundum

ennemies (1). » Mesurez, d'une part, l'étendue et la profondeur de l'atmosphère qui enveloppe notre globe; faites, d'autre part, attention à la ténuité d'un esprit: et, si vous pouvez, calculez l'effrayante multitude d'anges mauvais dont nous sommes environnés.

« Leur nombre est tel, dit Cassien, que nous devons bénir la Providence de les avoir cachés à nos yeux. La vue de leurs multitudes, de leurs terribles mouvements, des formes horribles qu'ils prennent à volonté, lorsque cela leur est permis, pénétreraient les hommes d'une frayeur intolérable. Ou un pareil spectacle les ferait mourir, ou il les rendrait chaque jour plus mauvais. Corrompus par leurs exemples, ils imiteraient leur perversité. Entre les hommes et ces immondes puissances de l'air, il se formerait une familiarité, un commerce qui aboutirait à la démoralisation universelle (2). »

Veut-on savoir ce qu'il y a de profonde philosophie dans les paroles de l'illustre disciple de saint Jean Chrysostome? qu'on se rappelle ce qu'était le monde païen à la naissance du christianisme. Par une foule de pratiques ténébreuses : consultations, évocations, oracles, initiations, sacrifices, le genre humain s'était mis en rapport habituel avec les dieux, c'est-à-dire avec les démons. Sous leur inspiration il avait vulgarisé, par les arts et par la poésie, leurs prestiges, leurs hontes et leurs crimes. Et la terre était deve-

multitudinem substantias materiales, quasi incomparabiliter. *Id.*, *id.*, q. L, art. 3, corp.

(1) Hæc autem omnium Doctorum opinio est, quod aer iste, qui cœlum et terram medius dividens inane appellatur, plenus sit contrariis fortitudinibus. *In ep. ad Eph.*, VI, 12.

(2) Per hoc inter homines et immundos atque aereas potestates fieret noxia quædam familiaritas atque perniciosa conjunctio. IV *Coll.*, VIII, c. XII.

nue un cloaque de sang et de boue : *Similes illis fiant qui faciunt ea.* Que serait-il arrivé si l'homme avait vu de ses yeux les démons eux-mêmes, revêtus de corps aériens, commettant leurs abominations et l'invitant *matériellement* à les imiter ?

La croyance à des myriades d'esprits, dont l'idolâtrie avait fait autant de dieux, est commune aux païens d'aujourd'hui comme aux païens d'autrefois. Les Indiens en comptent *trois cent mille*, et les Japonais *huit cent mille*, qu'ils appellent *Kamis* (1).

Leurs qualités. — Pour être dérobées à nos regards, les légions infernales n'en existent pas moins autour de nous. Pris en particulier, chaque soldat, chaque officier subalterne est moins redoutable que le chef suprême. Telle est néanmoins, la puissance de chaque démon, même de l'ordre le plus inférieur, qu'elle épouvante avec raison quiconque essaye d'en mesurer l'étendue. En effet, la puissance des anges déchus est en raison directe de l'excellence de leur nature. Or, nous le répétons, cette nature, incomparablement supérieure à celle de l'homme, n'a rien perdu de ses prérogatives essentielles. Ces prérogatives sont, entre autres : l'intelligence, l'agilité, la puissance d'agir sur les créatures matérielles et sur l'homme, par mille moyens divers et jusqu'à des limites inconnues : le tout mis au service d'une haine implacable. Un mot sur chacune de ces terribles réalités.

L'intelligence. — Les démons étant de purs esprits, leur intelligence est déiforme. Il faut entendre par là qu'ils connaissent la vérité en un clin d'œil, sans raisonnement, sans effort, en elle-même et dans

(1) *Annal. de la Prop. de la Foi*, 1863, n. 209, p. 508.

toutes ses conséquences. La chute n'a ni supprimé ni amoindri cette prérogative qu'ils tiennent de leur nature. « Les anges, dit saint Thomas, ne sont pas comme l'homme qu'on peut punir en lui ôtant une main ou un pied; êtres simples, on ne peut rien enlever à leur nature. De là cet axiome déjà cité : *Les dons naturels demeurent entiers dans les anges déchus.* Ainsi, leur faculté naturelle de connaître n'a été en rien altérée par leur révolte (1). »

Jusqu'où s'étend cette faculté si redoutable pour nous? Comme l'indique le nom même qu'ils ont porté chez tous les peuples, les *démons,* étant des esprits ou des intelligences pures, connaissent instantanément toutes les choses de l'ordre naturel. Dès qu'ils perçoivent un principe, ils en appréhendent toutes les conséquences spéculatives et pratiques. Ainsi, sur le monde matériel et ses lois, sur les éléments et leurs combinaisons, sur toutes les vérités de l'ordre purement moral : en astronomie, en physique, en géographie, en histoire, en médecine, en aucune science ils ne peuvent se tromper : pour eux

(1) Et ideo dicit Dionysius quod « dona naturalia in eis integra manent. » Unde naturalis cognitio in eis non est diminuta. *S. Th.*, I p., q. LXIV, art. 1, corp. — Les anges, devenus prévaricateurs, furent dépouillés des dons surnaturels, c'est-à-dire de la félicité et de la béatitude dont leur *personne* avait été enrichie par le Créateur; mais ils ne furent nullement privés des facultés constitutives de leur *nature*. Ainsi, dans une armée, lorsque quelques soldats se rendent coupables de certaines fautes, ils sont dégradés, dépouillés de l'uniforme qu'ils ont déshonoré, mis en prison et déclarés indignes du titre de soldat. En un mot ils perdent tous les *priviléges personnels* du soldat ; mais, malgré tout, ils conservent la *nature* d'homme : la même intelligence, la même volonté, les mêmes moyens d'action. Ainsi des démons. Après avoir été, à cause de leur révolte chassés du ciel, ils demeurèrent tels que la création les avait constitués : c'est-à-dire Esprits doués de cette sublime intelligence, de cette force, de cette grande puissance que nous avons vues.

il n'y a d'erreur possible que dans les choses de l'ordre surnaturel (1).

Ici même, ils connaissent beaucoup de choses que nous ignorons; et, parmi celles que nous connaissons, il en est un grand nombre qu'ils connaissent mieux que nous. « Les bons anges, dit saint Thomas, révèlent aux démons une foule de choses relatives aux mystères divins. Cette révélation a lieu toutes les fois que la justice de Dieu exige que les démons fassent certaines choses, soit pour la punition des méchants, soit pour l'exercice des bons. C'est ainsi que, dans l'ordre civil, les assesseurs du juge révèlent aux exécuteurs la sentence qu'il a portée (2). »

Quant à l'avenir, leur connaissance surpasse beaucoup la nôtre. S'agit-il des futurs nécessaires? les démons les connaissent dans leurs causes avec certitude. S'agit-il des futurs contingents qui se réalisent le plus souvent? ils les connaissent par conjecture : comme le médecin connaît la mort ou le rétablissement du malade. Chez les démons, cette science conjecturale est d'autant plus sûre, qu'ils connaissent les causes plus universellement et plus parfaitement; de même que les prévisions du médecin sont d'autant plus certaines qu'il est plus habile. Dans sa partie purement casuelle ou fortuite, l'avenir est

(1) Dæmones in his quæ naturaliter ad rem pertinent, non decipiuntur; sed decipi possunt quantum ad ea quæ supernaturalia sunt. *S. Thom.*, I p., q, LVIII, art. 5, c.

(2) Per sanctos angelos multa de divinis mysteriis dæmonibus revelantur, cum divina justitia exigit ut per dæmones aliqua fiant vel ad punitionem malorum, vel ad exercitationem bonorum; sicut in rebus humanis assessores judicis revelant tortoribus ejus sententiam. *Id.*, q. CIX, art. 4, ad 1.

réservé à Dieul seul (1). Telle est la prodigieuse intelligence des démons et le terrible avantage qu'elle leur donne sur nous.

(1) *S. Thom.*, I p., q, LVII, art. 3, corp.

CHAPITRE XIV

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Agilité des mauvais anges. — Leur puissance. — Remarquable passage de Porphyre.

L'agilité. — L'agilité des démons ne les rend pas moins redoutables que leur intelligence. Pour se transporter d'un lieu dans un autre, il faut à l'homme un temps relativement assez long : des minutes, des heures, des jours et des semaines. Souvent les moyens de transport lui manquent ; d'autres fois la maladie ou la vieillesse l'empêchent de se mouvoir. Pas plus que les bons anges, les démons ne connaissent aucun de ces obstacles. En un clin d'œil, ils se trouvent, à volonté, présents aux points les plus opposés de l'espace. De là, cette réponse de Satan, rapportée dans le livre de Job : « D'où viens-tu, lui demande le Seigneur? » Satan répond : « Je viens de faire le tour du monde : *Circuivi terram.* » Comme il n'y a pas de distance pour les démons, ce qui se passe actuellement au fond de l'Asie, ils peuvent le dire au fond de l'Europe, et réciproquement.

Cette agilité, on le comprend sans peine, est aussi périlleuse pour nous qu'elle est incontestable. Elle

est périlleuse : les démons n'ont pas de moyen plus puissant de jeter l'homme dans l'étonnement, et par l'étonnement d'arriver à la confiance, par la confiance, à la familiarité, à la soumission, au culte même. Elle est incontestable : qui n'admirerait les conseils de Dieu? Naguère, une science suspecte d'origine, jeune d'âge, pauvre de mérites, mais riche de présomption, la géologie venait attaquer la *Genèse*. Dieu a dit à la terre : Ouvre-toi; montre-lui les débris des créatures cachées dans ton sein depuis six mille ans. Et la géologie, battue par ses propres armes, s'est vue obligée de rendre un éclatant hommage au récit mosaïque.

Notre époque matérialiste s'est permis de nier les êtres spirituels et leurs propriétés. Pour la confondre, Dieu lui a réservé la découverte de l'électricité. Grâce à ce mystérieux véhicule, l'homme peut se rendre présent, non-seulement par la pensée, mais par la parole, à tous les points du globe, dans un temps imperceptible. A la vue d'un pareil résultat, comment nier l'agilité des Esprits?

La puissance. — De même que le corps, précisément parce qu'il est corps, est naturellement soumis à l'âme; ainsi le monde visible, à raison de son infériorité, est naturellement soumis au monde angélique. Dès qu'on admet autre chose que la matière, la négation de cette vérité devient une contradiction dans les termes. Or, de la supériorité ou puissance inhérente à leur nature, les démons n'ont rien perdu. Comme celle des bons anges, elle s'étend, sans exception, à toutes les créatures : la terre, l'air,

(1) De là vient que Notre-Seigneur lui-même appelle le Démon le Fort armé, *Fortis armatus*.

l'eau, le feu, les plantes, les animaux et l'homme lui-même, dans son corps et dans son âme. Ils peuvent en varier les effets de mille manières qui étonnent notre raison, comme elles alarment notre faiblesse.

Essentiellement bienfaisante dans les bons anges, cette puissance est essentiellement malfaisante dans les démons. En s'assujettissant par le péché le roi de la création, Lucifer s'est assujetti la création tout entière. A l'homme et au monde il fait sentir sa tyrannie, inocule son venin, communique ses souillures, et, les détournant de leur fin, les change en instruments de guerre contre le Verbe incarné.

Que cette action malfaisante des démons soit réelle, qu'elle soit aussi ancienne que le monde et aussi étendue que le genre humain, nulle vérité n'est plus certaine. La tradition universelle la conserve fidèlement, et l'expérience confirme la tradition. Pas un peuple, même grossièrement païen, qui n'ait admis l'action malfaisante des puissances spirituelles sur les créatures et sur l'homme. Les témoignages authentiques de cette croyance se rèvèlent à chaque page de l'histoire religieuse, politique et domestique de l'humanité. Traiter cela de fable serait folie. Voir des fous partout, c'est être fou soi-même.

Entre mille témoignages, nous nous contenterons de celui de Porphyre. Le prince de la théologie païenne s'exprime ainsi : « Toutes les âmes ont un esprit uni et attaché perpétuellement à elles. Tant qu'elles ne l'ont pas subjugué, elles sont elles-mêmes en beaucoup de choses subjuguées par lui. Lorsqu'il leur fait sentir son action, il les pousse à la colère, il enflamme leurs passions et les agite misérablement. Ces esprits, ces démons pervers et malfaisants, sont invisibles et imperceptibles aux sens de l'homme,

car ils n'ont pas revêtu un corps solide. Tous, d'ailleurs, n'ont pas la même forme, mais ils sont façonnés sur des types nombreux. Les formes qui distinguent chacun de ces esprits, tantôt apparaissent, tantôt restent cachées. Quelquefois ils en changent, et ce sont les plus méchants... leurs formes corporelles sont parfaitement désordonnées.

« Dans le but d'assouvir ses passions, ce genre de démons habite plus volontiers et plus fréquemment les lieux voisins de la terre; en sorte qu'il n'est pas un crime qu'il ne tente de commettre. Mélange de violence et de duplicité, ils ont des mouvements subtils et impétueux, comme s'ils s'élançaient d'une embuscade; tantôt essayant la dissimulation, tantôt employant la violence. Ils font ces choses et d'autres semblables, pour nous détourner de la vraie et saine notion des Dieux, et nous attirer à eux (1). »

Entrant dans le détail de leurs pratiques, le philosophe païen continue et parle comme un Père de l'Église. « Ils se plaisent dans tout ce qui est désordonné et incohérent : ils jouissent de nos erreurs.

(1) Quæcumque animæ conjunctum sibi adhærentemque perpetuo spiritum usque adeo non superant, ut ab eo potius in plerisque omnibus superentur, eæ proinde si quando sese spiritus iracundiæ, et cupiditatum æstus atque impetus effuderit, miserandum in modum jactari solent... Dæmones... improbi ac malefici... nec oculis, nec alio quovis humano sensu attingi omnino possunt. Neque enim aut solidum corpus, aut eamdem omnes formam, sed plures inter seque distinctas figuras præ se ferunt. Porro suo singulæ spiritu certis propriisque notis expressæ imagines modo apparent, modo evanescunt, modo vultum speciemque mutant, ii saltem, qui deteriores sunt.

Atque genus hoc dæmonum, ut in locis terræ vicinioribus cupiditatis explendæ causa libentius frequentiusque versatur, nihil plane sceleris est, quod moliri non soleat... Vehementes ac repentinos ut plurimum impetus habet, insidiisque persimiles, partim ut facilius, partim ut vi, quod sibi propositum est, extorqueat. *Apud Eus. Præp. Ev.*, lib. IV, c. XXII.

L'appât dont ils se servent pour attirer la foule, c'est d'enflammer les passions, tantôt par l'amour des plaisirs, tantôt par l'amour des richesses, de la puissance, de la volupté ou de la vaine gloire. C'est ainsi qu'ils animent les séditions, les guerres et tout ce qui vient à leur suite.

« Ils sont les pères de la magie. Aussi ceux qui, par le secours des pratiques occultes, commettent de mauvaises actions les vénèrent, et surtout leur chef. Ils ont en abondance de vaines et fausses images des choses, et par là ils sont éminemment habiles à faire jouer des ressorts secrets, pour organiser des tromperies. C'est à eux qu'il faut attribuer la préparation des philtres amoureux. C'est d'eux que vient l'intempérance de la volupté, la cupidité des richesses et de la gloire, et par-dessus tout l'art de la fraude et de l'hypocrisie; car le mensonge est leur élément (1). »

Après avoir parlé des princes de la Cité du mal, Porphyre s'occupe de leur roi, qu'il nomme Sérapis ou Pluton. Ici, on croit lire non un philosophe païen, non un Père de l'Église, mais l'Évangile même, tant la tradition est précise sur ce point fondamental. « Nous ne sommes pas téméraires en affirmant que les mauvais démons sont soumis à Sérapis. Notre opinion n'est pas fondée seulement sur les symboles et les attributs de ce dieu, mais encore sur ce fait que toutes les pratiques douées de la vertu d'appeler ou d'éloigner les mauvais esprits s'adressent à Pluton, ainsi que nous l'avons montré dans le premier livre. Or, Sérapis est le même que Pluton (le roi des enfers); et ce qui prouve incontestablement qu'il est le chef des démons, c'est qu'il donne les signes mys-

(1) *Apud Euseb., Præp. Evang.*, lib. IV, c. XXII.

térieux pour les éloigner et les mettre en fuite.

« C'est lui, en effet, qui dévoile à ceux qui le prient, comment les démons empruntent la forme et la ressemblance des animaux, pour se mettre en rapport avec les hommes. De là vient que, chez les Égyptiens, chez les Phéniciens et chez tous les peuples sans exception, experts dans les choses religieuses, on a soin, avant la célébration des mystères sacrés, de rompre les cuirs qui sont dans les temples et de frapper contre terre les animaux. Les prêtres mettent en fuite les démons partie par le souffle, partie par le sang des animaux, partie par la percussion de l'air, afin qu'ayant évacué la place, les dieux puissent l'occuper.

« Car il faut savoir que toute habitation en est pleine. C'est pourquoi on la purifie, en les chassant, toutes les fois qu'on veut prier les dieux. Bien plus, tous les corps en sont remplis ; car ils savourent particulièrement certain genre de nourriture. Aussi, *lorsque nous nous mettons à table, ils ne prennent pas seulement place près de nos personnes, ils s'attachent encore à notre corps. De là vient l'usage des lustrations, dont le but principal n'est pas tant d'invoquer les dieux, que de chasser les démons.* Ils se délectent surtout dans le sang et dans les impuretés, et, pour s'en rassasier, ils s'introduisent dans les corps de ceux qui y sont sujets. Nul mouvement violent de volupté dans le corps, nul appétit véhément de convoitise dans l'esprit, qui ne soit excité par la présence de ces hôtes. Ce sont eux qui contraignent les hommes à proférer des sons inarticulés et à pousser des sanglots, sous l'impression des jouissances qu'ils partagent avec eux (1). »

(1) Improbos dæmones Serapi subditos esse haud temere suspi-

Entre toutes les vérités qui brillent dans ce passage, comme les étoiles au firmament, il en est une que nous ferons remarquer en passant, car nous y reviendrons, c'est la profonde philosophie du *Benedicite*, et la stupidité non moins profonde de ceux qui le dédaignent.

camur : quippe hanc ad opinionem non ejus tantum symbolis et insignibus adducti, sed etiam quod quæcumque vim eos vel conciliandi habent, vel averruncandi, ad Plutonem omnia referuntur, quemadmodum libro primo ostendimus. Atque idem prorsus qui Pluto deus iste est...

Dæmones a sacerdotibus partim spiritu, partim animalium sanguine, partim aeris ipsius percussione abiguntur, ut iis ejectis deus interesse velit. Plenæ siquidem eorum sunt ædes universæ, quas ante propterea ipsis ejiciendis expiant, quoties diis supplicaturi sunt. Quin etiam eorumdem plena sunt corpora, quod certo quodam ciborum genere præcipue delectentur. Itaque accumbentibus nobis non accedunt ipsi modo, sed etiam nostrum ad corpus adhærescunt; quæ causa est quamobrem lustrationes adhiberi consueverint, non utique propter deos potissimum, sed potius ut dæmones recedere atque alio migrare cogantur, etc. *Apud Euseb.*, *Præp. Evang.*, lib. IV, c. XXIII.

CHAPITRE XV

(AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouveau trait de parallélisme entre la Cité du bien et la Cité du mal. — Comme les bons anges, des démons sont députés à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme, à chaque créature. — Remarquables passages de Platon, de Plutarque, de Pausanias, de Lampride, de Macrobe et autres historiens profanes. — Évocations généralement connues et pratiquées. — Évocations des généraux romains : formules. — Nom mystérieux de Rome. Nature et étendue de l'action des démons. — Preuves : l'Écriture, la théologie, l'enseignement de l'Église. — Paroles de Tertullien. — Le Rituel et le Pontifical. — La raison. — Ils peuvent se mettre en rapport direct avec l'homme. — Les pactes, les évocations. — Le bois qui s'anime et qui parle. — Important témoignage de Tertullien. — Consécration actuelle des enfants chinois aux démons.

« Il paraît par les Saintes Lettres, dit Bossuet, que Satan et les anges montent et descendent. Ils montent, dit saint Bernard (1), par l'orgueil, et ils descendent contre nous par l'envie : *Ascendit studio vanitatis, descendit livore malignitatis.* Ils ont entrepris de monter, lorsqu'ils ont suivi celui qui a dit : *Ascendam*, je m'élèverai et je me rendrai égal au Très-Haut. Mais leur audace étant repoussée, ils sont descendus, pleins de rage et de désespoir,

(1) *In Ps. Qui habitat.*, Ser. XII, n. 2.

comme dit saint Jean dans l'*Apocalypse* : O terre! ô mer! malheur à vous, parce que le diable descend à vous, plein d'une grande colère : *Væ terræ et mari, quia descendit diabolus ad vos, habens iram magnam* (1). »

En effet, par un nouveau trait de parallélisme et qui n'est pas le moins redoutable, l'action générale des démons s'individualise comme celle des bons anges. Dans son infinie bonté, Dieu a donné à chaque royaume, à chaque ville, à chaque homme un ange tutélaire, chargé de veiller sur eux et de les diriger vers leur fin dernière, qui est l'amour éternel du Verbe incarné. De même, dans son implacable malice, Satan députe à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme dès qu'ils existent, un démon particulier, chargé de les pervertir et de les associer à sa haine du Verbe incarné (2).

Fondée sur le parallélisme rigoureux des deux Cités, cette délégation satanique est un fait d'histoire universelle. Les païens en avaient une pleine connaissance. Ils savaient qu'à chaque royaume, à chaque ville, comme à chaque individu présidaient des divinités particulières. « De même, disaient-ils, qu'au moment de la naissance des esprits différents se mettent en contact avec les enfants; ainsi, au jour et à l'heure même où s'élèvent les murailles d'une ville, arrive un destin ou un génie dont le gou-

(1) *Apoc.*, XII, 12. — *Bossuet, Ser. sur les SS. anges.*

(2) Sicut enim cuilibet homini a nativitate assignatur a Deo angelus bonus ad custodiam; ita eidem a Lucifero angelus malus ad tentationem. Et sicut cuilibet regno assignatur a Deo angelus bonus ad tutelam, quasi præses; ita eidem a Lucifero assignatur angelus malus præses, qui regni statum turbet et evertat. *Corn. a Lap., in Dan.*, X, 13.

vernement assurera la puissance de la cité. (1) »

Ils connaissaient par leur nom les divinités tutélaires d'un grand nombre de villes. Le protecteur de Dodone était Jupiter; de Thèbes, Bacchus; de Carthage, Junon; de Samos, Junon; de Mycènes, Pluton; d'Athènes, Minerve; de Delphes, centre du monde, Apollon; des forêts de l'Arcadie, Faune; de Rhodes, le Soleil; de Gnide et de Paphos, Vénus: ainsi de bien d'autres (2).

Ils savaient que les dieux prenaient parti pour leurs protégés, les assistaient de leurs oracles et les animaient de leur esprit. Tous les poëtes, tous les historiens, tous les rites religieux déposent de cette croyance. Les victoires, il les attribuaient à la faveur de leurs dieux; les défaites à leur courroux: tant ils étaient convaincus que le monde inférieur est dirigé par le monde supérieur (3).

Ils savaient que les dieux protecteurs étaient présents, dans les temples ou les statues *régulièrement consacrées;* mais que l'évocation les forçait d'en sortir. « Nous savons très-bien, disaient-ils, que le bronze, l'or, l'argent et les autres matières dont nous faisons des statues, ne sont pas par eux-mêmes des

(1) ... Sicut variæ nascentibus, inquit,
Contingunt pueris animæ, sic urbibus adfert
Hora diesque, quum primum mœnia surgunt,
Aut fatum aut genium, cujus moderamine regnent.
Prudent., *Adv. Symmach.*, lib. II.

(2) Dodona est tibi sacrata,
Junoni Samos et Mycena Diti
Undæ Tenaros æquorisque regi;
Pallas Cecropias tuetur arces, etc.
Martial. *Epigram. ad custod. hortor. apud* Ansaldi, *De Romana tutelarium deorum evocatione*, In-8° Oxford, 1765, c. 4, p. 15. — Voir aussi Alexand. ab Alexand. *Lib. Dierum genialium.* C. 4.

(3) Mulciber in Trojam, pro Troja stabat Apollo :
Æqua Venus Teucris, Pallas iniqua fuit, etc.
Ovid. *Trist.* Lib. I, eleg. 2.

dieux, et nous ne les regardons pas comme tels ; mais nous honorons dans les statues ceux que la dédicace sacrée y attire et fait habiter dans des simulacres fabriqués de main d'homme (1). » Dans cette puissante dédicace, comment ne pas voir la parodie de nos rites sacrés, par lesquels une vertu surnaturelle est conférée aux objets bénits?

Si la délicace attirait les dieux dans les statues, l'évocation ou la *désacration* les en faisait sortir (2). Les Romains en particulier, avaient une telle foi à la puissance de l'évocation, qu'ils n'hésitaient pas à lui attribuer l'universalité de leur empire (3). De là, les usages dont nous allons parler.

Chez les différents peuples de l'Orient et de l'Occident, on enchaînait les statues des dieux, afin que l'évocation ne pût les tirer de leur sanctuaire et leur faire abandonner le royaume ou la ville placés sous leur protection. « Les statues de Dédale, dit Platon, sont enchaînées. Quand elles ne le sont pas, elles s'ébranlent et se sauvent ; quand elles le sont, le Dieu demeure à sa place (4). »

Pausanias rapporte qu'il y avait à Sparte une très-vieille statue de Mars, attachée par les pieds. « En l'attachant ainsi, dit le grave historien, les Spartiates

(1) Neque nos æra, neque auri, argentique materias, neque alias, quibus signa conficiunt, eas esse per se deos, et religiosa decernimus numina ; sed eos in his colimus, eosque veneramur quos dedicatio infert sacra, et fabrilibus efficit inhabitare simulacris. Arnob. *adv. Gentes.* VI.

(2) Desacratis igitur evocationis ope simulacris, vacuæ credebantur deorum spiritu, et omni destitutæ virtute illæ sedes. Ansaldi, ibid p. 21.

(3) Voir Minut. Felix, *Octav.* ; et Ansaldi, p. 49.

(4) Dædali signa nisi religata fuerunt, abire et fugam arripere, ubi vero revincta sunt, consistere. *In Menone, apud Philipp. Camerar., Medit. hist.*, par. II, c. IX, p. 13, édit. Francfo., 1650.

avaient voulu avoir ce dieu pour défenseur perpétuel de leurs personnes et de leur république, et, le prenant comme à leurs gages, l'empêcher de jamais déserter leur cause (1). »

Et Plutarque : « Les Tyriens s'empressèrent d'attacher leurs dieux..., lorsque Alexandre vint assiéger leur ville. En effet, un grand nombre d'habitants crurent entendre, en songe, Apollon disant : Ce qui se fait dans la ville me déplaît, et je veux aller chez Alexandre. C'est pourquoi, agissant à son égard, comme à l'égard d'un transfuge qui veut passer à l'ennemi, ils enchaînèrent la statue colossale du dieu, la clouèrent à la base, en l'appelant lui-même Alexandriste (2). »

Homère affirme que les trépieds de Delphes marchaient tout seuls (3). Ces faits et beaucoup d'autres du même genre, prouvent que les païens croyaient à la puissance de l'évocation. Ils ne se trompaient pas. Aussi, ils la pratiquaient souvent : leurs auteurs et les nôtres en font foi (4). Cette croyance universelle explique la conduite de Balac, appelant Balaam pour maudire Israël.

La puissance de l'évocation et les mouvements des statues ou des dieux, se manifestaient surtout, lorsque le peuple, la ville ou le temple étaient menacés de quelque grand malheur. Parlant de certaines calamités publiques : « Des voix terrifiantes, dit Stace, se

(1) *In Menone, apud Philipp. Camerar., Medit. hist.*, pars II, c. x, p. 37.

(2) *In Alexand.*

(3) Iliad., XVIII.

(4) Pline, Hist. lib. 28, c. 9; Festus, *In peregrin*; Virgil. *Æneid. lib.* 2; Macrob., *Saturnal.* III, 9; Horace, *Carmin. lib.* 2, ode 1.; Ovide, *Fast.* 6; Petron. *Satyricon*; Stace, *Thebaid.* Lib. II, v. 8, 10; Claudian., *De Probo et Olibr. coss.*; Tertull. *Apolog.* x; Prudent., lib. 2 *adv. Symmach*; S. Ambr., *epist. ad Valent. adv. Symmach.*; etc.

firent entendre dans les sanctuaires, et les portes des dieux se fermèrent d'elles-mêmes (1). » Et Xiphilin : « On trouva dans le Capitole de grands et nombreux vestiges des dieux qui s'en allaient; et les gardiens annoncèrent que pendant la nuit le temple de Jupiter s'était ouvert de lui-même avec un grand fracas (2). » Et Lampride : « On vit au Forum les pas des dieux qui s'en allaient (3). » Et l'historien Josèphe : « Quelque temps avant la ruine de Jérusalem, on entendit dans le temple une voix qui disait : Sortons d'ici, *migremus hinc*. » Dans l'antiquité païenne le même phénomène eut lieu des milliers de fois (4).

Au témoignage de Lucain, il se produisit dans une des circonstances les plus mémorables de l'histoire romaine. Avant la bataille de Pharsale, Pompée connut que les dieux et les destins de Rome, évoqués par César, l'avaient abandonné (5). »

Il était également connu que les dieux demeuraient immobiles et l'évocation sans effet, si l'on ne prononçait le nom propre, le nom mystérieux de la ville ou du lieu dont on voulait les faire sortir (6).

Cette tradition, commune à l'Orient et à l'Occident, se résume dans un double fait qui illumine toute une face de l'histoire romaine. Macrobe rapporte ce vers

(1) Terrificæque adytis voces, clausæque deorum
Sponte fores. *Thebaid. lib.* 7.

(2) Inventa quoque sunt in Capitolio multa et magna vestigia deorum excedentium; renuntiatumque est a vigilibus ea nocte templum Jovis sua sponte magno cum fragore apertum esse. *In Vitellium.*

(3) Vestigia deorum in Foro visa sunt exeuntium. *In Commod.*

(4) Quod millies factum esse tradidere scriptores. Vid. Bulenger, *De prodigiis veter.* c. 48.

(5) ..... Transisse deos, Romanaque fata
Senserat infelix.
Pharsal. VII. — Tout cela n'était que la contrefaçon anticipée des statues chrétiennes qui ont changé de place.

(6) Spiritus enim nunquam ejiciuntur, nisi nomen loci proprium

de Virgile : « Ils sortirent tous de leurs sanctuaires et de leurs autels abandonnés, les dieux tutélaires de cet empire. » Puis il ajoute : « C'est tout ensemble du fond de la plus haute antiquité romaine et du secret des mystères les plus cachés, qu'est sortie cette parole. En effet, il est constant que toutes les villes sont sous la garde de quelque dieu; et la coutume des Romains, coutume secrète et inconnue du vulgaire, est, lorsqu'ils assiégent une ville dont ils ont l'espoir de s'emparer, d'en évoquer, au moyen d'un charme, *carmen*, les dieux tutélaires. Sans cela, ou ils ne croiraient pas pouvoir prendre la ville, ou ils regarderaient comme un crime d'en faire les dieux prisonniers. Voilà pourquoi les Romains eux-mêmes ont voulu et que la divinité protectrice de Rome, et le nom mystérieux de leur ville, fussent complétement inconnus, même des plus savants. L'évocation qu'ils avaient faite souvent contre leurs ennemis, ils ne voulaient pas qu'une indiscrétion permît à personne au monde de la faire contre eux (1). »

Le nom mystérieux, le nom *magique* de Rome, n'était pas Rome. Quel était-il? Personne aujourd'hui ne le sait. Même chez les Romains, ce nom était à

audiant... et hoc pacto nulla unquam spirituum (Romæ) evocatio fieri potuit. *Camer.*, *ibid.*, c. x, p. 37. — Ainsi, dans la Cité du mal les villes avaient un nom vulgaire connu de tous, et un nom mystérieux, donné sans doute par le démon, et dont la connaissance était confiée, sous de graves peines, à un très-petit nombre d'initiés.

(1) Excessere omnes, adytis arisque relictis,
Dî quibus imperium hoc steterat.

Et de vetustissimo Romanorum more et de occultissimis sacris vox ista prolata est. Constat enim omnes urbes in alicujus dei esse tutela, moremque Romanorum arcanum et multis ignotum fuisse, ut, cum obsiderent urbem hostium eamque jam capi posse confiderent, certo carmine evocarent tutelares deos : quod aut aliter urbem capi posse non crederent, aut, si posset, nefas æstimarent deos habere captivos. Nam propterea ipsi Romani et deum in cujus tutela

peine connu de quelques initiés, à qui il était défendu sous peine de mort de le révéler. Varron, Pline, Solin, nous apprennent, qu'au temps de Pompée, un tribun du peuple, très-érudit, Valérius Soranus, l'ayant un jour prononcé, fut immédiatement mis en croix (1).

» Quant à la formule d'évocation, continue Macrobe, la voici telle que je l'ai trouvée dans le livre cinquième des *Choses cachées*, de Sammonicus Serenus. Lui-même déclare l'avoir puisée dans un très-ancien livre d'un certain Furius. Lorsque le siége est formé, le général romain prononce ce charme évocateur des dieux : « Dieu ou déesse, qui que tu sois, protecteur de ce peuple et de cette ville ; toi surtout à qui la garde de ce peuple et de cette ville a été spécialement confiée, je vous prie, je vous honore, je vous conjure de déserter ce peuple et cette ville ; d'abandonner leurs terres, leurs temples, leurs sacrifices, leurs habitations et de vous en éloigner ; d'oublier ce peuple et cette ville et de répandre sur eux la crainte et l'épouvante ; après être sortis, de venir à Rome, chez moi et chez les miens, et de don-

urbis Roma est, et ipsius urbis latinum nomen ignotum esse voluerunt... Ipsius vero urbis nomen etiam doctissimis ignotum est, caventibus Romanis ne, quod sæpe adversus urbes hostium fecisse se noverant, idem ipsi quoque hostili evocatione paterentur, si tutelæ suæ nomen divulgaretur. *Saturn.*, lib. III, c. IX.

(1) Superque Roma ipsa, cujus nomen alterum dicere, arcanis cæremoniarum nefas habetur, optimaque et salutari fide abolitum enunciavit Valerius Soranus luitque mox pœnas. Non alienum videtur inserere hoc loco exemplum religionis antiquæ, ob hoc maxime silentium institutæ. Namque diva Angerona, cui sacrificatur a. d. 12 calend. januarii, ore obligato obsignatoque simulacrum habet. Plin. *Hist. nat.* lib. III. c. 9. n. III. Voir d'autres détails dans les *Annal. de phil. chr.* Fév. 1865, p. 126 et suiv. Sur l'autorité de Pomponius Flaccus, qui vivait au 3e ou 4e siècle, Pierius et Camérarius ont avancé que le nom mystérieux de Rome était *Valentia*. Mais cela n'est nullement prouvé. Camer. pars. II, c. IX.

ner vos préférences et vos faveurs à notre pays, à nos temples, à nos sacrifices, à notre ville ; d'être désormais mes protecteurs, ceux du peuple romain et de mes soldats, de manière à ce que nous en ayons la preuve certaine. Si vous le faites ainsi, je vous voue des temples et des jeux. »

« En prononçant ces paroles, on offrait des victimes et on interrogeait leurs entrailles sur le succès de l'évocation (1). »

Macrobe dit que c'est au moyen d'un chant, *carmen*, d'où est venu notre mot *enchantement*, qu'on appelait les dieux, c'est-à-dire les démons. Ce *carmen*, qui variait probablement suivant les lieux et les circonstances, était vulgaire parmi les païens. César ne montait jamais en voiture sans prononcer son *carmen*. Dans tous les mystères, dans toutes les fêtes, où l'on se mettait plus directement en rapport avec les esprits, le *carmen* avait lieu. Encore aujourd'hui, les charmeurs de serpents, aux Indes, les *Derviches Tourneurs*, à Constantinople, les *Aissaoua* d'Afrique, que nous avons vus à Paris en 1867, commencent toujours par un chant, espèce de mélodie qui appelle l'esprit, lequel s'empare d'eux et leur fait opérer les prestiges les plus surprenants.

(1) Est autem carmen hujusmodi, quo dii evocantur cum oppugnatione civitas cingitur : SI. DEVS. SI DEA. EST. CVI POPOLVS. CIVITASQVE. (ici le nom de la ville) EST. IN TVLELA. TE. QVE. MAXIME. ILLE. QVI. VRBIS. HVJVS. POPOLI. QVE. TVTELAM. RECEPISTI. PRECOR. VENEROR. QVE. VENIAM. QVE. A. VOBIS. PETO. VT. VOS. POPOLVM. CIVITATEM. QVE. DESERATIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. VRBEM. QVE. EOVRVM. RELINQVATIS. ABSQVE. HIS. ABEATIS. EI. QVE. POPOLO. CIVITATI. QVE. METVM. FORMIDINEM. OBLIVIONEM. INJICIATIS. PRODITI. QVE ROMAM. AD. ME. MEOS. QVE. VENIATIS. NOSTRA. QVE. VOBIS. LOCA. TEMPLA. SACRA. VRBS. ACCEPTIOR. PROBATIOR. QVE. SIT. MIHI. QVE. POPOLO. QVE. ROMANO. MILITIBVS. QVE. MEIS. PRAEPOSITI. SITIS. VT. SCIAMVS. INTELLIGAMVS. QVE. SI. ITA. FECERITIS. VOVEO. VOBIS. TEMPLA. LVDOS. QVE. FACTVRVM. *Macrob.*, *Saturnal.* lib. III, c. IX.

Or, tout ceci est une nouvelle parodie satanique des usages de la vraie religion. Pour n'en citer qu'un exemple : nous lisons que les rois d'Israël, de Juda et d'Edom consultant le prophète Élisée, celui-ci répondit : « Amenez-moi le chanteur ou le musicien. Et comme ce musicien se fut mis à chanter, l'esprit ou la puissance du Seigneur descendit sur Élisée qui prophétisa (1). »

Après la formule d'évocation venait la formule de dévouement. Elle avait pour but de livrer aux dieux ennemis la ville ou l'armée, privée par l'évocation, de ses dieux tutélaires. Plus solennelle que la première, elle était réservée exclusivement aux dictateurs et aux commandants en chef des grands corps d'armée. La voici : « Dieu père, ou Jupiter, ou Mânes, ou vous, de tel autre nom qu'il soit permis de vous appeler, tous remplissez cette ville (le nom de la ville) et son armée, que moi j'ai l'intention de dire, du désir de fuir, de frayeur et de terreur; emmenez les légions qui me sont contraires, l'armée, ces ennemis, et ces hommes, et leurs villes et leurs champs et ceux qui habitent ces lieux, ces régions, ces campagnes, ou ces villes; privez de la lumière supérieure et l'armée des ennemis, les villes et les campagnes de ceux que j'ai l'intention de dire ; afin que ces villes et ces campagnes, les têtes et les âges vous soient dévoués et consacrés, suivant les formules les plus terribles par lesquelles les ennemis ont jamais été dévoués ; et que moi, à ma place, pour moi, en vertu de mon serment et de mon autorité, pour le peuple romain, nos armées et nos légions je donne et dévoue, afin que moi, mon serment

(1) Adducite mihi psaltem. Cunque caneret psaltes, facta est super eum manus Domini, et ait : etc. IV. Reg., c. III, 15.

et mon commandement, nos légions et notre armée, engagés dans cette expédition, soient pleinement sauvegardés. Si vous faites ainsi, de manière que je le sache, l'entende et le comprenne : alors, quel que soit celui qui ait fait ce vœu, le lieu où il l'ait fait, qu'il soit tenu pour bien fait. Je vous le demande par le sacrifice de trois brebis noires, vous, mère des Dieux, et vous, Jupiter (1). »

« Dans les temps anciens, ajoute Macrobe, voici les villes que je trouve dévouées de cette manière : Tonies, Frégelles, Gabies, Véies, Fidène, en Italie ; à l'étranger, outre Carthage et Corinthe, une foule d'armées et de villes ennemies, dans les Gaules, dans les Espagnes, en Afrique, chez les Maures, et chez les autres nations. »

Ainsi, la première opération d'un général romain, quel que fût son nom, Paul-Émile, César ou Pompée, en mettant le siége devant une ville, ou sur le point de livrer bataille, était d'appeler à lui les dieux protecteurs de l'armée ou de la ville ennemie (2). Que di-

(1) DIS. PATER. VE. JOVIS. MANES. SIVE. VOS. QVO. ALIO. NOMINE. FAS. EST. NOMINARE. VT. OMNES. ILLAM. VRBEM. (le nom de la ville). EXERCITVM. QVE. QVEM. EGO. ME. SENTIO. DICERE. FVGA. FORMIDINE. TERRORE. QVE. COMPLEATIS. QVI. QVE. ADVERSVM. LEGIONES. EXERCITVM. EOS. HOSTES. EOS. QVE. HOMINES. VRBES. AGROS. QVE. EORVM. ET. QVI. IN. HIS. LOCIS. REGIONIBUS. QVE. AGRIS. VRBIBVS. VE. HABITANT. ABDVCATIS. LVMINE. SVPERO. PRIVETIS. EXERCITVM QVE. HOSTIVM. VRBES. AGROS. QVE. EORVM. QVOS. ME. SENTIO, DICERE. VTI. VOS. EAS. VRBES. AGROS. QVE. CAPITA. AETATES. QVE. EORVM. DEVOTAS. CONSECRATAS. QVE. HABEATIS. ILLIS. LEGIBVS. QVIBVS. QVANDO. QVE. SVNT. MAXIME. HOSTES. DEVOTI. EOS. QVE. EGO. VICARIOS. PRO. ME. FIDE. MAGISTRATV. QVE. MEO. PRO POPOLO. ROMANO. EXERCITIBVS. LEGIONIBVS. QVE. NOSTRIS. DO. DEVOVEO. VT. ME. MEAM. QVE. FIDEM. IMPERIVM. QVE LEGIONES. EXERCITVM. QVE. NOSTRVM. QVI. IN. HIS. REBVS. GERVNDIS. SVNT. BENE. SALVOS. SIVERITIS. ESSE. SI. HAEC. ITA. FAXITIS. VT. EGO. SCIAM. SENTIAM. INTELLIGAM. QVE. TVNC. QVISQVIS. HOC. VOTVM. FAXIT. VBI. VBI. FAXIT. RECTE. FACTVM. ESTO. OVIBVS. ATRIS. TRIBVS. MATER. TE. QVE. JVPITER. OBTESTOR. *Macrob.*, *Saturnal.*, l. III., c. IX.

(2) « Verrius Flaccus, dit Pline, cite les auteurs qu'il a pour ga-

ront beaucoup de bacheliers en apprenant ce fait, que dix années d'études païennes leur laissent ignorer? Ils souriront peut-être. Mais rire d'un fait n'est pas le détruire. Or, la croyance à la délégation spéciale des démons est un fait qui a pour témoins, pendant mille ans, les Camille, les Fabius, les Scipion, les Paul-Émile, les Marcellus, les César. Ici le rire sied d'autant moins, qu'il ne s'agit ni des Pères de l'Église, ni des saints, ni des hommes du moyen âge, *à la foi simple et naïve;* il s'agit d'hommes que les lettrés regardent comme des êtres presque surhumains, par le sérieux du caractère, par la solidité de la raison, par la maturité des conseils, par la supériorité des talents militaires.

Ajoutons que l'usage de cette évocation décisive ne venait pas d'eux. Les oracles les plus mystérieux l'avaient révélé; toute l'antiquité l'avait pratiqué avec une fidélité constante. D'ailleurs, en y réfléchissant, on voit que cette évocation rentrait à merveille dans la destinée de Rome païenne. Satan voulait Rome pour capitale. Or, qui veut la fin veut les moyens. Il

rants, que dans les siéges des villes, on devait, avant tout, faire évoquer par les prêtres romains le Dieu sous la protection duquel cette ville était placée, et lui promettre qu'il aurait à Rome le même culte et un plus solennel encore; et cette cérémonie sacrée existe encore dans les prescriptions des pontifes, et il est certain *qu'on a caché le nom du Dieu* sous la protection duquel Rome était placée, afin que les ennemis ne pussent en faire autant. Car il n'est personne qui ne craigne d'être victime de ces terribles déprécations. » Verrius Flaccus auctores ponit, quibus credat, in oppugnationibus ante omnia solitum a Romanis sacerdotibus evocari deum, cujus in tutela id oppidum esset; promittique illi eumdem, aut ampliorem apud Romanos cultum. Et durat in pontificum disciplina id sacrum; constatque ideo occultatum, in cujus Dei Roma esset, ne qui hostium simili modo agerent. Defigi quidem diris deprecationibus nemo non metuit. *Hist. nat.* lib. XXVIII, C. 4, n. 4.

est donc très-naturel qu'il ait enseigné aux Romains la manière de désarmer leurs ennemis, c'est-à-dire de les destituer du secours des démons, que lui-même leur avait délégués. Tous les démons subalternes ne devaient-ils pas céder devant les ordres de leur roi; et, en cédant, contribuer à la formation de son empire? Aussi tous manifestaient un grand désir de venir à Rome (1).

Que les Romains aient reconnu l'efficacité de ces terribles formules d'évocation et de dévouement, toute leur histoire le démontre. Sans cela, tous leurs grands hommes les auraient-ils si constamment et si mystérieusement employées? Auraient-ils invariablement attribué leurs victoires à la supériorité des dieux de Rome? Auraient-ils, sous peine de mort, défendu de révéler le nom de la divinité protectrice de leur cité? Par une exception unique dans l'histoire, auraient-ils religieusement apporté à Rome, logé dans des temples somptueux, honoré par des sacrifices et par les jeux du cirque ou de l'amphithéâtre, les dieux des nations vaincues?

Que faisaient les généraux victorieux par toutes ces démonstrations, autrement inexplicables? Ils accomplissaient leurs vœux; ils remerciaient de leur complaisance les dieux des nations vaincues; ils payaient la dette du peuple romain. Celui-ci ne l'ignorait pas. Le fait était si connu, que le poëte le plus populaire de l'empire, interprétant la foi commune, remerciait publiquement Jupiter Capitolin, dont la puissance souveraine avait évoqué les dieux des ennemis et donné la victoire à son peuple (2).

Voilà pour les démons députés aux villes et aux

(1) Ansaldi, p. 26 à 28.

(2) (Virgilius) ut, præter evocationem, etiam vim devotionis

royaumes. La délégation de quelqu'un de ces êtres malfaisants à chaque homme en particulier, n'est ni moins certaine ni moins connue des païens. » Les démons, dit Jamblique, ont un chef qui préside à la génération. A chaque homme il envoie son démon particulier. A peine investi de sa mission, celui-ci découvre à son client et le culte qu'il demande, et son nom, et la manière de l'appeler. Tel est l'ordre qui règne parmi les démons (1). » Ainsi, le démon familier de Pythagore, de Numa, de Socrate, de Virgile et de tant d'autres, dont parle l'histoire, n'est pas une exception. C'est un fait qui n'a d'exceptionnel que l'éclat plus marqué dont il est environné. Par lui-même il révèle l'existence d'un système général, connu du paganisme: comme sur les flancs du Vésuve, la fumarole brûlante, annonce avec certitude le voisinage caché du volcan.

L'enseignement de Jamblique est confirmé par un curieux témoignage de Tertullien. « Tous les biens apportés en naissant, dit ce Père, le même démon qui les envia dans l'origine, les obscurcit maintenant et les corrompt, soit afin de nous en cacher la cause, ou de nous empêcher d'en faire l'usage convenable. En effet, quel est l'homme à qui ne soit pas attaché un démon, oiseleur des âmes, en embuscade sur le seuil même de la vie, ou appelé par toutes les superstitions

ostenderet, in qua præcipue Jupiter, ut diximus, invocatur, ait :

... Ferus omnia Jupiter Argos,
Transtulit. *Macrob.*, *Saturnal.*, l III, c. ix.

(1) Quare et in dæmonibus unus quidam dux eorum, qui circa generationem obtinet principatum. Dæmonem suum ad unumquemque demittit. Postquam igitur adest unicuique suus, tunc et congruum sibi cultum pandit, nomenque suum modumque invocationis suæ proprium patefacit. Hic est ordo dæmonum. *De myst. Ægypt.*, p. 171.

qui accompagnent l'enfantement? Tous ont l'idolâtrie pour sage-femme : *Omnes idololatriâ obstetrice nascuntur.*

« C'est elle qui enveloppe le ventre des mères de bandelettes fabriquées chez les idoles, et qui consacre leurs enfants aux démons. C'est elle qui, pendant l'enfantement, fait offrir les gémissements à Lucine et à Diane. C'est elle qui, pendant toute la semaine, fait brûler de l'encens sur l'autel du Génie de l'enfant: Junon pour les filles, Génie pour les garçons. C'est elle qui, le dernier jour, fait écrire les destins de l'enfant et sous quelle constellation il est né, afin de connaître son avenir. C'est elle qui, dès la déposition de l'enfant sur la terre, fait un sacrifice à la déesse Statina.

« Quel est ensuite le père ou la mère qui ne voue pas aux dieux un cheveu ou toute la jeune chevelure de son fils, qui n'en fait pas un sacrifice pour satisfaire sa dévotion particulière, ou celle de sa famille, ou celle de sa race, ou celle du pays auquel il appartient? C'est ainsi qu'un démon s'empara de Socrate encore enfant, et que des Génies, qui est le nom des démons, sont députés à tous les hommes : *Sic et omnibus genii deputantur, quod dæmonum nomen est* (1). »

L'ange gardien de chaque homme, de chaque royaume, de chaque province, de chaque communauté, n'est pas envoyé au hasard par le roi de la Cité du

(1) *De anima*, c. XXXIX. — La consécration de l'enfant au démon est encore une loi des religions païennes. Pour consacrer leurs enfants à N.-S. et à la sainte Vierge, les mères chrétiennes leur suspendent au cou des médailles, les vouent au blanc ou au bleu. Écoutez ce que font les mères païennes :

Une religieuse française écrit de Pinang, 10 février 1868 : « Nous,

bien; il est choisi en vue des besoins particuliers de l'individu ou de l'être collectif confié à sa sollicitude. C'est ainsi que dans un état bien ordonné, on n'élève pas aux emplois publics les hommes incapables d'en remplir les devoirs. On les donne à ceux qui présentent les capacités, nécessaires au succès de leur mission. Avec une habileté infernale, ici encore Satan contrefait la Sagesse éternelle. Sans doute il ne possède pas, comme Dieu, le pouvoir de lire au fond des cœurs; mais il a mille moyens de connaître, par les signes extérieurs, les dispositions bonnes ou mauvaises de chaque homme, le fort et le faible de chaque peuple; et il députe à l'un et à l'autre le démon qu'il faut pour les perdre.

Il en a de tous les caractères et de toutes les aptitudes, de manière à fomenter chaque passion et surtout la passion dominante. L'Écriture est effrayante,

lisons le *Traité du Saint-Esprit*. Cet ouvrage nous intéresse tout particulièrement. Nous vivons, nous, dans des contrées qui appartiennent au Roi de la cité du mal. Nous sommes entourées de païens; nous voyons de nos yeux les superstitions du paganisme. Que ceux qui refuseraient de croire, viennent ici. Ils verront bien vite la vérité de ce qu'on dit dans ce livre, de l'esclavage des malheureux citoyens de la cité du mal.

« Nous avons souvent la visite de femmes chinoises qui nous amènent leurs petites familles. L'autre jour, une d'elle nous faisait voir un bel enfant de six mois. Il était coiffé d'une calotte en forme de mitre, toute couverte de broderies en or pur, représentant les plus horribles figures d'animaux : — scorpions, serpents, dragons. Celle du diable était au milieu, en diamants. L'enfant avait à son cou d'autres figures suspendues à de grosses chaînes en or aussi. La calotte à elle seule coûtait plus de 500 piastres, 3,000 francs à peu près, et on peut le croire au poids.

« Nous demandâmes à cette femme de qui étaient ces figures. Elle nous répondit tout simplement, que c'étaient de leurs dieux, et que celle du Maître était au milieu. Du reste, nous ne voyons guère de ces petites malheureuses créatures, si petites qu'elles soient, qui ne portent l'effigie du Roi de la cité du mal. »

lorsqu'elle en donne la nomenclature. Elle nomme, entre autres, les Esprits de divination ou pythoniques, *Spiritus divinationis*, séducteurs du monde, révélateurs de secrets et diseurs d'oracles. Les Esprits de jalousie, *Spiritus zelotypiæ*, qui jettent dans les âmes les sentiments de Caïn contre Abel, ou des Juifs contre Notre-Seigneur. Les Esprits de méchanceté, *Spiritus nequam*, qui inspirent toutes les noirceurs. Les Esprits de mensonge, *Spiritus mendacii,* maîtres de l'hypocrisie, négateurs audacieux de la vérité connue, aujourd'hui plus nombreux et plus puissants que jamais.

Les Esprits des tempêtes, *Spiritus procellarum*, à qui le monde est redevable des ouragans, des trombes, des grêles, des naufrages, et des bouleversements physiques, si fréquents surtout dans l'histoire moderne. Les Esprits de vengeance, *Spiritus ad vindictam*, qui, substituant la loi de haine à la loi de charité, allument les guerres, provoquent les rixes et conduisent à l'assassinat sous toutes les formes. Les Esprits de fornication, *Spiritus fornicationis*, qui font de l'innocence leur mets favori. Les Esprits immondes, *Spiritus immundus,* dont l'étude consiste à effacer dans l'homme jusqu'aux derniers vestiges de l'image du Verbe incarné, en le faisant descendre au-dessous de la bête. Des esprits de maladie, *Spiritus infirmitatis*, qui affligent l'homme dans son corps, pendant que leurs confrères tuent son âme ou la déchirent de blessures.

Fondée sur le texte sacré, toute la tradition est unanime à proclamer l'existence de cette guerre individuelle et incessante des Esprits de ténèbres, contre chaque homme et contre chaque créature. Un des témoins les plus compétents, saint Antoine, disait :

« Comme, dans une armée, tous les soldats ne combattent pas de la même façon ni avec les mêmes armes; ainsi, parmi les démons, les rôles sont partagés. Leur malice prend toutes les formes : autant de vertus, autant de genres d'attaques (1). »

Serenus ajoute : « Nous devons savoir que tous les démons n'inspirent pas aux hommes les mêmes passions; mais chaque démon est chargé d'en inspirer une en particulier. Les uns se plaisent dans les immodesties et les souillures de la volupté; les autres, dans les blasphèmes. Ceux-ci sont enclins à la colère et à la fureur; ceux-là aiment la sombre tristesse. Il en est qui préfèrent la bonne chère et l'orgueil. Chacun travaille à jeter son vice favori dans le cœur de l'homme.

« Qu'il y ait dans les esprits immondes autant de passions qu'il y en a dans les hommes, la preuve n'est pas douteuse. L'Écriture ne nomme-t-elle pas les démons qui allument les feux du libertinage et de la luxure, lorsqu'elle dit : *L'Esprit de fornication les séduisit et ils forniquèrent loin de Dieu?* Ne parle-t-elle pas également de démons du jour et de démons de la nuit? Ne signale-t-elle pas parmi eux une variété, qu'il serait trop long de faire connaître en détail? Rappelons seulement ceci : il en est que les Prophètes nomment centaures, lamies, oiseaux de nuit, autruches, hérissons. Les Psaumes en désignent d'autres sous le nom d'aspics et de basilics. L'Évangile en appelle d'autres lions, dragons, scorpions, princes de l'air. Croire que ces noms divers sont donnés au hasard et sans motif serait une erreur. Par les qualités de ces bêtes plus ou moins redoutables, le

(1) Diversa et partita dæmonum nequitia est... atque omnes pro virium facultate diversa contra singulas causas seu virtutes sumpsere certamina. *S. Athan.*, in *Vit. S. Anton.*

Saint-Esprit a voulu nous marquer, dans leur variété infinie, la férocité et la rage des démons (1). »

La même guerre s'étend à toutes les parties du monde visible et à chacune des créatures qui le composent. C'est encore un fait de croyance universelle, fondé sur le parallélisme des deux Cités. Ennemi implacable du Verbe, Satan le poursuit dans tous ses ouvrages. Partout où le Roi de la Cité du bien a placé un de ses anges pour conserver et ennoblir, le Roi de la Cité du mal envoie un de ses satellites pour détruire et corrompre. De là vient que l'antagonisme est dans toutes les parties de la création, et qu'on peut avec assurance affirmer des mauvais anges, ce que les Pères de l'Église, saint Augustin en particulier, disent des bons anges : Il n'y a pas de créature visible en ce monde, qui n'ait un démon spécialement délégué pour la tenir captive, pour la souiller et la rendre hostile au Verbe incarné, et nuisible à l'homme : *Unaquæque res visibilis in hoc mundo angelicam potestatem habet sibi præpositam.*

Comme nous l'avons dit, cette lutte de Satan contre le Verbe rédempteur est, au fond, toute l'histoire de l'humanité. Commencée dans le Ciel, continuée au Paradis terrestre, elle a traversé, sans trêve, tous les siècles anciens. En s'incarnant, le fils de Dieu la trouve plus acharnée que jamais. Lui-même, au désert, la soutient en personne et déclare n'être venu sur la terre que pour détruire l'œuvre du Diable et chasser l'usurpateur. Entré dans la vie publique, il poursuit Satan

(1) Quæ vocabula non sine causa nec fortuito indita illis debemus accipere, sed significatione istarum ferarum, quæ apud nos vel minus noxiæ, vec magis perniciosæ sunt, illorum ferocitates rabiesque distingui. *Collat.* VII, c. XVII ; et *Collat.* XXXII. — En quel sens toutes les passions se trouvent dans les démons, voir S. *Thomas*, I p., q, LXIII, art. 2, corp.

partout, il l'expulse de tous les corps ; et on entend le démon et ses anges lui dire : *Saint de Dieu, nous te connaissons : tu es venu pour nous perdre. Cesse de nous torturer, et si tu ne veux pas nous laisser dans l'homme, laisse-nous du moins passer dans les pourceaux* (1).

Vainqueur par sa mort du Démon, de ses Principautés et de ses Puissances, il les attache à sa croix et, au jour de sa résurrection, les conduit en triomphe en présence du ciel et de la terre. Mais s'il affaiblit l'empire de Lucifer, il ne le détruit pas entièrement. Comme le Seigneur avait laissé au milieu du peuple juif, des populations idolâtres pour exercer sa vertu, le divin Sauveur laisse au démon un certain pouvoir, afin d'éprouver la fidélité du peuple chrétien. Avant de les quitter, il prend soin d'annoncer à ses apôtres, et à ses disciples dans la suite des siècles, qu'ils auraient à continuer contre Satan la guerre que lui-même a victorieusement commencée.

La haine de Satan se manifestera avec une fureur particulière contre les membres du Collége apostolique et surtout contre Pierre, leur chef. *Simon, Simon, Satan vous a demandés pour vous cribler comme le froment : mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne faillît pas* (2). Ils partent pour leur mission, et dès les premiers pas, Pierre rencontre l'ennemi dans la personne d'un apostat, nommé Simon. C'était le *fils aîné de Satan ;* il séduisait le peuple en opérant devant lui d'étranges prodiges, à l'aide des démons. Un jour le magicien s'éleva même dans l'air ; Pierre s'agenouille, il prie : à l'instant les démons abandonnent Simon, et ce premier Pape apprend à Satan quelle

(1) Marc, I, 23 ; Luc, VIII, 32.
(2) Luc, XXII, 31.

puissance il aura à combattre dans tous les autres Pontifes de Rome, successeurs de Pierre.

Paul le reconnaît aussi dans la Pythonisse de Philippes : *Au nom du Fils, lui dit-il, je t'ordonne de sortir de cette jeune fille; et il en sortit à l'heure même* (1). Avec quelle assurance le même apôtre gourmande encore Satan, qui se servait d'Élymas le magicien, pour paralyser son apostolat: *Enfant du Diable, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur? La main de Dieu est sur toi, et tu vas devenir aveugle* (2).

Tous les autres apôtres ont aussi vaincu Satan. Il en fut de même des martyrs; et c'est lui qui pour se venger les fit mourir dans des tourments inouïs jusqu'alors. Supprimez le souffle de Satan dans le martyre des chrétiens, et vous ne le comprendrez plus. Dans cette lutte sanglante, Satan est encore vaincu, mais non découragé. Le voici qui essaye de nouvelles armes. De son souffle homicide, il suscite parmi les chrétiens la division, les schismes, les hérésies. Impossible encore ici d'expliquer, sans la donnée de Satan, ce grand mystère de la haine fraternelle et de l'erreur.

Pour détruire dans les diverses parties du monde les restes du paganisme, Rome envoie des missionnaires, et nous avons vu qu'ils eurent à combattre Satan sous la forme palpable de dragons et de serpents monstrueux. Pour réparer les scandales occasionnés par les schismes et les hérésies, la Providence députe dans les déserts de la haute Egypte des légions d'expiateurs? Là, entre les Antoine, les Pacome, tous les patriarches de la solitude, et Satan,

(1) Act., xvi, 18.
(2) Act., xiii, 10.

commence une guerre à outrance. La vie de saint Antoine est la grande épopée du combat de l'homme contre le démon.

Cette épopée n'est pas finie. Toujours ancienne et toujours nouvelle, chacun de nous en est le héros ou la victime. Il en est de même des créatures qui nous environnent. Plus souvent qu'on ne pense elles sont entre les mains de Satan des instruments de sa haine contre l'homme. Dépositaire de tous les mystères du monde moral et de toutes les traditions vraies de l'humanité, l'Église n'a rien de plus à cœur que de tenir toujours présentes à l'esprit de ses enfants, les redoutables vérités dont une Providence attentive avait pris soin de conserver la connaissance, même aux peuples païens.

« Autrefois, nous dit-elle par la bouche des Pères, les démons trompaient les hommes en prenant différentes formes, et se tenant au bord des fontaines et des fleuves, dans les bois et sur les rochers, ils surprenaient par leurs prestiges les mortels insensés. Mais depuis la venue du Verbe divin, leurs artifices sont impuissants, le signe de la croix suffit pour démasquer toutes leurs fourberies (1). » Signaler la présence de ces êtres malfaisants, là ne se borne pas la sollicitude de l'Église. Grâce à la puissance qui lui a été donnée par le vainqueur même du démon, elle a préparé et remis aux mains de l'homme toutes les armes nécessaires pour chasser l'ennemi ou se préserver, lui et les créatures, de ses perfides attaques.

En effet, « il y a un livre dont nul ne peut, sans abjurer la foi, récuser le témoignage ou décliner la compétence : c'est le Rituel romain, l'organe le plus

(1) *Saint Athan., lib. de Incarnat. Verbi*; voir aussi *Origène* et *saint Aug.*, etc., cités plus haut.

sûr et le plus autorisé de la doctrine orthodoxe, le monument le plus authentique de la tradition. Non-seulement l'existence des démons y est affirmée à chaque page, mais les ruses de Satan, ses manœuvres, ses noires entreprises contre les hommes et contre les créatures, y sont signalées minutieusement, je dirais presque décrites (1). » Nul livre ne fait mieux connaître les princes de la Cité du mal dont l'histoire nous occupe en ce moment; nul ne confirme plus puissamment ce que nous avons dit jusqu'ici et ce que nous dirons encore.

Le Rituel s'ouvre par des exorcismes sur le nouveau-né, qu'on présente au baptême, et sur les éléments qui doivent servir à sa régénération. L'enfant devient homme et les exorcismes continuent. Toutes les créatures, avec lesquelles il va se trouver en contact pendant son pélerinage, sont infectées. Pour chasser le démon, l'Église exorcise l'eau et la bénit. Eau puissante qu'elle conjure ses enfants de garder soigneusement dans leurs demeures, afin d'en répandre sur eux et sur tout ce qui les environne. Dans le même but, elle exorcise et bénit le pain, le vin, l'huile, les fruits, les maisons, les champs, les troupeaux. Enfin, quand l'homme est sur le point de quitter la vie, elle emploie de nouvelles bénédictions, afin de le soustraire aux puissances des ténèbres.

Or, que renferme chaque exorcisme? Il renferme trois actes de foi : acte de foi à l'existence des démons; acte de foi à leur action réelle et permanente, générale et individuelle sur l'homme et sur les créatures; acte de foi sur la puissance donnée à l'Église de chasser l'usurpateur (2).

(1) *Vie du curé d'Ars*, t. I, p. 386.

(2) Diabolus hostis est humanæ salutis, quæ homini per bap-

Et maintenant, s'il y a quelque chose d'étrange, n'est-ce pas l'inattention avec laquelle des chrétiens, soumis cependant d'esprit et de cœur à la sainte Église, passent à côté de ces exorcismes, si clairs, si positifs, sans être frappés des conclusions qu'ils renferment? Aujourd'hui surtout il est nécessaire d'en signaler quelques-unes.

Donc, sans sortir de nos livres liturgiques, veut-on savoir avec certitude quelle est l'action démoniaque sur l'homme et sur le monde, et de quelles manières elle se diversifie? Ouvrons le Rituel, auquel nous joindrons le Pontifical : cet autre monument non moins officiel de la foi catholique, cet autre trésor non moins précieux de toute vraie philosophie. Qu'est-il enseigné dans ces livres?

Il est enseigné que les démons peuvent enlacer l'homme de liens visibles et invisibles, comme un vainqueur peut charger de fers son prisonnier;

Qu'ils peuvent fermer son esprit à l'intelligence des choses divines;

Qu'ils peuvent corrompre l'eau, et y faire paraître des fantômes, ce qui constitue l'hydromancie;

Qu'ils peuvent hanter les maisons, les souiller et en rendre le séjour pénible et dangereux;

Qu'ils peuvent répandre la peste, corrompre l'air, compromettre la santé de l'homme, troubler

tismum acquiritur; et habet potestatem aliquam in hominem ex hoc ipso quod subditur peccato originali, vel etiam actuali. Unde convenienter ante baptismum expelluntur dæmones per exorcismos... Aqua benedicta datur contra impugnationes dæmonum, quæ sunt ab exteriori; sed exorcismus ordinatur contra impugnationes dæmonum quæ sunt ab interiori. *S. Th.*, p. III, q. LXXI, art. 2, corp. et ad. 3. — Il y a quinze cents ans, saint Augustin parlait comme saint Thomas : Parvuli exsufflantur et exorcizantur, ut pellatur ab eis diaboli potestas inimica quæ decepit hominem. *De symb.*, lib. I, c. I, ad. fin.

son repos et le molester de toutes manières ;

Qu'ils peuvent infester non-seulement les lieux habités, mais les lieux solitaires, y répandre la terreur, et en faire le foyer de maladies contagieuses ou le théâtre de molestations inquiétantes ;

Qu'ils peuvent attaquer l'homme dans son corps et dans son âme, fondre sur lui en grand nombre, se présenter à lui sous formes de spectres ou de fantômes ;

Qu'ils peuvent soulever des tempêtes, envoyer des ouragans, des trombes, des grêles, des foudres, en un mot, mettre les éléments au service de leur haine éternelle ;

Qu'ils peuvent prêter à l'homme leur vertu malfaisante, s'emparer de lui, le posséder, communiquer à son esprit des connaissances et à son corps des forces et des aptitudes surhumaines ;

Qu'ils peuvent, enfin, le harceler d'une manière plus terrible dans ses derniers moments ; et, au sortir du corps, disputer à son âme le passage à la bienheureuse éternité (1).

De ces enseignements, puisés aux sources les plus pures, résultent deux choses : la première, la certitude d'une action incessante, générale et particulière des démons sur l'homme et sur les créatures ; la seconde, la possibilité de communications directes, sensibles, *matérielles*, des démons avec l'homme et de l'homme avec les démons. De là, les évocations, les pactes, les obsessions, les possessions, les maléfices, dont l'existence, si souvent attestée par l'histoire ancienne et moderne, sacrée et profane, ne peut être niée sans renoncer à toute croyance divine et humaine.

(1) *Rituel, passim ;* Pontifical, surtout la *bénédiction des cloches.*

D'ailleurs, pour quiconque veut réfléchir, ni la difficulté intrinsèque de ces communications, ni les formes étranges qu'elles peuvent revêtir, ne sont un motif de douter. Notre âme n'est-elle pas en communication permanente avec notre corps ?. Si l'esprit peut communiquer avec la matière, où serait l'impossibilité radicale pour un esprit de communiquer avec un autre esprit? S'agit-il des formes? Les annales du genre humain ne commencent-elles pas par une manifestation démoniaque ? A tous les points de vue, cette manifestation n'est-elle pas une des plus étranges? Cependant elle a été admise par tous les peuples. Il n'en est aucun dont les traditions n'aient conservé le souvenir du fait génésiaque, cause première du mal et de tout mal.

Que dis-je ? cette communication primitive, réelle, palpable de Satan avec l'homme, est un dogme de foi aussi certain que l'Incarnation du Verbe. « Pas de Satan, pas de Dieu, » disait Voltaire. Il faut ajouter : Pas de Satan, pas de chute; pas de chute, pas de Rédemption; pas de Rédemption, pas d'Incarnation; pas d'Incarnation, pas de christianisme; pas de christianisme, pyrrhonisme universel.

Notre but n'est pas d'expliquer en détail l'action sensible et multiforme des princes de la Cité du mal sur l'homme et sur les créatures. On peut la voir dans les savants ouvrages de MM. de Mirville, Des Mousseaux et Bizouard. Toutefois les circonstances actuelles ne permettent pas de passer sous silence certaines manifestations démoniaques, d'autant plus dangereuses qu'on s'efforce d'en nier la véritable cause. Nous voulons parler des communications directes avec les *esprits*, des tables tournantes et autres pratiques, qui, naguère ont mis en émoi l'ancien et le

nouveau monde, qui n'ont jamais cessé et qui aujourd'hui se produisent avec une recrudescence inouïe.

Ce qui nous a le plus étonné à l'apparition de ces phénomènes, c'est l'étonnement général qu'ils ont produit. On dirait que, pour les hommes de ce temps, la raison est frappée d'impuissance, la théologie non avenue, l'histoire muette. Le premier dogme de la raison est que deux maîtres opposés se disputent l'humanité, qui vit nécessairement sous l'empire de l'un, ou sous l'empire de l'autre. A la vue du monde actuel s'émancipant rapidement du règne du christianisme, il était très-facile et très-logique de conclure qu'il retombait avec la même vitesse sous le règne du satanisme.

Or, Satan est toujours le même. En revenant dans le monde, il revient avec tous les attributs de son antique royauté. Oracles, prestiges, manifestations variées, tout le cortége de séductions, signes et instruments de règne, dont il avait rempli le monde ancien, dont il remplit encore le monde idolâtre, devaient nécessairement reparaître dans un monde, redevenu son domaine par l'éloignement du christianisme. La raison dit cela, comme elle dit : Deux et deux font quatre.

Et la théologie? Il y a six cents ans que l'Ange de l'école, exposant la doctrine de l'Église, disait, comme son maître, saint Augustin (1) : « Les démons

(1) Dæmones alliciuntur per varia genera lapidum, herbarum, lignorum, animalium, carminum, rituum, non ut animalia cibis, sed ut spiritus signis, in quantum scilicet hæc eis exhibentur in signum divini honoris, cujus ipsi sunt cupidi. Apud *S. Th.*, I p., q. 115, art. 5, ad. 5. — Frequenter dæmones simulant se esse animas mortuorum ad confirmandum Gentilium errorem, qui hoc credebant. *Id.* q. 117, art. 4, ad. 2. — *Id.*, *id.*, q. LXXXIX, art. 8, ad. 2; *id.*, 2^a 2^{ae}, q. CLXV, art. 2, ad. 3.

sont attirés par certains genres de pierres, de plantes, de bois, d'animaux, de chants et de rites, en tant que signes de l'honneur divin dont ils sont très-jaloux. *Ils se donnent pour les âmes des morts.* Ils apparaissent souvent sous la forme des bêtes qui désignent leurs qualités. Ils disent quelquefois la vérité pour mieux tromper, et descendent à certaines familiarités, afin d'amener les hommes à se familiariser avec eux (1). » Dans ces quelques lignes, que nous développerons plus tard, n'avons-nous pas l'explication, abrégée sans doute, mais exacte de ce qui se passe sous nos yeux? Ainsi parle la théologie.

Et l'histoire? S'agit-il en particulier du bois qui s'anime et qui rend des oracles? c'est un fait démoniaque, dont l'existence, quarante fois séculaire, a pour témoin l'Orient et l'Occident. Quoi de plus célèbre, dans l'histoire profane, que les chênes dodoniques? et quoi de plus avéré? Si, comme on voudrait le prétendre, il est faux que jamais des arbres aient rendu des sons articulés, la croyance soutenue, pendant plusieurs milliers d'années, à ce fait attesté par les hommes les plus graves, accompli au milieu des peuples les plus policés, serait plus incroyable que le fait lui-même. D'ailleurs, n'est-il pas mis hors de doute par le livre où tout est vérité? Qui n'a pas lu dans l'Écriture, les anathèmes lancés contre quiconque dit au bois de *s'animer*, de *se lever*, de *parler*, comme un être vivant? « Malheur à celui qui dit au bois : Anime-toi et lève-toi. Mon peuple a demandé des oracles à son bois ; et son bâton lui a répondu (2). »

(1) *Id.*, I p., q. LXIV, art. 2, ad. 5. — Omnia illa quæ videntur esse venialia, dæmones procurant, ut homines ad sui familiaritatem attrahant, et sic deducant eos in peccatum mortale. I^{a} 2^{ae}, q. LXXXIX, art. 4, ad. 3.

(2) Væ qui dicit ligno : expergiscere et surge. *Habac.*, II, 19. —

Afin de spécifier de plus en plus la question, s'agit-il des *tables tournantes et parlantes?* elles sont connues dès la plus haute antiquité. Sur ce phénomène démoniaque, qui ne peut étonner que l'ignorance, nous avons entre autres le témoignage péremptoire de Tertullien. Dans son immortel *Apologétique*, c'est-à-dire dans un écrit où il ne pouvait rien avancer de contestable, sans compromettre la grande cause des chrétiens, ce Père, né au sein du paganisme et profondément instruit de ses pratiques, nomme en toutes lettres les *tables que les démons font parler*. Ce qu'il y a de plus remarquable, il en parle non comme d'un fait extraordinaire et obscur, mais comme d'une chose habituelle et connue de tout le monde. Sans hésiter, il désigne par leur nom les agents spirituels du phénomène, certain de devenir la risée de l'empire, si, à l'instar de nos prétendus savants, il avait voulu l'expliquer par des fluides.

Le témoignage du grand apologiste est trop précieux pour n'être pas cité en entier. « Nous disons qu'il y a des substances purement spirituelles, et leur nom n'est pas nouveau. Les philosophes connaissent les démons : témoin Socrate lui-même qui attendait l'ordre de son démon, pour parler et pour agir. Pourquoi pas? Puisqu'il avait, l'histoire le rapporte, un démon attaché à sa personne, dès son enfance. Quant aux poëtes, tous savent parfaitement que les démons dissuadent du bien. En effet, leur travail est de détruire l'homme : *Operatio eorum est hominis eversio*. C'est par la perte de l'homme, qu'ils ont inauguré leur malice. Au corps, ils envoient des maladies et de cruels accidents; à l'âme,

Populus meus in ligno suo interrogavit : et baculus ejus annuntiavit ei. *Oseæ*, IV, 12.

des mouvements violents, subits et extraordinaires.

« Pour atteindre la double substance de l'homme, ils ont leur subtilité et leur ténuité. Puissances spirituelles, ils ont toute facilité de demeurer invisibles et insensibles, en sorte qu'ils se montrent plutôt dans leurs œuvres qu'en eux-mêmes. Attaquent-ils les fruits et les moissons? Ils insinuent, dans la fleur, je ne sais quel souffle empoisonné qui tue le germe ou empêche la maturité : comme si c'était l'air vicié par une cause inconnue qui envoie des exhalaisons pestilentielles. C'est par la même contagion latente, qu'ils excitent dans les âmes des fureurs, de honteuses folies, de cruelles voluptés, accompagnées de mille erreurs, dont la plus grande est d'aveugler l'homme au point de procurer au démon, par le sacrifice, son mets favori, la fumée des parfums et du sang.

« Il est une autre volupté dont il est jaloux, c'est d'éloigner l'homme de la pensée du vrai Dieu, par des prestiges menteurs, dont je vais dire le secret. Tout esprit est oiseau : *Omnis spiritus ales est.* Cela est vrai des anges et des démons. En un moment ils sont partout. Pour eux tout le globe est un même lieu : *Totus orbis illis locus unus est.* Ce qui se fait partout, ils le savent aussi facilement qu'ils le disent. Leur volonté est prise pour la divinité, parce qu'on ne connaît pas leur nature. Ainsi, ils veulent passer pour être les auteurs des choses qu'ils annoncent; et, en effet, ils le sont souvent des maux, jamais des biens : *Et sunt plane malorum nonnunquam, bonorum tamen nunquam.* (1) »

Leur célérité naturelle est pour les démons un premier moyen de connaître les choses qui se passent à distance, ou qui sont sur le point d'arriver. Il en

(1) *Apolog.*, c. XXII.

est un autre : c'est la connaissance des dispositions de la Providence, au moyen des prophéties qu'ils entendent lire et dont ils comprennent *naturellement* le sens, beaucoup mieux que nous. Puisant à cette source la notion de certaines circonstances des temps, ils singent la Divinité, en volant l'art de deviner : *AEmulantur divinitatem, dum furantur divinationem.* Pères et fils du mensonge, ils enveloppent leurs oracles d'ambiguité, lorsqu'ils ne veulent pas, ou ne peuvent pas répondre; de manière que, tel que soit l'événement annoncé, ils puissent défendre leurs paroles : Crésus et Pyrrhus en savent quelque chose (1).

« Leur habitation dans l'air, leur voisinage des astres, leur commerce avec les nues, sont encore pour eux un moyen de connaître l'approche des événements physiques : pluies, inondations, sécheresses. A ces connaissances étonnantes ils ajoutent, pour s'attirer le culte de l'homme, un artifice plus dangereux : ils se donnent pour guérir les maladies. Que sont les guérisons qu'ils s'attribuent? Ils commencent par rendre l'homme malade; puis, pour faire croire au miracle, ils prescrivent des remèdes nouveaux et même contraires. L'application faite, ils ôtent le mal qu'ils ont communiqué et font croire qu'ils l'ont guéri (2). »

Pour accréditer la foi à leur puissance et à leur véracité, ils joignent à ces prétendues guérisons des prodiges surprenants. L'histoire du paganisme ancien et moderne en est remplie. Tertullien se contente d'en

(1) L'oracle dit à ce dernier : « Aio te Romanos vincere posse, » ce qui est amphibologique.

(2) Lædunt enim primo, dehinc remedia præcipiunt ad miraculum nova sive contraria; post quæ desinunt lædere et curasse creduntur. *Apol., ubi suprà.*

citer quelques-uns, connus de tout l'empire romain et particulièrement des magistrats auxquels il adresse son *Apologétique*. « Que dirai-je des autres ruses ou des autres forces des esprits de mensonge? L'apparition de Castor et de Pollux, l'eau portée dans un crible, le navire traîné avec une ceinture, la barbe devenue rousse au contact d'une statue: tout cela pour faire croire que les pierres sont des dieux et empêcher de chercher le Dieu véritable (1). »

La puissance des démons sur le monde physique est accompagnée d'une puissance non moins grande sur le monde spirituel. Chose frappante! ils l'exercent aujourd'hui de la même manière qu'au temps de Tertullien. Alors il y avait des *médiums* qui faisaient apparaître des fantômes, qui évoquaient les âmes des morts; qui donnaient le don de la parole à de petits enfants (2); qui opéraient une foule de prestiges en présence du peuple; qui envoyaient des songes et faisaient parler les chèvres et les TABLES: deux sortes d'êtres qui, grâce aux démons, ont coutume de prédire l'avenir et de révéler les choses cachées: *Per quos et capræ et mensæ divinare consueverunt* (3).

(1) Au moment où les Romains gagnaient une bataille en Macédoine, Castor et Pollux, demi-dieux protecteurs des Romains, apparurent à Rome et annoncèrent la victoire. — La vestale Tuscia porta de l'eau dans un panier; sa compagne, la vestale Claudia, traîna au rivage, avec sa ceinture, un navire ensablé dans le Tibre, et portant la statue de Cybèle, la mère des dieux; Domitius, à la barbe blonde, vit sa barbe devenir rouge au contact de la statue de Castor et de Pollux. De là le nom d'*Œnobarbus*, laissé à sa longue et fameuse postérité.

(2) On l'a vu vingt fois, au commencement du dernier siècle, chez les *Camisards ;* lire l'intéressante et très-authentique *Histoire des Camisards*, par M. Blanc.

(3) Porro si et magi phantasmata edunt et sane defunctorum inclamant animas; si pueros in eloquium oraculi eliciunt; si multa miracula circulatoriis præstigiis ludunt; si et somnia immittunt

Telle est la notoriété de tous ces phénomènes, que le grave apologiste les rapporte hardiment, sans phrase, sans précaution oratoire, sans crainte d'exciter un sourire ou de provoquer un démenti, de la part d'un public hostile et moqueur.

Puis il ajoute : « Si la puissance des démons est si grande, lors même qu'ils agissent par des intermédiaires, comment la mesurer lorsqu'ils agissent directement et par eux-mêmes? C'est elle qui pousse les uns à se précipiter du haut des tours; les autres à se mutiler; ceux-ci à se couper le bras et la gorge... il est connu de la plupart que les morts cruelles et prématurées sont l'œuvre des démons (1). »

Le suicide! il ne manquait que ce dernier trait pour compléter la ressemblance entre les phénomènes démoniaques du deuxième et du dix-neuvième siècle. Sous peine de renoncer à la faculté de lier deux idées, il faut donc conclure, en disant avec Tertullien : « La similitude des effets démontre l'identité de la cause : *Compar exitus furoris, et una ratio est instigationis* (2). »

habentes semel invitatorum angelorum et dæmonum assistentem sibi potestatem, per quos et capræ et mensæ divinare consueverunt, etc. *Apol.*, *ubi suprà*.

(1) Quanto magis illa potestas de suo arbitrio et pro suo negotio studeat totis viribus operari, quod alienæ præstat negotiationi... qui sacras turres pervolat; qui genitalia vel lacertos, qui sibi gulam prosecat. *Ibid.* Pluribus notum est dæmoniorum quoque opera et immaturas et atroces effici mortes. *Id.*, *De anima*, c. LVII. — Les prêtres gaulois faisaient tout cela. Les prêtres de Bouddha au Thibet se fendent le ventre. En Afrique et en Océanie, on se coupe les doigts, on se fait des incisions au visage.

(2) Minutius Felix, Arnobe, Athénagore, Lactance, saint Augustin et les autres Pères de l'Église parlent comme Tertullien. (Voir Baltus, *Réponse à l'Histoire des oracles.*) Citons seulement un passage de saint Augustin : Sciendum nobis est quoniam de divinatione dæmonum quæstio est, illos ea plerumque prænuntiare quæ ipsi facturi sunt. Accipiunt enim sæpe potestatem et morbos immittere et ipsum aerem vitiando morbidum reddere... Aliquando autem

non quæ ipsi faciunt, sed quæ naturalibus signis futura prænoscunt, quæ signa in hominum sensus venire non possunt, antepræ-dicant... Aliquando et hominum dispositiones non solum voce prolatas, verum etiam cogitatione conceptas, cum signa quædam ex animo exprimuntur in corpore, tota facilitate perdiscunt, atque hinc etiam multa futura prænuntiant. *De divinat dæmon.*, lib. I. c. v.

CHAPITRE XVI

FIN DU PRÉCÉDENT.

La puissance des démons réglée par la sagesse divine. — Ils punissent et ils tentent. — Ils punissent : preuves, l'Égypte, Saül, Achab. — Aveu célèbre du démon. — Ils tentent : preuves, Job, Notre-Seigneur, saint Paul, les Pères du désert, tous les hommes. — Pourquoi tous ne leur résistent pas. — Imprudence et châtiment de ceux qui se mettent en rapport avec le démon. — Il tente par haine du Verbe incarné.

Nous venons de dire la puissance des démons. Suivant les conseils de son infinie sagesse, Dieu la maintient dans de justes limites (1). Il en résulte que les princes de la Cité du mal, ne peuvent nuire à l'homme et aux créatures dans toute la mesure de leur haine (2). Non-seulement Dieu restreint leur puissance, mais il la dirige; car, comme tout ce qui existe, cette puissance doit, à sa manière, contribuer à la gloire du Créateur.

Sur ce point essentiel dans le gouvernement de la Cité du bien, rappelons l'enseignement précis de la théologie catholique. « Les bons anges, dit saint Thomas, font connaître aux démons beaucoup de choses

(1) Diabolus nulli nocet, nisi acceperit potestatem a Deo. *s. Aug. Enarr. in ps. c.* 12.

(2) Diabolus multa potest virtute suæ naturæ, a quibus tamen prohibetur virtute divina. *S. Th.*, III p., q. XXIX, art. 1, ad 3.

touchant les secrets divins. Ces révélations ont lieu toutes les fois que Dieu exige des démons certaines choses, soit pour punir les méchants, soir pour exercer les bons. Ainsi, dans l'ordre social, les assesseurs du juge notifient aux exécuteurs la sentence qu'il a portée. Afin donc qu'il n'y ait rien d'inutile, dans l'ordre général, pas même les démons, Dieu les fait concourir à sa gloire, en leur donnant la mission de punir le crime, ou en leur laissant la liberté de tenter la vertu (1). »

Et ailleurs : « Les mauvais anges attaquent l'homme de deux manières. La première, en l'excitant à pécher. Dans ce sens ils ne sont pas envoyés de Dieu; mais quelquefois, suivant les conseils de sa justice, Dieu les laisse faire. La seconde, en le punissant et en l'éprouvant : dans ce sens ils sont envoyés de Dieu (2). »

Il faut remarquer qu'à cause de sa haine invétérée contre le Verbe, le démon est naturellement tentateur de l'homme : c'est là son office. Il faut remarquer, de plus, qu'il tente même lorsqu'il est envoyé pour punir. En effet, autre est son intention en punissant, autre celle de Dieu qui l'envoie. Il punit par haine et par jalousie; tandis que Dieu l'envoie pour venger les droits de sa justice (3).

(1) I p., q. CIX, art. 4, ad 1. — Hanc procurationem (exercitationem justi) boni humani conveniens fuit per angelos malos fieri, ne totaliter post peccatum ab utilitate naturalis ordinis exciderent. *Id.*, q. LXIV, art. 4. corp. — Deus permittit Diabolo homines divexare, ut boni probentur, improbi puniantur. *S. Ambros.*, lib. VI *in Luc.*

(2) Mali angeli impugnant homines dupliciter. Uno modo instigando ad peccatum : et sic non mittuntur a Deo ad impugnandum, sed aliquando permittuntur secundum Dei justa judicia. Aliquando autem impugnant homines puniendo : et sic mittuntur a Deo. *Id.*, q. CXIV, art. 1, ad 1.

(3) Dæmones ex malitia sua assumpserunt officium tentandi.

Il faut remarquer, enfin, que cette délégation ou permission divine n'ajoute rien à la puissance naturelle des démons : elle ne fait que la déchaîner et en déterminer l'usage. Par l'intermédiaire des bons anges, Dieu leur indique les lieux et les personnes auxquels ils doivent faire sentir leur redoutable présence, le genre et la limite des châtiments ou des épreuves dont ils sont les ministres. Qui oserait s'élever contre cette conduite de la Sagesse infinie? Dieu n'est-il pas libre de faire, par qui il veut et comme il veut, rendre au méchant suivant ses œuvres, et acheter au juste la couronne qu'il lui réserve?

De cette double fonction de punir et d'éprouver, donnée aux mauvais anges, les preuves abondent dans l'Écriture et dans l'histoire de l'Église. En voici quelques-unes.

Fonction de punir. — C'est par le démon que furent frappés de mort les premiers-nés des Égyptiens, en punition de l'opiniâtreté de ce peuple et de son roi à résister aux ordres de Dieu. Abîme de la justice divine! Les démons avaient, par leurs prestiges, puissamment contribué à l'obstination de l'Égypte, et les démons eux-mêmes sont chargés de l'en punir ! Peut-être même ces esprits malfaisants avaient-ils le pressentiment de ce qui devait arriver. Tant il est vrai qu'en tout ce qu'ils font ils n'ont qu'un but, le mal de l'homme (1).

On lit au premier livre des *Rois :* « Un mauvais esprit venu de la part du Seigneur tourmentait Saül.

Unde Apostolus : Ne forte tentet vos is qui tentat. I, *Thess.*, 3. Ubi Glossa : Hoc est diabolus, cujus officium est tentandi... Missi tamen ad puniendum tentant : et alia intentione puniunt, quam mittantur. Nam ipsi puniunt ex odio, vel invidia ; sed mittuntur a Deo propter ejus justitiam. *Viguier*, p. 91.

(1) *Vig.*, p. 92.

Cet esprit mauvais envoyé de Dieu s'emparait de Saül, et Saül prophétisait (1). » Suivant les commentateurs, l'esprit mauvais dont il s'agit était un démon envoyé de Dieu pour punir Saül. « Le premier roi d'Israël, dit Théodoret, s'étant volontairement soustrait à l'empire du Saint-Esprit, fut livré à la tyrannie d'un démon (2). »

Saint Grégoire ajoute : « Le même esprit est appelé tout à la fois esprit du Seigneur et esprit mauvais : du Seigneur, pour marquer l'investiture d'une juste puissance; mauvais, à cause du désir d'une injuste tyrannie (3). »

Ce texte sacré a cela de précieux qu'il ne prouve pas seulement la délégation divine donnée au démon, mais encore qu'il en détermine l'usage. Saül ne perd ni l'ouïe, ni la parole, ni la santé, comme certains possédés de l'Évangile : autre est la punition réglée par le Souverain juge. En usurpant les fonctions sacerdotales, ce prince avait voulu devenir le voyant d'Israël, et il éprouve des agitations violentes, il voit des fantômes, il tombe dans des accès de fureur; et dans cet état, qui manifeste toujours la présence de l'esprit de désordre, il rend des oracles incohérents (4).

Nous apprenons du même livre qu'un esprit de mensonge est envoyé par le Seigneur pour tromper

(1) I *Reg.*, XVI, 14; XVIII, 10.

(2) Cum divinus recessit Spiritus, locum est sortitus malignus Spiritus; sic cum apostolica gratia Judam reliquisset, in eum ingressus est diabolus. *In hunc loc.*, q. XXXVIII.

(3) Idem spiritus et Domini appellatur et malus : Domini, per licentiam justæ potestatis; malus, per desiderium injustæ potestatis. *Moral.*, lib. II, c. VI.

(4) Pseudoprophetæ agitati a malo spiritu sunt similes furore percitis corybantibus; hoc passus est etiam Saul vexatus a dæmone. *Theodor.*, *ubi supra.*

Achab, roi d'Israël, en punition de son hypocrisie (1). Afin d'abréger : le dernier des livres sacrés, annonçant ce qui doit arriver à la fin des temps, nous montre quatre démons chargés de punir la terre, la mer et leurs habitants ; mais recevant, suivant les interprètes, leur mission de Dieu par le ministère des bons anges (2).

Dans les siècles intermédiaires entre l'Ancien Testament et la consommation du monde, la mission de punir déléguée au démon n'a jamais été suspendue. Comme preuve entre mille, citons seulement un fait célèbre dans l'histoire. Nous disons *célèbre,* puisqu'il a donné lieu à quatre conciles. C'était au siècle de Charlemagne. On faisait une translation solennelle des reliques des saints martyrs Pierre et Marcellin. De nombreux miracles s'opéraient sur leur passage ; mais il y en eut un qui étonna plus que les autres. Une jeune fille possédée fut amenée à un des prêtres pour qu'il l'exorcisât. Le prêtre lui parla latin. Quel fut l'étonnement de la foule, lorsqu'on entendit la jeune fille répondre dans la même langue !

Étonné lui-même, le prêtre lui demanda : « Où as-tu appris le latin ? de quel pays es-tu ? quelle est ta famille ? » Par la bouche de la jeune fille le démon répondit : « Je suis un des satellites de Satan, et j'ai été longtemps portier des enfers. Mais depuis quelques années, nous avons reçu ordre, moi et onze de mes compagnons, de ravager le royaume des Francs. C'est nous qui avons fait manquer les récoltes de blé et de vin, et attaqué toutes les autres productions de la terre qui servent à la nourriture de l'homme. C'est nous qui avons fait mourir les bestiaux par dif-

(1) III *Reg.*, c. ultim.
(2) *Apoc.*, VIII, et *Corn. a Lap., in hunc loc.*

férents genres d'épidémies, et les hommes eux-mêmes par la peste et par d'autres maladies contagieuses. En un mot, c'est nous qui avons fait tomber sur eux toutes les calamités et tous les maux, dont ils souffrent depuis plusieurs années. »

— Pourquoi, lui demanda le prêtre, une pareille puissance vous a-t-elle été donnée? » Le démon répondit : « A cause de la malice de ce peuple et des iniquités de tout genre de ceux qui le gouvernent. Ils aiment les présents et non la justice; ils craignent l'homme plus que Dieu. Ils oppriment les pauvres, demeurent sourds aux cris des veuves et des orphelins et vendent la justice. Outre ces crimes, particuliers aux supérieurs, il y en a une multitude d'autres qui sont communs à tous : le parjure, l'ivrognerie, l'adultère, l'homicide. Voilà pourquoi nous avons reçu ordre de leur rendre suivant leurs œuvres.

— Sors, lui dit le prêtre en le menaçant, sors de cette créature. — « J'en sortirai, répondit-il, non à cause de tes ordres, mais à cause de la puissance des martyrs, qui ne me permettent pas d'y demeurer plus longtemps. » A ces mots il jeta violemment la jeune fille par terre, et l'y tint pendant quelque temps comme endormie. Bientôt il se retira; et la possédée, sortant comme d'un profond sommeil, par la puissance de Notre-Seigneur et par les mérites des bienheureux martyrs, se leva saine et sauve en présence de tous les spectateurs. Une fois le démon parti, il lui fut impossible de parler latin; ce qui montra clairement que ce n'était pas d'elle-même qu'elle parlait cette langue, mais le démon qui la parlait par sa bouche (1).

(1) Nec post exactum a se dæmonem latine loqui potuit, ut pa-

Le bruit de cet événement, accompli en présence d'une multitude de témoins, se répandit partout et ne tarda pas à venir aux oreilles de l'Empereur. Charlemagne était un grand homme, mais non à la manière des pygmées de nos jours qui usurpent ce titre. Charlemagne était un grand homme, parce qu'il était un grand chrétien. Comme tel, il croyait, avec l'Église et le genre humain tout entier, aux démons et à leur puissance sur l'homme et sur les créatures. A la vue du prodige et des fléaux qui désolaient l'empire, il ne dit pas, comme les petits grands hommes d'aujourd'hui : Échenillez, drainez, soufrez : il suffit.

Composant un antidote avec le venin même du serpent, Charlemagne convoque les évêques. De concert avec eux, il ordonne dans tout l'empire trois jours de jeûne et de prières publiques. Comme ce n'est pas assez de guérir le mal, mais qu'il faut en prévenir le retour, le grand Empereur fait assembler quatre conciles sur les différents point des Gaules, afin de pourvoir à la correction des abus et à la réforme des mœurs. Ces conciles furent tenus à Paris, à Mayence, à Lyon et à Toulouse : de sages règlements y furent établis, et après ce *drainage catholique* les fléaux cessèrent et l'abondance revint (1).

Fonction d'éprouver. — Tout le monde connaît l'histoire de Job. Écrite sous l'inspiration de Dieu lui-même, cette histoire est la preuve éternellement péremptoire de la puissance donnée au démon d'éprouver le juste. Grand parmi tous les princes de

lam posset intelligi non illam per se, sed dæmonium per os ejus fuisse locutum. *Labbe, Collect. Concil.*, t. VII, col. 1668.

(1) Edictoque promulgato mandavit, ut ad correctionem morum depravatorum quatuor diversis in locis per Gallias, quatuor diversa concilia Parisiis, Moguntiæ, Lugduni et Tolosæ celebrarent. *Labbe, Coll. concil.*, t. VII, col. 1668.

l'Orient, père d'une belle et nombreuse famille, possesseur paisible d'immenses richesses, patriarche à la foi d'Abraham, Job excite la jalousie de Satan. Le Roi de la Cité du mal demande la permission de le soumettre à l'épreuve. Dieu, qui connaissait l'âme de son serviteur, accorde la permission demandée. Il savait que cet or pur jeté au creuset de la douleur, en sortirait plus brillant ; que le triomphe de la faiblesse humaine aidée de la grâce deviendrait la confusion de Satan, l'admiration des siècles et le modèle de toutes les victimes de l'adversité.

Comme celle de punir, la mission d'éprouver est déterminée par la sagesse divine : le texte sacré nous en fournit encore la preuve. « Le Seigneur dit à Satan : Tout ce que Job possède t'est livré ; mais tu n'étendras pas la main sur sa personne (1). » Nous voyons, en effet, dans ce premier assaut, toutes les possessions de Job impitoyablement frappées et si bien anéanties, que le saint homme peut prononcer en toute vérité le mot de résignation sublime qui, depuis quatre mille ans, retentit à tous les échos du monde : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu j'y rentrerai. Le Seigneur m'avait donné, le Seigneur m'a ôté ; comme il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que le nom du Seigneur soit béni (2). »

Job est dépouillé de tout ; mais la santé lui reste. Malgré la puissance de sa haine, le démon n'a pu faire tomber un cheveu de la tête de sa victime. Furieux de voir que sa malice ne fait que donner à la vertu de Job un éclat qui le confond, Satan revient à la charge : il demande à Dieu la permission de frapper Job dans sa chair. A peine obtenue, le patriarche

(1) *Job.*, I, 12.
(2) *Id.*, 21.

est couvert de la tête aux pieds d'un ulcère de la pire espèce. Avec autant de résignation qu'il a reçu la perte de ses biens, Job accueille la perte de sa santé.

Afin de l'exaspérer et de lui arracher, sinon des blasphèmes, du moins un murmure, Satan emploie contre l'héroïque patriarche le dernier des êtres chéris qui lui reste. Complice de l'esprit mauvais, la femme de Job lui dit : Maudis celui qui te frappe. Job répond en le bénissant (1). C'en est fait, l'épreuve est finie; Satan est confondu; le triomphe du juste complet. Devenu l'admiration des anges et des hommes, Job n'a plus qu'à attendre les bénédictions divines, récompense de sa victoire.

Sans parler de la tentation de Notre-Seigneur au désert, nous trouvons dans le Nouveau Testament une mission semblable donnée au démon, à l'égard de saint Paul. Écoutons le grand Apôtre: « Et de peur que la grandeur de mes révélations ne m'enorgueillît, il m'a été donné l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan, chargé de me souffleter. C'est pourquoi, trois fois j'ai demandé au Seigneur de l'éloigner de moi, et il m'a dit: Ma grâce vous suffit; car la vertu se perfectionne dans l'infirmité (2). » Remarquons-le bien, saint Paul ne dit pas : Un ange de Satan me soufflette; mais il dit :» Un ange de Satan m'a été donné, *datus est mihi*, pour me souffleter. » Cet ange, ajoutent les commentateurs, n'est pas autre chose qu'un démon à qui Dieu permit de tenter la chasteté du grand Apôtre, comme il avait permis à Satan lui-même de tenter la patience de Job (3).

(1) *Job*, II, 7-10.
(2) II *Cor.*, XII, 7, 8.
(3) Datus est non a diabolo, sed a Deo; non quod Deus tentationis sit auctor, sed quia diabolo, tentare Paulum parato, id per-

Mais pourquoi saint Paul appelle-t-il *soufflets*, et non simplement *tentations*, les attaques que lui fait subir l'ange de Satan? Le voici : à l'égard des saints, les tentations de la chair produisent l'effet d'un soufflet appliqué sur la joue. Elles ne les blessent pas, mais elles leur font monter la rougeur au visage et éprouver les salutaires douleurs de l'humiliation. Plus la sainteté est grande, plus l'humilité doit être profonde, *quanto magnus es, humilia te in omnibus.* Quoi de plus conforme aux sages conseils de Dieu sur ses élus, que Paul, élevé au troisième ciel, fût sans cesse rappelé au sentiment de sa faiblesse et de son néant, par le démon le plus propre à l'humilier ! « Ce moniteur, dit saint Jérôme, fut donné à Paul pour réprimer en lui l'orgueil; de même qu'on place derrière le triomphateur, sur son char, un esclave chargé de lui redire sans cesse : Souviens-toi que tu es homme (1). »

Paul a compris l'intention paternelle de son divin Maître. Athlète généreux, il ceint ses reins au combat, et, assuré que l'épreuve tournera à la honte de son ennemi, il s'écrie : « Eh bien! je me glorifierai avec bonheur de mes soufflets, de mes humiliations, de mes infirmités; plus la lutte sera vive, plus grand sera l'éclat de la force divine qui combat en moi (2). »

En effet, l'Orient et l'Occident, Jérusalem, Athènes, Rome, voient passer l'infatigable combattant. Malgré son importun moniteur, il marche de victoire en victoire, jusqu'au jour où, le démon à jamais con-

misit, idque tantum in specie et materia libidinis, ad eum humiliandum. *Corn. a Lap., ibid.*

(1) Hic monitor Paulo datus est ad premendam superbiam; uti in curru triumphali triumphanti datur monitor suggerens : Hominem te esse memento. *Ep.*, xxv, *ad Paulam, de obitu Blœsillæ.*

(2) II *Cor.*, xii, 9.

fondu, Paul entonne l'hymne de la délivrance et du triomphe éternel : « J'ai combattu un bon combat; j'ai achevé ma course; il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice (1). »

L'histoire de l'Église offre mille exemples éclatants de la même délégation, ou permission divine donnée aux démons. Pour n'en citer qu'un seul, est-il rien de plus célèbre que les tentations de saint Antoine et des Pères du désert? Veut-on voir briller de tout son éclat une de ces belles harmonies, qu'on rencontre à chaque instant dans les conseils de Dieu? il faut se reporter aux circonstances de ces luttes formidables.

On était au milieu du troisième siècle. La guerre contre l'Église allait devenir la plus affreuse mêlée, disons mieux, la plus horrible boucherie que le monde eût encore vue. D'un bout de l'empire à l'autre, allait retentir le cri sanguinaire : Les chrétiens au lion, *christianos ad leonem!* et des milliers de jeunes enfants, de vierges timides, de faibles femmes allaient descendre dans les amphithéâtres et lutter corps à corps avec les bêtes féroces et avec les ministres de Satan, plus féroces que les bêtes.

A ce moment précis, Dieu fait partir pour les saintes montagnes de la Thébaïde de nouveaux Moïses. « Dévoués tout entiers au service de Dieu, dit Origène, et dégagés des soucis de la vie, ils sont chargés de combattre pour leurs frères, par la prière, par le jeûne, par la chasteté, par la pratique sublime de toutes les vertus (2). » Jamais mission ne sera mieux accomplie. Du fond de leur solitude, Paul, Antoine, Pacôme, et leurs nombreux disciples élè-

(1) II *Tim.*, IV, 7.
(2) *Homil.*, XXIV *in Num.*

vèrent vers le ciel leurs mains suppliantes, et la voix de la vertu, en terrassant Dioclétien et Maximien, obtiendra la victoire aux martyrs et Constantin à l'Église.

Satan voit ce qui se prépare, et il rugit. Dieu lui permet de se déchaîner contre les intercesseurs, dont la puissante prière va ébranler ses autels et détruire son empire. La lutte sera une lutte à outrance. Afin de rendre plus éclatante la gloire du triomphe et la honte de la défaite, elle aura lieu dans la forteresse même du démon et contre ses plus redoutables satellites. Quelle était cette forteresse? C'étaient les déserts de la haute Égypte, espèce de bagne, où la justice de Dieu tenait relégués les plus terribles de ces esprits malfaisants.

Ceci n'est point une supposition vaine, c'est un fait. Ne lisons-nous pas dans l'histoire de Tobie que l'archange Raphaël, ayant saisi le démon qui tourmentait Sara, le confina dans les déserts de la haute Égypte, où il l'enchaîna (1)? Maître souverain de toutes les créatures, Dieu ne peut-il pas prescrire aux démons certaines limites à leur pouvoir, aussi bien par rapport aux temps et aux lieux, que par rapport aux personnes et aux choses? Dans l'Évangile Notre-Seigneur fait allusion aux mêmes solitudes. Parlant d'un démon chassé de l'âme, il dit qu'il s'en va dans des *pays arides et sans eau*, où il recrute sept autres démons plus méchants que lui (2). Quels sont ces pays mal famés? Les plus savants interprètes répondent sans hésiter : « Ce sont les affreux déserts, situés à la partie orientale de l'Égypte, vastes solitudes cou-

(1) Tunc Raphael angelus apprehendit dæmonium et religavit illud in deserto superioris Ægypti. *Tob.*, VIII, 3.

(2) *Luc.*, XI, 24.

vertes de sables brûlants, où il ne pleut jamais, où le Nil cesse d'être navigable, où le bruit affreux des cataractes remplit l'âme d'épouvante, et où fourmillent les serpents et les bêtes venimeuses (1). »

C'est là, dans ces lieux d'horreur, dont Satan faisait comme sa citadelle, que la sagesse divine conduit les Paul, les Antoine, les Pacôme, les Paphnuce et leurs valeureux compagnons. C'est sur ce champ de bataille qu'ils auront à soutenir contre les démons, de fréquents, de gigantesques combats. L'histoire les a décrits, et la vraie philosophie en donne la raison.

Comme celles qu'il entreprit contre Job et contre le grand Apôtre, ces luttes acharnées de Lucifer contre les héros de la Thébaïde, tournèrent à sa honte et à la gloire des Saints. Écoutons l'illustre historien et l'ami de saint Antoine. « Le voyez-vous, s'écrie saint Athanase, ce fier dragon, suspendu au hameçon de la croix ; traîné par un licol comme une bête de somme ; un carcan au cou et les lèvres percées d'un anneau, comme un esclave fugitif ! Le voyez-vous, lui, si orgueilleux, foulé sous les pieds nus d'Antoine, comme un passereau, n'osant faire un mouvement, ni soutenir son aspect (2) ! »

La puissance d'éprouver, que les démons manifestent quelquefois par des attaques extraordinaires,

(1) A turre Syenes cadent in ea quæ in extremis terminis Ægypti, Æthiopiæ, Blemmyarumque confinis est ; ubi Nilus innavigabilis est, et cataractarum fragor, et omnia invia plenaque serpentum et venenatorum animantium. *Hier. in Ezech.*, c. xxx ; *Corn. a Lap., in Tob.*, VIII, 3 ; Serarius, *quæstiuncul., ad lib. Tob.* ; Scriptur. Sacr., *cursus complet.* T., XII. 647, etc.

(2) Hamo crucis draco aduncatus a Domino est, et capistro ligatus est ut jumentum ; et quasi mancipium fugitivum vinctus circulo et armilla labia perforatus, nullum omnino fidelium devorare permittitur. Nunc miserabilis ut passer ad ludendum irretitus a Christo est ; calcaneo Christianorum subtractus gemit. *Vit. S. Ant.*

comme celles qu'on vient de lire, est habituelle chez eux. Nuit et jour, depuis la chute originelle, et sur tous les points du monde, ils l'exercent à l'égard de chaque enfant d'Adam (1). Il en résulte que le Roi de la Cité du mal, auquel ils obéissent, est la cause indirecte de tous les crimes; car c'est lui qui, en poussant le premier homme au péché, nous a rendus héritiers de l'inclination à toutes les iniquités (2). Ajoutons que le péché auquel il nous porte avec le plus de fureur, et qui lui cause une plus grande joie, à raison de son adhérence, c'est le péché d'impureté (3).

Toutefois, la sagesse de Dieu détermine l'exercice de cette terrible puissance, et sa bonté en fixe les limites. Elles sont telles que nous pouvons toujours résister. « Dieu est fidèle, dit saint Paul; il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces; il vous fera même tirer profit de la tentation, afin d'assurer votre persévérance (4). »

Pour rendre palpable la consolante vérité enseignée par l'Apôtre, saint Éphrem emploie plusieurs comparaisons : « Si les muletiers, dit-il, ont assez de bon sens et d'équité pour ne pas charger leurs bêtes de somme de fardeaux qu'elles ne peuvent porter; à plus forte raison, Dieu ne permettra pas que l'homme soit en butte à des tentations supérieures à ses forces. » Et encore : « Si le potier connaît le degré de cuisson

(1) *S. Th.*, I p. q. CXIV, art. 1, ad 1.

(2) *S. Thom.*, I, p. q. CXIX, art. 3, c.

(3) Diabolus dicitur maxime gaudere peccato luxuriæ, quia est maximæ adherentiæ et difficile ab eo homo potest eripi. *Ibid.*, 1ª 2ae. q. LXXIII, art. 5, ad 2.

(4) Fidelis est Deus qui non patietur vos tentari supra id quod potestis; sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere. I *Cor.*, x, 13.

qu'il faut à ses vases, en sorte qu'il ne les laisse dans le four, que juste le temps nécessaire pour donner à chacun la solidité et la beauté convenables; à plus forte raison, Dieu ne nous laissera dans le feu de la tentation, que le temps nécessaire pour nous purifier et nous embellir. L'effet obtenu, la tentation cesse (1). »

Par malheur tous ne font pas usage de la grâce de résistance qui leur est donnée. Faibles, parce qu'ils sont présomptueux, ils succombent aux coups de l'ennemi; une première défaite est bientôt suivie d'une seconde. Satan les enivre de son venin, paralyse leurs forces, et renverse tellement leur sens moral, qu'ils en viennent à aimer leurs chaînes. Au lieu de les épouvanter, le tyran qui les leur donne n'est plus qu'un être imaginaire, ou un agent puissant dont l'intimité peut en bien des rencontres procurer de sérieux avantages. C'est ainsi que l'homme augmente à son égard l'empire des démons, et cette puissance volontairement donnée est la plus redoutable de toutes. Par respect pour la liberté de l'homme, Dieu permet qu'il en soit ainsi, sauf à demander compte à l'homme de l'usage de sa liberté.

De là, naissent les pratiques occultes, au moyen desquelles l'homme se met en rapport direct et immédiat avec les esprits de ténèbres. Nous nommerons entre autres les pactes explicites ou implicites, le pouvoir de jeter des sorts et de faire apparaître le démon, d'en obtenir des réponses et des prestiges ou les moyens de satisfaire les passions. Comme nous l'avons vu, toutes ces choses sont aussi anciennes que le monde et aussi vulgaires chez les peuples infidèles que le culte même des idoles. Moins générales

(1) *Tractatus de patientia.*

parmi les chrétiens, elles existent cependant sous des formes toujours anciennes et toujours nouvelles. Pour les nier, il faudrait déchirer l'histoire (1).

De là aussi les lois, justement sévères, portées contre ceux qui se livrent à de semblables pratiques. Nous lisons dans le *Lévitique* : « Que l'homme ou la femme en qui sera un esprit pythonique ou de divination soient mis à mort sans miséricorde (2). » Et dans le *Deutéronome :* « Que nul ne se trouve en Israël qui purifie son fils ou sa fille, en les faisant passer par le feu, ou qui consulte les devins, et qui

(1) Voir le détail de la plupart des pratiques démoniaques dans la Constit. de Sixte V, *Cœli et terræ creator*, etc., 1586; *Ferraris*, art. *Superstitio.* — Cette puissance librement donnée au démon peut atteindre des limites qu'on ne saurait préciser. En parlant des géants, plusieurs Pères de l'Église, entre autres saint Justin, Athénagore, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Lactance, saint Ambroise, disent : « Scitote vero nihil nos temere ac sine teste dicere, sed quæ a prophetis pronuntiata sunt, declarare. Atque illi quidem (angeli) in cupiditatem prolapsi virginum, et carnis illecebra superati sunt... Ex illis qui ad virgines adhæserunt, nati sunt quos gigantes appellarunt. *Athenag. Legat.*, etc. — (Gigantes) ex angelis et mulieribus generatos asserere divinæ scripturæ conditorem. *S. Ambr. de Noe et arca.* Ne serait-ce pas de là que serait venue la croyance aux demi-dieux, répandue chez tous les peuples païens?

Fondée, à ce qu'il paraît, sur la corporéité des anges, l'opinion de ces anciens Pères est complétement abandonnée. Saint Thomas dit : Corpora assumpta ab angelis non vivunt. Ergo nec opera vitæ per eos exerceri possunt... dicendum quod, sicut Augustinus dicit (*De civ. Dei,* lib. XV, c. 23) : « Multi se expertos vel ab expertis audisse confirmant, Sylvanos et Faunos, quos vulgus *incubos* vocat, improbos sæpe extitisse mulieribus, et earum expetisse atque peregisse concubitum. Unde hoc negare impudentiæ videtur... » Si tamen ex coitu dæmonum aliqui interdum nascuntur, hoc non est per semen ab eis decisum, aut a corporibus assumptis, sed per semen alicujus hominis ad hoc acceptum, utpote quod idem dæmon, qui est succubus ad virum, fiat incubus ad mulierem; sicut et aliarum rerum semina assumunt ad aliquarum rerum generationem, ut Augustinus dicit (*De Trinit.*, lib. III, c. VIII et IX); ut sic ille qui nascitur, non sit filius dæmonis, sed illius hominis cujus est semen acceptum. I p. q. LI, art. 3, ad 6.

(2) Vir, sive mulier, in quibus pythonicus, vel divinationis fuerit spiritus, morte moriantur. XX, 27.

observe les songes et les augures ; qu'il n'y ait ni faiseur de maléfices, ni enchanteur, ni *consulteur* de serpents et de magiciens, ni personne qui demande la vérité aux morts (1). »

Les anciennes législations chrétiennes ne sont pas moins rigoureuses. La dégradation, l'infamie, la prison temporaire ou perpétuelle, les peines corporelles, la mort et l'excommunication majeure, sont les châtiments qu'elles infligent aux adeptes du démon (2). Aux yeux de tout homme impartial, l'énormité du crime en lui-même et dans ses conséquences soit religieuses soit sociales, ainsi que l'exemple de Dieu lui-même, justifient hautement nos aïeux. Que notre époque nie les pratiques démoniaques et abolisse les peines qui les défendent, cela prouve simplement sa stupidité et l'influence trop réelle que le démon a reprise sur le monde.

Ici encore, si nous résumons les opérations des princes de la Cité du mal, nous voyons que leurs artifices infinis, comme leurs implacables fureurs, tendent au même but, la *destruction* du Verbe incarné, en lui-même et dans l'homme, son frère. Vérité effrayante et précieuse en même temps : effrayante, elle nous révèle la nature et la noirceur incompréhensible de la haine satanique ; précieuse, elle nous frappe d'une crainte salutaire, et, ramenant le mal à l'unité, oriente la lutte et nous donne la plus haute idée de nous-mêmes.

(1) Nec inveniatur in te, qui lustret filium suum aut filiam ducens per ignem, aut qui ariolos sciscitetur et observet somnia et auguria, nec sit maleficus nec incantator, nec qui pythones consultat, nec divinos, aut quærat a mortuis veritatem. XVIII, 10, 11, 12.

(1) Voir *Ferraris*, *ubi supra*.

CHAPITRE XVII

LES CITOYENS DES DEUX CITÉS.

Les hommes, citoyens des deux Cités. — Périls qui environnent leur existence physique et leur vie spirituelle. — Sollicitations incessantes des princes de de la Cité du mal. — Moyens de défense donnés par le Saint-Esprit. — L'esclavage, la honte, le châtiment, attendent l'homme qui sort de la Cité du bien. — L'esclavage, premier salaire du déserteur de la Cité du bien. — Ce que c'est que la liberté. — Belle définition de saint Thomas. — Tableau de l'esclavage auquel se condamne le transfuge de la Cité du bien.

Toute société se divise en deux classes : les gouvernants et les gouvernés ; nous connaissons les rois et les princes de la Cité du bien et de la Cité du mal. Quels en sont les citoyens? telle est la question à laquelle nous avons maintenant à répondre.

Les citoyens, ou les sujets de la Cité du bien et de la Cité du mal, sont tous les hommes. La raison, l'expérience et la foi nous l'ont dit : il n'y a pas trois Cités, il n'y en a que deux. Quoi qu'il fasse, il faut que l'homme, n'importe son nom et son rang, appartienne à l'une ou à l'autre : cette alternative est impitoyable. Commencée avec la vie, elle ne finit pas même à la mort. Jointe au double tableau du monde angélique et du monde satanique, qui vient de passer sous nos yeux, elle nous révèle la vraie position de l'homme ici-bas. Qui peut l'envisager sans être ému, jusque dans les profondeurs de son être?

Notre corps, fragile comme un verre, vit entre deux forces épouvantables dont l'antagonisme pourrait à chaque seconde nous devenir fatal. D'après les calculs de la science, la colonne d'air qui pèse sur la tête de chacun de nous, représente un poids de 20,000 livres. Qui nous sauve de la destruction? Uniquement l'air qui est au dedans de nous, autour de nous, au-dessous de nous. Cet air fait résistance à la masse supérieure et rend la vie possible. Que l'équilibre vienne à se rompre, à l'instant l'homme est aplati.

Il en est de même de notre âme. Elle vit de sa vraie vie, la vie de la grâce, entre deux puissances ennemies, d'une force incalculable. A l'équilibre de ces deux puissances, elle doit d'éviter la ruine éternelle. La conservation de notre vie spirituelle est donc un miracle non moins continuel, non moins étonnant, mais bien plus digne de reconnaissance, que la conservation de notre vie physique.

Dans les mêmes conditions est évidemment placée l'existence des sociétés. L'influence plus ou moins déterminante du monde angélique ou du monde satanique, rend compte des alternatives de lumières et de ténèbres, de crimes et de vertus, de libertés et de servitudes, de gloire et de hontes, de prospérités et de catastrophes, qui signalent tour à tour les annales de l'humanité. Telle est la vraie philosophie de l'histoire. La preuve irrécusable de ce fait, révélateur de l'élévation et de la chute des empires, c'est l'histoire même de la Cité du bien et de la Cité du mal : bientôt nous l'esquisserons à grands traits.

Remarquons, en attendant, qu'une seule chose constitue, au moral comme au physique, tout le péril de la situation, c'est la rupture de l'équilibre. Elle a lieu,

dans l'ordre spirituel, toutes les fois que l'homme donne la prépondérance sur lui-même à l'Esprit du mal, plutôt qu'à l'Esprit du bien : chose qui dépend de lui, uniquement de lui. Afin de le détourner de cet acte de coupable folie, auquel le sollicitent incessamment les princes de la Cité du mal, le Saint-Esprit ne se contente pas de lui fournir tous les moyens de résistance, il lui montre les conséquences de sa félonie. Elles sont terribles, soudaines, inévitables : c'est l'esclavage, la honte, le châtiment. Triple rempart dont le Roi de la Cité du bien environne son heureuse Cité, afin de préserver ses sujets de la tentation d'en sortir.

L'esclavage. — La liberté est fille de la vérité : *Veritas liberabit vos.* Régie par l'Esprit de vérité, seule la Cité du bien est la patrie de la liberté. Qu'en la désertant, pour entrer dans la Cité du mal, les transfuges apprennent à rougir. Non, ils ne glorifient pas la liberté, ils la déshonorent. Ils ne marchent pas à la conquête de l'indépendance, ils deviennent esclaves : ils le sont déjà. Depuis longtemps la logique et la foi ont prononcé leur sentence.

La liberté ne consiste pas à faire le mal, mais à l'éviter. Plus on l'évite, plus on est libre. « Il faut, dit saint Thomas, raisonner du libre arbitre comme de l'entendement. Le libre arbitre choisit parmi les actes qui se rapportent à la fin ; l'entendement tire les conclusions des principes. Or, chacun sait qu'il entre dans les attributions de l'entendement de tirer des conclusions, mais toujours logiquement détruites des principes donnés. Que si, en tirant une conclusion, il oublie, il dédaigne les principes c'est une imperfection, une faiblesse de sa part.

« De même, que le libre arbitre ait la faculté de

faire différents choix, mais toujours en rapport avec la fin proposée, en cela consiste sa perfection. Lui arrive-t-il de faire un choix contraire à la fin dernière de l'homme? ce n'est pas une perfection, mais une faiblesse et un défaut. De là il résulte que la liberté ou la perfection du libre arbitre est plus grande dans les anges, qui ne peuvent pas pécher, qu'en nous qui pouvons pécher (1). »

Telle est donc la doctrine de l'Ange de l'école : la liberté est le pouvoir de faire le bien, comme l'entendement est la faculté de connaître le vrai. La possibilité de faire le mal n'est pas plus de l'essence de la liberté, que la possibilité de se tromper n'est de l'essence de l'entendement ; que la possibilité d'être malade n'est de l'essence de la santé. L'impeccabilité est la perfection de la liberté; comme l'infaillibilité est la perfection de l'entendement; comme l'absence de maladie est la perfection de la santé.

Être peccable est donc un défaut dans la liberté, comme être faillible en est un dans l'entendement ; comme être maladif en est un dans la santé. Il s'ensuit que plus l'homme pèche, plus il montre la faiblesse de son libre arbitre; de même que plus il se trompe, plus il montre la faiblesse de sa raison ; de même que plus il est malade, plus il fait preuve de mauvaise santé. Plus aussi, en péchant et en déraisonnant, l'homme se dégrade et se rend méprisable; car plus il se rapproche de l'enfant, qui n'a encore ni la liberté ni l'entendement, ou de l'insensé, qui ne l'a plus, ou de la bête, qui ne l'aura jamais.

Cette vérité fondamentale est la première armure dont le Saint-Esprit nous revêt, le premier motif

(1) *S. Th.*, I p. q. LXII, art. 8, ad 3.

donné à l'homme de se renfermer éternellement dans les limites de la Cité du bien. Beaucoup ne le comprennent pas. Séduits par les princes de la Cité du mal, un grand nombre en viennent à regarder le jour, où ils s'émancipent de la royauté du Saint-Esprit, comme le jour natal de leur liberté. Pauvres aveugles! qu'une fois du moins ils voient la vérité en face : rien ne leur est plus facile. Elle est burinée dans l'esclavage de toutes les facultés de leur âme, dans la dégradation de tous les membres de leur corps, dans toutes les pages souillées de leur vie prétendue indépendante.

Jeunes gens ou vieillards, riches ou pauvres, lettrés ou illettrés, qui, pour avoir déserté la Cité du bien, trahi les vœux de votre baptême, rougi de la foi de votre enfance et des pratiques de vos aïeux, vous croyez libres : l'êtes-vous? Il est vrai, vous marchez la tête haute, le regard assuré. Vos lèvres grimacent le rire et votre front se cache sous un masque de gaieté. Au son métallique de votre voix, au ton tranchant de vos paroles, on pourrait vous prendre pour les régents de l'humanité. Pourtant vous n'êtes que des esclaves, des esclaves malheureux, des esclaves de la pire espèce.

A la place d'un seul Maître, très-haut et très-saint, que vous refusez de servir comme il l'entend, vous servez autant de maîtres qu'il y a en vous d'ignobles penchants; et, hors de vous, autant de créatures qui peuvent vous procurer ou vous disputer l'insigne honneur de les satisfaire. Vous les servez, non comme vous l'entendez, mais comme ils l'entendent. Maîtres sans pitié, ils vous traînent la corde au cou, ou ils vous chassent le fouet à la main, dans toutes les voies ténébreuses du mal.

Entraînés loin du pays natal, vous avez oublié le chemin de nos temples ; mais vous savez par cœur le chemin des théâtres et d'autres lieux. Le calice du Dieu Rédempteur, où, avec la vie, on boit la vertu, l'honneur, la liberté, l'apaisement de l'âme et des sens, vous est à dégoût ; et vous buvez à longs traits au calice du démon, où, avec la mort, on boit le crime, la honte, l'esclavage, la fièvre de l'âme et les fureurs du désespoir. Trop grands à vos yeux, pour porter sur vous les insignes protecteurs de la Reine du ciel, vous portez, enchâssés dans l'or, les cheveux d'une courtisane. Hommes et non pas anges, il faut que vous aimiez la chair. Vous n'avez pas voulu aimer la chair immaculée de l'Homme-Dieu, vous aimerez la chair immonde d'une créature immonde.

En vain vous voudriez parfois respirer l'air de la liberté. Oisillons englués dans de perfides appeaux, vous ne pouvez prendre votre essor. A chaque tentative, une voix impitoyable, la voix de vos maîtres masculins ou féminins se fait entendre : Pas de résistance ; tu es à moi. En me donnant ta volonté, tu m'as tout donné. Donne-moi ton argent, donne-moi tes nuits ; donne-moi les roses de tes joues ; donne-moi la paix de ton âme ; donne-moi la santé de ton corps ; donne-moi la joie de ta mère ; donne-moi les espérances de ton père ; donne-moi l'honneur de ton nom, et vous les donnez ! Êtes-vous libres ?

Silence ! esclaves ; ne profanez pas, en le prononçant, un mot qui vous accuse. Esclaves dans votre intelligence, tyrannisée par le doute et l'erreur ; esclaves dans votre cœur, tyrannisé par des appétits bestiaux, qu'est-ce que votre vie, sinon un linge souillé ? Et l'histoire de votre vie, sinon l'histoire d'un esclave ? Malheureux ! qui ne pouvez descendre dans

votre conscience sans y entendre une voix qui vous accuse, ni regarder vos mains sans y voir la marque des fers, ou vos pieds sans y trouver le boulet du forçat! Fils de roi, devenus gardeurs de pourceaux : voilà ce que vous êtes. Il vous sied d'être fiers (1)!

L'esclavage de l'âme : voilà ce que rencontrent tous les hommes qui mettent le pied hors de l'enceinte de la Cité du bien. Voilà ce qu'ils rencontreront éternellement; car il est écrit : « Où habite l'Esprit du Seigneur, là, et là seulement, habite la liberté (2). »

Or, dans le monde moral comme dans le monde matériel, c'est une loi que la partie supérieure attire l'inférieure : *Major pars trahit ad se minorem.* A la servitude de l'âme s'ajoute nécessairement l'esclavage du corps : par conséquent, l'esclavage social. On ne saurait trop le redire, aujourd'hui surtout : la liberté civile et politique ne se trouve ni à la pointe d'un poignard, ni à la bouche d'un canon, ni sous le pavé d'une barricade. Elle est fille, non d'une charte, ni d'une loi, ni d'une forme quelconque de gouvernement, mais de la liberté morale. Quoi qu'il dise et quoi qu'il fasse, tout peuple corrompu est un esclave-né. La liberté morale suppose la foi; la foi, c'est la vérité; la vérité ne réside que dans la Cité du bien.

Voulez-vous en voir la preuve? prenez une mappemonde. A côté du despotisme de l'erreur, que vous montre-t-elle? Partout le despotisme de l'or, le despotisme de la chair, le despotisme de la matière; et au-dessus de tous ces despotismes, le despotisme du sabre. Qu'est-ce donc qu'une société qui secoue le joug du Saint-Esprit? Témoins non suspects, les

(1) Misit illum in villam suam ut pasceret porcos. *Luc*, xv, 15.
(2) Ubi autem Spiritus Dei, ibi libertas. II *Cor.*, III, 17.

païens eux-mêmes répondent : » C'est un bétail sur un champ de foire, toujours prêt à se vendre au plus offrant (1). » Pas plus que l'histoire ancienne l'histoire moderne ne leur donne l'ombre d'un démenti.

Comment le bétail humain est-il traité? Comme il le mérite. Satan, auquel il se livre en abandonnant le Saint-Esprit, lui envoie des maîtres de sa main. Néron, Héliogabale, Dioclétien et tant d'autres, se chargent de faire goûter à l'homme émancipé, les douceurs de la liberté dont jouit la Cité du mal. Par un retour de miséricordieuse justice, Dieu lui-même permet l'élévation de ces tigres couronnés. A ce propos, l'histoire rapporte un fait qui donne à réfléchir. Comme les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent, une bête cruelle, appelée Phocas, était assise sur le trône impérial de Rome. Par ses ordres le sang coulait à flots : et la bête le buvait avec délices. Révolté autant qu'affligé de ce spectacle, un solitaire de la Thébaïde s'adresse à Dieu et lui dit : Pourquoi, mon Dieu, l'avez-vous fait empereur? Et Dieu lui répond : *Parce que je n'en ai pas trouvé un plus mauvais* (2).

Ainsi, conserver la liberté avec toutes ses gloires : tel est, pour l'humanité, le premier avantage de son séjour dans la Cité du bien; perdre ce trésor et trouver l'esclavage : tel est, si elle ose en franchir l'enceinte, son premier châtiment.

(1) Urbem venalem et mature perituram, si emptorem invenerit. *Paroles de Jugurtha*, dans *Salluste*.

(2) Domine, quid fecisti eum imperatorem? Atque vox ad eum venit a Deo, dicens : Quia non inveni pejorem. *Anast. Nicen., in Quæst. S. Script.*, quæst. xv.

CHAPITRE XVIII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

La honte, second salaire du déserteur de la Cité du bien. — Dieu ou bête, pas de milieu pour l'homme. — Le citoyen de la Cité du bien devient dieu : preuves. — Le citoyen de la Cité du mal devient bête : preuves. — Une seule chose distingue l'homme de la bête, la prière. — Le citoyen de la Cité du mal ne prie plus. — Il vit du moi. — Ce qu'est ce moi. — Il perd l'intelligence : preuves. — Le châtiment, troisième salaire du déserteur de la Cité du bien. — Châtiments particuliers. — Catastrophes universelles : le déluge d'eau, le déluge de sang, le déluge de feu.

La honte. — De libre devenir volontairement esclave est une honte. D'homme devenir bête en est une plus grande. Cette honte inévitable est le second rempart, dont le Saint-Esprit environne la Cité du bien pour empêcher l'homme d'en sortir.

Se déifier ou se *bêtifier* : voilà les deux pôles opposés du monde moral. Dieu ou bête : telle est la suprême alternative dans laquelle se trouve placé l'homme ici-bas. La raison en est qu'il est obligé de vivre sous l'empire du Roi de la Cité du bien, ou sous l'empire du Roi de la Cité du mal. Or, l'un et l'autre de ces rois fait ses sujets à son image : Dieu, le Saint-Esprit les fait dieux ; bête, Satan les fait bêtes. La Cité du bien est une grande fabrique de dieux, et la Cité du mal une grande fabrique de bêtes. « Chacun de nous, dit

saint Augustin, est tel que son amour. Aime la terre, tu seras terre ; aime Dieu, tu seras dieu (1). »

Restez avec moi, dit le Saint-Esprit, et je vous fais enfants de Dieu, Dieux véritables. Dieux, par l'être divin que je vous communique ; Dieux, par la vérité de vos pensées ; Dieux, par la noblesse de vos sentiments ; Dieux, par la sainteté de votre vie ; Dieux, par l'indomptable puissance de votre volonté contre le mal, armé de sophismes, de promesses ou de menaces ; Dieux par le droit à l'héritage éternel de Dieu, votre Créateur et votre Père (2).

Le Saint-Esprit a tenu parole. Voyez ce que sont devenus les anges dociles à sa voix. Resplendissants de gloire, inondés de voluptés, doués de tous les attributs divins, l'intelligence, la force, la bonté, ils approchent de Dieu, autant que le fini peut approcher de l'infini. Voyez l'humanité chrétienne dans ses vrais représentants, les apôtres, les martyrs, les vierges, ces légions de saints et de saintes, divinement enfantés depuis dix-huit siècles et au delà, sur tous les points du globe. A quelle hauteur ils élèvent l'humanité chrétienne au-dessus de l'humanité païenne, au-dessus de l'humanité qui cesse d'être chrétienne !

Que sera-ce si vous contemplez cette déification dans son complément, je veux dire dans les splendeurs de l'éternité ? C'est ici que la parole, expirant sur les lèvres, ne peut plus faire entendre que l'expression de son impression : « Non, l'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur même, si vaste qu'il soit, ne peut comprendre ce que Dieu

(1) Talis enim quisque nostrum est, qualis est ejus dilectio ; terram diligis, terra eris ; Deum diligis, Deus eris. *Tract.* 2 *in Epist.* I *Joan.*

(2) Dedit eis potestatem filios Dei fieri. *Joan.* I, 12. — Quicumque Spiritus Dei aguntur, ii sunt filii Dei, etc., etc. *Rom.*, VIII, 24.

réserve à ceux qui sont devenus, par l'amour, ses fils et ses héritiers (1). »

De son côté, le prince de la Cité du mal travaille avec acharnement à l'œuvre contraire. Qu'il attire un homme à lui; il le prend dans ses griffes, lui aveugle l'esprit, lui corrompt le cœur, l'enivre de ses poisons et le transforme en bête. Regardez plutôt : une chose exceptée, la bête fait tout ce que fait l'homme. La bête mange, boit, dort, digère, marche, court, vole, nage, bâtit, calcule, parle, écrit, chante, voyage, prévoit, amasse, exerce tous les arts de la paix et de la guerre. En tout cela elle est égale à l'homme, quelquefois supérieure. Mais il est une chose que la bête ne fait pas, qu'elle ne peut pas faire, qu'elle ne fera jamais, et qui la laisse à une distance infinie au-dessous de l'homme : c'est la prière. L'homme prie ; la bête ne prie pas. L'homme adore, la bête n'adore pas. C'est dire, en d'autres termes, qu'entre l'homme et la bête une seule chose fait la différence, la religion.

Or, le premier effet de l'action satanique sur l'homme est de le faire rougir de la religion ; et il en rougit ! La religion a deux grandes manifestations : la prière et l'amour.

La prière est tellement le signe distinctif de l'homme, que les païens l'ont défini un animal qui prie : *Animal religiosum*. Notre-Seigneur lui-même définit le chrétien : Un homme qui prie toujours : *Oportet semper orare et nunquam deficere*. Ainsi, dès que l'homme cesse de prier, il tourne à la bête. S'il ne prie plus du tout, il est tout à fait bête. Ce n'est pas nous qui le disons, c'est la Vérité elle-

(1) *Cor.* II, 9.

même s'exprimant par la bouche de saint Paul, homme animal, *animalis homo*.

Or, il est notoire que le premier acte de l'homme devenu citoyen de la Cité du mal, est de renoncer à la prière. Un exemple entre mille. S'il y a dans la vie ordinaire une circonstance où la prière soit sacrée, c'est l'heure solennelle du repas. Nous disons *solennelle*, parce que le repas est une action profondément mystérieuse. En mangeant, l'homme communie, il communie aux créatures, et de la manière la plus intime, puisqu'il les transforme en sa propre substance. Or, toutes les créatures sont viciées par l'Esprit du mal, à qui elles servent de véhicules, pour s'introduire dans l'homme et lui communiquer ses poisons. Séparée de la prière qui les purifie en chassant le démon, cette assimilation est évidemment pleine de périls. Ainsi l'a compris l'humanité tout entière (1).

De là, ce fait, autrement inexplicable, que tous les peuples, même païens, ont prié avant de manger. Le fait étant universel a donc une cause universelle. Une cause universelle est une loi. Prier avant de manger est donc une loi de l'humanité. Le mépris orgueilleux, le sourire imbécile n'y font rien. Toujours il restera qu'on ne connaît dans la nature que deux sortes d'êtres qui mangent sans prier: les bêtes et ceux qui leur ressemblent.

Nous disons *qui leur ressemblent;* car on peut mettre au défi non-seulement tous les contempteurs du *Benedicite*, ce qui est peu, mais tous les naturalistes du monde de trouver une différence entre l'homme

(1) Nous ne donnons ici qu'une raison de la prière avant le repas; les autres sont expliquées dans notre ouvrage : *Le Signe de la Croix, au dix-neuvième siècle.*

qui mange sans prier et un chien ou un pourceau. S'assimiler aux bêtes dans une circonstance où tous les peuples, même païens, ont senti la nécessité de s'en distinguer : voilà ce qu'ils font! Et parce qu'ils le font, ils se tiennent pour de grands esprits ! Il a fallu venir à notre époque d'épais matérialisme, pour rencontrer des hommes qui se croiraient déshonorés, si, deux fois le jour, ils ne s'assimilaient ostensiblement à l'âne ou au crocodile : *Homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis.*

Un second signe de la religion, c'est l'amour. Le Saint-Esprit étant charité, de l'âme dans laquelle il réside il fait la charité vivante. Le signe distinctif de la charité, c'est l'oubli de soi, pour Dieu et pour les autres ; l'oubli du corps au profit de l'âme, l'oubli porté jusqu'au sacrifice. L'homme entre-t-il dans la Cité du mal? à l'instant la charité disparaît : l'égoïsme lui succède. L'homme se souvient de lui, rien que de lui. Au lieu d'aller de soi aux autres, il va des autres à soi. L'égoïsme ne sait qu'un mot, mais il le sait à merveille : moi. Moi en tout ; moi partout ; moi toujours. Après moi, Dieu et ses ordres ; après moi, les autres et leurs besoins et leurs désirs ; après moi, rien. Ce n'est pas assez ; l'égoïsme est le sacrifice des autres à soi. Innocence, honneur, fortune, repos, santé, vie même, ne sont rien pour lui, dès qu'il est question de se satisfaire.

Mais qu'est-ce que le moi de l'égoïste? Est-ce son âme? Nullement : car l'amour de l'âme, c'est la charité. Qu'est-ce donc? C'est la partie inférieure de son être, c'est le corps ; et dans le corps même, la partie la plus infime. En dehors de la foi, tout le travail de l'homme se rapporte, en dernière analyse, à la vie

corporelle. Le boire et le manger en sont les éléments. Commencée par eux, soutenue par eux, elle finit par eux. Avoir de quoi boire et de quoi manger, l'avoir au gré de ses convoitises, l'avoir abondamment, s'assurer qu'on l'aura toujours : voilà le premier et le dernier mot de l'égoïsme. Le reste n'est qu'un moyen ou un résultat.

Or, le laboratoire de la vie animale, c'est le ventre. C'est donc au ventre que se rapporte, en fin de compte, la vie de tout homme devenu sujet de celui qui est appelé la Bête, la Bête par excellence, la Bête dans tous les sens. De là, pour définir ces immenses, ces immondes troupeaux d'Épicure, la parole tout à la fois si énergique et si juste de l'Apôtre, qui les appelle : adorateurs du Dieu ventre : *Quorum Deus venter est.* Ce qui est vrai de l'homme et de certains peuples l'a été de l'humanité elle-même la veille du déluge, et le sera plus encore vers la fin des temps.

Cette honteuse assimilation de l'homme à la bête, se développe dans toutes ses conséquences. Nous n'en citerons qu'une seule : c'est la stupidité ou la perte de l'intelligence. La bête est stupide, c'est-à-dire qu'elle ne comprend ni n'admire. Elle ne comprend pas : comprendre, c'est voir l'idée dans le fait (1). Placez un triangle sous les yeux d'un chien ; il verra un objet matériel, formé de trois côtés égaux : mais l'idée de triangle lui échappe. Pourquoi ? Parce qu'au delà du domaine des sens, il n'y a rien pour lui. La bête n'admire pas. Pour admirer, il faut comprendre. A coup sûr l'âne est moins impressionné de la vue d'un chef-d'œuvre, que de la vue d'un chardon. La bête donc ne comprend ni n'admire. Ainsi de l'homme qui devient bête.

(1) Intelligere, *intus legere.*

Tombé des hauteurs de la foi, il n'a plus d'autre intelligence que celle de la matière et de la vie matérielle. Cherchez le but final de ses spéculations, de ses études, de ses découvertes, de sa politique, de tout ce mouvement fébrile qui l'entraîne et le consume : que trouverez-vous ? Le corps et ses appétits. Lumière, progrès, civilisation : quel est le sens de tous ces mots pompeux? Traduits en prose vulgaire, ils signifient : science du pot-au-feu, philosophie du pot-au-feu, amour du pot-au-feu, garantie et glorification du pot-au-feu. En termes différents, c'est le programme invariable et l'éternel refrain de tous les hommes et de tous les peuples, bêtifiés par la Bête infernale (1). « Buvons et mangeons, car nous mourrons demain. C'est notre bonheur, c'est notre destinée. Du pain et des plaisirs : voilà tout l'homme (1). »

Ne me donnez pas comme preuves de l'intelligence de l'homme animal, la manière habile dont il manipule la matière. L'hirondelle, le ver à soie, l'abeille, qui n'ont pas l'intelligence, la manipulent plus habilement que lui. Nous le répétons, l'intelligence consiste à lire l'idée dans le fait, à voir la cause dans le phénomène : non pas, remarquez-le bien, cette cause immédiate qui resplendit en quelque sorte à travers le fait ; mais la vraie cause, la cause première et le but final. Or, tout cela n'est connu que dans la Cité du bien.

A celui qui habite la Cité du prince des ténèbres parlez du monde des causes, du monde de Dieu et des anges, vrai domaine de l'intelligence : toutes ces réa-

(1) Comedamus et bibamus : Cras enim moriemur. *Is.*, xxii, 13. Hæc est pars nostra, et hæc est sors. *Sap.*, ii, 9. — « Panem et circenses, » disaient les païens dans les beaux jours de leur civilisation.

lités sont pour lui des abstractions ou des chimères ; il est stupide.

Que sera-ce si vous lui signalez l'intervention permanente, universelle, inévitable et décisive du monde inférieur ? Ses lèvres grimaceront le rire du mépris ; il est stupide.

Descendez de ces hauteurs ; dites-lui qu'il a une âme immortelle, créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang d'un Dieu, destinée à un bonheur ou à un malheur éternel ; ajoutez que l'unique affaire de l'homme étant de la sauver, s'occuper de toutes les autres, excepté de celle-là, c'est chasser aux mouches et tisser des toiles d'araignée : il bâille ou il dort ; il est stupide.

Essayez de dérouler à ses yeux les merveilles de la grâce, tous ces chefs-d'œuvre de puissance, de sagesse et d'amour qui ont épuisé l'admiration des plus grands génies, vous parlez une langue dont il ne comprend pas un mot ; il est stupide.

Sermons, livres de piété ou de philosophie chrétienne, conversations religieuses, fêtes solennelles qui, avec les mystères les plus augustes, retracent à l'esprit et au cœur les plus grands bienfaits du ciel, comme les plus grands événements de la terre, en un mot, tout ce qui tient au monde surnaturel, l'ennuie ; il n'y comprend rien, il ne sent rien ; il est stupide.

Mais parlez-lui argent, commerce, vapeur, électricité, machines, houille, coton, betteraves, bétail, prairies, engrais, production et consommation : il devient tout yeux et tout oreilles. Vous attaquez la question vitale de sa philosophie, la question du pot-au-feu. Il n'en connaît pas d'autre. « Oubliant sa dignité, dit le Prophète, l'homme s'est tenu pour une

bête sans intelligence, et il lui est devenu semblable (1). »

Le châtiment. — Afin de protéger la paix et la vie de ses sujets contre les attaques de l'ennemi, le Saint-Esprit environne sa Cité d'un troisième rempart plus solide que les premiers.

Si l'homme, quel qu'il soit, ose dire au Roi de la Cité du bien : Je ne veux plus vous obéir, *non serviam;* à l'instant, de libre il devient esclave et marche à l'abrutissement. Entraîné à toutes les dégradations intellectuelles et morales, il commence dès cette vie l'enfer qui l'attend dans l'autre. Tel est, nous venons de le voir, le sort inévitablement réservé à l'individu. La révolte contre le Saint-Esprit devient-elle contagieuse, au point que, dans son ensemble, un peuple, ou le genre humain lui-même, ne soit plus qu'un grand insurgé? alors le crime, débordant de toutes parts, attire des châtiments exceptionnels.

Toute loi porte avec elle une sanction. Toute loi ayant pour sujet l'homme, composé d'un corps et d'une âme, est un glaive à double tranchant, qui frappe le prévaricateur dans les deux parties de son être. Prenez telle loi divine ou ecclésiastique qu'il vous plaira, si vous cherchez bien, tenez pour certain de trouver, sans préjudice de la sanction morale, une récompense ou une punition temporelle, attachée à l'observation ou à la violation de cette loi.

Pour omettre les fléaux particuliers, que l'humanité relise ses annales historiques et prophétiques. Trois grandes catastrophes y sont enregistrées. La première, c'est le déluge, ou la ruine du monde antédiluvien. Quelle fut la cause de ce cataclysme, dans le-

(1) Homo, cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. *Ps.*, XLVIII, 13.

quel périt, huit personnes exceptées, la race humaine tout entière? Celui dont la main brisa les digues de la mer et ouvrit les cataractes du ciel, nous la révèle en deux mots. « Mon Esprit, dit le Seigneur, ne demeurera pas longtemps dans l'homme, car l'homme est devenu chair (1). »

Cette redoutable sentence se traduit ainsi : « Malgré tous mes avertisssements, l'homme a secoué le joug de mon esprit, esprit de lumière et de vertu; il s'est livré à l'influence de l'Esprit de ténèbres et de malice. Le monde surnaturel, son âme, moi-même, ne sommes plus rien pour lui. De son corps il a fait son Dieu, il est devenu chair. Créature coupable et dégradée, il est indigne du bienfait de la vie : il périra. » Et au déluge de crimes succéda le déluge d'eau qui les emporta tous (2).

Une seconde catastrophe, non moins éclatante que la première, c'est la ruine du monde païen. Oubliant la terrible leçon qu'il avait reçue, l'homme de nouveau s'était soustrait à l'action du Saint-Esprit. Livré corps et âme à l'Esprit mauvais, il en était venu à le reconnaître presque universellement pour son roi et pour son dieu (3). Sous mille noms divers, il l'adorait dans des millions de temples, d'un bout du monde à l'autre (4) : autant d'adorations, autant de sacriléges, de cruautés et d'infamies. Comme, avant le déluge d'eau, l'homme était redevenu chair; au souffle des

(1) Dixitque Deus : Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum, quia caro est. *Gen.*, VI, 3.

(2) Diluvium carnis peperit diluvium aquarum... corruptela diluvii causa est. *S. Ambr.*, *de Noe et Arca*, c. V et IX.

(3) Princeps hujus mundi... Deus hujus sæculi. *Joan*, XII, 31; XVI, 11; II *Cor.*, IV, 4.

(4) Omnes dii gentium dæmonia. *Ps.*, XCV, 5.

barbares, le monde païen disparut sous un déluge de sang.

Il est une troisième catastrophe, plus terrible et non moins certaine que les précédentes, c'est la ruine du monde apostat du christianisme, par le déluge de feu qui mettra fin à l'existence de la race humaine sur le globe. Foulant aux pieds les mérites du Calvaire et les bienfaits du Cénacle, le monde des derniers jours se constituera en pleine révolte contre l'Esprit du bien. Plus que jamais esclave de l'Esprit du mal, il se livrera avec un cynisme inconnu à tous les genres d'iniquités. Tel sera le nombre des transfuges, que la Cité du bien sera presque déserte, tandis que la Cité du mal prendra des proportions colossales. Une troisième fois l'homme sera devenu chair. L'Esprit du Seigneur se retirera pour ne plus revenir : et un déluge de feu embrasera la terre, mille fois plus coupable, car elle sera mille fois plus ingrate, que la terre des païens et des géants (1).

L'esclavage, la honte, le châtiment : tel est donc le triple rempart que l'homme doit franchir pour sortir de la Cité du bien. A ces moyens extérieurs, si on ajoute les secours et les bienfaits de tout genre, prodigués aux habitants de cette heureuse Cité, n'est-on pas en droit de conclure que nul ne voudra la quitter? L'expérience confirme-t-elle le raisonnement? C'est ce que l'histoire va nous apprendre.

(1) Sicut enim erant in diebus ante diluvium... ita erit et adventus Filii hominis. *Matth.*, XXIV, 38, 39.

CHAPITRE XVIII

HISTOIRE RELIGIEUSE DES DEUX CITÉS

L'homme né pour devenir semblable à Dieu et frère du Verbe incarné. — Dans la Cité du bien, la religion le conduit à cette ressemblance et à cette fraternité. — Dans la Cité du mal, la religion le conduit à la ressemblance et à la fraternité de Satan. — Parallélisme général des deux religions. — Trois points particuliers de comparaison : la Bible, le culte, le sacrifice. — La Bible de Dieu et la Bible de Satan : parallélisme. — Le culte de Dieu et le culte de Satan. — Dans le culte satanique, comme dans le culte divin, rien n'est laissé à l'arbitraire de l'homme: important témoignage de Porphyre.

L'homme accomplit son pèlerinage ici-bas entre deux armées ennemies. Nous connaissons ces armées formidables, leurs rois, leurs princes, leur organisation, leurs projets. Il reste à étudier leurs moyens d'action, leurs victoires et leurs défaites.

Nées dans le ciel, la Cité du bien et la Cité du mal n'attendent que la création de l'homme pour s'établir sur la terre. En effet, l'enjeu du combat, c'est l'homme. Adam est créé; il respire, il apparaît aux regards de l'univers, dans la majesté de sa puissance royale. Paré de toutes les grâces de l'innocence et de tous les attributs de la force, il est beau de la beauté de Dieu lui-même, dont l'image resplendit dans tout son être. Pour le maintenir dans sa dignité pendant la vie du temps; pour l'élever à une dignité plus haute pendant l'éternité, en le déifiant, la Religion lui est

donnée. Unir l'homme au Verbe incarné, de manière à faire de tous les hommes et de tous les peuples autant de Verbes incarnés : tel est le but suprême de la Religion.

En voyant se développer sur la terre le plan divin, qu'il avait combattu dans le ciel, Satan frémit. Pour arrêter l'œuvre de la sagesse infinie, sa haine déploie toutes ses ressources. A la religion qui doit déifier l'homme, et le conduire à un bonheur éternel, il oppose une religion qui doit le bêtifier et l'entraîner pour toujours dans l'abîme du malheur. Tout ce que Dieu fait pour sauver l'homme, Satan le singe pour le perdre. Entre ces moyens de sanctification et de perdition le parallélisme est complet.

Le Roi de la Cité du bien a sa Religion.

Le Roi de la Cité du mal a la sienne.

Le Roi de la Cité du bien a ses anges ; il a sa Bible, ses prophètes, ses apparitions, ses miracles, ses inspirations, ses menaces, ses promesses, ses apôtres, ses prêtres, ses temples, ses formules sacrées, ses cérémonies, ses prières, ses sacrements, ses sacrifices.

Le Roi de la Cité du mal a ses anges ; il a sa Bible, ses oracles, ses manifestations, ses prestiges, ses tentations, ses menaces, ses promesses, ses apôtres, ses prêtres, ses temples, ses formules mystérieuses, ses rites, ses initiations, ses sacrifices.

Le Roi de la Cité du bien a ses fêtes, ses sanctuaires privilégiés, ses pèlerinages.

Le Roi de la Cité du mal a ses fêtes, ses lieux fatidiques, ses pèlerinages, ses demeures préférées.

Le Roi de la Cité du bien a ses arts et ses sciences ; il a sa danse, sa musique, sa peinture, sa statuaire, sa littérature, sa poésie, sa philosophie, sa

théologie, sa politique, son économie sociale, sa civilisation.

Le Roi de la Cité du mal a toutes ces choses.

Le Roi de la Cité du bien a ses signes de reconnaissance et de préservation : le signe de la croix, les reliques, les médailles, l'eau bénite.

Le Roi de la Cité du mal a ses signes cabalistiques, ses mots de passe, ses emblèmes, ses amulettes, ses gris-gris, ses talismans, son eau lustrale.

Le Roi de la Cité du bien a ses associations de propagation et de dévouement, liées par des vœux solennels.

Le Roi de la Cité du mal a ses sociétés secrètes, destinées à étendre son règne, et liées par des serments redoutables.

Le Roi de la Cité du bien a ses dons, ses fruits, ses béatitudes.

Le Roi de la Cité du mal possède la contrefaçon de tout cela.

Le Roi de la Cité du bien est adoré par une partie du genre humain.

Le Roi de la Cité du mal est adoré par l'autre.

Le Roi de la Cité du bien a sa demeure éternelle, au delà du tombeau.

Le Roi de la Cité du mal a la sienne, dans les mêmes régions.

Développons quelques points de ce parallélisme redoutable et si peu redouté : la Bible, le culte et le sacrifice.

L'homme est un être enseigné. Afin de le conserver éternellement semblable à lui-même, en éternisant l'enseignement primitif, le Roi de la Cité du bien a daigné fixer sa parole par l'écriture : il a dicté la Bible.

La Bible du Saint-Esprit dit la vérité, toujours la

vérité, rien que la vérité. Elle la dit sur l'origine des choses, sur Dieu, sur l'homme et sur la création tout entière. Elle la dit sur le monde surnaturel, ses mystères, ses habitants et sur les faits éclatants qui prouvent leur existence et leur intervention dans le monde inférieur. Elle la dit sur les règles des mœurs, sur les luttes obligées de la vie, sur le gouvernement des nations par la Providence, sur les châtiments du crime et sur les récompenses de la vertu. Pour éclairer la marche de l'homme à travers les siècles, consoler ses douleurs, soutenir ses espérances, elle lui annonce par des prophéties nombreuses les événements qui doivent s'accomplir sur son passage, tout en lui montrant le terme final vers lequel il doit marcher.

La Bible du Saint-Esprit dit toute la vérité. C'est d'elle, comme d'un foyer toujours allumé, que sortent la théologie, la philosophie, la politique, les arts, la littérature, la législation, en un mot, la vie sous toutes ses formes. Si nombreux et si variés qu'ils soient, tous les livres de la Cité du bien ne sont et ne peuvent être, que le commentaire perpétuel du Livre par excellence. La Bible du Saint-Esprit ne se contente pas d'enseigner, elle chante. Elle chante les gloires et les bienfaits du Créateur; elle chante la beauté de la vertu, le bonheur des cœurs purs; elle chante les nobles triomphes de l'esprit sur la chair: et, pour élever l'homme à la perfection, elle chante les perfections de Dieu lui-même, son modèle obligé et son rémunérateur magnifique.

Or, à mesure que le Roi de la Cité du bien inspire sa Bible, le Roi de la Cité du mal inspire la sienne. La Bible de Satan est un mélange artificieux de beaucoup de mensonges et de quelques vérités: vérités altérées et obscurcies pour servir de passe-ports à la

fable. Elle ment sur l'origine des choses ; elle ment sur Dieu, sur l'homme et sur le monde inférieur ; elle ment sur le monde surnaturel, ses mystères et ses habitants ; elle ment sur les règles des mœurs, sur les luttes de la vie, sur les destinées de l'homme. Au moyen d'oracles, répandus dans chacune de ses pages, elle trompe la curiosité humaine, sous prétexte de lui révéler les secrets du présent et les mystères de l'avenir.

A chaque peuple soumis à son empire, Satan donne un exemplaire de sa Bible, le même pour le fond, mais différent dans les détails. Parcourez les annales du monde, vous ne trouverez pas une seule nation païenne qui n'ait pour point de départ de sa civilisation un livre religieux, une Bible de Satan. Mythologies, Livres sibyllins, Vedas, toujours et partout vous avez un code inspiré qui donne naissance à la philosophie, aux arts, à la littérature, à la politique. La Bible de Satan devient le livre classique de la Cité du mal, comme la Bible du Saint-Esprit devient le livre classique de la Cité du bien.

A la prose, la Bible de Satan joint la poésie. Sous mille noms divers, elle chante Lucifer et les anges déchus ; elle chante leurs infamies et leurs malices ; elle chante toutes les passions ; et, pour attirer l'homme dans l'abîme de la dégradation, elle lui montre les exemples des dieux. Objet de commentaires infinis, la Bible de Satan devient un poison mortel, même pour la Cité du bien. Saint Augustin en pleure les ravages, et saint Jérôme dénonce en ces termes le livre infernal : « La philosophie païenne, la poésie païenne, la littérature païenne, c'est la Bible des démons (1). »

(1) Cibus est dæmoniorum, secularis philosophia, carmina poetarum, rhetoricorum pompa verborum. *Epist. de duob. filiis.*

A l'enseignement écrit ou parlé ne se borne pas le parallélisme de la Cité du bien et de la Cité du mal : il se manifeste d'une manière peut-être plus frappante dans les faits religieux. Dans la Cité du bien, aucun détail du culte n'est laissé à l'arbitraire de l'homme. Tout est réglé par Dieu lui-même. L'Ancien Testament nous le montre dictant à Moïse, non-seulement les ordonnances générales et les règlements particuliers concernant les prêtres et leurs fonctions ; mais encore donnant le plan du tabernacle, en déterminant les dimensions et la forme, indiquant la nature et la qualité des matériaux, la couleur des étoffes, la mesure des anneaux, et jusqu'au nombre des clous qui doivent entrer dans sa construction.

La forme des vases d'or et d'argent, les encensoirs, les outils, les figures de bronze, les ustensiles sacrés, tout est d'inspiration divine. Il en est de même du lieu où l'arche doit reposer, des jours où il faut consulter le Seigneur, des précautions à prendre pour entrer dans le sanctuaire, des victimes qui doivent être immolées, ou des offrandes qu'il faut faire, pour plaire à Jéhovah et obtenir ses réponses ou ses faveurs (1).

Ce qui était une loi sacrée dans la synagogue, continue d'en être une non moins sacrée dans l'Église. Personne n'ignore que tous les rites du culte catholique, la matière et la forme des sacrements, les cérémonies qui les accompagnent, les vêtements des prêtres, la matière des vases sacrés, l'usage de l'encens, le nombre et la couleur des ornements, la forme générale et l'ameublement essentiel des temples, ainsi que les jours plus favorables à la prière, sont déter-

(1) *Exod.*, xxxv, et seq.

minés, non par les particuliers, mais par le Saint-Esprit lui-même, ou, en son nom, par l'Église.

On comprend combien cette origine surnaturelle est propre à concilier au culte divin le respect de l'homme, et nécessaire pour prévenir l'anarchie dans les choses religieuses. Mieux que nous, Satan l'a compris. Ce grand singe de Dieu a réglé lui-même tous les détails de son culte. Voilà ce qu'il faut savoir et ce qu'on ne sait pas, attendu que, malgré nos dix ans d'études à l'école des Grecs et des Romains, nous ne connaissons pas le premier mot de l'antiquité païenne. Ses usages religieux, la forme des statues, la nature des offrandes et des victimes, les formules de prières, les jours fastes ou néfastes, et toutes les autres parties des cultes païens, nous apparaissent comme le résultat de la jonglerie, de l'imagination et du caprice des hommes : c'est une erreur capitale. La vérité est que rien de tout cela n'est arbitraire.

Écoutons l'homme qui a le mieux connu les mystères de la religion de Satan. « Il est constant, dit Porphyre, que c'est à l'école même des grands dieux, que les théologiens du paganisme ont appris tout ce qui concerne le culte des idoles. Eux-mêmes leur ont enseigné leurs secrets les plus cachés ; les choses qui leur plaisent ; les moyens de les contraindre ; les formules pour les invoquer ; les victimes à leur offrir et la manière de les offrir ; les jours fastes et néfastes ; les figures sous lesquelles ils voulaient être représentés ; les apparitions par lesquelles ils révélaient leur présence ; les lieux qu'ils hantaient le plus assidûment. En un mot, il n'est absolument rien que les hommes n'aient appris d'eux, en ce qui concerne le culte à leur rendre, si bien que tout s'y pratique

d'après leurs ordres et leurs enseignements (1). »

Il ajoute : « Bien que nous puissions établir ce que nous avançons par une foule de preuves sans réplique, nous nous bornerons à en citer un petit nombre, pour montrer que nous ne parlons qu'à bon escient. Ainsi, l'oracle d'Hécate nous montrera que ce sont les dieux qui nous ont appris comment et de quelle matière leurs statues doivent être faites. Cet oracle dit : Sculptez une statue de bois bien raboté, comme je vais vous l'enseigner ; faites le corps d'une racine de rue sauvage, puis ornez-le de petits lézards domestiques ; écrasez de la myrrhe, du styrax et de l'encens avec ces mêmes animaux, et vous laisserez ce mélange à l'air pendant le croissant de la lune ; alors, adressez vos vœux dans les termes suivants.

« Après avoir donné la formule de la prière, l'oracle indique le nombre de lézards qu'on doit prendre : Autant j'ai de formes différentes, autant vous prendrez de ces reptiles ; et faites ces choses soigneusement. Vous me construirez une demeure avec les rameaux d'un olivier poussé de lui-même, et adressant de ferventes prières à cette image, vous me verrez dans votre sommeil (2). »

Le grand théologien du paganisme continue :

(1) Neque tantum proprias instituti sui rationes, aut cætera, quæ superius a nobis commemorata sunt, verum quibus ipsi rebus aut delectentur, aut vinciantur, imo quibus etiam cogantur, indicarunt. Quibus item hostiis rem sacram fieri, quos dies caveri, quam in formam ac speciem simulacra configurari oporteat ; quonam ipsi ore habituque appareant, quibus in locis assidui sint. Denique nihil omnino est, quod non ab iis homines ita didicerint, uti ex eorum præceptis doctrinaque duntaxat solemnes postea in iis colendis ritus adhiberent. Apud *Euseb.*, *Præpar. evang.*, lib, V, c. XI.

(2) Quæ cum argumentis pluribus iisdemque certissimis illustrari possint, nos tamen e multis pauca modo proferemus, ne omni orationem hanc testimonio et auctoritate spoliatam reliquisse videamur. *Id.*, *ib.*

« Quant aux attitudes dans lesquelles on doit représenter les dieux, eux-mêmes nous les ont fait connaître, et les statuaires se sont religieusement conformés à leurs indications. Ainsi, parlant d'elle-même, Proserpine dit : Faites tout ce qui me concerne, en y comprenant ma statue. Ma figure est celle de Cérès ornée de ses fruits, avec des vêtements entièrement blancs et des chaussures d'or. Autour de ma taille se jouent de longs serpents qui, se traînant jusqu'à terre, sillonnent mes traces divines ; du sommet de ma tête, d'autres serpents, répandus jusqu'à mes pieds et s'enroulant autour de mon corps, forment des spirales pleines de grâce. Quant à ma statue, elle doit être de marbre de Paros, ou d'ivoire bien poli (1). »

Pan enseigne tout à la fois la forme sous laquelle il veut être représenté et l'hymne qu'on doit chanter en son honneur. « Mortel, j'adresse mes vœux à Pan, le dieu qui unit les deux natures : orné de deux cornes, bipède, avec les extrémités d'un bouc, et enclin à l'amour (2). »

Ce n'est donc pas le moyen âge qui, le premier, a représenté le démon sous la forme d'un bouc. En exigeant cette forme, Satan, libre ou forcé, se rendait justice ; comme en la lui donnant, le paganisme restait fidèle à une tradition trop universelle pour être fausse, trop inexplicable pour être inventée. Le Saint-Esprit lui-même la confirme, en nous apprenant que les démons ont coutume d'apparaître et d'exécuter des

(1) Jam vero, quænam præterea simulacri configurandi ratio esse debeat, ita tradiderunt, ut eam in statuendis imaginibus fictores postea diligenter expresserint. Apud *Euseb.*, *Præpar. evang.*, lib. V, c. XIII.

(2) Pan ejusmodi quoque de seipso hymnum edocuit : Oro mortalis satus Pana cognatum deum, bicornem, bipedem, hircino crure, lascivientem. Et quæ sequuntur. *Id.*, *ib.*

rondes infernales, sous la figure de cet animal immonde. A cause de ces crimes, le pays d'Edom est livré à la dévastation : *Et parmi ces ruines dansent les démons sous la forme de boucs et d'autres monstres connus de l'antiquité païenne* (1).

La contrefaçon satanique va encore plus loin. Le Roi de la Cité du bien s'appelle l'*Esprit aux sept dons*. Afin de le singer, et de tromper les hommes en le singeant, le Roi de la Cité du mal se fait appeler le *Roi aux sept dons*. Puis, il indique les jours favorables pour invoquer ses sept grands satellites, ministres des sept dons infernaux. Dans ses oracles, Apollon, empruntant la forme biblique, parle ainsi : « Souviens-toi d'invoquer en même temps Mercure et le Soleil, le jour consacré au Soleil; ensuite la Lune, lorsque son jour apparaîtra ; puis, Saturne ; enfin, Vénus. Tu emploieras les paroles mystérieuses, trouvées par le plus grand des magiciens, le *Roi aux sept dons*, très-connu de tous... appelle toujours sept fois, à haute voix, chacun des dieux (2). »

(1) Et occurrent dæmonia onocentauris; et pilosus clamabat alter ad alterum. *Is.*, XXIV, 14. — « Pilosi sunt iidem dæmones, specie hircorum hirsuti, quos vetustas Faunos et Satyros dixit; unde Chald. vertit : *Dæmones inter se colludent.* » *Corn. a Lapid., ibid.* — Les danses mondaines, disent les Pères de l'Église, sont filles de ces danses infernales. Gaudent et assistunt choreis dæmones. Unde Conrardus Clingius, *de Locis theolog.*, c. *de Chorea* : Chorea est ut circulus, cujus centrum est diabolus, circumferentia omnes angeli ejus; et Basilius tradit saltationes didicisse homines a dæmonibus. *Ibid.*

Saint Augustin partage le sentiment de Porphyre : « Neque enim potuit, nisi primum ipsis docentibus, disci quid quisque illorum appetat, quid exhorreat, quo invitetur nomine, quo cogatur : unde magicæ artes earumque artifices exstiterunt. *De civit. Dei.* lib. XXI., c. 6, n. 5, opp. t. VII, p. 1001, edit. Gaume. Id. Ludi scenici, spectacula turpitudinum et licentia vanitatum, non hominum vitiis, sed Deorum vestrorum jussis Romæ instituti sunt. *Ibid.* lib. I, c. XXXII.

(2) Mercurium ac Solem simul appellare memento,
Luce sacra Soli; tum Lunam ubi venerit ejus

Il serait aisé de multiplier les témoignages : mais à quoi bon? ceux qui savent, les connaissent. Mieux vaut se hâter de conclure en disant avec Eusèbe : « C'est par de telles citations que l'illustre philosophe des Grecs, le théologien par excellence du paganisme, l'interprète des mystères cachés, fait connaître sa philosophie par les oracles, comme renfermant les enseignements secrets des dieux , lorsque évidemment elle ne révèle que les piéges tendus aux hommes par les puissances ennemies, c'est-à-dire par les démons en personne (1). »

L'inspiration satanique, à laquelle est due, dans son ensemble et dans ses derniers détails, la religion païenne des peuples de l'antiquité, prescrit avec la même autorité et réglemente avec la même précision, les cultes idolâtriques des peuples modernes. Interrogez les prêtres, ou, comme nous disons aujourd'hui, les *mediums,* qui président à ces différentes formes de religion, tous vous diront qu'elles viennent des esprits, des manitous, ou de quelque personnage ami des dieux et chargé de révéler aux hommes la manière de les honorer : ils ne mentent pas. Satan est toujours le même, et il règne chez ces malheureux peuples avec le même empire qu'il exerçait autrefois parmi nous.

Ainsi, les formules sacrées des Thibétains, des

> Nota dies, Saturnum exin, Natamque Dione,
> Vocibus arcanis, quas maximus ille magorum,
> Septisonæ dominus reperit, notissimus idem
> Omnibus...
> Magna quemque deum, ac septena voce vocabis.
>
> *Id., ib.,* XIV.

(1) Hæc illa sunt, iisdemque genuina, quibus oraculorum philosophiam, quasi arcana deorum responsa continentem, eximius Græcorum philosophus, idemque theologus singularis, ac reconditorum mysteriorum interpres illustravit; seu verius insidias abs scelerata dæmonum arte ac versutia, hominum generi comparatas palam enuntiavit. *Id., id.*

Chinois, des nègres de l'Afrique, des sauvages de l'Amérique et de l'Océanie, leurs rites mystérieux, leurs pratiques tour à tour honteuses, cruelles et ridicules, la distinction des jours bons ou mauvais, pas plus que la forme bizarre, hideuse, effrayante ou lascive de leurs idoles, ne doivent être imputés à la malice naturelle de l'homme, aux caprices des prêtres, ou à l'imagination et à l'inhabileté des artistes (1). Tout vient de leurs dieux et tous leurs dieux sont des démons : *Omnes dii gentium dæmonia.*

(1) Qui croira que les Chinois, par exemple, si Chinois qu'on les suppose, ne pourraient représenter leurs dieux, autrement que par des magots ridicules ou des idoles monstrueuses. « En Chine, écrit un missionnaire, l'idole principale est ordinairement d'une grandeur prodigieuse, avec un visage bouffi, le ventre d'une ampleur démesurée, une longue barbe postiche et autres agréments du même genre... Nous trouvâmes dans une pagode plusieurs idoles de 12 pieds de haut, dont le ventre a au moins 18 pieds de circonférence. » *Annal.*, etc., n. 72, p. 481; et n. 95, p. 341. — Il faut dire la même chose de tous les peuples idolâtres, anciens et modernes.

CHAPITRE XX

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le sacrifice : acte religieux le plus significatif et le plus inexplicable. — Il renferme deux mystères : un mystère d'expiation, et un mystère de rénovation ; un mystère de mort et un mystère de vie. — Tristesse et joie ; deux caractères du sacrifice. — Manifestations de la joie : danses, chants, festins. — Triple manducation de la victime. — Parodie satanique de toutes ces choses. — Comme le Roi de la Cité du bien, le Roi de la Cité du mal exige des sacrifices. — Il en détermine la matière et toutes les circonstances : nouveau témoignage de Porphyre. — En haine du Verbe incarné, il commande le sacrifice de l'homme. — Parallélisme : le Bouc émissaire chez les Juifs et les Thargélies chez les Grecs. — Mêmes sacrifices chez les peuples païens, anciens et modernes : témoignages.

De tous les actes religieux le sacrifice est, sans contredit, le plus significatif et en même temps le plus inexplicable.

Le plus significatif. — Nul n'élève si haut la gloire de Dieu ; car nul ne proclame si éloquemment son domaine souverain sur la vie et sur la mort de tout ce qui existe. Voilà pourquoi, dans l'Ancien, comme dans le Nouveau Testament, le Seigneur se réserve le sacrifice à lui seul ; pourquoi il frappe de ses foudres le téméraire qui oserait se l'attribuer (1) ; pourquoi il ne dissimule pas le plaisir mys-

(1) Qui immolat diis occidetur, præterquam Domino soli. *Exod.*, xx, 20.

térieux qu'il prend à l'odeur des victimes ; pourquoi enfin il en demande à perpétuité (1).

Le plus inexplicable. — Nul n'accuse plus hautement une origine surnaturelle. Jamais les lumières de la raison n'iront à découvrir, comment le péché de l'homme peut être effacé par le sang d'une bête. Ici, tout étant divin, on comprend que rien n'a été laissé à l'arbitraire de l'homme. Aussi nous voyons que, dans la Cité du bien, le choix des victimes, leurs qualités, leur nombre, la manière de les offrir, le jour et l'heure du sacrifice, les préparations des prêtres et les dispositions du peuple; en un mot, tout ce qui se rapporte de près ou de loin à cet acte solennel, est divinement inspiré, prescrit, réglementé.

Or, le sacrifice renferme un double mystère : mystère d'expiation et mystère de rénovation ; mystère de mort et mystère de vie.

Mystère d'expiation : en offrant à la mort un être quelconque, l'homme avoue d'une part, que c'est lui qui mériterait d'être immolé et que la victime n'est que son représentant ; d'autre part, il proclame sa dépendance absolue à l'égard de Dieu, le besoin qu'il a de lui et la reconnaissance à laquelle il est tenu, pour la vie et pour tous les moyens de l'entretenir.

Mystère de rénovation : par la protestation authentique qu'il fait de sa culpabilité et de son néant, l'homme se replace vis-à-vis de Dieu dans ses véritables rapports : il se retrempe et se régénère.

De là, deux caractères invariables des sacrifices : Une tristesse solennelle, accompagnée ou suivie d'une joie qui se manifeste par les démonstrations les moins équivoques, la danse, le chant et les festins (2).

(1) Voir la plupart des chapitres du Lévitique et des Nombres.
(2) Comme la musique, la danse est une langue divine dans son

Toutefois le festin est plus qu'un signe de joie. Le sacrifice n'est utile à l'homme, qu'autant que l'homme participe à la victime. Ainsi l'enseigne la foi de tous les peuples, fondée sur la nature même du sacrifice. Or, en la mangeant l'homme s'assimile la chair immolée : il se fait victime. Telle est la manière la plus énergique de proclamer que c'est lui, et non pas elle, qui devait périr. De là, l'usage universel de la manducation dans tous les sacrifices. Seulement elle est matérielle, morale ou figurative. Matérielle, lorsqu'on mange réellement la chair de la victime ; morale, lorsque, à la place, on mange des fruits ou des gâteaux offerts avec elle ; figurative, lorsqu'on participe au repas donné à l'occasion du sacrifice. Telles sont, dans la Cité du bien, les lois, la nature et les circonstances de ce grand acte.

Avec une habileté surhumaine, le Roi de la Cité du mal s'est emparé de ces données divines et les a fait tourner à son profit. Le sacrifice est la proclamation authentique de la divinité de l'être auquel il s'adresse. Satan, qui veut être tenu pour Dieu, se l'est fait offrir;

origine et dans son but. Aussi, tous les peuples ont dansé en l'honneur de leurs dieux. David dansait en l'honneur du vrai Dieu. Dans l'église catholique on a, pendant bien des siècles, dansé aux fêtes religieuses. Satan s'est emparé de la danse et tous les peuples, ses esclaves, ont dansé en son honneur, depuis les Corybantes de la Grèce et les Saliens de Rome, jusqu'aux Derviches de Stamboul; depuis les Jumpers et les Méthodistes jusqu'aux sectateurs du Vandoux. — On lit dans Denys d'Halicarnasse, lib. II, c. 18 : Les Romains les nomment Saliens (prêtres de ce nom), à cause de leur mouvement et de leur agitation continuelle; car ils se servent du mot *salire* pour dire danser et sauter : c'est pour cette raison qu'ils appellent *salitores,* tous les autres danseurs, tirant leur nom de celui des Saliens, parce qu'ils sautent ordinairement en dansant. Mais chacun pourra juger, par ce qu'ils font, si j'ai bien rencontré touchant l'étymologie de leur nom. Car ils dansent en cadence au son de la flûte, tout armés, tantôt ensemble, tantôt l'un après l'autre, et en même temps qu'ils dansent, ils chantent aussi quelques hymnes du pays. »

et, jusque dans les plus minces détails, il contrefait Jéhovah. « Les démons veulent être dieux, dit Porphyre, et le chef qui les commande aspire à remplacer le Dieu suprême. Ils se délectent dans les libations et la fumée des victimes, qui engraisse en même temps leur substance corporelle et spirituelle. Ils se nourrissent de vapeurs et d'exhalaisons, diversement, suivant la diversité de leur nature, et ils acquièrent des forces nouvelles par le sang et par la fumée des chairs brûlées (1). »

Saint Augustin et saint Thomas nous donnent le vrai sens des paroles de Porphyre, en nous expliquant la nature du plaisir que les démons prennent à l'odeur des victimes. « Ce qu'on estime dans le sacrifice, ce n'est pas le prix de la bête immolée, mais ce qu'elle signifie. Or, elle signifie l'honneur rendu au souverain Maître de l'univers. De là cette parole : Les démons ne se réjouissent pas de l'odeur des cadavres, mais des honneurs divins (2). »

Satan ne se contente pas de demander des sacrifices : comme le vrai Dieu, il se permet d'en déterminer la matière et d'en régler les cérémonies. Après avoir fait serment de dire la vérité sur les mystères démoniaques, Porphyre s'exprime en ces termes :

(1) Horum enim proprium mendacium est, cum et omnes dii esse velint, et princeps eorum virtutis summi numinis existimationem affectet. Illi enim vero sunt, qui et libationibus et nidore carnium delectantur, quo utroque spirituum corporumque genus saginatur. Vitam enim ut vaporibus exhalationibusque sustentat, idque modo pro eorum diversitate diverso, ita vires sanguinis carniumque nidore confirmat. Apud *Euseb.*, *Præp. evang.*, lib. IV, c. XXII.

(2) In oblatione sacrificii non pensatur pretium occisi pecoris, sed significatio, qua fit in honorem summi rectoris totius universi. Unde sicut Augustinus dicit (*De civ. Dei*, lib. X, c. XIX, ad fin.) ; « Dæmones non cadaverinis nidoribus, sed divinis honoribus gaudent. » 2ª 2ae, q. LXXXIV, art. 2, ad 2.

« Je vais, en conséquence, transcrire les préceptes de piété et de culte divin que l'oracle a proférés. Cet oracle d'Apollon expose l'ensemble et la division des rites qu'on doit observer pour chaque Dieu.

« En entrant dans la voie, tracée par un Dieu propice, souviens-toi d'accomplir religieusement les rites sacrés. Immole une victime aux divinités heureuses ; à celles qui habitent les hauteurs du ciel ; à celles qui règnent dans les airs et dans l'atmosphère remplie de vapeurs ; à celles qui président à la mer et à celles qui sont dans les ombres profondes de l'Érèbe. Car toutes les parties de la nature sont sous la puissance des dieux qui la remplissent. Je vais d'abord chanter la manière dont les victimes doivent être immolées. Inscris mon oracle sur des tablettes vierges.

« Aux dieux Lares, trois victimes ; autant aux dieux célestes. Mais avec cette différence : trois victimes blanches aux dieux célestes ; trois, couleur de la terre aux dieux Lares. Coupe en trois les victimes des dieux Lares ; celles des dieux infernaux, tu les enseveliras dans une fosse profonde avec leur sang tout chaud. Aux nymphes, fais des libations de miel et des dons de Bacchus. Quant aux dieux qui voltigent autour de la terre, que le sang inonde leurs autels de toutes parts, et qu'un oiseau entier soit jeté dans les foyers sacrés ; mais avant tout, consacre-leur des gâteaux de miel et de farine d'orge, mêlés d'encens et recouverts de sel et de fruits. Lorsque tu seras venu pour sacrifier au bord de la mer, immole un oiseau et jette-le tout entier dans les profondeurs des flots.

« Toutes ces choses accomplies suivant les rites, avance-toi vers les chœurs immenses des dieux célestes. A tous rends le même honneur sacré. Que le

sang mêlé à la farine coule à gros bouillons et forme des dépôts stagnants. Que les membres connus des victimes demeurent le partage des dieux ; jette les extrémités aux flammes et que le reste soit pour les convives. Avec les agréables fumées dont tu rempliras les airs, fais monter jusqu'aux dieux tes ardentes supplications (1). »

Tels sont, avec beaucoup d'autres, les rites obligés des sacrifices demandés par le Roi de la Cité du mal. Tous sont une contrefaçon sacrilége des prescriptions religieuses du Roi de la Cité du bien. Or, l'imagination recule épouvantée devant l'incalculable multitude d'animaux de toute espèce, devant la somme fabuleuse de richesses de tout genre, volées à la pauvre humanité par son odieux et insatiable tyran. Toutefois, respirer le parfum des plus précieux aromates, savourer l'offrande des plus beaux fruits, boire à longs traits le sang des animaux choisis, ne lui suffit pas : il lui faut le sang de l'homme.

L'histoire des sacrifices humains, révèle dans ses dernières profondeurs la haine du grand Homicide, contre le Verbe incarné et contre l'homme son frère. Cette haine ne saurait être plus intense dans sa nature, ni plus étendue dans son objet. D'une part, elle va jusqu'où elle peut aller, à la destruction ; d'autre part, le sacrifice humain a fait le tour du monde. Il règne encore *partout où règne sans contrôle* le Roi de la Cité du mal. Autant s'amuser à établir l'existence du soleil, que d'accumuler les preuves de ce monstrueux phénomène (2). Nous

(1) Hoc age rite memor, Superum qui numine dextro es
Hoc iter aggressus : felicibus hostia divis, etc.
Ibid., lib. IV, c. IX.

(2) En constater l'universalité afin d'en déduire des conséquences décisives, relativement à l'influence des démons, c'est toute autre

nous contenterons de rappeler quelques faits, propres à montrer jusqu'où Satan pousse la parodie des institutions divines, sa soif inextinguible de sang humain, et sa préférence, libre ou forcée, pour la forme du serpent.

Parmi les rites sacrés prescrits à Moïse, je ne sais s'il en est aucun de plus mystérieux et de plus célèbre que celui du bouc émissaire. Deux boucs, nourris pour cet usage, étaient amenés au grand prêtre, à l'entrée du Tabernacle. Chargés de tous les péchés du peuple, l'un était immolé en expiation, l'autre chassé au désert, pour marquer l'éloignement des fléaux mérités. Le sacrifice avait lieu chaque année, vers l'automne, à la fête solennelle des Expiations.

Cette institution divine, le Roi de la Cité du mal s'empresse de la contrefaire. Mais il la contrefait à sa manière : au lieu du sang d'un bouc, il exige le sang d'un homme. Écoutons les païens eux-mêmes nous raconter, avec leur calme glacé, l'horrible coutume. Dans les républiques de la Grèce, et notamment à Athènes, on nourrissait aux frais de l'État quelques hommes *vils et inutiles.* Arrivait-il une peste, une famine ou une autre calamité, on allait prendre deux de ces victimes et on les immolait, pour purifier la ville et la délivrer. Ces victimes s'appelaient *demosioi*, nourris par le peuple; *pharmakoi*, purificateurs; *Katharmata*, expiateurs.

Il était d'usage d'en immoler deux à la fois : un

chose. Entrepris par notre savant ami, M. le docteur Boudin, médecin en chef de l'hôpital militaire de Vincennes, cet utile travail est en cours de publication dans le précieux recueil de M. Bonnetty, les *Annales de philosophie chrétienne*. Voir le premier article dans le numéro d'avril 1861.

pour les hommes, et un pour les femmes, sans doute afin de rendre plus complète la parodie des deux boucs émissaires. L'expiateur pour les hommes portait un collier de figues noires ; celui des femmes en avait un de figues blanches. Afin que tout le monde pût jouir de la fête, on choisissait un lieu commode pour le sacrifice. Un des archontes, ou principaux magistrats, était chargé d'en soigner tous les préparatifs et d'en surveiller tous les détails. Le cortége se mettait en marche, accompagné de chœurs de musiciens, exercés de longue main et superbement organisés. Pendant le trajet, on frappait sept fois les victimes avec des branches de figuier et des oignons sauvages, en disant : *Sois notre expiation et notre rachat.*

Arrivés au lieu du sacrifice, les expiateurs étaient brûlés sur un bûcher de bois sauvage et leurs cendres jetées au vent dans la mer, pour la purification de la ville malade. D'accidentelle qu'elle était dans le principe, l'immolation devint périodique et reçut le nom de *fête des Thargélies.* On la faisait en automne, elle durait deux jours, pendant lesquels les philosophes célébraient par de joyeux festins la naissance de Socrate et de Platon. Ainsi, chaque année, dans la même saison, tandis que le vrai Dieu se contentait du sang d'un bouc, Satan se faisait offrir le sang d'un homme (1).

Dans la même catégorie on peut ranger le sacrifice annuel, offert par les Athéniens à Minos. Les

(1) *Annales*, juillet 1861, p. 46 et suiv. — Croirait-on que les dictionnaires grecs classiques, au lieu de donner aux mots leur véritable signification, aiment mieux faire des contre-sens que de révéler ces abominables détails? C'est ainsi que la Renaissance trompe la jeunesse, et par elle l'Europe chrétienne, sur le compte de la *belle* antiquité. *Id.*, *ib.*

Athéniens ayant fait mourir Androgée, ils furent moissonnés par la peste et par la famine. L'oracle de Delphes, interrogé sur la cause de la double calamité et sur le moyen d'y mettre un terme, répondit : « La peste et la famine cesseront, si vous désignez par le sort, sept jeunes gens et autant de jeunes vierges pour Minos : vous les embarquerez sur la mer sacrée en représailles de votre crime. C'est ainsi que vous vous rendrez le dieu favorable (1). »

Les malheureuses victimes étaient conduites dans l'île de Crète et enfermées dans un labyrinthe, où elles étaient dévorées par un monstre, moitié homme et moitié taureau, qui ne se nourrissait que de chair humaine. « Qu'est-ce donc que cet Apollon, ce dieu sauveur que consultent les Athéniens, demande Eusèbe aux auteurs païens, historiens du fait ? Sans doute, il va exhorter les Athéniens au repentir et à la pratique de la justice. Il s'agit bien de pareilles choses ! qu'importent de tels soins pour ces excellents dieux, ou plutôt pour ces démons pervers ? Il leur faut, au contraire, des actes du même genre, immisériCordieux, féroces, inhumains, ajoutant, comme dit le proverbe, la peste à la peste, la mort à la mort.

« Apollon leur ordonne d'envoyer chaque année au Minotaure sept adolescents et sept jeunes vierges, choisis, parmi leurs enfants. Pour une seule victime, quatorze victimes, innocentes et candides ! Et non pas une fois seulement, mais à tout jamais, de manière que jusqu'au temps de la mort de Socrate, c'est-à-

(1) Tum vos dira fames, atque inclementia pestis
Deseret, ac tristes melior deus exuet iras,
Cum vestro e numero, scelerisque piacula vestri
Quos sors cumque petet, seu mas seu fœmina cedat,
Corpora pontus agat magni Minois ad urbem.
Ex Œnomao, apud *Euseb.*, *Præp. evang.*, lib. V, c. XIX.

dire plus de cinq cents ans après, l'odieux et atroce tribut n'était pas encore supprimé chez les Athéniens. Ce fut, en effet, la cause du retard apporté à l'exécution de la sentence capitale rendue contre ce philosophe (1). »

Outre ces immolations périodiques, les Athéniens, dans les circonstances difficiles, n'hésitaient, pas plus que les autres peuples de la belle antiquité, à recourir, sur la demande des dieux, aux sacrifices humains. C'était au moment de livrer bataille à la flotte de Xerxès. « Pendant que Thémistocle, écrit Plutarque, faisait aux dieux des sacrifices sur le vaisseau amiral, on lui présenta trois jeunes prisonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus et chargés d'ornements d'or. On disait que c'étaient les enfants de Sandaque, sœur du roi, et d'un prince appelé Artaycte.

« Au moment où le devin Euphrantidès les aperçut, il remarqua qu'une flamme pure et claire sortait du milieu des victimes, et un éternument donna un augure à droite. Alors, appuyant sa main droite sur Thémistocle, il lui ordonna, après avoir invoqué Bacchus Omestès (mangeur de chair crue), de lui immoler ces jeunes gens, l'assurant que la victoire et le salut des Grecs seraient ainsi assurés. » Thémistocle semble hésiter; mais les soldats veulent qu'on suive l'avis du devin, et les jeunes gens sont immolés (2).

A l'instar des Grecs, les Romains avaient aussi leurs expiateurs publics. C'étaient des victimes choisies et dévouées d'avance. Dans les calamités publiques, on allait les prendre pour les égorger, dans le

(1) *Præp. evang.*, lib. V, c. XVIII.
(2) *In Themist.*, c. XIII., n. 3.

lieu où elles étaient nourries : comme le boucher va chercher au pâturage le bœuf qu'il conduit à l'abattoir (1).

La capitale de la civilisation païenne, Rome, a sacrifié des victimes humaines jusqu'à l'avénement du christianisme; et, parmi les sacrificateurs, Dion Cassius cite l'homme le plus *éminent* de l'antiquité, Jules César. « A la suite des jeux qu'il fit célébrer après ses triomphes (dans lesquels fut égorgé Vercingétorix), ses soldats se mutinèrent. Le désordre ne cessa que lorsque César se fut présenté au milieu d'eux, et qu'il eut saisi de sa main un des mutins pour le livrer au supplice. Celui-là fut puni pour ce motif, mais deux autres hommes furent, en outre, *égorgés en manière de sacrifice.* C'est dans le champ de Mars, par les pontifes et par le flamine de Mars qu'ils furent immolés (2). » Ajoutons avec Tite-Live qu'il était permis au consul, au dictateur et au préteur, quand il dévouait les légions des ennemis, de dévouer non pas soi-même, mais le citoyen qu'il voulait, pris dans une légion romaine (3).

Les Romains et les Grecs n'étaient que les imitateurs des peuples de l'Orient, et des Phéniciens en particulier. Voisins des Juifs, dont ils connaissaient

(1) Hic ergo hircus emissarius erat quasi anathema, catharma et piaculum populi, cui populus per manum pontificis omnia sua pec cata imponebat, ut ille iis onutus, ea secum extra castra in desertum efferret : perinde ac Romani et Græci tempore communis pestis aut luis homines peculiares seligebant, eosque necando diis devovebant ad cladem evertendam. *Corn. a Lap., in Levit.*, XVI, 10; et *Dyon. Halicarn.*, apud *Euseb.*, *Præp. evang.*, lib. IV, c. XVI.

(2) *Hist. Rom.*, XLIII., c. 24.

(3) Illud adjiciendum videtur, licere consuli dictatorique et prætori, quum legiones hostium devoveat, non utique se, sed quem velit, ex legione romana scripta civem devovere. lib. VIII, c. 10. — Tous les jeux de l'amphithéâtre en l'honneur de Jupiter *Latialis* commençaient par un sacrifice humain.

les rites sacrés, ces derniers purent, en effet, recevoir dès le principe et accepter sans résistance la contrefaçon du bouc émissaire. « Chez ce peuple, dit Philon de Byblos, c'était un antique usage que, dans les graves dangers, pour prévenir une ruine universelle, les chefs de la ville ou de la nation livrassent les plus chéris de leurs enfants pour être immolés, comme une rançon, aux dieux vengeurs. C'est ainsi que Cronus, roi de ce pays, menacé d'une guerre désastreuse, immola lui-même son fils unique, sur l'autel qu'il avait dressé pour cela. L'immolation de la victime était accompagnée de cérémonies mystérieuses (1). »

Dans tous les lieux où le christianisme n'a pas détruit son empire, le Roi de la Cité du mal continue la sanglante parodie. Les Thargélies subsistent encore aujourd'hui chez les Condes, peuple de l'Inde, telles, à peu près que nous les avons vues dans la Grèce, il y a trois mille ans. Là, on engraisse des enfants qu'on égorge par centaines, au printemps, et dont le sang, répandu sur les prairies, passe pour avoir la vertu de les féconder.

A la date du 6 septembre 1850, l'évêque d'Olène, vicaire apostolique de Visigapatam (Inde anglaise), écrit : « Le gouvernement anglais a cru devoir porter la guerre jusqu'aux foyers des Condes : en voici la raison. Les sacrifices humains sont encore en usage chez ce malheureux peuple. A l'occasion d'une fête, ou d'une calamité, à l'époque des semailles surtout, ils immolent des enfants de l'un et de l'autre sexe.

(1) Apud veteres, in more positum erat, ut in summis reipublicæ calamitatibus, penes quos aut civitatis, aut gentis imperium esset, iis, liberorum suorum carissimi, ultoribus dæmonibus, jugulati, sanguine, quasi pretio, publicum exitium interitumque redimerent. Qui vero tunc ad sacrificium devovebantur, eos mysticis quibusdam cæremoniis jugulabant. Apud *Euseb.*, *Præp. evang.*, lib. IV, c. XVI.

Dans ce but, on fait de ces innocentes victimes comme des dépôts pour servir dans les différentes circonstances... Tout prétexte est bon pour cette boucherie : un fléau public, une maladie grave, une fête de famille, etc.

« Huit jours avant le sacrifice, le malheureux enfant ou adolescent qui doit en faire les frais est garrotté. On lui donne à boire et à manger ce qu'il désire. Pendant cet intervalle, les villages voisins sont invités à la fête. On y accourt en grand nombre. Lorsque tout le monde est réuni, on conduit la victime au lieu du sacrifice. En général, on a soin de la mettre dans un état d'ivresse. Après l'avoir attachée, la multitude danse à l'entour. Au signal donné, chaque assistant court couper un morceau de chair qu'il emporte chez lui. La victime est dépecée toute vivante. Le lambeau que chacun en détache pour son propre compte doit être palpitant. Ainsi chaud et saignant, il est porté en toute hâte sur le champ qu'on veut féconder. Tel est le sort réservé à ceux qui me parlaient, et cependant ils dansèrent une grande partie de la nuit (1). »

Mêmes sacrifices chez certaines peuplades mahométanes de l'Afrique orientale. « Dans une ville arabe que je connais (2), écrit un missionnaire, j'ai visité la maison où l'on immola, il y a quatre ans, trois jeunes vierges, pour détourner un malheur qui menaçait la contrée. Cette barbarie n'était pas le fait d'un seul, mais l'accomplissement d'une décision prise en conseil par les grands du pays. Je sais de source certaine, et j'en pourrais produire les témoins, que ces malheureuses victimes de la superstition musulmane

(1) *Annales de la Prop. de la foi*, n. 138, p. 402 et suiv.
(2) *Annal., id.*, mars 1863, p. 132.

ont été divisées en tronçons, et leurs membres portés et enterrés en divers endroits du territoire menacé (1). » Des horreurs semblables se commettent en Chine et dans l'Océanie : Satan est toujours et partout le même (2).

Le genre particulier de sacrifices que nous venons de signaler, ne donne qu'une idée bien imparfaite de sa soif insatiable de sang humain. Pour la connaître un peu mieux, il faut se rappeler que les sacrifices humains ont existé partout, pendant deux mille ans ; qu'ils ont été pratiqués sur une grande échelle ; que les jeux de l'amphithéâtre, dans lesquels périssaient en un seul jour plusieurs centaines de victimes, étaient des fêtes religieuses ; que sous les Césars, ces jeux se renouvelaient plusieurs fois la semaine ; qu'il y avait des amphithéâtres dans toutes les villes importantes de l'empire romain ; que le sacrifice humain avait lieu hors des frontières de cet empire ; qu'en Amérique il a dépassé toutes les proportions connues ; enfin, que le même carnage continue, à l'heure qu'il est, dans tous les lieux restés sous l'entière domination du prince des ténèbres.

En 1447, trente-quatre ans avant la conquête espagnole, eut lieu à Mexico la dédicace du *Téocalli*, ou temple du *Dieu de la guerre*, par Ahuitzotl, roi du Mexique. Jamais, dans aucun pays, si épouvantable boucherie n'avait eu lieu pour honorer la Divinité. Les historiens indigènes, qu'on ne peut accuser ni d'ignorance ni de partialité en cette occasion, portent à 80,000 le nombre des victimes humaines immolées dans cette fête, dont ils donnent la description suivante.

(1) *Ann. de la Propag. de la foi*, n. 138, p. 377, 380 ;
(2) *Ibid.*, n. 116, p. 49, etc., etc.

Le roi et les sacrificateurs montèrent sur la plate-forme du temple. Le monarque mexicain se plaça à côté de la pierre des sacrifices, sur un siége orné de peintures effrayantes. Au signal donné par une musique infernale, les captifs commencèrent à monter les degrés du téocalli ; ils étaient couverts d'habits de fête, et avaient la tête ornée de plumes.

A mesure qu'ils arrivaient au sommet, quatre ministres du temple, le visage barbouillé de noir et les mains teintes en rouge (images vivantes du démon), saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre aux pieds du trône royal. Le roi se prosternait, en se tournant successivement vers les *quatre points cardinaux* (parodie du signe de la croix) ; il lui ouvrait la poitrine, dont il arrachait le cœur qu'il présentait palpitant *aux mêmes côtés*, et le remettait ensuite aux sacrificateurs. Ceux-ci allaient le jeter au quanhxicalli, espèce d'auge profonde, destinée à ce service sanglant. Ils achevaient la cérémonie, en secouant aux *quatre points cardinaux*, le sang qui leur restait aux mains.

Après avoir immolé de la sorte une multitude de victimes, le roi fatigué présenta le couteau au grand-prêtre, puis celui-ci à un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. D'après les souvenirs du temps, le sang coulait le long des degrés du temple, comme l'eau durant les averses orageuses de l'hiver, et on eût dit que les ministres étaient revêtus d'écarlate. Cette épouvantable hécatombe dura quatre jours. Elle avait lieu à la même heure et avec le même cérémonial dans les principaux temples de la ville ; et les plus grands seigneurs de la cour y remplissaient, avec les prêtres, les mêmes fonctions que Ahuitzotl au sanctuaire du dieu de la guerre. Les rois

tributaires et les grands qui avaient assisté au sacrifice voulurent l'imiter dans la dédicace de quelques temples. Le sang humain ne fut pas épargné. Un auteur mexicain, Ixtlilxochitl, estime à plus de 100,000 le nombre des victimes qu'on immola cette année.

Le fleuve de sang humain, qui dans certaines circonstances devenait un grand lac, ne cessait jamais de couler. Comme les Grecs, les Romains, les Gaulois et autres peuples de l'antiquité, les Mexicains avaient aussi leurs Thargélies. Au milieu d'une épaisse forêt, se trouvait le souterrain consacré à *Pétéla*, prince des temps antiques. Sous ses sombres voûtes, le voyageur contemple avec stupeur la bouche béante d'un abîme sans fond, où *se précipitent en mugissant* les eaux d'une rivière. C'est là que, dans les *moments d'épreuve*, on amenait en pompe les esclaves ou les prisonniers, captivés à cette intention. On les couvrait de fleurs et de riches vêtements, et on les précipitait dans l'abîme au milieu des nuages d'encens, qu'on envoyait à l'idole.

Tous les mois de l'année étaient marqués par des sacrifices humains. Celui qui répond à notre mois de février était consacré aux *Génies* des eaux. On achetait, pour leur sacrifice, de tout petits enfants, que les pères offraient souvent d'eux-mêmes, afin d'obtenir pour la saison prochaine l'humidité nécessaire à la fécondation de la terre. On portait ces enfants au sommet des montagnes, où s'engendrent les orages, et là on les immolait ; mais on en réservait toujours quelques-uns, pour les sacrifier au commencement des pluies. Le prêtre leur ouvrait la poitrine et en arrachait le cœur, qui était offert en propitiation à la Divinité, et leurs petits corps étaient servis ensuite,

dans un festin de cannibales, aux prêtres et à la noblesse.

Un autre mois était appelé l'*Écorchement humain*. Son patron était *Xipé*, le chauve ou l'écorché, autrement dit *Totec*, c'est-a-dire Notre-Seigneur, mort jeune et de mort malheureuse (contrefaçon évidente de N. S. J.-C.). Cette divinité inspirait à tous une grande horreur. On lui attribuait le pouvoir de donner aux hommes les maladies qui causent le plus de dégoût (moyen infernal de faire détester le Crucifié) ; aussi on lui offrait journellement des sacrifices humains. Les victimes conduites à ses autels étaient enlevées par les cheveux, jusqu'à la terrasse supérieure du temple. Ainsi suspendues, les prêtres les écorchaient toutes vives, se revêtaient de leur peau sanglante et s'en allaient par la ville quenêter l'honneur du dieu. Ceux qui les présentaient étaient tenus de jeûner durant vingt jours à l'avance, après quoi ils se régalaient d'une partie de leur chair (1).

Citons encore la *fête des Coutumes*, au royaume de Dahomey, dans l'Afrique occidentale. En voici la relation écrite en 1860 par un voyageur européen, témoin oculaire de ce qu'il raconte. « Le 16 juillet, on présente au roi un captif fortement bâillonné. Le roi lui donne des commissions pour son père défunt, lui fait remettre, pour sa route, une piastre et une bouteille de tafia, après quoi on l'expédie. Deux heures après, quatre nouveaux messagers partaient dans les mêmes conditions. Le 23, j'assiste à la nomination de vingt-trois officiers et musiciens, qui vont être sacrifiés pour entrer au service du roi défunt. Le 28, immolation de quatorze captifs, dont on porte les têtes sur

(1) *Hist. des nations civilisées du Mexique*, par l'abbé Brasseur de Bourbourg, t. III, p. 341, 21-503, etc.

différents points de la ville, au son d'une grosse clochette.

« Le 29, on se prépare à offrir à la mémoire du roi Ghézo les victimes d'usage. Les captifs ont un bâillon en forme de croix, qui doit les faire énormément souffrir : on leur passe le bout pointu dans la bouche; il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et par conséquent de crier. Ces malheureux ont presque tous les yeux hors de la tête. Les chants ne discontinuent pas, ainsi que les tueries. Pendant la nuit du 30 et du 31, il est tombé plus de cinq cents têtes. Plusieurs fossés de la ville sont comblés d'ossements humains. Les jours suivants, continuation des mêmes massacres.

« La tombe du dernier roi est un grand caveau creusé dans la terre. Ghézo est au milieu de toutes ses femmes qui, avant de s'empoisonner, se sont placées autour de lui, suivant le rang qu'elles occupaient à sa cour. Ces morts volontaires peuvent s'élever au nombre de six cents.

« Le 4 août, exhibition de quinze femmes prisonnières, destinées à prendre soin du roi Ghézo dans l'autre monde. On les tuera cette nuit d'un coup de poignard dans la poitrine. Le 5 est réservé aux offrandes du roi. Quinze femmes et trente-cinq hommes y figurent, bâillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes, et maintenus chacun dans un panier qu'on porte sur la tête, le défilé a duré plus d'une heure et demie. C'était un spectacle diabolique que de voir l'animation, les gestes, les contorsions de toute cette négrille.

« Derrière moi étaient quatre magnifiques noirs, faisant fonction de cochers autour d'un petit carrosse,

destiné à être envoyé au défunt, en compagnie de ces quatre malheureux. Ils ignoraient leur sort. Quand on les a appelés, ils se sont avancés tristement, sans proférer une parole; un d'eux avait deux grosses larmes qui perlaient sur ses joues. Ils ont été tués tous quatre, comme des poulets, par le roi en personne... Après l'immolation, le roi est monté sur une estrade, a allumé sa pipe et donné le signal du sacrifice général. Aussitôt les coutelas se sont tirés, et les têtes sont tombées. Le sang coulait de toutes parts; les sacrificateurs en étaient couverts, et les malheureux qui attendaient leur tour, au pied de l'estrade royale, étaient comme teints en rouge.

« Ces cérémonies vont durer encore un mois et demi, après quoi le roi se mettra en campagne pour faire de nouveaux prisonniers et recommencer sa *fête des Coutumes* (1); vers la fin d'octobre il y aura encore sept à huit cents têtes abattues (2). »

Au roi Ghézo a succédé son fils, le prince Badou. L'intronisation du nouveau monarque a été le triomphe des anciennes lois, qui ont repris toute la rigueur sanguinaire réclamée par les Féticheurs. « Il ne faut pas croire que la boucherie humaine se borne aux grandes fêtes. Pas un jour ne se passe, sans que quelques têtes tombent sous la hache du fanatisme. Dernièrement l'Europe a frémi en apprenant que le sang de trois mille créatures humaines avait arrosé

(1) Le royaume de Dahomey compte près d'un million d'habitants.

(2) *Annales de la Propagation de la Foi*, mars 1861, p. 152 et suiv. — L'auteur de ce récit n'est pas un missionnaire. Nous avons vu un missionnaire qui nous a confirmé tous ces détails, en ajoutant que, depuis douze ans qu'il est en Afrique, on peut sans exagération porter à 16,000 le nombre des victimes humaines, immolées dans le royaume de Dahomey. Voir le *Voyage de M. Répin, médecin de marine*, 1862.

le tombeau de Ghézo. Hélas ! s'il n'y en avait eu que trois mille (1) ! »

Ce n'est pas seulement à Cana, la ville sainte de Dahomey, mais encore à Abomey, capitale du royaume, que se jouent ces sanglantes tragédies. « Appelés au palais du roi, écrit un voyageur, nous vîmes quatre-vingt-dix têtes humaines, tranchées le matin même : leur sang coulait encore sur la terre. Ces affreux débris étaient étalés de chaque côté de la porte, de manière que le public pût bien les voir... Trois jours après, nouvelle visite obligée au palais, et même spectacle : soixante têtes fraîchement coupées, rangées comme les premières, de chaque côté de la porte, et trois jours plus tard, encore trente-six. Le roi avait fait construire, sur la place du marché principal, quatre grandes plates-formes, d'où il jeta au peuple des cauris, coquillages servant de monnaie et sur lesquelles il fit encore immoler soixante victimes humaines (2). »

Voici la forme de ce nouveau sacrifice. « On apporta de grandes mannes ou corbeilles, contenant chacune un homme vivant dont la tête seule passait au dehors. On les aligna un instant sous les yeux du roi, puis on les précipita, l'un après l'autre, du haut de la plate-forme sur le sol de la place où la multitude, dansant, chantant et hurlant, se disputait cette aubaine, comme en d'autres contrées, les enfants se disputent les dragées de baptême. Tout Dahomyen assez favorisé du sort pour saisir une victime et lui scier la tête, pouvait aller à l'instant même échanger ce trophée contre une filière de cauris (environ 2 f. 50). Ce n'est que lorsque la dernière victime eut été décollée, et que

(1) *Ibid.*, mai 1862.
(2) Voir le *Tour du Monde*, n. 163, p. 107.

deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de troncs, eurent été élevées aux deux bouts de la place, qu'il me fut permis de me retirer chez moi (1). »

Que deviennent les cadavres? L'histoire nous apprend que toujours et partout, la manducation, sous une forme ou sous une autre, accompagne le sacrifice. Que deviennent donc les corps des innombrables victimes du Moloch dahomyen? « J'ai souvent, dit un voyageur, posé cette question à des Dahomyens de diverses classes, et je n'ai jamais pu obtenir une réponse bien catégorique. Je ne crois pas les Dahomyens anthropophages... Il pourrait se faire néanmoins qu'ils attachassent quelque idée superstitieuse à la consommation de ces restes, et qu'ils servissent à de secrètes et révoltantes agapes ; mais, je le répète, je n'ai là-dessus que des soupçons, qu'ont fait naître dans mon esprit l'hésitation et l'embarras des noirs que j'ai interrogés à ce sujet (2). »

Si on en juge par la tyrannie absolue que le grand Homicide exerce sur ce malheureux peuple, il est plus que probable que les soupçons du voyageur ne tarderont pas à devenir une affreuse certitude.

Avec la haine de l'homme et la soif de son sang, cette tyrannie se révèle par un dernier trait, unique dans l'histoire. « C'est à Abomey que se trouve le tombeau des rois, vaste souterrain creusé de main d'homme. Quand un roi meurt, on lui érige, au centre de ce caveau, une espèce de cénotaphe entouré de barres de fer et surmonté d'un cercueil *cimenté du sang d'une centaine de captifs* provenant des dernières guerres, et sacrifiés pour servir de gardes au souverain, dans l'autre monde. Le corps du monarque

(1) *Le tour du Monde*, p. 110.
(2) *Id.*, p. 102.

est déposé dans ce cercueil, *la tête reposant sur les crânes des rois vaincus*. Comme autant de reliques de la royauté défunte, on dépose au pied du cénotaphe tout ce qu'on peut y placer *de crânes et d'ossements*.

« Tous les préparatifs terminés, on ouvre la porte du caveau et l'on y fait entrer huit *abaies*, danseuses de la cour, en compagnie de cinquante soldats ; danseuses et guerriers, munis d'une certaine quantité de provisions, sont chargés d'accompagner leur souverain dans le royaume des ombres : en d'autres termes, ils sont offerts en sacrifice aux mânes du roi mort. Dix-huit mois après, pour l'intronisation du nouveau roi, le cercueil est ouvert, et le crâne du roi mort en est retiré. Le régent prend ce crâne dans la main gauche, et, tenant une petite hache de la main droite, il la présente au peuple, proclame la mort du roi et l'avénement de son successeur. Avec de l'argile pétrie dans le sang des victimes humaines, on forme un grand vase, dans lequel le crâne et les os du feu roi sont définitivement scellés. Jamais la soif du sang du Moloch africain ne se manifeste plus qu'en cette solennité. Des milliers de victimes humaines sont immolées, sous prétexte d'envoyer porter au feu roi la nouvelle du couronnement de son successeur (1). »

Toutes ces horreurs se commettent au nom de la religion et il y a de prétendus grands esprits qui disent que toutes les religions sont bonnes. Il est donc indifférent de pratiquer une religion qui défend sous des peines éternelles d'attenter à la vie de l'homme, et une religion qui commande d'immoler les hommes par milliers? une religion qui protége l'enfant comme

(1) *Le Tour du Monde*, 103, 104.

la prunelle de l'œil, et une religion qui ordonne aux parents de porter cet être chéri au couteau du sacrificateur, ou de le jeter vivant dans les bras d'une statue incandescente ? une religion qui condamne jusqu'à la pensée du mal, et une religion qui fait de la prostitution publique une partie de son culte ? une religion qui dit : *Bien d'autrui tu ne prendras ;* et une religion qui adore des divinités protectrices des voleurs?

Toutes ces horreurs se commettent, aujourd'hui même, à quelques centaines de lieues des côtes de France ! Et l'Europe chrétienne, qui a des milliers de soldats pour faire la guerre au Pape, n'en a pas un pour faire respecter les plus saintes lois de l'humanité ! Une seule chose a délivré l'Europe de cruautés semblables, une seule chose en empêche le retour, c'est le christianisme. Et il se trouve aujourd'hui, en Europe, des milliers d'hommes qui n'ont de voix que pour insulter le christianisme, de plumes que pour le calomnier, de mains que pour le souffleter ! Ingrats ! qui, sans le christianisme, eussent peut-être été offerts en victime, à quelque Ghézo d'autrefois, ou brûlés dans un panier d'osier en l'honneur de Teutatès !

CHAPITRE XXI

(AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouveau trait de parallélisme entre la religion de la Cité du bien et la religion de la Cité du mal : la manducation de la victime. — L'anthropophagie : sa cause. — Lettre d'un missionnaire d'Afrique : histoire d'un sacrifice humain avec manducation de la victime. — Autres témoignages. — L'anthropophagie chez les anciens : preuves. — Autre trait de parallélisme : le sacrifice commandé par Dieu et par Satan. — Preuves de raison. — Témoignage d'Eusèbe. — Tyrannie de Satan pour obtenir des victimes humaines : passages de Denys d'Halicarnasse et de Diodore de Sicile.

Ce n'est pas seulement dans l'institution du sacrifice, que le roi de la Cité du mal contrefait le roi de la Cité du bien : il le singe encore dans les circonstances qui l'accompagnent et dans l'inspiration mystérieuse qui le commande.

On connaît les purifications, les abstinences, les préparations qui, dans la Cité de Dieu, ont toujours précédé l'offrande du sacrifice. On connaît également les transports de joie, les chants, les danses, la musique sacrée, qui l'accompagnaient chez l'ancien peuple de Dieu, ainsi que l'allégresse et la pompe dont le peuple nouveau l'accompagne dans les grandes solennités.

Inutile de prouver que tout cela se retrouve intact, bien que défiguré, dans la Cité du mal. Le fait est

connu de quiconque a la plus légère notion de l'antiquité païenne (1). Il en est un autre qui nous semble demander une explication particulière. De toutes les conditions du sacrifice, la plus universelle, parce qu'elle est la plus importante, est la participation à la victime par la manducation. On a vu que cette manducation est matérielle, morale ou figurative. A l'imitation du vrai Dieu, Satan la veut pour lui-même. Comme il exige des victimes humaines, souvent il exige de ses adorateurs la participation à l'abominable sacrifice, par une manducation réelle. De là, l'anthropophagie.

Que l'anthropophagie en général, soit due à une inspiration satanique, il est, ce nous semble, facile de le prouver par un raisonnement péremptoire. L'anthropophagie est un fait. Tout fait a une cause. La cause de l'anthropophagie est naturelle ou surnaturelle.

Naturelle, si elle se trouve dans les instincts de la nature ou dans les lumières de la raison. Or, les instincts de la nature portent si peu l'homme à manger l'homme, que, dans une ville assiégée, par exemple, ou sur un bâtiment privé de tout moyen de subsistance, ce n'est qu'à la dernière extrémité, et avec une répugnance extrême, que l'homme se décide, pour sauver sa vie, à se nourrir de la chair de son semblable.

Dans ses lumières, la raison ne trouve rien qui commande, qui approuve, à plus forte raison, qui glorifie une pareille action. Que dis-je? c'est à peine si elle parvient à l'excuser. Ainsi, personne qui n'éprouve un sentiment d'horreur en lisant dans l'his-

(1) Voir entre autres *Theatrum magnum vitæ humanæ*, art. *Sacerdotes*.

toire les faits, heureusement assez rares, d'anthropophagie, alors même qu'ils semblent commandés par les circonstances. On plaint, on déplore ; mais applaudir, jamais.

Si la cause de l'anthropophagie n'est pas naturelle, elle est donc surnaturelle. Il y a deux surnaturels, le surnaturel divin, et le surnaturel satanique. Est-ce dans le premier que nous trouvons la cause de l'anthropophagie ? Évidemment non : Dieu la condamne. A moins d'admettre un effet sans cause, il reste donc à l'attribuer au second, c'est-à-dire à l'éternel ennemi de l'homme. C'est lui, en effet, qui en est l'inspirateur, lui, dont l'infernale malice pervertit tous les instincts de la nature, éteint toutes les lumières de la raison, au point de faire trouver à l'homme son plaisir, dans un acte qui est le renversement complet de toutes les lois divines et humaines.

Nous reviendrons sur ce fait. Pour le moment, nous devons nous occuper de l'anthropophagie, considérée comme appendice obligé du sacrifice. L'antiquité nous la montre pratiquée chez les Bassares, peuple de Libye. « Ils avaient, dit Porphyre, imité les sacrifices des Tauriens, et mangeaient la chair des hommes sacrifiés. Qui ne sait qu'après ces odieux repas, ils entraient en fureur contre eux-mêmes, se mordant mutuellement, et qu'ils ne cessèrent de se nourrir de sang, que quand ceux qui les premiers (les démons) avaient introduit ces sortes de sacrifices, eurent détruit leur race (1). »

Sous la même forme, on l'a trouvée chez la plupart des sauvages du nouveau monde ; elle se pratique encore dans l'Océanie et dans l'Afrique centrale. Forcé

(1) *De abstin.*, lib. II, I, 56, edit. Didot, p. 45.

de nous restreindre, nous n'en rapporterons qu'un seul exemple. Le 18 octobre 1861, un de nos missionnaires, venu à Paris, après douze ans de séjour sur la côte occidentale d'Afrique, nous disait et, plus tard, voulait bien nous écrire ce qui suit :

« C'était au mois de septembre 1850. J'étais moi-même sur les lieux, où se fit le sacrifice dont je viens vous parler. Il est à remarquer que ce n'est pas ici un fait isolé, mais ces sortes de sacrifices sont d'un usage très-fréquent.

« La victime était un beau jeune homme, pris dans une peuplade voisine. Pendant quinze jours, il fut attaché par les pieds et par les mains à un tronc d'arbre, au milieu des cases du village. Sachant le sort qui l'attendait, ce malheureux fit, pendant la nuit du quatorzième au quinzième jour, un suprême effort pour se dégager de ses liens : il y réussit. Éperdu, il arrive avant le jour à un poste français. Personne n'entendant sa langue, il fut pris pour un esclave fugitif, et on le livra sans difficulté aux nègres qui, s'étant mis à sa poursuite, ne tardèrent pas à le réclamer. Reconduit au village, le sacrifice fut décidé pour le jour même, qui était un vendredi : il eut lieu de la manière accoutumée.

« La victime est garrottée et assise sur une pierre, en guise d'autel, au centre d'une grande place. Autour de la place, des marmites pleines d'eau sont placées sur des foyers. Une musique bruyante, accompagnée de nombreux *tamtams*, occupe une des extrémités de la place, et attend le signal. La population du village et des villages voisins, souvent au nombre de trois à quatre mille personnes, revêtues de leurs habits de fête, se range en cercle autour de la victime. C'est en petit les amphithéâtres des Romains.

« Au signal donné, la musique, les tamtams, les vociférations de la foule remplissent l'air d'un bruit infernal : c'est l'annonce du sacrifice. Les sacrificateurs s'approchent de la victime, armés de mauvais couteaux, et commencent leur atroce ministère. Suivant les rites, la victime doit être dépecée toute vivante, et par les articulations. On commence par la main droite qu'on détache du bras, en coupant l'articulation du poignet. De là, on passe au pied gauche, qu'on coupe au-dessous de la cheville ; puis, on vient à la main gauche, et au pied droit. Des poignets on passe aux coudes, des coudes aux genoux, des genoux aux épaules, des épaules aux cuisses, toujours en alternant, jusqu'à ce qu'il ne reste que le tronc, surmonté de la tête. Ainsi fut immolé mon malheureux jeune homme.

« A mesure qu'ils tombent, les membres de la victime sont portés dans les chaudières pleines d'eau bouillante. On termine l'opération en tranchant, ou mieux en sciant la tête qui est jetée au milieu de la place. Alors commence un spectacle, dont rien ne saurait donner même une faible idée. Les spectateurs semblent saisis d'une fureur diabolique. Au son d'une musique affreusement discordante, au bruit de vociférations inhumaines, les femmes échevelées, les hommes défigurés par je ne sais quelle ivresse magique, se livrent à des danses ou plutôt à des contorsions effrayantes. La ronde infernale n'a d'autre règle que l'obligation, pour chaque danseur, de donner, en dansant et sans s'arrêter, un coup de pied à la tête de la victime, qu'on fait ainsi rouler sur tous les points de la place ; et de saisir avec un couteau, en passant près des chaudières, un morceau de chair, mangé avec la voracité du tigre.

Ils croient par là apaiser le fétiche en courroux. »

Sous une forme palliée, l'anthropophagie religieuse se manifeste dans les festins qui suivent la victoire. L'homme comprend si bien qu'il est dirigé par des êtres supérieurs à lui, que, sans distinction de races, de climats ou de civilisation, tous les peuples célèbrent les événements heureux, tels que les succès remportés à la guerre, par des fêtes religieuses. Les nations chrétiennes offrent leur Dieu en sacrifice et chantent le *Te Deum*, en actions de grâces. Le sacrifice de l'homme est l'Eucharistie de celles qui ne le sont pas, et la manducation de la chair humaine, le *Te Deum* de l'anthropophage : ici les faits abondent.

« Avant leur conversion les habitants des îles Gambier étaient en guerre continuelle. Ils étaient anthropophages à tel point, qu'une fois, après une lutte sanglante entre deux partis, un énorme tas de cadavres ayant été élevé, les vainqueurs les dévorèrent dans un grand festin qui dura huit jours (1). »

Ceux de l'archipel Fidji ne déposent jamais les armes. « Tout ce qui tombe entre les mains du vainqueur, écrivent les missionnaires, est sur-le-champ massacré, rôti et dévoré. Il y a maintenant une lutte, ou plutôt une boucherie de ce genre, entre Pan et Reva, où chaque jour se renouvellent des scènes d'un cannibalisme, digne des bêtes féroces. D'immenses pirogues vont d'un rivage à l'autre, chargées de corps morts, dont chaque parti fait hommage à ses divinités sanguinaires, avant de les porter au four... Dans certaines îles on ajoute l'insulte à la cruauté. On coupe la tête de la victime ; on la parfume d'huile ; on soi-

(1) *Annales*, etc., n. 143, p. 299.

gne sa chevelure avec symétrie, et, lorsque le corps est rôti, elle vient reprendre sa place sur la table du festin (1). »

« A Viti-Levou, lorsque arrive l'époque des fêtes publiques, un mets quelconque est toujours décerné pour prix d'adresse au vainqueur. Lorsque nous abordâmes, c'était le corps rôti d'un malheureux Vitien. J'avais été invité à prendre part à la fête. Vous devinez le motif de mon refus. Au reste, dans cette île et dans celles qui en sont le plus rapprochées, les repas de chair humaine sont très-fréquents. Pour célébrer un événement tant soit peu remarquable, le roi a coutume de servir à ses amis, les membres de quelqu'un de ses infortunés sujets (2). »

A ce point de vue, l'anthropophagie religieuse est beaucoup plus ancienne qu'on ne pense. Nul peuple ne l'a pratiquée avec plus d'effronterie et sur une plus grande échelle que les Romains. Qu'étaient-ce, en dernière analyse, que les combats de gladiateurs, les jeux sanglants de l'amphithéâtre? sinon de vastes festins de chair humaine. Comme chez les sauvages, ils étaient donnés pour remercier les dieux de quelque victoire. Ainsi, le même esprit qui les ordonnait autrefois les commande aujourd'hui : là, sous le nom de Mars ou de Jupiter ; ici, sous le nom de Fétiche ou de Manitou. L'Océanien mange ses victimes avec les dents, tandis que le Romain les dévorait des yeux et les savourait avec délices. L'Océanien est un sauvage inculte, le Romain était un sauvage policé. Mais, dans l'un comme dans l'autre, on trouve la soif naturellement inexplicable de sang humain (3).

(1) *Id.*, n. 115, p. 509.
(2) *Annales*, etc., n. 82, p. 198.
(3) Croire que l'anthropophagie fut inconnue des peuples de l'an-

« Vue à travers Rome chrétienne, dit à ce sujet M. L. Veuillot, l'antique Rome inspire aussitôt le dégoût. Ces grands Romains, ces maîtres du monde n'apparaissent plus que comme des sauvages lettrés. Y a-t-il chez les cannibales rien de plus atroce, de plus abominable ou de plus abject, que la plupart des coutumes religieuses, politiques ou civiles des Romains? Y voit-on une luxure plus effrénée, une cruauté plus infâme, un culte plus stupide? Quelle différence même de forme peut-on signaler entre le Fétiche et le dieu Lare? Quelle différence entre le chef de horde anthropophage qui mange son ennemi vaincu, et le patricien qui achète des vaincus pour qu'ils se combattent et se tuent dans les festins (1)? »

On le voit, entre les circonstances qui accompagnent le sacrifice dans la Cité du bien, comme dans la Cité du mal, le parallélisme est complet. Il ne l'est pas moins dans l'inspiration mystérieuse qui le commande. Nous avons montré que, à aucun point de vue, l'idée du sacrifice ne se trouve logiquement dans la nature humaine. Elle y est pourtant; elle y est partout; elle y est dès l'origine du monde. Elle vient donc du dehors. Les faits confirment le raisonnement.

Que disent les Annales de la Cité du bien, l'Ancien et le Nouveau Testament? Dans l'immense variété de sacrifices offerts sous la loi mosaïque, elles vous disent qu'il n'en est pas un, dont l'ordre ne soit venu d'un oracle divin. Elles vous disent que, dans la loi évangélique, l'auguste sacrifice, substitué à tous les

cien monde, serait une erreur. Jusqu'au neuvième siècle, elle régnait en Chine, à Pégu, à Java et chez les peuples de l'Indo-Chine. Les condamnés à mort, les prisonniers de guerre étaient tués et dévorés : on servait des pâtés de chair humaine. Lettre de M. de Paravey, *Annales de phil. chrét.*, t. VI, 4e série, p. 162.

(1) *Parfum de Rome.* — Le sot païen.

sacrifices, est une révélation divine. Dieu a parlé, et l'homme sacrifie. Voilà ce qui se passe dans la Cité du bien.

Pour une raison analogue, la même chose a lieu dans la Cité du mal. Satan a parlé, et l'homme sacrifie. Sa parole est d'autant plus certaine, que l'homme sacrifie son semblable. Il le sacrifie sur tous les points du globe, la parole de Satan est donc universelle. Il le sacrifie malgré les répugnances les plus vives de la nature, la parole de Satan est donc absolue, menaçante. Il le sacrifie partout où le vrai Dieu n'est pas adoré : le Juif lui-même, aussitôt qu'il abandonne Jéhovah, tombe dans Moloch et lui sacrifie ses fils et ses filles. Le sacrifice humain n'est donc ni l'effet de l'imagination, ni le résultat d'une déduction logique, ni une affaire de race, de climat, d'époque, de civilisation ou de circonstances locales : c'est une affaire de culte. Ainsi, dans la Cité du mal, comme dans la Cité du bien, tout sacrifice repose sur un oracle : ici encore, l'histoire consacre la logique (1).

« Les sacrifices humains, dit Eusèbe, doivent être attribués aux esprits impurs qui ont conjuré notre

(1) On a prétendu expliquer le sacrifice humain en disant : « L'homme *s'est imaginé* que plus la victime était noble, plus elle était agréable à la Divinité. Ce raisonnement a donné lieu au sacrifice humain. » L'homme s'est imaginé! voilà qui est bientôt dit. Ce raisonnement ou plutôt cette imagination supposé que l'idée du sacrifice est *naturelle* à l'homme. Or, cela est faux, ainsi que nous l'avons prouvé. L'homme n'a pu imaginer le sacrifice d'un poulet : comment a-t-il imaginé le sacrifice de son semblable? L'homme s'est imaginé ! mais, quand lui est venue cette imagination? comment se trouve-t-elle chez tous les peuples qui n'adorent pas le vrai Dieu? comment ne se trouve-t-elle que là? comment disparaît-elle avec le culte du grand Homicide? L'homme s'est imaginé! il n'y a d'imaginaire en tout ceci que le raisonnement de ceux qui, par ignorance ou par peur du surnaturel, ont imaginé une pareille explication.

perte. Ce n'est pas notre voix, c'est celle de ceux qui ne partagent pas nos croyances qui va rendre hommage à la vérité. C'est elle qui accuse hautement la perversité des temps qui nous ont précédés, où la superstition des malheureux humains, évidemment aiguillonnée et inspirée par les démons, était venue au point d'abjurer tous les sentiments naturels, en croyant apaiser les puissances impures, par l'effusion du sang des êtres les plus chers et par d'innombrables victimes humaines. Le père immolait au démon son fils unique; la mère sa fille adorée; les proches égorgeaient leurs proches; les citoyens, leurs concitoyens et leurs commensaux, dans les villes et dans les campagnes. Transformant en une férocité inouïe les sentiments de la nature, ils montraient évidemment qu'une frénésie démoniaque s'était emparée d'eux. L'histoire grecque et barbare en offre d'innombrables exemples (1). »

La voix dont parle Eusèbe, est celle des auteurs païens. Après en avoir nommé un grand nombre, il ajoute : « Je vais encore citer un autre témoin de la férocité sanguinaire de ces démons, ennemis de Dieu et des hommes : c'est Denys d'Halicarnasse, écrivain très-versé dans l'histoire romaine, qu'il a toute embrassée dans un ouvrage fait avec le plus grand soin. Les Pélasges, dit-il, restèrent peu de temps en Italie, grâce aux dieux qui veillaient sur les Aborigènes. Avant la destruction des villes, la terre était ruinée par la sécheresse, aucun fruit n'arrivait à maturité sur les arbres. Les blés qui parvenaient à germer et à fleurir, ne pouvaient atteindre l'époque où l'épi se forme. Le fourrage ne suffisait plus à la nourriture

(1) *Præp. evang.*, lib. IV, c. XV.

du bétail. Les eaux perdaient leur salubrité ; et, parmi les fontaines, les unes tarissaient pendant l'été, les autres, à perpétuité.

« Un sort pareil frappait les animaux domestiques et les hommes. Ils périssaient avant de naître, ou peu après leur naissance. Si quelques-uns échappaient à la mort, ils étaient atteints d'infirmités ou de difformités de toute espèce. Pour comble de maux, les générations parvenues à leur entier développement, étaient en proie à des maladies et à des mortalités, qui dépassaient tous les calculs de probabilité.

« Dans cette extrémité, les Pélasges consultèrent les oracles pour savoir quels dieux leur envoyaient ces calamités, pour quelles transgressions, et enfin par quels actes religieux ils pouvaient en espérer la cessation. Le dieu rendit cet oracle : « En recevant les biens que vous aviez sollicités, vous n'avez pas rendu ce que vous aviez fait vœu d'offrir ; mais vous retenez le plus précieux. » En effet, les Pélasges avaient fait vœu d'offrir en sacrifice à Jupiter, à Apollon et aux Cabires, la dîme de tous leurs produits.

« Lorsque cet oracle leur fut rapporté, ils ne purent en comprendre le sens. Dans cette perplexité, un de leurs vieillards dit : Vous êtes dans une erreur complète, si vous pensez que les dieux vous font d'injustes répétitions. Il est vrai, vous avez donné fidèlement les prémices de vos richesses (1) ; mais la part de la génération humaine, la plus précieuse de toutes pour les dieux, est encore due. Si vous payez cette dette, les dieux seront apaisés et vous rendront leur faveur.

« Les uns considérèrent cette solution comme parfai-

(1) Offrande des prémices et des dîmes : autre trait de parallélisme.

tement raisonnable; les autres, comme un piége. En conséquence, on proposa de consulter le dieu pour savoir si, en effet, il lui convenait de recevoir la dîme des hommes. Ils députèrent donc une seconde fois des ministres sacrés, et le dieu répondit d'une manière affirmative. Bientôt des difficultés s'élevèrent entre eux sur la manière de payer ce tribut. La dissension eut lieu, d'abord, entre les chefs des villes; ensuite, elle éclata parmi tous les citoyens, qui soupçonnaient leurs magistrats. Des villes entières furent détruites; une partie des habitants déserta le pays, ne pouvant supporter la perte des êtres qui leur étaient le plus chers et la présence de ceux qui les avaient immolés. Cependant, les magistrats continuèrent d'exiger rigoureusement le tribut, partie pour être agréables aux dieux, partie dans la crainte d'être accusés d'avoir dissimulé des victimes, jusqu'à ce qu'enfin la race des Pélasges, trouvant son existence intolérable, se dispersa dans des régions lointaines (1). »

A ce témoignage, contentons-nous d'ajouter celui d'un autre historien non moins grave. « Après la mort d'Alexandre de Macédoine et du vivant du premier Ptolémée, écrit Diodore de Sicile, les Carthaginois furent assiégés par Agathocle, tyran de Sicile. Se voyant réduits à l'extrémité, ils soupçonnèrent Saturne de leur être contraire. Leur soupçon se fondait sur ce que, dans les temps antérieurs, ayant coutume d'immoler à ce dieu les enfants des meilleurs familles, plus tard ils en avaient fait acheter clandestinement, qu'ils élevaient pour être sacrifiés. Une enquête eut lieu, et on découvrit que plusieurs des enfants immolés avaient été supposés.

(1) Multæ propterea migrationes, quæ Pelasgum gentem varias in terras, longe lateque deportarunt. *Dion. Halyc.*, lib. I.

« Prenant ce fait en considération, et voyant les ennemis campés sous leurs murs, ils furent saisis d'une terreur religieuse, pour avoir négligé de rendre les honneurs traditionnels à leurs dieux. Afin de réparer au plus tôt cette omission, ils choisirent, par la voix des suffrages, deux cents enfants des meilleures familles, qu'ils immolèrent dans un sacrifice solennel. Ensuite, ceux que le peuple accusait d'avoir fraudé les dieux, s'exécutèrent d'eux-mêmes, en offrant spontanément leurs enfants. Il y en eut environ trois cents (1). »

La terrible puissance qui exigeait le sacrifice des enfants, commandait toutes les autres pratiques sanglantes ou obscènes des cultes païens. Écoutons un autre révélateur non suspect de l'abominable mystère. « Les fêtes, dit Porphyre, les immolations, les jours néfastes et consacrés au deuil, qu'on célèbre en dévorant des viandes crues, en se déchirant les membres, en s'imposant des macérations, en chantant et en faisant des choses obscènes, avec des clameurs, des agitations de tête violentes et des mouvements impétueux, ne s'adressent à aucun dieu, mais aux démons, pour détourner leur colère, et comme un adoucissement à la très-ancienne coutume de leur immoler des victimes humaines.

« A l'égard de ces sacrifices, on ne peut ni admettre que les dieux les aient exigés, ni supposer que des rois ou des généraux les aient offerts spontanément, soit en livrant leurs propres enfants à d'autres pour les sacrifier, soit en les dévouant et les immo-

(1) Primum quidem eximios communibusque lectos suffragiis adolescentes, omnino ducentos, publice immolarunt. Deinde vero alii præterea, qui violatæ religionis suspecti vulgo essent, ultro sese ac sponte obtulerunt, trecentis haud pauciores. Lib. XX.

lant eux-mêmes. Ils voulaient se mettre à l'abri des colères et des emportements d'êtres terribles et malfaisants, ou assouvir les amours frénétiques de ces puissances vicieuses, qui, le voulant, ne pouvaient s'unir corporellement à leurs victimes. Comme Hercule assiégeant Œchalie pour l'amour d'une jeune vierge, ainsi les démons forts et violents, voulant jouir d'une âme, encore embarrassée dans les liens du corps, envoient aux villes des pestes et des stérilités, font naître des guerres et des divisions intestines, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu l'objet de leur passion (1). »

Comme le sacrifice lui-même, le mode du sacrifice était prescrit par les oracles. Rien ne prouve mieux la présence de l'Esprit infernal, que la manière dont s'accomplissait le meurtre abominable de tout ce que l'homme a de plus cher. Il existait à Carthage une statue colossale de Saturne, en airain. Elle avait les mains étendues et inclinées vers la terre. A ses pieds était un gouffre plein de feu. L'enfant placé sur les bras de l'idole, n'étant retenu par rien, glissait dans le gouffre, où il était consumé au bruit des chants et des instruments de musique (2). Sous des noms différents, cette statue homicide existait en Orient et en Occident, chez les juifs et chez les Gaulois.

(1) Et quemadmodum Œchaliam Hercules virginis amore commotus obsedit, ita sævi plerumque ac truculenti dæmones, humanæ animæ corporis adhuc vinculis impeditæ consortium expetentes, pestilentiam, annonæque penuriam civitatibus immittunt, easque bellis ac seditionibus infestas habent, donec optatis amoribus potiantur. *Apud Euseb., Præp. evang.*, lib. IV, c. IV.

(2) Diod. Sicul., *ibid.*, etc., etc.

CHAPITRE XXI

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Existence des oracles divins et des oracles sataniques, prouvée par le fait des sacrifices. — Paroles d'Eusèbe. — Nouveau trait de parallélisme. — Le Saint-Esprit, oracle permanent de la Cité du bien ; Satan, oracle permanent de la Cité du mal. — Satan se sert de tout pour parler. — Il ne se contente pas du sacrifice du corps ; en haine du Verbe incarné, il veut le sacrifice de l'âme. — Il exige des infamies et des ignominies : preuves générales. — Quand il ne peut tuer l'homme, il le défigure. — Tendance générale de l'homme à se déformer physiquement. — Explication de ce phénomène. — Un seul peuple fait exception, et pourquoi. — Autre trait de parallélisme : pour faire l'homme à sa ressemblance, Dieu se montre à lui dans des tableaux et des statues. — Pour faire l'homme à sa ressemblance, Satan emploie le même moyen : ce que prêchent ses représentations.

A moins de nier toute certitude historique, les deux faits qu'on vient de lire sont écrasants pour les négateurs des oracles. Ils le sont, non-seulement à cause de la gravité des auteurs qui les rapportent, mais encore par leur connexion avec une multitude d'autres faits, également certains. Pour conserver le moindre doute sur l'existence universelle des oracles démoniaques, et sur l'effrayante autorité de leurs ordres, il faut être arrivé à un parti pris de négation, qui touche à la stupidité.

Toute l'histoire du monde civilisé ne repose-t-elle pas sur la certitude d'un oracle satanique? Cent

fois dans l'Écriture ne voyons-nous pas la consultation des oracles? cent fois ces oracles ne demandent-ils pas aux Juifs, comme aux Chananéens, l'immolation de leurs fils et de leurs filles? Qu'on cite une page de l'histoire profane qui n'affirme pas l'existence des oracles chez tous les peuples païens d'autrefois, qui ne l'affirme encore chez tous les peuples païens d'aujourd'hui. Parmi les innombrables pratiques, ridicules, infâmes ou cruelles, qui souillent leur existence, en est-il une seule qu'ils ne rapportent à la prescription de leurs divinités?

Sur ce point, si l'histoire confirme la raison ; la foi, à son tour, explique l'histoire. Rival implacable du Verbe incarné, Satan veut être tenu pour Dieu. Le signe de la divinité, c'est le culte de latrie. L'acte suprême du culte de latrie, c'est le sacrifice. Le moyen d'obtenir le sacrifice, c'est de le commander. Le moyen de le commander, c'est l'oracle. Immuable dans le mal, Satan a toujours voulu se faire passer pour Dieu, il le voudra toujours. Donc il a toujours voulu, et toujours il voudra le sacrifice. Donc, sous un nom ou sous un autre, il y a toujours eu et il y aura toujours des oracles, partout où le singe de Dieu pourra exercer son empire.

« Rien ne prouve mieux, dit Eusèbe, la haine des démons contre Dieu, que leur rage de se faire passer pour Dieux, en vue de lui enlever les hommages qui lui sont dus. Voilà pourquoi ils emploient les divinations et les oracles, afin d'attirer les hommes à eux, de les arracher au Dieu suprême et de les plonger dans l'abîme sans fond de l'impiété et de l'athéisme (1). »

(1) *Præp. evang.*, lib. VII, c. XVI ; voir aussi *S. Th.*, I p. q. 115, art. 5 ad 3.

Ce n'est pas seulement dans les choses de la religion et lorsqu'il s'agit du sacrifice, que le Roi de la Cité du mal veut être consulté. Il le veut et il l'est dans les choses de l'ordre purement social et humain. C'est un nouveau trait du parallélisme déjà remarqué.

On sait qu'avant de rien commencer d'important, l'ancien peuple de Dieu avait ordre de consulter l'oracle du Seigneur : *os Domini*. L'Évangile n'a rien changé à cette prescription. Ne voyons-nous pas le nouveau peuple de Dieu, l'Église catholique, fidèle à implorer les lumières du Saint-Esprit, afin de savoir, dans les circonstances importantes, ce qu'il convient de faire et la manière de le faire? Tant qu'elles furent chrétiennes, les nations de l'Orient et de l'Occident ne s'adressèrent-elles pas au souverain Pontife, oracle vivant du Saint-Esprit, pour lui demander des règles de conduite, en le priant de décider entre le vrai et le faux, entre le juste et l'injuste? Qu'est-ce que cela? sinon consulter l'oracle du Seigneur : *os Domini*. Dans leur vie privée, les catholiques eux-mêmes, qui ont conservé la foi aux rapports nécessaires du monde supérieur avec le monde inférieur, se montrent religieux observateurs de cette pratique. Qu'est-ce enfin que cela? sinon consulter l'oracle du Seigneur : *os Domini*.

Il est bien évident qu'un usage, si propre à obtenir la confiance et les hommages des hommes, Satan a dû le contrefaire à son profit : avant d'en avoir les preuves, on en a la certitude. Que voyons-nous, en effet, chez tous les peuples païens? des oracles qu'on va consulter sur les choses de la guerre et de la paix, sur les calamités publiques et sur les chagrins domestiques, sur les mariages, sur les entreprises com-

merciales et sur les maladies. Ces oracles sont tellement respectés, que les plus fiers généraux n'osent se mettre en campagne, sans les avoir interrogés. Ils sont tellement nombreux, que Plutarque n'a pas craint d'écrire ce mot célèbre : « Il serait plus facile de trouver une ville bâtie en l'air, qu'une ville sans oracles (1). » Pour tous les peuples de l'antiquité, l'existence des oracles sataniques était donc un article de foi et la base de la religion.

Quant à la manière dont ils se rendaient, si étrange qu'elle paraisse, elle n'a rien qui doive étonner, rien qui touche à la certitude du phénomène. Comme le corps est sous la puissance de l'âme, qui le fait mouvoir et parler; ainsi le monde matériel dans toutes ses parties est soumis au monde des esprits, et particulièrement des esprits mauvais qui en sont appelés les modérateurs et les gouverneurs : *rectores mundi tenebrarum harum.*

Dès lors, pour rendre leurs oracles, tout leur est bon : un serpent ou un morceau de bois, comme dans l'Écriture; une table, comme on le voit dans Tertullien; un homme ou une femme, comme on le voit dans l'Histoire Sainte et dans l'histoire profane; un chêne, comme on le voit dans Plutarque; une statue de bronze, comme la statue de Memnon; une fontaine, comme celle de Colophon ou de Castalie; une fève, un grain de froment, les entrailles d'un animal, une chèvre, un corbeau, comme on le voit dans Clément d'Alexandrie et dans vingt auteurs païens (2). « Rien, ajoute Porphyre, n'est plus évident, ni plus

(1) Voir aussi *Theatrum magnum vitæ humanæ*, art. *Oracula.*

(2) Fascinationis veluti negotiationis sociæ habeantur capræ ad divinandum informatæ, nec non corvi illi, quos ad responsa reddenda homines (*les médiums*) erudiere. *Exhort. ad Græc.*, etc,, etc.

divin, ni plus dans la nature que ces oracles (1). »

Cependant, si abominable qu'il soit, le sacrifice du corps, tant de fois commandé par les oracles, ne suffit pas au démon. Sa haine en exige un autre plus abominable encore : c'est le sacrifice de l'âme. Comme il inspire le premier, il inspire le second. Dans la Cité du bien, le but final du sacrifice, comme de toutes les pratiques religieuses, est de réparer ou de perfectionner dans l'âme l'image de Dieu, afin que, rendue semblable à son créateur, elle entre au moment de la mort en possession des félicités éternelles. Dépouiller l'âme de sa beauté native en la dépouillant de sa sainteté, c'est-à-dire effacer en elle jusqu'aux derniers vestiges de ressemblance avec Dieu, afin qu'au sortir de la vie elle devienne la victime éternelle de son corrupteur : tel est le but diamétralement contraire du Roi de la Cité du mal.

Avec la même tyrannie qu'il exige l'effusion du sang, il exige la profanation des âmes Notre plume se refuse à décrire les hécatombes morales, accomplies par ses ordres sur tous les points du globe, ainsi que les circonstances révoltantes dont le prince des ténèbres les entoure. Ignominies et infamies : ces deux mots résument son culte public ou secret.

Ignominies. Voyez-vous Satan, maître de ces âmes immortelles, vivantes images du Verbe incarné, les forçant de se prosterner devant lui, non sous la figure d'un Séraphin, resplendissant de lumière et de beauté; mais sous la figure de tout ce qu'il y a de plus laid et de plus repoussant dans la nature? Crocodile, taureau, chien, loup, bouc, serpent, animaux

(1) His, nihil evidentius, nihil aut cum divinitate, aut cum ipsamet natura conjunctius dici queat. *Apud Euseb., Præp. evang.*, lib. V, c. VIII.

amphibies, animaux de terre et de mer, sous toutes ces formes il demande des hommages, et il les obtient. Cette longue galerie de monstruosités ne lui suffit pas. Afin d'entraîner l'homme dans des ignominies plus profondes, il en invente une nouvelle.

Sous son inspiration, l'Orient et l'Occident, l'Égypte, la Grèce, Rome, tous les lieux où le genre humain respire, ont vu les villes et les campagnes, les temples et les habitations particulières, se peupler de figures monstrueuses, inconnues dans la nature. Êtres hideux, moitié femmes, et moitié poissons, moitié hommes et moitié chiens, femmes à la chevelure de serpents, hommes aux pieds de bouc, femmes à la tête de taureau, hommes à la tête de loup, serpents à la tête d'homme ou d'épervier, Magots et Bouddhas, ayant pour tête un pain de sucre, pour bouche un rictus épouvantable courant d'une oreille à l'autre, pour ventre un tonneau, tous dans des attitudes, ridicules, menaçantes ou cyniques : c'est à ces dieux, incarnation multiforme et long ricanement de l'Esprit malin, que l'homme tremblant devra offrir son encens et demander des faveurs.

Infamies : A quel prix l'encens sera-t-il reçu? A quelles conditions les faveurs accordées? qu'on le demande aux mystères de Cérès, à Eleusis; de la bonne déesse, à Rome; de Bacchus, en Étrurie; de Vénus, à Corinthe; d'Astarté, en Phénicie; de Mendès en Égypte; du temple de Gnide, de Delphes, de Claros, de Dodone, et de certains autres que nous nous abstenons de nommer : en un mot, qu'on le demande à tous les sanctuaires ténébreux, où, comme le tigre qui attend sa proie, Satan nuit et jour attend l'innocence, la pudeur, la vertu, et l'immole sans pitié, avec des raffinements d'infamie que le chrétien ne soupçonne plus

et que le païen lui-même n'aurait jamais inventés (1).

Ce que Satan faisait chez tous les peuples païens, il le fit chez les Gnostiques, leurs héritiers : il le fait encore, quant au fond, parmi les sectaires modernes, soumis plus directement à son empire. Écoutons le récit de ce qui se passe, depuis longtemps, en Amérique, la terre classique des esprits frappeurs et des grands médiums. Dans le mois de septembre, lorsqu'on a recueilli les récoltes, les méthodistes ont l'habitude de tenir des réunions nocturnes, qui durent pendant toute une semaine. Une annonce est faite dans les journaux, afin que chaque fidèle soit dûment prévenu et puisse profiter des grâces, que l'*Esprit-Saint* prodigue dans ces circonstances. On choisit un vaste emplacement au milieu des forêts ; le meeting a lieu en plein air et dans le silence de la nuit. On voit arriver les sectaires par toutes les voies et sur tous les véhicules imaginables : hommes, femmes, enfants, tous accourent au rendez-vous.

Le lieu du meeting est ordinairement en forme d'ovale. A une extrémité on construit l'estrade pour les prédicants ; ils sont toujours en nombre. Cette espèce ne manque malheureusement pas en Amérique. De chaque côté, en forme de fer à cheval, on dresse des tentes, et l'on place derrière les voitures et les chevaux. Tout autour, sur des poteaux, sont des lampes ou des torches qui jettent une lueur blafarde. Le centre est vide. C'est là que se tient le peuple pendant le meeting. Vers neuf ou dix heures du soir, au signal donné, les ministres montent sur l'estrade ; le peuple accourt, se tient debout ou assis sur l'herbe.

(1) *Clem. Alexand., Exhortat. ad Græc.* ; et *Euseb., Præp. evang.*, lib. IV, c. XVI. — M. de Mirville, *Pneumatologie*, etc., T. III; *deuxième Mémoire*, p. 346 et suiv.

Un ministre commence quelques prières, puis déclame un petit *speech* : c'est le préambule. Plusieurs autres se succèdent et cherchent à échauffer l'enthousiasme. Bientôt la scène s'anime et prend un étrange aspect. Un des ministres entonne d'une voix lente et grave un chant populaire (1) ; la foule accompagne sur tous les tons : puis, le ministre grossit la voix et va toujours *crescendo*, en accompagnant son chant des gestes les plus excentriques. La Sybille n'était pas plus tourmentée, sur son trépied. On chante, on déclame tour à tour, et l'enthousiasme augmente.

Cela dure des heures entières ; l'excitation finit par arriver à un point dont il est impossible de donner l'idée. Entre autres exclamations qu'on entend retentir, citons celle-ci : *Dans la Nouvelle Jérusalem, nous aurons du café sans argent et du vieux vin. Alleluia !*

Bientôt toute cette foule qui remplit l'enceinte se mêle, se heurte, le tout au milieu des cris, des danses, des gémissements et des éclats de rire. L'esprit vient ! l'esprit vient ! Oui, il vient en effet ; mais ce doit être un esprit infernal, à voir ces contorsions, à entendre ces hurlements. C'est alors un pêle-mêle, un tohu-bohu digne de petites-maisons. Les hommes se frappent la poitrine, se balancent comme des magots chinois, ou exécutent des évolutions comme des derviches. Les femmes se roulent par terre, les cheveux épars. Les jeunes filles se sentent soulever dans les airs et sont en effet transportées par une force surnaturelle.

Cependant les ministres, qui semblent livrés à la même folie, continuent de chanter et de se démener comme des possédés : c'est une confusion complète,

(1) C'est le *carmen*, usité dans toutes les évocations.

un chaos..... au loin la pudeur, la morale, tout est pur pour ces énergumènes. *Dieu pardonne tout.* Honte et infamie sur les chefs aveugles d'un peuple aveugle !... Les étoiles du firmament répandent une douce clarté sur cet affreux tableau ; parfois le vent mugit dans la forêt, et les torches font apparaître les hommes comme des ombres. La nuit se passe de la sorte. Le matin, toute cette foule est étendue inerte, épuisée, harassée. Le jour est donné au repos, et la nuit suivante on recommence (1). Voilà ce qui se fait dans la secte puritaine des méthodistes. Qui oserait raconter ce qui a lieu chez les Mormons ?

Nous sommes donc en droit de le répéter : Poursuivre le Verbe incarné dans l'homme son frère et son image ; le poursuivre en singeant, pour le perdre, tous les moyens divinement établis pour le sauver ; le poursuivre sans relâche et sur tous les points du globe ; le poursuivre d'une haine qui va jusqu'au meurtre du corps et de l'âme : telle est l'unique occupation du Roi de la Cité du mal.

S'il n'atteint pas toujours ce dernier résultat, toujours il y tend : quand il ne lui est pas donné de détruire l'image du Verbe, il la défigure. A défaut d'une victoire complète, il ambitionne un succès partiel. Ce lumineux principe de la philosophie chrétienne, nous conduit en présence d'un fait très-remarquable, jusqu'ici peu remarqué en lui-même, et nullement étudié dans sa cause. Nous voulons parler de la tendance générale de l'homme à se défigurer. Nous dirions *universelle*, si un seul peuple, que nous nommerons bientôt, ne faisait exception. Avant de nous occuper de la cause, constatons le phénomène.

(1) Histoire d'un meeting de 1863, *Extraits des journaux américains.*

La manie de se défigurer ou de se déformer physiquement se rencontre partout. Inutile d'ajouter qu'elle est particulière à l'homme ; quel qu'il soit, l'animal en est exempt. Si nous parcourons les différentes parties du globe, nous trouvons à toutes les époques et sur une vaste échelle, les déformations suivantes : déformation des pieds, par la compression ; déformation des jambes et des cuisses, par des ligatures ; déformation de la taille, par le corsage ; déformation de la poitrine et des bras, par le tatouage ; autre déformation de la poitrine, des bras, des jambes et du dos, par de hideuses excroissances de chair, provenant d'incisions faites au moyen de coquillages ; déformation des ongles, par la coloration ; déformation des doigts, par l'amputation de la première phalange.

Déformation du menton, par l'épilation ; déformation de la bouche, par le percement de la lèvre inférieure ; déformation des joues, par le percement et par la coloration ; déformation du nez, par l'aplatissement de l'une ou de l'autre extrémité, par le percement de la cloison, avec suspension d'une large plaque de métal, ou l'allongement exagéré, provenant d'une compression verticale des parois ; déformation des oreilles, au moyen de pendants qui les allongent jusqu'à l'épaule (1) ; déformation des yeux, par la coloration ou par la pression de l'os frontal, qui les fait

(1) « Aux jours de fête, les femmes du *l'Ile de Pâques* mettent leurs pendants d'oreilles. Elles commencent de bonne heure à se percer le lobe de l'oreille avec un morceau de bois pointu ; peu à peu elles font entrer ce bois plus avant, et le trou s'agrandit. Ensuite elles y introduisent un petit rouleau d'écorce, lequel, faisant l'office de ressort, se détend et dilate de plus en plus l'ouverture. Au bout de quelque temps, le lobe de l'oreille est devenu une mince courroie qui retombe sur l'épaule comme un ruban. Les jours de fête, on y introduit un énorme rouleau d'écorce : cela est d'une grâce parfaite ! » — Aussi parfaite que le *chignon* moderne.
Annales de la Prop. de la Foi, 11.

sortir de leur orbite ; déformation du front par des caractères obscènes, gravés en rouge avec le bois de sandal ; déformation du crâne, sous l'action de compressions variées qui lui font prendre tour à tour la forme conique, pointue, bombée, ronde, trilobée, aplatie, carrée ; déformation générale par le fard, par les cosmétiques et par les modes ridicules : voilà le phénomène (1).

Quel esprit suggère à l'homme qu'il n'est pas bien, tel que Dieu l'a fait? D'où lui vient cette impérieuse manie de déformer, dans sa personne, l'ouvrage du Créateur? Donner pour cause la jalousie des uns, la coquetterie des autres, ce n'est pas résoudre la difficulté : c'est la reculer. Il s'agit de savoir quel principe inspire cette jalousie brutale, cette coquetterie repoussante ; pourquoi l'une et l'autre procèdent par la déformation, c'est-à-dire en sens inverse de la beauté, et comment elles se trouvent sur tous les points du globe.

Si l'on veut ne pas se payer de mots et avoir le secret de l'énigme, il faut se rappeler deux choses également certaines : la première, que l'homme a été fait, dans son corps et dans son âme, à l'image du Verbe incarné; la seconde, que le but de tous les efforts de Satan, est de faire disparaître de l'homme l'image du Verbe incarné, afin de le former à la sienne. Ces deux vérités incontestables conduisent logiquement à la conclusion suivante : La tendance générale de l'homme à se défigurer, est l'effet d'une manœuvre satanique. Plusieurs faits, dont le sens n'est

(1) Pour les autorités et le nom des peuples, voir l'ouvrage du docteur-médecin L. A. Gosse, de Genève, intitulé : *Essai sur les déformations artificielles du crâne*, Paris, 1855; *Annales de la Propagation de la Foi*, n. 98, p. 75.

pas équivoque, viennent confirmer cette conclusion.

1° Certains peuples reconnaissent positivement dans ces déformations l'influence de leurs dieux. « Quant aux femmes australiennes, écrit un missionnaire, c'est moins le goût de la parure que l'idée d'un sacrifice religieux, qui les porte à se mutiler. Lorsqu'elles sont encore en bas âge, on leur lie le bout du petit doigt de la main gauche, avec des fils de toile d'araignée; la circulation du sang se trouvant ainsi interrompue, on arrache au bout de quelques jours la première phalange, qu'on dédie au serpent boa, aux poissons ou aux kanguroos (1). »

Il en est de même de la déformation frontale par la coloration. Son caractère d'obscénité révoltante accuse une autre cause, que la jalousie de l'homme ou la coquetterie de la femme.

2° La partie du corps le plus universellement et le plus profondément déformée, c'est le cerveau. D'où vient cette préférence? Au point de vue de l'action démoniaque, il est facile d'en comprendre le motif. Le cerveau est le principal instrument de l'âme. L'altérer, c'est altérer tout l'homme. Or, cette déformation a pour résultat d'entraver le développement des facultés intellectuelles, de favoriser les passions brutales et de dégrader l'homme au niveau de la bête (2).

3° Parmi tous les peuples, un seul peuple, mêlé à tous les peuples, échappe à cette tendance, c'est le peuple juif. Investi d'une mission providentielle, dont la lettre de créance est son identité, il faut qu'il soit éternellement reconnu pour juif, et Satan n'a pas la permission de le défigurer. « Comme exempte de la

(1) *Annales*, etc., n. 98, p. 75.

(2) *Gosse*, p. 149, 150. — Sur plusieurs points de la France et de l'Europe, la déformation frontale a lieu encore aujourd'hui. *Ibid.*

déformation, je citerai cette petite nation juive, qui a joué un rôle si remarquable dans l'humanité, et dont le type s'est conservé pur, dès les temps les plus reculés (1). »

4° Plus les nations se trouvent étrangères à l'influence du christianisme ou du Saint-Esprit, plus la tendance à la déformation est générale; au contraire, plus elles sont chrétiennes, plus elle diminue. » En parlant des habitants de la Colombie, M. Duflot de Mofras fait remarquer que là où le catholicisme s'est introduit, la déformation a cessé (2). » Elle disparaît complétement chez les vrais catholiques, les saints, les prêtres, les religieux et les religieuses.

Déformer l'homme, afin d'effacer en lui l'image de Dieu, ce n'est pas assez : nous avons ajouté qu'à tout prix, Satan veut le faire à la sienne. Ici encore vient s'ajouter un nouveau trait au parallélisme constant, que nous avons observé.

Dans la Cité du bien, l'image de Dieu la plus éloquente et la plus populaire, c'est le crucifix. Donc le crucifix est l'image obligée de l'homme ici-bas. Mortification universelle de la chair et des sens, empire absolu de l'âme sur le corps, dévouement sans bornes, détachement des choses temporelles, résignation, douceur, humilité, aspiration constante vers les réalités de la vie future : n'est-ce pas là tout l'homme voyageur? Et voilà le crucifix. De là, cette définition de la vie, donnée par le concile de Trente : La vie chrétienne est une pénitence continuelle, *vita christiana, perpetua pœnitentia.*

Par ses images, le Roi de la Cité du mal définit aussi la vie; mais il la définit à sa manière. Pas une

(1) *Gosse*, p. 16.
(2) *Gosse*, p. 9.

des innombrables statues, sous lesquelles il se présente aux hommages des hommes, qui ne soit un appel à certaine passion. Plusieurs fois nous avons visité les galeries de Florence, les musées de Rome et de Naples, les ruines de Pompéi et d'Herculanum. Nous avons vu les dieux de l'Océanie; d'autres ont vu, pour nous, les temples du Thibet, lespagodes de l'Inde et de la Chine. Or, les milliers d'images, emblèmes, statues, antiques et modernes, qui encombrent ces lieux, si différents d'âge et de destination, répètent, chacun à sa manière, le mot séduisant qui perdit l'homme au paradis terrestre : Jouis ; c'est-à-dire, oublie tes destinées, oublie le but de la vie, adore ton corps, méprise ton âme, dégrade-toi, déforme-toi; que l'image du crucifix s'efface de ton front, de tes pensées et de tes actes, afin que tu sois l'image de celui que tu adores, la Bête.

On pourrait facilement continuer, sous le rapport religieux, l'histoire parallèle des deux Cités ; mais il est temps d'esquisser leur histoire sous le rapport, non moins instructif, de l'ordre social.

CHAPITRE XXII.

HISTOIRE SOCIALE DES DEUX CITÉS.

Parallélisme des deux Cités dans l'ordre social. — Pour constituer la Cité du bien à l'état social, le Saint-Esprit lui donne lui-même ses lois par le ministère de Moïse. — Les fondateurs des peuples païens reçoivent leurs lois du Roi de la Cité du mal. — Témoignage de Porphyre. — Les peuples du haut Orient reçoivent leurs lois du dieu serpent à la tête d'épervier. — Lycurgue reçoit celles de Sparte du serpent Python. — Numa celles de Rome, de l'antique serpent, sous la figure de la nymphe Égérie. — Rome fondée par l'inspiration directe du démon : passage de Plutarque. — Les lois de Rome, dignes de Satan par leur immoralité : passage de Varron et de saint Augustin.

Le parallélisme des deux Cités, dont nous venons de présenter une légère esquisse dans l'ordre religieux, se retrouve dans l'ordre social : il ne peut en être autrement. Par la nature même des choses, la religion a été, chez tous les peuples, elle sera toujours l'âme de la société : elle inspire ses lois, donne la forme à ses institutions et règle ses mœurs. Elle la domine et lui donne l'impulsion, comme l'âme elle-même domine le corps, dont elle met en mouvement tous les organes. Or, dans la Cité du bien, le Saint-Esprit, est, sans conteste, le maître de la religion. Cette royauté religieuse lui assure donc, au moins indirectement, la royauté sociale. Il y a plus : elle lui est acquise par des moyens directs.

Ouvrons l'histoire. Laissant de côté les temps primitifs, nous arrivons à l'époque où, la race fidèle étant assez nombreuse pour sortir de l'état domestique, Dieu la fait passer à l'état de nation. Rien de plus solennel que la manière dont il consacre cette nouvelle existence de l'humanité. Le souverain législateur veut que la Cité du bien sache que sa constitution et ses lois sont descendues du ciel, et que jamais elle ne l'oublie.

Au sommet du Sinaï, où lui-même est présent, enveloppé de redoutables ténèbres, il appelle Moïse. Dans un long tête-à-tête, il lui communique ses pensées. S'abaissant jusqu'aux derniers détails des règlements et des ordonnances, qui doivent donner à la nation sa forme politique, civile et domestique, il ne laisse rien à l'arbitraire de l'homme. Afin que, dans la suite des temps, nul ne soit tenté de substituer, en un point quelconque, sa volonté à la volonté divine, la charte est gravée par le Saint-Esprit lui-même sur des tables de pierre. Conservées avec soin, interrogées avec respect, ces tables seront l'oracle de la nation et la source de sa vie. Ainsi, dans l'ordre social comme dans l'ordre religieux, la Cité du bien sera, suivant toute l'étendue du mot, la Cité du Saint-Esprit. A l'exclusion de tout autre, il en sera le Dieu et le roi, le roi régnant et gouvernant.

En opposition à la Cité du bien, Satan bâtit la Cité du mal. Voyons avec quelle fidélité ce singe éternel emploie, pour élever son édifice, les moyens que Dieu a employés pour construire le sien. C'est au sommet du Sinaï, que Moïse reçoit de Dieu lui-même la constitution des Hébreux. Comme contrefaçon de ce grand événement, Satan veut que les premiers fondateurs des empires, dont se compose la Cité du mal,

soient en commerce intime avec lui. C'est lui-même qui se réserve de dicter leurs constitutions et leurs lois. Il veut qu'on le sache, afin qu'on les respecte, non comme une élucubration humaine, mais comme une inspiration divine.

Nous voyons, en effet, les premiers législateurs des peuples païens affirmer d'une voix unanime, que leurs lois sont descendues du ciel et que c'est de la bouche même des dieux qu'ils les ont reçues. Qui a le droit de leur donner un démenti? Après ce que nous savons des inspirations religieuses de Satan, comment nier la possibilité de ces inspirations sociales? Qui peut plus peut moins. D'ailleurs, les faits trahissent la cause. D'où viennent les crimes légaux qui souillent tous les codes païens, sans exception? Quel esprit autorisa, commanda même le divorce, la polygamie, le meurtre de l'enfant et de l'esclave, les cruautés à l'égard du débiteur et du prisonnier de guerre? Qui érigea la raison du plus fort en droit des gens? Qui inscrivit sur les tables d'airain du Capitole, la longue nomenclature d'iniquités civiles et politiques, dont le nom seul fait encore rougir? Si ce n'est pas le Saint-Esprit, c'est le mauvais Esprit. En politique, comme en religion, il n'y a pour l'homme que ces deux sources d'inspirations. Mais écoutons l'histoire.

Les plus anciennes traditions nous apprennent que, dans l'Orient, en Perse, en Phénicie, en Égypte, dans tous les lieux voisins du paradis terrestre, le démon sous la forme du serpent, se faisait adorer non-seulement comme le Dieu suprême, mais comme le Prince des législateurs, la source du droit et de la justice.

« Les Phéniciens et les Égyptiens, dit Porphyre, ont divinisé le dragon et le serpent... Les premiers l'ap-

pellent Agathodémon, le bon génie, et les seconds le nomment Kneph. Ils lui ajoutent une tête d'épervier, à cause de l'énergie de cet oiseau. Épéis, le plus savant de leurs hiérophantes, dit mot à mot ce qui suit : « La première et la plus éminente divinité est le serpent avec la tête d'épervier. Plein de grâce, lorsqu'il ouvre les yeux, il remplit de lumière toute l'étendue de la terre; s'il vient à les fermer, les ténèbres se font (1). »

Ainsi, dans l'ordre social comme dans l'ordre religieux, toute lumière vient du dieu serpent, le plus grand des dieux. L'antique législateur des Perses, Zoroastre, est encore plus explicite. « Zoroastre le mage, continue Sanchoniathon, dans le saint rituel des Perses, s'exprime en ces termes : « Le dieu à la tête d'épervier est le prince de toutes choses, immortel, éternel, sans commencement, indivisible, sans pareil, règle de tout bien, incorruptible, l'excellent des excellents, le plus sublime penseur des penseurs, le père des lois, de l'équité et de la justice, ne devant sa science qu'à lui seul, universel, parfait, sage, seul inventeur des forces mystérieuses de la nature (2). »

(1) Taautus quidem draconis serpentiumque naturæ divinitatem aliquam tribuebat; quam ejus opinionem Phœnices et Ægyptii postea comprobarunt... atque illud animal Phœnices Bonum Dæmonem, Ægyptii vero Cnephum similiter nuncuparunt, eidem caput accipitris, ob præcipuam quamdam hujus volucris agendi vim, addiderunt. Quin etiam Epeis ille, qui summus ab iis sacrorum interpres et scriba nominatur... sic ad verbum allegorice rem istam exposuit : Unus omnium maxime divinus erat serpens ille, qui accipitris formam præ se ferebat, idemque aspectu jucundissimus : quippe enim, ubi oculos aperuisset, continuo primigeniæ suæ regionis loca omnia luce complebat : sin autem conniveret, illico tenebræ succedebant. *Porphyr.* ex Sanchoniat., *Apud Euseb.*, *Præp. evang.*, lib. I, c. x.

(2) At vero Zoroastres magus in sacro Persicorum rituum commentario, hæc totidem verbis habet : Deus autem est accipitris capite, Princeps omnium, expers interitus, sempiternus, sine ortu,

Quittons le haut Orient, berceau de toutes les grandes traditions, et descendons dans la Grèce. Lorsque Lycurgue veut se faire législateur, c'est au même dieu, c'est-à-dire au serpent, qu'il va demander les fameuses lois de Lacédémone. Il se rend à Delphes, lieu célèbre dans le monde entier par son oracle. A peine Lycurgue a touché le seuil du temple, que le serpent Python (1) lui dit par l'organe de sa prêtresse. « Tu viens, ô Lycurgue, dans mon temple engraissé par les victimes, toi, l'ami de Jupiter et de tous les habitants de l'Olympe. T'appellerai-je un dieu ou un homme? j'hésite; mais j'espère plutôt que tu es un dieu. Tu viens me demander de sages lois pour tes concitoyens : je te les donnerai volontiers (2). »

Qu'on nous pardonne de profaner les noms : Delphes est le Sinaï de l'antique serpent, séducteur du genre humain (3); Lycurgue est son Moïse. Sparte et les autres républiques de la Grèce, Rome elle-même, qui empruntèrent à Lacédémone une partie de leurs

sine partibus, maxime dissimilis, omnis boni moderator, integerrimus, bonorum optimus, prudentium prudentissimus. Legum, æquitatis ac justitiæ parens, se tantum præceptore doctus, naturalis, perfectus, sapiens, et sacræ vis physicæ unus inventor. *Ibid.*

(1) Comme le serpent oriental, le serpent Python est un être sans analogue dans la nature; il est représenté comme un monstre énorme, un prodige effrayant. Ovide l'appelle le grand Python, Serpent inconnu, la terreur des peuples. Quoique tué en apparence par Apollon, c'était toujours lui qui, sous le nom d'Apollon, rendait les oracles. *Ovide, Métam.*, liv. I, v. 438.

(2) Quoniam ex iis Pythii oraculis, quæ Græcorum omnium vocibus maxime celebrantur, unum etiam illud est, quod Lycurgo sese consulenti Pythiam edidisse ferunt, his verbis comprehensum :

Tu modo nostra subis in pinguia templa, Lycurge,
Omnibus o Superis, Superum o carissime Patri,
Te divumne, hominemve vocent oracula nostra,
Ambigimus : Divum, ut spes est, dixisse licebit,
Æqua tuis nos jura rogas; damus illa libenter.

Porphyr. apud Euseb., lib. V, c. XXVII.

(3) C'était le foyer religieux du monde païen; de là vient qu'Ovide l'appelle *umbiculum orbis.*

lois, forment son peuple. De retour à Sparte, Lycurgue fait conserver précieusement l'oracle de Delphes dans les archives sacrées de la ville, comme Moïse lui-même les tables de la loi dans l'arche d'alliance (1). La parodie est complète. Telle est, au rapport des païens eux-mêmes, l'origine d'une législation, que depuis la Renaissance les chrétiens font admirer à leurs enfants !

Dans la *Vie de Thésée*, fondateur d'Athènes, Plutarque a soin de remarquer que ce législateur ne manqua pas, lui aussi, de prendre les conseils du serpent Python. Mais laissons la Grèce, et venons à Rome. Voici la ville mystérieuse qui, par l'accroissement irrésistible de sa puissance, absorbera la plus grande partie du monde, et de tous les empires fondés par Satan, ne formera qu'un seul empire, dont elle sera la capitale. Quelle fut sur la fondation de Rome l'influence du serpent législateur? Il est facile de prévoir qu'elle doit être ici plus marquée que partout ailleurs : la prévision n'est pas chimérique.

Avant même qu'elle existe, Satan commence par déclarer que cette ville sera la sienne, et il en prend possession de la manière la plus solennelle. Par ses ordres, des prêtres initiés à ses plus secrets mystères, sont mandés de Toscane, pour accomplir les cérémonies avec lesquelles doit être fondée la future capitale de son empire. « Romulus, dit Plutarque, dans le vieux français d'Amyot, ayant enterré son frère, se mit à bâtir et à fonder sa ville, envoyant quérir des hommes en la Toscane, qui lui nommèrent et enseignèrent de point en point toutes les cérémonies qu'il avait à y observer, selon les formu-

(1) Voir *Plutarque, Disc. contre Colotès*, c. XVII.

laires qu'ils en ont, ni plus ni moins que si c'était quelque mystère ou quelque sacrifice.

« Si firent tout premièrement une fosse ronde, au lieu qui, maintenant, s'appelle *Comitium*, dedans laquelle ils mirent des prémices de toutes les choses; puis, y jetèrent aussi un peu de terre d'où chacun d'eux était venu et mêlèrent le tout ensemble : cette fosse en leurs cérémonies s'appelle le Monde. A l'entour de cette fosse, ils tracèrent le pourpris de la ville qu'ils voulaient bâtir, ni plus ni moins que qui décrirait un cercle à l'entour d'un centre.

« Cela fait, le fondateur de la ville prend une charrue, à laquelle il attache un soc de fer, et y attelle un taureau et une vache, et lui-même conduisant la charrue tout à l'entour du pourpris, fait un profond sillon, et ceux qui le suivent ont la charge de renverser au dedans de la ville, les mottes de terre que le soc de la charrue enlève, et n'en laisser pas une tournée au dehors. Au lieu où ils ont pensé faire une porte, ils ôtent le soc, et portent la charrue, en laissant un espace de la terre non labouré. D'où vient que les Romains estiment toute l'enceinte des murailles sainte et sacrée, excepté les portes. Pour que si elles eussent été sacrées et sanctifiées, on eût fait conscience d'apporter dedans et d'emporter hors de la ville par icelles, aucunes choses nécessaires à la vie de l'homme, qui toutefois ne sont pas pures (1). »

Telle fut la fondation pleine de superstitions sataniques de la ville de Rome. Et les Romains de la Renaissance n'ont pas rougi d'en célébrer l'anniversaire par des fêtes religieuses!

Si Romulus est le fondateur de la ville matérielle,

(1) *Vie de Romulus*, c. VI.

Numa, son successeur, est regardé, avec raison, comme le fondateur de la Cité morale. Satan ne pouvait mieux choisir. Nous disons *choisir*, car c'est par la grâce de Satan lui-même que Numa fut roi de Rome. Avant de rapporter à ceux qui l'ignorent ce fait très-significatif, il est bon de faire connaître les antécédents de Numa. « Après la mort de sa femme, écrit Plutarque, Numa laissant la demeure de la ville, aima à se tenir aux champs, et aller tout seul se promenant, par les bois et par les prés sacrés aux dieux, et à mener une vie solitaire ès lieux écartés de la compagnie des hommes. Dont procéda, à mon avis, ce qu'on dit de lui et de la déesse, que ce n'était point pour aucun ennui, ni pour aucune mélancolie, que Numa se retirait de la conversation des hommes, mais parce qu'il avait essayé d'une autre plus sainte et plus vénérable compagnie, lui ayant la nymphe et déesse Égérie tant fait d'honneur que de le recevoir à mari (1). »

Quoi qu'il en soit de ce mariage et d'autres semblables dont, au rapport du même Plutarque, la haute antiquité admettait la réalité (2), il demeure que le premier législateur de Rome eut, comme les deux oracles de la philosophie païenne, Socrate et Pythagore, son démon familier. Nous allons voir qu'à ce commerce ténébreux, Numa dut sa royauté et Rome ses lois.

Écoutons encore Plutarque. « Numa ayant accepté le royaume, après avoir sacrifié aux dieux, se mit en

(1) *Vie de Numa*, c. III. — Sed ut ad anguem redeamus, ne adeo mirum sit eum voluptatis et libidinis habere significatum : legimus apud Plutarchum, serpentem Etoliæ amasium puellæ. Pierius, *Hierogly.*, Lib. XIII, p. 148, edit. in fol., Lyon, 1610.

(2) Voir dans saint Augustin et dans tous les grands théologiens la question *de incubis*.

marche pour aller à Rome. A donc lui furent apportées les marques et enseignes de la dignité royale, mais lui-même commanda qu'on attendît encore, disant qu'il fallait premièrement qu'il fût confirmé roi par les dieux. Il prit les devins et les prêtres, avec lesquels il monta au Capitole, et là le principal des devins le tourna vers le midi, ayant la face voilée, et se tint debout derrière lui, en lui tenant la main droite sur la tête, et faisant prière aux dieux qu'il leur plût, par le vol des oiseaux, et autres indices, déclarer leur volonté touchant cette élection, jetant sa vue de tous côtés, au plus loin qu'elle se pouvait étendre.

« Il y avait cependant un silence merveilleux sur la place, encore que tout le peuple en nombre infini y fût assemblé, attendant avec grande dévotion quelle serait l'issue de cette divination, jusqu'à ce qu'il leur apparut à main droite des oiseaux de bon présage, qui confirmèrent l'élection. Et alors Numa vêtant la robe royale, descendit du Capitole dessus la place, où tout le peuple le reçut avec grandes clameurs de joie, comme le plus saint et le mieux aimé des dieux que l'on eût su élire (1). »

Roi par la grâce du démon, Numa devint, comme Lycurgue, comme Thésée, comme les autres fondateurs des empires païens, législateur sous l'inspiration du même Esprit. Déjà les rudiments de législation que Romulus avait donnés aux Romains sortaient de la même source. Très-habile dans le commerce avec les démons, *optimus augur*, comme l'appelle Cicéron, il en avait composé une partie ; le reste, il l'avait emprunté des Grecs, qui, nous l'avons vu, en étaient redevables au serpent législateur (2).

(1) *Vie de Numa*, c. VI.

(2) Ferias solemnesque conventus et stata a laboribus vaca-

Mais pour Rome, sa ville de prédilection et la future capitale de son empire, une inspiration indirecte ne suffisait pas à Satan. Lui-même en personne voulut dicter ses lois : Numa fut son Moïse. Ce personnage, que nous appellerions aujourd'hui un *medium*, pratiquait ouvertement l'hydromancie. Connu de toute antiquité et tant de fois condamné par l'Église, ce genre de magie consiste à faire sur l'eau dormante ou courante, des invocations et des cercles concentriques, au milieu desquels apparaît le démon sous une forme visible, et rendant des oracles (1).

Apulée rapporte ce fait célèbre d'hydromancie. « Je me souviens, dit-il, d'avoir lu dans Varron, philosophe d'une grande érudition et historien d'une grande exactitude, que les habitants de Tralles, inquiets du succès de la guerre contre Mithridate, eurent recours à la magie. Un enfant parut dans l'eau qui, le visage tourné vers une image de Mercure, leur annonça en cent soixante vers ce qui devait arriver (2). » Tel fut le moyen employé par le législateur de Rome.

« Numa, écrit saint Augustin, qui n'avait pour inspirateur ni un prophète de Dieu, ni un bon ange, recourut à l'hydromancie (3). » Il se rendait au bord

tiones, ac cætera id genus ex optimis quibusque Græcorum hominum ritibus instituit. *Dion. Halyc., Antiquit. rom.*, lib. XI, *in Romul.*

(1) *Delrio, Disquisit. magic.*, lib. IV, c. XI, sect. 3.

(2) *Apolog.*, p. 301.

(3) Nam et ipse Numa, ad quem nullus Dei propheta, nullus sanctus angelus mittebatur, hydromantiam facere compulsus est, ut in aqua videret imagines deorum, vel potius ludificationes dæmonum, a quibus audiret quid in sacris constituere atque observare deberet. Quod genus divinationis idem Varro a Persis dicit allatum, quo et ipsum Numam, et postea Pythagoram philosophum usum fuisse commemorat : ubi adhibito sanguine etiam inferos sciscitari... his tamen artibus didicit sacra illa Pompilius, quorum sacrorum facta prodidit : quarum causarum proditos libros senatus incendit. Quid mihi ergo, Varro, illorum sacrorum alias nescio quas causas velut

d'une fontaine solitaire qu'on montre encore et faisait les pratiques d'usage. Alors, sous la figure d'une jeune fille, qui prenait le nom d'Égérie, le démon lui dictait les différents articles de la constitution religieuse et civile de Rome, et lui en expliquait les motifs. Or, les motifs de ce code, devenu, par les conquêtes des Romains, comme l'évangile de l'antiquité, étaient d'une nature telle, que Numa, tout roi qu'il était, n'osa jamais les faire connaître.

A cette crainte humaine se joignait une crainte *divine*, qui jeta le royal médium dans la plus grande perplexité. D'une part, en publiant les infamies que le Serpent lui avait dictées, il craignait de rendre exécrable, aux païens eux-mêmes, la théologie civile des Romains; d'autre part, il n'osait les anéantir, redoutant la vengeance de celui auquel il s'était livré. Il prit donc le parti de faire enterrer près de son tombeau ce monument d'obscénité. Mais un laboureur, passant avec sa charrue, le fit sortir de terre. Il le porta au préteur, qui le soumit au sénat, et le sénat ordonna de le brûler.

Telle fut la respectable origine de la législation religieuse et civile de Rome. Les choses utiles et sensées qu'elle renferme sont une ruse de celui qui ne dit, quelquefois, la vérité que pour mieux tromper (1).

physicas interpretatur; quales si libri illi habuissent, non utique arsissent. *De civ. Dei*, lib. VII, c. xxxv.

(1) *De civ. Dei*, lib. VII, c. xxxiv et xxxv.

CHAPITRE XXIII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Numa, singe de Moïse. — Nouveau trait de parallélisme : le Saint-Esprit, gardien permanent des lois sociales de la Cité du bien. — Satan, sous la forme du serpent, gardien permanent des lois sociales de la Cité du mal. — Serpent-Dieu, adoré partout : en Orient, à Babylone, en Perse, en Égypte, en Grèce; les Bacchantes; à Athènes, en Épire, à Délos, à Delphes : description de l'oracle de Delphes. — A Rome, les serpents de Lavinium. — Le serpent d'Epidaure, dans l'île du Tibre. — Culte du serpent dans les Gaules et chez les peuples du Nord. — Universalité de ce culte dans l'antiquité païenne. — Sa cause. — Les serpents du temps d'Auguste — Les vestales. — Serpents de Tibère, de Néron, d'Héliogabale. — Des dames Romaines.

En ce qui concerne l'inspiration des lois, rien, dans la future capitale de la Cité du mal, ne manque à la parodie du Sinaï. Elle va se continuer dans leur promulgation, ainsi que dans la présence sensible et permanente du législateur primitif, au milieu de son peuple, soit pour en assurer l'observation, soit pour en donner l'interprétation authentique. Chacun sait avec quel appareil de cérémonies religieuses, de sacrifices, de purifications solennelles, Moïse proclame la loi reçue du ciel, dans le mystérieux entretien de la montagne. Il n'agit de la sorte que par l'inspiration divine. Son but évident était de rendre la loi respecta-

ble, de la faire recevoir avec une soumission religieuse et pratiquer avec une fidélité constante.

Inspiré par Satan, Numa recourt aux mêmes moyens. Pour se faire acccepter des Romains, lui et ses lois, nous le voyons, d'après Plutarque, se servir de l'aide des dieux, de sacrifices solennels, fêtes, danses et processions fréquentes, « qu'il célébrait lui-même, lesquelles avec la dévotion y avait du passe-temps et de la délectation mêlée parmi. Quelquefois il leur mettait des frayeurs des dieux devant les yeux, *leur faisant accroire qu'il avait vu* quelques visions étranges, ou qu'il avait ouï des voix, par lesquelles les dieux les menaçaient de quelques grandes calamités, pour toujours abaisser leurs cœurs sous la crainte des dieux.

» Ainsi, la feinte dont Numa s'affubla fut l'amour d'une déesse, ou bien d'une nymphe de montagne, et les secrètes entrevues et parlemens qu'il feignoit avoir avec elle, et aussi la fréquentation des Muses ; car il disoit tenir des Muses la plus grande partie de ses révélations (1). »

Que Numa ait fait toutes ces choses, personne ne le révoque en doute. Mais que toutes ces choses ne soient qu'une jonglerie, comme Plutarque semble l'insinuer : c'est une autre question. D'abord, Varron, le plus savant des Romains, et saint Augustin, le plus savant des Pères de l'Église, affirment positivement le contraire. Ensuite, Plutarque ne donne aucune preuve de son assertion. Enfin, Plutarque se contredit lui-même. N'a-t-il pas, dans un ouvrage connu, proclamé la vérité des oracles ? Qu'est-ce, d'ailleurs, qu'une jonglerie dont personne ne s'est aperçu ? Comment la même jonglerie se retrouve-t-elle chez tous

(1) *Vie de Numa*, c. VII.

les peuples? Et comment tous les peuples ont-ils pris une jonglerie pour une réalité? Résoudre ces questions dans un sens non catholique, c'est nier l'histoire et la révélation. Mais nier l'histoire et la révélation, c'est nier la lumière et se condamner à l'abrutissement.

Passons à un autre trait de parallélisme. Le Seigneur ne se contente pas de donner sa loi. Lui-même s'en fait le gardien et l'interprète. Dans cette vue, il demeure au milieu de son peuple d'un manière sensible et permanente. Israël sait qu'il est là, gardien invisible, mais vigilant, oracle toujours prêt à répondre. S'il surgit, en quelque matière que ce soit, une difficulté sérieuse, c'est au Seigneur qu'on en demande la solution. Faut-il attaquer une ville, entreprendre une guerre, signer un traité? C'est encore à lui qu'on s'adresse. Lui-même indique les moyens d'obtenir le succès, les actions de grâces à lui rendre et les châtiments à infliger aux violateurs de sa loi.

Le Serpent législateur imite tout cela dans la Cité du mal. Il est le gardien et l'interprète de sa loi, comme Jehovah de la sienne. Comme le Dieu du Tabernacle et du Temple rappelle toujours, par sa redoutable majesté, le Dieu du Sinaï, Satan, par la forme sensible sous laquelle il se montre, tient à rappeler le vainqueur du Paradis terrestre. Toujours prêt à rendre des oracles, il inspire tour à tour la crainte et la confiance, décide de la paix et de la guerre, indique les moyens de succès et marque les sacrifices d'action de grâces ou d'expiation qu'il exige. Son peuple le sait; et, dans les circonstances importantes, il ne manque pas de recourir à lui pour obtenir lumière et protection. La philosophie de l'histoire des peuples païens est écrite dans ces lignes. A la chaîne joi-

gnons la trame, et nous aurons le tissu complet.

Parmi tous les faits étranges, consignés dans les annales du genre humain, nous ne savons s'il en est un plus étrange que celui dont nous allons rappeler le souvenir. Outre les mille formes différentes sous lesquelles les peuples païens d'autrefois et d'aujourd'hui ont honoré le démon, tous l'ont adoré sous la forme privilégiée du serpent, serpent vivant, serpent en chair et en os, serpent rendant des oracles; et cela, non pas une fois, mais toujours.

Déjà, nous l'avons vu : pour les peuples du haut Orient, voisins du Paradis terrestre, les Perses, les Mèdes, les Babyloniens, les Phéniciens, le grand Dieu, le Dieu suprême, le père des lois, l'oracle de la sagesse, c'était le serpent à la tête d'épervier. A lui les plus beaux temples, les prêtres d'élite, les victimes choisies, la solution des questions difficiles. Les siècles ne lui avaient rien fait perdre de sa gloire et de son autorité.

Au temps de Daniel, son culte s'était conservé dans toute sa splendeur. Le célèbre temple de Bel, bâti au milieu de Babylone, servait de sanctuaire à un énorme serpent, que les Babyloniens entouraient de leurs adorations (1). Au sommet de ce temple de proportions colossales, apparaissait la statue de Rhéa. Cette statue d'or, faite au marteau, pesait 100 talents, environ 31,000 kilogrammes. Assise sur un char d'or, la déesse avait à ses genoux deux lions, et à côté d'elle deux énormes serpents d'argent, chacun du poids de 30 talents, environ 330 ki-

(1) Et erat draco magnus in loco illo, et colebant eum Babylonii... Tulitque Daniel picem, et adipem, et pilos, et coxit pariter : fecitque massas, et dedit in os draconis, et diruptus est draco. *Dan.*, XIV, 22 et seq.

logrammes (1). Ces monstrueuses figures annonçaient au loin, la présence du serpent vivant et la gigantesque idolâtire dont il était l'objet.

Pour les anciens Perses, le grand Dieu était le serpent à la tête d'épervier. Tour à tour adoré comme génie du bien et comme génie du mal, sous ce dernier rapport il était la cause de tous les maux de l'humanité. La tradition lui donnait le nom d'Ahriman. Ce monstre, après avoir combattu le ciel, à la tête d'une tourbe de mauvais génies, saute sur la terre sous la forme du serpent, couvre la face du monde d'animaux venimeux, et s'insinue dans toute la nature. Les traditions chinoises font remonter l'origine du mal à l'instigation d'une intelligence supérieure, révoltée contre Dieu et revêtue de la forme du serpent. Tchi-seou est le nom de ce dragon. Enfin, lorsque le Japon nous peint la scène de la création, il emprunte l'image d'un arbre vigoureux autour duquel s'enroule un serpent (2). »

L'Égypte nous offre, trait pour trait, le même Dieu et le même culte. « Le symbole de Cnouphis ou l'*âme du monde*, dit M. Champollion, est donné sous la forme d'un énorme serpent, monté sur des jambes humaines, et ce reptile, emblème du *bon Génie*, le véritable *Agathodæmon*, est souvent barbu. A côté de ce serpent, les monuments égyptiens portent l'inscription : *Dieu grand, Dieu suprême, seigneur de la région supérieure* (3). »

Longtemps avant Champollion, Élien, parlant de la religion des Égyptiens, avait dit : « Le serpent véné-

(1) *Diodore de Sicile, Hist.*, liv. XI, c. IX.

(2) G. des Mousseaux, *Les hauts phénomènes de la magie*, Paris, 1864, in-8, p. 45.

(3) *Panth. égypt.*, texte 3 et liv. II, p. 4.

rable et sacré a en lui quelque chose de divin, et il n'est pas bon de se trouver en sa présence. Ainsi, à Météli, en Égypte, un serpent habite une tour où il reçoit les honneurs divins. Il a ses prêtres et ses ministres, sa table et sa coupe. Chaque jour ils versent dans sa coupe de l'eau de miel, détrempée de farine, et ils se retirent. En revenant le lendemain, ils trouvent la coupe vide.

« Un jour, le plus âgé de ces prêtres, poussé par le désir de voir le Dragon, entre seul, met la table du dieu et sort du sanctuaire. Aussitôt le Dragon arrive, monte sur la table et fait son repas. Tout à coup le prêtre ouvre avec fracas les portes que, suivant l'usage, il avait eu soin de fermer. Le serpent en courroux se retire; mais le prêtre, ayant vu, pour son malheur, celui qu'il désirait de voir, devient fou. Après avoir avoué son crime, il perd l'usage de la parole et tombe mort (1). »

Le célèbre papyrus *Anastasi*, récemment découvert en Égypte, confirme les affirmations d'Élien, de Clément d'Alexandrie et de Champollion. Il dit : Il ne faut invoquer le grand nom du serpent que dans une absolue nécessité et lorsqu'on n'a rien à se reprocher. Après quelques formules magiques, IL ENTRERA UN DIEU A TÊTE DE SERPENT QUI DONNERA LES RÉPONSES. »

Que le démon puisse donner la mort, il suffit, pour le prouver, de rappeler, dans l'antiquité sacrée, l'exemple des enfants de Job; dans l'antiquité profane, le passage où Porphyre avoue que le Dieu *Pan*, *tout bon qu'il était*, apparaissait souvent aux cultivateurs au milieu des champs, et qu'un jour il en avait fait périr neuf, tant ils avaient été frappés de terreur par

(1) *Ælian.*, *De natur. animal.*, lib. XI, c. XVII, édit. Didot 1858.

le son éclatant de sa voix et par la vue de ce corps formidable qui s'élançait avec emportement (1).

Le témoignage que nous avons cité, de l'évêque de Mantchourie, constate que, chez les modernes païens, Satan n'a rien perdu de sa puissance homicide. Quant à ce prêtre foudroyé pour avoir vu son Dieu, il rappelle d'une manière si frappante la défense de Jéhovah et la mort des Bethsamites, qu'il est à peine besoin de faire remarquer la parodie. L'usurpateur de la Divinité a son arche d'alliance ; il veut y être respecté, comme Jéhovah dans la sienne : et, comme Jéhovah, il frappe de mort le téméraire qui ose lever les yeux sur lui.

Ce sanctuaire redoutable n'était pas, en Égypte, la seule habitation du Serpent. Dans ce pays de primitive idolâtrie, on ne voyait que des serpents adorés ou familiers. Leurs temples s'élevaient sur tous les points du territoire. Là, comme à Babylone, on les nourrissait avec soin, on les adorait, on les consultait. Les Égyptiens en gardaient dans leurs maisons, les regardaient avec plaisir, les traitaient avec déférence et les appelaient à partager leurs repas. « Nulle part, dit Phylarque, le serpent n'a été adoré avec tant de ferveur. Jamais peuple n'a égalé l'Égyptien dans l'hospitalité donnée aux serpents (2). »

En conséquence le serpent entrait dans l'idée ou la représentation de toute autorité divine et humaine. « En signe de divinité, dit Diodore de Sicile, les statues des dieux étaient entourées d'un serpent; le sceptre des rois, en signe de puissance royale ; les bonnets

(1) *Apud Euseb., Præp. evang.*, lib. I, c. VI.

(2) Phylarchus libro duodecimo in vulgus edidit, aspides ab Ægyptiis vehementer coli, easdem ex eo cultu prorsus mansuescere. Ægyptii in aspidum nationem hospitalissimi, etc. *Apud Ælian.*, lib. XVII, c. v.

des prêtres, en signe de puissance divine (1). « Les statues d'*Isis*, en particulier, étaient couronnées d'une espèce de serpents nommés *thermuthis*, qu'on regardait comme sacrés et auxquels on rendait de grands honneurs (2). Suivant les Égyptiens, ces serpents étaient immortels, servaient à discerner le bien du mal, se montraient amis des gens de bien et ne donnaient la mort qu'aux méchants. Pas un coin des temples, où il n'y eût un petit sanctuaire souterrain destiné à ces reptiles, qu'on nourrissait avec de la graisse de bœuf (3).

De là, les paroles si connues de Clément d'Alexandrie : « Les temples égyptiens, leurs portiques et leurs vestibules sont magnifiquement construits ; les cours sont environnées de colonnes ; des marbres précieux et brillant de couleurs variées, en décorent les murs, de manière que tout est assorti. Les petits sanctuaires resplendissent de l'éclat de l'or, de l'argent, de l'électron, des pierres précieuses de l'Inde et de l'Éthiopie : tous sont ombragés par des voiles tissus d'or. Mais, si vous pénétrez dans le fond du temple, et que vous cherchiez la statue du dieu auquel il est consacré, un pastophore ou quelque autre employé du temple s'avance d'un air grave, en chantant un pæan

(1) Lib. V.

(2) Ægyptii basiliscum ex auro conflatum diis circumponunt. *Horus Apollo, Hiérogl.* I, *apud Pierium.* « Le serpent était l'emblème et le signe de la puissance royale. Aussi les Grecs traduisirent son nom par *basiliskos*, mot dérivé de *basileus*, qui veut dire roi. » *Panth. égypt.*, par M. Champollion, liv. II, p. 4. — Voir, dans cet ouvrage, la représentation des dieux égyptiens.

(3) Aspidis genus Thermutin Ægyptii nominant, quam sacram esse aiunt, et summa religione colunt... In sacris igitur ædibus ad unumque angulum subterranea sacella exædificant, ubi Thermuthes collocant, et bubulum adipem edendum intervallis quibusdam eis objiciunt. *Ælian.*, *De natur. animal.*, lib. X, c. XXXI ; et *Diod. Sicul.*, *ubi suprà.*

en langue égyptienne, et soulève un peu le voile, comme pour vous montrer le dieu. Que voyez-vous alors? Un chat, un crocodile, un serpent! Le dieu des Égyptiens paraît... c'est une affreuse bête se vautrant sur un tapis de pourpre (1). »

Le savant philosophe aurait pu ajouter : un bouc. En effet, c'est jusqu'à l'adoration de cet animal immonde, sous les noms divers de faune, de satyre, de bouc, de poilu, *pilosi*, comme l'appelle l'Écriture, que Satan avait conduit l'humanité. » Le culte du bouc, dit le savant Jablonski, n'était pas particulier à la ville égyptienne de Mendès; toute l'Égypte le pratiquait, et tous les adorateurs avaient chez eux le portrait plus ou moins fidèle de leur dieu. Son domicile principal n'en était pas moins à Mendès, préfecture dont il était le dieu tutélaire. Son temple y était aussi grand que splendide, et là seulement était un bouc *vivant* et sacré. Il était placé au rang des huit grands dieux antérieurs aux douze autres (2), » et honoré par des pratiques que nous nous abstiendrons de décrire.

Comme Élien nous l'apprend, chat, bouc ou crocodile, le dieu principal était toujours accompagné d'un cortége de serpents. L'Égypte était donc bien la terre du Serpent. Il y régnait, sur la vie publique et sur la vie privée, avec une puissance dont le christianisme nous a mis dans l'heureuse impossibilité de mesurer l'étendue. Serait-il sans fondement d'attribuer les prestiges exceptionnels, rapportés dans l'Écriture, à ces relations, plus habituelles et plus intimes que dans aucun pays, des médiums égyptiens avec le terrible père du mensonge?

Comme il est constant que le paganisme occidental

(1) *Champollion, ibid.*
(2) *Jablonski, Panthéon égyptien*, liv. II, c. VII.

est venu du paganisme oriental, nous ne devrons pas être surpris de trouver le culte solennel du serpent dans la Grèce, en Italie et même chez les peuples du Nord. Et quel culte, grand Dieu ! Dans les bacchanales il avait pour but de célébrer l'alliance primitive du serpent avec la femme. Écoutons Clément d'Alexandrie : » Dans les orgies solennelles en l'honneur de Bacchus, les prêtres, qu'on dirait piqués par un œstre furieux, déchirent des chairs palpitantes, et *couronnés de serpents*, appellent Ève par de vastes hurlements, Ève qui la première ouvrit la porte à l'erreur. Or, l'objet particulier des cultes bachiques est un *serpent consacré par des rites secrets*. Maintenant, si vous voulez savoir au juste la signification du mot *Éva*, vous trouverez que, prononcé avec une aspiration forte, HEVA veut dire *serpent femelle* (1). »

Sans cesse rappelée, célébrée, figurée, accomplie dans l'initiation aux mystères de certains cultes, cette alliance était chantée par la poésie et racontée par l'histoire, qui n'osait la révoquer en doute, ni en elle-même ni dans ses conséquences. Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que la religion de Satan a toujours le même but, on peut affirmer que c'est, en la contractant, que les jeunes filles devenaient, dans l'antiquité païenne, comme aujourd'hui en Afrique, prêtresses du serpent (2).

(1) ..Et tunc cum orgiorum bacchicorum sit quasi quoddam insigne serpens arcano ritu consecratus; tum vero si accurate vocem hebraicam interpretari velis, Heva, cum aspiratione graviori serpentem femininam significat. *Cohortat. ad Gentes*, c. II.

(2) Ipsa novissima sacra et ritus initiationis ipsius, quibus Sebadiis nomen est, testimonio esse poterunt veritati, in quibus aureus coluber in sinum dimittitur consecratis, et eximitur rursus ab inferioribus partibus. *Arnob.*, lib. V. — Jovis facta persequuntur (gentiles) ut matrem Rheam ab ejus nuptiis abhorrentem perse-

Quoi qu'il en soit de ces infamies, indiquées ici pour rappeler au monde l'indicible dégradation, à laquelle Satan avait conduit l'humanité païenne, la reconnaissance infinie que nous devons au Verbe rédempteur, et la profonde sagesse de l'Église dans ses prescriptions antidémoniaques, telle était la vénération dont l'odieux reptile jouissait parmi les Grecs, qu'Alexandre se faisait gloire de l'avoir eu pour père. De là vient que ses médailles le représentent sous la forme d'un enfant, sortant de la gueule d'un serpent (1). Nous verrons bientôt qu'Auguste se vantait d'avoir la même origine.

Aucun animal n'a obtenu en Grèce les honneurs divins, *à la seule exception du serpent.* Dans cette terre, prétendu berceau de la civilisation, il avait un grand nombre de temples. Les Athéniens conservaient toujours un serpent vivant et le regardaient comme le protecteur de leur ville : parodie de Jéhovah gardien de son peuple dans l'arche d'alliance. Ils lui attribuaient la vertu de lire dans l'avenir. C'est pour cela qu'ils en nourrissaient de familiers, afin d'avoir toujours à leur portée les prophètes et les prophéties (2).

cutus sit, eaque in dracænam conversa, ipse in draconem mutatus, nodo eam, ut vocant, herculeo constringens, cum ea coierit, cujus concubitus imaginem virga Mercurii significat; deinde vero ut cum filia Proserpina coierit, ex qua filium Dionysium suscepit, cum ei quoque in hac draconis forma vim intulisset. *Athenag., Legat.*, n. 20. — Voir Bœttiger, *Sabina* t. I, p. 454; xx, 2, 15 16; et num. xxv, 2; et Lamprid. *in Adrian.*

(1) Igitur Alexander magnus gloriari non erubuit Olympiadem matrem a dracone sub specie Jovis Ammonis compressam, ex illo se genitum esse. Unde ejus insignia fuere anguis, infantem vix natum et adhuc madentem sanguine ex ore evomens, sicut in veteribus numismatis ejus sigillum reperitur. *Camer., Medit. hist.*, p. II c. IX, p. 31. — Voir sur ce fait de curieux détails dans Plutarque, *in Alexand.*

(2) *Pausanias*, lib. II, p. 175; et *Dict. de la Fable*, art. *Serpents.*

Afin de continuer magnifiquement ce culte, si glorieux pour la sage Athènes, Adrien fit bâtir dans cette ville un temple resplendissant d'or et de marbre, dont la divinité fut un grand serpent apporté de l'Inde (1). Nous avons donc eu raison de le dire et nous ne cesserons de le répéter : aux beaux jours de la Grèce et même au temps d'Adrien, la civilisation d'Athènes, la métropole des lumières, dit-on dans les colléges, était au-dessous de la civilisation d'Haïti, où l'on condamne à mort, comme nous le verrons bientôt, les adorateurs du serpent. Selon Plutarque, le culte du serpent était pratiqué dans la Thrace jusqu'au délire, par les Edoniennes. « La mère d'Alexandre, dit-il, Olympias, aimant telles fureurs divines, attirait après elle dans leurs danses de grands serpents privés, lesquels se glissaient souvent entre les lierres, dont les femmes sont couvertes en telles cérémonies, et s'entortillaient à l'entour des javelines qu'elles tiennent en leurs mains, et des chapeaux qu'elles ont sur leurs têtes : ce spectacle épouvantait les hommes (2). » Leurs cris étaient la répétition continuelle de ces mots : *Evoe*, *saboe*, *flues*, *altis*.

Chez les Épirotes, l'affreux reptile jouissait des mêmes honneurs et de la même confiance. Son sanctuaire était un bois sacré, entouré de murs. Une vierge était sa prêtresse. Seule elle avait accès dans la redoutable enceinte. Seule elle pouvait porter à manger aux dieux et les interroger sur l'avenir. Suivant la tradition du pays, ces serpents étaient nés du serpent Python, Seigneur de Delphes (3).

(1) *Dion., in Adrian.*
(2) *Vie d'Alexandre*, Trad. d'Amyot.
(3) Voir *Dic. de la Fable*, et le savant ouvrage : *Dieu et les dieux*, ch. I, par M. le chevalier Desmousseaux.

A Délos, Apollon était adoré sous la forme d'un dragon qui rendait pendant l'été des oracles sans ambiguité. A Épidaure, le dieu Esculape était un serpent. On le croyait le père d'une race de serpents sacrés, dont les colonies épidauriennes avaient soin d'emporter avec elles un individu, qu'elles installaient dans leur nouveau temple (1).

Que, dès la plus haute antiquité, il y ait eu à Delphes un monstrueux serpent tenu pour un dieu, c'est ce qu'affirment les premiers habitants du pays. Que, *suivant la fable*, ce serpent ait été tué par Apollon, il n'en reste pas moins que Delphes était devenu le lieu fatidique le plus célèbre de l'ancien monde. Sous une forme ou sous une autre, l'antique Serpent y régnait en maître, et de là sur toute la Grèce et sur une grande partie de l'Occident. Telle était la confiance qu'il inspirait, que les villes grecques et même les princes étrangers, envoyaient à Delphes leurs trésors les plus précieux et les mettaient en dépôt sous la protection du Dieu-reptile.

Par une nouvelle insulte à Celle qui devait un jour lui écraser la tête, à Delphes comme en Épire, à Lavinium et partout, Satan voulait une vierge pour prêtresse : et comme il la traitait ! Jeune dans le principe, elle dut plus tard, à cause de la lubricité des adorateurs, être d'un âge mur. Lorsque le Dieu voulait parler, les feuilles d'un laurier planté devant le

(1) Lucus apud eos Deo sacer est et muro septus, intra quem dracones sunt Deo grati. Huc virgo sacerdos accedit sola, et victum draconibus porrigit. Eos Epirotæ a Pythone delphico prognatos aiunt. Quod si virginem accedentem illi placide adspexerint atque alimenta prompte susceperint, annum fertilem et salubrem significare creduntur; sin et terribiles circa illam fuerint et porrecta a sacerdote cibaria non acceperint, contrarium anni futurum statum alii divinant, alii timent. *Ælian.*, lib. XI, c. II.

temple s'agitaient; le temple lui-même tremblait jusque dans ses fondements.

Après avoir bu à la fontaine de Castalie, la Pythie, conduite par les prêtres, entrait dans le temple, et s'avançait vers l'antre, qui était renfermé dans le redoutable sanctuaire. Plusieurs auteurs ont écrit que cet antre était toujours habité par un serpent et que dans le principe, c'est le serpent lui-même qui parlait (1). L'orifice supportait le fameux trépied. C'était une machine d'airain composée de trois barres, sur laquelle la Pythie se plaçait de la manière la plus indécente, afin de recevoir le souffle prophétique (2).

Bientôt quelque chose de mystérieux se répandait dans ses entrailles, et l'accès fatidique commençait. La malheureuse fille d'Ève n'était plus maîtresse d'elle-même et donnait tous les signes de la possession. Ses cheveux se hérissaient; sa bouche écumait, ses regards devenaient farouches; un tremblement violent s'emparait de tout son corps, et on était obligé de la maintenir par force sur le trépied. Elle faisait retentir le temple de ses cris et de ses hurlements. Au milieu de cette agitation extraordinaire, elle proférait les oracles, que des copistes écrivaient sur des tablettes. De ces fureurs diaboliques résultait souvent la mort

(1) *Grand dict. de la Fable*, art. *Serpents*.

(2) Pythia vero *(cogor enim aliam quoque eorum turpitudinem*, traducere, quam bonum quidem esset prætermittere, quod indecorum nobis sit talia proferre; ut autem illorum dedecus clarius evadat, necessarium est dicere; ut hinc discatis amentiam, et ridicula gesta eorum qui vatibus illis utuntur) : dicitur ergo pythia mulier insidere tripodi Apollinis, divaricatis cruribus. Deinde malum inferne emitti spiritum, et per genitales ejus partes subeuntem, furore mulierem replere, et hanc deinceps passis capillis debacchari et spumam ex ore emittere; et sic temulentam illam furoris verba proferre. Scio vos pudore affectos erubescere hæc audientes : verum illi altum sapiunt ob turpitudinem et insaniam tantam. *S. J. Chyrs., in Ep. I ad Cor., homil.* XXIX, n. 1.

de la pythie qui, pour cette raison, avait deux compagnes. La scène infernale que nous venons de décrire avait lieu tous les mois. Elle a duré des siècles. Elle a été vue par des millions d'hommes, entre lesquels figure tout ce que l'antiquité connaît de plus grave et plus illustre (1).

D'après ce fait et mille autres du même genre, accomplis dans toutes les parties du monde, sur quel fondement révoquer en doute le succès fabuleux obtenu, sous le règne de Marc-Aurèle, par le magicien Alexandre de Paphlagonie? Disciple d'Apollonius de Tyanes, ce *medium* parcourut, comme son maître, différentes provinces de l'empire, en montrant un serpent apprivoisé et qui faisait mille tours amusants. Il le donna pour un dieu, et un dieu rendant des oracles. A cette nouvelle, on vit les habitants de l'Ionie, de la Galatie, de la Cilicie, les Romains eux-mêmes et jusqu'à Rutulius qui commandait l'armée, accourir en foule à l'oracle vivant, au Python voyageur. Ses réponses lui gagnèrent la confiance. Dans ces provinces, comme dans le reste de la terre on se prosterna devant le dieu-serpent; on lui offrit des sacrifices et des dons précieux; on lui éleva des statues d'argent. L'empereur lui-même voulut voir le dieu. Alexandre

(1) Tandem conterrita virgo
Confugit ad tripodas, vatisque adducta cavernis
Hæsit et insueto concepit pectore numen.
Bacchatur demens aliena per antrum
Colla ferens, vittasque Dei, phœbeaque serta
Erectis discussa comis, per inania templi
Ancipiti cervice rotat, spargitque vaganti
Obstantes tripodas magnoque exæstuat igne...
Spumea tum primum rabies vesana per ora
Effluit et gemitus et anhelo clara meatu
Murmura : tunc mœstus vastis ululatus in antris
Extremæque sonant domita jam virgine voces.
Lucan. Pharsal., lib. V; *Virgil.*, lib. VI; *Grand dict. de la Fable*, etc., etc.; *Strab.*, lib. VIII.

fut mandé à la cour, où il fut reçu avec de grands honneurs (1).

Pas plus que les Grecs, si vantés pour leur philosophie, les Romains, maîtres du monde, n'ont échappé à la domination de l'odieux reptile. Dès l'origine ils ont adoré le dieu-serpent, et leurs hommages ne se sont pas démentis (2). Énée, leur père, fonda près de Rome une ville appelée Lavinium, qu'on peut appeler l'aïeule de Rome. Non loin de Lavinium était un bois sacré, large et obscur, où, dans une caverne profonde, habitait un grand serpent (3). Ici encore, c'étaient des jeunes filles qui étaient les prêtresses de ce dieu. Quand elles entraient pour lui donner à manger, on leur bandait les yeux, mais un *esprit divin* les conduisait droit à la caverne. Si le serpent ne mangeait pas les gâteaux, c'était une preuve que la jeune fille qui les avait présentés avait cessé d'être vierge, et elle était impitoyablement mise à mort (4).

Comme si le culte perpétuel du serpent indigène n'eût pas suffi, les Romains, dans les circonstances difficiles, recouraient à un serpent étranger, regardé comme plus puissant. Ainsi, l'an 401, leur ville étant, depuis trois ans, désolée par une peste dont rien ne pouvait arrêter les ravages, ils consultèrent les vieux livres sibyllins, *inspectis sibyllinis libris*. On y trouva que l'unique moyen de faire cesser le fléau était d'aller chercher Esculape, à Épidaure, et de le

(1) *Lucian., in Pseudomate.*

(2) Lanuvium annosi vetus est tutela draconis,
Hic ubi Tartareæ non perit hora moræ.
Proper., Eleg. in Cynthia.

(3) In Lavinia, oppido Latinorum, quæ quidem Romæ veluti avia nominari posset... Prope Lavinium igitur est lucus magnus et opacus. In luco autem latibulum est, ubi draco, etc. *Ælian.*, lib. XI, c. XVI.

(4) *Ibid.*

conduire dans la ville. En conséquence, une galère est équipée et une députation, conduite par Quintus Ogulnius se rend à Épidaure. Quand les députés eurent présenté leur requête, un grand serpent sortit du temple, se promena dans les endroits les plus fréquentés de la ville, avec des yeux doux et une démarche calme, au milieu de l'admiration religieuse de tout le peuple.

« Bientôt, continue l'historien romain, poussé par le désir d'occuper l'illustre sanctuaire qui lui était réservé, le dieu accéléra sa marche et vint monter sur la galère romaine. Il choisit pour sa demeure la chambre même d'Ogulnius, se roula en cercles multipliés et se livra aux douceurs d'un repos profond. Les Romains, qui l'avaient reçu avec un respect mêlé de frayeur, le conduisirent à Rome. La galère ayant abordé au-dessous du mont Palatin, le serpent s'élança dans le fleuve qu'il traversa à la nage et vint se reposer dans le temple qui lui était préparé, sur l'île du Tibre. A peine le dieu fut dans son sanctuaire que la *peste disparut* (1).

Lactance confirme le récit de Valère Maxime et admet la disparition subite de la peste qu'il attribue sans hésiter à l'influence d'un démon puissant, sous la forme du serpent d'Épidaure (2).

(1) ... Tunc legati perinde atque exoptatæ rei compotes, expleta gratiarum actione, cultuque anguis a peritis accepto, læti inde solverunt... Atque in ripam Tiberis egressis legatis, in insulam, ubi templum dicatum est, transnatavit, adventuque suo tempestatem, cui remedio quæsitus erat, dispulit. *Valer. Maxim., De Miracul.*, lib. I, c. VIII, n. 2, edit. Lemaire, Paris, 1832. — Les paroles d'Aurélius Victor ne sont pas moins explicites : *et pestilentia mira celeritate sedata est.*

(2) Eduntque sæpe Dæmones prodigia quibus obstupefacti homines fidem commodent simulacris divinitatis ac numinis. Inde est quod serpens urbem Romam pestilentia liberavit Epidauro quæsitus. Nam illuc δαιμονιάρχης hac ipse in figura sua sine dissimula-

Le premier peuple du monde, la grande république romaine envoyant une ambassade solennelle au Serpent : quelle éloquence dans ce seul fait, et quelle sinistre lueur il jette sur l'antiquité païenne ! Même à l'époque de l'histoire romaine, décorée dans les colléges du nom de *Siècle d'or*, le culte de l'odieux reptile n'avait rien perdu de sa splendeur ni de sa popularité : au contraire. Le Serpent était honoré partout, dans les temples du dieu, dans le palais des empereurs, dans le boudoir des dames, dans les maisons des simples particuliers.

Attia, mère d'Auguste, étant venue au milieu de la nuit, suivant l'usage pratiqué dans les temples à oracles par songes, dormir dans le temple d'Apollon, fut touchée par le Dieu sous la forme d'un serpent. Son corps fut marqué de la figure indélébile de cet animal, à tel point qu'elle n'osa plus se montrer dans les bains publics. A raison de ce fait, Auguste se prétendit fils d'Apollon, et voulut que ses médailles perpétuassent le souvenir de cette glorieuse descendance (1).

Les vestales n'avaient pas seulement la garde du feu sacré ; elles étaient spécialement chargées de soi-

tione perductus est. Siquidem legati ad eam rem missi draconem secum miræ magnitudinis attulerunt. *De Divin. Instit.*, lib., II. c. 17.

(1) Attiam, cum ad solemne Appollinis sacrum media nocte venisset, posita in templo lectica, dum cæteræ matronæ dormirent, obdormisse draconem repente irrepisse ad eam, pauloque post egressum : illamque expergefactam quasi a concubitu mariti purificasse se : et statim in corpore ejus extitisse maculam velut depicti draconis; nec potuisse unquam exigi, adeo ut mox publicis balneis perpetuo abstinuerit : Augustum natum mense decimo, et ob hoc Apollinis filium existimatum. *Sueton.*, *in Aug.*, c. XCIV. — Au revers de ses médailles d'argent, Auguste fit graver Apollon, avec cette inscription : *Cæsar divi filius.* — Nous l'avons vue de nos yeux.

gner un serpent sacré, vénéré comme le génie tutélaire de la ville de Rome. Elles lui apportaient sa nourriture tous les jours, et lui préparaient un grand festin tous les cinq ans. Ces vierges païennes avaient aussi sous leur garde une autre idole que la pudeur ne permet pas de nommer : idole infame qu'on tirait du temple de Vesta, les jours de triomphe, pour la suspendre au char des triomphateurs. En sorte que le but de Satan était de conduire la pauvre humanité au dernier degré de la cruauté et de l'impudicité. Il l'avait atteint : et on nous parle de la belle antiquité (1)!

Héliogabale ne faisait donc rien de nouveau, rien qui fût de nature à surprendre les Romains, moins encore à les choquer, lorsqu'il fit apporter à Rome des serpents égyptiens, afin de les adorer comme de bons génies (2).

Tibère avait son serpent familier qui le suivait partout et qu'il nourrissait lui-même de sa propre main, *manu sua*. Pendant sa retraite à Caprée, il lui prit un jour fantaisie de revoir Rome. Il n'était plus qu'à sept milles de cette capitale, lorsqu'il demande son serpent pour lui donner à manger, *quum ex consuetudine manu sua cibaturus*. Or, le serpent avait été dévoré par les fourmis ; et l'oracle consulté, ayant

(1) Paulin, *adv. Pagan.*, v. 143; Dœllinger, *Paganisme et judaïsme*, Trad. fr. in-8°, t. I, p. 105; — Romæ quidem quæ ignis illius inextinguibilis imaginem tractant, auspicia pœnæ suæ cum ipso Dracone curantes, de virginitate censentur. Tertull., *ad Uxor.*, Lib. I, c. VI, p. 325, edit. Pamel. in-fol; id. *de Monogam, sub. fin.* — Quamquam illos religione tutatur et Fascinus, imperatorum quoque, non solum infantium custos, qui Deus inter sacra Romana a vestalibus colitur, et currus triumphantium sub his pendens, defendit medicus invidiæ. Plin. *Hist.* XXVIII, c. VII, n. 4. — Voir aussi *Culte du phallus et du serpent*, par le doct. Boudin, in-8, Paris, 1864.

(2) Ægyptios draconculos Romæ habuit quos illi agathodæmonaes appellant. Lamprid. *in Heliogab.*, p. 111, edit in-fol. Voir aussi *Annales de phil. chr.*, t. IV, p. 59 et suiv., an. 1832.

déclaré cet accident de mauvais augure, l'empereur prit le parti de retourner immédiatement à Caprée (1).

Néron portait comme talisman une peau de serpent liée autour du bras (2). Mieux que cela : « Plusieurs médailles de Néron, dit Montfaucon, attestent que ce prince avait pris le Serpent pour patron (3). » Il faut ajouter : et pour protecteur. Ainsi, à Rome, sur les murs de la *maison d'or de Néron*, le voyageur lit encore l'inscription qui menace de la colère du Serpent, quiconque se permettrait de déposer des ordures près de la demeure impériale (4).

A l'exemple des empereurs, les dames romaines avaient aussi des serpents familiers. Tantôt elles se les passaient autour du cou en guise de colliers; tantôt elles jouaient avec ces reptiles qui, pendant les repas montaient sur elles et se glissaient dans leur sein. Dans cette familiarité avec le Serpent, les hommes *comme il faut* imitaient les femmes (5).

Les provinces imitaient la capitale. A Pompeï, on

(1) Sueton. *in Tiber.*, c. 72.

(2) Camerar., ubi suprà.

(3) *Antiq. expliquée*, lib. I.

(4) Duodecim deos et Dianam
Et Jovem optimum maximum
Habeat iratos
Quisquis hic minxerit aut cacarit.

Au-dessus de l'inscription s'allongent deux grands serpents, tournés l'un contre l'autre et séparés par un faisceau de verges. Pour qui sait lire, cette inscription et cette peinture reviennent à dire que ces douze grands dieux et Diane et Jupiter n'étaient en définitive que l'antique Serpent sous des noms divers, et dont la figure était là pour inspirer la crainte du châtiment, symbolisé par le faisceau de verges.

(5) Si gelidum collo nectit Flaccilla draconem.
Martial, VII, 71.

Aspice repentes inter pocula sinusque innoxio lapsu dracones. Senec., *De ira*, XI, c. 31.

Istius generis dracones Romanis proceribus et nobilibus feminis fuisse in deliciis, præter hunc Tranquilli (Suetonis), testantur alii aliorum auctorum loci. Burm. *in Sueton.*, c. 72. id. in Neron., c., V, n.6.

voit encore les sanctuaires des dieux, tutélaires des rues, appelés *Lares compitales*. Les fresques représentent les sacrifices offerts à ces divinités. Or, presque partout, ces divinités sont deux serpents qui engloutissent les mets consacrés. Babylone et Pompeï se ressemblent : l'Orient et l'Occident pratiquent le même culte. Dans la même ville, sur les murailles des *Pistrinæ*, lieux où l'on manipulait la pâte, est peint le sacrifice à la déesse *Fornax*. La scène est couronnée par les deux serpents, qui jouent un si grand rôle parmi les divinités de Pompeï. L'image de la divinité favorite se retrouve jusque dans les ornements de toilette. C'est par nombre que nous avons compté les brasselets d'or en forme de serpents, dont les dames de Pompeï s'ornaient le haut du bras et le poignet.

Dans les Gaules, les Druides portaient des amulettes en pierre, représentant un serpent. Le culte de l'odieux reptile y était tellement répandu, que les premiers missionnaires du Christianisme, eurent à combattre, ainsi que nous l'avons vu, des Dragons monstrueux, redoutables divinités du pays. Aux faits déjà cités ajoutons le suivant : Saint Armentaire arrivant dans le Var, fut obligé de combattre un Dragon. Le lieu du combat s'appelle encore le Dragon; et le combat même a donné son nom à la ville de *Draguignan*.

Suivant les circonstances et le génie des peuples, le Père du mensonge, sous la forme préférée du serpent, s'est manifesté comme une divinité bienfaisante ou comme un dieu malfaisant. L'amour ou la crainte ont enchaîné l'homme à ses autels. De là cette judicieuse remarque du savant M. de Mirville : « Le Serpent ! Toute la terre l'encense ou le lapide (1). »

(1) Pneumatalog. II, mém., t. II. p. 431.

Les Lithuaniens, les Samogitiens et autres peuples du Nord, n'étaient pas moins fidèles adorateurs du Serpent. Ils l'appelaient surtout à sanctifier leur table. Dans un coin de leurs huttes, comme dans les temples de l'Égypte, étaient entretenus des serpents sacrés. A certains jours, on les faisait monter sur la table, au moyen d'un linge blanc qui descendait jusqu'à leur repaire. Ils goûtaient à tous les mets, puis rentraient dans leur trou. Les viandes étaient sanctifiées et les Barbares mangeaient sans crainte (1).

Chez les Lithuaniens, en particulier, le culte du Serpent existait encore au quatorzième siècle. En 1387, le roi de Pologne, étant venu à Wilna, convoqua une assemblée pour le jour des Cendres. De concert avec les évêques qui l'accompagnaient, il s'efforça de persuader aux Lithuaniens de reconnaître le vrai Dieu. Pour leur montrer que ce n'était pas la vérité qu'ils abandonnaient, il fit éteindre le feu perpétuel qu'on entretenait à Wilna et tuer les serpents, qu'on gardait dans les maisons et qu'on adorait comme des dieux. Les Barbares voyant qu'il n'arrivait aucun mal à ceux qui exécutaient les ordres du prince, ouvrirent les yeux à la lumière et demandèrent le baptême (2).

Nous ne pousserons pas plus loin notre voyage d'investigation chez les peuples anciens. Remarquons seulement que le culte du Serpent était si universel et si éclatant dans la belle antiquité, que les temples avaient pris le nom de *Draconies* : ce qui signifie que pour désigner un temple, on disait une Demeure de serpents (3). Aussi le culte du serpent vi-

(1) Stuckins, *Antiquit. cenvivial*, lib. II, c. xxxvi, p. 432, in-fol.
(2) Voir aussi *Annal. de phil. chr.*, décembr. 1857, p. 242 et suiv.
(3) Quin et serpentibus tantum cultum tribuit gentilitas, ut *Draconia* templa nominaret, *teste Strab.*, Lib. XIV, quod prima circa

vant, du serpent en chair et en os, a été un des plus difficiles à déraciner : nous en donnerons bientôt la preuve. En effet, suivant la pensée de saint Augustin, le démon aime de préférence la forme du serpent, parce qu'elle lui rappelle sa première victoire (1).

Que toutes les nations de l'antiquité, sans exception aucune, aient payé au Serpent le tribut de leurs adorations, c'est un fait acquis à l'histoire. Si étrange qu'il soit, il n'en est pas moins incontestable. Or, quand un culte d'une si évidente identité, s'observe à travers un si grand nombre de siècles, dans toutes les parties du monde connu, sous tous les climats, chez les nations les plus différentes de mœurs et de civilisation, comment ne pas reconnaître que les conditions de race sont sans influence sur la religion des peuples? Comment ne pas reconnaître que c'est la religion des peuples qui engendre leur civilisation et leurs mœurs, loin d'être produite par ces dernières, comme on ne craint pas de nous le répéter chaque jour? En un mot, comment ne pas reconnaître la vérité de cet axiome : *Dis-moi ce que tu crois, je te dirai ce que tu fais.*

serpentes extiterint idololatriæ semina, et quod Diabolus hanc speciem in deliciis haberet. Corn. a Lap. *in Dan.* XIV. 22.

(1) Gaudent enim dæmones hanc sibi potestatem dari, ut ad incantationem hominum serpentes moveant, ut quolibet modo fallant quos possunt. Hoc autem permittuntur ad primi facti memoriam commendandam, quod sit eis quædam cum hoc genere familiaritas. *De Gen. ad Litter.*, lib. XI, n. 35, edit. Gaume.

CHAPITRE XXIV.

(AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Culte du serpent chez les nations modernes encore idolâtres. — La secte des Ophites. — La Chine adore le Grand Dragon. — Il est le sceau de l'empire. — Procession solennelle en l'honneur du Dragon. — L'impératrice actuelle. — La Cochinchine. — L'Inde : adoration publique du serpent. — Temple de *Soubra-Manniah*. — Fête de la Pénitence. — Culte privé du serpent. — L'Afrique. — Culte du serpent en Éthiopie, au temps de saint Frumence. — Culte actuel le plus célèbre de tous. — Passage de Des Brosses et de Bosman. — Culte du serpent dans le Royaume de Juidah (Widah), il y a un siècle. — Culte actuel, le même que dans l'antiquité païenne. — Curieux et tristes détails. — Relation des missionnaires et d'un chirurgien de marine. — L'Amérique. — Culte du serpent à l'époque de la découverte. — Culte actuel. — Rapport du P. Bonduel. — Culte du serpent dans la Polynésie, l'Australie, l'Océanie. — Le Vaudoux. — Culte aux États-Unis. — Paroles d'un missionnaire. — Autres témoignages. — En Haïti. — Sacrifice humain. — Exécution des coupables, en 1864.

Si l'axiome qui vient d'être rappelé avait besoin d'une nouvelle confirmation, elle se trouverait dans l'histoire des nations païennes encore existantes sur les différents points du globe. Longtemps après la publication de l'Évangile, on voit le culte du Serpent vivant se perpétuer chez les Ophites, hérétiques obstinés dont parlent Origène et saint Épiphane (1). Parmi les Gnostiques parut une secte nombreuse qui, à raison de son culte particulier du Serpent, reçut le nom d'*Ophites*. Les adeptes enseignaient que la

(1) Contr. Cels. et hær., 37.

Sagesse s'était manifestée aux hommes sous la figure d'un serpent. Aussi, ils adoraient avec dévotion un serpent enfermé dans une longue cage. Lorsque le jour était venu de célébrer la mémoire du service rendu au genre humain par l'arbre de la science, ils ouvraient la cage et appelaient le serpent, qui montait sur la table et se roulait autour des pains : c'était à leurs yeux un sacrifice parfait. Après avoir adoré le serpent, ils offraient par lui une hymne de louanges au Père céleste.

Personne n'ignore que le Grand Dragon est la suprême divinité de la Chine et de la Cochinchine. « Le motif d'ornementation qui revient le plus souvent dans le palais de l'empereur à Pékin, c'est le Dragon aux serres de vautour, à la gueule béante, aux yeux féroces sortant de leurs orbites. C'est l'emblème inséparable du fils du Ciel, il est sur son sceau, sur ses tasses, sa vaisselle, ses meubles, sur les pignons, sur les portes, partout (1). » Le Dragon gravé sur le cachet impérial ! Ne dirait-on pas l'infernale parodie de la Croix, surmontant la couronne des princes chrétiens ; ou de l'ancienne inscription des monnaies d'or du royaume de France : *Christus vincit, regnat, imperat ?*

Ce n'est pas un vain signe. Le *Dieu* qu'il représente est l'objet d'un culte réel. Ainsi, le jeune empereur de la Chine, ayant été atteint d'une maladie grave, en 1865, l'impératrice mère s'est rendue, pendant neuf jours, à pied, au lever et au coucher du soleil, au grand temple du Dragon, afin de prier pour son fils. Naguère, les habitants de la ville chinoise de *Ting-haé*, se plaignaient de la sécheresse. Il fut décidé que le Dragon paraîtrait dans les rues et qu'on le

(1) *Annal. de la Prop. de la Foi,* n. 223, p. 298, 1867.

prierait solennellement d'envoyer la pluie dans les campagnes. Au jour fixé nous vîmes se dérouler dans la rue principale de Ting-haë les replis du monstre, porté par cinquante ou soixante personnes, autour desquelles se pressait toute la population de la ville (1).

Aujourd'hui encore, les congrégations chinoises de Saïgon célébrent chaque année avec un luxe et une pompe inusitées la fête du Dragon. L'interminable procession parcourt les principales rues de la ville et quelquefois même défile dans le jardin de l'hôtel du gouverneur (2). La hideuse figure du Dragon se rencontre partout. On l'invoque à chaque instant, dans toutes les circonstances importantes de la vie et même après la mort. L'Annamite qui a perdu un membre de sa famille ne se permettrait pas de l'enterrer avant d'avoir demandé au sorcier ou prêtre du Dragon de lui faire connaître le lieu de la sépulture. On suppose qu'il y a des dragons souterrains qui passent et repassent dans certains lieux privilégiés. On place les morts sur leur chemin dans la croyance que les dragons les comblent eux et leurs parents de richesses et de bonheur. Si un malheur vient à frapper la famille, on va déterrer le mort, et, sur l'indication d'un nouvel oracle, on l'inhume dans un lieu plus rapproché du passage du Dragon.

Le Serpent a joué un rôle considérable chez les anciens peuples de l'Inde (3), et son culte s'est maintenu jusqu'à ce jour dans cette vaste partie de l'Asie. Leurs livres sacrés sont pleins de récits, où il est fait mention du Serpent. Là, comme en Égypte, tous les

(1) *Annal. de phil. chrét.*, t. XVI, p. 355.
(2) *Courrier de Saïgon*, 1865.
(3) Maxim. de Tyr., *Dissert.* VII, p. 139, edit. Reiske.

symboles du culte portent son image. Un grand serpent figure au commencement du monde et il est l'objet d'une profonde vénération. « On voit un temple très-renommé, consacré au Serpent, à l'est du Maïssour, dans un lieu appelé *Soubra Manniah*. Ce nom est celui du grand serpent, si fameux dans les fables indiennes.

« Tous les ans, au mois de décembre, une fête solennelle a lieu dans le temple. D'innombrables dévots accourent de fort loin, pour offrir aux serpents des adorations et des sacrifices dans ce lieu privilégié. Une multitude de ces serpents ont établi leur domicile dans l'intérieur du temple, où ils sont entretenus et bien nourris par les Brahmes qui les desservent. La protection spéciale dont ils jouissent leur a permis de se multiplier, au point qu'on en voit sortir de tous les côtés dans le voisinage. Beaucoup de dévots leur apportent de la nourriture. Malheur à qui aurait le malheur de tuer une de ces divinités rampantes ! Il se ferait une fort méchante affaire (1). »

Sur un autre point de l'immense péninsule, le Serpent reçoit aussi les honneurs divins. « Récemment, écrit un de nos missionnaires, j'ai été, à Calcutta, témoin oculaire d'une fête religieuse, célébrée en l'honneur de la déesse Kalli. C'est une des plus solennelles de l'année : elle se nomme la fête de la Pénitence. Le premier jour de la fête, la multitude des curieux était immense, elle co vrait en quelque sorte le nombre des pénitents. « Mais le second et le troisième jour, je vis en beaucoup d'endroits, principalement au coin des rues et dans les carrefours, des

(1) *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, par M. Dubois, supérieur des Miss. étrang., qui a séjourné vingt-huit ans aux Indes, t. II, c. XII, p. 435.

hommes qui avaient le milieu de la langue transpercée verticalement d'une longue barre de fer. Ils l'agitaient en cadence au son des instruments, et ils dansaient eux-mêmes en cet état. D'autres s'étaient fait une large ouverture aux reins et aux épaules, et dans chacun des trous passait *un énorme serpent*, dont les replis enveloppaient leur corps (1). »

Outre l'adoration nationale du Serpent, les Indiens, comme les anciens habitants de l'Égypte, rendent encore aujourd'hui un culte domestique à un serpent fort commun, et dont la morsure donne presque subitement la mort : on le nomme serpent *capel*. Leur conduite, que chacun peut vérifier de ses yeux, rend croyable tout ce que nous avons lu de l'antiquité païenne. Les dévots vont à la recherche des trous, où se tiennent ces sortes de serpents. Lorsqu'ils ont eu le bonheur d'en découvrir quelques-uns, ils vont religieusement déposer à l'entrée, du lait, des bananes et autres aliments, qu'ils savent être du goût de ces dieux-reptiles.

Un d'eux vient-il à s'introduire dans une maison ? les habitants se gardent bien de l'en chasser ; il est, au contraire, soigneusement nourri et honoré par des sacrifices. On voit des Indiens entretenir ainsi chez eux, depuis nombre d'années, de gros serpents capels; et, dût-il en coûter la vie à toute la famille, personne n'oserait porter la main sur eux (2).

Passons maintenant en Afrique. De toute antiquité, le Serpent a été le grand dieu de la terre de Cham. Au quatrième siècle, lorsque saint Frumence alla por-

(1) *Annal. de la Prop. de la Foi*, n. IX, p. 535, avril 1836.

(2) *Mœurs et institutions des peuples de l'Inde*, par M. Dubois. — Pour d'autres peuples modernes, voir les *Annales de phil. chrét.*, citées plus haut.

ter la foi aux Éthiopiens, il trouva le culte du serpent dans toute sa splendeur. Pour réussir dans sa mission, il dut, comme Daniel, commencer par détruire le serpent qui avait été jusqu'alors la divinité des Axumites (1). Il l'est encore de toute l'Afrique non chrétienne. Parmi toutes les nations noires qu'il a connues, dit un voyageur allemand, il n'y en a pas une qui n'adore le serpent... « Les Fidas, outre le grand serpent qui est la divinité de toute la nation, ont chacun leurs petits serpents, adorés comme des dieux pénates, mais qui ne sont pas estimés, à beaucoup près, aussi puissants que l'autre, dont ils ne sont que les subordonnés. Quand un homme a reconnu que son dieu lare, son serpent domestique, est sans force pour lui faire obtenir ce qu'il demande, il a recours au grand serpent.

« Les sacrifices qui, chez ces peuples, forment la partie la plus importante des cultes, consistent en bœufs, vaches, moutons, etc. Quelques nations offrent aussi des sacrifices humains. Au nombre des fêtes annuelles, il faut compter le pélerinage de la nation des Fidas au temple du grand serpent. Le peuple réuni devant la demeure du serpent, prosterné la face contre terre, adore cette divinité, sans oser lever les yeux sur elle. A l'exception des prêtres, il n'y a que le roi qui ait droit à cette faveur et pour une fois seulement (2). »

Un autre voyageur s'exprime en ces termes : « Le culte le plus célèbre de l'Afrique, dit Bosman, est celui du serpent. Parmi le grand nombre de serpents qui y sont honorés par des cérémonies plus ou moins

(1) *Gonzalez* apud Ludolf., *Étiopic.*, p. 479.

(2) Oldendrop, cité par le docteur Boudin, dans le *Culte du Serpent*, p. 57 et suiv., in-8, 1864.

bizarres, il en est un qui est regardé comme le *Père*, et auquel on rend des hommages particuliers. On lui a bâti un temple, où des prêtres sont chargés de le servir. Les rois lui envoient des présents magnifiques, et entreprennent de longs pèlerinages pour venir lui présenter leurs offrandes et leurs adorations (1). »

Traitant le même sujet dans son histoire des *Dieux Fétiches* (2), le président de Brosses parle d'or lorsqu'il dit : « Le meilleur moyen d'éclaircir certains points obscurs de l'antiquité et de savoir ce qui se passait chez les nations païennes d'autrefois, c'est d'examiner ce qui se passe chez les nations païennes d'aujourd'hui, et de voir s'il n'arrive pas encore quelque part, sous nos yeux, quelque chose de pareil. La raison en est, comme dit un philosophe grec, que les choses se font et se feront comme elles se sont faites. L'*Ecclésiastique* dit de même : *Quid est quod fuit? ipsum quod futurum est.* Or, rien ne ressemble plus au culte du serpent et des animaux sacrés de l'Égypte, que celui du fétiche ou serpent rayé de *Juidah*, (3) petit royaume sur la côte de Guinée, qui pourra servir d'exemple pour tout ce qui se passe de semblable dans l'intérieur de l'Afrique. On voit déjà que rien non plus ne doit plus ressembler au serpent de Babylone, que le prophète Daniel refusa d'adorer (4). »

L'histoire nous a dit que les Épirotes croyaient que tous leurs serpents sacrés descendaient du grand serpent Python : même croyance en Afrique « Le serpent, continue l'auteur, est un animal gros comme la

(1) *Voyage de Bosman*, dans le *Grand dict. de la Fable*, art. *Serpents* et *Afrique*.

(2) *Fétiches* vient du Portugais *fetisso*, qui veut dire enchanté.

(3) On dit aujourd'hui Whydah.

(4) *Du culte des dieux-fétiches*, p. 16 et 25, etc. édit. in-12, 1760.

cuisse d'un homme et long d'environ sept pieds, rayé de blanc, de bleu, de jaune et de brun, la tête ronde, les yeux ouverts, sans venin, d'une douceur et d'une familiarité surprenante avec les hommes. Ces reptiles entrent volontiers dans les maisons et se laissent prendre et manier (1). »

« Toute l'espèce de leurs serpents sacrés, si l'on en croit les noirs de Juidah, descend d'un seul, qui habite le grand temple près la ville de Shabi, et qui, vivant depuis plusieurs siècles, est devenu d'une grandeur et d'une grosseur démesurées. Il avait été ci-devant la divinité des peuples d'Ardra; mais ceux-ci s'étant rendus indignes de sa protection, le serpent vint de son propre mouvement donner la préférence aux peuples de Juidah. Au moment même d'une bataille que les deux nations devaient se livrer, on le vit publiquement passer de l'un des deux camps dans l'autre. Voilà l'ancienne évocation. Le grand prêtre alors le prit dans ses bras et le montra à toute l'armée. A cette vue, tous les nègres tombèrent à genoux et remportèrent facilement une victoire complète sur l'ennemi (2). »

A Babylone, en Égypte, en Grèce et chez les autres peuples païens de l'antiquité, le serpent avait des temples où il était servi par des prêtres et par des prêtresses, honoré, consulté et nourri aux frais du public. Ses ministres seuls avaient le droit de pénétrer dans son sanctuaire; hors de là, il se rendait familier et daignait se laisser prendre et manier. Voilà mot pour mot ce qui se passe en Afrique. Écoutons : « On bâtit un temple au nouveau fétiche. On l'y porta sur un tapis de soie, en cérémonie, avec tous les té-

(1) *Du culte des dieux-fétiches*, pages 29 et suiv.
(2) *Ibid.*

moignages possibles de joie et de respect. On lui assigna un fonds pour sa subsistance. On lui choisit des prêtres pour le servir *et des jeunes filles pour lui être consacrées.* Bientôt cette nouvelle divinité prit l'ascendant sur les anciennes. Elle préside au commerce, à l'agriculture, aux troupeaux, à la guerre, aux affaires publiques du gouvernement, etc. On lui fait des offrandes considérables : ce sont des pièces entières d'étoffes de coton ou de marchandises de l'Europe, des tonneaux de liqueurs, des troupeaux entiers ; des prêtres se chargent de porter au serpent les adorations du peuple et de rapporter les réponses de la divinité, n'étant permis à personne autre qu'aux prêtres, *pas même au roi, d'entrer dans le temple et de voir le serpent.* La postérité de ce divin reptile est devenue fort nombreuse. Quoiqu'elle soit moins honorée que le chef, il n'y a pas de nègre qui ne se croie fort heureux de rencontrer des serpents de cette espèce, et qui ne les loge et les nourrisse avecjoie. »

Comblé d'honneurs et desservi par des prêtres, le grand Serpent voulut, comme autrefois, avoir des prêtresses. « Voici de quelle manière on s'y prend pour les lui procurer. Pendant un certain temps de l'année, les vieilles prêtresses ou *bétas*, armées de massues, courent le pays depuis le coucher du soleil jusqu'à minuit, *furieuses comme des bacchantes.* Toutes les jeunes filles d'environ douze ans qu'elles peuvent surprendre leur appartiennent de droit; il n'est pas permis de leur résister (1). Elles enferment ces jeunes personnes dans des cabanes, les traitent assez doucement et les instruisent au chant, à la danse et aux rites sacrés. Après les avoir stylées,

(1) Dans l'ancien Mexique, on trouve la même traite des jeunes filles au profit du Serpent.

elles leur impriment la *marque* de leur consécration, en leur traçant sur la peau, par des piqûres d'aiguilles, des figures de serpents...

« On leur dit que le serpent les a *marquées;* et, en général, le secret sur tout ce qui arrive aux femmes dans l'intérieur des cloîtres est tellement recommandé, sous peine d'être emportées et *brûlées vives par le serpent*, qu'aucune d'elles n'est tentée de le violer. Alors les vieilles les ramènent pendant une nuit obscure, chacune à la porte de leurs parents, qui les reçoivent avec joie et payent fort cher aux prêtresses la pension du séjour, tenant à honneur la grâce que le serpent a faite à leur famille. Les jeunes filles commencent alors à être respectées et à jouir d'une quantité de priviléges.

« Enfin, lorsqu'elles sont nubiles, elles retournent au temple en cérémonie et fort parées pour *épouser* le serpent... Le lendemain on reconduit la mariée dans sa famille, et dès lors elle a part aux rétributions du sacerdoce. Une partie de ces filles se marie ensuite à quelques nègres ; mais le mari doit les respecter autant qu'il respecte le serpent dont elles portent la marque, ne leur parler qu'à genoux et demeurer soumis en toute chose à leur autorité (1). »

Voilà donc, aujourd'hui comme autrefois, en Afrique comme partout, l'innocence profanée par le serpent et consacrée à son service. « Indépendamment de cette espèce de religieuses affiliées, il y a une consécration passagère pour les jeunes filles... *On s'imagine* que les jeunes filles ont été touchées par le serpent, qui, ayant conçu de l'inclination pour elles, leur inspire une sorte de fureur. Quelques-unes se met-

(1) *Du culte des dieux-fétiches*, p. 49 et suiv.

tent tout à coup à faire des cris affreux, et assurent que le fétiche les a touchées. Elles deviennent furieuses comme des pythonisses ; elles brisent tout ce qui leur tombe sous la main, et font mille choses nuisibles (1). »

Au rapport de Bosman, dans d'autres contrées de cette triste partie du monde, on voit, comme dans l'antiquité, les plus belles filles du pays, consacrées au service des serpents. Il y a ceci de particulier que les nègres croient que le grand serpent et ses confrères ont coutume de guetter, au printemps, les jeunes filles sur le soir, et que l'approche ou l'attouchement de ces reptiles leur fait perdre la raison (2).

Des voyages plus récents confirment ces détails et en ajoutent de nouveaux. « Dans tous les villages, nous disait, il y a peu de temps, celui de nos missionnaires qui a pénétré le plus loin dans l'intérieur de l'Afrique, vous trouvez le fétiche de la localité, sans compter les fétiches de chaque case. Le fétiche du village est ordinairement un gros serpent, qui se promène en liberté dans toutes les rues. Le premier que j'aperçus m'inspira une véritable frayeur. Je saisis mon bâton pour le frapper. Mon guide me retint le bras, et bien il fit. Si j'avais eu le malheur de toucher au dieu, j'aurais été sur-le-champ mis en pièces. »

A la date du 28 avril 1861, un autre missionnaire écrit du Dahomey : « Le peuple de ce pays semble voué au plus abominable fétichisme. Le culte des serpents vivants est en vogue sur beaucoup de points de la côte; mais nulle part ils n'ont des temples et des sacrifices réguliers, comme à Whydah (3). Dans une

(1) *Ibid.*, 42.
(2) Bosman, *ubi suprà.*
(3) Ville d'environ 20,000 âmes, sur le bord de la mer.

enceinte bien disposée, on nourrit une centaine de gros serpents, qui vont, quand bon leur semble, se promener en ville. Alors, tous ceux qui les rencontrent se prosternent le front dans la poussière, pendant que l'abominable animal avance lourdement sur le chemin, jusqu'à ce que quelque fervent adorateur le prenne avec respect et le reporte à son sanctuaire (1). »

Ce temple, ou plutôt cet affreux repaire, a été visité, en 1860, par un chirurgien de la marine impériale, qui en donne la description suivante : « Ma première visite fut pour le temple des serpents fétiches, situé non loin du fort, dans un lieu un peu isolé, sous un groupe d'arbres magnifiques. Ce curieux édifice consiste simplement en une sorte de rotonde, de dix à douze mètres de diamètre, et de sept à huit de hauteur. Ses murs en terre sèche sont percés de deux portes opposées, par lesquelles entrent et sortent librement les divinités du lieu. La voûte de l'édifice, formée de branches d'arbres entrelacées qui soutiennent un toit d'herbes sèches, est constamment tapissée d'une myriade de serpents, que je pus examiner à mon aise.....

« Leur taille varie d'un à trois mètres. La tête est large, aplatie et triangulaire à angles arrondis, soutenue par un cou un peu moins gros que le corps. Leur couleur varie du jaune clair au jaune verdâtre. Le plus grand nombre portent sur le dos deux lignes brunes. Les autres sont irrégulièrement tachetés,

(1) *Annales*, etc., mars 1861, p. 390. — Les Gallas qui habitent la côte opposée de l'Afrique adorent aussi le serpent. A ce Dieu-reptile ils attribuent un redoutable pouvoir sur la nature. Si on éprouve une secousse de tremblement de terre, on voit les habitants courir les mains pleines d'offrandes à la caverne, regardée comme l'habitation du Dieu qui ébranle la terre.

Lors de ma visite, ces animaux pouvaient s'élever à plus d'une centaine. Les uns descendaient ou montaient enlacés à des troncs d'arbres, disposés à cet effet le long des murailles; les autres, suspendus par la queue, se balançaient nonchalamment au-dessus de ma tête, dardant leur triple langue et me regardant avec leurs yeux clignotants; d'autres, enfin, roulés ou endormis dans les herbes du toit, digéraient sans doute les dernières offrandes des fidèles. Malgré l'étrangeté fascinante de ce spectacle, je me sentais mal à l'aise au milieu de ces visqueuses divinités...

« Les prêtres qui en prennent soin habitent près du temple... Ces affreuses divinités ont aussi leurs prêtresses; ce sont les féticheuses ou épouses du serpent fétiche. A certaines époques de l'année les vieilles prêtresses parcourent les rues du village, enlèvent les jeunes filles de huit à dix ans qu'elles rencontrent, et les conduisent dans leur habitation. Ces enfants subissent là un noviciat plus ou moins long, et, dès qu'elles sont nubiles, sont fiancées au serpent fétiche. Plus tard, quelques-unes finissent par se marier à de simples mortels, mais assez difficilement, parce que, conservant toujours quelque chose de leur caractère sacré, elles exigent de leur mari une complète soumission (1). »

Tous ces dieux reptiles ne sont pas inoffensifs, comme ceux de Whydah. « Un autre point de notre mission, écrit le père Borghero, offre un spectacle bien autrement révoltant. Au grand Popo, non loin de Whydah, les serpents n'ont pas de temple, il est vrai : mais ils reçoivent un culte qui fait horreur. Il

(1) Relation de M. Repin dans *le Tour du monde*, n. 161, p. 71-74. — 4e année 1863.

y a là une espèce de reptiles très-féroces, de la race de l'aspic, des boas, dit-on. Quand un de ces serpents rencontre sur son chemin de petits animaux, il les dévore sans pitié. Plus il est vorace, plus il excite la dévotion de ses adorateurs. Mais les plus grands honneurs, les plus grandes bénédictions lui sont prodiguées, lorsque, trouvant quelque jeune enfant, il en fait sa pâture. Alors les parents de cette pauvre victime se prosternent dans la poussière, et rendent grâce à une telle divinité d'avoir chosi le fruit de leurs entrailles pour en faire son repas.

« Et nous, ministres de celui qui a vaincu l'ancien Serpent et qui l'a maudit, nous sommes obligés d'avoir tous les jours ce spectacle sous nos yeux, sans qu'il nous soit donné de venger l'honneur de notre maître, si indignement outragé (1). »

Le culte du serpent s'est retrouvé dans les vastes contrées du Nouveau Monde, et ce n'est pas la moindre preuve de l'unité de la race humaine. Lors de la découverte de l'Amérique, les Espagnols constatèrent sur divers poiñts des traces incontestables du culte du serpent. On se rappelle qu'à Mexico, HUITZILOPOCHTLI, principale divinité de l'empire, était assis sur une grande pierre cubique, de chaque angle de laquelle sortait un serpent monstrueux. La face du dieu était recouverte d'un masque, auquel était suspendu un autre serpent.

Le temple dédié à QUETZALCOHUATL, autre divinité mexicaine, était de forme ronde, et l'entrée représentait une gueule de serpent, béante d'une manière horrible, et qui remplissait de terreur

(1) *Annales*, etc., mars 1861, p. 390 et suiv. — Comme sous le soleil brûlant de l'Afrique, le culte du serpent existe encore aujourd'hui dans les neiges de la Mantchourie. *Id.*, 1857, n. 175, p. 428.

ceux qui s'en approchaient pour la première fois.

Dans les annales les plus reculées des Mexicains, la première femme, appelée par eux *la mère de notre chair*, est toujours représentée comme vivant en rapport avec un grand serpent. Cette femme, figurée dans leurs monuments par une sorte d'hiéroglyphes, porte le nom de CIKUACOHUATL, ce qui signifie mot à mot : *femme au serpent*. Entre autres présents, on lui offrait des épines teintes du sang des prêtres et des nobles, puis des victimes humaines (1).

C'est ici le lieu de consigner une observation qui se reproduit plusieurs fois dans notre étude. Toute croyance religieuse se traduit par des actes spéciaux qui la caractérisent. Et rien n'est plus vrai que le mot cité plus haut : *Dis moi ce que tu crois, je te dirai ce que tu fais*. En ce qui concerne le culte du serpent, l'expérience montre que chez presque tous les peuples, son infaillible corollaire a été le sacrifice humain. N'est-ce pas la preuve évidente que le culte du serpent n'est autre chose que le culte du grand Homicide ? continuons notre marche.

Pendant les premières années de la conquête, un certain nombre d'indigènes embrassèrent le christianisme, plutôt par crainte que par conviction. Les adorateurs du serpent ne négligaient rien pour leur faire abjurer la foi et les ramener aux pratiques de l'ancien culte. Sous le titre spécieux de médecins, ils s'introduisaient dans les villages, et ne réussissaient que trop souvent dans leur coupable entreprise, Avant d'admettre le renégat à l'initiation, ils exigeaient la renonciation au christianisme. Ils lui lavaient les parties du corps sur lesquelles il avait reçu les onctions

(1) *Hist. des nat. civil. du Mexique*, par l'abbé le Brasseur de Berigbourg, t. III, p. 504.

du baptême, pour en effacer toute trace. Ils conduisaient ensuite leur disciple dans une sombre forêt, ou au fond d'un précipice, et là ils appelaient à eux la grande couleuvre bigarrée, qui se présentait accompagnée de plusieurs petites couleuvres.

La grande couleuvre s'élançait d'un bond dans la bouche, et sortait par la partie postérieure du corps. Les autres tour à tour, en faisaient autant, puis toutes rentraient dans la fourmilière : ces rites se répétaient treize jours de suite. C'est alors que les initiateurs communiquaient à leurs adeptes, en leur conférant la maîtrise, la puissance mystérieuse qu'eux-mêmes exerçaient sur les personnes, directement ou indirectement adonnées à l'idôlatrie.

D'un mot, d'un regard, ils pouvaient, en entrant dans une maison, subjuguer la volonté des habitants et surtout des femmes. Les gens ainsi fascinés se sentaient saisis d'un tremblement convulsif dans tout le corps, au point qu'ils paraissaient comme endiablés. Ils se jetaient par terre, souvent la bouche écumante, et restaient ainsi aussi longtemps qu'il plaisait au maître de les retenir en cet état. L'évêque de Chiapa déclare tenir tous ces détails et d'autres encore de plusieurs initiés, revenus de leurs erreurs (1). Diminué, mais non aboli, le culte du serpent se pratique encore de nos jours chez les tribus sauvages de l'Amérique du nord. Un de nos missionnaires, le P. Bonduel qui a séjourné pendant près de vingt ans dans le Wisconsin, nous racontait en 1858, que les sorciers ne s'y livrent jamais à leurs pratiques magiques, que dans les *lieux arides*, sur les bords de marais fangeux, et la

(1) Voir Burgoa, *Descripcion geografica de la provincia de Santo Domingo de Ozaca*, capit. 71, Mexico 1674; Torquemada, *Monarquia indiana*, t. II, l. 6.

tête entourée de la peau du grand serpent KETCH-KÉFÉBECK. La formule de leur évocation commence par ces redoutables paroles : « O toi, qui es armé de dix griffes, descends dans ma cabane. » La prière continue, ajoutait le père, jusqu'à ce que la cabane se mette à se balancer au point que le sommet touche le sol.

Quittons un instant l'Amérique pour faire une excursion dans les archipels nouvellement découverts. Aux îles Viti, dans l'Océan Polynésien, les habitants adorent, dans un énorme serpent, leur principale divinité, qui porte le nom de Ndengeï (1).

« Chez la femme australienne, écrit un missionnaire, c'est moins le goût de la parure *que l'idée d'un sacrifice religieux*, qui la porte à se mutiler. Lorsqu'elle est encore en bas âge, on lui lie le bout du petit doigt de la main gauche avec des fils de toile d'araignée. Au bout de quelques jours, on arrache la première phalange, frappée de la gangrène, et on la *dédie au dieu serpent* (2). »

En Océanie, la manducation du serpent semble marcher de front avec le culte du reptile. Ne serait-ce pas là, pour ces malheureuses victimes du démon, la parodie sacrilége de la communion eucharistique? Voici ce que rapporte un voyageur moderne : « Les Australiens mangent toute espèce de serpents, même les plus venimeux. Ils ont soin cependant de les vider et de leur couper la tête. Quoique les serpents soient très-nombreux dans la Nouvelle-Hollande, je n'en ai jamais rencontré qu'un seul pendant mon séjour à Sydney, et cependant je faisais

(1) Pritchard, *Researches into The physical history ou Menkind*, London 1846, in-8, t. v, p. 247.

(2) *Annal. de la prop. de la foi*, n. 98, p. 275.

dans les bois des courses longues et fréquentes.

« Lorsque ce serpent m'apparut, je le tuai d'un coup de fusil et je m'apprêtais à le mutiler davantage ; mais le naturel qui m'accompagnait le prit, et, après lui avoir coupé la tête pour plus de sûreté, il s'en servit comme d'une cravate, en attendant qu'il le mangeât à son souper (1). »

Rentrons en Amérique et terminons notre voyage par les États du Sud et par Haïti. En transportant de la côte d'Afrique des millions de nègres en Amérique, la traite y a importé aussi le culte du serpent. La secte dont l'odieux reptile est la principale, peut-être l'unique divinité, s'appelle la secte des *Vaudoux*. Très-répandue parmi les nègres des États-Unis, des Antilles et de Saint-Domingue, elle compte parmi ses adeptes beaucoup de créoles, de gens de couleur et même de blancs des deux sexes. Quelques-uns mêmes occupent dans la société de très-hautes positions (2).

Les Vaudoux, dont l'immoralité égale, si elle ne surpasse, celle des Mormons, inspirent une grande frayeur. On les croit possesseurs de secrets importants pour fabriquer des poisons terribles, dont les effets sont très-divers. Les uns tuent comme la foudre, les autres altèrent la raison ou la détruisent complétement. Bien qu'il soit aussi difficile que dangereux de se mêler de leurs affaires, des faits récents sont venus mettre au jour les honteux et cruels mystères, de cette secte abominable. Les Vaudoux s'assemblent, toujours pendant la nuit, dans des habitations isolées ou dans les montagnes, au milieu d'épaisses forêts. Le serpent qui reçoit leurs adorations, com-

(1) E. Delessert, *Voyages dans les deux Océans*, p. 135 et 136.

(2) L'empereur Soulouque, en particulier, était un fervent adorateur de la couleuvre.

munique ses volontés par l'organe d'un grand prêtre choisi parmi les sectateurs, et plus particulièrement encore par celui de la compagne que s'adjoint le grand prêtre, en l'élevant à la dignité de grande prêtresse.

Ces deux ministres qui se disent *inspirés par le serpent*, inspiration à laquelle les adeptes ont la foi la plus robuste, portent les noms pompeux de roi et de reine. Leur résister c'est résister au dieu lui-même, et partant s'exposer aux plus terribles châtiments : une fois réunis les initiés se déshabillent complétement. Le roi et la reine se placent à l'une des extrémités de l'enceinte, près de l'autel, sur lequel est une cage qui renferme le serpent. Lorsqu'on s'est assuré qu'aucun profane ne s'est introduit dans l'assemblée, la cérémonie commence par l'adoration du serpent. Elle consiste en protestations de fidélité à son culte et de soumission à ses volontés. On renouvelle entre les mains du roi et de la reine le serment du secret, accompagné de tout ce que le délire a pu imaginer de plus horrible pour le rendre plus imposant.

Ensuite le roi et la reine, du ton affectueux d'un père et d'une mère, adressent à leurs bien-aimés enfants quelques touchantes observations. Puis la reine monte sur la cage qui renferme le serpent (1), et ne tarde pas à se sentir pénétrée de l'esprit du dieu qu'elle a sous ses pieds : elle s'agite, éprouve dans tout son corps un tremblement convulsif et l'oracle parle par sa bouche. Lorsque l'oracle a répondu à toutes les questions, le serpent est adoré de nouveau; et chacun lui offre son tribut.

L'adoration achevée, le roi met le pied sur la cage du serpent, et bientôt il reçoit une impression qu'il

(1) C'est exactement ce que faisait la Pythonisse de Delphes.

communique à la reine et que celle-ci communique à tous les membres placés en cercle. Ceux-ci ne tardent pas à être en proie à la plus violente agitation, ils tournent rapidement sur eux-mêmes, en remuant si vivement la partie supérieure du corps, que la tête et les épaules semblent se disloquer (1). Ils finissent les uns par tomber de lassitude, d'autres en pamoison ; d'autres éprouvent un délire furieux. Chez presque tous il y a des tremblements nerveux, qu'ils semblent ne pouvoir maîtriser.

On ne peut décrire ce qui se passe alors. Il est aisé de comprendre qu'à la suite de l'excessive surexcitation des sens qu'ont dû produire ces bacchanales échevelées, l'assouvissement des plaisirs grossiers et des passions brutales, dans ce hideux pêle-mêle des deux sexes, ne peut manquer de présenter le plus dégoûtant spectacle. Ennemi implacable de l'âme de l'homme qu'il pousse à tous les genres de dégradation, Satan ne l'est pas moins de son corps. Chez les différents peuples anciens et modernes, le sacrifice humain est le corollaire infaillible du culte du serpent. Les Vaudoux continuent fidèlement la cruelle tradition. On ne saura jamais le nombre des victimes, qu'ils ont égorgées (2).

(1) Ceci rappelle le *Djedâb* des Aïssaoua de l'Afrique que nous avons vu à Paris en 1867, et les Corybantes de l'antiquité, dont le nom grec signifie agiter violemment la tête. Satan ne vieillit pas.

(2) Entre beaucoup de faits nous en citerons un de date très-récente et qui a obtenu une publicité judiciaire. Au mois de décembre 1863, à Bizoton, aux portes mêmes de la capitale d'Haïti, le nommé Congo Pellé, *reçut du Dieu Vaudoux l'ordre* de lui faire un sacrifice humain. A ce prix, la fortune devait visiter sa pauvre demeure. De concert avec sa sœur, Jeanne Pellé, il résolut d'immoler au serpent sa propre nièce, la petite Claircine, âgée de huit ans. La jeune fille fut conduite le 27 décembre chez un nommé Julien Nicolas, qui, secondé par d'autres adeptes, Floréal, Guerrier, la femme Beyard, lui lia les bras et les jambes. Claircine fut alors transportée dans la maison de Floréal et déposée dans un lieux mystérieux ap-

Tous ces faits et mille autres du même genre prouvent une fois de plus à l'Europe incrédule, à l'Europe qui tourne le dos au Rédempteur, que le roi de la Cité du mal est toujours le même ; toujours prêt à ressaisir son empire, toujours jaloux de se faire adorer sous la forme victorieuse du serpent, toujours avide du sang

pelé *humfort*, dans le langage des initiés. Elle y resta quatre jours, et le mercredi 30 décembre, à dix heures du soir, la victime fut de nouveau portée chez Congo Pellé. L'heure du sacrifice avait sonné. Jeanne Pellé saisit sa nièce par le cou et l'étrangle, pendant que Floréal lui presse les côtes et que Guerrier lui tient les pieds. Le cadavre est étendu sur le sol, et Floréal l'écorche avec un couteau, après lui avoir coupé la tête. Cette opération à peine terminée, Jeanne Pellé, Floréal, Guerrier, Congo, Néréine, femme de Floréal, Julien Nicolas et les femmes Roséide et Beyard se précipitent sur la victime, dévorent ses chairs palpitantes et boivent son sang encore chaud. Après cet horrible festin, les cannibales se rendent chez Floréal avec la tête de la pauvre Claircine, la font bouillir avec des ignames et en mangent les parties charnues. Le crâne ainsi dépouillé est placé sur un autel; Jeanne agite une clochette, et les adeptes, exécutant *une danse religieuse*, tournent autour de l'autel en chantant une chanson sacrée, qui probablement n'était autre que le fameux hymne vaudoux :

Eh! eh! bomba! hen! hen!
Conga bafio sè!
Conga manne de li,
Conga de ki la
Conga li!

La cérémonie terminée, la peau et les entrailles de Claircine furent enterrées près de la maison de Floréal. On avait déjà recueilli dans des vases, qui devaient être précieusement conservés, ce qui restait du sang de la victime. Quant aux os, ils furent pulvérisés, car la cendre devait en être également conservée. L'œuvre sainte était accomplie, et les adorateurs de la couleuvre se séparèrent, en se donnant rendez-vous pour le 6 janvier, jour des Rois, où ils devaient faire un nouveau sacrifice. La victime, cachée chez Floréal, n'attendait plus que le couteau sacré. C'était une jeune fille, nommée Losama, que Néréine avait volée sur le chemin de Leogane. La justice fut heureusement avertie; et les anthropophages, condamnés à mort par le jury, ont été exécutés le 6 février 1864. *Moniteur haitien*, 12 mars 1864; voir aussi *Culte du Serpent*, par le docteur Boudin; *Journal d'un miss. au Texas*, in-8, P. 356. La *Tribune de Mobile*, 2 octobre 1865; l'*Orléanais*, journal de la Nouv.-Orléans, 6 juillet 1859, etc.

de l'homme devenu son esclave. Ils établissent encore que le culte du serpent, comme le sacrifice humain, a fait le tour du monde. L'un et l'autre existent encore aujourd'hui, le premier surtout, sur une large échelle, chez un grand nombre de peuples de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique. Ainsi, dans la Cité du mal deux perpétuités : perpétuité du sacrifice humain; perpétuité de l'adoration du serpent, sous sa forme naturelle. Ces deux perpétuités en impliquent une troisième : la perpétuité des oracles dans le monde païen. Sans cela, comment expliquer que, sous tous les climats, à toutes les époques, à tous les degrés de civilisation, l'homme non chrétien, ait pris pour son Dieu, pour son grand Dieu, le plus abhorré de tous les êtres et lui ait sacrifié ce qu'il a de plus cher (1)?

Pourtant il en est ainsi. Le fait est universel et permanent; il a donc une cause universelle et permanente. Cette cause n'existe ni dans les lumières de la raison, ni dans les inclinations de la nature, ni dans la volonté de Dieu. A moins de demeurer devant ce fait impitoyable, les yeux écarquillés et la bouche béante, il reste donc à l'expliquer par le rôle souverain du serpent dans la chute de l'humanité. Avec la raison éclairée par la foi, il faut reconnaître, qu'un pareil culte ne venant ni de Dieu ni de l'homme, est forcément révélé par une puissance intermédiaire. N'oublions pas qu'ici le mot *révélation* n'implique pas la divinité du révélant; mais l'universalité et l'identité de la révélation impliquent l'universalité et l'identité du révélant. Nous en parlerons ailleurs.

Traiter tout ceci de superstition, de figurisme et

(1) Voir sur le serpent un beau passage de Chateaubriand, *Génie du Christ.*, T. I, liv. III, c. 2.

d'allégorie, c'est mentir à sa propre conscience et se moquer du sens commun. Parler de superstition, d'ignorance, de démence, dans une croyance fondamentale : c'est ne rien dire ou c'est faire le procès au genre humain. Mais si depuis six mille ans, le genre humain, étranger au christianisme, a été, s'il est encore un fanatique, un aliéné, un ignorant, c'est avouer que le christianisme est la vérité, la lumière, la raison. Laissons, pour essayer de sortir de là, l'incrédule balbutier des sophismes, et continuons.

CHAPITRE XXV

(NOUVELLE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le Saint-Esprit, oracle et directeur de l'ordre social dans la Cité du bien. — Satan, oracle et directeur de l'ordre social dans la Cité du mal. — Existence universelle des oracles sataniques : témoignages de Plutarque et de Tertullien. — Croyance universelle aux oracles : passages de Cicéron, de Baltus. — C'étaient les démons eux-mêmes qui rendaient les oracles : paroles de Tertullien, de Saint-Cyprien, de Minutius Felix. — Les oracles n'étaient pas une jonglerie : preuves.

Nous avons ajouté que Jéhovah, présent dans le tabernacle et dans le temple, n'était pas seulement le Dieu de son peuple et le gardien de la religion ; mais encore l'oracle et le directeur de la société civile et politique : c'est-à-dire que du fond de son sanctuaire il dirigeait toutes les entreprises de sa Cité, dont les membres avaient soin de ne rien faire sans le consulter (1). Ses volontés se manifestaient tour à tour par des songes, par des voix et par des oracles.

Tous les traits de ce parallélisme se retrouvent dans la Cité du mal. Croire que la présence du Dieu-serpent, au milieu du monde, n'avait qu'un motif, un but purement religieux, serait une erreur. Elle avait un motif, un but social au premier chef. C'est dire en d'autres termes que, du fond de ses sanctuaires,

(1) Voir la *Concordance* au mot *consulere*.

Satan dirigeait non-seulement la religion, mais la société païenne, par ses oracles et par ses prestiges. De ce nouveau phénomène les preuves sont presque aussi nombreuses que les pages de l'histoire.

Le monde païen était couvert d'oracles ; et le monde païen, c'était la terre entière, à l'exception de la Judée. Sur ce point, l'histoire chrétienne et l'histoire profane sont unanimes. Au nom de l'une et de l'autre écoutons Plutarque et Tertullien : le premier, prêtre des idoles ; le second, prêtre du vrai Dieu. Plutarque s'exprime ainsi : « Le premier article de l'établissement des lois et de la police, c'est la créance et persuasion des dieux, par le moyen de laquelle Lycurgue sanctifia jadis les Lacédémoniens, Numa les Romains, Ion les Athéniens, et Deucalion tous les Grecs universellement, en les rendant dévots et affectionnés envers les dieux, en prières, serments, *oracles et prophéties* ; de sorte que, allant par le monde, vous trouverez des villes sans murs, sans académies, sans rois, sans argent, sans monnaie, sans théâtres, sans gymnases ; mais vous n'en trouverez jamais qui soient sans Dieu, sans prière, sans sacrifices pour obtenir des biens et détourner des maux. Jamais homme n'en vit ni n'en verra jamais : il serait plus facile de bâtir une ville dans les airs, que d'en bâtir ou d'en conserver une sans religion (1). »

Formulant, d'un seul mot, la pensée de Plutarque : « Le monde, dit Tertullien, est encombré d'oracles, *oraculis stipatus est orbis* (2). »

Pour citer seulement quelques-uns des plus connus : vous avez Béelzébub, chez les Philistins ; Moloch, chez les Moabites ; Bélus, à Babylone ; Jupiter Am-

(1) *Contre Colotès*, ch. XVIII, trad. d'Amyot.
(2) *De Anima*, ch. XLVI.

mon, en Égypte. Dans la Grèce, Délos, Claros, Paphos, Delphes, Dodone. En Italie, vous trouvez les oracles célèbres de Géryon, à Padoue ; de Diane, à Préneste ; d'Hercule, à Tivoli ; d'Apollon, à Aquilée et à Baïa ; de la sybille, à Cumes ; à Rome et dans les environs, ceux de Mars, d'Esculape, du Vatican, de Clitumnus, de Janus, de Jupiter Pistor ; ceux d'Antium, celui de Podalirius en Calabre, et plus de cent autres (1).

La Judée elle-même en était environnée. Les consulter était une des tentations les plus fortes du peuple de Dieu. C'est au point que la peine de mort, portée dans la loi, ne l'en défendait pas toujours. Après le schisme des dix tribus, les oracles furent en permanence au milieu d'Israël (2). Saül lui-même consulte la pythonisse d'Endor, c'est-à-dire une femme possédée par un esprit appelé Python, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture (3).

Et puis, qu'étaient les réponses des augures et des aruspices, sinon des oracles ou l'interprétation des oracles? Or, les augures et les aruspices, se rencontraient sur tous les points du globe, dans les villes et dans les campagnes, et leur science était l'objet d'une étude universelle. « C'est un fait constant, dit Cicéron, que, chez les anciens, les chefs des peuples étaient rois et augures en même temps. Gouverner et connaître les secrets divins, étaient à leurs yeux deux fonctions également royales. C'est de quoi Rome, dont

(1) Voir Baltus, *Hist. des oracl.*, etc.,

(2) Voir, entre autres, IV, *Reg.* 1-2; et les endroits où il est parlé des prêtres de Baal.

(3) Dixitque Saul servis suis : Quærite mihi mulierem habentem Pythonem, et vadam ad eam, et sciscitabor per illam. I, *Reg.*, XXVIII, 7. — Remarquons avec Baltus que Python semble venir d'un mot hébreu qui signifie *serpent*, « nom convenable à celui qui inspirait tous ces faux prophètes. » *Ibid.*, *Suite de la réponse*, Ire part., 142.

les rois furent aussi augures, *in qua et reges, augures*, nous fournit de grands exemples. Après eux, les particuliers qui ont été revêtus du même sacerdoce ont gouverné la république par l'autorité de la religion.

« Cette sorte de divination n'a pas été négligée même chez les barbares. Il y a des druides dans les Gaules, parmi lesquels j'ai connu Dividiacus d'Autun, qui disent connaître l'avenir, partie par science augurale, partie par conjecture. Parmi les Perses, les mages sont augures et devins... et nul ne peut être roi de Perse, qu'il n'ait été instruit auparavant dans la science des mages. Il y a même des familles et des nations entières qui sont particulièrement adonnées à la divination. Toute la ville de Telmesse, dans la Carie, excelle dans la science des aruspices. Dans Élide, ville du Péloponèse, il y a deux familles, l'une des Jamides, l'autre des Clytides, qui sont célèbres dans la même science.

« L'Étrurie a surtout la réputation de posséder une grande connaissance des fulgurations, et de savoir expliquer ce que chaque prodige peut présager. C'est pourquoi nos ancêtres, lorsque l'empire florissait, ordonnèrent très-sagement que six enfants des principaux sénateurs, seraient envoyés chez chaque peuple d'Étrurie, pour y être instruits dans la science des Étruriens; de peur que, par la corruption des hommes, il n'arrivât dans la suite qu'une si grande autorité dans la religion ne vînt à être exercée pour le gain par des âmes mercenaires. Quant aux Phry-

(1) Ils savaient qu'au moyen de certaines formules magiques, on pouvait appeler ou détourner la foudre. Extat annalium memoria, sacris quibusdam ac precationibus vel cogi fulmina vel impetrari. Ausaldi, Hist. lib. II, c. 54.

giens, aux Pisidiens, aux Ciliciens et aux Arabes, ils se règlent ordinairement par les signes qu'ils tirent des oiseaux : ce qui se fait pareillement dans l'Ombrie (1). »

Le vrai Dieu, avons-nous dit, manifestait ses volontés par des *oracles* proprement dits : et on voit sans cesse les conducteurs d'Israël consulter le Seigneur dans le tabernacle ou dans le temple ; par des *voix mystérieuses* qu'on entendait sans voir, ou en voyant l'être de qui elles sortaient : témoin Agar, Gédéon, Samuel à Silo, Saül sur le chemin de Damas; par des *songes :* témoin Jacob, Judas Machabée et vingt autres.

Satan a contrefait tous ces genres de révélation. Quant aux oracles proprement dits, nous venons de voir qu'ils étaient innombrables dans la Cité du mal. S'agit-il des voix mystérieuses ? Nous en citerons plus loin un des plus remarquables exemples. En attendant, voici ce que dit Cicéron : « Souvent les faunes on fait entendre leurs voix ; souvent les dieux ont apparu sous des formes tellement sensibles, qu'ils ont forcé quiconque n'est pas stupide ou impie à reconnaître leur présence (2). »

Et ailleurs : « Souvent même, au rapport de la tradition, on a entendu des faunes au milieu des batailles; souvent des voix véritables se sont fait entendre dans les temps de trouble, sans qu'on pût savoir d'où elles venaient. Entre beaucoup d'exemples de ce genre, deux surtout méritent de fixer l'attention. Peu avant la prise de Rome, on entendit une voix qui venait du bois consacré à Vesta... et cette voix aver-

(1) *De Divinat.*, lib. I, ch. XLI, édit. in-8. Paris, 1818.

(2) Sæpe faunorum voces exauditæ; sæpe visæ formæ deorum, quemvis non hebetem aut impium, Deos præsentes esse confiteri coegerunt. *De Natur. Deor.*, lib. II, cap. III.

tissait qu'on eût à reconstruire les murailles, parce que, autrement, la ville serait prise dans peu... L'oracle ne fut reconnu que trop vrai (1). »

On connaît les chênes dodoniques, dont l'espèce n'est pas éteinte. « A Joal, écrit un de nos missionnaires d'Afrique, il y a des arbres *fatidiques*, et des rites mystérieux pour l'évocation des génies (2). »

Quant aux songes, Cicéron consacre neuf chapitres du premier livre de la *Divination*, à rapporter quelques-uns des plus célèbres parmi les Grecs et les Romains (3). Les temples dans lesquels on allait en demander se trouvaient partout. « Le monde, dit Tertullien, en était couvert. Pour n'en citer que quelques-uns : qui ne connaît ceux d'Amphiaraüs, à Orope; d'Amphiloque, à Mallus; de Sarpédon, dans la Troade; de Trophonius, en Béotie; de Mopsus, en Cilicie; d'Hermione, en Macédoine; de Pasiphaé, en Laconie? C'est une chose certaine, que très-souvent les démons envoient des songes quelquefois vrais, gracieux et séduisants, et nous savons pourquoi;

(1) Sæpe etiam et in prælliis fauni auditi; et in rebus turbidis veridicæ voces ex occulto missæ esse dicuntur; cujus generis duo sunt ex multis exempla, sed maxima, etc. *De Divinat.*, lib. I, cap. XLV.

(2) *Annales de la Prop. de la Foi*, n. 209, p. 270, an. 1863. — On trouve encore les usages antiques transformés, il est vrai, mais reconnaissables dans les habitudes de la Grèce moderne. « La divination par l'examen des os, dit madame Dora d'Istria, et particulièrement par l'omoplate rôti, est une transformation évidente de l'inspection des entrailles des victimes dont il est si souvent question dans Homère. » A Dodone et à Delphes, le laurier vénéré révélait l'avenir par le bruissement de ses feuilles sacrées. De nos jours, les jeunes filles grecques interrogent le bruit des feuilles de rose. Les chênes fatidiques de la Dodone d'Epire, où les Pélasges avaient un oracle aussi célèbre que le mantéion de Delphes, reçoivent encore sous leur ombre des dormeurs qui demandent l'avenir à leurs songes. Voir *Excursion en Roumélie et en Morée*, par Mme-Dora d'Istria, Paris 1863.

(3) Depuis le ch. XX jusqu'au ch. XXIX.

mais le plus ordinairement troublés, trompeurs, honteux, immondes (1). » Comme Cicéron, le grand apologiste en donne une longe nomenclature.

La croyance aux oracles, c'est-à-dire aux dieux parlants, n'était pas moins universelle que l'existence même des oracles. Écoutons encore la double voix de l'antiquité. « L'Orient et l'Occident, continue Tertullien, les Romains et les Grecs, toute la littérature du monde croit aux oracles, les commente et les affirme (2). »

« Notre république, dit Cicéron, ainsi que tous les royaumes, tous les peuples, toutes les nations, sont pleins d'exemples de la véracité incroyable des oracles. Jamais ceux de Polyides, de Mélampodis, de Mopsus, d'Amphiaraüs, de Calchas, d'Hélénus, n'auraient été si fameux; jamais tant de nations, telles que l'Arabie, la Phrygie, la Lycaonie, la Cilicie, et surtout la Pisidie, n'auraient conservé les leurs jusqu'à nos jours, si toute l'antiquité n'en avait attesté la véracité. Jamais notre Romulus n'aurait consulté les oracles pour fonder Rome ; et la mémoire d'Attius Navius n'aurait pas été si longtemps florissante, si tous n'avaient pas dit des choses admirables de vérité (3).

(1) Nam et oraculis hoc genus stipatus est orbis : ut Amphiarai, apud Oropum; Amphilochi, apud Mallum; Sarpedonis, in Troade; Trophonii, in Beotia; Mopsi, in Cilicia; Hermionis, in Macedonia; Pasiphaæ, in Laconia. Definimus enim a dæmoniis, plurimum incuti somnia, etc. *De Anima*, cap. XLVI, XLVII.

(2) Quanti autem commentatores et adfirmatores in hanc rem... tota sæculi litteratura. *De Anima, ibid.*

(3) Jam vero permultorum exemplorum et nostra plena est respublica, et omnia regna, omnesque populi, cunctæque gentes, augurum prædictis multa incredibiliter vera cecidisse. Neque enim Polyidi, neque Melampodis, neque Mopsi, neque Amphiarai, neque Calchantis, neque Heleni tantum nomen fuisset, neque tot nationes id ad hoc tempus retinuissent, Arabum, Phrygum, Lycaonum, Cilicum, maximeque Pisidorum, nisi vetustas ea certa esse docuisset. Nec vero Romulus noster auspicato urbem condidisset, neque Attii

Cette foi du genre humain, Cicéron la fait reposer sur le raisonnement suivant : « Il est certain qu'il y a des dieux ; donc ils nous font connaître l'avenir. Que s'ils nous le font connaître par des signes, il faut qu'ils nous donnent en même temps le moyen d'entendre ces signes ; ce moyen ne peut être que la divination : donc il est une divination... Si donc la raison et les faits sont pour moi ; si les nations, si les barbares, si nos ancêtres mêmes conviennent de tout ce que je viens d'avancer : quel sujet y a-t-il de le révoquer en doute ? Que si, outre cela, c'est une chose qui ait toujours été reconnue par les plus grands philosophes, par les plus célèbres poëtes et par les hommes d'une éminente sagesse qui ont fondé les républiques et bâti les villes, attendrons-nous que les bêtes parlent, et l'accord unanime du genre humain ne pourra-t-il nous suffire ?... La vérité des oracles est une chose dont on n'a jamais douté dans le monde avant la philosophie, qu'on a développée depuis peu (1) ; et même, depuis les progrès de cette philosophie, aucun philosophe n'a jamais eu d'autre sentiment. Épicure seul est d'une opinion contraire. Mais doit-on compter pour quelque chose le sentiment d'un homme, qui soutient qu'il n'y a point de vertu gratuite dans le monde (2) ? »

Parlant de l'oracle de Delphes en particulier : « Je soutiens, ajoute le même témoin, que jamais cet oracle n'aurait été si célèbre ni si fameux, jamais il n'aurait été enrichi des présents de tous les peuples et de

Navii nomen memoria floreret tamdiu, nisi hi omnes multa ad veritatem admirabilia dixissent. *De Legib.*, lib. II, cap. XIII, édit. Paris, 1818.

(1) C'était le rationalisme qui dévorait ce qui restait d'antiques traditions chez les païens.

(2) *De Divinat.*, lib. I, cap. XXXIX.

tous les rois, si toutes les générations n'avaient reconnu la vérité de ses réponses (1). « Plus loin, il assure de nouveau que ce n'est pas seulement le peuple qui croit aux oracles, mais tout ce qu'il y a de plus éclairé dans le monde. « A l'exception, dit-il encore, d'Épicure, qui ne sait que balbutier en parlant de la nature des dieux, tous les philosophes ont cru aux oracles (2). »

Rien n'est plus vrai. Les écoles de philosophie les plus célèbres de l'antiquité, telles que les pythagoriciens, les platoniciens, les stoïciens défendaient les oracles de toutes leurs forces, et traitaient d'impies et d'athées le petit nombre d'épicuriens et de cyniques qui n'y ajoutaient pas foi. Cette croyance n'a pas même cessé avec le paganisme.

« Depuis la naissance du Sauveur du monde, dit Baltus, tous les philosophes en ont été plus entêtés que jamais. Ils ont soutenu les oracles avec ardeur, pour soutenir la cause de leur religion, qui tombait en décadence. Les épicuriens mêmes et les cyniques, oubliant dans cette occasion les principes et les intérêts de leur secte, les faisaient valoir autant qu'ils pouvaient ; comme on le voit par l'ouvrage de Celse, où cet épicurien oppose aux prophètes de l'Ancien Testament (3) les oracles de la Grèce, qu'il exalte beaucoup au-dessus de ceux des prophètes, et dont il parle en homme persuadé de leur excellence et des grands avantages qu'on en avait retirés. Il en est de même

(1) Defendo unum, nunquam illud oraculum Delphis tam celebre et tam clarum fuisset, neque tantis donis refertum omnium populorum atque regum, nisi omnis ætas oraculorum illorum veritatem esset experta. *Ibid. De Divinat.* lib. I, cap. XXIX.

(2) Reliqui vero omnes philosophi, præter Epicurum balbutientem de natura deorum, divinationem probaverunt. *Ibid.*

(3) *Apud. Origen.*, lib. VII.

de Maxime de Tyr, cynique de profession et maître de Julien l'Apostat (1). »

Avec autant de certitude qu'on croyait aux oracles, on croyait à la présence des dieux qui les rendaient (2). De là, le nom d'un dieu donné à chaque oracle : Apollon à Delphes; Esculape à Épidaure; Jupiter au sanctuaire de Memnon; ainsi des autres. Or, ceux que les païens appelaient dieux n'étaient que démons. Cent fois les Pères de l'Église, témoins des oracles et des prestiges, l'ont prouvé et par les paroles et par les faits.

« Jusqu'ici, dit Tertullien, j'ai apporté des raisons; mais voici des faits évidents qui prouvent que vos dieux ne sont que des démons. Que l'on amène devant vos tribunaux un vrai possédé du démon; si quelque chrétien lui commande de parler, cet esprit avouera alors aussi véritablement qu'il n'est qu'un démon, qu'il dit ailleurs faussement qu'il est Dieu. Appelez de même ceux qui sont inspirés par une de vos divinités : ou la Vierge qui promet la pluie, ou Esculape qui guérit les malades. Si ces dieux, n'osant mentir au chrétien qui les interroge n'avouent pas qu'ils sont des démons, faites mourir sur-le-champ ce chrétien téméraire. Qu'y a-t-il de plus évident que ce fait, de plus sûr que cette preuve (3)? »

Saint Cyprien parle comme Tertullien. « Ce sont, dit-il, les mauvais esprits, cachés dans les statues et

(1) *Id.*, *Réponse*, III part. p. 344 et suite, etc., p. 276.

(2) Oracula, *dit Cicéron*, ex eo ipso appellata sunt, quod inest his deorum oratio. *Topic*; et ailleurs : Deus, inclusus corpore humano, jam non Cassandra, loquitur. *De Divinat.* lib. I, cap. XXXI.

(3) ... Nisi se dæmones confessi fuerint, christiano mentiri non audentes, ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite. Quid isto opere manifestius? quid hac probatione fidelius? *Apol.* cap. XXIII. — On la trouve sans cesse répétée dans les actes des martyrs en Orient et en Occident.

dans les images *consacrées*, qui inspirent leurs prophètes; qui remuent les fibres des entrailles des victimes; qui gouvernent le vol des oiseaux; qui disposent des sorts et qui rendent les oracles, en y mêlant toujours le *faux* avec le *vrai* (1). » Puis, en preuve de ce qu'il avance, l'illustre docteur ajoute : « Cependant ces esprits, conjurés au nom du vrai Dieu, nous obéissent sur-le-champ, ils se soumettent à nous, ils nous avouent tout, et sont contraints de sortir des corps qu'ils obsèdent. On voit que nos prières redoublent leurs peines, qu'elles les agitent, qu'elles les tourmentent horriblement. On les entend hurler, gémir, supplier et déclarer, en présence même de ceux qui les adorent, d'où ils viennent et quand ils se retireront (2). »

Minutius Félix, Lactance, saint Athanase, tous les Pères latins et grecs affirment le même fait; ils l'affirment en face des païens eux-mêmes. Ou tous ces grands hommes étaient hallucinés, ou bien il faut reconnaître qu'ils étaient bien sûrs de ce qu'ils disaient, pour fonder sur une pareille preuve l'apologie du christianisme et la vérité de la religion qu'ils défendaient (3).

Il fallait aussi qu'il fût halluciné, ou que la vérité des oracles lui fût bien démontrée, pour qu'un des plus grands hommes des temps modernes, le grave,

(1) Hi ergo spiritus sub statuis et imaginibus consecratis delitescunt. Hi afflatu suo vatum pectora inspirant, extorum fibras animant, avium volatus gubernant, sortes regunt, oracula efficiunt, falsa veris semper involvunt. *De idolor. vanitat.*

(2) Hic tamen adjurati per Deum verum nobis statim cedunt et fatentur, et de obsessis corporibus exire coguntur. Videas illos nostra voce et oratione occulte flagellis cædi, igne torqueri, incremento pœnæ propagantis extendi, ejulare, gemere, deprecari; unde veniant et quando discedant, ipsis etiam qui se colunt audientibus confiteri. *Ibid.*

(3) Voir *Baltus*, I part., p. 90 à 109.

l'illustre Kepler, n'ait pas craint d'écrire en face de la science et de la demi-science : « On ne peut nier qu'autrefois les démons n'aient parlé aux hommes par les idoles, par les chênes, par les bois, par les cavernes, par les animaux, par les plus muettes parties du corps, en sorte que l'art de la divination n'est nullement une jonglerie pour tromper les simples (1). »

Au reste, entre les chrétiens et les païens le point en litige n'était pas la présence des esprits dans les oracles, mais la nature de ces esprits. Les païens soutenaient que ces esprits étaient des dieux, et ils les adoraient. Les chrétiens, au contraire, prouvaient que c'étaient des démons, et ils avaient horreur de leur culte. Mais, nous le répétons, tous étaient d'accord sur la présence d'agents surnaturels dans les oracles. Nous avons dit que les chrétiens prouvaient que tous ces dieux inspirateurs d'oracles n'étaient que des esprits malfaisants, et leurs arguments étaient sans réplique.

D'une part, ils forçaient ces prétendus dieux à confesser eux-mêmes qu'ils n'étaient que des démons. « Vous savez bien, disait Minutius Félix à ses anciens coréligionnaires, que vos dieux, Saturne lui-même, Sérapis, Jupiter, et tous les autres que vous adorez, avouent qu'ils ne sont que des démons. Or, il n'est pas croyable qu'ils mentent eux-mêmes pour se déshonorer, surtout en votre pré-

(1) Negari non potest ab hujusmodi spiritibus olim hominibus responsa data ex idolis, quercubus, lucis, antris, animalibus, absurdisque corporis partibus; neque mera simplicium deceptio fuit auspicina. Erant enim ista dæmonia, in avibus per aerem dirigendis operosa, quibus, Deo permittente, multa hominibus præsignificabantur. Equidem et hodie interdum exempla audiuntur ominosarum avium, etc. *De Stella nova.* — *Cometarum physiologica*, p. 107, in-4°, Pragæ, 1606.

sence. Croyez-les donc et reconnaissez qu'ils sont des démons, puisqu'eux-mêmes en rendent témoignage (1). »

D'autre part, résumant, d'après les auteurs païens eux-mêmes, les oracles des dieux et les actes qui en avaient été la suite, ils montraient avec l'évidence de la lumière, qu'ils avaient constamment commandé les sacrifices humains et des impudicités qui font rougir; enseigné la magie, provoqué des guerres et des meurtres; loué des impies et des scélérats et anéanti la liberté humaine, en soutenant partout le dogme de la fatalité ou du destin (2).

« Et vous regardez comme des dieux, leur disait Lactance, ceux qui outragent de la sorte l'humanité et la vérité! Oui, dieux, mais dieux malfaisants et pervers, c'est-à-dire, esprits rebelles qui veulent usurper le nom de Dieu et le culte qui lui est dû. Non qu'ils désirent des honneurs, il n'en est point pour ceux qui sont perdus sans ressources; non qu'ils aient la prétention de nuire à Dieu, nul ne le peut : mais aux hommes. A tout prix ils veulent les détourner de la connaissance et du culte de la majesté suprême, afin de les priver de l'immortalité bienheureuse, qu'eux-mêmes ont perdue par leur malice. Ils obscurcissent la vérité par des ténèbres et des nuages, afin que le genre humain ne connaisse ni son créateur ni son père. Pour mieux y réussir, ils se cachent dans les temples, ils se mêlent aux sacrifices, ils font

(1) Hæc omnia sciunt plerique vestrûm ipsos dæmones de semetipsis confiteri, quoties a nobis tormentis verborum et orationis incendiis de corporibus exiguntur. Ipse Saturnus, et Serapis, et Jupiter, et quidquid dæmonum colitis, victi dolore, quod sunt eloquuntur. Nec utique in turpitudinem suî, nonnullis præsertim vestrûm assistentibus, mentiuntur. Ipsis testibus eos esse dæmones de se verum confitentibus credite, etc. *In Octav.*

(2) Voir les preuves dans *Baltus*, Ire part., p. 118 à 130.

des prestiges qui étonnent et qui font rendre les honneurs divins à des simulacres de dieux (1). »

De ce qui précède résultent deux faits : le premier, que le monde païen était plein d'oracles : ils l'entouraient comme une ligne de circonvallation entoure une ville assiégée : *oraculis stipatus*. Telle est, entre mille, la déclaration de Plutarque et de Tertullien, deux témoins oculaires, placés aux antipodes l'un de l'autre, et par là étrangers à toute connivence. Le second, que ces oracles étaient rendus par des esprits. Sur ce point nouvelle unanimité de la part des témoins oculaires. L'incrédulité moderne n'ose nier le fait ; mais elle se moque de l'explication. Suivant elle, les oracles étaient *une pure jonglerie, bonne pour amuser la multitude ignorante, mais sans influence sur les hommes éclairés, qui n'y croyaient pas.*

Une jonglerie ! cela est bientôt dit : mais vos raisons ? Affirmer n'est pas prouver. Qu'est-ce qu'une jonglerie qui a régné sur toute l'étendue du globe, pendant vingt siècles, qui a constamment jeté le genre humain dans l'hallucination, au point de lui persuader qu'il voyait ce qu'il ne voyait pas, qu'il entendait ce qu'il n'entendait pas ? Une jonglerie qui règne encore dans la plus grande partie de la terre, où elle continue de produire le même renversement des sens et de la raison ? Une jonglerie qui n'a cessé, chez les nations policées, qu'à l'arrivée du christianisme ; qui continue avec le même succès chez tous les peuples que le christianisme n'a pas éclairés, et qui revient où sa lumière disparaît ?

(1) ... Effundunt itaque tenebras et veritatem caligine obducunt, ne Dominum et Patrem suum norint, et ut illiciant facile, in templis se occulunt, et sacrificiis omnibus præsto adsunt, eduntque sæpe

Singulière jonglerie ! dont le secret se perd quand le monde devient chrétien, et qui se retrouve quand il cesse de l'être. Dites le nom, le pays, la naissance de l'habile jongleur qui l'a inventée, et qui renonce à son métier, suivant le degré de latitude, où il se trouve par rapport au christianisme? Admettre une jonglerie universelle, et universellement crue, c'est admettre la folie universelle ; mais, si le genre humain est fou, prouvez que vous êtes sage.

Et puis, de quelle nature était cette jonglerie ? Elle était bonne, dites-vous, pour amuser la multitude ignorante. Singulier amusement pour la multitude, même ignorante! que le sacrifice de ce qu'elle avait de plus cher. Tous les oracles ont exigé des victimes humaines. On a vu mille fois, sur mille points du globe, des milliers de parents apporter, aux autels de divinités monstrueuses, leurs propres enfants : et vous croyez qu'ils obéissaient à une simple jonglerie !

On a vu des peuplades entières, telles que les Pélasges de la Grande-Grèce, abandonner leurs biens et leur patrie, pour se soustraire aux ordres de ces oracles sanguinaires : et jamais la pensée ne leur est venue de se défier des jongleries sacerdotales! Vous admettez, sans froncer le sourcil, que des hommes ont pu se jouer ainsi de leurs semblables, pendant des siècles entiers, sans que jamais personne ait pu découvrir leur fourberie ! Si vous êtes incrédules en matière de religion, convenez que ce n'est pas la crédulité qui vous manque.

Du moins, soyez d'accord avec vous-mêmes. Pour vous l'antiquité païenne est l'époque de la vraie lumière : et vous en faites l'époque la plus facile à

prodigia quibus obstupefacti homines fidem commodent simulacris divinitatis et numinis. *Lact.*, lib. II, c. XVII.

tromper! Serait-il vrai que vos convictions changent avec les besoins de la polémique?

Vous répondez : il ne s'agit que de la multitude ignorante; et on la trouve aux époques mêmes les plus civilisées. — Multitude, en effet, singulièrement ignorante, qui, suivant Tertullien, comprend tous les lettrés du monde, *omnis sœculi litteratura;* et qui, au témoignage de Cicéron lui-même, se compose de tout ce que les peuples païens de l'Orient et de l'Occident ont connu, pendant deux mille ans, de plus célèbre par le génie et par la science. Rois, législateurs, capitaines, orateurs, philosophes de tous les noms, pythagoriciens, platoniciens, stoïciens, tous les hommes, enfin, moins trois ou quatre brutes épicuriennes, *Epicuri de grege porci :* voilà de quoi se compose la multitude ignorante qui a cru aux oracles. Et vous n'y croyez pas! Prenez garde : la négation est périlleuse. Elle pourrait vous faire appliquer le proverbe : *Qui se ressemble s'assemble.*

Avant de poursuivre l'examen de l'objection, arrêtons-nous un instant. Pour se séparer ainsi de la foi commune, il faut plus que des prétextes : il faut des motifs. Jusqu'ici nous n'avons vu que les premiers; voyons quels peuvent être les seconds. Il y en a deux : l'ignorance et l'intérêt. Un grave philosophe va nous les expliquer.

« L'ignorance de nous-mêmes, dit-il, nous fait oublier que les hommes sont naturellement incrédules : *Nous ne voyons pas aisément, ce qui est au delà de ce que nous voyons.* Tout ce qui est merveilleux et extraordinaire leur paraît suspect. Ils y soupçonnent toujours de la fraude et de l'imposture, et, pour peu qu'il y en ait, il n'est pas possible qu'elle leur échappe. Il n'arrive même que trop sou-

vent, par cet éloignement naturel à croire tout ce qui paraît extraordinaire, qu'ils supposent de la fourberie, où ils n'ont pas la moindre raison d'en soupçonner. Que si la vérité, et souvent une vérité toute divine, a tant de peine à se faire reconnaître, comment une fourberie purement humaine pourrait-elle se soutenir longtemps? Comment pourrait-elle subsister des siècles entiers, et tromper, non pas quelques ignorants, mais les plus savants hommes et les nations entières les plus éclairées et les plus habiles?

« Tels ont été, à la lettre, ces fameux oracles du paganisme. Ils ont subsisté plus de deux mille ans ils ont été, durant tout ce temps, consultés, admirés et respectés de tout le paganisme, des peuples et des nations les plus éclairées. Les Grecs et les Romains les ont considérés comme ce qu'il y avait de plus auguste et de plus divin dans leur religion. Tous les philosophes en ont été convaincus comme les autres. A peine s'en trouve-t-il un seul parmi ceux qui, semblables aux bêtes, ne reconnaissaient ni divinité, ni providence, ni immortalité de l'âme, pour oser balbutier que tous ces oracles n'ont été que des fourberies des prêtres des idoles (1). »

On voit par là d'où vient l'opposition. Ce n'est ni l'autorité ni la science qui la motivent, mais l'intérêt du cœur. Le surnaturel importune l'homme animal, et il le nie. Mais sa négation le conduit à l'absurde. « Les épicuriens anciens et modernes, continue Baltus, sont forcés d'admettre le fait des oracles; mais à la manière dont ils l'expliquent, les oracles étaient des fourberies si grossières, qu'elles devraient être incapables de tromper, pendant six semaines, les gens de la campagne les plus stupides et les plus

(1) *Baltus*, II part., 231 et suiv.

ignorants. Suivant eux, on parlait aux adorateurs dans des statues creuses; on leur criait aux oreilles avec des trompettes; on les endormait avec je ne sais quelles drogues; on faisait jouer à leurs yeux des marionnettes.

« Et pendant plus de deux mille ans tous les peuples ont cru que tout cela était divin, surnaturel, miraculeux, en un mot, l'ouvrage des dieux et l'effet de leur puissance! Parmi les philosophes les plus habiles, au sein des nations les plus éclairées, il ne s'est trouvé personne pour découvrir la fraude! Est-ce que les hommes d'alors étaient incapables de soupçonner qu'on pût ou qu'on voulût les tromper? Si les prêtres des idoles avaient intérêt à les amuser et à les séduire, eux n'en avaient-ils pas beaucoup plus à éviter de l'être (1)? »

Afin de donner à leur explication naturelle des oracles un vernis de science, d'autres épicuriens les ont attribués à des vertus cachées, à des propriétés inconnues de la nature, à des fluides, ou à certaines exhalaisons de la terre (2).

Mais, si ces vertus sont cachées, ces propriétés inconnues, comment savent-ils qu'elles peuvent rendre des oracles? Quels rapports ont-ils constatés entre certaines exhalaisons de la terre, et la faculté d'annoncer l'avenir ou de voir à distance? Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils se rendent ridicules aux yeux du sens commun, en mettant des mots à la place des choses; et aux yeux de leurs confrères, en cherchant sérieusement la cause d'un effet, qui n'est qu'une chimère ou une fourberie grossière de quelques imposteurs. Et ils se disent fièrement incrédules!

(1) *Ibid.*
(2) Ainsi parle Pline l'épicurien, lib. II, *Natur. hist.*, c. XCIII.

« La vérité est que, pour croire que tant de grands hommes, tant de nations différentes ont été dans un aveuglement si prodigieux, durant une si longue suite de siècles, il faut avoir une foi bien robuste. Il est plus aisé de croire ce qu'il y a de plus incroyable et de plus prodigieux dans les fables. Vous croyez néanmoins ce prodige, quelque ennemis que vous soyez du merveilleux. D'où vient cela ? C est que *bien des gens n'aiment pas à entendre parler des démons, ni de tout ce qui y a quelque rapport.* Cela réveille certaines idées de l'autre vie qui ne plaisent pas. Ils croient assez les vérités de la religion sur des raisonnements de spéculation ; mais des preuves trop sensibles de ces mêmes vérités les incommodent(1). »

(1) *Baltus, ubi suprà.*

CHAPITRE XXV

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Nouvelles preuves que les oracles n'étaient pas une jonglerie. — Exemple des Romains pendant toute la durée de leur empire. — Faits curieux contemporains de Cicéron. — Peine de mort contre les contempteurs des oracles — Exemples des Grecs. — Processions incessantes aux temples à oracles : témoignages de Cicéron, de Strabon, de Marc-Aurèle. — Oracles par les songes : nouveau trait de parallélisme : témoignages d'Arrien, de Cicéron, et Tertullien. — Autre trait de parallélisme : le temple de Jérusalem et le temple de Delphes. — Célébrité et richesses de ce dernier. — Existence actuelle des oracles chez tous les peuples encore païens : Madagascar, Chine, Cochinchine. — Résumé du parallélisme entre les deux Cités. — Belles paroles d'un Père du Concile de Trente.

L'objection épicurienne ajoute que *les oracles étaient sans influence sur les hommes éclairés, qui n'y croyaient pas.*

Que les hommes éclairés de l'antiquité païenne n'aient pas cru aux oracles, on vient de lire la preuve du contraire : nous ne la répéterons pas. Rappelons seulement qu'au nom de toutes les générations, *omnis ætas*, Cicéron a donné aux modernes païens un solennel démenti. Qu'ils s'arrangent avec le *plus grand nom des lettres anciennes*, comme ils l'appellent, c'est leur affaire (1). La nôtre est d'examiner, si, conformément à l'objection, les oracles n'avaient

(1) Comme dans Platon, il y a deux hommes dans Cicéron : l'homme de la tradition, et l'homme du rationalisme. Le premier parle dans le premier livre de *la Divination*, et constate la foi uni-

aucune influence sur la conduite des hommes et des peuples éclairés de l'ancien monde.

Or, la vérité est que les oracles exerçaient une telle influence sur la conduite publique et privée des païens les plus éclairés, sans distinction de pays et de civilisation, qu'ils obtenaient d'eux les sacrifices les plus coûteux à la nature : l'immolation de leurs enfants et le dépouillement de leurs biens. La vérité est encore que les hommes et les peuples les plus célèbres n'entreprenaient rien d'important sans les consulter. Bornons-nous à quelques faits.

S'agit-il de l'ordre purement religieux? Infidèles à Jéhovah, combien de fois n'a-t-on pas vu les Juifs, sans distinction de position sociale, tomber dans Moloch, et sur sa demande immoler leurs fils et leurs filles à cette divinité cruelle? En Phénicie, en Syrie, en Perse, en Arabie, en Afrique, en Crète, à Carthage, les plus illustres citoyens se résignent au même sacrifice, par l'ordre des oracles. C'est sur la même injonction que, dans la Grèce, le roi Érecthée immole sa fille chérie; Agamemnon, la sienne; Idoménée, son fils; les Athéniens, leurs fils et leurs filles choisis; les Messéniens, une vierge pure; les Thébains, le fils de leur roi; les Achéens, la plus belle jeune fille et le plus beau jeune homme de leur capitale. Des sacrifices du même genre, c'est-à-dire solennels, et demandés par l'autorité publique, s'accomplissent chez tous les peuples célèbres de l'antiquité (1)!

verselle aux oracles. Dans le second livre, le rationaliste ramasse les pauvres négations, que la raison individuelle oppose aux affirmations de la raison générale. C'est le sophiste contre le philosophe, le pygmée contre le géant.

(1) Voir, entre autres, les *Annales de phil. chrét.*, avril, juin, juillet, décembre 1861.

Quant au dépouillement de leurs biens, on connaît les immenses richesses entassées dans les temples à oracles : nous en parlerons bientôt.

S'agit-il de l'influence des oracles sur la société et sur la famille, sur les affaires publiques et privées? Elle n'était ni moins puissante ni moins universelle, que dans l'ordre religieux. Ici encore nous nous bornerons à quelques exemples, pris chez les hommes et chez les peuples *modèles*.

Romulus veut bâtir Rome; mais, avant de mettre la main à l'œuvre, il consulte l'oracle. « C'est une tradition constante, dit Cicéron, que Romulus, le père et le fondateur de Rome, non-seulement ne jeta les fondements de cette ville qu'après avoir pris les auspices, mais qu'il était lui-même un excellent augure, *optimus Augur*. Les autres rois, ses successeurs, employèrent les augures, et quand les rois eurent été chassés, on ne fit rien à Rome, dans la suite, par autorité publique, ni en paix ni en guerre, sans l'intervention des auspices (1). »

Et ailleurs : « L'augurat de Romulus n'était point une chose qu'il eût inventée, après la fondation de Rome, pour tromper le vulgaire ignorant; c'était au contraire une cérémonie religieuse fondée sur une science certaine, et qu'il a laissée à la postérité. Lui et son frère étaient augures avant la fondation de la ville, comme nous le voyons dans Ennius (2). »

Numa veut donner des lois à Rome; mais il consulte l'oracle. Il est proclamé roi par le peuple; mais, avant

(1) Principio, hujus urbis parens, Romulus, non solum auspicato urbem condidisse, sed ipse etiam optimus augur fuisse traditur. Deinde auguribus et reliqui reges usi : et exactis regibus, nihil publice sine auspiciis nec domi, nec militiæ gerebatur. *De Divinat.* lib. I, ch. II.

(2) *Ibid.*, lib. I, ch. XLVIII.

d'accepter la royauté, il consulte l'oracle. Cette dernière consultation devint une loi, constamment observée par les successeurs de Numa, pendant toute la durée de l'empire (1). Voyez-vous tous ces rois de la Cité du mal sacrés par Satan ! Quelle nouvelle parodie du vrai Dieu et de la Cité du bien !

Les premiers Romains consultèrent l'oracle de Delphes sur la royauté. Junius Brutus comprit la réponse. Il partit de là pour chasser les rois et établir la république, dont il fut le premier consul (2). Plus tard, le sénat envoie des ambassadeurs consulter le même oracle, sur le succès de la guerre contre les Veïens : on fait ce qu'il ordonne, et les Romains sont vainqueurs (3). En se civilisant, les Romains ne perdent pas l'habitude de recourir aux oracles. Leurs généraux, avant de partir pour la guerre, avant de livrer bataille ; leurs magistrats, avant d'entrer en charge ; leurs hommes les plus célèbres, avant d'entreprendre une affaire importante, ne manquent pas de les consulter (4).

Sans parler des autres, le *grand* Cicéron consulte l'oracle de Delphes sur le genre de vie qu'il devait embrasser pour devenir illustre, et la réponse du Dieu détermine sa vocation (5). Octavius Rufus, père d'Auguste, consulte Bacchus de Thrace, sur les destinées de son fils, et en reçoit les plus favorables augures (6). Avant la bataille de Pharsale, Cassius con-

(1) *Antiquit. Rom.*, art. *Romulus* et *Lituus*.

(2) Delphos ad maxime inclytum in terris oraculum mittere statuit, etc. *Tit. Liv.*, lib. I, *decad.* I.

(3) *Id.*, lib. V, *decad.* I.

(4) Omitto nostros, qui nihil in bello sine extis agunt, nihil sine auspiciis domi habent. *Cicer.*, *De Divinat.*, lib. I, ch. XLIII.

(5) *Plutarch.*, in *Cicer.*

(6) *Suéton.*, in *Oct. Aug.*, c. XCIV.

sulte l'oracle de Delphes. Plus tard, Tibère consulte celui de Géryon; Néron, celui de Delphes; Germanicus, celui de Claros; Caligula, celui d'Antium; Vespasien, celui du Dieu Carmel; Tite, celui de Vénus, à Paphos; Trajan, celui d'Héliopolis; Adrien, celui de Jupiter Nicéphore; Sévère, celui de Jupiter Bélus. Caracalla consulte avec une avidité incroyable tous ceux qu'il peut trouver. Ainsi de ces autres maîtres du monde, jusqu'à Julien l'Apostat inclusivement (1).

Que dire de cette longue procession de magistrats, de généraux, d'empereurs romains qui consultent le démon? Encore une fois, n'est-ce pas l'éclatante parodie de ce qui se passait en Israël, et un nouveau trait de parallélisme entre la Cité du mal et la Cité du bien?

Ce n'est pas tout; l'oracle divin dirigea constamment les chefs de la nation sainte. De même, sur les réponses qu'ils obtinrent, ces princes du paganisme, dont on admire les lumières, firent une longue suite d'actions éclatantes, quelquefois louables, le plus souvent criminelles, bâtirent des villes, donnèrent des lois, modifièrent les institutions, entreprirent des guerres, livrèrent des batailles, signèrent des traités, réglèrent les affaires de l'État et gouvernèrent l'empire romain, c'est-à-dire la plus grande partie du monde connu. Et on ose avancer que les oracles étaient sans influence sur la conduite des hommes éclairés, qui n'y croyaient pas!

Mais sur la soumission religieuse dont ils honoraient les oracles, il faut entendre Cicéron lui-même, Cicéron parlant au milieu des *lumières du grand*

(1) *Baltus*, etc., p. 365 et suiv., et *suite*, p. 30, et dans Bullet, *Hist. de l'établis. du christ.*, p. 318 et suiv., où se lisent tous les textes des auteurs païens.

siècle d'Auguste, Cicéron, augure, ou, comme nous dirions aujourd'hui, *medium* et medium officiel. Rapportant les lois religieuses de Rome, ces lois reçues pour ainsi dire de la main même des dieux, *a diis quasi traditam religionem*, il cite les prescriptions suivantes : « Qu'il y ait deux classes de prêtres : les uns qui président aux cérémonies et aux sacrifices ; les autres dont la fonction soit d'interpréter, sur la demande du sénat et du peuple, les paroles obscures des devins et des oracles. Que les interprètes de Jupiter très-bon et très-grand, augures publics, consultent, suivant les rites, les présages et les auspices. Que les prêtres prennent les augures pour veiller à la conservation des vignes, des vergers et de la santé du peuple. Que ceux qui seront chargés de la guerre et des intérêts publics, prennent les auspices et se règlent sur leurs indications. Qu'ils s'assurent si les dieux ne sont pas irrités, et qu'ils indiquent soigneusement les parties du ciel, d'où éclatera la foudre (1). »

La légèreté moderne ne manquera pas de rire de ces fonctions augurales, de ces consultations et de ces réponses : malgré le mot du vieux Caton, la gravité romaine n'en riait pas. Continuons d'écouter Cicéron : « Tout ce que l'augure aura déclaré injuste, néfaste, vicieux, mauvais, sera réputé nul et non

(1) Eorum autem (sacerdotum) duo genera sunto : unum quod præsit cærimoniis sacris : alterum quod interpretetur fatidicorum et vatum effata incognita, cum senatus populusque adsciverit. Interpretes autem Jovis optimi, maximi, publici augures, signis et auspiciis postea vidento, disciplinam tenento. Sacerdotes vineta virgetaque et salutem populi auguranto. Quique agent rem duelli, quique popularem, auspicium præmonento, ollique obtemperanto. Divorum iras providento, cœlique fulgura regionibus ratis temperanto. *De Legib.*, lib. II, ch. VIII.

Ils croyaient donc, comme l'Église elle-même, que les démons n'étaient pas étrangers aux orages.

avenu. Quiconque refusera de de se soumettre à cette déclaration, sera puni de mort (1). » Ainsi, la mort, ni plus ni moins, telle était, quel qu'il fût, la peine réservée au contempteur des oracles : et on a vu des généraux mis à mort pour avoir remporté une victoire contre la volonté des Dieux. Ici encore, signalons un nouveau trait de parallélisme. Les peines les plus sévères, et des calamités publiques, sont, dans la loi de Moïse, le châtiment de ceux qui ne consultent pas l'oracle du Seigneur, ou qui méprisent ses réponses. Dans la terrible sanction donnée par Satan à ces oracles, comment ne pas voir une nouvelle parodie?

Mais peut-être que ce respect religieux des oracles, bon pour Romulus et ses bandits ignorants, disparut aux lumières de la civilisation romaine? Le *grand* siècle d'Auguste, par exemple, dut s'en moquer impunément, et rire d'un rire inextinguible de la foi simple et naïve des ancêtres? Laissons encore la parole à Cicéron, et écoutons ce témoin irrécusable, célébrer la puissance des augures, telle qu'elle existait de son temps. « Un des plus grands et des plus importants emplois de la république, soit pour le droit, soit pour l'autorité qu'il donne, est sans contredit celui d'augure (2). Je ne dis pas cela, parce que je suis moi-même revêtu de cette dignité ; c'est qu'en effet la chose est ainsi.

« Quant au droit, quoi de plus important que le pouvoir dont il jouit, de dissoudre les comices et les assemblées, dès le commencement de leur tenue, quelque magistrat qui les ait convoqués, ou d'en an-

(1) Quæque augur injusta, nefasta, vitiosa, dira defixerit, irrita infectaque sunto. Quique non paruerit, capitale esto. *Ibid.*

(2) Le collége des augures se composait de quinze membres : il se renouvelait par lui-même.

nuler les actes, de quelque autorité qu'ils soient émanés ? Quoi de plus important que de suspendre les entreprises de la dernière conséquence par ce seul mot : A un autre jour, *alio die?* Quoi de plus magnifique que de pouvoir ordonner aux consuls d'abdiquer leur magistrature : *Quid magnificentius, quam posse decernere, ut magistratu se abdicant consules?* Quoi de plus respectable que la faculté d'accorder ou de refuser la permission de traiter avec le peuple ; que de casser les lois qui n'ont pas été juridiquement proposées ; de sorte qu'il n'y ait rien de valablement fait de la part des magistrats, au dedans ou au dehors, s'il n'est approuvé par le collége des augures : *Nihil domi, nihil foris per magistratus gestum, sine eorum auctoritate posse cuiquam probari*(1)? »

Voyons maintenant cette *magnifique* puissance en exercice. Sous Pompée, César et leur dignes collègues, l'anarchie la plus complète règne dans Rome. Une seule autorité est reconnue, celle des augures. Caton veut être préteur ; Pompée ne le veut pas, et dissout l'assemblée par ce seul mot : Je prends les auspices ; c'est-à-dire j'ai *observé le ciel*, et j'ai vu des présages dangereux (2). A la même époque (53 av. J.-C.), Cicéron écrit à Atticus : « Le tribun Scévola a empêché les comices, pour la nomination des consuls, en annonçant tous les jours qu'il *observait le ciel*, jusqu'à aujourd'hui 30 septembre, où j'écris ceci (3). » Dans une autre lettre, adressée à

(1) *De Legib.*, lib. II, c. XII. — Le fait est, nous apprend la Sainte Écriture elle-même, que les païens ne faisaient rien, absolument rien sans consulter l'oracle. Sap., XIII, 17-19. La preuve en est aussi dans les *Annales de phil. chrét.*, an. 1862, et en deçà.

(2) *Plutarch., in Pomp.*

(3) *Ad Attic.*, IV, 16; t. XVII, p. 440.

son frère, le 21 octobre, il montre encore mieux la puissance redoutée des augures. « Tous les jours, dit-il, les comices sont supprimés par les énonciations des observances du ciel, à la grande satisfaction des gens de bien, tant les consuls sont détestés (1). »

Ainsi, l'observance du ciel tenait tout l'empire romain en suspens. En cette année même elle empêcha la nomination des consuls, de telle sorte que l'année suivante (52 av. J.-C.) fut sans consuls, pendant huit mois. C'est ce qu'on appelle l'*interrègne de Pompée.* La ville tombe dans la confusion; les meurtres, les violences se succèdent. « Tout est changé, tout est ruiné et presque détruit, écrit encore Cicéron : *Sunt omnia debilitate jam prope et extincta* (2).

Voilà cependant ce qu'étaient, en plein siècle d'Auguste, ces fiers Romains, ces matadors de la liberté : des esclaves muets et tremblants sous le joug de fer du démon. En célébrant la puissance absolue des augures, que fait Cicéron, sinon la proclamation solennelle de la servitude, la plus honteuse et la plus dure qui fut jamais, de ce peuple prétendu libre, de ce peuple *souverain*, comme on dit dans les colléges? N'était-ce pas la *démonocratie* pure, la démonocratie à sa plus haute puissance? Et, nous le répétons, on nous donne les Romains comme le peuple le plus libre qui ait jamais existé. O éducation menteuse !

Avaient-ils tort de trembler ainsi devant les défenses de Satan et des augures, ses interprètes? Nul-

(1) Comitiorum quotidie singuli dies tolluntur obnuntiationibus, magna voluntate bonorum omnium : tanta invidia sunt consules. *Ad Quintum*, III, t. XX, p. 524.

(2) *Ad Curion. famil.*, lib. II, epist. v.

lement; à la moindre résistance, des présages effrayants, des calamités affreuses, annonçaient le courroux du maître. Cicéron frémit encore, lorsqu'il raconte les présages qui éclatèrent le jour où, en sa qualité de consul, il célébra les *Fêtes latines* sur le mont Albin. « Au moment où je faisais des libations de lait à Jupiter Latius, une comète brillante annonça un grand carnage. La lumière de la lune disparut tout à coup au milieu d'un ciel étoilé, celle du soleil s'éclipsa. Un homme fut frappé de la foudre par un temps serein; la terre trembla; des spectres terribles apparurent pendant la nuit. Les devins en fureur n'annoncèrent partout que des malheurs. De tous côtés, on lisait les écrits et les monuments terrifiants des Étrusques (1). »

Quant aux téméraires qui osaient mépriser les présages funestes, à part deux ou trois exceptions qui confirment la loi, Satan avait coutume de les frapper avec une impitoyable rigueur. Sur la certitude même du châtiment, était fondée la crainte universelle qu'il inspirait. L'année 52e avant Jésus-Christ en offre un mémorable exemple. Malgré les dieux, Crassus s'obstine à faire la guerre aux Parthes. L'augure Atéius l'attend à la porte de Rome. Dès que Crassus est arrivé, il met à terre un réchaud plein de feu, y verse des libations et des parfums. En même temps il prononce contre l'audacieux général des imprécations terribles, par lesquelles il le dévoue à certains dieux étranges et formidables, qu'il invoque par leurs noms. « Les Romains, dit Plutarque, assurent que ces imprécations mystérieuses et dont l'origine se perd dans la nuit des temps, ont une telle force, que jamais au-

(1) Poëme sur son consulat. — *De divinat.* lib. I, ch. XI.

cun de ceux contre qui elles ont été faites n'a pu en en éviter l'effet (1). »

Appien ajoute : « Crassus, les ayant méprisées, périt dans la Parthie avec son fils et toute son armée, composée de onze légions. Sur cent mille soldats, à peine il en revint dix mille en Syrie (2). »

Sinon plus, du moins autant que les Romains, nous trouvons les Grecs, avides d'oracles, respectueux pour leurs sanctuaires et dociles à leur voix. Le sol de l'Hellénie en est littéralement couvert : la plupart jouissent d'une célébrité universelle. Thèbes, Délos, Claros, Dodone et cent autres lieux fatidiques voient arriver, non-seulement des différentes parties de la Grèce, mais de l'Orient et de l'Occident, des processions continuelles de pèlerins, de toute condition, qui viennent interroger les dieux, invoquer leurs secours, ou les remercier de leurs bienfaits. Une même foi confond tous les rangs, unit tous les cœurs, et la même prière exprime tous les besoins. Les princes et les chefs des républiques y vont pour leurs entreprises, les citoyens pour leurs affaires. Dans la collection des oracles, on en trouve un grand nombre rendus à des particuliers, sur leurs mariages, sur leurs enfants, sur leurs voyages, sur leurs maladies, sur leur négoce et sur les mille détails de la vie domestique (3).

« Quel peuple, s'écrie Cicéron, quelle cité qui ne se conduise, ou par l'inspection des entrailles des victimes, ou par l'interprétation des prodiges ou des foudres, par les auspices, par les sorts, par les prédictions des observateurs des

(1) *In Crass.*, c. XVI.
(2) *De bell. civil.*, lib. II, c. XVIII.
(3) *Euseb.*, *Præp. evang.*, lib. V, c. XX-XXIII.

astres, par les songes et par les oracles (1)? »

A la vue de ce concours immense, incessant; à la vue des riches offrandes apportées et des faveurs obtenues : « Voyez nos temples innombrables, s'écriait un grand païen ! Ils sont plus augustes par les dieux qui les habitent, que par le culte qui s'y exerce, ou par les richesses dont ils regorgent. Là, en effet, des prêtres, *pleins de Dieu*, identifiés à Dieu, déroulent l'avenir; précautionnent contre les dangers; donnent aux malades le remède; aux affligés, l'espérance; aux malheureux, le secours; consolent dans les calamités; soutiennent dans le travail. Là, aussi, pendant le sommeil, nous voyons les dieux, nous les entendons, nous contemplons leurs traits (2). »

C'est ainsi que Cécilius présente les oracles comme une preuve palpable de sa religion. A cette objection souvent répétée, comment répondaient les Pères de l'Église? En niant les faits? Jamais. Ils prouvaient, et ils le faisaient sans peine, que les choses merveilleuses, accomplies dans les temples à oracles, devaient être attribuées, non au vrai Dieu, mais aux démons (3).

Si les étrangers accouraient en foule dans la terre classique des oracles, on peut juger de ce que faisaient les Grecs eux-mêmes. Consulter les dieux sur toutes leurs affaires publiques et privées, était une tradition inviolable. Le fait est si connu, que Cicéron demande : « Quelle colonie la Grèce a-t-elle jamais

(1) *De Divinat.* lib. I, ch. VI.

(2) Intende templis ac delubris deorum... Et; am per quietem deos videmus, audimus, cognoscimus. *Minut. Fel.*, in *Octav.* — Voir sur les apparitions des dieux sous des formes sensibles, les témoignages des auteurs païens dans Bullet, *Hist. de l'établ. du christ.*, p. 311 et suiv., edit in-8, 1825.

(3) Voir *Athenag.*, *Legat.*

envoyée dans l'Étolie, dans l'Ionie, dans l'Asie, dans la Sicile, dans l'Italie, sans avoir consulté l'oracle de Delphes, de Dodone ou d'Ammon? Quelle guerre a-t-elle jamais entreprise sans le conseil des dieux (1)?» Afin d'être plus voisins de l'oracle et plus à portée de recevoir ses conseils, c'est à Delphes que les Amphyctions venaient tenir leurs séances, lorsqu'il s'agissait de délibérer sur les affaires générales de la Grèce (2).

Or, toutes ces questions de paix et de guerre, d'entreprises importantes et d'administration publique, dont la solution était demandée aux oracles, est-ce la multitude ignorante qui les traitait? Est-ce elle qui, sur la même autorité, envoya, pendant une longue suite de siècles, les colonies dont tant de pays, en Asie et en Europe, reçurent leurs premiers habitants? Dans la Grèce, comme dans le reste du monde, la foi aux oracles était donc, pour les grands comme pour le peuple, le premier article de la religion.

Quant aux oracles par les songes dont parle le païen Cécilius, ils étaient très-communs et fort estimés, même des personnages de première qualité. Nous avons entendu Cicéron et Tertullien en nommer un grand nombre, et ajouter qu'on les rencontrait à chaque pas. Strabon rapporte, comme un fait connu de tout le monde, qu'une foule de personnes s'en allaient dormir dans le temple de Sérapis, à Canope, pour connaître les remèdes à leurs maladies ou à celles de leurs amis (3). On lit dans Arrien que les principaux

(1) Quam vero Græcia coloniam misit in Ætoliam, Ioniam, Asiam, Siciliam, Italiam, sine pythio, aut dodonæo, aut ammonio oraculo? Aut quod bellum susceptum ab ea sine consilio deorum est? *De divin.*, lib. I, ch. 1.

(2) Hic quoque Amphyctionum constitutum erat concilium et de rebus publicis consulturum. *Strab.*, lib. IX.

(3) *Strab.*, lib. XVII. — Cette divination par le sommeil ne

officiers de l'armée d'Alexandre allèrent aussi passer la nuit dans le temple du même dieu, à Alexandrie, afin de savoir s'ils devaient y transporter leur maître, pour être guéri de la maladie dont il mourut (1).

Au témoignage de Cicéron, les éphores et les autres magistrats de Lacédémone avaient coutume d'aller chercher dans le temple de Pasiphaé, voisin de leur ville, des songes prophétiques, qu'ils regardaient comme certains, touchant les affaires de la république (2). Aux mêmes fins, la mère d'Auguste venait, avec les dames romaines, dormir dans le temple d'Apollon (3). Enfin, l'empereur philosophe, Marc-Aurèle, la plus haute personnification de la sagesse, aux yeux des modernes païens, écrit lui-même : « Une autre grande marque du soin des dieux pour moi, c'est que dans mes songes ils m'ont enseigné des remèdes pour mes maladies, particulièrement pour mon crachement de sang et pour mes vertiges, comme cela m'est arrivé à Gaëte (4). »

La consultation par songes se faisait tantôt en dormant sur des lits destinés à cet usage, dans les temples à oracles nocturnes, et pendant le sommeil les démons donnaient leurs conseils ; tantôt en tenant dans la main un billet cacheté, où étaient écrites les demandes, et sur lequel, le matin, au moment du

paraît-elle pas avoir quelque parenté avec les consultations par le somnambulisme?

(1) *De expedit. Alexand.*, lib. VII.

(2) Atque etiam qui præerant Lacedemoniis non contenti vigilantibus curis, in Pasiphaæ fano, quod est in agro propter urbem, somniandi causa excubabant, quia vera quietis oracula ducebant. *De divinat.*, lib. I. ch. XLIII.

(3) Suet., *in Aug.*, ch. XCIV.

(4) Diis acceptum fero..., quod per insomnia remedia mihi fuerint indicata, cum alia, tum adversus sanguinis excreationem et capitis vertiginem, quod et Cajetæ aliquando factum est. *Marc. Aurel. Anton.*, *De rebus suis*, lib. I, n. 17, ad finem.

réveil, on lisait la réponse. D'autres fois, on envoyait à l'oracle une consultation cachetée, et il y répondait sans ouvrir la lettre.

C'est ce que fit un jour l'empereur Trajan Comme il se proposait de faire la guerre aux Parthes, ses officiers lui parlèrent avec éloge de l'oracle d'Héliopolis et le pressèrent vivement de le consulter. Trajan qui n'y avait pas beaucoup de foi, et qui craignait quelque fourberie, envoya à l'oracle une lettre cachetée, à laquelle il demandait une réponse. Or, cette lettre n'était que du *papier* blanc. Sans l'ouvrir, les prêtres la présentent au dieu. Celui-ci, pour rendre à Trajan la monnaie de sa pièce, ordonne de renvoyer à l'empereur un papier tout blanc, bien plié et bien cacheté. Une pareille injonction effraya les prêtres, parce qu'ils ignoraient le stratagème de Trajan. Pour lui, il en fut frappé d'admiration et donna sa confiance à l'oracle.

Il lui envoya donc, une seconde fois un billet cacheté, par lequel il demandait au Dieu s'il retournerait à Rome, après avoir terminé la guerre qu'il entreprenait. Le Dieu ordonna qu'on prît une vigne, qui était une des offrandes de son temple, qu'on la mît en morceaux et qu'on la portât à Trajan. L'événement, ajoute Macrobe, fut parfaitement conforme à cet oracle; car Trajan mourut à cette guerre et on rapporta à Rome ses os, qui avaient été représentés par la vigne rompue (1).

La même chose arriva au gouverneur de Cilicie

(1) Exitus rei obitu Trajani apparuit, ossibus Romam relatis. Nam fragmentis species reliquiarum, vitis argumento casus futuri temporis ostensum est. Macrob., *Saturnal.*, lib. I, c. XXIII. Au quatrième siècle la même pratique avait encore lieu à Abydos, dans l'extrême Thébaide. Amm. Marcell, lib. IX, c. XI.

dont parle Plutarque. C'était un épicurien qui, en cette qualité, faisait profession de ne pas croire aux oracles. Pour se moquer, il envoie à l'oracle de Mopsus un de ses domestiques avec une lettre cachetée, à laquelle il demande une réponse qui devait se rendre dans un songe. Le domestique part, ignorant le contenu du billet. Il dort dans le temple, et revient auprès de son maître, à qui il rapporte ce qu'il a vu en songe et ce qu'on lui a dit. Stupéfait de recevoir sa lettre cachetée, comme il l'avait envoyée, et de voir que les paroles de son domestique étaient la réponse exacte à ce qu'il avait demandé, il en parla aux épicuriens ses amis, qui ne surent que répliquer (1).

Indépendamment des témoignages irrécusables qu'on vient de lire, deux faits suffisent pour démontrer l'existence, l'antiquité et l'universalité des oracles par les songes. Le premier, c'est la défense faite aux Juifs d'y recourir et la condamnation des téméraires qui osent se livrer à cette pratique démoniaque. « Que nul parmi vous, dit le Seigneur, n'observe les songes..... Tout le jour j'ai tendu les bras à une race incrédule et provocante, qui s'en va dormir dans les temples des idoles, pour avoir des songes (2). »

Expliquant ce passage, saint Jérôme ajoute : « Là, ils couchaient sur les peaux des victimes, afin d'avoir des songes révélateurs de l'avenir. Ce qui se fait encore parmi les gentils, esclaves de l'esprit d'erreur, dans le temple d'Esculape et dans beaucoup d'au-

(1) Plutarch., *De defectu oraculor,* ; voir aussi Tacite, *Annal.*, lib. II ; Strabo, lib. XVII, etc., etc.

(2) Nec inveniatur in te... qui observet somnia. *Deuter.*, XVIII, 10. — Qui immolant in hortis... et in delubris idolorum dormiunt. *Is.*, LXV, 3; et, suivant la version des Septante : Qui... dormiunt propter somnia.

tres (1). « Le second témoignage, non moins authentique, c'est l'usage où était le Seigneur lui-même d'employer les songes pour révéler ses volontés à ses serviteurs : nouveau trait de parallélisme, que le roi de la Cité du mal ne pouvait manquer d'ajouter à tant d'autres et de contrefaire à son profit.

Il en est un, non moins frappant, et pris dans le même ordre de faits. Jérusalem était le séjour de Jéhovah. C'est de Sion que partaient les voix directrices de la Cité du bien. De toutes les parties de la Judée et du monde y accouraient les serviteurs du vrai Dieu (2). Delphes est l'insolente parodie de Jérusalem. Son oracle est le plus célèbre de l'univers. C'est de là, de l'antre du serpent Python, que sortent les voix directrices de la Cité du mal. Pour les entendre, on voit accourir en foules innombrables, de toutes les parties de la terre, les adorateurs de Satan.

Elle serait longue la liste des législateurs, des rois, des empereurs, des magistrats, des chefs de républiques, des généraux d'armée, des philosophes, des hommes célèbres à différents titres, de l'Europe et de l'Asie, de l'Orient et de l'Occident, qui, pendant des milliers d'années, ont consulté en personne ou par leurs envoyés, le dieu Python, sur leurs entreprises, ou invoqué son assistance (3). Telle était la vénération dont il jouissait, que les villes de la Grèce et même les princes étrangers envoyaient à Delphes de riches présents, ou y mettaient leurs trésors en dépôt, sous la protection du dieu. Nouvelle parodie satanique du

(1) Ubi stratis pellibus hostiarum incubare soliti erant, ut somniis futura cognoscerent. Quod in fano Æsculapii usque hodie error celebrat Ethnicorum, multorumque aliorum. Apud Corn. à Lapid., *In hunc loc.* ; — et Tertull., *De anima*, c. LIV.

(2) De Sion exibit lex, et Verbum Domini de Jerusalem. *Is.*, XI, 3.

(3) Voir *Baltus*, t. II, ch. XIV, XV XVI.

temple de Jérusalem, dans lequel les particuliers déposaient leurs richesses, comme nous l'apprend l'histoire d'Héliodore.

« Le temple de Delphes, disent les auteurs païens, était d'une richesse infinie. On y voyait une quantité prodigieuse de vases, de trépieds, de statues d'or et d'argent, de bronze et de marbre, que les rois, les princes et les nations entières y envoyaient de toutes parts (1). »

Qu'on juge des trésors qu'il renfermait, par un fait demeuré célèbre. Les Phocéens ayant pillé ce temple, Philippe de Macédoine fit estimer par des commissaires le butin qu'ils avaient enlevé. L'affaire fut jugée par le conseil des Amphictyons, qui condamnèrent les coupables à restituer six mille talents, ou dix-huit millions de notre monnaie, représentant la valeur de ce qu'ils avaient soustrait : et ils n'avaient pas tout pris (2).

Croire que ces témoignages éclatants de respect et de confiance ne furent que passagers, serait une erreur. La foi de l'univers au Serpent delphique se conserva vive et générale, même après la prédication de l'Évangile. « De nos jours, dit Plutarque, le temple de Delphes est plus magnifique que jamais. On y a relevé d'anciens bâtiments que le temps commençait à ruiner, et on y en a ajouté de tout modernes. La petite ville qui tire sa nourriture de l'oracle, comme un petit arbre auprès d'un grand, est aujourd'hui plus considérable qu'elle n'avait été depuis mille ans (3). »

(1) Pausanias, *in Phocœis*, emploie une grande partie du livre x à énumérer les richesses de ce temple.
(2) *Dict. des antiq.*, etc., art. *Temple*.
(3) *De Pythiæ oracul.*, sub fine.

Nous le demandons de nouveau, les immenses richesses dont était rempli le temple de Delphes, ainsi que tous les temples à oracles, ne venaient-elles que des ignorants et des pauvres, dupes faciles de la jonglerie sacerdotale? S'il est manifeste que la plus grande partie fut l'hommage des riches, des princes, des gouvernements : à qui ferez-vous admettre une complicité universelle, ou une hallucination de vingt siècles, de la part de tout ce que vous nous donnez vous-mêmes pour la fleur de l'humanité, par le génie, l'indépendance et la vertu? Si Pascal a dit avec raison : Je crois volontiers des témoins qui se laissent égorger ; de quel droit refuserez-vous à l'histoire celui de répéter : Je crois volontiers des millions de témoins qui, pour attester la vérité des oracles, ont sacrifié pendant deux mille ans ce qu'ils ont eu de plus cher, leurs enfants et leurs richesses?

Il faut ajouter : et qui les sacrifient encore. La croyance aux oracles sataniques n'a pas cessé. Sur toute la face de la terre, non dirigée par l'oracle divin, elle règne dans la plénitude de son ancienne force. Comme autrefois, elle commande les sacrifices humains, ou d'autres actes contraires aux plus vifs sentiments de la nature; et, comme autrefois encore, elle demeure commune aux particuliers et aux rois, aux savants et aux ignorants. Le monde est couvert d'oracles, *oraculis stipatus orbis*. Vrai, il y a dix-huit siècles, en Égypte, en Grèce, en Italie, à Carthage, dans les Gaules et la Germanie, le mot de Tertullien continue de l'être, en Chine, au Thibet, aux Indes, en Afrique, en Amérique et dans l'Océanie.

Entre les milliers de témoignages consignés dans les relations des voyageurs, ou dans les lettres des

missionnaires (1), et qui établissent la permanence de ce fait, que vous êtes libre d'appeler étrange, absurde, incroyable, mais qui n'est pas moins un fait, nous en citerons deux seulement, pris chez des peuples de mœurs différentes et séparés par de grandes distances.

En 1861, des voyageurs anglais écrivent de Madagascar : « Ici, et particulièrement à la cour, c'est la *coutume* de consulter l'oracle Sikidy en toute occasion, grande ou petite. Cela se fait de la manière suivante : Un certain nombre de fèves et de petites pierres sont mêlées ensemble, et selon la figure qu'elles forment, les gens habiles dans l'art de la divination prédisent un résultat favorable ou défavorable. Il y a plus de douze oracles interprètes attachés à la cour, et, dans les plus futiles circonstances, la reine prend la peine de les consulter. Elle a une telle foi en Sikidy, que sa volonté fléchit toujours devant celle de l'oracle, et que la souveraine despotique *est la première esclave de son empire.* Veut-elle faire un voyage ? La reine consulte Sikidy, afin de savoir quel jour et à quelle heure elle doit partir. Elle le consulte au sujet de sa toilette et de sa table, et même il décide à quelle source doit être puisée l'eau dont elle se rafraîchit.

« Il y a quelques années, c'était un usage généralement répandu de consulter Sikidy à la naissance des enfants et de savoir si l'heure à laquelle ils avaient vu le jour était une heure faste. Si l'heure était néfaste, le pauvre enfant était déposé sur une de ces routes par lesquelles passent de grands troupeaux de bœufs. Si les animaux passaient sur l'enfant sans lui faire de

(1) Voir les *Annales de la Prop. de la Foi*, n. 55, p. 176; n. 95, p. 309; n. 197, p. 275-279, etc., etc.

mal, le malheureux sort semblait conjuré, et l'enfant était triomphalement rapporté à la maison de son père. Très-peu sortaient sains et saufs de cette périlleuse épreuve, la plupart des enfants succombaient. La reine a défendu cette manière d'interroger le sort, et c'est peut-être la seule loi d'humanité qu'elle ait promulgué pendant tout son règne (1). »

Cette reine, la célèbre Ranavalo, possède une superbe résidence royale à quelques lieues de sa capitale; elle vient de temps en temps y passer quelques semaines, selon que les oracles veulent bien le lui permettre... Lorsque les étrangers arrivent à la capitale, il est d'usage qu'ils s'arrêtent quelques jours au bas de la ville, jusqu'à ce qu'on ait consulté les oracles et qu'on leur ait envoyé l'autorisation de monter (2).

Comme chez tous les peuples païens d'autrefois, Babyloniens, Égyptiens, Grecs, Romains, Gaulois, Scandinaves, les actes de la vie publique et privée des nations idolâtres d'aujourd'hui, sont réglés sur les oracles. A chaque page de son récent *Voyage aux sources du Nil*, le capitaine anglais Speake témoigne de ce fait. Dans toutes les tribus de la côte orientale d'Afrique vous trouvez des *médiums* ou devins, assidûment consultés et religieusement obéis, aussi bien par les princes que par le peuple. Même habitude dans l'intérieur de l'Afrique et partout ailleurs.

(1) *Travels in Madagascar*, 1861.

(2) *Annales de la Prop. de la Foi*, n. 197, p, 275 et 279. — Un de nos missionnaires était aux Indes, lorsque le phénomène des tables tournantes faisait si grand bruit en Europe. De retour à Paris, il nous disait : « La nouvelle en vint aux Indes et jeta les Européens dans le plus grand étonnement. Quant aux indigènes, une seule chose les étonnait, c'est l'étonnement des Européens. »

C'est dans les maladies que le recours aux oracles est le plus fréquent. Nous tenons de la bouche de deux vénérables évêques missionnaires, les faits suivants qui datent d'hier. « Quand un Galla est malade, il appelle au plutôt le sorcier ou la sorcière ; cent fois j'ai été témoin de ce que je vais dire. Arrivée près du malade la sorcière commence à s'agiter : l'agitation devient bientôt convulsive ; la convulsion, contorsions effroyables. J'ai vu une de ces femmes battre le tambour sur ses reins avec son occiput. A ce signe on reconnaît la présence de l'Esprit. C'est alors que la pythonisse décrit la maladie et indique les remèdes (1). »

« En Cochinchine on ne se montre pas moins empressé à faire venir les interprètes de l'Esprit. Ils sont ordinairement deux. L'un est muni d'un tambourin, dont il se sert pour appeler l'Esprit. C'est le charme ou le *carmen* antique. L'autre écoute. Peu à peu il entre en crise. Le paroxysme ne tarde pas à se manifester par des contorsions et des mouvements désordonnés, qui transforment cet être humain en une sorte de demi-démon, tant il devient affreux à voir. Pour s'assurer qu'il est en pleine possession de l'Esprit, on lui apporte une poule. Il la saisit et la dévore tout entière avec les plumes, les pattes, la tête : il n'en reste rien. C'est après l'opération qu'il donne les réponses demandées (2). »

Ces peuples ne sont déjà pas si crédules. Pour croire ils veulent des signes. Ces signes sont des choses humainement impossibles. Ce n'est qu'après en avoir été témoins qu'ils croient aux oracles et font ce qu'ils prescrivent. Ajoutons qu'en 1864 tous les devins du

(1) Récit de monseigneur Massaïa.
(2) Récit de monseigneur Soyher.

royaume furent appelés au couronnement du roi du Cambodge, et qu'en Cochinchine, à l'heure qu'il est, jamais une barque royale ne prend la mer, avant qu'on ait consulté l'oracle.

Tandis qu'à Madagascar la reine elle-même, suivant l'exemple des empereurs romains et des grands personnages de l'antiquité, règle sa conduite sur la réponse des oracles ; dans le céleste empire, le simple Chinois les consulte sur ses affaires domestiques, comme autrefois le peuple de Rome et d'Athènes. Car le Chinois, dont la philosophie voltairienne faisait le type de la civilisation, est fervent disciple des oracles.

« Nous recrutons, écrit un missionnaire, une grande partie de nos néophytes dans une certaine classe de femmes, que Dieu semble prendre plus en pitié, parce qu'elles ont encouru l'anathème que les Chinois appellent le *sort du malheur*. En voici l'histoire. A l'époque des fiançailles, il est d'usage parmi les infidèles d'appeler un devin, pour tirer l'horoscope de la jeune fille et prédire ses futures destinées. Le *médium* se rend à l'invitation des parents. Arrivé dans la maison, il fait des évocations et accomplit les autres pratiques démoniaques. Ensuite, il présente à l'enfant une urne dans laquelle sont renfermés les sorts, partie heureux, partie funestes, avec cette différence que les bons sont incomparablement les plus nombreux.

« La pauvre fille plonge en tremblant la main dans l'urne fatale, ignorant si c'est un riant avenir ou un héritage de malheur qu'elle en va retirer. Est-elle favorisée? Tout le monde la félicite, et les fiançailles se concluent sans retard. Mais si la chance la trahit, son arrêt est prononcé, sa jeunesse flétrie, sa vie entière maudite. Elle doit courber à jamais la tête sous le poids du mépris universel. Pour elle, plus d'alliance,

pas même la pitié de sa mère. Elle grandira solitaire et abhorrée, sous le toit paternel dont elle est l'opprobre; car les païens ont tant de foi à ces augures, que le plus pauvre d'entre eux ne voudrait pas épouser la plus riche héritière qui aurait eu le *mauvais sort*, convaincu que cette alliance attire d'inévitables calamités (1). »

Ce fait dont on aurait tort de se moquer, puisqu'il a des conséquences si graves, est la contrefaçon satanique de la prophétie par les sorts, que nous voyons employée dans l'Écriture (2). Le roi de la Cité du mal veut montrer à ses sujets qu'il dispose, pour leur révéler l'avenir, des voix, des songes, des sorts et de tous les moyens employés par le roi de la Cité du bien. Ici, comme ailleurs, ses réponses sont un mélange de faux et de vrai, au moyen duquel, tout en restant le père du mensonge, il réussit à séduire les hommes.

Cette tactique est invariable. Telle nous la voyons aujourd'hui, dans le Spiritisme, telle nos pères l'ont connue. « Les démons, dit Minutius Félix, rendent des oracles mêlés de beaucoup de mensonges; car ils sont trompés et trompeurs. Ils ne connaissent pas la vérité pure, et celle qu'ils connaissent pour leur perdition, ils ne la manifestent pas dans sa pureté (3). »

Même langage dans la bouche de saint Augustin. « Les démons sont le plus souvent trompés et trompeurs. Ils sont trompés, parce qu'au moment où ils annoncent leurs prévisions, il arrive inopinément d'en haut quelque chose qui renverse tous leurs con-

(1) *Annales de la Prop. de la Foi*, n. 95, p. 309.

(2) Sortes mittuntur in sinum, sed a Domino temperantur. *Prov.*, XVI, 33.

(3) *In Octav.*

seils. Il sont trompeurs, par le désir même de tromper et par le plaisir d'entraîner l'homme dans l'erreur. Cependant, afin de ne pas perdre leur crédit auprès de leurs adorateu s, ils agissent de manière que la faute soit imputée à leurs interprètes, tandis qu'eux-mêmes sont trompés ou trompeurs (1). »

A moins de nier l'histoire sacrée et profane, les faits qui précèdent anéantissent l'objection des épicuriens anciens et des modernes, contre l'existence universelle des oracles, contre la foi également universelle aux oracles, et contre l'influence souveraine des oracles dans le gouvernement religieux et social du monde païen. Ainsi, est donnée la preuve péremptoire des vérités fondamentales que nous voulions établir. La première, la présence permanente et perpétuellement active de Satan au milieu de sa Cité ; la seconde, le parallélisme constant des deux Cités dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. Afin de les rendre plus saillants, résumons en quelques mots ces points *essentiels* (2) dans l'histoire de l'Esprit du mal et de l'Esprit du bien.

Comme l'homme lui-même, le genre humain est un être enseigné. Tout ce qu'il sait lui vient du dehors. Or, il sait le bien et le mal, il le sait à partir de sa chute. Depuis six mille ans, deux voix opposées, et deux seulement, ont donc retenti à son oreille ; voix surnaturelles qu'il a toujours suivies, qu'il suit en-

(1) *De divinat. dæm.*, c. v.

(2) Nous disons *essentiels*, parce qu'ils sont la lumière de l'histoire; parce que notre époque, plus qu'aucune autre, se débat contre le surnaturel; parce que, depuis plusieurs siècles, à l'égard du démon et de son action sur le monde, l'éducation *même des catholiques* est voltairienne. La plupart ignorent les faits démoniaques ou les traitent de contes de bonnes femmes. Pour eux, Satan est un souverain détrôné qu'il serait puéril de craindre, et dont le mieux est de ne pas s'occuper.

core, qu'il suivra toujours, alors même que, dans l'orgueil de sa faiblesse, il se proclame le plus fièrement indépendant. Donc LE MONDE A TOUJOURS ÉTÉ DIRIGÉ PAR DES ORACLES.

Voix de la vérité et voix du mensonge, oracles divins ou oracles sataniques, qui vous nie ne se comprend pas lui-même. Sur les pages effacées de l'histoire, écrire un certificat de folie universelle, ou reconnaître qu'à toutes les heures de son existence, sous tous les climats, dans tous les états de civilisation, l'humanité a été dirigée par des oracles, et que les principes inspirateurs des oracles sont inévitablement l'Esprit du bien ou l'Esprit du mal, le Saint-Esprit ou Satan : cette alternative impitoyable est un des axiomes de la géométrie morale.

Quant au parallélisme des deux Cités, les rapprochements suivants qui en dessinent les grandes lignes, sont désormais hors de contestation.

La Cité du bien a sa religion, dans laquelle rien n'est laissé à l'arbitraire de l'homme. Elle a ses lois sociales, venues du Ciel et dont Dieu lui-même, rendu sensible au milieu de son peuple, demeure l'interprète et le gardien. Tantôt il parle par ses anges, tantôt par ses prophètes ; d'autres fois par les sorts et par les songes. Toujours il autorise sa parole par des miracles, dont il frappe les contempteurs de châtiments exemplaires. Il en résulte que dans l'ordre social, non moins que dans l'ordre religieux, le Saint-Esprit est vraiment le prince et le Dieu de la Cité du bien.

La Cité du mal a sa religion, où tout est réglé par une autorité supérieure à l'homme. Elle a ses lois sociales, dont le démon lui-même, rendu sensible sous la forme préférée du serpent, est l'inspirateur, l'inter-

prête et le gardien. Ses anges et ses devins, les songes et les sorts sont tour à tour les organes de sa volonté. Toujours il autorise sa parole par des prestiges et la fait respecter par des punitions. Il en résulte que, dans l'ordre social, non moins que dans l'ordre religieux, Satan est vraiment, selon le mot de l'Évangile, le prince et le roi de la Cité du mal.

La Cité du bien a son grand-prêtre chargé de diriger les ministres sacrés, de régler les cérémonies du culte, de prononcer en dernier ressort sur une foule de questions religieuses et civiles. Ce grand prêtre s'appelle tour à tour Aaron, Samuel, Osias.

La Cité du mal a aussi son grand prêtre, investi du pouvoir d'initier les prêtres inférieurs, de présider leurs assemblées, de recevoir les vestales et de les juger, de valider les adoptions et de connaître de certaines causes relatives aux mariages. Dans Rome, capitale du vaste empire de Satan, ce souverain pontificat de la Cité du mal fut exercé tour à tour par le grand prêtre Jules César, par le grand prêtre Tibère, par le grand prêtre Caligula, par le grand prêtre Néron, par le grand prêtre Héliogabale : cette dignité était à vie.

La Cité du bien a son incarnation divine, ses sacrifices, ses jeûnes, ses pénitents, ses prières du jour et de nuit.

La Cité du mal a tout cela, sur tous les points du globe. On connaît en particulier les incarnations antiques et les incarnations indiennes, les austérités des bonzes et des fakirs, les prières des lamas. « A la découverte du Mexique, on fut étonné des supplices douloureux que s'infligeaient les prêtres du soleil. Quatre d'entre eux étaient désignés tous les quatre ans, pour faire pénitence durant cette période avec

des austérités dont la rigueur fait frémir. Ils s'habillaient comme les plus pauvres. Leurs aliments de chaque jour se réduisaient à une galette de maïs, pesant deux onces, et leur boisson à une petite coupe de bouillie faite du même grain. Deux d'entre eux veillaient chaque nuit, chantant les louanges des dieux, encensant les idoles quatre fois, suivant les heures des ténèbres, et arrosant de leur sang les brasiers du temple (1). » Outre cette expiation perpétuelle, il y avait une pénitence particulière appelée la *grande veille*, à laquelle tout le monde se soumettait : elle durait un mois.

Nous sommes heureux de le dire, cette doctrine avec laquelle on rend compte de tout, et sans laquelle on ne peut rendre compte de rien, n'est pas de nous. En l'exposant, nous ne faisons que résumer l'histoire du genre humain et traduire un des plus savants Pères du Concile de Trente. Au sein de l'auguste assemblée, le révérend Père, maître Christophe Sanctotius, s'exprimait ainsi : « Satan vit que Dieu avait donné sa loi, et il donna la sienne. Il vit que Dieu voulait être apaisé par des sacrifices, et il en obtint pour lui-même, accompagnés d'affreuses cérémonies. Il vit que Dieu parlait aux hommes par ses anges et par ses prophètes, lui-même parla par la bouche des idoles. Dieu eut son temple, où accourait le peuple fidèle. Satan s'en fit ériger de magnifiques sur les différentes parties de la terre, où des milliers d'hommes vinrent lui rendre leurs hommages. Dieu eut ses prophètes, que le peuple environna de respect ; Satan eut ses oracles et ses devins, objets de la vénération universelle. C'est à ces médiateurs entre lui et les hommes,

(1) Acosta, *Hist. nat.*, etc., t. II, c. xxx.

qu'il confia le soin de propager sa religion (1). »

Quand de tous ces traits épars l'esprit forme un seul tableau, on se demande ce qu'il manque d'essentiel à la parodie satanique de Jéhovah, Dieu, législateur, oracle et gardien de la religion et de la société en Israël?

Il nous reste à montrer que la même parodie se trouve dans l'ordre politique.

(1) Vidit (Satanas) Deum leges imposuisse, et ipse tulit; sacrificiis coli et placari solere, ipse sibi cultores invenit, qui teterrimas etiam cæremonias edere non dubitarunt. Agnovit item Satanas Deum per Angelos et Prophetas gentes sæpe allocutum : ipse similiter per idola responsa dedit. In multis orbis partibus celeberrima deorum templa erexit, quo fere omnes certatim ut ad præstantissimum numen confugiebant. Colebantur et in magna veneratione habebantur vates et divinatores, quibus hæc arcana communicari credebant. Erat apud gentes celebre quoddam hominum genus ob hanc ipsam cum diis immortalibus consuetudinem, hujusmodi Prophetas; illis demandavit, qui suam Ecclesiam propagarent. *Orat. R. P. M. Christoph. Sanctotii.* — *Burg. ad Patr., Conc. Trid., apud Labbe Collect.*, t. XIV, 1601.

CHAPITRE XXVI

HISTOIRE POLITIQUE DES DEUX CITÉS.

Deux religions, deux sociétés, par conséquent deux politiques. — But de l'une et de l'autre. — Nécessité de le connaître pour comprendre l'histoire. — En vertu d'un Conseil divin, Jérusalem est la capitale de la Cité du bien. — En vertu d'un Concile satanique, Babylone et Rome sont tour à tour la capitale de la Cité du mal. — Lumineuse doctrine du célèbre cardinal Polus, au concile de Trente. — Pourquoi les royaumes du monde sont montrés à Daniel sous des figures de Bêtes. — Rome en particulier, fondée par la Bête, porte les caractères de la Bête et fait les œuvres de la Bête : témoignages de l'histoire et de Minutius Félix. — Pendant toute l'antiquité Satan eut pour unique but de sa politique d'élever Rome, d'en faire sa capitale et une forteresse imprenable au christianisme. — Tableau de sa politique et de la politique divine : passage de saint Augustin. — En quel sens Satan a pu dire que tous les royaumes du monde lui appartenaient. — Doctrine de saint Augustin. — Remarques.

Le parallélisme religieux et social dont nous venons d'esquisser les principaux traits, se manifeste dans l'ordre politique : il ne pouvait en être autrement. La politique est la science du gouvernement. Gouverner, c'est conduire les peuples à une fin déterminée. Cette fin ne peut être connue que par la religion, attendu que la religion seule peut dire à l'homme pourquoi il est sur la terre. Deux religions opposées se partagent le monde : la religion du Verbe incarné, et la religion de Satan, son implacable ennemi. Il y a donc nécessairement deux politiques opposées dans leur point de départ et dans leur point

d'arrivée : et il n'y en a que deux. Jésus-Christ, roi ; ou Satan, roi. Jésus-Christ, roi des rois et des peuples ; ou Satan, roi des rois et des peuples. Jésus-Christ , roi dans l'ordre temporel , aussi bien que dans l'ordre spirituel ; ou Satan , roi dans l'ordre temporel, aussi bien que dans l'ordre spirituel. La *Christocratie* ou la *Démonocratie :* voilà le but suprême des deux politiques qui gouvernent le monde, et qui le conduisent à une double éternité (1).

Il en résulte que la vie du genre humain n'est qu'une oscillation perpétuelle entre ces deux pôles opposés. Ce fait ne domine pas seulement l'histoire, il est l'histoire même, toute l'histoire, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. Tel est le point de vue auquel il faut se placer, pour juger les événements accomplis ou préparés, balancer les craintes et les espérances, caractériser les révolutions et se rendre compte de la chute ou de l'élévation des empires. Sans cela, nul ne peut, moins aujourd'hui que jamais, au milieu du choc des idées et du pêle-mêle des événements, orienter sa pensée et éviter l'écueil du sceptisme ou l'abîme du désespoir. Si on veut que le grand fait dont nous parlons devienne un phare assez lumineux, pour nous éclairer au milieu des ténèbres de plus en plus épaisses, où s'enfonce l'Europe actuelle, il est nécessaire de le montrer dans son ensemble : nous allons l'entreprendre.

(1) La Christocratie ou la Démonocratie sont les seuls gouvernements du monde. Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant sur les empires par le Pape, son vicaire ; un empereur, diacre du Pape, et les rois, sous-diacres de l'empereur : telle est la véritable idée du pouvoir. A la fin des temps, le monde coupable de lèse-Christocratie sera soumis à la Démonocratie. Satan aura son empereur, qui sera l'Antechrist ; et l'Antechrist aura ses diacres, qui seront les rois. Le mal arrivé à sa dernière formule appellera le châtiment final.

Avant l'homme et avant le temps, un Conseil divin décrète la fondation de la Cité du bien. L'esprit d'amour en sera le roi, l'âme et la vie. Famille d'abord, longtemps elle vivra de la vie restreinte des Patriarches, sous la tente mobile du désert. Par le ministère des anges et de Moïse, le Saint-Esprit la constitue à l'état de nation. A tout empire il faut une capitale, celle de la Cité du bien s'appellera Jérusalem ou *Vision de paix*. Là, en effet, et là seulement régnera la paix, parce que là, et là seulement sera le temple du vrai Dieu.

Mais Jérusalem appartient à la Cité du mal : il faut la conquérir. Sion, sa citadelle, tombe enfin au pouvoir de David; l'empire est fondé. Dès ce moment, Jérusalem devient la ville sainte, objet des prédilections du Saint-Esprit. C'est d'elle que part la vie, que rayonne la lumière (1). C'est vers elle que tous les enfants de Dieu, répandus aux quatre coins du monde, élèvent leurs mains et leurs cœurs. Jérusalem est à la Cité du bien ce que le cœur est au corps, le foyer aux rayons, la source au fleuve.

Satan regarde ce que fait Dieu et tient conseil. Réunissant tous ses sujets en Concile œcuménique, il décrète la fondation matérielle de son empire et de sa capitale. Voici dans quel magnifique langage un Père d'un autre concile œcuménique, décrit celui de Satan : « Une parole est entendue dans les plaines de Sennaar; elle convoque tous les enfants des hommes en assemblée générale. Le frère la répète à son frère, le voisin à son voisin. Cette parole disait : *Venez, faisons-nous une Cité et une tour dont le sommet touche*

(1) De Sion exibit lex, et Verbum Domini de Jerusalem. *Is.*, XI, 3.

au ciel, avant de nous disperser sur la terre.

« Tel fut le décret du grand Concile satanique. Dieu, il est vrai, en arrêta l'exécution, en confondant le langage et en poussant les enfants des hommes aux quatre vents ; mais l'ouvrage fut plutôt arrêté, que le concile ne fut dissous (1). En effet, jusqu'à l'effusion du Saint-Esprit, le décret de ce concile ne fut jamais abrogé dans la pensée des hommes. Ce que, le jour de la convocation, chacun disait à son prochain : *Venez, bâtissons-nous une ville, et rendons-nous illustres*, quiconque n'est pas devenu fils du Saint-Esprit continue de se le dire à lui-même et aux autres. Voilà le sujet de toutes leurs assemblées publiques ou occultes ; et, si l'occasion se présente d'exécuter le grand décret, jamais ils ne la manquent.

« C'est en vertu de ce décret du concile œcuménique de Satan, que *tous les royaumes du monde ont été formés : ex quo nata sunt omnia mundi regna.* C'est pour combattre victorieusement cette immense Cité du mal, qu'a été fondée, par le Verbe éternel, la Cité du bien. C'est en opposition au concile général de Satan, qu'ont été établis les conciles généraux de l'Église. Et de même que l'Esprit du mal inspirait le premier, les seconds tirent toute leur force de la convocation, de la présidence, de l'inspiration et des lumières de l'Esprit du bien. De même encore que le premier eut pour but d'organiser la haine, le but des seconds est d'organiser l'amour (2). »

(1) Dieu lui-même savait que son intervention n'empêcherait ni Satan ni ses sujets de bâtir la Cité du mal. En venant confondre le langage des hommes, il prononce cette profonde parole : *Cœperuntque hoc facere, nec desistent a cogitationibus suis, donec eas opere compleant. Gen.* XI, 6.

(2) An unquam convenit universum hominum genus, in unum locum ad concilium vocatum?... Responsio : sic prorsus. Convene-

Tous les royaumes de la gentilité sont nés du concile satanique, tenu au pied de la tour de Babel *ex quo nata sunt omnia mundi regna*. Tous sont fondés en opposition au royaume du Christ, *quibus regnum Christi se opposuit eàque delevit*. Cette parole illumine toute l'histoire. Écho fidèle d'une révélation prophétique, elle est indiscutable.

Le convocateur et le président du concile de Babel fut celui que l'Écriture appelle la Bête, la bête par excellence. Mille ans plus tard, Daniel est ravi en esprit. Dans les quatre grandes monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, Dieu lui montre tous les royaumes du monde. Sous quelles figures? D'hommes? Non. D'Anges? Non. Sous des figures de bêtes. Et quelles bêtes? De bêtes immondes et malfaisantes. Pourquoi ces figures et non pas d'autres? Parce que tous ces empires sont l'ouvrage de la Bête; ils en ont les caractères, ils en font les œuvres. Voyez le dernier en qui se personnifient tous les autres : « La quatrième bête, dit le Prophète, est le quatrième royaume qui sera sur la terre; il sera plus grand que tous les royaumes; il dévorera toute

runt enim in campum in terra Sennaar, etc... hoc enim fuit decretum illius concilii, quod Deus una cum ipso concilio dissipavit...; quanquam Deus quidem tum opus eorum magis dissipavit, quam concilium. Licet enim propter confusionem linguarum ab opere destiterint, illius tamen concilii decretum in animis hominum ante effusionem Spiritus sancti nunquam est abrogatum. Quod enim tunc dicebat unusquisque proximo suo : *Venite, celebremus nomen nostrum*, etc., hoc unusquisque adhuc ex Spiritu sancto non renatus, et sibi ipse et aliis dicit in omnibus conciliis, nactusque hujus decreti observandi facultatem nunquam id quidem non exequitur.

Est enim decretum universi generis humani, ex quo nata sunt omnia mundi regna, quibus regnum Christi se opposuit eaque evertit; atque ob hanc causam instituta sunt concilia generalia Ecclesiæ Christi, ut hæc ipsa gentium concilia disturbarentur, etc. *Card. Poli, De Concilio,* quæst. x; *Orat. ad Patres Trid., apud Labbe,* t. XIV, p. 1676.

la terre, il la broiera, il la réduira en poussière (1). »

Nous l'avons vu, Rome fut fondée par Satan lui-même, Rome païenne n'a cessé de faire l'œuvre de Satan. C'est à la lettre qu'elle a dévoré, foulé, brisé toute la terre ; elle a ravi aux hommes tous les biens de cité, de famille, de propriété, de religion ; non, comme tant de conquérants, par hasard et dans un moment de fureur, mais de dessein prémédité, par une suite ininterrompue de pillages et de conquêtes, pendant douze cents ans. Ses institutions portaient la marque de son origine, et son droit n'était que la législation de ses crimes. Depuis la renaissance, Rome païenne n'a été aperçue qu'à travers les fictions des poëtes, des historiens et des légistes du paganisme. Quand la grande bête était encore vivante et que la civilisation dont elle fut l'âme était en acte et non en souvenir, l'une et l'autre ont été jugées par des juges, témoins incorruptibles de la vérité.

Écoutons ce jugement, qui date du troisième siècle : « Les Romains, dites-vous, se sont acquis moins de gloire encore par leur valeur, que par leur religion et leur piété. Ah ! certes, ils nous ont laissé de grandes marques de leur religion et de leur piété, depuis le commencement de leur empire. N'est-ce pas le crime qui les a assemblés, qui les a rendus terribles aux peuples circonvoisins, qui leur a servi de rempart pour établir leur domination ? Car c'était d'abord un asile de voleurs, de traîtres, d'assassins et de sacrilèges, et, afin que celui qui était le plus grand fût aussi le plus criminel, il tua son frère : voilà les premiers auspices de cette ville sainte.

(1) Quarta bestia quartum regnum erit in terra, quod majus erit omnibus regnis, et devorabit universam terram, et conculcabit et comminuet eam. *Dan.*, VII, 23.

« Aussitôt, contre le droit des gens, ils ravissent des filles déjà promises, des fiancées, quelques-unes même déjà mariées ; ils les déshonorent ; ensuite ils font la guerre à leurs pères, à ceux dont ils avaient épousé les filles, et répandent le sang de leurs alliés. Quelle impiété ! quelle audace ! Enfin, chasser ses voisins, piller leurs temples et leurs autels, détruire leurs villes, les emmener captifs, s'agrandir par les rapines et par la ruine des hommes, c'est la doctrine de Romulus et de ses successeurs ; si bien que tout ce qu'ils tiennent, tout ce qu'ils possèdent n'est que brigandage.

« Leurs temples ne sont bâtis que des dépouilles des peuples, du sac des villes, des débris des autels, du pillage des dieux, du meurtre des prêtres. Quelle impiété et quelle profanation, de s'agenouiller devant des dieux qu'ils traînent captifs en triomphe ! Adorer ce qu'on a pris, n'est-ce pas consacrer son larcin ? Autant de victoires, autant de crimes ; autant de trophées, autant de sacriléges ! Et ce n'est pas par leur religion, mais par leur impiété qu'ils sont montés à ce haut faîte de grandeur ; ce n'est pas pour avoir été pieux, mais pour avoir été méchants impunément (1). »

Voici donc le dernier mot de l'histoire politique du monde, et la révélation éclatante de l'antagonisme redoutable, que Bossuet n'a pas suffisamment entrevu. Les hommes, miraculeusement sauvés des eaux du déluge, reviennent à leurs penchants déréglés. Dieu se choisit un peuple pour garder sa vérité, et laisse le démon se choisir un autre peuple, qui sera l'ennemi de la vérité, l'exterminateur des saints, le propagateur du panthéisme et de l'idolâtrie. C'est le peuple

(1) *Minut. Felix, Octav.*, c. XXIV.

romain, rassemblé dans l'asile de Romulus, et qui fut, pour le moins, aussi fidèle à sa mission que le peuple juif à la sienne.

Élever Rome fut, pendant toute l'antiquité, la pensée de Satan et le but invariable de sa politique. Toutefois, Rome et Jérusalem ne devinrent que lentement, et après bien des combats, les capitales des deux cités opposées. Ces combats résument l'histoire. Elle nous montre les royaumes de l'Orient tombant les uns après les autres, sous l'empire du démon. Pour les réunir en un seul corps, est fondée la grande, la voluptueuse, la terrible Babylone. Par ses lois, par son luxe, par ses richesses, par sa cruauté, par sa monstrueuse idolâtrie, la Jérusalem de Satan devient la rivale implacable et la sanglante parodie de la Jérusalem du vrai Dieu. Le monde marche sur deux lignes parallèles.

« Aux fondateurs de la Cité de Dieu, dit saint Augustin, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, Samson, David, Salomon, correspondent Ninus, Sémiramis, Pharaon, Cécrops, Romulus, Nabuchodonosor et les autres princes des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains. Les fondateurs de la Cité du bien notifient les lois de Jéhovah, les cérémonies qu'il prescrit, les sacrifices qu'il exige, la défense de l'idolâtrie. Conserver et étendre la Cité du bien, tel est l'usage qu'ils font de leur puissance. Parallèlement, les fondateurs de la Cité du mal publient les oracles de Satan, ordonnent ses sacrifices, popularisent ses fables, parodient les vérités divines, et font ainsi servir leur puissance au développement de la Cité du mal (1). »

Avec les siècles, elle étend ses limites jusqu'aux

(1) *De civ. Dei*, lib. XVIII, c. II et seq., *quoad sensum*.

confins les plus reculés de l'Occident. Cet immense empire demande une nouvelle capitale : Rome succède à Babylone. Rome, maîtresse du monde, devient la métropole de l'idolâtrie et la citadelle de Satan. « Ainsi, continue saint Augustin, deux royaumes ont absorbé tous les royaumes, celui des Assyriens et celui des Romains. Tous les autres n'ont été que des provinces ou des annexes de ces gigantesques empires. Quand l'un finit, l'autre commence. Babylone fut la Rome de l'Orient, et Rome devint la Babylone de l'Occident et du monde (1). »

Jérusalem, Babylone et Rome, ces trois noms résument toute l'histoire des deux Cités dans le monde ancien : préambule obligé de leur histoire dans le monde moderne.

Victorieuse de toutes les nations, Rome arrive à l'apogée de la puissance. Satan élève son orgueil jusqu'aux nues. C'est alors qu'il rencontre, sans le connaître, le Verbe incarné, descendu du ciel pour renverser son empire. Par un de ces prestiges dont le secret lui est familier, il le transporte au sommet d'une montagne. De là, il lui montre tous les royaumes de la terre, et lui fait l'étrange proposition rapportée dans l'Évangile ; « Je vous donne, lui dit-il, cette souveraineté universelle et la gloire de tous ces empires ; car tout cela m'a été livré, et je le donne à qui je veux. Si donc vous vous prosternez devant moi, tout cela est à vous (2). »

(1) Duo regna cernimus longe cæteris provenisse clariora, Assyriorum primum, deinde Romanorum... quo modo illud prius, hoc posterius ; eo modo illud in Oriente, hoc in Occidente surrexit : denique in illius fine, hujus initium fuit. Regna cætera, cæterosque reges velut appendices istorum dixerim... ut appareat Babylonia quasi prima Roma. *Ibid.*, n. 1 et 2.

(2) Ostendit illi omnia regna orbis terræ in momento temporis,

Pour croire à une pareille puissance, si nous n'avions que l'affirmation du Prince du mensonge, le doute à coup sûr, serait permis et plus que permis. Il cesse de l'être, du moins complétement, quand on voit l'Évangile même appeler Satan *le Dieu et le Prince de ce monde* (1). De son côté, l'histoire, étudiée autrement qu'à la surface, nous a montré, dans l'orgueilleuse parole du tentateur, un fond de vérité bien autrement considérable qu'on ne pense. Sous ses deux grands aspects, l'aspect religieux et l'aspect social, l'humanité s'est présentée à notre étude.

Nous avons vu que, dans l'antiquité païenne, Satan était vraiment le Dieu du monde : *Omnes Dii gentium dæmonia.* Tous les cultes, un seul excepté, venaient de lui et retournaient à lui. Sa royauté n'était pas moins réelle que sa divinité. Inspirateur permanent des oracles, par eux il dominait les actes de la vie sociale. Tous les royaumes de l'ancien monde avec leur puissance colossale et leurs richesses fabuleuses, ces républiques de la Grèce et de l'Italie, qu'une éducation menteuse fait admirer aux jeunes chrétiens, un Père du concile de Trente vient de nous le dire, c'est Satan lui-même qui en avait décrété la fondation : *Decretum ex quo nata sunt omnia mundi regna ;* et leur existence fut une opposition armée contre la Cité du bien, *quibus regnum Christi se opposuit eaque delevit.*

Mais quoi ! Dieu avait-il donc abdiqué ? N'est-ce pas lui, et lui seul, qui est le fondateur des empires comme

et ait illi : Tibi do potestatem hanc universam et gloriam illorum; quia mihi tradita sunt, et cui volo do illa. Tu ergo si adoraveris coram me, erunt tua omnia. *Luc.*, IV, 5, 6, 7.

(1) Deus hujus seculi. *II Cor.*, IV, 4. — Princeps hujus mundi. *Joan.*, XVI, 11.

il est le créateur de l'homme et du monde? Saint Augustin répond : « Assurément, c'est au vrai Dieu, et à lui seul, qu'appartient le pouvoir de donner les royaumes et les empires. C'est donc le seul vrai Dieu qui a donné quand il a voulu, et autant qu'il a voulu, l'empire aux Romains, comme il l'avait donné aux Assyriens et aux Perses (1). »

Pour le prouver, il ajoute : « Afin qu'on sache que tous les biens temporels, dont les hommes se montrent si avides, sont un bienfait du vrai Dieu, et non l'ouvrage des démons, il suffit de considérer le peuple hébreu. Sans invoquer la déesse Lucina, les femmes juives mettaient heureusement au monde de nombreux enfants. Ceux-ci prenaient le sein, sans la déesse Rumina ; ils dormaient dans leur berceau, sans la déesse Cunina; ils buvaient et mangeaient, sans les déesses Éduca et Patina; ils croissaient, sans adorer aucun des dieux des enfants. Les ménages étaient féconds sans le culte de Priape. Sans invoquer Neptune, la mer s'ouvrit devant eux et engloutit leurs ennemis. Quand la manne leur tomba du ciel, ils ne consacrèrent point de statue à la déesse Mannia ; et, quand le rocher les désaltéra, ils n'adorèrent ni les nymphes ni les lymphes.

« Sans les cruels sacrifices de Mars et de Bellone, ils firent la guerre. A coup sûr, il ne vainquirent pas sans la victoire ; mais ils ne regardèrent pas la victoire comme une déesse, mais comme un bienfait de Dieu. Sans Ségéta, ils eurent des moissons ; sans Bubona, des bœufs ; sans Mellona, du miel ; sans Po-

(1) Quæ cum ita sint, non tribuamus dandi regni atque imperii potestatem, nisi Deo vero... Ille igitur unus verus Deus... quando voluit, et quantum voluit, Romanis regnum dedit : qui dedit Assyriis vel etiam Persis. *De civ. Dei*, lib. V, c. XXI.

mona, des fruits. Ainsi de toutes les choses que les païens attribuaient à leurs divinités, les Juifs les reçurent plus heureusement du vrai Dieu. Si, entraînés par une curiosité coupable, ils ne l'avaient pas offensé en se livrant au culte des idoles et en faisant mourir le Christ, ils seraient demeurés dans le royaume de leurs pères, moins étendu sans doute, mais plus heureux que les autres (1). »

Toutefois l'illustre Docteur appelle Caïn, le premier fondateur de la Cité du mal ; et Romulus, le premier fondateur de Rome sa future capitale (2). Quel est ce mystère ? Et comment concilier, avec les faits de l'histoire, les paroles, opposées en apparence, des docteurs de l'Église, du démon et de l'Évangile ? Le voici. Dieu a créé tous les fondateurs de la Cité satanique : mais il ne les a pas créés pour cette fin; il a donné à Nabuchodonosor l'Assyrie ; à Romulus, l'empire romain ; et à l'empire romain, la domination de la terre ; mais il ne leur a pas donné de rendre ces empires mauvais.

Qu'est-il donc arrivé ? Comme le père du genre humain, ces hommes se sont laissé dominer par Satan, qui en a fait les fondateurs de son empire et de ses capitales. Le sachant ou sans le savoir, tous ont travaillé pour lui. C'est en ce sens que le tentateur a pu dire : Tous les royaumes de la terre m'ont été livrés, et j'ai le droit d'en disposer, comme l'ouvrier de son ouvrage, le maître de ses esclaves. Voilà ce qu'il y a de vrai dans les paroles de Satan et dans

(1) *De Civ. Dei.* lib. IV, c. XXXIV.

(2) Primus itaque fuit terrenæ civitatis conditor fratricida... Unde mirandum non est, quod tanto post in ea civitate condenda, quæ fuerat hujus terrenæ civitatis caput futura... huic primo exemplo et quædam sui generis imago respondit... *Id.*, lib. XV, c. v.

le nom de *Dieu* et de *Prince de ce monde*, que l'Évangile n'hésite pas à lui donner.

Pour autant, Dieu n'avait pas abdiqué. Malgré elle, la Cité du mal avec ses grandes monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains, devint l'instrument de la Providence, pour l'accomplissement de ses salutaires desseins. C'est ainsi que le Roi de la Cité du bien se servit des Assyriens, pour maintenir son peuple dans le devoir; des Perses, pour le ramener en Judée et conserver la nécessaire distinction des tribus; des Grecs, pour préparer les voies à l'Évangile; des Romains, pour accomplir avec éclat les prophéties relatives à la naissance du Rédempteur. Mais tout cela se faisait contre l'intention du fondateur, *præter intentionem fundatoris*, et par l'effet de la sagesse toute-puissante qui change l'obstacle en moyen, sans changer la nature des choses.

Il n'en reste pas moins que Satan, grâce à la complicité de l'homme, sa dupe et son esclave, avait atteint le but de sa politique. Depuis le concile où sa fondation fut décrétée, nous voyons la Cité du mal aller en se développant. A la venue du Messie elle est à son apogée · tous les empires sont ses tributaires. Nous voyons encore que le dernier mot de Satan était de faire de Rome sa capitale. L'absorption successive des royaumes de l'Orient et de l'Occident les uns par les autres, et l'absorption finale de tous ces royaumes par Rome elle-même, témoignent de ce dessein et constatent ce suprême triomphe.

Ce n'est donc pas, comme on l'a dit, pour mêler les peuples et les préparer à la diffusion de l'Évangile, que Satan les agglomère sous la main de Rome. En formant son gigantesque empire, il voulait domi-

ner seul sur le monde, anéantir la Cité du bien, ou du moins opposer à son développement un obstacle invincible. Dieu lui a laissé faire l'empire romain, pour rendre humainement impossible l'établissement de l'Église. Afin de conquérir la foi du genre humain, il fallait que la jeune Cité, aux prises, dès son berceau, avec toutes les forces de l'enfer, élevées à leur plus haute puissance, grandit contre toute vraisemblance et devînt, aux yeux de l'univers entier, le miracle vivant d'une sagesse, qui se jouait du Fort armé et qui triomphait par ce qui devait amener sa ruine, la mort et les supplices (1).

(1) Un instant de réflexion suffit pour comprendre cette vérité. Si, à l'époque de la prédication de l'Évangile le monde avait été divisé en plusieurs royaumes indépendants, les persécutions générales, c'est-à-dire ces massacres en masse qui étaient de nature à tuer l'Église dans son berceau, eussent été impossibles. Poursuivis dans un lieu, les apôtres auraient pu, suivant le conseil du divin Maître, passer dans un autre, et avec eux sauver une partie du troupeau. Au contraire, réunissez le monde sous un seul chef et il suffit du mauvais vouloir d'un Néron ou d'un Dioclétien, pour organiser le carnage sur toute la face de la terre, et mettre l'Église dans l'impossibilité de s'y soustraire.

CHAPITRE XXVII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Satan s'incarne dans sa politique. — Il est l'Esprit de ténèbres, d'impureté, d'orgueil, de mensonge, le grand Homicide. — Le triomphe de sa politique fut tout cela. — Lutte du Saint-Esprit contre le règne de Satan. — Saint Pierre assiége Rome. — Il la prend. — Rome devient la capitale de la Cité du bien. — Reconnaissance universelle pour le Saint-Esprit. — Bienfaits de sa politique. — Quatre grands faits : constitution de la vraie religion. — Constitution de l'Église. — Constitution de la société. — Constitution de la famille. — Tableau.

Cependant, du haut du Capitole, où il avait son temple privilégié, Satan, sous le nom redouté de *Jupiter capitolin*, régnait sur le monde et comme Dieu et comme Roi. En témoignage de cette puissance souveraine, c'est à lui que les maîtres de la terre, les commandants des armées romaines, venaient demander le succès de leurs armes, rendre grâces de la victoire, immoler les rois vaincus et consacrer les dépouilles des ennemis. Or, le règne de Satan était son incarnation vivante. Toutes les qualités qui le caractérisent se reproduisaient dans les lois de sa vaste Cité, dans la vie publique et privée de ses innombrables sujets.

Il est l'esprit de ténèbres, *potestas tenebrarum*, et son règne fut celui des ténèbres les plus épaisses,

qui aient obscurci l'intelligence de l'humanité. Se figure-t-on ces millions d'hommes, immenses troupeaux d'aveugles, marchant à tâtons, ne sachant ni d'où ils viennent, ni ce qu'ils sont, ni où ils vont? Sous le nom de *Rationalisme*, ou d'émancipation de la raison, toutes les vérités étaient combattues, ébranlées, niées, jetées au vent de la dérision. Pour les sages, toute la philosophie consistait en tâtonnements éternels, en contradictions sans fin ; pour le vulgaire, dans une indifférence stupide.

Il est l'Esprit immonde, *spiritus immundus*, et son règne fut celui de toutes les infamies. Sous le nom de *Sensualisme*, ou d'émancipation de la chair, toutes les convoitises dévorent l'humanité. Les richesses, les esclaves, la puissance, le luxe sous tous les noms et sous toutes les formes, les repas, les thermes, les théâtres, les temples eux-mêmes servent aux débauches du jour, aux orgies de la nuit et font de la vie une luxure éternelle.

Il est l'Esprit d'orgueil, *spiritus superbiæ*, et son règne fut celui du despotisme le plus monstrueux, que le monde ait jamais subi. Sous le nom de *Césarisme*, tous les pouvoirs sont concentrés dans la main d'un monstre à face humaine, appelé tour à tour Néron, Caligula, Tibère, Héliogabale, empereur et pontife. César est Dieu, sa volonté est la règle du juste : *Quidquid placuit regi*, *vim habet legis*. Maître absolu des corps et des âmes, tout lui appartient, tout vit par lui et pour lui. Son règne est la négation de la conscience et de la liberté humaine. Il demande à l'homme sa fortune, et il la donne ; sa femme, et il la donne ; sa tête, et il la donne. Il lui dit d'adorer une pierre, un chien, un bouc, un taureau, un crocodile, un serpent, et il les adore. Les peuples

même les plus éloignés sentent le poids de sa puissance. Pas de résistance possible : une gigantesque capitale, des armées permanentes, la rapidité des communications, une centralisation universelle, ont organisé le monde pour le despotisme.

Il est l'Esprit de mensonge, *spiritus mendacii*, et son règne fut une longue tromperie. La littérature, la poésie, les arts, la civilisation de cette époque, civilisation vide de vérités et de vertus, ne sont qu'un linceul de pourpre jeté sur un cadavre. La politique est l'hypocrisie au profit de l'égoïsme. Le bien-être prétendu, un odieux mensonge qui cache l'exploitation barbare des trois quarts du genre humain, au profit de quelques sybarites. Le bruit incessant des batailles, les chants de victoire, les pompes triomphales, les jeux du cirque, les combats de l'amphithéâtre ; le tourment perpétuel de l'or, de l'argent, du bronze, du marbre, de tous les métaux et de toutes les productions de la terre, qu'on asservit à tous les caprices du luxe et des passions ; cette agitation fiévreuse, cette vie factice n'est qu'un leurre pour tromper l'homme, le corrompre, le détourner de sa fin et l'entraîner aux abîmes.

Il est Homicide, *homicida*, et son règne fut le meurtre organisé. Meurtre de l'enfant, tué légalement avant de naître et après sa naissance ; immolé aux dieux ou élevé pour l'amphithéâtre ; meurtre de l'esclave, qu'on tue impunément par ennui, par caprice, par plaisir ; meurtre des prisonniers de guerre, qu'on égorge, ou qu'on force à s'égorger sur la tombe des vainqueurs ; meurtre des pauvres, des jeunes gens et des jeunes filles, qu'on offre en hécatombes à des divinités sanguinaires ; meurtre de l'homme par le suicide qui, pour la première fois, apparaît sur une

large échelle dans les annales de la triste humanité; meurtre, ou plutôt boucheries éternelles de millions d'hommes, de femmes et d'enfants par des guerres d'extermination, par les combats de gladiateurs, par les luttes de bestiaires. Et, comme si tant de fleuves de sang n'avaient pas suffi pour étancher la soif du grand Homicide, on l'entendit un jour s'écrier par la bouche de son lieutenant : Je voudrais que le genre humain n'eût qu'une tête, afin de l'abattre d'un seul coup !

Tel fut, et plus horrible encore, le règne de Satan aux jours de sa puissance.

Désormais le genre humain savait ce qu'il en coûte de déserter la Cité du bien, pour vivre dans la Cité du mal : Dieu le prit en pitié. Le jour éternellement mémorable de la Pentecôte brilla sur le monde. Comme un monarque puissant qui entre en campagne, le Saint-Esprit, personnifié dans les apôtres, sort du Cénacle et marche à l'expulsion de l'usurpateur. Rome devient l'enjeu du combat : la prendre ou la garder est le dernier mot de la lutte. Il faut que Rome devienne la capitale de la Cité du bien. Il le faut, parce que, infidèle à sa mission, Jérusalem a cessé de l'être. Il le faut, parce qu'une cité universelle ne peut avoir pour capitale que la Reine du monde. Il le faut, parce que Rome, longtemps Babylone, doit expier ses monstrueuses prostitutions en devenant la ville sainte. Il le faut, parce que le Verbe incarné doit manifester sa toute-puissance, en chassant le tyran de son imprenable forteresse, et, de la capitale de la Cité du mal, faisant la capitale de la Cité du bien.

Conduit par le Saint-Esprit lui-même, Pierre arrive aux portes de Rome, pour en faire le siége. Satan l'a compris. C'est alors qu'il déploie, dans tout son luxe,

la haine implacable qui le dévore contre le Verbe incarné. Après trois cents ans d'une lutte sans exemple dans l'histoire, soit pour l'acharnement et l'étendue de la mêlée, soit pour la nature des armes, soit pour le caractère et le nombre des combattants, l'Esprit du mal est vaincu, vaincu chez lui, vaincu au cœur même de sa citadelle. Ses oracles se taisent, ses temples s'écroulent, ses adorateurs l'abandonnent, sa civilisation corrompue et corruptrice disparaît sous les ruines de son empire.

Rome a changé de maître. Devenue la capitale de la Cité du bien, elle fait sentir au monde entier sa puissante et salutaire influence. Le règne du Saint-Esprit commence dans l'ordre religieux et dans l'ordre social. De l'Orient à l'Occident, son nom béni devient populaire. Dans l'antiquité païenne tout parlait de l'Esprit des ténèbres, tout parle maintenant de l'Esprit de lumière. Depuis saint Paul jusqu'à saint Antonin, les Pères de l'Église grecque et de l'Église latine, les grands théologiens du moyen âge, les ascétiques, les prédicateurs n'ont qu'une voix, pour le faire connaître en lui-même et dans ses œuvres. A l'ardent amour des particuliers pour l'Esprit régénérateur se joint, pendant de longs siècles, la docilité filiale des nations à ses inspirations salutaires. Quoi qu'en puisse dire une haine aveugle, ces siècles furent l'époque du vrai progrès, de la vraie liberté. Entre mille, le fait suivant, pris dans les annales de l'Europe, sera un cadenas éternel aux lèvres des contradicteurs.

De ces blocs de granit qu'on appelle les *Barbares*, et qui furent nos aïeux, le monde a vu sortir des enfants d'Abraham. Le nom de l'époque, témoin d'un pareil miracle, est aujourd'hui une injure : nous ne l'ignorons pas. Aussi bien que personne, nous savons

ce qu'on est en droit de reprocher au moyen âge. Il n'en demeure pas moins que l'esprit dont il fut animé, réalisa les quatre progrès, seuls dignes de ce nom, que l'humanité ait jamais accomplis.

Il constitua la religion. Il fut un jour, où l'Europe, jadis prosternée aux pieds de mille idoles monstrueuses et divisée en mille croyances contradictoires, adora le même Dieu, chanta le même symbole. De l'orient au couchant, du sud au septentrion, pas une voix discordante ne troublait ce vaste concert. Unité de foi : magnifique triomphe de la vérité sur l'erreur.

Il constitua l'Église. Il fut un jour, où, sur les ruines du despotisme intellectuel de l'ancien monde, s'éleva la société gardienne infaillible de la foi. Devenue la puissance la plus aimée, cette société enfonça profondément ses racines dans le sol de l'Europe : le clergé devint le premier corps de l'État. Autorité de l'Église : magnifique triomphe de l'intelligence sur la force.

Il constitua la société. Il fut un jour, où les codes de l'Europe, si longtemps souillés d'iniquités légales, ne continrent plus une seule loi antichrétienne, par conséquent antisociale. Pour assurer les droits de tous et de chacun, en maintenant l'harmonie sur la terre, comme le soleil la maintient dans le firmament, le Roi des rois, représenté par son Vicaire, planait au-dessus de tous les rois. La décision d'un père, oracle incorruptible de la loi éternelle de justice, était la dernière raison du droit et le terme des conflits. La parole à la place du sabre ; les canons du Vatican à la place du canon des barricades ou du poignard des assassins : magnifique triomphe de la liberté sur le despotisme et l'anarchie.

Il constitua la famille. Il fut un jour, où, dans l'Europe régénérée, la famille reposa sur les quatre bases

qui font sa force, son bonheur et sa gloire : l'unité, l'indissolubilité, la sainteté, la perpétuité par le respect de l'autorité paternelle, pendant la vie et après la mort. L'esprit à la place de la chair : magnifique triomphe de l'homme nouveau sur le vieil homme ; guérison radicale de la polygamie, du divorce et de l'égoïsme, plaies invétérées de la famille païenne.

Assise sur ces larges bases, la Cité du bien développait tranquillement ses majestueuses proportions, et, de jour en jour, s'élevait, resplendissante de beautés nouvelles, à la perfection qu'il lui est donné d'atteindre ici-bas. La grande politique chrétienne, inaugurée par Charlemagne, constituait la puissante unité contre laquelle vint échouer la barbarie musulmane. Tandis que au dehors les ordres militaires veillaient sur le bercail, quels nobles travaux s'accomplissaient au dedans ! La reine des sciences, la théologie révélait avec une incomparable lucidité, les magnifiques réalités du monde surnaturel. Élevé à ces hautes spéculations, l'esprit général dédaignait la matière et ses grossières jouissances. La société s'acheminait sûrement vers le terme suprême de la vie de l'homme et des peuples.

Humble servante de la théologie, la philosophie travaillait pour le compte de sa mère. Des vérités qu'elle avait reçues, elle montrait l'enchaînement, la raison, l'universelle harmonie, et illuminait d'une douce et vive lumière tout le système de la création. Sérieuse comme la vérité, chaste comme la vertu, la littérature creusait les Écritures. Au lieu de se nourrir de fables ou de puérilités, elle cherchait, dans le Livre des livres, les règles de la pensée, le type du beau et la forme du langage. Avec une splendeur de forme et une hardiesse de conception qu'il n'avait jamais

atteintes, l'art réalisait aux yeux les inspirations de la foi. Comme d'un manteau de gloire il couvrait l'Europe de monuments inimitables, moins encore par l'immensité des proportions et le fini des détails, que par le symbolisme éloquent, qui faisait prier la pierre, le bois, les métaux et toutes les créatures inanimées.

Sous les voûtes étoilées de ces temples splendides, une poésie, seule digne de ce nom, chantait, par la voix des multitudes, les croyances, les espérances, les amours, les joies, les douleurs, les combats, les victoires de la Cité du bien. Grâce à l'esprit de charité qui animait tout le corps, les œuvres de dévouement égalaient les misères humaines. Depuis le berceau jusqu'à la tombe et au delà, pas un besoin intellectuel, moral ou physique, sur lequel on ne trouve veillant, comme une sentinelle à son poste, un ordre religieux ou une confrérie.

Tandis que dans l'antiquité les pauvres et les petits, isolés les uns des autres, ne formaient qu'une multitude d'atomes, sans force de résistance contre un pouvoir brutal, dans la Cité du bien la liberté, fille de de la charité, s'épanouissait sous toutes les formes. Chartes, associations, priviléges de tous les états, même les plus humbles, mille fraternités, formaient autant de corps respectés, dont l'oppression constituait un crime condamné par l'opinion, avant d'être frappé par la double puissance de l'Église et de l'État. Les libertés publiques n'étaient pas moins assurées. En supprimant les grandes capitales, les armées permanentes, la centralisatisn, le christianisme avait brisé les trois instruments nécessaires du despotisme.

Ainsi avait cessé le long divorce de l'homme et de Dieu, de la terre et du ciel. Rétablie par le Saint-Esprit, la primitive alliance devenait de jour en jour

plus féconde. A la grande unité matérielle de la Cité du mal se substituait, dans le monde régénéré, une grande unité morale, source de gloire et de bonheur. Tous ces éléments bénis, germes puissants d'une civilisation qui devait faire de la terre le vestibule du ciel, et du genre humain le vrai frère du Verbe incarné, l'Europe en était redevable à la grande victoire de l'Esprit du bien sur l'Esprit du mal. Plût à Dieu qu'elle ne l'eût jamais oublié !

CHAPITRE XXVIII.

HISTOIRE CONTEMPORAINE DES DEUX CITÉS

Satan chassé de Rome a toujours voulu y rentrer. — Ses efforts incessants pour se reformer une Cité. — Il débauche les citoyens de la Cité du bien : hérésies, scandales, attaques de la barbarie musulmane. — L'Europe demeure inébranlable. — Satan la séduit comme il séduisit la première femme : il se transforme en *dieu du beau*. — La Renaissance. — Cinq phénomènes qui l'ont suivie : réprobation du moyen âge. — Acclamation de l'antiquité païenne. — Changement radical dans la vie de l'Europe. — L'oubli du Saint-Esprit. — Changement des quatre bases de la Cité du bien. — Rétablissement du règne de Satan. — Ses grands caractères anciens et nouveaux : le Rationalisme, le Sensualisme, le Césarisme, la Haine du christianisme. — Mouvement actuel d'unification et de dissolution.

Chassé de Rome, le Roi de la Cité du mal ne perdit jamais l'espoir d'y rentrer. Aussi, on le voit depuis sa défaite rôder nuit et jour autour des remparts de la Ville éternelle, afin de la surprendre et d'en refaire sa capitale. Il sait que là est son ennemi : le Verbe-Dieu, le Verbe-Roi, le Verbe incarné dans la personne de son Vicaire. Tant qu'il ne l'aura pas évincé, son triomphe est incomplet. Mais comment y parvenir ? Rome est au loin entourée de l'amour, de la vénération, de la puissance de la grande Cité du bien, triple rempart qui en rend l'approche même impossible. Ne pouvant travailler au centre, Satan travaille aux frontières. Ce n'est qu'après de longs siècles de combats lointains,

qu'il était parvenu une première fois à faire de Rome la capitale de son immense Cité. Il s'en souvient ; et, dans sa haine infatigable, il recommence les luttes qui lui avaient trop bien réussi.

Par les hérésies, par les schismes, par les scandales, par les attaques formidables de la barbarie musulmane, il s'efforce d'entamer la Cité du bien, de débaucher une partie de ses habitants et de les enrôler sous sa bannière. Ses manœuvres sans cesse renouvelées n'étaient pas demeurées sans résultat, et les succès partiels préparaient un succès plus général. Toutefois, la Cité du bien, fidèle à ses glorieuses traditions, demeurait debout sur ses fondements.

Comme Adam et Ève, aux jours de leur bonheur, avaient vécu dans l'ignorance du mal, l'Europe, contente de la science du bien qu'elle devait au Saint-Esprit, vivait étrangère à la science du paganisme, c'est-à-dire à la science du mal organisé. Si elle prenait quelque connaissance de l'antiquité, ce n'était ni pour l'admirer ni pour la louer, moins encore pour l'imiter et la faire revivre. La preuve en est qu'entre le jour et la nuit la différence est moins grande, qu'entre la langue, les arts et les institutions du moyen âge, et la langue, les arts et les institutions du paganisme. Devant ce fait péremptoire viennent échouer tous les efforts de ceux qui prétendent que la Renaissance n'a rien ou presque rien changé, au système d'enseignement de la vieille Europe.

Cependant le Serpent séducteur n'oublie pas qu'Ève fut séduite par la perfide beauté du fruit défendu, *et aspectu delectabile*. Tout à coup il se transforme en ange de lumière et se donne pour le *Dieu du beau*. Aux yeux de l'Europe, il fait miroiter les trompeuses beautés de son règne. Il se dit calomnié des rois et

des prêtres, et invite l'Europe à l'écouter, si elle veut sortir de l'esclavage et de la barbarie. A ces mots, le virus originel, qui ne fut jamais éteint, fermente avec une activité inconnue dans les veines de l'imprudente Europe. A la même heure, des Grecs, chassés de l'Orient, en punition de leur révolte obstinée contre l'Église, débarquent en Italie. Ces fugitifs se donnent pour mission de ressusciter les prétendues gloires de l'antiquité païenne. A leur école se presse la jeunesse de l'Europe. Pour insulter au christianisme, le jour de la grande séduction est marqué dans l'histoire par le nom de *Renaissance* (1). Ce jour, en effet, divise l'existence de l'Europe en deux : les siècles qui le précèdent, s'appellent *le moyen âge ;* ceux qui le suivent, *les temps modernes.* A partir de là, se manifestent des phénomènes, jusqu'alors inconnus.

Premier phénomène. Un cri général de réprobation contre le moyen âge, part de l'Italie et retentit dans toute l'Europe. L'injure, le sarcasme, la calomnie, tout ce que la haine et le mépris peuvent inventer de plus outrageant, tombe à flots sur l'époque où, comme nous l'avons vu, le Saint-Esprit régna avec le plus d'empire. Théologie, philosophie, arts, poésie, littérature, institutions sociales, langage même, sont grossièreté, ignorance, superstition, esclavage, barbarie. Les fils ont rougi de leurs pères et répudié leur héritage. « Et pourtant, les croyances anciennes, les créations anciennes, les aristocraties anciennes, les institutions anciennes, malgré ce qui a pu leur manquer, comme à tout ce qui est humain, qu'était-ce donc après tout? C'était le travail de nos

(1) Voir l'histoire détaillée de la Renaissance dans notre ouvrage *La Révolution*, t. IX.

ancêtres ; c'était l'intelligence, c'était le génie, c'était la gloire, c'était l'âme, c'était la vie, c'était le cœur de nos pères (1). » Il faut ajouter : c'était le christianisme dans la vie de nos pères, et le règne du Saint-Esprit sur le monde.

Second phénomène. Au cri frénétique de réprobation contre le moyen âge, succède l'acclamation non moins frénétique et non moins générale de l'antiquité païenne. L'époque où Satan fut tout à la fois Dieu et Roi du monde, devient l'âge le plus brillant de l'humanité. Dans les seules républiques de la Grèce et de l'Italie, honteusement prosternées aux pieds de Jupiter et de César, a brillé de tout son éclat le soleil de la civilisation. Philosophie, arts, poésie, éloquence, vertus publiques et privées, caractères, institutions sociales, lumières, libertés : chez elles, tout est grand, héroïque, inimitable. Retourner à leur école et recevoir leurs leçons comme des oracles, est pour les nations baptisées le seul moyen de sortir de la barbarie et d'entrer dans la voie du progrès.

Troisième phénomène. Un changement radical ne tarde pas à se manifester dans la vie de l'Europe. Remis en honneur, l'esprit de l'antiquité redevient l'âme du monde qu'il fait à son image. Alors commence un impur déluge de philosophies païennes, de peintures et de sculptures païennes, de livres païens, de théâtres païens, de théories politiques païennes, de dénominations païennes, de panégyriques sans cesse renouvelés du paganisme, de ses hommes et de ses œuvres. Ce vaste enseignement s'incarne dans les faits. On voit les nations chrétiennes briser tout à coup les grandes lignes de leur civilisation indigène,

(1) *Le P. Félix*, xie conf. à Notre-Dame de Paris, 1860.

pour organiser leur vie sur un plan nouveau; et, jetant, comme un haillon d'ignominie, le manteau royal dont l'Église leur mère les avait revêtues, s'affubler des oripeaux souillés du paganisme gréco-romain.

De là est sortie ce qu'on appelle la *civilisation moderne :* civilisation factice, qui n'est le produit spontané ni de notre religion, ni de notre histoire, ni de notre caractère national; civilisation à rebrousse-poil, qui, au lieu d'appliquer de plus en plus le christianisme aux arts, à la littérature, aux sciences, aux lois, aux institutions, à la société, les informe de l'esprit païen et nous fait rétrograder de vingt siècles ; civilisation corrompue et corruptrice, qui, se faisant tout au profit du bien-être matériel, c'est-à-dire de la chair et de toutes ses convoitises, ramène l'Europe, à travers les ruines de l'ordre moral, au culte de l'or et aux habitudes indescriptibles de ces jours néfastes, où la vie du monde, esclave de l'Esprit infernal, se résumait en deux mots : manger et jouir, *panem et circenses.*

Quatrième phénomène. La première conséquence des faits que nous venons de rappeler devait être l'oubli de plus en plus profond du Saint-Esprit : il en fut ainsi. La nuit et le jour sont incompatibles dans le même lieu : quand l'une entre, l'autre sort. Plus Satan avance, plus le Saint-Esprit recule. Du cénacle au concile de Florence, l'enseignement du Saint-Esprit coule à pleins bords sur l'Europe qu'il vivifie. Avec la Renaissance, on voit les eaux du fleuve se retirer, et le grand enseignement du Saint-Esprit rentrer dans des limites de plus en plus étroites. Interrogeons l'histoires ; interrogeons nos yeux.

La Renaissance arrive ; et la guerre contre le chris-

tianisme, qui, depuis plusieurs siècles, se réduisait à des combats partiels, recommence, avec vigueur, sur toute la ligne. Vingt ans avant Luther, les bases même de la religion sont battues en brèche par les béliers gréco-romains. Mille fois la lutte donne lieu à des *traités* spéciaux, destinés à défendre, les uns après les autres, tous les dogmes chrétiens : démonstrations, conférences, sermons, dissertations, apologies sous toutes les formes, se succèdent d'années en années, presque de mois en mois. L'existence de Dieu ; la divinité de Notre-Seigneur ; l'authenticité, l'intégrité, l'inspiration, la vérité historique des Écritures ; l'infaillibilité de l'Église ; l'immortalité, la liberté, la spiritualité de l'âme ; chaque sacrement, chaque institution, chaque pratique religieuse : en un mot, chaque vérité chrétienne a été montrée vingt fois dans l'éclat de ses preuves, et dans la magnificence de ses rapports avec la nature de l'homme et les besoins de la société.

Rien de semblable pour le Saint-Esprit. Et pourtant, c'est lui qu'on niait, en niant les différentes manifestations du grand mystère de la grâce dont il est le principe ; lui qu'on attaquait, en attaquant chaque partie de la Cité du bien, dont il est le fondateur et le Roi. Qui pourrait nommer un grand ouvrage, composé depuis la Renaissance, par un grand auteur, dans le but de faire connaître et de rappeler aux adorations du monde la troisième personne de la sainte Trinité ? Pour nous ; il nous a été impossible d'en découvrir un seul en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, en France. Il faut le reconnaître et en gémir : à l'égard du Saint-Esprit, l'enseignement public s'est visiblement appauvri.

Le monde actuel en est la preuve. Quelquefois au

moins on parle de ce qu'on connaît, de ce qui, à un degré quelconque, occupe la pensée. On nomme volontiers ce qu'on aime. Souvent on invoque celui dont on croit avoir besoin. Quelle place occupe dans le langage moderne le nom du Saint-Esprit? Au milieu du naufrage des croyances, quelques noms chrétiens ont surnagé. *Dieu*, le *Christ*, la *Providence*, viennent de temps en temps sur les lèvres de l'orateur ou tombent de la plume de l'écrivain. En est-il de même du Saint-Esprit? Quand avez-vous entendu prononcer son nom? Qui l'invoque sérieusement? Vous souvient-il de l'avoir lu dans les livres d'histoire, de science, de littérature, de législation, on dans les discours officiels, depuis cent ans et au delà? Or, quand le mot s'en va, l'idée s'efface.

Il n'est que trop vrai; dans le monde actuel, le Saint-Esprit ne compte presque plus. Les palais, les salons, les académies, la politique, l'industrie la philosophie, l'enseignement, sont vides de lui : c'est un élément social inconnu ou suranné. Parmi les catholiques eux-mêmes, est-il souvent autre chose que l'objet d'une croyance métaphysique? Où est le culte spécial, ardent, soutenu qui s'adresse à lui? La troisième personne de la sainteTrinité dans l'ordre nominal, n'est-elle pas la dernière dans notre souvenir et dans nos hommages ?

Deux fois seulement l'humanité a vu cette ignorance profonde, cette indifférence générale. La première, dans le monde païen, avant la prédication de l'Évangile ; la seconde, à notre époque, dix-huit siècles après l'établissement du christianisme. Pour les païens d'autrefois le Saint-Esprit était comme n'étant pas. Son nom même ne se trouve dans aucune de leurs langues. La raison en est simple : dans le monde

antique le Saint-Esprit n'était rien, parce que le mauvais Esprit était tout. Que prouve l'ignorance du monde actuel et son indifférence à l'égard du Saint-Esprit, sinon que Satan regagne le terrain qu'il a perdu et qu'il reforme sa Cité? Voilà LE VRAI MYSTÈRE DES TEMPS MODERNES. Qui ne le voit pas ne voit rien, qui ne le comprend pas, ne comprend rien à la situation.

Cinquième phénomène. Rentré dans la Cité du bien, Satan commence par en ébranler la base. L'unité de foi, la puissance sociale de l'Église, le droit chrétien, la constitution chrétienne de la famille, étaient, nous l'avons vu, les quatre grandes assises de l'édifice religieux et social de nos ancêtres : que sont-elles devenues?

Où est aujourd'hui l'unité de foi? Le symbole catholique est brisé en morceaux comme un verre. La moitié de l'Europe n'est plus catholique; l'autre moitié est à peine catholique à demi.

Où est la puissance sociale de l'Église? où est sa propriété? Son sceptre est un roseau, et la mère des peuples n'a plus où reposer sa tête.

Où est le droit chrétien? Honni, foulé aux pieds, il est remplacé par le droit nouveau, disons mieux, par le droit de César, le droit de la force, du caprice et de la convenance.

Où est la constitution chrétienne de la famille? Le divorce est rentré dans les codes de la moitié de l'Europe. Ailleurs, sous le nom de mariage civil, vous avez le concubinage légal. Partout l'autorité paternelle désarmée; et la famille, sans perpétuité, devenue une institution viagère.

Quel est l'artisan de ces grandes ruines qui en supposent et qui en ont déterminé tant d'autres? Si ce

n'est pas l'Esprit du bien, c'est l'Esprit du mal : il n'y pas à sortir de là.

Cependant, fasciner et détruire n'est que la première partie de l'œuvre satanique. Sur les ruines qu'il a faites, l'usurpateur s'empresse d'élever son trône. Qui ne serait épouvanté en voyant, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, le règne du démon se manifester au cœur même de la Cité du bien, avec tous les caractères qu'il eut dans l'antiquité païenne? Ces caractères, on ne l'a pas oublié, furent le RATIONALISME, le SENSUALISME, le CÉSARISME, la HAINE DU CHRISTIANISME.

De ces différents caractères quel est celui qui nous manque? Le *Rationalisme*, ou l'émancipation de la raison de toute autorité divine en matière de croyances, peut-il être beaucoup plus complet? L'autorité divine enseigne par l'organe de l'Église : quel est aujourd'hui le gouvernement qui l'écoute? Sous le nom de liberté de conscience, toutes les religions ne sont-elles pas, politiquement et aux yeux d'un grand nombre, également vraies, également bonnes, et dignes d'une égale protection? Qu'est-ce que cela, sinon l'Esprit de mensonge donnant, dans la Rome antique, le droit de bourgeoisie à tous les cultes et admettant tous les dieux au même Panthéon?

Sont-ils relativement nombreux les particuliers qui règlent leur foi sur la parole de l'Église? Les hommes, les livres, les brochures, les journaux antichrétiens, ne sont-ils pas les oracles de la multitude? D'ailleurs, la foi se connaît aux œuvres, comme l'arbre aux fruits. Interrogez les membres du sacerdoce; consultez les statistiques de la justice; regardez autour de vous. Si cela ne vous suffit pas pour mesurer la puissance de la foi sur le monde actuel et fixer les limites de son empire, prenez une mappemonde et jugez!

Le *Sensualisme*, ou l'émancipation de la chair de toute autorité divine en matière de mœurs, ne marche-t-il pas de pair avec le Rationalisme? Sous ce rapport, le monde actuel court à toutes jambes aux antipodes du christianisme. Le concile de Trente définit la vie chrétienne une pénitence continuelle, *perpetua pœnitentia;* et notre époque, une jouissance continuelle, la plus large possible et par tous les moyens possibles. L'homme devient chair. Inutile d'insister sur ce caractère du règne satanique, dont le développement rapide alarme tous les esprits sérieux.

Le *Césarisme*, ou l'émancipation de la société de l'autorité divine en matière de gouvernement, par la concentration de tous les pouvoirs spirituels et temporels dans la main d'un homme, empereur et pontife, ne relevant que de lui-même. Qu'en est-il de ce nouveau caractère? Regardez : la moitié des rois de l'Europe se sont faits papes; l'autre moitié aspire à le devenir. Fouler aux pieds les immunités de l'Église, empiéter sur les droits de l'Église, souffleter l'Église, dépouiller l'Église, enchaîner l'Église : n'est-ce pas là ce qu'ont fait ou laissé faire tous les gouvernements de l'Europe, depuis la Renaissance? N'est-ce pas ce qu'ils font encore? Si ce n'est pas là du Césarisme païen, nous ne comprenons plus le sens des mots.

La *Haine du christianisme*. Le paganisme ancien haïssait le christianisme d'une haine implacable, universelle, à qui tous les moyens étaient bons pour insulter, pour écraser son ennemi. Il le haïssait dans son Dieu, dans ses ministres, dans ses disciples, dans ses dogmes, dans sa morale, dans ses manifestations publiques. Son nom était devenu celui de tous les crimes. Il était responsable de toutes les calamités publiques. La prison, l'exil, la mort au milieu

des tortures, étaient justement dus à une secte, dit Tacite, coupable de la haine du genre humain.

Satan est toujours Satan. Sa haine du christianisme est aussi jeune, aussi universelle, aussi implacable aujourd'hui qu'autrefois. Il hait le Dieu des chrétiens. Depuis un siècle surtout, quels blasphèmes restent à proférer contre la personne adorable du Verbe incarné? Citez un seul de ses mystères qui n'ait été mille fois attaqué, un seul de ses droits qui n'ait été nié et qui ne soit foulé aux pieds?

Il le hait dans ses ministres. Dans le paroxysme de sa fureur, n'a-t-il pas dit qu'il voudrait tenir *le dernier boyau du dernier des rois, pour étrangler le dernier des prêtres?* Autant qu'il a pu, n'a-t-il pas réalisé son vœu sanguinaire? Est-il un seul pays, en Europe, où, depuis la Renaissance, les évêques, les prêtres, les religieux n'aient pas été dépouillés, chassés, poursuivis comme des bêtes fauves, insultés et massacrés? Le Vicaire même du Fils de Dieu, le Père du monde chrétien, Pierre, du moins, aura été respecté. Voyez plutôt comme ils l'ont traité dans la personne de Pie VI et de Pie VII; comme ils le traitent encore dans la personne de Pie IX. Qu'est-ce que l'Europe actuelle, sinon une famille en révolte contre son père? Chaque jour, depuis neuf ans, des millions de voix ne font-elles pas retentir le cri déicide : Nous ne voulons plus qu'il règne sur nous? Assiégée par cent mille excommuniés, la papauté n'est-elle pas un Calvaire? Judas le vendeur; Caïphe l'acheteur; Hérode le moqueur; Pilate le lâche; le soldat spoliateur et bourreau, ne reparaissent-ils pas sur la scène?

Il le hait dans ses disciples. Les vrais catholiques subissent le sort de leurs prêtres. Toutes les injures adressées à leurs pères par les païens d'autrefois, leur

sont adressées par les païens d'aujourd'hui (1). On les tient pour inhabiles ou pour suspects. Autant qu'on le peut, on les exclut des charges publiques, on les traite d'arriérés, d'ennemis du progrès, de la liberté, des institutions modernes, demeurants d'un autre âge qui voudraient ramener le monde à l'esclavage et à la barbarie. On les opprime dans leur liberté, en annulant les dons qu'ils ont faits à l'Église, leur mère, ou aux pauvres, leurs frères; en supprimant leurs associations de charité, qu'on ne rougit pas de mettre au-dessous des sociétés excommuniées. On les opprime dans leur droit de propriété, on prend leurs couvents pour en faire des casernes; leurs églises, pour en faire des écuries; leurs cloches, pour en faire des canons; leurs vases sacrés, pour en faire de la monnaie ou des objets de luxe, à l'usage de leurs ennemis.

On les opprime dans leur conscience, en leur imposant un travail défendu, en insultant, chaque jour, sous leurs yeux, tout ce qu'ils aiment, tout ce qu'ils respectent, tout ce qu'ils adorent. Pour que rien ne manque ni à leur martyre ni à la haine qui les poursuit, dans toute l'Europe, depuis la Renaissance, on les a pendus, brûlés, guillotinés. Encore aujourd'hui, en Italie, on les fusille; en Pologne, on les pend; en Irlande, on les tue par la faim. Si Dieu ne se lève, on en fera des boucheries, et des milliers de voix crieront : C'est justice ! *Reus est mortis!*

Il le hait dans ses dogmes. Depuis quatre siècles, au sein de l'Europe baptisée, il s'est dépensé, pour

(2) On peut en voir la nomenclature dans Mamachi, *Antiquitates et origines christianæ*, etc. Mieux que tous les raisonnements, ce fait seul manifeste l'identité de l'Esprit dominateur des deux époques.

détruire l'édifice de la vérité chrétienne, plus d'encre, plus de papier, plus de temps, plus d'argent, plus d'efforts, qu'il n'en faudrait pour convertir le monde : cette guerre impie n'a pas cessé. Sans parler des livres, des théâtres, des discours antichrétiens : que font ces myriades de feuilles empoisonnées qui, chaque soir, partent de toutes les capitales de l'Europe, pour tomber le lendemain, comme des nuées de sauterelles venimeuses, dans les villes et les campagnes, et semer partout le mépris et la haine de la religion, le doute et l'incrédulité?

Il le hait dans sa morale. Revenu ce qu'il était aux jours de la souveraineté satanique, le monde actuel semble organisé pour la corruption des mœurs : *Totus in maligno positus.* Si les tristesses et les alarmes de tout ce qui porte encore un cœur chrétien ne vous le disent pas assez haut, regardez vous-mêmes.

La fièvre des affaires ; la soif de l'or et du plaisir ; l'industrie qui constitue des millions d'âmes dans l'impossibilité morale de remplir les devoirs essentiels du christianisme ; le luxe babylonien dont les coupables folies vont toujours croissant ; les modes impudiques ; les danses obscènes ; cinq cent mille cafés ou cabarets (1), gouffres béants où se perdent l'amour du travail, la pudeur, la santé, l'esprit de famille, le respect de soi-même et de toute autorité ; dans toutes les classes de la société des habitudes de mollesse qui énervent les âmes ; des scandales retentissants qui familiarisent avec le mal et tuent la conscience ; le mépris des lois qui ont pour but l'asservissement de la chair ; la profanation du dimanche ;

(1) En France seulement.

la *sanctification du lundi;* l'abandon de la prière et des sacrements : qu'est-ce que cela sinon la haine de la morale chrétienne, haine infernale dont le dernier mot est d'*étouffer le christianisme dans la boue?*

Il le hait dans ses manifestations publiques et privées. Là, il interdit le son des cloches et condamne le prêtre qui, en public, porterait son costume; ailleurs, il abat les croix. Ici, il défend au Fils de Dieu de sortir de ses temples pour recevoir les hommages de ses enfants, et, sous peine d'être insulté, il doit se cacher avec soin lorsqu'il va les visiter sur leur lit de douleur. Tout cela se passe dans des sociétés qui se disent chrétiennes !

Il s'y passe bien autre chose. En signe de victoire, Satan a replacé ses statues dans les jardins, dans les promenades, sur les places des grandes villes, dans l'Europe entière. Pénétrant jusque dans l'intérieur du foyer domestique, il en a banni les images du Verbe incarné et mis les siennes à leur place.

« Il n'y a plus de Christ au foyer, s'écriait naguère un éloquent prédicateur; il n'y a plus de Christ suspendu à la muraille; il n'y a plus de Christ se révélant dans les mœurs. Quoi! vous avez sous vos yeux les portraits de vos grands hommes; vos maisons se décorent de statues et de tableaux profanes ! Que dis-je? vous gardez, exposés aux regards de vos enfants et aux admirations de la famille, les Amours du paganisme, les Vénus du paganisme, les Appollons du paganisme; oui toutes les hontes du paganisme trouvent un asile au foyer des chrétiens; et, sous ce toit qui abrite tant de héros humains et de divinités païennes, il n'y a plus de place pour l'image du Christ, que Tibère lui-même ne refu-

sait pas d'admettre avec ses divinités au Panthéon de Rome (1). »

Oui, il est vrai, vrai non-seulement en France où enseigne l'Université, mais vrai en Europe où enseignent les ordres religieux, vrai longtemps avant l'Université et la révolution française : chez les chrétiens *lettrés* des temps modernes, le Christ n'est plus au foyer. Mais il y était chez nos aïeux *ignorants* du moyen âge. Comment en a-t-il été banni? comment a-t-il été remplacé par les dieux du paganisme, c'est-à-dire par Satan lui-même sous ses formes multiples, *omnes dii gentium dæmonia?* A quelle époque remonte cette substitution sacrilége? qui a formé les générations qui s'en rendent coupables? dans quels lieux et dans quels livres ont-elles appris à se passionner pour les choses, les hommes, les idées et les arts du paganisme? quel Esprit a dicté l'enseignement qui aboutit à un pareil résultat? Est-ce l'esprit du Cénacle ou l'esprit de l'Olympe? C'est l'un ou l'autre.

Enfin, il est un dernier phénomène qui, chaque jour, se manifeste avec plus d'éclat : c'est le double mouvement auquel le monde actuel obéit : mouvement d'*unification matérielle*, et mouvement de *dissolution morale*. L'*Esprit* du dix-neuvième siècle pousse de toutes ses forces à l'unification matérielle des peuples : navires à vapeur, chemins de fer, télégraphes électriques, unions douanières, traités de commerce, libre échange, multiplication des postes, abaissement de la taxe des imprimés et des lettres : pas de moyen de communication qu'il n'accélère ou qu'il n'invente. En même temps, il absorbe les petites

(1) Le P. Félix, *ubi suprà*.

nationalités, supprime la famille, la commune, la province, la corporation, toute espèce de franchise et d'autonomie ; il ressuscite les armées permanentes de l'ancien monde, rebâtit ses grandes capitales, et, au cou des peuples affranchis par le Christianisme, rive les chaînes de la centralisation césarienne.

A ce mouvement d'unification matérielle, correspond, en dehors du Catholicisme, un mouvement non moins rapide de dissolution morale. En fait de doctrines religieuses, sociales, politiques, que reste-t-il debout? le grand dissolvant de toute espèce de foi, le Rationalisme, n'est-il pas le dieu de la foule? Où trouve-t-on des convictions assez profondes, des affirmations assez nettes pour résister aux séductions de l'intérêt, pour braver les menaces ou même l'oubli du pouvoir, pour se maintenir inébranlables au milieu des sophismes de l'impiété et des entraînements du mauvais exemple? Quelle peut être l'unité morale d'un monde qui a brisé en morceaux le symbole catholique, qui entend, qui supporte, qui accueille toutes les négations, même celle de Dieu?

Pareil spectacle n'a été vu qu'une fois ; c'est à l'époque où le monde romain penchait vers sa ruine. Formée par l'absorption continue du faible par le fort, du peuple par le peuple, l'unité matérielle arriva jusqu'au despotisme d'un seul homme. Satan avait atteint son but. Rome était le monde, et César était Rome ; et César était Empereur et grand Prêtre de Satan. Alors le genre humain, sans force de résistance, parce qu'il était sans foi, et sans autre ambition que les jouissances matérielles, *panem et circenses*, n'était plus qu'un bétail bâtonné, vendu, égorgé, suivant le caprice du maître.

Armées permanentes, grandes capitales, rapidité

des communications, centralisation universelle, unification matérielle des peuples, poussée avec une ardeur fiévreuse ; dissolution morale, arrivée au morcellement indéfini de tout symbole et de toute foi : qui oserait soutenir que ce double phénomène n'est pas le précurseur de la plus colossale tyrannie ? Peut-être la pierre d'attente du règne antichrétien, annoncé pour les derniers temps ?

A nos yeux, c'est César à cheval avec Lucifer en croupe.

CHAPITRE XXX

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Action palpable du démon sur le monde ancien et sur le monde moderne. — Pratiques démoniaques renouvelées du paganisme. — Bulle de Sixte V. — Le mal continue. — Manifestations éclatantes. — Affaiblissement général de la foi au démon. — Cinq degrés dans l'envahissement satanique : le démon se rend familier. — Il se fait nier. — Réhabiliter. — Appeler comme Roi. — Invoquer comme Dieu. — Familiarité de notre époque avec le démon. — Il ne lui inspire plus ni crainte ni horreur. — Elle le nomme à tout propos par son vrai nom. — Nomenclature significative. — Elle croit peu au démon et encore moins à son influence sur l'homme et sur les créatures. — Conséquences.

Se faire adorer à la place du Verbe incarné : tel a toujours été le but de l'ange rebelle, tel il sera toujours. Il n'en connaît pas d'autre. L'histoire dit ses succès chez les peuples païens d'autrefois et chez les nations idolâtres d'aujourd'hui. Après avoir, par le rationalisme, le sensualisme, le césarisme et l'antichristianisme, opéré le divorce, aussi complet que possible, de l'homme avec Dieu, il se présente pour rétablir le lien que lui-même a brisé. Fondé sur la nature des choses, son succès, à moins d'un miracle, est infaillible. Quoi qu'il fasse, le monde inférieur ne peut se

soustraire à l'influence du monde supérieur. S'il rompt avec le Roi de la Cité du bien, il tombe forcément sous l'empire du Roi de la Cité du mal. Dieu ou le Diable : pas de milieu.

Entre l'homme, sa dupe et son esclave, et lui, son séducteur et son tyran, le démon établit une foule de communications directes et palpables, contrefaçon permanente des communications du Verbe avec l'homme. Par mille moyens, que lui-même indique, il se fait adorer comme un Dieu, respecter comme un maître, chérir comme un bienfaiteur, consulter comme un protecteur, appeler comme un médecin, recevoir comme un ami, traiter comme un être inoffensif. Sur cet ensemble de fait permanents, universels, repose l'idolâtrie ancienne et moderne ;· ou plutôt c'est l'idolâtrie elle-même.

Or, nous le répétons, Satan ne change ni ne vieillit. Ce qu'il était hier, il l'est aujourd'hui, il le sera demain. Singe éternel de Dieu, ennemi implacable du Verbe incarné, toujours il voudra le détrôner, afin de régner à sa place. Si donc c'est bien lui que la Renaissance a ramené triomphant au sein de l'Europe chrétienne ; si c'est bien le rationalisme, le sensualisme, le césarisme, l'antichristianisme qui forment les grands caractères de l'époque moderne, nous devons nous attendre à retrouver le démon s'efforçant de se substituer matériellement au vrai Dieu ; et, au surnaturel divin, d'opposer le surnaturel satanique, jusqu'à ce que le second supplante le premier. Pour inspirer à l'homme d'aujourd'hui les mêmes sentiments dont il avait pénétré l'homme d'autrefois, il doit nous apparaître environné de tout le cortége de consultations, d'oracles, de prestiges, de pratiques mystérieuses qui composaient son culte et assuraient son empire

dans l'antiquité païenne : voyons si l'histoire confirme cette induction.

Jusqu'à la Renaissance et à la Réforme, sa fille aînée, la double autorité des lois canoniques et des lois civiles continuait de tenir enchaîné le père du mensonge, le vaincu du Calvaire. C'est par exception seulement et sur une échelle restreinte qu'on le surprend exerçant son art ténébreux, chez les peuples chrétiens du moyen âge. Rappelé par la Renaissance sous la forme de *Dieu du beau*, et par la Réforme sous le nom de *Dieu de la liberté*, il reprend bientôt l'ancienne indépendance de ses allures.

En Italie, en Allemagne, en France, un grand nombre de renaissants, imitateurs des lettrés de Rome et de la Grèce, se livrent avec passion à l'étude et à la pratique des sciences occultes (1). Les principaux chefs du protestantisme se vantent de leurs colloques avec Satan (2). Sous des formes à peine modifiées, reparaissent toutes les superstitions de l'ancien paganisme : consultations, évocations, manifestations, oracles, prestiges, adorations vont se multipliant avec les négations de l'Évangile. Telle est la rapidité avec laquelle le culte de Satan envahit l'Europe, que l'Église s'en émeut. Par l'organe de Sixte V, grand esprit assurément, elle signale au monde épouvanté cette épidémie de l'idolâtrie renaissante et la frappe d'une condamnation solennelle.

Dans la fameuse bulle *Cœli et terræ Creator,* sont énumérées, comme reparaissant au grand soleil du christianisme, la plupart des pratiques démoniaques usitées dans l'antiquité païenne, et dont Por-

(1) Voir *Des rapports de l'homme avec le démon*, par M. Bizouard, t. III, liv. XI-XIV.

(2) Voir notre ouvrage *La Révolution*, etc., t. VI, IX, X.

phyre nous a laissé la longue nomenclature (1).

L'immortel pontife nomme : l'astrologie, la géomancie, la chiromancie, la nécromancie, les sortiléges, les augures, les auspices, la divination par les dés, les grains de froment et les fèves ; les pactes avec les démons, dans le but de connaître l'avenir ou de satisfaire les passions ; les charmes ; les oracles ou évocations des esprits, interrogés et répondant ; l'offrande d'encens, de sacrifices, de prières ; les génuflexions, les prosternements, les cérémonies du culte ; l'anneau et le miroir magique ; les vases destinés à fixer les esprits et à en obtenir des réponses ; les femmes sympathiques (nous disons somnambules et magnétisées), qui, mises en rapport avec le démon, obtiennent de lui la connaissance des choses cachées, passées ou futures ; l'hydromancie, au moyen de vases pleins d'eau dans lesquels des hommes et *plus souvent des femmes*, font apparaître des figures qui rendent des oracles. Il faut ajouter la pyromancie, la pédomancie, l'ornitomancie, l'oniromancie ou l'oracle par les songes, et d'autres pratiques, « restes impurs, dit le pape, de l'ancienne idolâtrie vaincue par la croix (2). »

Remarquons en passant que le Vicaire de Jésus-Christ signale la femme comme l'instrument préféré du démon. Inutile de rappeler que cette préférence se retrouve partout dans l'ancien paganisme, aussi bien que dans la moderne idolâtrie, en Afrique, dans l'Océanie et ailleurs. Aux raisons que nous en avons données, saint Thomas ajoute celle-ci : « Les démons,

(1) Dans Euseb., *Præpar Evang.*, lib. II, III, IV, V, VI.

(2) Quas pristinæ et antiquatæ, ac per crucis victoriam prostratæ idololatriæ reliquias retinentes, quibusdam auguriis, auspiciis, similibus signis et vanis observationibus ad futurorum divinationem intendunt. *Constit. Cœli et terræ*, etc., an. 1586.

dit-il, répondent plus facilement à l'appel des vierges, afin de mieux tromper, en affectant de paraître aimer la pureté (1). »

Quoi qu'il en soit, les personnes du sexe sont averties qu'un danger particulier les menace. Elles comprendront dès lors la nécessité de s'environner de vigilance, et surtout d'éviter toute participation à aucune pratique suspecte, qui pourrait donner prise sur elles à leur implacable ennemi.

De la bulle de Sixte V ressortent deux faits. D'une part, la multiplicité des pratiques démoniaques : on dirait une ébullition générale de l'Europe, fille de la Renaissance, au souffle de l'esprit satanique ; d'autre part, la persistance de ces honteux phénomènes. « Malgré tous les efforts de l'Église, ajoute le Pontife, on n'a pu parvenir à extirper ces superstitions, ces crimes, ces abus. De jour en jour on découvre que tout en est plein, *omnia plena esse* (2). » C'est donc un fait acquis à l'histoire : un siècle après la Renaissance, les communications de Satan avec l'homme étaient redevenues, comme dans l'ancien paganisme, générales, permanentes, indestructibles, et la puissance du démon s'étendait dans la Cité du bien, jusqu'à des limites inconnues, *omnia plena esse in dies detegantur*.

Le mal ne fut point arrêté par les défenses pontificales. Le Béarn, Loudun, Louviers, les pays du Nord, les Cévennes, le cimetière de Saint-Médard à

(1) Veniunt etiam facilius (dæmones), cum a virginibus advocantur, ut ex hoc in suæ divinitatis opinionem homines inducant, quasi munditiam ament, ut dicit S. Thomas. *Viguier*, XII, 92.

(2) Non tamen errorum prædictorum extirpationi usque adeo provisum est, quin etiam... apud plurimos curiosius vigeant, cum valde frequenter, detectis diaboli insidiis... variarum superstitionum omnia plena esse in dies detegantur. *Ibid.*

Paris, et d'autres lieux, devenus successivement le théâtre de manifestations éclatantes, montrèrent que Satan demeurait maître d'une bonne partie de la place. Pour les esprits frivoles, ces phénomènes furent des jongleries, et leur histoire des contes à dormir debout. Affirmé par quelques-uns, leur caractère démoniaque fut nié opiniâtrément par toute la secte incrédule. Au siècle de Voltaire, la négation s'étendit à tous les faits du même genre. Divinations, évocations, pactes, magie, possessions, sorcelleries, maléfices, il passa en principe que tout cela n'était qu'un tissu de rêveries. Cette négation audacieuse de l'histoire universelle, produisit l'affaiblissement général de la foi au démon, à ses pratiques et à son influence.

Afin de ne pas se mettre en opposition avec l'Évangile et avec l'enseignement de l'Église, les plus catholiques disaient que, à la vérité, ces choses avaient eu lieu dans les anciens âges, mais qu'on n'en voyait plus d'exemples dans les temps modernes. « En effet, ajoutait la philosophie voltairienne, le démon, grâce au progrès des lumières, n'est plus qu'un être inactif et désarmé. Il est même reconnu que la plupart des faits que l'Église lui impute, sont le résultat des lois naturelles. Calomnié à plaisir par le moyen âge ignorant et crédule, il est bon désormais pour épouvanter les grand'mères et les petits enfants. »

Ainsi le démon faisait son œuvre et s'approchait du premier but de ses efforts. Quel est-il? bannir sa crainte du cœur de l'homme; la bannir afin de se rendre familier; se rendre familier, afin de faire mépriser les enseignements de l'Église et jeter les armes antidémoniaques dont elle avait pourvu ses enfants. A-t-il réussi? interrogeons l'histoire contemporaine.

Se rendre familier. Il se passe sous nos yeux un

fait inconnu des peuples chrétiens. Ce fait est peu remarqué, et pourtant il nous semble mériter de l'être beaucoup ; car il forme un des caractères les plus significatifs des temps actuels. Les siècles passés avaient horreur du démon. Son vrai nom, le nom de *Diable*, n'était prononcé que rarement, avec une sorte d'hésitation et même de scrupule. Encore aujourd'hui, certaines populations, heureusement préservées de l'*esprit* moderne, ne l'articulent jamais. Quand elles ont à parler de Satan, elles disent : la *vilaine bête*. A part cette exception qui tend de jour en jour à disparaître, le nom du *Diable* est sur les lèvres de tous. On le prononce comme celui de la chose la plus indifférente. Il assaisonne les plaisanteries ; il accentue les jurons ; il sert de titre aux livres à la mode et de réclame aux pièces de théâtre. Les marchands eux-mêmes trouvent piquant de le prendre pour enseigne de leurs boutiques. On dirait que le moyen d'appeler les lecteurs ou d'attirer les clients, est d'employer un mot qui faisait horreur à nos pères.

Comme thermomètre de cet étrange progrès, qu'on nous permette de citer quelques exemples dont les plus anciens ne remontent guère au delà d'un quart de siècle.

Robert le Diable, — Programme de Robert le Diable, — Chanson de Robert le Diable, — Légende de Robert le Diable, — Au plus malin de tous les Diables, — Au Bon Diable, — Au Diable galant, — Au Diable à quatre, — Aux Diablotins, — Au Diable vert, — Dieu et Diable, — Anges et Diables, — Un Ange et un Diable, — Allez au Diable, — Le Diable du monde, — Harry le Diable, — Monsieur Béelzébuth, — Monsieur Satanas, — Le Diable et les Élections, — Le Diable à l'école, — Le Diable dans un bénitier,

— Le Diable d'argent, — Le Diable de l'époque, — Au Diable la franchise, — Diable ou Femme.

Le Tictac du Moulin du Diable, — L'homme au Diable, — Le Diable en voyage, — Le Diable à Paris, — Le Diable à Lyon, — Le Diable en province, — Le Diable aux champs, — Le Diable au moulin, — Le Diable dans les boudoirs, — Le Diable fourré partout, — Satan, — Satanas, — Le Diable, — Les cinq cents Diables, — Le Diable vert, — Le Diable rouge, — Les Pauvres Diables, - Les Diables roses, — Le Diable jaune, — Les Diables noirs, — Le Bon Petit Diable, — Le Diable boiteux, — Le Diable à cheval, — Le Diable médecin, — Le Diable amoureux, — Le Diable trompé, — Les Diables de Paris, — Le Diable des Pyrénées, — Les Diables Bonbons.

Frère Diable, — Jean Diable, — Confession de Frère Diable, — Almanach du Diable, — Les Amours du Diable, — Mémoires du Diable, — Mémoires d'une Diablesse ; — La Science du Diable, — Les Secrets du Diable, — Les Aventures d'un Diablotin, — Le Secret du Diable, — Les Fourberies du Diable, — La Malice du Diable, — La Mare au Diable, — Le Morne au Diable, — La Part du Diable, — Les Pilules du Diable, — La Maison du Diable, — La peau du Diable, — Le Château du Diable, — Les sept Châteaux du Diable, — La Taverne du Diable, — Le Puits du Diable, — Les noms du Diable, — Les Amours du Diable, — Le Ménage du Diable, — Le Moulin du Diable, — Le Saut du Diable.

Le Cheval du Diable, — Le Chien du Diable, — La Cornemuse du Diable, — Le Valet du Diable, — La Chanteuse du Diable, — L'Argent du Diable, — Les Sous du Diable, — Le Tiroir du Diable, — Le

Soufflet du Diable, — Les Bibelots du Diable, — Le Fils du Diable, — La Fille du Diable, — L'Héritier du Diable, — L'Étoile du Diable, — Le Voyage du Diable, — La Chasse du Diable, — La Ronde du Diable, — Les Trois Péchés du Diable, — Les Trois Baisers du Diable, — Le Souper du Diable, — Une Larme du Diable, — L'Oreille du Diable, — La Main du Diable, — La Queue du Diable, — Portrait du Diable, — Physiologie du Diable.

Voilà, avec beaucoup d'autres, les titres d'ouvrages dont le dix-neuvième siècle émaille, depuis vingt ans, les colonnes du *Journal de la librairie française*. Voilà les enseignes, avec portrait, que le grand et le petit commerce placarde sur les murailles de nos villes : espèce de patronage à la mode sous lequel se placent les somptueux magasins de luxe, comme la misérable échoppe du marchand d'allumettes.

Qu'on ne s'y trompe pas, ce fait nouveau a sa signification. « La révolution des choses, dit un vieil auteur, n'est pas plus grande que celle des mots. » La popularité d'un mot est le signe de la popularité de l'idée. La facilité, la légèreté, l'indifférence avec laquelle on emploie de nos jours un nom jusqu'alors abhorré, dénote donc l'imprudente familiarité du monde actuel avec son plus dangereux ennemi, comme elle mesure la distance qui sépare nos idées des idées de nos pères.

Toutefois se *rendre familier* n'est que le premier succès ambitionné de Satan : *se faire nier*, en lui-même et dans ses opérations multiples, est le second. *Se faire réhabiliter* est le troisième. *Se faire rappeler comme prince* est le quatrième. *Se faire adorer comme Dieu*, est le cinquième. Nous allons le suivre dans ces différentes étapes de la route, dont le terme

final est le rétablissement, sous une forme ou sous une autre, de l'ancien paganisme.

Se faire nier. Autrefois on croyait au démon, tel que la révélation le fait connaître, et on avait peur de lui. Pour nos aïeux, Satan n'était pas un être imaginaire, une allégorie, un mythe ; mais bien un être réel et personnel comme notre âme. Ce n'était pas un être inoffensif, impuissant ; mais bien un être essentiellement malfaisant, cause de notre ruine, jour et nuit nous tendant des piéges et doué d'une puissance redoutable sur l'homme et sur les créatures. Aussi, la première frayeur de l'enfant, comme la dernière crainte du vieillard, c'était le démon. De là, l'usage universel, et religieusement observé, des préservatifs enseignés par l'Église contre ses attaques. De là encore, dans tous les codes de l'Europe, la peine de mort portée contre quiconque était convaincu d'avoir eu commerce avec cet ennemi-né du genre humain.

Aujourd'hui se manifestent des dispositions diamétralement contraires. On est effrayé de rencontrer, au sein des nations chrétiennes, une foule de personnes dont la foi sur le démon n'est plus catholique. Les unes le regardent comme un mythe, et son apparition au paradis terrestre sous la forme matérielle du serpent, comme une allégorie ; d'autres, tout en admettant son existence personnelle, refusent de croire à son action sur l'homme et sur le monde. Il en est qui restreignent cette action dans certaines limites, tracées par leur raison, et n'admettent rien au delà. Beaucoup même ne l'acceptent que sous bénéfice d'inventaire, et, malgré des milliers de témoins, nient intrépidement ce qu'ils n'ont pas vu de leurs yeux.

Excepté quelques catholiques de vieille roche, personne ne recourt avec fidélité aux armes fournies par

l'Église pour éloigner le prince des ténèbres. On ne parle plus de lui à l'enfance, ou bien on lui en parle légèrement, pour mémoire et comme d'un être à peu près suranné. L'homme fait et le vieillard, n'ayant aucune peur de lui, sourient si vous leur manifestez la vôtre. Aux yeux de la loi, le commerce avec le démon ou n'a jamais existé, ou il n'existe plus, ou il n'est pas un délit. De là, ce que nous voyons aujourd'hui, l'interprétation rationaliste de tous les faits démoniaques de l'Ancien et du Nouveau Testament, la négation de l'histoire universelle et le mépris des enseignements de l'Église sur l'ange déchu.

Pour avancer cette œuvre qui est la sienne, le démon se déguise sous tous les masques, joue tous les rôles, emprunte tous les noms. Dans les manifestations même qui révèlent avec le plus d'évidence son odieuse personnalité, il parvient à faire prendre le change. Tantôt, sous le nom de *fluide nerveux*, de *fluide magnétique,* de *fluide spectral*, il se donne pour un agent purement naturel. Tantôt il s'appelle *seconde vue*, et n'est qu'une simple faculté de l'âme. Ici, il se fait passer pour un bon ange et donne de pieux conseils. Ailleurs, c'est un esprit badin, qui plaisante, qui ricane, qui veut être traité comme un jouet ou comme un vain épouvantail. D'autres fois, il devient l'âme d'un mort admiré ou chéri, et il usurpe la confiance. Beaucoup plus dangereuse que les autres, cette dernière transformation est aussi la plus commune : on sait qu'elle est la base même du *Spiritisme*.

Quel est, pour le Père du mensonge, le bénéfice de tous ces déguisements ? Accomplir son œuvre sans en porter la responsabilité ; en d'autres termes, se faire nier. Rien de plus habile que son calcul. Quiconque

nie Satan, nie le christianisme. Quiconque dénature Satan, dénature le christianisme. Quiconque plaisante de Satan, plaisante de l'Église, dont les prescriptions antidémoniaques ne sont plus que des superstitions de bonne femme. Quiconque nie l'action malfaisante de Satan sur l'homme et sur les créatures, accuse le genre humain d'une aliénation mentale, soixante fois séculaire, et, déchirant les unes après les autres toutes les pages de l'histoire, arrive au doute universel.

Par tous les faits que nous venons de rappeler, Satan dit au monde actuel : N'aie pas peur de moi. Nous allons voir que le monde actuel répond : Je n'ai pas peur de toi.

CHAPITRE XXXI

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Le démon se fait réhabiliter. — La philosophie. — Les arts. — Le roman. — Le théâtre. — La *Beauté du Diable*. — Analyse de cette pièce. — Sa signification. — Le démon se fait appeler comme Roi.

Se faire réhabiliter. La familiarité de l'époque actuelle avec le démon, et, comme conséquence, l'affaiblissement général de la crainte qu'il doit nous inspirer, est un fait ; mais ce fait n'est que le premier degré de l'envahissement satanique. Il en est un second plus incompréhensible et non moins réel, c'est la réhabilitation de l'ange déchu.

Le vrai, dit un poëte, peut quelquefois n'être pas vraisemblable. Aujourd'hui ou jamais, le cas se présente de rappeler cette maxime. Après dix-huit siècles de christianisme, au sein du royaume très-chrétien, rencontrer des hommes baptisés qui entreprennent sérieusement, opiniâtrément de réhabiliter Satan, le grand dragon, le grand homicide, l'auteur impénitent de tout mal, justement foudroyé par la justice divine : n'est-ce pas la chose la plus incroyable ? Pourtant il faut la croire, car elle est vraie.

Depuis l'Évangile, le démon avait inspiré à tous les peuples chrétiens une horreur et une répulsion universelle. Ce double sentiment était énergiquement rendu par les formes, par les attitudes, par la place même que l'art réservait, dans ses compositions, à l'implacable ennemi de Dieu et de l'homme. Aujourd'hui, loin d'attacher Satan, comme il le mérite, au gibet du ridicule et de l'ignominie, l'art le supprime, ou le reproduit sous les traits les moins repoussants. Essaye-t-il de le rendre presque beau? ses efforts sont vivement applaudis. On les donne pour un progrès social. Ce qu'on appelle *la grande critique* formule, dans ce sens, des arrêts régulateurs de l'opinion.

Elle écrit : « Beau comme toutes les créatures nobles, plus malheureux que méchant, le Satan de M. Scheffer (1), signale le dernier effort de l'art, pour rompre avec le dualisme et attribuer le mal à la même source que le bien, au cœur de l'homme... Il a perdu ses cornes et ses griffes : il n'a gardé que ses ailes, appendice qui seul le rattache encore au monde surnaturel... Permis au moyen âge qui vivait continuellement en présence du mal, fort, armé, crénelé, de lui porter cette haine implacable qui se traduisait dans l'art par une sombre énergie.

« Nous sommes obligés aujourd'hui à moins de rigueur. On nous blâme de n'être pas plus sévères pour le mal. Mais en réalité c'est là une délicatesse de conscience : c'est par amour du *bien* et du *beau* que nous sommes parfois si timides, parfois si faibles dans nos jugements moraux... Nous hésitons à prononcer des arrêts exclusifs, de peur d'envelopper dans

(1) Peintre protestant, mort récemment, et dont tout Paris est allé admirer la peinture protestante.

notre condamnation quelque atome de beauté (1). »

Quelle est cette obligation nouvelle imposée à ceux qui parlent du démon, de le traiter avec ménagement ? D'où vient-elle et quelle en est la signification, car elle en a une? ces cajoleries sacriléges sont le thermomètre du progrès.

Écrasons l'infâme, fut le mot d'ordre de l'esprit infernal dans le siècle passé. Il en était à sa période de destruction.

Adorons Satan, est le mot d'ordre du même esprit dans le temps actuel. Il en est à sa période de reconstruction.

La même ligue qui combattit pour détruire, combat pour édifier. Sur les ruines du christianisme, qui pour elle a fait son temps, elle veut rétablir le règne, à ses yeux trop longtemps calomnié, de l'ange déchu. Dans ce but, ils entreprennent de reviser le procès de Satan, de le relever de sa déchéance et de le réhabiliter à la face du monde.

Écho très-affaibli des rationalistes d'Allemagne, Renan ose donc écrire : « De tous les êtres autrefois maudits, que la tolérance de notre siècle a relevés de leur anathème, Satan est sans contredit celui qui a le plus gagné au progrès des lumières et de l'universelle civilisation. Il s'est adouci peu à peu dans son long voyage, depuis la Perse jusqu'à nous; il a dépouillé toute sa méchanceté d'Ahrimane. Le moyen âge, qui n'entendait rien à la tolérance, le fit à plaisir laid, méchant, torturé, et, pour comble de disgrâce, ridicule.

(1) Voilà ce qu'écrit un membre de l'Institut de France. Quand on s'appelle Renan, et qu'on s'est fait l'apologiste de Satan, il est logique de devenir l'insulteur des Livres saints et le sycophante du Verbe incarné.

« Milton comprit enfin ce pauvre calomnié, il commença la métamorphose que la haute impartialité de notre temps devait achever. Un siècle aussi fécond que le nôtre en réhabilitations de toutes sortes, ne pouvait manquer de raisons pour excuser un *révolutionnaire malheureux*, que le besoin d'action jeta dans des entreprises hasardées. On pourrait faire valoir, pour atténuer sa faute, une foule d'autres motifs contre lesquels nous n'aurions pas le droit d'être sévères »

Un des maîtres de Renan, Schelling, va plus loin. De Satan il fait un Dieu, *parce que le Christ-Dieu devait avoir un antagoniste digne de lui* (1).

Dans son *Cours de philosophie de l'histoire*, Michelet prédit le retour du règne satanique, et dans *la Sorcière* il s'en fait l'historien, en racontant avec amour les *triomphes de Satan sur le Christ* (2).

Quinet, qui veut *étouffer le Christianisme dans la boue*, trouve dans Satan *le Principe qui doit réunir tous les cœurs* (3).

Proudhon désire substituer Satan, *le bien-aimé de son âme, à l'inconséquent réformateur qui se fit crucifier* (4).

Les journaux en renom prennent sa défense et demandent sa complète réhabilitation. « Nous croyons, dit l'*Opinion nationale*, (5), que ce Satan si violemment attaqué par les ultramontains, ce Satan dont nous portons au front le signe, vaut mieux que la réputation qu'on voudrait lui faire. C'est bien à tort

(1) Moëller, *De l'état de la philosophie en Allemagne*, p. 211.
(2) *Introd. à l'hist. univers.*, p. 10 et 40.
(3) Deschamps, *Le Christ et les Antechrists*, t. II, p. 47.
(4) *La Révolution au* XIXe *siècle*, p. 290, 291.
(5) 6 décembre 1864.

qu'on donne pour fondateur et pour protecteur du césarisme, ce *Satan très-méconnu*. Satan se chargera, en complétant son œuvre, de prouver à messieurs les évêques qu'il n'est pas besoin de pouvoir religieux pour corriger le césarisme. »

Et le *Temps* exprime le déplaisir que lui cause le rôle monotone de Satan au théâtre. « C'est toujours, dit-il, le même mystificateur mystifié. On lui donne toujours les premières manches, pour lui reprendre cruellement les dernières, et l'inévitable gouffre, avec sa solfatare, depuis longtemps exploité par l'industrie, reçoit toujours au dénoûment ce monarque cornu, au manteau rouge, dont la mission, paraît-il, est de s'acharner, sans réussir, à la damnation de quelques pauvres petites âmes de paysans et de paysannes.

« Qu'un homme d'esprit veuille bien nous donner une pièce, une féerie dans laquelle le diable, complétement réhabilité, assistera, dans la sérénité de sa gloire, aux vaines entreprises tentées pour le faire descendre. Ce sera lui qui, au dénoûment, congédiera les anges et leur retirera la direction des âmes pour leur confier celle des ballons. Affranchi des malédictions séculaires, il ne maudira personne ; il réconciliera même le Dieu nègre avec le Dieu blanc, et proclamera, comme couronnement de la pyramide lumineuse, la liberté. » (1)

Si ces écrivains, et beaucoup d'autres, non moins impies, avaient excité une réprobation générale, il faudrait en conclure l'existence d'une folie et d'une impiété individuelles. Mais l'accueil qui a été fait à ces blasphèmes inouïs ; mais le nombre des lecteurs et des prôneurs des livres qui les contiennent, ne

(1) L. Ulbach. 1864.

sont-ils pas de nature à faire réfléchir ? Peut-on ne pas y voir un des signes caractéristiques des temps actuels ?

Pour avoir publié les monstrueuses impiétés qu'on vient de lire, Renan, Proudhon et leurs pareils n'ont, aux yeux de l'opinion dominante, rien perdu de leur gloire. Devant eux ne s'est fermée ni la porte d'un salon, ni l'entrée d'une académie. Ils ont des relations sociales étendues ; on mange avec eux, on devise avec eux, on les trouve aimables. Les trompettes de la renommée proclament leur talent ; et, comparés aux livres chrétiens, leurs ouvrages, traduits dans les principales langues, comptent cent lecteurs pour un (1).

Tels sont les blasphèmes, inconnus dans l'histoire, qui s'impriment aujourd'hui, non-seulement en France mais en Allemagne, et qui se lisent dans l'ancien et dans le nouveau monde. Toutefois, jusqu'à ces dernières années la réhabilitation de Satan, l'apologie de Satan était demeurée circonscrite dans des ouvrages ignorés de la foule. Pour avancer l'œuvre infernale, restait à atteindre le demi-monde, le monde des oisifs et des femmes. Or, à la suite des philosophes et des littérateurs académiciens, sont venus les romanciers et les comédiens, qui se sont chargés de la rendre populaire. C'est dans le même ordre que Satan procéda, il y a seize siècles, pour conserver son règne et empêcher celui du Saint-Esprit : après Celse le sophiste, parut Genès l'histrion.

L'année 1861 a vu paraître un roman fort connu,

(1) On sait qu'en Autriche il existe une association secrète qui s'est proposé de propager à tout prix le livre impie et menteur de Renan. On l'a traduit dans presque tous les idiomes de cet empire, et on le fait colporter et vendre à vil prix dans les campagnes.

dans lequel Satan, transformé en *Dandy*, fait le charme des salons. Sa tenue est irréprochable, ses manières distinguées. Il parle avec élégance, il sourit avec grâce, il est spirituel. Il fume, il joue, il valse, il polke : on n'est pas plus aimable. Sous cette métamorphose sacrilége, l'homme s'habitue à regarder en face son éternel ennemi et à lui donner la main. Les craintes qu'il inspirait naguère passent pour de vaines terreurs ; la méchanceté dont on l'accuse, pour une calomnie née de l'ignorance et de la superstition.

Comme moyen de propagation, le roman tient le milieu entre le livre savant et le théâtre. Des cabinets de lecture ou de la balle du colporteur, le roman pénètre dans le salon, dans le boudoir, dans la chaumière. Il atteint un nombre plus ou moins considérable d'intelligences ; mais le roman ne parle pas aux yeux et ne corrompt qu'individuellement : autre est le théâtre.

Par le prestige des décors, par la réalité des personnages, par le jeu des acteurs, il s'empare de tous les sens et y grave profondément ce qu'il enseigne. De plus il s'adresse à la foule. La pièce obtient-elle un succès de vogue ? Tenez pour certain qu'après vingt représentations, les jeux de mots, les lazzis, les maximes, les blâmes, les éloges qu'elle contient, deviendront les aphorismes d'une multitude de personnes de toute éducation et de tout rang. Il en résulte que le vrai moyen de livrer à la dérision l'homme le plus respectable ou la chose la plus sacrée, c'est de les faire jouer sur les théâtres. Mieux que personne, le démon l'a compris. Afin de populariser sa réhabilitation, en jetant au mépris de la foule les dogmes chrétiens qui le concernent, il s'est emparé d'un théâtre important de la capitale des lumières : là il fait jouer ce que nous allons dire.

Un des derniers jours du mois d'août 1861, les murs de Paris offrirent aux regards une grande affiche bleue, sur laquelle on lisait, en gros caractères : LA BEAUTÉ DU DIABLE, *pièces fantastique en trois actes.*

En voici la rapide analyse. Une vaste pièce richement décorée s'ouvre devant vous. C'est un compartiment de l'enfer : c'est la chambre à coucher de *monsieur Satan.* A travers les rideaux blancs d'un lit voluptueux, paraît la tête d'un jeune élégant qui demande qu'on l'habille. Les tables et les toilettes se chargent de cosmétiques, de flacons et de fers à friser, apportés par de petits diables, valets de chambre de Satan. Celui-ci sort du lit; on lui fait sa toilette ; il s'admire et se fait admirer. Enivré de sa beauté, il se promet des conquêtes et annonce un bal pour le soir. Six danseuses de l'Opéra viennent, à point, de tomber en enfer. Au bruit des violons, on valse, on polke. Satan s'empare des nouvelles venues, et, pendant la danse, se permet à leur égard des paroles et des gestes qui n'ont pas tout le succès qu'il désire.

Furieux, il demande à tous les démons s'il n'est pas toujours le roi de la beauté. Quelque hésitation se manifeste dans les réponses. Satan redouble de fureur et veut savoir ce qu'est devenue sa beauté. Un damné, magnétiseur de profession, offre de lui révéler le mystère. On fait venir *madame Satan.* On l'endort et on lui demande ce qu'est devenue la beauté de son mari. Madame Satan ne répond pas, mais s'agite fortement sur son fauteuil. On multiplie les *passes,* on la charge de *fluide;* elle s'endort profondément. Interrogée de nouveau, elle dit : C'est moi ai ôté la beauté à mon mari. — Pourquoi? — Parce qu'il en abu-

sait (1). — Qu'en as-tu fait? — Je l'ai donnée à une jeune fille de Normandie. — De quel village? (Elle le nomme). — Quand l'as-tu donnée? — Le jour même où je l'ai ôtée à mon mari : c'est ce jour-là que la jeune fille est née.

Satan n'en demande pas davantage. Il appelle son cocher, fait atteler sa voiture *à la Daumont*, et, transformé en inspecteur des écoles primaires, il part, avec le damné magnétiseur, pour aller à la recherche de sa beauté. Arrivé au village, il entre à l'école, examine les jeunes filles et demande l'âge de chacune. Huit sont nées le même jour. Laquelle possède la beauté de Satan? impossible de le savoir. Une chose demeure certaine, c'est que la beauté de Satan lui reviendra, lorsque la jeune fille l'aura perdue. Sur l'avis du magnétiseur, il est décidé qu'on enlèvera les huit jeunes filles, et qu'on les conduira à Paris. Fascinées, affolées, elles partent pour la capitale en compagnie de Satan et de son acolyte. Leur vertu ne tarde pas à faire naufrage, dans la vie de Bohême, dont les détails dégoûtants remplissent une bonne partie de la pièce. Lorsque la dernière est flétrie, la beauté est rendue à Satan qui s'admire et qui revient se faire admirer aux enfers, après avoir promis fidélité à sa femme.

Telle est cette farce ignoble dont l'art, le goût, le français même sont absents ; mais où marchent d'un pas égal, la luxure et l'impiété. Satan transformé en *fashionable*; l'enfer devenu un hôtel garni, où l'on arrive avec sa malle et son sac de voyage ; une maison de tolérance, où l'on boit, où l'on joue, où l'on danse, où l'on s'amuse et d'où l'on sort en calèche pour courir des aventures. Qu'est-ce qu'une pareille

(1) Ici des détails que nous nous abstenons de reproduire.

pièce? sinon une longue moquerie des dogmes du christianisme, une profanation cynique des plus formidables mystères de l'éternité. Après avoir entendu, applaudi, absorbé ce ricanement sacrilége, qui conservera la moindre horreur du démon, la moindre crainte de l'enfer? N'hésitons pas à le dire : jamais pareil scandale n'avait été donné au monde chrétien.

Toutefois, il est un scandale plus grand que la pièce elle-même, c'est le succès qu'elle a obtenu. Croirait-on que cette monstruosité a eu *soixante-trois* représentations consécutives? Et cela, sur un des théâtres les plus connus de Paris, le théâtre du Palais-Royal! Faut-il s'étonner si, cette année même, en présence d'une grande assemblée, on a pu porter et faire accueillir avec frénésie : *un toast à la mort du Pape, et à la santé du Diable!*

Voilà où nous en sommes, au dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne.

Comme symptôme, nous ne connaissons rien de plus significatif que cette pièce. Tel est aussi l'avis d'un éminent écrivain que nous aimons à citer. « Le démon, dit-il, avait jusqu'ici une forme incontestée, espèce de forme classique, que les maîtres de la littérature, jusqu'à M. Scribe lui-même, utilisaient en ne l'altérant que le moins possible. Le démon avait toujours eu un but odieux et loyalement accusé. Aujourd'hui l'idéal du démon est couleur de rose. Sa personnalité toute charmante semble un décalque de la chanson de Béranger : « Elle apparaît, Esprit, Fée ou déesse, mais jeune et belle, elle sourit d'abord. »

« Par exemple, dans la *Beauté du Diable*, monsieur le Diable ne peut que conquérir de vives sympathies à la personnalité infernale. Ses malices sont

bienfaisantes, ses tours sont ceux d'un bon génie de la Bohême parisienne. Donc à l'idéal catholique du démon, idéal saisissant de vérité, qui résume ou incarne le sensualisme parvenu à sa plus forte expression, *l'homme-bête*, voici que l'on oppose un idéal tout contraire.

« C'est étrange! nier les vérités du catholicisme, cela se comprend de la part de ceux que la force des choses a retenus en dehors de leurs lumières ; mais franchir l'abîme de la négation en ce qui touche la personnalité infernale, et la reconnaître pour la glorifier, pour la réhabiliter, pour la faire aimer! c'est un fait *incompréhensible, incompréhensible et très-grave*, puisqu'il porte la main sur une vérité à la fois religieuse et rationnelle, pour la détruire sans colère et sans profit. Il n'y a pas seulement la manifestation de l'amour du merveilleux, il y a *l'influence occulte de l'Esprit du mal.* »

Se faire appeler comme roi. Quand le rationaliste du dix-neuvième siècle ne fait pas du Satan biblique un être imaginaire, il en fait un être digne de compassion. C'est tout simplement un *révolutionnaire malheureux :* et qui ne l'est pas, plus ou moins, aujourd'hui! En lui, la personnification vivante du mal et de la laideur morale, l'artiste trouve un type qui ne manque ni de noblesse ni de beauté. Le romancier le transforme en dandy du *Jockey-Club*, aux manières élégantes. Le comédien le présente comme le joyeux maître-d'hôtel de l'enfer, et l'enfer comme une villa confortable, où se trouvent réunis tous les genres de plaisirs.

Cependant protéger Satan, l'innocenter, l'embellir, demander au nom du progrès qu'on lui donne droit de bourgeoisie dans les sociétés chrétiennes, ne suffit

pas : comme autrefois, on veut qu'il devienne le prince et le Dieu du monde. Lui-même aspire, comme à son but final, à cette double souveraineté, qu'il prétend bien reconquérir. En effet, la révolution est aujourd'hui la puissance la plus formidable, et, à moins de miracles inouïs, la future reine du monde.

Qu'est-ce que la révolution? sinon Dieu en bas, et Satan en haut. Or, par la bouche d'un de ses fils, parlant à ses frères répandus aux quatre vents, la révolution disait naguère : « Lucifer est le chef de la pyramide sociale. C'est lui qui est le premier ouvrier, le premier martyr, le premier révolté, le premier révolutionnaire. Nous révolutionnaires, démocrates, socialistes, nous devons par respect et par gratitude porter sur notre drapeau, *l'image chérie de l'héroïque insurgé*, qui le premier osa se révolter contre la tyrannie de Dieu (1). »

Après avoir légitimé la haine de Dieu, en écrivant : *Dieu c'est le mal*, un autre blasphémateur, trop connu, donne son cœur à Satan et l'appelle de tous ses vœux. Il lui dédie sa plume, lui consacre sa vie et invite l'Europe entière à suivre son exemple. « Viens, dit-il, viens, Satan, le calomnié des prêtres et des rois ; que je t'embrasse, que je te serre sur ma poitrine ! Il y a longtemps que je te connais, et tu me connais aussi. Tes œuvres, ô le béni de mon âme ! ne sont pas toujours belles ni bonnes ; mais elles seules donnent un sens à l'univers et l'empêchent d'être absurde. Que serait sans toi la justice? un instinct. La raison? une routine. L'homme? une bête. Toi seul animes et fécondes le travail. Tu ennoblis la richesse ; tu sers d'excuse à l'autorité ; tu mets le

(1) *Discours d'un réfugié de Londres*, prononcé à la taverne des Francs-Maçons, 1862.

sceau à la vertu. Espère encore, proscrit... » Et le reste, que notre main refuse de transcrire.

Proudhon n'est qu'un *conséquentiaire*. Du jour où retentit aux oreilles des jeunes générations de l'Occident, cette parole devenue l'axiome de l'enseignement public : « Le christianisme est vrai, mais il n'est pas beau. Il n'est beau, ni en littérature, ni en poésie, ni en éloquence, ni en philosophie, ni en peinture, ni en sculpture ; pour avoir le beau, il faut aller le chercher dans le paganisme. C'est là aussi, et là seulement, qu'on trouve les grandes civilisations, les grands caractères, les fortes institutions, les vraies lumières et la vraie liberté : » de ce jour, Satan se mit en marche pour rentrer dans le monde chrétien et y reformer son empire. L'imprudente Europe lui faisait un pont d'or : voyons s'il en a profité.

Quel est le roi de l'Europe moderne, envisagée dans ses caractères généraux? Le roi de l'Europe moderne est celui qui la gouverne dans l'ordre des idées et dans l'ordre des faits. Or, sept grands faits intellectuels et matériels, religieux et sociaux constituent l'Europe moderne. La Renaissance, le Rationalisme, le Protestantisme, le Césarisme, le Voltairianisme, la Révolution française, et la Révolution proprement dite, lui donnent son cachet, lui impriment ses tendances. Celui qui les a produits, qui les perpétue, qui s'efforce de les réaliser jusque dans leurs dernières conséquences, celui-là est le vrai roi de l'Europe moderne. Est-ce le Saint-Esprit?

Si l'on descend aux détails, qui forme l'opinion publique? Les blasphèmes inouïs que nous avons cités eussent été impossibles au moyen âge : l'idée même n'en serait tombée dans aucune tête. S'ils s'étaient produits, l'Europe de Charlemagne et de

saint Louis se fût bouché les oreilles pour ne pas les entendre, et les auteurs auraient expié par le supplice leur sacrilége audace. Quel Esprit régit la société à laquelle on peut impunément les faire entendre, qui s'y montre indifférente, qui en rit, qui les accueille? Est-ce le Saint-Esprit?

Quel Esprit règne sur la presse, en général, sur les arts, aux théâtres, dans les académies, sur les romans, dans les journaux, sur les écrivains en vogue, de tout nom et de toute nuance : gent innombrable répandue sur tous les points de l'Europe et qui sème à pleines mains le mensonge et la corruption, comme le laboureur sème le grain dans son champ? Est-ce le Saint-Esprit?

Quel législateur a fait écrire dans les codes de l'Europe moderne le divorce, destructeur de la famille chrétienne; le mariage civil, concubinage légal; la liberté des cultes, patente officielle délivrée à tous les faux monnoyeurs de la vérité, négation authentique de toute religion positive; ironie sacrilége, en vertu de laquelle les sueurs des peuples servent à entretenir le catholicisme qui affirme, le protestantisme qui nie, le judaïsme qui se moque de l'un et de l'autre? Est-ce le Saint-Esprit?

Sous nos yeux on autorise dans la capitale du royaume très-chrétien, le culte public de Mahomet. De toutes les villes chrétiennes, Paris, l'âme des croisades, la ville de saint Louis, devait, ce semble, être la dernière où l'on bâtît une mosquée : Paris est la première. Est-ce le même Esprit qui règne sur le Paris du moyen âge et sur le Paris du dix-neuvième siècle?

Cet événement, qui a dû faire tressaillir nos aïeux jusqu'au fond de leurs tombeaux, ne donne pas encore

la mesure de la souveraineté que nous caractérisons. Elle est dans les chants de triomphe que la mosquée parisienne inspire aux organes de l'opinion publique. « Des musulmans, disent-ils, vont vivre à Paris, dans la ville de Clovis et de saint Louis, mêlés à nos troupes et sur le même pied qu'elles. Il suffit de ce mot pour marquer la portée d'un fait, *qui* ne serait modeste *que* par suite de la transformation prodigieuse, *qu'*ont subie nos idées et nos sentiments depuis un siècle. Oui, c'est ici un des événements *caractéristiques* de l'histoire de la civilisation européenne... Le philosophe médite et *admire*. Songeons bien à tout ce que ce simple incident accuse de luttes, livrées contre les préjugés de race, et de victoires remportées sur *le fanatisme* (1). »

Ainsi, pour être la plus religieuse des cinq parties du monde, il ne manque à l'Europe moderne que d'avoir des temples de Mormons, des temples de Bouddha, des pagodes de Confucius, des sanctuaires de tous les dieux de l'Afrique et de l'Océanie. Alors la victoire sur le fanatisme sera complète. N'est-ce pas appeler au trône le père du mensonge et rêver les beaux jours de son antique règne (2)?

Enfin, à quel inspirateur faut-il attribuer la politique d'un monde qui se dit chrétien, et qui pousse avec une fureur babylonienne à toutes les jouissances matérielles, comme si l'on régénérait l'homme en l'engraissant ; qui sous le nom de droit *nouveau*, inau-

(1) *Journal des Débats*, 8 mai 1863. — Aux jours de leurs fetes, les soldats mahométans sont dispensés du service, et le dimanche, on n'en dispense pas les soldats chrétiens. Voir le récit de la fête de *Laid-es-Ghir*, célébrée à Paris le 9 mars 1864.

(2) Hæc autem civitas (Roma)... omnium gentium serviebat erroribus, et magnam sibi videbatur assumpsisse religionem, quia nullam respuebat falsitatem. *S. Leo, Ser. in Natal. app. Petr. et Paul.*

gure le droit de la force : c'est-à-dire qui réhabilite le droit *antique*, aboli avec le règne de Satan ; droit prétendu qui, sous les grands mots de progrès et de liberté, cache la sécularisation des sociétés et leur émancipation de plus en plus complète de l'autorité du christianisme ; qui fait, qui encourage ou qui laisse faire la guerre au pape ; qui l'insulte, qui le calomnie, qui demande à grands cris la spoliation du dernier coin de terre indépendant, où il puisse reposer sa tête? Est-ce à l'Esprit qui a fondé l'Église?

Endormeurs et endormis, vous niez l'existence du démon et son action sur l'homme : dites-nous donc quel Esprit gouverne le monde actuel, considéré dans son ensemble.

CHAPITRE XXXII

LE SPIRITISME

Se faire adorer, but suprême de Satan. — Le Spiritisme. — Son apparition — Sa pratique. — Sa doctrine. — Ses prétentions. — Il forme une religion nouvelle. — Son symbole. — Ses règlements. — Ses finances. — Ses moyens de propagation. — Nombre croissant de ses adeptes.

Se faire adorer. Le Verbe incarné est Roi, il est Dieu. A ce double titre lui appartiennent les hommages et les adorations du genre humain. Ennemi implacable du Verbe, Satan veut à tout prix se substituer à lui, et comme Roi et comme Dieu. Tel est le but final qu'il a toujours ambitionné, qu'il a obtenu dans l'ancien monde, et qu'il obtient encore chez toutes les nations étrangères au christianisme. L'histoire dépose de ce fait, aussi ancien que la race humaine.

Pour le réaliser dans l'antiquité, il avait répandu trois grandes erreurs qui enveloppaient la terre entière : c'était le panthéisme, le matérialisme et le rationalisme. Ancrées dans les têtes, ces trois erreurs supplantaient radicalement le Verbe rédempteur, dont l'incarnation devenait, par le fait, impossible ou incroyable. Le terrain ainsi préparé, Satan montait de plain-pied sur les trônes et sur les autels. La raison en est simple : L'homme ne peut se passer ni d'un maître ni d'un dieu. Créé pour obéir et pour adorer,

il faut, quoi qu'il fasse, qu'il obéisse et qu'il adore. Jésus-Christ Dieu et Roi, ou Satan Dieu et Roi : l'alternative est impitoyable.

Or, si l'on soumet à l'analyse les erreurs dominantes dans l'Europe moderne, on découvre sans peine qu'elles se réduisent aux trois systèmes anciens : le panthéisme, le matérialisme et le rationalisme. Aujourd'hui, comme dans l'antiquité, leur dernier mot est l'anéantissement du dogme de l'incarnation. Si tout est Dieu, point d'incarnation ; si tout est matière, point d'incarnation ; si toute vérité est renfermée dans les limites de la raison, point de mystères, partant point d'incarnation.

Est-il besoin de dire que la négation directe de ce dogme fondamental refleurit parmi nous, avec un luxe d'audacieuse ignorance inconnu depuis l'Évangile? Faut-il ajouter qu'elle est accueillie avec une ardeur, dont le spectacle fait monter la rougeur au front et remplit l'âme d'épouvante? C'est un signe des temps. Sans l'élément catholique, qui lutte encore pour maintenir sur son piédestal divin la personne du Verbe incarné, le monde actuel retomberait dans les conditions du monde ancien. Plus cet élément s'affaiblit, plus s'aplanit la voie au retour du démon sur ses antiques autels. La raison le dit et l'histoire le confirme : à l'homme d'aujourd'hui aussi bien qu'à l'homme d'autrefois, il faut un Dieu : détrôner le Verbe, c'est introniser Satan.

A la vue de l'Europe tournant le dos au christianisme, une pareille chute était facile à prévoir. Elle a été prévue, annoncée, démontrée, il y a plus de vingt ans ; mais les voyants furent traités de rêveurs. Au dix-neuvième siècle, le monde retourner au paganisme ! Insensé qui le dit, stupide qui le croît. Cepen-

dant, le paganisme, dans ses éléments constitutifs, continuait d'envahir la société : c'était déjà le paganisme même. Pour paganiser les âmes, il n'est pas besoin d'idoles matérielles. Le monde était païen avant que la main de l'homme offrît à ses adorations des dieux de marbre ou de bronze. Le paganisme, c'est la négation du Verbe incarné et du surnaturel divin ; et, comme conséquence inévitable, l'adoration de ce qui n'est pas le vrai Dieu, de ce qui n'est pas le vrai surnaturel. Or, adorer ce qui n'est pas le vrai Dieu, c'est adorer un dieu faux, c'est adorer Satan, c'est être païen. « Que l'objet de l'idolâtrie, dit Tertullien, revête, ou non, une forme plastique, ce n'est pas moins l'idolâtrie (1). »

Comme l'âme appelle le corps, le culte intérieur appelle le culte extérieur. Dans l'antiquité, Satan jouissait de l'un et de l'autre : il en jouit encore chez les nations idolâtres. Or, Satan ne change ni ne vieillit. Ce qu'il fut, il veut l'être ; ce qu'il eut, il veut l'avoir. Il le veut d'autant plus que les oracles, les évocations, les apparitions, les guérisons, les prestiges étaient son principal instrument de règne et une partie intégrante de sa religion. Il était donc infaillible que, tôt ou tard, il reviendrait avec tout ce cortége de pratiques victorieuses, habilement modifiées suivant les temps et les personnes. Ainsi parlait la logique, qui attendait avec confiance, disons mieux, avec terreur, la confirmation de ses raisonnements. Le monde en était là, lorsque, chez le peuple le plus rationaliste du globe, se manifestent mille phénomènes étranges, attribués à des agents surnaturels, et dont l'ensemble a pris le nom de

(1) Idolum aliquandiu retro non erat... Tamen idololatria agebatur, non in isto nomine, sed in isto opere. Nam et hodie extra templum et sine idolo agi potest. *De Idolol.*, c. III.

Spiritisme ou *Religion des esprits*. En voici l'historique.

« Vers 1850, dit un de ses grands prêtres, l'attention fut appelée, aux États-Unis d'Amérique, sur divers phénomènes étranges, consistant en bruits, coups frappés et mouvements d'objets, sans cause connue. Ces phénomènes avaient souvent lieu spontanément, avec une intensité et une persistance singulières ; mais on remarqua aussi qu'ils se produisaient plus particulièrement sous l'influence de certaines personnes, que l'on désigna sous le nom de *Médiums* et qui pouvaient en quelque sorte les provoquer à volonté, ce qui permit de répéter les expériences.

« On se servit surtout pour cela de tables, non que cet objet soit plus favorable qu'un autre (1) ; mais uniquement parce qu'il est mobile, plus commode... on obtint des rotations de la table, puis des mouvements en tous sens, des soubresauts, des renversements, des soulèvements, des coups frappés avec violence, etc. C'est le phénomène qui fut désigné, dans le principe, sous le nom de *Tables tournantes*.

« On ne tarda pas à reconnaître, dans ces phénomènes, des effets intelligents. Ainsi le mouvement obéissait à la volonté ; la table se dirigeait à droite ou à gauche vers une personne désignée, se dressait au

(1) Cela n'est pas sûr ; le démon ne fait rien sans motif. De toute antiquité, les tables ont été les objets privilégiés dont il s'est servi pour rendre ses oracles. On connaît le fameux texte de Tertullien : *per quos* (dæmones) *mensæ divinare consueverunt*. Généralement, les tables sont de bois, et l'on sait que la divination par le bois est déjà frappée d'anathème dans l'Ancien Testament : *Maudit celui qui dit au bois : Éveille-toi et lève-toi*. Pourquoi cette préférence? Ne serait-ce pas que Satan aurait voulu faire servir à l'affermissement de son empire, le bois par lequel il avait vaincu, et par lequel, à son tour, il devait être vaincu : *ut qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur*.

commandement sur un ou deux pieds, frappait le nombre de coups demandé, battait la mesure, etc. Il demeura dès lors évident que la cause n'était pas purement physique ; et, d'après cet axiome que : *Si tout effet a une cause, tout effet intelligent doit avoir une cause intelligente,* on conclut que la cause de ce phénomène devait être une *intelligence* (1). »

Le raisonnement est sans réplique, comme le fait lui-même est incontestable : mais quelle était la nature de cette intelligence? Là était la question. « La première pensée fut que ce pouvait être un reflet de l'intelligence du médium ou des assistants ; mais l'expérience en démontra bientôt l'impossibilité, parce qu'on obtint des choses complètement en dehors de la pensée et des connaissances des personnes présentes, et même en contradiction avec leurs idées, leur volonté et leur désir ; elle ne pouvait donc appartenir qu'à un être invisible.

« Le moyen de s'en assurer était fort simple. Il s'agissait d'entrer en conversation avec cet être, ce que l'on fit au moyen d'un nombre de coups de convention signifiant *oui* ou *non*, en désignant les lettres de l'alphabet, et l'on eut de cette manière des réponses aux diverses questions qu'on lui adressait. C'est le phénomène qui fut désigné sous le nom de *Tables parlantes*.

« Tous les êtres qui se communiquèrent de cette façon, interrogés sur leur nature, déclarèrent être *Esprits* et appartenir au monde invisible. Les mêmes effets s'étant produits dans un grand nombre

(1) Allan Kardec, *le Spiritisme à sa plus simple expression*, p. 3 et 4. — Allan Kardec est un pseudonyme donné par les Esprits à M. Reivail, qui *dans une précédente existence*, fut soldat breton, du nom d'Allan Kardec.

de localités, par l'entremise de personnes différentes, et étant d'ailleurs observés par des hommes très-sérieux et très-éclairés, il n'était pas possible qu'on fût le jouet d'une illusion. De l'Amérique ce phénomène passa en France et dans le reste de l'Europe où, pendant quelques années, les tables tournantes et parlantes furent à la mode, et devinrent l'amusement des salons ; puis, quand on en eut assez, on les laissa de côté pour passer à une autre distraction...

« Les communications par coups frappés étaient lentes et incomplètes. On reconnut qu'en adaptant un crayon à un objet mobile : corbeille, planchette ou autre, sur lequel on posait les doigts, cet objet se mettait en mouvement et traçait des caractères. Plus tard on reconnut que ces objets n'étaient que des accessoires dont on pouvait se passer. L'expérience démontra que l'Esprit, agissant sur un corps inerte pour le diriger à volonté, pouvait agir de même sur le bras ou la main pour conduire le crayon.

« On eut alors des *Médiums écrivains*, c'est-à-dire des personnes écrivant d'une manière involontaire sous l'impulsion des Esprits, dont elles se trouvaient être ainsi les instruments et les interprètes. Dès ce moment les communications n'eurent plus de limites (1)... »

Aux médiums écrivains, se joignent aujourd'hui les *Médium évocateurs* et les *Médiums guérisseurs*. Très-nombreux depuis huit ans, les premiers obtiennent des esprits les phénomènes les plus surprenants : apparitions de spectres, ou de flammes phosphorescentes, sons articulés, écritures spontanées (2),

(1) Allan Kardec, *le Spiritisme à sa plus simple expression*, p. 4 et 7.

(2) On met sur une table, quelquefois sur une tombe, une feuille

rigidité et insensibilité de tous les membres du corps, immobilité instantanée de toutes les pendules d'un appartement, etc.

« Quant aux seconds, ils tendent à se multiplier, ainsi que les esprits l'ont annoncé, et cela en vue de propager le *Spiritisme*, par l'impression que ce nouvel ordre de phénomènes ne peut manquer de produire sur les masses, car il n'est personne qui ne tienne à sa santé, même les plus incrédules... Entre le magnétiseur et le médium guérisseur, il y a cette différence capitale que le premier magnétise avec son propre fluide, et le second avec le fluide épuré des esprits. Les médiums guérisseurs sont un des mille moyens *providentiels*, pour hâter le triomphe du Spiritisme (1). »

Tels sont, jusqu'à ce jour, les principaux phénomènes spirites et les modes ordinaires de communication avec les esprits. Mais enfin que faut-il penser de ces phénomènes, et quels sont ces esprits ?

Dire comme quelques-uns : « Je nie tous ces phénomènes parce que je n'en ai vu aucun; » c'est dire : Je nie Pékin, parce que je n'y suis jamais allé. C'est dire aux témoins de ces phénomènes : Vous êtes trompés

de papier, où sont écrites différentes questions. L'esprit est prié d'y répondre. Au bout de quelques instants vous reprenez le papier, et vous y trouvez la réponse clairement écrite. C'est ce qu'on appelle, *écritures directes*. L'antiquité païenne les connaissait sous le nom *d'oracles par les songes*, et dont nous avons cité des exemples.

(1) *Revue Spirite*, janvier 1864, p. 10 et 11. — Que les démons puissent opérer des guérisons plus ou moins réelles, la chose ne paraît pas contestable. Tertullien en donne le secret; et les nombreux *ex voto* appendus aux murs des temples païens d'autrefois, attestent la croyance des peuples. Quoi qu'ils en disent, les spirites n'en sont pas encore là. Leur grand médium guérisseur, le zouave Jacob, dont la renommée occupait tout Paris l'année dernière, 1867, a fini par un *fiasco* complet.

ou trompeurs. Or, ce compliment s'adresse, non pas à quelques individus, faciles à séduire, ou complices intéressés d'un grossier mensonge ; mais à des milliers d'hommes, sérieux et honorables, de tous les pays, qui ne se connaissant pas, qui ne s'étant jamais vus, se trouveraient hallucinés le même jour, à la même heure, ou s'entendraient, pour affirmer comme vrai un fait matériellement faux. C'est dire enfin : Je nie, parce que je nie. Or, *niais* venant de *nier*, la négation sans preuve est une niaiserie. Laissons-la pour le compte de celui qui se la permet et passons.

Dire comme plusieurs : « Ces phénomènes existent, mais ils n'ont rien de surnaturel. Tours de physique, jongleries, tout au plus résultats de certaines influences fluidiques : ils ne sont pas autre chose. »

Tours de physique ! Et la preuve ? « La preuve ! c'est qu'on en voit de semblables chez notre grand prestidigitateur, *Robert-Houdin*. » Vous avez donc vu chez Robert-Houdin, ce que des milliers de témoins affirment avoir vu chez les Spirites, des tables qui tournaient, qui se soulevaient, qui battaient la mesure au contact du petit doigt d'un enfant ! Vous avez donc vu des tables intelligentes, qui répondaient à vos questions et qui écrivaient elles-mêmes leurs réponses ! Vous avez donc vu Robert-Houdin vous dire ce qui se passait à cent lieues de vous ; vous découvrir des choses connues de vous seul. Atteint d'une maladie interne, rebelle aux efforts de l'art, vous l'avez entendu vous décrire avec exactitude, au simple contact de vos cheveux, la nature de votre mal ; et lui, qui n'est ni médecin ni chimiste, vous nommer avec précision, et par leur nom scientifique, les médicaments nécessaires à votre guérison ! Non, rien de pareil ne se fait chez Robert-Houdin.

Jongleries! Et la preuve? « La preuve! c'est qu'aujourd'hui les charlatans sont si nombreux et si habiles, qu'on ne sait plus à qui se fier. » Qu'aujourd'hui les charlatans soient habiles et nombreux, rien n'est plus vrai; que vous vous teniez sur vos gardes, rien n'est plus sage. Mais la question n'est pas là. Elle est de savoir quelles raisons vous avez de croire que les Spirites sont des charlatans, et les témoins de leurs phénomènes, des compères ou des dupes? Comme on ne peut discuter l'inconnu, nous attendons vos motifs.

« Mes motifs, répondez-vous, je les ai dits : je ne *puis* admettre l'intervention des esprits dans cet ordre de phénomènes. » Dire que vous ne *pouvez* pas, c'est dire que vous ne pouvez pas. Ce n'est pas justifier votre négation, c'est affirmer votre *impuissance*, rien de plus, rien de moins. Or, votre impuissance est écrasée sous la puissance du témoignage, mille fois répété, de milliers de témoins oculaires, sains de corps et d'esprit, et doués comme vous de raison, de science, d'expérience, de sang-froid et de méfiance. Elle est écrasée, plus encore, par le témoignage du monde entier, depuis des milliers d'années; car il y a des milliers d'années que le monde voit des Spirites. Or, de ces deux témoignages sort une voix qui domine toutes les autres et qui dit : Non, les phénomènes spirites ne sont pas des jongleries (1).

Influences fluidiques! Et la preuve? « La preuve! c'est que les fluides sont des agents mystérieux, capables de produire des effets surprenants et qui nous

(1) Voir les savants ouvrages de Delrio, *Disquisitiones magicæ*; de Pignatelli, *Novissimæ Consultationes;* de MM. Desmousseaux, de Mirville, Bizouard, *Des rapports de l'homme avec le démon* 6 vol. in-8, etc.

paraissent surnaturels, bien qu'ils n'aient rien que de très-naturel. » Admettons les fluides ; mais avant tout, veuillez me dire au juste ce que c'est qu'un fluide. L'avez-vous vu? L'avez-vous touché? L'avez-vous analysé? Quelle est sa couleur? Quels sont ses éléments? Est-ce quelque chose de matériel ou de spirituel? Si c'est quelque chose de matériel, expliquez-moi comment un agent matériel peut produire des effets qui ne sont pas matériels : me faire lire les yeux fermés, voir à distance, connaître ce qui se passe dans des pays éloignés, que je n'ai jamais vus, où je ne connais personne. Si le fluide est quelque chose d'une nature spirituelle, nous sommes d'accord. Ce que vous appelez fluide, nous l'appelons esprit.

Mais donner une définition exacte du fluide vous embarrasse ; car vous dites vous-même que c'est un agent mystérieux. S'il est mystérieux, vous ne le connaissez donc pas, ou vous le connaissez trop imparfaitement, pour lui attribuer avec certitude tels ou tels effets. Cette manière de raisonner n'est ni neuve ni nouvelle. Toute la secte matérialiste d'Épicure en faisait usage contre les oracles et les prestiges, c'est-à-dire contre le Spiritisme de l'antiquité. Suivant eux, tous ces phénomènes étaient dus à des exhalaisons souterraines dont la nature n'était pas connue. C'est ainsi que la peur du surnaturel les conduisait au contradictoire et à l'absurde : gardons-nous d'y tomber. Or, nous y tomberions en nous payant de mots mal définis, pour les mettre à la place des choses.

En résumé, à moins de donner dans le pyrrhonisme universel, on est contraint d'admettre, dans leur ensemble, la réalité des phénomènes spirites et la spiritualité des agents qui les produisent.

Mais quels sont ces esprits? Ils ne peuvent être

que des anges bons ou mauvais, des âmes saintes ou des âmes réprouvées. Or, ils ne sont ni de bons anges, ni des âmes saintes. D'une part, les bons anges et les saints ne sont pas aux ordres de l'homme, en ce sens qu'ils viennent d'une manière sensible à l'appel du premier venu, pour satisfaire sa curiosité et lui servir de passe-temps : pareille chose ne s'est jamais vue, jamais dite, jamais crue. D'autre part, Dieu défend, sous les peines les plus sévères, d'interroger les morts (1). Les prétendus morts qui répondent désobéissent donc à Dieu ; ils ne sont donc pas des saints.

Que sont-ils donc? des damnés ou des démons. Mais, pas plus que les saints, les damnés ne sont aux ordres des évocateurs. Quels Esprits répondent donc à leur appel ? Les démons qui habitent autour de nous, qui sont toujours prêts à nous tromper et qui ont mille moyens d'y réussir. C'est le raisonnement péremptoire de Monseigneur l'évêque de Poitiers (2).

« S'il n'est pas permis, dit le savant prélat, d'interroger les morts, et par conséquent si Dieu refuse aux morts la faculté de répondre aux questions, que les vivants ne peuvent leur adresser licitement, de quelle source peuvent émaner ces réponses, que l'on se flatte d'obtenir et que l'on obtient quelquefois? Manifestement nul autre que l'Esprit de ténèbres ne peut obéir à ces interpellations coupables. La communication

(1) Nec inveniatur in te... qui quærat a mortuis veritatem. *Deuter.*, XVIII, 11 ; *Exod.*, XXII, 8. — C'est un usage criminel pratiqué parmi les Gentils : Numquid non populus a deo suo requirit, pro vivis a mortuis? *Is.*, VIII, 19. — Omnia hæc abominatur Dominus. *Deuter, ibid.*

(2) Id. de saint Aug., Lib. *De cura pro mort. gerend.* c. XIII; id. de saint Th., I. p., q. 89, art. 8.

avec les Esprits est donc, ni plus ni moins, le commerce avec les démons. C'est, par conséquent, le *retour* à ces monstrueux désordres et à ces superstitions damnables, qui ont placé pendant tant de siècles et qui placent encore les nations païennes, sous la honteuse servitude des puissances infernales (1). »

A l'autorité de l'illustre évêque, joignons celle d'un théologien romain, dont le récent ouvrage est honoré d'une lettre du souverain pontife, Pie IX. « Le magnétisme animal, dit le père Perrone, le somnambulisme et le spiritisme, dans leur ensemble, ne sont autre chose que la restauration de la superstition païenne et de l'empire du démon (2). »

Les *spirites*, niant la personnalité des démons, protestent contre ce raisonnement ; mais, par une inconséquence qui les confond, ainsi que nous le verrons bientôt, ils soutiennent que les communications avec les Esprits sont un fait connu de toute antiquité. « La réalité des phénomènes spirites, écrivent-ils, rencontra de nombreux contradicteurs. Les uns n'y virent qu'une jonglerie... Les matérialistes rejetèrent l'existence des Esprits au rang des fables absurdes... D'autres, ne pouvant nier les faits, et sous l'empire d'un *certain ordre d'idées* (3), attribuèrent ces phénomènes à l'influence exclusive du *Diable*, et cherchèrent par ce moyen à effrayer les timides. Mais *aujourd'hui la peur du Diable a singulièrement perdu de son prestige. On en a tant parlé, on l'a peint de tant*

(1) *Instr. past.*, t. III, p. 43 et 45.

(2) Magnetismus animalis, somnambulismus et spiritismus, in suo complexu, nil aliud sunt quam paganæ superstitionis atque imperii dæmonis instauratio. *De Virt. Relig.*, in-8., p. 351, n. 825. Romæ 1866.

(3) *Lisez :* le clergé et les catholiques, fidèles aux enseignements de la révélation.

de façons, qu'on s'est familiarisé avec cette idée; et que beaucoup se sont dit qu'il fallait profiter de l'occasion, pour voir ce qu'il est réellement. Il en est résulté, qu'à part un petit nombre de femmes timorées, l'annonce de l'arrivée du vrai diable avait quelque chose de piquant, pour ceux qui ne l'avaient vu qu'en peinture ou au théâtre; elle a été pour beaucoup de gens un puissant stimulant (1). »

Après avoir fait, sans s'en douter, le portrait fidèle des dispositions générales du monde moderne à l'égard du démon, l'oracle du Spiritisme dit ailleurs : « Bien que les phénomènes *spirites* se soient produits dans ces derniers temps d'une manière plus générale, tout prouve qu'ils ont eu lieu dès les temps les plus reculés. Ce dont nous sommes témoins aujourd'hui n'est donc point une découverte moderne : C'EST LE RÉVEIL DE L'ANTIQUITÉ; mais de l'antiquité dégagée de l'entourage mystique qui a engendré les superstitions, de l'antiquité éclairée par la civilisation et le progrès dans les choses positives (2)... »

« Le fait des communications avec le monde invisible se trouve en termes non équivoques dans les récits bibliques, dans saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze. Les plus savants philosophes de l'antiquité l'ont admis : Platon, Zoroastre, Confucius, Pythagore... Nous le trouvons dans les mystères et les oracles... dans les devins et les sorciers du Moyen Age... dans toute la

(1) Allan Kardec, *le Spiritualisme à sa plus simple expression*, p. 56.

(2) Cela veut dire de l'antiquité telle qu'elle était avant le christianisme, telle qu'elle revient à mesure que le christianisme perd du terrain : M. Allan Kardec parle d'or. Nous l'aurions payé pour soutenir notre grande thèse du paganisme moderne, qu'il n'aurait pas mieux dit.

phalange des nymphes, des génies bons et mauvais, des sylphes, des gnômes, des fées, des lutins, etc. (1). »

Telle est donc l'honorable généalogie du Spiritisme. De l'aveu de leur organe le plus accrédité, les spirites modernes ont pour ancêtres et pour collègues, toutes les pythonisses, toutes les sorcières, tous les *Esprits* des temps anciens. Cette antiquité leur plaît, et ils s'en font gloire. Ainsi les protestants se flattent d'avoir pour ancêtres les Hussites, les Vaudois, les Albigeois, et par eux de remonter aux premiers siècles de l'Église.

Dans le *prospectus* d'une magnétiseuse, établie dans un des beaux quartiers de Paris, nous lisons (mars 1864) : « La science dont nous allons entretenir nos lecteurs est certainement une des plus anciennes et des plus intéressantes pour l'espèce humaine. Avant le seizième siècle, cette science était connue sous le nom d'*Esprit de sortilége et de magie*. Deux siècles après, le docteur Mesmer reconnut, dans cette science non définie, un *agent puissant* qui s'insinue par *influence céleste*, près des nerfs, dont il développe l'activité, etc. »

Le généalogiste a raison : les phénomènes spirites d'aujourd'hui sont bien les mêmes que ceux de l'antiquité païenne et du monde actuel soumis à l'idolâtrie. Quelle différence, en effet, sinon peut-être dans la forme, trouvez-vous entre les évocations, les oracles, les consultations, les prestiges que nous voyons, après dix-huit siècles de christianisme, reparaître en Europe, et ce qui se faisait, il y a deux mille ans, à Claros, à Dodone, à Préneste, dans toutes les villes des Grecs et des Barbares, comme dit Plutarque, et qui se pra-

(1) *Revue spirite*, 8 janvier 1858.

tique encore en Afrique, aux Indes, au Thibet, en Chine, partout, enfin, où l'Évangile n'a pas été prêché?

Si l'auteur n'avait pas été aveuglé par le parti pris, il aurait conclu en disant : l'identité des effets démontre l'identité de la cause. Or, toute l'antiquité attribue aux démons, et non aux âmes des morts, les phénomènes spirites. La cause n'est donc pas plus contestable que le fait lui-même (1).

Que toute l'antiquité attribue aux démons les phénomènes dont il s'agit, c'est un fait que nul ne peut nier sans tomber dans le scepticisme. Puisque nous l'avons déjà prouvé, contentons-nous de citer ici Tertullien. Il y a dix-sept siècles, que, arrachant le masque aux prétendus morts d'Allan Kardec et des spirites modernes : « La magie, disait-il, promet d'évoquer les âmes des morts. Qu'est-ce donc que la magie? Une tromperie. Mais l'auteur de la tromperie n'est connu que de nous seuls chrétiens, initiés aux mystères des mauvais esprits. Les démons sont les auteurs de la magie, au moyen de laquelle *ils se donnent pour des morts*. On invoque donc les morts jeunes, les morts de mort violente ; mais *ce sont les démons qui opèrent sous le masque des âmes* (2). »

Saint Augustin ajoute : « Ces esprits, trompeurs,

(1) Les catholiques se souviendront qu'il serait aussi dangereux qu'il est absurde, de nier, dans leur ensemble, l'authenticité des manifestations démoniaques actuelles. La négation du surnaturel satanique conduit à la négation du surnaturel divin. Le surnaturel satanique n'est tel que par rapport à nous; par rapport aux démons il est *naturel*. C'est le sens que nous donnons à ce mot dans le cours de notre ouvrage.

(2) Magia... quæ animas... evocaturam se ab inferûm incolatu pollicetur. Quid ergo dicemus magiam? quod omnes pene, fallaciam. Sed ratio fallaciæ solos non fugit christianos, qui spiritualia nequitiæ novimus... In qua se dæmones perinde mortuos fingunt... itaque invocantur quidem Ahori et Biothanati, sed dæmones operantur sub obtentu earum (animarum). *De Anim.*, c. LVII.

non par nature, mais par malice, se donnent pour des dieux ou pour des âmes des morts, et non pour des démons, ce qu'ils sont réellement (1). »

Au témoignage de la tradition, les Pères ajoutaient l'autorité des faits. Preuves en main, ils mettaient à découvert la nature de ces prétendus morts, en rappelant les erreurs et l'immoralité de leur doctrine : rien n'est changé. Malgré tous ses artifices, nulle part le démon ne se trahit avec plus d'évidence que dans les enseignements qu'il donne aux spirites contemporains, avec mission de s'en faire les organes. Aujourd'hui, comme autrefois, mélange de vrai et de faux, ses enseignements finissent par des erreurs radicales. En effet, le catholicisme est la vérité, toute la vérité, rien que la vérité. Toute affirmation opposée est erreur, et vient évidemment du Père du mensonge.

Or, les *Esprits* enseignent six erreurs, c'est-à-dire six négations qui vont à la ruine complète du catholicisme. Ils nient : 1° l'existence des démons ; 2° l'éternité des peines ; 3° la résurrection des corps ; 4° le péché originel ; 5° la révélation chrétienne ; 6° par conséquent, la divinité même de Notre-Seigneur.

Venons aux preuves. Par l'organe de tous leurs médiums et surtout par la bouche de leur grand-prêtre, Allan-Kardec, les esprits disent : « Le spiritisme combat l'éternité des peines, le feu matériel de l'enfer, la personnalité du diable. D'après la doctrine des Esprits sur les démons, le diable est la personnification du mal ; c'est un être allégorique, résumant en lui toutes les mauvaises passions des esprits imparfaits. Les Esprits ne sont autres que les âmes.

(1) Hi spiritus, non natura, sed vitio fallaces, simulant se deos et animas defunctorum, dæmones autem non simulant, sed plane sunt. *De civit. Dei*, lib. X, c. XI, 2.

« Les Esprits revêtent temporairement un corps matériel. Ceux qui suivent la route du bien avancent plus vite, sont moins longs à parvenir au but et y arrivent dans des conditions moins pénibles... Le perfectionnement de l'Esprit est le fruit de son propre travail. Ne pouvant, dans une seule existence corporelle, acquérir toutes les qualités morales et intellectuelles qui doivent le conduire au but, il y arrive par une succession d'existences, à chacune desquelles il fait quelques pas en avant dans la voie du progrès... Lorsqu'une existence a été mal employée, elle est sans profit pour l'Esprit, qui doit la recommencer dans des conditions plus ou moins pénibles, en raison de sa négligence et de son mauvais vouloir...

« Les Esprits, en s'incarnant, apportent avec eux ce qu'ils ont acquis dans leurs existences précédentes. Les mauvais penchants naturels sont les restes des imperfections de l'Esprit, dont il ne s'est pas entièrement dépouillé ; ce sont les indices des fautes qu'il a commises et le *véritable péché originel*... En disant que l'âme apporte en *renaissant* le germe de son imperfection, de ses existences antérieures, on donne du *péché originel* une explication logique que chacun peut comprendre et admettre...

« Dans ses incarnations successives, l'Esprit s'étant peu à peu dépouillé de ses impuretés et perfectionné par le travail, arrive au terme de ses existences corporelles, appartient alors à l'ordre des *Esprits purs* ou des *anges*, et jouit à la fois de la vue complète de Dieu et d'un bonheur sans mélange pour l'éternité (1).

(1) Sur la prétendue réincarnation des âmes, les spirites ne sont pas d'accord. Allan Kardec et son école la soutiennent ; Piérart et son école la nient radicalement. Mais spirites et spiritualistes, Kar-

« Le Spiritisme est indépendant de tout culte particulier... Il n'en prescrit aucun, il ne s'occupe pas des dogmes particuliers... On peut donc être catholique grec ou romain, protestant, juif ou musulman... et être spirite ; la preuve est que le Spiritisme a des adhérents dans toutes les sectes... Hommes de toutes castes, de toutes sectes et de toutes couleurs, vous êtes tous frères ; car Dieu vous appelle tous à lui. Tendez-vous donc la main, quelle que soit votre manière de l'adorer, et ne vous lancez pas l'anathème ; car l'anathème est la violation de la loi de charité, proclamée par le Christ (1). »

Croirait-on que, pour les faire plus facilement accepter, le Spiritisme a l'audace de mettre ses erreurs monstrueuses, dans les bouches même les plus catholiques ? Lazare, saint Jean l'Évangéliste, saint Paul, saint Augustin, saint Louis, saint Vincent de Paul, nos prédicateurs célèbres et jusqu'au vénérable curé d'Ars reviennent de l'autre monde, pour dire aux vivants que nos dogmes les plus sacrés sont des fables, et eux, par conséquent, des dupes ou des imposteurs. N'est-ce pas la negation du catholicisme la plus radicale et sans contredit la plus perfide, qu'on ait vue chez les nations baptisées (2) ?

dec et Piérart sont d'accord pour attaquer le christianisme et y substituer la religion des Esprits.

(1) *Le Spiritisme à sa plus simple expression*, p. 15, 16, 18, 19, 21, 22, 28, 5e édit. 1863 ; et *Instructions pratiques sur les manifestations spirites*, *passim*. Paris, 1858. — Vous ne savez ce que vous dites : le Christ dont vous invoquez l'autorité, n'a-t-il pas lancé l'anathème contre celui qui ne croit pas ? « Celui qui ne croira pas sera condamné ; il est déjà jugé. Celui qui n'écoute pas l'Église doit être tenu pour un païen et un publicain. » Votre charité sans la foi est une chimère. L'union des cœurs suppose l'union des intelligences. — Les mêmes erreurs sont enseignées dans tous les livres et journaux spirites.

(2) Nous savons bien que dès le premier siècle de l'Église les

En faut-il davantage pour faire connaître la nature des *Esprits* qui répondent à l'appel des spirites?

Toutefois, détruire la *religion du Verbe incarné* n'est que le côté négatif de l'œuvre, lui substituer la *religion des Esprits*, c'est-à-dire des démons, en est le côté positif. « Les Esprits annoncent, dit Allan-Kardec, que les temps marqués par la Providence pour une manifestation universelle sont arrivés, et qu'étant les ministres de Dieu et les agents de sa volonté, leur mission est d'instruire et d'éclairer les hommes, en ouvrant une nouvelle ère pour la *régénération* de l'humanité (1)...

« Plusieurs écrivains de bonne foi, qui ont combattu à outrance le Spiritisme, renoncent à une lutte reconnue inutile. C'est que la nécessité d'une transformation morale se fait de plus en plus sentir. La ruine du vieux monde est imminente, parce que les idées qu'il préconise ne sont plus à la hauteur, où est arrivée l'humanité intelligente. On sent qu'il faut quelque chose *de mieux* que ce qui existe, et on le cherche inutilement dans le monde actuel. Quelque chose circule dans l'air comme un courant électrique précurseur, et chacun est dans l'attente; mais chacun se dit aussi que ce n'est pas l'humanité qui doit reculer (2). »

Où va-t-elle? D'une voix unanime, les spirites

disciples de Simon le magicien se flattaient d'évoquer les âmes des saints et des prophètes; mais on ne voit pas qu'ils en faisaient les apôtres de leurs erreurs. Les spirites actuels sont plus audacieux que leurs maîtres. Ecce hodie ejusdem Simonis hæreticos tanta præsumptio artis (magicæ) extollit, ut etiam prophetarum animas ab inferis movere se spondeant. Absit ut animam alicujus sancti, nedum prophetæ, a dæmonio credamus extractam, edocti quod ipse Satanas transfiguratur in angelum lucis, nedum in hominem lucis, etiam Deum se adseveraturus in fine. Tertull., *De anima*, c. LVII.

(1) *Le Livre des esprits, Prolégomènes.*

(2) *Revue spirite*, janv. 1864, p. 4 et 5.

déclarent qu'elle va au *spiritisme*. « Le *spiritisme*, disent-ils, *est la Religion de l'avenir*. Le spiritisme est la religion léguée aux hommes par le Christ, épurée de toutes les erreurs que leur orgueil ou leur ignorance y ont introduites... Le spiritisme est loin d'être une religion nouvelle, mais l'essence même des principes sublimes que le Christ a légués aux hommes, pressentis par Socrate et Platon ; car il n'est rien venu détruire, mais épurer la loi mosaïque, comme aujourd'hui le spiritisme celle du christianisme (1). »

Ailleurs : « Le spiritisme éclaire tout ; il est la *synthèse* de toutes les sciences, de toutes les révélations, de *toutes les religions*. Comme le christianisme, *dont il est le complément et la consécration*, le spiritisme aura ses Judas ; et comme cette doctrine sacrée, il lui faudra renverser les milliers d'obstacles, que le vieux monde et les vieilles croyances coalisées dressent et dresseront de toutes parts contre lui (2). »

Un de leur médiums, parlant sous l'influence de l'Esprit, est plus explicite encore : « Oui, le *spiritisme est une religion*, car elle procède de la toute-puissance du Très-haut, mais non comme dans votre monde on entend ce mot, c'est-à-dire avec entourage de culte extérieur, de simulacres, de chants, cortége obligé de toutes les institutions qui, jusqu'à ce jour, ont pris ce titre. Le *spiritisme est la religion du cœur*, l'esprit des pensées émises par le Christ... Aujourd'hui la religion chrétienne ne vit plus, terrassée à son tour par un *catholicisme païen*... c'est *cette religion*, faussée par les traditions, par les disputes théo-

(1) *La Vérité*, journal spirite de Lyon ; *l'Avenir*, Moniteur du spiritisme, 24 novembre 1864. Ce dernier journal avait pour rédacteur en chef, Alis d'Ambel, lieutenant d'Allan Kardec, qui, suivant l'usage trop commun parmi les spirites, vient de se suicider.

(2) *Avenir*, id., 8 septembre 1864.

logiques, par les conciles, que le spiritisme actuel a pour mission de régénérer (1). »

Mêmes doctrines, ou plutôt mêmes blasphèmes, sur les lèvres d'un autre *Esprit*, parlant à Paris par l'organe du médium P. S. *Leymarie*. » Les tendances de l'homme ont changé; l'époque actuelle, comme la chrysalide, semble se transformer pour prendre des ailes; la science des Esprits, impossible il y a cinquante ans, s'identifie avec le bon sens général. Vous écoutez ces voix amies qui viennent détruire vos incertitudes. Leur programme est un travail de propagande spirituelle. Ce qu'ils veulent est la *rénovation des idées religieuses*, comme base et condition de la société européenne, réorganisée sur de nouveaux principes... C'est un *travail religieux tel, qu'il sera l'œuvre capitale de ce siècle*, et l'un des plus grands mouvements de l'intelligence humaine depuis Jésus-Christ (2). »

Et ailleurs : « Oui, le spiritisme est bien le levier puissant qui doit rendre à la morale chrétienne son mouvement normal et effectif *entravé depuis tant de siècles*. Oui, son but unique et son effet immédiat est bien la régénération de l'humanité (3). »

Plus loin : « Si quelqu'un vous demande ce que le spiritisme a enseigné, dites : Il a d'abord enseigné ce que la plupart des hommes ont besoin de savoir, ce qu'est l'âme ; ce qu'elle devient après la mort ; qu'il y a des purgations ou états intermédiaires ; que le progrès s'y accomplit ; ... que Dieu en ce moment prépare la race humaine à une restauration universelle ; *qu'aucun christianisme ne vaut un fétu*, sauf le christianisme

(1) *L'avenir*, Moniteur du spiritisme, 17 novembre 1861.
(2) Ibid.
(3) Ibid., 11 août 1861.

primitif, et que le vieux cadavre des Églises aujourd'hui existantes doit d'abord recevoir un nouveau souffle de vie, si elles veulent revivre (1). »

Nous pourrions citer cent autres passages semblables, où les *Esprits* déclarent que le catholicisme est une institution usée ; Notre-Seigneur Jésus-Christ un simple mortel, l'Église une maîtresse d'erreurs, toutes les religions des sectes inintelligentes, et le spiritisme la seule vraie religion, la religion de l'avenir.

Non contents de prêcher dans leurs livres, dans leurs journaux, dans leurs assemblées, dans leurs conversations particulières, la religion des Esprits, les adeptes la *pratiquent, la pratiquent publiquement* et la propagent avec succès.

Ils la pratiquent. Quel nom donner à ce que nous voyons ? L'évocation des esprits, la consultation orale, l'hydromancie, la nécromancie, l'ornithomancie, la divination, le magnétisme, le somnambulisme artificiel, et autres pratiques spirites, exercés, sans scrupule et sans frayeur, par une multitude de personnes, dans l'ancien et dans le nouveau monde, sont-ils autre chose qu'un acheminement au culte des démons, ou plutôt ne sont-ils pas ce culte même?

Ainsi le comprennent les spirites. Ils nous l'ont dit : pour eux le spiritisme n'est pas une simple école de philosophie, c'est une religion ; et ils le prouvent par leur conduite.

Toute religion se propose de mettre l'homme en rapport direct avec le monde surnaturel, par des moyens surnaturels, en vue d'obtenir des effets surnaturels. Le but avoué des Spirites est de se mettre en communication immédiate avec les Esprits. Le

(1) *Spiritual Magazine*, avril 1865.

moyen qu'ils emploient, c'est la prière. La prière est l'acte fondamental de toute religion, dont il détermine le caractère. Le catholicisme est la vraie religion, parce que sa prière s'adresse au vrai Dieu. Le paganisme est une fausse religion, parce que sa prière s'adresse au démon. Le Spiritisme, qui adresse sa prière aux démons, cachés sous le masque des morts, est donc une religion, et une religion fausse (1). Cela est d'autant plus vrai, qu'ils ont pour but d'obtenir le don de guérir les malades et le pouvoir de chasser les démons.

« Nos médiums guérisseurs, disent-ils eux-mêmes, commencent par élever leur âme à Dieu... Dieu, dans sa sollicitude, leur envoie de puissants secours... Ce sont les bons Esprits qui viennent pénétrer le médium de leur fluide bienfaisant, que celui-ci transmet au malade Aussi, est-ce pour cela que le magnétisme, employé par les médiums guérisseurs, est si puissant et *produit ces guérisons*, gratifiées de *miraculeuses*, et qui sont dues simplement à la nature du fluide déversé sur le médium. Puisque ces fluides bienfaisants sont le propre des Esprits supérieurs, c'est donc le concours de ces derniers qu'il faut obtenir : c'est pour cela que *la prière et l'invocation sont nécessaires* (2).

Ils ajoutent que la prière est surtout indispensable dans le cas d'obsession, parce qu'il faut avoir le droit d'imposer son autorité à l'Esprit (3). Ils annoncent que sous peu les possessions démoniaques deviendront très-fréquentes, et qu'elles seront le triomphe du Spiritisme. « Ces cas de possession, *selon ce qui est*

(1) Jusque dans leur langage les Spirites affectent leur prétention *religieuse*. En se parlant ou en s'écrivant, ils s'appellent : *Chers frères en spiritisme.*

(2) *Revue spirite*, janvier 1864, p. 8-10.

(3) *Ibid.*, p. 12.

annoncé, doivent se multiplier avec une grande énergie, d'ici à quelque temps, afin que l'impuissance des moyens employés jusqu'ici pour les combattre, soit bien démontrée. Une circonstance même, dont nous ne pouvons encore parler, mais qui a une certaine analogie avec ce qui s'est passé au temps du Christ, contribuera à développer cette sorte d'épidémie démoniaque. Il n'est donc pas douteux qu'il surgira des médiums spéciaux, ayant *le pouvoir de chasser les mauvais Esprits, comme les apôtres avaient celui de chasser les démons...* pour donner aux incrédules une nouvelle preuve de l'existence des Esprits (1). »

En attendant l'invasion de l'épidémie démoniaque, les Spirites se trouvent déjà en présence de quelques obsessions particulières et de maladies réputées incurables. Les adeptes guérisseurs écrivent à leurs chefs : « Nous donnons en ce moment nos soins à un second épileptique. Cette fois la maladie sera peut-être plus rebelle, parce qu'elle est héréditaire. Le père a laissé à ses quatre enfants le germe de cette affection. Enfin, avec l'aide de Dieu et des bons Esprits, nous espérons la réduire chez tous les quatre. Cher maître, nous réclamons le secours de vos prières et celles de nos frères de Paris. Ce secours sera pour nous un encouragement et un stimulant à nos efforts. Puis, vos bons Esprits peuvent venir à notre aide.

« M. G..... de L... doit nous amener son beau-frère, qu'un *Esprit malfaisant* subjugue depuis deux ans. Notre guide spirituel Lamennais nous charge du traitement de cette obsession rebelle. Dieu nous donnerait-il aussi le pouvoir de chasser les démons? S'il en

(1) *Revue spirite*, p. 12. Puisque les Spirites n'admettent pas de mauvais anges, ce qu'ils appellent démon ne peut être qu'une âme *impurifiée* : Idée et langage, tout est nouveau.

était ainsi, nous n'aurions qu'à nous humilier devant une si grande faveur (1). »

Afin de l'obtenir, les maîtres répondent, conformément aux oracles d'outre-tombe : « Pour agir sur l'Esprit obsesseur, il faut l'action non moins énergique d'un bon Esprit *désincarné*... Ceci vous démontre ce que vous aurez à faire désormais, dans le cas de possession manifeste. Il est nécessaire d'appeler à votre aide la personne d'un esprit élevé, jouissant en même temps d'une puissance morale et fluidique, comme par exemple l'excellent curé d'Ars, et vous savez que vous pouvez compter sur l'assistance de ce digne et saint Vianney... Quand on magnétisera Julie, il faudra d'abord procéder par la fervente évocation du curé d'Ars et des autres bons Esprits, qui se communiquent habituellement parmi vous, en les priant d'agir contre les mauvais Esprits qui surexcitent cette jeune fille, et qui fuiront devant leurs phalanges humaines (2). »

Excepté le ricanement sans exemple et sans nom, par lequel Satan prétend avoir pour complices de ses prestiges les apôtres et les saints de Dieu, n'est-ce pas à la lettre ce que faisaient les païens d'autrefois et ce que font encore les idolâtres d'aujourd'hui ? Ne les voit-on pas à chaque instant évoquer les *bons* génies, contre les *mauvais?*

Jusqu'ici les bons Esprits des Spirites se sont contentés, publiquement du moins, de demander des prières. Mais si, pour prix de leurs faveurs, ils exigeaient autre chose : une génuflexion, un grain d'en-

(1) Lettre d'un officier de chasseurs qui dit : « Nous profitons de nos longues heures d'hiver pour nous livrer avec ardeur au développement de nos facultés médianimiques. La triade du 4e chasseurs, toujours unie, toujours vivante, s'inspire de ses devoirs. » *Ibid.*, p. 6 et 7.

(2) *Revue spirite*, p. 16-17.

cens, un vœu, une offrande quelconque, est-il bien sûr qu'un pareil hommage leur serait refusé? Est-il bien sûr qu'ils ne l'exigeront point, qu'ils n'exigeront même pas beaucoup plus? En ce genre, il ne faut jurer de rien.

Quand on sait ce que le démon a exigé et ce qu'il a obtenu des anciens païens, ce qu'il exige et ce qu'il obtient encore des modernes idolâtres; quand on songe que sous l'influence de l'*esprit de* 93, qui n'était pas le Saint-Esprit, la France officielle a adoré une courtisane et que Paris a bâti un temple à Cybèle, rien n'est impossible. Pour nous, il nous reste la triste conviction que si le Spiritisme parvenait à dominer la société et qu'il prît fantaisie aux *Esprits* de demander, comme autrefois, des combats de gladiateurs, ces combats leur seraient accordés, et il y aurait foule au spectacle.

Ils la pratiquent publiquement. Le spiritisme a pris un corps. Il s'est authentiquement constitué sous le nom de *Société parisienne des études spirites*, à laquelle viennent se rattacher les groupes spirites de la France et de l'étranger. D'après l'avis du ministre de l'Intérieur et de la Sûreté générale, le gouvernement français, qui a déclaré la franc-maçonnerie société d'utilité publique, a reconnu et autorisé le spiritisme, par arrêté du préfet de police, en date du 13 avril 1858 (1). En parfaite harmonie avec l'*esprit moderne* et le principe athée de l'égalité des cultes, cette société forme comme elle-même le dit, le noyau d'une religion nouvelle, qui admet dans son sein des hommes de *toute caste*, de *toute secte*, de *toute couleur*, à la seule condition

(1) Règlement de la *Société parisienne des études spirites*, p. 1.

de croire aux Esprits et d'accepter leurs doctrines.

Afin de pourvoir aux *frais du culte*, la religion spirite a ses finances.

L'article 15 du règlement porte : « Pour subvenir aux dépenses de la Société, il est payé une cotisation annuelle de 24 francs, pour les titulaires, et de 20 francs pour les associés libres. Les membres titulaires, lors de leur réception, acquittent en outre un droit d'entrée de 10 francs une fois payé. » Ces cotisations, qui mettent des sommes considérables à la disposition des chefs de la Société, deviennent entre leurs mains un puissant moyen de propagation.

Elle a ses réunions périodiques. Art. 17 : « Les séances de la Société ont lieu tous les vendredis à 8 heures du soir. Nul ne peut prendre la parole sans l'avoir obtenue du président. Toutes les questions adressées aux Esprits, doivent l'être par l'intermédiaire du président. »

Art. 21 : « Les séances particulières sont réservées aux membres de la Société. Elles ont lieu le premier, le troisième, et, s'il y a lieu, le cinquième vendredi de chaque mois. »

Art. 22 : « Les séances générales ont lieu le deuxième et le quatrième vendredi de chaque mois. »

Comme il vient d'être dit, dans ces réunions toutes les questions doivent être adressées par le président aux Esprits, et chacun doit les écouter avec un religieux silence. Dans quelques-unes, on évoque les Esprits par cette formule : « Je prie le Dieu tout-puissant de prêter l'oreille à ma supplique, de permettre à un bon Esprit (ou à l'esprit d'un tel) de venir jusqu'à moi, de me faire écrire sous son influence. » L'évocateur prend une plume ou un crayon, dont il appuie légèrement la pointe sur le papier, attendant que l'Esprit

vienne lui-même conduire sa main. « Cette main, disent les spirites, est une machine que l'Esprit *désincarné* maîtrise à volonté. »

Dans le fait, les médiums peuvent causer sur des choses tout à fait étrangères à ce qu'ils écrivent, avec les personnes qui les entourent, et cela pendant que leur bras marche avec une vitesse souvent surprenante. C'est la continuation, sous une forme différente, des anciennes pythonisses.

Ils la propagent avec succès. Le spiritisme a ses prédicateurs et ses apôtres. En Amérique, son pays natal, *vingt-deux* grands journaux sont devenus ses organes. En France il en compte dix : à Paris, la *Revue Spirite* (mensuelle), rédigée par Allan Kardec, la *Revue Spiritualiste* (mensuelle), rédigée par Piérart (1), l'*Avenir*, Moniteur du spiritisme (hebdomadaire) ; à Lyon, la *Vérité*, journal du spiritisme (hebdomadaire); à Bordeaux, la *Ruche Bordelaise* (bimensuel), le *Sauveur des peuples* (hebdomadaire), la *Lumière pour tous* (hebdomadaire), la *Voix d'outre-tombe* (hebdomadaire) ; à Toulouse, le *Médium évangélique* (hebdomadaire) ; à Marseille, l'*Écho d'outre-tombe* (hebdomadaire). La Belgique en a deux : le *Monde musical* (hebdomadaire), à Bruxelles ; la *Revue spirite*, à Anvers (mensuelle). Turin a *gli Annali del spiritismo* (mensuel) ; Bologne *la Luce* ; Naples a le sien; Palerme le sien ; Londres les siens : *Spiritual Magazine*, *Spiritual Times* ; l'Allemagne, les siens. On peut ajouter l'*Almanach spirite* qui s'imprime à Bordeaux.

(1) La *Revue Spirite* s'imprime à 1,800 exemplaires; la *Revue Spiritualiste*, à 600. Comparés à celui des abonnés aux meilleures revues catholiques, de la même périodicité, ces chiffres sont énormes.

C'est à peine si nous avons, en France et en Italie, autant d'organes résolûment catholiques.

Outre ces publications périodiques, des ouvrages de tout prix et de tout format, les uns savants, les autres populaires, activement colportés, avidement lus, vulgarisent les réponses des Esprits, ainsi que leurs enseignements, dont les prestiges sont présentés comme la preuve irrécusable. Ce n'est pas au hasard que nous parlons ainsi. Dès l'année 1864, nous avons eu sous les yeux plus de *soixante* ouvrages spirites, récemment publiés et qui étaient, les uns à leur *troisième*, les autres à leur *cinquième*, à leur *sixième*, à leur *douzième* édition. Depuis cette époque, beaucoup d'autres ont paru.

Un des plus dangereux, à raison de sa forme populaire, de son format et de son prix, est, pour l'Europe, traduit du français, en allemand, en portugais, en polonais, en italien, en espagnol; et, pour l'Orient, en grec moderne. En 1863, cet opuscule comptait déjà cinq éditions françaises. Une propagande analogue se manifeste en Angleterre; et l'Allemagne est inondée de publications spirites.

Ajoutons que, depuis quelque temps, il existe, à Paris, une école de spiritisme, tenue par deux femmes; un hôtel spirite; et dans le département de l'Oise, un établissement d'éducation spirite. Londres a un lycée spirite, dirigé par un M. Powell.

Aussi, la *religion des Esprits* a ses disciples recrutés dans tous les âges, et dans toutes les classes de la société. Les ateliers, la bourgeoisie, le barreau, la noblesse, la médecine, l'armée surtout, lui fournissent leur contingent. D'année en année, ce contingent augmente d'une manière effrayante. « Cette année, 1863, écrit Allan Kardec, est marquée par l'accrois-

sement du nombre des *groupes* ou sociétés qui se sont formés dans une *multitude* de localités, où il n'y en avait point encore, tant *en France qu'à l'étranger*, signe évident de l'augmentation du nombre des adeptes et de la diffusion de la doctrine. Paris, qui était resté en arrière, cède enfin à l'impulsion générale et commence à s'émouvoir. *Chaque jour* voit se former des réunions particulières dans un but éminemment sérieux et dans d'excellentes conditions; la société que nous présidons voit avec joie se multiplier autour d'elle des rejetons vivaces, capables de répandre la bonne semence. Si un instant on a pu concevoir quelques craintes sur l'effet de certaines dissidences dans la manière d'envisager le spiritisme, un fait est de nature à les dissiper complétement : c'est le nombre toujours croissant des Sociétés qui, *de tous les pays*, se placent spontanément sous le patronage de celle de Paris et arborent son drapeau (1). »

D'après les renseignements que nous avons recueillis et dont l'exactitude nous paraît garantie, Paris compterait aujourd'hui, environ cinquante mille spirites, ou personnes de toutes conditions, adonnées *habituellement* comme adeptes aux pratiques du spiritisme. Calculer le nombre des spirites, à Paris, sur le nombre des centres de réunions, officiellement connus, et sur celui des membres qui les fréquentent, serait une erreur. Outre les *groupes* publics, il y a les réunions particulières, appelées par les spirites, *réunions de famille*. Nous pouvons affirmer que ces réunions sont très-multipliées, très-fréquentes, très-fréquentées et qu'elles existent dans tous les quartiers de Paris (2).

(1) État du Spiritisme en 1863. *Revue spirite*, janv. 1864, p. 3.

(2) Voici le nom de quelques-unes des rues, où se tiennent ces réunions *publiques* ou *privées* : rue Lainé, rue Rambuteau, rue

Dans ces réunions, prolongées fort avant dans la nuit, des milliers de *chrétiens* font ce que faisaient les païens à Delphes, à Claros, à tous les temples à oracles, des évocations et des consultations, précédées ou suivies de prières aux Esprits.

Nous pouvons affirmer encore qu'à Paris, un bon nombre de médecins ont à leur service, pour consulter les maladies, des somnambules, filles ou femmes, et que le magnétisme artificiel devient une carrière comme une autre, au point que les somnambules ne se gênent pas plus que les autres professions, de répandre leurs prospectus et d'appeler des clients.

Une preuve, entre toutes, c'est la pièce suivante jetée dans Paris (mars 1864) : « *Des merveilles du magnétisme et du somnambulisme et de leurs applications régénératrices.* — Madame F., après avoir suivi avec succès plusieurs cours et subi les examens des professeurs-médecins magnétiseurs, exerce depuis dix ans cette merveilleuse science, à la satisfaction des personnes qu'elle a complétement guéries. A toute heure on la trouve chez elle rue S.-H., où l'on est assuré d'avoir une somnambule du premier degré de lucidité, avec laquelle on se met en rapport et qui satisfait à toute demande.

« On peut faire toutes questions possibles à la somnambule, sans toutefois sortir des bornes de la bien-

de l'Arbre-Sec, rue des Enfants-Rouges, passage Sainte-Anne, rue Danjou-Dauphine, rue Sainte-Anne, rue M. le Prince, rue de Bondy, rue Dauphine, *plusieurs;* rue Sainte-Placide, rue Montmartre, rue Saint-Denis, faubourg Saint-Germain, rue du faubourg-Poissonnière, faubourg Saint-Denis, *deux;* faubourg Montmartre, *deux ou trois;* Ménilmontant, *beaucoup;* Montrouge, *beaucoup;* Belleville, *beaucoup;* rue du Sabot, Palais-Royal, Neuilly, Fontenay-aux-Roses, Argenteuil, les Ternes, etc. — Ces réunions atteignent le chiffre d'environ 3,000. Elles ont toujours lieu la nuit et comptent 20, 25, 30, 40 et jusqu'à 200 personnes.

séance ; on peut demander tous avis ou consultations sur l'issue probable d'un mariage, d'un procès, d'une espérance de succession à venir ou à prétendre ; sur tout détournement d'effets ou d'argent même enfouis ou cachés. La somnambule répondra *ad rem*, avec lucidité et présence d'esprit, sur les résultats des choses lointaines, fussent-elles éloignées de douze cents lieues. Si la personne qui consulte est affectée d'une maladie quelconque, la consultée ressentira par elle-même l'endroit affecté et pourra donner ses conseils, sans avoir jamais appris la manière de guérir (1). »

Si ces promesses n'avaient d'autre garantie que la parole de la somnambule, il serait très-permis de s'en moquer ; mais il n'en est pas ainsi. Les demandes énumérées sont littéralement les mêmes qu'on allait proposer aux oracles de l'antiquité. C'est à tel point qu'en les lisant, on croit lire une page de Porphyre. Inspirées par le même esprit, résolues par des procédés analogues, les unes et les autres ont donc la même autorité. Or, rien n'est mieux établi que l'autorité des oracles : en d'autres termes, rien n'est plus faux que de croire que tout était faux dans leurs réponses.

A l'instar de Paris marchent les provinces. Entre toutes, la ville de la sainte Vierge, Lyon se distingue par sa ferveur pour le nouveau culte et par le nombre des adhérents qu'elle lui donne. « C'est à tel point, nous écrit de cette ville une personne bien informée, que le chef du spiritisme, Allan Kardec qui, à son

(1) Nous lisons aussi l'annonce suivante : Sibyle moderne, somnambule extra-lucide, rue de Seine, 16, au premier, à Paris. Avenir politique et privé. Maladies invétérées et incurables. Explication des songes, prévisions, recherches et renseignements divers. — Reçoit tous les jours de 10 à 5 heures. On peut consulter par lettres adressées *franco* à la Sibylle.

passage à Lyon, en 1861, y comptait à peine quatre à cinq mille spirites, ne craint pas, en 1862, d'en élever le nombre à vingt-cinq mille. Je crois qu'on est plus près de la vérité, en réduisant ce nombre à quinze ou vingt mille. »

Bordeaux compte environ dix mille spirites. Tours, Metz, Nancy, Lisieux, Oléron, Marennes, le Havre, Saumur, Marseille, Arbois, Strasbourg, Brest, Montreuil-sur-Mer, Carcassonne, Chauny, Laval, Angers, Moulins, Gallène près de Tullins, Passy, Saint-Étienne, Toulouse, Limoges, Pontfouchard, Marmande, Macon, Valence, Niort, Douai, Pau, Villenave-de-Rions, Cadenet, Grenoble, Besançon, possèdent des groupes spirites plus ou moins nombreux.

Hors de France, Bruxelles, Anvers, Pétersbourg, Alger, Constantine, Smyrne, Palerme, Naples, Turin, Florence, rivalisent de zèle pour le spiritisme et autres pratiques démoniaques (1).

Les catholiques eux-mêmes, qui veulent s'occuper du spiritisme, en constatent les progrès. « A notre époque on ne vit plus, car on n'en a pas le temps ; mais on use la vie ; en sorte que les événements vieillissent rapidement et cessent bientôt d'attirer l'attention, alors même que leurs conséquences continuent à se développer. Voilà pourquoi le public a cessé depuis quelque temps de s'occuper du spiritisme, quoique le *monstre* ne cesse de grandir. Oui, il ne faut pas se le dissimuler, le spiritisme ne cesse de gagner de

(1) Dans son numéro du 21 mars 1864, le journal italien *il Movimento*, contient cette annonce : « Depuis quelques jours est à Gênes M. Francesco Guidi, professeur de magnétologie. Depuis onze ans il parcourt l'Europe donnant des séances publiques de magnétisme. Il en donnera une samedi soir, au théâtre national de Saint-Augustin. »

nouveaux sectaires, favorisé comme il est par la tolérance générale... Nous avons recueilli des faits nombreux et dignes d'un sérieux examen (1). »

Fondés sur ces faits que nous connaissons avec certitude et sur d'autres que nous connaissons moins, mais qui nous paraissent authentiques, les spirites d'Europe et d'Amérique proclament avec orgueil leurs progrès toujours croissants. « Depuis son apparition, écrivent-ils, le spiritisme n'a cessé de grandir, malgré les attaques dont il a été l'objet, et aujourd'hui il a planté son drapeau sur tous les points du globe. Ses partisans se comptent *par millions*; et, si l'on considère le chemin qu'il a fait depuis dix ans, à travers les obstacles sans nombre qu'on a semés sur sa route, ton peut juger ce qu'il sera dans dix ans d'ici, d'autant plus que les obstacles s'aplanissent à mesure qu'il avance (2).

Même progrès en Orient. Le président de la Société spirite de Constantinople s'exprime ainsi : « Vous connaissez depuis longtemps mon dévouement à la cause spirite. Secondé par MM. Valauri et Montani, je ne néglige aucune occasion pour le faire pénétrer dans l'esprit de la population de Constantinople. Aussi, je constate avec une légitime satisfaction que nos efforts n'ont pas été infructueux... C'est pourquoi, nous qui représentons les spirites de Constantinople, nous crions : Courage !... L'idée spirite n'est plus une grande inconnue. Comme une rosée pénétrante elle a fait tressaillir le vieux globe. Elle a déjà fait le tour du monde, et partout où elle a pénétré, elle a fait surgir des adeptes fervents. N'est-ce pas là une

(1) *France Littér.*, de Lyon, 9 mai 1864.

(2) Discours du président de la *Société spirite de Marennes*, dans la *Revue spirite*, janvier 1864.

preuve évidente de sa valeur intrinsèque ? Ainsi le spiritisme doit désormais marcher la tête haute... Le passé est fini, l'ère de l'enfer est close. L'ère de la paix, de la liberté et de l'amour s'élève à l'horizon. Gloire à Dieu au plus haut des cieux (1). »

Enfin, des calculs venus d'une autre source, et aussi exacts qu'il est possible de les faire, portent le nombre des spirites à *cinq millions* (2).

Mesurons maintenant le chemin que le spiritisme a fait depuis seize ans. A son origine il n'était qu'un amusement, une mode, un jeu, tout au plus un objet de curiosité plus ou moins vaine. Propagé d'abord comme une traînée de poudre dans l'ancien et dans le nouveau monde, il semblait disparu. On le croyait mort, il n'était qu'endormi. Avec la guerre d'Italie, il s'est réveillé plus vivace que jamais. Jetant le masque, de simple passe-temps, il est devenu *société savante* ; et, chose sérieuse, des hommes de toutes les conditions s'en occupent.

« Dans les salons, comme dans les ateliers, on se réunit aujourd'hui pour l'étude de nos phénomènes. Ce n'est plus comme au début des tables tournantes, où l'on se contentait du phénomène naïf de quelques réponses insignifiantes par oui et par non. Aujourd'hui, c'est grave et sérieux. L'évocation se fait religieusement. Point de charlatanisme, point de mise en scène. Tout se fait simplement, et les communications ont un caractère d'élévation et de profondeur qui commande le respect et l'attention (3). »

(1) Constantinople, 8 novembre 1864 ; votre frère en spiritisme, B. Repos. *Avenir, moniteur du Spiritisme*, 20 avril 1865.

(2) Voir l'excellente revue napolitaine *La Scienza e la Fede*, juin 1863, p. 374.

(3) Nous pouvons affirmer qu'il y a beaucoup de vrai dans ce récit d'un spirite de notre connaissance.

Cependant, le spiritisme a fait un pas de plus. Aujourd'hui il se traduit en culte, et se proclame la religion de l'avenir, la religion qui doit remplacer toutes les autres. Dicté par les Esprits eux-mêmes et rédigé par leur grand prêtre Allan Kardec, son symbole est la négation radicale du christianisme, et l'affirmation dogmatique des erreurs fondamentales de l'ancien paganisme.

Concentrer toute notre attention sur d'autres points, si importants qu'ils paraissent et laisser inaperçu ce fait menaçant, sous prétexte que le temps fera prompte justice des spirites, comme il l'a faite de leurs devanciers, serait, à nos yeux, une déplorable illusion. Nous disons au contraire, que le spiritisme est une puissance, avec laquelle il faut sérieusement compter. D'une part, il est l'*incarnation religieuse* de la Révolution, c'est-à-dire du paganisme, comme le socialisme en sera l'*incarnation sociale*. D'autre part, de notables différences le distinguent du Mesmerisme, du Somnambulisme, du Magnétisme et autres pratiques démoniaques des siècles passés. Ces différences sont entre autres : *l'étendue du phénomène ; sa rapide propagation ; sa négation avouée du christianisme ; l'établissement de la religion des Esprits.*

Arrêtons-nous un instant à cette dernière différence. Le grand danger du spiritisme, est qu'il vient à son heure. Croire que l'affaiblissement actuel de la foi, conduit le monde au protestantisme, au judaisme, au mahométisme, à l'athéisme, serait une erreur. L'Europe incrédule ne songe guère à se faire protestante, juive ou mahométane. Quant à l'athéisme, il ne sera pas, comme on l'a dit, la dernière religion de l'humanité. L'athéisme est une négation. Le monde ne peut vivre de négations, il n'en a jamais

vécu. De toute nécessité, il lui faut une affirmation religieuse. Or, ne cessons pas de le répéter : entre la religion de Jésus-Christ et la religion de Bélial, entre le christianisme et le satanisme, il n'y a pas de milieu. Le monde moderne qui tourne le dos au christianisme, où va-t-il? Il va au satanisme; et le spiritisme n'est pas autre chose que le satanisme : *imperii dæmonis instauratio.*

Si donc le clergé n'oppose au spiritisme une ligue puissante, et si Dieu n'intervient d'une manière souveraine dans cette lutte décisive, qui empêchera le nouveau culte de prendre, avant la fin de ce siècle, des proportions inconnues? La première condition de cette ligue, est d'instruire solidement les fidèles, non-seulement dans les catéchismes, mais encore dans les sermons et dans les livres, sur la puissance des anges bons et mauvais. En ce point notre éducation est à faire ou à refaire.

Ajoutons que le spiritisme est secondé par de puissants auxiliaires. Pour lui préparer les voies, en déblayant le sol, travaillent nuit et jour deux armées innombrables : les sociétés secrètes et les Solidaires. Comment douter de la gravité de la situation? Comment ne pas voir qu'aujourd'hui l'Église se trouve enveloppée dans la Cité du mal, et que l'ordre social, en Europe, miné jusque dans ses fondements, est menacé de quelque catastrophe inconnue?

Un pareil spectacle rappelle ce mot de saint Augustin : « De même que l'esprit de vérité a toujours porté les hommes à s'unir aux bons anges; ainsi l'esprit d'erreur les porte toujours à s'unir aux démons (1); » et la prédiction de l'Apôtre : l'Esprit dit

(1) Sicut veritas hortatur homines fieri socios sanctorum angelo-

ouvertement que dans les derniers temps, il en est qui abandonneront la foi, pour donner croyance aux *esprits trompeurs et aux doctrines des démons* (1).

rum, ita seducit impietas ad societatem dæmoniorum. *Epist.* CII, n. 19.

(1) Spiritus autem manifeste dicit, quia in novissimis temporibus discedent quidam a fide, attendentes spiritibus erroris et doctrinis dæmoniorum. I *ad Tim.*, IV, 1.

CHAPITRE XXXII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Résultats du Spiritisme. — La négation de plus en plus générale du Christianisme. — Liberté donnée à toutes les passions. — La folie. — Le suicide. — Statistiques. — Dernier obstacle à l'envahissement satanique : la papauté. — Cri de la guerre actuelle : *Rome ou la mort*. — La crainte, sentiment général de l'Europe. — Unique moyen de la calmer, se replacer sous l'empire du Saint-Esprit. — Comment s'y replacer.

La nouvelle religion a ses résultats pratiques. Il est de l'essence de toute doctrine de s'incarner dans des faits qui sont ses fruits naturels. Jusqu'ici, les effets les plus clairs du Spiritisme sont, dans l'ordre *religieux*, la négation de plus en plus générale du Christianisme comme œuvre divine et comme religion positive; l'affaiblissement de la crainte des jugements de Dieu; la confiance à la métempsycose qui, transportant au dix-neuvième siècle les erreurs du gnosticisme théorique, conduit au gnosticisme pratique, c'est-à-dire à l'émancipation de tous les penchants corrompus.

Pourrait-il en être autrement? Venir proclamer au milieu d'un monde comme le nôtre, que les pratiques du catholicisme ne sont pas obligatoires; et que telle vie qu'on ait menée, on en sera quitte pour des pei-

nes passagères ; que ces peines mêmes iront toujours en diminuant, jusqu'à ce qu'on arrive à un bonheur parfait et éternel : n'est-ce pas jeter l'huile sur le feu et faire à toutes les passions un appel qui sera entendu ? « Les chemins de fer, disent *avec raison* les spirites, ont fait tomber les barrières matérielles. Le mot d'ordre du Spiritisme : *Hors la charité point de salut*, fera tomber toutes les barrières morales. Il fera surtout cesser l'antagonisme religieux, cause de tant de haines et de sanglants conflits ; car alors juifs, catholiques, protestants, musulmans, se tendront la main en adorant, *chacun à sa manière*, l'unique Dieu de miséricorde et de paix qui est le même pour tous (1). » Et ailleurs : « Le principe de la pluralité des existences, a surtout une tendance marquée à entrer dans l'opinion des masses et dans la *philosophie moderne* (2). » Nous le croyons sans peine.

De toutes ces erreurs plus ou moins séduisantes, quel est le résultat final ? celui que le démon a toujours ambitionné et qu'il ambitionne uniquement : la perte des âmes, c'est-à-dire leur séparation éternelle du Verbe Rédempteur. « Satan, dit saint Cyprien, n'a d'autre désir que d'éloigner les hommes de Dieu, et de les attirer à son culte en leur ôtant l'intelligence de la vraie religion. Puni, il cherche à se faire des compagnons de son supplice de ceux qu'il rend par ses tromperies, participants de son crime (3). » Et saint Augustin : « Les démons feignent d'être contraints par les magiciens, à qui ils obéissent très-volontiers,

(1) *Revue spirite, ib.*, p. 23.
(2) *Ibid.*, p. 5.
(3) Nec aliud studium est, quam a Deo homines avocare, et ad superstitionem sui ab intellectu veræ religionis avertere ; et cum sint ipsi pœnales, quærere sibi ad pœnam comites, quos ad crimen suum fecerint errore participes. *De idolor. vanit.*, c. VII.

afin de les enlacer eux et les autres plus fortement dans leurs filets et de les y tenir enlacés (1). » « Le démon, ajoute Alphonse de Castro, feint d'être pris, afin de te prendre ; vaincu, afin de te vaincre ; soumis à ta volonté, afin de te soumettre à la sienne ; prisonnier, afin de te mettre dans ses fers ; il feint d'être attaché, par tes invocations, à une statue, à une pierre (à une table), afin de t'attacher par les chaînes du péché et de te traîner en enfer (2). » Et, au sein des nations baptisées, on laisse tranquillement se propager une pareille religion !

Dans l'ordre *social*, ses effets ne sont pas moins désastreux. Par cela même qu'il tend à détruire le christianisme, le spiritisme prépare la ruine de la société. Il faut ajouter que les principaux agents de la Révolution européenne sont spirites, et que les oracles des Esprits sur les événements futurs sont envoyés à Garibaldi. Entre lui et les chefs du spiritisme a lieu une correspondance active.

Dans l'ordre civil ou *domestique*, la Religion nouvelle se traduit par la folie et par le suicide. Ici encore nous dirons : Il en devait être ainsi. Satan est l'éternel ennemi de l'homme ; quiconque joue avec lui joue avec le feu. Victime de sa témérité, il marche à la démence, croyant marcher à la raison ; à la mort, croyant marcher à la vie. Tuer l'homme dans son âme et dans son corps, est le dernier mot du grand Homicide.

(1) Fingunt Dæmones se a Magis cogi, quibus sponte obtempe, rant et famulantur, quo magis eos et alios irretiant, et irretitos retineant. *De civit. Dei*, Lib. II, c. VI.

(2) Dæmon simulat se captum, ut te capiat ; se victum, ut te vincat ; se tuo imperio subditum, ut te sibi subdat ; a te inclusum, ut te finaliter concludat ; fingit se tua arte imagini vel lapidi alligatum, ut funibus peccatorum religatum ad infernum te perducat. Lib. I *de Inst. hæretic. punit.*

Donc aujourd'hui se révèlent, environnés d'une sinistre lueur, ces deux grands signes du règne de Satan sur le monde actuel : signes que le Spiritisme, sans doute n'a pas produits, mais qu'il est venu rendre plus manifestes qu'ils ne l'ont jamais été. Ici, les chiffres sont d'une éloquence effrayante.

Le nombre des aliénés en traitement dans les asiles de la France, constaté pour la première fois en 1835, était à cette époque de 10,539.

En 1851, il a été recensé 44,960 aliénés ou idiots, tant dans leurs familles que dans les asiles.

En 1856, le nombre des aliénés proprement dits s'est élevé à 35,031, dont 11,714 à domicile, et 23,315 dans les asiles.

En 1861, il a été recensé dans les 86 départements de l'ancienne France, 14,853 aliénés proprement dits *à domicile*, près de 20 pour 100 de plus qu'en 1856. Au 1er janvier 1860, le nombre des aliénés *dans les asiles* était de 28,706. « Comme ce nombre s'accroît sans relâche, nous n'hésitons pas à le porter à 29,500 en juin 1861. Ce serait ainsi un total de 44,353 aliénés dans les asiles ou à domicile. En réunissant les aliénés, les idiots et les crétins, on a pour l'ancienne France, en 1861, un total de 80,839 malades (1). »

Ainsi dans l'espace des vingt-six dernières années le nombre des fous recensés en France a presque triplé (2).

Ce n'est pas calomnier le Spiritisme que de lui

(1) Journal de la Société de statistique de Paris. *Du mouvement de l'aliénation mentale*, etc., par M. Legoyt, chef de la division de la statistique générale de France. Mars 1863. — L'Angleterre suit le même progrès. Au 1er janvier 1864 on y comptait 44,695 aliénés pour l'Angleterre et le pays de Galles, et ce nombre ne tout représente qu'imparfaitement les proportions réelles de la folie dans tout le royaume.

(2) *Statistique de la France*, 2e série, t. III, 2e partie, et *Recensement du ministère de l'intérieur*, 1861.

attribuer une grande part dans cette rapide progression. Il y a dix ans, on calculait aux États-Unis, qu'il était pour un dixième dans les cas de folie et de suicide (1). Dans un rapport sur le Spiritisme envisagé comme cause de folie, et lu tout récemment à la Société des études médicales de Lyon, le docteur Burlet résume ainsi ses conclusions : « L'influence de la prétendue doctrine spirite sur la folie est aujourd'hui bien démontrée par la science. Les observations qui l'établissent se comptent par milliers. Il nous semble hors de doute que le Spiritisme peut prendre place au rang des causes les plus fécondes de l'aliénation mentale (2). » Une lettre de Lyon postérieure à ce rapport dit : « Il est reconnu que, depuis l'invasion du Spiritisme dans nos murs, le nombre de ceux qu'on est obligé de renfermer pour cause de folie a plus que doublé. »

Partout où s'établit le Spiritisme se manifeste une progression analogue. Dans son mandement pour le carême de 1863, l'archevêque de Bordeaux dit à son clergé : « Defendez la vérité catholique contre les pratiques mystérieuses, les évocations, les fascinations, qui rappellent de tristes époques dans l'histoire du monde et qui, *trop souvent*, entre autres déplorables résultats, ont celui de produire *la folie*. »

Après avoir rappelé que le nombre des fous a triplé depuis ces derniers temps, le cardinal ajoute : « On en est venu, au milieu de réunions que nous croyons devoir signaler à la sollicitude de nos coopérateurs et des pères de famille, jusqu'à formuler des doctrines en opposition avec celles de l'Église. Soyez constam-

(1) *Nampon., Disc. sur le Spirit.*, p. 41.
(2) Ibid.

ment sur la brèche; détournez les fidèles des lieux où s'exercent ces damnables superstitions. »

Plus encore que la folie, le suicide est un signe manifeste de l'influence du démon. Violation suprême de la loi divine, négation absolue de la foi du genre humain, ce crime désespéré n'est pas dans la nature. Tout être répugne à sa destruction : *mortem horret*, dit saint Augustin, *non opinio sed natura*. Ainsi, la bête elle-même ne se tue pas volontairement. La pensée du suicide, qui met l'homme au-dessous de la bête, ne peut donc venir que d'une inspiration étrangère à sa nature.

Or, il n'y a que deux inspirateurs de la pensée : le Saint-Esprit et Satan. La pensée du suicide ne vient pas du Saint-Esprit. Il le condamne : *Non occides*. Elle vient donc de Satan, le grand Homicide qui, depuis la création, n'a jamais cessé et qui ne cessera jamais de haïr l'homme, d'une haine poussée jusqu'à la destruction. Si la pensée du suicide vient du démon, que dire du crime lui-même? Pour conduire l'homme à se détruire, quel empire ne faut-il pas avoir sur lui? Plus il agit de sang-froid, dans la perpétration de ce crime, moins il est libre : c'est un caractère du suicide actuel.

Lors donc que vous apprenez qu'un homme s'est donné *volontairement* la mort, dites avec assurance : il était sous l'empire du démon. Si, dans l'histoire, vous trouvez une époque, où le suicide soit fréquent, dites avec la même assurance : le démon règne sur cette époque avec un grand empire. Si vous en trouvez une, où le suicide soit plus fréquent que dans aucune autre ; où il se commette de sang-froid, à tout propos, dans tous les âges et dans toutes les conditions; où il cesse d'inspirer l'hor-

reur et l'épouvante, l'heure sera venue de trembler.

Malgré toutes les dénégations, vous affirmerez hautement que le démon règne sur cette époque avec une puissance presque souveraine, et vos affirmations seront infaillibles : l'histoire les confirme. Quand le suicide, sur une grande échelle, apparut dans l'ancien monde, le règne de Satan était à son apogée (1). Ce crime en était le signe et la mesure. Devenu semblable à la Bête qu'il adorait, l'homme s'était abruti. Il ne croyait plus à rien, pas même à lui : sa profonde corruption appelait les barbares et le déluge de sang qui devait purifier le monde.

Banni par le christianisme, le suicide a reparu en Europe avec la Renaissance (2). A mesure qu'elle porte ses fruits, le suicide se développe ; car il en est un. Aujourd'hui il atteint des proportions que le monde païen ne connut jamais. Il se commet pour les causes les plus futiles, il se commet par les hommes et par les femmes, il se commet par les enfants et par les vieillards, par les riches et par les pauvres, dans les campagnes aussi bien que dans les villes. Il n'inspire plus ni horreur ni épouvante. On le lit, comme une nouvelle du jour. La loi ne le flétrit plus. On trouve mauvais que l'Église le condamne, et, chez un grand nombre, la conscience l'absout.

Veut-on voir dans sa hideuse splendeur, ce signe du règne satanique sur le monde actuel? En 1783, Mercier écrivait dans le *Tableau de Paris :* « Depuis quelques années on compte environ *vingt-cinq* suicides par an à Paris. » A cette époque le suicide était à peu près inconnu dans les provinces. Il y conservait son caractère odieux, à tel point qu'un seul cas suffi-

(1) Voir *Hist. du suicide*, par Buonafede.
(2) Ibid.

sait pour jeter l'épouvante dans toute une contrée. Un demi-siècle après Mercier, Paris a vu *cinquante-six* suicides dans un mois. Au reste, voici pour la France, la *statistique officielle* du suicide pendant l'année 1861.

« Le nombre des suicides en France est, en moyenne, de 10 à 11 par jour, soit 3,899 par an.

« Sur ce nombre on compte : 842 femmes, et 3,057 hommes; 16 enfants se sont donné la mort : 9 de 15 ans ; 3 de 14 ans ; 2 de 13 ans ; 2 de 11 ans.

« 49 nonagénaires, dont 38 hommes et 11 femmes (1). »

D'après l'ouvrage très-exact et très-bien fait : *Du suicide en France,* publié en 1862, par M. Hippolyte Blanc, chef de bureau au ministère de l'instruction publique, le nombre des suicides s'élève en France, de 1827 à 1858, c'est-à-dire dans l'espace de trente-deux ans, au chiffre de 99,662.

En trente-deux ans, au sein du royaume très-chrétien, quatre-vingt-dix-neuf mille hommes se sont volontairement donné la mort ! Est-ce par l'inspiration du Saint-Esprit ? Et on nie l'action de Satan sur le monde ! On plaisante de lui ! On parle d'amélioration morale toujours croissante !

Quelque chose de plus : dans cette boucherie satanique, la France ne fait pas exception. Elle n'est pas même à la tête de ce progrès d'un nouveau genre. « En consultant les documents officiels les plus récents, on trouve les chiffres ci-après des suicides, sur un million d'habitants, dans divers États de l'Europe :

Belgique.....	57
Suède.....	67
Angleterre.....	84

(1) *Statistique* publiée par le ministère de la justice. — En 1866,

France.....	100
Prusse.....	108
Norwége.....	108
Saxe.....	202
Genève.....	267
Danemark.....	288 (1)

On ne compte ici que les suicides constatés. Combien qui, pour une raison ou pour une autre, échappent à la publicité officielle ! Telle est la voie sanglante dans laquelle depuis quatre siècles marche l'Europe, l'antique Cité du bien. En voyant le suicide aboli par le christianisme, redevenu, avec la Renaissance, endémique en Europe, que conclure, sinon que la Renaissance fut le retour du satanisme en Europe ; que le grand Homicide a reconquis une partie de son empire et qu'il règne sur ses nouveaux sujets avec autant de puissance que sur les anciens? que dis-je? avec une puissance plus étendue, puisque le signe de cette puissance arrive de nos jours à des proportions que l'antiquité ne connut jamais.

Grâce au spiritisme, ces proportions vont chaque

le nombre des suicides, en France a été de 5,119, ou 173 de plus qu'en 1865. *Statistique id.* 1868.

(1) *Annales d'hygiène publique*, janvier 1862, p. 85.

Quant à la Russie, voici ce qu'on trouve dans les *Études sur l'avenir de la Russie*, publiées à Berlin, en 1863, par D. K. Schedo-Ferroti : « On compte un grand nombre de sectes en Russie. En voici quelques-unes qui se distinguent le plus par l'extravagance de leurs doctrines.

« Les *kapitones*, ainsi nommés de leur fondateur, le moine Kapiton, forment la plus ancienne des sectes, sans clergé. Ils considèrent le suicide pour la foi comme la plus méritoire des actions.

« Les *bespopowzi*, de Sibérie, croient que l'Antechrist a paru et règne sur l'Église russe, qu'ainsi il faut éviter tout contact avec ses desservants et ses adhérents. Comme moyen de se dérober au danger de tomber victime des astuces du diable, ils recommandent surtout le suicide par le feu, et ces recommandations ne sont pas vaines, car un jour 1,700 personnes périrent volontairement par *l'immaculé baptême du feu*, qu'ils réclamèrent de leur chef.

« Les *pomoraenees* et les *philippones* partagent la même croyance en l'efficacité du suicide pour la foi.

jour se développant (1). Avec le spiritisme disparaît la crainte de l'enfer; souvent même les esprits appellent à eux les vivants et les engagent à entrer, par la mort, dans une nouvelle incarnation plus parfaite, ou même à jouir de l'état d'*esprits purs*. Les aveux des spirites eux-mêmes, les faits trop nombreux qui ont retenti dans les journaux, les observations des médecins, les rapports des familles ne laissent désormais aucun doute sur l'influence homicide de la nouvelle religion.

Qu'on juge maintenant si l'Église a eu raison de condamner les spirites, les somnambules, les magnétiseurs, leurs livres et leurs pratiques. Dès l'année 1856, le souverain Pontife signalait les pratiques

« Il y en de monstrueuses, telles que celles des *tueurs d'enfants*, qui pensent que c'est un acte méritoire d'envoyer au ciel l'âme immaculée d'un enfant en bas âge; des *étouffeurs*, qui croient que le ciel ne sera ouvert qu'à ceux qui meurent de mort violente, et se font un devoir d'étouffer ou d'assommer ceux des leurs, pour lesquels une maladie grave fait appréhender le malheur d'une mort naturelle. Les plus fanatiques assomment même leurs amis bien portants. »

(1) Voici quelques aveux que nous avons recueillis de la bouche même de spirites très-avancés dans les pratiques du spiritisme et témoins des faits dont ils nous faisaient la confidence. « Le spiritisme est plein de dangers pour la santé et même pour la vie. Partout où il se développe avec une certaine intensité, surgissent des maladies anomales, un nombre immense de cas de folie, et la déplorable propagation du suicide, qui viennent frapper ceux qui s'y adonnent avec ardeur. » Revenus non sans peine de leurs erreurs, les mêmes spirites nous rapportaient un grand nombre de cas de suicide et de folie, arrivés parmi leurs *frères en spiritisme*. Leur témoignage ne faisait que confirmer notre expérience personnelle. A ce propos la *Vera buona novella* raconte qu'à Florence, où le magnétisme et le somnambulisme comptent de nombreux praticiens, un impie s'est donné au métier de *spiritiste*. Il a trouvé pour *medium* une pauvre jeune fille et s'est mis à évoquer les esprits infernaux. A force d'être appelés, les esprits, qui ne sont plus sourds, sont venus; ils sont venus souvent, si souvent, qu'ils ont estimé plus court de s'établir à demeure chez la jeune fille, qui, à cette heure, est *possédée* et sur le point de mourir.

démoniaques qui avaient pour but *d'évoquer les âmes des morts*, et recommandait à tous les évêques du monde catholique d'employer tous leurs efforts pour extirper ces pratiques abusives (1).

Bien que le décret ne nomme pas le spiritisme par son nom, attendu qu'à cette époque, il ne s'était pas encore bien démasqué, néanmoins il est clairement condamné par ces mots : *évoquer les âmes des morts et en obtenir des réponses est une chose illicite et hérétique*. Plus tard, il le fut plus directement, lorsque le même Pie IX, par le décret de la S. congrégation du Saint-Office en date du 20 avril et de la S. congrégation du concile du 25 du même mois 1864, condamna tous les ouvrages d'Allan Kardec qui traitent du spiritisme et tous les autres ouvrages traitant des mêmes matières : *omnes libri similia tractantes*.

(1) Voici le texte de l'Encyclique : *Adeo crevit hominum malitia, ut neglecto licito studio scientiæ, potius curiosa sectantes, magna cum animarum jactura, ipsiusque civilis societatis detrimento, ariolandi, divinandive principium quoddam se nactos glorientur. Hinc* somnambulismi et claræ intuitionis, *uti vocant, præstigiis mulierculæ illæ gesticulationibus non semper verecundis abreptæ, se invisibilia quæque conspicere effutiunt, ac de ipsa religione sermones instituere*, animas mortuorum evocare, responsa accipere, *ignota ac longinqua detegere, aliaque id genus superstitiosa exercere ausu temerario præsumunt... In hisce omnibus*, quacumque demum utantur arte, *vel illusione, cum ordinentur media physica ad effectus non naturales, reperitur deceptio* omnino illicita, et hæreticalis, *et scandalum contra honestatem morum. — Igitur ad* tantum nefas et religioni et civili societati infestissimum *efficaciter cohibendum, excitari quam maxime debet pastoralis sollicitudo, vigilantia, ac zelus Episcoporum omnium. Quapropter quantum divina adjutrice gratia poterunt locorum Ordinarii, qua paternæ charitatis monitis, qua severis objurgationibus, qua demum juris remediis adhibitis, prout attentis locorum, personarum, temporumque adjunctis, expedire in Domino judicaverint, omnem impendant operam ad hujusmodi magnetismi abusus reprimendos et avellendos, ut dominicus grex defendatur ab inimico homine, depositum fidei sartum tectumque custodiatur, et fideles sibi crediti a morum corruptione præserventur.* Epist. Encycl. Pii PP. IX ad omnes Episcopos sub die 4 Augusti 1856.

Enfin, le père Perroue, jésuite romain, établit théologiquement la proposition suivante qui est la condamnation des modernes pratiques démoniaques : « Le magnétisme animal, le somnambulisme et le spiritisme, dans leur ensemble, ne sont pas autre chose que la restauration des superstition païennes et de l'empire du démon (1). »

Une seule chose empêche le spiritisme de produire tous ses fruits : c'est le catholicisme. Or, le catholicisme se personnifie dans la papauté. Mieux encore que Mazzini et Garibaldi, Satan le sait. De là, ce que nous voyons : sa guerre acharnée contre Rome. Depuis son concile de Babel, jusqu'à l'arrivée du Messie, les persévérants efforts du prince des ténèbres n'eurent qu'un seul but : former sa gigantesque cité et faire de Rome sa capitale. Il réussit. Maître de Rome, il était maître du monde.

Aussi les apôtres sont à peine armés du Saint-Esprit, que Rome devient l'enjeu du combat. ROME OU LA MORT : est le cri de guerre de la Cité du bien et de la Cité du mal. Pendant trois siècles, il retentit de l'Orient à l'Occident. Onze millions de martyrs attestent l'étendue de la mêlée et l'acharnement de la lutte. Pour le Verbe incarné, *Rome* veut dire l'empire ; pour Satan, la *mort* veut dire la perte de Rome et de l'empire.

Qui ne serait frappé de voir, après dix-huit siècles, Rome redevenir l'enjeu du combat, et le cri de guerre ROME OU LA MORT, servir de mot de ralliement aux deux camps opposés ? Entre tous les signes des temps, celui-ci ne semble pas le moins digne d'attention. Que

(2) Magnetismus animalis, somnambulismus ac spiritismus, in suo complexu, nil aliud sunt quam paganæ superstitionis atque imperii Dæmonis instauratio. *De Virt. relig.* etc., p. 351, n. 825.

Rome soit le cri du monde actuel, le cri qui domine tous les autres, c'est un fait qui n'a pas besoin de preuve. Rois et peuples, diplomates et penseurs, écrivains et soldats, catholiques et révolutionnaires, tous convoitent Rome à des titres différents. Aujourd'hui, plus que jamais, la haine et l'amour se disputent Rome et tout ce qui parle de Rome remue les âmes, excite la double passion du bien et du mal.

Que prouve ce drame suprême que le monde n'a vu qu'une fois? Ce qu'il prouvait il y a dix-huit siècles. Il prouve que Rome est toujours la reine du monde. Il prouve que Satan, expulsé de son empire et mis aux fers par le Rédempteur, a brisé sa chaîne et reformé sa Cité : cité redoutable qui se compose d'une grande partie de l'Europe enlevée au christianisme. Il prouve que pour la reconstituer telle qu'elle était autrefois, il n'a plus qu'à lui rendre Rome, son ancienne capitale ; qu'il la veut à tout prix et que pour s'en emparer il marche à la tête d'une immense armée de renégats, ne reculant, aujourd'hui comme autrefois, devant aucun moyen, et se promettant une prochaine victoire qui, suivant le mot de Pie IX, *recommencera l'ère des Césars et des siècles païens,* c'est-à-dire replongera le monde dans l'esclavage moral et matériel dont le christianisme l'avait tiré (1).

Rien de plus vrai que cet oracle. Or, s'il est manifeste que le monde se soustrait de jour en jour plus

(1) Ecclesiæ hostes... ad Italorum animos a fide catholica abalienandos asserere... non erubescunt, catholicam religionem Italæ gentis gloriæ, magnitudini et prosperitati adversari... *quo Italia pristinum veterum temporum, id est ethnicorum, splendorem acquirere possit. Encycl.* 8 décembre 1849. — C'est en d'autres termes ce que la Révolution ne cesse pas de dire à ses fils : « Je ne suis possible que sur les ruines de Rome. Le pape de moins, tous les trônes tomberont naturellement. L'Italie à cause de Rome ; Rome à cause de la papauté. Tel doit être le point de mire constant de vos efforts. »

complétement à l'influence du Saint-Esprit, il n'est pas moins évident qu'il tombe, dans une proportion analogue, sous l'empire du mauvais Esprit et se dévoue à toutes les conséquences de sa coupable infidélité. Le passé est l'histoire de l'avenir. Malgré les prédictions rassurantes de leurs faux prophètes, les nations actuelles ont le pressentiment de ce qui leur est réservé : elles ont peur. Ce sentiment indéfinissable, inconnu des époques régulièrement constituées, forme un des caractères de la nôtre.

L'Europe prend des villes réputées imprenables, et elle a peur. Avec une poignée de soldats, elle remporte au loin des victoires éclatantes sur des ennemis puissants, et elle a peur. Quatre millions de baïonnettes veillent à sa défense, et elle a peur. Elle dompte les éléments, elle supprime les distances, elle chante avec orgueil les miracles de son industrie ; l'or en abondance coule de ses mains ; dans ses vêtements, la soie a remplacé la bure ; la nature entière est devenue tributaire de son luxe ; sa vie ressemble au festin de Balthasar, et elle a peur. La peur est partout. Les nations ont peur des nations. Les rois ont peur des peuples ; les peuples ont peur des rois. L'homme a peur de l'homme. La société a peur du présent et plus peur de l'avenir. Elle a peur de quelqu'un ou de quelque chose, dont le nom est un mystère.

Pourquoi a-t-elle peur? Parce que l'instinct de sa conservation l'avertit qu'elle n'est plus régie par l'Esprit de vérité, de justice, de charité, sans lequel il n'y a ni ordre possible, ni société durable, ni sécurité pour personne. Ces craintes ne sont pas vaines. Pour les nations comme pour les individus, entre la Cité du bien et la Cité du mal, entre Bélial et Jésus-Christ : pas de milieu.

Or, en revenant dans le monde, Satan, quoi qu'en disent ses apologistes, y revient tel qu'il est, tel qu'il a toujours été, tel qu'il sera toujours : la HAINE. Forçat de l'enfer, qu'il sorte du bagne, débarrassé de la puissante *camisole de force* qu'on appelle le catholicisme, et nous verrons ce qu'il fera. Orgueil et cruauté, mensonge et volupté, il fera demain ce qu'il a fait à toutes les époques, où il fut Dieu et Roi, ce qu'il continue de faire chez toutes les nations soumises encore à son empire. La guerre sera partout ; le sol se couvrira de ruines. On verra couler des fleuves de larmes et des fleuves de sang. L'humanité avilie subira des outrages inconnus dans l'histoire : châtiment adéquat d'une révolte contre le Saint-Esprit, sans analogue dans les annales des peuples chrétiens.

A moins d'un miracle, tel est, il ne faut pas se le dissimuler, l'abîme béant vers lequel nous marchons. Comment nous arrêter sur la pente ? Arrière tous les moyens de salut de la sagesse humaine. Non, cent fois non : l'Europe infidèle au Saint-Esprit ne sera sauvée ni par la philosophie, ni par la diplomatie, ni par l'absolutisme, ni par la démocratie, ni par l'or, ni par l'industrie, ni par les arts, ni par l'agiotage, ni par la vapeur, ni par l'électricité, ni par le luxe, ni par les beaux discours, ni par les baïonnettes, ni par les canons rayés, ni par les navires cuirassés. Comment donc sera-t-elle sauvée, si elle doit l'être ? La réponse est facile. Perdu pour s'être livré à l'Esprit du mal, le monde moderne, comme le monde ancien, ne sera sauvé qu'en se donnant à l'Esprit du bien. L'enfant prodigue ne retrouve la vie qu'en retournant à son père.

A raison des dangers incalculables qui, en ce moment, menacent la vieille Europe, ce retour au Saint-

Esprit, prompt, sincère, universel est la première nécessité du jour. Pour le montrer, même aux aveugles, nous avons rappelé l'existence trop oubliée des deux esprits opposés, qui se disputent l'empire du monde et qui le gouvernent avec une autorité souveraine. Nous avons constaté l'alternative impitoyable, dans laquelle se trouve le genre humain, de vivre sous l'empire de l'un, ou sous l'empire de l'autre. Enfin, l'histoire universelle, résumée dans le tableau parallèle des deux Cités, nous a ditce qui revient à l'homme d'être citoyen de la Cité du bien ou citoyen de la Cité du mal.

Savoir ce qui doit être fait, ne suffit pas ; il reste à donner les moyens de le faire. Connaître le Saint-Esprit, afin de l'aimer, de l'appeler, de nous replacer sous son empire et d'y rester : tout est là. Jusqu'ici nous avons montré l'œuvre plutôt que l'ouvrier ; l'œuvre extérieure et générale, plutôt que l'œuvre intime et particulière ; le corps plutôt que l'âme. Il faut maintenant faire connaître en elle-même cette Ame divine de l'homme et du monde ; cet Esprit créateur, à qui le ciel et la terre sont redevables de leur brillante parure ; cet Esprit vivificateur, qui nous nourrit comme l'air, qui nous enveloppe comme la lumière ; cet Esprit sanctificateur, auteur du monde de la grâce et de ses magnifiques réalités. Il faut expliquer ses opérations multiformes dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament.

Théologique, afin d'être exacte ; simple et en quelque sorte catéchistique, afin que la vérité soit entre les mains du prêtre un pain facile à rompre aux plus faibles intelligences : telle doit être la seconde partie de notre travail. Nous le confessons sans arrière-pensée : plus encore que la première elle est au-dessus

de nos forces. Nous allons néanmoins l'aborder. Deux choses encouragent notre faiblesse : l'indulgence acquise des hommes éclairés qui comprennent la difficulté d'une pareille tâche ; la bonté infinie de Celui pour qui nous travaillons : *Da mihi sedium tuarum assistricem Sapientiam... ut mecum sit et mecum laboret* (1).

(1) *Sap.* IX, 4.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION..... 1

CHAPITRE PREMIER.

L'esprit du bien et l'esprit du mal.

Deux Esprits opposés, dominateurs du monde. – Preuves de leur existence : la foi universelle, le dualisme. — Inégalité de ces deux Esprits. — Leur existence suppose celle d'un monde supérieur au nôtre. — Nécessité de la démontrer. — La négation du surnaturel, grande hérésie de notre temps. — Ce qu'est le monde surnaturel. — Preuves de son existence : la religion, l'histoire, la raison. — Passages de M. Guizot..... 29

CHAPITRE II.

Division du monde surnaturel.

Certitude de cette division : le dualisme universel et permanent. — Cause de cette division : un acte coupable. — Origine historique du mal. — Explication du passage de saint Jean : *Un combat eut lieu dans le ciel*, etc. — Nature de ce combat. — Grandeur de ce combat. — Dans quel ciel il eut lieu. — Deux ordres de vérités : les vérités naturelles et les vérités surnaturelles. — Les anges connaissent naturellement les premières avec certitude. — L'épreuve eut pour objet une vérité de l'ordre surnaturel. — Chute des anges..... 44

CHAPITRE III.

Dogme qui a donné lieu à la division du monde surnaturel.

L'incarnation du Verbe, cause de la chute des anges. — Preuves : enseignement des théologiens. — Saint Thomas. — Viguier. — Suarez. — Catharin..... 54

CHAPITRE IV.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Naclantus. — Nouveau passage de Viguier. — Rupert. — Raisonnement. — Témoignage de saint Cyprien, de saint Irénée, de Cornélius a Lapide. — Conclusion..... 59

CHAPITRE V.

Conséquence de cette division.

Expulsion des anges rebelles. — Leur habitation : l'enfer et l'air. — Passages de saint Pierre et de saint Paul, — de Porphyre, — d'Eusèbe, — de Bède, de Viguier, — de saint Thomas. — Raison de cette double demeure. — Du ciel, la lutte descend sur la terre. — La haine du dogme de l'Incarnation, dernier mot de toutes les hérésies et de toutes les révolutions, avant et après la prédication de l'Évangile. — Haine particulière de Satan contre la femme. — Preuves et raisons..... 69

CHAPITRE VI.

La Cité du bien et la Cité du mal.

Influence du monde supérieur sur le monde inférieur, prouvée par l'existence de la Cité du bien et de la Cité du mal. — Ce que sont ces deux Cités, considérées en elles-mêmes. — Tout homme appartient nécessairement à l'une ou à l'autre. — Nécessité de les connaître à fond. — Etendue de la Cité du mal. — Réponse à l'objection qu'on en tire. — Le mal ne constitue qu'un désordre plus apparent que réel. — Gloire qu'il procure à Dieu. — Les combats de l'homme. — La puissance du démon sur l'homme vient de l'homme et non pas de Dieu. — Dieu n'est intervenu dans le mal que pour le prévenir, le contenir et le réparer : preuves..... 86

CHAPITRE VII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouvelles preuves de la réparation du mal et de la possibilité du salut pour tous les hommes. — Doctrine catholique : la circoncision, la loi, le baptême. — Quelle foi nécessaire au salut et à la rémission du péché originel. — Doctrine de saint Augustin et de saint Thomas. — Des enfants morts avant de naître. — Des adultes. — Résumé des preuves et des réponses..... 102

CHAPITRE VIII.

Le Roi de la Cité du bien.

Le Saint-Esprit, roi de la Cité du bien : pourquoi. — Réponse de la théologie. — Différents noms du roi de la Cité du bien : Saint-Esprit, Don, Onction, Doigt de Dieu, Paraclet. — Explication détaillée de chacun de ces noms..... 112

CHAPITRE IX.

Les princes de la Cité du bien.

Les bons anges, princes de la Cité du bien. — Preuve particulière de leur existence. — Leur nature. — Ils sont purement spirituels, mais ils peuvent prendre des corps : preuves. — Leurs qualités : l'incorruptibilité, la beauté, l'intelligence, l'agilité, la force. — Prodigieuse étendue de leur force. — Ils l'exercent sur les démons, sur le monde et sur l'homme, quant au corps et quant à l'âme : preuves..... 135

CHAPITRE X.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nombre des anges. — Hiérarchies et ordres angéliques. — Définition de la hiérarchie. — Sa raison d'être. — Pourquoi trois hiérarchies parmi les anges, et rien que trois. — Définition de l'ordre. — Pourquoi trois ordres dans chaque hiérarchie, et rien que trois. — Image de la hiérarchie angélique dans l'Église et dans la société. — Fonctions des anges. — Les anges supérieurs illuminent les anges inférieurs. — Langage des anges. — Grande division des anges : anges assistants et anges exécutants. — Fonctions des

Séraphins. — Des Chérubins. — Des Trônes. — Reflet de cette première hiérarchie dans la société et dans l'Église..... 154

CHAPITRE XI.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Les sept anges assistants au trône de Dieu. — Ils sont les suprêmes gouverneurs du monde. — Preuves : Culte que l'Église leur rend. — Histoire de l'église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, dédiée en leur honneur. — Fonctions des Dominations. — Des Principautés. — Des Puissances. — Fonctions des Vertus. — Des Archanges. — Des Anges. — Anges gardiens. — Preuves et détails..... 171

CHAPITRE XII.

Le Roi de la Cité du mal.

Lucifer, Roi de la Cité du mal. — Ce qu'il est d'après les noms que l'Écriture lui donne. — Dragon, Serpent, Vautour, Lion, Bête, Homicide, Démon, Diable, Satan. — Explication détaillée de chacun de ces noms..... 187

CHAPITRE XIII.

Les princes de la Cité du mal.

Les mauvais anges, princes de la Cité du mal. — Leurs hiérarchies. — Les sept Démons assistants au trône de Satan. — Parallélisme des deux Cités. — Nombre des mauvais anges. — Leur habitation : l'enfer et l'air : preuves. Leurs qualités : l'intelligence..... 207

CHAPITRE XIV.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Agilité des mauvais anges. — Leur puissance. — Remarquable passage de Porphyre..... 218

CHAPITRE XV.

(AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouveau trait de parallélisme entre la Cité du bien et la Cité du mal. —

Comme les bons anges, des démons sont députés à chaque nation, à chaque ville, à chaque homme, à chaque créature. — Remarquables passages de Platon, de Plutarque, de Pausanias, de Lampride, de Macrobe : évocations des généraux romains. — Nom mystérieux de Rome. — Nature et étendue de l'action des démons. — Preuves : l'Écriture, la théologie, l'enseignement de l'Église. — Le Rituel et le Pontifical. — La raison. — Ils peuvent se mettre en rapport direct avec l'homme. — Les pactes, les évocations. — Le bois qui s'anime et qui parle. — Important témoignage de Tertullien..... 225

CHAPITRE XVI.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

La puissance des démons réglée par la sagesse divine. — Ils punissent et ils tentent. — Ils punissent : preuves, l'Égypte, Saül, Achab. — Aveu célèbre du démon. — Ils tentent : preuves, Job, Notre-Seigneur, saint Paul, les Pères du désert, tous les hommes. — Pourquoi tous ne leur résistent pas. — Imprudence et châtiment de ceux qui se mettent en rapport avec le démon. — Il tente par haine du Verbe incarné..... 259

CHAPITRE XVII.

Les citoyens des deux Cités.

Les hommes, citoyens des deux Cités. — Périls qui environnent leur existence physique et leur vie spirituelle. — Sollicitations incessantes des princes de la Cité du mal. — Moyens de défense donnés par le Saint-Esprit. L'esclavage, la honte, le châtiment, attendent l'homme qui sort de la Cité du bien. — L'esclavage, premier salaire du déserteur de la Cité du bien. — Ce que c'est que la liberté. — Belle définition de saint Thomas. — Tableau de l'esclavage auquel se condamne le transfuge de la Cité du bien.... 276

CHAPITRE XVIII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

La honte, second salaire du déserteur de la Cité du bien. — Dieu ou bête, pas de milieu pour l'homme. — Le citoyen de la Cité du bien devient Dieu : preuves. — Le citoyen de la Cité du mal devient bête : preuves. — Une *seule chose distingue l'homme de la bête, la prière.* — Le citoyen de la Cité du mal ne prie plus. — Il vit du moi. — Ce qu'est ce moi. — Il perd l'intelligence : preuves. — Le châtiment, troisième salaire du déserteur de la Cité du bien. — Châtiments particuliers. — Catastrophes universelles : le déluge d'eau, le déluge de sang, le déluge de feu..... 284

CHAPITRE XIX.

Histoire religieuse des deux Cités.

L'homme né pour devenir semblable à Dieu et frère du Verbe incarné. — Dans la Cité du bien, la religion le conduit à cette ressemblance et à cette fraternité. — Dans la Cité du mal, la religion le conduit à la ressemblance et à la fraternité de Satan. — Parallélisme général des deux religions. — Trois points particuliers de comparaison : la Bible, le culte, le sacrifice. — La Bible de Dieu et la Bible de Satan : parallélisme. — Le culte de Dieu et le culte de Satan. — Dans le culte satanique, comme dans le culte divin, rien n'est laissé à l'arbitre de l'homme : important témoignage de Porphyre 295

CHAPITRE XX.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le sacrifice : acte religieux le plus significatif et le plus inexplicable. — Il renferme deux mystères : un mystère d'expiation, et un mystère de rénovation ; un mystère de mort et un mystère de vie. — Tristesse et joie ; deux caractères du sacrifice. — Manifestations de la joie : danses, chants, festins. — Triple manducation de la victime. — Parodie satanique de toutes ces choses. — Comme le Roi de la Cité du bien, le Roi de la Cité du mal exige des sacrifices. — Il en détermine la matière et toutes les circonstances : nouveau témoignage de Porphyre. — En haine du Verbe incarné, il commande le sacrifice de l'homme. — Parallélisme : le Bouc émissaire chez les Juifs et les Thargélies chez les Grecs. — Mêmes sacrifices chez les peuples païens, anciens et modernes : témoignages..... 307

CHAPITRE XXI.

(AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nouveau trait de parallélisme entre la religion de la Cité du bien et la religion de la Cité du mal : la manducation de la victime. — L'anthropophagie : sa cause. — Lettre d'un missionnaire d'Afrique : histoire d'un sacrifice humain avec manducation de la victime. — Autres témoignages. — L'anthropophagie chez les anciens : preuves. — Autre trait de parallélisme : le sacrifice commandé par Dieu et par Satan. — Preuves de raison. — Témoignage d'Eusèbe. — Tyrannie de Satan pour obtenir des victimes humaines : passages de Denys d'Halicarnasse et de Diodore de Sicile..... 330

CHAPITRE XXI (bis.)

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Existence des oracles divins et des oracles sataniques, prouvée par le fait des sacrifices. — Paroles d'Eusèbe. — Nouveau trait de parallélisme. — Le Saint-Esprit, oracle permanent de la Cité du bien ; Satan, oracle permanent de la Cité du mal. — Satan se sert de tout pour parler. — Il ne se contente pas du sacrifice du corps ; en haine du Verbe incarné, il veut le sacrifice de l'âme. — Il exige des infamies et des ignominies : preuves générales. — Quand il ne peut tuer l'homme, il le défigure. — Tendance générale de l'homme à se déformer physiquement. — Explication de ce phénomène. — Un seul peuple fait exception, et pourquoi. — Autre trait de parallélisme : pour faire l'homme à sa ressemblance, Dieu se montre à lui dans des tableaux et des statues. — Pour faire l'homme à sa ressemblance, Satan emploie le même moyen : ce que prêchent ses représentations..... 344

CHAPITRE XXII.

Histoire sociale des deux Cités.

Parallélisme des deux Cités dans l'ordre social. — Pour constituer la Cité du bien à l'état social, le Saint-Esprit lui donne lui-même ses lois par le ministère de Moïse. — Les fondateurs des peuples païens reçoivent leurs lois du Roi de la Cité du mal. — Témoignage de Porphyre. — Les peuples du haut Orient reçoivent leurs lois du dieu serpent à la tête d'épervier. — Lycurgue reçoit celles de Sparte du serpent Python. — Numa, celles de Rome, de l'antique serpent, sous la figure de la nymphe Égérie. — Rome fondée par l'inspiration directe du démon : passage de Plutarque. — Les lois de Rome, dignes de Satan par leur immoralité : passages de Varron et de saint Augustin..... 358

CHAPITRE XXIII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Numa, singe de Moïse. — Nouveau trait de parallélisme : le Saint-Esprit, gardien permanent des lois sociales de la Cité du bien. — Satan, sous la forme du serpent, gardien permanent des lois sociales de la Cité du mal. — Serpent-Dieu, adoré partout : en Orient, à Babylone, en Perse, en Égypte, en Grèce ; les Bacchantes : à Athènes, en Thrace, en Épire, à Délos, à Delphes : description de l'oracle de Delphes. — A Rome, les serpents de Lavinium. — Le serpent d'Epidaure, dans l'île du Tibre. — Culte du serpent dans les Gaules et chez les peuples du Nord. — Universalité de ce culte dans l'anti-

quité païenne. — Sa cause. — Les serpents du temps d'Auguste. — Les vestales. — Serpents de Tibère, de Néron, d'Héliogabale. — Des dames Romaines..... 369

CHAPITRE XXIV.

(AUTRE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Culte du serpent chez les nations modernes encore idolâtres. — La secte des Ophites. — La Chine adore le Grand Dragon. — Il est le sceau de l'empire. — Procession solennelle en l'honneur du Dragon. — L'impératrice actuelle. — La Cochinchine. — L'Inde : adoration publique du serpent. — Temple de *Soubra-Manniah*. — Fête de la Pénitence. — Culte privé du serpent. — L'Afrique. — Culte du serpent en Éthiopie, au temps de saint Frumence. — Culte actuel le plus célèbre de tous. — Passage de Des Brosses et de Bosman. — Culte du serpent dans le Royaume de Juidah (Widah), il y a un siècle. — Culte actuel, le même que dans l'antiquité païenne. — Curieux et tristes détails. — Relation des missionnaires et d'un chirurgien de marine. — L'Amérique. — Culte du serpent à l'époque de la découverte. — Culte actuel. — Rapport du P. Bonduel. — Culte du serpent dans la Polynésie, l'Australie, l'Océanie. — Le Vaudoux. — Culte aux États-Unis. — Paroles d'un missionnaire. — Autres témoignages. — En Haïti. — Sacrifice humain. — Exécution des coupables, en 1864..... 392

HAPITRE XXV.

(NOUVELLE SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le Saint-Esprit, oracle et directeur de l'ordre social dans la Cité du bien. — Satan, oracle et directeur de l'ordre social dans la Cité du mal. — Existence universelle des oracles sataniques : témoignages de Plutarque et de Tertullien. — Croyance universelle aux oracles : passages de Cicéron, de Baltus. — C'étaient les démons eux-mêmes qui rendaient les oracles : paroles de Tertullien, de saint Cyprien, de Minutius Felix. — Les oracles n'étaient pas une jonglerie : preuves..... 415

CHAPITRE XXVI.

FIN DU PRÉCÉDENT.)

Nouvelles preuves que les oracles n'étaient pas une jonglerie. — Exemple des Romains pendant toute la durée de leur empire. — Faits curieux contemporains de Cicéron. — Peine de mort contre les contempteurs des oracles. — Exemples des Grecs. — Processions incessantes aux temples à oracles : témoignages de Cicéron, de Strabon, de Marc-Aurèle. — Oracles par les songes : nouveau trait de parallélisme : témoignages d'Arrien, de Cicéron,

de Tertullien. — Autre trait de parallélisme : le temple de Jérusalem et le temple de Delphes. — Célébrité et richesses de ce dernier. — Existence actuelle des oracles chez tous les peuples encore païens : Madagascar, Chine, Cochinchine. — Résumé du parallélisme entre les deux Cités. — Belles paroles d'un Père du Concile de Trente..... 434

CHAPITRE XXVII.

Histoire politique des deux Cités.

Deux religions, deux sociétés, par conséquent deux politiques. — But de l'une et de l'autre. — Nécessité de le connaître pour comprendre l'histoire. — En vertu d'un Conseil divin, Jérusalem est la capitale de la Cité du bien. — En vertu d'un Concile satanique, Babylone et Rome sont tour à tour la capitale de la Cité du mal. — Lumineuse doctrine du célèbre cardinal Polus, au concile de Trente. — Pourquoi les royaumes du monde sont montrés à Daniel sous des figures de Bêtes. — Rome en particulier, fondée par la Bête, porte les caractères de la Bête et fait les œuvres de la Bête : témoignages de l'histoire et de Minutius Félix. — Pendant toute l'antiquité Satan eut pour unique but de sa politique d'élever Rome, d'en faire sa capitale et une forteresse imprenable au christianisme. — Tableau de sa politique et de la politique divine : passage de saint Augustin. — En quel sens Satan a pu dire que tous les royaumes du monde lui appartenaient. — Doctrine de saint Augustin. — Remarques..... 463

CHAPITRE XXVIII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Satan s'incarne dans sa politique. — Il est l'Esprit de ténèbres, d'impureté, d'orgueil, de mensonge, le grand Homicide. — Le triomphe de sa politique fut tout cela. — Lutte du Saint-Esprit contre le règne de Satan. — Saint Pierre assiége Rome. — Il la prend. — Rome devient la capitale de la Cité du bien. — Reconnaissance universelle pour le Saint-Esprit. — Bienfaits de sa politique. — Quatre grands faits : constitution de la vraie religion. — Constitution de l'Église. — Constitution de la société. — Constitution de la famille. — Tableau..... 477

CHAPITRE XXIX.

Histoire contemporaine des deux Cités.

Satan chassé de Rome a toujours voulu y rentrer. — Ses efforts incessants pour se reformer une Cité. — Il débauche les citoyens de la Cité du bien : hérésies, scandales, attaques de la barbarie musulmane. — L'Europe de-

meure inébranlable. — Satan la séduit comme il séduisit la première femme : il se transforme en *dieu du beau*. — La Renaissance. — Cinq phénomènes qui l'ont suivie : réprobation du moyen âge. — Acclamation de l'antiquité païenne. — Changement radical dans la vie de l'Europe. — L'oubli du Saint-Esprit. — Changement des quatre bases de la Cité du bien. — Rétablissement du règne de Satan. — Ses grands caractères anciens et nouveaux : le Rationalisme, le Sensualisme, le Césarisme, la Haine du christianisme. — Mouvement actuel d'unification et de dissolution..... 486

CHAPITRE XXX.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Action palpable du démon sur le monde ancien et sur le monde moderne. — Pratiques démoniaques renouvelées du paganisme. — Bulle de Sixte V. — Le mal continue. — Manifestations éclatantes. — Affaiblissement général de la foi au démon. — Cinq degrés dans l'envahissement satanique : le démon se rend familier. — Il se fait nier. — Réhabiliter. — Appeler comme Roi. — Invoquer comme Dieu. — Familiarité de notre époque avec le démon. — Il ne lui inspire plus ni crainte ni horreur. — Elle le nomme à tout propos par son vrai nom. — Nomenclature significative. — Elle croit peu au démon et encore moins à son influence sur l'homme et sur les créatures. — *Conséquences*..... 503

CHAPITRE XXXI.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Le démon se fait réhabiliter. — La philosophie. — Les arts. — Le roman. — Le théâtre. — La *beauté du Diable*. — Analyse de cette pièce. — Sa signification. — Le démon se fait appeler comme Roi..... 515

CHAPITRE XXXII.

Le Spiritisme.

Se faire adorer, but suprême de Satan. — Le spiritisme. — Son apparition. — Sa pratique. — Sa doctrine. — Ses prétentions. — Il forme une religion nouvelle. — Son symbole. — Ses règlements. — Ses finances. — Nombre croissant de ses adeptes..... 531

CHAPITRE XXXIII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Résultats du spiritisme. — La négation de plus en plus générale du christianisme. — La liberté donnée à toutes les passions. — La folie. — Le suicide. — Statistiques. — Dernier obstacle à l'envahissement satanique : la papauté. — Cri de la guerre actuelle : *Rome ou la mort!* — La crainte, sentiment général de l'Europe. — Unique moyen de la calmer : se replacer sous l'empire du Saint-Esprit. — Comment s'y replacer..... 569

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12

TRAITÉ

DU

SAINT-ESPRIT

COMPRENANT

L'histoire générale des deux Esprits qui se disputent l'empire du monde et des deux Cités qu'ils ont formées;
Avec les preuves de la Divinité du Saint-Esprit, la nature et l'étendue de son action sur l'homme et sur le monde,

PAR

MGR GAUME

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE, ETC,

Ignoto Deo,
Au Dieu inconnu.
Act. XVII. 23.

DEUXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME.

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS,

RUE DE L'ABBAYE, 7.

Droits réservés.

TRAITÉ

DU

SAINT-ESPRIT

PROPRIÉTÉ.

CORRESPONDANTS . DÉPOSITAIRES :

EN FRANCE

ANGERS,	Barassé.
—	Lainé frères.
ANNECY,	Burdet.
ARRAS,	Brunet.
—	Théry.
FESANÇON,	Turbergue.
BLOIS,	Dezairs-Blanchet.
BORDEAUX,	Chaumas.
—	Codere et Poujol.
BOURGES,	Dilhan.
BREST,	Lefournier.
CAEN,	Chenel.
CARCASSONNE,	Gadrat.
CHAMBÉRY,	Perrin.
CLERMONT-FERRAND,	Servoingt.
—	Bellet.
DIJON,	Gagey.
LANGRES,	Dallet.
LILLE,	Quarré.
—	Béghin.
LYON.	Briday.
—	Girard.
—	Josserand.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.
LIMOGES,	Ve Dilhan-Vivès.
MARSEILLE,	Chauffard.
—	Laferrière.
METZ,	Rousseau-Pallez.
MONTPELLIER,	Ve Malavialle.
—	Séguin.
MULHOUSE,	Perrin.
NANTES,	Mazeau.
—	Libaros.
NANCY,	Thomas et Pierron.
—	Vagner.
ORLÉANS,	Blanchard.
POITIERS,	Bonamy.
REIMS,	Raive.
RENNES,	Hauvespre.
—	Thébault.
—	Verdier.
ROUEN,	Fleury.
TOULOUSE,	Ferrère.
—	Privat.
TOURS,	Cattier.

A L'ÉTRANGER

AMSTERDAM,	Van Langenhuysen.
BOIS-LE-DUC,	Rogaerts.
BREDA,	Van Vees.
BRUGES	Beyaert-Defoort.
BRUXELLES,	Goemaere.
DUBLIN,	Dowling.
FRIBOURG,	Herder.
GENÈVE,	Marc Mehling.
GÊNES,	Fassi-Como.
LIÉGE,	Spée Zelis
LEIPZIG,	Dürr.
LONDRES,	Burns et Lambert
LOUVAIN,	Peeters.
—	Desbarax.
MADRID,	Bailly-Baillière.
—	Poupart.
MILAN,	Besozzi.
ROME,	Merle.
SAINT PÉTERSBOURG,	Wolff.
TURIN,	Marietti.
VIENNE,	Gérold et fils.

Clichy. — Impr. M. Loignon, P. Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

TRAITÉ

DU

SAINT-ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

DIVINITÉ DU SAINT-ESPRIT.

Existence de Dieu. — Preuves et nécessité de ce dogme. — Dieu, c'est la Trinité. — Prouver le dogme de la Trinité, c'est prouver la divinité du Saint-Esprit. — Développements. — Preuves indirectes de la Trinité : la notion de l'être, les créatures matérielles et les créatures raisonnables. — Nécessité et influence de ce dogme.

Dieu, la Trinité, la divinité du Saint-Esprit ! Dans la langue de la révélation comme dans la foi des peuples, ces trois vérités sont tellement unies, que la certitude de la première implique la certitude des deux autres. Or, Dieu existe avec tous les attributs qu'adore le genre humain.

Avant tous les siècles, par delà tous les mondes, il est UN ÊTRE personnel, éternel, infini, immuable, qui est à lui-même son principe et sa félicité. Être toujours fécond, il est la vie de toutes les vies, le centre de tous les mouvements, le commencement et la fin de tout ce qui est. Comme l'Océan contient la goutte d'eau dans son immensité, il enveloppe dans son sein

l'univers et ses créations multiples. Il est au dedans et au dehors ; il est loin, il est près : il est partout. Dans l'astre qui brille au front des cieux, il y est. Dans l'air qui me fait vivre, il y est. Dans la chaleur qui m'anime et dans l'eau qui me désaltère ; dans le souffle de la brise et dans le mugissement des vagues ; dans la fleur qui me réjouit et dans l'animal qui me sert ; dans l'esprit et dans la matière ; dans le berceau et dans la tombe ; dans l'atome et dans l'immensité ; dans le bruit et dans le silence : il y est. Lui toujours, lui partout.

Il entend tout : et la musique harmonieuse des célestes sphères, et les chants joyeux de l'alouette, et le bourdonnement de l'abeille, et le rugissement du lion, et le pas de la fourmi, et le bruit de la feuille agitée, et la respiration de l'homme, et la prière du juste, et les blasphèmes du méchant.

Il voit tout : et le soleil étincelant aux regards de l'univers, et l'insecte caché sous l'herbe, et le vermisseau enseveli sous l'écorce de l'arbre, et l'imperceptible infusoire perdu dans les abîmes de l'Océan. Il voit et le jeu varié de leurs muscles, et la circulation de leur sang, et les pensées de mon esprit, et les battements de mon cœur, et les besoins du petit oiseau qui demande sa pâture, et les vœux solitaires du faible, et les larmes de l'opprimé.

Il gouverne tout : et l'innombrable armée des cieux, et les saisons, et les vents, et les tempêtes, et les siècles, et les peuples, et les passions humaines, et les puissances des ténèbres, et les créatures privées de raison, et les êtres doués d'intelligence Il nourrit, il réchauffe, il loge, il habille, il protége, il conserve tout ce qui respire ; car tout ce qui respire ne respire que par lui et ne doit respirer que pour lui.

Source éternelle du vrai, règle immuable du bien, il donne à l'homme la lumière pour le connaître, la force pour l'accomplir. Dans son infaillible balance, il pèse les actions des rois et des sujets, des particuliers et des peuples. Rémunérateur suprême de la vertu et vengeur incorruptible du vice, il cite à son tribunal le faible et le puissant, et le juste qui l'adore et l'impie qui l'outrage. Aux uns des châtiments sans miséricorde et sans espoir, aux autres une félicité sans mélange et sans fin.

Être au-dessus de tous les êtres, créateur et modérateur de l'univers, tout proclame votre existence : et les magnificences du ciel, et l'éblouissante parure de la terre, et l'obéissance filiale des flots irrités, et les vertus de l'homme de bien, et les châtiments du coupable, et la démence même de l'athée. Ce qui parle vous loue par ses acclamations ; ce qui est muet, par son silence. Tout révère votre majesté, et la nature vivante, et la nature morte. A vous s'adressent toutes les douleurs ; vers vous s'élèvent toutes les prières. Créateur, conservateur, modérateur, père, juge, rémunérateur et vengeur, tous les noms de puissance, de sagesse, d'amour, d'indépendance et de justice, vous sont donnés : tous vous conviennent, et cependant aucun ne saurait vous nommer. Être au-dessus de tous les êtres, ce nom est le seul qui ne soit pas indigne de vous : EGO SUM QUI SUM.

Un être au-dessus de tous les êtres, un Dieu auteur et régulateur suprême du monde et des siècles, tel est le dogme fondamental que proclame l'univers et devant lequel se sont inclinées, le front dans la poussière, toutes les générations qui, depuis six mille ans, ont passé sur la face du globe. Contre ce fait, sur lequel repose, comme l'édifice sur sa base, la foi du genre humain, que prouvent et que peuvent les

dénégations de l'athée? Ce qu'elles prouvent? ce que prouve une voix discordante dans un vaste concert. On la fait taire ou elle revient à l'unisson, et, sans elle ou avec elle, le concert continue. Ce qu'elles peuvent? ce que peut le faible trait, décoché en passant par l'Arabe fugitif, contre la pyramide du désert. L'Arabe disparaît, et la pyramide demeure.

A son tour, que nous veut la philosophie rationaliste avec son dieu de fabrique humaine, son dieu soliveau, son dieu néant? Être de raison ou plutôt de déraison, dieu impersonnel, sourd, muet, indifférent aux œuvres et aux besoins de ses créatures; produit variable de la pensée individuelle : non, tel n'est pas, tel ne fut à aucune époque et sous aucun climat, le Dieu du genre humain. Son histoire en témoig e. « Jamais, dit un homme qui la connut à fond, jamais les nations ne tombèrent si bas dans le culte des idoles, qu'elles aient perdu la connaissance, plus ou moins explicite, d'un seul vrai Dieu, Créateur de toutes choses (1). »

Le dogme de l'unité de Dieu n'est pas vrai seulement parce qu'il a autant de témoins qu'il y a d'astres dans le firmament et de brins d'herbe sur la terre, il est encore vrai parce qu'il est nécessaire. Ce qu'est le soleil dans le monde physique, Dieu l'est à tous égards, et plus encore, dans le monde moral. Qu'au lieu de continuer à verser sur le globe ses torrents de lumière et de chaleur, le soleil vienne tout à coup à s'éteindre : imaginez ce que devient la nature. A l'instant, la végétation s'arrête; les fleuves et les mers

(1) Gentes non usque adeo ad falsos deos esse delapsas, ut opinionem amitterent unius veri Dei, *ex quo est omnis qualiscumque natura*. *S. Aug., contra Faust.*, lib. XX, n. 19; *Id., Lactant., De errore.*

deviennent des plaines de glace ; la terre se durcit comme le rocher ; tous les animaux malfaisants, que la lumière enchaîne dans leurs antres ténèbreux, sortent de leurs repaires et s'appellent au carnage ; le trouble et l'épouvante s'emparent de l'homme, partout règne la confusion, le désespoir, la mort : quelques jours suffisent pour ramener le monde au chaos.

Que Dieu, soleil nécessaire des intelligences, vienne à disparaître. Aussitôt la vie morale s'éteint. Toutes les notions du bien et du mal s'effacent ; l'erreur et la vérité, le juste et l'injuste, se confondent dans le droit du plus fort. Au milieu de ces ténèbres, toutes les hideuses cupidités, assoupies dans le cœur de l'homme se réveillent, et, sans crainte comme sans remords, se disputent les lambeaux mutilés des fortunes, des cités et des empires ; la guerre est partout, la guerre de tous contre tous, et le monde n'est plus qu'une caverne de voleurs et d'assassins.

Ce spectacle, l'œil de l'homme ne l'a jamais vu, pas plus qu'il n'a vu l'univers sans l'astre qui le vivifie. Mais ce qu'il a vu, c'est un monde où, semblable au soleil voilé par d'épais nuages, l'idée de Dieu ne jetait plus qu'une lueur incertaine. Au travers des ténèbres dans lesquelles ils s'étaient volontairement ensevelis, les peuples païens n'apercevaient qu'indistinctement l'unité incommunicable de la divine essence. Parce que le flambeau qui devait la diriger vacillait au vent des passions, des intérêts et des opinions, leur marche intellectuelle et morale fut tour à tour chancelante, absurde, rétrograde : les dieux égaraient l'homme.

Des tâtonnements éternels sur les questions les plus importantes et les plus simples, des superstitions grossières et cruelles, des systèmes creux ou immoraux, condamnèrent le genre humain au bagne,

vingt fois séculaire, de l'idolâtrie. Là, gisent encore enchaînées les nations modernes, éloignées des zones bénies sur lesquelles rayonne de tout son éclat le dogme tutélaire de l'unité divine. Il n'en peut être autrement : entre l'homme et le mal, il n'y a qu'une barrière, Dieu ; Dieu connu, Dieu respecté. Otez Dieu, l'homme, sans frein et sans règle, devient une bête féroce, qui descend avec délices jusqu'aux combats de gladiateurs et aux festins de chair humaine.

Par la raison contraire, veut-on empêcher l'homme de tomber dans l'abîme de la dégradation et du malheur? S'il y est enseveli, veut-on l'en retirer et le conduire au plus haut degré de lumière, de vertu et de félicité? Trève de discours, trève de combinaisons et de systèmes : un mot suffit. Dites au grand malade : Il y a un Dieu ; lève-toi et marche en sa présence. Que le genre humain prenne ce mot au sérieux, en sorte que le dogme souverain de l'unité divine, pèse de tout son poids sur les esprits et sur les volontés, et le malade est guéri. Dieu règne ; et l'homme est éclairé de la seule lumière qui ne soit pas trompeuse ; il est vertueux de la seule vertu qui ne soit pas un masque ; il est heureux du seul bonheur qui ne soit pas une déception ; il est libre de la seule liberté qui ne soit ni une honte, ni un crime, ni un mensonge(1). Nous le répétons, avec ce seul mot : Il y a un Dieu, le monde sera guéri ; sinon, non.

Un jour ce mot fut dit sur le genre humain, gangrené de paganisme, dit partout, dit avec une autorité souveraine, et le grand Lazare se leva de sa couche douloureuse, et il couvrit de ses baisers brûlants la main qui l'avait sauvé. Philosophes, politiques, sénat,

(1) Ambula coram me et esto perfectus. *Gen.*, XVII, 1.

aréopage, vous tous qui vous donniez, qui vous donnez encore pour les guérisseurs des nations, cette main ne fut pas la vôtre; elle ne la sera jamais. Chaque jour encore, ce mot souverain est prononcé, en Europe, sur quelque âme malade; dans les îles lointaines de l'Océanie, sur quelque peuplade anthropophage; et, de près comme au loin, il produit sous nos yeux le miraculeux effet qu'il produisit il y a dix-huit cents ans. Telle est, constatée par la raison et par l'histoire, la puissance salutaire, par conséquent la vérité du dogme de l'unité de Dieu.

Mais qu'est-ce que Dieu? Dieu, c'est le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, trois personnes distinctes dans une seule et même divinité. En d'autres termes, Dieu c'est la Trinité; Il ne peut être autre chose. Interrogé sur ce qu'il est, Dieu lui-même a répondu: *Je suis Celui qui suis;* je suis l'Être, l'Être absolu, l'Être sans qualification (1). Or, l'être absolu possède nécessairement tout ce qui constitue l'être, et il le possède dans toute sa perfection. Trois choses constituent l'être: la mesure, le nombre, le poids (2).

Dans les êtres matériels, la mesure, c'est le fond ou la substance; le nombre, c'est la figure qui modifie la substance; le poids, c'est le lien qui unit la substance à la figure, et entre elles toutes les parties de l'être. Cherchez dans toute la nature, du cèdre au brin d'herbe, de l'éléphant à la mite, de la montagne au grain de sable, vous ne trouverez pas un seul être qui ne réunisse ces trois choses. Elles sont tellement essentielles, qu'une de moins, l'être ne peut exister, ni même se concevoir. Ainsi, ôtez la substance,

(1) Ego sum qui sum. *Exod.*, III, 14.

(2) Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti. *Sap.* XI, 21.

qu'avez-vous? le néant; la figure? le néant; le lien? le néant (1).

La mesure, le nombre et le poids ne sont dans les créatures, que parce que Dieu les y a mis. Dieu ne les y a mis, que parce qu'il les possède, c'est-à-dire parce qu'il est lui-même mesure, nombre et poids (2). Comme nous l'avons vu du dogme de l'unité de Dieu, la Trinité a donc autant de témoins qu'il y a dans l'univers de créatures inanimées, d'astres au firmament, d'atomes dans l'air et de brins d'herbe sur la terre : c'est la pensée des plus grands génies.

« Dans toutes les créatures, dit saint Augustin, apparaît le vestige de la Trinité. Chaque ouvrage du divin artisan présente trois choses : l'*unité*, la *beauté*, l'*ordre*. Tout être est un, comme la nature des corps et l'essence des âmes. Cette unité revêt une forme quelconque, comme les figures ou les qualités des corps, les doctrines ou les talents des âmes. Cette unité et cette forme ont entre elles des rapports et sont dans un ordre quelconque. Ainsi, dans les corps, la pesanteur et la position ; dans les âmes, l'amour et le plaisir. Dès lors, puisqu'il est impossible de ne pas entrevoir le Créateur dans le miroir des créatures, nous sommes conduits à connaître la Trinité, dont chaque créature présente un vestige plus ou moins éclatant. En effet, dans cette sublime Trinité est l'origine de tous les êtres, la parfaite beauté, le suprême amour (3). »

(1) Mensura omni rei modum præfigit, et numerus omni rei speciem præbet, et pondus omnem rem ad quietem et stabilitatem trahit. *S. Aug., De Gen. ad Litt.*, lib. IV, c. III.

(2) Hæc tria : modus, species et ordo, tanquam generalia bona sunt in rebus a Deo factis. Et ita hæc tria ubi magna sunt, magna bona sunt; ubi parva, parva bona sunt; ubi nulla, nullum bonum est. *S. Aug., Lib. de natur. boni*, c. III.

(3) Trinitatis vestigium in creaturis apparet. Lib. VI, *De Trinit.*,

Trinité! voilà, suivant Lactance, saint Athanase, saint Denys d'Alexandrie, Tertullien (1), le dogme que proclame incessamment, à ceux qui ont des yeux pour entendre, l'universalité des êtres. Les plus nobles le répètent d'une voix plus sonore. Serait-il juste qu'il en fût autrement? Ne doivent-ils pas un hommage particulier à l'auguste mystère dont le vestige plus éclatant, marqué sur leur front, est la raison même et la mesure de leur noblesse? Ainsi, le soleil, l'arbre, la source sont des prédicateurs éloquents de la Trinité. Dans l'unité de la même essence, ils nous montrent, l'un : le foyer, le rayon et la chaleur, l'autre : la racine, le tronc et les branches; le troisième : le réservoir, l'écoulement et le fleuve (2).

Expliquant la doctrine des Pères : « Dans chaque créature, ajoute l'Ange de l'école, se trouvent des choses qui se rapportent nécessairement aux personnes divines, comme à leur cause. En effet, chaque créature a son être propre, sa forme, son ordre ou son poids. Or, en tant que substance créée, elle représente la cause et le principe, et démontre la personne du Père, qui est le principe sans principe. En tant qu'elle a une forme, elle représente le Verbe, comme

c. x, ad fin. — Hæc igitur omnia quæ arte divina facta sunt, unitatem quamdam in se ostendunt, et speciem, et ordinem. Quidquid enim horum est, et unum aliquid est, sicut sunt naturæ corporum, et ingenia animarum; et aliqua specie formatur, sicut sunt figuræ vel qualitates corporum, ac doctrinæ vel artes animarum; et ordinem aliquem petit aut tenet, sicut sunt pondera vel collocationes corporum, atque amores aut delectationes animarum. Oportet igitur ut Creatorem, per ea quæ facta sunt, intellectum conspicientes, Trinitatem intelligamus, cujus in creatura, quomodo dignum est, apparet vestigium. In illa enim Trinitate, summa origo est rerum omnium, et perfectissima pulchritudo, et beatissima delectatio. *Id.*, *De Trinit.*, lib. VI, n. 12. T. VIII, p. 1300, édit. Paris.

(1) Voir *Vitass.*, *De Trinit. quæst.*, I. art. 1.

(2) *Id.*, *id.*

forme de l'ouvrage conçue par l'ouvrier. En tant qu'elle a l'ordre ou le poids, elle représente le Saint-Esprit, comme amour, unissant les êtres entre eux et procédant de la volonté créatrice. A cela se rapportent la mesure, le nombre et le poids : la mesure à la substance de l'être ; le nombre, à la forme ; le poids, à l'ordre (1). »

Si les créatures inanimées, qui sont les dernières dans l'échelle des êtres, présentent le vestige de la Trinité, il est évident que ce vestige doit briller avec plus d'éclat dans les créatures d'un ordre supérieur. Que dis-je ? ce n'est pas seulement le vestige que nous trouverons, c'est l'image. « Tout effet, continue saint Thomas, représente sa cause en partie, mais de manières différentes. Certain effet représente seulement la causalité de la cause, sans indication de la forme. C'est ainsi que la fumée représente le feu. Une telle représentation s'appelle représentation par *vestige*. C'est avec ra son, car le vestige prouve qu'un être a passé par là ; mais il ne dit pas quel il est. Certain effet représente la cause quant à la ressemblance. Ainsi le feu engendré représente le feu générateur, la statue de Mercure, Mercure. Cette représentation s'appelle représentation par *image*.

(1) In creaturis omnibus invenitur repræsentatio Trinitatis per modum vestigii ; in quantum, in qualibet creatura inveniuntur aliqua quæ necesse est reducere in divinas personas, sicut in causam. Quælibet enim creatura subsistit in suo esse, et habet formam per quam determinatur ad speciem, et habet ordinem ad aliquid aliud. Secundum igitur quod est quædam substantia creata, repræsentat causam et principium ; et sic demonstrat personam Patris, qui est principium non de principio. Secundum autem quod habet quamdam formam et speciem, repræsentat Verbum, secundum quod forma artificiati est ex conceptione artificis. Secundum autem quod habet ordinem, repræsentat Spiritum sanctum, in quantum est amor ; quia ordo effectus ad aliquid alterum, est ex voluntate Creantis... et ad hæc etiam reducuntur illa tria, numerus, pondus, mensura. Nam mensura refertur ad substantiam rei limitatam suis prin-

« Or, les processions des personnes divines se considèrent suivant les actes de l'intellect et de la volonté. En effet, le Fils procède comme la parole de l'intellect ; le Saint-Esprit, comme l'amour de la volonté. Il en résulte que, dans les créatures raisonnables, douées d'intellect et de volonté, se trouve la représentation de la Trinité par forme d'image, puisqu'on trouve en elles le Verbe conçu et l'amour procédant (1). » Il en résulte encore que le dogme de la Trinité a autant de miroirs qu'il y a d'anges dans le ciel, de démons dans l'enfer, et d'hommes venus ou à venir sur la terre, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin.

En résumé, ce qui, dans les créatures inanimées, est mesure, nombre et poids, s'appelle dans les créatures raisonnables puissance, sagesse, amour ; et en Dieu, Père ou puissance, Fils ou sagesse, Saint-Esprit ou amour mutuel du Père et du Fils. Ces trois choses ; puissance, sagesse, amour, sont tellement essentielles en Dieu, qu'une de moins, Dieu n'est pas et ne peut pas même se concevoir. Si vous lui ôtez la puissance, qu'avez-vous? Le néant. La sagesse? le néant. L'amour (2)? le néant? Nous avons ajouté que Dieu possède les trois conditions essentielles de l'être dans toute leur perfection. Or, dans l'être proprement dit, la perfection de ces conditions, c'est d'être *réelles, substantielles, subsistantes par elles-mêmes;* en un mot, de vraies *hypostases* ou *personnes distinctes.*

En attendant les preuves directes du dogme de la Trinité, cela soit dit, non pour *démontrer* ce qui est

cipiis, numerus ad speciem, pondus ad ordinem. I. p., q. XLV, art. 7, *cor.*

(1) I p., q. XLV, art. 7, *cor.*

(2) De là, le mot de saint Jérôme : Sans le Saint-Esprit, le mystère de la Trinité est incomplet : Absque enim Spiritu sancto, imperfectum est mysterium Trinitatis. *Ad Hedibiam*, opp. t. IV, p. 189.

indémontrable, mais pour *montrer* que l'auguste mystère n'a rien de contraire à la raison, et que même la vraie philosophie en soupçonne l'existence, avant d'en avoir la certitude (1). Ainsi Dieu l'a voulu. Et pourquoi? D'une part, afin de ne jamais se laisser sans témoignage, en imprimant ses vestiges ou son image dans toutes les créatures; d'autre part, afin de donner aux hommes, et spécialement aux nations chrétiennes, le moyen d'atteindre leur perfection, en prenant pour modèle la Puissance infinie, la Sagesse infinie, l'Amour infini.

En effet, si le dogme de l'unité de Dieu fut le soleil du monde judaïque, le dogme de la Trinité est le soleil du monde évangélique. Or, ce qu'est la rose en bouton à la rose épanouie, le dogme de l'unité de Dieu l'est au dogme de la Trinité. Marcher en la présence d'un Dieu en trois personnes, clairement connu, est donc pour les peuples chrétiens la loi de leur être et la condition de leur supériorité.

C'est la loi de leur être. Viennent-ils à l'oublier ou à la méconnaître? sur-le-champ ils tombent des hauteurs lumineuses du Calvaire, et, rétrogradant de quarante siècles, ils se replongent dans les ténèbres du Sinaï. Là, ne s'arrête pas leur chute. Un peuple chrétien ne peut cesser de l'être, sans descendre au-dessous du juif, au-dessous du mahométan, sans devenir une race dégradée qui n'a pas de nom dans la langue humaine.

C'est la condition de leur supériorité. La perfection intellectuelle et morale d'une société, est toujours en raison directe de la notion qu'elle a de Dieu. Autant la

(1) Repræsentatio vestigii attenditur secundum appropriata; per quem modum ex creaturis in Trinitatem divinarum personarum veniri potest. *S. Th., ibid.*, ad 1.

connaissance claire de l'unité divine éleva les enfants d'Israël au-dessus des nations païennes, autant la révélation de la Trinité élève les peuples chrétiens au-dessus du peuple juif. Que les sociétés baptisées le sachent ou qu'elles l'ignorent, qu'elles le croient ou qu'elles le nient, c'est dans les profondeurs de ce dogme éternellement fécond, que se trouve la source cachée de leur supériorité, sous tous les rapports. La Trinité est le pivot du christianisme, par conséquent, la première assise des sociétés, nées du christianisme. Otez ce dogme, et l'incarnation du Verbe n'est plus qu'une chimère ; la rédemption du monde, une chimère ; l'effusion du Saint-Esprit, une chimère ; la communication de la grâce, une chimère ; les sacrements, une chimère ; le christianisme tout entier, une chimère ; et la société, une ruine (1).

(1) Trinitatis fides per quam subsistit omnis Ecclesia. *Orig., homil.* IX *in Exod.*, n. 3. — De mysterio agimus, quod fidei nostræ præcipuum caput est, et totius christianæ religionis fundamentum. Hoc sublato, jam nulla esset Verbi incarnatio, nulla Christi satisfactio, nulla hominum redemptio, nulla Spiritus sancti effusio, nulla gratiarum largitio, nulla sacramentorum efficacia : totum rueret salutis opus. *Lieberm., Instit. theolog.*, t. III, p. 123.

CHAPITRE II

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Preuves directes de la Trinité : la Bible. — Le monde, l'homme, le chrétien : trois créations qui révèlent le mystère de la Trinité. — Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux : formule de la création du monde physique. — Explication de saint Augustin. — Faisons l'homme à notre image : formule de la création de l'homme. — Explication de saint Thomas, de saint Chrysostôme, de saint Augustin, de Bossuet. — Manifestations multiples de la Trinité. — Passage de M. Drach. — Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : formule de la création du chrétien. — Explication. — Autant de preuves de la Trinité, autant de preuves de la divinité du Saint-Esprit.

Voir l'auguste Trinité dans le miroir des créatures, n'est pas plus une illusion que de reconnaître l'arbre à ses fruits ou l'ouvrier dans son ouvrage. Aussi, les aperçus et les raisonnements des grands génies que nous venons de citer, sont confirmés authentiquement par le Créateur lui-même. Trois chefs-d'œuvre résument, à nos yeux, son œuvre extérieure : le monde matériel, l'homme, le chrétien. Or, comme le fabricant marque de son empreinte chaque produit de son industrie et donne ainsi son adresse au public ; Dieu lui-même nous dit qu'il s'est gravé en caractères ineffaçables sur chacun de ses chefs-d'œuvre, de manière à se déclarer l'auteur de tous les êtres et se manifester

à quiconque possède des yeux pour voir et un esprit pour comprendre.

« Je ne rougis point de l'Évangile, dit saint Paul, parce qu'il est la vertu de Dieu, pour sauver ceux qui croient. C'est là aussi que nous est révélée la colère de Dieu, qui éclatera du ciel contre toute l'impiété et l'injustice de ces hommes, qui retiennent injustement la vérité de Dieu ; car ce qu'on peut connaître de Dieu leur est connu : Dieu lui-même le leur a manifesté. En effet, les choses qui sont invisibles en lui, ainsi que son éternelle puissance et sa divinité, sont devenues visibles dans le miroir de la création, de telle sorte qu'ils sont inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu (1). »

Voulons-nous voir combien est légitime cette colère inspirée contre les négateurs ou les contempteurs de la Trinité? étudions la conduite de Dieu lui-même. Il veut que son premier organe, Moïse, commence l'histoire du monde par la révélation de la Trinité créatrice. « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux (2). » Sur quoi le plus autorisé, comme le plus profond des interprètes, saint Augustin, s'exprime ainsi : « Au moment même où la création en bloc fut appelée du néant, sous le nom de ciel et de terre, pour indiquer ce qui devait être fait, la Trinité du Créateur est insinuée. L'Écriture dit : *Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre.* Or, sous le nom de Dieu, nous comprenons le Père ; sous le nom de Principe, le Fils, qui n'est pas principe pour le Père, mais pour toutes les créatures. Lorsque l'Écriture ajoute : *Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux*, nous avons la révéla-

(1) *Ad Rom.*, I, 16-21.
(2) *Gen.*, I, 1, 2.

tion complète de la Trinité ; car ce mot indique la puissance souveraine du Saint-Esprit (1). »

Non contente de s'être révélée dans la création de la masse matérielle, la Trinité se révèle à chaque ouvrage particulier qn'elle en tire. C'est encore la pensée du grand évêque d'Hippone : « Dans la manipulation et le perfectionnement de la matière, pour en former des créatures distinctes, la même Trinité s'insinue. Dans ces mots : *Dieu dit*, nous avons le Verbe ou la parole, et le Générateur du Verbe ; et dans ceux-ci : *Dieu vit que cela était bon*, nous avons la Bonté infinie, le Saint-Esprit, par qui seul plaît à Dieu tout ce qui lui plaît (2). » Or, les mêmes paroles reviennent sept fois dans l'œuvre de la création ; c'est donc sept fois la proclamation du dogme de la Trinité ; sept fois l'affirmation divine que le monde matériel, dans son ensemble et dans chacune de ses parties, porte le cachet de son auteur.

Écoutons un autre commentateur, également remarquable par la pureté de son cœur et par la solidité de sa science : « Le livre qui contient l'origine des choses, dit l'abbé Rupert, commence par ces mots :

(1) Ut quemadmodum in ipso exordio inchoatæ creaturæ, quæ cœli et terræ nomine, propter id quod de illa perficiendum erat, commemorata est, Trinitas insinuatur Creatoris (nam dicente Scriptura : *In principio fecit Deus cœlum et terram ;* intelligimus Patrem in Dei nomine, et Filium in Principii nomine, qui non Patri, sed per seipsum creatæ primitus ac potissimum spirituali creaturæ, et consequenter etiam universæ creaturæ principium est : dicente autem Scriptura : *Et Spiritus Dei ferebatur super aquas*, completam commemorationem Trinitatis agnoscimus) ; ita, e'c... Non enim loco, sed omnia superante ac præcellente potentia (superferebatur). *De Gen., ad Litt.*, lib. I, n. 12 et 13.

(2) Ita et in conversione atque perfectione creaturæ, ut rerum species digerantur, eadem Trinitas insinuatur : Verbum Dei scilicet, et Verbi Generator, cum dicitur : *Dixit Deus ;* et sancta Bonitas, in qua Deo placet quidquid ei pro suæ naturæ modulo perfectum placet, cum dicitur : *Vidit Deus, quia bonum est. Ibid.*, n. 12.

Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. Puisque la création elle-même est le commencement du monde, pourquoi est-il dit : *Au commencement Dieu créa ?* C'est la même chose que s'il était dit : Au commencement il commença. Si on le prend ici dans le sens vulgaire, le mot commencement forme une tautologie ridicule. On est donc bien fondé à le prendre pour un nom propre du Fils. Lui-même le veut ainsi, puisque, interrogé par les Juifs qui lui disaient : *Qui êtes-vous?* il répondit : *Je suis le Commencement ou le Principe, moi qui vous parle.*

En effet, c'est vraiment dans le Principe que Dieu créa le ciel et la terre, *puisque toutes choses ont été faites par Lui.* L'Écriture elle-même confirme cette interprétation, lorsqu'elle dit ailleurs : *Vous avez fait toutes choses par la Sagesse.* Or, cette sagesse n'est autre que le Verbe-Dieu qui, comme nous venons de le voir, s'appelle lui-même le Principe.

Et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. La matière existe, mais elle est informe; il faut lui donner la vie et la beauté. L'Esprit de Dieu fait pour elle, ce que l'oiseau, par sa chaleur, fait sur le petit renfermé dans l'œuf : il l'échauffe, il l'anime, il le vivifie, il en fait un être doué de toutes ses perfections. Quel pensez-vous qu'est cet Esprit de Dieu, sinon l'Amour même de Dieu, Amour, non d'affection, mais Amour substantiel, vie et vertu vivante, demeurant dans le Père et dans le Fils, procédant de l'un et de l'autre et consubstantiel à l'un et à l'autre (1)?

Or, il se portait sur les eaux, par conséquent sur la terre renfermée dans leur sein, parce que le Créateur était attiré par un immense amour vers sa créa-

(1) Corn. a Lapid. *in hunc loc.*

ture ; et, ne pouvant être lui-même ce qu'il avait créé, il voulait en tirer des êtres capables de s'unir à lui. Cette Bonté, cet Amour du Créateur, c'est le Saint-Esprit lui-même. « En tête du Livre des livres, est donc splendidement inscrit le dogme de la Trinité créatrice. Dans le nom de Dieu nous voyons le Père ; dans le nom du Principe, le Fils; dans celui qui est porté sur les eaux, le Saint-Esprit (1). »

Comme preuve de cette interprétation si nette et si autorisée, les interprètes les plus habiles dans la langue hébraïque font valoir l'anomalie grammaticale du texte hébreu. Littéralement il doit se traduire : *dans le principe les Dieux créa*. Pourquoi cette forme étrange ? Parce que la pensée doit l'emporter sur les mots, et que devant la volonté souveraine de Celui qui, dans la première parole inspirée de son premier organe, veut révéler sa divine essence, doivent fléchir toutes les lois de la grammaire. *Elohim*, les dieux, au pluriel, indique en Dieu la pluralité des personnes; comme l'unité d'essence est indiquée par le verbe singulier *Bara,* créa (2).

L'histoire de la création du monde matériel commence donc par la révélation du dogme de la Trinité. De la même manière commence l'histoire de la création de l'homme. *Faisons l'homme à notre image et ressemblance*, dit le Créateur (3) ; et le divin ouvrier se burine lui-même en caractères indélébiles,

(1) Igitur in capite libri splendide demonstratur Creatricis præsentia Trinitatis. Etenim in nomine Dei, Pater : in nomine Principii, Filius intelligitur; et qui super aquas fertur, ipse est Spiritus sanctus. *De Trinit. et operib. ejus,* lib. XLII; *in Gen.,* lib. I, c. III et IX.

(2) Elohim plurale innuit in Deo pluralitem personarum, sicut unitas essentiæ innuitur per verbum singulare *Bara,* id est creavit. Ita Lyran. Burgens. Galatin. Eugubin ; Catharin., etc. — *Vid. Corn. a Lapid. In Gen.*, I, 1.

(3) *Gen.*, I, 26.

jusque dans l'essence de cette nouvelle créature.

Remarquons d'abord la profondeur du langage biblique : ces deux mots *image* et *ressemblance* ne sont pas une répétition inutile. L'un est le préambule de l'autre. Tous deux réunis révèlent à l'homme et ses rapports avec Dieu et le but de sa vie.

Au Père de la race humaine et à chacun de ses descendants, ils disent : « Doué de la triple faculté de te souvenir, de connaître et d'aimer, tu es fait à l'image du Dieu Trinité. Cette image est empreinte jusque dans les profondeurs de ton être. Juif, païen, catholique, hérétique, juste ou pécheur, qui que tu sois et quoi que tu fasses, tant qu'il sera vrai que tu es homme, il sera vrai que tu es l'image de Dieu. Damné, tu la porteras dans l'enfer, et les flammes éternelles la brûleront sans la détruire (1). »

« La conserver n'est pas le but de ta vie ; c'est de la perfectionner, jusqu'à former en toi la ressemblance avec Dieu. Telle est la loi de ton être et la condition de ton bonheur. Pécheur, tu perds cette ressemblance ; juste sur la terre, tu l'as, mais imparfaite ; saint dans le ciel, tu la posséderas dans sa perfection. Alors, et alors seulement, tu pourras dire : J'ai atteint le but de ma création ; je suis semblable à Dieu (2). »

Si nulle doctrine n'est plus lumineuse, nulle n'est plus certaine. « A l'image de Dieu imprimée dans

(1) Imago siquidem in gehenna uri poterit, non exuri; ardere, sed non deleri. Similitudo non sic; sed aut manet in bono; aut si peccaverit anima, mutatur miserabiliter jumentis insipientibus similata. *S. Bern., Ser.* I *de Annuntiat.*

(2) Imaginem Dei semper diximus permanere in mente; sive hæc imago Dei sit obsoleta, ut pene nulla sit, ut in his qui non habent usum rationis; sive sit obscura atque deformis, ut in peccatoribus; sive sit clara et pulchra, ut in justis. *S. Th.*, I p., q. XCIII, art. 8, ad 3.

mon âme, dit saint Basile, je dois l'usage de la raison; à la grâce d'être chrétien, la ressemblance avec Dieu (1). » Et saint Jérôme : « Il faut remarquer que l'image seulement est faite en nous par la création; la ressemblance, par le baptême (2). » Et saint Chrysostôme : « Dieu dit *image*, à cause de l'empire de l'homme sur toutes les créatures; *ressemblance*, afin que dans la mesure de nos forces nous nous rendions semblables à Dieu par la mansuétude, par la douceur, par la vertu, suivant le précepte de Jésus-Christ lui-même : *Soyez semblables à votre Père qui est dans les cieux* (3). »

Magnifique labeur, dont saint Jean fait briller à nos yeux le complément éternel, quand il écrit : *Bien-aimés, maintenant nous sommes les enfants de Dieu ; mais on ne sait encore ce que nous serons. Nous savons seulement que, lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables* (4).

Mais en quoi consiste cette image de la Trinité que nous portons en nous-mêmes ? Au nom de tous, laissons parler deux grands maîtres de la doctrine : saint Augustin et Bossuet. « En nous occupant de la création, dit le premier, nous avons, autant qu'il dépendait de nous, averti ceux qui cherchent la raison des

(1) Per imaginem animæ impressam meæ, obtinui rationis usum; verum christianus effectus utique similis efficior Deo. *S. Basil., homil.* x *in hexæm.*

(2) Notandum est quod imago tunc (in creatione) facta sit tantum, similitudo in baptismate compleatur. *S. Hier., in illud Ezech.*, c. xxvii, *In signaculum.*

(3) Imaginem dixit ob principatus rationem; similitudinem, ut pro viribus humanis similes fiamus Deo; mansuetudine, inquam, lenitate et virtutis ratione Deo similes efficiamur, ut et Christus dicit : *Similes estote Patri vestro qui est in cœlis. S. Chrysost., in cap.* i *Gen*, *homil.* ix, n. 3.

(4) *Joan.*, c. iii, 2.

choses, d'appliquer toute la force de leur esprit à considérer les perfections invisibles de Dieu, dans ses œuvres extérieures, et principalement dans la créature raisonnable, qui a été faite à l'image de Dieu. Là, comme dans un miroir, ils verront, s'il sont capables de voir, la Trinité divine dans nos trois facultés : la *mémoire*, l'*intelligence* et la *volonté*.

« Quiconque distingue clairement ces trois choses, gravées dans son âme par la main du Créateur, et qui remarque combien il est grand de voir dans cette âme créée, la nature immuable de Dieu *rappelée, vue, aimée;* car on se souvient par la mémoire, on voit par l'intelligence, on aime par la charité : celui-là, sans contredit, trouve en lui-même l'image de la Trinité. Trinité souveraine, objet éternel de la mémoire, de l'intelligence et de l'amour, que la vie tout entière doit avoir pour but de rappeler, de contempler et d'aimer (1). »

Après l'évêque d'Hippone, écoutons l'évêque de Meaux. Retraçant à l'homme l'image auguste qu'il porte en lui-même et le conjurant d'en faire l'objet continuel de son imitation : « Cette Trinité, dit Bossuet, incréée, souveraine, toute-puissante, incompréhensible, afin de nous donner quelque idée de sa perfection infinie, a fait une Trinité créée sur la terre... Si vous voulez savoir quelle est cette Trinité créée dont je parle, rentrez en vous-mêmes, et vous la verrez; c'est votre âme.

« En effet, comme la Trinité très-auguste a une

(1) ... Per quod velut speculum, quantum possent, si possent, cernerent Trinitatem Deum, in nostra memoria, intelligentia, voluntate... ad quam summam Trinitatem reminiscendam, videndam, diligendam, ut eam recordetur, eam contempletur, ea delectetur totum debet referre quod vivit. *De Trinit.*, lib. XV, n. 39.

source et une fontaine de divinité, ainsi que parlent les Pères grecs, un trésor de vie et d'intelligence, que nous appelons le Père, où le Fils et le Saint-Esprit ne cessent jamais de puiser ; de même l'âme humaine a son trésor qui la rend féconde. Tout ce que les sens lui apportent du dehors, elle le ramasse au dedans ; elle en fait comme un réservoir que nous appelons la mémoire. Et de même que ce trésor infini, c'est-à-dire le Père éternel, contemplant ses propres richesses, produit son Verbe qui est son image ; ainsi l'âme raisonnable, pleine et enrichie de belles idées, produit cette parole intérieure que nous appelons la pensée, ou la conception, ou le discours, qui est la vive image des choses.

« Car ne sentons-nous pas, Chrétiens, que lorsque nous concevons quelque objet, nous nous en faisons nous-mêmes une peinture animée, que l'incomparable saint Augustin appelle le Fils de notre cœur : *Filius cordis nostri* (1). Enfin, comme, en produisant en nous cette image qui nous donne l'intelligence, nous nous plaisons à entendre, nous aimons par conséquent cette intelligence ; et ainsi de ce trésor qui est la *mémoire*, et de l'*intelligence* qu'elle produit, naît une troisième chose qu'on appelle *amour*, en laquelle sont terminées toutes les opérations de notre âme.

« Ainsi du *Père* qui est le trésor, et du *Fils* qui est la raison et l'intelligence, procède cet *Esprit infini*, qui est le terme de l'opération de l'un et de l'autre. Et comme le Père, ce trésor éternel, se communique sans s'épuiser ; ainsi ce trésor invisible et intérieur que notre âme renferme en son propre sein,

(1) *De Trinit.*, lib. IX, c. VII.

ne perd rien en se répandant : car notre mémoire ne s'épuise pas par les conceptions qu'elle enfante ; mais elle demeure toujours féconde, comme Dieu le Père est toujours fécond (1).

Et ailleurs : « Nous l'avons dit, la Trinité reluit magnifiquement dans la créature raisonnable. Semblable au Père, elle a l'être ; semblable au Fils, elle a l'intelligence ; semblable au Saint-Esprit, elle a l'amour. Semblable au Père et au Fils et au Saint-Esprit, elle a dans son être, dans son intelligence, dans son amour une même félicité et une même vie. Vous ne sauriez lui en rien ôter sans lui ôter tout. Heureuse créature et parfaitement semblable, si elle s'occupe uniquement de lui. Alors, parfaite dans son être, dans son intelligence, dans son amour, elle entend tout ce qu'elle est, elle aime tout ce quelle entend. Son être et ses opérations sont inséparables. Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligence et la vie de son amour. Elle ne dit, comme Dieu, qu'une parole qui comprend toute sa sagesse. Comme Dieu, elle ne produit qu'un seul amour, qui embrasse tout son bien. Et tout cela ne meurt point en elle.

« La grâce survient sur ce fond et relève la nature : la gloire lui est montrée et ajoute son complément à la grâce. Heureuse créature, encore un coup, si elle sait conserver son bonheur ! Homme, tu l'as perdu ! où s'égare ton intelligence? où se va noyer ton amour? Hélas ! hélas ! et sans fin hélas ! reviens à ton origine (2). »

Reviens ; et, si tu veux connaître ta dignité et le but de ton existence, ne regarde ni le ciel, ni la terre,

(1) *Serm. sur le myst. de la sainte Trinité*, t. IV, édit. 1846.
(2) *Élév. sur les myst.*, élév. VII, t. II, p. 247.

ni les astres, ni les éléments ni tout cet univers qui t'environne : regarde-toi, ô homme ! Écoute, non plus la voix qui sort des créatures, mais la voix qui vient de toi. Tu es toi-même le prédicateur de la Trinité. Partout où tu te portes, tu en portes l'image. Respecte-la, aime-la, copie-la, fais-toi à sa ressemblance : ton bonheur est à ce prix.

Dans les grands événements qui marquent la vie de l'homme primitif, la Trinité reparaît. Adam est tombé. « Voilà, disent les divines personnes, Adam devenu semblable à l'un de nous : *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis* (1). » Autant ces paroles sont claires, interprétées dans le sens catholique, autant elles sont absurdes, si elles n'indiquent pas la pluralité des personnes divines. Dans ce cas, elles présentent la signification suivante : voilà Adam devenu semblable à l'un de *moi*.

Satan veut jeter les fondements de la Cité du mal. Pour la bâtir, il réunit les hommes dans les plaines de Sennaar. La ville et la tour qui doit s'élever jusqu'au ciel montent à vue d'œil. Cette entreprise audacieuse provoque une nouvelle manifestation de la Trinité. Comme les trois personnes ont tenu conseil pour créer l'homme, elles se concertent pour le punir. « Venez, se disent-elles ; descendons et confondons leur langage (2). »

A son tour, Dieu veut former la Cité du bien. Abraham en sera la pierre angulaire, et la Trinité lui apparaît. Au milieu de la vallée de Mambré s'élevait la tente du Père des croyants. Un jour, vers l'heure de midi, le charitable patriarche était assis sur sa

(1) *Gen.*, III, 22.

(2) Venite igitur, descendamus et confundamus ibi linguam eorum. *Gen.*, XI, 7.

porte, lorsque, levant les yeux, il voit trois personnages debout devant lui. A ce spectacle, il tombe la face contre terre et adore en disant *au singulier* : « Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vous, ne passez pas devant votre serviteur (1). »

Abraham voit trois personnes, et il n'adore qu'un seul Seigneur, auquel il donne constamment le nom incommunicable de Jéhova. Que signifie ce langage? Consultons l'oracle, interprète infaillible de l'Écriture, la tradition. « Voici soudain, dit un Père de l'Église, que la Majesté incorporelle descend sur la terre, sous la figure corporelle de trois personnages. Abraham court à leur rencontre. Il tend vers eux ses mains suppliantes, leur baise les genoux et dit : *Seigneur*, si j'ai trouvé grâce devant *toi*, ne passe pas devant *ton* serviteur sans t'arrêter. Vous le voyez, le Père des croyants se précipite à la rencontre de *trois*, et n'adore qu'un *seul* : unité en trois, Trinité en un. Voici que la Majesté céleste prend place à la table d'un mortel, accepte un repas, goûte des plats ; et il s'établit une conversation amicale, familière, entre Dieu et un homme. A la vue de ces trois personnages, Abraham comprend le mystère de la sainte Trinité ; et s'il n'adore en eux qu'un seul Seigneur, c'est qu'il n'ignore pas que dans ces trois personnes il n'y a qu'un seul Dieu (2). »

De ces manifestations multiples était résultée, chez

(1) Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, ne transeas servum tuum. *Gen.*, XVIII, 3.

(2) Ecce subito in trium virorum persona Majestas incorporea descendit. Accessit, properat, manus supplices tendit, et transeuntium genua osculatur. *Domine*, ait, *si inveni gratiam coram te, ne transieris puerum tuum.* Videtis; Abraham tribus occurrit, et unum adorat. Trina unitas et una Trinitas... Ecce ad humanam mensam cœlestis sublimatas recumbebat, cibus capitur, prensitatur et contu-

les Juifs, la connaissance certaine du dogme fondamental de la foi du genre humain, dans l'ancienne alliance comme dans la nouvelle. « Les hommes éclairés, parmi les Hébreux, dit saint Épiphane si profondément instruit des choses de sa nation, enseignèrent de tout temps, et avec une entière certitude, la Trinité dans une unique essence divine (1). »

Un autre enfant d'Israël, non moins versé dans l'histoire religieuse de la synagogue, M. Drach, s'exprime ainsi : « Dans les quatre Évangiles, on ne remarque pas plus la *Révélation nouvelle* de la sainte Trinité, point fondamental et pivot de toute la religion chrétienne, que celle de toute autre doctrine déjà enseignée dans la synagogue, lors de l'avénement du Christ : comme, par exemple, le péché originel, la création du monde sans matière préexistante et l'existence de Dieu.

« Quand Notre-Seigneur donne à ses disciples, qu'il avait tous choisis parmi les Juifs, la mission d'aller prêcher son saint Évangile aux peuples de la terre, il leur ordonne de les baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il est clair que ces paroles, les *seules* des quatre Évangiles, où les trois divines personnes soient nommées ensemble en termes aussi

bernali colloquio inter hominem et Deum familiara verba miscentur. In eo autem quod tres vidit Trinitatis mysterium intellexit, quod autem quasi unum adoravit in tribus personis unum Deum esse cognovit. *Serm. de Temp.*, l. XVIII, n. 2 et 4. — Hi tres symbolice significabant sanctam Trinitatem, et medius significabat essentiam divinam, tribus personis communem. Ita *Euseb.*, *Cyrill.*, etc. *Corn. a Lap.*, in c. XVIII, 3, *Gen.* — Et ipse Abraham tres vidit et unum adoravit. *S. Aug.*, *Contr. Max. Arian.*, lib. II, c. XXVII, n. 7. — Tres videt, et unum adorat. *S. Ambr.*, *De Cain. et Abel.*, t. I, p. 197.

(1) *Adv. hæres.*, lib. I, hær. 5. — Moins clairement toutefois que les apôtres et les Pères.

exprès, ne sont pas dites comme ayant pour objet de *révéler* la sainte Trinité. Si le Sauveur prononce ici les noms adorables du Père et du Fils, et du Saint-Esprit, c'est pour prescrire la formule sacramentelle du baptême. La *mention* du grand mystère en cette circonstance, à l'*occasion* du baptême, produit sur l'esprit de quiconque lit l'Évangile, l'effet d'un article de foi déjà connu et pleinement admis parmi les enfants d'Israël.

« En un mot, les évangélistes prennent pour point de départ le mystère de l'incarnation. Ils nous le révèlent, et nous prescrivent d'y croire. Quant à celui de la Trinité, qui le précède, qui en est la base dans la foi, ils s'en emparent comme d'un point déjà manifeste, admis dans la croyance de la loi ancienne. Voilà pourquoi ils ne disent nulle part, *sachez*, *croyez* qu'il y a trois personnes en Dieu. En effet, quiconque est familiarisé avec ce qu'enseignaient les anciens docteurs de la synagogue, surtout ceux qui ont vécu avant la venue du Sauveur, sait que la Trinité en un Dieu unique était une vérité admise parmi eux depuis les temps les plus reculés (1). »

Cependant, il est une création plus noble que celle de l'univers matériel, plus noble que celle de l'homme lui-même, c'est la création du chrétien. Comme les deux premières, ce troisième chef-d'œuvre commence par la révélation du dogme de la Trinité. La plénitude des temps est accomplie ; le Verbe, par qui tout a été fait, est descendu sur la terre pour régénérer son ouvrage. Un monde nouveau, plus parfait que l'ancien, doit éclore à sa voix. Lui-même va remonter à son Père ; mais ses apôtres ont reçu l'ordre et le pouvoir de continuer cette merveilleuse création. Au moment

(1) *Harmonie de l'Église et de la Synagogue*, t. II, p. 277-279.

solennel de son départ, il laisse tomber de ses lèvres divines le nom ineffable de *Jéhovah*, qu'il n'avait point encore prononcé dans son entier, et dont l'énoncé complet devait être, suivant la tradition prophétique de la synagogue, le signal de la rédemption universelle (1). »

Il leur dit : « Allez donc, enseignez toutes les nations et baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (2). » Voilà, ou jamais, la parfaite égalité des Trois personnes, même puissance, même vertu sanctifiante dans un seul nom, c'est-à-dire dans une seule divinité : quoi de plus clair !

Ainsi, l'homme, qui doit son être naturel à l'adorable Trinité, lui devra son être surnaturel. Vie humaine et vie divine lui viennent de la même source. Cette grande vérité sera écrite dans l'acte même de sa double création. Sous tel climat qu'il naisse, pas un fils d'Adam ne devient Fils de Dieu sans que l'Église, sa mère, lui grave sur le front le cachet indélébile de l'auguste Trinité.

Ce n'est pas assez. Comme, dans l'Ancien Testament, le Dieu en trois personnes multiplia ses apparitions à l'homme primitif; sous la loi de grâce il les multiplie plus nombreuses et plus claires à l'homme nouveau. Suivez le chrétien depuis le berceau jusqu'à la tombe : il ne saurait faire un pas dans la vie sans

(1) La Trinité des personnes en un Dieu unique ne devait être enseignée publiquement, clairement, de l'aveu même des Rabbins, qu'à l'époque de l'avénement du *Messie, notre juste*, époque où le nom de *Yéhova*, qui annonce cet auguste mystère, aussi bien que l'incarnation du Verbe, devait cesser d'être ineffable... Une de leurs antiques traditions dit en termes formels : *La Rédemption s'opérera par le nom entier Yéhova; quand une des trois personnes divines, inséparable des deux autres, se sera faite ce que signifie la dernière lettre du nom ineffable :* Homme-Dieu. *Drach, ibid.*, t. II, p. 455.

(2) *Matth.*. xviii, 19.

rencontrer la Trinité. Baptisé au nom de la Trinité, est-il revêtu de la force et rempli des lumières du Saint-Esprit? C'est au nom de la Trinité. Reçoit-il la chair vivifiante de son Rédempteur? C'est au nom de la Trinité. Recouvre-t-il la pureté de l'âme par la rémission de ses fautes? Est-il fortifié dans les dangers de la dernière lutte? Devient-il, selon la chair ou selon l'esprit, le père d'une nouvelle famille? C'est encore au nom de la Trinité. Retourne-t-il à sa dernière demeure terrestre? Est-il confié à la tombe comme un dépôt inviolable? C'est toujours au nom de la Trinité.

Ainsi, de tel côté qu'il se tourne, qu'il élève ses regards vers le firmament, qu'il les abaisse vers la terre ou qu'il les concentre sur lui-même, partout l'homme voit briller le dogme auguste d'un Dieu en trois personnes. Pour le nier, il faut qu'il nie l'univers, qu'il nie sa raison, qu'il nie les Écritures, qu'il se nie lui-même, comme homme et comme chrétien. Mais autant de fois il l'affirme, autant de fois il affirme la divinité du Saint-Esprit : notre tâche était de l'établir.

CHAPITRE III

PREUVES DIRECTES DE LA DIVINITÉ DU SAINT-ESPRIT

Les noms. — Tous les noms qui ne conviennent qu'à Dieu sont donnés au Saint-Esprit : dans l'Ancien Testament, *Jéhovah* ; dans le Nouveau, *Dieu*. Les attributs : l'éternité, l'immensité, l'intelligence infinie, la toute-puissance. — Les œuvres : la création et la régénération de l'homme et du monde. — La tradition : saint Clément, saint Justin, saint Irénée, Athénagore, Eusèbe de Palestine, l'église de Smyrne, Lucien, Tertullien, saint Denys d'Alexandrie, Jules Africain, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Rupert : la liturgie, le signe de la croix, doxologie, le *Gloria Patri*.

La première chose à savoir du Saint-Esprit, c'est qu'il est Dieu comme le Fils et le Père ; qu'il a la même nature, la même divinité, les mêmes perfections ; qu'il est comme eux éternel, tout-puissant, infiniment sage et infiniment bon ; digne comme eux de la confiance et de l'amour, des adorations, des prières et des louanges du ciel et de la terre, des anges et des hommes. Voilà tout ce que nous professons, en disant : Je crois au Saint-Esprit : *Credo in Spiritum sanctum*.

Or, dans les livres saints, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse ; dans l'enseignement, non interrompu pendant dix-huit siècles, des Pères de l'Église et de l'Église elle-même, la divinité du Saint-Esprit ne brille pas avec moins d'éclat que la divinité du Fils et

du Père. La preuve en est dans les témoignages cités jusqu'ici en faveur du dogme de la Trinité (1). Nous pourrions nous en tenir là ; car rien n'est mieux fondé que notre foi à la divinité du Saint-Esprit. Apportons néanmoins quelques preuves directes de cette vérité fondamentale. Elles se présentent en foule dans les *noms* que l'Écriture donne au Saint-Esprit ; dans les *attributs* qu'elle lui reconnaît ; dans les *œuvres* qu'elle lui assigne ; dans la *tradition* des Pères et dans la *doctrine* de l'Église.

Les noms. Ils nous offrent de la divinité du Saint-Esprit deux genres de preuves : l'une négative, et les autres positives. La première résulte de ce fait péremptoire, que jamais dans les Écritures de l'Ancien ou du Nouveau Testament, le Saint-Esprit n'est appelé créature. Cependant nous trouvons, dans les prophètes et dans les apôtres, la brillante énumération des principales créatures du ciel et de la terre. David nous la donne plusieurs fois dans les Psaumes (2). Daniel la répète magnifiquement dans le cantique des trois enfants de Babylone. Parmi tous les chefs-d'œuvre de la puissance créatrice, nulle mention du Saint-Esprit.

Paul, ravi au troisième ciel, a vu les hiérarchies angéliques ; il nomme, chacun par son nom, les ordres qui les composent. Dans aucun, son regard, illuminé de la lumière de Dieu même, n'a découvert le Saint-Esprit. Nulle part il ne le nomme parmi les créatures : chose, pourtant, qu'il n'aurait pas manqué de faire, si le Saint-Esprit n'était pas Dieu. En effet, son sublime recensement des créations angéliques a

(1) On trouvera les autres dans les grands théologiens : *Vitasse, De Trinitate*; *Pétau, De dogmatibus theologicis*, etc.

(2) Entre autres, ps. 148 et 162.

pour but de montrer que tout ce qui n'est pas Dieu, est au-dessous du Verbe incarné (1). Non-seulement il ne nomme jamais le Saint-Esprit parmi les créatures, mais toujours il le place sur la même ligne que le Père et le Fils et le nomme avec eux.

Venons aux preuves positives. Dans l'Ancien Testament le nom de *Jéhovah*, et dans le Nouveau le nom de *Dieu* sans modification, est, chacun le sait, le nom incommunicable de Dieu (2). Or ce double nom est constamment donné au Saint-Esprit. Au second livre des Rois, David dit : « L'Esprit de Jéhovah a parlé par moi, et son discours est sorti de mes lèvres (3). » Quel est cet Esprit? Le verset suivant nous l'apprend aussitôt : « Le Dieu d'Israël m'a dit : Le Fort d'Israël a parlé (4). » D'où l'on voit que l'Esprit de Jéhovah est Jéhovah lui-même, le Fort, le Dieu d'Israël.

A son tour, Isaïe s'exprime ainsi : « Et le Seigneur des armées (Jéhovah) a dit : Va, et dis à ce peuple : Vous écouterez avec attention, et vous ne voudrez pas comprendre (5). »

Quel est ce Dieu, ce Jéhovah des armées? Le Saint-Esprit, répond saint Paul. Dans sa prison de Rome, parlant aux Juifs incrédules accourus pour l'entendre, il rappelle ce texte d'Isaïe et leur dit : « Le Saint-Esprit a eu raison de dire par la bouche d'Isaïe : Va, et dis à ce peuple : Vous écouterez avec attention,

et vous ne voudrez pas comprendre (1). » Ici encore, celui qu'Isaïe appelle le Seigneur des armées, Jéhovah, le Dieu d'Israël, le vrai Dieu, en un mot : l'Apôtre nous dit que c'est le Saint-Esprit. Pouvait-il enseigner plus clairement la divinité de la troisième personne de l'auguste Trinité?

Ce n'est pas seulement dans Isaïe, c'est dans tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il est dit que Dieu a parlé par les prophètes. Pour n'en citer que deux exemples : au début de son Évangile, saint Luc s'exprime en ces termes : « Comme le Dieu d'Israël l'a dit par la bouche de ses saints prophètes dans la suite des siècles (2). » Et saint Paul écrivant aux Hébreux : « Autrefois Dieu a parlé à nos pères par les prophètes (3). » Eh bien! ce Dieu inspirateur des prophètes, c'est encore le Saint-Esprit. Nous ne pouvons pas en être plus assurés que par le témoignage de saint Pierre lui-même. Voici ses paroles : « Il faut que l'Écriture soit accomplie, comme le Saint-Esprit l'a prédit par la bouche de David (4). » Et ailleurs : « C'est par l'inspiration du Saint-Esprit qu'ont parlé les saints hommes de Dieu (5). »

De là, ce raisonnement aussi simple qu'il est concluant : celui qui a parlé par les prophètes est le vrai Dieu. Or, c'est le Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes. Le Saint-Esprit est donc Dieu, vrai Dieu comme le Père et le Fils. De plus, comme l'Écriture

(1) Bene Spiritus sanctus locutus est per Isaiam : Vade, et dices populo huic : Audite audientes, et nolite intelligere. *Act.*, XXVIII, 25.

(2) Sicut locutus est per os sanctorum, qui a sæculo sunt, prophetarum ejus. *Luc.*, I, 70.

(3) Olim Deus loquens patribus in prophetis. Hebr., I, 1.

(4) Oportet impleri scripturam, quam prædixit Spiritus sanctus per os David. *Act.*, I. 11.

(5) Spiritu sancto inspírati locuti sunt sancti Dei homines. II *Petr.*, I, 21.

distingue le Saint-Esprit du Père et du Fils, il en résulte clairement que le Saint-Esprit est une personne distincte du Fils et du Père.

Dans une circonstance mémorable, le même apôtre proclame avec non moins d'éclat la divinité du Saint-Esprit. Ananie trompe sur le prix de son champ. A la tromperie, il ajoute un mensonge public. En présence de toute l'Église de Jérusalem, Pierre lui dit : « Pourquoi Satan a-t-il tenté ton cœur jusqu'à te faire mentir au Saint-Esprit? ce n'est pas aux hommes que tu as menti, c'est à Dieu (1). » Ananie a menti au Saint-Esprit. Pierre dévoile sa faute et lui dit : En mentant au Saint-Esprit, ce n'est ni aux hommes ni à une simple créature que tu as menti, c'est à Dieu lui-même. Donc le Saint-Esprit est Dieu. La conséquence est logique et la conclusion inattaquable.

Les attributs. Même raisonnement que pour les noms. Il est Dieu celui à qui conviennent tous les attributs de Dieu. Or, tous les attributs de Dieu conviennent au Saint-Esprit. Les grands attributs de Dieu sont : l'éternité, l'immensité, l'intelligence infinie, la toute-puissanee : le Saint-Esprit les possède tous.

L'éternité. Il est éternel celui qui a précédé tous les temps. Il a précédé tous les temps, celui qui, en créant le monde, a créé le temps lui-même. Or, le Saint-Esprit a créé le monde de concert avec le Père et le Fils. « Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux (2). »

L'immensité. Il est immense celui qui embrasse tous les lieux et qui les remplit, au point que nul ne

(1) Dixit autem Petrus : Anania, cur tentavit Satanas cor tuum, mentiri te Spiritui sancto et fraudare de pretio agri?... Non es mentitus hominibus sed Deo, *Act.*, v, 3, 4.

(2) *Gen.*, i, 1-3.

peut se soustraire à sa présence. « L'Esprit du Seigneur remplit le globe. Où irai-je loin de votre Esprit ? où fuirai-je loin de votre face ? Si je monte au ciel, vous y êtes ; si je descends dans l'enfer, vous y êtes encore ; si je prends les ailes de l'aurore et que je me transporte par delà les océans, c'est votre main qui m'y conduira et vous me tiendrez de votre droite (1). »

L'intelligence infinie. Il voit tout, il connaît tout, il sait tout, celui pour qui le ciel et la terre n'ont point de secret ; qui pénètre jusque dans leurs profondeurs les mystères de Dieu même ; qui embrasse la vérité, toute la vérité dans le passé, dans le présent, dans l'avenir et qui en est le docteur infaillible. Tel est le Saint-Esprit.

Parlant des merveilles de la céleste Jérusalem, saint Paul dit : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment ; mais pour nous, Dieu nous l'a révélé par son Esprit, car cet Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. Qui d'entre les hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui ? De même, personne ne connaît ce qui est en Dieu, sinon l'Esprit de Dieu... (2). Et saint Jean : « Le Consolateur, le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, vous rappellera tout ce que je vous ai dit et vous annoncera tout ce qui doit arriver (3). »

(1) Spiritus Domini replevit orbem terrarum. *Sap.*, I, 7. — Quo ibo a Spiritu tuo et quo a facie tua fugiam? Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades. Si sumpsero pennas meas diluculo et habitavero in extremis maris, etenim illuc manus tua deducet me et tenebit me dextera tua. Ps. CXXXVIII, 7-10.

(2) I *Cor.*, II, 9-11.

(3) *Joan.*, XIV, 26, et XV, 13.

Ces textes si clairs furent les armes victorieuses dont saint Ambroise et les anciens Pères se servirent, pour confondre le négateur de la divinité du Saint-Esprit, l'impie Macédonius.

La toute-puissance. Il est tout-puissant celui qui fait sortir l'être du néant, par un signe de sa volonté, et dont toutes les œuvres dénotent une puissance infinie. Tel est encore le Saint-Esprit. « Les cieux, disent les prophètes, ont été créés par le Verbe du Seigneur, et leur constante harmonie par l'Esprit de sa bouche ; car l'Esprit de la sagesse créatrice est tout-puissant (1). »

Les œuvres. Nous ne ferons qu'effleurer ce vaste sujet, puisque nous devons en traiter avec détail dans la suite de notre ouvrage. Les œuvres de Dieu sont de deux sortes : les œuvres de la nature et les œuvres de la grâce. Or, toutes ces œuvres sont attribuées au Saint-Esprit, comme au Fils et au Père. Dans l'ordre naturel, la création de l'homme et du monde : nous venons de le voir par les témoignages des livres saints. Ajoutons seulement la parole si précise du saint homme, Job : « C'est l'Esprit de Dieu qui m'a créé : *Spiritus Dei fecit me* (2). »

Dans l'ordre de la grâce, la régénération de l'homme et du monde. Le prophète nous l'enseigne : « Vous enverrez votre Esprit, et tout sera créé ; et vous renouvellerez la face de la terre (3). » Et plus clairement encore le Maître des prophètes : « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer

(1) Verbo Domini cœli firmati sunt, et Spiritu oris ejus omnis virtus eorum. Ps. 32, 6. — Omnium enim artifex docuit me sapientia... est enim in illa Spiritus... omnem habens virtutem. *Sap.*, VII, 21-23.

(2) XXXIII, 4.

(3) Ps. 103, 30.

dans le royaume de Dieu (1). » Et la formule même de la régénération universelle : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (2). » Quelle égalité plus parfaite !

« Oh ! oui, Esprit sanctificateur, s'écrie Bossuet, vous êtes égal au Père et au Fils, puisque nous sommes également consacrés *au nom* du Père, et du Fils, et du Saint Esprit ; et que vous avez avec eux un même temple qui est notre âme, notre corps (3), tout ce que nous sommes. Rien d'inégal ni d'étranger au Père et au Fils, ne doit être nommé avec eux en égalité. Je ne veux pas être baptisé ni consacré au nom d'un conserviteur, je ne veux pas être le temple d'une créature : ce serait une idolâtrie de lui bâtir un temple, et à plus forte raison d'être et de se croire soi-même son temple (4). »

La tradition. Elle s'est exprimée par la voix des Pères et des docteurs. Non moins précise que celle de l'Écriture, sa parole a traversé les siècles, sans cesse reproduite par de nouveaux organes. Nous la voyons même immobilisée dans des monuments qui remontent jusqu'au berceau du christianisme. Les échos de l'Orient et de l'Occident redisaient encore les derniers accents de la voix des apôtres, saint Jean était à peine descendu dans la tombe, lorsque parurent les premiers apologistes chrétiens. Au rapport de saint Basile, le pape saint Clément, troisième successeur de saint Pierre, martyrisé vers l'an 100, avait coutume de faire cette prière : *Vive Dieu et Notre-*

(1) *Joan.*, III, 5.
(2) *Matth.*, XXVIII, 19.
(3) I *Cor.*, III, 16, 17; VI, 19.
(4) *Élév. sur les myst.*, II Serm., *Elév.* 5.

Seigneur Jésus-Christ et le Saint-Esprit (1). Dans son éloquent plaidoyer, présenté à l'empereur Antonin, vers l'an 120, saint Justin s'exprime ainsi : « Nous honorons et adorons en esprit et en vérité le Père et le Fils et le Saint-Esprit (2). »

Ce que saint Justin avait dit à Rome, quelques années plus tard saint Irénée l'enseignait dans les Gaules. « Ceux, dit-il, qui secouent le joug de la loi et se laissent emporter à leurs convoitises, n'ayant aucun désir du Saint-Esprit, l'apôtre les appelle avec raison des hommes de chair (3). »

A la même époque, Athénagore demandait : « N'est-il pas étrange qu'on nous appelle athées, nous qui prêchons Dieu le Père et Dieu le Fils et le Saint-Esprit (4)? »

Son contemporain, Eusèbe de Palestine, pour s'encourager à parler, disait : « Invoquons le Dieu des prophètes, auteur de la lumière, par notre Sauveur Jésus-Christ avec le Saint-Esprit (5). »

Vingt ans à peine se sont écoulés, et nous trouvons le témoignage, non plus d'un seul homme, mais de toute une Église. L'an 169, les fidèles de Smyrne

(1) Vivit Deus et Dominus Jesus Christus et Spiritus sanctus. *Lib. de Spir. sanct.*, c. XXIX, n. 72.

(2) Hunc (Patrem) et qui ab eo venit... Filium et Spiritum sanctum colimus et adoramus, cum ratione et veritate venerantes. *Apolog.* 1, n. 6.

(3) Eos vero, qui effrenes sunt, et feruntur ad suas concupiscentias, nullum habentes divini Spiritus desiderium, merito apostolus carnales vocat. (Cité par saint Basile, en preuve de la divinité du Saint-Esprit. *Lib. de Spir. sanct.*, c. XXIX, n. 72.)

(4) Quis non miretur, cum audit nos, qui Deum Patrem prædicamus et Deum Filium et Spiritum sanctum... atheos vocari. *Legat. pro christian.*, n. 12 et 24.

(5) Loquitur enim in hunc modum, se ad dicendum excitans : Sanctum Prophetarum Deum, lucis auctorem, per Salvatorem nostrum Jesum Christum cum sancto Spiritu, invocantes. *Ap. Basil.*, *ibid.*

écrivent à ceux de Philadelphie l'admirable lettre dans laquelle ils racontent que saint Polycarpe, leur évêque et disciple de saint Jean, près de souffrir le martyre, a rendu gloire à Dieu en ces termes : « Père de votre bien-aimé Fils Jésus-Christ, béni soit-il, Dieu des anges et des puissances, Dieu de toute créature, je vous loue, je vous bénis, je vous glorifie, par Jésus-Christ votre Fils bien-aimé, pontife éternel, par qui gloire à vous avec le Saint-Esprit, maintenant et aux siècles des siècles (1). »

Que la divinité du Saint-Esprit fût un dogme de la foi chrétienne, les païens eux-mêmes le savaient. Dans son dialogue intitulé *Philopatris*, un de leurs plus grands ennemis, Lucien, introduit un chrétien qui invite un catéchumène à jurer *par le Dieu souverain, par le Fils du Père, par l'Esprit qui en procède, qui font un en trois, et trois en un, ce qui est le vrai Dieu.*

Au troisième siècle nous trouvons, en Occident, le redoutable Tertullien. Son livre *de la Trinité*, contre Praxéas, commence ainsi : « Praxéas, procureur du diable, est venu à Rome faire deux œuvres de son maître : il a chassé le Paraclet et crucifié le Père. L'ivraie praxéenne a germé. Dieu aidant, nous l'arracherons ; il nous suffit pour cela d'opposer à Praxéas le symbole qui nous vient des apôtres. Nous croyons donc toujours, et maintenant plus que jamais, en un seul Dieu, qui a envoyé sur la terre son Fils qui, à son tour, remonté vers son Père, a envoyé le Saint-

(1) Pater dilecti et benedicti Filii tui Jesu Christi... Deus Angelorum et Potestatum, Deus totius creaturæ... Te laudo, te benedico, te glorifico per Jesum Christum dilectum Filium tuum, Pontificem æternum, per quem tibi cum Spiritu sancto gloria nunc et in futura sæcula sæculorum. Amen. *Epist. Smyrn. Eccl., apud Baron.*, an. 169.

Esprit, sanctificateur de la foi de ceux qui croient au Père, et au Fils et au Saint-Esprit. Bien qu'ils soient inséparables, cependant autre est le Père, autre le Fils, autre le Saint-Esprit (1). »

De l'Orient nous arrive le témoignage du saint évêque martyr, Denys d'Alexandrie. Faussement accusé de sabellianisme, il termine sa défense par ces remarquables paroles : « Nous conformant en tout à la formule et à la règle reçue des évêques qui ont vécu avant nous, unissant notre voix à la leur, nous vous rendons grâces et nous mettons fin à cette lettre : ainsi à Dieu le Père, et au Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur avec le Saint-Esprit, soit la gloire et l'empire aux siècles des siècles. Amen (2). »

La glorieuse formule de foi n'échappe pas à Jules Africain. Au cinquième livre de son *Histoire*, il dit : « Pour nous qui avons appris la force de ce langage et qui n'ignorons pas la grâce de la foi, nous remercions le Père qui nous a donné, à nous ses créatures, le Sauveur de toutes choses, Jésus-Christ, à qui gloire et majesté avec le Saint-Esprit dans tous les siècles (3). »

Au quatrième siècle, voici les deux grandes lu-

(1) Nos vero et semper et nunc magis... unicum quidem Deum credimus... Custodiatur οἰκονομίας sacramentum, quæ unitatem in Trinitatem disponit, tres dirigens Patrem et Filium et Spiritum sanctum... Hanc me regulam professum, qua inseparatos ab alterutro Patrem et Filium et Spiritum sanctum testor, tene ubique : et ita quid quomodo dicatur, agnosces. Ecce enim dico alium esse Patrem, et alium Filium, et alium Spiritum sanctum. *Adv. Prax.*, c. I, II, IX, édit. Pamel.

(2) ... Tandem nunc vobis scribere desinimus : Deo autem Patri et Filio Domino nostro Jesu Christo cum sancto Spiritu gloria et imperium in sæcula sæculorum. Amen. *Apud S. Basil., ubi supra*, n. 72.

(3) Nos enim qui et illorum verborum modum didicimus, nec ignoramus fidei gratiam, gratias agimus Patri, qui nobis suis creaturis præbuit universorum servatorem ac Jesum Christum, cui glo-

mières de l'Église orientale, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze. Le premier commence par citer deux usages, témoins vivants de la foi immémoriale à la divinité du Saint-Esprit, les prières lucernaires et l'hymne d'Athénogène. « Il a paru bon à nos pères, dit-il, de ne pas recevoir en silence le bienfait de la lumière du soir, mais de rendre grâces aussitôt qu'elle brille. Quel est l'auteur de la prière, qu'on récite en action de grâces lorsqu'on allume les lampes, nous ne le savons pas; mais le peuple prononce cette antique formule, que nul n'a jamais taxée d'impiété: *Louange au Père, et au Fils et au Saint Esprit.* Qui connaît l'hymne d'Athénogène, laissée par ce martyr à ses disciples, comme un préservatif, lorsqu'il marchait au bûcher, sait ce que les martyrs ont pensé du Saint-Esprit (1). »

L'illustre évêque devient lui-même un puissant organe de la tradition. « Le Saint-Esprit, dit-il, est appelé saint, comme le Père est saint, comme le Fils est saint; saint non comme la créature qui tire sa sainteté du dehors, mais saint par l'essence même de sa nature. Aussi, il n'est pas sanctifié, mais il sanctifie.

ria, majestas, cum sancto Spiritu in sæcula. *Apud S. Basil., ubi supra,* n. 73.

(1) Visum est Patribus nostris, vespertini luminis gratiam haudquaquam silentio accipere, sed mox ut apparuit agere gratias. Quis autem fuerit auctor illorum verborum, quæ dicuntur in gratiarum actione ad lucernas, dicere non possumus. Populus tamen antiquam profert vocem, neque cuiquam unquam visi sunt impietatem committere, qui dicunt : *Laudamus Patrem et Filium et Spiritum sanctum Dei.* Quod si quis etiam novit Athenogenis hymnum, quem tanquam aliquod amuletum discipulis suis reliquit, festinans jam ad consummationem per ignem, is novit et martyrum sententiam de Spiritu. *Lib. de Spirit. sanct.* c. XXIX, n. 73. — La prière lucernaire était déjà en usage en Occident du temps de Tertullien. Baronius écrit que Athénogène, martyr et grand théologien, est le même qu'Athénagore, le célèbre apologiste. *Martyrol.*, 18 janvier.

Il est appelé bon, comme le Père est bon, parce que la bonté lui est essentielle; de même, il est appelé droit, comme le Seigneur Dieu lui-même est droit, parce qu'il est de sa nature la droiture même, la vérité même, la justice même, sans variation, sans altération, à cause de l'immutabilité de sa nature. Il est appelé Paraclet, comme le Fils lui-même; en sorte que tous les noms communs au Père et au Fils conviennent au Saint-Esprit, en vertu de la communauté de nature. Où trouver une autre origine?(1) »

Écoutons maintenant son ami, saint Grégoire de Nazianze : « Le Saint-Esprit a toujours été, il est et il sera; il n'a point eu de commencement, il n'aura point de fin, pas plus que le Père et le Fils, avec lesquels il est inséparablement uni. Il a donc toujours été participant de la divinité et ne la recevant pas; perfectionnant et n'étant pas perfectionné; remplissant tout, sanctifiant tout, et n'étant ni sanctifié ni rempli; donnant la divinité et ne la recevant pas; toujours le même et toujours égal au Père et au Fils; invisible, éternel, immense, immuable, incorporel, essentiellement actif, indépendant, tout-puissant; vie et père de la vie; lumière et foyer de lumière; bonté et source de bonté, inspirateur des prophètes, distributeur des grâces; Esprit d'adoption, de vérité, de sagesse, de

(1) Sanctus dicitur, quemadmodum sanctus Pater, et sanctus Filius. Creaturæ siquidem inducta est aliunde sanctimonia : Spiritui vero sanctitas completiva est naturæ. Ideoque non sanctificatur, sed sanctificat. Bonus item dicitur sicut Pater bonus est, et sicut bonus est is qui ex Bono natus est; cui bonitas est ipsa essentia. Rectus vocatur, ut rectus Dominus Deus, eo quod per se sit ipsa veritas, et ipsa justitia, nec in hanc nec in illam partem se vertens aut flectens, propter naturæ immutabilitatem. Paracletus nuncupatur velut Unigenitus : sicut ipse ait : *Ego rogabo Patrem meum, et dabit vobis alium Paracletum.* Hoc pacto communia sunt nomina Patri, Filio, et Spiritui sancto, qui has appellationes ex naturæ consortio habet. Unde enim aliunde? *Lib. de Spir. sanct.*, c. XIX, n. 48.

prudence, de science, de piété, de conseil, de force, de crainte ; qui possède tout en commun, avec le Père et le Fils : l'adoration, la puissance, la perfection, la sainteté (1). »

Quoi de plus clair que ce passage auquel il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres de la même époque ? Ni moins formels ni moins nombreux sont les témoignages des temps postérieurs : un seul suffira. « Nous croyons au Saint-Esprit, dit Rupert, et nous le proclamons vrai Dieu et Seigneur, consubstantiel et coéternel au Père et au Fils, c'est-à-dire absolument le même en substance que le Père et le Fils, mais non le même quant à la personne. En effet, comme autre est la personne du Père et autre la personne du Fils ; ainsi, autre est la personne du Saint-Esprit.

« Mais la divinité, la gloire, la majesté du Père et du Fils, sont la divinité, la gloire, la majesté du Saint-Esprit. Afin de distinguer la personne du Fils de la personne du Saint-Esprit, nous disons que le Fils est le Verbe et la Raison du Père, mais Verbe substantiel, Raison éternellement et substantiellement vivante ; et du Saint-Esprit, nous disons qu'il est la Charité ou l'Amour du Père et du Fils, non charité accidentelle, amour passager, mais Charité substantielle et Amour éternellement subsistant (2). »

Et, pour faire ressortir avec éclat la divinité du Saint-Esprit, le profond théologien ajoute : « Voulons-nous avoir quelque idée de cet Amour et de sa

(1) Spiritus sanctus et semper erat, et est, et erit, nec ullo ortu generatus, nec finem habiturus, etc. *Orat. in die Pentecost.*

(2) Spiritum sanctum credimus et confitemur verum esse Deum et Dominum, Patri et Filio consubstantialem, quod Patrem et Filium, non eumdem in persona quam Patrem et Filium, etc. *De operib. Spir. sanct.*, lib. I. c. III.

majestueuse puissance? Prenons deux créatures du même genre et de la même espèce, dont l'une le possède et dont l'autre en est privée. Si c'est parmi les anges : l'un est Lucifer, l'autre saint Michel ; parmi les hommes : l'un est Pierre, l'autre Judas. La seule chose qui fait la différence entre ces deux anges et entre ces deux hommes, c'est que l'un est participant du Saint-Esprit, l'autre non. A la majesté du Verbe qui les a créés, l'un et l'autre doivent d'être raisonnables ; ils ne diffèrent entre eux, comme il vient d'être dit, que par la participation ou la privation de l'amour éternel. Cet exemple fait briller le caractère propre de l'opération du Saint-Esprit : au Verbe éternel la créature raisonnable doit *d'être* ; au Saint-Esprit, *d'être bien*(1). »

La grande parole des siècles s'est incarnée dans plusieurs pratiques éminemment traditionelles : nous voulons parler des trois immersions dans le baptême; du *Kyrie* répété trois fois en l'honneur de chaque personne divine ; du trisagion chanté dans la liturgie; du signe de la croix, de la doxologie et du *Gloria Patri.* Ces deux prières surtout sont la proclamation

(1) Qui amor quanti sit momenti, imo quantæ sit majestatis, ut aliquatenus speculari mereamur, conferamus nunc in eodem genere vel specie creaturam ejus participem, creaturæ quæ ejus particeps non est. Certe si de angelica specie duos conferas, alter diabolus, alter forte sanctus Gabriel, aut gloriosus Michael est. Si de humano genere, verbi gratia, de apostolico sumas ordine, alter beatus Petrus apostolus, alter Judas diabolus est. Attamen hoc solum interest quod hic homo, vel hic angelus, hujus amoris est particeps ; ille autem homo, vel ille angelus non est ejus particeps. Uterque ex majestate Verbi per quod factus est, hoc habet ut sit rationalis ; hoc solo, ut dictum est, differunt quod hic habet, et ille non habet communionem hujus amoris. Claret itaque etiam in isto proprietas operationis Spiritus sancti, quia videlicet per Verbum Patris *esse* sumpsit, per Spiritum vero sanctum, *bene esse* sumit creatura rationalis. *Ibid.*

éclatante du dogme de la Trinité, par conséquent de la divinité du Saint-Esprit. Écho terrestre du trisagion éternel des séraphins, ces admirables formules terminent toutes les hymnes et tous les psaumes de l'office. Depuis les temps apostoliques, elles se répètent jour et nuit, sur tous les points du globe, par des milliers de bouches sacerdotales. Il en est de même du signe de la croix. Ce signe auguste, dont l'origine n'est pas de la terre, redit d'une voix infatigable à tous les échos du monde et à tous les instants de la journée : le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu. Plus ces usages sont populaires, plus ils constatent l'ancienneté et l'universalité de la tradition (1).

(1) En parlant du signe de la croix, Tertullien s'exprime ainsi : Harum et aliarum hujusmodi disciplinarum, si legem expostules Scripturarum, nullam invenies. Traditio tibi prætenditur auctrix, consuetudo confirmatrix et fides observatrix. *De Coron. milit.*, c. III.

CHAPITRE IV

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le Symbole des apôtres, de Nicée, de Constantinople, de saint Athanase. — Révolte de l'Esprit du mal contre le Saint-Esprit. — Macédonius. — Son histoire. — Son hérésie. — Concile général de Constantinople. — Il venge la divinité du Saint-Esprit. — Sa lettre synodale. — Nouvelle attaque de Satan contre le Saint-Esprit. — Le socinianisme. — Histoire des deux Socin. — Leur hérésie plus radicale que celle de Macédonius. — Le Concile de Trente.

Il nous reste à couronner toutes les preuves directes de la divinité du Saint-Esprit par l'enseignement de l'Église. Ce qu'elle va nous apprendre est la vérité, rien que la vérité, toute la vérité. En effet, il lui a été dit : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à garder toutes les vérités que je vous ai confiées ; car voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde (1). »

Le Verbe incarné ne serait pas Dieu, si l'Église, avec laquelle il a promis d'être tous les jours, pendant tous les siècles, pouvait enseigner une seule fois une seule erreur, si petite qu'on la suppose, ou laisser périr une seule des vérités confiées à sa garde. Ainsi, les protestants qui nient la perpétuelle infailli-

(1) *S. Matth.*, XXVIII, 19, 20.

bilité de l'Église, nient virtuellement la divinité de Notre-Seigneur. Leur Dieu n'est pas le vrai Dieu : c'est un Dieu impuissant ou menteur. Impuissant, puisqu'il n'a pas pu empêcher l'enseignement de l'erreur ; menteur, puisqu'il ne l'a pas voulu, après avoir promis de le faire.

Or, parmi toutes les vérités dont la garde et l'enseignement ont été remis à l'Église, brille au premier rang la divinité du Saint-Esprit. Comme celle du Fils et du Père, nous la voyons écrite en caractères ineffaçables dans le Symbole des Apôtres, dans le symbole de Nicée, dans le Symbole de Constantinople et dans le Symbole de saint Athanase.

Résumant avec une précision inimitable la doctrine des trois autres, ce dernier s'exprime ainsi : « La foi catholique est d'adorer un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité, ne confondant point les personnes et ne séparant point la substance. En effet, autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais, du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, la divinité est une, la gloire égale, la majesté coéternelle. Tel le Père, tel le Fils, tel le Saint-Esprit. Incréé le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit. Immense le Père, immense le Fils, immense le Saint-Esprit. Éternel le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit. Et cependant il n'y a pas trois éternels, mais un seul éternel ; de même il n'y a pas trois incréés ni trois immenses, mais un seul incréé et un seul immense. Ainsi Dieu, le Père ; Dieu le Fils ; Dieu, le Saint-Esprit. Et cependant il n'y a pas trois Dieux, mais un seul Dieu (1). »

A la vue de l'Esprit du bien se révélant au monde

(1) *In offic. Dom., ad Prim.*

avec tant d'éclat et marchant à grands pas à la reprise de possession des intelligences, l'Esprit du mal comprit que son empire était menacé jusque dans ses fondements. Pour en conjurer la ruine, il suscite en Orient et en Occident d'innombrables négateurs du Saint-Esprit. Armés de sophismes, les Valentiniens, les Montanistes, les Sabelliens, les Ariens, les Eunomiens, descendent successivement dans l'arène. Avec une mauvaise foi et une opiniâtreté dont on ne trouve la raison d'être que dans l'inspiration satanique, ils attaquent hautement, de vive voix et par écrit, la divinité du Saint-Esprit, triomphalement défendue par les docteurs catholiques. Mais, quand la passion argumente, la raison n'est jamais sûre de vaincre. Les erreurs sur le Saint-Esprit gagnent comme un cancer, jusqu'à Macédonius qui en fait une lèpre, presque aussi étendue que l'arianisme.

Quel fut cet homme, dont le nom, accolé à celui d'Arius, rappelle si tristement un des plus fameux hérésiarques de la primitive Église? Macédonius était patriarche de Constantinople. Élevé à cette dignité, en 351, par les Ariens dont il partageait les erreurs, il exerça contre les Novatiens et les catholiques des violences qui le rendirent odieux, même à l'empereur Constance, son protecteur. Dans un conciliabule tenu à Contantinople, en 360, et présidé par Acace et Eutrope, les Ariens le déposèrent et le firent exiler de la capitale. Rétabli sur son siége par ordre de l'empereur, il se montra l'ennemi juré des catholiques et des Ariens. Contre ces derniers, il soutint la divinité de Notre-Seigneur, et contre les premiers, il nia la divinité du Saint-Esprit, dont il fit une simple créature, plus parfaite que les autres. Un an après, en 361, l'hérésiarque, dépouillé une se-

conde fois de sa dignité, mourut, comme Arius, misérablement.

Cependant la zizanie de ses erreurs était tombée dans beaucoup de têtes séditieuses. Riches de faconde, d'artifice et de scélératesse, les macédoniens formèrent une secte si nombreuse, que l'Église eut peine à l'extirper (1). Les principaux furent Marathon, évêque de Nicomédie; Éleusius de Cyzique, ordonnés par Macédonius; Sophrone, évêque de Pompéopolis, dans la Paphlagonie, et Eustase de Sébaste, en Arménie. Comme tous les novateurs, les macédoniens, appelés aussi *Pneumatomaques*, c'est-à-dire ennemis du Saint-Esprit, ou *Marathoniens*, du nom de l'évêque de Nicomédie, affectaient un extérieur grave et des mœurs austères. Grâce à cet artifice, ils séduisaient le peuple et les moines, parmi lesquels ils s'attachaient à semer leurs erreurs.

Malgré les efforts de l'Église d'Orient, l'hérésie, loin d'être étouffée, étendait ses ravages. Vingt ans de luttes inutiles firent comprendre à Théodose la nécessité d'un concile général. De concert avec le pape saint Damase, le pieux empereur convoqua l'auguste assemblée, à Constantinople, pour le mois de mai de l'an 381 (2). Elle se trouva composée de cent cin-

(1) Mori pertanto poveramente lasciando il seme de' suoi errori in molte teste sediziose, che fornite poscia di eloquenza, di arte e di sceleraggine, costituirono una setta di tanto numero, che la chiesa risenti per un pezzo il travaglio di estiparla. *Battaglini, Ist. univ. di tutti i concil.*, p. 135 ed. in fol.

(2) Macedonius Spiritûs negabat deitatem et Dominum eumque conservum prædicabat : sed maximus Theodosius imperator, et Damasus fidei adamas obstiterunt, quorum solidam mentem aggressiones atque conflictus nullatenus sauciarunt. *Sextæ Synod.* act. XVIII. — Sententiam de damnatione Macedonii et Eunomii, Damasus confirmari præcepit etiam in sancta secunda synodo, quæ præcepto et auctoritate ejus apud Constantinopolim celebrata est. *Vid. Baron.*, an. 381, n. 19.

quante évêques. A leur tête, on voyait saint Grégoire de Nazianze, saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile; Mélèce, évêque d'Antioche; Ascolius de Thessalonique, et, en dehors de l'ordre des évêques, l'illustre docteur saint Jérôme. Afin d'ôter tout prétexte, soit de nullité du concile, soit de jugement rendu sans avoir ouï les parties, l'empereur demanda que les macédoniens fussent convoqués avec les catholiques. Ils y furent, en effet, représentés par trente-six évêques, dont les deux principaux étaient : Éleusius de Cyzique et Marianus, de Lampsaque.

Entre les mains des Pères se trouvait la formule de foi de l'Église catholique, envoyée en 353 par le pape saint Damase à Paulin, évêque d'Antioche; de plus, le Symbole de Nicée. Les évêques rendirent témoignage de la foi de leurs Églises, entièrement conforme à ces deux monuments. Quant aux macédoniens, ils furent entendus, leurs sophismes réfutés, et eux-mêmes convaincus d'être des novateurs, en opposition avec la foi catholique, avec la foi des apôtres.

Ainsi, en proclamant solennellement la divinité du Saint-Esprit, le concile ne fit pas un nouvel article de foi; il se contenta de constater le dogme et, en le définissant, de le mettre à l'abri des attaques de l'hérésie. A l'exemple du concile de Nicée, qui, pour anéantir l'arianisme, avait ajouté quelques explications au Symbole des Apôtres, le concile de Contantinople confondit les macédoniens et assura l'orthodoxie de la doctrine, en développant l'article du Symbole de Nicée sur le Saint-Esprit.

La divinité du Saint-Esprit n'étant point attaquée, le concile de Nicée avait dit simplement : *Et au Saint-Esprit, la Sainte Église catholique, etc.* Expli-

quant ces paroles, les Pères de Constantinople ajoutèrent : *Et au Saint-Esprit, Seigneur et vivificateur, qui procède du Père, et qui, avec le Père et le Fils, est adoré et conglorifié : qui a parlé par les prophètes.* La lecture solennelle de cet article fut suivie incontinent des applaudissements du concile et des anathèmes contre l'hérésie.

D'une voix unanime, les évêques s'écrièrent : « Voilà la foi des orthodoxes ! c'est ainsi que nous croyons tous. Malédiction et anathème à quiconque tiendrait une autre doctrine, que celle qui vient d'être définie, et qui attaquerait la foi de Nicée, que nous approuvons, que nous jurons, que nous professons, déclarant impies, iniques, perverses, hérétiques, les opinions des ariens, des eunomiens, des sabelliens, des marcellianistes, des fontiniens, des apollinaristes et de tous ceux qui adhèrent à leurs doctrines, qui les prêchent ou qui les favorisent (1) ! »

Afin de rendre leur définition plus respectable encore s'il était possible, en lui imprimant un nouveau cachet de catholicité, les Pères de Constantinople adressèrent une lettre synodale à tous les évêques d'Occident. En voici la teneur : « A nos très-vénérables frères et collègues Damase, Ambroise, Brittonius, Valérien et autres saints évêques, réunis dans la grande ville de Rome. Le dogme que nous avons défini doit être approuvé par vous et par tous ceux qui ne pervertissent pas la parole de la vraie foi. En effet, il est de toute antiquité ; il est conforme à la formule du baptême ; il nous enseigne à croire au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ; c'est-à-dire à la

(1) Omnes reverendissimi episcopi clamaverunt : Hæc omnium fides; hæc orthodoxorum fides; omnes sic credimus, etc. *Vid. Baron.*, an. 381, n. 39.

divinité, à la puissance et à l'unité de substance du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit; à l'égalité de dignité et à la coéternité d'empire en trois hypostases ou personnes infiniment parfaites.

« De cette sorte, il n'y a plus de prise pour la pestilentielle hérésie de Sabellius, qui, confondant les personnes, détruit leurs propriétés respectives; ni pour les blasphèmes des eunomiens, des ariens et des autres qui attaquent le Saint-Esprit, divisent l'essence, la nature ou la divinité, et introduisent dans la Trinité, qui est incréée, consubstantielle et coéternelle, une nature postérieurement engendrée ou créée, ou d'une essence différente (1). »

Il résulte de cette lettre que les évêques d'Occident étaient assemblés à Rome, avec le pape Damase, pour détruire l'hérésie de Macédonius, en même temps que les évêques d'Orient l'anathématisaient à Constantinople. Jamais accord plus parfait, jamais unanimité plus grande, jamais condamnation plus solennelle et plus irrévocable.

Frappé de ce coup de foudre, Satan fut de longs

(1) Reverendissimis fratribus ac collegis Damaso, Ambrosio, Brittoni, Valeriano... et cæteris sanctis episcopis in magna urbe Roma convocatis. Ita fides tum a nobis, tum a vobis, tum ab omnibus qui Verbum veræ fidei non pervertunt, approbari debet; quippe cum antiquissima sit, et lavacro baptismatis consentanea, et nos doceat credere in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, hoc est, in divinitatem, potentiam et substantiam unam Patris et Filii, et Spiritus sancti, æqualem dignitatem et coæternum imperium in tribus perfectissimis hypostasibus, sive in tribus perfectis personis; adeo ut neque quidquam loci detur pestiferæ Sabellii hæresi, qua confunduntur personæ, hoc est, proprietates tolluntur; neque blasphemia eunomianorum, arianorum, aut eorum qui Spiritum sanctum oppugnant, quidquam habeat ponderis; quæ quidem essentiam, naturam, sive divinitatem, discindit, et Trinitati, quæ increata, et consubstantialis, et coæterna est, naturam posterius genitam, aut creatam, aut quæ sit alterius essentiæ, inducit. *Apud Theodoret.*, lib. V, c. IX.

siècles sans oser relever la tête et attaquer directement la divinité du Saint-Esprit. Enfin, le retour de son règne arriva. Avec la Renaissance, on voit reparaître toutes les erreurs et toutes les hérésies qu'on croyait à jamais éteintes ; elles reparaissent même plus subtiles, plus audacieuses et plus complètes que dans l'antiquité. Ainsi, les sociniens renouvellent, en la développant, l'hérésie de Macédonius. Les auteurs de cette secte furent les deux Socin, oncle et neveu.

Le premier naquit à Sienne en 1525. Malgré les anathèmes du concile de Latran, le rationalisme, alimenté par l'étude fanatique des auteurs païens, envahissait l'Europe. Socin fut nourri dans cette atmosphère empoisonnée. A peine sorti du collége, il assista, en 1546, au fameux conciliabule de Vicence, où la destruction du christianisme fut résolue. Fidèle aux engagements qu'il y contracta et aux principes de son éducation, le jeune libre penseur employa toute sa vie à renouveler l'arianisme et le macédonianisme, afin de saper le christianisme par sa base.

Né à Sienne, en 1539, le second hérita de l'esprit anticatholique de son oncle et fut un des plus ardents promoteurs de ses hérésies. Il avait moins de vingt ans, que déjà la crainte de l'inquisition lui fit quitter l'Italie. Il passa en France, de là en Suisse, où il publia ses impiétés. Bientôt l'inquiétude de son esprit, jointe au désir de dogmatiser partout, le conduisit en Pologne. Les lettrés l'accueillirent avec faveur ; un grand nombre se déclarèrent ses partisans. C'est au milieu de cette troupe d'athées qu'il mourut, en 1604. Dignes de leur maître, ses disciples voulurent tirer les conséquences pratiques de ses doctrines. De grands excès furent commis ; le peuple indigné les chassa. En haine de l'hérésie, de l'hérésiarque et de sa suite, les

cendres de Socin furent déterrées, menées sur les frontières de la Petite-Tartarie et mises dans un canon qui les envoya au pays des infidèles.

Nous avons dit que dans leurs impiétés contre le Saint-Esprit, les sociniens avaient dépassé les macédoniens. Suivant saint Augustin, ces derniers ne niaient pas l'existence personnelle du Saint-Esprit, mais sa divinité. Ils étaient d'ailleurs orthodoxes sur les deux autres personnes de la sainte Trinité (1). Pour les sociniens, le Saint-Esprit n'est pas même une créature : c'est un souffle, une force, une simple influence de Dieu sur l'homme et sur le monde. La Trinité elle-même, un assemblage de mots sans idées ; le péché originel, la grâce, les sacrements, le christianisme tout entier, autant de chimères. C'est la négation païenne, la négation de Sextus Empiricus, élevée à sa dernière formule et continuée par nos rationalistes modernes.

A cette négation éhontée dans son expression, absurde dans son principe, funeste dans ses conséquences, il suffit d'opposer et les témoignages de la tradition que nous avons cités, et l'affirmation solennelle de tous les dogmes attaqués, faite par le concile de Trente, au commencement de ses immortels travaux. « Nos prédécesseurs, disent les Pères, inauguraient leurs sessions par la profession de la foi catholique et l'opposaient comme un bouclier impénétrable à toutes les hérésies. A leur exemple, il nous paraît bon de professer solennellement le symbole

(1) Macedoniani sunt a Macedonio quos et pneumatomachos Græci dicunt, eo quod de Spiritu sancto litigent. Nam de Patre et Filio recte sentiunt, quod unius sint ejusdemque substantiæ vel essentiæ : sed de Spiritu sancto hoc volunt credere, creaturam eum esse dicentes. *Lib. de hæresib.*, c. LII.

dont se sert la sainte Église romaine, fondement unique et inébranlable de la foi, contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais : *Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre et en un Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu et au Saint-Esprit, Seigneur et vivificateur; qui procède du Père et du fils; qui, avec le Père et le Fils, est adoré et conglorifié; qui a parlé par les prophètes* (1). »

Ce symbole catholique, immuable comme la vérité même, expression précise de la foi des nations civilisées, revêtu de la signature sanglante de douze millions de martyrs, est la preuve éternellement triomphante de la divinité du Saint-Esprit, le refuge assuré de tout esprit poursuivi par le doute, le roc inexpugnable du haut duquel le chrétien défie Satan et ses suppôts, avec tous leurs sophismes et toutes leurs négations.

Le macédonianisme et le socinianisme : telles sont les deux grandes hérésies qui, à douze siècles de distance, ont attaqué, mais en vain, la divinité du Saint-Esprit. Dans l'intervalle, une troisième s'est fait jour. En apparence, moins fondamentale que les deux autres, elle a eu des conséquences plus désastreuses. On voit qu'il s'agit de l'hérésie des Grecs sur la *Procession du Saint-Esprit.* Mur de division, encore debout, entre l'Église latine et l'Église grecque, il faut aujourd'hui, plus que jamais, la faire connaître et la réfuter.

(1) *Conc. Trid.*, sess. III.

CHAPITRE V

PROCESSION DU SAINT-ESPRIT

Ce que veut dire *procéder*. — Existence de processions en Dieu. — Preuves : l'Écriture, la tradition, la raison éclairée par la foi. — Passage de saint Thomas. — Doctrine de saint Cyrille d'Alexandrie. — De saint Maxime. — Deux processions en Dieu : preuves. — Procession du Saint-Esprit; explication de Bossuet. — L'Église invariable dans sa doctrine. — Paroles de Vincent de Lérins.

Organe infaillible du Verbe, fait chair, pour instruire le genre humain, l'Église catholique a toujours cru que la troisième personne de l'adorable Trinité, égale en tout au Père et au Fils, *procède de l'un et de l'autre.* De cette croyance invariable, les preuves abondent dans les quatre Symboles, des Apôtres, de Nicée, de Constantinople et de saint Athanase, comme dans les écrits des Pères grecs et latins, premiers témoins de l'enseignement apostolique.

D'après son étymologie, le mot *procéder* veut dire passer d'un lieu dans un autre. Au figuré, on l'emploie pour désigner l'émanation ou la production d'une chose qui sort d'une autre. L'Église catholique entend par procession : *L'origine et la production éternelle d'une personne divine d'une autre personne, ou des deux autres.*

Sur quoi il faut remarquer que, lorsqu'il s'agit de la Trinité, le mot *procession* se prend en deux sens. Le premier, en tant qu'il s'applique à la production du Fils et du Saint-Esprit, car on dit que l'un et l'autre procèdent. Le second, en tant qu'il s'applique à la production particulière du Saint-Esprit. En effet, le Fils et le Saint-Esprit formant deux personnes distinctes, on dit du Fils qu'il est *engendré*, et du Saint-Esprit simplement qu'il *procède* (1).

Que, dans le sens théologique du mot, il y ait *procession* en Dieu, rien n'est plus clairement enseigné par l'Écriture, par la tradition, par la raison elle-même. Qui ne connaît ces témoignages de l'Ancien Testament? « Le Seigneur m'a dit : Vous êtes mon Fils ; c'est moi qui aujourd'hui vous ai engendré. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore (2). » Contemplant le Verbe : « Sa sortie, ajoute le prophète Michée, est dès le principe, dès les jours de l'éternité (3). » Or, l'idée de génération, de sortie, d'origine, implique nécessairement l'idée de procession.

Le Nouveau Testament est encore plus explicite. Parlant de lui-même, Notre-Seigneur dit : « Je procède de Dieu et je suis venu (4). » Courte et sublime parole par laquelle le Verbe incarné se révèle tout entier! *Je procède de Dieu :* voilà sa génération éter-

(1) Processio est æterna unius personæ divinæ ab altera seu a duabus simul origo et productio... Processionis nomen dupliciter accipitur : 1° quidem ut commune est Filii et Spiritus sancti productioni ; uterque enim procedere dicitur ; 2° quatenus est speciale ac proprium Spiritus sancti productioni ; cum enim ambo distinguuntur, Filius quidem dicitur *gigni*, Spiritus autem sanctus simpliciter *procedere*. *Vitasse, de Trinit.*, q. v, art. 1 et 2.

(2) Dominus dixit ad me : Filius meus es tu ; ego hodie genui te. *Ps.* II, 7. — Ex utero ante Luciferum genui te. *Ps.* CVI, 3.

(3) Egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis. *Mich.*, v, 2.

(4) Ego ex Deo processi et veni. *Joan.*, VIII, 42.

nelle ; *et je suis venu* : voilà sa génération temporelle et sa mission dans le monde. De sa bouche auguste, il rend le même témoignage au Saint-Esprit : « Lorsque sera venu le Paraclet, que je vous enverrai de mon Père, l'Esprit de vérité, qui procède du Père (1). »

Fidèlement recueillie par la tradition, la pensée divine est formulée dans le Symbole de saint Athanase qui l'exprime avec cette précision irréprochable : « Le Fils est du Père seul : ni fait, ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit, du Père et du Fils : ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant (2). »

A son tour la raison éclairée par la foi, apporte au dogme catholique l'appui solide de ses raisonnements. Elle dit : Dieu est l'être parfait ; la fécondité est une perfection ; donc Dieu la possède. « Est-ce que moi, demande le Seigneur, qui fais engendrer les autres, je n'engendrerai pas ? moi qui donne la génération aux autres, je serai stérile (3)? » Par l'organe de saint Cyrille de Jérusalem, elle ajoute : « Dieu est parfait, non-seulement parce qu'il est Dieu, mais parce qu'il est Père. Qui nie que Dieu soit Père, ôte la fécondité à la nature divine ; il l'anéantit en lui refusant une perfection essentielle, la fécondité (4). »

Expliquant cette divine fécondité, saint Jean Da-

(1) Cum autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit. *Joan.*, xv, 26.

(2) Filius a Patre solo est : non factus, nec creatus, sed genitus. Spiritus sanctus a Patre et Filio : non factus, nec creatus, nec genitus, sed procedens.

(3) Numquid ego qui alios parere facio, ipse non pariam ?... Si ego qui generationem cæteris tribuo, sterilis ero? *Is.*. LXVIII, 9.

(4) Perfectus est, non solum quia Deus est, sed etiam quia Pater. Quare qui Deum negat Patrem esse, is fœcunditatem aufert a natura divina, ut jam perfecta non sit, quæ generandi virtute careat. Apud Vitasse, *Tract. de Trinit.*, edit. Migne, t. IX.

mascène continue : « La raison ne permet pas de soutenir que Dieu soit privé de la fécondité naturelle. Or, en Dieu, la fécondité consiste en ce que de lui-même, c'est-à-dire de sa propre substance, il puisse engendrer semblablement à sa nature (1). »

La distinction des personnes divines fournit à la raison une autre preuve sans réplique. Il y a en Dieu trois personnes distinctes : nous l'avons établi. Dans les personnes divines on ne voit que deux choses : la nature et le rapport d'origine ou la procession : ainsi, dans le Père, la nature divine et la paternité ; dans le Fils la nature divine et la génération ; dans le Saint-Espri, la nature divine et la procession. D'où vient la distinction ? Ce n'est pas de la nature, puisqu'elle est une et la même dans les trois personnes ; il reste donc qu'elle vienne de la communication différente de cette nature à chacune des personnes divines.

Aussi, l'Ange de l'école parlant du Saint-Esprit, dit avec raison : « Le Saint-Esprit est personnellement distinct du Fils, parce que l'origine de l'un est distincte de l'origine de l'autre. Or, la différence d'origine consiste en ce que le Fils est seulement du Père, tandis que le Saint-Esprit est du Père et du Fils. Les processions ne se distinguent pas autrement (2). »

De là, cette profonde doctrine de saint Grégoire de Nazianze, que les Grecs appellent le Théologien : « Le Fils n'est pas le Père, mais il est ce qu'est le Père ; le Saint-Esprit n'est pas le Fils, mais il est ce

(1) Impossibile est Deum fœcunditate naturali destitutum dicere. Porro fœcunditas in eo sita est, ut ex ipso, hoc est, ex propria substantia, secundum naturam similem generet. *De Fide orthod.* lib. I, c. VIII.

(2) I p., q. 36, art. 2, ad 7.

qu'est le Fils. Ces trois sont un par la divinité ; et cet un est trois par les propriétés distinctes (1). »

Pour expliquer l'unité de la nature divine, qui demeure entière et indivisible dans trois personnes parfaitement distinctes, rappelons une comparaison souvent employée par les Pères. « Il en est, disent-ils, de la nature divine comme de la nature humaine ; celle-ci est une et la même dans tous les hommes : en se multipliant, ils ne la divisent pas. Quel que soit le nombre des hommes, il n'y a toujours qu'une nature humaine. Pierre est Pierre, et non Paul ; et Paul n'est pas Pierre. Cependant ils sont *indistincts* par leur nature. Dans tous les deux, la nature humaine est une ; et ils possèdent, sans aucune différence, tout ce qui constitue l'unité naturelle... Pierre, Paul et Timothée sont trois personnes, mais ils n'ont qu'une seule et même nature.

« Ainsi, comme il n'y a pas trois humanités : l'humanité de Pierre, l'humanité de Paul, l'humanité de Timothée ; il n'y a pas non plus trois divinités la divinité du Père, la divinité du Fils, la divinité du Saint-Esprit. Donc en Dieu, comme dans le genre humain, distinction et multiplicité de personnes, mais communauté et unité de nature (2). »

L'Écriture, la tradition, la raison elle-même, dont

(1) Filius non est Pater... sed hoc est quod Pater ; neque Spiritus sanctus est Filius... sed hoc est quod Filius. Tria hæc unum divinitate sunt, et unum hoc proprietatibus sunt tria. *Orat.* XXXVII.

(2) Petrus est Petrus, et non Paulus ; et Paulus non est Petrus. Verumtamen indistincti manent natura. Una est enim in ambobus ratio substantiæ, et eadem citra varietatem ullam habent, quæ ad naturalem unitatem colligantur. *S. Cyrill. Alexand.*, lib. IX, *Comment. in Joan.* — Petrus, Paulus et Timothæus tres hypostases sunt, et humanitas una... quemadmodum non sunt duæ humanitates Petri et Pauli, sic non sunt... divinitates duæ Patris et Filii... Etenim nos aliam et aliam habemus hypostasim, sed non aliam et aliam humanitatem. *S. Maxim. martyr, Dialog.* I *de Trinit.* — *Id., Greg.*

l'accord unanime vient de nous montrer qu'il y a procession en Dieu, nous enseignent avec la même certitude qu'il y a deux processions en Dieu, et qu'il n'y en a que deux. D'abord, les livres saints n'en comptent que deux. Puis, il est facile de prouver qu'il n'y en a pas un plus grand nombre. Il y a en Dieu autant de processions qu'il y a de personnes qui procèdent. Or, il n'y a que deux personnes divines qui procèdent; et il n'y a en Dieu que trois personnes. Mais le Père, comme la première, ne procède d'aucune autre; ainsi, deux seulement procèdent.

De plus, il n'y a en Dieu que deux facultés qui opèrent intérieurement : *Ad intra*, *seu immanenter*, comme parle la théologie. Ces deux facultés sont l'entendement et la volonté. Ces facultés agissent nécessairement : car Dieu ne peut pas ne pas se connaître et ne pas s'aimer. Elles agissent toujours, car Dieu est l'action infinie (1).

Ces dogmes établis, l'enseignement catholique ajoute que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, c'est-à-dire qu'il sort de l'un et de l'autre, non par voie de génération, mais par *spiration*. Sur ces mots divins, écoutons Bossuet. « Le Saint-Esprit, dit l'évêque de Meaux, qui sort du Père et du Fils, est de la même substance que l'un et l'autre, un troisième consubstantiel, et avec eux un seul et même Dieu. Mais pourquoi donc n'est-il pas Fils, puisqu'il est, par sa

Nyss., lib. *De communib. notionib.*; *ibid.*, *Joan. Damasc.*, *De Fide orthod.*, lib. III, c. VIII.

(1) Productio immanens, cum res producta intra principium suum habitat. In Deo non sunt plures, quam duæ facultates immanenter operantes, intellectus nempe et voluntas. Eæ facultates necessario agunt. Neque enim Deus continere se potest ab intelligenda et amanda essentia sua. Semper agunt, cum non possit Deus ab eo abstinere. *Vitass.*, *de Trinit.*, *quæst.* v, art. 1 et 2, assert. 3.

production, de même nature? Dieu ne l'a pas révélé. Il a bien dit que le Fils était unique (1), car il est parfait, et tout ce qui est parfait est unique. Ainsi, le Fils de Dieu, Fils parfait d'un Père parfait, doit être unique ; et, s'il pouvait y avoir deux Fils, la génération du Fils serait imparfaite. Tout ce donc qui viendra après ne sera plus Fils, et ne viendra point par génération, quoique de même nature (2). »

Quelle sera donc cette finale production de Dieu? C'est une procession sans nom particulier. Éternellement intelligent, le Père se connaît éternellement, et éternellement il produit, en se connaissant, son Verbe ou son Fils, égal à lui, éternel comme lui. Le Père et le Fils, étant éternels, ne peuvent être sans se connaître éternellement, ni se connaître sans s'aimer d'un amour égal à eux, infini, éternel comme eux. Cet amour réciproque et consubstantiel, c'est le Saint-Esprit. Il procède donc du Père et du Fils.

« C'est, continue Bossuet, ce qui explique la raison mystique et profonde de l'ordre de la Trinité. Si le Fils et le Saint-Esprit procèdent également du Père, sans aucun rapport entre eux deux, on pourrait aussitôt dire : *Le Père, le Saint-Esprit et le Fils*, que *le Père, le Fils et le Saint-Esprit*. Or, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ parle. L'ordre des personnes est inviolable, parce que, si le Fils est nommé après le Père, parce qu'il en vient, le Saint-Esprit vient aussi du Fils, après lequel il est nommé ; et il est Esprit du Fils, comme le Fils est le Fils du Père. Cet ordre ne peut être renversé. C'est en cet ordre que nous sommes baptisés ; et le Saint-Esprit ne

(1) *Joan.*, I, 1-18.
(2) *Elév. sur les myst.*, II serm., *Élév.* 5.

peut non plus être nommé le second, que le Fils ne peut être nommé le premier.

« Adorons cet ordre des trois personnes divines et les mutuelles relations qui se trouvent entre les trois, et qui font leur égalité comme leur distinction et leur origine. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, et il engendre son Fils qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein, et qu'il y conserve. Et cette parole, qui est en même temps sa conception, sa pensée, son image intellectuelle, éternellement subsistante, et dès là son Fils unique, l'aime aussi comme un Fils parfait aime un Père parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, si ce n'est cette troisième personne, le Dieu d'amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité, comme les opérations de la Trinité ?

« Parce que tout est accompli, tout est parfait, quand Dieu est infiniment exprimé dans le Fils et infiniment aimé dans le Saint-Esprit, et qu'il se fait du Père, du Fils et du Saint-Esprit, une très-simple et très-parfaite unité. Tout y retourne au principe, d'où tout vient radicalement et primitivement, qui est le Père, avec un ordre invariable : l'unité féconde se multipliant en dualité pour se terminer en trinité. De telle sorte que tout est un, et que tout revient à un seul et même principe.

« C'est la doctrine des saints ; c'est la tradition constante de l'Église catholique. C'est la matière de notre foi : nous le croyons. C'est le sujet de notre espérance : nous le verrons. C'est l'objet de notre amour ; car aimer Dieu, c'est aimer en unité le Père et le Fils et le Saint-Esprit ; aimer leur égalité et leur ordre, aimer et ne point confondre leurs opéra-

tions, leurs éternelles communications, leurs rapports mutuels et tout ce qui les fait un, en les faisant trois : parce que le Père, qui est un, et principe immuable d'unité, se répand, se communique sans se diviser. Et cette union nous est donnée comme le modèle de la nôtre : *O Père, qu'ils soient un en nous, comme vous, Père, êtes en moi et moi en vous, ainsi qu'ils soient un en nous* (1). »

Trois personnes en un seul Dieu, égales entre elles, mais distinctes par leur rapport d'origine : le Père ne procédant de personne ; le Fils procédant du Père par voie d'entendement, comme la parole procède de la pensée ; le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils, par voie de volonté ou d'amour mutuel : tel est, sur le premier et le plus profond de nos mystères, le dogme catholique dans sa plus simple expression.

Pour défendre sa foi contre les novateurs, l'Église, assemblée successivement à Nicée et à Constantinople, avait ajouté quelques explications au Symbole des apôtres. Excepté les hérétiques, à qui ces explications ne permettaient plus de tromper les fidèles, l'Orient et l'Occident avaient applaudi à cette sage conduite. Pour tous il était évident que l'Église n'avait rien changé à la doctrine, rien innové ; mais usé du droit de conservation et de légitime défense. Ce qu'elle fit alors, elle l'a toujours fait, elle le fera toujours, lorsque ses dogmes seront attaqués. Tel n'est pas seulement son droit, mais son devoir ; car tel est l'ordre formel de son divin fondateur.

La doctrine de l'Église n'est pas sa doctrine : *Mea doctrina non est mea*. Elle n'en est pas propriétaire, mais dépositaire. Il lui a été dit : « Conservez ce qui

(1) *Médit. sur l'évangile*, 25e jour. — *Joan*, XVII, 21.

vous a été confié et n'a pas été inventé par vous ; ce que vous avez reçu et non imaginé. Ce n'est pas une chose de génie, mais de doctrine ; ce n'est pas une usurpation de la raison privée, mais une tradition publique. Elle est venue à vous, elle ne vient pas de vous : comme vous n'en êtes pas l'auteur, vous n'avez à son égard que le devoir de gardien.

« Aussi, gardienne attentive et prudente des dogmes dont le dépôt lui a été confié, elle n'y change jamais rien ; elle n'ôte rien, elle n'ajoute rien. Ce qui est nécessaire, elle ne le retranche pas ; ce qui est superflu, elle ne l'admet pas. Elle ne perd pas son bien, elle ne prend pas celui d'autrui. Pleine de respect pour l'antiquité, elle conserve fidèlement ce qui en vient. Si elle trouve des choses qui n'ont reçu primitivement ni leur forme ni leur complément, toute sa sollicitude est de les élucider et de les polir. Sont-elles confirmées et définies ? Elle les conserve. Fixer par écrit ce qu'elle a reçu des ancêtres par la tradition ; renfermer beaucoup de choses en peu de mots ; souvent même employer un mot nouveau, non pour donner à la foi un nouveau sens, mais pour mieux éclaircir une vérité : voilà ce que l'Église catholique, obligée par les nouveautés des hérétiques, a fait par les décrets des conciles : cela toujours, et rien de plus (1).

(1) Quod tibi creditum, non quod a te inventum; quod accepisti, non quod excogitasti; rem non ingenii, sed doctrinæ; non usurpationis privatæ, sed publicæ traditionis; rem ad te perductam, non a te prolatam; in qua auctor non debes esse, sed custos... Christi vero Ecclesia, sedula et cauta depositorum apud se dogmatum custos, nihil in his unquam permutat; nihil minuit, nihil addit; non amputat necessaria, non apponit superflua; non amittit sua, non usurpat aliena... hoc, inquam, semper, nec quicquam præterea, hæreticorum novitatibus excitata, conciliorum suorum decretis catholica perfecit Ecclesia, nisi ut quod prius a majoribus sola traditione susceperat, hoc deinde posteris etiam per scripturæ chiro-

Avec une fidélité incorruptible, elle s'acquittera de cette charge jusqu'à la consommation des siècles ; et, quand viendra le dernier jour, elle remettra à Dieu, sur le tombeau des choses humaines, le dépôt de toutes les vérités qu'elle a reçues au Cénacle, et qui remontent, par leurs bases, jusqu'au berceau de l'humanité (1). »

graphum consignaret, magnam rerum summam paucis litteris comprehendendo, et plerumque, propter intelligentiæ lucem, non novum fidei sensum, novæ appellationis proprietate signando. *Vincent. Livin., Commonit. civ. med.*

(1) Mgr Gerbet, *Instr. sur diverses erreurs du temps présent*, 1860.

CHAPITRE VI

HISTOIRE DU *FILIOQUE*

Les sectateurs de Macédonius répandus au loin. — Les Priscillianistes ravagent l'Espagne et nient la divinité du Saint-Esprit. — Lettre du pape saint Léon le Grand aux évêques d'Espagne. — Il enseigne clairement la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils. — Le Concile de Tolède fait réciter le Symbole avec l'addition *Filioque*. — Ce n'était pas une innovation : preuves, saint Thomas, l'Écriture, saint Damase. — Chant du Symbole autorisé dans les Gaules. — Défense d'y insérer le *Filioque*. — Plus tard, Rome ordonne de chanter le *Filioque*. — Raisons de sa conduite. — Plaintes mal fondées des Grecs. — Schisme de Photius. — Schisme et hérésie de Michel Cérulaire; il nie que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. — Concile de Lyon. — Les Grecs reconnaissent la légitimité du *Filioque*. — Ils trahissent leur foi. — Concile de Florence. — Les Grecs reviennent à l'unité; puis retombent dans le schisme.

Veiller sur le dépôt de la foi et fixer par ses décisions infaillibles les points en butte aux attaques de l'hérésie, est le droit et le devoir de l'épouse du Verbe incarné. Un demi-siècle environ après le concile de Constantinople, l'Église eut un nouveau motif de faire usage de ce droit inhérent à sa constitution. D'une part, les sectateurs de Macédonius s'étaient répandus au loin dans la Thrace, dans l'Hellespont et dans la Bithynie (1) ; d'autre part, les Vandales et autres peuples, sortis de ces contrées, avaient emporté le

(1) *Socr. hist.*, lib. II, c. XLV; lib. V, c. VIII.

dogme hérétique dans leurs migrations et notamment en Espagne. Là, les Priscillianistes attaquaient ouvertement le dogme de la Trinité et de la divinité du Saint-Esprit.

Saint Léon le Grand occupait alors la chaire de saint Pierre. La nouvelle de cette hérésie et des ravages qu'elle faisait en Espagne, lui fut envoyée par saint Turibius, évêque d'Astorga. Le souverain Pontife lui écrivit de réunir en concile tous les évêques d'Espagne, afin de condamner l'hérésie et d'extirper, à tout prix, cette nouvelle ivraie du champ du Père de famille.

Dans sa lettre, saint Léon disait : « Ils enseignent que dans la sainte Trinité, il n'y a qu'une seule personne et une seule chose, appelée tour à tour le Père, le Fils, et le Saint-Esprit; que celui qui engendre n'est pas distinct de celui qui est engendré, ni de Celui *qui procède de l'un et de l'autre* (1). »

Le concile eut lieu à Tolède, l'an 447. Présidé par le saint évêque d'Astorga, il condamna les hérétiques. Afin de couper le mal par la racine et de mettre l'Occident à l'abri de toutes ces erreurs, on y décida d'insérer dans le symbole de Constantinople, le mot même du Vicaire de Jésus-Christ, qui définissait si bien la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils : *De utroque processit* (2).

L'addition dont il s'agit, n'était point une innovation. C'était une explication, semblable à celles que le concile de Nicée avait insérées dans le Symbole

(1) Primo itaque capitulo demonstratur quod impie sentiant de Trinitate divina, qui et Patris et Filii et Spiritus sancti unam atque eamdem asserunt esse personam, tanquam idem Deus nunc Pater, nunc Filius, nunc Spiritus sanctus nominetur; nec alius sit qui genuit, alius qui genitus est, alius qui de *utroque processit*. *S. Leo Magn.*, epist, 93, c. VI.

(2) *Battaglini, Istor. univ. de' conc.*, q. 217, 218.

des apôtres, et le concile de Constantinople dans celui de Nicée. Saint Thomas remarque avec raison qu'elle est d'ailleurs contenue virtuellement dans le concile même de Constantinople, approuvé par tous les Orientaux. « Les Grecs eux-mêmes, dit-il, comprennent que la procession du Saint-Esprit a quelque rapport avec le Fils. Ils conviennent que le Saint-Esprit est l'Esprit du Fils, et qu'il est du Père par le Fils. On dit même que plusieurs accordent que le Saint-Esprit est du Fils ou qu'il découle de lui, mais qu'il n'en procède pas : distinction qui semble fondée sur l'ignorance ou sur l'orgueil.

« En effet, si l'on veut y faire attention, on trouvera que le mot Procession, entre tous ceux qui expriment l'origine d'une chose quelconque, est le plus commun. Nous nous en servons pour indiquer l'origine, de quelque nature qu'elle soit : par exemple, que la ligne procède du point, le rayon du soleil, le ruisseau de la source. Tous ces exemples et d'autres encore, autorisent à dire avec vérité que le Saint-Esprit procède du Fils... Ainsi, ce dogme est implicitement contenu dans le symbole de Constantinople qui enseigne que le Saint-Esprit procède du Père. Or, ce qui est dit du Père, il faut nécessairement le dire du Fils, puisqu'ils ne diffèrent en rien, si ce n'est que l'un est le Fils et l'autre le Père (1). »

D'ailleurs, en écrivant si nettement dans une lettre doctrinale, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, saint Léon n'était que l'écho des vicaires de Jésus-Christ, ses prédécesseurs : *Petrus per Leonem locutus est.* Au temps même du concile de Constan-

(1) *S. Th.*, 1 p., q. 36, art. 3. *Cor.* — Et *De Potent.*, q. 10, art. 4, ad 13.

tinople, le pape saint Damase enseignait cette doctrine : « Le Saint-Esprit n'est pas l'Esprit seulement du Père ou seulement du Fils, car il est écrit : *Si quelqu'un aime le monde, l'Esprit du Père n'est pas en lui.* Et ailleurs : *Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ, il ne lui appartient pas.* Cette *nomination* du Père et du Fils indique bien qu'il s'agit du Saint-Esprit, dont le Fils lui-même dit dans l'Évangile : *Il procède du Père, il prendra du mien et vous l'annoncera* (1). »

Depuis le Concile de Tolède, tous les catholiques d'Espagne et des Gaules *récitèrent* le symbole de Constantinople avec l'addition *Filioque.* De la part du saint-siége, nulle opposition ; de la part des Orientaux, nulle réclamation ne vint s'opposer à cet usage. Il durait depuis quatre siècles, lorsque Charlemagne rentra dans ses états, après avoir été couronné empereur à Rome, par le pape Léon III.

Or, il avait obtenu, pour les églises de son vaste empire, l'autorisation de chanter à la messe le symbole de Constantinople. Les évêques assemblés à Aix-la-Chapelle, en 807, lui demandèrent si on pouvait le *chanter* en public, comme on le récitait en particulier, en y insérant l'addition *Filioque.* Le grand prince répondit qu'il ne lui appartenait pas d'en décider, et qu'il fallait consulter le souverain Pontife.

(1) Porro non Leonis id fuit novum inventum, sed prædecessorum traditio. Nam Damasus hæc ait : (*Damas., in concil. Rom. apud Crescon. Collect.*) Spiritus sanctus non est Patris tantummodo, aut Filii tantummodo Spiritus. Scriptum est enim : *Si quis dilexerit mundum, non est Spiritus Patris in illo.* I *Joan.*, II. Item scriptum est : *Qui autem Spiritum Christi non habet, hic non est ejus. Rom.*, VIII. Nominato itaque Patre et Filio, intelligitur Spiritus sanctus, de quo Filius in Evangelio dicit : Quia *Spiritus sanctus a Patre procedit, et de meo accipiet, et annuntiabit vobis. Joan.*, XV. *Apud Baron.*, an. 447, n. 21.

En conséquence, deux évêques et l'abbé de Corbie, députés du Concile, se rendirent à Rome.

Le pape les accueillit avec bienveillance, mais refusa nettement la permission d'insérer dans le symbole les quatre syllabes *Filioque*. « Sans doute, leur dit-il, c'est un article de foi inviolable que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; mais on ne peut pas insérer dans le symbole tous les articles de foi. D'ailleurs, il ne faut pas modifier, même d'une syllabe, les symboles arrêtés par les Conciles œcuméniques (1).

Pour montrer que sa résolution était immuable, le pape ordonna de graver incontinent, en grec et en latin, le symbole de Constantinople, sans l'addition du *Filioque*, sur deux boucliers d'argent, du poids de quatre-vingt-cinq livres, et les fit placer dans la basilique de Saint-Pierre, à droite et à gauche de la Confession (2).

Disons-le en passant, ce fait et celui que nous allons rapporter sont deux preuves monumentales de l'incorruptible fidélité de l'Église romaine aux traditions du passé. Non-seulement elle refuse aux prières de Charlemagne, son bienfaiteur, d'insérer dans le symbole de Constantinople quatre syllabes, qui expriment nettement un article de foi ; elle-même ne chante aucun symbole à la messe. Tandis que toutes ses filles, les églises d'Orient et d'Occident, font retentir

(1) *Bini., ad Synod. Aquisgran.*, t. III, *Concil.*; *Labbé*, t. VII, p. 1198; *Bar.*, an. 809, n. 57.

(2) Hic vero, pro amore et cautela orthodoxæ fidei fecit ubi suprà (in basilica sancti Petri), scutos argenteos duos, scriptos utroque symbolo, unum quidem litteris Græcis, et alium Latinis, sedentes dextera lævaque super ingressum corporis, pesantes argenti libras nonaginta quatuor, et uncias sex. *Anast. Biblioth. in Leon.* III, *apud Bar.*, an. 809, n. 62.

leurs basiliques du symbole de Constantinople, elle s'en tient à celui des apôtres : encore ne le récite-t-elle que dans l'administration du baptême et lorsque l'usage prescrit la profession de foi.

Cependant les siècles marchent, et les circonstances changent avec les siècles. Toujours dirigée par le Saint-Esprit, l'Église romaine fera plus tard ce qu'elle a d'abord refusé, également infaillible dans ses concessions et dans ses refus. Tant que la procession du Saint-Esprit n'est pas attaquée, elle persévère dans ses anciennes traditions. Bientôt de sourdes rumeurs se font entendre. Vers l'an 866, aux rumeurs succèdent des négations publiques. Elles ont pour organes, en Occident, le patriarche d'Aquilée, et en Orient, Photius, patriarche intrus de Constantinople.

Pour leur répondre, comme elle avait répondu à Arius et à Macédonius, Rome fait insérer dans le symbole de Constantinople l'addition *Filioque*. Elle-même, qui, pendant la messe, n'a jamais chanté aucun symbole, chante le symbole de Constantinople ainsi expliqué et ordonne de le chanter partout. Dès lors un immense concert de voix catholiques répond nuit et jour aux blasphèmes des novateurs (1).

La manière dont eut lieu cette mémorable addition offre un exemple nouveau de la sagesse du saint-siége et de sa prudente lenteur. Un concile nombreux fut convoqué à Rome. On représenta au souverain Pontife que depuis longtempe les églises d'Espagne, des Gaules, d'Angleterre et de Germanie étaient en possession de chanter publiquement le symbole de Constantinople; que Rome les approuvait; mais que, dans les circonstances actuelles, son refus prolongé d'in-

(1) *Bar.*, an. 883, n. 34.

sérer l'addition *Filioque* pouvait passer, aux yeux des malveillants, pour un blâme tacite ou pour une crainte de professer hautement la foi ; que les ennemis de l'Église ne manqueraient pas de s'en prévaloir, et, de là, faire naître des divisions, un schisme peut-être; qu'en tout cas, c'était le meilleur moyen de confondre Photius et ses adhérents (1).

Le souverain Pontife se rendit à ces raisons, et l'autorisation fut accordée; on en reporte la date à l'an 883. Toutefois, Rome elle-même ne commença de chanter le symbole que cent vingt-neuf ans plus tard, en 1014, sur les instances de l'empereur saint Henri. Ce grand prince, digne de Charlemagne par ses vertus et par les éminents services qu'il avait rendus au saint-siége, étant venu à Rome pour se faire couronner, fut étonné de ne pas entendre chanter le *Credo* à la messe. Il en demanda la raison.

« Voici, écrit l'abbé Bernon, ce qui lui fut répondu en ma présence : L'Église de Rome n'a jamais été souillée d'aucune hérésie ; mais, fidèle à la doctrine de saint Pierre, elle demeure immuable dans la foi catholique. Elle n'a donc pas besoin de professer sa foi ; c'est le devoir des églises qui ont pu ou qui peuvent l'altérer ou la perdre (2). »

« Magnifique réponse ! Néanmoins, sur les instances de l'empereur, le pape Benoît VIII décida que Rome

(1) *Baron.*, an. 883, n. 37; et an. 447, n. 23.

(2) Cum Romanorum presbyteri ab Henrico imperatore interrogarentur cur non post Evangelium (ut in aliis ecclesiis fiebat), symbolum canerent? Me assistente, audivi eos ejusmodi responsum reddere, videlicet, quod romana Ecclesia non fuisset aliquando ulla hæreseos fæce infecta, sed secundum santi Petri doctrinam in soliditate catholicæ fidei permaneret inconcussa : et ideo magis his necessarium esse illud symbolum sæpius cantando frequentare, qui aliquando ulla hæresi potuerunt maculari. *Bern. Abbas augien., De rebus ad miss. spectant., apud Baron.*, an. 447, n. 24.

elle-même chanterait désormais le symbole. Ce fut celui de Constantinople avec l'addition *Filioque* (1).

A quelque point de vue qu'on se place, on voit que rien ne fut plus légitime et plus régulièrement fait que cette insertion. Comme les explications du symbole, à Nicée et à Constantinople, elle était exigée par les circonstances. C'est le Vicaire de Jésus-Christ lui-même, présidant un concile, qui l'ordonne. Enfin, elle ne modifie pas la foi, elle l'explique. « Nul ne peut, écrit un ancien auteur, en prendre occasion d'accuser la sainte et grande Église de Rome, mère et maîtresse de toutes les autres, d'avoir écrit, composé et enseigné une foi nouvelle. Ce n'est ni faire, ni enseigner, ni transmettre un autre symbole, que d'expliquer l'ancien en vue de prévenir l'altération de la foi.

« Bien que dépositaire de l'autorité souveraine, elle ne refuse pas de s'humilier en répondant ce que le concile de Chalcédoine répondit autrefois à ses détracteurs : C'est injustement qu'on m'accuse. Je n'établis pas une foi nouvelle ; je renouvelle la mémoire de l'ancienne. Éclaircir un point obscur du symbole, ce n'est pas l'altérer. Comme les Pères des siècles passés, j'ai renouvelé la foi ; j'ai ajouté aux conciles de Nicée, de Constantinople et de Chalcédoine ; mais je n'ai rien enseigné qui leur soit contraire. Fidèle à marcher sur leurs traces, j'ai rencontré des points attaqués qui, de leur temps, n'étaient pas mis en question. Ce qui n'était pas bien compris de tous, j'ai dû l'éclaircir par un mot d'interprétation : voilà ce que j'ai fait (2). »

Cependant les Grecs, poussés par l'esprit d'orgueil,

(1) *Baron.*, an. 447, n. 24.
(2) *Ætherian.*, *apud Bar.*, an. 883, n. 38.

refusèrent obstinément de souscrire à l'addition du *Filioque*. Le sectaire ambitieux qui les égarait, voulait à tout prix séparer l'Église orientale de l'Église occidentale. Une fois l'autorité du souverain Pontife méconnue, il espérait se faire proclamer patriarche universel. La mort fit évanouir ses coupables projets ; mais elle n'éteignit pas l'esprit de révolte qu'il avait soufflé.

En 1054, Michel Cérulaire, autre patriarche de Constantinople, plus audacieux que Photius, nia formellement que le Saint-Esprit procède du Fils. Dans une lettre adressée à Jean, évêque de Trani, il osa consigner son hérésie, avec invitation d'en faire part au souverain Pontife. Léon IX y répondit, comme il convient au gardien de la foi, en excommuniant le novateur. Cérulaire, de son côté, excommunia le Pape et avec lui toute l'Église latine. La rupture fut complète, et les Grecs tombèrent dans le schisme et dans l'hérésie. Telle fut, comme nous le verrons plus tard, la source de tous leurs malheurs.

Cependant l'Église latine ne négligea rien pour ramener sa sœur à la foi de leurs pères. Après plusieurs siècles d'efforts inutiles, ce retour tant désiré s'accomplit au concile général de Lyon, en 1274. Réunis sous la présidence du pape Grégoire X, les évêques de l'Orient et de l'Occident exprimèrent leur foi en ces termes : « Nous faisons profession de croire fidèlement et avec piété que le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, non comme de deux principes, mais comme d'un principe ; non par deux spirations, mais par une seule spiration (1). » La réunion venait d'être jurée pour la treizième fois. Mal-

(1) *Labbe, Conc.* ; t. II, p. 967. — Quibus perfectis, præcinente

heureusement elle ne fut pas plus durable que les autres (2).

Enfin, le concile de Florence réunit de nouveau les Grecs et les Latins. Pour satisfaire les premiers, le dogme de la procession du Saint-Esprit fut, par ordre du Pape, examiné de nouveau. Jamais discussion plus approfondie, plus longue, plus complète. Sophismes, subterfuges, négations, demi-concessions, flux immense de paroles, les Grecs eurent recours à tous les moyens pour défendre l'erreur.

Dans la dix-huitième session, tenue le 10 mars 1439, Jean de Monténégro, provincial des Dominicains de Lombardie, leur ferma la bouche par un argument sans réplique. « Qu'entendez-vous par *processions?* demanda-t-il aux Grecs. Que voulez-vous dire, quand vous affirmez que le Saint-Esprit *procède* du Père? — Marc, archevêque d'Éphèse, répondit : J'entends une production par laquelle l'Esprit Saint reçoit de lui l'être et tout ce qu'il est proprement, — Fort bien, reprit le frère prêcheur, nous avons cette conclusion : le Saint-Esprit reçoit du Père l'être, où il en procède, c'est la même chose. Voici donc comme je raisonne : De qui le Saint-Esprit reçoit l'être, de celui-là aussi il procède. Or, le Saint-Esprit reçoit l'être du Fils; donc le Saint-Esprit procède du Fils, suivant le sens propre du mot procession, tel que vous-même l'avez défini. Que le Saint-Esprit reçoive l'être du Fils, on peut le démontrer par beaucoup de témoignages.

« Mais, interrompit Marc d'Éphèse, d'où tenez-vous

pontifice hymnum : *Te Deum;* denique Græcis Latinisque verbis fidei orthodoxæ forma, repetita bis professione processionis Spiritus sancti a Patre et Filio, decantata est. *Bar.*, an. 1274, n. 18.

(1) Cosi eglino promisero, rimanendo in tal forma stabilita per la decimaterza volta l'unione fra Greci e Latini. *Battaglini, Istor.*, etc., p. 660, n. 11.

que le Saint-Esprit reçoit l'être du Fils? — Votre demande me plaît, répliqua frère Jean ; et je vais y répondre à l'instant même. Que le Saint-Esprit reçoive du Fils l'être, cela se prouve par le témoignage, irrécusable pour vous comme pour nous, de saint Épiphane, qui s'exprime ainsi : *J'appelle Fils celui qui est de lui, et Saint-Esprit celui qui seul est des deux.* D'après cette parole de saint Épiphane, si l'Esprit est des deux, il reçoit donc des deux l'être. Puisque, suivant vous, recevoir l'être ou procéder, c'est la même chose. Nous savons par saint Épiphane qu'il reçoit son être du Père et du Fils (1). » L'argument était d'autant meilleur que saint Épiphane est un des Pères grecs les plus anciens et les plus vénérés des Orientaux.

Enfin, le 6 juillet 1439, jour de l'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul, fut célébrée la dernière session du concile. En présence de l'auguste assemblée et aux applaudissements des Grecs et des Latins, on y lut le décret d'union. Il commence ainsi : « Que les cieux se réjouissent et que la terre tressaille ! Le mur qui divisait l'Église d'Orient et l'Église d'Occident vient d'être enlevé. La paix et la concorde est rétablie sur la pierre angulaire, Jésus-Christ, qui des deux peuples n'en a fait qu'un. Nous définissons et voulons que tous croient et professent que le Saint-Esprit est éternellement du Père et du Fils ; qu'il a son essence et son être subsistant à la fois du Père et du Fils ; qu'il procède éternellement de l'un et de l'autre, comme d'un seul principe et par une seule spiration. Nous définissons, de plus, que l'explication *Filioque* a été légitimement et avec raison ajoutée

(1) *Mansi*, t, XXXI, col. 723. — *Rohrbacher*, *Hist. univ.*, t. XXI, p. 534, 2e édition.

au symbole, pour éclaircir la vérité et par une nécessité alors imminente (1). »

La joie de l'Église ne fut pas de longue durée. Comme l'infidèle Samarie, le schismatique Orient retomba le lendemain dans les erreurs qu'il avait abjurées la veille : mais la mesure était comble. Salmanazar ressuscita dans Mahomet ; et, treize ans seulement après le concile de Florence, l'empire des Grecs subit le sort du royaume d'Israël.

(1) Definimus explicationem verborum illorum *Filioque*, veritatis declarandæ gratia, et imminente necessitate, licite et rationabiliter, fuisse symbolo appositam, etc. *Apud Labbe*, etc.

CHAPITRE VII

MISSION DU SAINT-ESPRIT

La sanctification est l'œuvre propre du Saint-Esprit. — Cette œuvre suppose une mission. — Ce qu'on entend par mission. — Combien de missions. — Elles n'impliquent aucune infériorité dans la personne envoyée. — Différence entre la mission du Fils et la mission du Saint-Esprit. — Toutes deux promises, figurées, prédites, préparées dès l'origine du monde. — Signification du mot Esprit dans l'Ecriture. — Passage de saint Augustin.

Autant que le permettent les obscurités de la vie présente, nous connaissons le Saint-Esprit en lui même. Il est la troisième personne de l'auguste Trinité. Il est Dieu comme le Père et le Fils. Il procède de l'un et de l'autre par une seule spiration et comme d'un seul et même principe, sans que pour cela il y ait ni postériorité, ni priorité, ni inégalité quelconque entre celui qui procède et ceux de qui il procède. Il est le fondateur et le roi de la Cité du bien. Sous ses ordres directs sont placées toutes les armées angéliques, nuit et jour en campagne pour protéger, aux quatre coins du monde, les frères du Verbe incarné contre les attaques des légions infernales.

Amour consubstantiel du Père et du Fils, à lui revient, par appropriation de langage, l'œuvre par excellence de l'adorable Trinité (1). Quelle est cette œuvre? La création? non. La rédemption? non. Quelle est-elle donc? la sanctification et la glorification; le Père crée, le Fils rachète, le Saint-Esprit sanctifie; le Père fait des hommes, le Fils des chrétiens, le Saint-Esprit des saints et des bienheureux. L'œuvre du Saint-Esprit est donc plus élevée que celle du Père et du Fils, puisqu'elle est le couronnement de l'une et de l'autre (2).

Que cette œuvre suprême appartienne au Saint-Esprit, la preuve en est évidente. C'est lui qui forme Marie, mère du Rédempteur, et, dans le sein virginal de Marie, le Rédempteur lui-même. C'est lui qui le dirige, qui l'inspire, qui lui donne de faire des miracles, et qui le glorifie : *Ille me clarificabit.* Comme prolongement de cette œuvre de sanctification universelle, c'est lui qui forme l'Église, mère du chrétien, et, dans le sein virginal de l'Église, le chrétien lui-même, frère du Verbe incarné. C'est lui qui le dirige, qui l'inspire, qui l'élève peu à peu à la sanctification et de la sanctification à la gloire (3).

Cette grande œuvre, magnifique synthèse de toutes

(1) Dilectio namque, quæ ex Deo est et Deus est, proprie Spiritus sanctus dicitur, per quem charitas Dei diffusa est in cordibus nostris, per quem tota Trinitas in nobis habitat. *S. Bern., Médit.*, c. I.

(2) Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra. I *Thess.*, IV, 3.

(3) In virtute secundum Spiritum sanctificationis, etc. Sur ce texte, Cornélius dit : Hanc potentiam (faciendi miracula, remittendi peccata, sanctificandi homines) Verbum caro factum habuit a Spiritu sancto, qui totum hoc unionis hominis cum Deo opus in Christo peregit, eumque ita sanctificavit, ut illi virtutem dederit omnes homines sanctificandi. *In Epist. ad Rom.*, c. I, 4. — Le même commentateur ajoute : Per Spiritum sanctum, id est, Spiritu sancto eum movente et incitante ad se sponte sua offerendum Patri, pro peccatis nostris. *In Epist. ad Hebr.*, c. IX, 14.

les œuvres du Père et du Fils, ne pouvait demeurer isolée dans les régions inaccessibles de l'éternité. Loin de là, elle devait devenir palpable et s'accomplir dans le temps. Pour l'accomplir, le Saint-Esprit a donc eu une mission. Il faut, avant d'aller plus loin, expliquer ce mot si souvent prononcé et si peu compris.

Lorsqu'elle parle des personnes divines, la théologie catholique entend par mission : *La destination éternelle d'une personne de la Trinité à l'accomplissement d'une œuvre du temps : destination qui lui est donnée par la personne de qui elle procède* (1). De toute éternité il était décidé que le Verbe se ferait homme et viendrait dans le monde pour le sauver (2) : voilà sa mission. De toute éternité il était décidé que le Saint-Esprit viendrait dans le monde pour le sanctifier (3) : voilà sa mission.

Ainsi, dans les personnes divines, il y a autant de missions divines qu'il y a de processions. Le Père n'a pas de mission, parce qu'il ne procède de personne. Le Fils reçoit sa mission du Père seul, parce qu'il ne procède que de lui (4). Le Saint-Esprit reçoit sa mission du Père et du Fils, parce qu'il procède de l'un et de l'autre (5).

Écoutons Saint Augustin : « Le Fils, dit-il, est

(1) Missio est unius personæ a persona ex qua procedit destinatio ad aliquem effectum temporalem. *Vid. S. Th.*, I p., q, 43, art. 2, ad 2. — *Vitass., De Trinit.*, q. 8, art. 5.

(2) Non enim misit Deus Filium suum in mundum, ut judicet mundum, sed ut salvetur mundus per ipsum. *Joan.*, III, 17.

(3) Spiritus sanctus procedit temporaliter ad sanctificandam creaturam. *S. Aug,, De Trinit.*, lib. III, c. IV.

(4) Qui misit me Pater. *Joan.*, VIII, 16. — Misit Deus Filium suum. *Gal.*, IV, 4.

(5) Cum autem venerit Paracletus, quem ego mittam vobis a Patre. *Joan.*, XV, 26.

envoyé par le Père, parce qu'il a apparu dans la chair, et non le Père. Nous voyons aussi que le Saint-Esprit a été envoyé par le Fils : *Lorsque je m'en irai, je vous l'enverrai;* et par le Père : *Le Père vous l'enverra en mon nom.* Par là, on voit clairement que le Père sans le Fils, ni le Fils sans le Père n'a envoyé le Saint-Esprit; mais il a reçu sa mission de l'un et de l'autre. Du Père seul on ne lit nulle part qu'il a été envoyé. La raison en est qu'il n'est ni engendré ni procédant de personne. En effet, ce n'est ni la lumière ni la chaleur qui envoie le feu; mais c'est le feu qui envoie la chaleur et la lumière (1). »

Admirons en passant la profonde justesse du langage divin. Lorsqu'il annonce le Saint-Esprit à ses apôtres, le Verbe incarné dit : « Il me glorifiera, parce qu'il prendra du mien, et vous l'annoncera. Tout ce qui est à mon Père est à moi. Voilà pourquoi j'ai dit : Il prendra du mien et vous l'annoncera (2). » Il ne dit pas, il prendra *de moi*, parce que ce serait dire en quelque façon, qu'il serait le seul principe du Saint-Esprit, et que le Saint-Esprit procède du Fils, comme le Fils procède du Père, c'est-à-dire de lui seul. Mais il n'en est pas ainsi. C'est pourquoi il dit : Il prendra *du mien* et non pas *de moi*. Parce que, encore qu'il prenne de lui, il ne prend de lui que ce que lui-même a pris du Père. En sorte que la mission du Saint-Esprit vient tout à la fois du Fils et du Père, de qui le Fils lui-même a tout reçu.

Du reste, il ne faut pas croire que la mission implique une infériorité quelconque dans celui qui la reçoit, relativement à celui qui la donne. La mission ne dénote pas plus une infériorité, que la procession elle-

(1) *Contra Serm. Arian.*, c. IV, n. 4, opp. t. VIII, p. 964.
(2) *Joan.*, XVI. 14, 15.

même dont elle est la conséquence. « Dans les personnes divines, dit avec raison l'Ange de l'école, la mission est sans séparation, sans division de la nature divine qui est une et la même dans le Père, et dans le Fils, et dans le Saint-Esprit; elle n'indique donc qu'une simple distinction d'origine (1). » C'est ainsi, pour employer une imparfaite comparaison, que le rayon est envoyé par le foyer, et la fleur par la plante, sans en être séparé et en conservant la nature de l'un et de l'autre.

Complétons ces notions fondamentales en ajoutant qu'il y a deux sortes de missions pour le Fils et pour le Saint-Esprit : l'une visible et l'autre invisible. Pour le Fils, la mission visible fut l'Incarnation ; pour le Saint-Esprit, son apparition au baptême de Notre-Seigneur, sur le Thabor et le jour de la Pentecôte. Pour le Fils, la mission invisible a lieu toutes les fois qu'il vient, sagesse infinie, lumière surnaturelle, se communiquer à l'âme bien préparée, dans laquelle il habite comme dans son temple ; pour le Saint-Esprit, la mission invisible se renouvelle chaque fois qu'il vient, amour infini, charité surnaturelle, se communiquer à l'âme bien préparée, dans laquelle il habite comme dans son sanctuaire (2).

Le but de cette double mission est d'assimiler l'âme à la personne divine qui lui est envoyée : *Similes ei*

(1) Talis missio est sine separatione, sed habet solam distinctionem originis. 1 p., q. 43, art. 1, ad 4.

(2) Tunc invisibiliter Filius unicuique mittitur, cum à quoquam cognoscitur atque percipitur. *S. Aug., apud S. T.*, 1 p., q. 43, art. 5, ad 1. — Anima per gratiam conformatur Deo. Unde ad hoc quod aliqua persona divina mittatur ad aliquem per gratiam, oportet quod fiat assimilatio illius ad divinam personam quæ mittitur, per aliquod gratiæ donum. Et quia Spiritus sanctus est amor, per donum charitatis anima Spiritui sancto assimilatur. Unde secundum donum charitatis attenditur missio Spiritus sancti. *Ibid.*, ad 2.

erimus. Or, comme le Fils, lumière éternelle, et le Saint-Esprit, amour éternel, ont été envoyés pour le monde entier, l'intention de Dieu est de s'assimiler le genre humain, et, en se l'assimilant, par la vérité et par la charité, de le déifier. O homme! si tu comprenais le don de Dieu ; *Si scires donum Dei!* Dans la pensée divine, cette mission n'est pas transitoire, mais permanente ; elle l'est, en effet, tant que l'homme n'y met pas fin par le péché mortel. Elle n'apporte pas seulement à l'âme les lumières du Fils et les dons du Saint-Esprit ; mais le Fils et le Saint-Esprit en personne viennent habiter en elle (1).

Compléter l'œuvre du Verbe, en faisant dans les cœurs ce qu'il avait fait dans les intelligences, achever ainsi la *transformation* de l'homme en Dieu : telle est la magnifique mission du Saint-Esprit. A raison même de son importance, elle dut être le dernier terme de la pensée divine ; par conséquent l'âme de l'histoire, le mobile et la clef de tous les événements accomplis depuis l'origine du monde. Si donc l'Incarnation du Verbe a dû être connue de tous les peuples ; et, pour cela, promise, figurée, prédite, préparée dès la naissance de l'homme, à plus forte raison, il a dû en être ainsi de la mission du Saint-Esprit, couronnement de l'Incarnation : les faits confirment le raisonnement.

Or, afin qu'il soit bien entendu que les promesses,

(1) Si quis diligit me... ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus. *Joan.*, XIV, 23. — Spiritus sanctus per charitatem et gratiam nos formaliter justificat, inhabitat, vivificat et adoptat. Justitia enim inhærens, non est una simplex qualitas. Sed multa complectitur... ac ipsum Spiritum sanctum donorum auctorem... non tantum donatur homini charitas et gratia, vel ipse Spiritus sanctus quoad dona sua duntaxat ; sed etiam datur ipsissima persona Spiritus sancti ac consequenter datur ipsa deitas totaque sancta Trinitas. *Corn. a Lap.*, *in* I *Petr.*, I, 4.

les figures, les prophéties, les préparations dont nous allons esquisser le tableau, se rapportent à la troisième personne de la Sainte Trinité, et non à un autre esprit, il est bon de rappeler l'enseignement des Pères, sur la signification du mot *Esprit* dans l'Écriture.

Qu'il suffise d'entendre saint Augustin : « On peut, dit-il, demander si, lorsque l'Écriture dit *l'Esprit de Dieu*, sans rien ajouter, il faut entendre le Saint-Esprit, la troisième personne de la Trinité, consubstantiel au Père et au Fils; par exemple : *Là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté*, et ailleurs : *Dieu nous l'a révélé par son Esprit;* et encore : *Ce qui est caché en Dieu, personne ne le sait, si ce n'est l'Esprit de Dieu?* Dans ces passages, comme dans une foule d'autres où il n'est rien ajouté, il est évidemment question du Saint-Esprit. Le contexte le fait assez comprendre. En effet, de quel autre parle l'Écriture lorsqu'elle dit : *l'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit, que nous sommes les enfants de Dieu;* et : *L'Esprit lui-même, aide notre infirmité; C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, les distribuant à chacun comme il veut?* Dans tous ces endroits, ni le mot Dieu ni le mot Saint n'est ajouté au mot Esprit, et toutefois il s'agit clairement du Saint-Esprit.

« Je ne sais si on pourrait prouver par un seul exemple authentique, que là où l'Écriture nomme l'Esprit de Dieu sans addition, elle ne veut pas parler du Saint-Esprit, mais d'un autre esprit bon, quoique créé. Tous les textes cités pour établir le contraire sont douteux et auraient besoin d'éclaircissement (1). »

(1) Nescio utrum manifesto aliquo exemplo probari possit, alicubi Spiritum Dei dictum sine additamento, ubi Spiritus ille sanctus non

Nous venons de le voir, dans les conseils éternels il était décidé que deux personnes de l'auguste Trinité descendraient visiblement sur la terre : le Fils pour sauver le monde par ses mérites infinis, le Saint-Esprit pour le sanctifier par l'effusion de ses grâces. Mais quand un monarque, tendrement aimé de son peuple, doit visiter les différentes parties de son royaume pour semer des bienfaits, tous les esprits sont préoccupés de sa venue. La renommée le devance ; des courriers le précèdent : toutes les voies s'ouvrent devant lui, et rien n'est oublié pour lui préparer une réception digne des espérances qu'il fait naître et de l'enthousiasme qu'il inspire.

Il n'est pas un chrétien qui ne le sache : voilà ce que Dieu a fait pour préparer la venue du Verbe incarné. Promis, figuré, prédit, attendu pendant quarante siècles, le Désiré des nations domine majestueusement le monde ancien. Il est l'âme de la loi et des prophètes, l'objet de tous les vœux, la fin de tous les événements, le but de l'élévation et de la chute des empires : en un mot, il est l'axe divin autour duquel roule tout le gouvernement de l'univers.

Cette préparation, étonnante de grandeur et de majesté, n'était pas due seulement à la seconde personne de la sainte Trinité, mais aussi à la troisième. Égal au Fils par la dignité de sa nature, supérieur en un sens par la sublimité de sa mission, et devant comme le Fils descendre personnellement sur la terre, le Saint-Esprit devait, comme le Messie, être précédé d'une longue suite de promesses, de figures, de pro-

significetur, sed aliquis quamvis bonus, creatus tamen et conditus. Quæ proferuntur enim dubia sunt, et indigent clariore documento. *De divers. quæst.*, lib. I I, n. 5, p. 187, opp. t. VI. *S. Th.*, I p., q. 74, art. III, ad 4.

phéties, de préparations, afin d'être, non moins que le Messie, l'objet constant de l'attente universelle : *Desideratus cunctis gentibus*. Cette induction de la foi n'est pas trompeuse. L'histoire va nous montrer la troisième personne de la Trinité, occupant la même place que la seconde, et dans la pensée de Dieu, et dans l'espérance du genre humain, et dans la direction de tous les événements du monde antique, pendant le long intervalle de quatre mille ans.

CHAPITRE VIII.

LE SAINT-ESPRIT DANS L'ANCIEN TESTAMENT, PROMIS ET FIGURÉ

Promesses du Saint-Esprit : Joël, Aggée. Zacharie. — Figures : les sept jours de la création, le chandelier aux sept branches, l'édifice à sept colonnes de la Sagesse éternelle.

Le Messie est promis, le Saint-Esprit est promis. Après la promesse bien des fois renouvelée, en termes plus ou moins explicites, de la venue du Saint-Esprit sur la terre (1), Dieu ordonne au prophète Joël de la publier clairement, plus de six cents ans avant le jour mémorable où elle devait s'accomplir. Dans la personne des Juifs, le prophète s'adresse à tous les peuples, appelés à devenir par la foi les enfants d'Abraham. Son regard inspiré voit en même temps le Verbe qui s'incarne et le Saint-Esprit qui descend. Devant lui, sont présentes les deux adorables personnes, et avec le même enthousiasme, il parle de l'une et de l'autre.

« Fils de Sion, s'écrie-t-il, soyez dans la joie et tressaillez de bonheur dans le Seigneur votre Dieu, parce qu'il vous donnera le Docteur de justice. Et il

(1) *Is.*, XLIV, 3; *Ezech.*, XI, 19; XXXVI, 26, etc.

fera descendre sur vous la rosée du matin, et la rosée du soir, comme il était au commencement. Et vos greniers seront remplis de blé, et vos collines de vin et d'huile. Et je vous rendrai les années qu'ont dévorées les sauterelles, les insectes et la rouille : c'est une grande puissance que je vous enverrai. Et vous mangerez dans l'abondance, et vous serez rassasiés, et vous louerez le nom du Seigneur votre Dieu qui a fait ces merveilles pour vous; et mon peuple ne sera jamais confondu. Et vous saurez que je suis au milieu d'Israël, moi le Seigneur Votre Dieu, à l'exclusion de tout autre (1) »

La joie, l'abondance de tous les biens spirituels, la réparation de tous les maux, sous le poids desquels gémissait le genre humain depuis la chute primitive, la présence permanente du Seigneur lui-même au milieu de son peuple, la grande nation catholique : voilà bien les traits distinctifs du règne du Messie. Quand le Verbe incarné aura posé les fondements de cette félicité universelle et arrosé de son sang, au matin et au soir de sa vie, cette terre du monde, que va-t-il arriver? Écoutons le prophète : « Après cela, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur toute chair. Et vos fils et vos filles prophétiseront ; et vos vieillards auront des révélations, et vos jeunes gens verront des visions. En ces jours-là, je répandrai mon Esprit même sur mes serviteurs et sur mes servantes (2). »

Tels sont, dans leurs traits généraux, les bienfaits

(1) *Joel*, XI, 23-27.

(2) *Ibid.*, XXVIII, 30. — Le jour même de la Pentecôte, saint Pierre déclare aux Juifs que les merveilles qui éclatent à leurs yeux, sont l'accomplissement de la promesse du Seigneur, faite par le prophète Joël. Tous les Pères parlent comme le chef des apôtres. Voir entre autres *S. Chrys., in princip. Act. Apost.*, II, t. III, p. 927, n. 11, 12, et *Corn. a Lap., in Joel*, II, 28.

dont le monde sera redevable au Saint-Esprit. Comme tous les cœurs devaient palpiter à cette annonce ! Comme les justes de l'ancienne loi devaient conjurer le Seigneur de hâter ce jour, unique entre les jours ! Afin de les consoler, le Seigneur veut bien leur promettre, par la bouche du prophète Aggée, la prochaine venue du Saint-Esprit. Juda revenait de Babylone : il était fort occupé de la construction du second temple ; mais les cœurs étaient tristes. On ne pouvait penser sans gémir à la magnificence de l'ancien temple et à la pauvreté relative du nouveau, qui s'élevait péniblement au milieu des difficultés de tout genre.

Aggée reçoit ordre d'encourager le peuple. Comme Joël, il voit et il annonce la venue de deux personnes de l'adorable Trinité : Le Saint-Esprit, qui, conformément aux antiques promesses, viendra bientôt résider au milieu de son peuple ; le Verbe fait chair, qui daignera sanctifier le nouveau temple, par sa présence personnelle. « Prophète, lui dit le Seigneur, parle à Zorobabel fils de Salathiel, chef de Juda, et à Jésus, fils de Josédech, grand prêtre, et à tout le peuple, et dis-leur : Prends courage, Zorobabel ; prends courage, Jésus fils de Josédech ; et toi, peuple de toute classe, prends courage, et agissez parce que je suis avec vous ; dit le Seigneur des armées. Je vais tenir la parole que je vous ai donnée, lorsque vous sortiez de la terre d'Égypte, et mon Esprit sera au milieu de vous : ne craignez rien. Encore un peu de temps, et je remuerai le ciel et la terre, et la mer, et les îles, et toutes les nations ; puis, viendra le Désiré de toutes les nations ; et je remplirai de gloire cette maison, et sa gloire sera plus grande que celle de la première (1). »

(4) *Agg.*, II, 2-10. Tous les Pères, saint Athanase, saint Cyrille de

Plus explicite que la première, cette seconde promesse ne se contente pas d'annoncer la venue du Saint-Esprit, elle en désigne l'époque. Il viendra lorsque le monde sera tiré de la vraie captivité d'Égypte, par le sang de l'Agneau de Dieu ; et que les apôtres seront prêts à construire le grand édifice catholique, où le Saint-Esprit doit éternellement habiter.

Vers la même époque, un autre prophète, Zacharie, est chargé d'annoncer la venue du divin Esprit, qui doit changer la face de la terre, après avoir changé les cœurs. Ici encore, le Seigneur a soin de réunir dans la même prédiction l'avénement du Messie et la descente du Saint-Esprit. La raison en est que ces deux événements se tiennent. Le premier est la preuve du second, et le second la conséquence du premier. On ne peut admettre l'un sans admettre l'autre. « En ce temps-là, dit le Seigneur, je briserai toutes les nations qui marcheront contre Jérusalem. Et je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'Esprit de grâce et de prières. Et ils lèveront leurs regards vers moi qu'ils auront attaché à la croix. Et ils pleureront sur moi, comme on pleure sur un fils unique, et ils pousseront des gémissements et des sanglots, comme on en pousse à la mort d'un premier-né (1). »

Lisant dans le lointain des âges, disent les pères et les interprètes, Zacharie voit devant ses yeux le jour mémorable de la Pentecôte, où le Saint-Esprit descend sur les apôtres réunis à Jérusalem. Il le voit

Jérusalem, saint Grégoire de Nysse, Théodoret, ont vu dans ces remarquables paroles la promesse du Saint-Esprit. Voir entre autres *S. Jerom., in Agg.* II, opp. t. III, p, 1694, et *Cornel. a Lapid., ibid.*

(1) *Zach.*, XII, 9, 10.

produisant la grâce et la sanctification ; puis, les gémissements et les supplications, dans les âmes qu'il vient d'éclairer sur l'énorme attentat, commis par la nation juive sur la personne adorable du Messie. Tout cela est tellement précis, que les Actes des Apôtres, en racontant l'histoire de la Pentecôte, ne semblent être que la reproduction des paroles de Zacharie (1).

Ce n'est pas seulement par ces promesses solennelles et par beaucoup d'autres répandues dans l'Ancien Testament, que Dieu annonçait au monde la venue de l'Esprit sanctificateur.

Pour le Messie, nous voyons marcher de pair avec les promesses d'innombrables figures, qui fixaient continuellement l'attention sur le Libérateur futur. Il en est de même pour le Saint-Esprit. A côté des promesses, se montrent constamment des figures qui le révèlent dans sa nature et dans ses dons. Appuyé sur l'autorité des saints docteurs, nous allons en faire connaître quelques-unes.

L'Esprit aux sept dons qui est le principe vital, la lumière, la beauté du monde moral et de l'Église en particulier, se trouve représenté par les différents septénaires, qui reviennent si souvent dans la création du monde matériel et dans la formation du peuple figuratif. Pour n'en citer que deux exemples : le monde physique fut créé en six jours, suivis du jour de repos ; il en est de même du monde moral. L'homme, qui en est le sublime abrégé, est formé par l'Esprit aux sept dons.

Dans l'ordre de la nature, la lumière paraît le premier jour. Elle figure le don de crainte, par lequel

(1) Voir *Corn. a Lap., in Zach.*, XII, 9 ; et *S. Jerom., in Zach.*, opp. t. III, p. 1784, 1785.

l'homme commence à connaître Dieu efficacement, selon cette parole du prophète : *La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.*

Au second jour de la création, se déploie le firmament, qui sépare les eaux inférieures des eaux supérieures. C'est l'emblème du don de science, qui nous apprend à discerner les doctrines vraies des doctrines fausses. Orné de ce don précieux, l'homme ressemble au firmament par la stabilité inébranlable de sa foi. Maintenant une séparation radicale entre la vérité et l'erreur, il les empêche de se jamais réunir dans son intelligence pour y produire le chaos. C'est ainsi que le firmament, immuablement placé entre les eaux inférieures et les eaux supérieures, les empêche de confondre leurs masses et de produire un nouveau déluge.

Le troisième jour a lieu la séparation des eaux et de la terre. La terre, montrant sa surface desséchée, se couvre de toutes sortes d'herbes et de plantes. C'est la vive image du don de piété. Séparé des eaux inférieures, c'est-à-dire des doctrines de mensonge, l'idolâtrie, la superstition, l'incrédulité, l'homme, vivifié par le don de piété, honore le vrai Dieu et produit les fleurs des bons désirs, les herbes des saintes paroles, enfin les fruits excellents des œuvres de charité envers Dieu et envers le prochain.

Le quatrième jour paraissent les deux grands luminaires, le soleil et la lune, accompagnés de myriades d'étoiles. On voit ici dans toute sa magnificence le don de conseil. Flambeau du jour, semblable au soleil, il éclaire tout le système du monde surnaturel; flambeau de la nuit, semblable à la lune, il éclaire tout le système du monde inférieur; semblable aux étoiles, qui, répandues dans toute l'étendue du firmament, en illuminent toutes les parties, il éclaire

chacune de nos facultés et dirige chacun de nos sens.

Le cinquième jour, les poissons et les oiseaux prennent naissance du même élément ; les premiers vivent dans les eaux, les seconds volent dans les airs. La sagesse éternelle pouvait-elle mieux préfigurer le don de force ? Grâce à son efficacité, les bonnes résolutions naissent et se fortifient dans la tribulation ; et les bonnes pensées volent vers Dieu, en brisant les résistances des démons, qui remplissent l'air dont nous sommes environnés.

Le sixième jour a lieu la création des animaux et de l'homme leur roi. Voici bien le don d'entendement. L'homme qui le possède connaît clairement sa double nature et l'apprécie ; il sait que la partie supérieure de lui-même doit dominer l'inférieure ; il connaît de plus les règles à suivre pour maintenir cette subordination, principe de vertu et d'harmonie universelle.

Le septième jour, Dieu se repose et bénit ce jour. Telle est la figure parfaitement juste du don de sagesse, le plus noble de tous. Par lui, l'âme se repose délicieusement en Dieu. Dégoûtée de tout ce qui n'est pas lui, elle attend dans la paix le jour éternel, où elle ira le bénir de tout ce qu'il a fait pour elle et par elle. C'est ainsi que le septième jour Dieu couronne l'œuvre de la création du monde matériel ; c'est ainsi que par le septième don, le Saint-Esprit achève la création d'un monde plus noble, l'homme, son image et son enfant (1).

A ceux qui seraient tentés de ne voir qu'un jeu d'imagination, dans ce parrallèle entre la création du monde matériel et la création du monde moral, entre

(1) Voir sur cette belle philosophie, *S. Anton., Summ., theol.*, I, art., t. X, c. I, § 1.

ce qui s'est passé à l'origine des temps et ce qui s'est accompli dans la plénitude des âges, il suffit de rappeler la doctrine de saint Paul et des Pères. Tous enseignent que l'Ancien Testament est à l'Évangile, ce qu'est la rose en bouton à la rose épanouie ; que le monde physique n'est que le rayonnement du monde moral ; que l'un et l'autre ont été faits par le même Esprit sur le même plan et dans le même but ; et qu'ainsi, l'annonce figurative du Saint-Esprit commence, comme celle du Messie, au premier jour du monde.

Une autre figure, plus transparente que la première, c'est le chandelier aux sept branches. On se trouvait au milieu du désert ; Israël, sorti d'Égypte, était en marche vers la terre promise. Dieu appelle Moïse et lui ordonne de faire le tabernacle, ouvrage où le mystère et la figure de l'avenir éclatent de toutes parts. Le tabernacle, disent les Juifs, Joseph et Philon, était l'image du monde, et le Saint des saints représentait le ciel empyrée. C'est là que Dieu commande à Moïse de placer un candélabre d'or, à sept branches, destiné à éclairer le ciel de la terre. Où trouver une figure plus belle de l'Esprit aux sept dons, flambeau du temps et de l'éternité (1) ?

Les Pères de l'Église ont vu une nouvelle figure du Saint-Esprit dans les sept fils de Job. « Les sept fils du patriarche de la douleur, écrit saint Grégoire le Grand, se donnaient des festins, chacun à son tour, chaque jour de la semaine, en compagnie de leurs trois sœurs, dans un édifice quadrangulaire.

« Voilà bien les sept dons du Saint-Esprit qui nourrissent l'âme, chacun à sa manière, et cela en

(1) *Corn. a Lap., in Exod.* XXV, 31.

compagnie de leur trois sœurs, c'est-à-dire des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, dans un édifice spirituel de forme carrée, c'est-à-dire formé par les quatre vertus cardinales, la prudence, la justice, la force, la tempérance. Chacun donne son festin, parce que chaque don du Saint-Esprit nourrit l'âme. La sagesse, par l'espérance aussi certaine que délicieuse des biens futurs ; l'intelligence, par la lumière toute divine qu'elle fait briller dans les ténèbres du cœur ; le conseil, par la haute prudence dont elle le remplit ; la force, par le courage invincible, soit dans l'action, soit dans la souffrance ; la science, par la sérénité du regard et la solidité des pensées ; la piété, par le rassasiement, fruit des œuvres de miséricorde ; la crainte, par l'humble confiance, récompense de l'orgueil vaincu (1). »

A mesure que nous avançons, les figures deviennent plus transparentes : c'est l'aurore qui succède à l'aube et qui annonce l'approche du soleil. A l'exemple des Pères, étudions la belle figure de l'esprit aux sept dons, si bien dessinée par l'auteur des Proverbes. « La Sagesse, dit l'écrivain sacré, s'est bâti une maison, elle a taillé sept colonnes pour la soutenir. Elle a immolé ses victimes ; elle a mêlé son vin ; elle a dressé sa table. Elle a envoyé ses servantes, pour appeler dans son palais et dans les murailles de sa ville, en disant : S'il y a quelque enfant, qu'il vienne à moi. La Sagesse elle-même a dit à ceux qui sont pauvres d'intelligence : venez, mangez mon pain, et buvez le vin que je vous ai préparé ; quittez l'enfance, et vivez et marchez dans les voies de la prudence (2). »

(1) *S. Greg. Moral.*, lib. I et II.
(2) *Prov.*, IX, 1-6.

Quelle est cette Sagesse ? Le Verbe éternel, la sasagesse même de Dieu. Cette maison bâtie de sa propre main? L'Église, palais du Fils de Dieu sur la terre. Ces sept colonnes, appuis de l'édifice? Les sept dons du Saint-Esprit, qui rendent l'Église inébranlable, au milieu des ouragans et des tremblements de terre. Comment ? En opposant, chacun en particulier, une force de résistance supérieure à la violence des sept esprits mauvais, puissants ennemis de la Cité du bien. Au démon de l'orgueil, résiste le don de crainte ; au démon de l'avarice, le conseil ; au démon de la luxure, la sagesse ; au démon de la gourmandise, l'intelligence ; au démon de l'envie, la piété; au démon de la colère, la science ; au démon de la paresse, la force.

Tel est l'harmonieux contraste que les saints docteurs découvrent entre les forces opposées de l'Esprit du bien et de l'Esprit du mal. Rien n'est plus réel, ainsi que nous le montrerons ailleurs (1).

Contentons-nous de remarquer ici que cette nouvelle figure du Saint-Esprit, présente le même caractère que les autres. Les deux personnes divines que le monde attendait y sont désignées ensemble. Quelles sont, en effet, ces victimes immolées par la sagesse, ce pain, ce vin, cette table, préparés pour ses enfants? D'une voix unanime, les Pères et les commentateurs répondent que c'est le Verbe incarné. Quant aux servantes chargées d'inviter les convives, la tradition constante y voit les âmes zélées, les prédicateurs et les prêtres dont les prières, les paroles et les exemples attirent leurs frères au banquet divin. Ces enfants mêmes qui viennent y participer, repré-

(1) Voir *Corn a Lap. in Prov.*, c. IX, 1-6.

sentent au naturel tous les hommes : grands enfants, toujours occupés d'enfantillages, jusqu'au moment, où, éclairés par le Dieu qu'ils reçoivent à la table sainte, ils prennent des goûts sérieux et marchent dans les voies de la véritable prudence (1).

Inutile d'ajouter que toutes ces figures étaient comprises des anciens, suivant le degré de connaissance que Dieu voulait leur donner de ses adorables conseils.

(1) *Ibid.*

CHAPITRE IX

LE SAINT-ESPRIT PRÉDIT

David annonce la grande œuvre du Saint-Esprit, la régénération du monde. — Isaie dit la manière dont le Saint-Esprit accomplira cette merveille. — Ézéchiel montre sous une figure saisissante le genre humain mort à la vie véritable et sa résurrection par le Saint-Esprit. — Dans les sept yeux de la pierre angulaire du Temple, Zacharie annonce l'Esprit aux sept dons et ses opérations merveilleuses dans le Verbe fait chair. — Judith célèbre la future victoire de l'Esprit du bien sur l'Esprit du mal. — Le livre de la Sagesse l'annonce comme la lumière et la force du genre humain. — Toutes les prophéties réunies forment le signalement complet du Saint-Esprit.

Dans la préparation du genre humain à la venue de la seconde et de la troisième personne de la Trinité, on trouve la même marche providentielle. Des promesses multipliées rendent certaine la venue du grand Libérateur : des figures ébauchent son portrait. Plus explicites que les premières, plus transparentes que les secondes, des prophéties donnent son signalement complet; de telle sorte que, à moins d'un aveuglement volontaire, il sera impossible à l'homme de méconnaître le Désiré des nations. Même conduite à l'égard du Saint-Esprit. Aux assurances données par les promesses, aux traits épars répandus dans les différentes figures, vont succéder les oracles plus précis des prophètes et les touches plus accentuées

de leur pinceau. Telle sera la perfection de ce portrait tracé d'avance, que les aveugles mêmes y reconnaîtront le divin Esprit.

Mille ans avant sa venue, David le signale à l'attention universelle, en le montrant avec son incommunicable caractère. « Seigneur, s'écrie-t-il, vous enverrez votre esprit, et tout sera régénéré (1). » Comme s'il disait : Habitants de la terre, soyez attentifs ; le jour viendra où le Saint-Esprit, la troisième personne de l'auguste Trinité, descendra parmi vous. Vous le reconnaîtrez aux prodiges qu'il opérera sous vos yeux. Le monde mort à la vie surnaturelle, à la vie de l'intelligence, à la vie de la vertu, à la vie de la charité et de la liberté, se lèvera de la tombe de boue dans laquelle il est enseveli. Les chaînes de l'esclavage tomberont d'un pôle à l'autre ; le vice fera place à la vertu la plus pure et les vives lumières de la vérité succéderont à la longue nuit de l'erreur ; des hommes nouveaux, un monde nouveau, sortiront du néant : ce prodige sera l'œuvre du Saint-Esprit. Quand vous le verrez accompli, sachez que cet Esprit régénérateur, objet de votre attente, sera venu ; c'est à ce signe que vous le reconnaîtrez.

Interrogeons maintenant l'histoire et demandons-lui quel jour a eu lieu cette miraculeuse création. Toutes les nations civilisées nomment le jour de la Pentecôte. Jour éternel qui, depuis dix-huit siècles, se lève successivement sur les différentes contrées de la terre, opérant partout le même prodige qu'à Jérusalem. Quel est l'instant où les peuples barbares sont venus, où ils viennent encore à la lumière, à la vertu, à la civilisation? — C'est l'instant où l'Esprit-Saint,

(1) Ps. cv.

donné par le baptême, plane sur eux et les vivifie : comme aux premiers jours du monde, il planait sur les eaux du chaos pour les féconder.

Comment le Saint-Esprit accomplira-t-il ce merveilleux changement? Isaïe va nous l'apprendre. « Un rameau, dit le prophète, sortira de la tige de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine. Et sur cette fleur l'Esprit du Seigneur se reposera : Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, et l'Esprit de la force du Seigneur le remplira... La terre sera remplie de la science du Seigneur, comme si les flots de la mer l'avaient inondée (1). »

Dans cette prophétie nous trouvons encore, réunies et agissant ensemble, les deux personnes de l'auguste Trinité, qui doivent honorer le monde de leur visite. Le Fils est clairement désigné par cette fleur qui sortira du rameau, né de la racine de Jessé. Voyez la justesse du langage prophétique! Le Messie est comparé à une fleur, à cause de son humilité, de la grâce de sa personne et du parfum de ses vertus. Marie est le rameau qui le porte; rameau par sa douceur, par sa souplesse sous la main de Dieu, par son intégrité; car la fleur naît du rameau sans lui faire aucune lésion. Il est dit que ce rameau sort non de l'arbre et du tronc, mais de la racine. Pourquoi? Parce qu'aux jours du Messie, la famille royale de Jessé, privée de la puissance souveraine et perpétuée seulement dans des rejetons humbles et pauvres, n'était plus un arbre aux rameaux magnifiques, mais une simple racine cachée dans le sein de la terre : racine cependant pleine de séve qui produit le rameau

(1) *Is.*, XI. 1-9.

le plus parfait, la fleur la plus belle que l'arbre lui-même ait jamais produite (1).

Après avoir dépeint sous des traits si gracieux et si parfaitement incommunicables, le Messie Fils de Dieu et fils de Jessé, le prophète reprend son pinceau pour esquisser l'action du Saint-Esprit. C'est lui qui donnera toute sa beauté à la divine fleur et qui communiquera au rejeton de David les dons nécessaires à l'accomplissement des merveilles, dont la suite de la prophétie va nous retracer l'histoire. L'Esprit du Seigneur, dit le prophète, l'Esprit aux sept dons, reposera sur lui. Pas un père de l'Église, pas un interprète de l'Écriture qui, dans cet Esprit aux sept dons, ne reconnaisse la troisième personne de la sainte Trinité. A quel autre Esprit, en effet, pourrait convenir ce caractère? Quel autre Esprit pourrait reposer sur le Fils de Dieu? Quel autre Esprit pourrait être appelé l'auteur ou le coopérateur des merveilles accomplies par le Verbe fait chair (2)?

Il *reposera* sur lui, dit le prophète. Dans l'énergie de la signification originale, ce mot indique la force, la plénitude, le lieu naturel du repos de l'auguste personne. Cela veut dire que le Saint-Esprit demeure inébranlablement dans Notre-Seigneur ; qu'il le remplit de la plénitude de ses dons, et qu'il est en lui, comme dans son inviolable sanctuaire, à raison de l'union hypostatique de la nature divine avec la nature humaine.

Au spectacle qu'il vient de décrire, Isaïe, ravi d'ad-

(1) Virga beata virgo Maria, flos Christus, radix familia Davidis jam ablato sceptro quasi emortua et succisa, ita ut sola ejus radix in plebe latere et vivere videatur : sed hæc ipsa reflorescente profert florem Christum tanquam regem regum. S. Hier., *in hunc loc.*

(2) S. Hier, *Ibid in Is.*, XI opp. t. III, p. 99.

miration, chante les merveilles du monde soumis à l'action combinée de la seconde et de la troisième personne de l'adorable Trinité. Le règne de la justice succédant au règne du caprice, de la force et de la cruauté ; la défaite du démon et des tyrans ses aveugles soutiens ; le tombeau du grand Libérateur brillant d'une gloire immortelle ; le lion et l'agneau, tout ce qu'il y a de plus féroce et tout ce qu'il y a de plus doux, vivant paisiblement ensemble : image dont la gracieuse énergie désigne l'union fraternelle, au sein de l'Évangile, des Juifs et des gentils, des Grecs et des barbares, des plus fiers potentats et des plus faibles enfants. Telles sont les merveilles qui se montrent aux yeux du prophète.

Ici encore, interrogeons l'histoire et demandons-lui quel jour s'est accompli ce merveilleux changement ? Quel jour a été brisé le sceptre de fer, appesanti depuis plus de deux mille ans sur la tête du monde païen ? Quel jour a commencé la destruction du règne de l'idolâtrie ? Quel jour les Juifs et les gentils se sont-ils, pour la première fois, embrassés comme des frères ? Quel jour ont commencé, pour ne jamais finir, la vénération du Calvaire et le culte solennel de son glorieux tombeau ? D'une voix unanime toute la terre nomme le jour à jamais mémorable de la Pentecôte. Si vous demandez au Messie lui-même, auteur de tant de merveilles, à qui nous devons en témoigner notre reconnaissance, il nous répond humblement : « Le Saint-Esprit a été sur moi, et c'est pourquoi j'ai été envoyé, et j'ai opéré les prodiges dont vous êtes témoins (1). »

Écoutons un autre prophète. Ézéchiel décrit, avec

(1) *Luc.*, IV, 18-21.

la même précision qu'Isaïe, la troisième personne de la sainte Trinité, sa venue, ses caractères, ses opérations admirables. Ici encore, le Verbe et le Saint-Esprit se donnent la main pour travailler à la régénération du monde. « Je sanctifierai mon nom qui est grand, dit le Seigneur, par la bouche du prophète, mon nom qui est souillé parmi les nations, afin qu'elles sachent que je suis le Seigneur... Et je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez lavés de toutes vos souillures, et je vous purifierai de toutes vos idoles. Et je vous donnerai un cœur nouveau, et je placerai au milieu de vous un esprit nouveau. Et j'ôterai de votre poitrine votre cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Et je placerai mon Esprit au milieu de vous, et je vous ferai marcher dansla voie de mes commandements. Et vous garderez ma loi sainte; et vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu (1). »

La première chose qui frappe les regards du prophète, c'est le grand nom de Dieu indignement profané parmi toutes les nations. Voilà bien le règne de l'idolâtrie, tel que l'histoire nous le fait connaître à la venue du Rédempteur; règne de superstitions honteuses et cruelles, où le nom de Dieu, donné aux crocodiles, aux serpents, aux chats, aux légumes, aux pierres brutes, recevait les plus sanglants outrages. Puis, le même prophète voit tout à coup tomber du ciel une onde pure, qui lave la terre et ses habitants de toutes leurs iniquités, et le grand nom de Dieu redevenir l'objet du respect et de l'amour universel. Voilà bien les sacrements, surtout le baptême, où le Juif et le païen ont perdu

(1) *Ezech.*, XXXIV, 23-28.

leurs souillures et trouvé la blancheur de l'innocence.

Après cette purification universelle, Ézéchiel voit descendre l'Esprit du Seigneur. Il anime ces hommes nouveaux et les fait marcher d'un pas ferme dans les sentiers de la vertu, en sorte que le vrai Dieu sera désormais pour eux le Dieu unique, et eux-mêmes, eux les adorateurs des idoles, seront son peuple chéri. Pouvait-on mieux décrire le miracle de la Pentecôte? N'est-il pas manifeste que c'est à partir de ce grand jour, que le genre humain a perdu son cœur de pierre, qu'il a pris un cœur nouveau et que le grand aveugle, dont la marche, pendant plus de deux mille ans, avait été un égarement continuel, est entré dans la route lumineuse de la vérité et de la civilisation (1)?

Ailleurs, le Très-Haut révèle à Ézéchiel, sous la figure la plus frappante, l'action régénératrice du Saint-Esprit. Pour lui montrer que cet Esprit de vie, annoncé par David comme devant tirer le monde du tombeau de l'erreur et du vice, accomplira dans toute son étendue sa miraculeuse mission, voici ce que fait le Seigneur.

« Sa main fut sur moi, dit le prophète, et il me conduisit en esprit au milieu d'une campagne pleine d'ossements, et il m'en fit faire le tour. Et il y avait une multitude d'ossements, et tous étaient complétement desséchés. Et il me dit : Fils de l'homme, penses-tu que ces ossements revivent? Et je dis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétise sur ces ossements et dis-leur : Ossements arides, entendez la parole du Seigneur ; voici ce que le Seigneur

(1) S. *Aug.*, *De doct. christ.*, lib. III, c. XXXIV, n. 28; et *Patres*, passim *apud Corn. a Lapid.*, *in Ezech.*, XXXVI, 25.

dit de vous : J'introduirai mon Esprit en vous, et vous vivrez, et je mettrai sur vous des nerfs, et je ferai recroître sur vous les chairs, et j'étendrai sur vous la peau, et je vous donnerai l'esprit; et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur.

« Et je prophétisai, comme il me l'avait commandé. Or, pendant que je prophétisais, un bruit se fit entendre, et voilà une commotion. Et les os s'approchèrent des os, chacun à sa jointure, et je vis, et voilà montant sur eux des nerfs et des chairs; et la peau s'étendit sur eux, et ils n'avaient pas l'esprit. Et il me dit : Prophétise à l'Esprit, Fils de l'homme, et dis-lui : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Des quatre vents, viens, Esprit, souffle sur ces morts, et qu'ils revivent.

« Et je prophétisai comme il me l'avait commandé. Et l'Esprit entra en eux et ils eurent la vie, et ils se tinrent debout sur leurs pieds, comme une immense armée. Et il me dit : Fils de l'homme, tous ces ossements sont la maison d'Israël. Ils disent : Nos os sont desséchés. Nous n'avons plus d'espérance; pour toujours nous sommes retranchés du nombre des vivants. C'est pourquoi prophétise, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : J'ouvrirai vos tombeaux, et je vous retirerai de vos sépulcres, mon peuple, et vous conduirai dans la terre d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur, lorsque j'aurai mis mon Esprit en vous, et que vous vivrez et que vous reposerez tranquillement sur la terre de vos Pères (1).

Énergie, précision, transparence, que manque-t-il à cette prophétie de la résurrection morale de l'humanité, par le souffle du Saint-Esprit? Lorsque, par la

(1) *Ezech.*, xxxvii, 1-14.

voix des apôtres, sortant du cénacle, la troisième personne de l'auguste Trinité souffla sur le monde, la terre entière n'était-elle pas un champ couvert d'ossements? Quel peuple alors vivait de la vraie vie? Ces ossements n'étaient-ils pas desséchés par le temps, calcinés par le souffle brûlant de l'Esprit homicide, esprit d'orgueil et de volupté? Quel autre Esprit a répandu le mouvement et la vie dans ce vaste charnier du genre humain? Poser de semblables questions, c'est les résoudre.

Passons à une nouvelle prophétie. Ici encore apparaissent réunies, les deux adorables personnes de la Trinité dont la venue sauvera l'univers. C'est Zacharie qui parle. Sous la figure du rétablissement d'Israël dans la patrie de ses aïeux et de la construction du second temple, il annonce la grande réalité du rétablissement universel de toutes choses et l'édification de l'Église, temple immortel du vrai Dieu. Le grand Orient se lève sur le monde ; il se construit lui-même un temple, dont il est tout ensemble le pontife et la pierre angulaire. Sept yeux brillent sur cette pierre magnifiquement ciselée. Aux feux qui en sortent, l'iniquité disparaît de la terre et la paix règne partout.

« Jésus, grand-prêtre, dit le prophète, écoute, toi et tes amis, hommes à miracles qui habitent avec toi. Voici que je vais faire paraître l'Orient mon serviteur, et voici la pierre que j'ai montrée à Jésus. Sur cette pierre unique il y aura sept yeux, je la sculpterai moi-même, dit le Seigneur des armées ; et j'ôterai l'iniquité de la terre en un seul jour. En ce jour-là, l'homme appellera son ami sous sa vigne et sous son figuier (1). »

(1) *Zach.* III, 8-10.

Toute la tradition a vu le Messie clairement désigné dans cet oracle remarquable. Comme Dieu, il est bien le véritable Orient, le seul principe de toute lumière. Comme homme, inférieur à son Père, il est bien le serviteur véritable du Dieu des armées. Évidemment lui, et lui seul, est aussi la pierre fondamentale de l'Église, figurée par le temple dont la construction occupait alors Jésus, fils de Josédech. Or, comme l'Église est un temple vivant, la pierre qui lui sert de base doit être vivante. Comme elle est l'œuvre de Dieu, le fondement doit être Dieu lui-même : les yeux dont cette pierre est ornée l'indiquent sous une éloquente figure. Pour montrer qu'il est de l'essence de la Divinité d'être partout et de tout voir, l'usage constant chez les différents peuples est de représenter Dieu, sous la figure d'un œil ouvert. En Égypte, un œil surmonté d'un sceptre était l'emblème d'Osiris. Dans la Grèce, la statue de Jupiter avait trois yeux, pour montrer sa triple providence sur le ciel, sur la terre et sur la mer (1). Dans l'art chrétien, l'œil est encore l'emblème de la Divinité.

Ainsi, l'œil donné à la pierre mystérieuse dont parle Zacharie, dénote, sans contestation possible, que cette pierre est l'emblème de Notre-Seigneur, le fondement de l'Église. Mais pourquoi Dieu la montre-t-il au prophète avec sept yeux, et non avec deux ou avec un seul? Pourquoi le nombre sept et non pas un autre? Rappelons d'abord que cette figure étant l'œuvre de la sagesse infinie, il ne peut rien s'y trouver d'arbitraire; plus elle paraît étrange, plus nous devons y soupçonner un sens profond et un grand enseigne-

(1) *Macrob.*, lib. I, c. XXI; *Plutarch., De Oside et Osiride ; Pausan., in Corinth.; Pierius, hierogl.* XXXIII, 15.

ment. Afin de le connaître, écoutons ceux que Dieu lui-même a chargés d'expliquer ses oracles, en leur confiant le secret de ses pensées.

« Sur cette pierre unique, dit saint Grégoire le Grand, il y a sept yeux. Or, cette pierre est Notre-Seigneur. Dire que cette pierre a sept yeux, c'est dire que sur le Verbe incarné repose l'Esprit aux sept dons. Parmi nous, celui-ci possède le don de prophétie, celui-là le don de science ; un autre, le don des miracles ; un cinquième, le don des langues ; un sixième, le don d'interprétation, suivant la distribution que le Saint-Esprit juge à propos de faire de ses dons ; mais nul homme ne les possède tous en même temps et dans leur plénitude. Quant au divin Rédempteur, il a montré qu'en revêtant notre nature infirme il possédait, comme Dieu, tous les dons du Saint-Esprit. C'est pourquoi il réunit en sa personne tous les yeux brillants dont parle le prophète (1). » — Telle est aussi l'interprétation des autres Pères et des plus célèbres commentateurs.

Reste à donner le sens des dernières paroles de la prophétie : *Je sculpterai moi-même cette pierre et j'ôterai l'iniquité de la terre, et chacun reposera à l'ombre de sa vigne et de son figuier.* Quel sera l'auteur des magnifiques ciselures dont sera ornée la pierre vivante, base éternelle de l'Église? Celui-là même qui parle par l'organe du prophète, le Saint-Esprit en personne. C'est lui qui, dans l'Incarnation, sculptera avec une perfection inimitable le corps et l'âme du Rédempteur. C'est lui qui, avec un art non

(1) Super lapidem unum septem oculi sunt. Huic enim lapidi (Christo) septem oculos habere, est simul omnem virtutem Spiritus septiformis gratiæ in operatione retinere, etc. *Moral.*, lib. XXIX, 16. Ita *S. Hier.*, *S. Remig.*, *Rupert*, *Emmanuel*, et alii.

moins merveilleux, les unira personnellement au Verbe éternel. C'est lui qui ornera son âme de tant de sagesse, de vertu, de grâce et de gloire, qu'il en fera comme un ciel divin, rayonnant de tout l'éclat du soleil, de la lune et des étoiles. C'est lui, Esprit d'amour, qui formera sur le corps adorable de l'auguste victime, avec la pointe acérée des épines, des clous et de la lance, les adorables ciselures, qui firent pendant la passion l'admiration des anges et qui feront pendant toute l'éternité l'amour des bienheureux.

Quel sera l'effet de ces ciselures sanglantes? L'abolition de l'iniquité. Le sang du Rédempteur, coulant à grands flots par les incisions du divin tatouage dont le Saint-Esprit ornera sa chair immaculée, purifiera la terre de ses crimes. Dieu apaisé rendra ses bonnes grâces au genre humain, et la paix de l'homme avec Dieu deviendra le principe de la paix de l'homme avec ses semblables. Est-il possible de peindre sous des couleurs plus vives, l'action simultanée du Fils et du Saint-Esprit dans la régénération du genre humain? Les faits accomplis depuis la Pentecôte chrétienne laissent-ils le moindre doute sur l'influence du Saint-Esprit dans le monde, la moindre obscurité sur ses opérations dans le Verbe fait chair, la moindre ambiguité sur les paroles du prophète (1)?

Il serait facile de continuer ce tableau, commencé à l'origine des temps et qui va se développant avec les siècles. Nous verrions le Verbe par qui tout a été fait et le Saint-Esprit par qui tout doit être refait, constamment unis dans les prédictions des prophètes. Nous entendrions la mystérieuse Judith, célébrant sa mys-

(1) Hic lapis e terra et ex virtute et arte constat Dei : significat autem in terra Virgine ortum, sed virtute Spiritus sancti artificiose cælatum. *S. Iren., De hæres.*, lib. III, 28.

térieuse victoire, et dans son mystérieux cantique, annonçant un triomphe plus glorieux sur un Holopherne plus redoutable, que celui dont elle vient de couper la tête; nommant le futur vainqueur du grand Holopherne, et s'écriant : « Adonaï, Seigneur, vous êtes grand. Votre puissance est incomparable, nul ne peut y résister. Toute créature tombera à vos genoux : vous enverrez votre Esprit, et tout sera créé : voix de l'Éternel, tout fléchira à ses accents. Les montagnes jusque dans leurs fondements, les eaux jusque dans leurs profondeurs seront agitées. Les rochers, comme la cire, fondront devant votre visage. Grands de la vraie grandeur seront ceux qui vous craignent (1). »

Quand le genre humain, depuis longtemps prosterné aux pieds de Satan, a-t-il commencé de tomber à genoux devant le vrai Dieu ? Quel Esprit a ébranlé les empires païens, réduit en pousssière les murs et les temples du Capitole, placé la croix victorieuse au front des Césars ? A quelle époque remonte la génération des vrais grands hommes, apôtres, martyrs, saints sur le trône ou dans la solitude, nobles vainqueurs d'eux-mêmes et du monde? Toutes les voix répondent en bénissant le Saint-Esprit et le Cénacle.

Le prophète, qui chante les merveilles de la Sagesse incréée, ne manque pas de lui adjoindre le Saint-Esprit. Dans son extase, l'homme inspiré voit toute la terre couverte de ténèbres. Les hommes incertains tâtonnent en plein midi, prenant le faux pour le vrai, le mal pour le bien, ignorant Dieu et s'ignorant eux-mêmes. A ce spectacle, il s'écrie : « Seigneur, qui connaîtra votre pensée, si vous ne donnez votre sagesse, et si vous n'envoyez votre Esprit des hauteurs? C'est

(1) *Judith*, xvi, 19 et seqq.

ainsi que seront redressées les voies des habitants de la terre, et que les hommes apprendront ce qui vous est agréable (1). »

Esprit de lumière, qui dissipera la nuit du monde moral, longue nuit de deux mille ans, nuit profonde que rendaient palpable, plutôt qu'elle n'en dissipaient l'obscurité, les vacillantes lueurs de la raison ; Esprit de force, qui, remplissant l'homme d'un courage inconnu, le retirera de la route du vice et le fera marcher d'un pas ferme dans les difficiles sentiers de la vertu : tel est le double caractère sous lequel est annoncé l'Esprit nécessaire au salut du monde. Est-il besoin de dire que ces deux caractères conviennent au Saint-Esprit, et ne conviennent qu'à lui ? Ne sont-ils pas écrits au front de toutes les œuvres régénératrices, qui, commencées à la Pentecôte, continuent sous nos yeux pour ne finir qu'au seuil de l'éternité ?

En résumé, le Fils et le Saint-Esprit sont toujours associés dans les prédictions des prophètes. L'un n'étant pas moins nécessaire que l'autre à la régénération du monde, Dieu a voulu qu'ils fussent également annoncés. Ces deux grandes figures dominent toute l'histoire, illuminent tous les événements, provoquent tous les soupirs, soutiennent toutes les espérances de l'ancien monde, comme ils doivent exciter l'éternelle reconnaissance du nouveau.

De même qu'en étudiant toutes les circonstances de la naissance, de la vie et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son caractère, sa doctrine, ses miracles, il est impossible de ne pas reconnaître en lui le Messie annoncé par les prophètes ; de même, en considérant les œuvres merveilleuses et les opérations

(1) *Sapient.*, IX, 17.

intimes de l'Esprit du Cénacle, il est impossible de ne pas adorer en lui la troisième personne de l'auguste Trinité, dont les oracles prophétiques avaient donné le signalement. Le parallélisme constant dont nous venons d'esquisser les principaux traits, va se continuer dans la préparation du Saint-Esprit.

CHAPITRE X

LE SAINT-ESPRIT PRÉPARÉ

Tous les événements de l'ancien monde préparent le Saint-Esprit. — Préparation particulière. — Préludes par lesquels le Saint-Esprit s'annonce lui-même. — Son action sur le monde matériel. — Sur le monde angélique. — Sur le monde moral. — Nombre sept. — Il crée les patriarches et les grands hommes de l'ancienne loi. — Il crée le peuple juif, le dirige et le conserve. — Il inspire les prophètes. — Pourquoi lui et non pas le Fils ou le Père.

Dieu ne se contentait pas de promettre le Désiré des nations, ni de le dépeindre dans une grande variété de figures éloquentes, ni même de donner son signalement exact par cette longue suite de prophéties, qui tinrent les regards du monde ancien constamment tournés vers l'Orient. Son admirable providence coordonnait tous les faits sociaux à l'établissement du règne immortel de son Fils. Telle est l'évidence de cette préparation évangélique, que la vraie philosophie résume toute l'histoire antérieure au Messie, par ces deux mots : Tout pour l'enfant de Bethléem.

Or, ce qui eut lieu pour la seconde personne de l'adorable Trinité, s'accomplit avec le même éclat pour la troisième : il n'en pouvait être autrement. Quoique différente dans ses moyens, l'œuvre de la régénération du monde est commune aux deux personnes en-

voyées : tout ce qui prépare le Fils prépare le Saint-Esprit.

S'il fallait que le peuple hébreu fût choisi entre tous les peuples pour conserver le dépôt de la vraie religion ; s'il fallait qu'autour de lui et contre lui s'élevassent les quatre grandes monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains ; s'il fallait que ces monarchies renfermassent dans leur vaste sein l'Orient et l'Occident et fussent à leur tour absorbées par l'empire romain ; s'il fallait que cet empire mît, sans le savoir, la dernière main à l'accomplissement des prophéties messianiques, tout en élevant au plus haut degré de puissance la Cité du mal ; s'il fallait toutes ces choses pour l'accomplissement des conseils divins sur le Verbe incarné : avec la même assurance on doit affirmer que toutes étaient nécessaires, et au même titre, pour l'accomplissement des desseins providentiels à l'égard du Saint-Esprit.

Sa mission suppose celle du Verbe dont elle est le couronnement. L'Esprit sanctificateur ne devait venir qu'après l'incarnation du Verbe, après sa prédication, sa passion, sa résurrection, son retour dans le ciel : événements immenses pour lesquels Dieu remuait le ciel et la terre, depuis quatre mille ans. *L'Esprit*, dit saint Jean, *n'avait pas été donné, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* (1). « La gloire de Jésus, ajoute saint Chrysostôme, c'était la croix. Nous étions pécheurs, ennemis de Dieu et privés de sa grâce. La grâce est le gage de la réconciliation ; or, le don ne se fait pas aux ennemis, mais aux amis. Ainsi, il fallait, d'abord, que le Verbe offrît pour nous son sacrifice, et qu'en immolant sa chair, il détruisît l'ini-

(1) Joan., VII 39.

mitié, afin de nous rendre amis de Dieu et capables de recevoir le don divin, le Saint-Esprit (1). » Il en résulte clairement que toute la préparation du Désiré des nations se rapporte au Sanctificateur des nations; que c'est pour lui, comme pour le Fils, que s'accomplissent tous les événements du monde ancien.

Outre cette préparation générale, il en est une qui est spéciale au Saint-Esprit. Elle consiste dans les actes particuliers, au moyen desquels la troisième personne de l'auguste Trinité prélude, depuis l'origine du monde, à l'acte souverain du jour de la Pentecôte. Le magnifique ouvrier qui doit régénérer le monde, l'illuminer, le conduire et le sanctifier, annoncé, dans des essais longtemps renouvelés, le chef-d'œuvre qu'il médite. C'est ainsi qu'il prépare les intelligences et les volontés à l'aimer, et à l'adorer, d'un amour et d'une adoration semblables à ceux dont il honore le Père et le Fils.

Rien de plus intéressant que cette préparation que fait de lui-même le Saint-Esprit. A raison des opérations merveilleuses qui la composent, elle est éminemment propre à le tirer de l'oubli dans lequel nous le laissons. Grâce à elle, nous le voyons, non point inactif au sein de l'éternité; mais agissant perpétuellement sur le monde, et préludant, par des œuvres particulières, plus ou moins éclatantes, à des créations plus générales et plus magnifiques.

Pour comprendre cette préparation, il faut se rappeler que la grande œuvre du Saint-Esprit était la régénération de l'univers par l'Église. Il faut se rappeler encore que, dans l'ordre de la grâce, pas plus

(1) Oportebat prius pro nobis offerri sacrificium et inimicitiam in carne solvi, nosque Dei amicos effici, et tunc donum accipere. *In Joan. homil.* IV, n. 2, opp. t. VIII, p. 346.

que dans l'ordre de la nature, Dieu n'agit brusquement et par sauts. Toutes ses œuvres, au contraire, se font avec douceur et se développent par des progrès insensibles. « Or, l'Église, dit saint Thomas, tient le milieu entre la synagogue et le ciel. Beaucoup plus parfaite que la société mosaïque, la société chrétienne l'est beaucoup moins que l'éternelle société des élus. Dans la synagogue, des voiles sans vérité; sous l'Évangile, la vérité avec des voiles; dans le ciel, la vérité sans voiles (1). »

Ainsi, l'ancien monde est la préparation du nouveau. Par l'ancien monde, il faut entendre ses hommes, ses lois, ses événements, son culte, ses prophètes. Tous sont au monde nouveau, comme l'esquisse est au portrait, ou comme l'enfant est à l'homme fait. Le peintre divin qui devait réaliser le portrait, travaille pendant quatre mille ans à en former l'esquisse : entrons dans son atelier et voyons-le à l'œuvre.

Le cadre du portrait, c'est le monde matériel. Qui façonne ce cadre magnifique? Qui le fait resplendir de beautés éclatantes? C'est le Saint-Esprit. En sortant des mains du Père et du Fils, la terre n'était qu'une masse informe, pénétrée d'eau et couverte de ténèbres. Sous l'action merveilleuse du Saint-Esprit, les éléments confondus se dégagent, les ténèbres se dissipent, et du sein du chaos sortent comme par enchantement, des millions de créatures plus gracieuses les unes que les autres (2).

(1) Status novæ legis medius est inter statum veteris legis, cujus figuræ implentur in nova lege, et inter statum gloriæ in qua omnis nude et perfecte manifestatibur veritas. I, II, q. 61, art. 4, ad 1.

(2) Superferebatur huic materiæ... excellentia et eminentia dominantis super omnia voluntatis, ut omnia conderentur. *S. Aug.*, D. *divers. quæst.*, lib. II, n. 5.

Au principe éternel de leurs beautés, elles doivent le mouvement et la vie. « Le Saint-Esprit, dit un Père, est l'âme de tout ce qui vit. Avec tant de libéralité il donne de sa plénitude, que toutes les créatures raisonnables et non raisonnables lui doivent, chacune dans son espèce, et leur être propre et le pouvoir de faire, dans leur sphère particulière, ce qui convient à leur nature. Sans doute, il n'est pas l'âme substantielle de chacune et demeurant en elle ; mais, distributeur magnifique de ses dons, il les répand et les divise suivant le besoin de chaque créature. Semblable au soleil, il réchauffe tout, et sans aucune diminution de lui-même, il prête, il distribue à chaque être ce qui est nécessaire et ce qui suffit (1). »

Saint Basile ajoute : « Vous ne trouverez dans les créatures aucun don, de quelque nature qu'il soit, qui ne vienne du Saint-Esprit (2). »

La plus belle partie de la création matérielle, le firmament, lui doit ses magnificences. Quand l'œil contemple l'innombrable armée des cieux, l'éclat éblouissant de ses bataillons, l'ordre de leur marche, la vitesse incompréhensible et la précision de leurs mouvements : que le cœur n'oublie pas d'adresser l'hymne de la reconnaissance à la troisième personne de l'adorable Trinité. Toutes ces beautés, toutes ces grandeurs lui crient : *Ipse fecit nos*, c'est lui qui nous a faites (3).

Non moins grande est la reconnaissance du monde

(1) Hic Spiritus sanctus omnium viventium anima... omnia nutrit et absque ulla sui diminutione integritatem suam de inexhausta abundantia, quod satis est et sufficit, omnibus commodat et impartit. *S. Cyp.*, sive quivis alius, *Serm. in die Pentecost.*

(2) Neque enim est ullum omnino donum absque Spiritu sancto ad creaturam perveniens. *Lib. de Spir. sanct.*, XXIV, n. 55.

(3) Verbo Domini cœli firmati sunt, et Spiritu oris ejus omnis virtus eorum. Ps. XXXII, 6. —Spiritus ejus ornavit cœlos. *Job*, XXXVI, 13.

angélique. Les splendeurs ineffables dont brillent les célestes hiérarchies, astres vivants de l'empyrée, elles les doivent au Saint-Esprit. « Si par la pensée, dit saint Basile, vous ôtez le Saint-Esprit, tout est chaos dans le ciel. Plus de chœurs angéliques, plus de hiérarchies, plus de loi, plus d'ordre, plus d'harmonie. Comment les anges chanteront-ils : *Gloire à Dieu dans les hauteurs*, s'ils n'en reçoivent le pouvoir du Saint-Esprit? Une créature quelconque peut-elle dire : *Seigneur Jésus*, si ce n'est par le Saint-Esprit? Et quand elle parle par le Saint-Esprit, nulle ne dit anathème à Jésus. Que les anges rebelles aient prononcé cet anathème, leur chute prouve que, pour persévérer dans le bien, les intelligences célestes avaient besoin du Saint-Esprit.

« A mon sens, Gabriel n'a pu annoncer l'avenir que par la prescience du Saint-Esprit. La preuve en est que la prophétie est un des dons de l'Esprit divin. Quant aux Trônes et aux Dominations, aux Principautés et aux Puissances, comment jouiraient-ils de la béatitude, s'ils ne voyaient toujours la face du Père qui est dans les cieux? Or, la vision béatifique n'est pas sans le Saint-Esprit. Si pendant la nuit vous ôtez les flambeaux d'une maison, tous les yeux sont frappés de cécité : organes et facultés, tout devient inerte. On ne distingue plus ni la beauté ni le prix des objets; par ignorance l'or est foulé aux pieds comme le fer. De même, dans l'ordre spirituel, il est aussi impossible que la vie bienheureuse du monde angélique subsiste sans le Saint-Esprit, qu'il est impossible à une armée de demeurer en ordre sans un général qui la maintienne, à un chœur de conserver l'harmonie sans un chef qui règle les accords.

« Et les Séraphins, comment pourraient-ils dire :

Saint, saint, saint, si l'Esprit ne leur apprenait quand il faut chanter l'hymne de gloire? Soit donc que les anges louent Dieu et ses merveilles, ils le font par le secours du Saint-Esprit; soit que, debout devant lui, des milliers et des millions d'entre eux exécutent ses ordres, ils ne remplissent dignement leurs fonctions que par la vertu du Saint-Esprit. En un mot, ni la sublime et ineffable harmonie des anges dans le culte de Dieu, ni l'accord merveilleux qui règne entre ces célestes intelligences, n'existeraient sans le Saint-Esprit (1). »

Est-ce prouver assez clairement l'action du Saint-Esprit sur les anges? Grâce, persévérance dans le bien, connaissance de l'avenir, béatitude, harmonie, beauté, le monde angélique doit tout à la troisième personne de l'auguste Trinité.

Pénétrons plus avant. Afin d'apprendre à toutes les générations, qu'il est l'auteur de toutes les beautés du ciel et de la terre, l'Esprit aux sept dons s'écrit dans ses ouvrages : il fait tout par le nombre sept. Comme témoins de son action et prédicateurs de sa future venue, sept planètes principales resplendissent au firmament. Dans le monde inférieur, le temps se divise en sept jours. D'Adam à Noé, sept grands patriarches jalonnent la route des siècles (2). Sept fois sept jours, augmentés de l'unité mystérieuse qui soude le temps à l'éternité, forment l'espace entre l'immolation de l'Agneau pascal et la promulgation de la loi (3).

(1) Si subduxeris ratione Spiritum, perierint angelorum choreæ, sublatæ sint quoque archangelorum præfecturæ, atque confusa fuerint omnia : vita ipsorum nulli legi, nulli ordini, nulli regulæ subjaceat... *S. Basil., lib. de Spir. sanct.*, c. XVI, opp. t. III, p. 44-45. — *S. Greg. Nazianz., homil. in Pentecost.*

(2) II *Petr.*, II, 5.

(3) Septenarius quippe numerus septies revolutus, quinquagesi-

Aux semaines de jours succèdent les semaines d'années terminées par l'année jubilaire, année de rémission, de libération, de restauration et de repos : nouvelle figure du jubilé éternel, merveilleuse création du Saint-Esprit. Sept jours de prières consacrent les prêtres ; sept jours de purification rendent le lépreux à la vie civile. Sept trompettes, sonnées par sept prêtres, font tomber les murs de Jéricho. A Pâques, pendant sept jours on se nourrit de pains azymes. Au septième mois se célèbre la fête des Tabernacles, qui dure sept jours. Sept ans sont employés à la construction du temple de Salomon et sept jours à sa dédicace. Sept branches et sept lumières ornent le chandelier du sanctuaire. Sept multiplié par dix donne le nombre des prêtres, associés au ministère de Moïse, et des années où le peuple sera captif à *Babylone (1).*

Ces répétitions si fréquentes du nombre sept dans l'Ancien Testament ne sont point arbitraires. Œuvres de la sagesse infinie, elles figuraient, nous le montrerons plus loin, les merveilles septénaires que devait réaliser dans le Nouveau, le divin Auteur des unes et des autres (2). En se gravant, par le nombre sept, au front de toutes les créatures et de tous les événements figuratifs, le Saint-Esprit y gravait avec lui les deux autres personnes de l'adorable Trinité, et prépa-

mum efficit, addito nonade, qui præsentis seculi meta et futuri initium, perpetuitatem sub octavæ nomine continens, sic præsentia terminat, ut nos ad perpetua introducat. *S. Cyp., Serm. de Spirit. sanct.*

(1) Septuagesimo anno populus ex captivitate reducitur, ut quam vim in unitatibus habet hic numerus, eamdem quoque in decadibus habeat, ac perfectiori numero septenarii mysterium honoretur. *S. Greg. Nazianz., Orat. in Pentecost.*

(2) Sacratus hic septenarius numerus a conditione mundi auctoritatem obtinuit. *S. Cyp.*, vel quivis alius, *Serm. de Spirit. sanct.*

rait ainsi le genre humain à les contempler dans l'éclat de leur manifestation.

« Le nombre sept, dit saint Cyprien, se compose de quatre et de trois. Respectable à cause de ses significations mystérieuses, il l'est infiniment plus à raison des parties dont il est composé. Par trois et par quatre sont exprimés les éléments primitifs de toutes choses, l'ouvrier et l'ouvrage, le créateur et la créature. Trois marque la Trinité créatrice, quatre l'universalité des êtres compris, en substance, dans les quatre éléments. Dans la personne du Saint-Esprit, qui procède du Père et du Fils, on voit aux premiers jours du monde, *trois* reposer sur *quatre :* la Trinité sur les quatre éléments, confondus dans la masse informe du chaos ; puis, dans sa bonté, le Créateur embrasse sa créature ; beau, il la rend belle ; saint, il la sanctifie et se l'unit par les liens d'un amour indissoluble (1). »

Il crée les patriarches. Après avoir créé et embelli les cieux et la terre, séjour de son immortelle Cité ; après avoir également créé et doué de beautés incomparables les princes chargés de la régir, le Saint-Esprit crée, embellit, élève, protége les citoyens qui doivent l'habiter. Patriarches, événements, institutions, prophètes, grands hommes mosaïques, sont autant d'essais par lesquels le Roi de la Cité du bien prélude à des opérations plus complètes sur le peuple catholique. Les fils d'Adam pécheur, et pécheurs eux-mêmes, sont la matière qu'il manipule. Comme le feu saisit l'or et le purifie, il les prend, les ennoblit, et, les remplissant de quelques-uns de ses dons, il les façonne en patriarches.

(1) *Ubi suprà.*

Au milieu des hommes ordinaires ce qu'est le géant, par la hauteur de la taille et par la force musculaire, le patriarche l'est par ses vertus, au milieu des hommes de l'ancien monde. Qu'on trouve chez les Égyptiens, chez les Assyriens, chez les Perses, chez les Grecs, chez les Romains, des hommes comparables à Hénoch pour la fidélité au vrai Dieu ; à Noé pour la justice ; à Abraham pour la foi ; à Joseph pour la chasteté et le pardon des injures ; à Moïse pour la douceur et la persévérance ; à Josué pour le courage ; à Job pour la patience ; à David pour les qualités royales ; à Salomon pour la science et la sagesse ; à Judas Machabée pour les vertus guerrières : à tous ces justes, au regard serein, aux vertus fortes et modestes, à la simplicité des mœurs, à la bonté, à la haute raison, et dont l'image se peint dans l'imagination, comme ces tableaux à grandes perspectives, qui étendent leurs proportions à mesure que le regard s'en éloigne, Quel est l'auteur de ces miracles vivants, les plus beaux sans contredit, que l'ancien monde ait contemplés? L'esprit aux sept dons (1).

Il crée le peuple juif, le dirige et le conserve. Des patriarches, le Saint-Esprit fait sortir un peuple exceptionnel comme ses pères, et figure de tous les peuples. En vain, l'ingrate et soupçonneuse Égypte veut le retenir dans les fers. L'Esprit tout-puissant le tire de sa mystérieuse servitude. Tel est l'éclat des miracles dont il frappe cette terre endurcie, que les magiciens de Pharaon se confessent vaincus et sont contraints d'y reconnaître non le

(1) Hic sapientia Salomonem, intellectu Danielem, Joseph consilio, Samsonem fortitudine, Moysem scientia, David pietate, Job timore prosequitur, et sanctorum animas omnimodis fœcundat virtutibus, etc. *Ser.*, *ubi suprà*.

Père ou le Fils, mais le Saint-Esprit lui-même (1).

Les chaînes de l'esclavage sont tombées ; Israël est en marche pour retourner dans sa patrie, mais la mer lui oppose ses abîmes. A la voix du Saint-Esprit, le redoutable élément s'émeut. Comme deux montagnes à pic, ses eaux suspendues ouvrent un passage : six cent mille combattants descendent dans ces profondeurs inconnues et les traversent à pied sec (2).

De l'autre côté, à l'entrée du désert, les attend le Saint-Esprit. C'est lui qui sera dans l'immense solitude leur précepteur et leur guide : magnifique prélude de la direction future du peuple catholique à travers le désert de la vie (3).

Autre prélude non moins éloquent. C'est lui qui, au sommet du Sinaï, gravera la loi mosaïque sur des tables de pierre, comme il gravera la loi évangélique dans le cœur des chrétiens ; constituant ainsi, à l'état social, et le peuple ancien et le peuple nouveau (4).

Voyageur avec Israël, Jéhova veut un sanctuaire, où il rendra ses oracles et recevra les adorations des fils de Jacob. Qui sera chargé de fabriquer au Dieu du ciel une habitation sur la terre ? Un ouvrier du Saint-Esprit. « Le Seigneur dit à Moïse : J'ai appelé Béséléel, fils d'Uri, je l'ai rempli de l'Esprit de Dieu,

(1) Hic est Spiritus sanctus quem Magi in Ægypto tertii signi ostensione convicti, cum sua defecisse præstigia faterentur, Dei digitum appelarunt. *Ibid.*

(2) Hic Spiritus Rubri maris aquas siccavit, et suspensis hinc inde vehementissimis fluctibus... populum ad spiritalem eremi libertatem eduxit incolumem. *Scr.*, *ubi supra.*

(3) Non dimisisti eos in deserto... Spiritum tuum bonum dedisti qui doceret eos. II *Esdr.*, IX, 19, 20.

(4) *Exod.*, XXXI, 18. — Legimus digito Dei scriptam legem, et datam per Moysem sanctum servum ejus ; quem digitum Dei multi intelligunt Spiritum sanctum. *S. Aug.*, *Enarrat.*, in ps. VIII, n. 7.

de sagesse, d'intelligence et de science en toute sorte d'ouvrages; c'est lui qui fera mon tabernacle (1). » Dans ce chef-d'œuvre de tous les arts réunis, pas une partie qui ne soit une figure, un essai de l'Église catholique, tabernacle immortel que le Saint-Esprit devait construire à l'auguste Trinité.

Faut-il un chef habile et courageux qui introduise la nation sainte dans la terre promise? Le Saint-Esprit forme Josué, fils de Nun (2). Des magistrats souverains, qui d'une main dictent des jugements pleins d'équité, et de l'autre repoussent de leur épée victorieuse les rois de Syrie, les Madianites, les fils d'Ammon, les Philistins et les autres ennemis d'Israël? Le Saint-Esprit suscite tour à tour Othoniel, Gédéon, Jephté, Samson, Samuel, et cette longue suite de sages et de guerriers, auxquels les autres peuples n'ont rien à comparer (3).

Le peuple figuratif a-t-il, aux différentes époques de son existence, besoin d'un prodige de force, de sagesse, de science, de piété? L'Esprit aux sept dons le fait paraître aussitôt : sous sa main aucun élément n'est rebelle. « Il prend un bouvier, dit un Père, et il en fait un joueur de harpe qui enchante les mauvais Esprits. Il voit un berger de chèvres, piquant les sycomores, et il en fait un prophète. Souvenez-vous de David et d'Amos. Il discerne un beau jeune homme, et il le constitue juge des anciens : témoin Daniel (4).

(1) *Exod.*, xxx, 1 et seqq.
(2) *Num.*, xxvii, 18.
(3) *Judic.*, iii, 10; *id.*, vi, 34; *id.*, xi, 29-32; *id.*, xiii, 25, etc.
(4) Hic Spiritus utpote sapientissimus... si pastorem nactus fuerit, citharœdum facit perversos Spiritus excantantem... Si caprarium moros vellicantem, prophetam efficit. Davidem et Amos cogita. Si adolescentem elegantem acceperit, presbyterorum judicem constituit... Testis est Daniel. *S. Greg. Naz., Orat. in Pentecost.*

« Ennemi des avares et des faussaires, il frappe Giézi d'une incurable lèpre. Il impose silence à Balaam, payé pour maudire, le fait reprendre par son ânesse, lui fait casser la jambe et le renvoie dans son pays couvert de confusion, les mains vides et boiteux. C'est lui qui maintient le bel ordre qu'on admire chez la nation sainte, qui crée les rois et les princes, qui sacre les pontifes, et qui choisit les prêtres (1). »

Comme il est l'âme de l'Église, le Saint-Esprit était l'âme de la Synagogue. Dans les siècles de préparation, on le voit sans cesse préluder, par une grande variété de figures, aux réalités qu'il devait opérer dans les siècles d'accomplissement : *Hæc omnia operatur unus atque idem Spiritus.*

Mais, nulle part, l'action du Saint-Esprit sur l'ancien monde ne se manifeste avec plus d'éclat et de persévérance, que dans l'inspiration des prophètes. Ces hommes divins qui, pendant vingt siècles, se succèdent sans interruption, sont chargés tout à la fois de reprendre Israël de ses prévarications, et d'annoncer au genre humain les futures merveilles de la miséricorde infinie. Qui leur donne la force de parler hardiment aux rois et aux peuples? Qui met sur leurs lèvres les réprimandes, les menaces, les promesses? Qui ouvre à leurs yeux les horizons de l'avenir et leur montre dans le lointain des âges, les événements immenses tour à tour consolants et terribles, dont les faits mosaïques ne sont que les préludes rudimentaires? Par la bouche de David, tous les prophètes répondent: « C'est l'Esprit du Seigneur qui a parlé par moi;

(1) Hic sacrorum ordinum distributor, reges creat, et principes, sacrat pontifices, eligit sacerdotes. *S. Cyp., ubi suprà.*

c'est sa parole qui est sortie de mes lèvres (1). »

Au nom de tous les apôtres, saint Pierre déclare que jamais la prophétie n'est venue de la volonté humaine. « Mais, dit-il, c'est inspirés du Saint-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé (2). » Par l'organe de saint Chrysostôme et de saint Jérôme, tous les Pères grecs et latins ajoutent : « C'est un fait admis de tous que le Saint-Esprit fut donné aux prophètes... Que personne n'imagine qu'un autre Saint-Esprit fut donné aux saints antérieurs à la venue du Messie, et un autre aux apôtres et aux disciples du Seigneur (3). » Enfin, dans sa profession de foi, l'Église chante, d'un bout du monde à l'autre, le Saint-Esprit qui a parlé par les prophètes, *qui locutus est per prophetas.*

Pourquoi l'inspiration des prophètes est-elle attribuée au Saint-Esprit, et non au Père, le principe des lumières, *Pater luminum;* ou au Fils, la sagesse éternelle, *sapientia Dei?* C'est ici le lieu de résoudre une question qui se présente naturellement à l'esprit. Rappelons d'abord, avec saint Léon, que la majesté du Saint-Esprit n'est jamais séparée de la toute-puissance du Père et du Fils ; et que tout ce que la sagesse divine fait dans le gouvernement de l'univers, est l'œuvre de la Trinité tout entière.

« Si le Père ou le Fils ou le Saint-Esprit, ajoute le grand docteur, fait quelque chose qui lui soit propre,

(1) Spiritus Domini locutus est per me, et sermo ejus per linguam meam. II *Reg.*, XXIII, 2.

(2) Non enim voluntate humana allata est aliquando prophetia; sed Spiritu sancto inspirati locuti sunt sancti Dei homines. II *Petr.*, I, 21.

(3) Prophetis autem in confesso est apud omnes, Spiritum sanctum fuisse datum. *S. Chrys., homil.* LI, *in Joan.*, n. 2. — Nemo autem suspicetur alium Spiritum sanctum fuisse in sanctis viris ante adventum Domini; et alium in Apostolis cæteris que discipulis. *Interpret Didym., De Spir. sanct.*, p. 495.

on doit l'attribuer à la nécessité de notre salut. La sainte Trinité s'est partagé l'œuvre de notre rédemption. Le Père a dû être apaisé, le Fils apaiser et le Saint-Esprit sanctifier. De plus, en nous donnant certains faits ou certaines paroles sous le nom du Père ou du Fils ou du Saint-Esprit, l'Écriture veut préserver d'erreur la foi des chrétiens. En effet, la Trinité étant inséparable, jamais nous ne comprendrions qu'elle est Trinité, si elle était toujours nommée sans distinction des personnes (1). »

Cela posé, voici la raison fondamentale pour laquelle l'inspiration prophétique est attribuée au Saint-Esprit. Quel est le but de toutes les prophéties de l'Ancien Testament? C'est d'annoncer le Nouveau. Qu'est-ce que le Nouveau Testament? C'est l'incarnation du Verbe et la formation de l'Église. Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe et la formation de l'Église? L'œuvre par excellence de l'amour divin. Le Saint-Esprit est l'amour divin en personne. C'est donc à juste titre qu'on lui attribue l'incarnation du Verbe et la formation de l'Église (2).

Les prophéties sont l'annonce et la préparation de l'une et de l'autre. Quoi de plus rationnel que de les attribuer au Saint-Esprit? Serait-il même possible de concevoir qu'étant chargé de la fin, il ne fût pas chargé des moyens? Ainsi, les paroles et les actions inspirées

(1) ... Quidquid in dispositione rerum omnium agit divina moderatio, ex totius venit providentia Trinitatis... Divisit sibi opus nostræ reparationis misericordia Trinitatis, ut Pater propitiaretur, Filius propitiaret, Spiritus sanctus igniret. *Serm.* III *de Pentecost.* — Ob hoc enim quædam sive sub Patris, sive sub Filii, sive sub Spiritus sancti appellatione promuntur, ut confessio credentium in Trinitate non erret. Quæ cum sit inseparabilis, nunquam intelligeretur esse Trinitas, si semper inseparabiliter diceretur. *Id.*, *Serm.* II, *in ibid.*

(2) Conceptus de Spiritu sancto. Credo in Spiritum sanctum, sanctam Ecclesiam. *S. Th.*, III p., q. 31. art. 1, 6, et ad 1.

des prophètes, sont l'œuvre du Saint-Esprit; et, comme nous l'avons remarqué, elles forment dans l'ancien monde le double prélude des merveilles analogues, mais bien plus grandes, qu'il devait accomplir dans la plénitude des temps.

Écoutons les interprètes et les docteurs : « Pendant de longs siècles, disent-ils, le Saint-Esprit s'essaye à la formation du Verbe incarné; chaque prophète, chaque action prophétique, en est un linéament, une esquisse. Quel autre que lui dans Isaac porte le bois de son sacrifice? Quel autre que lui dans le bélier embarrassé par les épines est offert en holocauste? Quel autre que lui dans l'ange qui lutte avec Jacob, et dont il bénit la postérité demeurée fidèle? C'est lui qui est Josué introduisant le peuple dans la terre promise; Samson tuant le lion, et qui va chercher une épouse étrangère, figure de l'église des Gentils.

« Qui est Jahel, femme pleine de confiance, qui tue Sisara général des armées de Jabin, en lui enfonçant dans la tempe le clou de sa tente? C'est l'Église, qui, armée de la croix, écrase le démon et ruine son empire. Qu'est-ce que la toison couverte de rosée sur la terre sèche, puis la toison sèche sur la terre humide? le Messie, caché d'abord dans le mystère de la loi judaïque, tandis que le reste du monde demeure comme une terre sans eau; puis, le monde possédant la divine rosée dont le Juif s'est rendu indigne. Qu'est-ce qu'Élie, multipliant la farine et l'huile de la pauvre veuve, ou Élisée ressuscitant un mort? Le Christ futur. Ainsi, l'Ancien Testament est la semaille, le Nouveau, la moisson; et l'un comme l'autre est l'œuvre du Saint-Esprit (1). »

(1) *Corn. a Lap., Prœm. in Proph.* — *S. Aug.*, lib. XII, *contra*

A cette ébauche, si l'on ajoute mille traits faciles à recueillir, nous aurons le tableau de l'action du Saint-Esprit sur le monde angélique, sur le monde physique et sur le monde moral, pendant toute la durée de l'ancienne alliance. Loin d'être inactif au sein de l'éternité le Saint-Esprit nous apparaîtra comme le principe toujours agissant dans la création, et comme le préparateur infatigable de l'Alpha et de l'Oméga des œuvres divines : Jésus-Christ et l'Église. Il est temps de nous occuper de ces deux merveilles constitutives de la Cité du bien.

Faust., c. XXVI, XXXI, XXXII, XXXV. — Satores fuerunt Prophetæ, messores Apostoli. *S. Chrys.*, *homil.* XXXIV, *in Joan.*, 4.

CHAPITRE XI

LE SAINT-ESPRIT DANS LE NOUVEAU TESTAMENT, PREMIÈRE CRÉATION

Action du Saint-Esprit continuée dans le Nouveau Testament. — Passages de saint Basile et de saint Léon. — Quatre grandes créations du Saint-Esprit : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Église, le Chrétien. — Marie résumant en elle toutes les gloires des femmes de l'Ancien Testament et toutes les perfections des saints. — Marie, océan de grâces : doctrine de saint Thomas. — Beauté corporelle de la sainte Vierge. — Marie formée par le Saint-Esprit et pourquoi. — Histoire de cette formation. — Concours des trois personnes de la sainte Trinité. — Beau commentaire dû père d'Argentan.

Reliant l'action incessante et universelle du Saint-Esprit dans l'ancien monde, à son action également incessante et universelle dans le monde nouveau, deux grands docteurs, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, s'expriment avec une précision qui porte dans l'âme, avide de la vérité, la lumière et la joie. « C'est au Saint-Esprit, dit saint Basile, que toutes les créatures du ciel et de la terre doivent leur perfection. Quant à l'homme, toutes les dispositions bienveillantes du Père et du Verbe Sauveur, qui peut nier qu'elles n'aient été réalisées par le Saint-Esprit ? Que vous considériez les temps anciens, les bénédictions des patriarches, la promulgation de la loi, les figures, les prophéties, les exploits militaires, les miracles des anciens justes,

ou que vous regardiez tout ce qui concerne l'avénement du Seigneur dans la chair : tout a été fait par le Saint-Esprit (1). »

Saint Léon n'est pas moins explicite. « Il n'en faut pas douter, écrit l'immortel Pontife : si au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint a rempli les apôtres, ce ne fut pas le commencement de ses bienfaits, mais une augmentation de libéralité. Les patriarches, les prophètes, les prêtres, tous les saints qui vécurent dans les anciens temps, durent au même Saint-Esprit la séve sanctifiante qui fit leur force et leur gloire. Sans sa grâce, jamais signes sacrés ne furent établis, jamais mystères célébrés ; en sorte que la source des bienfaits fut toujours la même, bien que différente dans la mesure de ses dons (2). »

Or, les effusions partielles du Saint-Esprit sur les hommes et sur les femmes illustres de l'ancienne loi, sur la synagogue, sur le simple Juif lui-même, devaient aboutir dans la suite des temps à une effusion complète, manifestée par quatre grandes créations : *la Sainte Vierge, Notre-Seigneur, l'Église et le Chrétien.*

Première création du Saint-Esprit dans le Nouveau Testament, la sainte Vierge. — Dieu a parlé à l'homme, et parlé pour l'instruire. Sa parole n'est donc pas, elle ne peut pas être un livre scellé. De là, l'indispensable nécessité d'une interprétation authentique. Cette interprétation ne se trouve nulle part, ou

(1) ... Sive velis prisca spectare, patriarcharum benedictiones, auxilium per legem datum, figuras, prophetias, fortiter in bellis gesta, miracula per sanctos edita : sive quæ circa Domini in carne adventum dispensata sunt : per Spiritum gesta sunt. *Lib. de Spir. sanct.*, CXVI, n. 39.

(2) *Serm.* II *de Pentecost.*

elle est dans la tradition universelle de la synagogue et de l'Église.

Cette tradition nous dit que toutes les femmes illustres de l'ancien Testament sont des ébauches, des esquisses, des figures de la femme par excellence, Marie. Les dons qu'elles ne possédèrent qu'en partie et transitoirement, Marie les possède dans leur plénitude et d'une manière permanente.

Comme les différents cours d'eau qui arrosent la terre viennent se perdre dans l'océan : toutes les effusions partielles du Saint-Esprit, sur les femmes de la Bible, se donnent un rendez-vous dans la femme de l'Évangile, pour créer l'incomparable merveille de son sexe, la Vierge mère, Marie.

Ainsi qu'on voit la rose poindre dans le bouton, nous voyons Marie poindre dans Ève, la mère des vivants, l'irréconciliable ennemie du serpent dont elle écrasera la tête. Elle resplendit dans Rébecca, jeune vierge modeste, naïve, belle et pudique, recherchée entre toutes par le vénérable Abraham, pour le fils de sa tendresse, Isaac. Tous les siècles l'admirent dans la courageuse Judith, qui, au péril de sa vie, tue le cruel Holopherne, et sauve sa patrie. Esther présente un reflet de son incomparable beauté, de sa puissance sur le cœur du grand Roi, de sa compassion pour les malheureux. Salomon la chante avec tous ses attraits, toutes ses vertus, tous ses bienfaits, dans l'épouse immaculée du *Cantique des cantiques*.

Tous ces dons épars sont réunis dans Marie ; mais ce n'est pas assez. Placée par le Saint-Esprit entre le monde ancien et le monde nouveau, elle est comme un océan dans lequel viennent se confondre toutes les merveilles des deux Testaments. « Tous les fleuves, dit le Docteur séraphique, entrent dans la mer et la

mer ne déborde pas : ainsi, toutes les qualités des saints se donnent rendez-vons dans Marie. Le fleuve de la grâce des anges entre dans Marie. Le fleuve de la grâce des patriarches et des prophètes entre dans Marie. Le fleuve de la grâce des apôtres entre dans Marie. Le fleuve de la grâce des martyrs entre dans Marie. Le fleuve de la grâce des confesseurs entre dans Marie : tous les fleuves entrent dans cette mer, et cette mer ne déborde pas. Qu'y a-t-il d'étonnant que toute grâce coule dans Marie, puisque toute grâce découle de Marie (1) ? »

Quel est cet océan ? Cet océan sans limites et sans fond se compose de toutes les richesses de la nature et de la grâce, de toutes les vertus théologales et cardinales, de tous les dons du Saint-Esprit et de toutes les grâces gratuites, dans un degré superéminent. « Le Verbe incarné, dit saint Thomas, posséda dans sa perfection la plénitude de la grâce ; mais elle fut commencée dans Marie (2). »

Quant aux grâces gratuites, c'est-à-dire qui sont données pour l'utilité des autres, afin de travailler à leur salut, soit en opérant leur conversion, soit en assurant leur persévérance, voulons-nous connaître, sous ce rapport, les richesses de Marie ? Écoutons saint Paul spécifiant les neuf espèces de grâces gratuites, distribuées aux différents membres de l'Église. « Les uns, dit-il, reçoivent l'esprit de sagesse ; les

(1) Omnia flumina intrant in mare, dum omnia charismata sanctorum intrant in Mariam. Flumen gratiæ angelorum intrat in Mariam... Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat. Quid mirum, si omnis gratia in Mariam confluxit, per quam tanta gratia ad omnes defluxit ? *In Specul. B. M. V., post Med.*

(2) Sicut gratiæ plenitudo perfecte quidem fuit in Christo, et tamen aliqua ejus inchoatio præcessit in matre. III p. q. 28, art. 3, ad 2.

autres, l'esprit de science; les autres, le don de la foi; les autres, la grâce de rendre la santé aux malades; les autres, de faire des miracles; quelques-uns, le don de prophétie; les autres, le discernement des esprits; les autres, le don des langues, et les autres, l'intelligence pour interpréter aisément les Écritures (1). » Posséder une seule de ces grâces insignes suffit pour être éminent dans l'Église.

Or, saint Thomas, suivi de la théologie catholique, enseigne que Marie les avait toutes, en habitudes ou en actes. « Il ne faut pas douter, dit-il, que la bienheureuse Vierge n'ait reçu excellemment le don de sagesse et des miracles, ainsi que l'esprit de prophétie. Toutefois elle n'a pas reçu l'usage de toutes les grâces gratuites : c'est le privilége exclusif du Verbe incarné. Elle a exercé celles qui étaient convenables à sa condition. Ainsi, elle a reçu le don de sagesse, pour s'élever à de sublimes contemplations; mais elle n'en a pas eu l'usage pour prêcher publiquement l'Évangile, parce qu'il n'était pas convenable à son sexe.

« Elle possédait vraiment le don des miracles; mais elle n'en a pas eu l'usage, surtout pendant que son Fils lui-même prêchait l'Évangile. Il était convenable, en effet, que pour confirmer sa doctrine, lui seul fît des miracles, en personne ou par ses organes accrédités, les disciples et les apôtres. De là vient ce qui est écrit de Jean-Baptiste lui-même, qu'il n'a fait aucun miracle. Il en devait être ainsi, afin que l'attention du peuple ne fût point partagée entre plusieurs, mais que tous les yeux fussent tournés vers le Verbe divin. Quant au don de prophétie, Marie en a fait usage dans son immortel cantique (2). »

(1) I *Cor.*, XII, 8.
(2) III p., q. 27, art. 5, ad 3.

Comme les rayons du soleil colorent, en le traversant, un nuage diaphane ; les beautés intérieures de la fille du Roi rayonnaient sur son corps virginal et lui donnaient une grâce incomparable. Marie fut plus belle que Rachel, plus belle que Rébecca, plus belle que Judith, plus belle qu'Esther, plus belle que toutes les beautés de l'ancien monde. De même que Notre-Seigneur fut le plus beau des fils des hommes, Marie fut la plus belle des filles des hommes. Type parfait de la beauté morale, elle fut le type également parfait de la beauté physique (1).

Par qui a été formé cet océan de perfections? Par le Saint-Esprit. Marie est ce que nous venons de dire, et mille fois plus encore, parce que, de toutes les créatures du ciel et de la terre, des temps passés et des siècles futurs, elle est la seule en qui la troisième personne de l'auguste Trinité soit survenue avec la plénitude de ses dons. Si vous demandez dans quel but le Saint-Esprit s'est ainsi reposé en Marie, les anges et les hommes répondent : Parce que Marie devait être son épouse, la mère du Verbe incarné, la base de la Cité du bien, la femme par excellence, mère d'une lignée perpétuelle de femmes héroïques.

Méditons le *Fiat* créateur de Marie. « L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge, mariée à un homme,

(1) Mariam non potuisse non eximia forma et incomparabili pulchritudine præditam esse, quæ multo rectius in ipsa, quam in Esther conjuge et Judith vidua, vel in Rachel et Rebecca virginibus Mariæ typum exprimentibus, prædicetur. Habuit summum et perfectissimum in pulchritudine, quod potuit esse in mortali corpore, secundum statum viæ operante natura. Sicut enim Dominus noster Jesus Christus fuit speciosus forma præ filiis hominum, ita beatissima Virgo pulcherrima et speciosissima inter filias hominum. *B. Albert magn.*, *apud Canisium*, *De Maria Deip.*, lib. I, c. XIII, p. 92, edit. in-folio.

nommé Joseph, de la maison de David ; et le nom de cette vierge était Marie. Et l'ange, venant vers elle, dit : Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre les femmes (1). »

Remarquons-le bien, l'ange ne dit pas : Vous *serez* pleine de grâce, mais : Vous *êtes* pleine de grâce et bénie par-dessus toutes les femmes. Les perfections ineffables de Marie ne datent pas de la visite du céleste ambassadeur. Ce n'est pas à lui qu'elle les doit ; elle les possède sans lui et avant lui.

Après s'être exercé, comme en se jouant, à mille préludes, le divin architecte avait, en créant Marie, construit son vivant sanctuaire. Dès le premier instant de son existence, il avait orné sa future épouse de la plénitude de la grâce. Objet de ses complaisances infinies, elle était sa colombe, unique, toute belle, sans tache, *ni ombre de tache*, blanche comme le lis, gracieuse comme la rose, brillante comme le saphir, transparente comme le diamant. Telle était Marie au moment de la visite de l'ange ; telle elle avait toujours été. Jamais, ni à sa conception, ni à sa naissance, ni pendant sa vie, le souffle impur du prince de la Cité du mal n'avait effleuré celle qui devait lui écraser la tête.

Nous n'avons plus à prouver la possession plénière et perpétuelle de la grâce par Marie, depuis que l'Église, résumant la croyance universelle des siècles, a formulé en dogme de foi la Conception Immaculée de l'épouse du Saint-Esprit. Il nous reste seulement à dire avec l'ange, dans les transports de la reconnaissance et de la foi : Je vous salue, pleine de grâce : *Ave gratia plena.*

Reprenons l'histoire de cette création, bien plus

(1) *Luc*, I, 28.

merveilleuse que celle du ciel et de la terre. Gabriel ajoute : « Ne craignez point, Marie ; vous concevrez en votre sein et vous enfanterez un fils. Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous s'appellera le Fils de Dieu (1). »

La langue des anges serait impuissante à expliquer ces profonds mystères : que peut la langue de l'homme? La première chose qui frappe dans le message angélique, c'est la parole : *Ne craignez point, Marie.* Quel en est le sens et la raison? « Vous venez d'entendre, répond un Père de l'Église, que par un incompréhensible mystère, Dieu et l'homme seront mis dans un même corps, et que la fragile nature de notre chair doit porter toute la gloire de la Divinité. De peur que dans Marie le grain de sable de notre corps, ne fût écrasé sous le poids immense du céleste édifice, et que Marie, tige délicate, destinée à porter le fruit de tout le genre humain, ne fût brisée, l'ange commence par bannir toute crainte en disant : Ne craignez point, Marie (2). »

Pourquoi la jeune vierge de Juda doit-elle être sans crainte? L'ange s'empresse de le dire en lui annonçant le concours des trois personnes de la Trinité. Le Père paraît comme soutien, le Saint-Esprit comme époux, le Verbe comme fils. Pourquoi ce concours si expressément indiqué? Les interprètes répondent : « Jusqu'à Marie, les illustres filles de Juda avaient reçu le Saint-Esprit partiellement, pour une mission particulière ; la Vierge-Épouse doit recevoir du Saint-Esprit toute la substance du Verbe éternel, le Verbe lui-même en personne, le Créateur des mondes. Gabriel

(1) Luc., I, 29.
(2) *S. Pet. Chrys., Ser.* CXLII, *De Annuntiat.*

connaît le poids écrasant du miracle. Aussi il ne se contente pas de dire : *Le Saint-Esprit surviendra en vous*, il s'empresse d'ajouter : *Et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Elle le fera d'une manière ineffable, afin que vous puissiez soutenir le poids de votre conception. Que devait en effet concevoir cette jeune vierge, deux fois fragile par son sexe et par sa condition mortelle ? Le Tout-Puissant, Verbe de Dieu, la solide substance de l'Éternel, découlée de la pure substance de Dieu le Père, et dont le seul aspect fait trembler les anges. Il est donc bien dit : Vous serez soutenue par la vertu du Très-Haut, vertu puissante en miracles, seule capable d'associer la substance d'une femme au Verbe Dieu (1). »

Un savant panégyriste de la sainte Vierge, le père d'Argentan donne une nouvelle raison de ce concours empressé. Rappelant le mot de saint Hésychius de Jérusalem, qui dit qu'*en Marie était le complément de toute la Trinité* (2), il écrit le commentaire suivant : « Il est vrai, en quelque façon, que Marie donne aux trois personnes de l'adorable Trinité un certain complément de perfection, qu'elles n'auraient jamais eu sans elle et qui va du moins à la gloire extérieure de Dieu.

(1) ... Ut fortitudinem sustinere posset conceptus sui, virtus Altissimi obumbravit ei... Quid enim puella fragilis, non modo sexu, sed et conditione mortalitatis suscepit aut concepit, nisi validum Verbum Deum, validam substantiam Verbi, de optima substantia Patris Dei, quem tremunt Angeli ?... Opportune igitur obumbravit illi virtus Altissimi, virtus miraculorum potens, fœmineam substantiam Deo Verbo conciliare valens. *Rupert., De Trinit. et oper. ejus*, lib. XLII, *De Spir. sanct.*, lib I, c. IX.

(2) (Arca) ipsum Noe, hæc vero ipsius Noe factorem portavit : illa duas et tres contignationes et mansiones habebat, hæc autem universum Trinitatis complementum, quandoquidem et Spiritus sanctus adveniebat atque hospitabatur, et Pater obumbrabat, et Filius utero gestatus inhabitabat. *Ser., de S. Maria Deip.*

« Commençons par le Père. On ne peut pas douter qu'il ne possède la perfection infinie de la divine paternité, puisqu'il communique tout son être à son fils unique. Mais ce Fils, lui étant égal en toute chose, ne peut lui rendre aucun des devoirs de la piété filiale, service, obéissance, respect. Ne semble-t-il pas, selon nos faibles idées, que ce serait un complément d'honneur pour le Père, si ce même Fils, demeurant toujours dans la possession de la majesté infinie, lui obéissait et lui rendait de profonds hommages? Se voir adoré par un Dieu aussi grand que lui, quelle gloire ! Qui la procure au Père? Marie. Le Père qui voit avant tous les siècles son fils naître de son sein, son égal, le voit dans le temps naître du sein de Marie, son inférieur, tellement dévoué et tellement soumis, qu'il lui donnera sa propre vie sur une croix. Peut-on nier qu'à l'égard du Père, l'auguste Vierge ne soit le complément de la Trinité : *universum Trinitatis complementum ?*

« Quant au Fils, même raisonnement. Éternellement il possède toutes les perfections, puisqu'il est Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. Mais ce Verbe éternel de Dieu demeure caché dans le sein de Celui qui l'a produit. Or, cette parole vivante de Dieu est, comme celle de l'homme, susceptible de deux naissances : l'une intérieure, l'autre extérieure. La première a lieu lorsque notre esprit conçoit une pensée qu'il garde en lui-même. C'est ce que saint Athanase appelle le verbe ou la parole de l'entendement, *verbum mentis*. La seconde se fait lorsque, au moyen d'une parole sensible, nous produisons au dehors notre pensée. Cette parole extérieure, seconde naissance de l'intérieure lui donne son complément.

« Ainsi de la Parole éternelle. Née dans le sein du Père, elle était en lui avant tous les siècles. Nul ne la connaissait, mais elle était capable d'une seconde naissance qui l'exposât au dehors et la rendît sensible. Selon notre manière de comprendre, cette seconde naissance lui donnait son dernier complément. Or, Marie a été la bouche par laquelle le Père a produit son Verbe au dehors. C'est elle qui lui a donné un corps, et l'a rendu visible et sensible. Elle peut donc être nommée à l'égard du Fils aussi bien qu'à l'égard du Père, le complément de la Trinité : *universum Trinitatis complementum*.

« La chose est encore plus palpable à l'égard du Saint-Esprit. Dieu, il possède toute les perfections, toute la bonté, toute la fécondité qui est dans le Père et dans le Fils. La fécondité du Père paraît dans la génération éternelle de son Fils unique ; la fécondité du Père et du Fils éclate dans la production du Saint-Esprit. Seule, cette troisième personne, aussi riche en fécondité que les deux autres, demeure stérile, lui étant impossible de produire une quatrième personne de la Trinité. Marie fera disparaître cette infériorité apparente. Grâce à elle, le Saint-Esprit deviendra fécond : il produira un Dieu-Homme ou un Homme-Dieu, chef-d'œuvre de puissance et d'amour. Ne semble-t-il pas qu'en cela l'auguste Vierge lui donne un surcroît de gloire, et qu'une troisième fois elle mérite d'être appelée le complément de toute la Trinité : *universum Trinitatis complementum* (1)?»

Nous verrons bientôt ce que produira dans Marie elle-même le concours empressé des trois personnes divines.

(1) *Grandeurs de la sainte Vierge*, c. I, § 3.

CHAPITRE XII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Marie créée pour être l'épouse du Saint-Esprit. — Demande en mariage. — Consentement de la sainte Vierge. — Marie créée pour être la mère du Verbe. — Mystère de l'Incarnation. — Explication des paroles de l'ange. — Marie créée pour être la base de la Cité du bien. Pourquoi Notre-Seigneur ne la conduit pas au ciel avec lui. — Marie nourrice de l'Église, — institutrice des apôtres, — force des martyrs, — consolation des fidèles. — Après sa mort, Marie continue sa mission. — Deux têtes de Satan : l'idolâtrie et l'hérésie. — Marie les écrase. — Guerre de Satan contre Marie.

Marie est créée, créée par le Saint-Esprit (1) ; créée chef-d'œuvre unique de la Puissance infinie. « Vers vous, lui crie saint Bernard, comme vers l'arche de Dieu, comme vers la cause et le centre des événements, comme vers l'affaire de tous les siècles, *negotium omnium sæculorum*, tournent leurs regards et les habitants des cieux et les habitants de la terre, et ceux qui nous ont précédés, et nous qui passons, et ceux qui nous suivront, et les enfants de leurs enfants. Toute la création fixe les yeux sur vous, et c'est avec raison. De vous, en vous, par vous, la main bienfaisante du Tout-Puissant a régénéré tout ce qu'elle avait créé (2). »

(1) *B. Albert magn., apud Dionys. Carth., De laudib. Virg.*, lib I, c. XIII.

(2) Merito in te respiciunt oculi omnis creaturæ, quia in te, et

Le Créateur lui-même contemple son ouvrage avec des complaisances infinies. Marie est créée pour être l'épouse du Saint-Esprit et la mère du Verbe. Le mariage suppose le libre consentement des parties : voyons de quelle manière est sollicité celui de l'auguste vierge. Les trois personnes de la sainte Trinité envoient un ambassadeur, chargé de la demander en mariage. Étonnée de tant d'honneur, Marie se trouble ; mais elle fait ses conditions et traite avec Dieu même d'égale à égal. Je consentirai, dit-elle, à la condition de conserver intact le lis de ma virginité. Ainsi, une jeune fille de douze ans tient en ses mains le salut du monde. De sa volonté dépend l'accomplissement de l'œuvre à laquelle se rapportent, dès l'éternité, tous les divins conseils.

L'auguste Trinité paraît en suppliante devant Marie. Ineffable démarche ! qui contient toute une révolution morale. La femme, jusqu'alors l'être le plus abject, devient tout d'un coup l'être le plus respecté. Le genre humain aura-t-il un Sauveur? La réponse d'une femme en décidera. Marie réfléchit. En acceptant le double titre d'épouse du Saint Esprit et de mère du Verbe, elle sait qu'elle accepte celui de reine des martyrs. Devant ses yeux se déroule une longue suite de sanglantes et lugubres images : la crèche, la croix, le calvaire, seront pour elle, car ils seront pour son fils.

« Consentez, consentez, lui crie saint Augustin, ne retardez pas le salut du monde. L'ange vous a donné sa parole : vous resterez vierge, et vous serez mère ; vous aurez un fils, et votre virginité ne souffrira aucun

per te et de te benigna manus Omnipotentis quidquid creaverat, recreavit. *Ser.* II, *de Pentecost.*

dommage. Heureuse Marie! tout le genre humain captif vous supplie de consentir. Le monde vous établit auprès de Dieu l'otage de sa foi. Ne tardez pas; répondez un mot à l'ambassadeur; consentez à devenir mère, engagez votre foi, et vous connaîtrez la vertu du Tout-Puissant (1). »

Marie a incliné doucement sa tête virginale. Elle a dit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. Elle est épouse, elle est mère; et sa couronne nuptiale est une courone d'épines, et ses joies maternelles sont le commencement d'un long martyre. En attendant, le monde est sauvé, sauvé par une femme; et l'anathème, quarante fois séculaire, qui pesait sur la femme est levé pour toujours, car la femme désormais paraît à la tête de tout bien.

Cependant le Saint-Esprit est survenu dans Marie, et l'être saint qui naîtra d'elle sera appelé le Fils de Dieu. Pourquoi le Fils de Dieu, et non le Fils du Saint-Esprit? Par la bouche des docteurs, la foi catholique répond : Il ne sera pas appelé et il ne sera pas le Fils du Saint-Esprit, parce qu'il ne sera pas formé de la substance du Saint-Esprit. Sa chair sera la chair de Marie, et Marie sera sa mère; mais, sa chair n'étant pas formée de la substance du Saint-Esprit, le Saint-Esprit ne sera pas son père.

Remarquons la précision merveilleuse du langage divin. L'ange ne dit pas : *Il sera appelé*, ou : *Il sera saint;* mais il dit : *L'être saint qui naîtra de vous, sera appelé le Fils de Dieu.* En effet, celui que Marie conçoit était depuis longtemps; il était saint par es-

(1) Jam audisti quomodo fiet hoc; responde nunc verbum. Vitam quid tricas mundo? Noli morari, Virgo; nuncio festinanter responde verbum, et suscipe filium; da fidem, et senti virtutem. *Ser.* XVIII, *de Sanct.* — *S. Bern.*, *Ser.* III, sup. missus.

sence et Fils de Dieu. Il restait donc à l'appeler ce qu'il était, et en l'appelant à manifester qu'il était Fils de Dieu, non par adoption, mais par nature.

« L'ange ne dit pas : *Le saint qui naîtra de vous*, mais : *La chose sainte, l'être saint qui naîtra de vous*. Pourquoi? Parce qu'un grand nombre sont appelés saints ou sanctifiés, mais il n'y a qu'une chose sainte, un être saint, la sainteté même, d'où émane celle de tous les saints. Cet être saint est le saint des saints, le Fils de Marie. Étranger à la prévarication d'Adam, conçu par l'opération du Saint-Esprit, né d'une vierge sans tache, il n'a eu besoin, ni à sa conception, ni à sa naissance, d'une sanctification accidentelle, mais il est saint par essence et la sainteté même (1). »

Voilà donc la jeune vierge de Juda, devenue l'épouse du Saint-Esprit, la mère du Verbe, la parente de toute la Trinité, *consanguinea Trinitatis*. Tant de gloire n'est pas pour elle seule. Comme Ève et Adam furent les bases de la Cité du mal, Marie et son Fils seront les bases de la Cité du bien, élevée sur la terre à sa plus grande perfection. Connue dans le monde entier sous le nom incommunicable d'*Église catholique*, cette glorieuse cité reconnaît Marie pour sa mère et sa maîtresse. Aux Chinois, aux Thibétains, aux sauvages d'aujourd'hui, comme aux Grecs et aux barbares d'autrefois, qui lui demandent son origine, elle répond :

(1) ... Conceptus iste, Spiritus sancti non generatio, sed operatio est. Caro de carne Virginis, non de ipsa erit substantia sancti Spitus... Hoc sanctum est iste sanctus sanctorum, quem non in delicto prævaricationis Adæ conceptum vel natum sanctitas accidens sanctificavit, sed essentialiter sanctum, virgo incorrupta de Spiritu sancto concepit. Sic igitur melius atque præstantius dictum est, ut dici debuit : Quod enim nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei. *Rupert., De Spir. sanct.*, lib. I, c. x.

Je suis fille du Verbe éternel conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie : *conceptus de Spiritu sancto, natus ex Maria virgine.*

Mère et maîtresse de l'Église, cette prérogative de Marie explique un mystère autrement inexplicable. Quand on connaît l'affection réciproque de Jésus et de Marie, on se demande avec étonnement, pourquoi le Sauveur montant au ciel n'y conduit pas avec lui sa mère bien-aimée? Plus que personne n'avait-elle pas partagé ses travaux, ses humiliations et ses souffrances ? Qui donc méritait mieux d'être associée à ses gloires et à ses joies? Pendant que lui-même, le meilleurs des fils, va jouir d'un bonheur sans mélange et sans fin, pourquoi laisse-t-il la plus tendre des mères dans les tristesses de l'exil? Les Justes de l'Ancien Testament, qui forment son cortége, sont-ils de meilleure condition que Marie? Leurs désirs du ciel, plus vifs que les siens? Le bon larron lui-même monte au ciel, et Marie reste sur la terre! Quel est le mystère d'une semblable conduite?

En retournant à son Père, Notre-Seigneur laissait l'Église au berceau. Petite et tendre enfant, elle avait besoin de lait et de soins maternels : il lui donne sa mère pour nourrice, *ecce Filius tuus.* Toujours dévouée, Marie accepte cette fonction qui prolongera son exil, et s'en acquitte avec une sollicitude ineffable. De ses prières, de ses exemples, de ses leçons, elle nourrit la jeune épouse de son fils, comme elle avait nourri de son lait virginal l'époux de l'Église, pendant qu'il était enfant.

Ainsi que dans une maison, en l'absence ou après la mort du père, la mère prend soin de la famille et en fait les affaires ; de même, le chef de l'Église ayant cessé d'être visiblement présent au milieu d'elle, c'est

Marie qui le remplace (1). Voilà pourquoi les apôtres et les disciples l'entourent de leurs respects et de leur obéissance filiale. Cette mission de Marie explique sa présence au Cénacle avec les apôtres et ses prières continuelles pour leur obtenir le Saint-Esprit (2).

Elle explique la fidélité des apôtres à la consulter dans les affaires importantes. Possédant à elle seule plus de grâces et de lumières que tout le collége apostolique, lorsque les organes du Verbe ont besoin d'un supplément d'instruction, ou d'un témoignage pour confirmer l'interprétation des Écritures, ils ont recours à celle qui, pendant neuf mois, fut le siége vivant de la sagesse, *Sedes sapientiæ*. De là vient que saint Bonaventure appelle Marie la maîtresse des maîtres, la maîtresse des Évangélistes (3).

Les beaux jours de la primitive Église nous la montrent dans l'exercice plénier de cette prérogative. Sa parole souveraine éclaircit tous les doutes, son autorité maternelle ramène toutes les divergences à l'unité. C'est elle qui, au concile de Jérusalem, tranche la question des observances légales : question délicate, vivement discutée, cause de troubles sérieux pour l'Église naissante et qui, même un instant, avait divisé Paul et Céphas. « Non pas, dit Rupert, que

(1) Hac enim de causa Christus matrem sibi superstitem esse voluit, ut quasi sui vicaria, columen esset Ecclesiæ, doctrix apostolorum et consolatrix fidelium. *Corn. a Lap., in Act.*. v, 42.

(2) Per Mariæ suspiria et orationes, repleti sunt apostoli Spiritu sancto. *Dionys. Carthus.*, lib. IV, *De præcon. B. M. V.*

(3) Sacra Virgo Maria consilio et luce doctrinæ collegio præsidet apostolico ; nihilque grave faciunt illi, quod non ejus consilio ductuque gerant. *Lucius dexter., Præfect. Prætor. Orient., in Chron., ad an. Chr.* XXXIV. — (Apostoli) quidquid supplementi opus erat... vel testimonii ad confirmandos singulorum sensus, quos acceperant ab eodem Spiritu sancto... ex religioso ore tuo perceperunt. *Rupert.*, lib. I, *in Cant.* — Magistra magistrorum et magistra evangelistarum. *S. Bonav., in Psalt. Mar.*

Marie ait présidé le concile ; une pareille fonction ne convenait pas à une femme, mais elle en avait dicté les décrets (1). »

C'est elle qui, avant la dispersion des apôtres, ouvre sa bouche au milieu de l'assemblée des Saints et envoie, comme la rosée, les paroles de sa sagesse pour éclairer les princes de l'Église (2). Comment les apôtres et les disciples auraient-ils pu connaître, si la sainte Vierge ne les en avait instruits, les mystères de la sainte enfance et de la vie cachée de Notre-Seigneur? Quelle autre que la divine Mère pouvait leur raconter l'annonce du Précurseur, la visite de Gabriel et son entretien avec Marie, la visite à sainte Élisabeth, la sanctification de Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, le cantique virginal, la naissance admirable de Jean-Baptiste et le cantique de Zacharie, la naissance du Sauveur, sa circoncision, sa présentation au Temple, le cantique et la prophétie de Siméon, l'arrivée des mages, la fuite en Égypte, le retour à Nazareth, l'enseignement de Jésus au Temple, sa soumission à ses parents et une foule d'autres particularités ?

Où étaient les témoins de ces mystères, accomplis la plupart dans le secret de la vie domestique? Qui les connaissait comme Marie? Elle seule pouvait les apprendre aux apôtres. Ceux-ci, à leur tour, en ont instruit le genre humain, en consignant dans l'Évangile le récit de l'auguste Mère. Saint Luc en particulier s'attache à décrire les premières circonstances de

(1) Imo et illic et in cæteris agendis tu princeps, omnem solvisti quæstionem ; ita tamen ut non clamares... neque audiretur vox tua foris, quia, sicut ante nos dictum est, tu sola es Virgo, quæ universam hæreticam pravitatem interemisti. *In Cant.* lib. I ; et *Corn. a Lap., in Act.*, XV, 13.

2) *Eccl.*, XV, 5. — *Ps.* CIV., 21.

l'incarnation du Verbe. « J'ai écrit, dit-il, d'après le récit de ceux qui ont vu de leurs yeux, *dès le commencement*, et qui ont été les ministres du Verbe (1). » Sans doute il existait encore beaucoup de témoins qui avaient assisté au commencement de la prédication du Sauveur, qui avaient vu ce qu'il faisait et entendu ce qu'il disait; mais jusqu'à sa trentième année, Marie seule le savait, seule elle pouvait le dire, puisqu'à l'époque où saint Luc écrivait, saint Joseph était mort depuis longtemps (2). De là vient que saint Luc, historien de la vie cachée, est appelé le secrétaire de la sainte Vierge, *Notarius Virginis*.

Ainsi, pour emprunter le langage de saint Hilaire, Marie seule apprit aux apôtres ce qui fut dès le commencement, ce qu'elle entendit, ce qu'elle vit de ses yeux. Ce qu'elle contempla, ce que ses mains touchèrent du Verbe de vie, ce qu'elle avait vu dans le secret, elle le manifesta publiquement. Ce que ses oreilles seules avaient entendu, elle l'annonça sur les toits, afin que les prédicateurs apostoliques le fissent connaître au monde entier (3). « Quelle reconnaissance nous devons à Marie, ajoute Eusèbe Émissène, pour avoir gardé tant de vérités importantes, que nous n'aurions jamais sues sans elle : *Nisi enim ipsa conservasset, non ea haberemus.* »

De son côté, saint Bernard, sondant avec sa pénétration ordinaire les mystères de Marie, demande pourquoi l'archange Gabriel lui annonce l'état de sainte

(1) Sicut tradiderunt, qui ab initio viderunt, et ministri fuerunt sermonis. *Luc.*, I, 2.

(2) Avec la tradition la mieux fondée, le pape Benoît XIII enseigne que saint Joseph mourut au comencement de la prédication de Notre-Seigneur. *Serm.* LIV, *Marian.*, p. 224, in-folio. Benevento, 1728.

(3) *Can.* X *in Matth.*

Élisabeth? Il répond : « L'état de sainte Élisabeth est manifesté à Marie, afin qu'étant informée tour à tour de l'arrivée du Précurseur et de l'arrivée du Verbe, elle connût le temps et l'ordre des événements, de manière à pouvoir plus tard révéler aux apôtres et aux évangélistes, la vérité dont elle avait été dès l'origine pleinement et divinement instruite (1). »

Non-seulement l'auguste Mère nourrit la jeune Église des plus doux et des plus importants mystères, elle la fortifie, la console et lui assure une glorieuse immortalité. La Passion de son divin Fils ne doit pas finir au Calvaire. Là, elle ne fait que commencer, pour se perpétuer dans les frères du Verbe incarné, sur tous les points du globe, jusqu'à la fin des siècles. Le jeune et courageux diacre Étienne, est arrêté, jugé, condamné à mort. Marie ne l'abandonne pas plus qu'elle n'avait abandonné son fils montant au Calvaire. Descendue au fond de la vallée de Josaphat, non loin du torrent de Cédron, où le jeune diacre doit être lapidé, la douce Vierge, accompagnée de saint Jean, se met à genoux et les prières de la Reine des martyrs obtiennent la palme de la victoire au premier des martyrs (2).

Le feu de la persécution s'allume de plus en plus : les apôtres ont besoin de conseils, les fidèles de consolations. Marie se fait toute à tous ; l'église de Jérusalem est une famille dont elle est la mère. Autour d'elle se réunissent ses enfants ; chacun lui expose ses douleurs et ses craintes. Nul ne la quitte sans être

(1) Ideo conceptus Elizabeth Mariæ nuntiatus est, ut dum nunc Salvatoris, nunc Præcursoris edocetur adventus, rerum tempus, et ordinem tenens, ipsa melius postmodum scriptoribus ac prædicatoribus Evangelii reseraret veritatem, quæ plene de omnibus a principio cælitus fuerat instructa mysteriis. *Hom.* IV *sup. Miss.*

(2) *Corn. a Lap., in Act.* VII, 57.

éclairé et consolé (1). Heureux entretiens ! dont une heure s'achèterait au prix d'une vie de quatre-vingts ans. Ce que saint Augustin dit de sa bonne mère, doit à plus forte raison se dire de Marie : « Elle était, ô mon Dieu ! la servante de vos serviteurs, elle prenait soin d'eux, comme si tous avaient été ses fils, et elle se prêtait à leurs désirs comme si de tous elle avait été la fille (2). »

La mission de consoler l'Église, de l'encourager, de la protéger, ne finit pas avec la vie mortelle de la sainte Vierge. Impérissable comme la parole qui en est le titre, elle durera autant que les siècles. Voilà votre enfant, *ecce filius tuus*, lui dit le Sauveur mourant. Tant que cet enfant voyagera dans la terre d'exil, exposé aux attaques du prince de la Cité du mal, il aura besoin de vous ; vous lui tiendrez lieu de mère, *ecce filius tuus*. La fidélité de Marie au divin mandat est écrite dans toutes les pages de l'histoire.

D'une part, l'Église n'hésite pas à lui faire hommage de la destruction de toutes les hérésies : *cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.* D'autre part, elle lui donne le nom glorieux de Secours des chrétiens : *Auxilium christianorum.* Par les splendides sanctuaires élevés en son honneur sur tous les points du globe, par les manifestations enthousiastes de leur confiance filiale, de leur amour et de leur reconnaissance, les individus et les peuples répètent, depuis l'origine du christianisme, d'une voix

(1) Miseris et afflictis illa condolebat coafflicta, neque seguiter subveniebat, humilibus devota, quæ et devotis devotius humiliaretur, omnium quidem operum pietatis apud fideles ministra. *S. Ignat. martyr. Epist. apud Canis., De Maria Deip.*, lib. V. c. I.

(1) Erat serva servorum tuorum, o Domine... Ita curam gessit, quasi omnes genuisset ; ita servivit, quasi ab omnibus genita fuisset. *Confess.*, lib. IV, c. IX.

que jamais l'impiété ne pourra réduire au silence : Marie est le secours des chrétiens, la colonne de l'Église, la terreur de Satan, l'espérance des désespérés, la consolatrice des affligés, la santé des malades, le salut du monde, la pierre angulaire de la Cité du bien.

La synagogue fait écho à l'Église, et, par la bouche de ses docteurs, elle proclame les gloires, la puissance et les beautés de la Vierge de Juda. « C'est, disent-ils, par amour pour la Vierge immaculée que Dieu a créé le monde. Non-seulement il l'a créé par amour pour elle, mais par amour pour elle il le conserve. Depuis longtemps, les crimes du monde l'auraient fait périr, si la puissante intercession de la douce Vierge ne l'avait sauvé (1). » Saint Bernard montre que la foi la plus orthodoxe ne trouve aucune exagération dans les paroles des rabbins, lorsqu'il s'écrie : « C'est pour Marie que toute l'écriture a été faite ; pour elle que tout l'univers a été créé. Pleine de grâce, c'est par elle que le genre humain a été racheté, le Verbe fait chair, Dieu humble et l'homme Dieu (2). »

Épouse du Saint-Esprit, Mère du Verbe, pierre angulaire de la Cité du bien, chef-d'œuvre de beauté intérieure et extérieure, Marie est la perle de l'univers. Tant de glorieuses prérogatives sont-elles le dernier mot de sa création? Nullement. Par un privilége unique, Marie réunit en elle les deux gloires incompati-

(1) Amore intemeratæ Virginis creavit Deus cœlum et terram. Non solum amore Virginis conditus est mundus, sed etiam sustentatur, etc. *R. Onkelos, apud Cor. a Lap., in Prov.*, VIII, 22.

(2) Propter hanc omnis Scriptura facta est ; propter hanc totus mundus factus est ; et hæc gratia Dei plena est : et per hanc homo redemptus est ; Verbum Dei caro factum ; Deus humilis et homo sublimis. *Serm.* V *in Salve regina.*

bles de la femme, la virginité et la maternité. Vierge et mère, mystère de sainteté et mystère d'amour; mystère de grâce, de pudeur, de timide modestie et mystère de courage et de dévouement sublime; type d'une femme nouvelle, inconnue de l'ancien monde; souche éternellement féconde d'une glorieuse lignée de femmes, vierges par leur pureté sans tache et mères par l'héroïsme de leur charité : telle est Marie et telle elle devait être (1).

Depuis la prévarication primitive, un anathème spécial pesait sur la femme : il fallait qu'une femme vînt le lever. Il le fallait, afin que le Prince de la Cité du mal eût la honte d'être vaincu par celle-là même, dont il s'était fait un instrument de victoire. Il le fallait, pour que la femme, principale cause de la ruine de l'homme, le devînt de son salut. Coupable messagère du démon, elle avait porté la mort à l'homme; bienfaisante messagère de Dieu, elle devait lui rapporter la vie (2). Le genre humain le savait; toutes les traditions de l'ancien monde plaçaient la femme à la tête du mal; toutes les traditions du monde nouveau devront la placer à la tête du bien.

En se redisant les unes aux autres : *C'est la femme qui est la cause de tous nos malheurs* (3), les générations antiques avaient accumulé sur la tête de la femme, une masse de haine et de mépris, qui avait fait de l'ancienne compagne de l'homme le plus abject et le plus misérable des êtres. En se répétant jusqu'au

(1) Unum in quo nec primam similem visa est nec habere sequentem, gaudia matris habens cum virginitatis honore, Mariæ privilegium est, non dabitur alteri. *S. Bern.*, *Serm.* IV *in Assumpt.*

(2) Per fœminam mors, per fœminam vita; per Evam interitus, per Mariam salus. *S. Aug.*, *De Symbol. ad catechum.*, tract. III, § 4.

(3) A muliere initium factum est peccati, et per illam omnes morimur. *Eccles.*, XXV, 33.

seuil de l'éternité : *C'est à la femme que nous devons tous nos biens*, les générations nouvelles environneront la femme d'une vénération et d'une reconnaissance, qui en feront l'être le plus respecté et le plus saintement aimé de tous ceux que Dieu a tirés du néant.

Vierge et mère, Marie est ce que fut la femme dans la pensée du Créateur : l'aide de l'homme, semblable à lui : *Adjutorium simile sibi*. Elle-même enfante des filles semblables à elle, mères comme elle, et mères dignes de ce nom ; vierges comme elle, et vierges dignes de ce nom. Comme Marie avait résumé en elle toutes les gloires des femmes bibliques, ses préparations et ses figures ; ainsi elle communique ses qualités aux femmes évangéliques, sa continuation et son prolongement. Toutes sont ses filles ; mais quelles que soient leurs richesses et leurs beautés, Marie les surpasse toutes. Agnès est sa fille, Lucie est sa fille, Cécile est sa fille, Agathe est sa fille, Catherine est sa fille. Toutes ces vierges, toutes ces femmes resplendissantes de vertus, riches de mérites et de gloires, sont filles de Marie, mais elle les surpasse toutes (1).

Il faudrait parcourir les annales de tous les peuples catholiques, si l'on voulait nommer ces femmes nouvelles, glorieuses filles de Marie ; ces mères de famille si grandes, si respectées, si chéries et si dévouées ; ces vierges héroïques, fleurs gracieuses du jardin de l'Époux ; abeilles infatigables qui, des vertus les plus rares, composent un baume souverain pour toutes les maladies.

Regardez plutôt, et voyez tout ce que le monde doit

(1) *S. Bonav., in Specul.*, c. II.

à la femme régénérée par Marie. Il lui doit la famille: et c'est à la famille que la société chrétienne est redevable de toute sa supériorité. La femme est une puissance chrétienne. Cet élément de civilisation manquait au monde antique ; il manque encore au monde idolâtre ; et avec lui manque et manquera toujours la civilisation. Il lui doit la variété la plus touchante de services gratuits pour tous les besoins de l'âme et du corps. Il lui doit la conservation de ce qui reste de foi sur la terre. La première aux catacombes, la femme est la dernière au pied des autels. Il lui doit, aujourd'hui même, le spectacle peut-être le plus beau, mais à coup sûr le plus mystérieux qu'il ait jamais vu.

Jusqu'ici les femmes et les vierges catholiques, filles et sœurs de Marie, étaient restées dans l'intérieur du foyer domestique ; jamais, du moins, elles n'avaient franchi, pour l'apostolat, les frontières du monde civilisé. Tout à coup l'Esprit du Cénacle s'est répandu sur elles. Son ardeur les anime, sa force les soutient. Transformées comme les apôtres, elles volent à la conquête des âmes. Timidité, délicatesse, préjugés, liens du sang, tout a disparu : la femme fait place à l'héroïne.

Comme ces graines légères, qu'aux jours d'automne le vent promène dans toutes les directions, afin de donner naissance à des pépinières de fleurs et d'arbustes, elles vont, portées sur l'aile de la Providence, se reposer aux quatre coins du monde. A leur vue, l'Arabe, le Chinois, le Musulman, le Sauvage, restent frappés de stupeur. Ils demandent naïvement si elles sont des femmes et non pas des anges *descendus du ciel en ligne droite!* Tant de vertus héroïques dans un sexe qu'ils n'ont jamais su que mépriser, est pour

eux un mystère palpable qui les dispose à croire tous les autres.

Marie, étant ce qu'elle est, faisant ce que nous savons et beaucoup plus encore, on peut prévoir à quel degré de puissance et de perfection son influence élèvera la Cité du bien. Mieux que l'homme, Satan l'avait compris. L'anathème primitif lui était toujours présent : lui, l'orgueil incarné, avoir un jour la tête écrasée par une femme ! cette pensée monte sa haine jusqu'au paroxysme. Pendant quatre mille ans, il se venge de la femme, en l'outrageant de toutes manières. Ce n'est pas assez ; à tout prix il veut empêcher la victoire qu'il redoute.

La femme dont le pied lui brisera la tête sera Vierge et Mère de Dieu : il le sait. A faire méconnaître Marie et à paralyser son action salutaire sur le monde, il emploie tous ses artifices. Grand singe de Dieu, longtemps d'avance, il multiplie chez tous les peuples, les caricatures de l'auguste Vierge : « De peur, dit-il, que mon Ennemie ne soit reconnue et honorée comme la Mère de Dieu, j'inventerai une autre mère de Dieu. » Et dès la plus haute antiquité il invente Cybèle, la mère de tous les dieux, la femme du vieux Saturne, le plus ancien des dieux. Célèbre par toute la terre, son culte empêchera l'homme de faire aucun cas d'une autre mère de Dieu, plus récente et moins féconde. Une seule ne lui suffit pas. Toutes les anciennes mythologies de l'Occident, comme toutes les mythologies actuelles de l'Orient, sont pleines de déesses mères de dieux.

« Sans doute que mon Ennemie fera parade de son enfant : l'orgueil d'une mère est de porter son enfant dans ses bras. Ce spectacle sera de nature à la faire aimer, elle et son Fils. » Et il invente Vénus, type de la beauté sensuelle ; entre ses bras, il lui met un fils,

Cupidon, qui, avec ses flèches, allume l'amour dans tous les cœurs. Le genre humain tout entier prendra le change et croira que cette mère avec son enfant, n'est qu'une copie de Vénus et de Cupidon.

« On attribuera sans peine un grand crédit à mon Ennemie sur le cœur de Dieu. Le monde sera porté à l'implorer ; et cette confiance affermira son empire. » Et il invente Junon, la reine de l'Olympe, puissante sur le cœur de Jupiter, son époux, et le maître des dieux.

« Mon Ennemie sera secourable aux petits, aux malheureux, aux personnes de son sexe. Ses sanctuaires seront assiégés par des multitudes qui viendront lui exposer leurs besoins de l'âme et du corps. Les grâces obtenues populariseront son culte, et le mien tombera peu à peu dans le mépris. » Afin que personne n'ait recours à Marie, il invente Diane, déesse bienfaisante à tout le monde. Les bergers et les villageois l'invoqueront, parce qu'il sera reçu qu'elle préside aux forêts et aux montagnes. Les femmes enceintes auront recours à elle, ainsi que les voyageurs de nuit et ceux qui auront mal aux yeux, parce que, sous le nom de Lucine ou lumineuse, on croira qu'elle aide l'enfant à venir au jour, qu'elle dissipe les ténèbres et rend la vue aux aveugles (1).

La pensée satanique de discréditer Marie n'a pas vieilli. Un missionnaire écrit de l'Inde : « Mariamacovil est un gros bourg, voisin de Tanjaour. Ses maisons se groupent autour de l'énorme pagode de *Mariamel*, fausse divinité, qui a donné son nom à la petite ville. Le démon furieux contre Celle qui lui

(1) Voir le Père d'Argentan, *Grandeurs de la sainte Vierge*, t. III, c. XXV, § 11.

a écrasé la tête, a voulu travestir le culte de notre bonne Mère du ciel. Il a donc inspiré à ses prêtres d'imaginer une déesse qui portât le nom de Marie, et de la présenter à leurs dupes comme une divinité malfaisante, que l'on ne doit chercher qu'à apaiser pour l'empêcher de faire du mal. Cet horrible blasphème contre la Mère de bonté est bien digne de l'enfer. Aussi ce bourg est-il un des boulevards du paganisme (1). »

En un mot, bien des siècles avant la naissance de Marie, Satan remplit le monde païen d'un nombre infini de déesses et de demi-déesses, de Pallas, de Minerve, de Cérès, de Proserpine et cent autres qui, toutes ensemble, forment une immense contre-façon de Marie, afin d'obscurcir sa gloire, comme une nuée de poussière cache la face du soleil.

Vains efforts ! « La très-sainte Vierge, dit Euthymius, a brisé les autels des idoles, renversé les temples des gentils, fait tarir les torrents de sang chrétien répandus dans toutes les parties du monde (2). » Satan ne se tient pas pour battu. Au moyen des hérésies, il recommence la lutte. Ici encore, ainsi que nous l'avons remarqué, tous ses efforts tendent à détruire le dogme du Verbe incarné, par conséquent, à détrôner Marie. Tentative désespérée ! Toutes les fois que l'antique serpent lève la tête, il sent le pied virginal de Marie qui l'écrase ; car il faut que l'anathème divin ait éternellement son effet : *Ipsa conteret caput tuum*. Jusqu'à la fin de l'épreuve réservée à la race humaine, la lutte recommencera sous un nom ou sous un autre, avec la même honte pour Satan et la même gloire pour Marie.

(1) *Annales de la sainte Enfance*, n. 89, p. 411, décemb. 1862.
(2) *Cingul. Mar.*

CHAPITRE XIII

SECONDE CRÉATION DU SAINT-ESPRIT, NOTRE-SEIGNEUR

But final des œuvres de Dieu et de l'Incarnation. — Formation de l'*Homme-Dieu*. — Premier acte de sa vie publique, la prédication de la pénitence. — Le Saint-Esprit lui-même forme le divin prédicateur. — Pourquoi il descend sur lui en forme de colombe. — Pourquoi il le conduit au désert. — Lutte de l'Homme-Dieu contre Satan : modèles de toutes les luttes et prélude de toutes les victoires. — Toute la vie de l'Homme-Dieu, prolongement de la lutte du désert. — Cette lutte toujours dirigée par le Saint-Esprit. — Dépendance continuelle de l'Homme-Dieu à l'égard du Saint-Esprit.

Une Vierge-Mère est la première création du Saint-Esprit, dans le Nouveau Testament : un Homme-Dieu est la seconde. L'ordre de la Rédemption demandait qu'il en fût ainsi. D'une femme et d'un homme coupables, Satan avait formé la Cité du mal ; par un de ces harmonieux contrastes, si fréquents dans les œuvres de la sagesse infinie, d'une femme et d'un homme parfaitement justes, le Saint-Esprit formera la Cité du bien. Nous connaissons la nouvelle Ève, il reste à étudier le nouvel Adam.

Diviniser l'homme est l'éternelle pensée de Dieu. Sataniser l'homme est l'éternelle pensée de l'enfer. Diviniser, c'est unir ; sataniser, c'est diviser : sur ces deux pôles opposés se balance le monde moral. Pour

diviniser l'homme, le Verbe créateur a résolu de s'unir hypostatiquement la nature humaine. Homme-Dieu, il deviendra le principe de générations divinisées. Mais qui lui donnera cette nature humaine qu'il n'a pas, et dont il a besoin ? qui le fera Homme-Dieu ? au Saint-Esprit est réservé ce chef-d'œuvre. Sans doute, il ne crée pas la divinité, mais il crée l'humanité et l'unit d'une union personnelle au Verbe incréé.

Il l'a créé non de sa substance, ce qui est monstrueusement absurde, mais par sa puissance. Il l'a créé de la chair la plus pure, la plus sainte, d'une vierge sans aucune tache de péché, ni actuel ni originel (1).

Il l'a créé en renouvelant le miracle de la création du premier Adam. D'une terre vierge et inanimée, Dieu forma le premier chef du genre humain. De la chair virginale d'une vierge vivante, le Saint-Esprit forme le second. D'Adam vierge, Dieu forma la vierge Ève : pourquoi le Saint-Esprit n'aurait-il pas pu former d'une femme vierge un homme vierge ? « Marie, dit saint Cyrille, rend la pareille à l'humanité. Ève naquit d'Adam seul : le Verbe naîtra de Marie seule (2). »

Le plus beau des enfants des hommes est formé. Trente ans il a vécu, ignoré du monde, sous l'aile de sa mère et sous la direction du Saint-Esprit. L'heure

(1) Opus ergo Spiritus Virginis partus est. Dubitare ergo non possumus Spiritum creatorem, quem Dominicæ cognoscimus incarnationis auctorem. Quomodo ergo in utero habuit Maria ex Spiritu sancto ? Si quasi ex substantia : ergo Spiritus in carnem et ossa conversus est? Non utique. Si quasi ex operatione et potestate ejus virgo concepit : quis neget Spiritum creatorem ? *S. Ambr., De Spir. sancto*, lib. II, c. v. — In uno unius ejusdemque personæ Christo, creatam hominis naturam conjunxit increato Dei Verbo. *Rupert., De Spirit. sancto*, c. XIII.

(2) Reddidit igitur Maria gratiæ mutuum hujus officium ; et non ex viro, sed ex ipsa sola impollute ex Spiritu sancto virtuteque Dei peperit. *Catech.*, XII.

de sa mission publique a sonné. Descendu du ciel pour réunir l'homme à Dieu, son premier devoir est de prêcher la pénitence ; car la pénitence n'est que le retour de l'homme à Dieu. Afin d'autoriser ses leçons, il commence par se proclamer lui-même le grand pénitent du monde. Sur les bords du Jourdain, Jean-Baptiste enrôle les multitudes sous l'étendard de la pénitence. Jésus s'y rend, et, aux yeux de tous les pécheurs assemblés, il reçoit le baptême de Jean. Ici reparaît le Saint-Esprit. Sous la forme mystérieuse d'une colombe, il descend sur l'Homme-Dieu. Principe de sa vie naturelle, guide de sa vie cachée, il sera l'inspirateur de sa vie publique (1).

Pourquoi Celui qui sera nuée lumineuse au Thabor, langues de feu au Cénacle, est-il colombe au Jourdain? Dans les œuvres de la sagesse infinie, tout est sagesse. Aussi, cette question a exercé les plus hautes intelligences chrétiennes de l'Orient et de l'Occident. « La colombe est choisie, dit saint Chrysostôme, comme le symbole de la réconciliation de l'homme avec Dieu, et de la restauration universelle que le Saint-Esprit allait opérer par Jésus-Christ. Elle met le Nouveau Testament en regard de l'Ancien : à la figure elle fait succéder la réalité. La première colombe, avec son rameau d'olivier, annonce à Noé la cessation du déluge d'eau ; la seconde, reposant sur la grande victime du monde, annonce la fin prochaine du déluge d'iniquités (2). »

Dans la colombe du Jourdain, saint Bernard voit la douceur infinie du Rédempteur. Il est désigné par les deux êtres les plus doux de la création : l'agneau et la colombe. Jean-Baptiste l'appelle l'Agneau de Dieu,

(1) *S. Aug., De Trinit.*, lib. XV, c. XXVI.
(2) *In Gen.*, IX, 12.

Agnus Dei. Or, pour indiquer l'Agneau de Dieu, rien ne convenait mieux que la colombe. Ce qu'est l'agneau parmi les quadrupèdes, la colombe l'est parmi les oiseaux : de l'un et de l'autre, souveraine est l'innocence, souveraine la douceur, souveraine la simplicité. Quoi de plus étranger à toute malice que l'agneau et la colombe (1)? Dans ce double symbole, se révèle la mission de l'Homme-Dieu et tout l'esprit du christianisme.

Suivant Rupert, la colombe indique la divinité du Verbe fait chair. « Pourquoi, dit-il, une colombe et non une langue de feu? La flamme ou tel autre symbole pouvait désigner une infusion partielle du Saint-Esprit, mais non la plénitude de ses dons. Or, en Jésus-Christ habite corporellement toute la plénitude de la divinité (2). La colombe tout entière, la colombe sans mutilation, se reposant sur lui, montrait qu'aucune grâce de l'Esprit septiforme ne manquait au Verbe incarné; qu'il était bien le Père de l'adoption, le Chef de tous les enfants de Dieu, et le grand Pontife du temps et de l'éternité (3). »

Saint Thomas trouve dans la colombe les sept qualités qui en font le symbole parfait du Saint-Esprit, descendu sur le Baptisé du Jourdain. « La colombe, dit-il, habite sur le courant des eaux. Là, comme dans un miroir, elle voit l'image de l'épervier qui plane dans l'air, et elle se met en sûreté : don de Sagesse. Elle montre un admirable instinct pour choisir, entre tous, les meilleurs grains de blé : don de Science. Elle nourrit les petits des autres oiseaux : don de Conseil.

(1) *Serm.* I *de Epiphan.*

(2) Inhabitat in ipso omnis plenitudo divinitatis corporaliter. *Col.* II, 9.

(3) *De Spirit. sancto,* lib. I, c. XX.

Elle ne déchire pas avec le bec : don d'Intelligence. Elle n'a pas de fiel : don de Piété. Elle fait son nid dans les fentes des rochers : don de Force. Elle gémit au lieu de chanter : don de Crainte (1). «

Voyons resplendir dans le Verbe incarné toutes ces qualités de la divine colombe. Il habite sur le bord des fleuves des Écritures, dont il possède la pleine intelligence. Là, il voit toutes les ruses passées, présentes et futures de l'ennemi, ainsi que les moyens d'y échapper : don de Sagesse. Dans l'immense trésor des oracles divins, il choisit avec un merveilleux à-propos les armes de précision contre chaque tentation en particulier, les sentences les mieux appropriées aux circonstances des lieux, des temps et des personnes. On le voit par ses réponses au démon du désert, et aux docteurs du temple. On le voit par cette profonde connaissance des Écritures qui jetait dans l'étonnement ses heureux auditeurs : don de Science.

Il nourrit les étrangers, c'est-à-dire les gentils, substitués aux Juifs ingrats. Il les éclaire, les admet à son alliance et les comble de ses grâces : don de Conseil. Il est loin d'imiter l'hérétique Arius, l'hérétique Pélage, l'hérétique Luther : oiseaux de proie au bec crochu, qui, s'abattant sur les Écritures, les déchirent par les interprétations du sens privé ; et, des lambeaux qu'ils emportent se servent comme de haillons pour cacher leurs mensonges, tromper les faibles et perdre les âmes. Lui, l'élève de la colombe, il comprend l'Écriture dans son vrai sens ; il l'admet tout entière, et de chaque texte il fait jaillir un rayon lumineux, qui montre dans sa personne le Verbe rédempteur du genre humain : don d'Intelligence.

(1) III p., q. 39, art. 6, corp.

Il n'a pas de fiel. L'infinie mansuétude de son âme devient transparente dans les paraboles du Samaritain, de la brebis perdue et de l'enfant prodigue. Lui-même, pratiquant sa doctrine, ne rend pas le mal pour le mal, ni l'injure pour l'injure. Que dis-je ? ce qui ne s'était jamais vu, ce que l'homme n'aurait jamais rêvé : il prie pour ses bourreaux : don de Piété. Il fait son nid dans le rocher inébranlable de la confiance en Dieu, et celui de ses *petits* dans les plaies de son corps adorable : double asile inaccessible au serpent. Ses ennemis veulent le précipiter du haut d'une montagne : il passe tranquillement au milieu d'eux. Descendu dans les abîmes du tombeau, il en sort plein de vie. Partout, sur son passage, il fait fuir les démons, guérit les malades et finit par enchaîner Satan, le Prince de ce monde : don de Force.

Sa vie est un long soupir. Il marche humblement à la mort ; il en éprouve toutes les horreurs, demande à genoux d'en être délivré ; reçoit le secours d'un ange, et, enfin, sur la croix, prie et pleure en rendant son âme à son Père : don de crainte (1).

Cependant, le nouvel Adam baptisé et confirmé, est initié à sa grande mission de conquérant, et revêtu de son impénétrable armure. Avec assurance, il peut marcher au combat. Le Saint-Esprit, qui l'anime, le pousse au désert (2).

Le démon l'y attend : David et Goliath sont en présence. Lucifer emploie toutes ses ruses, pour vaincre, ou du moins pour connaître ce mystérieux personnage dont l'austérité l'étonne et la sainteté l'inquiète. A l'inutilité de ses attaques, il comprend qu'il a trouvé

(1) *Rupert, ubi suprà*, c. XXI.

(2) C'est le désert de l'Arabie Pétrée, au delà de la mer Morte, non loin des lieux où Jean baptisait.

son maître. Cette première victoire de l'homme Dieu, prélude de toutes les autres, ébranle, jusque dans leurs fondements, les murs de la Cité du mal. Bientôt, par des brèches de plus en plus larges, les captifs de Satan pourront s'échapper et venir habiter la Cité du bien. A dater de ce moment, le christianisme avance, le paganisme recule : l'histoire des temps modernes commence.

L'œuvre victorieuse qu'il a inaugurée au désert, le nouvel Adam vient la continuer dans les lieux habités. Toujours sous la conduite du Saint-Esprit, il parcourt les campagnes, les bourgades et les villes. « L'Esprit du Seigneur, dit-il lui-même, est sur moi. Il m'a consacré par son onction pour évangéliser les pauvres ; pour guérir ceux qui ont le cœur brisé ; pour annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue ; pour soulager les opprimés et prêcher l'année de grâce du Seigneur, et le jour de la justice (1). »

Plus loin, résumant en deux mots toute sa mission, il dit : « Le Fils de l'homme est venu pour détruire les œuvres du diable (2). »

L'œuvre du diable, c'est la Cité du mal, avec ses institutions, ses lois, ses villes, ses armées, ses empereurs, ses philosophes, ses dieux, ses superstitions, ses erreurs, ses haines, son esclavage, ses ignominies intellectuelles et morales : Cité formidable, dont Rome, maîtresse du monde, était alors la capitale.

Seul, le tout-puissant roi de la Cité du bien peut réussir dans une pareille entreprise. Ce n'est qu'à coups de miracles d'un éclat éblouissant et d'une au-

(1) *Luc.*, IV, 14, 20.

(2) In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli. I *Joan.*, III, 8.

thenticité victorieuse, que peuvent tomber les forteresses de Satan, bâties sur des prestiges et protégées par des oracles en possession de la foi universelle(1). L'Esprit aux miracles se communique donc tout entier au Verbe incarné. Par la bouche d'Isaïe, Lui-même l'avait prédit : « Et sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, esprit de sagesse et d'intelligence ; esprit de conseil et de force ; esprit de science et de piété. Et l'esprit de la crainte du Seigneur le remplira (2). »

A son tour, le Verbe incarné rapporte au Saint-Esprit toute la gloire du succès. S'il baptise, s'il chasse les démons, s'il enseigne la vérité, s'il donne le pouvoir de remettre les péchés : en d'autres termes, si, d'une main, il renverse la Cité du mal ; et, de l'autre, édifie la Cité du bien, c'est au nom, par la puissance, et comme lieutenant du Saint-Esprit (3).

Les vertus mêmes qui brillent en lui et qui ravissent les peuples d'admiration, il se fait honneur de les devoir au Saint-Esprit et d'être lui-même l'accomplissement vivant de la parole d'Isaïe : « Voici mon serviteur, je l'ai choisi. C'est mon bien-aimé. En lui, j'ai mis toutes mes complaisances. Je placerai mon Esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. Il ne contestera point ; et nul n'entendra sa voix sur les places publiques. Il ne brisera point le roseau à moitié rompu. Il n'éteindra point la mèche encore fumante, jusqu à ce qu'il ait assuré le triomphe de la justice, et les nations espéreront en lui (4). »

Arrive l'heure solennelle où il doit remporter sa dernière victoire et sauver le monde par son sang

(1) Voir notre opuscule : CREDO.
(2) *Is.*, XI, 2.
(3) *Matth.*, III, 8 ; XIII, 18, etc., etc.
(4) *Is.*, XLI, 1, 6 ; *Matth.*, IV, 1 ; XII, 18, 28.

divin. Nouvel Isaac, victime du genre humain, c'est le Saint-Esprit, nouvel Abraham, qui le conduit au Calvaire et qui l'immole. Il meurt ; et le Saint-Esprit le retire vivant du tombeau (1).

Faut-il défendre les droits du Saint-Esprit ? il semble oublier les siens. Lui-même a prononcé cette sentence : « Quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera pardonnée ; mais celui qui l'aura dite contre le Saint-Esprit, le pardon ne lui sera accordé ni dans ce monde ni dans l'autre (2). » Le moment est-il venu de lui faire place dans les âmes ? Il n'hésite pas à se séparer de tout ce qu'il a de plus cher au monde, dans la crainte que sa présence ne soit un obstacle au règne absolu du divin Esprit. « Il vous est utile que je m'en aille, dit-il à ses apôtres ; attendu que, si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne viendra point en vous (3). »

S'agit-il de la grande mission qui doit leur être confiée ? Il leur en explique la nature et l'étendue, il leur en donne l'investiture ; mais il les avertit que la force héroïque dont ils ont besoin pour l'accomplir leur sera communiquée par le Saint-Esprit (4). Enfin, continuant de s'effacer devant le divin Paraclet, le Maître descendu du ciel leur déclare en termes formels que, malgré les trois ans passés à son école, leur instruction n'est pas finie. Au Saint-Esprit est réservée la gloire de la compléter, en leur apprenant tout ce qu'ils doivent savoir (5).

Tels ont été les enseignements et les actes de

(1) *Hebr.*, IX, 14 ; *Rom.*, VIII, 11.
(2) *Matth.*, VII, 32.
(3) *Joan.*, XVI, 7.
(4) *Luc.*, XXIV, 46, 49.
(5) *Joan.*, XVI, 12, 13.

l'Homme-Dieu à l'égard du Saint-Esprit. Jamais le ciel et la terre n'ont entendu, et jamais ils n'entendront rien de si éloquent, sur la majesté du Saint-Esprit et sur la nécessité de son influence, soit pour régénérer l'homme, soit pour le maintenir dans son état de régénération.

CHAPITRE XIV

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

L'Homme-Dieu, chef-d'œuvre du Saint-Esprit. — Notre-Seigneur, type unique de perfection. — Homme par excellence. — Seule personnalité de l'histoire. — Au lieu de n'être rien, il est tout. — A lui aboutit le monde ancien. — De lui part le monde moderne. — Le ciel, la terre, l'enfer, le reconnaissent pour l'alpha et l'oméga de toutes choses. — Les anges et les astres font leur *acte de foi* : — *Calculs* astronomiques. — La terre fait son acte de foi : Attente générale du Messie. — Témoignages. — L'enfer fait son acte de foi : Fuite des démons. — Leurs paroles. — Cessation des oracles. — Mort du grand Pan. — Ce triple acte d'adoration continue depuis deux mille ans. — L'Incarnation pivot du monde moderne, dont l'existence repose sur la résurrection d'un mort. — Y croire, ou être fou. — Tentatives du démon pour empêcher la croyance de l'Incarnation.

La seconde création du Saint-Esprit est, comme la première, un indicible chef-d'œuvre. Le Fils de Marie s'élève à une telle hauteur, qu'il surpasse tout ce que le monde a jamais vu. Mélange ineffable de grâce et de majesté, de douceur et de force, de simplicité et de dignité, de fermeté et de condescendance, de calme et d'activité, il parle, et nul homme n'a jamais parlé comme lui. Il commande, et tout obéit. D'un mot, il calme les tempêtes; d'un autre, il chasse les vendeurs du temple, ou les démons du corps des possédés. Il enseigne, comme ayant une autorité propre, que personne ne partage avec lui. Ses préféren-

ces sont pour les petits, les pauvres et les opprimés.

Sur ses pas, il sème les miracles, et tous ses miracles sont des bienfaits. Quel que soit le crime repentant, il lui pardonne avec une bonté maternelle. Telle est la sainteté de sa vie, qu'il met au défi ses ennemis les plus acharnés de trouver en lui l'ombre d'une faute. Il se tait quand on l'accuse ; il bénit quand on l'outrage. Injustement condamné par des ennemis, avides de sa mort, il suspend leurs coups, déjoue leurs trames, et ne laisse éclater l'orage qu'au jour et de la manière que lui-même a fixés, prouvant sa divinité plus invinciblement par sa mort que par sa vie.

Mais le but du Saint-Esprit n'est pas seulement de faire du Verbe incarné une création exceptionnelle, digne de l'admiration du ciel et de la terre. Avant tout, il veut réaliser en lui l'homme par excellence, tel qu'il existait de toute éternité dans la pensée divine, et tel qu'il devait apparaître un jour pour diviniser tous les hommes : merveilleuse opération qui, soudant la création inférieure à la création supérieure, la nature humaine à la nature divine, devait tout ramener à l'unité. Or, cette déification de l'homme est le dernier mot des œuvres de Dieu, le but final de la Cité du bien (1).

« Au commencement, dit le savant docteur Sepp, l'homme et par lui la nature, dont il était à la fois et le chef et le représentant, étaient intimement unis à Dieu. Cette union dura jusqu'à ce que le péché, en détachant l'homme de son Créateur, lui eut fait perdre en même temps la puissance qu'il avait reçue sur la na-

(1) *Instaurare omnia in Christo.* — Christus enim est summa, caput et recapitulatio omnium operum Dei, visibilium et invisibilium. Quocirca omnes res feruntur in Christum, tanquam in centrum, cui conjungi desiderant. *Corn. a Lap., in Agg.*, II, 8.

ture. Mais Dieu, pour réparer son œuvre altérée par le péché, se rapprocha de nouveau de la créature par l'incarnation.

« Elle consiste en ce que la divinité s'étant unie à l'humanité, dans la personne de Jésus-Christ, celui-ci est devenu le centre de l'histoire. Cette union intime, une fois accomplie dans le centre, se communique par une effusion continuelle à tous les points de la circonférence, et ce qui s'est produit une fois dans la vie de Jésus-Christ, se reproduit et se développe sans cesse dans la vie de l'humanité (1). »

Suivant la belle pensée de Clément d'Alexandrie, tout le drame de l'histoire s'est accompli, par manière de prélude dans la vie de Jésus-Christ. Le Verbe, qui s'est incarné une fois dans le sein de Marie, doit s'incarner tous les jours, et dans l'humanité et dans chaque homme en particulier. Chaque jour aussi, la naissance du Verbe se reproduit dans l'histoire et dans cette renaissance spirituelle, qu'opèrent sans cesse les sacrements où il a déposé sa grâce.

Il en résulte que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas seulement la plus grande figure, mais encore la seule personnalité de l'histoire. Au lieu de n'être rien ou peu, il est tout : *Omnia in omnibus*. Au lieu d'être un mythe ou un faussaire, comme ont osé le dire des blasphémateurs stupides, il est la réalité à laquelle aboutit tout le monde ancien ; le foyer d'où part tout le monde nouveau. C'est au point que si Notre-Seigneur Jésus-Christ, né dans l'étable de Bethléem et mort sur la croix du Calvaire, n'est pas l'homme par excellence, l'Homme-Dieu, réellement Dieu, réellement homme, et principe de la déification universelle,

(1) *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. I, *introduction*, 17, 18.

fausses d'un bout à l'autre sont toutes les traditions et toutes les aspirations antiques, fausses toutes les croyances modernes ; et la vie du genre humain est une démence, sans intervalles lucides, commencée il y a six mille ans, pour durer, au grand désespoir de l'incrédulité, tant qu'une poitrine humaine respirera sur le globe.

En effet, s'il y a dans l'histoire un point non contestable, c'est que les nations, même le plus grossièrement idolâtres, n'ont jamais perdu le souvenir de la chute primitive, ni l'espérance d'une restauration. Ce double dogme a sa formule dans le sacrifice, offert constamment sur tous les points de la terre. Un personnage divin, Sauveur et régénérateur de l'univers, est l'objet évident de toutes leurs aspirations.

Le Juif le voit dans Noé, dans Abraham, dans Moïse, dans Samson, dans vingt autres qui le photographient. En vain, l'Esprit du mal s'efforce d'altérer chez les gentils le type traditionnel du Désiré des nations. Il peut en obscurcir quelques traits, mais le fond reste. Nous voyons même qu'à la venue du Messie, le monde entier était plus que jamais dans l'attente d'un libérateur. Nous disons le monde entier, afin d'exprimer toutes les parties dont il se compose : le ciel, la terre et l'enfer. Chacun à sa manière, devait proclamer le Restaurateur universel, et, suivant l'expression de saint Paul, fléchir le genou devant sa personne adorable.

A peine est-il né, que toute la milice céleste vient se prosterner autour de son berceau, et annonce l'accomplissement du plus désiré des mystères, la réconciliation de l'homme avec Dieu, la gloire au ciel et la paix sur la terre. A la voix des anges se joint la voix des astres. Nous ne parlons pas de l'étoile qui conduit

les mages à Bethléem, nous parlons de tout le système planétaire. Les calculs astronomiques les plus savants établissent que les astres prédisaient la venue du Verbe incarné; que l'année sabbatique, année de pardon et de renouvellement, était calculée sur leurs révolutions, et que les astres *renouvelaient leur course*, chaque fois que la terre se *renouvelait à pénitence*.

Les savants docteurs allemands, Sepp et Schuberr, ont montré que tous les peuples de l'antiquité connaissaient ce langage des astres et le grand événement qu'ils annonçaient. « Mais toutes ces harmonies particulières tendaient à une harmonie plus générale et plus haute dans le mouvement d'Uranus, la plus élevée et la plus éloignée des planètes. Dans l'année de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Uranus, dont le temps de rotation autour du soleil embrasse celui de toutes les autres planètes, accomplissait sa cinquantième révolution. Or, on peut regarder avec raison l'année d'Uranus comme la seule année réelle et complète du système planétaire, puisque c'est alors que tous les astres même les plus éloignés recommencent leur cours.

« Eh bien! ce fut précisément à cette époque, où tout le système planétaire réuni, célébra sa première année de réparation et de réconciliation, que toutes les prophéties s'accomplissaient, que les anges du ciel et les habitants de la terre chantaient, en mêlant leurs voix aux concerts harmonieux des sphères : *Gloire dans les hauteurs, à Dieu, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté*. Cette époque coïncidait avec la fin de la semaine de l'année sabbatique, dans laquelle, suivant une ancienne prédiction, Dieu devait affermir son alliance avec les siens.

« En résumé, dans cette grande horloge de l'univers, dont la destination primitive est de marquer le temps, les rouages et les ressorts avaient été, dès le principe, tellement disposés par le Créateur lui-même, qu'ils se rapportaient tous à la GRANDE HEURE, où Dieu devait faire luire le jour éternellement prévu du pardon et du renouvellement de l'univers. Dans les grandes proportions de son ordonnance générale, ainsi que dans la disposition de ses harmonies intérieures, le firmament annonçait donc Celui par qui et pour qui a été fait le ciel étoilé (1). » C'est ainsi qu'à l'heure de son Incarnation les anges et les astres fléchirent le genou devant lui et le reconnurent pour leur auteur : *Omne genu flectatur cœlestium.*

Les mêmes hommages lui sont rendus par les habitants de la terre. Instruits dès l'origine de leur nation par la prophetie de Jacob, qui marquait la venue du grand libérateur, au moment où le sceptre, sorti de la maison de Juda, serait porté par un étranger, les Juifs sont dans l'attente de sa prochaine venue. Leurs oreilles sont ouvertes à tous les imposteurs qui, se disant le Messie, promettent de les affranchir du joug des nations : ils s'attachent à eux avec une facilité jusque là sans exemple (2). L'histoire atteste que le principal motif de la guerre insensée qu'ils soutinrent alors contre les Romains fut un oracle des Écritures, annonçant qu'il s'élèverait en ce temps-là, dans leur patrie, un homme qui étendrait sa domination sur toute la terre (3).

(1) *Schuberr, Symbolique des songes ; Sepp., Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ,* t. II, 387 et suiv.

(2) *Act.*, v, 36, 37, etc.

(3) Quod maxime eos ad bellum excitaverat, vaticinium erat *ambiguum* in sacris libris repertum, illis circiter temporibus quemdam ex ipsorum finibus orbis terrarum imperio potiturum. *Joseph, De bell. judaico*, lib. VI, c. v, n, 4.

Cette attente de la prochaine arrivée du Messie n'était pas particulière aux Juifs ; toutes les nations du monde la partageaient. Il fallait bien qu'il en fût ainsi ; sans cela, comment les prophètes, en commençant par Jacob et en finissant par Aggée, auraient-ils pu appeler le Messie, *l'Attente des nations*, *le Désiré de toutes les nations* (1) ?

Les gentils devaient cette connaissance du Rédempteur futur, tant à la tradition primitive qu'au commerce des Juifs, répandus, depuis plusieurs siècles, dans les différentes contrées de la terre et à Rome même. Loin d'être en petit nombre, ignorés et sans influence, dans cette capitale du monde, ils y étaient très-nombreux. Ils occupaient des emplois importants, et telle était leur union , qu'ils exerçaient une influence marquée sur les assemblées publiques. « Vous savez, disait aux magistrats romains Cicéron plaidant pour Flaccus, combien la multitude des Juifs est considérable, combien ils sont unis, combien ils ont d'influence dans nos assemblées. Je parle tout bas, seulement assez haut pour que les juges m'entendent. Car il ne manque pas de gens qui les excitent contre moi et contre les meilleurs citoyens (2). »

Évidemment la religion d'un tel peuple, au moins dans ses dogmes fondamentaux, ne pouvait être ignorée des Romains : la raison l'insinue et vingt témoignages de l'histoire le confirment (3). Par exemple, Hérode était l'hôte et l'ami particulier d'Asinius Pol-

(1) Et ipse erit Expectatio gentium. *Gen.*, XLIX, 10. — Movebo omnes gentes et veniet Desideratus cunctis gentibus. *Agg.*, II.

(2) Scis, quanta sit manus (Judæorum), quanta concordia, quantum valeat in concionibus. Submissa voce agam, tantum ut judices audiant, etc. *Pro Flacco*, n. 28.

(3) Voir les excellents articles des *Annales de phil. chrét.*, années 1862-1863, 1864.

lion, au fils duquel s'applique, dans le sens littéral, la quatrième églogue de Virgile. Le Juif, Nicolas de Damas, homme habile, à qui Hérode confiait le soin de ses affaires, était dans les bonnes grâces d'Auguste. Macrobe rapporte qu'Auguste connaissait même la loi par laquelle il était défendu aux Juifs de manger de la viande de porc. Or, on sait que l'attente du Messie était la base de la religion mosaïque.

A mesure qu'approche l'avénement du Désiré des nations, une lumière plus vive se répand dans le monde : on dirait les premiers rayons de l'étoile de Jacob. Elle va paraître ; et Virgile, interprète de la Sibylle de Cumes, chante à la cour d'Auguste la prochaine arrivée du Fils de Dieu, qui, descendant du ciel, effacera les crimes du monde, *tuera le Serpent* et ramènera l'âge d'or sur la terre.

Aux orateurs et aux prêtres de Rome se joignent les plus graves historiens. « Tout l'Orient, écrit Suétone, retentissait d'une antique et constante tradition, que les destins avaient arrêté qu'à cette époque la Judée donnerait des maîtres à l'univers (1). » Tacite n'est pas moins formel. « On était, dit-il, généralement convaincu que les anciens livres des prêtres annonçaient qu'à cette époque l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde (2). »

Cette vive attente du Messie se trouvait chez tous les peuples, si défigurée que fût parmi eux la religion primitive. Une tradition chinoise, aussi ancienne que Confucius, annonce qu'à l'Occident apparaîtra le

(1) Percrebuerat Oriente toto vetus et constans opinio, esse in fatis ut eo tempore Judæa profecti rerum potirentur. *In Vespas.*, n. 4.

(2) Pluribus persuasio inerat, antiquis Sacerdotum litteris contineri, eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur. *Hist.*, lib. V, n. 3.

Juste. Suivant le second Zoroastre, contemporain de Darius, fils d'Hystaspe, et réformateur de la religion des Perses : un jour s'élèvera un homme, vainqueur du démon, docteur de la vérité, restaurateur de la justice sur la terre et prince de la paix. Une Vierge sans tache lui donnera le jour. L'apparition du Saint sera signalée par une étoile, dont la marche miraculeuse conduira ses adorateurs jusqu'au lieu de sa naissance (1).

Jusqu'à notre époque, l'hérésie et même l'incrédulité ont reconnu et respecté cet accord unanime de l'Orient et de l'Occident. « Des traditions immémoriales, dit le savant anglais Maurice, dérivées des patriarches et répandues dans tout l'Orient, touchant la chute de l'homme et la promesse d'un futur médiateur, avaient appris à tout le monde païen à attendre, vers le temps de la venue de Jésus-Christ, l'apparition d'un personnage illustre et sacré (2). »

L'impie Volney tient le même langage : « Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs à la ruine de Jérusalem, avaient répandu dans toute l'Asie un dogme parfaitement analogue à celui des Juifs sur le Messie. On n'y parlait que d'un grand Médiateur, d'un Juge final, d'un Sauveur futur, qui, roi, Dieu, conquérant et législateur, devait ramener l'âge d'or sur la terre, la délivrer de l'empire du mal, et rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur (3). »

Telle était l'universalité et la vivacité de cette croyance que, suivant une tradition des Juifs, consignée dans le Talmud et dans plusieurs autres ouvrages an-

(1) *Schmidt, Rédemption du genre humain*, p. 66-174.
(2) *Id. ubi supra.*
(3) *Ruines*, c. xx, n. 13.

ciens, un grand nombre de gentils se rendirent à Jérusalem vers l'époque de la naissance de Jésus-Christ, afin de voir le Sauveur du monde, quand il viendrait racheter la maison de Jacob (1).

En résumé, deux faits sont certains comme l'existence du soleil.

Premier fait : jusqu'à la venue du Verbe incarné, tous les peuples de la terre ont attendu un libérateur.

Second fait : depuis la venue de Notre-Seigneur, cette attente générale a cessé.

Que conclure de là? Ou que le genre humain, instruit par les traditions de son berceau, et par les oracles des prophètes, s'est trompé en attendant un libérateur et en reconnaissant pour tel Notre-Seigneur Jésus-Christ; ou que Notre-Seigneur Jésus-Christ est véritablement le Désiré des nations : il n'y a pas de milieu. C'est ainsi que la terre fléchit le genou devant lui et le reconnaît pour son rédempteur ; *Omne genu flectatur terrestrium.*

L'enfer lui-même ne pouvait rester étranger à l'avénement du Messie. C'était pour lui une question de vie ou de mort. Combien de fois dans l'Évangile nous voyons les esprits immondes, non-seulement céder aux ordres de Jésus, mais encore le proclamer Fils de Dieu! Si répété qu'il fût, cet hommage individuel ne suffisait pas. Devant le Verbe éternel, le Verbe vivant, descendu sur la terre pour instruire le monde, le Verbe démoniaque, Satan et ses oracles devaient rester muets. Il fallait même, par un juste retour, que leurs derniers accents fussent une proclamation solennelle de la divinité et de la venue sur la terre, de Celui qui les réduisait au silence.

(1) *Talmud.*, c. XI.

A ce sujet, Plutarque, dans son livre *de la Chute des oracles,* rapporte une histoire merveilleuse. C'est un dialogue entre plusieurs philosophes romains, dont l'un s'exprime de la manière suivante : « Un homme grave et incapable de mentir, Épitherse, père du rhéteur Émilien, que quelques-uns de vous ont entendu, et qui était mon compatriote et mon maître de grammaire, racontait qu'il fit un voyage en Italie, sur un vaisseau qui avait à bord des objets de commerce et beaucoup de passagers.

« Un soir, comme ils étaient près des îles Échinades (1), le vent cessa, et le vaisseau fut poussé dans le voisinage de l'île Parée. La plupart des passagers étaient encore éveillés, et beaucoup buvaient après le souper, lorsqu'on entendit tout à coup partir de cette île une voix, comme si quelqu'un appelait Thamus. Ainsi se nommait le pilote qui était Égyptien, mais dont très-peu de passagers connaissaient le nom. Tout le monde fut plongé dans l'étonnement, et le pilote ne répondit point à cette voix, quoiqu'elle l'eût appelé deux fois. Cependant il répondit à un troisième appel, et la voix lui cria alors : Quand tu passeras près de Palodes, annonce à ce lieu que le grand Pan est mort.

« Tous les passagers ne savaient que penser, et se demandaient s'il était prudent d'exécuter l'ordre qui venait d'être donné, ou s'il ne valait pas mieux ne plus s'occuper de cette affaire. Mais Thamus déclara que, si le vent soufflait, il passerait devant Palodes sans rien dire; mais que si, au contraire, le temps était calme, il dirait ce qu'il avait entendu. Or, lorsqu'on fut près de Palodes, comme le temps était calme et la mer tranquille, Thamus, se plaçant sur l'arrière du

(1) Aujourd'hui *Curzolari*, Paros et Antiparos.

vaisseau, et se tournant du côté de la terre, cria comme il l'avait entendu : Le grand Pan est mort (1).

« A peine avait-il prononcé ces mots, qu'on entendit une grande multitude qui poussait un immense soupir. Comme il y avait beaucoup de passagers sur le vaisseau, cet événement fut bientôt connu à Rome, où il devint l'objet de toutes les conversations, si bien que l'empereur Tibère fit venir près de lui Thamus. Cette affaire produisit même sur son esprit une telle impression, qu'il fit faire des recherches très-exactes relativement à ce Pan, dont on avait annoncé la mort (2). »

L'histoire ne dit pas quel fut le résultat des recherches impériales; mais, d'après l'analogie des faits, la tradition le conjecture avec fondement. Elles aboutirent à constater la mort de celui que le centurion du Calvaire avait proclamé Fils de Dieu. « Les voix dont il est question, écrit le docteur Sepp, étaient des voix mystérieuses de la nature, dont les puissances infernales se servaient pour communiquer aux hommes cette nouvelle, objet de terreur pour elles. La mort du Fils de Dieu fut annoncée, par toute la terre, par des phénomènes étranges (3). Le paganisme ressentit jusque dans son fond le plus intime, ses oracles, le contre-coup de ce grand événement.

« De même qu'un signe, paraissant au ciel, avait annoncé au sabéïsme oriental la naissance du Sauveur ; ainsi la mort de celui qui était descendu aux enfers est annoncée, en Occident, par les oracles de l'enfer, aux adorateurs des démons, jusque dans Rome, leur capitale. Et de même qu'à l'arrivée des

(1) *Pan,* universel; grand pan, grand universel, Dieu des dieux.
(2) C. XIII.
(3) *Catéch. de persév.*, t. III. 155 et suiv. 8e édit.

mages, Hérode réunit les sages d'entre les Juifs, pour les interroger sur la naissance du Messie ; ainsi Tibère consulte ici les sages de son peuple sur la nouvelle de sa mort. Cet événement est d'autant plus remarquable, que, peu de temps après, le rapport de Pilate, sur la mort de Jésus, arriva à Rome au palais de l'empereur (1). »

Suivant Tertullien, ce rapport contenait, en abrégé, la vie, les miracles, la passion, la mort de Notre-Seigneur. « Pilate, dit le grand apologiste, chrétien dans sa conscience, écrivit tout cela touchant le Christ, à Tibère, alors empereur. Dès ce moment, les empereurs auraient cru en Jésus-Christ, si les Césars n'avaient pas été les esclaves du siècle, ou si des chrétiens avaient pu être des Césars. Quoi qu'il en soit, lorsque Tibère eut appris de la Palestine les faits qui prouvaient la divinité du Christ, il proposa au sénat de le mettre au rang des dieux, et lui-même lui accorda son suffrage. Le sénat, ne l'approuvant pas, rejeta sa demande. L'empereur persista dans son sentiment, et menaça de son courroux ceux qui accuseraient les chrétiens (2). »

Ainsi, lâcher leur proie, proclamer sa divinité, devenir muets, annoncer sa mort, déserter, pour ne plus y revenir, leurs temples et leurs bois sacrés : tels sont les actes par lesquels les démons fléchissent le genou devant le Verbe incarné et le reconnaissent pour leur vainqueur : *Omne genu flectatur infernorum.*

Depuis le passage sur la terre du fils de Marie,

(1) Sepp, t. I, 145, 146.

(2) Tiberius ergo... annunciatum sibi ex Syria Palæstina quod illic veritatem illius divinitatis revelaverat, detulit ad senatum cum prærogativa suffragii sui. Senatus quia non in se probaverat, respuit. Cæsar in sententia mansit, comminatus periculum accusatoribus christianorum. *Apol.*, v, et *Pamelii notæ* 57 et 58.

tous les siècles ont continué de fléchir le genou devant lui. Sa personnalité divine est la base de leur histoire, la raison même de leur existence et de leur dénomination. A quelle date remonte la chute du paganisme gréco-romain, l'apparition dans la langue humaine du grand nom de chrétien, la naissance de la plus puissante nation du globe, la nation catholique, le renversement de la tyrannie césarienne, l'abolition de l'esclavage? Quand ont disparu du sol de l'Occident le divorce, la polygamie, l'oppression de la femme, le meurtre légal de l'enfant, les sacrifices humains? Adressez toutes ces questions aux peuples qui composent l'élite de l'humanité : d'une voix unanime, ils vous nommeront Jésus-Christ, sa doctrine et son époque.

Si vous parcourez, les uns après les autres, tous les éléments de la civilisation moderne, vous n'en trouverez pas un seul qui ne suppose la foi à l'Incarnation, c'est-à-dire à la vie, aux miracles, à la divinité, à la mort, à la résurrection, à l'histoire complète de Notre-Seigneur. Et les Renan modernes osent dire qu'on n'a jamais vu de miracles; notamment que la résurrection d'un mort est un fait impossible ou du moins sans exemple!

Pygmées du doute, ils ne voient pas qu'ils sont eux-mêmes une affirmation vivante de ce miracle! Ils ne voient pas qu'ils ne peuvent nommer l'année de leur naissance, de la naissance ou de la mort de leur père, l'année des événements qu'ils racontent, qu'ils admettent ou qu'ils combattent, sans affirmer le miracle dont ils affectent sottement de nier l'existence! Négateurs impuissants, vous vous mentez à vous-mêmes; mais seulement à vous. Malgré vos négations, il demeure évident comme le jour, que toute l'histoire religieuse,

politique, sociale, domestique du monde moderne, part de la résurrection d'un mort ; et que la civilisation européenne, comme votre vie intellectuelle, a pour piédestal un tombeau. Si donc Jésus-Christ n'est pas ressuscité, tout est faux, et le genre humain est fou. Mais si le genre humain est fou, prouvez que vous ne l'êtes pas.

Ainsi, attendu et désiré, cru et adoré, le Dieu-homme, le Verbe incarné, la seconde création du Saint-Esprit dans le Nouveau Testament, est le centre auquel tout aboutit, le foyer duquel tout part, le fait fondamental sur lequel repose l'édifice de la raison et de l'histoire, qui n'est elle-même dans son cours que le développement de ce fait divin. « Le christianisme possède donc tous les caractères d'une révélation centrale, l'unité, l'universalité, la simplicité et une fécondité telle, que dix-huit siècles de méditations et de recherches n'ont pu l'épuiser, et que la science, à mesure qu'elle creuse plus avant dans cet abîme, y découvre de nouvelles profondeurs. C'est là ce qui donne au christianisme le cachet de la divinité, et à ses démonstrations celui de la perfection (1). »

L'Incarnation étant ce qu'elle est dans le plan de la Providence, le roi de la Cité du mal ne pouvait manquer, ainsi que nous l'avons dit, de faire les derniers efforts pour empêcher la croyance de ce dogme, destructeur de son empire. Aussi, les contrefaçons qu'il avait multipliées pour désorienter la foi du genre humain à la maternité divine de la Vierge des vierges, il les emploie avec une désolante habileté, pour rendre impossible la foi des nations à la divinité de son fils.

(1) *Sepp, introd.*, 24.

Instruit dès l'origine du monde de l'incarnation du Verbe, il tient conseil et dit : De peur que ce Dieu-homme ne soit reconnu pour le seul vrai Dieu, fils d'une vierge toujours vierge, oracle insigne de la vérité, libérateur et sauveur des hommes, inventons une multitude de dieux entre lesquels nous partagerons ses différents traits : dieux visibles, nés de déesses et de demi-dieux; dieux sages, puissants et bons qui rendront des oracles, qui protégeront les hommes, qui les délivreront de leurs ennemis, qui se feront écouter par les sages, craindre par les peuples, servir par les empereurs; dieux anciens, dieux nouveaux et en si grand nombre, que, malgré le ciel, nous serons maîtres de la terre (1).

De ce conseil infernal sont sorties les innombrables contrefaçons du grand Libérateur, l'espérance du genre humain. Parcourez l'histoire du monde païen, ancien et moderne, partout vous trouverez le type défiguré du Messie, homme-Dieu et régénérateur de toutes choses. L'Indien vous l'offre dans Chrishna, incarnation de Vischnou, qui dirige au firmament la marche des étoiles, et qui naît parmi les bergers. Le voici dans Buddha qui, sous des noms divers, est à la fois le Dieu de la Chine, du Thibet et de Siam. Il naît d'une vierge royale, qui ne perd point sa virginité en le mettant au monde. Inquiet de sa naissance, le roi du pays fait mourir tous les enfants nés en même temps que lui. Mais Buddha, sauvé par les bergers, vit comme eux dans le désert, jusqu'à l'âge de trente ans. C'est alors qu'il commence sa mission, enseigne les hommes, les délivre des mauvais esprits, fait des

(2) Voir D'Argentan, *Grandeurs de la sainte Vierge*, c. XXIV, § 2, 431.

miracles, réunit des disciples, leur laisse sa doctrine et monte au ciel. Voyons-le dans le Féridun des Perses, vainqueur de Zohac, sur les épaules duquel sont nés deux serpents, qui doivent être nourris chaque jour avec les cervelles de deux hommes.

« Héritiers des traditions primitives, tous les peuples savaient que le mal était entré dans le monde par un serpent; ils savaient que l'ancien dragon devait être vaincu un jour, et qu'un dieu, né d'une femme, devait lui écraser la tête. Aussi, nous trouvons chez tous les peuples de l'antiquité le reflet de cette tradition divine dans un mythe particulier, dont les nuances varient suivant les temps et les lieux, mais dont le fond demeure le même.

« Apollon combat contre Python; Horus, contre Typhon, dont le nom même signifie serpent; Ormuzd *contre* Ahriman, *le grand serpent qui présente à la* femme le fruit, dont la jouissance la rendit criminelle envers Dieu; Chrishna contre le dragon Caliya-Naza, et lui brisa la tête. Thor chez les Germains, Odin chez les peuples du Nord, sont vainqueurs du grand serpent qui entoure la terre comme d'une ceinture. Chez les Thibétains, c'est Durga qui lutte contre le serpent. Tous ces traits épars dans les mythologies des différents peuples, le paganisme gréco-romain les avait réunis dans Héraclès ou Hercule (1). »

Ce demi-dieu, sauveur des hommes, exterminateur des monstres, est fils de Jupiter et d'une mortelle. A peine né, il tue deux serpents envoyés pour le dévorer. Devenu grand, il se retire dans un lieu solitaire, se voit en butte à la tentation et se décide pour la vertu. Doué de forces physiques extraordi-

(1) *D'Argentan, Grandeurs de la sainte Vierge*, 25-27.

naires, il se dévoue au bien des hommes, parcourt la terre, punit l'injustice, détruit les animaux malfaisants, procure la liberté aux opprimés, étouffe le lion de Némée, tue l'hydre de Lerne, délivre Hésione, descend aux enfers et en arrache le gardien Cerbère. Ces exploits et d'autres non moins brillants composent les *douze travaux* d'Hercule, nombre sacré qui représente l'universalité des bienfaits dont le genre humain est redevable à l'héroïque demi-dieu Hercule succombe enfin dans sa lutte pour l'humanité ; mais du milieu des flammes de son bûcher, élevé sur le sommet du mont Œta, il monte à la céleste demeure.

Ajoutons que Hercule était le principal objet des mystères de la Grèce, dans lesquels sa naissance, ses actions et sa mort étaient continuellement célébrées. Ajoutons encore que, sous un nom ou sous un autre, Hercule se trouve chez tous les peuples de l'Orient et de l'Occident : Candaule en Lydie, Bel en Syrie, Som en Égypte, Melkart à Tyr, Rama aux Indes, Ogmios dans les Gaules. Comment ne pas voir, dans cet Hercule universel, le type défiguré du Désiré de toutes les nations, qui parcourt sa carrière en libérateur et qui offre sa vie pour expier les péchés du monde (1)?

Ainsi, la lutte, les caractères et le héros de la lutte se trouvent par toute la terre. Au fond des traditions des différents peuples, on découvre le type

(1) Satan avait popularisé en Égypte une autre contrefaçon du Dieu réconciliateur. Chaque année, on offrait au peuple un spectacle solennel dont la vie d'Osiris faisait la base. Le Dieu soleil naît sous la forme d'un enfant; une étoile annonce sa naissance : le Dieu grandit et se trouve obligé de prendre la fuite, poursuivi par des animaux féroces; succombant enfin à la persécution, il meurt. Alors commence un deuil solennel; le Dieu soleil, naguère privé de la vie, ressuscite, et l'on célèbre sa résurrection. Voir aussi *Plutarch., De Iside et Osiride.*

plus ou moins altéré du Messie, de son œuvre et de sa vie : l'annonciation, la naissance d'une vierge, la persécution d'Hérode, la lutte victorieuse contre le serpent, la mort, la résurrection, la délivrance du genre humain et l'ascension dans le ciel. Si tous ces mythes n'étaient pas calqués sur une vérité commune ; s'ils étaient uniquement le fruit de l'imagination des peuples, comment expliquer un pareil accord entre toutes les nations de l'univers, et quel en eût été le but? Si Lucifer et l'humanité n'avaient été instruits, l'un très-clairement, l'autre confusément, que le Rédempteur apparaîtrait un jour sous ces traits, où les auraient-ils pris ?

Mais la réalité historique qui a servi de base à tous ces mythes, où la trouvons-nous, si ce n'est dans la personne du Verbe incarné qui a changé la face du monde, au prix de ses travaux et de son sang? Si l'univers entier, disons-nous encore, après s'être trompé quatre mille ans dans ses espérances, se trompe depuis deux mille ans dans sa foi, qu'y a-t-il de vrai pour l'esprit humain?

CHAPITRE XV

TROISIÈME CRÉATION DU SAINT-ESPRIT, L'ÉGLISE

Rapports entre la sainte Vierge et l'Église. — Ce que la sainte Vierge est au Verbe incarné, l'Église l'est au chrétien. — Comme Marie l'Église est formée par le Saint-Esprit. — Paroles de saint Basile. — Histoire détaillée de la Pentecôte.

L'Incarnation est l'axe du monde. L'histoire universelle n'est que l'épanouissement de ce mystère : une fois accompli dans le dernier des élus, les temps finiront. Pour réaliser l'Homme-Dieu, le Saint-Esprit créa Marie. Pour généraliser l'Homme-Dieu, il crée l'Église. Comme le chrétien est le prolongement de Jésus-Christ, l'Église est le prolongement de Marie. Ce que Marie est à Jésus, l'Église l'est au chrétien. Les traits divins qui distinguent Marie distinguent l'Église.

Marie est la première création du Saint-Esprit dans la loi de grâce ; l'Église est la troisième.

Marie est remplie de tous les dons du Saint-Esprit ; l'Église est remplie de tous les dons du Saint-Esprit.

Marie est vierge ; l'Église est vierge.

Marie est mère et toujours vierge ; l'Église est mère et toujours vierge.

Le Saint-Esprit, survenu en Marie, repose toujours en elle : il la protége, il l'inspire, il la dirige. Descendu

sur l'Église, le Saint-Esprit habite toujours en elle, pour la protéger, l'inspirer, la diriger.

Marie est le foyer de la charité; l'Église est le foyer de la charité.

Ces analogies et d'autres encore révèlent la mystérieuse unité qui préside à la déification dè l'homme : quelques détails sur chacune.

Marie est la première création du Saint-Esprit; l'Église, la troisième. « La troisième personne de l'auguste Trinité, dit saint Basile, ne quitte pas l'Homme-Dieu, ressuscité d'entre les morts. L'homme avait perdu la grâce qu'il avait, au jour de sa création, reçue du *souffle* de Dieu. Le Verbe incarné veut la lui rendre. Pour cela, il *souffle* sur la face de ses disciples. Et que leur dit-il ? *Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à qui vous les remettrez, retenus à qui vous les retiendrez.* Qu'est-ce à dire, sinon que l'Église, sa hiérarchie et son gouvernement sont évidemment et sans conteste l'ouvrage du Saint-Esprit? C'est lui-même, dit saint Paul, qui a donné à l'Église d'abord les apôtres; ensuite, les prophètes; en troisième lieu, les docteurs; puis, le don des langues et des miracles, suivant qu'il l'a jugé convenable (1). »

Ouvrons le Livre sacré et suivons pas à pas le récit de cette merveilleuse création. Il nous montrera que le Saint-Esprit a formé l'Église, comme il a formé Marie.

« *Cum complerentur dies Pentecostes :* Comme les jours de la Pentecôte s'accomplissaient (2). » La

(1) Ecclesiæ ordo et gubernatio nonne palam et citra contradictionem per Spiritum sanctum peragitur? *Lib. de Spirit. sancto,* CXVI, n. 39.

(2) *Act.,* II, 1.

résurrection et l'ascension du Sauveur avaient été tellement ménagées, que la descente du Saint-Esprit devait, en vertu des nombres sacrés, avoir lieu aux fêtes de la Pentecôte mosaïque. De même qu'en ces jours, le Saint-Esprit avait, par le ministère des anges, donné à Moïse la loi de crainte, qui constituait définitivement les Hébreux, à l'état de nation et de nation séparée; ainsi, il choisit ces jours solennels pour donner, en personne, la loi d'amour qui substituait l'Église à la synagogue, et constituait définitivement à l'état de nation universelle la grande famille catholique.

Voilà pourquoi la descente du Saint-Esprit n'eut pas lieu le jour même de la Pentecôte mosaïque, mais le lendemain, premier jour de la grande octave. On sait, en effet, que les Juifs célébraient la Pentecôte le samedi, et les apôtres la célébrèrent le dimanche. Choisir pour la régénération du monde le jour même de sa création et le jour où, par sa résurrection glorieuse, le Rédempteur avait triomphé de Satan, c'est là une de ces belles harmonies qu'on rencontre à chaque pas dans l'œuvre divine.

« *Erant omnes pariter in eodem loco :* ils étaient tous ensemble dans un même lieu. » Dès sa plus tendre enfance, Marie, renfermée dans le temple, s'était préparée avec soin à la visite du Saint-Esprit. A peine née du sang du Calvaire, l'Église s'était retirée dans le cénacle, afin de se préparer par le recueillement à la venue du Saint-Esprit et appeler ses faveurs. Cent vingt personnes composaient la jeune société. C'était chez les Juifs le nombre voulu pour former une communauté ecclésiastique; car cent vingt personnes composèrent la grande synagogue sous

Esdras, lorsqu'il rétablit l'état et le culte de la nation (1).

Ne formant tous qu'un cœur, qu'une âme et qu'une prière ardente pour demander le Saint-Esprit, ils étaient dans le même lieu : *in eodem loco*. Ce lieu était le cénacle. Dans quel but le Saint-Esprit choisit-il le cénacle, pour le premier théâtre de ses révélations merveilleuses ? Parce que c'était le lieu le plus saint de la terre C'est dans ce même cénacle que le Seigneur institua la divine Eucharistie, et qu'après sa résurrection il apparut à l'apôtre Thomas. C'est là aussi qu'en mémoire des plus grands prodiges fut bâtie la très-sainte Sion, la plus vénérable des Églises. Lieu sacré, témoin de plus étonnantes merveilles que le Sinaï, le Jourdain, le Thabor ; lieu béni, qui rappelait aux apôtres l'ineffable bonté du maître, ses divins discours, et leur première communion de la main même de Jésus. Comme ils devaient y revenir avec attendrissement et y rester avec amour (2) !

Ce cénacle était dans la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc, et cousin de saint Barnabé (3). Suivant deux illustres Pères de l'Église orientale, saint Hésychius, patriarche de Jérusalem, et saint Proclus, patriarche de Constantinople, le Saint-Esprit descendit au moment même où saint Pierre célébrait, au milieu des disciples, l'auguste sacrifice de la messe. Aussitôt qu'il a vu le corps de Jésus et senti l'ineffable parfum de cette chair immaculée, l'aigle divin se précipite du ciel. Admirable contraste ! L'Esprit de Dieu s'était séparé de l'homme, parce que la chair l'avait entraîné dans ses honteuses convoitises (4) et

(1) *Sepp., Hist. de Notre-Seigneur*, t. II, 78.
(2) *Alexand., in Vita B. Barnab., ap. Cor. a Lap., in Act.* I, 13.
(3) *Baron.*, an. 34.
(4) *Gen.*, VI, 3.

le démon s'était emparé de l'humanité. Mais voilà que la chair très-pure de Jésus se présente devant Dieu. Aussitôt l'Esprit descend, attiré par toutes ses pures beautés, fasciné par toutes ses amabilités, et avec elle il demeure à jamais : et cette chair divine, multipliée à l'infini, étend à tous les lieux et à tous les siècles l'union du Saint-Esprit avec l'humanité.

« *Et factus est repente de cœlo sonus :* et il se fit tout à coup du ciel un bruit. » Chacune de ces divines paroles renferme un trésor de vérité. *Il se fit tout à coup*, sans que les apôtres s'y attendissent et sans aucune participation de leur part. Ainsi, nous apprenons que le Saint-Esprit répandait l'abondance de ses dons intérieurs et extérieurs par sa pure libéralité. Nous voyons encore la promptitude et la force de sa grâce, qui en un clin d'œil change les hommes terrestres en hommes célestes : Pierre en héros, Madeleine en sainte. O l'admirable ouvrier que le Saint-Esprit! A son école point de délai pour apprendre, il touche l'âme et il l'enseigne : l'avoir touchée, c'est l'avoir enseignée (1).

Du ciel : pour montrer que là est le séjour du Saint-Esprit, qu'il est Dieu et qu'il vient élever au ciel les apôtres et par eux le monde entier. Puissant levier! « Aujourd'hui, s'écrie le grand Chrysostome, la terre pour nous devient le ciel, non par la descente des étoiles sur la terre, mais par l'ascension des apôtres dans le ciel. De l'univers, l'abondante effusion du Saint-Esprit fait un ciel unique, non en changeant la nature des êtres, mais en divinisant les volontés. Il trouve des païens, et il en fait des chrétiens ;

(1) Qualis est artifex iste Spiritus! Nulla ad discendum mora agitur in omne quod voluerit. Mox enim ut tetigerit mentem, docet, solumque tetigisse, docuisse est. *S. Greg.*, *Hom.* XXI, *in Evang.*

des adorateurs du démon, des adorateurs du vrai Dieu ; des voleurs, des détachés ; des persécuteurs, des apôtres ; des femmes publiques, il les égale aux vierges. Il met en fuite la méchanceté et la remplace par la bonté ; la loi de haine universelle, par la loi d'amour universel ; l'esclavage, par la liberté.

« Pour opérer ces merveilles, tous moyens lui sont bons. Il prend les timides apôtres, et qu'en fait-il? Il en fait des vignerons, et des pêcheurs, et des tours, et des colonnes, et des médecins, et des généraux, et des docteurs, et des ports, et des gouverneurs, et des pasteurs, et des athlètes, et des lutteurs triomphants. Des colonnes, ils sont les appuis et les fondements de l'Église. Des ports, ils abritent le monde contre les tempêtes des persécutions, des hérésies, des scandales. Ils en ont triomphé pour eux et pour nous ; ils en triomphent encore : ils en triompheront toujours. Des gouverneurs, ils ont remis l'humanité dans son bon chemin. Des pasteurs, ils ont chassé les loups et conservé les brebis. Des agriculteurs, ils ont arraché les épines et semé la graine de la piété. Des médecins, ils ont guéri nos blessures.

« Et afin que tu ne prennes pas mes paroles pour un vain langage, je mets sous tes yeux Paul, faisant toutes ces choses. Veux-tu voir un agriculteur? Écoute : *J'ai planté ; Appollon a arrosé, et Dieu a donné l'accroissement.* Un constructeur? *Comme un habile architecte, j'ai posé les fondements.* Un soldat? *Je combats, non en donnant des coups en l'air.* Un curseur? *Depuis Jérusalem et les environs jusqu'en illyrie et au delà, aux Espagnes et jusqu'aux extrémités de la terre, j'ai tout rempli de l'Évangile de Jésus-Christ.* Un athlète? *Pour nous la lutte n'est pas contre la chair et le sang,*

mais contre les puissances de l'air. Un général? *Prenez les armes de Dieu et revêtez la cuirasse de la foi, le casque du salut et le glaive du Saint-Esprit.* Un guerrier? *J'ai combattu un bon combat, j'ai gardé ma consigne.* Un triomphateur? *Une couronne de justice reposera sur ma tête.* Ce que Paul fait à lui seul, chaque apôtre le fait, parce que le Saint-Esprit étant indivisible est tout entier en chacun (1).

« *Tanquam advenientis Spiritus vehementis* : ce bruit était comme celui d'un vent violent qui arrive. » Ce vent n'était pas le Saint-Esprit, mais son emblème. Pourquoi cet emblème et non pas un autre? Pour montrer la force irrésistible du Saint-Esprit. De tous les éléments le vent est le plus fort. En quelques minutes il bouleverse l'Océan jusque dans ses profondeurs et élève jusqu'aux nues la pesante masse de ses eaux; ou il déracine, comme en se jouant, des forêts séculaires. Vent impétueux, il rendra les apôtres ardents aux combats et invincibles dans la conquête du monde. Animée du souffle du Saint-Esprit, leur parole va faire tomber les idoles, ébranler les empires, confondre tous les potentats; chasser les nuées sans eau de l'erreur et de la philosophie; purifier l'air corrompu par vingt siècles de ténèbres nauséabondes; amener des quatre points du ciel les nuages chargés de pluies fécondantes, activer dans les âmes la séve divine, et les pousser, à toutes voiles, comme des vaisseaux bien équipés, vers les rivages de l'éternelle Jérusalem (2).

« *Et replevit totam domum* : et il remplit toute la maison. » Au moral comme au physique, le vent

(1) *Serm.* I *de Pentecost.*
(2) *Corn. a Lap., in Dan.*, III.

ou le souffle est le signe de la vie. Principe de vie, le Saint-Esprit, figuré par ce vent, remplit toute la maison où se trouvaient les apôtres ; mais il ne remplit que celle-là. Ainsi, pour avoir le Saint-Esprit, il faut être dans la maison des apôtres, c'est-à-dire dans l'Église. « Le Saint-Esprit, dit admirablement saint Augustin, n'est que dans le corps de Jésus-Christ. Le corps de Jésus-Christ, c'est la sainte Église catholique. Hors de ce corps divin, le Saint-Esprit ne vivifie personne (1). »

Et ailleurs : « Qu'ils deviennent le corps de Jésus-Christ, s'ils veulent vivre de l'esprit de Jésus-Christ Seul le corps de Jésus-Christ vit de l'esprit de Jésus-Christ. Mon corps à coup sûr vit de mon esprit. Veux-tu vivre de l'esprit de Jésus-Christ? sois dans le corps de Jésus-Christ. Est-ce que mon corps vit de ton esprit ? Mon corps vit de mon esprit, et le tien de ton esprit (2). »

Il la remplit tout entière, afin de montrer que l'Église, figurée par cette maison, remplirait un jour le monde entier du Saint-Esprit, par conséquent de lumière et de charité. Elle l'a fait. Cherchez à quelle époque l'humanité, tirée de la barbarie païenne, a commencé de marcher dans la voie de la véritable civilisation, vous trouverez le jour de la Pentecôte. Partout où il n'a pas lui, le monde reste dans son antique dégradation. Partout où il baisse, reviennent les anciennes ténèbres, et le genre humain fait halte dans la boue, ou marche aux écueils. « Donnez-moi,

(1) *Epist.* III, *Class. epist.*, 185. T. II, 995.

(2) Fiant corpus Christi si volunt vivere de spiritu Christi. De spiritu Christi non vivit, nisi corpus Christi... Numquid enim corpus meum vivit de spiritu tuo? Meum vivit de Spiritu meo, et tuum de spiritu tuo. *Tract.* XXVI, *in Joan.*

dit saint Chrysostome, un vaisseau léger, un pilote, des matelots, des câbles, des agrès, tout l'appareil nécessaire à la navigation, mais pas un souffle de vent : n'est-il pas vrai que tout demeure inutile? De même dans l'humanité. Malgré la philosophie, malgré l'intelligence, malgré la plus ample provision de discours, si le Saint-Esprit, qui donne l'impulsion, manque, tout est vain (1). »

« *Ubi erant sedentes* : où ils étaient assis. » Ce n'est pas sans raison que l'Écriture marque l'attitude de l'Église, au moment de la descente du Saint-Esprit. Le repos du corps est ici le symbole de la quiétude et de la royauté de l'âme : double disposition nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit. La quiétude; ce n'est ni dans le bruit extérieur du monde, ni dans le tumulte intérieur des passions, que le Saint-Esprit se communique aux âmes. La royauté; il faut être roi de son âme pour recevoir le Saint-Esprit. Lui-même dit qu'il n'habite pas dans l'esclave du péché. La royauté; ajoutons qu'il venait la donner à l'Église: royauté impérissable contre laquelle ne prévaudront jamais les portes de l'enfer.

« *Et apparueruut illis dispertitæ linguæ* : et il leur apparut des langues divisées. » Ces langues disaient aux yeux que le Saint-Esprit planait sur tous les habitants du cénacle : la sainte Vierge, les apôtres et les disciples, auxquels il allait communiquer la connaissance des langues des différentes nations, appelées au bienfait de l'Évangile. Pourquoi des langues? Le monde avait été perdu par la langue; c'est par la langue qu'il devait être sauvé. Pourquoi des langues visibles? Le plus grand théologien de l'Orient en donne la raison : « Le Fils, dit saint

(1) *Homil. de Spirit. sancto,* T. III sub. fin. edit. vet.

Grégoire de Nazianze, avait conversé avec nous dans un corps sensible et palpable; il était donc convenable que le Saint-Esprit apparût aux hommes sous une forme corporelle. Ainsi, comme le Verbe s'est incarné pour nous enseigner de sa propre bouche la voie de la vérité et du salut; de même le Saint-Esprit s'est, pour ainsi dire, incarné dans des langues de feu, afin d'instruire les apôtres et les fidèles (1). »

Le don des langues suppose la connaissance des mots et de leur signification ; l'accent ou la manière de parler; la claire vue de toute les vérités nécessaires au succès de la prédication apostolique, accompagnée d'une prudence consommée, pour dire ce qu'il fallait et rien que ce qu'il fallait, au milieu de tant de difficultés et de périls, et en face d'une si grande variété de personnes et de conjonctures : tout cela fut donné aux apôtres.

Or, les dons de Dieu sont sans repentance, et le Saint-Esprit est toujours demeuré dans l'Église, tel qu'il descendit sur elle au cénacle. Le merveilleux don des langues s'est donc conservé dans l'Église catholique et dans elle seule, non-seulement par exception, comme dans saint Antoine de Padoue, saint Vincent Ferrier, saint François Xavier; mais habituellement et perpétuellement pour chaque catholique.

Écoutons saint Augustin. « Quoi donc ! mes Frères, parce que aujourd'hui celui qui est baptisé ne parle pas toutes les langues, faut-il croire qu'il n'a pas reçu le Saint-Esprit? A Dieu ne plaise qu'une pareille perfidie tente notre cœur. Au baptême tout homme reçoit le Saint-Esprit, et, s'il ne parle pas les langues de toutes les nations, c'est que l'Église elle-même les

(1) *Apud Corn. a Lap., in hunc locum.*

parle. Or, l'Église est le corps de Jésus-Christ. Je suis membre de ce corps qui parle toutes les langues; je les parle donc toutes. Unis par les liens étroits de la charité, tous les membres de ce corps parlent comme parlerait un seul homme. L'Église est leur bouche, le Saint-Esprit leur âme (1). »

« *Tanquam ignis* : ces langues étaient comme du feu. » Le vent et le feu étaient des symboles éloquents du Saint-Esprit. Plusieurs fois réitérée, la mission de l'auguste Personne s'est manifestée par des signes analogues à chaque circonstance. « Au baptême de Notre-Seigneur, dit l'Ange de l'école, le Saint-Esprit apparaît sous la forme d'une colombe, oiseau très-fécond, pour montrer que le Verbe incarné est la source de la vie spirituelle. De là, ce mot du Père : *C'est ici mon Fils bien-aimé;* par lui tous deviendront mes enfants.

« A la Transfiguration, il prend la forme d'une nuée lumineuse pour annoncer l'exubérance de la doctrine qu'il fera tomber sur le monde. De là ce mot : *Écoutez-le.* Aux apôtres il vient sous l'emblème du vent et du feu, parce qu'il leur communique le pouvoir du ministère dans l'administration des sacrements. De là, ces paroles : *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils seront remis.* Et dans la prédication de la doctrine, prédication invincible et victorieuse de tous les obstacles. De là, ce mot : *Ils commencèrent à parler diverses langues* (2). »

Les langues du cénacle n'étaient pas un vrai feu, mais un feu apparent dont elles avaient la couleur,

(1) Diffusa Ecclesia per gentes loquitur omnibus linguis; Ecclesia est corpus Christi; in hoc corpore membrum es; cum ergo membrum sis ejus corporis quod loquitur omnibus linguis, crede te loqui omnibus linguis. *In Joan., Tract.* XXXII, n. 7.

(2) 1 p., q. 43, art. 7, ad 6.

l'éclat et la mobilité. Le Saint-Esprit choisit le feu comme symbole, pour deux raisons. La première, parce que, étant l'amour en substance, il est lui-même un feu consumant : *ignis consumens*. Le feu échauffe, éclaire, purifie, s'élève en haut. Or, le Saint-Esprit fait tout cela dans les âmes. La seconde, parce que la loi ancienne fut donnée sur le Sinaï, par le feu, au milieu du feu (1). Il fallait que la réalité répondit à la figure et que la loi nouvelle fût donnée par le feu et au milieu du feu ; mais sans éclairs ni tonnerres : attendu qu'elle est une loi non de crainte, mais d'amour.

« *Seditque super singulos eorum* : et ce feu en forme de langues se reposa sur chacun d'eux. » Le texte sacré ne dit pas : *Les langues se reposèrent,* mais, *le feu se reposa*. Ce singulier révèle le profond mystère d'une langue unique et universelle, bien que divisée en plusieurs parties, suivant la diversité des nations qui devaient la parler et à qui elle devait être parlée. Il révèle encore l'unité du Saint-Esprit, dont cette langue était la langue.

Quel autre mystère dans ce mot, *se reposa !* Une flamme sur la tête d'un homme était, aux yeux de la plus haute antiquité, le signe d'une vocation divine. C'était la première fois que ce phénomène se produisait chez les disciples du Nazaréen. En témoignant de la divinité du maître, il proclamait la grande mission confiée aux apôtres. C'est par le feu, symbole du Saint-Esprit, que Dieu avait autorisé les prophètes. C'est sous l'emblème du feu que les chérubins, qui accompagnent le char de Dieu, apparaissent à Ézéchiel (2).

(1) In dextera ejus ignea lex, *Deuter.*, XXXIII, 2.

(2) *Is.*, VI, 6; *Eccles.*, XLVIII 1; IV *Reg.*, XXI, 11; *Thren.*, I, 13; *Ezech.*, I, 13.

C'est dans un char de feu qu'Élie est enlevé au ciel.

Les prophètes et les chérubins de l'ancienne loi n'étaient que la figure des apôtres. Prophètes, ils ont annoncé les oracles divins, non à un seul peuple, mais à tous les peuples. Chérubins, ils ont conduit le char de Dieu dans le monde entier. « Chérubins de la terre, dit saint Grégoire de Nazianze, le Saint-Esprit les choisit pour son trône et repose sur eux, comme sur les chérubins du ciel (1). »

Il repose sur eux, pour les consacrer docteurs du monde et pour montrer qu'ils sont des hommes tout célestes, doués par conséquent d'une sagesse et d'une éloquence divine. Il repose sur eux, ajoute saint Chrysostome, pour annoncer à tout l'univers qu'il demeure avec eux et avec leurs successeurs, jusqu'à la consommation des siècles (2). Demeure permanente qui, assurant à l'Église l'infaillibilité de tous les jours et de toutes les heures, confond d'avance toutes les hérésies et condamne au scepticisme, toute raison rebelle à l'enseignement catholique.

(1) *Orat.* XLIV.
(2) *Apud Corn. a Lap. in act.*, II, 3.

CHAPITRE XVI

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Continuation de l'histoire de la Pentecôte. Explication de chaque parole du texte sacré. — Combien de fois, et de quelle manière le Saint-Esprit a été donné aux apôtres. — Enseignement des Pères. — Similitudes entre le mont Sinai et le mont Sion. — Contraste avec la tour de Babel. — Ivresse et folie des apôtres. — Perpétuité et effets de cette mystérieuse ivresse et de cette sublime folie.

Quoi de plus doux pour des enfants que de contempler le berceau de leur mère ! continuons donc le récit détaillé de la naisssance de l'Église. Restons au cénacle, notre maison maternelle, et écoutons le texte sacré.

Il ajoute : « *Et repleti sunt omnes Spiritu sancto* : et ils furent tous remplis du Saint-Esprit. » Telle est la consommation du mystère créateur. Comme le Verbe en s'incarnant dans Marie, par l'opération du Saint-Esprit, avait formé sa mère ; de même, le Saint-Esprit s'incarne en quelque sorte aujourd'hui dans l'Église, pour former la mère des chrétiens. Étudions quelques traits de ce ravissant parallélisme.

Saint Augustin appelle le Saint-Esprit, le vicaire

et le successeur du Verbe. Or, ajoutent les interprètes, comme le Verbe est descendu, le Saint-Esprit a voulu descendre pour achever son œuvre. De là vient que la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, ressemble à la descente du Verbe dans le monde, c'est-à-dire à l'incarnation.

Quant à la *substance*. Comme la substance du Verbe descendit dans la chair, le Saint-Esprit descendit substantiellement sur les apôtres.

Quant au *mode*. Le mode de l'Incarnation fut l'union hypostatique; ainsi la personne ou l'hypostase du Saint-Esprit s'unit aux apôtres d'une manière en quelque sorte semblable. Le Verbe fut dans la chair comme le feu dans le charbon, et les Pères le comparent à un charbon incandescent; de même le Saint-Esprit fut comme un feu résidant dans les apôtres.

Quant à la *cause*. La descente du Saint-Esprit, ainsi que l'Incarnation du Verbe, eut pour cause l'amour immense qui le portait, comme Dieu, à combler l'homme du plus immense bienfait, en se communiquant à lui de la manière la plus parfaite : c'est-à-dire substantiellement et personnellement.

Quant aux *propriétés*. En Notre-Seigneur, les propriétés de la nature humaine s'attribuent à Dieu et au Verbe; en sorte qu'en vertu de la communication des idiomes, on peut dire que Dieu est né, et pareillement que l'homme est Dieu, tout-puissant, éternel. De même entre le Saint-Esprit et les apôtres, il existe une sorte de communication des idiomes, par laquelle les apôtres sont appelés saints, divins, spirituels, à cause de l'Esprit-Saint et divin qu'ils reçoivent. Pareillement le Saint-Esprit lui-même est appelé apostolique, prophétique, docteur, prédicateur, *multi-*

langue, parce qu'il a rendu tels les apôtres, dont les lèvres sont devenues ses organes.

Quant aux *fruits*. En s'incarnant, la seconde personne de l'adorable Trinité nous a purifiés de nos péchés, comblés de toute sorte de grâces, perfectionnés, béatifiés et conduits à la gloire éternelle. En descendant sur le monde, la troisième personne a fait tout cela. Purification, illumination, perfection, béatification : nous lui devons tout (1).

Ici, se présente une difficulté. Le texte sacré vient de nous dire qu'au jour de la Pentecôte, les apôtres furent remplis du Saint-Esprit : *repleti sunt omnes Spiritu sancto*. Sans cesse Notre-Seigneur leur promet cette immense faveur : « Si je ne m'en vais, le Saint-Esprit ne viendra point en vous. Je vous enverrai un autre Paraclet. Lorsqu'il sera venu, il vous enseignera toute vérité. Dans peu de temps vous serez baptisés dans le Saint-Esprit. Le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié (2). »

Mais quoi! jusqu'au jour de la Pentecôte les apôtres avaient-ils été privés du Saint-Esprit? S'ils l'avaient reçu, comment Notre-Seigneur peut-il le leur promettre? Reçoit-on ce que déjà on possède? Écoutons les Pères et les Docteurs. « Le Seigneur, répond saint Augustin, dit aux apôtres : Si vous m'aimez, gardez mes commandements; et je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur. Manifestement ce consolateur est le Saint-Esprit, sans lequel on ne peut ni aimer Dieu ni garder ses commandements. Mais, s'ils ne l'avaient pas encore, comment pouvaient-ils aimer et accomplir les préceptes? Et, si déjà ils l'a-

(1) *Corn. a Lap., in hunc locum.*
(2) *Joan.*, VII, 39; XIV, 16, 26, etc., etc.

vaient, comment leur est-il promis? En attendant il leur est commandé d'aimer et de garder les commandements, afin de recevoir le Saint-Esprit.

« Les disciples avaient donc le Saint-Esprit, *que* le Seigneur leur promettait; car ils aimaient leur maître et observaient ses préceptes. Mais ils ne l'avaient pas encore, *comme* le Seigneur le leur promettait. Ils l'avaient donc, et ils ne l'avaient pas; attendu qu'ils ne l'avaient pas autant qu'ils devaient l'avoir. Ils l'avaient intérieurement; ils devaient le recevoir extérieurement et avec éclat. C'était une nouvelle faveur du Saint-Esprit, que de leur manifester à eux-mêmes ce qu'ils possédaient.

« De cette immense faveur l'apôtre parle, lorsqu'il dit : *Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit de ce monde, mais l'Esprit de Dieu, afin que nous connaissions les dons que Dieu nous a faits* (1). Que le Saint-Esprit soit donné avec plus ou moins d'abondance, la preuve en est dans la différence de la charité avec laquelle les hommes aiment Dieu et observent sa loi. D'ailleurs, s'il n'était pas plus abondamment dans l'un que dans l'autre, Élisée n'aurait pas dit à Élie : Que l'Esprit qui est en vous, soit double en moi. Le Seigneur a donc pu promettre aux apôtres ce qu'ils avaient déjà (2). »

Saint Grégoire de Nazianze parle comme saint Augustin. « Le Saint-Esprit, dit-il, a été donné trois fois aux apôtres, à des époques différentes et suivant la capacité de leur intelligence : avant la passion, après la résurrection et après l'ascension. Avant la passion, lorsqu'ils reçurent le pouvoir de chasser les démons, ce qui manifestement ne pouvait se faire que par la

(1) I *Corn.*, 11, 12.
(2) *In Joan.*, *Tract.* 74, n. 1 et 2.

puissance du Saint-Esprit. Après la résurrection, lorsque le Seigneur souffla sur eux, en disant : Recevez le Saint-Esprit. Après l'ascension, lorsqu'ils furent tous remplis du Saint-Esprit : *repleti sunt omnes Spiritu Sancto*. La première fois d'une manière plus cachée et moins efficace; la seconde plus expressive; et la troisième plus complète, en ce sens que ce n'est pas seulement en acte, comme avant, mais par essence, si je puis m'exprimer ainsi, que le Saint-Esprit leur fut présent et conversa avec eux (1). »

La vérité théologique est, pour emprunter le langage d'un savant commentateur, que les apôtres, avant la Pentecôte, avaient reçu le Saint-Esprit substantiellement et personnellement, *substantialiter et personaliter* (2). Tel est l'enseignement des Pères et entre autres de saint Cyrille. Sur les paroles de Notre-Seigneur, *Recevez le Saint-Esprit*, il s'exprime en ces termes : « Par l'insufflation du Sauveur, les apôtres devinrent participants non pas seulement de la grâce du Saint-Esprit, mais du Saint-Esprit lui-même. Si la grâce qui est donnée par le Saint-Esprit était séparée de la substance du Saint-Esprit, pourquoi ne pas dire ouvertement : Recevez la grâce par le ministère du Saint-Esprit (3)? » Une fois dans l'âme, le Saint-Esprit y répand sa grâce, sa charité, ses dons : comme le soleil une fois sur l'horizon répand dans le monde sa lumière, ses rayons et sa chaleur (4).

(1) Utpote qui non jam actu præsens sit ut prius, sed essentia, ut sic loquar, adsit, simulque versetur. *Orat. in Pentecost.*

(2) *Corn. a Lap., in Act. apost.*, II, 4.

(3) Non gratiæ sed ipsiusmet unius sancti Spiritus per illam Salvatoris insufflationem participes fuerunt apostoli Domini... Sed si ab substantia Spiritus disjuncta esset quæ per ipsum datur gratia, cur non aperte dixit : Accipite gratiam per ministerium Spiritus sancti? *Dialog.*, VII, p. 638. Voir Pétau, *De dogmat. theolog., De Trinit.*, lib. VII, c. V. et VI.

(4) Sic est in anima sancta, ac proinde mox in ea suam gratiam,

Mais pourquoi ces donations successives? C'est afin de nous apprendre que dans l'ordre de la grâce, comme dans l'ordre de la nature, Dieu fait tout avec mesure, nombre et poids, proportionnant les moyens à la fin, et donnant à chaque créature ce dont elle a besoin, suivant les devoirs qui lui sont imposés.

Autre mystère : pourquoi la première de ces donations manifestes a-t-elle lieu par insufflation, tandis que l'autre s'accomplit sous la forme de langues de feu? Le Sauveur ressuscité allait confier aux apôtres l'admirable pouvoir de ressusciter les âmes, mortes à la vie de la grâce; et il leur dit : « Comme mon père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie. » A ces mots il souffla sur eux, en disant : « Recevez le Saint-Esprit; ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus (1). »

Rappelant d'une manière sensible l'insufflation primitive qui fit d'Adam un être vivant, cette insufflation cachait un grand mystère. Par ce langage d'action, le divin réparateur disait : Autrefois, comme Dieu, en soufflant sur Adam, je lui ai communiqué le Saint-Esprit, principe de la vie naturelle et surnaturelle; aujourd'hui, en soufflant sur vous, je vous donne le Saint-Esprit, principe de la vie surnaturelle et divine, perdue par le péché, afin qu'à votre tour vous la communiquiez au genre humain. C'est donc moi, Créateur de l'homme, qui suis son régénérateur et son restaurateur (2).

charitatem, aliaque dona divina diffundit et communicat : uti sol ubi oritur, mox suam lucem, radios et calorem spargit. *Corn. a Lap., ubi supra.*

(1) *Joan.*, xx, 21-23.

(2) *S. Cyril.*, lib. XII, c. LVI, et *S. Athan., Ad Antioch.*, q. 64. Primo, per Verbum Dei factus est homo, et inspiravit Deus in eum spiraculum vitæ, et sui eum Spiritus participatione munivit...

« *Et cœperunt loqui variis linguis* : et ils commencèrent à parler diverses langues. » Voilà les apôtres saints et sanctificateurs, que leur manque-t-il et que peut leur donner la troisième et solennelle effusion du Saint-Esprit? « Les apôtres, dit saint Léon, qui, avant la Pentecôte, possédaient déjà le Saint-Esprit, le reçurent alors dans toute sa plénitude et pour des fins différentes (1). » La première était un grand accroissement de charité. « Deux amours, enseignent saint Augustin et saint Grégoire, constituent la perfection : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Par l'insufflation divine les apôtres étaient remplis de l'amour du prochain et revêtus du pouvoir sublime de lui donner le plus grand des biens, la vie de la grâce. Mais la charité, quoique la même dans son principe, a deux objets : Dieu et le prochain. Voilà pourquoi, après l'insufflation qui communique l'amour du prochain, viennent les langues de feu qui communiquent l'amour de Dieu.

« En dignité cet amour est le premier. Toutefois le Saint-Esprit commence par le second. Si, en effet, dit saint Jean, *vous n'aimez pas d'abord votre frère que vous voyez, comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez pas?* Ainsi, pour nous former à l'amour du prochain, le Seigneur, pendant qu'il était visible sur la terre, modèle vivant de la charité du prochain, a donné le Saint-Esprit, en soufflant sur le visage des apôtres; puis, du ciel, séjour de la charité divine, il a envoyé le Saint-Esprit. Recevez donc le Saint-Esprit sur la terre, et vous aimez votre

ut ergo ipsum esse discamus qui initio naturam nostram creavit et Spiritu sancto signavit, rursus in initio renovandæ naturæ sufflatione Spiritum discipulis largitur, ut sicut creati ab initio sumus, ita etiam renovamur. *S. Cyril., ubi supra.*

(1) *Serm.* III, *de Pentecost.*

frère; recevez-le du ciel, et vous aimez Dieu (1).

La seconde était la prédication de l'Évangile par toute la terre. De là, le don des langues que les apôtres parlèrent toutes, suivant l'occasion, avec la même facilité. Puis, cet autre don d'être entendus par des hommes de différentes langues, tout en ne parlant eux-mêmes qu'une seule langue. Avant la Pentecôte, les apôtres avaient reçu la mission d'évangéliser le monde entier ; mais, ne parlant pas toutes les langues, ils n'avaient pas l'instrument de leur mission.

La troisième était la pleine connaissance de la vérité. Avant la Pentecôte leur esprit était trop faible pour porter le poids immense des mystères du Verbe incarné, Dieu de Dieu et Dieu lui-même. « J'ai encore beaucoup de choses à vous enseigner, leur disait le Sauveur, mais vous ne pouvez pas encore les porter; mais, lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous enseignera toute la vérité (2). » Ainsi, avant la Pentecôte, en voyant le Sauveur marcher sur les eaux, ils s'écriaient, saisis de crainte : « C'est un fantôme (3). » Après la Pentecôte ils écrivent : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Il est avant tous et il est le lien de toutes choses (4). » Ainsi des autres vérités.

La quatrième était la force de rendre à la vérité le témoignage du sang. Avant la Pentecôte, il leur avait été dit de confesser le Fils de Dieu devant les tribunaux et devant les synagogues; mais aucun n'avait eu le

(1) Spiritum sanctum accipe in terra, et diligis fratrem; accipe de cœlo, et diligis Deum. *S. Aug., serm.* 265, n. 7 et 8; *Tract. in Joan.*, 74, n. 1 et 2; *S. Greg., Homil.* XXX *in Evang.*; *S. Bern., ser.* I, n. 14, *in festo Pentecost.*

(2) *Joan.*, XVI, 12.

(3) *Matth.*, XIV, 26.

(4) *Joan.*, I, 1; *Coloss.*, I, 17.

courage de le faire. Le plus brave avait renié son maître à la voix d'une servante. Jusqu'à la venue du Saint-Esprit, pas un disciple, pas un apôtre ne fut orné de la couronne du martyre. Vient la Pentecôte, et tous à l'envi entrent dans la carrière sanglante et moissonnent les palmes de la victoire. « Ils sortaient de devant les juges pleins de joie d'avoir été trouvés dignes de souffrir des affronts pour le nom de Jésus (1). »

La cinquième était le pouvoir souverain de commander aux démons, aux hommes et à toute la nature, au moyen des miracles. Ambassadeurs de Dieu auprès de toutes les nations civilisées ou barbares, il fallait aux apôtres des lettres de créance, authentiques et lisibles à tous : elles étaient dans le don des miracles, elles ne pouvaient être que là. Cette affirmation est tellement évidente, que le monde, converti sans miracles, serait le plus grand des miracles.

« *Prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis :* suivant que le Saint-Esprit les faisait parler. » Pourquoi tous ces dons merveilleux : don des langues, don de prophétie, don des miracles, don de force surhumaine et d'intelligence, inconnue des prophètes d'Israël et des sages de la gentilité; pourquoi tous ces dons, accompagnés d'un immense accroissement de charité, ne descendent-ils sur l'Église qu'aux jours de la Pentecôte, et non avant l'ascension du Sauveur? Pourquoi encore sont-ils communiqués, non pas solitairement, mais avec le plus grand éclat?

Les Pères en trouvent plusieurs raisons, dignes de la sagesse infinie. « Les riches trésors de grâce, dit saint Chrysostome, qui ont fait des apôtres les hommes les plus extraordinaires que le monde ait vus et qu'il

(1) *Joan.*, v, 41.

verra, ne leur ont pas été communiqués pendant la vie mortelle du Sauveur, afin de les leur faire désirer plus vivement, et de les préparer ainsi à la réception de ces immenses faveurs. Voilà pourquoi le Saint-Esprit ne vient qu'après le départ du Maître. S'il fût venu pendant que Jésus était avec eux, ils n'auraient pas été dans une vive attente. Il fallait qu'ils fussent, quelque temps, tristes et orphelins, pour mieux apprécier les bienfaits du Consolateur.

« Il n'est donc venu ni avant l'ascension ni aussitôt après, mais seulement à dix jours d'intervalle. Il fallait de plus que la nature humaine apparût dans le ciel, parfaitement réconciliée, et l'acte de réconciliation signé de Dieu le Père, en présence de toute la cour céleste, avant que le Saint-Esprit descenît sur le monde (1). »

Ces dons merveilleux sont communiqués à l'Église avec un éclat qui rappelle le Sinaï, afin de vérifier authentiquement les promesses du Sauveur et d'établir d'un seul coup, aux yeux des Juifs et des gentils, accourus à Jérusalem, de toutes les parties du monde, et la divinité de Notre-Seigneur et la divinité du Saint-Esprit.

De même que Dieu le père avait déployé sa divinité, en envoyant le Fils ; de même le Fils, Dieu fait chair, devait pour preuve dernière de sa divinité, et comme glorification suprême de sa personne, envoyer le Saint-Esprit, démontrant ainsi que cette personne divine procédait du Fils comme du Père. La descente du Saint-Esprit devait être un des fruits de la passion et de la résurrection du Sauveur, et l'ascension, terme final des mystères de la vie de Jésus sur la terre, le

(1) *In Act. apost., homil.* I, n. 5.

signal de l'effusion abondante et visible du Saint-Esprit (1).

Il arriva aux Juifs avec les apôtres, ce qui était arrivé au patriarche Jacob avec ses fils. « Les fils de Jacob, dit l'Écriture, lui annoncèrent que son fils Joseph vivait et qu'il régnait sur toute la terre d'Égypte. A cette nouvelle, Jacob s'éveilla comme d'un profond sommeil, mais il ne les croyait pas. Eux, de leur côté, lui racontaient toute la suite de l'événement. Enfin, ayant vu les chariots et tout ce que Joseph lui envoyait, Jacob reprit ses esprits, et dit : Cela me suffit, puisque Joseph vit encore, j'irai et je le verrai avant de mourir (2). »

Ainsi, les apôtres, fils de la synagogue, annonçaient à leur mère que Jésus-Christ était ressuscité. Mais à cette nouvelle les Juifs, sortant comme d'un profond sommeil, demeuraient incrédules. Enfin, lorsqu'au jour solennel de la Pentecôte, ils eurent vu les chariots et les magnifiques présents, c'est-à-dire les dons miraculeux qui étaient envoyés aux apôtres par le divin Joseph, en témoignage de sa résurrection et de sa toute-puissance dans le ciel, ils furent frappés de stupeur, ravis d'admiration, et ils se dirent les uns aux autres : « Est-ce que tous ces hommes qui parlent ne sont pas Galiléens ? Comment se fait-il que chacun de nous les entende dans sa propre langue? Et ils crurent (3). »

Même enseignement pour les gentils. Tant de miracles, fruits de la passion du Christ et gages de ses promesses, étaient pour eux la preuve palpable de sa divinité et de son triomphe dans le ciel. Le spectacle

(1) Domini ascensio dandi, Spiritus fuit ratio. *S. Leo, ser. in Pentecost.*

(2) *Gen.*, XLV, 26 et suiv.

(3) Voir Diez, *Summa prædicant.* T. II, p. 464.

qu'ils avaient vu si souvent dans les choses humaines, ils le voyaient dans l'ordre divin. Lorsque les rois et les empereurs prennent possession de leur royaume, ou qu'ils reviennent victorieux de leurs ennemis, ils ont coutume de répandre l'or et l'argent dans le peuple, en signe de joie et de congratulation. Ainsi le Fils de Dieu, prenant possession du ciel son royaume, et vainqueur du démon, répand sur l'Église une immense effusion de grâces merveilleuses. Saint Pierre a soin de dire : « C'est Jésus qui a été ressuscité et élevé à la droite de Dieu, qui a répandu cet Esprit que maintenant vous voyez et entendez (1). »

Or, cette génération de Juifs et de gentils, témoin oculaire des miracles de la Pentecôte, s'est perpétuée, s'est étendue sur le globe. Des deux peuples, fondus en un, elle forme l'Église catholique, l'élite de l'humanité, race indestructible dont l'opiniâtreté à croire aux prodiges de son berceau, émousse, depuis dix-huit siècles, la hache de tous les bourreaux et déjoue les ruses de tous les sophistes.

Par les dons incomparables de la Pentecôte, la divinité du Saint-Esprit n'est pas prouvée avec moins d'évidence que la divinité du Sauveur. Il est Dieu, celui qu'un Dieu donne pour un autre lui-même. Or, avant de les quitter, le Fils de Dieu avait dit à ses apôtres : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, l'Esprit de vérité, qui demeurera toujours avec vous : il me rendra témoignage et vous-mêmes rendrez témoignage de moi (2). »

Sur quoi saint Augustin s'exprime ainsi : « Un autre, non pas inférieur à moi, mais semblable à moi, en gloire, en nature, en substance, quoique autre en

(1) *Act.*, II, 32, 33.
(2) *Joan.*, XIV, 17, etc.

personne. Il parlait de la sorte afin que la foi des apôtres, préparée par cette infaillible promesse, reconnût pour vrai Dieu, celui qui leur était promis à la place d'un Dieu. Voyez avec quelle précision cette promesse exprime le mystère de la Trinité ! Elle nomme le *Père*, qui doit être prié ; le *Fils*, qui doit prier ; le *Saint-Esprit*, qui doit être envoyé (1).

« Ineffable bonté du Rédempteur ! Il porte l'homme au ciel, et il envoie Dieu sur la terre. Dans le Créateur quel soin de sa créature ! Pour la seconde fois, un nouveau médecin est envoyé du ciel. Pour la seconde fois la Majesté souveraine daigne venir en personne visiter ses malades. Pour la seconde fois, le ciel s'unit à la terre en lui députant le vicaire du Rédempteur. Ce que le Verbe a commencé, il vient par sa vertu particulière le consommer ; ce qu'il a racheté, le sanctifier ; ce qu'il a acquis, le garder. Ainsi se révèle, par l'unité de grâce et d'office l'unité de Dieu, la Trinité et la parfaite égalité des personnes (2). »

Il est Dieu celui qui, depuis le jour de la Pentecôte, fait toutes les œuvres de Dieu et les fait avec plus d'éclat que le Fils de Dieu lui-même. Qui complète les enseignements du Sauveur? Qui procure aux apôtres une consolation égale à la privation d'un Dieu? Qui leur communique le don des langues et des miracles ? Qui leur enseigne la vérité dont ils ont inondé le monde? Qui leur donne la force invincible de rendre témoignage à leur maître, devant les juges et devant

(1) Quam bene sub titulo promissionis, distinctionem applicuit Trinitatis ! Pater est, qui indicatur rogandus ; Filius est, qui intelligitur rogaturus ; Spiritus sanctus, qui promittitur a Patre mittendus. *Homil.* VIII *in Miss. Spir. sanct.*

(2) Vicarius Redemptoris, ut beneficia quæ Dominus inchoavit, peculiari Spiritus sancti virtute, consummet ; et quod ille redemit, iste sanctificet ; quod ille acquisivit, iste custodiat. *Id., Serm.* 185 *de Tempore.*

les philosophes, à Jérusalem, à Athènes, à Rome? Qui conserve dans l'Église tous ces dons inconnus de toute autre société? N'est-ce pas le Saint-Esprit qui est à l'Église ce que l'âme est au corps (1)?

Que ce fleuve de dons miraculeux dont la source est au cénacle continue de couler sur le monde, il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. D'où prennent leur commencement toutes ces générations de martyrs qui, pour la foi catholique, ont bravé et qui bravent encore les chevalets, les bûchers, les tisons, le glaive, la cangue, les tortures les plus exquises ; tous ces chœurs de vierges qui, pour sauver leur virginité, ont combattu, et qui combattent encore jusqu'à mourir, et les séductions et les menaces et les supplices ; tous ces essaims de solitaires, d'anachorètes, de religieux et de religieuses qui ont vécu et qui vivent encore uniquement pour Dieu, séparés du monde, comme des hommes célestes ou comme des anges terrestres ; tous ces ordres de pontifes, de prélats et de prêtres qui, remplis de sainteté, ont gouverné et qui gouvernent sagement les églises et les âmes confiées à leur sollicitude, et les forment à une sainteté parfaite ; toutes ces légions de docteurs, de prédicateurs, de confesseurs qui, par la parole et par l'écriture, ont répandu et qui répandent encore sur le monde entier des trésors de doctrine et de piété ; toutes ces myriades de fidèles, hommes et femmes, qui ont vécu et qui vivent encore dans le monde avec sobriété, justice et piété, attendant avec empressement l'avénement de la gloire du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ?

En un mot, qui a formé et qui conserve la grande nation catholique, dont les lumières et les vertus la

(1) *S. Aug., Lib. de Gratia Nov. Test.*, et *Corn. a Lap., in Joan.* XIV, 17.

font briller au milieu des nations, comme le soleil parmi les astres du firmament? N'est-ce pas le Saint-Esprit? Et n'est-ce pas là un magnifique et perpétuel témoignage que ce divin Esprit se rend à lui-même et à la divinité de Celui qui l'a envoyé (1)?

Ainsi, des prodiges deux fois mystérieux par le temps où ils s'accomplissent, et par la similitude avec d'autres prodiges, accompagnaient la naissance de l'Église. Quinze cents ans auparavant, à la création de la Synagogue sur le Sinaï, la montagne fut ébranlée jusque dans ses fondements. Pendant que du sommet sortaient des torrents de flammes et de fumée, Moïse descendit, le visage enflammé, pour proclamer en présence du peuple d'Israël les préceptes du décalogue. Aujourd'hui le mont Sion remplace le Sinaï. Aujourd'hui parmi les mêmes signes est fondée l'Église de la nouvelle alliance. Nouveau Moïse, Pierre annonce aux Juifs étonnés la fin de l'ancienne loi, l'accomplissement de toutes les prophéties et la résurrection des corps, opérée dans la personne du Christ, prémices des ressuscités.

Il était environ neuf heures. La foule sortait du temple, où elle venait d'assister au sacrifice du matin, lorsqu'elle entendit le bruit de la tempête, vit la maison trembler, et des hommes tout inspirés en sortir pour parler au peuple. Au lieu de regagner sa demeure, chacun accourt sur la place du cénacle. Merveilleux contraste! aujourd'hui tous les peuples qui sont sous le ciel et qui s'étaient autrefois séparés à Babel, se retrouvent ensemble dans leurs représentants, et ne forment qu'une seule et même société.

Il y avait, en effet, à Jérusalem, en ce moment, des hommes appartenant aux trois branches de l'humanité

(1) *Corn. a Lap., in Joan.*, VIII, 39.

et aux trois langues mères, parlées sur la terre. Parmi les enfants de Sem, il y avait des Élamites, des Mésopotamiens, des Lydiens, des Arabes et des Juifs. Les descendants de Cham étaient représentés par des Égyptiens, des Cyrénéens, des habitants de la Colchide, des Chananéens ou Phéniciens. Les fils de Japhet, par des Romains, des Grecs, des Parthes, des Mèdes, des Crétois, des Pamphyliens, des Cappadociens, des Phrygiens (1).

« Tous ces peuples, quoique parlant des langues différentes, comprenaient les discours des apôtres. Il se faisait en ce jour le contraire de ce qui s'était passé à Babel. Là, l'esprit de Dieu était descendu pour confondre le langage des hommes et les forcer ainsi à se séparer. Ici, il descend encore, et les langues, qui s'étaient divisées alors, se retrouvent dans un même langage compréhensible pour tous. Appelés désormais à ne faire qu'une seule famille, tous les peuples se reconnaissent aujourd'hui, devant les représentants de Dieu, comme les enfants d'un même Père. La parole qui leur est annoncée est la parole *catholique.* C'est pour cela que toutes les tribus de la terre se retrouvent aujourd'hui formant une seule société spirituelle et visible à la fois, par le lien de cette religion qui réunissait à l'origine les peuples et les langues. Aussi les Pères de l'Église ne craignent pas d'appeler les faits qui s'accomplissent aujourd'hui la contre-partie de Babel (2).

Au nom de tous écoutons saint Augustin. « A Babel, Satan, l'esprit d'orgueil, le père du dualisme, brisa en morceaux l'unique et primitive langue du genre humain. Au cénacle, le Saint-Esprit rétablit

(1) *Act.*, II, 9, etc.
(2) *Sepp, Hist. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, t. II, 258, etc.

l'unité de langage. La raison pour laquelle les apôtres parlent les langues de toutes les nations, c'est que le langage est le lien social du genre humain. Cette unité de langage exprimait l'unité sociale de tous les enfants de Dieu, répandus parmi toutes les tribus de la terre. Et comme aux premiers jours de l'Église, celui qui parlait toutes les langues était connu pour avoir reçu le Saint-Esprit ; de même aujourd'hui on reconnaît pour avoir reçu le Saint-Esprit, celui qui parle de bouche et de cœur la langue de l'Église, répandue parmi toutes les nations (1). »

Cependant, à ce miracle sans analogue dans l'histoire, la multitude fut stupéfaite. Elle en perdait l'esprit, au point que quelques-uns s'écrièrent : Ces hommes sont ivres de vin nouveau : *Musto pleni sunt.* Ivres de vin nouveau, au mois de mai ! c'est la meilleure preuve que vous ne savez ce que vous dites. Toutefois, vous avez raison ; ces hommes sont ivres, ivres d'un vin nouveau ; ils sont fous ; mais ivres et fous autrement que vous ne pensez. « Le vin nouveau qu'ils ont bu, dit éloquemment saint Cyrille de Jérusalem, c'est la grâce du Nouveau Testament. Il vient de la vigne du Saint-Esprit qui plusieurs fois déjà avait enivré les prophètes de l'ancienne alliance et qui refleurit en ce jour pour enivrer les apôtres. Comme la vigne naturelle, demeurant toujours la même, donne chaque année de nouveaux fruits ; de même la vigne spirituelle, le Saint-Esprit, toujours le même, opère aujourd'hui, dans les apô-

(2) Spiritus superbiæ dispersit linguas ; Spiritus sanctus congregavit linguas, etc. *In Ps.* CXIV ; et *lib. De blasphem. in Spirit sanct.* — Le don universel des langues a subsisté plusieurs siècles. Saint-Irénée affirme avoir entendu des chrétiens qui parlaient toutes les langues : audisse se multos universis linguis loquentes. *Contr. Hær.* lib. V, c. VI.

tres, ce qu'il opérait dans les prophètes (1). »

Cette ivresse les rend fous, car elle se manifeste par tous les signes de la folie ordinaire. L'ivresse fait perdre la raison. Les apôtres l'avaient perdue. Chez eux plus de calculs humains, plus de jugements humains : sentiments, langage, entreprise, tout est surhumain, surnaturel, divin, par conséquent incompréhensible et insensé pour la simple raison.

L'homme ivre ne connaît plus ni parents ni amis; il les attaque et les bat à tort et à travers : ainsi sont les ivres de la Pentecôte. Ils ne connaissent plus ni parents ni amis, ni grands prêtres, ni magistrats, ni peuples, ni rois. Aux défenses, aux menaces, aux châtiments, ils ne savent opposer qu'un mot : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes; nous ne craignons rien, pourvu que nous accomplissions le ministère qui nous a été confié.

L'homme ivre va à droite et à gauche, dans les rues, sur les places, et s'en prend à tous ceux qu'il rencontre. Ainsi des apôtres; ils vont à l'orient et à l'occident, de Jérusalem à Samarie, de Samarie à Jérusalem, à Césarée, à Antioche et partout : leur vie n'est qu'une suite de marches et de contre-marches. Avec la même intrépidité, ils se jettent sur le judaïsme et sur le paganisme, sur les Grecs et sur les barbares, sur les proconsuls de Rome et sur les philosophes d'Athènes, sur les princes et sur les Césars, maîtres du monde, et ils ne lâchent prise qu'après les avoir enivrés comme eux, ou laissé leur propre vie dans la lutte.

L'homme ivre est d'une gaieté folle : il rit, il chante. Quoi de plus ivre que les apôtres? On les bat publi-

(1) Vera dicunt Judæi, sed irridendo. Novum enim vere erat illud vinum, novi Testamenti gratia, etc. *Catech.*, XVII.

quement de verges ; et ils s'en vont riant et chantant leur bonheur par toute la ville de Jérusalem (1).

L'homme ivre est audacieux, agressif, aveuglément ntrépide, car il ne se connaît plus : il est fou. Rien de cela qui ne se manifeste dans les apôtres. Ivres de leur vin nouveau, ils ne connaissent plus de dangers, ils ne respirent que les combats, ils provoquent tout ce qu'ils rencontrent. Hier, la vue du moinde péril les faisait trembler ; aujourd'hui, courageux comme des lions, ils ne demandent que la guerre : guerre contre le genre humain tout entier ; guerre contre Satan, soutenu par toutes les puissances de l'orient et de l'occident. Sans pâlir, sans sourciller, ils se jettent au milieu des périls, présentent leurs mains aux fers, leur tête au glaive, leurs corps aux griffes des lions, descendent dans les cachots, montent sur les bûchers : rien ne peut les guérir de leur folie.

Écoutez un de ces ivres se riant du monde entier avec toutes ses terreurs. « Vous avez beau faire : qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? La tribulation ? ou l'angoisse ? ou la faim ? ou la nudité ? ou le péril ? ou la persécution ? ou le glaive ? je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les choses futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune créature ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, Notre-Seigneur (2). »

Ce qu'il y a de plus étrange, l'ivresse des apôtres fut épidémique. Dans la foule qui s'était moquée d'eux, trois mille hommes devinrent sur l'heure ivres et fous :

(1) Ibant gaudentes a conspectu concilii quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.*, v, 41.

(2) *Rom.*, VIII, 35-38, 39.

ivres de la sainte ivresse, fous de la sublime folie du cénacle. Comme les premiers grains de la nouvelle récolte qu'aux jours de la Pentecôte, on présentait à Dieu dans son temple, ils furent les prémices de cet immense peuple de fous, dont la race inguérissable s'est perpétuée à travers les siècles sur tous les points du globe, et qui, malgré tous les remèdes de la sagesse humaine, se perpétuera jusqu'à la fin du monde. Ce peuple de fous, c'est la grande nation catholique.

Comment énumérer tous ses traits de folie? Voyez-vous, depuis deux mille ans, ces essaims innombrables de jeunes hommes et de jeunes filles, idole du foyer domestique, joie du monde, fleur de l'humanité, renonçant à tous les plaisirs du présent, comme à toutes les espérances de l'avenir; et, sans y être forcés, mais librement et avec joie, quittant leurs parents et leur patrie, pour se captiver sous le joug de l'obéissance, vivre pauvres, inconnus, méprisés, nuit et jour occupés de ce qui répugne le plus à la nature? Comme à Paul on leur crie qu'ils sont fous : *Insanis, Paule.* Comme Paul ils en conviennent : *Nos stulti propter Christum* ; et comme lui, loin de chercher à devenir sages, ils n'aspirent qu'à compléter leur folie.

Plus fous sont les martyrs. Devant ces êtres étranges, hommes, enfants, vieillards de tout état et de toute condition, vus dans tous les lieux éclairés par le soleil, et aujourd'hui encore visibles sur les plages ensanglantées de la Cochinchine et du Tonkin, se présentent, avec toutes leurs horreurs, l'indigence, la faim, la nudité, l'exil, les cachots, l'appareil des supplices, la mort enfin au milieu des tortures. Un mot dit à l'oreille du juge, un grain d'encens jeté sur un charbon, un pas sur une croix de bois suffit pour les sauver. Malgré les prières de leurs amis et les larmes

de leurs proches, ce mot, ils ne le diront point; ce grain d'encens, ils ne le brûleront point; ce pas, jamais ils ne le feront. Comme à Paul on leur crie qu'ils sont fous : *Insanis, Paule.* Comme Paul, ils en conviennent : *Nos stulti propter Christum.* Et, comme lui, loin de chercher à devenir sages, ils chantent la folie qui les conduit à l'échafaud : *Libenter impendam et super impendar ipse.*

Que dire encore? La foule tumultueuse, innombrable, ce gros de l'humanité qu'on appelle le monde, vit passionné pour les richesses, pour les honneurs, pour les jouissances. Au delà du présent son œil ne voit rien, son esprit ne comprend rien, son cœur ne désire rien. A son sens, dupes, fous, visionnaires ceux qui se donnent pour voir, pour chercher, pour espérer autre chose. Or, au milieu de ce monde, existe, par toute la terre, un peuple nombreux qui méprise le présent et qui aspire à l'éternité; un peuple qui préfère la pauvreté à la richesse, la mortification aux plaisirs, l'oubli à la gloire, les veilles saintes aux nuits coupables; un peuple pour qui les rudes combats de la vertu sont des délices, le pardon des injures un devoir aimé, l'ennemi lui-même un frère digne de compassion, objet préféré de prières et de bienfaits. Comme à Paul on leur crie qu'ils sont fous : *Insanis, Paule.* Comme Paul ils en conviennent : *Nos stulti propter Christum.* Et comme lui, loin de chercher à devenir sages, ils se glorifient de leur folie : *Omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.*

Ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est la nature même de leur ivresse et de leur folie. Ils sont fous de cette sublime folie à laquelle le monde doit sa raison, toute sa raison; fous de cette ivresse du cénacle

qui a rendu au bon sens les ivres de Babel. Telle a été, telle est encore, telle sera, jusqu'à la fin, l'Église catholique, institution, par cela seul, impitoyablement miraculeuse, et dont le prophète royal chantait la naissance, mille ans avant la Pentecôte chrétienne : Seigneur, vous enverrez votre esprit, et tout sera créé ; et vous renouvellerez la face de la terre... Par la folie du cénacle, ajoute l'apôtre : *Per stultitiam prædicationis placuit salvos facere credentes* (1).

(1) *Cor.*, 1-21.

CHAPITRE XVII

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Nouveaux rapports entre l'Église et la sainte Vierge. — Marie remplie de tous les dons du Saint-Esprit : ainsi de l'Église. — Marie est vierge et mère : l'Église est vierge et mère. — Le Saint-Esprit est inséparable de Marie : inséparable de l'Église. — Il protége, il inspire, il dirige Marie : Il fait tout cela pour l'Église. — Marie est un foyer de charité : l'Église un foyer de charité. — Pour sauver le monde, Marie donne son Fils : l'Église, les siens.

L'histoire détaillée de la Pentecôte montre que la fondation de l'Église est, comme la création de Marie, le chef-d'œuvre du Saint-Esprit. Entre ces deux merveilles, il y a d'autres analogies : nous allons les indiquer.

Marie est remplie de tous les dons du Saint-Esprit : comme un diadème d'immortalité, ils brillent sur sa tête virginale (1). Ainsi de l'Église. Inséparable de ses

(1) Il n'en faut pas excepter le don des langues. Maîtresse et consolatrice non-seulement des apôtres, mais de tous les fidèles, qui accouraient de toutes parts pour la voir et pour la consulter, il fallait bien qu'elle connût leurs langues pour les animer, les instruire et épancher dans leur cœur son cœur maternel. Il en faut dire autant de sainte Madeleine, présente au cénacle avec Marie, et, plus tard, apôtre de la Provence.

dons, le Saint-Esprit les répand non avec mesure, mais suivant la capacité des vaisseaux qu'il rencontre. Création immédiate du Saint-Esprit, Marie, capacité complète; l'Église, capacité complète. Donc, en Marie, plénitude des dons du Saint-Esprit, plénitude des dons intérieurs, plénitude du don de sagesse et d'entendement, plénitude du don de conseil et de force; plénitude du don de science et de piété; plénitude du don de crainte de Dieu; plénitude des dons extérieurs, plénitude du don des miracles et du don de prophétie, plénitude du don de guérison et du don des langues.

Comme l'histoire en témoigne, tous les dons qu'il communique à l'auguste Mère du Verbe, le Saint-Esprit les communique à la mère du chrétien. Aujourd'hui, en face du cénacle, le ciel et la terre peuvent dire à l'Église ce que l'archange disait à Marie : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les sociétés, et les êtres saints auxquels vous donnerez naissance seront appelés enfants de Dieu. Ne doutez pas; voyez comme la vertu du Très-Haut vous enveloppe de son ombre, et avec quelle magnificence le Saint-Esprit descend sur vous.

« Vainqueur du Roi de la Cité du mal, le Verbe incarné accomplit ses promesses. Il s'est élevé dans les hauteurs, conduisant en triomphe les démons enchaînés, et leurs captifs glorieusement rendus à la liberté. A l'instar des anciens triomphateurs, il distribue aujourd'hui ses largesses. De ses mains divines coulent sur vous, non des talents d'or et des mines d'argent, mais les dons mêmes du Saint-Esprit, et entre tous celui des langues. Grâce à ce don nouveau, le Juif, devenu votre fils et parlant son idiome maternel, fera retentir aux oreilles de tous les peuples les gloires du

Verbe, et adorer des Romains celui qu'un de leurs proconsuls, Pilate, fit mourir en croix (1). »

Marie est vierge, l'Église est vierge. Parmi toutes les prérogatives de Marie, brille d'un éclat particulier son inviolable virginité. L'Église est honorée de la même prérogative : elle est vierge et vierge immaculée. Dépositaire incorruptible du Verbe divin, elle est vierge dans sa foi et vierge dans son amour. Ce qu'elle était hier, elle l'est aujourd'hui, elle le sera toujours : elle ne peut pas ne pas l'être. Est-ce que le Verbe et le Saint-Esprit n'ont pas promis solennellement d'être tous les jours avec elle, jusqu'à la fin du monde (2)? Une semblable promesse peut-elle faillir? Si dans la durée des siècles, il était possible de trouver, je ne dis pas une heure, mais une seconde, où l'épouse du Saint-Esprit aurait enseigné l'ombre d'une erreur, le règne de la vérité sur la terre serait fini.

En accusant l'Église romaine d'infidélité, les protestants ne s'aperçoivent pas qu'ils posent en principe le scepticisme universel. Si l'Église s'est trompée, ou, comme ils disent, si elle s'est corrompue, que deviennent les assurances d'infaillibilité, données par Jésus-Christ? que devient le christianisme tout entier? que devient la vérité, quel que soit son nom? Comme Marie, l'Église est donc vierge, toujours vierge, et elle doit l'être. C'est même pour cela, uniquement pour cela, que, par un privilége dénié à toutes les sectes, elle est l'objet éternel de la haine du démon.

Vierge comme Marie, l'Église est mère comme elle. « Votre chef, dit saint Augustin, est fils de Marie, et vous, vous êtes fils de l'Église ; car elle aussi est mère et vierge. Elle est mère, par les entrailles de sa cha-

(1) *S. Maxim., Serm. in Pentecost.*, versus fin.
(1) *Matth.*, XXVIII, 20 ; *Joan.* XIV, 16.

rité ; vierge, par l'intégrité de sa foi. Elle enfante des peuples entiers, mais tous appartiennent à celui dont elle est le corps et l'Épouse : nouvelle ressemblance avec Marie, puisque, malgré la multiplicité, elle est mère de l'unité (1). »

Pour la naissance du Verbe, le Saint-Esprit survient en Marie : le sein de l'auguste Vierge est le sanctuaire du mystère. Par l'opération mystérieuse du Saint-Esprit, le Verbe est conçu : mêmes éléments dans la formation des fils de l'Église. Ce que fut le sein de Marie pour Jésus, la fontaine baptismale l'est pour nous. De l'eau fécondée par le Saint-Esprit naît le chrétien : il ne peut naître autrement (2).

Au livre des *Cantiques*, le divin Esprit parlant à son épouse lui dit : « Votre ventre est semblable à un monceau de froment environné de lis (3). » Fécondité et virginité : telles sont les deux prérogatives signifiées par l'expression prophétique. Le sein virginal de Marie fut un monceau de froment. Là, comme dans un grenier d'abondance, fut formé et renfermé le froment divin, froment doré et odorant, froment inaltérable et inépuisable qui, de générations en générations, se change en moissons d'élus, destinées aux greniers éternels du père de famille.

Le sein de l'Église catholique aussi est un monceau de froment, dont la fécondité est inépuisable et la graine indestructible. Compter les étoiles du firmament ne serait pas plus difficile que de compter les

(1) Caput vestrum peperit Maria, vos Ecclesia. Nam ipsa quoque et mater et virgo est. Mater visceribus charitatis, virgo integritate fidei et pietatis. Populos parit, sed unius membra sunt, cujus ipsa est corpus et conjux ; etiam in hoc gerens illius virginis, quia et in multis mater est unitatis. *Serm.* 142, n. 2.

(2) *Joan.*, III, 5.

(3) Venter tuus sicut acervus tritici vallatus liliis. *Cant.*, VII, 2

hommes et les peuples enfantés par l'Église à la vie de la vérité. Ni les armes des persécuteurs, ni leurs bûchers, ni leurs bêtes féroces, ni l'ivraie des hérétiques, ni les scandales des pécheurs n'ont pu détruire le froment catholique. Sur toute la face de la terre et jusqu'à la fin des temps, il se reproduira toujours le même. Plante cosmopolite, ni la variété des climats, ni la différence de culture, ne le feront dégénérer : ce qui est écrit est écrit.

Cette inépuisable fécondité de l'Église n'est pas le signe le moins éclatant de sa céleste origine et de sa virginité perpétuelle. Si jamais l'Église avait contracté avec le mensonge une alliance adultère, depuis longtemps elle aurait cessé d'enfanter. Le Saint-Esprit seul est fécond. Toute société, comme toute âme qu'il abandonne, devient stérile : stérile, parce qu'elle a cessé d'être vierge. Voyez le protestantisme avec son activité fébrile, avec ses cargaisons de bibles, imprimées dans toutes les langues, avec les millions dépensés à répandre ses pamphlets ou à soudoyer ses agents : quel peuple a-t-il enfanté à Jésus-Christ? Mais pourquoi parler du protestantisme? son essence étant une négation, il ne saurait rien produire; s'il est fécond, ce n'est qu'en ruines. Ruines intellectuelles, ruines morales, ruines sociales : ces trois mots résument son histoire, et celle de toutes les hérésies passées et futures.

Tournons nos regards vers l'Église orientale, triste sœur de l'Église latine, et comme elle douée autrefois d'une glorieuse fécondité : depuis le schisme, qu'a-t-elle produit? Rien. A-t-elle planté la croix dans quelque région lointaine? a-t-elle civilisé une seule peuplade de l'Asie ou de l'Amérique? a-t-elle favorisé le mouvement des sciences, ou accompli quelques-unes

de ces œuvres qui laissent après elles un long sillon de gloire? Non. Du moins, a-t-elle pu se défendre contre sa propre corruption? Non encore.

Victime de la simonie, du scandale et de l'intrusion, qui la dévorent, comme les vers un cadavre, elle est tombée dans une ignorance prodigieuse et dans une mortelle atonie. Elle n'a eu ni un docteur célèbre, ni un concile digne de quelque attention. « Si on fait le parallèle du clergé grec avec le clergé latin, disait déjà Montesquieu; si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, on verra des gens aussi sages que les autres étaient peu sensés. » La différence des deux Églises éclate dans l'expansion continuelle de forces et de vie de l'Église romaine et dans ses conquêtes sur tous les points du globe, tandis que l'Église grecque demeure immobile, resserrée dans les limites de la servitude et dépouillée du principe de fécondité, communiqué à la véritable épouse le jour de la Pentecôte.

Inséparable de Marie, le Saint-Esprit est inséparable de l'Église. Formée au cénacle, la mère du chrétien apparaît vivante le jour de la Pentecôte. Elle vit puisqu'elle possède le principe de son mouvement, le Saint-Esprit, qui se manifeste par des actes réservés à lui seul (1). « Au jour de la Pentecôte, dit saint Augustin, le Saint-Esprit descendit comme une rosée sanctifiante sur les apôtres, ses temples vivants. Il n'est pas un visiteur passager, mais un consolateur perpétuel, un éternel habitant. Ce que le Verbe incarné avait dit de lui-même à ses apôtres : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*, il le dit du Saint-Esprit : *Le Paraclet que mon Père*

(1) Dicimus animal vivere, cum incipit ex se motum habere. *S. Th.*, I p., q. 18, art. 1 *corp.*

vous donnera, demeurera toujours avec vous. Il fut donc présent aux fidèles, non par la faveur de sa visite et de ses opérations, mais par la présence même de sa majesté. Ces vases reçurent non pas seulement l'odeur du baume, mais le baume lui-même, afin que son parfum remplît la terre entière et rendît les disciples des apôtres, capables de la vie de Dieu même et participants de sa nature (1) »

Or, le Saint-Esprit demeure avec Marie pour la protéger, pour l'inspirer, pour la diriger : en d'autres termes, pour la conserver jusqu'à la fin, pleine de grâce, et type unique de beauté morale.

Il la protége : sans la protection spéciale du Saint-Esprit, comment Marie, pauvre et délicate, aurait-elle, ainsi que son jeune enfant, échappé à la fureur d'Hérode? L'Église est encore au berceau, et la race immortelle d'Hérode a juré sa mort. Trois armes meurtrières sont entre les mains de ses ennemis : la persécution, l'hérésie, le scandale. Ces armes trouveront toujours des bras pour les manier; mais toujours elles s'émousseront contre la force, la sagesse, la constance surhumaine, triple cuirasse dont le Saint-Esprit a revêtu l'Église.

Demeurez dans la solitude, lui avait dit, en la quittant, le Verbe divin, n'engagèz aucun combat, n'affrontez aucun danger avant que vous soyez revêtue de la force d'en haut. C'est alors seulement que vous serez en état de me servir de témoin à Jérusalem, à Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre (2). Cette force invincible est donnée. Viennent les juges et les bourreaux de Jésus de Nazareth, viennent les Juifs et les gentils, viennent les empereurs romains avec leur

(1) *Serm.* 185 *de Temp.*
(2) *Act.*, I, 8.

puissance, vienne, comme un seul homme, toute la vieille société furieuse de haine et folle de débauches : ils trouveront à qui parler. Animée du Saint-Esprit, la jeune société se rira de leurs menaces, bravera leurs supplices, et, s'enveloppant de miracles, leur jettera au front cette parole sans réplique : Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes. Prêtez l'oreille, après dix-huit siècles vous entendrez retentir, sur tous les points du globe, cette parole éternellement victorieuse des portes de l'enfer.

Le Saint-Esprit inspire Marie et il inspire l'Église. A cause de la sublimité de son chant prophétique, Marie est appelée la Reine des prophètes. Si dans les prophètes l'inspiration fut un ruisseau, dans Marie elle fut un fleuve, une vaste mer. Il en est de même dans l'Église. L'esprit de sagesse qui, dans la bouche des enfants ou des hommes du peuple, étonne les prétoires romains par l'à-propos et la sublime simplicité de ses réponses, s'exprime, dans les assemblées de l'Église, par l'organe des pontifes avec une lucidité qui déconcerte l'erreur et avec une autorité jusqu'alors inconnue.

Dès l'origine, de graves questions réunissent en concile les anciens pêcheurs de Galilée. Théologiens de premier ordre, et par conséquent philosophes éminents, ils discutent les points les plus difficiles avec une hauteur de raison, qui fait pâlir les séances si vantées du sénat et de l'aréopage. Les débats terminés, le concile envoie aux fidèles de l'Orient et de l'Occident sa décision, formulée comme jamais assemblée humaine n'osa formuler la sienne : *Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous : Visum est Spiritui sancto et nobis.*

L'intelligence humaine placée sur la même ligne

que l'intelligence divine ! L'homme partageant avec Dieu l'infaillibilité doctrinale et la puissance judiciaire ! Si le sublime n'est pas là, où le trouverez-vous ? Cette déification de l'homme par le Saint-Esprit n'a jamais cessé dans l'Église. En termes différents, mais avec la même assurance, tous les conciles généraux depuis dix-huit siècles répètent la glorieuse formule : « Le très-saint universel et œcuménique concile de (Trente), légitimement assemblé par le Saint-Esprit, enseigne, statue, ordonne, défend. » Les conciles ont deux fois raison : d'une part, l'Esprit de vérité est toujours avec eux (1); d'autre part, l'histoire prouve que de toutes les sociétés l'Église est la seule qui n'ait rien à rétracter.

Le Saint-Esprit n'inspire pas seulement les paroles de Marie, il dirige encore ses pas. De Nazareth il la conduit à Bethléem, de Bethléem en Égypte, d'Égypte en Judée, de Judée en Galilée, à Jérusalem, au Calvaire, au Cénacle. Même action sur l'Église. Toujours sensible dans la suite des âges, cette action est palpable aux premiers siècles. Le ministre de la puissante reine d'Éthiopie, venu adorer à Jérusalem, s'en retourne dans son pays : quelle noble conquête ! Le Saint-Esprit parle au diacre Philippe, qui s'approche du ministre, monte sur son char, l'instruit et le baptise. En un clin d'œil, le même diacre se trouve transporté par le même Esprit dans la ville d'Azot. Sa parole victorieuse retentit dans toutes les villes intermédiaires jusqu'à Césarée.

Faut-il appeler les gentils à la foi ? c'est le Saint-Esprit en personne qui choisit Pierre pour cette mission et lui indique de point en point la manière de la remplir. Le moment est venu de porter au loin le

(1) *Joan.*, XIV, 16.

flambeau divin : qui désignera les ouvriers? qui les prendra par la main et les conduira, sans les quitter un instant, comme le précepteur conduit son disciple, l'âme, le corps? ce ne sera ni le Père, ni le Fils, mais le Saint-Esprit. » Séparez-moi, dit-il, Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai destinés (1). »

Un instant suivons les conquérants évangéliques, et nous verrons que tous leurs mouvements sont réglés par le Saint-Esprit lui-même. « Ayant traversé, dit l'historien sacré, la Phrygie et la Galatie, ils furent empêchés par le Saint-Esprit d'annoncer la parole de Dieu en Asie (2). » Venus dans la Mysie, ils tentent d'entrer dans la Bithynie, mais le Saint-Esprit s'y oppose. La Macédoine leur est ouverte, et le Saint-Esprit les conduit dans la ville de Philippes, où saint Paul doit remporter un éclatant triomphe sur le démon, inspirateur d'une jeune pythonisse. Athènes, Corinthe, Éphèse, les verront tour à tour, semant les miracles et multipliant les conquêtes.

Néanmoins ces hommes puissants obéissent en toutes choses à l'Esprit de force et de sagesse. C'est lui qui avertit Paul de quitter Éphèse, de traverser rapidement la Macédoine et l'Achaïe et de se rendre à Jérusalem. Ni les embûches de ses ennemis, ni les larmes de ses chers disciples ne peuvent retarder sa marche. Je suis, dit-il lui-même, enchaîné par le Saint-Esprit qui me conduit à Jérusalem. J'ignore ce qui doit m'arriver; seulement, dans toutes les villes où je passe, il me fait annoncer que des chaînes et des tribulations m'attendent à Jérusalem, mais je ne crains rien de tout cela; et je n'estime pas ma vie plus que moi, pourvu que je consomme ma course et le minis-

(1) *Act.*, XIII, 2.
(2) *Act.*, XVI, 6.

tère de la parole que j'ai reçu du Seigneur Jésus (1). »

Nobles dispositions que l'imminence du péril ne fera pas changer. « Bientôt, continue saint Luc, nous arrivâmes à Césarée, où nous demeurâmes quelques jours. Alors il vint de la Judée un prophète nommé Agabus. Prenant la ceinture de Paul, il s'en lia les pieds et les mains et dit : Voici ce que dit le Saint-Esprit : L'homme à qui est cette ceinture, sera ainsi lié à Jérusalem par les Juifs, qui le livreront aux gentils. A ces mots, nous suppliâmes Paul de ne pas monter à Jérusalem. Mais il nous dit : « Pourquoi pleurez-vous et m'affligez-vous en pleurant? Non-seulement je suis prêt à être enchaîné, mais encore à mourir à Jérusalem pour le nom du Seigneur Jésus (2). »

La suite de l'histoire montre que Paul ne se dément pas un instant ; elle montre encore la raison cachée de toutes les marches du grand apôtre et de toutes les persécutions auxquelles il est en butte. S'il est obligé de fuir d'Éphèse, s'il lui est défendu de s'arrêter en Bithynie, s'il lui est ordonné de traverser l'Asie au pas de course et de venir se faire saisir à Jérusalem, c'est que le Saint-Esprit a décidé de l'envoyer à Rome. Tombé aux mains des Juifs, il sera livré par eux aux Romains. Il déclinera le jugement du gouverneur Festus, en appellera à César, et cet appel le conduira dans la capitale de Satan, dont sa puissante parole doit ébranler les murailles.

Cette direction du Saint-Esprit qu'on trouve dans la vie des autres apôtres n'a jamais abandonné l'Église. Depuis la création, la sagesse infinie conduit le soleil comme par la main et lui indique chaque jour les lieux où il doit porter la lumière. Ainsi, depuis la régé-

(1) *Act.*, 22 et seqq.
(2) *Act.*, xxi, 11 et seqq.

nération évangélique, le Saint-Esprit dirige l'Église, le soleil du monde moral, et lui marque avec précision les peuples et les âmes qu'elle doit visiter ou abandonner. A cette action directrice il faut attribuer le passage de la foi d'une nation à l'autre ; la conversion des peuples du Nord au moment du schisme oriental ; la découverte de l'Amérique, quarante ans après la renaissance du paganisme en Europe ; l'élan merveilleux de la propagation de la foi, dont nous sommes témoins, au moment où l'apostasie générale des sociétés modernes demande, pour réparer les pertes de l'Église, d'immenses compensations.

Terminons le parallélisme entre Marie et l'Église par un nouveau trait, et qui n'est pas le moins touchant. Semblable à Marie par sa féconde virginité, l'Église lui ressemble encore par l'amour maternel. Mère du Verbe incarné, Marie nourrit son Fils de son lait virginal, *ubere de cælo pleno*. Elle l'environne des plus tendres soins, lui prodigue les plus affectueuses caresses, le sauve de tous les dangers, partage toutes ses douleurs et ne le quitte même pas à la mort.

Mère du chrétien, l'Église le nourrit du lait virginal de sa doctrine. Pas une erreur, pas l'ombre d'une erreur qu'elle laisse pénétrer dans cette intelligence, faite pour la vérité, rien que pour la vérité. Elle est jalouse, elle est incessante, la sollicitude avec laquelle cette mère veille sur l'alimentation de ses enfants. Pour éloigner de leurs lèvres toute nourriture corrompue, elle trouve le courage de la lionne qui défend ses petits. Sur les Hérodes empoisonneurs ou assassins, tombent ses menaces et ses anathèmes. Heureux les chrétiens s'ils avaient toujours compris le cœur de leur mère !

A mesure que son fils avance en âge et que les luttes

de la vie deviennent plus dangereuses, les précautions de l'Église se multiplient. Si malgré ses efforts, il vient à tomber, elle le relève, anime son courage, panse ses blessures, lui rend la santé et jusqu'au dernier moment redouble ses soins maternels, afin de le faire mourir réconcilié avec son frère aîné, son juge et son rémunérateur. Des volumes ne suffiraient pas à redire ce que, depuis le berceau jusqu'à la tombe et au delà, fait la mère des chrétiens pour le corps et pour l'âme de ses enfants : imitation permanente des sollicitudes de Marie pour son fils bien-aimé.

Non seulement Marie a aimé son Fils, mais elle a aimé tous ceux qu'il aime. Or, il aime tous les hommes. Son amour ne connaît ni inconstance, ni froideur, ni limites de temps, de lieux ou de personnes : *Ego Dominus et non mutor*. Tel est l'amour de Marie. Pour le témoigner, elle a fait ce que jamais mère n'a fait : elle a livré son propre fils. En montrant à tous les siècles Jésus cloué à la croix, Marie peut dire : C'est ainsi que j'ai aimé le monde, jusqu'à lui donner mon fils unique. Comme il a fallu mon consentement pour l'incarnation du Verbe, il l'a fallu pour l'immolation de cette chère victime.

Mère du chrétien, l'Église est en droit de tenir le même langage. Sur tous les points du globe, devenu pour elle un immense Calvaire, elle montre les croix, les bûchers, les échafauds, les chaudières d'huile bouillante, les cangues, les instruments de supplice, les bêtes des amphithéâtres, tous les mille genres de tortures et de morts, inventés par Satan, et depuis dix-huit siècles demeurés en permanence dans les différentes parties de la terre; puis ses enfants les plus chers, crucifiés, brûlés, pendus, broyés, écartelés, torturés, depuis le même temps et sur la même éten-

due. A ce spectacle, empruntant le langage de Marie, elle dit aux anges et aux hommes : C'est ainsi que j'ai aimé le monde. Pour le sauver, j'ai donné et je donne encore mes fils les plus aimés, l'os de mes os, le sang de mon sang.

Ajouté à tant d'autres, ce dernier trait de ressemblance nous montre dans les annales de l'humanité deux mères, et deux seulement, Marie et l'Église, qui sacrifient leurs fils pour le salut du monde. O Marie ! ô Église ! miracles inouïs de charité ! que celui qui ne vous aime pas, soit anathème.

CHAPITRE XVIII

QUATRIÈME CRÉATION DU SAINT-ESPRIT, LE CHRÉTIEN

Cette quatrième création but des trois premières et pourquoi. — Le chrétien, frère du Verbe incarné, fils de Dieu, participant de la nature divine. — Principe de cette filiation ou génération divine. — La grâce. — Profond mystère de la grâce. — Comment s'accomplit cette divine génération. — Ses principaux effets : la vie divine, la filiation ou adoption, le droit à l'héritage paternel. — Où s'accomplit cette génération — Résumé.

Les trois premières créations du Saint-Esprit, dans le Nouveau Testament, se rapportent à la quatrième. Marie pour le Verbe incarné ; le Verbe incarné pour l'Église ; l'Église pour le chrétien ; le chrétien lui-même, pour diviniser la création tout entière et la ramener à son principe, en multipliant partout les frères du Verbe incarné : *ut sit Deus omnia in omnibus.* Étudions ce nouveau chef-d'œuvre qui résume tous les autres.

Qu'est-ce, en effet, que le chrétien ? C'est le frère du Verbe incarné (1), c'est un autre Jésus-Christ. Or, le

(1) Vade autem ad *fratres* meos et dic eis : Adscendo ad Patrem meum et Patrem vestrum. *Joan.*, xx, 17. — Qui enim sanctificat et qui sanctificantur ex uno omnes, propter quam causam non con-

Verbe incarné est Dieu, fils de Dieu et héritier de tous les biens de son Père, sur la terre et dans le ciel, dans le temps et dans l'éternité. Au sens où nous allons l'expliquer, le chrétien est tout cela : Dieu, fils de Dieu, cohéritier de toutes choses avec le Verbe son frère aîné.

Il est Dieu : *J'ai dit : vous êtes Dieux et fils du Dieu vivant* (1). « Grâce au Saint-Esprit, ajoute saint Basile, les saints sont Dieux (2). » Et saint Athanase : « De même qu'en s'incarnant, Dieu s'est fait homme, de même par le Verbe incarné, l'homme est Dieu (3). » Le Verbe est fils de son Père par une génération éternelle : cette génération est le type de celle du chrétien. De toute éternité, Dieu le Père engendre un Fils consubstantiel et égal à lui en toutes choses. Dans le temps, il engendre des fils qui sont par la grâce, ce que son Fils unique est par nature. Ainsi, le chrétien est un être à part et le résultat d'un *fiat* spécial (4).

Il n'est fils ni de dieux morts, ni de muettes idoles, ni du sang, ni de la chair, ni de la volonté de l'homme : il est fils du Dieu vivant : *Filii Dei viventis*. Il est semblable au Verbe dont le Père dit éternellement : *Vous êtes mon fils, moi-même je vous ai engendré* (5).

funditur *fratres* eos vocare, dicens : Nuntiabo nomen tuum *fratribus* meis... Unde debuit per omnia *fratribus* similari, etc., etc. *Hebr.*, XI, 11, 12, 17.

(1) Ego dixi : Dii estis et filii excelsi omnes... filii Dei viventis. *Ps.* 81. — *Osee*, I, 10.

(2) Sanctos propter inhabitantem Spiritum sanctum esse Deos. *Homil. de Spir. sanct.*

(3) Ut enim Dominus, induto corpore factus est homo; ita et nos homines ex Verbo Dei fiamus dii. *Serm.* IV, *Cont. Arian.*

(4) Exemplar hujus filiationis est filiatio Verbi Dei. Sicut enim Deus Pater ab æterno genuit Filium sibi consubstantialem et æqualem per omnia; ita illius ad instar in tempore gignit filios, qui per gratiam sint id quod Filius Dei est per naturam. Nostra ergo filiatio est imago filiationis divinæ. *Corn. a Lap., in Osee*, I, 10.

(5) *Hebr.*, I, 5.

Il est cohéritier de toutes choses. *Le Verbe incarné*, dit saint Paul, *est le légataire universel de Dieu* (1). Tout est à lui au ciel et sur la terre. Il ajoute : *Et nous sommes tous les cohéritiers du Verbe* (2). Ce n'est ni pour les mauvais anges, ni pour les méchants qu'ont été faits le ciel et la terre : c'est pour le chrétien. Le ciel ; il est son royaume, son pays, son séjour dans l'éternité. La terre ; elle est son lieu de passage. Quand le dernier chrétien aura reçu le baptême, et remis son âme entre les mains de son divin Père, le monde finira ; et il finira parce qu'il aura perdu sa raison d'être : *Omnia propter electos : consummatum est.*

Ineffable grandeur ! plus ineffable bonté ! Faire sortir du néant le ciel avec les astres et avec les anges, la terre avec ses richesses et avec ses habitants : c'est une création magnifique, justement attribuée au Père. Il en est une autre plus magnifique et dont la gloire revient au Saint-Esprit : c'est la création du chrétien.

« Une œuvre peut être appelée grande, dit saint Thomas, à cause de la grandeur même de l'ouvrage. Sous ce rapport la justification de l'homme, qui a pour but la participation éternelle à la nature divine, est plus grande que la création du ciel et de la terre, qui se termine à la jouissance d'une nature périssable. Aussi, saint Augustin, après avoir dit que faire un juste d'un pécheur est une plus grande chose que de tirer l'univers du néant, ajoute : *Car le ciel et la terre passeront, mais la justification et le salut des justes ne passeront pas* (3). »

Que l'homme tiré du néant du péché, soit élevé jus-

(1) *Hebr.*, I, 2.
(2) *Rom.*, VIII, 17.
(3) I, 2æ, q. 113, *corp.*

qu'à la participation de la nature divine ; que le fils de la poussière devienne l'enfant de Dieu ; que Dieu appelle l'homme son fils ; que l'homme appelle Dieu son père ; et que cette appellation réciproque soit l'expression de la réalité : « Voilà, continue saint Léon, la création la plus merveilleuse, le don qui surpasse tous les dons. Chrétien, reconnais donc ta dignité : participant de la nature divine, garde-toi de te dégrader par une conduite indigne de ta grandeur (1). »

Quel est le principe de cette génération, cause de notre incomparable noblesse ? comment s'accomplit-elle ? quels sont en particulier les effets qui en résultent ? où s'accomplit-elle ? Esprit de lumière, daignez nous éclairer au moment où, dans l'intérêt de votre gloire, nous essayons de révéler à vos enfants le ravissant, mais profond mystère de leur origine.

Quel est le principe de la génération du chrétien ? C'est la grâce. Mais qu'est-ce que la grâce et comment dire son excellence et sa nature intime ? « La grâce, dit saint Pierre, est tout ce qu'il y a de plus excellent dans les trésors de Dieu. C'est un don qui rend l'homme participant de la nature divine (2). » L'Ange de la théologie parle comme le Prince des apôtres. Suivant saint Thomas : « La grâce est une participation de la nature même de Dieu. C'est la transformation de l'homme en Dieu ; car c'est le commencement de la gloire en nous (3). » Les catéchis-

(1) Omnia dona excedit hoc donum, ut Deus hominem vocet filium, et homo Deum nominet Patrem. *Serm.* VI, *de Nativit.* — Agnosce, o christiane, dignitatem tuam, et divinæ consors factus naturæ, noli in veterem vilitatem degeneri conversatione redire. *Id.*, *ibid.*, *Serm.* I.

(2) Maxima et pretiosa promissa donavit; ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ. II *Petr.*, I, 4.

(3)... Ipsum lumen gratiæ quod est participatio divinæ naturæ. 1ª2ªe, q. 110, art. III, *corp.* — Gratia nihil aliud est quam quædam inchoatio gloriæ in nobis. 2ª2ªe, q. 24, art. 3, ad 2.

mes espagnols ajoutent : « La grâce est un principe divin qui nous fait enfants de Dieu et héritiers de sa gloire (1). »

Mais quel est, dans sa nature intime, ce don déificateur? La grâce n'est pas seulement, comme on la définit trop souvent, un secours donné de Dieu en vue de notre salut. Le secours est l'effet de la grâce, et non la grâce dans son essence. La grâce n'est pas non plus un don extérieur à l'âme, elle est dans l'essence même de l'âme. C'est un principe divin, un élément nouveau, surajouté à notre nature, une qualité suréminente qui réside dans l'essence même de l'âme, qui agit sur l'âme et sur toutes ses puissances ; comme l'âme elle-même agit sur le corps et sur tous ses organes. « Sans doute, continue saint Thomas, la grâce n'est pas la substance même de l'âme ou sa forme substantielle ; mais elle est sa forme accidentelle (2). En effet, par la grâce, ce qui est substan-

(1) La gracia es un ser divino que nos hace hijos de dios y herederos de su gloria.

(2) On sait que le mot *forme,* dans l'ancienne théologie, veut dire principe ou cause qui détermine et perfectionne une chose : comme l'âme dans le corps. Pars entis quæ est indifferens ad hoc vel illud constituendum dicitur *materia*, ut corpus in homine; quæ vero determinat et perficit materiam, dicitur *forma*, ut anima.

La grâce *sanctifiante,* c'est un principe divin qui nous fait enfants de Dieu et héritiers de sa gloire. La grâce sanctifiante est un don créé, c'est-à-dire que, quelle que soit la perfection de ce don, ce don n'est pas la substance même de Dieu. En effet, ce don est inhérent à l'âme, c'est-à-dire qu'il vient modifier l'âme, mais non la détruire ou la changer à ce point qu'elle cesse d'être âme. Il est inhérent et sous forme d'habitude, c'est-à-dire d'inclination, de propension à faire le bien. Or, si ce don était la substance même de Dieu, il n'y aurait pas seulement inclination à faire le bien, il y aurait action continuelle du bien, parce que Dieu est souvainement et éternellement auteur du bien. La grâce sanctifiante, comme dit saint Pierre, est une participation à la nature divine ! Ici bas, nulle créature ne peut comprendre le sens ni la nature de cette parole; nous la comprendrons au ciel et cette intelligence fera notre bonheur dans la patrie.

La cause productive de la grâce, c'est le Saint-Esprit, auteur de

tiellement en Dieu devient accidentellement dans l'âme, rendue participante des perfections divines (1). »

Or, qu'est-ce qui est substantiellement en Dieu, sinon Dieu lui-même : le Père, le Fils, le Saint-Esprit, l'adorable Trinité. Par la grâce, c'est donc Dieu, le Père, le Fils le Saint-Esprit, l'adorable Trinité, qui est accidentellement dans le chrétien.

Dieu est substantiellement vie, sainteté, force, lumière, perfection, béatitude éternelle.

Le chrétien est donc accidentellement vie divine, sainteté divine, force divine, lumière divine, perfection divine, béatitude divine.

Tout cela, il l'est accidentellement, c'est-à-dire qu'il peut cesser de l'être, tandis que Dieu ne le peut pas.

L'âme du chrétien est donc la demeure, le temple, le trône de Dieu. Au chrétien, Dieu est donc infiniment plus uni qu'il ne l'est aux autres créatures, par son essence, par sa présence, par sa puissance. C'est à tel point que si, par impossible, Dieu n'était pas dans l'âme, ainsi qu'il est avec tous les êtres créés, par essence, par présence et par puissance, il y serait réellement par la grâce. Comme le corps du Verbe incarné devient présent sous l'espèce du pain, par

tout don naturel et surnaturel. La cause méritoire, c'est le Verbe incarné. Sa cause instrumentale, ce sont les sacrements ; la cause formelle ou la nature de la grâce placée dans l'âme, c'est la vie divine communiquée à cette âme. La cause finale ou la raison pour laquelle Dieu la communique à l'âme : c'est la gloire de Dieu ; la gloire du Verbe incarné ; la déification de l'homme qui lui donne droit à la gloire de Dieu et à tous ses biens de la grâce et de la gloire.

(1) Quia gratia est supra naturam humanam, non potest esse quod sit substantia aut forma substantialis, sed est forma accidentalis ipsius animæ. Id enim quod substantialiter est in Deo, accidentaliter fit in anima participante divinam bonitatem. 1, 2ae, q. 110, art. 2, ad 2. — Voir aussi le texte de saint Basile dans *Corn. a Lap., in* II *Petr.* I, 4.

les paroles de la consécration ; ou comme sa divinité devint présente à l'humanité au moment de l'incarnation, en sorte que, si jusque-là elle en avait été absente, elle eût alors commencé de lui être présente et d'exister personnellement en elle : ainsi il en est de l'union de Dieu avec l'homme par la grâce. Cette union est tellement intime, qu'elle est la plus parfaite à laquelle puisse prétendre une pure créature (1).

Comment s'accomplit en nous cette union déifique, à laquelle nous devons d'être non-seulement appelés, mais d'être réellement les enfants de Dieu ? La réponse à cette question nous fait sonder un des abîmes de l'amour infini. En nous communiquant la grâce, l'Esprit sanctificateur aurait pu nous rendre seulement justes et saints, sans nous faire ses enfants. Une pareille faveur eût mérité une reconnaissance éternelle. Il aurait pu nous honorer de cette adoption, en se contentant de nous donner la grâce et les dons créés; car la grâce,nous l'avons vu, est la participation à la nature divine. Cette seconde faveur eût été plus grande que la première : le Saint-Esprit ne s'en est pas contenté.

Avec ses dons il a voulu se donner lui-même ; et, par lui-même, en personne, nous déifier et nous adopter. Dans cette vue, il s'est volontairement uni à ses dons. De manière que, lorsqu'il les répand dans l'âme, lui-même s'y répand par eux et avec eux, personnellement, substantiellement, afin de contracter avec nous une union, surpassée seulement par l'union hypostatique de Dieu et de l'homme dans le Verbe incarné. Tel est donc l'amour immense du Saint-

(1) Est enim summa Dei unio inter Deum et animam sanctam, qua nullæ creaturæ puræ potest dari major. *Corn. a Lap., in Act. apost.*, II, 4.

Esprit, et la suprême élévation du chrétien. Au moment de notre génération divine, ce n'est pas seulement la grâce et les autres dons du Saint-Esprit qui sont répandus en nous, c'est le Saint-Esprit lui-même, don incréé et auteur de tous les dons. Mêlé et comme identifié avec ses dons, ce divin Esprit en personne habite en nous, nous vivifie, nous adopte et nous divinise (1).

Veut-on quelque chose de plus grand encore? En descendant personnellement dans le chrétien, le Saint-Esprit est accompagné du Père et du Fils, dont il ne peut être séparé. Ainsi, toute l'auguste Trinité, personnellement et substantiellement habite en lui, aussi longtemps qu'il persévère dans la justice. *Si quelqu'un garde ma parole*, disait le Verbe incarné, *nous viendrons à lui et nous établirons notre demeure chez lui* (2). Ainsi, par la grâce, Dieu demeure personnellement en nous, et nous demeurons personnellement en Dieu (3).

Gardons-nous de comparer cette habitation de Dieu en nous, à l'habitation d'un roi dans un palais, ou même à la présence de Dieu dans toute autre pure créature : ce serait une erreur. L'habitation de Dieu

(1) Quocirca Spiritus sanctus sponte sua se annexuit donis suis, gratiæ et charitati, ut quandocumque ea infundit animæ, simul cum eis et per ea infundat seipsum personaliter ac substantialiter, juxta illud Apostoli : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. Rom.*, v, 5. — ... Hæc ergo est summa Dei nostri dignatio æque ac nostra summa dignitas et exaltatio, qua recipientes charitatem et gratiam, simul recipimus ipsam personam Spiritus sancti quæ se sponte charitati et gratiæ inserit et annectit, ac per ea nos inhabitat, vivificat, adoptat, deificat, agitque ad omne bonum. *Corn. a Lap., in Osee* I, 10.

(2) *Joan.*, XIV, 13.

(3) Tota ergo Trinitas personaliter et substantialiter venit ad animam quæ justificatur et adoptatur, in eaque quasi in suo templo manet et inhabitat, quamdiu illa in justitia perdurat. *Ibid.*

dans l'âme juste est une union active, qui tend à la transformation de l'homme en Dieu. Telle fut l'immense gloire demandée et obtenue par le Verbe, notre frère aîné, dans la prière qu'il fit au Père avant de mourir. « Qu'ils soient tous un : comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous, qu'eux aussi soient un en nous (1). «

Quels sont les principaux effets de cette union, ou plutôt de notre génération divine? Le premier, *c'est la vie*. « Je suis venu, disait le Rédempteur, afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment (2). » Au Saint-Esprit, successeur et continuateur du Verbe, appartient le droit de tenir le même langage. Mais quelle vie nous donne-t-il? Il y a quatre sortes de vies : La vie végétative, qui est celle des plantes; la vie sensitive, qui est celle des animaux; la vie raisonnable, qui est celle des hommes; la vie divine, qui est celle de Dieu même et des anges. Quand le Saint-Esprit descendit sur la terre, la vie végétative, la vie sensitive, la vie de la simple raison, coulaient à pleins bords. Ce n'est donc pas pour les rendre plus abondantes, que l'Esprit d'amour et de vérité quittait les hauteurs des cieux. Mais la vie divine *était presque éteinte*. Qui en vivait? qui même la connaissait? Les sages, les savants, les vertueux s'étaient dégradés, au point de ne vivre plus que de la vie des bêtes (3).

C'est donc la vie de Dieu, que le Saint-Esprit nous communique par la grâce. Cette vie dominant, absorbant toute autre vie, expulse de l'âme le péché, principe de mort, et surnaturalise ce qui est purement

(1) *Joan.*, XVII, 21.
(2) *Ibid.*, X, 10.
(3) *Ps.* 48.

naturel. « La grâce, dit saint Thomas, guérit l'âme, lui fait vouloir le bien et pratiquer le bien qu'elle veut; la fait persévérer dans le bien et parvenir à la gloire. Elle ennoblit toutes ses puissances et les rend capables d'actes sublimes, en rapport avec le principe divin qui les met en jeu (1). »

A cette vie divine les nations chrétiennes ont dû, elles doivent encore, toute la supériorité intellectuelle et morale qui les distingue. Qu'elles aient le malheur de la perdre, et il ne leur restera, comme au monde païen, que la pauvre vie de la raison, bientôt dominée par la vie de la plante et de la bête. Si l'Europe ne se hâte de rentrer en état de grâce, cette nouvelle chute de l'humanité est infaillible : entre l'homme ancien et l'homme moderne, la seule différence est celle que le christianisme y a mise.

Le second effet de la génération déifique, *c'est l'adoption divine.* Notre adoption divine ne ressemble en rien à l'adoption qui a lieu parmi les hommes. Dans celle-ci, les enfants ne reçoivent rien de la nature physique de leur père adoptif. Ils lui doivent seulement un nom qui leur donne droit à l'héritage. Autre est l'adoption divine. « Voyez, dit saint Jean, la charité que le Père nous a faite, elle est telle que nous ne sommes pas seulement appelés, mais que nous sommes les enfants de Dieu (2). » En effet, avec la grâce, le chrétien reçoit de Dieu la nature divine elle-même, à laquelle il participe non-seulement par accident, mais comme substantiellement. Nous sommes donc fils de Dieu et comme des dieux, puis-

(1) Sicut ab essentia animæ effluunt ejus potentiæ, quæ sunt ejus operum principia, ita etiam ab ipsa gratia effluunt virtutes in potentias animæ, per quas potentiæ moventur ad actus. 1ª 2ae, q. 110, art. 4, ad 1.

(2) I *Joan.*, III, 1.

que Dieu nous communique réellement sa nature (1).

Si nous sommes vraiment fils de Dieu, Dieu aussi est vraiment notre Père. En effet, celui-là est vraiment père qui communique sa nature à son fils, c'est donc à juste titre que Dieu est appelé non-seulement le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais notre Père, puisqu'il nous communique sa nature par la grâce, comme il la communique par l'union hypostatique à Notre-Seigneur, dont il nous fait véritablement frères (2). C'est l'enseignement formel du Saint-Esprit lui-même. « Ceux que Dieu a connus dans sa prescience, dit saint Paul, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût lui-même le premier-né entre une multitude de frères (3). » Et saint Jean : « Il leur a donné le pouvoir de devenir fils d Dieu, à ceux qui croient en son

(1) Qua adoptione accipimus summam dignitatem filiationis divinæ, ut reipsa non tantum accidentaliter per gratiam, sed et quasi substantialiter per naturam simus filii Dei, et quasi Dii. Deus enim suam naturam realiter nobis communicat et donat. *Corn. a Lap., in Osee*, I, 10. — Dans un autre endroit, le savant commentateur explique les deux mots accidentellement et substantiellement. *Accidentellement*, le chrétien est participant de la nature divine, par la grâce sanctifiante qui est un don accidentel répandu dans l'âme, en vertu duquel il participe de la manière la plus élevée et la plus parfaite de la nature divine. *Substantiellement*, parce qu'il participe réellement à la nature divine qui lui est communiquée; car la grâce de l'adoption ne peut pas plus être séparée du Saint-Esprit, que l'adoption du Saint-Esprit ne peut être séparée de la grâce. C'est ainsi que le rayon ne peut pas plus être séparé du soleil, que le soleil du rayon. Nec enim gratia adoptans a Spiritu sancto, nec Spiritus sancti adoptio a gratia divelli potest : sicut radius a sole, et sol a radio divelli nequit. *In* II *Petr.*, I, 4.

(2) Recipimus a Deo gratiam, et cum gratia ipsam Dei naturam, ut sicut apud homines pater proprie dicitur, qui alteri communicat suam naturam humanam, generatque hominem : ita Deus dicatur pater non tantum Christi, sed et noster; quia naturam suam nobis communicat per gratiam, quam Christo communicavit per unionem hypostaticam, ut ejus fratres nos efficeret, juxta illud, etc. *Corn. a Lap., in Osee*, I, 10.

(3) *Rom.*, VIII, 29.

nom et ne sont nés ni du sang, ni de la volonté de l'homme, ni de la volonté de la chair, mais qui sont nés de Dieu (1). »

Que dire d'une pareille gloire? Fils de Dieu, prêtons l'oreille aux paroles du même apôtre, ravi d'admiration en présence de tant de grandeur : « Bien-aimés, nous sommes maintenant les enfants de Dieu, mais ce que nous serons un jour ne paraît pas encore. Nous savons que, quand il se montrera dans sa gloire, nous lui serons semblables (2). » O Chrétien, être sublime, si tu sais te comprendre! Être fils de Dieu, héritier de Dieu, c'est infiniment plus que d'être roi, empereur, pape, monarque de tout l'univers ; plus que d'être ange, archange, chérubin, séraphin. Être fils de Dieu, être Dieu sur terre, *terrenus Deus;* s'assimiler par la nourriture toutes les créatures inférieures; se nourrir de la chair et du sang de Dieu lui-même et participer réellement de sa nature : voilà le *panthéisme catholique*. La raison en est éblouie. Faut-il s'étonner de l'immense succès de Satan, lorsqu'il le contrefait et qu'il présente à l'homme la contrefaçon à la place de l'original?

Qu'elle est donc digne d'envie la filiation divine! homme! comme tu dois l'aimer! avec quelle sollicitude tu dois la conserver; et, si, par malheur, tu viens à la perdre, avec quelle promptitude tu dois la recouvrer! Comme un fils avec son père, ainsi tu dois agir avec Dieu. Vis de confiance, d'amour et de respect filial. A l'exemple de tes aïeux, Noé, Énoch, Abraham, sois parfait dans toutes tes voies. Que les anges plutôt que les hommes forment ta société. Rien n'attire, rien n'éblouit les regards de celui qui sait être fils de

(1) I, 12.
(2) I *Joan.*, III, 2.

Dieu. Il se dégraderait si, après Dieu, il pouvait admirer quelque chose (1).

Le troisième effet de la génération ou filiation divine, c'est *le droit à l'héritage paternel.* Cet héritage, auquel nul autre ne peut être comparé, se compose de la grâce et de la gloire : trésors infinis qui comprennent tous les biens de notre père sur la terre et dans le ciel. Pour en nommer seulement quelques-uns : au moment de son adoption, le chrétien reçoit, avec la rémission de ses péchés et la parfaite purification de son âme, les trois vertus théologales : la foi, l'espérance, la charité; les quatre vertus morales surnaturelles : la prudence, la justice, la force, la tempérance, les sept dons du Saint-Esprit, qui descendirent primitivement sur le Verbe, son frère aîné.

Mieux encore : en lui descendent, à lui viennent se donner le Saint-Esprit auteur de tous les dons, le Fils et le Père, toute l'auguste Trinité substantiellement et personnellement (2). Tous ces dons répandus jusque dans les profondeurs de l'âme, font du chrétien un être nouveau, né à une vie nouvelle, et capable d'œuvres déifiques. En travaillant jusqu'à la mort, l'homme non adopté peut gagner de l'or et de l'argent, qui périssent avec lui; mais le chrétien peut gagner chaque jour, à chaque heure, une augmentation de grâce, dont le moindre degré vaut mieux que l'univers entier (3). La raison en est que ses œuvres

(1) Nunquam humana opera mirabitur, quisquis se cognoverit Filium Dei. Dejicit se de culmine generositatis suæ qui admirari aliquid post Deum potest. *S. Cypr., De Spectacul.*

(2) *S. Th.*, 1ª 2ae q. 63, art. 3 *corp.*; *Conc. Trid.*, sess. VI, c. VII. Falluntur qui in justificatione et adoptione censent dari Spiritum sanctum duntaxat quoad sua dona, non autem quoad suam substantiam et personam. *Corn. a Lap., in Osee*, I, 10.

(3) Bonum gratiæ unius majus est quam bonum naturæ totius universi. *S. Th.*, 1ª 2ae q. 113, art. 9, ad 2.

sont les œuvres d'un fils, en quelque sorte, substantiel de Dieu, procédant de Dieu même et du Saint-Esprit, qui en est le moteur et le coopérateur (1).

Ce n'est là toutefois qu'une partie de nos trésors et le commencement de notre noblesse. Toutes les œuvres du chrétien sont des semences de gloire. Comme l'arbre et le fruit naissent de la graine, ainsi la gloire et le bonheur éternel naissent de la grâce. Pour calculer toute la dignité du chrétien, il faut donc ajouter que son adoption, commencée sur la terre, se consommera dans le ciel. Là, en possession d'un royaume dont rien ici-bas ne saurait donner l'idée, au sein de la vision béatifique, il sera transformé en Dieu d'une manière si parfaite, uni d'une union si intime, qu'elle ira, sans confondre les substances, jusqu'à la consommation dans l'unité (2).

A la vue de tant de grandeur, la parole expire sur les lèvres. Il ne reste de force que pour dire au chrétien : *Noblesse oblige;* et aux prêtres : *Faites connaître à ce fils de Dieu sa dignité et les obligations qui en découlent.* Aujourd'hui surtout que l'homme tend à se mépriser, jusqu'à s'assimiler à la bête, criez-lui : En haut les cœurs. Race divine, la terre est indigne de toi ; que les grossiers instincts de la nature, que les pâles lueurs de la raison soient les guides des autres hommes ; pour toi, la règle de tes pensées, de tes affections et de tes œuvres est la parole de ton divin frère, le Verbe incarné : *Soyez parfaits comme votre Père céleste lui-même est parfait.*

(1) Per eamdem nanciscimur miram dignitatem operum et meritorum, ut scilicet opera nostra quasi filiorum Dei substantialium, ut ita dicam, maximæ sint dignitatis.., utpote procedentia ab ipso Deo Spirituque divino, qui nos inhabitat, ad eaque nos impellit, iisque cooperatur. *Corn. a Lap., in Osee,* I, 10.

(2) *Joan.*, XVIII, 23.

Les mystérieuses opérations qui viennent d'être décrites, étant la base de la formation du chrétien, nous croyons utile de les résumer en quelques mots. Bien comprises, elles rendront facile l'étude détaillée de la quatrième et magnifique création du Saint-Esprit.

L'homme est fils de l'homme par la génération humaine. Il est fils de Dieu par une génération divine. Cette génération, qui le rend participant de la nature même de Dieu, se fait par la grâce. La grâce est un don, un élément divin qui fait l'homme enfant de Dieu et héritier de sa gloire. Le mystère s'accomplit ainsi : le Saint-Esprit descend personnellement dans l'homme, et se l'unit de l'union la plus intime après l'union hypostatique. En vertu de cette union, la charité, dont le Saint-Esprit est la source, se répand aussitôt dans l'essence de l'âme. Elle y porte toutes les vertus, tous les principes constitutifs de la vie surnaturelle ou divine, puisqu'elle-même est cette vie. Sans perdre sa nature, l'âme au contact de l'élément divin, se divinise ; c'est ainsi que, tout en restant fer, le fer plongé dans le feu en prend toutes les qualités.

Par la grâce sanctifiante ou *habituelle*, devenu enfant de Dieu, l'homme est capable de tout bien surnaturel. Néanmoins, pour l'accomplir, il a besoin d'une impulsion, qui doit se renouveler aussi souvent que l'obligation d'agir. Ainsi, la séve, qui est dans l'arbre et qui est sa vie, doit être mise en mouvement par les rayons du soleil, pour circuler dans les rameaux et former les fleurs et les fruits. Dans l'homme, cette impulsion est la grâce *actuelle*. Comme son nom l'indique, la grâce actuelle est un mouvement, une impulsion, une inspiration transitoire du Saint-

Esprit, qui, au moment voulu, met en action la grâce habituelle, et communique à l'âme suivant le besoin, la lumière, la force, le remords, le désir, nécessaires pour accomplir le bien qui se présente (1).

(1) Hujusmodi gratiæ actualis auxilium necessarium est ad eas omnes exercendas operationes quæ aliquo modo naturæ vires excedunt. *Montagn., De gratia, quæst. proæm.*, p. 53, édit. in-4. — Quoties bona agimus, dum in nobis et nobiscum est, ut operemur, operatur. *Conc. arausic.*, XI, c. IX. — Hac gratia agitur, non solum ut diligenda credamus, verum etiam ut credita diligamus. *S. Aug., Lib. de Grat. Christi*, c. XII.

CHAPITRE XIX

NAISSANCE DU CHRÉTIEN, LE BAPTÊME.

L'eau est la matière du baptême. — *Ce que c'est que l'eau : mère du monde, sang de la nature.* — Paroles des Pères et de saint Pierre. — Tradition païenne. — L'eau est une mère bonne et féconde. — Rôle de l'eau dans l'ordre moral. — Honneurs rendus à l'eau. — L'eau corrompue par le démon. — Pourquoi l'eau est l'élément du baptême. — Passages de saint Chrysostome et de Tertullien. — Contrefaçon satanique. — Preuves de l'efficacité surnaturelle de l'eau du baptême.

Nous connaissons la réalité et l'excellence de notre génération divine, mais où s'accomplit-elle? Dans la vie du chrétien, il y a une heure solennelle entre toutes, heure unique, heure de gloire et de bénédictions éternelles : c'est l'heure du baptême. Alors s'opère un miracle plus grand que la création du ciel et de la terre : le fils de l'homme devient le fils de Dieu. Faut-il s'étonner si, chaque fois que ce prodige se renouvelle, les trompettes de l'Église militante, les cloches, éclatent en sons joyeux pour l'annoncer au ciel et à la terre? Faut-il s'étonner si le plus grand roi du plus beau royaume signait non pas le nom de sa famille,

mais celui du lieu où il avait reçu le baptême, et s'appelait *Louis de Poissy*? Faut-il s'étonner si chaque année nos pères célébraient par une fête solennelle, appelée *Pâque annotine*, l'anniversaire de leur divine naissance? Non; rien de tout cela ne doit étonner. Ce qui étonne et afflige, c'est de voir le plus grand jour de la vie, devenu, pour la plupart des chrétiens d'aujourd'hui, un jour comme un autre.

Que, dans les eaux du baptême, l'homme devienne enfant de Dieu, c'est une vérité de foi. « Quiconque, dit le Verbe incarné, ne renaît pas de l'eau et du Saint-Esprit, ne peut entrer dans le royaume de Dieu (1). » Et le saint Concile de Trente, interprète infaillible du Maître : « La cause instrumentale de la sanctification, c'est le sacrement de baptême (2). » Ici reparaît avec un éclat nouveau l'action créatrice du Saint-Esprit, et la profonde harmonie que Dieu a mise entre le monde de la nature et le monde de la grâce. Puisque le sujet nous y conduit, parlons de ces mystères aujourd'hui si peu admirés et pourtant si dignes de l'être.

L'eau est la matière du baptême. Pourquoi l'eau et non pas un autre élément? L'incertitude cessera avec la réponse à cette question : Qu'est-ce que l'eau? Parmi tant de loisirs perdus, nous est-il jamais arrivé d'en consacrer un seul, si court qu'il soit, à chercher quel est cet élément le plus ami de l'homme, cette belle et bienfaisante créature dont nous faisons un si fréquent usage? Une fois du moins essayons cette étude. En nous révélant la cause pour laquelle Dieu emploie l'eau dans la plus magnifique de ses œuvres, elle nous inspirera de nobles pensées et de nobles sentiments.

(1) *Joan.*, III, 3.

(2) Justificationis causa instrumentalis item, sacramentum Baptismi ; quod est sacramentum fidei, sine qua nulli unquam contigit justificatio. *Sess.* VI, c. VII et c. IV.

L'eau est la mère du monde et le sang de la nature. A la définir ainsi nous sommes autorisé, comme nous le verrons bientôt, par le plus savant des géologues, saint Pierre, le prince des apôtres. Ayant appris la géologie à l'école même du Créateur, nul mieux que lui ne connaît l'origine des choses. L'eau est la mère du monde, si de son sein et de sa substance sont sortis la terre et les cieux. Or, voici ce que nous lisons en tête de la *Genèse* : « Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre ; et la terre était sans consistance et sans forme, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme. »

La matière primitive, lancée dans l'espace par le Verbe créateur, formait une masse informe à l'état liquide. La terre, qui en était une partie intégrante, subissait la condition commune. Eau non condensée, elle était, comme dit l'Écriture, sans consistance et sans forme déterminée.

« Cette matière informe, dit saint Augustin, que Dieu tira du néant, fut d'abord appelée ciel et terre. Et il est dit : *Au commencement Dieu fit le ciel et la terre*. Non que cela fût déjà, mais parce qu'il pouvait être : car il est écrit que le ciel fut fait. C'est ainsi que, lorsque nous considérons la graine d'un arbre, nous disons que là sont les racines, le tronc, les branches, les feuilles et les fruits, non que déjà ces choses soient ; mais parce qu'elles doivent être. Dans le même sens il a été dit : *Au commencement Dieu fit le ciel et la terre*, bien que la matière du ciel et de la terre fût encore à l'état de chaos. Mais, parce que de ce chaos devaient avec certitude sortir le ciel et la terre, déjà la matière elle-même était *appelée le ciel et la terre* (1). »

(1) *De Gen. contr. Manich.*, lib. I, c. VII, opp, t. I, p. 1052, edit. noviss.

Écoutons maintenant le Prince des apôtres. De son temps, il y avait comme aujourd'hui des Renan, des Proudhon, des Quinet, des Strauss, petits écoliers du petit Épicure, qui niaient la création du monde, son libre gouvernement par la Providence, et sa destruction finale. Saint Pierre répond : « Ces moqueurs ignorent, le voulant bien, que le ciel et la terre n'ont pas toujours existé; mais qu'au commencement ils furent tirés de l'eau, qu'ils subsistent par l'eau et qu'ils doivent leur consistance au Verbe divin (1). » Ainsi le ciel et la terre, avec tout ce qu'ils renferment de créatures matérielles, ont été formés de l'eau, à laquelle le Verbe créateur a donné, en la condensant, une forme arrêtée et maintenue dans un état permanent.

Chez les Pères et les commentateurs l'interprétation des paroles de l'apôtre est invariable. En première ligne nous trouvons le pape saint Clément, disciple de saint Pierre, qui assure la tenir de la bouche de son auguste maître. « Je vais vous apprendre, me disait Pierre, comment et par qui le monde a été fait. Au commencement Dieu fit le ciel et la terre, comme un seul édifice. L'eau qui occupait le monde, Dieu la condensa comme une glace, la rendit solide comme le cristal : elle forma le firmament qui enveloppe tout l'espace compris entre le ciel et la terre (2). » On le voit, il n'est question que de l'eau comme ma-

(1) Latet enim eos hoc volentes quod, cœli erant prius et terra de aqua et per aquam, consistens Verbo Dei. II *Petr.*, III, 5. — Bien qu'au singulier, le mot *consistens*, affermi, se rapporte également au ciel et à la terre, les Hébreux ayant coutume de faire accorder l'adjectif avec le dernier substantif.

(2) Repetamus... quomodo vel a quo factus sit mundus... In principio cum fecisset Deus cœlum et terram tanquam domum unam... aqua, quæ erat intra mundum... quasi gelu concreta et crystallo solidata distenditur, et hujusmodi firmamento velut intercluduntur media cœli ac terræ spatia. *Recognit.*, lib I, c. XXVI et XXVII.

tière élémentaire. Dieu l'a séparée en deux parts : l'une réduite à l'état concret forme la terre; l'autre tenue en suspension dans le vide s'appelle le firmament, et forme autour de la terre comme une couronne de cristal, émaillée de diamants (1).

Œcuménius parle comme saint Clément. « Le ciel et la terre, dit-il, ont été faits de l'eau. Le ciel n'est que l'eau vaporisée ou à l'état aériforme, et la terre, l'eau solidifiée ou à l'état concret (2). » Saint Augustin n'est pas moins explicite. « Au commencement, les cieux et la terre furent faits de l'eau et par l'eau. Il n'y a donc rien d'absurde à dire que la matière primitive, c'est l'eau; car tout ce qui naît sur la terre, les animaux, les herbes et les êtres semblables, doivent à l'eau leur formation et leur nourriture (3). »

Tel est le sentiment des autres docteurs (4), auquel le troisième verset de la *Genèse* vient donner, il nous semble, une éclatante confirmation. *Et l'Esprit de Dieu se portait sur les eaux.* Pourquoi l'Écriture ne dit-elle pas : *Sur le ciel et sur la terre*, qu'elle vient de nommer, et de nommer seuls? N'est-ce pas évidemment parce qu'ils existaient à l'état d'eau, et que l'eau était l'élément générateur de l'un et de l'autre?

Le souvenir de la primitive origine des êtres maté-

(1) Voir *Fabricius, Théologie de l'eau*, liv. II, c. I.

(2) Sicut cœlo et terra ex aqua constitutis... nam aer ex aquarum exhalatione, terra ex eorum concretione consistit. *In* II *Petr.*, III, 5.

(3) Cœli erant olim et terra de aqua et per aquam. *De civit. Dei*, lib. XX, c. XVIII. — Propterea vero non absurde etiam aqua dicta est ista materia, quia omnia quæ in terra nascuntur, sive animalia, sive arbores, vel herbæ, et alia similia, ab humore incipiunt formari et nutriri. *De Gen. contr. Manich.*, lib. I, c. VII, p. 1053.

(4) Voir *Corn. a Lap., in Eccles.*, XXIX, 28.

riels ne s'était pas entièrement perdu chez les païens. De l'Orient, berceau de la tradition, il avait passé en Occident. La première école philosophique de la Grèce, celle de Thalès, posait en principe que l'eau avait donné naissance *à tout ce que nous voyons* (1). Le plus savant des naturalistes romains, Pline écrit : « L'eau est la reine de tout, elle conserve la terre, elle tue le feu, elle monte en haut et possède l'empire du ciel. En tombant, elle donne naissance à ce que produit la terre. Prodige de la nature! Si on considère comment naissent les moissons, comment vivent les arbres et les plantes, comment l'eau monte dans le ciel et comment elle en descend pour donner la vie aux herbes, on confessera avec vérité que la terre doit tout à l'eau (2). »

Festus et d'autres grammairiens païens donnent au mot *aqua*, eau, une étymologie qui signifie *mère de tout* (3).

A l'enseignement de la tradition universelle, la chimie, quand elle sera plus avancée, viendra, nous n'en doutons pas, ajouter l'autorité de ses expériences. Au lieu de cinquante corps simples, elle reconnaîtra qu'un seul élément a suffi au Créateur pour former tout ce que nous voyons. Or, cet élément primitif, c'est l'eau.

(1) Aquam principem rebus creandis dixere. *Auson., De Lud. Sapient.*

(2) Hoc elementum omnibus imperat. Terras servant aquæ, flammas necant, scandunt in sublime, et cœlum quoque sibi vindicant... Eædem cadentes omnium terra nascentium causa fiunt, prorsus mirabili natura, si quis velit reputare ut fruges gignantur, arbores fruticesque vivant, in cœlum migrare aquas, animamque etiam herbis vitalem inde deferre ; justa confessione, omnes quoque vires aquarum esse beneficia. *Hist. nat.*, lib. XXXI, c. 1, édit. in-8, Paris, 1827.

(3) Aqua, *a qua* juvamur; vel ut alii, *a qua* omnia; quia ex aqua cœli, aer, cæteraque omnia creata sunt. *Corn. a Lap., in Joan.*, IV, 9.

Telle est déjà l'opinion d'une partie du monde savant (1).

Comme l'enfant sort du sein et de la substance de sa mère, la création matérielle est donc sortie de l'eau. Ainsi les cieux et la terre et tout ce que produit la terre sont fils ou petits-fils de l'eau : *Ex aqua et per aquam*. Quelle féconde! quelle admirable mère! quelle belle et nombreuse famille! Promenons nos regards sur l'immense variété d'arbres, de végétaux, de plantes, d'herbes, de fleurs et de fruits, dans lesquels on ne sait qu'admirer le plus, ou l'utilité de leur bois et de leur feuillage, la richesse de leurs couleurs, la gracieuseté de leurs formes, l'odeur exquise de leurs parfums, ou leurs propriétés médicinales. Ce n'est pas toutefois la plus belle partie des enfants de l'eau. D'elle encore sont nés les animaux qui remplissent la terre, les poissons qui peuplent la mer, dont la grosseur ou la petitesse, la forme et la structure, les industries et les moyens d'attaque et de défense nous étonnent également.

Quelque chose de plus gracieux et encore de plus brillant. Les oiseaux sont frères des poissons. Par la gentillesse de leurs formes, la vivacité de leurs allures, l'éclat, la magnificence et la variété de leur plumage, la sûreté de leur instinct et l'harmonie de leurs chants, ces charmantes créatures offrent un spectacle qu'on ne se lasse pas d'admirer. Encore mieux : c'est de la terre que le chef-d'œuvre de la création matérielle, notre corps, est sorti, comme la terre elle-même est sortie de l'eau. Si donc la terre est notre mère, l'eau est notre grand'mère. Tout homme

(1) L'eau, appelée en chimie *protoxyde d'hydrogène*, se compose de deux gaz indécomposables, l'hydrogène et l'oxygène, principes vitaux de tout ce qui existe.

est né d'elle : *Initium vitæ hominis aqua* (1).

Le Créateur, qui a fait naître la terre de l'eau, a voulu que cette fille, quel que fût son âge, reposât comme un petit enfant sur le sein de sa mère. *Il a fondé la terre sur l'eau : super maria fundavit eam*, dit le prophète (2). C'est l'eau qui lui sert de point d'appui, de nourrice et de berceau. En effet, la conservation des êtres n'est que leur création continuée ; cela signifie qu'ils vivent des mêmes éléments dont ils sont formés. Si donc l'eau est l'élément générateur des êtres matériels, elle doit jouer un rôle souverain dans leur conservation. Or, c'est un fait que l'eau entre dans tous les aliments ; qu'elle est le remède direct à une foule de maladies et qu'elle sert de véhicule à la plupart des médicaments.

Comme dans les œuvres de Dieu tout est fait pour l'instruction de l'homme, saint Ambroise traduit la leçon qui nous est donnée par l'étroite et indissoluble union de la terre et de l'eau. « Voyez, dit-il, quelle bonne mère est l'eau, elle nourrit ce qu'elle enfante et ne s'en sépare jamais. Et toi, ô homme, tu as enseigné l'abandon des enfants par leurs parents, les séparations, les haines, les offenses, apprends de l'eau quels liens intimes doivent unir les parents et les enfants (3). »

Apprenons encore combien grands doivent être notre humilité et notre détachement des créatures. Qu'est-ce que notre corps ? De l'eau figée. Que sont les animaux, les plantes, la terre, toutes les créatures matérielles ? De l'eau figée. Et pour un peu d'eau

(1) *Hydrogiologia*, sect. I, c. III, auct. *Marco Ant. Marsilio, Columna archiep. Salernit.*

(2) Ps. 23.

(3) Quam bona mater sit aqua, considera... disce ergo ab aqua quæ sit et parentum filiorum necessitudo. *Hexæm.*, lib. V, c. IV.

figée nous aurions de l'orgueil, et nous perdrions notre âme faite à l'image de Dieu !

L'eau n'est pas seulement la mère du monde, elle est encore le sang de la nature. Le sang est nécessaire à la vie du corps ; l'eau n'est pas moins nécessaire à la vie de l'univers. Dans le corps humain, le sang a ses réservoirs. Il en sort pour alimenter tous nos membres ; il y revient pour se rafraîchir, il en repart pour continuer avec succès ses indispensables fonctions. Même chose dans le grand corps de la nature. Les mers sans fond, les vastes cavités des montagnes sont les réservoirs de son sang. Par un mouvement non interrompu de départ et de retour, l'eau sans cesse rafraîchie, remplie de toutes ses qualités natives, continue de faire épanouir la vie de la nature en mille productions variées, dont la succession régulière n'est pas le caractère le moins admirable.

C'est la sagesse infinie qui fait sortir le sang de ses réservoirs, qui le divise, qui le dirige par cent canaux, de différentes grandeurs, suivant les besoins de chaque organe. Dans la nature, la même sagesse préside à la distribution des eaux. Au temps voulu, elle en ouvre les grands réservoirs ; elle en divise la masse, lui montre les canaux par où elle doit couler pour arroser, rafraîchir, entretenir partout la beauté et la vie.

Parmi ces canaux, les uns, comme les fleuves, sont les artères du grand corps de la nature ; les autres, comme les rivières, les ruisseaux, les fontaines, les infiltrations souterraines, sont les veines, les fibres, les vaisseaux capillaires, par où l'eau pénètre dans les plus menues parcelles de terre, comme le sang dans les extrémités les plus faibles de nos organes et les plus éloignées du centre. Il est d'expérience qu'on trouve de l'eau partout. Sur ce point, les puits arté-

siens sont venus, comme toutes les autres découvertes, donner raison aux enseignements de la théologie. Que serait-ce si l'homme possédait une science plus complète, ou s'il disposait d'instruments plus parfaits?

Telle est la précision avec laquelle Dieu mesure la quantité de sang qui doit entrer dans chaque vaisseau, la rapidité ou la lenteur avec laquelle il doit couler, qu'il n'y a jamais, à moins d'une cause étrangère, ni un engorgement, ni une perturbation dans l'organisme. Avec un art non moins merveilleux le Créateur lui-même se fait gloire d'avoir mesuré et équilibré les eaux dans le corps de la nature, de telle sorte que chaque partie en reçoit la quantité convenable. « C'est moi qui ai mis l'eau dans la balance; qui suis le législateur des pluies et le conducteur des tempêtes retentissantes(1). »

Mais si l'homme vient à mériter quelque grave punition, l'ordre est suspendu. Comme dans la famille la mère se charge de corriger l'enfant coupable : l'eau venge le Père céleste outragé. Ordre lui est donné de se resserrer dans ses réservoirs et de faire languir la terre avec ses productions, ou de tomber en masses désastreuses qui noient la première, altèrent les secondes et forcent le pécheur à crier merci.

Il est donc vrai de dire avec un auteur païen : « L'eau est l'élément le plus ami de l'homme; nul autre ne nous procure autant d'avantages; sans l'eau, rien ne pourrait naître, ni se conserver, ni être accommodé à nos usages (2). » Ajoutons, avec Eusèbe, que de tous les éléments l'eau est celui qui semble

(1) Aquas appendit in mensura. Quando ponebat pluviis legem et viam procellis sonantibus. *Job*, XXVIII, 25, 26.

(2) Nulla ex omnibus rebus tantas habere videtur ad usum rerum necessitates quantas aqua... sine aqua nec corpus animalium nec ulla cibi virtus potest nasci, nec tueri, nec parari. *Vitruv.*, lib. VIII, c. IV.

rendre le plus de gloire aux attributs de Dieu. Les fleuves et les rivières qui coulent sans cesse en si grande abondance, font connaître la magnificence du Créateur. Les fontaines inépuisables, qui nuit et jour sourdent des abîmes cachés à l'œil humain, montrent la bonté du Dieu qui les alimente. La grandeur de sa puissance se révèle par la masse immense des eaux renfermées dans l'abîme des océans, et par les flots audacieux, qui, s'élevant jusqu'aux nues, font peur à la terre, mais qui viennent briser leur orgueil contre un grain de sable (1).

Telle est l'eau en elle-même et dans l'ordre naturel. N'est-il pas juste qu'à raison du rôle souverain dont elle est honorée, elle chante la gloire de Dieu et que l'homme, s'associant à sa mère, l'aide à payer la dette de la reconnaissance? Aussi, dans le cantique où il invoque toutes les créatures à exalter, à superexalter leur auteur, le prophète, après s'être adressé aux anges, glorieux habitants du monde supérieur, passe à la création inférieure et appelle immédiatement l'eau, sa mère toujours féconde. *Benedicite aquæ omnes quæ super cœlos sunt Domino.*

De là, les honneurs rendus à l'eau. C'est un fait peu remarqué et pourtant d'autant plus digne de l'être, qu'il est universel : tous les peuples policés de l'Orient et de l'Occident, juifs, païens ou chrétiens, ont mis une partie de leur gloire à orner les fontaines. Ils ont voulu que leur mère, en arrivant chez eux, fût reçue non dans des vaisseaux de pierre ou de bois grossièrement travaillés, mais dans des vasques et des bassins de marbre, de bronze, de porphyre, richement ornés de sculptures et de bas-reliefs. Les eaux ne dé-

(1) *De Laud. Constant.*, p. 605.

bouchent point par des orifices simples et sans art : gracieux et variés sont leurs chemins. Elles sortent tour à tour du bec d'un oiseau, de la gueule d'un lion ou de la bouche de tout autre créature animée, et le bruit de leur chute, doux ou retentissant, forme un concert qui est, suivant l'expression du Prophète, le battement de mains des eaux : *Flumina plaudent manu.*

Nul ne comprit mieux le culte des eaux que les deux plus grands peuples de l'antiquité, les Juifs et les Romains. Les aqueducs de Salomon étaient d'une magnificence incroyable, d'une grandeur et d'une largeur qui paraîtraient fabuleuses, si les preuves écrites et matérielles ne les rendaient incontestables. Jamais les Césars n'entrèrent dans Rome avec autant de pompe que les eaux appelées à l'embellissement de la ville éternelle. C'est sur des arcs de triomphe de dix et de quinze lieues de longueur qu'arrivaient, comme des reines, les magnifiques eaux Pauline et Virginale, dont l'abondance et la pureté font encore de Rome actuelle la ville aux belles fontaines. Nos aqueducs, écrivait Pline, sont les merveilles du monde : *orbis miracula* (1).

Faut-il être étonné si le grand singe de Dieu, Satan, s'est emparé de cette vénération instinctive pour les eaux et la fait tourner à son profit. Afin de corrompre l'homme et de faire insulter Dieu par la plus belle de ses créatures, il s'est acharné à profaner les eaux et les fontaines : les premières furent peuplées d'une foule de divinités impures ; des secondes il a fait un spectacle de lubricité. Sortant de la bouche ou de la conque de sirènes, de naïades, de tritons, c'est-à-dire

(1) Lib. XXXVI, c. xv.

de démons provocateurs, les fontaines, redevenues païennes, ne chantent plus les attributs du Créateur, mais les infamies de Satan, de ses anges et de son culte (1).

L'étonnement redouble, ou plutôt la science se développe, quand on considère le rôle important de l'eau dans l'ordre moral. Quel élément a plus souvent servi aux merveilles du Tout-Puissant! Le déluge, le passage de la mer Rouge, le rocher d'Horeb, le passage du Jourdain, le culte mosaïque avec ses nombreuses cérémonies, dont l'eau forme presque toujours une partie intégrante, ne témoignent-ils pas que l'eau est l'élément préféré du Créateur? Combien de fois le Verbe incarné l'a fait servir à ses mystères et à ses miracles : il serait long de le dire. Citons un seul fait. Au seuil de sa vie publique, il veut manifester sa divinité avec un éclat irrésistible. Son premier miracle sera comme sa lettre de créance. Pour l'opérer, quel élément emploie-t-il? L'eau.

« Chose remarquable, dit à ce sujet le savant Fabricius, le changement de l'eau en vin aux noces de Cana, le Verbe créateur continue de l'opérer tous les jours, avec un luxe de variétés devant lequel on tombe à genoux. Il fait si bien unir l'eau avec la vertu du cep de la vigne, que les raisins se remplissent non d'eau, mais d'un jus délicieux. Qui pourrait compter tant d'espèces de vins, tant de sortes d'autres jus, d'huiles et de fruits succulents, en quoi l'eau se change, au contact des vertus renfermées dans leurs semences (2)? » Si la miraculeuse transformation de l'eau s'accomplit au contact d'un élément créé, pourquoi

(1) Voir *Corn. a Lap.*, *in Zach.*, XIV, 6; et *Cant.*, IV, 15.
(2) *Théologie de l'eau*, lib. I, c IV.

ne pourrait-elle pas s'accomplir à l'ordre immédiat de celui qui a créé l'eau et l'élément transformateur ?

Il était nécessaire de faire connaître l'excellence naturelle de l'eau, en montrant ce qu'elle est dans le monde physique, pour avoir la raison du choix constant que Dieu en fait, dès l'origine, comme élément des plus grandes choses dans le monde moral. Or, ces anciennes merveilles n'étaient que le prélude d'une merveille plus grande encore. Nous voulons parler de la naissance du chrétien : à l'eau en revient l'honneur. Unique, incomparable, immortel, cet honneur met en évidence une des plus ravissantes harmonies des œuvres divines et ne forme pas la moindre preuve que l'eau est bien l'élément générateur de toutes choses. Nous le verrons au chapitre suivant. Ce n'est donc pas parce qu'elle se trouve partout, mais bien parce qu'elle est profondément mystérieuse, que l'eau a été choisie pour l'élément du baptême (1).

(1) Voir sur ce qui précède et sur ce qui suit notre *Traité de l'eau bénite, au* XIX *siècle*.

CHAPITRE XX.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Merveilles sorties du sein des eaux : dans l'ordre naturel, dans l'ordre surnaturel. — Admiration des Pères et des docteurs de l'Église. — A cause de *son excellence, l'eau objet privilégié de la haine du démon.* — Paroles de Tertullien. — Faits de l'histoire profane. — Pline, Porphyre. — Passage de Psellus. — Certitude du miracle opéré par l'eau du baptême. — Magnificence du baptême des chrétiens, tirée de sa similitude avec le baptême du Verbe incarné.

Au premier jour du monde, le Saint-Esprit repose sur les eaux, semblable à l'oiseau qui couve son nid pour le faire éclore. Des eaux primitives ainsi fécondées, sortent les brillantes et innombrables légions d'êtres organiques, vivants, animés, destinés à vivre sur la terre, sortie comme eux du sein des eaux. Dans la plénitude des temps, le même Esprit repose sur les eaux du Baptême, les féconde, et pendant toute la durée des siècles en fait sortir l'innombrable famille des enfants de Dieu, destinés à peupler le ciel.

Ce spectacle ravit les Pères et les docteurs de l'Église. Comme les anciens prophètes s'étaient plu à chanter la première création sortant du sein des eaux, eux célèbrent à l'envi la seconde création sortie

du même élément. « Ce que le sein de Marie fut pour le Verbe, disent-ils, la fontaine baptismale l'est pour nous : sein maternel dans lequel est reçue la grâce génératrice et d'où nous sortons frères et cohéritiers du Verbe incarné. O l'admirable ouvrier que le Saint-Esprit (1) ! »

« A quoi bon l'eau, demande saint Chrysostome, pour donner une seconde naissance au monde? Il y a là de grands mystères. Je n'en dis qu'un seul. En vertu de la loi qui préside à la transformation ou au perfectionnement des êtres, dans l'eau baptismale s'accomplit un mystère de mort et un mystère de vie. Mort, sépulture, vie, résurrection, tout se fait en même temps. L'eau baptismale est un tombeau. Nous y descendons, et le vieil homme y est enseveli et noyé tout entier. Nous en sortons, et l'homme nouveau en sort plein de vie. Aussi facile qu'il nous est de plonger dans l'eau et de revenir à la surface, non moins facile il est à Dieu d'ensevelir le vieil homme et de créer le nouveau... Ce qu'est le sein de la mère à l'enfant, l'eau du baptême l'est au chrétien : c'est dans l'eau qu'il est fait et formé. Au commencement il fut dit : *Que les eaux produisent les reptiles animés*. Depuis que le Verbe Rédempteur est descendu dans le Jourdain, ce n'est plus la race des reptiles que produisent les eaux, mais la famille des âmes, douées de raison et pleines du Saint-Esprit (2). »

Personne n'a de couleurs plus gracieuses et plus

(1) Fons aquæ elementaris, hoc Spiritu interveniente, fit uterus Ecclesiæ, uterus gratiæ, etc. *Rupert.*, *De Spirit. sanct.*, lib. III, c. VIII. — On voit ici la raison pour laquelle l'eau élémentaire ou naturelle est seule matière du Baptême. C'est elle seule que le Saint-Esprit a sanctifiée et rendue féconde.

(2) ... Quod est matrix embryoni, hoc est aqua fideli : in aqua enim fingitur et formatur, etc. *In Joan.*, homil. XXV, n. 2 ; et homil. XXV, n. 1, opp. t. VIII, p. 168 et 171, edit. noviss.

vives que Tertullien, pour peindre les merveilles de la seconde création, autrement magnifique que la première. « Heureux mystère de notre eau baptismale! s'écrie ce grand homme. Là, nous sommes purifiés de nos anciennes fautes et rendus libres pour la vie éternelle. La vipère, je veux dire l'hérésie, aime les lieux secs et arides. Pour nous, petits poissons, selon notre poisson Jésus-Christ, nous naissons dans l'eau et nous ne vivons de la vie divine qu'en demeurant dans l'eau (1). »

Cette eau puissante eut sa figure dans la création du monde. Alors le Saint-Esprit était porté sur les eaux et il les sanctifiait. Dès ce moment, l'eau sanctifiée eut la vertu de sanctifier elle-même; car c'est une loi que la créature inférieure prenne les qualités de l'être supérieur qui influe sur elle, surtout s'il s'agit de la matière à l'égard de l'esprit. Toutes les eaux étant venues de ces eaux primitives participent à la même vertu. Aussi, peu importe qu'on soit baptisé dans la mer, dans un lac, dans un fleuve ou dans une fontaine, en Orient ou en Occident, par Jean dans le Jourdain ou par Pierre dans le Tibre. A peine le nom de Dieu invoqué, l'Esprit, des hauteurs du ciel, descend sur les eaux, les sanctifie par lui-même, et ainsi sanctifiées, elles boivent la vertu de sanctifier (2). »

Il est donc vrai, le monde moral et le monde physique sont sortis du même élément générateur, sous l'action du même Esprit. Les cieux et la terre sont de l'eau et vivent dans l'eau, *ex aqua et per aquam*, dit saint

(1) ... Sed nos pisciculi secundum ἰχθὺν nostrum, Jesum Christum, in aqua nascimur; nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus. *De Baptism.*, c. I.

(2) Invocato Deo, supervenit enim statim Spiritus de cœlis, et aquis superest, sanctificans eas de semetipso, et ita sanctificatæ vim sanctificandi combibunt. *Id.*, c. IV.

Pierre ; et le monde chrétien est de l'eau et ne peut vivre que dans l'eau : *In aqua nascimur*; *nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus.* Mieux que tous les discours, ce double fait nous montre l'excellence de l'eau et la place qu'elle occupe dans les œuvres divines.

Par cela même, elle sera l'objet inévitable de la haine privilégiée du démon. Si donc le grand ennemi du Verbe incarné avait profané l'eau, considérée seulement comme principe de la création matérielle, nous devons le voir redoubler d'acharnement pour la profaner, pour la déshonorer, comme élément de la création spirituelle et instrument spécial des miracles de l'Homme-Dieu.

Il en est ainsi. Rapporter ce que le prince des ténèbres a fait pour corrompre l'eau ; et, de cet élément sanctificateur, faire un instrument de mal moral et physique, serait presque impossible. On dirait qu'ayant eu connaissance des destinées sublimes de l'eau pour la régénération du monde, Satan a déchargé sa haine sur cet élément deux fois mystérieux, comme il l'avait déchargée sur la femme.

Tertullien, qui le voyait à l'œuvre, cite quelques-unes de ses contrefaçons sacriléges et de ses noires méchancetés. « Il a, dit-il, son baptême pour initier ses adeptes aux mystères d'Isis et de Mithra. De toutes parts on voit ses adorateurs purifier avec de l'eau les campagnes, les maisons, les temples, les cités entières. Aux Jeux d'Apollon et de Péluse, les combattants se plongent dans l'eau, avec la pensée de se régénérer et d'obtenir le pardon de leurs fautes. Chez les anciens, l'homme qui venait de commettre un homicide se purifiait avec de l'eau. Reconnaissons ici Satan, jaloux de Dieu, puisqu'il a aussi son baptême.

Mais quel rapport entre le sien et le nôtre? L'immonde purifie, le tueur vivifie, le damné absout! détruira t-il son œuvre en effaçant les crimes que lui-même inspire?

« Indépendamment de toute pratique superstitieuse, le démon est le corrupteur des eaux. Les païens ne l'ignorent pas, eux qui niant l'action de Dieu sur l'eau, en admettent la caricature. Est-ce que les esprits immondes ne reposent pas sur les eaux, contrefaisant la position du Saint-Esprit sur les eaux primitives? Toutes les fontaines ombragées savent cela, tous les ruisseaux solitaires, les piscines des bains publics, et, dans les maisons particulières, les euripes, c'est-à-dire les citernes et les puits, appelés *euripes*, parce qu'ils entraînent, par la puissance de l'esprit mauvais, ceux qui en approchent. Les malheureux que ces eaux ont tués ou rendus fous ou frappés de panique, on les appelle lymphatiques et hydrophobes (1). »

Révoquer en doute la réalité de ces phénomènes sataniques serait simplement ridicule. Tertullien ne les a pas inventés. Les auteurs païens en témoignent. Ils citent dans les différentes parties du monde un grand nombre de ces eaux, qui produisent les effets signalés par le grand apologiste. Pline nomme un de ces euripes homicides ou malfaisants en Arcadie, trois en Tauride, d'autres en Lydie, en Éthiopie, en Béotie, dans l'île de Céos, en Phrygie, en Espagne, dans la Thrace et dans la Sicile (2).

(1) Annon et alias sine ullo sacramento immundi Spiritus aquis incubant, adfectantes illam in primordio divini Spiritus gestationem? Sciunt opaci quique fontes, et avii quique rivi, et in balneis piscinæ et euripi in domibus vel cisternæ et putei qui rapere dicuntur, scilicet per vim spiritus nocentis. Nam et enectos et lymphatos et hydrophobos vocant, quos aquæ necaverunt aut amentia vel formidine exercuerunt. *Tertull., De baptismo*, c. v.

(2) Juxta Nonacrin in Arcadia Styx, nec odore differens, nec co-

Le grand théologien du paganisme, Porphyre, confirme les mêmes faits et rapporte cet oracle d'Apollon à Alexandre : « Fils d'Eacus, garde-toi d'approcher de l'eau d'Achéruse et de Pandosie : une mort inévitable t'y attend (1). » « Il y a, dit Psellus, un genre de démons, appelés *démons des eaux*, parce qu'ils se plongent dans l'eau, hantent volontiers les lacs et les fleuves, excitent les tempêtes et font périr beaucoup de navires et de personnes par les eaux (2). »

Ces faits et beaucoup d'autres permettent donc d'affirmer avec assurance que, parmi les créatures animées, l'objet privilégié de la haine de Satan, c'est la femme; et parmi les créatures inanimées, l'eau. La femme, parce que, dans Marie, elle est la mère du Verbe incarné; l'eau, parce que, dans le baptême,

lore, epota illico necat. Item in libroso Taurorum tres fontes, sine remedio, sine dolore, mortiferi... Colophone in Apollinis Clarii specu lacuna est, cujus potu mira redduntur oracula, bibentium breviore vita. Lib. II, c. CVI. — Ibi (in Phrygiæ Gallo flumine) in potando necessarius modus ne lymphatos agat; quod in Æthiopia accidere his qui a fante rubro biberint, Ctesias scribit... et Sotion, *in excerptis ex Ctesia*, scribit : Ctesias in Æthiopia fontem esse narrat, cujus aqua Cinnabaris colorem refert : bibentes vero ex eo mente alienati, ea quæ clam perpetrarunt, eloquuntur. — Et *Ovid.*, *Metam.*, XV, 369 : cui non audita est obscœnæ Salmacis unda? Æthiopesque lacus? quos si quis faucibus hausit, aut furit, aut mirum petitur gravitate somnum. — In Beotia ad Trophonium Deum, juxta flumen Orchomenon duo sunt fontes, quorum alter memoriam, alter oblivionem affert. Lib. XXXI, c. I et c. XI. — In Cea insula fontem esse quo hebetes fiant. *Id.*, *id.*, c. XII. — Necare aquas Theopompus et in Thracia apud Cychros dicit : Lycus in Leontinis, tertio die quam quis biberit. *Ibid.*, c. XIX.

(1) Æacide, cave ne venias ad Acherusiam aquam Pandosiamque, quia tibi mors fato destinata est. *Oracul. veter.*, *orac. Apoll. ab Obsopæo*, p. 62.

(2) Quartum (genus dæmonum) a qualite et marinum, quod humoribus se immergit, ac libenter circa lacus et fluvios habitat, multosque perdit aquis, et in mari fluctus excitat ac tempestates navigiaque viris onusta funditus submergit, multosque obruit undis. *De dæmonib.*, cir. init.

elle est la mère du chrétien, frère du Verbe incarné. De là vient la sollicitude particulière avec laquelle l'Église veille sur la femme, et spécialement sur la jeune fille. De là vient encore que, de tous les éléments, l'eau est celui qu'elle purifie le plus souvent et dont elle se sert toujours pour purifier les créatures.

Tertullien conclut en disant : « Pourquoi avons-nous rapporté toutes ces choses? C'est afin que personne n'ait peine à croire à l'action des bons anges sur les eaux pour le salut de l'homme, puisque les mauvais anges ont commerce avec le même élément pour la perte de l'homme (1). »

Mais contre l'incrédulité moderne nous n'avons pas besoin d'une pareille preuve. La vertu miraculeuse de l'eau du baptême est un fait éblouissant comme le soleil. Je prends le négateur le plus intrépide du surnaturel et je lui demande : Y a-t-il, oui ou non, une différence entre le monde païen et le monde chrétien? entre un monde prosterné aux pieds de mille idoles plus affreuses, plus cruelles, plus impures les unes que les autres, auxquelles il offre en sacrifice des milliers de victimes humaines; et un monde adorateur d'un seul Dieu trois fois saint, qu'il honore par un culte d'une pureté irréprochable? S'il répond : Non, tout est dit. On ne raisonne pas avec la folie.

S'il répond affirmativement, je lui demande : Dans quel lieu ce monde chrétien, si supérieur au monde païen, a-t-il pris naissance? A moins de se noyer dans le ridicule en niant l'évidence, il est bien forcé de me montrer les fonds du baptême. De là, en effet, est sorti le monde chrétien. Le fait est tellement vrai,

(1) Quorsum ista retulimus? Ne quis durius credat angelum Dei sanctum aquis in salutem hominis temperandis adesse, cum angelus malus profanum commercium ejusdem elementi in perniciem hominis frequentat. *Tertull. ubi suprà.*

que tous les peuples anciens de l'Orient et de l'Occident, toutes les républiques si vantées de Sparte, d'Athènes et de Rome, malgré leurs philosophes, leurs poëtes, leurs capitaines, leurs arts, leur civilisation matérielle, sont restés adorateurs des plus monstrueuses divinités, esclaves des plus honteuses erreurs, tant qu'ils ne sont pas venus se plonger dans l'eau baptismale. Pour que la permanence du miracle rendît l'incrédulité inexcusable, que voyons-nous encore aujourd'hui? Quand l'Africain adorateur du serpent, l'Océanien anthropophage, cessent-ils d'être ophiolâtres et mangeurs d'hommes? Le jour de leur baptême.

Elle est donc éternellement vraie la belle parole de Tertullien : Les chrétiens sont de petits poissons qui naissent dans l'eau : *Pisciculi in aqua nascimur.* Non moins vraie celle qu'il ajoute : Et nous ne pouvons vivre qu'en demeurant dans l'eau : *Nec aliter quam in aqua permanendo salvi sumus.* En effet, si les chrétiens, hommes et peuples, viennent à dégénérer, l'histoire montre, comme date précise de leur décadence, le jour où ils se sont éloignés des eaux du baptême, de la vie qu'ils y avaient reçue et de l'Esprit qui la leur avait donnée (1).

(1) A raison du rôle important qu'elle remplit dans l'ordre naturel, l'eau est bien digne de servir à ce miracle comme à tous les autres. Ainsi que nous l'avons vu, elle possède avec la grâce des rapports nombreux et marqués. Citons encore cette belle harmonie. L'eau qui sort d'une colline et qui traverse une vallée remonte la colline opposée jusqu'au niveau de sa source : c'est une loi physique. Même loi dans l'ordre surnaturel. Parlant à la Samaritaine, le Fils de Dieu lui promet de donner au monde une eau qui remontera jusque dans les hauteurs du ciel. Donc la source de cette eau est dans le ciel même. Or, cette source a été ouverte au baptême ; elle n'a jamais tari. En coulant sur la terre jusqu'au dernier jour du monde, elle remontera à la hauteur de sa source, emportant avec elle l'homme régénéré, plein de vie, et riche de vertus que le paganisme ni la philosophie ne connurent jamais. Ceci est encore un fait.

Prendre naissance dans le plus magnifique des éléments, n'est pas la plus grande gloire du chrétien. Sa prérogative par excellence est que son baptême a pour type le baptême du Verbe incarné. Tous les augustes mystères que nous voyons briller au Jourdain se renouvellent en chacun de nous. « Le nouvel Adam, dit saint Thomas, a voulu être baptisé, pour consacrer notre baptême par le sien. Ainsi, dans le premier a dû se révéler avec éclat tout ce qui montre l'efficacité du second. Sur cela trois choses sont à considérer :

« La première, la souveraine vertu qui donne au baptême son efficacité. Cette vertu vient du ciel. Voilà pourquoi, *le Christ ayant été baptisé, le ciel fut ouvert*, pour montrer que désormais la vertu d'en haut sanctifierait le baptême.

« La seconde, la foi de l'Église et du baptisé, qui concourt à l'efficacité du baptême. De là vient la profession de foi prononcée par le baptisé, et le nom de sacrement de la foi donné au baptême. Or, par la foi nous voyons les réalités de l'ordre surnaturel qui surpassent les sens et la raison. Cette vue supérieure est signifiée par ces mots : *Le Christ baptisé, les cieux furent ouverts.*

La troisième, l'entrée du ciel ouverte, par le baptême du Verbe incarné, à l'homme qui se l'était fermée par le péché. De là encore la parole profondément mystérieuse : *Le Christ baptisé, les cieux furent ouverts,* afin de montrer que la route du ciel est ouverte aux baptisés. Mais, pour la suivre constamment, le baptisé doit sans cesse recourir à la prière. En effet, si le baptême remet le péché, il laisse subsister le foyer du péché, qui nous attaque intérieurement; le monde et le démon, qui nous attaquent exté-

rieurement. De là, ces paroles significatives : *Jésus baptisé et priant, le ciel fut ouvert* (1). »

Quelle est cette vertu souveraine qui opère tant de miracles ? C'est le Saint-Esprit. Aussi nous le voyons apparaître immédiatement et sous une forme sensible, au baptême du nouvel Adam. Colombe mystérieuse que nous ne voyons pas de nos yeux se reposer sur la tête de chaque baptisé, mais qui n'y repose pas moins. A elle, et à elle seule, le monde baptisé doit la pureté, la douceur, la fécondité du bien, la transformation intellectuelle et morale qui le distingue si noblement des païens d'autrefois et des idolâtres d'aujourd'hui.

Vivifiée par le Saint-Esprit, l'eau a produit un petit poisson, le chrétien, sur le type du grand poisson, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que reste-t-il, sinon que le Père éternel reconnaisse son fils en présence du ciel et de la terre : *Et voici des cieux une Voix qui disait : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* (2) ? Pour annoncer la perpétuité de ce mystère, aussi durable que le temps, aussi étendu que le monde, la voix du Père, qui retentit sur les bords du Jourdain, il y a dix-huit siècles, ne cesse jamais de se faire entendre sur la fontaine baptismale, lorsqu'un frère du Verbe incarné vient y prendre naissance.

C'est la belle pensée de saint Hilaire : « La voix du Père, dit-il, se fit entendre, afin de nous avertir que les miracles de Notre-Seigneur s'accomplissent en nous, que la divine colombe descend sur nous et que la voix du Père annonce notre divine adoption (3). »

(1) P. III, 39, art. 5, *corp.*
(2) *Matth.*, III, 17.
(3) Super Jesum baptizatum descendit Spiritus sanctus, et vox

Rien de plus vrai, car rien sur la terre n'est plus beau, plus digne des complaisances du Père éternel que l'âme au sortir des fonts du baptême. De cette création du Saint-Esprit, de ce ciel terrestre où réside l'auguste Trinité, on peut dire ce que l'Apôtre a dit du ciel empyrée : L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, son esprit n'a rien conçu qui puisse lui être comparé, pour le bonheur et pour la gloire.

Patris audita est dicentis : *Hic est filius meus dilectus*; ut ex his quæ consummabantur in Christo, cognosceremus post aquæ lavacrum et de cœlestibus portis sanctum in nos Spiritum involare, et paternæ vocis adoptione Dei filios fieri. *Super Matth.*, c. I, in fin.

CHAPITRE XXI

DÉVELOPPEMENT DU CHRÉTIEN

Éléments de la formation déifique : les sacrements, les vertus, les dons, les béatitudes, les fruits du Saint-Esprit. — Raison des sacrements : place qu'ils occupent dans le plan de notre déification. — Ils donnent, conservent et fortifient la vie divine. — Raison des vertus : elles sont l'épanouissement de la vie divine. — Principe d'où elles découlent : grâce sanctifiante et grâce gratuitement donnée. — Les dons, leur raison d'être et leur but. — Les dons conduisent aux béatitudes : ce qu'elles sont. — Les béatitudes font goûter les fruits. — Les fruits du temps conduisent au fruit de l'éternité. — Calculs admirables d'après lesquels ces éléments sont mis en œuvre.

Le chrétien reçoit la vie dans l'eau du baptême : tel est le premier article de la foi catholique et la quatrième création du Saint-Esprit dans le Nouveau Testament. La vie du chrétien, c'est la grâce. La grâce est le trésor de toutes les richesses. Avec elle et par elle, nous possédons toutes les vertus surnaturelles infuses, intellectuelles et morales ; les trois vertus théologales, les quatre vertus cardinales, mères de toutes les autres; le Saint-Esprit lui-même en personne avec tous ses dons.

Cela étant, que manque-t-il au chrétien? Tout ce qui manque à l'enfant qui vient de naître. Fils de pauvre ou fils de roi, il manque à l'enfant les moyens de conserver la vie dont il est en possession. Ainsi du chrétien. Possesseur d'une vie divine, il lui man-

que les moyens de la conserver et de la perfectionner. Voyons avec quelle libéralité le Saint-Esprit a pourvu aux besoins de son enfant.

Nous touchons aux ineffables mystères de la grâce. Devant nous va se révéler tout le système d'éducation ou plutôt de déification, mis en œuvre par le Saint-Esprit pour conduire le chrétien jusqu'à la ressemblance parfaite avec son frère aîné, le Verbe fait chair. Ce magnifique système renferme les sacrements, les vertus, les dons, les béatitudes et les fruits. Disposés avec une sagesse merveilleuse, ces moyens conservateurs et déificateurs se superposent, s'enchaînent, se prêtent un mutuel concours et font du développement du chrétien le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, son ouvrage propre ou, comme dit saint Paul, la contruction de Dieu : *Dei ædificatio estis.*

Et d'abord, il ne suffit pas d'avoir la vie, il faut la conserver et la développer. Tel est le but des sacrements. « Les sacrements de la nouvelle loi, dit saint Thomas, sont institués pour une double fin : guérir les maladies de l'âme, et lui donner la force d'accomplir les actes de la vie chrétienne. Sans doute la grâce, considérée en général, perfectionne l'essence de l'âme, en lui donnant une certaine similitude avec l'être divin. Or, de l'essence de l'âme découlent ses puissances. Il en résulte qu'en perfectionnant l'essence de l'âme, la grâce communique à ses puissances de nouvelles perfections. Ces perfections, appelées *vertus* et *dons*, les rendent capables de leurs fonctions particulières ; mais ce n'est point assez.

« Il y a dans la vie chrétienne certains actes spéciaux, pour lesquels un effet particulier de grâce est nécessaire. Les sacrements sont établis en vue de

ces actes spéciaux, afin de communiquer au chrétien le secours particulier dont il a besoin pour les accomplir. Ainsi, comme les vertus et les dons ajoutent quelque chose à la grâce, considérée en général, de même la grâce sacramentelle ajoute à la grâce, en général, aux vertus et aux dons une force divine en rapport avec chaque sacrement (1). »

Les sacrements sont établis pour guérir les maladies de l'âme ; mais comment atteignent-ils leur but? Le baptême est établi contre le manque de vie divine ; la confirmation, contre la faiblesse naturelle aux enfants ; l'eucharistie, contre les mauvais penchants du cœur ; la pénitence contre le péché mortel ou la perte de la vie divine; l'extrême-onction, contre les restes des péchés et les langueurs de l'âme ; l'ordre, contre l'ignorance et la dissolution de la société chrétienne ; le mariage, contre la concupiscence personnelle et contre l'extinction de l'Église qui serait la cessation de la vie divine sur la terre (2). Voilà bien l'ensemble le plus complet des remèdes préservatifs et curatifs de toutes les maladies de l'âme, y compris la mort elle-même. Qui l'a conçu, qui l'a établi, qui lui donne l'efficacité? Le Saint-Esprit.

Ce n'est que la moitié de son œuvre. Il reste à développer la vie divine. Comme la vie naturelle, la vie

(1) Sacramenta novæ legis ad duo ordinantur, videlicet : ad remedium contra peccatum et ad perficiendam animam in his quæ pertinent ad cultum Dei secundum ritum christianæ vitæ. III p., q. 63, art. 1, *corp.* — Ita gratia sacramentalis addit super gratiam communiter dictam et super virtutes et dona, quoddam divinum auxilium ad consequendum sacramenti finem. *Id.*, art. 2, *corp.*

(2) Baptismus est directe contra culpam originalem : pœnitentia, contra culpam actualem mortalem ; extrema unctio, contra culpam venialem ; ordo, contra ignorantiam ; matrimonium, contra concupiscentiam ; eucharistia, contra malitiam ; confirmatio ; contra infirmitatem. *Conc. Vaur.*, 1368, c. 1, et *S. Th.*, III p., q. 65, art. 1, *corp.*

surnaturelle se développe par les actes. Quels sont les actes spéciaux de la vie chrétienne, pour lesquels la grâce des sacrements est indispensable? En vertu de l'admirable uniformité qui règne entre l'ordre spirituel et l'ordre matériel, ces actes sont au nombre de sept et correspondent à autant d'actes analogues de la vie corporelle. Dans l'ordre naturel, il faut que l'homme naisse, qu'il se fortifie, qu'il se nourrisse, qu'il se guérisse, qu'il entretienne sa santé, qu'il devienne membre de la société, soit pour la diriger, soit pour la conserver.

De même, dans l'ordre surnaturel, il faut que le chrétien vive en fils de Dieu. La grâce propre du baptême lui donne et la naissance divine et l'esprit du christianisme. « La miséricorde de Dieu nous a sauvés, dit l'Apôtre, par le bain de la régénération et la rénovation du Saint-Esprit, qu'il a répandu en nous avec abondance par Jésus-Christ notre sauveur (1). »

Il faut qu'il acquière les forces convenables, pour supporter le labeur du devoir et soutenir les combats de la vertu. La confirmation lui communique le Saint-Esprit, comme principe de force. De là cette parole de Notre-Seigneur à ses disciples déjà baptisés : « Je vais vous envoyer l'Esprit promis par le Père. Demeurez donc dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut (2). »

Il faut qu'il se nourrisse d'une nourriture en rapport avec sa vie divine. L'eucharistie lui donne cette nourriture. « Je suis le pain vivant descendu du ciel, dit le Verbe incarné. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (3). »

(1) *Ad. Tit.*, III, 5, 6.
(2) *Luc.*, XXIV, 49.
(3) *Joan.*, VI, 51-54.

Naître, croître et entretenir sa vie suffirait à l'homme, si, corporellement et spirituellement, il possédait une vie impassible. Mais, comme il est sujet à des maladies graves et fréquentes, il a besoin de remèdes. S'il perd la santé, la pénitence la lui rend, suivant ces paroles: « Guérissez mon âme, parce que j'ai péché. Les péchés, seront remis à qui vous les remettrez (1). »

Ses forces sont-elles altérées par des langueurs et des infirmités; il en retrouve la plénitude dans l'extrême-onction. Ce sacrement purifie l'homme des restes du péché, le fortifie dans le dernier combat et le prépare à entrer en possession de la gloire éternelle. « Si quelqu'un d'entre vous est malade, dit saint Jacques, qu'il appelle le prêtre. Le prêtre priera sur lui, lui fera les onctions, et les péchés qui peuvent lui rester seront remis (2). »

Dans les cinq premiers sacrements, le chrétien trouve toutes les ressources nécessaires aux actes de la vie individuelle. Être social, il faut qu'il accomplisse les devoirs de la société dont il est membre. Les deux derniers sacrements lui en fournissent les moyens. Deux choses sont essentielles à toute société : la direction et la conservation. Il faut des hommes publics chargés de conduire les autres. Le sacrement de l'ordre donne des ministres à l'Église et des guides aux fidèles. « Les prêtres, dit l'Apôtre, sont tirés du milieu du peuple, afin d'offrir des sacrifices non-seulement pour eux, mais pour tous (3). »

Il faut des familles pour perpétuer la société. En consacrant l'union des époux, le sacrement de mariage leur apporte les grâces nécessaires pour accomplir

(1) Ps. 40. — *Joan.*, xx, 23.
(2) *Jac.*, v, 14.
(3) *Hebr.*, v, 1, 2.

chrétiennement leurs devoirs, perpétuer l'Église et peupler le ciel. De là ce mot de saint Paul : « Le mariage est un grand sacrement dans Jésus-Christ et dans l'Église (1). »

Par ce qui précède on voit tout ensemble la raison d'être de chaque sacrement et la place qu'il occupe dans le plan de notre développement divin. Comme le baptême, tous nous communiquent la grâce, par conséquent le Saint-Esprit, qui en est inséparable ; mais dans chaque sacrement cette communication a un but spécial, en rapport avec les besoins de notre vie spirituelle. Il en résulte que, par la grâce multiforme des sacrements, le Saint-Esprit donne au chrétien la vie divine avec les moyens de la conserver et d'en faire les actes. Ainsi est accomplie la première partie de la mission du Verbe incarné qui disait : Je suis venu pour qu'ils aient la vie : *Ego veni ut vitam habeant.*

Comment s'accomplit la seconde : et pour qu'ils l'aient plus abondamment, *et ut abundantius habeant?*

Il est écrit que le Fils unique de Dieu croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ; ainsi le chrétien son frère doit suivre le même progrès. Dans le plan divin, le développement de la vie de la grâce doit aller, de degrés en degrés, s'épanouir dans la vie de la gloire : *Gratia inchoatio gloriæ.* Là même elle ne s'arrêtera point. Au contraire, elle montera incessamment de perfections en perfections, de félicités en félicités, pendant les siècles des siècles. Par quels moyens l'Esprit vivificateur procure-t-il ces ascensions du temps, prélude des ascensions de l'éternité? En activant le germe de vie qu'il a mis en nous, de manière à lui faire donner tout ce qu'il peut donner. Or, nous l'avons vu, la grâce est un principe divin qui

(1) *Eph.*, v, 32. Et *S. Th.*, III p., q. 65, art. 1, *corp.*

agit sur l'essence même de l'âme et sur toutes ses puissances. Principe d'une force et d'une fécondité incalculable, il produit dans l'homme des effets multiples, surhumains, théandriques.

A raison de la double destination de l'homme, la grâce se divise en deux grandes espèces. Le chrétien n'est pas un être isolé, mais un être social : plus social, s'il est permis de le dire, que tous les autres hommes, puisqu'il appartient à la société universelle, dont le but est de faire du genre humain un seul peuple de frères. Sans doute, il devra travailler à sa déification personnelle : c'est la première loi de son être.

Mais, enfant de l'Église, il devra aussi, dans les limites de sa vocation, travailler à la gloire de sa mère et à la déification de ses frères. C'est une nouvelle loi à laquelle il ne peut se soustraire. Elle est tellement impérieuse, que, quoi qu'il fasse, tout homme est nécessairement *medium* : medium du Verbe sanctificateur, ou medium de Satan corrupteur. De là, deux sortes de grâces, ou deux applications de la grâce : la grâce sanctifiante et la grâce gratuite.

Sur ce principe fondamental écoutons l'Ange de l'école. « Toutes les œuvres de Dieu, dit saint Thomas, sont fondées dans l'ordre. Or, c'est une loi de l'ordre universel que certaines créatures soient ramenées à Dieu par le moyen d'autres créatures. La grâce, ayant pour but de ramener l'homme à Dieu, suit les lois de l'ordre, c'est-à-dire qu'elle reconduit à Dieu certains hommes, par le moyen d'autres hommes. De là, deux sortes de grâces. La première, qui unit l'homme à Dieu, s'appelle grâce, *gratum faciens*, parce qu'elle nous rend agréables à Dieu. La seconde, au moyen de laquelle l'homme aide son frère à venir à Dieu, s'appelle *gratia gratis data*, parce qu'elle n'a pas

pour but la sanctification personnelle de celui qui la reçoit, et qu'elle ne lui est point donnée en vue de ses *mérites* (1). »

De cette source unique de la grâce, divisée en deux fleuves intarissables, sortent toutes les merveilles du monde chrétien, merveilles de vertus privées, qui ont Dieu et les anges pour témoins; merveilles de vertus éclatantes, qui ont le genre humain pour admirateur; vertus privées, brillante famille de perfections qui, se complétant les unes les autres, conduisent le chrétien au plus haut point de ressemblance avec Dieu (2); vertus publiques qui font resplendir sur le front de l'Église l'incommunicable cachet de la vérité; vertus publiques et privées dont vit, sans le savoir, le monde lui-même; car il vit du Saint-Esprit et de lui seul. Présentons en raccourci le tableau de toutes ces merveilles. D'un coup d'œil, il nous fera saisir l'ensemble des éléments dont se compose notre génération divine et l'ordre parfait dans lequel ils se coordonnent.

Le comte de Maistre dit que le corps humain apparaît plus merveilleux sur la table de dissection, que dans les plus belles attitudes de la vie. Ainsi du chrétien. Mieux que tout le reste, l'anatomie de ce chef-d'œuvre du Saint-Esprit en révèle l'admirable beauté, parce qu'elle met à découvert, dans ses opérations mystérieuses, la sagesse de l'ouvrier qui l'a formé.

Voici, d'après les maîtres de la science, un essai d'autopsie catholique; ou, si on veut, l'indication des degrés de l'échelle mystérieuse par laquelle l'homme

(1) Secundum hoc igitur duplex est gratia. Una quidem, per quam ipse homo Deo conjungitur, quæ vocatur gratia gratum faciens. Alia vero, per quam unus homo cooperatur alteri ad hoc quod ad Deum reducatur. I, II, q. 111, art. 1, *corp.*

(2) *Conc. Trid.*, sess. VI, c. 7.

monte de la terre au ciel, et de fils d'Adam devient fils de Dieu.

Par le baptême le Saint-Esprit communique à l'âme la vie surnaturelle. Par les autres sacrements il la fortifie et la conserve.

Mais, comme le grain de blé n'est confié au sein de la terre que pour s'épanouir en moissons ; de même, l'élément surnaturel n'est déposé dans l'âme que pour se manifester par des habitudes surnaturelles, ces habitudes s'appellent *vertus*. Ainsi que les sacrements, les vertus sont au nombre de sept. Trois théologales, et quatre cardinales.

Aux vertus s'ajoutent les dons. Inspirations permanentes du Saint-Esprit, ils perfectionnent les vertus en leur communiquant une nouvelle impulsion, une énergie plus soutenue, une tendance plus élevée. On en compte sept. Ils forment, dit un concile, les sept grandes sanctifications du chrétien (1). »

Aidé de ces puissants moyens, le chrétien est en état de croire comme il convient les articles du symbole, et de pratiquer les préceptes du décalogue, ce qui est le but de la vie et le principe de la gloire. Remarquons en passant, avec le concile déjà cité, que le symbole se divise naturellement en sept articles relatifs à la sainte Trinité, et sept relatifs au Fils de Dieu fait homme. De même les dix préceptes du décalogue se rapportent aux sept vertus théologales et cardinales.

Arrivé à la perfection de la vie divine, il reste au chrétien à s'y maintenir. De lui-même, il en est incapable. Sa faiblesse naturelle, jointe aux attaques

(1) Hæc dona, juxta sacras scripturas, consimiliter septem esse asserimus, quasi septem sanctificationes fidelium mentium. *Conc. Vaur.*, c. I.

incessantes de ses ennemis, l'expose continuellement à déchoir. La grâce que nous avons vue se manifester en vertus et en dons se manifeste ici en *prières*. Les sept demandes de l'oraison dominicale correspondent aux sept dons du Saint-Esprit. Toutes les fois que nous prononçons l'adorable prière, nous demandons la conservation et l'accroissement de ces dons divins. Afin de la rendre efficace, le Saint-Esprit lui-même la dit dans l'âme du chrétien, par des gémissements inénarrables.

Conservés et fortifiés par la prière, les sept dons du Saint-Esprit deviennent entre les mains du chrétien des armes de précision contre ses ennemis. Satan nous attaque avec sept armes qu'on appelle les sept péchés capitaux. Les sept dons du Saint-Esprit en forment l'opposition adéquate.

En livrant avec courage les nobles combats de la vertu, le chrétien se maintient dans l'ordre. L'ordre lui procure la paix avec Dieu, avec ses frères et avec lui-même. Cette paix donne naissance aux sept *béatitudes*.

Enfin, des bons travaux glorieux est le fruit, suivant le mot de l'Écriture : *Bonorum enim laborum gloriosus est fructus* (1). Or, comme il n'y a pas de meilleurs travaux que ceux qui s'accomplissent dans le vaste champ de la vie spirituelle, à ces nobles labeurs correspondent les douze fruits du Saint-Esprit. Ces fruits délicieux donnent à l'âme qui s'en nourrit un avant-goût de celui qui les renferme tous, le fruit de la vie éternelle : *Fructus in vitam æternam*.

Vienne la fin du temps, et le chrétien, déifié par le Saint-Esprit, entre en possession de ce fruit incomparable, dont la vue, le goût, la jouissance l'inondera de

(1) *Sap.*, III, 15.

délices indicibles ; car ce fruit sera Dieu lui-même vu, goûté, possédé sans crainte, par un amour sans limites (1).

Toutefois, nous ne connaissons encore que les effets de la grâce *sanctifiante*, principe de la déification personnelle du chrétien. Pour donner une idée complète des trésors répandus par le Saint-Esprit dans l'âme baptisée, il faut montrer les effets de la grâce *gratuite*. Être social et enfant de l'Église, le chrétien, nous le répétons, doit travailler à la gloire de sa mère et à la déification de ses frères. Dans ce but, trois choses sont indispensables : connaître à fond les vérités chrétiennes, afin d'en instruire les autres ; être en état de les prouver, sans quoi l'enseignement serait inefficace ; avoir le talent de les exprimer, pour faire goûter la doctrine (2).

Tels sont les effets de la grâce gratuite. Ils comprennent, comme la fin comprend les moyens, tous les dons extérieurs énumérés par saint Paul. « A chacun, dit-il, est donnée la manifestation du Saint-Esprit pour l'utilité des autres. A l'un, le discours de la sagesse ; à l'autre, le discours de la science ; à

(1) Nous signalons ici la répétition fréquente du nombre sept dans les éléments de notre sanctification. Plus tard, nous essayerons de donner la raison de cette répétition mystérieuse. Articuli Symboli pertinentes ad deitatem sunt septem... Articuli autem ad naturam a Filio Dei assumptam, sunt septem... Virtutes theologicæ cum cardinalibus, totidem. Sacramenta Ecclesiæ totidem. Dona Spiritus sancti, totidem. Petitiones in dominica oratione contentæ, totidem. Beatitudines, totidem. Vitia capitalia, totidem. *Conc. Vaur.*, c. 1. — Sur le nombre douze, qui mesure les fruits du Saint-Esprit, il faut remarquer deux choses : la première, dans l'Écriture sainte, le nombre douze indique la perfection absolue. La seconde, chaque don ayant plusieurs actes, le nombre des fruits surpasse nécessairement celui des dons. Pour n'en citer qu'un exemple : du don de piété sortent les sept œuvres de miséricorde corporelle, et les sept œuvres de miséricorde spirituelle : ce qui constitue la perfection de la charité.

(2) *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 111, art. 4, *corp.*

celui-ci, la foi ; à celui-là, la grâce des guérisons ; à l'un, l'opération des miracles ; à l'autre, la prophétie ; à l'autre, le discernement des esprits ; à l'autre, les différents genres de langues ; à l'autre, l'interprétation des discours (1). »

Communs à tous les chrétiens, car tous doivent travailler au salut de leurs frères, ces dons leur sont communiqués dans des proportions différentes, suivant la vocation de chacun. D'abord, le don d'enseigner la vérité. Il suppose une connaissance de la religion supérieure à celle qui suffit pour le salut. De là, la *foi*, c'est-à-dire tout ensemble une vue claire et une certitude inébranlable des choses invisibles, principe de l'enseignement catholique. Il faut de plus, connaître les principales conséquences de ces principes. De là, le *discours de la sagesse*, qui est la connaissance étendue des choses divines. Il faut posséder, en outre, une grande abondance de faits et d'exemples, souvent nécessaires pour démontrer les causes. De là, le *discours de la science*, qui est la connaissance des choses humaines, attendu que le monde invisible se révèle à nos yeux par le monde visible.

Ensuite, le don de prouver. Dans les choses qui sont du domaine de la raison, la preuve de la doctrine enseignée se fait par le raisonnement. Dans les choses de l'ordre surnaturel, par des moyens réservés à la puissance divine. Ces moyens sont des miracles ou des prophéties. Contrairement à toutes les lois de de la nature, rendre la santé aux malades, la vie aux morts : miracle. De là, la *grâce des guérisons*. Manifester la toute-puissance de Dieu, en arrêtant le soleil, par exemple, ou en divisant les eaux de la mer :

(1) I *Cor.*, XII, 7, 10.

miracle. De là, la *grâce des prodiges*. A ces preuves de la toute-puissance de Dieu sur le monde matériel, doit quelquefois se joindre la preuve de sa connaissance infinie du monde moral. De là, la *grâce de la prophétie*, qui est la connaissance des futurs contingents. De là encore, la *grâce du discernement des esprits*, qui est la connaissance des secrets les plus cachés du cœur.

Enfin, le don de communiquer. Il peut être envisagé sous un double aspect : le premier, au point de vue de la langue dans laquelle le docteur de la vérité doit parler, et de la manière dont il doit parler. De là, le *don des langues* et la *grâce du discours*. Le second, au point de vue du sens des choses qu'il doit dire. De là, la *grâce de l'interprétation des discours*, qui apprend la vraie signification des mots d'une langue étrangère (1).

Tel est le rapide tableau de la formation du chrétien par le Saint-Esprit. Nous demandons au philosophe, quel qu'il soit, si, dans ses investigations, il a jamais trouvé, si, dans ses méditations, il a jamais conçu rien d'aussi magnifique, d'aussi complet et de mieux lié que cet ensemble de moyens, par lesquels le principe divin se développe en chacun de nous, et par lesquels nous le développons nous-mêmes dans les autres, jusqu'à la mesure du Verbe incarné dans son âge parfait? Quand on songe que, malgré toutes ces perfections, le chrétien ici-bas n'est qu'un Dieu commencé, quelle langue peut dire ses gloires, lorsque dans le ciel il sera un Dieu consommé? « Bien-aimés, écrit saint Jean, dès maintenant, nous sommes les fils de Dieu; et on n'a pas encore vu ce que nous serons;

(1) Voir *S Th.*, 1ª, 2ae, q. 111, art. 4, *corp.*

nous savons seulement que, lorsqu'il se montrera, nous serons semblables à lui (1). »

Pour apprécier, comme il convient, un superbe édifice, il ne suffit pas de connaître les riches matériaux dont il est composé, il faut savoir dans quelles proportions, avec quel art, d'après quels calculs ils ont été mis en œuvre. Nous venons d'énumérer les éléments qui entrent dans la formation du chrétien ou, pour rappeler une figure des saints livres, les matériaux employés par le Saint-Esprit dans la construction de son temple vivant. Mais ce n'est là qu'une partie des merveilles que nous devons admirer. Pour les connaître toutes, il faut étudier les mathématiques divines, d'après lesquelles a travaillé l'habile architecte.

Or, dans ce qui précède on a sans doute remarqué l'emploi du nombre dix et du nombre douze. Mais comment n'avoir pas été frappé de la répétition constante du nombre sept? La structure du chrétien semble porter en grande partie sur ce nombre. S'il y a douze articles dans le symbole, douze fruits du Saint-Esprit et dix préceptes dans le décalogue, il y a sept sacrements, sept vertus mères, sept demandes dans le *Pater*, sept dons du Saint-Esprit, sept béatitudes, sept péchés capitaux, sept œuvres de charité corporelle et sept œuvres de charité spirituelle.

Croire que ce nombre est arbitraire serait une erreur. La sagesse infinie a présidé à la formation du monde spirituel, avec plus de soin, s'il est possible, qu'à la création du monde physique. Si ce nombre n'est pas arbitraire, s'il ne peut pas l'être, quelle en est la signification mystérieuse? Pourquoi revient-il si souvent dans l'ouvrage le plus digne de Dieu? Afin de répondre, il est nécessaire de balbutier quelques

(1) I *Ep.*, III, 2. — *Id.*, Ev. VXII, 20.

mots sur la science des nombres sacrés et du nombre sept en particulier.

Cette étude n'est pas une digression. N'avons-nous pas à suivre le Saint-Esprit dans ses voies, et à faire admirer les calculs de l'adorable ouvrier, qui a fait toutes choses avec mesure, nombre et poids (1)? D'ailleurs, aujourd'hui que le matérialisme ne voit plus dans les nombres que des chiffres, est-il hors de propos de rappeler, du moins en passant, une science familière aux premiers chrétiens, philosophique entre toutes, riche de profonds aperçus et resplendissante de magnifiques harmonies?

(1) Omnia in mensura, et numero, et pondere disposuisti. *Sap.*, XI, 21.

CHAPITRE XXII

LES NOMBRES.

Importance et dignité de la science des nombres. — Sans le nombre, l'univers serait le chaos et l'homme une brute. — Dieu et l'homme font tout avec le nombre. — Les nombres sont les lois de l'ordre universel, les proportions géométriques d'après lesquelles et dans lesquelles tout a été ait. — Les nombres sacrés. — Principaux nombres sacrés. — Le nombre rois, ses significations. — Son emploi dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. — Le nombre quatre, sa signification et son emploi. — Ses multiples, douze et quarante. — Les grandes vérités qu'ils enseignent.

La science des nombres, qu'il ne faut pas confondre avec l'art du calcul, n'est pas une science imaginaire. Qui oserait taxer ainsi une science qui fut, dès la plus haute antiquité, l'objet de l'étude et de l'admiration des vrais philosophes. Un des plus grands génies qui aient paru dans le monde, saint Augustin, la cultivait avec une sorte de passion. Cette ardeur même était pour lui le thermomètre du savoir et le signe du génie. « A mesure, dit-il, que l'homme savant et l'homme d'étude se dégagent de la matérialité qui les enveloppe, plus ils voient clairement le nombre et la sagesse, et plus ils chérissent l'un et l'autre (1). »

Ces paroles de l'illustre docteur signifient qu'aux yeux du génie épuré, les nombres, formant la partie la plus élevée de la science humaine, sont les bases de l'univers, les lois qui président à sa conservation.

(1) Docti et studiosi, quanto remotiores sunt a labe terrena, tanto magis et numerum et sapientiam in ipsa veritate contuentur et utrumque earum habent. *De lib. arbitr.*, lib. II, c. XI, n. 31, 32. opp. t. I, p. 875-976.

Fait par eux, par eux il subsiste, à eux il doit toute sa beauté. « Regardez, continue le grand évêque, le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment; ce qui brille au-dessus de votre tête, ou qui rampe à vos pieds, ou qui vole dans l'air, ou qui nage dans les eaux. Toutes ces choses sont belles, parce qu'elles ont des nombres; ôtez les nombres, elles perdent à l'instant la beauté et la vie (1). »

Rien de plus vrai. Otez le nombre du firmament, et vous avez le choc et la ruine des astres. Otez le nombre de la terre, de la mer, des éléments, de toutes les créatures, vous n'avez plus ni ordre, ni harmonie, ni existence, puisque l'ordre, l'harmonie, l'existence, reposent essentiellement sur des nombres, c'est-à-dire sur des proportions calculées avec précision. A la place, qu'avons-nous? Le chaos. Entre l'ordre et le chaos, entre la beauté et la laideur, entre la vie et la mort, entre l'harmonie et le désaccord, c'est le nombre seul qui constitue la différence.

Si les ouvrages de Dieu reposent sur le nombre, les ouvrages de l'homme, image de Dieu, reposent aussi sur le nombre. Tout ouvrier, tout artiste a devant les yeux de l'esprit un nombre, c'est-à-dire un ensemble de proportions auquel il conforme son ouvrage. Son intelligence travaille, sa main se fatigue, ses instruments se meuvent jusqu'à ce que l'ouvrage extérieur, sans cesse regardé à la lumière intérieure du nombre, arrive à la perfection et satisfasse l'esprit, juge interne, qui contemple le nombre, modèle de l'ouvrage.

N'y parvient-ils pas? vous avez une œuvre imparfaite. S'en écarte-t-il entièrement? vous avez une chose monstrueuse, une chose sans nom, parce qu'elle est

(1) *S. Aug., De lib. arbitr.*, ubi suprà, p. 982.

sans nombre. Otez, par exemple, le nombre d'une composition musicale, vous aurez des sons discordants, des cris confus. « Le nombre, dit le comte de Maistre, est la barrière évidente entre la brute et nous... Dieu nous a donné le nombre, et c'est par le nombre qu'il se prouve à nous, comme c'est par le nombre que l'homme se prouve à son semblable. Otez le nombre, vous ôtez les arts, les sciences, la parole, et, par conséquent, l'intelligence. Ramenez-le, avec lui reparaissent ses deux filles célestes, l'harmonie et la beauté. Le *cri* devient *chant*, le bruit reçoit le *rhythme*, le saut est *danse*, la force s'appelle *dynamique* et les traces sont des *figures*. »

Non-seulement les ouvrages de l'homme reposent, comme ceux de Dieu, sur le nombre, mais ils sont faits avec le nombre. Voyez ce qui met en mouvement les membres de l'ouvrier, c'est le nombre ; car ils se meuvent en cadence. Si vous rapportez au plaisir le mouvement cadencé de ses membres, vous avez la danse. Cherchez maintenant ce qui plaît dans la danse. Le nombre répondra : C'est moi. Contemplez la beauté des formes dans le corps : qui la constitue? Les nombres qui demeurent fixés dans l'espace. La beauté du mouvement dans le corps, à quoi est-elle due? Aux nombres qui se meuvent dans le temps. Il en est ainsi de tous les ouvrages de l'homme, comme de tous les ouvrages de Dieu. Le nombre et le nombre seul leur donne l'être et la beauté (1).

On le voit, la science des nombres renferme les lois

(1) (Sapientia) dedit numeros omnibus rebus, etiam infimis. *S. Aug., ubi suprà*, p. 976. — Tolle numerum in rebus omnibus, et omnia pereunt. Adime sæculo computum, et cuncta ignorantia cæca complectitur. Nec differre potest a cæteris animalibus, qui calculi nescit rationem. *Rupert, De operib. sanctissimæ Trinitatis*, lib. LXII ; *De Spirit. sanct.*, lib. VII, c. XIV.

de l'ordre universel, ainsi que la révélation des plus profonds mystères. C'est donc à juste titre que les plus beaux génies s'en sont préoccupés. Si, dans les temps modernes, elle est tombée en oubli, il faut l'attribuer à la faiblesse de la raison, conséquence inévitable du dépérissement de la foi. Le monde est plein de chiffreurs, nous n'avons plus de mathématiciens. On méprise la science des nombres, parce que, réduite à l'art matériel du calcul, elle est à la portée de tous. Quant à la vraie science des nombres, à la philosophie des nombres, en un mot, à la mathématique divine, on la dédaigne; attendu qu'elle n'a pas une application immédiate aux intérêts de la vie animale et qu'elle ne peut être que le partage d'un petit nombre (1).

Chercher la science des nombres, n'est donc pas poursuivre une chimère. Mais qu'est-ce que le nombre? Les nombres sont dans le temps et dans l'espace, mais ils ne sont ni le temps ni l'espace. Les nombres sont infinis, immuables, éternels. Il n'y a pas de puissance humaine qui puisse changer l'ordre des nombres ou en violer l'essence. Qui peut, par exemple, faire que le nombre qui suit un ne soit pas deux, ou que le nombre trois soit divisible en deux parties égales (2)?

Qu'est-ce donc que le nombre? « Si vous voulez le savoir, répond saint Augustin, élevez-vous au-dessus des ouvrages de Dieu, dans lesquels le nombre resplendit de toutes parts, Élevez-vous au-dessus de l'âme humaine, qui a en elle la vue intérieure du nombre. Allez jusqu'à Dieu : là, dans le sanctuaire

(1) Multos novi numerarios et numeratores, vel si quo alio nomine vocandi sunt, qui summe ac mirabiliter computant : sapientes autem perpaucos. *S. Aug., ubi suprà*, p. 875.

(2) Ergo æternos esse (numero) non negas. Imo fateor. *S. Aug., De Musica*, opp. t. I, p. II, p. 870; *Id., De morib. Manich.*, c. XL, opp. t. I, p. II, p. 1170; *De civ. Dei*, lib. XII, c. XVIII.

intime de la Sagesse elle-même, vous verrez le nombre éternel, type et source de tous les nombres. Mais la Sagesse elle-même existe-t-elle par le nombre, ou consiste-t-elle dans le nombre? Je n'ose rien affirmer (1). »

Une chose est certaine : si le nombre, dans son essence, n'est pas la sagesse elle-même, réalisée dans les œuvres de Dieu, il en est l'expression la plus parfaite. Une autre chose est également certaine : il y a des nombres, surtout dans l'Écriture sainte, qui sont sacrés et pleins de mystères (2). La tradition de tous les siècles est unanime sur ce point. Sacrés, c'est Dieu lui-même qui les a fixés; pleins de mystères, ils sont les lois vénérables de l'ordre moral et l'expression des rapports intimes entre l'homme et les créatures, entre Dieu et l'homme, entre le temps et l'éternité. A ce double titre, ils sont dignes d'un profond respect et d'une ardente étude

Quels sont ces nombres mystérieux et sacrés? On en compte une multitude. Dans la seule construction du Tabernacle, saint Augustin en signale plus de vingt, qui tous sont pleins de mystères (3). Il nous suffira d'en étudier quelques-uns. Les plus remarquables sont : le nombre *trois*, le nombre *quatre*, le nombre *sept*, le nombre *dix*, le nombre *douze* et leurs multiples.

Tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testa-

(1) ... Sapientiam existere a numero, aut consistere in numero, non ausim dicere. *De liber. arbitr., ubi suprà*, p. 976.

(2) Numeros in Scripturis esse sacratissimos et mysteriorum plenissimos, ex quibusdam quos inde nosse potuimus, dignissime credimus. *S. Aug., Quæst. in Gen.*, c. CLIII, opp. t. III, p. 657.

(3) Magnum mysterium figuratum est, quando jussum est tabernaculum fabricari. Multa ibi numerosa dicta sunt in magno sacramento. *Serm.* 83, c. VI, opp. t. V, p. I, p. 645. — *S Th.*, 2ª 2ªe, q. 87, art. 1, *corp.*

ment, le nombre trois revient plus de 359 fois; le nombre quatre, 165 fois; le nombre sept, 347 fois; le nombre dix, 239 fois; le nombre douze, 177 fois; le nombre quarante, 152 fois, et le nombre cinquante, 61 fois.

Si on fait attention que de tous les livres connus, la Bible est le seul qui indique constamment et avec une précision, minutieuse en apparence, les nombres des choses, des mesures et des années; que la Bible est l'ouvrage de la sagesse infinie; que rien n'y est inutile; que tout y est mystère et vérité; que Dieu a tout fait avec nombre : comment ne pas reconnaître dans cette répétition étonnante l'intention marquée de nous instruire? Mais que nous enseignent les nombres sacrés?

Suivant les Pères et saint Augustin en particulier, le nombre trois nous enseigne la sainte Trinité. En Dieu, il y a unité, trinité, indivisibilité. Le nombre trois est un et indivisible; pour le partager, il faut le *fractionner*, c'est-à-dire le rompre et le détruire. De Dieu viennent tous les êtres. Du nombre trois, unité primordiale, découlent tous les nombres. Le Dieu un et trois a gravé son cachet sur toutes ses œuvres. De là, cet axiome de la philosophie traditionnelle : Toutes choses sont un et trois : *Porro omnia unum sunt et tria.*

Révélateur du Dieu Créateur, rédempteur et sanctificateur, le nombre trois se trouve presque à chaque page de l'Écriture. Bien mieux, le Dieu un et trois, Créateur, Rédempteur et Sanctificateur, a tout fait, il fait tout encore avec le nombre trois. Dans l'ordre physique, par le nombre trois le monde est tiré du néant. Nous voyons le Père qui crée; le principe ou le Fils par lequel il crée; le Saint-Esprit qui féconde

le chaos. Par le nombre trois, le monde est sauvé. Noé, qui doit le repeupler, a trois fils : trinité terrestre, image frappante de la trinité créatrice.

Dans l'ordre moral, toute l'existence du peuple juif, figure de tous les peuples, porte sur le nombre trois. Sa naissance dans Isaac a lieu par le nombre trois. Pour l'annoncer à Abraham, trois personnages mystérieux apparaissent au patriarche qui n'en adore qu'un seul. Trois mesures de farine sont employées à faire leur repas. La délivrance de l'Égypte se fait par le nombre trois. Moïse, sauveur du peuple, est caché par sa mère pendant trois mois. Les Hébreux demandent à Pharaon la permission de s'enfoncer dans le désert pendant trois jours.

La religion est établie sur le nombre trois. Chaque année Israël doit célébrer trois grandes solennités, dans l'unique temple de Jérusalem. Constamment il est prescrit d'offrir dans les sacrifices trois mesures de farine. Trois rangs de pierres polies supportent le parvis intérieur du temple de Salomon, trois rangs de pierres sciées le grand parvis. La mer d'airain repose sur trois bœufs tournés à l'orient, trois à l'occident, trois au midi, trois au septentrion : trinité qui supporte tout, qui est partout, qui voit tout.

La société, avec les divers événements qui la caractérisent, est réglée par le nombre trois. Ainsi, trois villes de refuge sont en deçà du Jourdain et trois au delà. Les espions de Josué se cachent trois jours dans les montagnes voisines de Jéricho. La prise de la ville et la conquête de la Palestine sont le résultat de cette retraite mystérieuse.

Par le nombre trois s'accomplissent les miracles consolateurs ou libérateurs de la nation sainte. Pour la combler de bénédictions abondantes, l'arche de-

meure trois mois dans la maison d'Obédédom. Élie se penche trois fois sur l'enfant de la veuve de Sarepta, afin de le rappeler à la vie. Avant d'être favorisé de ses grandes révélations, Daniel doit jeûner trois semaines de jours, et trois fois le jour se tourner vers Jérusalem pour adorer. Afin de forcer Nabuchodonosor à confesser publiquement le vrai Dieu, trois enfants sont jetés dans la fournaise. Un séjour miraculeux de trois jours dans les entrailles d'un monstre marin, doit servir de lettre de créance à Jonas et préparer la conversion de Ninive. Avant de se présenter à Assuérus, Esther ordonne aux Juifs trois jours de jeûne. Elle est obéie, et, contre toute attente, Israël, sauvé de l'extermination, devient libre de rentrer dans la terre de ses pères.

Ces traits épars signalent le rôle continuel et souverain du nombre trois dans l'ancien monde. Non moins importante est la place qu'il tient dans le monde nouveau. L'incarnation du Verbe est comme la création du monde régénéré. L'auguste mystère s'accomplit par le nombre trois. Le Père couvre Marie, de son ombre toute-puissante; le Saint-Esprit forme l'humanité du Fils; le Verbe s'incarne. Faut-il manifester le mystère régénérateur et faire connaître le Fils de Marie pour le Père du monde nouveau : le nombre trois reparaît avec éclat sur les bords du Jourdain. Le Verbe est baptisé, le Père le proclame son Fils, le Saint-Esprit descend sous la forme d'une colombe.

Dans le cours de sa vie mortelle, le Rédempteur aura besoin de confirmer sa mission. Qui lui rendra témoignage au ciel et sur la terre, devant les anges et devant les hommes? Le nombre trois. Le Christ est la vérité, dit saint Jean, et il y en a trois qui lui rendent témoignage au ciel : le Père, le Verbe et le Saint-

Esprit; et il y en a trois qui lui rendent témoignage sur la terre : l'esprit, l'eau et le sang (1). Au Thabor, il veut manifester sa divinité : trois apôtres lui servent de témoins. Au jardin des Olives, il doit montrer dans toute sa réalité la nature humaine : trois apôtres encore lui servent de témoins, et ces mêmes disciples pourront affirmer devant l'univers entier qu'il est Dieu et homme tout ensemble. Enfin, l'heure est venue où il doit sauver le monde par son sang. C'est par le nombre trois que s'accomplira le mystère. Jésus demeure trois heures sur la croix et trois jours dans le tombeau.

Comment l'humanité participera-t-elle aux mérites du Rédempteur, et de fille d'Adam deviendra-t-elle fille de Dieu? Par le nombre trois. C'est au nom du Dieu un et trois que le monde nouveau prendra naissance dans les eaux baptismales, comme le monde ancien l'avait prise au nom du même nombre, dans les eaux primitives. Ces eaux régénératrices, qui les fera connaître aux nations? Le nombre trois. Pierre est à Césarée : le vase mystérieux, qui lui annonce la ruine du mur qui sépare le juif et le gentil, descend trois fois du ciel, et trois hommes viennent chercher le pécheur Galiléen, pour le prier de baptiser les incirconcis. Le monde est né, mais il faut qu'il vive. Il vivra du nombre trois. La foi, l'espérance, la charité, seront son aliment divin, jusqu'à la fin de son pèlerinage. Son éternelle demeure devra ses perfections mystérieuses au nombre trois. La Jérusalem céleste a trois portes à l'orient, trois à l'occident, trois au midi, trois au septentrion.

Pourquoi dans ces exemples, et dans cent autres

(1) I *Joan.*, v, 7, 8.

qu'on peut citer, le nombre trois et non pas le nombre quatre, cinq, six, ou huit? Nul ne peut dire que ce nombre est arbitraire ou forcé. Librement employé par une sagesse infinie, il renferme donc un mystère. Ce mystère, nous l'avons indiqué : le nombre trois est le signe révélateur de la Trinité. Employé dans les œuvres capitales du Tout-Puissant, la création, la rédemption, la glorification, il apprend à l'homme créé, racheté, glorifié, de qui il est l'ouvrage, sur quel type il a été formé et à qui il doit rendre gloire.

Si humble qu'elle soit, toute créature porte gravé sur elle le nombre trois, afin d'annoncer à tous, par ce cachet indélébile, quel est son auteur et son propriétaire. Ainsi que le cerf de César, dont le collier portait écrit : *J'appartiens à César, ne me touchez pas ;* la plante, comme l'animal, dit à l'homme : *J'appartiens au Dieu un et trois, respectez-moi* (1).

Passons au nombre quatre. En se manifestant au dehors, la sainte Trinité produit les êtres créés, le temps et l'espace. C'est ce que représente le nombre quatre, qui suit immédiatement le nombre trois et qui en procède. A la différence du nombre trois, le nombre quatre est divisible. Telle est la condition du temps et des choses du temps. Néanmoins, comme il y a du *trois* dans chaque créature, il y a aussi dans chaque créature quelque chose d'indivisible et d'immuable : c'est l'être. De là vient que, si tout périt, rien n'est *anéanti.*

Par les quatre unités dont il se compose, le nombre quatre représente la matière, composée de quatre qualités : hauteur, longueur, largeur et profondeur; le monde, divisé en quatre points cardinaux; le temps, formé d'années dont chacune se décompose en quatre

(1) Ternarius vero numerus Patrem et Filium et Spiritum sanctum insinuat. *S. Aug., Serm.* 252, c. x, t, I, p. 1521.

saisons. Le nombre quatre est donc la mesure et la loi des choses créées.

Au jugement des Pères, cette signification du nombre quatre, simple ou multiplié, est invariable dans l'Écriture. « Si le nombre trois est le signe de l'éternité, le signe de Dieu en trois personnes et de l'âme en trois facultés, le nombre quatre, dit saint Augustin, est le signe du temps et de la matière. Signe du temps; l'année dont se composent les siècles se divise en quatre parties : le printemps, l'été, l'automne, l'hiver. Cette division n'est nullement arbitraire, attendu qu'elle marque des changements palpables dans la nature. L'Écriture compte aussi quatre vents, sur l'aile desquels se répandent, aux quatre coins du monde, et les graines des plantes, et la semence évangélique (1). »

Admirons comment le nombre quatre complète l'enseignement du nombre trois. Révélateur de la Trinité et de l'éternité, le nombre trois dit à l'homme que Dieu seul est indivisible, immuable, éternel. Signe de la créature et du temps, le nombre quatre lui dit que le temps et tout ce qui est du temps est divisible, changeant, périssable; que la terre est un lieu de passage; que nous y sommes voyageurs et que la vie est une marche incessante vers l'immuable (2).

Ce qu'il enseigne par lui-même, le nombre quatre continue de l'enseigner par ses multiples. Fécondé par le nombre trois il arrive à douze. Parmi tous les nombres, douze est un des plus sacrés. Il représente la création tout entière, le temps, l'espace, vivifiée par

(1) In quaternario numero est insigne temporum, etc. *Ser.* 552, c. x, t. I, p. I, p. 1521. — Manifestum est ad corpus quaternarium numerum pertinere, propter elementa notissima quibus constat. *Enarrat. in ps.* 6, t. IV, p. I, p. 32.

(2) Le temps, cette image mobile de l'immobile éternité.

la sainte Trinité et appelée à la déification. Au jour du jugement, dit le Verbe créateur, rédempteur et sanctificateur, douze siéges seront préparés pour les douze apôtres, appelés à juger les douze tribus d'Israël.

« Que signifient ces douze siéges, demande saint Augustin? Pourquoi le nombre douze et non pas un autre? Le monde se divise en quatre parties, suivant les quatre points cardinaux. De ces quatre parties, les habitants sont appelés, perfectionnés et sanctifiés par la sainte Trinité. Comme trois fois quatre font douze, vous voyez pourquoi les saints appartiennent au monde entier, et pourquoi il y aura douze siéges préparés aux douze juges des douze tribus d'Israël. En effet, d'une part, les douze tribus d'Israël représentent non-seulement l'universalité du peuple juif, mais de tous les peuples; d'autre part, les douze juges représentent l'universalité des saints, venus des quatre parties du monde et appelés à juger les pécheurs, venus aussi des quatre parties du monde. Ainsi, par le nombre douze sont représentés tous les hommes, juges et jugés, rassemblés des quatre parties du monde devant le tribunal de l'Homme-Dieu (1). »

Combien de fois, dans son mystérieux, mais éloquent langage, le nombre douze rappelle ces grands dogmes de la création des hommes par la sainte Trinité, de leur vocation au baptême par la sainte Trinité et du compte qu'ils auront à rendre, au dernier jour, des trois facultés de leur âme qui en font l'image de la sainte Trinité! Nous les voyons écrits dans les douze fils de Jacob; dans les douze tribus d'Israël; dans les douze fontaines du désert, où se désaltèrent les Israélites, pèlerins de la terre promise : dans les douze pierres précieuses du rational, sur lesquelles

(1) *Enarrat. in ps.* 49, c. 8, t. IV, p. 640.

est gravé le nom des douze tribus; dans les douze mortiers d'or pour le service du tabernacle; dans les douze burettes d'argent pour les libations; dans les douze explorateurs de Moïse et dans les douze pierres déposées au fond du Jourdain.

Nous les trouvons plus clairs encore dans les douze apôtres; dans les douze corbeilles pleines des fragments des pains miraculeux, et dans la célèbre vision de saint Pierre. » Le chef de l'Église universelle, dit saint Augustin, vit un vase semblable à un linceuil descendant du ciel, soutenu par les quatre coins et dans lequel se trouvaient des animaux de toute espèce. La vision eut lieu trois fois. Ce vase soutenu par les quatre angles était la figure du monde, divisé en quatre parties, et qui devait être appelé tout entier à l'Évangile. Voilà pourquoi quatre Évangiles ont été écrits. Ce vase qui descend trois fois du ciel marque la recommandation que le Fils de Dieu fit à ses apôtres, de baptiser toutes les nations au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

» De là aussi, le nombre de douze apôtres. Ce nombre n'est nullement arbitraire. Que dis-je? il est tellement sacré, qu'il fallut le compléter après l'apostasie de Judas. Mais pourquoi douze apôtres, et rien que douze? Parce que le monde, divisé en quatre parties, devait être appelé à l'Évangile au nom de la sainte Trinité. Or, quatre multiplié par trois donne douze : nombre de l'Église universelle, dans laquelle sont les juifs et les gentils, figurés par les animaux de toute espèce, contenus dans le vase mystérieux (1). »

Les mêmes vérités proclamées par le nombre douze, nous les voyons encore dans les douze juges du

(1) *Enarrat. in ps.* 103, t. IV, p. 1640.

monde, et nous les verrons resplendissantes d'un éclat nouveau, dans les douze fondements en pierres précieuses et dans les douze portes de la Jérusalem future ; dans les douze fruits de l'arbre de vie, enfin dans les douze étoiles qui composent au ciel l'éternelle couronne de l'Église.

Ce n'est là, toutefois, qu'une partie des solennels enseignements donnés par le nombre quatre. Multiplié par le nombre dix, autre nombre sacré dont nous parlerons bientôt, quel ensemble de lois admirables et de révélations fécondes il offre à la méditation des esprits attentifs ! « Le nombre quarante, dit saint Augustin, marque la durée du temps pendant lequel nous travaillons sur la terre (1). » Grand génie, que vous avez bien vu, et comme toute l'histoire vous rend témoignage !

Énergiques figures de la vie de l'homme ici-bas, de ses travaux et de ses souffrances, les eaux du déluge ne cessent de tomber sur la terre, pendant quarante jours et quarante nuits. Le périlleux voyage des explorateurs de Moïse dure quarante jours. Moïse lui-même jeûne quarante jours sur la montagne, avant de recevoir la loi. Peuple type de l'humanité, les Hébreux errent quarante ans dans le désert, avant de franchir le Jourdain. Pendant quarante jours, le géant Goliath insulte le camp d'Israël : figure transparente du démon, insultant l'Église, pendant toute la durée de son pèlerinage. David règne quarante ans : image du vrai David dont le règne embrasse la totalité du temps.

Nourri d'un pain miraculeux, Élie jeûne quarante jours et quarante nuits, avant d'arriver au sommet de

(1) Quadragenarius numerus tempus hoc significat, in quo laboramus in sæculo. *Ser.* 252, c. x, t. I, p. I, p. 1521.

la montagne de Dieu : c'est le chrétien fortifié par la grâce, en marche vers l'éternité. Le douloureux sommeil d'Ézéchiel pour l'expiation des péchés de Juda, dure quarante jours, durée totale de la vie chrétienne, définie par le concile de Trente, une pénitence perpétuelle. Quarante coudées forment la longueur du temple. Un sursis de quarante jours est accordé à Ninive ; c'est le temps donné au genre humain pour se réhabiliter. Avant la prise de Jérusalem par Antiochus, des cavaliers et des chariots armés, traversent les airs pendant quarante jours. Le grand pénitent du monde, le Verbe incarné, jeûne quarante jours; et après sa résurrection il reste sur la terre, instruisant ses disciples, pendant quarante jours.

« Les trois grands jeûnes de quarante jours, continue saint Augustin, marquent toute la durée du monde et la condition de l'homme ici-bas. Moïse jeûnant quarante jours, c'est le genre humain sous la loi; Élie jeûnant quarante jours, c'est le genre humain sous les prophètes; Notre-Seigneur jeûnant quarante jours, c'est le genre humain sous l'Évangile. Or, comme la vie de l'homme sous l'Évangile doit durer jusqu'à la fin du temps, le jeûne de Notre-Seigneur a été perpétué par l'Église, afin d'avoir toute sa signification. Voyez comme il est bien placé! quel temps plus convenable pour nous rappeler notre condition terrestre, en jeûnant et nous mortifiant, que les jours voisins de la passion du Sauveur (1)? »

(1) In qua ergo parte anni congruentius observatio quadragesimæ constitueretur, nisi confini atque contigua dominicæ passionis? *Epist.* clas. 2, c. xv, t. II, p. I, p. 207; *Id.*, ser. 51, c. xxii, t. V, p. I, p. 429.

CHAPITRE XXIII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le nombre dix : ses mystères. — Limite infranchissable des nombres. — Ajouté au nombre quarante, ce qu'il signifie. — Preuves, dans l'emploi du nombre cinquante. — Multiplié par trois, sa belle signification. — Onze, nombre du désordre. — Preuves. — Raison du nombre soixante-dix fois sept fois. — Sept, nombre très-mystérieux. — Ses applications. — Comme tout le reste de l'univers, le chrétien est fait avec nombre. — Il est fait avec le nombre sept et le nombre dix. — Beau passage de saint Augustin.

Le nombre quarante représente le temps avec ses divisions, ses successions, ses pénibles labeurs et ses luttes incessantes. Mais le temps n'est que le commencement de la vie, et pour le chrétien le vestibule de l'éternité bienheureuse. Quel nombre viendra rappeler à l'homme cette vérité consolante? Le nombre dix ajouté au nombre quarante. Pas plus que les autres calculs sacrés, cette addition n'a rien d'arbitraire. Les plus grands génies en ont reconnu la profonde justesse. Suivant saint Thomas, le nombre dix est le signe de la perfection. Pourquoi? Parce qu'il est la première et l'infranchissable limite des nombres. Au delà de dix,

les nombres ne continuent pas, mais ils recommencent par un (1). »

Ainsi, en toutes choses, lorsqu'on est arrivé à la perfection, on ne continue pas, on recommence. L'horloger, par exemple, qui a fait une montre parfaite, ne continue pas d'y travailler, il en recommence une autre. Le fait du nombre dix, comme limite des nombres, est de tous les pays et de tous les temps. Quelle preuve plus évidente qu'il n'est ni arbitraire, ni d'invention humaine? Il faut donc reconnaître qu'il est mystérieusement divin, et divinement mystérieux.

De là vient, au jugement des Pères, que dans l'Écriture le Saint-Esprit l'emploie si souvent, pour marquer la perfection en bien comme en mal. Au nom d'Isaac, Abraham envoie son serviteur Éliézer, avec dix chameaux chargés de présents, demander une épouse pour son fils : c'est le vrai Isaac, cherchant l'Église, la vraie Rébecca, et lui offrant comme cadeaux de noces, ses dix commandements, principe de sa déification. Dix frères de Joseph vont chercher du blé en Égypte : c'est l'universalité des hommes demandant le pain de vie au véritable Joseph. Moïse reçoit de Dieu dix préceptes, ni plus ni moins : c'est la perfection de la loi.

Dix chandeliers d'or brillent au temple de Jérusalem : perfection de la lumière qui par les dix commandements éclaire l'Église, temple auguste dont celui de Jérusalem n'était que la figure. Le psaltérion de David a dix cordes : perfection de la louange. Dix lépreux se présentent à Notre-Seigneur : c'est tout le genre humain malade, implorant sa guérison. Le prince

(1) Decima est perfectionis signum, eo quod denarius est quodammodo numerus perfectus, quasi primus limes numerorum, ultra quem numeri non procedunt, sed reiterantur ab uno. 2ª, 2ae, q. 87, art. 1, *cor.*; et p. III, q. 31, art. 8, *cor.*

de l'Évangile distribue dix pièces de monnaie à ses serviteurs, pour les faire valoir pendant son absence : dix commandements sont donnés à tous les hommes pour les pratiquer et arriver à la perfection. La bête de l'Apocalypse a dix cornes : symbole de sa terrible puissance; et dix diadèmes sur la tête : signe de l'immense étendue de son empire.

Pris seul et en lui-même, le nombre dix, limite infranchissable des nombres, est donc le signe de la perfection. Si on l'ajoute au nombre quarante, il conserve la même signification, mais elle devient plus évidente et s'applique à un ordre de choses plus élevé. Quarante et dix font cinquante : ce nombre marque la réunion du temps et de l'éternité. Laissons parler saint Augustin : « Le nombre quarante est la mesure du temps : époque de sueurs, de larmes, de travail, de souffrance et de douloureux pèlerinage dans le désert de la vie. Mais lorsque nous aurons bien accompli le nombre quarante, en marchant dans la voie des dix commandements, nous recevrons le *denier* promis aux bons ouvriers. Ainsi, au nombre quarante bien rempli, ajoutez la récompense du denier, composé de dix, et vous aurez le nombre cinquante. C'est la mystérieuse figure de l'Église du ciel, où Dieu sera loué, sans interruption, aux siècles des siècles.

« Ces hymnes éternels, ces joies pures que nul ne pourra nous ravir, nous n'en jouissons pas encore. Néanmoins, nous en prenons un avant-goût, lorsque, pendant les cinquante jours qui suivent la résurrection du Sauveur, nous nous abstenons de jeûner et faisons retentir partout le joyeux *alleluia* (1). »

Toute l'Écriture confirme de la manière la plus écla-

(1) *Enarrat.*, in ps. 150, t. IV, p. II, p. 2411, 2412; ser. 252, c. XI I, p. I, p. 1521; *Id.*, ser. 210, c. VI, p. 1342.

tante l'explication de l'illustre docteur. L'arche, séjour de tout ce qui doit échapper à la mort, a cinquante coudées de large, et le tabernacle, image de l'Église par laquelle seront sauvés tous les élus, a cinquante anneaux pour fermer les courtines de pourpre qui l'enveloppent. Au moment de leur départ, les Hébreux captifs en Égypte immolent l'agneau pascal. Ils marchent quarante jours dans le désert, et après dix jours de halte au pied du Sinaï, par conséquent cinquante jours après leur délivrance, ils reçoivent la loi de crainte, écrite par Dieu lui-même sur des tables de pierre et apportée de la montagne par Moïse. Arrive la nouvelle alliance. Le Fils de Dieu, le vrai agneau pascal, est immolé, et cinquante jours après, la loi de charité est donnée au monde par le Saint-Esprit lui-même, qui l'écrit dans les cœurs.

La Pentecôte, c'est-à-dire la *cinquantaine* judaïque, gage de bonheur pour la synagogue, la Pentecôte chrétienne, gage de bonheur pour l'Église, et l'une comme l'autre figure et gage du bonheur de la Jérusalem future! Cette mystérieuse concordance des nombres ravit d'admiration le grand évêque d'Hippone. « Qui ne préférerait, s'écrie-t-il, la joie que causent les mystères de ces nombres sacrés, lorsqu'ils resplendissent de l'éclat de la saine doctrine, à tous les empires du monde même les plus florissants? Ne vous semble-t-il pas que les deux Testaments, comme les deux séraphins du tabernacle, chantent éternellement les louanges du Très-Haut et se répondent en disant : Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées (1). »

Le nombre cinquante, formé de dix et de quarante,

(1) *Epist.*, class. II, c. XVI, t. II, p. I, p. 208.

renferme un autre mystère d'une ravissante beauté : *magnæ significationis*, comme dit encore saint Augustin. Le Rédempteur du monde ordonne aux apôtres de jeter leur filet à la droite de la barque. Ils obéissent et ils ramènent *cent cinquante-trois* gros poissons. Encore un coup, pourquoi ce nombre, et non pas un autre? Quelle en est la signification; car il en a une, attendu qu'il est déterminé par la Sagesse infinie? Tous les hommes, continue saint Augustin, sont appelés par la Trinité, afin de vivre saintement le temps de la vie, représenté par le nombre quarante, et de recevoir la récompense marquée par le nombre dix. Or, le nombre cinquante, multiplié par trois, forme cent cinquante. Ajoutez le divin multiplicateur, la très-sainte Trinité, *tanquam multiplicaverit eum Trinitas*, et vous avez cent cinquante-trois, qui est le nombre des poissons trouvés dans le filet, nombre parfait qui comprend la totalité des saints (1). »

Tels sont les nombres, ou les proportions géométriques, d'après lesquels a été faite, et dans lesquels est renfermée, la plus grande œuvre de Dieu : le salut du genre humain. Mais par quels moyens les hommes parviennent-ils au salut? ces moyens reposent-ils sur des nombres? quels sont ces nombres? Tout le monde connaît la parole du Verbe rédempteur : *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements.* Or, les commandements sont au nombre de dix. Pour être du nombre des élus, il faut donc se tenir dans le nombre dix, comme dans un château

(1) Quia in nomine Trinitatis vocati sunt omnes, ut in quadragenario numero bene vivant et denarium accipiant, ipsum quinquagenarium ter multiplica, et fiunt centum quinquaginta. Adde ipsum mysterium Trinitatis, fiunt centum quinquaginta tres, qui piscium numerus in dextra inventus est : in quo tamen numero innumerabilia sunt millia sanctorum. *Ser.* 252, c. XI, *ubi suprà.*

fort, c'est-à-dire que les dix commandements doivent être la limite de nos pensées et de nos actions.

Mais de lui-même, l'homme ne peut accomplir les dix commandements ; il a besoin de la grâce. Qui la donne? l'Esprit aux sept dons. Ainsi, pour faire un saint, il faut deux choses : les dix commandements et les sept dons du Saint-Esprit. Le salut repose donc sur le nombre dix et sur le nombre sept. Est-il étonnant que le chef-d'œuvre de la sagesse infinie repose sur le nombre, puisque les plus humbles créatures, le moucheron et le brin d'herbe, ont été faites avec nombre, poids et mesure?

On vient de voir que le nombre dix et le nombre sept réunis forment et comprennent tous les élus, c'est-à-dire tous ceux qui accomplissent la loi avec l'aide du Saint-Esprit. Saint-Augustin le montre plus clairement encore. « En effet, dit-il, si vous additionnez dix et sept, en ajoutant les uns aux autres les chiffres qui les composent, vous arrivez à cent cinquante-trois, et vous avez, comme il a été expliqué plus haut, la multitude innombrable des saints, marqués par les cent cinquante-trois poissons (1). »

Si l'ordre moral, la vertu, la sainteté, reposent sur le nombre dix combiné avec le nombre sept, il en résulte que le signe du désordre moral ou du péché, c'est le nombre onze, et la totalité du désordre moral ou du péché, le même nombre multiplié par sept. Expliquons ce nouveau théorème de la géométrie divine. Puisque le nombre dix marque la perfection

(1) Lex habet decem præcepta : Spiritus autem gratiæ, per quam solam lex impletur, septiformis legitur... Decem ergo et septem tenent omnes pertinentes ad vitam æternam, id est legem implentes per gratiam Spiritus... Si computes ab uno ad decem et septem fiunt centum quinquaginta tres, et invenies numerum sacrum fidelium

de la vertu sur la terre et de la béatitude dans le ciel, le nombre onze doit nécessairement indiquer le péché. Qu'est-ce, en effet, que le péché? c'est une *transgression* de la loi. Comme son nom le dit, la transgression a lieu lorsqu'on sort de la limite du devoir, marquée par le nombre dix. Or, en sortant de dix, le premier nombre qu'on rencontre infailliblement, c'est onze (1).

Aussi, dans l'Évangile, le nombre onze n'est jamais multiplié par dix, mais par sept. Pourquoi n'est-il pas multiplié par dix? parce que dix est le signe de la perfection et qu'il comprend la Trinité, représentée par trois; et l'homme, représenté par sept, à cause de l'âme avec ses trois facultés et du corps avec ses quatre éléments. Or, la transgression ne peut appartenir à la Trinité. Pour multiplier onze, signe du

atque sanctorum in cœlestibus cum Domino futurorum. *S. Aug.*, ser. 248, c. IV, t, V, p. I, p. 1499. Voici l'opération :

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17

153

(1) Lex enim per decem, peccatum per undecim. Quare peccatum per undecim? Quia transgressio denarii est ut eas ad undenarium. In lege autem modus fixus est; transgressio autem peccatum est. Jam ubi transgrederis denarium ad undenarium venis. *S. Aug.*, ser. 83, c. VI, t. V, p. I, p. 645.

péché, reste donc sept, à cause des péchés de l'âme et du corps. Les péchés de l'âme sont la profanation de ses trois facultés, comme les péchés du corps sont la profanation de ses quatre éléments.

Ce simple mot de la langue des nombres révèle, au grand jour, le sens, généralement incompris, des menaces tant de fois répétées dans Amos. Parlant par l'organe du prophète, Dieu dit : « Si Damas commet trois et quatre crimes, je ne lui pardonnerai pas. Si Gaza commet trois et quatre crimes, je ne lui pardonnerai pas. Si Tyr commet trois et quatre crimes, je ne lui pardonnerai pas. Si Edom commet trois et quatre crimes, je ne lui pardonnerai pas. Si les fils d'Ammon commettent trois et quatre crimes, je ne leur pardonnerai pas (1). » Pourquoi le Seigneur pardonnera-t-il un et deux et ne pardonnera-t-il pas trois et quatre? parce que trois et quatre, composant le nombre sept, marquent la transgression totale de la loi et la révolte complète de l'homme, composé d'une âme et d'un corps.

Ainsi, onze multiplié par sept marque la totalité de la transgression et la dernière limite du péché. Est-il besoin de répéter que ce mystérieux calcul n'a rien d'arbitraire? C'est la vérité même qui l'emploie et qui nous en donne la signification. Pierre a reçu le pouvoir de remettre et de retenir tous les péchés. Il demande au divin Maître combien de fois il devra pardonner. Sans attendre la réponse, il s'empresse d'ajouter : Jusqu'à sept fois? Non jusqu'à sept fois, reprend Notre-Seigneur : mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois (2).

A moins d'accuser la Sagesse éternelle d'avoir

(1) *Amos*, c. I, 3-13.
(2) *Matth.*, XVIII, 21, 22.

parlé au hasard, il faut bien convenir que ce nombre a sa raison d'être. Quelle est cette raison, et pourquoi ce nombre et non pas un autre? Moins eût été trop peu, plus eût été inutile. Moins eût été trop peu, puisque tous les péchés sont rémissibles et qu'on en obtient le pardon toutes les fois qu'on le demande avec sincérité. Plus eût été inutile, puisque soixante-dix fois sept fois indique l'universalité des péchés, ainsi que nous l'avons vu, et la perpétuité de la rémission, ainsi que nous allons le voir.

En effet, un nouveau trait de lumière nous révèle la signification du nombre soixante-dix-sept, en faisant briller dans toute sa splendeur, l'adorable sagesse qui a tout disposé avec nombre. Saint Luc, traçant la généalogie du Rédempteur, compte en tout soixante-dix-sept générations. Ainsi, dans les conseils éternels, la descente du Fils de Dieu sur la terre a eu lieu au moment précis où soixante-dix-sept générations de pécheurs s'étaient écoulées, afin de montrer, par ce nombre mystérieux, qu'il était venu pour effacer l'universalité des péchés, commis par le genre humain (1).

Nous avons expliqué le nombre sept combiné avec les nombres dix et onze, il reste à l'expliquer pris isolément. De tous les nombres sacrés, sept est, au jugement des Pères de l'Église, ces incomparables interprètes de l'Écriture, un de ceux qui renferment les plus nombreux et les plus profonds mystères : en voici quelques-uns.

Composé de trois, signe de la Trinité, et de quatre, signe du temps, le nombre sept représente le Créateur et la créature (2). Il les représente et dans leurs

(1) S. Aug. ser. 83, c. IV, t. V, p. 1, p. 644.
(2) Septenarius numerus indicat creaturam, quia sex diebus Deus

caractères généraux et dans leur nature intime, c'est-à-dire dans leur totalité. Totalité de l'homme, composé d'une âme avec trois facultés : mémoire, entendement, volonté; et d'un corps avec les quatre éléments et les quatre qualités de la matière : longueur, largeur, hauteur et profondeur. Totalité de Dieu, la Sagesse septiforme qui a créé le monde, qui le conserve et qui le sanctifie (1).

Or, le Créateur et la créature comprennent tout ce qui est. Le nombre sept est donc la formule complète des êtres. Il exprime non-seulement le fini et l'infini, mais encore la différence qui les distingue et les rapports qui les unissent. L'un est immuable, indivisible; l'autre, changeant et divisible; l'un est principe, l'autre effet (2).

Dans sa signification naturelle, le nombre sept est donc une protestation permanente contre tous les systèmes erronés du panthéisme ou de l'éternité de la matière et du rationalisme ou de l'indépendance de l'homme. Avec l'universalité des êtres, le nombre sept marque encore la totalité du temps. Rien de plus clair, puisque sept jours allant et revenant sans interruption composent les mois, les années et les siècles (3).

Des significations fondamentales du nombre sept, résultent les applications si fréquentes que le Saint-

operatus est et septimo ab operibus quievit. *S Aug.*, ser. 252, c. x, *ubi suprà*.

(1) Spiritus sanctus in Scripturis septenario præcipue numero commendatur. S. Aug., *Enarrat.*, in Ps. 50, t. IV, p. 2411, 2412.

(2) Septenarius numerus quo universitatis significatio sæpe figuratur, qui etiam Ecclesiæ tribuitur propter instar universitatis. *S. Aug. epist.*, class. 2, t. II, p. 1, p. 196.

(3) Et quare septies pro eo quod est semper ponatur, certissima ratio est : septem quippe diebus venientibus et redeuntibus, totum volvitur tempus. *Id.*, ser. 114, t. V, p. 1, p. 822.

Esprit en fait dans l'Écriture. Ces applications deviennent autant de révélations, riches d'enseignements et resplendissantes de beautés. Ainsi, dans le but de repeupler le monde, Dieu ordonne à Noé de faire entrer dans l'arche sept paires d'animaux purs. Lorsque tout est prêt pour la vengeance, il accorde encore sept jours de répit aux coupables. Quand les eaux du déluge ont diminué, Noé attend sept jours avant de lâcher une seconde fois la colombe, puis sept autres jours avant de la lâcher une troisième fois.

Pour jurer son alliance solennelle avec Abimélech, Abraham immole sept agneaux. Jacob sert sept ans pour obtenir Rachel : image du vrai Jacob travaillant pendant les sept âges du monde pour conquérir la vraie Rachel, l'Église son épouse. Les épis pleins et les vaches grasses, symbole de la pleine abondance de l'Égypte, sont au nombre de sept. Les funérailles de Jacob durent sept jours : éloquente représentation de la vie de l'homme dans la vallée des larmes. Les Juifs mangent le pain azyme pendant sept jours, durant lesquels le pain levé doit être exclu de leurs maisons sous peine de mort : mortification complète du corps et de l'âme, pour entrer en communication avec Dieu par la manducation de l'agneau pascal.

Le chandelier du tabernacle a sept branches : chaleur et lumière universelle de l'Esprit aux sept dons. Les mains des prêtres doivent être consacrées pendant sept jours. Avant de recevoir la victime, l'autel doit être purifié pendant sept jours et aspergé sept fois. La purification des souillures dure sept jours. Aux trois fêtes solennelles, le peuple juif, type de tous les autres, doit offrir sept agneaux. Sept semaines d'années forment le Jubilé. Sept nations ennemies occupent la terre promise. Ce n'est qu'après les avoir

anéanties que les Juifs seront les paisibles possesseurs de la terre de bénédiction : belle figure des sept péchés capitaux, dont la destruction peut seule nous mettre en possession de la paix de la conscience et de la béatitude éternelle.

Si, comme on n'en saurait douter, le nombre sept n'est pas employé arbitrairement dans les mystères de la vraie religion, il faut s'attendre à voir le démon s'en servir souvent dans les pratiques de son culte (1). Or, ce grand singe de Dieu, plus instruit que nous des profonds mystères du nombre sept, veut que ses prêtres ne deviennent tels qu'en immolant sept béliers. Afin de réussir dans ses évocations, Balaam ordonne à Balac d'élever sept autels, et il veut pour victimes sept veaux et sept agneaux. Aujourd'hui encore, sept ablutions de l'idole forment le rit sacré de l'adoration solennelle chez les Indiens.

Constamment les sept agneaux reviennent dans tous les sacrifices : double image et de la totalité des péchés et de l'efficacité toute-puissante du sang de l'agneau véritable pour les effacer. Ainsi, pour apaiser le Seigneur terriblement irrité, Ézéchias fait immoler sept taureaux, sept béliers, sept boucs et sept agneaux. Au retour de la captivité, afin d'expier tous les péchés de la nation, on immole soixante-dix-sept agneaux. Purifié, Israël peut marcher contre ses ennemis qui fuiront devant lui par sept chemins : déroute complète.

Comme le Saint-Esprit est l'âme du monde et que

(1) Les pythagoriciens appelaient le nombre sept le *nombre vénérable, venerabilis numerus. Apud Serrarium Bibl.*, c. XII, p. 7. — Varron nous apprend que nul autre n'était plus sacré chez les païens : M. Varro in primo librorum qui inscribuntur *Hebdomades*, vel *De imaginibus*, septenarii numeri virtutes potestatesque multas varias que dicit : *Aul. Gell.*, lib. III, c. X.

son influence septiforme se fait sentir à toute créature, pour l'éclairer, la purifier, la glorifier, le nombre sept lui appartient d'une manière particulière. Il forme, on peut le dire, la proportion géométrique de toutes ses opérations. De là vient l'usage si fréquent qui en est fait dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament.

Sept prêtres, avec sept trompettes, font tomber les murs de Jéricho : les sept dons du Saint-Esprit renversant l'empire du démon. Dans les sept tresses de ses cheveux réside la force de Samson : les sept dons du Saint-Esprit, force du chrétien, martyr de la guerre ou martyr de la paix. Sept chœurs de musique accompagnent l'arche d'alliance dans sa marche triomphale, et David chante les louanges de Dieu sept fois le jour : hymnes éternels des saints, réunis autour de Dieu, et sauvés par les sept dons du Saint-Esprit.

Sept ans sont employés à la construction du temple : l'église bâtie par l'Esprit aux sept dons, pendant toute la durée du septénaire, qu'on appelle le temps. Sept conseillers dirigent le roi de Perse, qui envoie Esdras reconstruire le temple de Jérusalem : les sept dons du Saint-Esprit reposant sur Notre-Seigneur, envoyé par son Père pour reconstruire le véritable temple de la véritable Jérusalem. Sept anges sont debout devant le trône de Dieu, et sept colonnes soutiennent le palais de la Sagesse : deux figures également transparentes des sept dons du Saint-Esprit, soutiens de l'Église et princes des adorations éternelles. Sept yeux sont gravés sur la pierre angulaire des murs de Jérusalem : sept dons du Saint-Esprit sur Notre-Seigneur, pierre angulaire de l'Église du temps et de l'Église de l'éternité. Sept bergers conduiront le divin bercail, lorsque le Rédempteur l'aura formé : sept dons du Saint-Esprit conducteurs des habitants de la Cité du bien.

Sept années de folie et d'habitation parmi les bêtes, sont infligées à Nabuchodonosor : punition adéquate des sept péchés capitaux. Sept lions sont dans la fosse, où est jeté Daniel : sept péchés capitaux autour du chrétien dans la vallée des larmes. L'Évangile nomme sept mauvais démons : sept esprits des péchés capitaux. Sept pains nourrissent quatre mille hommes dans le désert : les sept dons du Saint-Esprit, nourriture spirituelle du monde entier (1). Dirigés par le Saint-Esprit, les apôtres établissent sept diacres : universalité des œuvres de charité spirituelle et corporelle.

Saint Jean adresse l'Apocalypse à sept églises : nombre de la totalité. Le Fils de Dieu lui apparaît dans le ciel environné de sept chandeliers d'or : les sept dons du Saint-Eprit, rayonnant du Verbe incarné. La grande bête a sept têtes à sept yeux : sept péchés capitaux, avec leur redoutable puissance sur le monde physique et sur le monde moral. Sept anges sonnent successivement de la trompette : sept tonnerres se font entendre, et, avant d'expirer, le monde coupable est frappé de sept plaies : terribles prophéties de l'universalité des signes de mort et des fléaux réservés aux derniers jours.

Il est temps de terminer cette esquisse de la science des nombres et d'en faire l'application directe au chrétien. Il est la construction du Saint-Esprit, et nous connaissons les riches matériaux dont il se compose. Dépendant d'un architecte infiniment habile, ces matériaux, nul n'en peut douter, ont été mis en œuvre d'après un plan préconçu ; tout plan repose sur des

(1) Septem panes significant septiformem operationem Spiritus sancti ; quatuor millia hominum, Ecclesiam sub quatuor evangeliis constitutam. Septem sportæ fragmentorum perfectionem Ecclesiæ, hoc enim numero sæpissime perfectio commendatur. *S. Aug.*, ser. 95, n. 2, p. 728.

calculs, sur des proportions, par conséquent sur des nombres. Une pareille vérité est incontestable. D'une part, l'univers entier dépose qu'il a été fait avec nombre, poids et mesure, c'est-à-dire dans des proportions géométriques d'une précision et d'une harmonie parfaites. D'autre part, le chrétien est le chef-d'œuvre du Saint-Esprit ; il faut en conclure *à fortiori* que des calculs admirables de justesse ont présidé à sa construction.

Quels sont les calculs, ou mieux, les nombres spéciaux d'après lesquels a été bâti le chrétien, sur lesquels il repose, qui sont comme la charpente de l'édifice, et la mesure de ses proportions? Le chrétien a été fait avec les deux nombres les plus sacrés, le nombre sept et le nombre dix. Par eux il subsiste ; le monde finira lorsque la somme de ces deux nombres mystérieux, combinés ensemble et multipliés par la Trinité, sera complète. Rappelons en preuve le beau passage de saint Augustin : « L'Esprit, auteur des dons sanctificateurs, est désigné par le nombre sept, et Dieu, auteur du décalogue, par le nombre dix. Pour faire un chrétien, il faut réunir ces deux choses. Si vous avez la loi, sans le Saint-Esprit, vous n'accomplirez pas ce qui est commandé. Mais lorsque, aidé de l'Esprit aux sept dons, vous aurez conformé votre vie au décalogue, vous serez bâti et vous appartiendrez au nombre dix-sept. Appartenant à ce nombre, vous vous élevez, en additionnant, au nombre cent cinquante-trois. Arrive le jugement, et vous serez à la droite pour être couronné, non à la gauche pour être condamné (1). »

(1) *Serm.* 250, c. VII et VIII, t. V, p. I, p. 1502, 1503.

CHAPITRE XXIV

LA CONFIRMATION

Étude détaillée des éléments dont se compose le chrétien — La confirmation : place qu'elle occupe. — Ce qu'elle donne de plus que le baptême. — Enseignement catholique : le pape saint Melchiade ; les conciles de Florence, et de Mayence. — Effets de la confirmation : grâce sanctifiante, grâce sacramentelle, caractère, accroissement des vertus. — Définition des habitudes. — Des vertus. — Vertus naturelles et surnaturelles : vertus infuses et vertus acquises. — Vertus cardinales. — Différences entre les vertus naturelles et les vertus surnaturelles.

Le chrétien peut maintenant s'admirer ; mais il doit surtout se respecter : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.* Temple vivant du Saint-Esprit, il connaît les précieux matériaux dont il est construit, et les nombres mystérieux d'après lesquels ils ont été employés. Mais une connaissance générale ne suffit pas. Il faut analyser avec détail chacun des éléments de cette création divine, incomparablement plus belle et plus digne de nos études que le monde physique avec toutes ses magnificences. Afin de rester dans les limites naturelles de notre sujet, nous ne parlerons ni

des sacrements en général, ni du symbole, ni du décalogue, ni de l'oraison dominicale, bien que toutes ces parties de la divine construction soient des dépendances et des effets de la grâce (1). La confirmation, les vertus, les dons, les béatitudes, les fruits composent le domaine direct du Saint-Esprit. Tel est le champ, plus riche que toutes les mines de la Californie, qui s'ouvre à notre exploration.

Il est de foi qu'en nous donnant la grâce, les sacrements nous donnent le Saint-Esprit avec tous ses dons. S'ensuit-il que la confirmation soit inutile? Déjà nous avons répondu négativement, et donné la preuve sommaire de notre réponse. Il faut la développer et dire la fin spéciale, ou, si l'on veut, la raison d'être de la confirmation. « Les sacrements de la nouvelle loi, répéterons-nous avec saint Thomas, ne sont pas établis seulement pour remédier au péché et perfectionner la vie surnaturelle, mais encore pour produire des effets spéciaux de grâce. Ainsi, partout où un effet particulier de grâce se présente, là se trouve un sacrement (2). »

En venant au monde, l'homme ne possède que la vie naturelle ; il lui faut la vie surnaturelle. Le baptême la lui donne. Telle est la fin spéciale de ce sacrement. La faiblesse physique et morale est le propre de l'enfance. Si, avec l'âge, il ne fortifiait son corps et son âme, l'homme ne deviendrait pas homme. Il en est de même du chrétien. La force lui est d'autant plus nécessaire, qu'il est né soldat. Destiné à des luttes incessantes, sa vie se définit : la guerre (3). L'antique

(1) Nous les avons expliqués dans le *Catéchisme de Persévérance*.

(2) Sacramenta novæ legis ordinantur ad speciales effectus gratiæ ; et ideo ubi occurrit aliquis specialis effectus gratiæ, ibi ordinatur speciale sacramentum. III p., q. 71, art. 1, *corp.*

(3) Militia est vita hominis super terram. *Job*, VII, 1.

Israël est sa vivante image. Des bords de la mer Rouge, tombeau de leurs tyrans, les Hébreux traversent, en livrant de continuels combats, le désert qui les sépare de la terre promise. Sept nations puissantes leur en disputent la possession : voilà le chrétien.

Sorti des eaux baptismales, où il a été délivré de l'esclavage du démon, il lui faut, pour arriver au ciel, sa patrie, traverser le désert de la vie, les armes à la main. La lutte ne sera pas contre des êtres de chair et de sang, comme lui ; mais contre des ennemis bien autrement redoutables, les princes de l'air, les sept puissances du mal. Évidemment il a besoin d'armes et d'un maître d'armes. C'est dans la confirmation que le Saint-Esprit se donne à lui comme tel.

« En descendant dans les eaux du baptême, dit le pape saint Melchiade, le Saint-Esprit leur communique dans sa plénitude la grâce qui donne l'innocence ; dans la confirmation, il apporte une augmentation de grâce. Dans le baptême, nous sommes régénérés à la vie ; dans la confirmation, nous sommes préparés à la lutte. Dans le baptême, nous sommes lavés ; dans la confirmation, nous sommes fortifiés (1). »

Le vicaire de Jésus-Christ est l'écho fidèle du divin maître. A qui Notre-Seigneur réserve-t-il le miraculeux changement des apôtres en des hommes nouveaux, et le changement non moins admirable des fidèles en martyrs héroïques ? N'est-ce pas au Saint-Esprit ? Descendu directement du ciel sur les premiers, il se donne aux seconds par l'imposition des mains des

(1) Unde Melchiades Papa dicit : Spiritus sanctus qui super aquas baptismi salutifero descendit lapsu, in fonte plenitudinem tribuit ad innocentiam ; in confirmatione, augmentum præstat ad gratiam. In baptismo regeneramur ad vitam ; post baptismum confirmamur ad pugnam. In baptismo abluimur ; post baptismum roboramur. *Apud S. Th.*, III p., q. 71, art. 1, *corp.*

apôtres, c'est-à-dire par la confirmation. « Je vais, disait-il aux uns et aux autres, envoyer l'Esprit du Père. Restez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut. Soyez sans inquiétude, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui parlera par votre bouche et qui vous donnera une éloquence si puissante, que vos adversaires n'auront rien à répliquer (1). »

Comme son nom l'indique, la confirmation est donc le sacrement de la force. Qu'elle soit établie pour la communiquer au chrétien et faire de lui un soldat généreux, l'Église catholique n'a jamais cessé de l'enseigner par ses conciles, et l'histoire de le prouver par des faits éclatants. De là, cette déclaration solennelle du concile de Florence, c'est-à-dire de l'Orient et de l'Occident, réunis sous la présidence du Saint-Esprit lui-même : « L'effet du sacrement de confirmation est de donner le Saint-Esprit, comme principe de force, ainsi qu'il fut donné aux apôtres le jour de la Pentecôte, afin que le chrétien confesse hardiment le nom de Jésus-Christ (2). »

Le concile de Mayence n'est pas moins explicite : « Suivant la promesse du Seigneur, le Saint-Esprit, que nous recevons au baptême pour la purification du péché, se donne à nous dans la confirmation avec une augmentation de grâce, qui a pour effet de nous protéger contre les attaques de Satan ; de nous éclairer, afin de mieux comprendre les mystères de la foi ; de nous donner le courage de confesser hardiment Jésus-Christ et de nous fortifier contre les vices. Tous ces

(1) *Joan.*, xx, 16. — *Luc*, xxiv, 49 ; xx, 15.

(2) Effectus autem confirmationis sacramenti est, quia in eo datur Spiritus sanctus ad robur, sicut datus est apostolis in die Pentecostes ; ut videlicet christianus audacter Christi confiteatur nomen. *Decret. ad Arm.*

biens, le Seigneur a formellement promis de les donner aux fidèles par le Saint-Esprit qu'il devait envoyer. Toutes ces promesses ont été accomplies sur les apôtres le jour de la Pentecôte, ainsi que leurs actes en offrent l'éclatant témoignage (1). »

Chaque jour encore elles s'accomplissent sur les fidèles, dans les quatre parties du monde, par le sacrement de confirmation. La raison en est que le Saint-Esprit demeure toujours avec l'Église et que ses faveurs, nécessaires pour la former, ne le sont pas moins pour la conserver. Or, en se communiquant par la confirmation, le Saint-Esprit opère plusieurs grandes merveilles dans le chrétien, sa créature privilégiée.

La première est *une nouvelle infusion de la grâce sanctifiante.* « La mission ou la donation du Saint-Esprit, enseigne saint Thomas, n'a jamais lieu sans la grâce sanctifiante dont le Saint-Esprit lui-même est le principe. Il est donc manifeste que la grâce sanctifiante est communiquée par la confirmation. Dans le baptême et dans la pénitence, cette grâce fait passer l'homme de la mort à la vie. Dans les autres, et dans la confirmation en particulier, elle augmente, elle affermit la vie déjà existante. Ce sacrement perfectionnne l'effet du baptême et de la pénitence, en ce sens qu'il donne au pénitent une rémission plus parfaite de ses péchés. Si un adulte, par exemple, se trouve en état de péché, sans le savoir, ou même s'il n'est pas parfaitement contrit et qu'il s'approche de la confirmation de bonne foi, il reçoit par la grâce de ce sacrement la rémission de ses péchés (2). »

(1) *Conc. Mogunt.*, 1549, c. XVII.
(2) III p., q. 71, art. 7, *corp.* et ad 1.

La seconde est *la grâce sacramentelle*. Outre la grâce sanctifiante, chaque sacrement donne une grâce spéciale, en rapport avec le but du sacrement qui la confère : on l'appelle grâce sacramentelle. Dans le sacrement de confirmation, c'est une grâce de force. Ainsi, la grâce sacramentelle ajoute quelque chose à la grâce sanctifiante proprement dite (1).

Dans la confirmation, elle ajoute la force, nécessaire au chrétien : force de mémoire, pour retenir, sans les oublier jamais, les grandes vérités catholiques, base et boussole de la vie ; force d'entendement, pour comprendre la religion dans ses dogmes et dans ses préceptes, dans le détail de ses pratiques et dans son magnifique ensemble ; dans ses bienfaits et dans son histoire, afin que toutes ces choses n'aient dans notre estime et dans notre admiration ni supérieur ni rival. Force de volonté, pour tenir haut et ferme le drapeau catholique, malgré les désertions des faux frères, les persécutions du monde, les attaques incessantes de l'enfer et les sollicitations intérieures des penchants corrompus. Force de toutes les facultés, de manière à les armer et à les monter à la hauteur de la grande lutte, dont l'âme est l'enjeu et le ciel la récompense (2).

La troisième est *le caractère*. En matière de sacrements, on appelle *caractère* un pouvoir spirituel destiné à faire certaines actions dans l'ordre du salut (3). Ce caractère est une grâce. Cette grâce est donnée dans le but de distinguer ceux qui la reçoivent de ceux

(1) Gratia sacramentalis addit, super gratiam gratum facientem communiter sumptam, aliquid effectivum specialis effectus ad quod ordinatur sacramentum. *S. Thom. ubi supra*, ad 3.

(2) *S. Th.*, III p., q. 71, art. 1, ad 4, et art. 1, *corp.*

(3) Character est quædam spiritualis potestas ad aliquas sacras actiones ordinata. *S. Th.*, *ibid.*, art. 5, *corp.*

qui ne la reçoivent pas. Toute grâce agit sur l'essence même de l'âme. Le caractère sacramentel est donc intérieur, inhérent à l'âme et par conséquent inamissible.

De là vient que les sacrements qui l'impriment ne peuvent être réitérés. « Il y a trois sacrements, dit le concile de Florence, le baptême, la confirmation et l'ordre, qui impriment dans l'âme un caractère, c'est-à-dire un signe spirituel, distinctif et indélébile. » Et le concile de Trente : « Si quelqu'un dit que dans les trois sacrements, le baptême, la confirmation et l'ordre, il n'est pas imprimé dans l'âme un signe spirituel et indélébile qui empêche de les réitérer, qu'il soit anathème (1). »

Le caractère étant une force, un pouvoir, il produit des effets réels, en rapport avec sa nature et les besoins de l'homme. Ainsi, le caractère du baptême distingue le chrétien de l'infidèle, et lui communique tout ensemble la force d'accomplir ce qui est nécessaire à son salut personnel, et de confesser sa croyance par la réception des autres sacrements auxquels il donne droit (2).

Mais il ne suffit pas de communiquer à l'homme la vie divine avec les moyens de la conserver, en vivant solitairement. Il faut, d'une part, que cette vie aille en

(1) Tria sunt sacramenta, baptismus, confirmatio et ordo, quæ characterem, id est, spirituale quoddam signum a cæteris distinctivum, imprimunt in anima indelebile. *Conc. Florent. decret. union.* — Si quis dixerit in tribus sacramentis, baptismo scilicet, confirmatione et ordine, non imprimi characterem in anima, hoc est signum quoddam spirituale et indelebile, unde ea iterari non possunt; anathema sit. *Sess.* VII, 7.

(2) In baptismo accipit homo potestatem ad ea agenda, quæ ad propriam pertinent salutem, prout scilicet secundum seipsum vivit. ... Baptizatus accipit potestatem spiritualem ad protestandam fidem per susceptionem aliorum sacramentorum. *S. Th.*, III p., q. 72, art. 5, *corp.* et ad 2.

se développant, comme la vie naturelle; d'autre part, que le chrétien soit armé contre les dangers extérieurs, attendu que l'homme est fait pour vivre en société. Par le caractère qu'elle imprime, la confirmation satisfait à toutes ces exigences. Du chrétien elle fait un soldat. En lui, elle augmente la vie de la grâce reçue au baptême et l'élève à la perfection. Il en résulte que le confirmé peut faire, dans l'ordre du salut, certaines actions différentes de celles dont le baptême l'a rendu capable (1).

Ces actions nouvelles sont en rapport avec la condition du chrétien, sorti de l'enfance, et au moment d'entrer dans la grande mêlée qu'on appelle la vie sociale. Sans doute, la lutte contre les ennemis invisibles est la condition de toute âme baptisée, du jour où elle s'éveille à la raison. Mais combattre les ennemis visibles de la foi ne commence que plus tard, dans l'adolescence et au sortir du foyer domestique. Ces ennemis sont les persécuteurs de la vérité : païens, impies, libertins, corrupteurs, blasphémateurs, hommes et femmes de toute condition, race innombrable, qui ne sont pas ou qui ne sont plus chrétiens, et qui ne veulent pas qu'on le soit.

Contre eux, le sacrement de confirmation revêt le chrétien de la force nécessaire, pour soutenir noblement les combats extérieurs de la vertu. On le voit par l'exemple des apôtres. Ils ont reçu le baptême, et néanmoins ils se tiennent cachés dans le Cénacle jusqu'au jour de la Pentecôte. Une fois confirmés, ils sortent de leur retraite et, sans craindre ni les

(1) In hoc sacramento datur plenitudo Spiritus sancti ad robur spirituale, quod competit perfectæ ætati. Homo autem cum ad perfectam ætatem pervenerit, incipit jam communicare actiones suas ad alios; antea vero quasi singulariter sibi ipsi vivit. *S. Th.*, III p., q. 72, art. 12, *corp.*

hommes ni l'enfer, ils annoncent partout la doctrine de leur maître. Ni les promesses, ni les menaces, ni les coups, ni les chaînes, ni les prisons, ni les tortures, ni la mort, n'ébranlent leur courage. Il en est de même des martyrs.

La quatrième est *l'accroissement des vertus.* Pour comprendre cette nouvelle opération, il faut descendre avec le flambeau de la philosophie et de la foi, jusque dans les profondeurs de la nature de l'homme et du chrétien. Dans le chrétien il y a deux vies : la vie humaine et la vie divine ; toutes deux se développent sur des lignes parallèles ; toutes deux, unies par des lois de conservation et par des rapports de similitude, accusent l'unité de principe et l'unité de but.

Comme le chêne avec toute sa puissance de végétation, d'accroissement et de solidité, se trouve en germe dans le gland ; ainsi, dans le germe de vie humaine, et dans le germe de vie divine, déposés en nous, se trouvent en principe les forces qui, plus tard, se manifesteront par des actes et s'épanouiront en habitudes, d'où dépendra le développement de l'homme et du chrétien.

Il n'est personne qui n'admire dans les plantes ce travail de végétation et d'accroissement : pourrions-nous le suivre avec moins d'intérêt dans notre double nature d'hommes et de chrétiens ? En découvrir le secret dans le plus humble végétal, est la joie du savant et le triomphe de la science. Quel triomphe plus noble, quelle joie plus vive de le surprendre en nous-mêmes ! Le moyen d'arriver à ce résultat est de nous faire une idée juste de ce qu'on entend par *habitudes* et par *vertus ;* par vertus *infuses* et par vertus *acquises ;* par vertus *naturelles* et par vertus *surnaturelles.*

On appelle habitude *Une disposition ou une qualité de l'âme, bonne ou mauvaise.* Elle est bonne si elle est conforme à la nature de l'être et à sa fin ; mauvaise, si elle est contraire à l'une ou à l'autre. L'habitude, étant une force ou un principe d'action, donne lieu à des actes bons ou mauvais. Ainsi, l'habitude d'agir avec réflexion est bonne ; car elle est conforme à la nature de l'être raisonnable. Au contraire, l'habitude d'excéder dans le sommeil, dans le boire ou le manger, est mauvaise ; car elle tend à mettre au-dessus ce qui doit être au-dessous, le corps au-dessus de l'âme (1).

La vertu *est une habitude essentiellement bonne* (2). Cette définition montre toute la différence qui existe entre l'habitude proprement dite et la vertu. La première est bonne ou mauvaise et porte au bien ou au mal. La seconde est essentiellement bonne et ne peut porter qu'au bien. De là, cette autre définition de saint Augustin : « La vertu est une bonne qualité ou habitude de l'âme qui fait vivre bien, que nul ne peut employer à mal, et que Dieu a mise en nous, sans nous (3). »

Dans l'ordre purement naturel, on distingue les

(1) Habitus dicitur dispositio secundum quam bene vel male disponitur dispositum aut secundum se aut ad aliud, ut sanitas habitus quidam est. Et sic loquimur nunc de habitu ; unde dicendum est quod habitus est qualitas. *S. Th.*, 1ª, 3ae, q. 49, art. 4, *corp.* — *Secundum se,* id est secundum suam naturam ; *aut ad aliud*, id est in ordine ad finem. *Id.*, art. 3, *corp.* — Habitus est actus quidam, in quantum est qualitas ; et secundum hoc potest esse principium operationis ; sed est in potentia per respectum ad operationem : unde habitus dicitur actus primus, et operatio actus secundus. *Id. id.*, ad 1.

(2) De ratione virtutis humanæ est quod sit habitus boni operativus. *Id.*, q. 55, art. 4 et 3, *corp.*

(3) Virtus est bona qualitas seu habitus mentis, qua recte vivitur et qua nullus male utitur, et quam Deus in nobis sine nobis operatur. *De lib. arbit.*, lib. XI, c. XVIII.

vertus *infuses* et les vertus *acquises*. Les premières, comme dit saint Augustin, sont en nous, sans nous ; mais il est évident que par les actes souvent réitérés, ces bonnes qualités acquièrent à la longue une grande énergie. Ainsi développées, elles s'appellent vertus acquises. Pas plus ici qu'ailleurs, l'homme ne doit s'attribuer ce qui appartient à Dieu. Dans l'ordre naturel, comme dans l'ordre surnaturel, c'est toujours sur un fond divin qu'il travaille. Les semences des vertus acquises sont en lui, sans lui. Son seul mérite est dans la culture qu'il donne aux dons du Créateur. Et encore les actes qui résultent de sa coopération n'atteignent jamais la perfection du principe d'où ils émanent : semblables au ruisseau dont l'eau est toujours moins pure que celle de la source même (1).

Procédant de principes purement naturels, c'est-à-dire n'étant que l'épanouissement de la vie humaine, les vertus naturelles infuses ou acquises ont pour terme la perfection naturelle. Leur demander d'élever l'homme à une fin surnaturelle, c'est-à-dire de le conduire à la perfection de sa vie divine, serait absurde. La raison en est claire comme le jour. En toutes choses, les moyens doivent être proportionnés à la fin ; donc le naturel ne peut produire le surnaturel. Cependant le surnaturel est la fin pour laquelle l'homme a été créé. Comment y parviendra-t-il? Avec sa lucidité ordinaire saint Thomas va nous donner la réponse.

« Il y a dans l'homme, dit le Docteur angélique, deux principes moteurs : l'un intérieur, c'est la raison, l'autre extérieur, c'est Dieu (2). Le premier, gé-

(1) *S. Th.*, 1ª, 2ªe, q. 63, art. 4, *corp.* ; et art. 4, ad 3.

(2) In homine est duplex principium movens ; unum quidem in-

nérateur des vertus purement humaines, met l'homme en état d'agir, dans bien des cas, conformément à la droiture et à l'équité naturelle. Mais cela ne suffit pas ; l'homme est appelé à vivre d'une vie divine. De cette seconde vie, le Saint-Esprit lui-même est le principe. La grâce qu'il répand dans l'âme, au moment du baptême, est un élément divin, d'où procèdent des vertus surnaturelles, comme les vertus naturelles procèdent de la raison ou de l'élément humain. Ces vertus prennent le nom de vertus surnaturelles infuses. Elles ne sont pas la grâce, pas plus que les vertus naturelles ne sont la raison ; pas plus que l'acte n'est la puissance : pas plus que l'effet n'est la cause (1). »

Eu égard à la vie divine qui est en nous et de laquelle nous devons vivre, afin d'arriver à notre fin dernière, ces vertus surnaturelles sont aussi et plus nécessaires que les vertus purement naturelles ou humaines. « La vertu, dit saint Thomas, perfectionne l'homme et le rend capable d'actes en rapport avec sa félicité. Or, il y a pour l'homme deux sortes de félicité ou de béatitude : l'une, proportionnée à sa nature d'homme, et à laquelle il peut parvenir par les forces de sa nature, mais non sans le secours de Dieu, *non tamen absque adjutorio divino;* l'autre, supérieure à la nature, à laquelle l'homme ne peut parvenir que par des forces divines; car elle est une certaine participation de la nature même de Dieu. Les éléments constitutifs de la nature humaine, ne pouvant élever l'homme à cette

terius, quod est ratio ; aliud autem exterius, quod est Deus. 1ª, 2ae, q. 68, art. 4, *corp.*

(1) Gratia reducitur ad primam speciem qualitatis (id est dispositionis); nec tamen est idem quod virtus, sed habitudo quædam, quæ præsupponitur virtutibus infusis, sicut earum principium et radix. *S. Th.*, 1ª, 2ae, q. 110, art. 3, ad 3.

seconde béatitude, il a fallu que Dieu surajoutât des éléments nouveaux, capables de conduire l'homme à la béatitude surnaturelle, comme les éléments naturels le conduisent à une béatitude naturelle (1). »

Tous ces éléments sont compris dans le mot *grâce*. le plus profond, sans contredit, et le plus beau de la langue religieuse. Or, en tête des vertus, nées de la grâce, sont les trois vertus théologales : la foi, l'espérance et la charité. Premiers épanouissements de la vie divine, elles nous mettent, comme il convient, en rapports surnaturels avec Dieu, notre fin dernière, et leur objet immédiat (2).

La foi déifie l'intelligence, mise en possession de certaines vérités surnaturelles que la lumière divine lui fait connaître. L'espérance déifie la volonté, en la dirigeant vers la possession du bien surnaturel, connu par la foi. La charité déifie le cœur, qu'elle pousse à l'union avec le bien surnaturel, connu par la foi et désiré par l'espérance (3).

Ce n'est pas seulement avec Dieu que le chrétien doit vivre dans des rapports surnaturels, c'est encore avec lui-même, avec ses semblables, avec la création tout entière. Comment remplira-t-il cette obligation? Du principe vital surnaturel qui est en lui sortent né-

(1) *S. Thom.*, 1ª, 2ªe, q. 64, art. 4, *corp.*

(2) Dicuntur theologicæ, tum quia habent Deum pro objecto, in quantum per eas recte ordinamur in Deum ; tum quia a solo Deo nobis infunduntur ; tum quia sola divina revelatione in sacra Scriptura hujusmodi virtutes traduntur. *Id., id.*

(3) Et primo quidem, quantum ad intellectum adduntur homini quædam principia supernaturalia, quæ divino lumine capiuntur ; et hæc sunt credibilia, de quibus est *fides*. Secundo vero est voluntas quæ ordinatur in illum finem et quantum ad motum intentionis in ipsum tendentem, sicut in id quod est possibile consequi, quod pertinet et ad *spem*. Et quantum ad unionem quamdam spiritualem, per quam quodammodo transformatur in illum finem, quod fit per *charitatem*, *id.*, *id.*, art. 3, *corp.*

cessairement, comme un nouveau jet, les quatre grandes vertus morales : la prudence, la justice, la force, la tempérance.

Nous disons nécessairement ; la raison en est que Dieu n'agit pas avec moins de perfection dans les ouvrages de la grâce, que dans les ouvrages de la nature. Or, dans les ouvrages de la nature on ne trouve pas un seul principe actif, qui ne soit accompagné des moyens nécessaires à l'accomplissement de ses actes propres. Ainsi, toutes les fois que Dieu crée un être quelconque, il le pourvoit des moyens de faire ce à quoi il est destiné. Mais il est de fait que la charité, prédisposant l'homme à sa fin dernière, est le principe de toutes les bonnes œuvres qui y conduisent. Il faut donc qu'avec la charité soient infuses et que de la charité sortent toutes les vertus, nécessaires à l'homme pour accomplir ses devoirs, non-seulement envers le Créateur, mais envers la créature (1).

Les quatre vertus morales, étant comme le pivot sur lequel *roulent* les rapports de l'homme avec tout ce qui n'est pas Dieu, ont reçu le nom de vertus *cardinales* (2). C'est avec raison ; par elles sont animées, dirigées, informées surnaturellement nos pensées, nos paroles, nos affections et nos actes, dans l'ordre domestique et dans l'ordre social. La première est la prudence. Cette mère des vertus morales, qui les dirige, comme une mère dirige ses filles, se définit : *Une vertu qui, en toutes choses, nous fait connaître*

(1) *Viguier, Instit.*, etc., c. XIII, p. 408.

(2) Loco naturalium principiorum conferuntur nobis a Deo virtutes theologicæ quibus ordinamur ad finem supernaturalem... Secundum quamdam inchoationem, quantum scilicet ad ipsum Deum immediate : unde oportet quod per alias virtutes infusas perficiatur anima circa alias res, in ordine tamen ad Deum. *S. Th.*, 1ª, 2ªe, q. 63, art. 3, *corp.*

et faire ce qui est honnête, et fuir ce qui ne l'est pas (1). Cette définition, admise également par la philosophie et par la théologie, montre qu'il n'y a pas de vertu morale sans la prudence.

« En effet, dit saint Thomas, bien vivre, c'est bien agir. Il ne suffit pas de connaître ce qui est à faire, il faut connaître encore la manière de le faire. Ceci suppose le choix judicieux des moyens. A son tour, ce choix, ayant rapport à la fin qu'on veut atteindre, suppose une fin honnête et les moyens convenables d'y parvenir : toutes choses qui appartiennent à la prudence. Si vous les supprimez, il n'y a plus de vertu. La précipitation, l'ignorance, la passion, le caprice, deviennent le mobile des actions : la vertu même sera vice. Donc sans la prudence il n'y a pas de vertu possible (2). »

Apprenons de là quel royal cadeau le Saint-Esprit fait à l'âme, en lui donnant la prudence par le baptême, et en la développant par la confirmation. Apprenons-le encore du besoin continuel que nous avons de cette vertu : elle s'applique à tout. Aussi, on distingue la prudence *personnelle*, qui apprend à chacun la manière de remplir ses devoirs envers lui-même, envers son âme et envers son corps. La prudence *domestique*, qui enseigne au père à diriger sa famille. La prudence *politique*, qui apprend aux rois à gouverner les peuples, de manière à les conduire à la fin pour laquelle Dieu les a créés. La prudence *législative*, à

(1) Prudentia est recta agendorum ratio, seu virtus, qua in quovis occurrente negotio, noscimus quid honestum sit, quid turpe; seu quid agendum, ut honestum, et quid fugiendum, ut inhonestum. *Ferraris, Biblioth.*, etc., art. *Virtus*, n. 97.

(2) Unde virtus moralis sine prudentia esse non potest. 1ª 2ae, q. 58, art. 4, *corp.*; et q. 57, art. 5, *corp.* — Tolle discretionem, et virtus vitium erit. *S. Bernard., serm.* 40 *super Cant.*

laquelle les législateurs doivent les lois équitables et les règlements salutaires.

Ennemie de la prudence de la chair, de l'astuce, du mensonge, de la fraude, de la sollicitude exagérée des choses temporelles, la prudence, fille de la grâce, est la gloire exclusive des habitants de la Cité du bien. Elle fait leur bonheur, et, si le monde actuel marche de révolutions en révolutions, si tout y est mécontentement, instabilité, fièvre d'or et fièvre de jouissances, il faut l'attribuer à la perte de la prudence chrétienne et au règne de la prudence satanique.

La seconde vertu morale qui sort de la grâce, comme le fruit sort de l'arbre, et qui mûrit au soleil de la confirmation, c'est la justice. *La Justice est une vertu qui fait rendre à chacun ce qui lui appartient* (1). Éclairée par la prudence, la justice surnaturelle respecte avant tout les droits de Dieu. Propriétaire incommutable de tout, Dieu a droit à tout et sur tout, par conséquent au culte intérieur et extérieur de l'homme et de la société. Ici, la justice se manifeste par la vertu de religion, qui comprend l'adoration, la prière, le sacrifice, le vœu et l'accomplissement fidèle des préceptes, relatifs au culte direct du Créateur.

Elle respecte les droits du prochain, riche ou pauvre, faible ou fort, inférieur ou supérieur. A elle le monde doit la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, du meurtre de l'enfant, de l'esclavage, du despotisme brutal, qui pesa sur tous les peuples avant la rédemption, et qui pèse encore sur toutes les nations étrangères aux bienfaits de l'Évangile. Elle apprend à l'homme à se respecter lui-même, son âme et ses droits, son corps et les siens, sa vie, sa mort et jus-

(1) Justitia est constans et perpetua voluntas jus suum unicuique tribuendi. *Communis apud Theol.*

qu'à sa tombe. Elle lui apprend, enfin, à respecter les créatures, en les gouvernant avec équité, c'est-à-dire conformément à leur fin; en esprit de dépendance, comme un bien d'autrui; avec crainte, comme devant rendre compte de l'usage qu'il en aura fait. Qu'on imagine ce que deviendrait le monde, sous l'empire de la justice surnaturelle!

La troisième vertu cardinale, c'est la force. Sans elle la prudence et la justice seraient des lettres mortes. Ce n'est pas assez d'avoir la connaissance du bien, ni même la volonté, il faut en avoir le courage. Le courage est fils de la force. *La force est une vertu qui tient l'âme en équilibre entre l'audace et la crainte.* L'audacieux pèche par excès, le méticuleux par défaut, le fort tient le milieu entre l'un et l'autre (1). La force a un double rôle, actif et passif. Actif, en face du devoir elle brave les dangers; passif, à l'adversité elle oppose la patience.

La magnanimité ou la grandeur d'âme, la confiance, le sang-froid, la constance, la persévérance, la résignation, l'activité, sont filles de la force. Toute cette famille, surnaturalisée par la grâce, élève le caractère de l'homme à son plus haut degré de noblesse, en même temps qu'elle enfante dans la vie privée, comme dans la vie publique, les actes admirables qu'on cesse d'admirer depuis que le Saint-Esprit, répandu sur le monde, les a rendus si communs. Est-il besoin d'ajouter que, à raison des circonstances présentes, la force doit être la grande vertu des chrétiens? force pour mettre par le nombre, la grandeur et la sainteté de leurs œuvres, un contrepoids aux iniquités du monde; force héroïque pour résister aux attaques ex-

(1) Fortitudo est mediocritas inter audaciam et timorem constituta. *Apud Ferraris, Biblioth.*, etc., art. *Virtus*, n. 120.

ceptionnelles dont ils sont l'objet ; force pour souffrir les outrages inouïs, prodigués à tout ce qu'ils ont de plus sacré et de plus cher.

La quatrième vertu cardinale est la tempérance. *C'est une vertu qui règle l'usage du boire et du manger, qui réprime la concupiscence, et modère les plaisirs des sens.* (1). Comme ses trois sœurs, la tempérance est mère d'une noble et nombreuse famille. La sobriété, l'abstinence, la chasteté, la continence, la virginité, la pudeur, la modestie, la clémence, l'humilité, l'amabilité, sont ses filles. Qu'elles vivent dans un homme, et cet homme devient le type du beau moral, la personnification de l'ordre.

Éclairée par la prudence, réglée par la justice, soutenue par la force, l'âme commande au corps, et son commandement, exécuté avec exactitude, éloigne tout ce qui dégrade la nature humaine. Loin de l'homme tempérant, la gourmandise, l'ivrognerie, la crapule, l'impureté, la folle prodigalité, le luxe ruineux, les plaisirs séducteurs ; en un mot, le honteux esclavage de l'esprit sous le despotisme de la chair.

Telle est la quatrième vertu à laquelle le Saint-Esprit communique par la confirmation, une nouvelle énergie. Nous laissons à dire si la tempérance, dans toutes ses applications, est une vertu nécessaire au chrétien moderne, condamné à vivre au milieu d'un monde constitué tout entier sur l'intempérance.

Bien qu'il soit fort difficile, en beaucoup de cas, de distinguer le naturel et le surnaturel, la raison et la grâce, ce double moteur des actes humains, comme parle saint Thomas ; néanmoins la distinction est

(1) Temperantia est virtus refrænans ac moderans inordinatos appetitus et concupiscentias, ac voluptates corporis, quibus præsertim gustus et tactus afficitur circa esculenta, poculenta et venerea. *Ferraris, ubi suprà*, n. 130.

réelle. Constamment admise par la théologie catholique, elle est fondée sur le principe incontestable d'une double vie dans le chrétien. Vie purement naturelle, comme créature, destinée à une fin naturelle, et pourvue des moyens d'y parvenir. Vie surnaturelle, comme fils adoptif de Dieu, destiné à une fin surnaturelle et pourvu des moyens de l'atteindre; vie surnaturelle, impérieusement obligatoire, pour tous les hommes dans l'ordre actuel de la Providence.

Il en résulte que la prudence, la justice, la force, la tempérance, sont aussi des vertus naturelles infuses; mais, entre la prudence, la justice, la force, la tempérance surnaturelles, grande est la différence. Différence dans le principe : les premières procèdent de la raison; les secondes, de la grâce. Différence dans le but : les premières nous mettent en rapports naturels et purement humains avec leur objet; les secondes en rapports surnaturels et divins. Différence dans l'efficacité : les premières sont inutiles au salut; les secondes nous y conduisent. Différence dans leur dignité : les premières se règlent d'après les lumières de la raison, les secondes, d'après les lumières du Saint-Esprit. Les premières font l'honnête homme; les secondes, le chrétien. Or, entre l'honnête homme et le chrétien, est toute la différence qui sépare l'insecte qui rampe, et l'oiseau qui vole.

Un seul trait nous en fait juger. La tempérance naturelle ou philosophique, par exemple, se borne à réprimer la concupiscence du boire et du manger, de manière à prévenir tout excès capable de nuire à la santé et de troubler la raison; c'est le terre à terre de la vertu. La tempérance surnaturelle va plus loin. Elle conduit l'homme à châtier son corps et à le réduire en servitude par l'abstinence du boire, du manger et de

ce qui peut flatter les sens. C'est la vérité de la vertu, l'affermissement de l'ordre, par la subordination complète de la chair à l'esprit, et de l'esprit à Dieu. Il en est de même des autres vertus (1).

La différence entre les vertus naturelles et les vertus surnaturelles nous est connue. Mais en quoi ces dernières diffèrent-elles des dons du Saint-Esprit? Cette question est, sans contredit, une des plus importantes que nous ayons à traiter. Nettement résolue, elle jette une grande lumière sur la nature des opérations successives, par lesquelles le Saint-Esprit développe en nous l'être divin; montre l'enchaînement qui les unit sans les confondre, et fait ressortir avec éclat l'action nécessaire de chacune. Les chapitres suivants seront consacrés à l'étude de ce merveilleux travail, dont la connaissance appellera sur nos lèvres l'exclamation du Prophète : « Admirable est Dieu dans ses saints, et il est saint dans toutes ses œuvres (2). »

(1) *S. Th.*, 1ª, 2ae, q. 63, art. 4, *corp.*
(2) *Ps.* 67-68.

CHAPITRE XXV

DONS DU SAINT-ESPRIT.

Définition. — Explication détaillée de chaque mot. — Ce qu'il y a de commun et de distinct entre les vertus et les dons. — *Fonction propre des dons* du Saint-Esprit. — Ils sont nécessaires au salut. — Nécessaires comme principes généraux du mouvement surnaturel. — Nécessaires comme éléments de lumière, de force et de défense. — Ils sont tous nécessaires, et d'une égale nécessité.

Une cinquième merveille de la confirmation est le développement des dons du Saint-Esprit. Nous disons le *développement*, attendu que, par le baptême, tous les dons du Saint-Esprit, avec le Saint-Esprit lui-même, résident déjà dans le chrétien, fidèle conservateur de la grâce. C'est ainsi que tous les éléments de la vie naturelle sont dans l'enfant, encore au berceau. Par la confirmation, les dons du Saint-Esprit participent au développement général, imprimé à la vie divine, en vertu de ce sacrement si bien nommé le sacrement de la force. Afin de donner une idée plus juste de ces nouvelles richesses de la grâce, il faut avant tout répondre à plusieurs questions d'un intérêt fondamental.

Que faut-il entendre par les dons du Saint-Esprit? Qu'y a-t-il de commun entre les dons et les vertus?

Qu'y a-t-il de distinct? Les vertus et les dons tendent-ils au même but? Quel est l'objet spécial des dons? Sont-ils aussi nécessaires que les vertus? Le sont-ils tous?

La réponse découlera de la définition détaillée des dons du Saint-Esprit en général, et de chacun en particulier.

D'après saint Thomas : *Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes surnaturelles qui nous disposent à obéir promptement au Saint-Esprit* (1). Chaque mot de cette définition veut être expliqué ; car il renferme un trésor de lumières.

Dons. Pour caractériser les grâces dont il est ici question, la langue catholique les appelle dons du Saint-Esprit, c'est-à-dire faveurs par excellence de la troisième personne de l'auguste Trinité. Mais quoi? Les brillantes qualités des anges et des hommes, les magnificences de la terre et des cieux ne sont-elles pas, sans exception, des bienfaits du Saint-Esprit? Assurément. « Il n'y a pas, dit saint Basile, une créature visible ou invisible, qui ne doive au Saint-Esprit ce qu'elle possède. » Et saint Cyrille de Jérusalem : « Le Saint-Esprit est le maître, le directeur et le sanctificateur universel. Tous ont besoin de lui, Elie et Isaïe parmi les hommes, Gabriel et Michel parmi les anges (2).

Pourtant, aucune de ces faveurs n'est appelée don

(1) Dona Spiritus sancti sunt quidam habitus quibus homo perficitur ad prompte obediendum Spiritui sancto. 1ª 2ae, q. 68, art. 3, *corp.* — Dona sunt quædam hominis perfectiones, quibus homo disponitur ad hoc quod bene sequatur instinctum divinum. *Ibid.*, art. 2, *corp.* — En développant un peu cette définition, on peut dire : Les dons du Saint-Esprit sont des habitudes ou des inclinations inhérentes à l'âme, distinctes des vertus surnaturelles infuses, nécessaires pour opérer le bien, et inséparables les unes des autres.

(2) *Catech.*, XV.

du Saint-Esprit. Qu'est-ce à dire, sinon que les dons du Saint-Esprit surpassent en excellence toutes les merveilles créées, humaines et angéliques, visibles et invisibles, toutes les vertus naturelles infuses ou acquises, et toutes les vertus morales surnaturelles. Ils appartiennent donc, dans le degré le plus élevé, à un ordre de richesse dont la moindre parcelle vaut mieux que l'univers entier (1).

Expliquons ce mystère. Le don de Dieu par excellence, le don principe de tous les dons, c'est le Saint-Esprit lui-même. De là vient qu'il est appelé Don de Dieu : *Donum Dei*. Une fois communiqué personnellement à l'homme, ce don-Dieu s'épanche et se distribue dans toutes les puissances de l'âme, comme le sang dans toutes les veines du corps. Il les anime, il les divinise ; il devient le principe générateur d'une vie aussi supérieure à la vie naturelle, que le ciel est élevé au-dessus de la terre. La raison en est que la vie naturelle nous est commune avec les animaux, avec les païens et avec tous les pécheurs; tandis que la vie dont nous sommes redevables au Saint-Esprit, nous assimile aux saints, aux anges, à Dieu.

Comment mesurer l'étendue d'un pareil bienfait ? Donner la vie naturelle à un ange et à des millions d'anges, à un homme et à des millions d'hommes, à un être quelconque et à des millions d'êtres, rendre la vue à un aveugle et à des millions d'aveugles; l'ouïe à un sourd et à des millions de sourds; le mouvement à un paralytique et à des millions de paralytiques : voilà, sans contredit, des bienfaits, d'immenses bienfaits.

Mais, ramasser dans la poussière souillée où il rampe, ce vermisseau qu'on appelle l'homme; puis, à

(1) Bonum gratiæ unius majus est, quam bonum naturæ totius universi. *S. Th.*, 1e 2ae, q. 113, art. 9, ad 2.

cet être-néant, communiquer la vie même de Dieu, remplir son entendement de lumières divine, son cœur de sentiments divins, sa volonté de forces surhumaines, pour accomplir le bien et pour vaincre le mal : voilà encore des bienfaits, et des bienfaits supérieurs aux premiers.

A ces éléments de vie divine, à ces forces surnaturelles, imprimer une impulsion puissante et soutenue qui, pendant une longue suite d'années et de combats, leur fasse produire des actes parfaits de toutes les vertus, tels que Dieu lui-même peut montrer aux hiérarchies angéliques le chrétien qui les accomplit, et leur dire avec une sorte d'orgueil : C'est là mon fils bien-aimé, l'objet de toutes mes complaisances : n'est-ce pas le bienfait des bienfaits, le don qui couronne tous les dons ? En le décrivant, nous venons de décrire les dons du Saint-Esprit et leur excellence incomparable. Ils sont plus que la vie naturelle, plus que la vie surnaturelle, plus que les grandes vertus de prudence, de justice, de force, de tempérance surnaturelle : ils en sont les divins moteurs (1).

Dons *du Saint-Esprit;* et non du Père ou du Fils. Chefs-d'œuvre de la charité, les dons ne peuvent être attribués qu'au Saint-Esprit, la charité même de Dieu, l'amour consubstantiel, l'amour en personne, éternellement vivante et éternellement infinie. Comme il n'y a dans la nature physique qu'un seul soleil, principe de chaleur et de vie; ainsi dans le monde moral, il n'y a qu'un principe sanctificateur, le Saint-Esprit. Moyens supérieurs de sanctification, les dons venus de lui nous conduisent à lui. Or, sanctifier, c'est unir. Si, analysant les conseils de Dieu, vous les réduisez à leur plus simple

(1) *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 68, art. 4, ad. 3 ; et art. 8, *corp.*

expression, vous trouverez un but unique : ramener toutes choses à l'unité.

D'une part, Dieu étant un et uniquement bon, ne peut avoir dans ses œuvres d'autre but que l'unité et l'unité béatifiante. D'autre part, l'homme, composé d'une double nature, est la mystérieuse soudure du monde spirituel et du monde matériel. En unissant l'homme à lui d'une union surnaturelle, Dieu le sanctifie ; car il l'unit de la manière la plus intime à la sainteté par essence. Du même coup, il sanctifie l'universalité de ses œuvres et redevient tout en toutes choses. Ainsi se trouve rétablie, avec une gloire nouvelle, l'unité primitive, brisée par la révolte de l'ange et par la désobéissance de l'homme. *Qu'ils soient un, comme nous sommes un.* Ce mot d'une profondeur infinie, résume dans ses causes, dans ses moyens et dans son but l'incarnation du Fils, la mission du Saint-Esprit, toutes les riches combinaisons du plan divin, dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre naturel, dans le monde des anges et dans le monde des hommes, dans le temps aussi bien que dans l'éternité (1).

La définition ajoute que les dons du Saint-Esprit sont des *habitudes*, c'est-à-dire des qualités ou inclinations inhérentes à l'âme. Si quelque chose peut encore rehausser à nos yeux, le prix de ces dons divins, c'est de savoir qu'ils ne sont ni des grâces passagères, ni des mouvements transitoires et de circonstance, mais bien des habitudes, c'est-à-dire des qualités permanentes. Inséparables du Saint-Esprit, ils sont dans l'âme aussi longtemps que le Saint-Esprit lui-même y réside, et il y réside tant qu'il n'en est pas banni par le péché mortel.

(1) Ad consummationem sanctorum, in ædificationem corporis Christi. *Eph.*, IV, 12. — Donec occurramus omnes in unitatem fidei,

De cette consolante vérité nous avons l'infaillible assurance. Parlant à ses frères de tous les lieux et de tous les siècles, le Verbe incarné disait : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements, et le Saint-Esprit demeurera chez vous et il sera en vous (1). » Or, le Saint-Esprit n'est pas dans les hommes sans ses dons. Il y est avec tous ses dons, ou il n'y est pas : semblable au soleil, qui ne peut être nulle part sans sa lumière, sa chaleur et ses principes de fécondité (2). Posséder les dons du Saint-Esprit et avec eux tout ce qu'il y a de plus riche dans les trésors de la grâce, quel bonheur et quelle gloire ! Les perdre, quelle honte et quel malheur ! Où trouver un motif plus puissant de garder à tout prix la grâce sanctifiante et de la recouvrer promptement, quoi qu'il puisse en coûter d'efforts et de larmes, si on venait à la perdre?

Surnaturelles, par conséquent *qui nous perfectionnent.* Tout ce qui est divin perfectionne ce qui ne l'est pas. Les dons du Saint-Esprit, étant divins, perfectionnent l'âme humaine et toutes ses puissances. Mais quel est le genre de perfection qu'ils lui communiquent? Comme les dons, les vertus théologales et les vertus cardinales sont aussi des habitudes, des habitudes permanentes, venues du Saint-Esprit et perfectionnant l'homme. Ainsi, sous le rapport de l'origine et de la fin, nulle différence entre les dons et les vertus surnaturelles, pas plus qu'entre

et agnitionem Filii Dei, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi. *Ibid.*, 13.

(1) Apud vos manebit et in vobis erit. *Joan.*, XIV, 15-17.

(2) Spiritus autem sanctus non est in hominibus absque donis ejus. Ergo dona ejus manent in hominibus. Ergo non solum sunt actus vel passiones; sed etiam habitus permanentes. *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 68, art. 3, *corp.*

les feuilles, les fleurs et les fruits, considérés dans l'arbre qui les porte, dans la séve qui les abreuve, dans la chaleur qui les mûrit. Mais, comme il y a différence de fonctions entre les feuilles, les fleurs et les fruits, de même en est-il entre les dons et les vertus. Reste à dire en quoi consiste cette différence.

Les vertus surnaturelles : la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la force, la tempérance, sont des forces divines, communiquées à l'âme pour opérer le bien surnaturel. Le don est l'impulsion qui met ces forces en mouvement. Telle est la manière dont il nous perfectionne, par conséquent la différence radicale qui le distingue des vertus. Ce point de doctrine est capital. Écoutons saint Thomas : « Afin de bien saisir la distinction qui existe entre les dons et les vertus, il faut nous reporter au langage de l'Écriture. Elle désigne les dons du Saint-Esprit, non pas sous le nom de dons, mais sous le nom d'*Esprits. Sur lui reposera*, dit Isaïe, *l'Esprit de sagesse et d'intelligence, etc.* Ces paroles font comprendre très-clairement que les sept dons du Saint-Esprit sont en nous, par l'effet d'une inspiration divine, ou plutôt sont le souffle même du Saint-Esprit en nous. Or, inspiration veut dire impulsion venue du dehors (1).

« Riche de vertus surnaturelles, l'âme a besoin d'un moteur qui les mette en action. Des forces surnaturelles ne pouvant être mises en mouvement par un *moteur naturel*, il en résulte que le Saint-Esprit est le moteur nécessaire des forces surnaturelles, déposées

(1) Spiritus ergo in genere est incitatus animi motus, impetus et ardor immissus vel a natura et cupiditate, vel etiam a dæmone, tumque dicitur furor et insana cupido ; sic vocatur spiritus superbiæ, iræ, acediæ, etc.; vel a Deo, tumque dicitur Spiritus Domini, utque aliquando permanens, aliquando cito transiens. *Corn. a Lap., in Is.* XI, 2.

dans l'âme par le baptême. Or, c'est par les sept dons ou les sept esprits que se traduit l'impulsion de l'Esprit sanctificateur. Aussi ses dons sont appelés dons, non-seulement parce qu'ils sont répandus en nous par ce divin Esprit; mais encore parce qu'ils ont pour but de rendre l'homme prompt à agir sous l'influence divine. Il s'ensuit que le don, en tant qu'il diffère de la vertu infuse, peut se définir : *ce qui est donné de Dieu pour mettre en mouvement la vertu infuse* (1). »

Une comparaison rend sensible cette distinction fondamentale. Ce que la séve est à l'arbre, les vertus infuses le sont à l'âme baptisée. Pour qu'un arbre croisse et porte des fruits, il est nécessaire que la séve soit mise en mouvement par la chaleur du soleil, afin de circuler dans toutes les parties de l'arbre, depuis les racines jusqu'à l'extrémité des branches. Il en est de même à l'égard du chrétien. Par le baptême, il possède la séve des vertus surnaturelles; mais, s'il veut croître et porter des fruits, il faut que cette séve divine soit mise en mouvement et circule dans toutes les puissances de son être.

(1) Ad distinguendum dona a virtutibus debemus sequi modum loquendi Scripturæ, in qua nobis traduntur, non quidem sub nomine donorum, sed magis sub nomine Spirituum. Sic enim dicitur (*Is.*, XXI, 2) : *Requiescet super eum Spiritus sapientiæ et intellectus*, etc. Ex quibus verbis manifeste datur intelligi, quod ista septem enumerantur ibi, secundum quod sunt in nobis ab inspiratione divina. Inspiratio autem significat quamdam motionem ab exteriori... vocantur dona non solum quia infunduntur a Deo, sed quia secundum ea homo disponitur ut efficiatur prompte mobilis ab inspiratione divina... Donum prout distinguitur a virtute infusa potest dici id quod datur a Deo in ordine ad motionem ipsius... dona sunt quædam hominis perfectiones, quibus homo disponitur ad hoc quod bene sequatur instinctum divinum... Dona autem Spiritus sancti sunt quibus omnes vires animæ disponuntur ad hoc quod subdantur motioni divinæ. 1ª 2ªe, q. 68, art. 1, *corp.*; *id.*, ad 3; *id.*, art. 2, *corp*; *id.*, art. 8, *corp.*

Quel est le soleil dont la vive chaleur peut seule mettre en activité cette séve précieuse? Nous l'avons dit, c'est l'Esprit aux sept dons. Maintenant la question de la supériorité des dons sur les vertus, ou des vertus sur les dons, s'explique d'elle-même. Les dons sont inférieurs aux vertus théologales. Ces vertus, en effet, attachent l'âme à Dieu, tandis que les dons ne font que la mouvoir vers lui. Mais les dons sont supérieurs aux vertus morales, parce que les vertus morales ne font qu'enlever les obstacles qui éloignent de Dieu, tandis que les dons dirigent véritablement et meuvent vers Dieu (1).

La définition finit en disant : *Qui nous disposent à obéir promptement au Saint-Esprit.* L'ignorance ou la connaissance imparfaite du bien, la pesanteur naturelle, les liens des affections terrestres, quelquefois la crainte de la peine, le respect humain, la dissipation de l'esprit, la faiblesse du cœur, l'égarement de la volonté et mille autres obstacles, nous rendent sourds ou indociles aux inspirations du Saint-Esprit. De là, un cercle infranchissable d'imperfections et de lâchetés, le sommeil des forces divines cachées au fond de l'âme, comme des sucs latents dans le sein de la terre. Toutes ces choses, humiliantes et coupables, qui peuplent l'Église de petites âmes, pleines de petites pensées, caractérisent tristement la vie et préparent des angoisses pour la mort.

Vienne le Saint-Esprit avec ses dons. C'est le feu dont la vive lumière éclaire l'entendement et dont la chaleur échauffe le cœur; c'est le vent véhément du cénacle qui brise toutes les résistances; c'est l'électricité divine qui, circulant dans toutes les facultés de

(1) *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 68, art. 4, ad 3; et art. 8, *corp.*

l'âme, les anime, les ébranle, les pousse vers le monde supérieur, et, rendant le chrétien supérieur à lui-même, le fait travailler à sa perfection personnelle, ainsi qu'au salut de ses frères, non pas lentement, mais activement; non pas superficiellement, mais solidement; non pas accidentellement, mais constamment. A cette impulsion le monde doit les apôtres, les martyrs, les missionnaires, les saintset les saintes de toutes les conditions, comme il lui devra les nobles vainqueurs ou les nobles victimes des derniers temps.

Définir les dons du Saint-Esprit, c'est en montrer la nécessité : nous venons de le faire. Insistons néanmoins sur ce point essentiel, et établissons par des preuves directes que les dons du Saint-Esprit sont absolument nécessaires au salut.

Voilà, il faut le dire, ce qu'il importe plus que jamais de savoir et, par conséquent, d'enseigner, attendu que les gens du monde ne le savent nullement et que la plupart même des fidèles ne le savent guère. A cette ignorance il faut attribuer le peu de cas qu'on fait des dons du Saint-Esprit, le peu d'importance qu'on attache au sacrement de confirmation et le peu de soin qu'on apporte à en conserver les fruits. L'Esprit de sagesse et de vie ainsi méconnu, faut-il s'étonner que le monde moderne aille à la dérive et à la mort?

Afin de rendre sensible l'indispensable nécessité des dons du Saint-Esprit, les Pères de l'Église emploient diverses comparaisons. A celle de l'arbre, que nous avons développée, ils ajoutent les suivantes : « De même, dit quelque part saint Augustin, que l'œil le plus sain ne peut voir, si un rayon de lumière ne vient le frapper; ainsi l'homme parfaitement justifié ne peut accomplir les actes de la vie chrétienne, s'il

n'est poussé par le mouvement du Saint-Esprit (1). »

Saint Basile, déjà cité, ajoute : « On peut comparer l'homme à un navire. Si parfaitement construit qu'on suppose un navire et si bien pourvu qu'il soit d'agrès et de matelots, il ne peut marcher sans le souffle du vent. Ainsi de l'homme. Possédât-il la grâce sanctifiante et toutes les vertus infuses à un haut degré, il ne peut, sans le mouvement du Saint-Esprit, faire un seul acte surnaturel, pas même prononcer le nom de Jésus. » Or, le mouvement du Saint-Esprit est l'effet de ses dons. Ainsi, ce que le vent est au navire, les dons du Saint-Esprit le sont à l'âme.

Résumant la doctrine des Pères, saint Thomas donne la raison fondamentale de cette nécessité. « Dieu, dit-il, perfectionne les œuvres de l'homme de deux manières : par la lumière naturelle, qui est la raison, et par la lumière surnaturelle venue des vertus théologales. Mais cette seconde manière est imparfaite, puisque même avec ces vertus nous ne connaissons et n'aimons Dieu qu'imparfaitement. La raison en est que nous ne les possédons que d'une manière incomplète et non pas de nous-mêmes. Or, tout être qui ne possède pas complétement et de lui-même un principe d'action, ne peut agir de lui-même, suivant ce principe : il faut qu'il soit mu du dehors.

« Ainsi, le soleil, qui est pleinement lumineux, peut éclairer par lui-même. Mais la lune, dans laquelle la lumière ne réside que d'une manière imparfaite, ne peut éclairer si elle-même ne l'est pas. Ainsi encore, le médecin qui connaît parfaitement son art peut agir

(1) Sicut oculus corporis plenissime sanus, nisi candore lucis adjutus non potest cernere ; sic et homo perfectissime etiam justificatus, nisi æterna luce justitiæ divinitus adjuvetur, recte non potest vivere. Vid. *Lib. de natura et gratia.*

de lui-même, tandis que l'élève, imparfaitement instruit, ne le peut pas. Il faut qu'il reçoive la direction de son maître (1). Telle est la condition de l'homme. En tout ce qui est du domaine de la raison et qui tend à une fin naturelle, l'homme, aidé de Dieu, peut agir de lui-même par les lumières de la raison.

« Il en est autrement s'il est question de sa fin surnaturelle. N'étant informée qu'imparfaitement par les vertus théologales, la raison nous y fait tendre; mais son impulsion ne suffit pas. Il faut le mouvement du Saint-Esprit. L'Écriture l'enseigne clairement : *Ceux qui sont conduits par le Saint-Esprit*, dit saint Paul, *ceux-là sont les fils de Dieu et ses héritiers.* Et le prophète royal : *C'est votre Esprit qui me conduira dans la terre du bonheur.* Ainsi, nul ne peut entrer dans l'héritage du ciel, à moins d'y être poussé et conduit par le Saint-Esprit. Il suit de là que les dons du Saint-Esprit sont absolument nécessaires au salut (2). »

Toute cette belle et profonde doctrine de l'Ange de l'école doit se résumer ainsi : par les vertus théologales et morales, l'homme n'est pas tellement perfectionné dans ses rapports avec sa fin dernière, qu'il n'ait toujours besoin d'être poussé par le mouvement supérieur du Saint-Esprit (3).

(1) C'est un axiome des sciences physiques, comme des sciences morales, que le second agent ne peut agir que par la vertu du premier : nullum agens secundum agit, nisi virtute primi.

(2) Sic igitur quantum ad ea quæ subsunt humanæ rationi, in ordine scilicet ad finem connaturalem homini, homo potest operari per judicium rationis... sed in ordine ad finem ultimum supernaturalem, ad quem ratio movet, secundum quod est aliqualiter et imperfecte informata per virtutes theologicas, non sufficit ipsa motio rationis, nisi desuper adsit instinctus et motio Spiritus sancti... Et ideo ad illum finem assequendum, necessarium est homini habere donum Spiritus sancti. 1ª, 2ªe, q. 68, art. 2, *corp.*; et ad 2.

(3) Per virtutes theologicas et morales non ita percificitur homo in

Nécessaires comme principes généraux du mouvement surnaturel, les dons du Saint-Esprit le sont encore à plusieurs titres particuliers. Ils sont nécessaires pour connaître le bien, nécessaires pour l'opérer, nécessaires pour éviter le mal : en sorte qu'ils sont tout à la fois *lumière, force* et *protection*. D'où il résulte que les regarder comme un souffle fécond, comme une simple impulsion sans vertu propre, serait une erreur. On doit les tenir pour autant de perfections actives et vivifiantes ajoutées aux vertus et aux puissances de l'âme : *Dona sunt quædam hominis perfectiones* (1).

Lumière : ils sont nécessaires pour connaître le bien. Si perfectionnée qu'elle soit par les vertus théologales et par les autres vertus infuses, la raison ne peut connaître tout ce qu'elle doit connaître, ni dissiper toutes les illusions dont elle peut être la victime, ni toutes les erreurs dans lesquelles elle peut tomber. Elle a besoin de celui dont la science est infinie et qui par sa présence la délivre de toute illusion, de toute folie, de toute ignorance, de toute inaptitude à connaître et à comprendre. Ce perfectionnement nécessaire est dû au Saint-Esprit et à ses dons (2).

Force : ils sont nécessaires pour opérer le bien. La

ordine ad ultimum finem, quin semper indigeat moveri quodam superiori instinctu Spiritus sancti. *S. Th., ubi suprà.*

(1) *Ibid.*, art. 2, *corp.*

(2) Rationi humanæ non sunt omnia cognita neque omnia possibilia, sive accipiatur ut perfecta perfectione naturali, sive accipiatur ut perfecta theologicis virtutibus; unde non potest quantum ad omnia repellere stultitiam et alia hujusmodi... Sed ille cujus scientiæ et potestati omnia subsunt, sua motione ab omni stultitia et ignorantia et hebetudine et duritia et cæteris hujusmodi nos tutos reddit. Et ideo dona Spiritus sancti, quæ faciunt nos bene sequentes instinctum ipsius, dicuntur contra hujusmodi defectus. *Id.*, art. 2, ad 3.

grâce sanctifiante habituelle ne suffit pas pour nous faire opérer le bien, pas plus que le sang, principe de la vie, ne suffit pour nous faire vivre : il faut qu'il soit mis en circulation. Or, c'est le don du Saint-Esprit qui communique à la grâce habituelle l'impulsion qui la met en mouvement et la rend efficace. En ce sens, le don du Saint-Esprit est tout à la fois habituel et actuel. Habituel, il demeure dans l'âme en état de grâce. Actuel, il l'inspire, il l'aide, il la fortifie, il la pousse, suivant le besoin du moment, soit à pratiquer le bien, soit à résister au mal (1).

Protection : il nous défend contre nos ennemis. Le don ou l'opération du Saint-Esprit ne se borne pas à nous diriger et à nous fortifier, il nous protége. L'homme en état de grâce en a besoin pour être soutenu contre les assauts de l'ennemi. C'est pourquoi il doit dire toujours : *Ne nous induisez pas en tentation*. Mais aussi, avec la grâce sanctifiante et les dons du Saint-Esprit, le chrétien est un être parfait. Il n'a pas seulement la vie divine, il possède encore tous les moyens de la développer, toutes les armes pour la défendre. « Les vertus et les dons, ajoute saint Thomas, suffisent pour exclure les péchés et les vices, dans le présent et dans l'avenir, en ce sens qu'ils empêchent de les commettre. Quant aux fautes passées, l'homme en trouve le remède dans les sacrements (2). »

(1) Operatio Spiritus sancti quæ nos movet et protegit, non circumscribitur per effectum habitualis doni quod in nobis causat; sed præter hunc effectum, nos movet et protegit cum Patre et Filio. — Homo in gratia constitutus indiget divino auxilio ipsum dirigente et protegente contra tentationum impulsus. *S. Th.*, 1ª, 2ªe, q. 109, art. 9, ad 2 et ad 3.

(2) Per virtutes et dona excluduntur sufficienter vitia et peccata, quantum ad præsens et futurum, in quantum scilicet impeditur

Désormais, il reste bien établi que les dons du Saint-Esprit, soit comme principes de mouvement surnaturel, soit comme éléments de lumière, de force et de défense, sont aussi nécessaires au salut que le mouvement à la vie, la chaleur à la séve, le vent au navire, la vapeur à la locomotive. Mais sont-ils tous nécessaires au même degré? Sans aucun doute.

« Parmi les dons du Saint-Esprit, dit la théologie catholique, la sagesse tient le premier rang, la crainte le dernier. Or, l'une et l'autre sont nécessaires au salut. *Nul n'est aimé de Dieu*, dit l'Écriture, *sinon celui qui habite avec la sagesse, et nul ne peut être sauvé sans la crainte.* Donc les dons intermédiaires sont également nécessaires au salut : *Ergo etiam alia dona media sunt necessaria ad salutem* (1). De plus, sans le Saint-Esprit, le salut est impossible. Or, le Saint-Esprit est inséparable de ses dons. Il est dans l'âme avec tous ses dons, ou il n'y est pas du tout. La conséquence est que les sept dons du Saint-Esprit sont nécessaires au salut d'une égale nécessité : *Septem dona sunt necessaria ad salutem* (2). »

homo per virtutes et dona a peccando. Sed quantum ad præterita peccata quæ transeunt actu et permanent reatu adhibetur homini remedium specialiter per sacramenta. *S. Th.*, III p., q. 62, art 2, ad 2.

(1) *S. Th.*, 1, 2ª, q. 68, art. 4.

(2) *Ibid.*, art. 3, ad 1.

CHAPITRE XXVI

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nombre des dons du Saint-Esprit. — Inséparabilité. — Perpétuité. — Dignité. — Ordre des dons en Notre-Seigneur. — Ils commencent par la sagesse et finissent à la crainte. — Raison de cet ordre. — Manifestation de chaque don du Saint-Esprit dans la vie de Notre-Seigneur. — En nous, les dons commencent par la crainte et finissent à la sagesse. — Raison de cet ordre. — Loi du monde moral. — Nécessité de la connaître et de la suivre. — Effets généraux des dons du Saint-Esprit sur l'humanité.

On ne saurait trop le répéter, sans les dons du Saint-Esprit, l'homme est privé de mouvement surnaturel. Il ne peut convenablement ni connaître le bien, ni l'opérer, ni éviter le mal, ni s'ouvrir les portes du ciel. Mais quel est le nombre de ces dons, plus précieux que tout l'or du monde, plus nécessaires mille fois que la vie naturelle? L'Écriture nous donne la réponse. Parlant de Notre-Seigneur, le second Adam, le prophète Isaïe s'exprime en ces termes : « Et sur lui reposera l'Esprit du Seigneur : l'Esprit de sagesse et d'intelligence ; l'Esprit de conseil et de force ; l'Esprit de science et de piété, et l'Esprit de la crainte du Seigneur le remplira (1). » Ce qui s'est

(1) XI, 2, 3.

accompli dans le Verbe incarné doit s'accomplir dans chacun de ses frères. Au jour du baptême, tout chrétien reçoit les sept dons du Saint-Esprit.

Pourquoi ces dons divins sont-ils au nombre de sept et non pas au nombre de six ou de huit? Rappelons-nous que les dons du Saint-Esprit ont pour but d'imprimer le mouvement aux vertus. Or, il y a sept vertus : trois théologales et quatre cardinales. Ces vertus comprennent toutes les forces, principes d'actes surnaturels. Ces forces reposent toutes dans l'entendement et dans la volonté. L'entendement doit saisir la vérité, s'en nourrir et la transmettre; la volonté, l'aimer et la réduire en actes.

Pour connaître la vérité d'une connaissance utile, l'entendement a besoin des dons d'*intelligence*, de *conseil*, de *sagesse* et de *science*. Les dons de *piété*, de *force* et de *crainte* sont les auxiliaires indispensables de la volonté, dans l'amour et la pratique du bien (1). Ainsi, les dons dū Saint-Esprit atteignent toutes les facultés de l'âme, toutes les vertus intellectuelles et morales, et les suivent dans leurs actes, de quelque nature qu'ils soient (2).

Sous une figure d'une profonde vérité, saint Grégoire montre la même raison du nombre sept. « Dieu, dit-il, a créé le monde et l'a rendu parfait en sept jours. Image de Dieu, l'homme est créateur. A chaque jour de sa création spirituelle, correspond un don du Saint-Esprit. Tous ensemble accomplissent et perfectionnent les travaux, tant de la vie active que de la

(1) Si (Spiritus) est in intellectu, tunc est Spiritus sapientiæ, consilii, intellectus, scientiæ ; si est in voluntate, tunc est Spiritus pietatis, timoris vel fortitudinis. *Corn. a Lap.*, *in Is.*, XI, 3.

(2) Sic patet quod hæc dona extendunt se ad omnia, ad quæ se extendunt virtutes tam intellectuales quam morales. *S. Th.*, 1ª, 2ae, q. 68, art. 4, *corp.*

vie contemplative (1). » Il en résulte que le nombre sept est celui qui convient aux dons du Saint-Esprit : plus serait inutile, moins pas assez. A cette précision merveilleuse, comment ne pas reconnaître l'infinie sagesse qui, dans l'ordre moral non moins que dans l'ordre physique, fait tout avec nombre?

Elle brille d'un nouvel éclat, si on considère, comme nous le ferons plus tard, que les dons du Saint-Esprit sont opposés aux sept péchés capitaux. Ces sept péchés ou, pour mieux dire, ces sept *Esprits* mauvais en veulent aux sept vertus ou puissances de l'homme, ainsi qu'à son entendement et à sa volonté, c'est-à-dire qu'ils attaquent l'homme dans tout son être. Pour lutter avec succès contre ces sept puissances infernales, sept forces divines étaient nécessaires à l'homme. Il les trouve, ni plus ni moins, dans les sept dons du Saint-Esprit.

Nouveau trait de sagesse et de bonté : ce brillant cortége de perfections surnaturelles, cette puissante cohorte d'auxiliaires divins est indissoluble. Les dons du Saint-Esprit sont inséparables les uns des autres. « Aucune vertu morale, dit le prince de la théologie, ne peut exister dans l'homme sans la prudence. Toutes se réunissent dans cette vertu, qui les dirige suivant les lumières de la raison. Il en est ainsi du chrétien. Toutes ses vertus, toutes les forces de son âme sont excitées et régies par les dons du Saint-Esprit. Or, le Saint-Esprit habite en nous par la charité. Ainsi, comme les vertus morales sont mises en faisceau par

(1) Sunt autem hæc dona tantum septem, quia, sicut dicit Gregorius... *Super Ezech.*, homil. II. — Per septenarium significatur universitas ; ut sicut mundus septem diebus est perfectus, hic et minor mundus homo, septem donis Spiritus sancti perficiatur, etc. *S. Bonav., Opusc., de septem donis*, etc., p. 237, edit. in-fol., Lugd. 1619.

la prudence, les dons du Saint-Esprit se trouvent liés ensemble dans la charité. Celui donc qui a la charité possède les sept dons du Saint-Esprit, et celui qui la perd les perd tous les sept; mais il les recouvre en recouvrant la grâce (1). »

Telle est, pour le dire en passant, la raison du nombre sept, si souvent reproduit dans les pénitences canoniques et dans les indulgences accordées par l'Église (2). »

Non-seulement les dons du Saint-Esprit sont inséparables; ils sont encore tellement permanents, qu'ils survivent même à la mort. Moyens nécessaires de sanctification dans l'exil, ils deviennent dans la patrie des sources de gloire et de béatitude. « Les dons du Saint-Esprit, continue saint Thomas, peuvent être considérés dans leur objet actuel ou dans leur essence. En tant qu'ils résident dans l'homme voyageur, ils ont pour objet les œuvres de la vie active, c'est-à-dire la pratique des différents devoirs auxquels le salut est attaché. Sous ce rapport ils ne demeurent pas dans le ciel. La fin étant obtenue, les moyens n'ont plus de raison d'être.

« Il en est autrement, si on les considère dans leur essence. En effet, il est de leur essence de perfectionner l'âme, de manière à la rendre docile à l'impulsion divine. Or, dans le ciel cette docilité sera complète. Là, Dieu sera tout en toutes choses, et l'homme parfai-

(1) 1ª, 2ªe, q. 58, art. 4, *corp*; et q. 68, art. 5, *corp*.

(2) Gratia ista septiformis, id est septem donorum, amittitur per quodlibet mortale peccatum. Et ideo statutum fuit antiquitus, ut pro quolibet mortali peccato imponeretur pœnitentia septennis. Prædicandum est scilicet, ut, sicut per peccatum abjicit a se septiformem gratiam Spiritus sancti; ita per septennem pœnitentiam satisfaciat et recuperet eam. *S. Anton., Summa theolog.*, p. IV, tit X, c. 1, p. 152, edit. in-4, Venet. 1861.

tement soumis à Dieu. Ainsi, non-seulement les dons du Saint-Esprit, principes de cette docilité, subsisteront dans le ciel; mais, incomparablement plus parfaits qu'ici-bas, ils brilleront dans les élus d'un éclat splendide et seront la mesure de leur bonheur et de leur gloire (1). »

Cet éclat ne sera pas le même pour tous les dons; car tous n'ont pas la même excellence. Tous, il est vrai, sont des pierres précieuses qui formeront la couronne des élus; mais dans le ciel, comme sur la terre, toutes les pierres précieuses n'ont ni le même prix ni la même splendeur. Le rubis, l'émeraude, la topaze, le diamant, ont chacun sa beauté spécifique et un éclat différent. Qu'une excellence relative, une dignité hiérarchique distingue les dons du Saint-Esprit, rien n'est plus facile à prouver.

Ces dons correspondent aux vertus, c'est-à-dire que chaque don a pour but de mettre en mouvement une vertu particulière et de l'ennoblir, en lui faisant produire des actes, promptement, facilement, constamment, sous l'impulsion du Saint-Esprit. Or, il y a une différence de dignité entre les vertus. Sans parler des vertus théologales, les premières de toutes, les vertus intellectuelles sont supérieures aux vertus morales; et parmi les vertus intellectuelles, les vertus contemplatives sont préférables aux vertus actives. La cause en est que les premières perfectionnent la plus noble faculté de l'homme, la raison ; tandis que les secondes ne perfectionnent que la volonté.

C'est une nécessité qu'il en soit de même parmi les dons ; car plus noble est la chose à mouvoir, plus noble doit être le moteur ; plus parfaite est la faculté à

(1) 1ª, 2ae, q. 68, art. 6, *corp.*

perfectionner, plus parfait doit être le principe perfectionnant. « Ainsi, ajoute saint Thomas, dans les dons, la sagesse et l'intelligence, la science et le conseil sont préférés à la piété, à la force et à la crainte. Parmi ces trois derniers, la piété est préférée à la force, et la force à la crainte; comme la justice elle-même est préférée à la force, et la force à la tempérance. Telle est la supériorité relative des dons, pris en eux-mêmes.

« Considérés sous le rapport des actes, la force et le conseil sont préférés à la science et à la piété, parce que la force et le conseil s'exercent dans les cas difficiles; la piété et même la science, dans les cas ordinaires. On voit que la dignité des dons correspond à l'ordre dans lequel ils sont énumérés, partie simplement, en tant que la sagesse et l'intelligence sont préférées à tous; partie suivant leur ordre d'application, en tant que le conseil et la force sont préférés à la science et à la piété (1). »

Mais dans quel ordre les dons du Saint-Esprit sont-ils énumérés? On trouve deux manières de les compter : l'une descendante, qui commence par la sagesse et finit par la crainte; l'autre ascendante, qui commence par la crainte et finit par la sagesse. Lorsqu'il les répand sur Notre-Seigneur, le Saint-Esprit nomme ses dons par ordre de dignité; sur nous, par ordre de nécessité. De Notre-Seigneur il est dit : Sur lui reposera l'Esprit de *sagesse*, et il sera rempli de l'Esprit de la *crainte du Seigneur*. De nous il est dit : La *crainte* est le commencement de la *sagesse*. Pourquoi cette double échelle?

Le Verbe incarné est la sagesse éternelle; et le pre-

(1) *S. Th.*, 1ª, 2ªe, 9. 68, art. 7, *corp.*

mier don communiqué à son âme est la sagesse. Par là, le Saint-Esprit a voulu montrer que cette humanité sainte, étant sans péché ni imperfection, participe de prime abord à l'attribut suprême de la personne divine, à laquelle elle est unie. Le dernier don nommé par le Saint-Esprit, c'est la crainte. Le siége de la crainte est surtout dans la partie inférieure de l'âme, c'est-à-dire dans le point qui met Notre-Seigneur en contact immédiat avec notre pauvre humanité. Et le Saint-Esprit a voulu nous apprendre que la crainte est le premier degré de l'échelle qui doit nous élever jusqu'à Dieu, la Sagesse infinie. Tel est l'ordre suivant lequel le Saint-Esprit se communique au Dieu-homme, l'innocence même et le réparateur de l'innocence.

Quant à nous, nous recevons les dons du Saint-Esprit dans l'ordre inverse : on le conçoit (1). Chargé de misère et de péchés, le premier sentiment que l'homme doit éprouver devant Dieu, c'est la crainte. Voilà pourquoi la crainte est le premier don qu'il reçoit, et la sagesse le dernier auquel il parvient. Dans le Verbe incarné, le Saint-Esprit, pour arriver jusqu'à nous, descend de la sagesse à la crainte, et, pour nous relever jusqu'à notre Frère aîné, il nous fait remonter de la crainte à la sagesse.

Si on veut que le chrétien connaisse l'enchaînement et la dignité relative des dons du Saint-Esprit, tel est l'ordre qu'il importe de suivre en les expliquant. Il est d'autant plus rationnel, que les dons du Saint-Esprit sont directement opposés aux péchés capitaux. Or,

(1) Isaias incipit a summo dono scilicet sapientiæ et descendit per media usque ad infimum, scilicet donum timoris Domini. Sed nos, inquit Gregorius (*Moral.*, lib. XXII, c. XIV), qui a terrenis ad cœlestia tendimus, eosdem gradus ascendendo numeramus, et incipiendo ab infimo scilicet timoris Domini, usque ad donum sapidæ sapientiæ. *S. Bonav., ubi suprà*, p. 241.

l'orgueil est le père de tous les autres : *Initium omnis peccati est superbia ;* il est aussi le premier qu'on explique. La crainte en est le remède, comme nous le montrerons. C'est donc par la crainte que doit commencer l'explication des dons du Saint-Esprit.

Comme il est facile de le voir, ces deux ordres, dont l'un descend et l'autre monte, renferment de grands enseignements et de belles harmonies. Ni les uns ni les autres n'ont échappé au regard pénétrant des docteurs de l'Église. « Par le nombre sept, dit saint Augustin, les dons nous révèlent le Saint-Esprit qui, en descendant à nous, commence par la sagesse et finit par la crainte ; tandis que nous, pour monter jusqu'à lui, nous commençons par la crainte et finissons par la sagesse ; car la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse (1). »

Et ailleurs : « Lorsque le prophète Isaïe célèbre les sept dons merveilleux du Saint-Esprit, il commence par la sagesse et arrive à la crainte, descendant du sommet jusqu'à nous, afin de nous apprendre à monter. Il part du point où nous voulons parvenir et il parvient au point d'où nous devons commencer. *Sur lui reposera*, dit-il, *l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de sagesse et d'entendement, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, l'Esprit de la crainte du Seigneur.* Ainsi, comme le Verbe incarné, non en diminuant, mais en nous enseignant, descend depuis la sagesse jusqu'à la crainte ; de même nous devons monter, en avançant depuis la crainte jusqu'à la

(1) Istæ septem operationes commendant septenario numero Spiritum sanctum, qui quasi descendens ad nos incipit a sapientia, et finit ad timorem : nos autem ascendentes incipimus a timore, perficimur in sapientia. Initium enim sapientiæ timor Domini. *Serm.* 448, c. IV, opp. t. V, p. I, d. 1499.

sagesse. La crainte, en effet, est le commencement de la sagesse. Elle est cette vallée des pleurs dont parle le prophète lorsqu'il dit : *Il a disposé des ascensions dans son cœur, au fond de la vallée des larmes.*

« Cette vallée, c'est l'humilité. Or, quel est l'humble, sinon celui qui craint Dieu et qui, à cause de cette crainte, fait couler de son cœur des larmes de confession et de pénitence? Dieu ne méprise pas un cœur contrit et humilié. Qu'il ne craigne donc pas de demeurer dans le fond de la vallée. Dans ce cœur contrit et humilié, Dieu a préparé des ascensions, par lesquelles nous nous élevons jusqu'à lui. Où se font ces ascensions? Dans le cœur, dit le prophète, *in corde.* D'où faut-il monter? Du fond de la vallée des pleurs. Où faut-il monter? Au lieu que Dieu lui-même a préparé, *in locum quem disposuit.* Quel est ce lieu? Le lieu du repos et de la paix, où habite, resplendissante de lumière, l'immortelle Sagesse.

« Ainsi, pour nous instruire, Isaïe descend par degrés, depuis la sagesse jnsqu'à la crainte, c'est-à-dire depuis le séjour de la paix éternelle, jusqu'au fond de la vallée des pleurs, passagers comme le temps. Il veut nous apprendre, pauvres pénitents qui pleurons et qui gémissons, à ne pas demeurer dans les gémissements et dans les larmes; mais à monter de cette triste vallée jusqu'à la montagne spirituelle, au sommet de laquelle est bâtie la sainte Jérusalem, notre mère, où nous jouirons d'une joie sans mélange et sans fin. Telle est la raison pour laquelle il place au premier rang la sagesse, c'est-à-dire la vraie lumière de l'âme, et au second l'intelligence. Comme s'il répondait à ceux qui lui demandent, de quel point il faut partir pour arriver à la sagesse, il dit : De l'intelligence. Et, pour parvenir à l'intelligence? Du conseil.

Et au conseil ? De la force. Et à la force ? De la science. Et à la science ? De la piété. Et à la piété ? De la crainte. Donc à la sagesse, depuis la crainte ; de la vallée des pleurs, jusqu'à la montagne de la paix (1). »

Dans la manière dont Isaïe parle du don de crainte en Notre-Seigneur, l'abbé Rupert nous fait admirer la profonde condescendance du Verbe incarné, devenu le sauveur et le précepteur du genre humain. Voici ses paroles : « Le prophète dit : *Et l'Esprit de la crainte du Seigneur le remplira.* Il est digne de remarque qu'en parlant des six premiers dons, Isaïe dit constamment : *Sur lui reposera l'Esprit du Seigneur, l'Esprit de sagesse, l'Esprit d'intelligence,* et ainsi des autres. Pourquoi, arrivé au septième, change-t-il le mot et dit-il : *L'Esprit de crainte le remplira?* Comprenons le mystère : Dieu a voulu montrer à l'univers cet étonnant spectacle, le créateur de l'homme, le Dieu de l'éternité, descendant jusqu'au point duquel doit partir l'homme pécheur, pour sortir de l'abîme du vice et se délivrer des chaînes infernales du péché.

« En effet, le commencement de la sagesse est la crainte du Seigneur. C'est jusque-là que le Créateur est descendu. *L'Esprit de la crainte de Dieu le remplira,* dit le prophète. Qu'il ait dit : *Sur lui reposera l'Esprit de sagesse et d'intelligence,* il n'y a rien d'étonnant. Toutes ces magnifiques qualités

(1) Ergo ille cum præposuisset sapientiam, lumen scilicet mentis indeficiens, adjunxit intellectum : tanquam quærentibus unde ad sapientiam veniretur responderet : Ab intellectu ; unde ad intellectum : A consilio ; unde ad consilium : A fortitudine ; unde ad fortitudinem : A scientia ; unde ad scientiam : A pietate ; unde ad pietatem : A timore. Ergo ad sapientiam a timore ; quia initium sapientiæ timor Domini. A convalle plorationis usque ad montem pacis. *Serm.* 247, c. III, opp. t. V, p. 1987.

conviennent à la majesté d'un Dieu. Mais quel est l'ange ou l'homme qui ne soit pas stupéfait, en voyant le Seigneur descendre jusqu'à la crainte du Seigneur; le Maître souverain et redouté du ciel et de la terre, rempli de crainte, non pas en partie, mais pleinement et dans toute l'étendue que des hommes inspirés du Saint-Esprit peuvent donner au mot plénitude (1)? »

Telle est la mystérieuse échelle que le Verbe, conduit par le Saint-Esprit, a descendue pour arriver jusqu'à nous, et que nous-mêmes devons monter pour parvenir jusqu'à lui. Un instant arrêtons-nous à considérer ce double mouvement de descente et d'ascension. Intéressante par elle-même, cette étude a trois grands avantages. Le premier : de vérifier par des faits l'énumération hiérarchique d'Isaïe; le second : de nous orienter dans l'exercice des dons du Saint-Esprit; le troisième : de mettre au jour les effets généraux des dons du Saint-Esprit sur le genre humain.

1° Vérifier l'énumération hiérarchique d'Isaïe. Sans doute, la vie du Verbe fait chair est une manifestation soutenue de l'Esprit qui reposait sur lui. On y trouve néanmoins des circonstances, où brille d'un éclat plus marqué chaque don de l'Esprit septiforme, et dans l'ordre même de l'énumération prophétique.

Jésus entre dans sa vie publique, et le premier don qui brille en lui, c'est la *sagesse*. A peine sorti des eaux du Jourdain, l'Esprit le pousse au désert. Là, il

(1) Quis autem angelorum aut hominum non miretur Dominum, usque ad timorem Domini descendisse, Deum et Dominum cœlis ac terris timendum, timoratum factum esse, non partim sed plenarie, et quantum verbo repletionis aut plenitudinis potuerunt homines, in eodem Spiritu sancto loquentes, significare? *De Spir. sanct.*, lib. I, c. xxv.

jeûne quarante jours et quarante nuits; permet au démon de venir le tenter, afin d'avoir occasion de le vaincre; repousse ses attaques par des paroles divines, admirablement choisies, et prélude ainsi à toutes les victoires que lui et ses disciples, de tous les siècles et de tous les pays, remporteront sur l'éternel tentateur.

Où est l'homme dont la vie présente une sagesse comparable à celle-là?

Revenu parmi les hommes, un de ses premiers actes est d'entrer dans la synagogue de Nazareth; il se lève pour faire la lecture des livres saints. On lui a donné Isaïe; il l'ouvre et tombe sur ce passage: « L'Esprit du Seigneur est sur moi; il m'a consacré par son onction pour évangéliser les pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs leur délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour soulager les opprimés et prêcher l'année de grâce du Seigneur et le jour de la justice (1). » Et, quand il eut fermé le livre, il ajouta: *Aujourd'hui, cette parole de l'Écriture que vous venez d'entendre est accomplie.* Elle est accomplie; car le prophète parle de miracles de l'ordre moral, et en moi et par moi vous allez voir s'opérer tous ces miracles.

Trouver immédiatement ce passage d'Isaïe et en donner le sens précis, n'est-ce pas le triomphe du don d'*intelligence*?

Voici le don de conseil. Soupçonnant l'incrédulité de ses auditeurs, il va leur faire entendre que ces miracles ne sont pas pour eux. « En vérité je vous le dis; il y avait beaucoup de veuves au temps d'Élie en

(1) *Luc.*, IV, 17-19.

Israël, quand le ciel fut fermé trois ans et six mois, et qu'une grande famine se fit sentir par toute la terre. Or, à aucune d'elles Élie ne fut envoyé, mais à une femme veuve, en Sarepta des Sidoniens. Et il y avait plusieurs lépreux en Israël au temps du prophète Élisée, et aucun d'entre eux ne fut guéri, mais Naaman Syrien (1). »

Connaissance claire et révélation précise des décrets éternels sur les Juifs et sur les gentils, tout est dans ces paroles. Sur les lèvres du Sauveur elles disent : Par votre orgueil, Juifs, vous fermerez sur vos têtes le ciel de la miséricorde ; toute la pluie de grâces, tombée sur vous par le ministère de Moïse et des prophètes, va prendre sa direction vers les gentils ; et votre lèpre, que vous ne voudrez pas guérir, sera la guérison de la lèpre des nations, dont l'Esprit aux sept dons sera le purificateur et le médecin.

Le don de *Conseil* peut-il briller d'un éclat plus vif?

Le don de *Force* n'est pas plus difficile à trouver. Irrités de la preuve qu'il venait de leur donner du don de conseil, les Juifs s'emparent du Verbe incarné et le conduisent au sommet de la montagne, sur laquelle leur ville était bâtie, afin de le précipiter ; mais il leur coula dans les mains et s'éloigna tranquillement. Ce n'était là que le prélude d'actes plus éclatants du don de force.

Chasser le fort armé de sa citadelle, briser les liens de la mort, se ressusciter lui-même à la gloire, qu'est-ce que cela, sinon le *don de Force*, élevé à sa plus haute puissance?

Chaque pas du Sauveur dans sa vie publique est marqué par le don de *Science*. Que dis-je? on le voit

(1) *Luc.*, IV, 25-27.

resplendir comme un rayon de lumière divine, dans l'obscurité de sa vie cachée. Pourrions-nous oublier l'étonnement causé à tous les vieux docteurs de la loi, par les questions et les réponses de cet enfant de douze ans? Mais comme le soleil devient plus éclatant à mesure qu'il avance sur l'horizon, avec les années le don de Science brille dans Jésus, d'une splendeur nouvelle. A la fête des Tabernacles, il monte à Jérusalem. Devant la foule réunie dans le temple il enseigne sa doctrine. L'admiration éclate de toutes parts et se traduit par ces mots : Comment sait-il les Écritures, puisqu'il ne les a point apprises?

Peut-on mieux proclamer le *don de Science?*

Continuant de descendre les degrés de l'échelle mystérieuse, le Verbe rédempteur arrive au don de *Piété*. Personne n'ignore ce que révèlent les touchantes paraboles du bon Samaritain; du père de famille qui convie à son festin les pauvres, les infirmes, les aveugles et les boiteux; de la drachme et de la brebis perdues.

Mais la parabole de l'enfant prodigue, n'est-elle pas l'inimitable chef-d'œuvre du *don de Piété?*

Enfin, nous touchons au don de *Crainte.* Parce qu'il marque au genre humain le premier pas qu'il doit faire pour s'élever à Dieu, ce don paraît le dernier et dans les derniers moments du divin Maître. Il est comme le vestige encore chaud, dans lequel l'homme doit commencer par mettre le pied. Ce vestige ineffaçable est empreint au jardin des Olives. Voyez-vous le Fort d'Israël, saisi tout à coup de crainte, d'ennui et de tristesse, tombant à genoux et disant : Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de mes lèvres? Le voyez-vous dans les frissons de l'agonie, couvert d'une sueur de sang et réduit,

pour ne pas succomber, à accepter le secours d'un ange consolateur ?

A la crainte mortelle, ajoutez la soumission la plus respectueuse et la plus entière aux ordres paternels, et dites si jamais le *don de Crainte* s'est révélé avec une pareille perfection (1) !

2° Nous orienter dans l'exercice, ou la pratique, des dons du Saint-Esprit. Nous connaissons les degrés par lesquels le Verbe divin est descendu du sommet des collines éternelles, jusqu'au fond de la vallée des pleurs. Afin d'accomplir le mouvement contraire, quels sont ceux que nous devons suivre? Le savoir est pour nous d'un intérêt capital. C'est par les dons du Saint-Esprit que le Verbe a sauvé l'homme et créé un monde nouveau (2).

Image du Verbe et petit monde, c'est par les mêmes dons, et par eux uniquement, que le chrétien peut et doit se sauver et faire de lui un monde nouveau. Sous sa main sont les moyens de succès. Comment les mettre en œuvre? Devant ses yeux est l'échelle à gravir. Avoir la prétention de s'élever de prime saut, jusqu'à l'échelon supérieur serait folie. Il faut donc commencer par poser le pied sur le plus bas. Ce dernier échelon, nous l'avons vu, c'est la crainte. Le Sauveur nous y attend et nous donne la main. Le même Esprit qui l'a fait descendre jusque-là, commence par nous élever aussi jusque-là. Telle est sa première opération.

Écoutons saint Bernard. « C'est avec raison, dit-il, que la crainte de Dieu est appelée le commencement de la sagesse. En effet, Dieu commence à se faire goûter à l'âme, lorsqu'il lui apprend à craindre et non

(1) Voir *Rupert, De Spir. sanct.*, lib. I, c. XXI.
(2) *Luc*, IV, 17; *Hebr.*, IX, 14.

à savoir : car craindre, c'est goûter : *Timor, sapor est.* Or, le goût rend sage, comme la science rend savant. Craignez-vous la justice et la puissance de Dieu? vous goûtez Dieu juste et puissant. Sagesse vient de saveur. Voilà pourquoi la crainte, commencement de la sagesse, répand dans les profondeurs de l'être, une saveur multiple qui régénère toute la famille intérieure de l'âme, purifie son royaume, le pacifie et le sanctifie (1). »

L'affirmation du grand mystique est d'autant plus vraie, que le don de *Crainte* ne produit pas la crainte servile, mais la crainte filiale : crainte respectueuse, résignée et confiante, semblable à celle de l'Homme-Dieu au jardin de Gethsémani.

La crainte est donc le premier degré de notre ascension vers Dieu, la première condition de notre rachat, la première loi de notre régénération. L'Église le sait. Elle qui n'ignore aucun des secrets de l'ordre moral, commence toujours le salut de ses enfants par la crainte. A ses yeux, le travail de régénération ou de création nouvelle imposé à l'homme, se divise en trois périodes qu'elle nomme la vie purgative, la vie illuminative et la vie contemplative. A chacune correspondent quelques-uns des dons du Saint-Esprit. La crainte est le premier fondement de la vie purgative, et la vie purgative est le commencement de la régénération.

Aussi, lisez tous les auteurs ascétiques, ces officiers du génie dans la guerre spirituelle : pas un qui ne donne aux plans d'attaque et de défense la crainte pour premier centre d'opérations. Écoutez tous les prédicateurs de retraites et de missions, ces capi-

(1) Serm. 23 *in Cantic.*

taines expérimentés qui font manœuvrer toutes les forces spirituelles, contre les puissances ennemies du salut : pas un qui ne commence la bataille sans mettre en avant les fins dernières de l'homme, sources éternelles de la crainte.

Interprètes du Saint-Esprit, les uns et les autres ne font qu'appliquer la loi immuable, qui pose la crainte comme principe de la sagesse. Par l'organe infaillible du concile de Trente, l'Esprit sanctificateur décrit lui-même la manière dont il opère la justification des pécheurs. La crainte de la justice de Dieu leur donne le branle ; de la crainte ils passent à la considération de la miséricorde ; cette considération les conduit à la confiance que Dieu leur pardonnera en vue des mérites de son Fils. Alors ils commencent à l'aimer comme source de toute justice, et à détester leurs péchés (1).

Il est donc bien établi que c'est par le don de crainte que l'homme se met en contact avec la sagesse éternelle, et qu'il commence l'œuvre de sa nouvelle création. Cette création, chef-d'œuvre des sept dons du Saint-Esprit, fut, comme toutes les œuvres de la grâce, figurée dans la création du monde matériel. De même que le premier jour de la semaine primitive, appelle le second et le second le troisième, jusqu'au dernier ; ainsi le premier don du Saint-Esprit, mis en en œuvre, conduit au second, et celui-ci à tous les autres, jusqu'au septième, la sagesse, qui est le repos parfait. Arrivé là, l'homme peut dire, comme Dieu lui-même, en contemplant son ouvrage : Il vit tout ce qu'il avait fait, et il le trouva très-bien (2). Comme nous avons expliqué ailleurs la suite de

(1) Sess. IV, c. VI.

(2) A *timore usque ad sapientiam quæ septima est in donis et*

cet admirable travail, nous n'y reviendrons pas.

3° Effets généraux des dons du Saint-Esprit sur le genre humain. De Notre-Seigneur les dons du Saint-Esprit font un Dieu-*homme*. Du chrétien ils font un homme-*Dieu*. La première chose que les apôtres, organes du Saint-Esprit, prêchent aux représentants du genre humain, réunis sur la place du Cénacle, c'est la pénitence : *Pœnitentiam agite*. Or, la pénitence est inséparable du don de crainte. Par ce don, l'humanité unie au Verbe incarné ne tarde pas à recevoir de sa plénitude, de la plénitude de sa Piété, de la plénitude de sa Science, de la plénitude de sa Force, de la plénitude de son Conseil, de la plénitude de son Intelligence, de la plénitude de sa Sagesse. Nous en recevons suivant la capacité de nos âmes et la mesure de notre fidélité. En lui est la source, en nous le ruisseau; en lui le foyer, en nous l'étincelle; en lui l'Esprit aux sept dons dans toute leur abondance; en nous une partie de cette abondance. Voilà pourquoi, remarque saint Chrysostôme, le prophète ne dit pas : *Je donne mon Esprit*, mais : *Je répandrai de mon Esprit sur toute chair* (1).

Et pourtant, voyez ce que produit dans le monde cette goutte de grâce, cette étincelle du Saint-Esprit! « La terre entière en reçoit l'influence, en éprouve la commotion. Tombée d'abord sur la Palestine, elle gagne l'Égypte, la Phénicie, la Syrie, la Cilicie, l'Euphrate, la Mésopotanie, la Cappadoce, la Galatie,

ultima, per gradus tenditur et pervenitur. Hæc sapientia ultima et summa est; quia hac habita animus placatus tranquillusque perfruitur et delectatur in ea. Ergo ultima est, in qua est consummatio. *S. Aug., De doctr. christ.*, c. VII.

(1) Propterea non dixit, do Spiritum, sed effundam de Spiritu meo super omnem carnem. *Exposit.*, in Ps. 44, n. 2, opp. t. V, p. I, p. 195.

la Scythie, la Thrace, la Grèce, la Gaule, l'Italie, toute la Libye, l'Europe, l'Asie et même l'Océan. Qu'est-il besoin d'un plus long discours? Autant de terre que le soleil éclaire, autant cette grâce en parcourt, et cette grâce et cette étincelle du Saint-Esprit remplit le monde de science. Par elle s'accomplissent les miracles, par elle les péchés sont remis. Toutefois, cette grâce étendue à tant de régions n'est qu'une partie et une arrhe du Don lui-même. *Il a déposé dans nos cœurs*, dit l'Apôtre, *une arrhe de l'Esprit*, c'est-à-dire de son opération, car l'Esprit ne se divise pas.

« Que dire de la source? *A l'un est donné par l'Esprit le discours de la sagesse; à l'autre le discours de la science par le même esprit; à l'autre la foi; à l'autre la grâce des guérisons; à l'autre le don des miracles par le même Esprit; à l'autre la prophétie; à l'autre le discernement des esprits; à l'autre le don des langues.* Tous ces dons, la grâce reçue au baptême les étend à toutes les nations. Voilà ce que fait une goutte du Saint-Esprit. Que ce soit une goutte seulement, le prophète le déclare en disant : *Je répandrai de mon Esprit.* Voyez donc quelle est la puissante fécondité de la grâce du Saint-Esprit, qui, depuis si longtemps, suffit au monde entier, et qui, ne connaissant ni frontières ni diminution, comble le genre humain d'ineffables richesses, sans s'appauvrir elle-même (1). »

Avant l'illustre patriarche de Constantinople, le

(1) Hæc autem omnia facit stilla Spiritus... Considera ergo quam sit omni ex parte sufficiens gratia Spiritus, quæ universo orbi terrarum tanto tempore sufficit, et neque circumscribitur, nec consumitur, sed omnes quidem implet opibus et gratia : ipsa vero minime consumitur. *Ubi suprà.*

grand Tertullien avait célébré la rapide déification du genre humain par l'Esprit aux sept dons. Pour lui, ce miracle était la preuve irréfutable de la divinité du Verbe fait chair, de qui le monde avait reçu l'Esprit régénérateur. « Les apôtres, dit-il dans son magnifique langage, furent les porte-voix du Saint-Esprit, et leurs paroles ont retenti à tous les échos de l'univers. A qui toutes les nations du globe ont-elles jamais cru? Au Christ, et au Christ seul. C'est devant lui que toutes les portes des villes se sont ouvertes, devant lui que toutes les serrures se sont brisées et que les valves d'airain ont roulé sur leurs gonds, pour lui donner passage. Sans doute ces miracles appartiennent à l'ordre moral, et il faut les entendre en ce sens que les cœurs des habitants de la terre, assiégés, fermés, possédés par le démon, ont été délivrés et ouverts par la foi du Christ. Mais ces miracles n'en sont pas moins réels, puisque dans tous les lieux habite aujourd'hui le peuple chrétien. Or, qui peut étendre son règne à l'univers entier, si ce n'est le Christ, Fils de Dieu, annoncé comme devant régner éternellement sur toutes les nations?

« Salomon a régné, mais dans les frontières de la Judée, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Darius a régné sur les Babyloniens et les Perses, mais non au delà. Pharaon a régné sur les Égyptiens, mais seulement sur eux. Nabuchodonosor a régné depuis l'Inde jusqu'à l'Éthiopie; plus loin, son empire était inconnu. Alexandre le Macédonien a régné, mais sur une partie de l'Asie seulement. Que dirai-je des Romains? Ils entourent leur empire de stations militaires, et à ces barrières vivantes finit leur puissance. Quant au Christ, son royaume et son nom s'étendent partout. Partout il est cru, partout adoré, partout il commande,

se donnant à tous sans acception de personne, pour tous égal, pour tous roi, pour tous juge, pour tous Dieu et Seigneur. Affirme tout cela sans hésiter, puisque tu le vois de tes yeux (1). »

Frappé du même spectacle, saint Grégoire s'écrie : « L'Esprit invisible s'est rendu visible dans ses serviteurs. Leurs miracles prouvent sa présence. Personne ne peut fixer le disque éblouissant du soleil à son lever; mais nous pouvons voir le sommet des montagnes qu'il dore de ses feux et nous savons qu'il est sur l'horizon. Puisque nous ne pouvons contempler en lui-même le Soleil de justice, voyons les montagnes qu'il fait resplendir de sa lumière, les saints apôtres dont les vertus et les miracles annoncent à la terre entière le lever du divin Soleil. S'il est invisible en lui-même, nous voyons les montagnes qu'il éclaire. La vertu de la Divinité en elle-même, c'est le soleil dans le ciel ; la vertu de la Divinité dans les hommes, c'est le soleil sur la terre. Contemplons donc le soleil sur la terre, puisque nous ne pouvons le contempler dans le ciel (2). »

Le genre humain, tiré de la barbarie païenne, et établi dans la pleine lumière de l'Évangile : tels sont les effets généraux des dons du Saint-Esprit. Disons-le en passant, devant ce fait toujours ancien et toujours nouveau, que sont les objections de l'incrédule contre

(1) Christi autem regnum et nomen ubique porrigitur, ubique creditur, ab omnibus gentibus supra enumeratis colitur, ubique regnat, ubique adoratur, omnibus ubique tribuitur æqualiter... omnibus æqualis, omnibus rex, omnibus judex, omnibus Deus et Dominus. Nec dubites credere quod asseveras, cum videamus fieri. *Lib. adv. Judæos*, c. VII.

(2) Virtus enim Divinitatis in se, quasi sol in cœlo est; virtus Divinitatis in hominibus, sol in terra. Solem ergo justitiæ intueamur in terra, quem videre non possumus in cœlo. *Homil.* XXX *in Evang.*

le christianisme? Ce que sont les raisonnements de l'aveugle-né contre l'existence du soleil, ce que sont les paroles de l'insensé contre la certitude des axiomes de géométrie. Comment ce grand fait s'est-il accompli dans l'humanité? Comme il s'accomplit dans chaque homme. Il a commencé par le don de crainte, qui lui-même a appelé tous les autres.

Que prêche Jean-Baptiste, le précurseur de la lumière? La crainte. « Faites de dignes fruits de pénitence. Déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre : tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (1). » Et Pierre, le premier interprète du Rédempteur devant les Juifs : « Faites pénitence et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ, en rémission de vos péchés, et vous recevrez le don du Saint-Esprit (2). » Et Paul, son apôtre devant les gentils : « Dieu annonce maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, fassent pénitence (3). » Ainsi, partout le don de crainte en première ligne. Le commencement de la sagesse, c'est la crainte : telle est la loi immuable de la rédemption.

Par la raison contraire, la perte de la crainte est le commencement de la ruine. Comment le monde chrétien secoue-t-il le joug du christianisme? comment arrive-t-il même à ce degré d'aberration, de nier l'évidence des faits évangéliques? En perdant les dons du Saint-Esprit. Dans quel ordre les perd-il? Dans le même ordre où il les reçoit. Le premier perdu, comme le premier reçu, c'est la crainte.

Que penser d'une époque qui n'a plus la crainte de Dieu? Les dons du Saint-Esprit étant inséparables,

(1) *Luc*, III, 8.
(2) *Act.*, II, 38.
(3) *Act.*, XVII, 30.

une époque qui perd la crainte de Dieu, est une époque qui perd la sagesse, qui perd l'intelligence, qui perd le conseil, qui perd la force de la vertu. C'est une époque qui se trouve livrée aux sept esprits contraires, à l'esprit d'orgueil, à l'esprit d'avarice, à l'esprit de luxure, à l'esprit d'iniquité sous tous les noms et sous toutes les formes. Où va-t-elle? Comment s'étonner de ce que nous voyons? comment ne pas pressentir ce que nous verrons? Si la crainte est le commencement de la sagesse, l'absence de crainte est le commencement de la folie. Ici, la folie est le prélude du crime sans remords chez les individus, et de catastrophes sans nom pour les peuples. S'il ne veut pas périr, que le monde revienne donc à la crainte : c'est la première loi de sa conservation, la première condition de son bonheur (1).

(1) Timeat Dominum omnis terra... Beatus vir qui timet Dominum. Ps. 32 et 111.

CHAPITRE XXVII

LE DON DE CRAINTE

Les sept dons du Saint-Esprit opposés aux sept péchés capitaux. — Lumineux aperçu. — Ce qu'est le don de crainte. — Ses effets : respect de Dieu, horreur du péché. — Sa nécessité : il nous donne la liberté en nous délivrant de la crainte servile. — De la crainte mondaine. — De la crainte charnelle. — Il nous arme contre l'esprit d'orgueil. — Ce qu'est l'orgueil et ce qu'il produit.

Lorsqu'il fait connaître à la terre les dons du Saint-Esprit, Isaïe ne les appelle pas *Dons*, mais *Esprits*. Saint Thomas nous a montré la parfaite justesse de ce langage. Il prouve que les dons du Saint-Esprit sont comme le souffle permanent de l'Esprit septiforme, qui met en mouvement toutes les vertus et toutes les puissances de l'âme. Un des derniers représentants de la grande théologie du moyen âge, saint Antonin, conserve la même dénomination. « Les sept dons du Saint-Esprit, dit cet illustre docteur, sont les sept Esprits envoyés par toute la terre contre les sept Esprits mauvais dont parle l'Évangile. L'Esprit de crainte chasse l'Esprit d'orgueil. L'Esprit de piété chasse l'esprit d'envie. L'esprit de science chasse l'esprit de colère. L'esprit de conseil chasse l'esprit d'avarice.

L'esprit de force chasse l'esprit de paresse. L'esprit d'intelligence chasse l'esprit de gourmandise. L'esprit de sagesse chasse l'esprit de luxure (1). »

Ce lumineux aperçu nous découvre et la nature intime des sept dons du Saint-Esprit, et le rôle nécessaire qu'ils remplissent, et la place immense qu'ils occupent dans l'œuvre de la rédemption humaine. D'un seul mot, le saint archevêque révèle et justifie tout le plan de notre ouvrage. En effet, deux esprits opposés se disputent l'empire du monde. Quoi qu'il fasse, l'homme vit nécessairement sous l'empire du bon ou du mauvais esprit. Jésus-Christ, ou Bélial : il n'y a pas de milieu. Telles sont les vérités, fondements de toute philosophie, lumière de toute histoire, que nous ne cessons de démontrer. Or, suivant la révélation du Verbe lui-même, le mauvais Esprit, Satan, marche accompagné de sept autres esprits plus méchants que que lui. Ces esprits nous sont connus et par leurs noms et par leurs œuvres.

Par leurs noms, la langue catholique les appelle : l'esprit d'orgueil, l'esprit d'avarice, l'esprit de luxure, l'esprit de gourmandise, l'esprit d'envie, l'esprit de colère, l'esprit de paresse.

Par leurs œuvres, ils sont les inspirateurs et les fauteurs de tous les péchés, de tous les désordres privés et publics, de toutes les hontes, de toutes les bassesses, par conséquent la cause incessante de

(1) Hæc dona sunt septem Spiritus missi in omnem terram contra septem Spiritus nequam, de quibus dicitur. *Matth.*, XII. — ... Donum timoris expellit superbiam... donum pietatis expellit spiritum invidiæ... Spiritus scientiæ repellit spiritum iræ... Spiritus consilii fugat spiritum avaritiæ... Spiritus fortitudinis illuminat spiritum tristem accidiæ... Spiritus intellectus removet spiritum gulæ... Spiritus sapientiæ obruit spiritum luxuriæ... *Summ. theolog.*, IV p., tit. X, c. I, § 4.

tous les maux du monde. Qui de nous n'a pas été en butte à leurs attaques ? qui, plus d'une fois, n'a pas senti leur maligne influence? Cruels, rusés, infatigables, nuit et jour ils nous assiégent et nous harcèlent. Abandonné à lui-même, il est évident que l'homme est trop faible pour soutenir la lutte : témoin l'histoire des particuliers et des peuples qui se soustraient à l'influence du Saint-Esprit.

Aussi, un des dogmes les plus consolants de la religion est celui qui nous montre l'Esprit du bien, venant au secours de l'homme avec sept esprits, ou sept puissances opposées aux sept forces de l'Esprit du mal. Ces sept esprits auxiliaires nous sont également connus par leurs noms et par leurs œuvres.

Par leurs noms, ils s'appellent : l'esprit de crainte de Dieu, l'esprit de conseil, l'esprit de sagesse, l'esprit d'intelligence, l'esprit de piété, l'esprit de science et l'esprit de force.

Par leurs œuvres, ils sont les inspirateurs de toutes les vertus publiques et privées, les promoteurs de tous les dévouements, de tout ce qui honore et embellit l'humanité, par conséquent la cause incessante de tous les biens du monde (1). Pour tout redire en deux mots, le genre humain est un grand Lazare, frappé de sept blessures mortelles ; un soldat débile, nuit et jour aux prises avec sept ennemis formidables. L'Esprit aux dons sept devient l'infaillible médecin du Lazare, en lui apportant les sept remèdes exigés par ses plaies ; l'auxiliaire victorieux du soldat, en mettant à sa disposition sept forces divines opposées aux sept forces infernales.

(1) Neque enim est ullum omnino donum absque Spiritu sancto ad creaturam perveniens. *S. Basil., De Spir. sanct.*, p. 66.

En dessinant avec cette netteté la condition de l'homme ici-bas, la théologie catholique, qui est aussi la vraie philosophie, peut-elle donner une intelligence plus claire des sept dons du Saint-Esprit, en faire mieux sentir l'absolue nécessité et inspirer aux nations, comme aux particuliers, une crainte plus sérieuse de les perdre?

Il reste à expliquer chacun de ces dons merveilleux en lui-même et dans son opposition spéciale à l'un des péchés capitaux. Le premier qui se présente, c'est la crainte. Afin d'en donner une connaissance pratique, nous allons répondre à trois questions. Qu'est-ce que le don de crainte? quels en sont les effets? quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don de crainte? *La crainte est un don du Saint-Esprit qui nous fait craindre Dieu, comme un père, et fuir le péché parce qu'il lui déplaît* (1). Cette crainte précieuse n'est ni la crainte servile, ni la crainte mondaine, ni la crainte charnelle. Quoique Dieu en soit l'objet, elle n'est pas contraire à l'espérance. L'espérance a un double objet, le bonheur futur et les moyens d'y parvenir. Double aussi est l'objet de la crainte : le mal que l'homme redoute, et ce qui peut l'occasionner. Dans le premier cas, Dieu, étant la bonté infinie, ne peut être l'objet de la crainte ; dans le second, il peut l'être. En effet, il peut, à cause de nos fautes, nous punir et nous séparer de lui pendant l'éternité. En ce sens, Dieu peut et doit être craint. Tel est le don de crainte en lui-même. Le voici dans ses rapports avec l'âme.

(1) Timor filialis est donum Spiritus sancti, a gratia in voluntate fluens, quo quis disponitur ad prompte et faciliter sequendum motionem Spiritus sancti, qua movet aliquem ut ex amore revereatur Deum tanquam Patrem, et timeat illum offendere atque ab eo separari. *Viguier, Instit.*, etc., c. XIII, 416.

Dans les sept jours de la création, les docteurs de l'Église ont vu la figure des sept dons du Saint-Esprit. Comme chaque jour de la semaine primitive, le Verbe faisait sortir des éléments, préparés par le Saint-Esprit, une nouvelle créature; ainsi, dans la semaine qu'on appelle la vie, chaque don du Saint-Esprit embellit le monde moral, l'homme, d'une nouvelle merveille. A l'arrivée de chaque don du Saint-Esprit dans une âme, on peut en toute vérité appliquer la parole du prophète : Vous enverrez votre esprit, et tout sera créé, et vous renouvellerez la face de la terre. Ainsi, pour l'homme comme pour le monde, la venue du souffle divin est une heure solennelle de création et de régénération. Justifions cette belle harmonie et commençons par le don de crainte.

L'homme déchu est tellement enfoncé dans les sens, qu'il passe à côté des plus hautes vérités de l'ordre moral sans les voir, ou, s'il les entrevoit, il en est à peine touché. Mais lorsque l'esprit de crainte de Dieu descend en lui, il se passe dans son âme quelque chose qui ressemble à un coup de tonnerre dans une nuit obscure. Ce coup, qui fait tout trembler, est précédé d'un éclair qui déchire les noirs nuages et éclaire l'horizon. Ainsi en est-il dans le cœur de l'homme, lorsque l'Esprit de crainte de Dieu y fait son entrée. Lumière soudaine, il dissipe les ténèbres et montre dans leur clarté la grandeur de Dieu et la laideur du péché. Force, il produit dans l'âme une commotion qui l'ébranle profondément. « Il regarde la terre, dit le prophète, et il la fait trembler (1). » Cette terre est le cœur de l'homme. De cette terre, soudainement illuminée et vivement ébranlée, on voit sortir, comme

(1) Ps. 103.

deux plantes immortelles, un profond respect pour Dieu, une horreur extrême du péché. Nous allons les connaître en étudiant la seconde question.

2° Quels sont les effets du don de crainte de Dieu? Comme il vient d'être indiqué, le don de crainte produit deux effets : le respect pour Dieu el 'horreur du péché (1).

Respect pour Dieu : non pas respect ordinaire, respect de raison plutôt que de cœur, mais respect profond, universel, pratique. Aux yeux de l'âme, remplie de l'esprit de crainte, Dieu seul est grand. Devant sa majesté disparaît toute majesté; devant son autorité, toute autorité; devant ses droits, tout droit; devant son service, tout service; devant sa parole, toute parole; devant ses promesses, toute promesse; devant ses menaces, toute menace; devant ses jugements, tout jugement.

Cette majesté infinie, elle ne la contemple pas seulement en elle-même, elle la voit réfléchie dans toutes les puissances établies de Dieu : puissances religieuses et puissances sociales; puissance paternelle et puissance civile, puissances supérieures et puissances inférieures. Elle la voit dans tout ce qui porte le cachet divin : l'homme et le monde.

De là, respect de l'Église, respect des saintes Écritures, respect de la tradition, respect des cérémonies, des temples, des jours et des choses de Dieu. Respect de l'âme et de chacune de ses facultés; respect du corps et de chacun de ses sens; respect du prochain, de sa foi, de ses mœurs, de sa vie, de sa réputation,

(1) Et sic habet (donum timoris) duos actus et per consequens duo objecta actus sunt timere et revereri. Objectum primum est malum culpæ. Secundum est bonitas et dignitas Patris. *Vig., ubi suprà.*

de ses biens, de sa faiblesse, de sa pauvreté, respect de sa vieillesse, de sa supériorité et de ses droits acquis.

Respect des créatures. Pour l'*élève du chrême*, *alumnus chrismatis,* toutes sont sacrées; toutes viennent de Dieu, appartiennent à Dieu, doivent retourner à Dieu. Il use de toutes et de chacune : en esprit de dépendance, car aucune n'est sa propriété; en esprit de crainte, car il faudra rendre compte de tout; en esprit de reconnaissance, car tout est bienfait, même l'air que nous respirons. Comme on voit, le don de crainte de Dieu est le fondateur de ce qu'il y a de plus nécessaire au monde, et surtout au monde actuel : la religion du respect.

Horreur du péché. Grâce au don de crainte, l'âme se trouve subitement dans un autre état : elle ne se connaît plus. Les grands dogmes de la majesté de Dieu et de l'énormité du péché, de la mort, du jugement, du purgatoire et de l'enfer, naguère pour elle dans l'obscurité ou dans un demi-jour, brillent d'un éclat si vif, qu'elle s'écrie avec sainte Catherine de Sienne : « Si je voyais d'un côté une mer de feu, et de l'autre, le plus petit péché, je me jetterais plutôt mille fois dans le feu, que de commettre ce péché. »

Étonné de n'avoir pas toujours vu ce qu'il voit, affligé de n'avoir pas toujours senti ce qu'il sent, le chrétien, enrichi du don de crainte de Dieu, s'écrie, dans toute la sincérité de son étonnement et dans toute la vivacité de son regret : Qui ne vous craindra, Seigneur, et qui osera vous offenser; vous, seul grand, seul saint, seul bon, seul puissant, vous, maître souverain de la vie et de la mort, juge suprême des rois et des peuples; vous, qui revisez tous les jugements et jugez les justices mêmes; vous, entre les mains de qui il est horrible de tomber; Dieu vivant, qui, après

avoir fait mourir le corps, pouvez précipiter l'âme dans l'enfer; vous qui, ne pouvant souffrir la vue même de l'iniquité, la poursuivez, depuis six mille ans, de châtiments épouvantables, dans les anges et dans les hommes, et qui la punirez de supplices effrayants, pendant toute l'éternité?

Tels, et plus énergiques, sont les sentiments de l'âme pénétrée de l'Esprit de crainte de Dieu. Si rien n'est plus noble, rien n'est plus indispensable.

3° Quelle est la nécessité du don de crainte? C'est demander s'il est nécessaire à l'homme de devenir *sage* et d'opérer le salut de son âme. Or, la crainte est la première condition de la sagesse et du salut (1). C'est demander s'il est nécessaire à l'homme de ne rien perdre de ce qui, le faisant homme, l'empêche de se confondre avec l'animal. Or, la crainte de Dieu fait l'homme et tout l'homme (2). C'est demander, enfin, s'il est nécessaire à l'homme de conserver sa liberté et sa dignité d'homme et de chrétien. En effet, il faut bien qu'on le sache, l'Esprit de crainte de Dieu est le seul principe de la liberté, le seul gardien de la dignité humaine. La raison en est que seul il nous délivre de toute autre crainte. Quel qu'il soit, l'homme est exposé à trois sortes de craintes : la crainte *servile;* la crainte *mondaine;* la crainte *charnelle.* Une seule suffit pour faire de l'homme, empereur ou roi, un esclave et un esclave dégradé.

La crainte servile est celle qui fait respecter Dieu par peur et fuir le péché à cause des châtiments (3).

(1) Initium sapientiæ timor Domini. *Ps.* 110. — Cum metu et timore salutem vestram operamini. *Philip.*, II, 12.

(2) Deum time et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo. *Eccl.*, XII, 13.

(3) Timere Deum propter malum pœnæ, est timor servilis. *Viguier*, c. XIII, p. 414.

L'amour de soi en est le principe : de sa nature cet amour n'est pas mauvais, car il n'est pas contraire à la charité. Il n'est pas contraire à la charité, puisqu'en vertu même de la charité, l'homme doit s'aimer, après Dieu, plus que les autres; par conséquent craindre et s'épargner le mal de l'âme et du corps. Née de cet amour personnel, la crainte servile n'est donc pas mauvaise par elle-même. Aussi, en pénétrer les pécheurs est une des principales fonctions des prophètes.

« Encore quarante jours, crie Jonas aux Ninivites, et Ninive sera détruite (1). » Et Dieu approuva leur pénitence, bien que née de la crainte servile. « Race de vipères, dit saint Jean-Baptiste aux Juifs endurcis, qui vous a appris à fuir la colère future? Déjà la cognée est à la racine de l'arbre. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (2). » Notre-Seigneur lui-même, combien de fois n'a-t-il pas attaqué cette fibre de la crainte servile, pour amener les pécheurs à la pénitence! Tantôt, c'est l'enfer avec ses brasiers éternels et ses ténèbres extérieures, qu'il leur rappelle; tantôt, c'est la parabole du figuier stérile et du mauvais riche, qu'il met sous leurs yeux; tantôt il frappe leurs oreilles de ces foudroyantes paroles : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous sans exception (3). »

La crainte servile n'est donc pas mauvaise de sa nature. Elle devient telle, lorsque l'homme, mettant sa fin en lui-même, ne respecte Dieu et n'évite le péché qu'à raison de son intérêt personnel. Essentiellement contraire à la charité, une pareille disposition constitue

(1) *Jon.*, III, 4.
(2) *Matth.*, III, 10; *Luc.*, III, 7-9.
(3) *Luc*, XIII, 3.

la servilité de la crainte et fait l'esclave. Elle dit équivalemment : Si Dieu n'avait pas de foudres et si l'enfer n'existait pas, je pécherais.

C'est le raisonnement de l'esclave qui craint le fouet, mais qui n'aime pas son maître ; du Juif idolâtre au pied du Sinaï ; des païens de la Samarie, appelés les prosélytes des lions ; d'Antiochus le scélérat, en face des terreurs de la mort ; de tant de chrétiens qui foulent aux pieds les lois de Dieu et de l'Église, parce qu'ils ne voient aucune sanction pénale à leurs prévarications ; ou qui s'en abstiennent, lorsqu'ils croient l'entrevoir, et uniquement parce qu'ils croient l'entrevoir. Inutile d'insister sur ce qu'il y a de honteux et de coupable dans la crainte servile (1).

La crainte mondaine est celle qui fait appréhender la perte des biens du monde, des richesses, des dignités, des honneurs et autres semblables (2). Innocente de sa nature, elle cesse de l'être lorsqu'elle porte à pécher, pour éviter de perdre ces avantages temporels. L'histoire est pleine des cruautés, des lâchetés, des bassesses, des trahisons, des empoisonnements, des assassinats, des ventes de conscience, des crimes de tout genre que la crainte mondaine a fait commettre.

Pharaon voit les enfants d'Israël se multiplier ; il craint pour son royaume, et il ordonne de faire périr

(1) Timor servilis est malus non quidem secundum se, sed secundum servilitatem ei annexam. Servilitas autem timoris in eo consistit quod non propter Deum, neque propter seipsum in ordine ad Deum, sed contra Deum, ut malum pœnæ evadat, operatur, quod charitas reprobat. In hoc enim quis dicitur esse servus, qui non causa suî operatur, sed quasi ab extrinseco motus. *Viguier, ubi suprà.*

(2) Timor mundanus est quo quis timet temporalia amittere, ut divitias, dignitates, et hujusmodi. *S. Anton.*, p. IV, tit. XIV, c. II, p. 228.

tous les fils nouveau-nés des Hébreux. Jéroboam, roi d'Israël, craint que les dix tribus, allant adorer le vrai Dieu à Jérusalem, n'échappent à sa domination. Il les entraîne dans l'idolâtrie, et sous peine de mort, les enfants d'Abraham se prosterneront devant les veaux d'or, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Hérode apprend des mages la naissance du roi des Juifs. La crainte de perdre sa couronne lui fait égorger tous les petits enfants de Bethléem et des environs. Au temps de la Passion, les grands prêtres ont peur des Romains, et pour ne pas perdre leurs dignités, leur fortune, leur puissance, ils décrètent la mort du Fils de Dieu. Pilate reconnaît et proclame l'innocence de Notre-Seigneur, il résiste même à la fureur des Juifs. Mais Pilate a peur de perdre l'amitié de César et, en la perdant, de perdre sa place : Pilate trahit sa conscience et livre le sang du Juste.

Pas un royaume de l'antiquité et des temps modernes qui ne présente quelques-unes et même un grand nombre de ces iniquités publiques, de ces illustres ignominies, filles de la crainte mondaine. Si on descend à un ordre moins élevé, comment dire les honteuses flatteries, les abdications de conscience et de caractère, les coupables intrigues, les injustices, les crucifiements de la vérité, les dévouements hypocrites des Pilates au petit pied, des Giézi cupides et couverts de lèpre, toujours si nombreux aux époques, comme la nôtre, où tout se vend parce que tout s'achète (1).

Descendons encore et demandons à ces multitudes

(1) Omnes cupidi, omnes avari, Giezi lepram cum divitiis suis possident, et male quæsita mercede, non tam patrimonii facultatem quam thesaurum criminum congregaverunt æterno cruciatu et brevi fructu. *S. Ambr.*, *apud S. Anton.*, tit. XIV, c. II, p. 130.

de jeunes gens, d'hommes et même de femmes, pourquoi ils tournent le dos à la religion et abandonnent jusqu'à leurs devoirs les plus sacrés : la fréquentation des sacrements, la sanctification du dimanche? pourquoi ils sourient à des paroles, se conforment à des modes et se soumettent à des usages que leur conscience désavoue? Pas un de ces transfuges qui ne soit forcé de s'avouer l'esclave du respect humain, c'est-à-dire de la crainte mondaine.

La crainte charnelle est la crainte des incommodités corporelles, des maladies et de la mort. Renfermée dans de justes limites, cette crainte n'a rien de répréhensible; elle devient coupable lorsque, pour éviter les maux du corps, elle porte à sacrifier, en péchant, les biens de l'âme (1). Rien de plus coupable, rien de plus dégradant, rien de plus commun que la crainte charnelle, prise dans le mauvais sens.

Rien de plus coupable. Le Sauveur est garrotté, emmené dans la maison de Caïphe et livré sans protection aux indignes traitements de la soldatesque. Tu es disciple de cet homme, disent à Pierre les valets du grand prêtre. A ces mots, la crainte charnelle s'empare de Pierre, il craint pour lui-même le sort de son maître; et Pierre devient renégat, renégat public et blasphémateur. Combien de Pierres dans la suite des siècles!

Rien de plus dégradant. C'est dans la bouche de l'esclave de la crainte charnelle que trouvent leur vraie place les paroles du prophète : « La frayeur de la mort est tombée sur moi; la terreur et le tremble-

(1) Timor dicitur carnalis quo scilicet quis ita timet incommoda carnis vel etiam mortem ipsam, quod Deum offendit mortaliter contra aliquod præceptorum faciendo, vel venialiter præter præcepta agendo. *S. Anton., ubi suprà*, c. III, p. 131.

ment sont venus sur moi et j'ai été couvert de ténèbres (1). » La vue des supplices, et même des instruments de supplice, la crainte de la douleur, l'appréhension de la mort, font perdre la tête. Dans cet état, dénégations, protestations, serments, promesses, rien de si indigne que ne soit prêt à faire et que ne fasse l'esclave de la crainte charnelle. Pour sauver le moins, il sacrifie le plus ; pour éviter des peines passagères, il se dévoue à des peines éternelles ; pour préserver son corps, il livre son âme et perd son âme et son corps.

Rien de plus commun. Même dans les cas ordinaires d'infirmités et de maladies, de quoi n'est pas capable l'esclave de la crainte charnelle ? Ne l'a-t-on pas vu, et ne le voit-on pas encore tous les jours recourir à des moyens honteux et illicites, soit pour prévenir des incommodités corporelles, soit pour recouvrer une santé que le maître de la vie trouve bon de ne pas lui laisser tout entière ? Que sont, aujourd'hui plus que jamais, toutes ces adorations de la chair, toute cette mollesse de mœurs et d'éducation, toutes ces lâchetés devant le devoir, toutes ces horreurs de la peine et de la mortification, toutes ces recherches antichrétiennes de luxe et de bien-être, toutes ces consultations médicales de *mediums* plus que suspects ? Les fruits de la crainte charnelle.

Nous délivrer de ces honteuses tyrannies, est le premier bienfait du don de crainte de Dieu. La crainte servile, avec l'égoïsme qui l'inspire, avec les défiances et les sombres terreurs qui l'accompagnent, disparaît devant la crainte filiale. Trouvant en lui-même le témoignage qu'il est l'enfant de Dieu, celui

(1) *Ps.* 34.

qui la possède craint Dieu, comme un fils craint son père. Toujours sa crainte est accompagnée de confiance et d'amour. Pas même après ses fautes, ce double sentiment jamais ne l'abandonne : c'est le prodigue revenant à son père.

Quant à la crainte mondaine et à la crainte charnelle, elles n'ont plus sur lui d'empire illégitime. La crainte filiale les domine, les absorbe, ou même les bannit entièrement. Il ne craint, il ne regrette, il ne déplore sérieusement qu'une chose, le péché. Il le craint, il le regrette, il le déplore non par intérêt égoïste, mais par amour de Dieu et par respect pour sa majesté. La conclusion est que le seul beau caractère, le seul indépendant, c'est le chrétien qui craint Dieu et Dieu seul. En d'autres termes, la vraie formule de la liberté et de la dignité de l'homme est ce vers célèbre :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Au point de vue purement humain, veut-on comprendre la nécessité et les avantages du don de crainte de Dieu ? Il suffit de se rappeler que l'homme, tel qu'il soit, ne peut vivre sans crainte. S'il ne craint pas Dieu, il craint la créature. Or, tout homme qui craint la créature est un esclave. Sa liberté, sa dignité, sa conscience même appartient à celui dont il a peur : hors de Dieu, l'être redouté n'est et ne peut être qu'un tyran.

Voilà ce que devrait comprendre et ce que ne comprend pas l'homme, qui a la prétention de devenir libre en secouant le joug de Dieu. Voilà ce que devrait comprendre et ce que ne comprend pas notre siècle. Pour conquérir la liberté, il est en fièvre de révolutions. Elles se multiplient, et chacune lui rive

plus solidement au cou et aux pieds les chaînes de l'esclavage. Cet esclavage deviendra de plus en plus dur, de plus en plus honteux, de plus en plus général, à mesure que le monde comprendra moins que le don de crainte de Dieu est le principe de la liberté morale, et que la liberté morale est mère de toutes les autres. Où est le Saint-Esprit, là est la liberté, *ubi Spiritus Dei, ibi libertas :* elle n'est que là.

Un second bienfait de l'Esprit de crainte est de nous armer contre l'esprit d'orgueil (1).

Si le Saint-Esprit a ses sept dons, sanctificateurs de l'homme et du monde, le démon a aussi ses sept *dons*, corrupteurs de l'homme et du monde. Chaque don de Satan est la négation ou la destruction d'un don parallèle du Saint-Esprit ; et, dans leur ensemble, les dons sataniques forment la contre-partie adéquate de l'économie de notre déification. Il en résulte que la lutte à outrance de ces esprits contraires, est toute la vie de l'humanité. Un instant assistons à cette lutte dont nous sommes l'enjeu.

Le premier don que le Saint-Esprit nous communique, c'est la crainte. Que fait le don de crainte? Avant tout, il nous rend petits sous la puissante main de Dieu. Du sentiment intime de notre néant et de notre culpabilité, jaillit l'humilité. Mère et gardienne de toutes les vertus, *mater custosque virtutum*, l'humilité, à son tour, produit la défiance de nous-mêmes, de notre jugement, de notre volonté; la vigilance sur notre cœur et sur nos sens; la ferveur

(1) Per donum timoris Domini Spiritus sanctus superbiam ab homine expellit, et Deum humiliter introducit. *S. Bonav., De septem donis*, etc., p. 238. — Donum enim timoris expellit superbiam, quia timor facit hominem humiliari ei quem timet. *S. Anton.*, t. X, c. I, p. 152.

dans nos rapports avec Dieu; la modestie, la douceur, l'indulgence à l'égard du prochain; toutes ces dispositions, filles du don de crainte, sont le fondement de l'édifice que viennent achever, en se superposant, les autres dons du Saint-Esprit (1).

Par là, il demeure évident que l'esprit de crainte, nous constituant dans la vérité, devait nous être donné le premier, et que le premier enseignement sorti de la bouche du Rédempteur devait être l'enseignement de l'humilité (2).

En vertu de l'antagonisme perpétuel, que nous avons tant de fois signalé, il ne demeure pas moins évident que la première goutte de virus, que Satan nous distillera dans l'âme sera le contraire de l'humilité. Quelle sera-t-elle? L'*Orgueil*. Pourquoi l'orgueil? Parce que le démon est le père du mensonge et que l'orgueil c'est le mensonge. Que fait l'orgueil? Il nous déplace du vrai et nous constitue dans le faux. Faux à l'égard de nous-mêmes : nous ne sommes rien, et l'orgueil nous persuade que nous sommes quelque chose; il nous enfle, il nous élève, il nous inspire d'injustes préférences, et il nous remplit de confiance et de complaisance en nous-mêmes.

Faux à l'égard de Dieu et du prochain. Plus l'orgueil nous grandit à nos propres yeux, plus il affaiblit en nous le sentiment de nos besoins et la connaissance de nos devoirs. Pour l'orgueilleux, plus de prière sérieuse, plus de vigilance sévère et soutenue, plus de conseils demandés ou acceptés; plein de lui-

(1) Horum donorum primus est timor Dei, veluti aliorum quoddam fundamentum : hanc namque Spiritus sanctus in campo mentis supponit aliaque dona in suo ordine veluti in ædificationem superimponit. *S. Anselm., De Similitud.*, c. CXXX.

(2) *Matth.*, v, 3, et II, 29.

même, il sait tout, il a tout vu, il se suffit en tout : lui et toujours lui. Présomptueux, tranchant, hautain, rampant devant le fort, despote à l'égard du faible, égoïste, querelleur, cruel, disputeur, haïssable à tous et ingouvernable, il devient la preuve vivante de cette vérité : que *l'orgueil est la déformation la plus radicale de la nature humaine* (1).

Cette déformation conduit à la dissolution de tous les liens sociaux et donne naissance à la *religion du mépris*, négation adéquate de la *religion du respect.* L'adepte de cette religion satanique méprise tout : Dieu, ses commandements, ses promesses et ses menaces; l'Église, sa parole, ses droits et ses ministres; les parents, leur autorité, leur tendresse, leurs cheveux blancs; l'âme, le corps et toutes les créatures. De la vie il use et abuse, comme s'il en était propriétaire et propriétaire irresponsable. Telle fut la religion du monde païen; telle redevient inévitablement celle du monde actuel, à mesure qu'il perd le don de crainte de Dieu. Religion du respect, ou religion du mépris : l'alternative est impitoyable.

Cependant il est écrit que l'humiliation suit l'orgueil, comme l'ombre suit le corps (2). Humiliation intellectuelle, le jugement faux, l'erreur, l'illusion. Humiliation morale, l'impureté avec ses hontes. Humiliation publique, Aman expire sur une potence

(1) Fili, sine consilio nihil facias et post factum non pœnitebit. *Eccli.*, xxx, 24. — Qui autem confidit in cogitationibus suis, impie agit. *Prov.*, xii, 2. — Novit justus jumentorum suorum animas; viscera autem impiorum crudelia. *Prov.*, xii, 10. — Via stulti recta in oculis ejus; qui autem sapiens est audit consilia. *Prov.*, xii, 15. — Filius sapiens doctrina Patris; qui autem illusor est, non audit cum arguitur. *Prov.*, xiii, 1: — Inter superbos semper jurgia sunt, qui autem regunt omnia cum consilio reguntur sapientia. *Id.*, xiii, 10. — Odibilis coram Deo est et hominibus superbia. *Eccli.*, x, 7.

(2) Ubi fuerit superbia, ibi erit et contumelia. *Prov.*, xi, 2.

haute de cinquante coudées ; Nabuchodonosor devient bête. Humiliation sociale, pendant toute son existence, l'antiquité païenne se débat entre le despotisme et l'anarchie. Humiliation religieuse, le monde et l'homme païens sont inévitablement prosternés aux pieds d'idoles immondes et cruelles. Délivrer l'humanité de pareilles ignominies, n'est-ce rien ? Qui l'en délivre ? Le don de crainte de Dieu. Faut-il demander s'il est nécessaire, surtout aujourd'hui ?

CHAPITRE XXVIII

LE DON DE PIÉTÉ

Ce qu'est le don de piété. — En quoi il diffère de la vertu de religion et de la charité. — Deux objets du don de piété : Dieu et l'homme. — Ses effets à l'égard de Dieu. — A l'égard du prochain : œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle. — Nécessité du don de piété : opposé à l'esprit d'envie. — Ce qu'est l'envie.

Le don de crainte est le premier degré de l'échelle mystérieuse, que nous devons parcourir pour retourner à Dieu : le don de piété est le second. La crainte qui vient du Saint-Esprit, ayant quelque chose de filial, contient en germe le don de piété; il en sort comme sa première fleur et son premier fruit. Afin de donner la connaissance pratique de ce nouveau bienfait, nous répondrons à trois questions : Qu'est-ce que le don de piété? quels en sont les effets? quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don de piété? *La piété est un don du Saint-Esprit qui nous remplit d'affection filiale envers Dieu, et nous le fait honorer comme un père* (1). Saint Paul chante ce don délicieux, lors-

(1) Donum pietatis est habitus in voluntate hominis infusus, ad prompte et faciliter sequendum specialem instinctum Spiritus sancti, qui in repentinis movet eam, ut affectu filiali feratur in Deum ut Patrem, et exhibeat cultum et honorem Deo ut Patri. *Viguier*, c. XII, p. 413.

qu'il dit : « Vous n'avez point reçu l'esprit de servitude, pour vous conduire encore par la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfants, dans lequel nous crions : Mon père, mon père (1). » Ainsi, comme le don de crainte, le don de piété opère dans l'âme une nouvelle création. Si l'homme est peu sensible à la crainte de Dieu, il l'est moins encore à son amour. L'insensibilité du cœur est un des plus grands obstacles au salut ; mais quand survient l'esprit de piété, le cœur change à l'instant ; cet esprit fait sur le cœur ce que le feu opère sur la cire. Le feu amollit la cire et la rend propre à recevoir toutes sortes d'empreintes, de plus, il la liquéfie et la fait couler comme l'eau et l'huile (2).

Ce miracle du don de piété le distingue de la vertu de religion et constitue sa supériorité. Par la vertu de religion, l'homme honore Dieu, comme créateur et souverain maître de toutes choses ; par le don de piété il l'honore, comme père. En Dieu, la vertu de religion voit la majesté ; outre la majesté, le don de piété y voit la paternité. La vertu de religion fait l'adorateur qui respecte ; le don de piété fait le fils qui respecte et qui aime, et qui respecte parce qu'il aime (3).

Ainsi, entre nous et Dieu, le don de piété crée un nouvel ordre de rapports d'une douceur et d'une noblesse infinies. De créatures, il nous élève à la dignité d'enfants ; et dans notre cœur il verse les sentiments de cette glorieuse filiation, comme il nous en donne

(1) *Rom.*, VIII, 15, 16.

(2) Factum est cor meum tanquam cera liquescens in medio ventris mei. *Ps.* 21.

(3) Considerando Deum ut Creatorem et ut patrem, excellentius est exhibere ei honorem filiali affectu tanquam patri, quam ut creatori et Domino, quasi servili affectu : et ideo donum pietatis est potius quam virtus religionis. *Vig., ubi suprà.*

tous les droits. A peine soupçonnée du Juif, et complétement inconnue du gentil, cette faveur ravit d'admiration l'apôtre saint Jean. « Voyez, nous dit-il, quelle charité nous a faite le Père, de vouloir que nous ne soyons pas seulement appelés, mais que nous soyons réellement les enfants de Dieu (1). »

Le don de piété diffère aussi de la charité sous deux rapports : l'esprit de piété est l'excitateur de la charité, comme le vent est l'impulseur du navire. La charité nous fait aimer Dieu, parce qu'il est infiniment parfait et infiniment bienfaisant ; le don de piété nous le fait aimer, parce qu'il est père, plus père que tous les pères, père des chrétiens et de tous les hommes que nous aimons comme des frères (2).

2° Quels sont les effets particuliers du don de piété? On compte deux effets principaux ou actes particuliers du don de piété, suivant les objets à l'égard desquels il s'exerce. Ces objets sont : Dieu, et tout ce qui lui appartient, ses temples, ses ministres, sa parole ; le prochain, son corps et son âme (3). Dieu étant le principal objet du don de piété, il en résulte que l'acte principal de ce don est le culte filial, intérieur et extérieur, que nous rendons à Dieu.

Culte intérieur. Il se compose de tous les sentiments de foi, d'espérance, de charité, imprimés dans un cœur amolli par le feu de la piété filiale. Tous revêtent un caractère particulier qu'il est difficile d'exprimer. En effet, comment dire les élans d'amour, les résolutions héroïques, les larmes délicieuses, les saintes voluptés, les douces familiarités, la confiance et les confidences enfantines, les plaintes mêmes et les

(1) I *Joan.*, III, 1.
(2) *S. Anton.*, XV, c. I, p. 288.
(3) *Id.*, *ibid.*

tendres reproches de l'âme, qui se sent la fille et l'épouse de son Dieu? Prêtons l'oreille à quelques-uns de ses accents. Dans ses tendresses, elle lui dit : Vous êtes mon bien-aimé, vous êtes à moi, je suis à vous, je vous tiens et je ne vous laisserai point aller (1). Dans ses générosités : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt; vous êtes mon partage; hors de vous, il n'y a rien pour moi au ciel ni sur la terre (2). Dans ses aridités : Jusqu'à quand m'oublierez-vous? vous voyez bien que je suis devant vous comme une bête de somme, comme une outre gelée (3).

Dans ses tristesses : Pourquoi détournez-vous de moi votre visage? pourquoi vous endormez-vous? est-ce que vous n'entendez pas que ma voix est devenue rauque à force de vous appeler? Mais vous avez beau faire, je ne m'en irai pas que vous ne m'ayez bénie (4). Dans ses découragements : Quand vous me tueriez, j'espérerais encore en vous (5). Dans ses souffrances : Il faut avouer que vous êtes merveilleusement habile à me tourmenter; est-ce donc que je suis dure comme les pierres, ou ma chair est-elle d'airain? Vous sied-il de décharger votre puissance sur une feuille que le vent emporte (6); Dans ses revers de fortune ou dans la perte de ses proches : Je me suis tue et n'ai pas ouvert la bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait : oui, père, qu'il soit ainsi, puisque vous l'avez trouvé bon (7). Dans ses fautes mêmes : Vous êtes mon père et mon rédempteur, vous me

(1) *Cantic.*, III, 4.
(2) *Ps.* 56, 72.
(3) *Ps.* 142, 12, 72, 118.
(4) *Ps.* 43, 68; *Gen.*, XXXII, 26.
(5) *Job*, XIII, 15.
(6) *Job*, X, 16; VI, 12; XIII, 25.
(7) *Ps.*, 38; *Matth.*, II, 26.

pardonnerez mon péché, parce qu'il est bien grand (1).

Voilà quelques-uns des sentiments que le don de piété forme dans l'âme, et qui donnent la mesure de la supériorité morale dont le monde, chrétien est redevable au Saint-Esprit (2).

Culte extérieur. A ces sentiments de piété filiale correspond un ordre de faits, privés et publics, empreints du même caractère. Faits privés : entre le Père céleste et l'homme son fils, tout devient commun; mêmes joies, mêmes tristesses, mêmes intérêts, mêmes pensées, même but. Pénétré de tendresse, cet enfant aime par-dessus tout la gloire de son père. Afin de la procurer ou de la réparer, prières, mortifications, aumônes, bons exemples et bons conseils, travaux, dévouements; rien ne lui coûte. A la vue des outrages faits à son père et des âmes que le paganisme moderne lui ravit, la vie lui pèse. Pour en alléger le fardeau, il s'associe avec ardeur à toutes les œuvres réparatrices. La plus précieuse de toutes, la *Propagation de la foi*, n'a pas de plus zélé parti-

(1) *Is.*, LXIII, 16; *Ps.* 24.

(2) Enfant de Dieu, le chrétien, grâce au don de piété, apporte dans ses rapports avec son Père céleste une familiarité qui nous étonne, mais qui n'en est pas moins de bon aloi. Elle éclate surtout dans ses prières. « En voici une que nous ne résistons pas au plaisir de traduire. L'original italien, écrit grossièrement, avec des fautes d'orthographe et de prononciation, est tombé du livre d'heures d'un paysan de Colle Berardi, près de Casamari, venu à Rome pour les fêtes de Pâques en 1858. Un Français a ramassé, sans trop de scrupule, ce papier. Les traces évidentes d'un long usage permettaient de croire que le contenu ne sortirait pas de la mémoire du propriétaire. « Père éternel! je vous présente deux lettres de change. — « Une est l'amère passion de votre cher Fils unique, mort pour « nous sur la croix. — L'autre est la douleur de sa très-sainte Mère, « qui, par amour pour moi et par ma faute, a dû souffrir de si « acerbes passions. — Donc, sur ces deux lettres de change, Père « éternel, payez-vous de ce que je vous dois, et, *rendez-moi le « reste, rifatemi il resto.* »

san. Pas une nouvelle conquête de l'Évangile, dont le récit ne le comble de joie; pas une persécution qui ne l'émeuve jusqu'aux larmes.

S'il aime la gloire de son père, il aime aussi sa maison. Le son de la cloche qui l'y appelle, fait vibrer toutes les fibres de son cœur et amène sur ses lèvres les paroles des vrais Israélites : Quel bonheur! voilà qu'on me dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. Son maintien traduit le respect filial dont il est pénétré. La pompe des cérémonies, la magnificence des ornements sacrés, l'éclat des vases de l'autel, forment son plus doux spectacle. Loin de trouver, comme les Judas anciens et modernes, que les splendides étoffes, l'argent, le marbre, les pierres précieuses, offerts à Notre-Seigneur dans ses temples, sont une perte, il voudrait avoir les richesses du monde entier pour en faire hommage à son père. Tels sont les dispositions et les faits qui, dans l'ordre privé, traduisent l'esprit de piété filiale.

Faits publics. La plus haute expression du don de piété filiale est le culte catholique; il nage comme dans un océan d'amour. Dans ses fêtes, dans ses sacrements, dans ses cérémonies, rien de sombre, de sec ou d'effrayant; tout, au contraire, respire la douceur et porte à la confiance. L'amour seul chante, et le catholicisme chante toujours. Il chante ses joies et ses tristesses; ses craintes et ses expiations même les plus dures; il chante même la mort et les mystères de la tombe.

Or, il chante toujours, parce qu'il aime toujours et que son amour est toujours plein d'immortalité. Que disent tous ses chants, ses hymnes, ses proses, ses préfaces? Une seule chose, l'amour. Que sont-ils, en effet, sinon la traduction, sous mille formes variées, de la divine prière de l'amour filial : *No-*

tre Père qui êtes aux cieux? Rien de semblable ne s'est vu et jamais ne se verra, ni chez les païens ni chez les hérétiques. La raison en est que l'esprit de piété ne se trouve que dans l'Église.

Aussi père que vous, mon Dieu, personne; aussi tendre, personne : *Tam pater, nemo; tam pius, nemo* (1). Voilà ce que le don de piété est venu mettre dans le cœur et sur les lèvres du genre humain; du genre humain qui, depuis quatre mille ans, disait : Je mourrai, j'ai vu Dieu (2). Et en face de cette révolution, profonde comme l'abîme, éclatante comme le soleil, inexplicable comme Dieu, il en est qui viennent demander la preuve de la vérité du christianisme et de la divinité du Saint-Esprit!

Cependant le feu n'amollit pas seulement la cire, il la liquéfie et la fait couler : même action de l'esprit de piété sur les âmes. L'amour filial qu'il nous inspire pour Dieu se répand d'abord sur ce qui appartient de plus près à Dieu : les anges, les saints, les prêtres (3). Pour ne parler que des ministres du Seigneur, le don de piété donne le sens pratique de cette parole : « Celui qui vous écoute m'écoute; et celui qui vous méprise me méprise (4). » Et de cette autre : « Que celui qui est catéchisé, fasse part de tous ses biens à celui qui le catéchise (5). »

Pour celui qui en est éclairé, le prêtre n'est plus, ce qu'il est malheureusement pour le monde actuel, ni un homme comme un autre, ni un étranger, ni un ennemi des lumières et de la liberté; c'est l'ambassadeur de Dieu, le bienfaiteur de l'humanité, le doc-

(1) *Tertull., de Pœnitent.*, c. VIII.
(2) *Judic.*, XIII, 22.
(3) *S. Anton., ubi suprà.*
(4) *Luc.*, X, 16.
(5) *Galat.*, VI, 6.

teur le plus sûr, le meilleur des amis. De là, dans le cœur des vrais catholiques, une tendresse filiale pour les pères de leurs âmes ; la docilité à leurs conseils, la sollicitude de leurs besoins, le bonheur de recevoir leur visite, de leur offrir l'hospitalité, de leur faire partager les joies de la famille, comme ils en partagent toutes les douleurs ; les prières pour leur conservation ; le zèle à prendre leur défense ou l'empressement à étendre sur leurs fautes le manteau de la charité. Embrassant toute la hiérarchie sacrée, depuis le souverain pontife jusqu'au plus humble clerc, l'esprit de piété filiale assure le bonheur de la société, car il sauvegarde la loi fondamentale de son existence : *Père et mère honoreras, afin que tu vives longuement.*

L'enfant qui aime son père n'aime pas seulement ses envoyés, il aime encore sa parole (1). Aux yeux du chrétien, animé de l'esprit de piété, la parole de Dieu, comprise ou non, est également chère et respectable. Il sait qu'elle vient de son Père et qu'elle est vérité, cela lui suffit. S'il la comprend, il l'accepte sans discuter. S'il ne la comprend pas, il en demande l'interprétation, non pas à sa raison particulière, mais à l'Église. L'impie qui blasphème l'Écriture sainte, l'hérétique qui la dénature, le mauvais chrétien qui dédaigne, qui critique ou qui tourne en dérision la parole divine, lui font horreur.

Comme le fils bien né jamais ne lit sans attendrissement le testament de son père chéri ; le vrai catholique ne lit jamais l'Ancien et surtout le Nouveau Testament, sans que cette lecture parle à son cœur. Comme saint Charles, c'est à genoux et tête nue qu'il

(1) Tertius actus pietatis, quæ est donum, est Scripturæ sacræ intellecte non contradicere, cum sint verba Dei. *S. Anton., ubi suprà.*

lit le texte sacré. Comme saint Antoine, il s'étonne, non qu'un empereur écrive au dernier de ses sujets, mais que Dieu lui-même ait daigné écrire à l'homme. Souvent même, à l'exemple des premiers fidèles, il porte l'Évangile avec lui : et en voyage comme en repos, chaque jour il en nourrit son esprit et son cœur.

Un autre objet du don de piété, c'est le prochain (1). La vertu naturelle qu'on nomme la piété filiale, nous porte à aimer non-seulement notre père selon la chair, mais encore tout ce qui lui est uni par les liens du sang. L'esprit de piété produit l'accomplissement du même devoir, d'une manière bien plus parfaite et bien plus étendue. Plus parfaite, la grâce et non la nature en est le principe et le mobile ; plus étendue, tous les hommes en sont l'objet. Du cœur où il réside, le don de piété s'épanouit en sept œuvres de miséricorde corporelle, et en sept œuvres de miséricorde spirituelle. C'est le chandelier d'or qui, se développant en sept branches, illuminait le temple de Jérusalem et l'embaumait des plus doux parfums. Filles du don de piété, ces œuvres embrassent tous les besoins de l'humanité. Qu'elles soient fidèlement accomplies, et les sociétés atteignent leur perfection : le ciel est sur la terre. Pour le prouver, il suffit de les nommer.

Les sept œuvres de miséricorde corporelle sont :

1° *Donner à manger à celui qui a faim, à boire à celui qui a soif.* La nourriture, étant le premier besoin de l'homme, est aussi le premier objet et le premier acte du don de piété. Un frère peut-il voir son frère souffrir la faim ou la soif, sans lui donner à manger et à boire ? Mais entre l'homme qui soulage son semblable

(1) Quartus actus ejus est constitutis in miseria subvenire. *S. Ant., ubi supra.*

et le chrétien qui exerce la charité, grande est la différence.

Le premier agit par le mobile tout humain de la fraternité naturelle ; le second, par l'impulsion supérieure de la fraternité divine. Le premier peut donner, le second seul se donne. Le premier donne à ceux qu'il aime ; le second donne même à ses ennemis. Le premier est inconstant ; le second, persévérant, comme le principe qui le fait agir. Avoir donné le pain et l'eau, suffit au premier ; le bonheur du second est d'ajouter, au strict nécessaire, certaines douceurs, compatibles avec ses ressources et en rapport avec les besoins du pauvre.

2° *Héberger le pèlerin.* L'homme peut n'avoir besoin ni de pain pour apaiser sa faim, ni d'eau pour étancher sa soif, mais il est voyageur et étranger. La nuit approche ; il n'a ni abri ni moyen d'en avoir. L'Esprit de piété veut qu'il en ait un, et il l'aura. Bien différente de l'hospitalité naturelle qui, avant d'ouvrir sa porte, regarde aux haillons et à la mine du pauvre, l'hospitalité chrétienne reçoit, les yeux fermés et les bras ouverts. Elle sait que dans le pauvre, quel qu'il puisse être, c'est le divin Mendiant qu'elle accueille, qu'elle abrite et qu'elle réchauffe : *Christus est qui in universitate pauperum mendicat.*

3° *Vêtir celui qui est nu.* L'Esprit de piété filiale a donné, il donne encore, chaque jour, sur tous les points de la terre où il se fait sentir, des langes au nouveau-né, au pauvre le vêtement pour se couvrir et la couche pour se reposer. A toutes les oreilles chrétiennes il fait retentir ces paroles d'un grand docteur de l'Église : « A l'affamé appartient le pain que vous retenez chez vous ; au nu, ce vêtement que vous laissez enfoui dans votre garde-robe : au

déchaussé, ces chaussures qui sont mangées aux vers ; à l'indigent, cet argent que vous avez enfoui. Aussi nombreux sont les pauvres que vous pouvez soulager et que vous ne soulagez pas : aussi nombreuses sont les injustices que vous commettez (1). »

4° *Visiter le malade*. Le monde païen qui comptait ses théâtres par centaines de mille, n'avait pas un hôpital. Mais l'Esprit de piété a soufflé, et le monde s'est couvert de palais pour recevoir les victimes des infirmités humaines. De génération en génération, ces palais se sont peuplés d'anges visibles, dont le visage souriant a consolé le malade, dont l'industrieuse charité lui a procuré mille douceurs, et dont la main tour à tour douce et forte a pansé ses plaies ou retourné la paille de son lit. Chaque jour encore le même esprit conduit la dame de charité, l'associé de Saint-Vincent de Paul, dans le réduit de la souffrance ; et, en abaissant ainsi le fort vers le faible, contribue plus efficacement que tous les discours à raffermir les liens sociaux.

5° *Consoler le prisonnier*. Le pauvre ordinaire, le malade lui-même, peuvent en bien des circonstances exposer leurs besoins et attirer la compassion. Cette ressource manque au prisonnier. Une double barrière éloigne de lui la charité : les murs de sa prison et la répulsion qu'il inspire. Grâce au don de piété, les affreux cachots du paganisme, les bagnes pourrisseurs du mahométisme ont fait place à des prisons moins meurtrières. Le prisonnier n'est plus seul à

(1) Esurientis est panis ille quem tu apud te detines. Nudi, vestis illa quam in cella tibi servas. Discalceati, calceus ille qui domi tuæ putredine corrumpitur. Egeni, argentum quod humi defossum habes. Itaque tot injuria afficis, quot tuis rebus, dum licet, non juvas. *S. Basil.*, *conc.* IV *de Eleemosyn.*

dévorer ses larmes, seul il ne portera pas ses fers ; et, s'il doit monter à l'échafaud, il aura, pour le soutenir, un bras fraternel, et, pour le consoler, un ami dévoué, qui lui ouvrira le ciel en récompense de son sacrifice.

6° *Racheter le captif.* Rome païenne donnait au créancier le droit de mettre en pièces le débiteur insolvable. En soufflant sur le monde, l'Esprit de piété n'a pas seulement aboli ce droit barbare, il a inspiré des fondations consacrées au rachat du débiteur. Toute l'antiquité païenne faisait la guerre pour conquérir du butin et des esclaves : rarement on rachetait les soldats prisonniers. Être vendus comme des bêtes de somme, immolés sur la tombe des vainqueurs, ou réservés pour les jeux homicides de l'amphithéâtre, était le sort ordinaire qui les attendait. Grâce au don de piété, la guerre s'est humanisée; la vie des prisonniers est respectée, leur échange ou leur rachat est devenu une loi sacrée des nations chrétiennes. Quel que soit son nom, sa condition ou son pays, le captif chrétien est devenu pour le chrétien un frère et un ami. Les annales de Maroc, de Tanger, de Tunis, d'Alger et de cent autres villes rediront éternellement les miracles de rédemption, accomplis, pendant plusieurs siècles, en faveur des captifs chrétiens (1).

7° *Ensevelir les morts.* Mettre au nombre des œuvres les plus excellentes tout ce qui répugne le plus à la nature, est le chef-d'œuvre de l'Esprit de piété.

(1) De 1198 à 1787, les Trinitaires rachetèrent sur les côtes de Barbarie 900,000 esclaves. De leur côté, les Pères de la Merci en délivrèrent 500,000. En tenant compte des frais de voyage et de transport, des droits à payer, des *avanies* ou extorsions d'argent, la moyenne du prix d'un esclave allait à 6,000 livres, ce qui, pour 1,200,000, forme le total énorme de 7 milliards. Et on parle de la charité moderne et de la philantropie! Voir Annales de la Propagation de la foi, n. 233, p. 271, an. 1867.

Or, le monde chrétien a vu ce que le monde païen n'aurait jamais soupçonné, des associations nombreuses, telles que les Cellites, consacrées à l'ensevelissement et à la sépulture des morts. Dans les soins religieux qui, aujourd'hui encore, doivent entourer la dépouille mortelle du pauvre, non moins que celle du riche : quelle leçon de respect pour l'homme! Quelle prédication incessante de ce dogme, consolation de la vie et base de la société, le dogme de la résurrection de la chair! C'est ainsi que le cœur du chrétien, fondu par le Saint-Esprit, comme la cire par le feu, se répand sur tous les besoins corporels de l'homme, depuis le berceau jusqu'à la tombe. Avec non moins d'abondance, il se répand sur ses besoins spirituels : sept genres de dévouement ou sept œuvres de miséricorde les soulagent.

1° *Instruire les ignorants.* Le premier besoin de l'âme, c'est la vérité. La faire briller à ses yeux, est aussi le premier besoin qu'inspire l'Esprit de piété. La *belle* antiquité n'était qu'un troupeau de brutes. Composés d'esclaves, les trois quarts du genre humain, et au delà, vivaient sans Dieu, sans foi, sans espérance, sans consolation, sans autre loi que les caprices de leurs maîtres. Ces maîtres eux-mêmes esclaves de l'Esprit de ténèbres, ou dédaignaient, ou ignoraient, ou combattaient, ou travestissaient la vérité. Inspiré par l'Esprit de piété, l'amour fraternel des âmes a changé la face du monde. Il l'a tiré de la barbarie et l'empêche d'y retomber. C'est lui qui d'un pôle à l'autre multiplie les organes de la vérité, et depuis l'entrée jusqu'à la sortie de la vie, allume les phares destinés à éclairer la route ténébreuse de l'humanité. C'est lui qui chaque jour transporte au delà des mers, et fixe au milieu des tribus sauvages,

le missionnaire catholique et la sœur de charité.

2° *Reprendre ceux qui font mal.* A peine l'homme s'est éveillé à la raison qu'il sent en lui la loi des membres ; par mille sollicitations cette puissance funeste l'entraîne au mal. L'avertir, afin de prévenir la chute ; le relever, lorsqu'il tombe : tel est, dans l'ordre spirituel, le second bienfait de l'Esprit de piété. Qui pourrait en mesurer l'étendue? Préserver ou guérir l'homme d'une maladie mortelle, est un bienfait ; donner la vue à un aveugle, est un bienfait ; remettre dans son chemin le voyageur égaré qui marche au précipice, est un bienfait.

Mais préserver l'âme ou la guérir de la lèpre mortelle du péché ; dessiller les yeux du pécheur qui ne voit pas son mal, qui ne veut pas le voir ; lui faire accepter le conseil qu'il repousse, la correction qui l'irrite, le secours de la main qui l'arrête sur le bord de l'abîme : n'est-ce pas un bienfait incomparablement plus grand? Pour le réaliser, quelles touchantes industries, quelles douces paroles, que de sacrifices coûteux à la nature et que de moyens ingénieux sait inspirer l'Esprit de piété ! Mais aussi, jamais on ne connaîtra le nombre des âmes, âmes de jeunes gens et de vieillards, âmes de parents et d'enfants, qu'il a préservées ou retirées du mal, qu'il en préserve ou qu'il en retire encore chaque jour.

3° *Donner conseil à ceux qui en ont besoin.* Qui n'a pas besoin de ce nouveau bienfait de l'Esprit de piété? L'homme naît enveloppé de ténèbres. Il n'a, pour se conduire, que les lueurs incertaines de sa vacillante raison. Avec l'âge, il devient le jouet de son imagination et de ses sens. Dans ses rapports avec ses semblables, il est trop souvent exposé à être victime des artifices d'autrui ou de ses propres perplexi-

tés. Malheur à lui s'il demeure abandonné à lui-même. Malheur plus grand s'il ne veut pas de conseil. *Se prendre soi-même pour maître, c'est se faire le disciple d'un sot* (1).

Or, c'est un fait d'expérience, que la sottise, fille de l'orgueil, conduit à la ruine. Ainsi, d'un conseil peut dépendre la fortune, l'honneur et même le salut, par conséquent nulle aumône plus utile qu'un conseil inspiré par l'Esprit de piété. Quand le tribunal de la pénitence n'aurait d'autre but que de la distribuer, il serait encore digne de toutes les bénédictions de la terre.

4° *Consoler les affligés.* La souffrance sous tous les noms et sous toutes les formes : telle est la vie de l'homme dans cette terre d'épreuve. Tandis que la foule se presse autour des heureux du siècle, trop souvent l'affligé est laissé seul avec ses chagrins. En inspirant à l'homme une véritable compassion pour celui qui souffre, l'Esprit de piété prévient cet acte de cruel égoïsme. Grâce à lui, quelle différence entre le malheur sous l'empire du paganisme, et le malheur sous le règne du christianisme ! Là, une insensibilité stoïque et presque barbare ; ici, des cœurs émus et des yeux qui pleurent. Là, tout au plus quelques mots, froids comme l'inexorable destin ; ici, des paroles pleines d'espérance, qui relèvent le courage abattu, rendent la croix légère et vont quelquefois jusqu'à la faire préférer aux plus douces jouissances. Du moins, que de larmes rendues moins amères, que de désespoirs prévenus, que de suicides empêchés !

5° *Souffrir patiemment les injures et les défauts d'autrui.* La consolation nous aide à nous supporter

(1) Qui se sibi magistrum constituit, se stulto discipulum subdit. *S. Bern.*

nous-mêmes, la patience nous fait supporter le prochain. Fais à ton frère, dit au chrétien l'Esprit de piété, ce que tu veux qu'il te fasse. Il a ses défauts, tu as les tiens. Si tu veux qu'il te supporte, supporte-le toi-même. En portant mutuellement votre fardeau, vous l'allégerez, surtout vous le rendrez méritoire. Il a parlé, et les caractères les plus opposés peuvent vivre ensemble : et des familles qui, autrement, seraient un enfer anticipé, deviennent le séjour de la concorde et le vestibule du ciel.

6° *Pardonner de bon cœur les offenses.* Entre supporter patiemment une injure et la pardonner de bon cœur, grande est la différence. La bouche peut se taire, et l'âme être profondément ulcérée. De là, les longues et noires rancunes qui font de la vie une honte et un supplice. Mais voici l'Esprit de piété qui dit à l'oreille du cœur blessé : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. De ces mots tout-puissants sont sortis des millions de miracles, plus grands que la résurrection d'un mort. Le bras se désarme; le ressentiment s'apaise; le pardon cesse d'être une lâcheté; et, au lieu de passer pour une gloire, la vengeance répugne comme un honteux forfait.

7° *Prier pour tous et pour ceux qui nous persécutent.* Être oublié pendant la vie et surtout après la mort, ou n'être l'objet que d'un souvenir stérile, est un des plus cruels crucifiements du cœur. L'Esprit de piété est venu nous l'épargner. Vous n'oublierez, nous dit-il, ni les morts ni les vivants, pas même ceux qui vous persécutent. Pour tous vous aurez des souvenirs utiles ; vos prières leur obtiendront les biens que votre cœur désire, mais que votre impuissance ne vous permet pas de leur donner. Ce qu'ont obtenu de fa-

veurs et soulagé d'infortunes sur la terre et au purgatoire ces simples paroles, nul ne le saura, si ce n'est au jour des grandes manifestations, où il nous sera donné de voir dans toute son étendue la fécondité inépuisable de l'Esprit de piété.

3° Quelle est la nécessité du don de piété? Nous en appelons maintenant à tout homme impartial, et nous lui demandons s'il est possible, même au point de vue purement humain, d'imaginer quelque chose de plus fécond et de plus nécessaire que le don de piété? Si, par impossible, il hésitait à répondre, qu'il considère le don de piété sous un autre aspect. L'homme, nous ne cesserons de le répéter, est placé entre deux esprits opposés; quoi qu'il fasse, il obéit à l'un ou à l'autre. S'il n'est pas inspiré par l'Esprit de piété, il est poussé par l'Esprit contraire. Quel est-il? c'est l'Esprit *d'Envie* (1). S'attrister du bien des autres, se réjouir de leur mal : voilà l'envie en elle-même (2).

Se peut-il imaginer rien de plus pervers, de plus honteux et de plus antisocial? Non, si ce n'est l'envie considérée dans ses effets. Quels sont-ils? Tandis que le don de piété attendrit le cœur, l'ennoblit, le dilate et le répand en effusions d'amour sur Dieu et sur l'homme; l'envie endurcit le cœur, le dégrade, le resserre, le rend méchant et malheureux. Ver dans le bois, rouille dans le fer, teigne dans l'étoffe : voilà l'envie dans le cœur. Elle le ronge et le remplit de toute espèce de mal et le dépouille de toute espèce de bien. Les autres vices sont opposés à une vertu par-

(1) Donum pietatis expellit Spiritum invidiæ, quæ crudelis est, et non potest pati alios bona habere, sed potius appetit sui malum cum pejori malo proximi. *S. Anton.*, VI p., *tit.* X, c. I.

(2) Invidia est alienæ felicitatis tristitia, et in adversitate lætitia. *S. Bonav., Diæta salutis*, c. IV.

ticulière; l'envie est opposée à toutes. Comme ces oiseaux de nuit que la lumière offusque, l'envieux ne peut supporter l'éclat d'aucune vertu, d'aucune supériorité, d'aucun avantage, d'aucune affection qui ne s'adresse pas à lui.

De là vient que l'envie est appelée, non une mauvaise bête, mais une bête très-mauvaise (1). C'est l'envie qui a perdu les anges dans le ciel. C'est l'envie qui a perdu nos premiers parents au paradis terrestre. C'est l'envie qui a rendu Caïn fratricide. C'est l'envie qui a vendu Joseph. C'est l'envie qui a crucifié le Fils de Dieu. Si on voulait rapporter toutes les noirceurs, les empoisonnements, les calomnies, les haines, les injustices, les divisions, les actes de cruel égoïsme, c'est-à-dire les hontes, les malheurs enfantés par l'envie, il faudrait citer presque toutes les pages de l'histoire des peuples et des familles. Délivrer l'humanité d'un pareil fléau, est le bienfait réservé à l'Esprit de piété. N'est-ce rien? Comme tous les autres, le don de piété est donc un élément social, que nulle invention humaine ne saurait remplacer.

(1) Unde non tantum dicitur mala, sed pessima. Hæc est fera pessima quæ devoravit Joseph. *S. Bonav., ubi suprà.*

CHAPITRE XXIX

LE DON DE SCIENCE

Ce qu'est le don de science. — Il agit sur l'entendement — Différence entre le don de science, la foi et la science naturelle. — Paroles de Donoso Cortès. — Le don de science fait discerner avec certitude le vrai du faux et préserve des sophismes de l'erreur. — Il agit sur la volonté, et nous préserve des fascinations mondaines. — Il développe et ennoblit toutes les sciences. — Paroles de Donoso Cortès. — Le don de science plus nécessaire aujourd'hui que jamais. — Opposé à l'esprit de colère. — Preuves de cette opposition. — Le don de science principe de paix universelle.

Amollir la dureté du cœur et lui communiquer une sensibilité exquise pour tout ce qu'il doit aimer; nous rendre filialement soumis et dévoués à l'égard de Dieu; fraternellement compatissants, doux, affables, indulgents à l'égard du prochain; tuer l'envie et la jalousie, éléments destructeurs du bonheur et de la concorde; former entre le ciel et la terre, comme entre tous les hommes, le grand lien social de la charité : tels sont les effets généraux du don de piété. Non moins précieux et non moins nécessaire est le don de science. Pour le prouver, il suffit de le faire connaître. De là, nos trois questions : Qu'est-ce que le don de science? Quels en sont les effets? Quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don de science? *La science est*

un don du Saint-Esprit qui perfectionne le jugement, et nous fait discerner avec certitude, dans les choses spirituelles, *le vrai du faux*, *le bien du mal* (1).

Nous disons qui perfectionne le jugement. Les dons de crainte et de piété agissent principalement sur la volonté. Aveugle de sa nature, la volonté réclame une direction, soit pour craindre, soit pour aimer. Elle ne peut la recevoir que de l'entendement. Mais notre entendement est enveloppé de ténèbres, sujet à mille illusions et sans cesse exposé à devenir victime de l'erreur. Évidemment son premier besoin est une sérieuse aptitude à discerner le vrai du faux, aptitude qui, en nous faisant apprécier les choses à leur juste valeur, fixe avec certitude la mesure de nos affections et de nos craintes. Qui satisfait à cette première nécessité? Le don de science.

Ce don n'est ni la science divine elle-même, ni la foi, ni la science naturelle. Il n'est pas la science divine, en ce sens qu'il apporte à l'âme la plénitude de toutes les connaissances. Mais, s'il n'est pas la science, il en est le moyen nécessaire. En effet, il communique à l'entendement une impulsion, une vigueur, une étendue, une aptitude qui le rend capable de connaître à la manière de Dieu lui-même, par une simple vue (2). De là, une grande facilité d'apprendre et de

(1) (Donum scientiæ) est habitus infusus, a gratia fluens, quo homo a Spiritu sancto movetur ad habendum certum et rectum judicium de his quæ sunt fidei, ad discernendum credenda a non credendis, absque omni discursu per causas secundas sive creatas, et quo habet certum judicium circa agenda, ut nullo modo deviet a ratione justitiæ. Et hæc dicitur scientia sanctorum, de qua Sapientia, 10 : *Justum deduxit Dominus per vias rectas, et dedit illi scientiam sanctorum. Vig.*, c. XIII, p. 411.

(2) Divina scientia non est discursiva vel ratiocinativa, sed absoluta et simplex : cui similis est scientia quæ ponitur donum Spiritus sancti, cum sit quædam participata similitudo ipsius. *S. Th.*, 2ª 2ae, q, 9, art. 1, ad 1.

raisonner la vérité. De là, un discernement sûr pour distinguer le vrai du faux, le certain de l'incertain, le solide de l'imaginaire, le réel de ce qui n'est qu'apparent.

Il n'est pas la foi; mais il la perfectionne, comme tons les dons du Saint-Esprit perfectionnent les vertus théologales (1). Par la foi, on connaît la vérité et on y adhère. Par le don de science, on connaît la vérité plus clairement, on la raisonne plus sûrement, on l'affirme plus consciencieusement, *rationabile obsequium*, on la défend plus victorieusement, on la prêche plus efficacement. Le don de science nous fait parvenir à cette perfection par l'étude des choses créées, dont il forme une vaste synthèse, et comme une échelle de lumière qui nous élève jusqu'à Dieu.

Pour le chrétien enrichi du don de science, l'univers est un livre écrit au dedans et au dehors. Au-dessous des corps et de leurs propriétés, au-dessous des proportions chimiques des éléments qui les composent, il voit ce qui se cache: Dieu, Dieu puissant, Dieu sage, Dieu bon, faisant tout avec nombre, poids et mesure, et dirigeant tout à une fin unique. Il entend ce qu'on n'entend pas, le concert harmonieux des êtres chantant, chacun à sa manière, les louanges de leur auteur (2).

Il n'est pas la science naturelle. Par le travail de sa raison, l'homme peut parvenir à juger avec certi-

(1) Omnia dona ad perfectionem theologicarum virtutum ordinantur. *S. Th.*, 2ª 2ae q. 9, art. 1, ad 3.

(2) Cum homo per res creatas Deum cognoscit, magis videtur hoc pertinere ad scientiam, ad quam pertinet formaliter. *Ibid.*, art. 2, ad 3. — Liber pulcherrimus, intus et foris depictus, est creaturarum universitas, in quo Dei perspicua habetur notitia... Tot audientium audit voces quot creaturarum intuetur species. *S. Laurent.*, *De casto connub.*, c. XIX.

tude de certaines vérités, c'est-à-dire que la science humaine s'acquiert par raisonnement et par démonstration. Mais Dieu juge avec certitude de la vérité, sans discussion ni raisonnement, par une simple vue; ainsi, dans certaines limites, l'homme doué du don de science (1). De là, une différence énorme entre le savant qui n'a pas le don de science et le chrétien qui le possède. Le front sillonné d'algèbre, comme dit le comte de Maistre, la science du premier est laborieuse dans sa marche, incertaine dans ses affirmations, limitée dans son étendue, stérile dans ses résultats.

Bien différente est la science du second. Libre dans ses allures et douée de ce coup d'œil sûr qu'elle doit au Saint-Esprit, elle distingue sans peine la vérité de l'erreur. Elle est nette dans ses affirmations. L'histoire de la raison, privée du don de science, est un livre à partie double. La premièrs page dit : oui; la seconde dit : non; résultat : zéro. Parcourez toutes les écoles de l'antiquité païenne : dans laquelle trouverez-vous une affirmation certaine, une de ces affirmations qui se soutiennent au prix de la vie? Repassez dans ce même monde depuis l'effusion de l'Esprit de science. Partout des affirmations certaines, inébranlables, victorieuses du sophisme et du glaive.

Comme au milieu du système planétaire, vous voyez le soleil étincelant de lumière; au centre du monde chrétien, vous verrez un magnifique corps de doctrine, composé de douze articles; puis, les plus beaux génies, appliquant les vérités qu'il contient à toutes les études matérielles, sociales et philosophiques, composer la grande synthèse de la science catholique, à laquelle l'humanité chrétienne doit,

(1) *S. Th.*, 2ª, 2ae, q. 9, art. 1, ad 1.

sous tous les rapports, son évidente supériorité.

Elle est immense dans son étendue. Comme la raison qui en est le principe et le flambeau, la science du savant *ordinaire* est limitée dans son objet. Le monde surnaturel, c'est-à-dire plus de la moitié du domaine scientifique, ou lui échappe ou ne se montre à lui qu'à travers des nuages obscurs. Avec quelques vérités, péniblement liées en système, elle peut faire des spécialités savantes; un vrai savant, jamais. La profondeur et la synthèse lui manquent. La profondeur : elle voit les surfaces et les applications matérielles des choses; mais le *quid divinum*, caché dans le brin d'herbe aussi bien que dans le soleil, il ne s'en doute pas plus que des applications morales auxquelles il donne lieu. La synthèse : ne connaissant pas, ou ne connaissant que très-imparfaitement Dieu, l'homme, le monde et leurs rapports, elle est incapable de rattacher, comme il convient, les connaissances de l'ordre inférieur aux vérités de l'ordre supérieur, et de donner à ses travaux une utilité vraiment digne de ce nom.

Elle est féconde dans ses résultats. Le plus beau résultat de la science est de conduire l'homme à sa fin. Savoir avec certitude quelle est cette fin, avec la même certitude connaître les moyens qui y conduisent : voilà ce que la science humaine n'a jamais appris à personne, ce qu'elle ne lui apprendra jamais. Non-seulement le don de science agrandit toutes les sciences humaines et les coordonne; mais encore il a doté le monde d'une science dont le nom même fut inconnu des académies païennes; une science qui, à elle seule, rend plus de services à la société que toutes les autres ensemble. Nous avons nommé la science des saints, *scientia sanctorum*.

En effet, de toutes les sciences, la science des saints est la plus magnifique, la plus étendue, la plus utile, la seule nécessaire, la seule qui fasse faire un vrai progrès à l'humanité, la seule à laquelle se rapportent nécessairement, à moins qu'elles ne soient corrompues, toutes les autres sciences sociales, philosophiques, naturelles, mathématiques. Pourquoi en est-il ainsi? Parce que la science des saints est la seule qui soit pleine de vérité, rien que de vérité, vérité sur Dieu, sur l'homme et sur le monde.

Afin de dissiper une illusion, mère trop féconde d'admirations funestes, achevons de marquer la différence qui existe entre l'entendement riche du don de science, et l'entendement qui en est privé. « La diminution de la foi, dit Donoso Cortès, qui produit la diminution de la vérité, n'entraîne pas forcément la diminution, mais l'égarement de l'entendement humain. Miséricordieux et juste en même temps, Dieu refuse la vérité aux intelligences coupables, il ne leur refuse pas la vie; il les condamne à l'erreur, non à la mort. Nous avons tous vu passer devant nos yeux, ces siècles si prodigieusement incrédules et si parfaitement cultivés, qui ont laissé derrière eux, sur les flots du temps, une trace non moins lumineuse que brûlante, et qui ont brillé d'un éclat phosphorescent dans l'histoire.

« Néanmoins, fixez vos regards sur eux, fixez-les attentivement, et vous verrez que leurs splendeurs sont des incendies, et qu'ils n'ont de lumière que comme l'éclair. Le jour qui nous les montre semble venir de l'explosion de matières obscures par elles-mêmes, mais inflammables, plutôt que des pures régions où naît cette lumière paisible, doucement étendue

sur les voûtes du ciel, par le souverain pinceau d'un peintre souverain.

« Ce qui se dit des siècles peut se dire des hommes. En leur refusant ou en leur accordant la foi, Dieu leur refuse ou leur ôte la vérité : il ne leur donne ni ne leur refuse l'intelligence. L'intelligence des incrédules peut être très-élevée, et celle des croyants très-bornée. La première, toutefois, n'est grande qu'à la manière de l'abîme, tandis que la seconde est sainte à la manière d'un tabernacle; dans la première habite l'erreur, dans la seconde la vérité. Dans l'abîme, la mort est avec l'erreur; dans le tabernacle, la vie est avec la vérité. Voilà pourquoi il n'y a pas d'espoir pour ces sociétés qui abandonnent le culte austère de la vérité pour l'idolâtrie de l'esprit. Derrière les sophismes viennent les révolutions, et derrière les révolutions les bourreaux (1). »

Après avoir considéré le don de science en lui-même, il reste à le mieux connaître en l'étudiant dans ses effets.

2° Quels sont les effets ou les applications du don de science? L'ignorant voit la surface des choses, le savant en voit le fond. L'ignorant se laisse fasciner, le savant apprécie. Ainsi, *le premier effet du don de science*, est, comme nous l'avons indiqué, de nous faire discerner avec certitude le vrai du faux, le solide de l'imaginaire, le vrai de ce qui n'est qu'apparent. Le chrétien qui le possède sent d'instinct la fausseté des objections de l'impiété contre la religion. Loin d'ébranler sa foi, ces attaques provoquent en lui le mépris, le dégoût et l'horreur. A ses yeux, l'homme, que le christianisme a tiré de la barbarie, de l'idolâtrie,

(1) *Essai sur le catholicisme*, etc., p. 8 et 9.

de l'esclavage, et qui nie le christianisme, qui insulte ou qui laisse insulter le christianisme, qui rougit du christianisme, qui abandonne le christianisme, est de tous les êtres le plus vil et le plus odieux, parce qu'ils est le plus ingrat et le plus coupable.

Devant le jugement ferme et droit dont il est doué viennent se briser, tels masques qu'elles empruntent, les subtilités du mensonge et les arguties du sophisme. Ce discernement ne fait pas seulement justice des sophismes de l'incrédule, il s'oppose encore aux sophismes du monde. Dirigé par l'Esprit de science, le vrai catholique voit clairement deux choses que nul autre ne voit.

La première, c'est le néant de tout ce que le monde aime et recherche. Aveugle qui a recouvré la vue, de son regard divinement éclairé il pénètre de part en part la vanité des richesses, des honneurs, des plaisirs : comme il comprend une vérité mathématique, il comprend que toutes ces choses réunies ne peuvent pas plus contenter une âme immortelle, créée pour Dieu, que l'air ne peut rassasier une bête de somme affamée. Pour lui, nulle parole n'est plus vraie que ce cri de désespoir du plus sage et du plus heureux des rois : *Vanité des vanités, et tout est vanité, mécompte et affliction de l'esprit* (1).

La seconde, c'est l'admirable beauté, la grandeur, l'utilité de tout ce que le monde redoute et fuit avec tant de soin. A la lumière du don de science, il connaît la parfaite harmonie de l'humiliation, de la pauvreté, de la souffrance avec les besoins de l'homme déchu. Il les reçoit, comme le malade reçoit le remède qui doit le sauver de la mort et lui rendre la santé;

(1) *Eccl.*, I, 2, 10.

comme le négociant reçoit le client qui vient lui offrir, en échange de quelques bagatelles, des trésors inamissibles. Sa devise est la parole de saint Paul : « Tout ce qui me paraissait gain, m'a paru perte réelle à cause de Jésus-Christ. Je dis plus : tout me semble perte, au prix de cette haute science de Jésus-Christ mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai résolu de perdre toutes choses, les regardant comme du fumier, afin de gagner Jésus-Christ (1).

Le *second effet du don de science*, est d'agir sur la volonté et de mettre ses actes en harmonie avec les lumières de l'entendement. Dans le chrétien animé de l'Esprit de science, la haine de l'erreur, de l'hérésie, de l'incrédulité, du rationalisme n'est pas une science spéculative. Par la vigilance sur soi-même, par l'éloignement de toute lecture, de toute conversation anti-catholique, par l'exemple, par la prière, par tous les moyens en son pouvoir, il oppose une barrière aux bêtes sauvages qui ravagent le champ de la vérité.

Telles sont les dispositions de tous les justes, c'est-à-dire de tous les hommes en état de grâce. En faveur de quelques-uns, Dieu ajoute la faculté supérieure de communiquer la science par la parole. C'est ce que saint Paul appelle le discours de la science : *sermo scientiæ*. L'élève du Saint-Esprit qui en est doué emploie sa voix et sa plume, non plus seulement à se défendre, mais à défendre ses frères. Veilles, études, dépenses, fatigues, rien ne coûte à son zèle. C'est ainsi qu'à la science qui tue, il oppose la science qui sauve.

Même conduite à l'égard des fascinations mondaines. Si le néant des honneurs, des richesses et des plaisirs

(1) *Philipp.*, III, 7, 8.

lui en inspire le mépris, le danger qu'ils présentent lui fait prendre en aversion tout ce que le monde estime. C'est le voyageur de nuit qui donne du pied contre une grosse bourse. Il la ramasse et se croit heureux, pensant avoir trouvé un trésor. Mais, le jour venu, il voit que cette bourse est pleine de morceaux de verre et de reptiles venimeux, et il la jette loin de lui avec indignation.

Comme il prend en pitié cette foule tumultueuse qu'on appelle le monde! Insensé qui se consume à poursuivre des fantômes et à tisser des toiles d'araignées, qui s'irrite pour une injure, qui se désole pour une maladie ou un revers de fortune. Pour lui, content de la position que la Providence lui a faite, il ne désire point en sortir. S'il est pauvre, méconnu, persécuté, il se trouve heureux de ces traits de ressemblance avec son divin frère, le Verbe incarné; s'il a des richesses, il n'y attache ni sa pensée ni son cœur. Souvent même, par un acte de sublime folie, il met entre lui et les biens dangereux et trompeurs d'ici-bas, l'infranchissable barrière des trois vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté.

Le troisième effet du don de science, est de rayonner sur toutes les sciences humaines, de les orienter, de les féconder, de les ennoblir et de les affirmer. Seul le savant chrétien affirme; les philosophes païens n'ont rien affirmé. L'affirmation est d'origine chrétienne. Nous faire connaître scientifiquement la fin de l'homme et du monde, la nature et l'harmonie des êtres, tel est le privilége exclusif de l'Esprit de science. Or, sans cette connaissance préalable, nulle science n'existe. De là ce mot de nos Livres saints : « Vains, c'est-à-dire sans solidité ni d'esprit ni de cœur, sont tous

les hommes en qui n'est pas d'abord la science de Dieu (1). »

Bavards muets, *loquaces muti*, ajoute saint Augustin, ils sont pleins de mots et vides d'idées. De son côté, dans ses *Confessions d'un révolutionnaire,* Proudhon écrit cet remarquables paroles : « Il est surprenant qu'au fond de notre politique nous trouvions toujours la théologie. » Sur quoi Donoso Cortès s'exprime ainsi : « Il n'y a ici de surprenant que la surprise de M. Proudhon. La théologie, par cela même qu'elle est la science de Dieu, est l'océan qui contient et embrasse toutes les sciences, comme Dieu est l'océan qui contient et embrasse toutes les choses (2). »

Mais la théologie suppose le don de science, comme l'enfant suppose le père. Celui qui le possède est théologien et possède en germes toutes les sciences. « En effet, ajoute Donoso Cortès, celui-là possède la vérité politique qui connaît les lois auxquelles sont assujettis les gouvernements; celui-là possède la vérité sociale qui connaît les lois auxquelles sont soumises les sociétés humaines (3); celui-là connaît ces lois qui connaît Dieu; celui-là connaît Dieu qui entend ce que Dieu affirme de lui-même et qui croit ce qu'il entend. La science qui a pour objet ces affirmations est la théologie. D'où il suit que toute affirmation relative à la société ou au gouvernement, suppose une affirmation relative à Dieu, ou, ce qui est la même chose, que toute vérité politique ou sociale se convertit nécessairement en une vérité théologique.

« Si tout s'explique en Dieu et par Dieu, et si la

(1) *Sap.*, XIII, 1.
(2) *Essai*, etc., p. 1.
(3) Il en est de même des sciences naturelles.

théologie est la science de Dieu, en qui et par qui tout s'explique, la théologie est la science de tout (1). Cela étant, il n'y a rien hors de cette science, qui n'a point de pluriel, parce que le Tout, qui est son objet, n'en a point. La science politique, la science sociale n'existent que comme des classifications arbitraires de l'entendement humain. L'homme, dans sa faiblesse, distingue ce qui en Dieu est uni de l'unité la plus simple. C'est ainsi qu'il distingue les affirmations politiques, des affirmations sociales et des affirmati ns religieuses, tandis qu'en Dieu il n'y a qu'une affirmation unique, indivisible et souveraine. Celui qui, parlant explicitement de quelque chose, ignore qu'il parle implicitement de Dieu, et qui, parlant explicitement de quelque science, ignore qu'il parle implicitement de théologie, que celui-là le sache, il n'a reçu de Dieu que l'intelligence absolument nécessaire pour être homme (2). »

Grâce au don de science répandu sur le monde, combien de fois les siècles chrétiens ont vu de ces théologiens admirables, par conséquent de ces vrais savants, dans tous les âges et dans toutes les conditions. Bernard, François d'Assise, Catherine de Sienne, Colette, bergers, laboureurs, enfants, sans lettres humaines, mais doués, qu'on nous passe le mot, du flair de la vérité, ils surent la découvrir avec un merveilleux instinct, en parler tour à tour avec une simplicité qui semblait leur être naturelle, avec une force qui entraînait les convictions les plus rebelles, avec une profondeur qui étonnait les savants et avec un bon sens tellement sûr, que leurs appréciations devenaient autant d'axiomes et de règles de conduite.

(1) Par conséquent, le principe de tout savoir est le don de science.
(2) *Essai*, etc., p. 1 et 9.

Ce don précieux n'est pas perdu. Aujourd'hui encore, où faut-il chercher la science de la vie, la rectitude du jugement, la certitude des affirmations, le coup d'œil d'ensemble qui rattache la fin aux moyens et les moyens à la fin, le sens pratique des choses, ce grand maître de la vie, comme parle Bossuet? Ce n'est ni dans les académies littéraires, ni dans les assemblées politiques, ni dans les corps prétendus savants, mais chez les vrais chrétiens.

« La science de Dieu, continue l'illustre publiciste espagnol, donne à qui la possède sagacité et force, parce que tout à la fois elle aiguise et dilate l'esprit. Ce qu'il y a de plus admirable pour moi dans la vie des saints et particulièrement dans celle des Pères du désert, c'est une circonstance qui, je crois, n'a pas encore été convenablement appréciée. L'homme habitué à converser avec Dieu et à s'exercer dans les contemplations divines, toutes circonstances égales d'ailleurs, surpasse les autres ou par l'intelligence et la force de sa raison, ou par la sûreté de son jugement, ou par l'élévation et la force de son esprit, mais surtout, je n'en sais aucun qui, en circonstances égales, ne l'emporte sur les autres par ce sens pratique et sage qu'on appelle le *bon sens* (1). »

3° Quelle est la nécessité du don de science ? Nous l'avons vu, le don de science nous fait discerner avec certitude le vrai du faux, le réel de l'imaginaire. Fut-il jamais plus nécessaire qu'aujourd'hui? Dans un monde qui nie Dieu, qui nie Jésus-Christ, qui nie l'Église, qui, proclamant l'égalité de toutes les religions, enveloppe la vérité et l'erreur dans un commun mépris, qui nie la distinction absolue du bien et du

(1) *Essai sur le Catholicisme*, etc., p. 199.

mal, qui appelle progrès ce qui est déviation, lumières ce qui est ténèbres, liberté ce qui est servitude, comment discerner le vrai du faux? Dans un monde qui ne vit que pour les richesses, pour les honneurs, pour les plaisirs, qui compte pour rien les biens de l'âme et de l'éternité, qui en est venu jusqu'à traiter de chimère le monde surnaturel tout entier, comment échapper à la fascination générale? N'est-ce pas du milieu d'un pareil *Babélisme* qu'il faut sans cesse regarder le ciel et crier au Saint-Esprit : « Tenez mes yeux ouverts, de peur que je ne m'endorme dans la mort et que mon ennemi ne dise : Je l'ai vaincu (1). »

Ce devoir est d'autant plus pressant que l'homme se trouve placé dans l'alternative impitoyable de vivre sous l'empire de l'Esprit de science, ou sous la tyrannie de l'Esprit contraire. Quel est cet esprit directement opposé au don de science? Suivant saint Antonin, c'est le cinquième *don* de Satan, qu'on appelle la *Colère*. « L'Esprit de science, dit le grand théologien, repousse l'Esprit de colère, qui empêche de voir la vérité, ce qui est le but du don de science (2). » Comme la nuit succède infailliblement au jour, lorsque le soleil quitte l'horizon ; ainsi l'Esprit de colère s'empare de l'âme qui perd l'Esprit de science. Cette affirmation paraît étrange. On ne voit pas d'abord l'opposition qui existe entre le don de science et le colère. Pour la saisir, il faut distinguer deux sortes de colère et se rappeler les principaux effets du don de science.

Il y a une colère juste et sainte, qui n'est nullement

(1) *Ps.* 12.

(2) Spiritus scientiæ repellit spiritum iræ, quæ impedit animum ne possit cernere verum, ad quod scientia attendit. IV p., tit. X, c. I.

contraire à l'Esprit de science. Telle fut la colère ou mieux l'indignation de Notre-Seigneur contre les vendeurs du temple ; telle la véhémence du prédicateur qui tonne contre le vice, ou la résistance énergique du propriétaire au voleur et à l'assassin. Une pareille colère, si tant est qu'elle mérite ce nom, loin d'être contraire au don de science, n'est que la science armée pour défendre, par des moyens légitimes, un bien véritable ; elle n'est pas contraire au don de science, puisqu'elle ne trouble pas la raison et qu'elle n'excède en rien les limites de la justice.

Mais il y a une autre colère qui accuse un fond de mécontentement et d'irritation, qui s'exhale pour des causes non légitimes, qui excède dans ses mouvements, qui trouble la raison et qui tend à remplacer la force du droit par le droit de la force. C'est l'ignorance armée pour la défense d'un bien ou la répulsion d'un mal plus imaginaire que réel.

Quant au don de science, qui a pour but la connaissance raisonnée et certaine de la vérité, son premier effet consiste à nous communiquer une grande rectitude de jugement ; cette rectitude nous fait apprécier et estimer chaque chose à sa juste valeur ; puis, agissant sur la volonté, elle règle ses actes sur les lumières de l'entendement perfectionné. Or, le don de science nous montre clairement que les biens et les maux de ce monde ne sont ni de vrais biens ni de vrais maux ; que ce qui est appelé mal par les hommes, la pauvreté, l'humiliation, la souffrance, n'est pas un vrai mal ; que ce qui est appelé bien par les hommes, les richesses, les honneurs, les plaisirs, n'est pas un vrai bien, mais souvent un mal et toujours un danger.

Le chrétien qui, grâce au don de science, sait tout

cela et dont la volonté est à l'unisson de sa science, a mille raisons de ne pas se mettre en colère. Telles sont, entre autres, sa dignité compromise, le scandale donné, la paix troublée, la haine enfantée, le péché commis par l'usurpation du droit divin de la vengeance. Il ne trouve aucune raison de s'y mettre. Et qui pourrait l'irriter? L'injure? mais elle est pour lui une précieuse semence de mérite. L'injustice, l'ingratitude? mais il connaît toute la misère humaine, et, sachant que lui-même a besoin d'indulgence, il dit : Père, pardonnez-leur, car ils ne avent ce qu'ils font. La perte de ces biens? mais il sait qu'en les perdant, il n'a rien perdu du sien ; et, avec le calme de Job, il dit : Le Seigneur m'avait donné, le Seigneur m'a ôté ; comme il a plu au Seigneur il a été fait, que le nom du Seigneur soit béni. Ainsi des autres accidents que le monde appelle revers, calamités, malheurs. Telle est la sérénité de l'âme éclairée par l'Esprit de science.

Au contraire, l'âme vide de l'Esprit de science est aussitôt remplie de l'Esprit de colère. La raison en est simple : cette âme se fait une fausse idée des choses. Aveugle dans ses appréciations, elle estime, elle aime, elle craint, sans règle sûre. Pour elle, les maux sont des biens, et réciproquement. Comme il lui est aussi impossible de jouir paisiblement, sans contradiction et sans inquiétude de ce qu'elle appelle bien, que de n'être pas chaque jour exposée à ce qu'elle appelle mal, elle se trouble, elle murmure, elle s'irrite, elle repousse avec violence ce qui porte atteinte à son bonheur; en un mot, elle tombe sous l'empire de la colère ; elle y tombe par une fausse idée de son droit, ou par une appréciation inexacte des biens et des maux.

Ceci est tellement vrai que dans toutes les langues la colère reçoit l'épithète d'*aveugle* ; nulle n'est mieux appliquée. Fille de l'ignorance, la colère empêche l'homme de raisonner. En lui, le flambeau de la raison s'obscurcit et fait place à la force. La vie se concentre sur les lèvres qui injurient, au bout du pied qui frappe, dans le poignet qui renverse (1).

Ce qui est vrai de l'individu est vrai des peuples, vrai de l'humanité. Retirez de la terre le don de science, qu'aurez-vous? L'ignorance des vrais biens et des vrais maux, et avec l'ignorance la colère, et avec la colère la guerre. Qu'est-ce que la guerre? c'est la colère des rois et des peuples. Pourquoi le monde païen fut-il toujours en guerre? parce qu'il fut toujours en colère. Pourquoi toujours en colère? parce que le don de science lui manquait. Toute son existence a été définie par saint Paul : les temps d'ignorance, *tempora ignorantiæ*. Appréciateur aveugle, il se passionna constamment pour de faux biens, toujours en armes pour les conquérir ou pour les défendre. Par la même raison la guerre, dans l'ordre des idées, ne fut ni moins vive ni moins permanente que la guerre dans l'ordre des faits. Cette ignorance fit périr le monde des Césars, comme elle avait fait périr le monde des géants (2).

Pourquoi depuis quatre siècles le monde moderne est-il en guerre intellectuelle et matérielle? Parce qu'il ne cesse pas d'être en colère. Pourquoi ne cesse-t-il pas d'être en colère? Parce que le don de science lui

(1) Ira dicitur esse janua vitiorum... Removendo prohibens, id est impediendo judicium rationis, per quod homo retrahitur a malis. *S. Th.*, 2, 2, q. 158, art. 6, ad 3.

(2) Ibi fuerunt gigantes... statura magna, scientes bellum,... et quoniam non habuerunt sapientiam perierunt propter suam insipientiam. *Baruch*, III, 26, 28.

manque. Ce don lui manquant, son estime des choses devient païenne, ses appréciations païennes, ses jugements païens; ses affections, ses tendances, ses affirmations et ses négations, païennes. Vu autrement qu'à la surface, qu'est-ce que l'affreux pêle-mêle dont nous sommes témoins? Suivant la profonde parole de l'Écriture, ce n'est pas autres chose que la grande guerre de l'ignorance, *magnum inscientiæ bellum* (1).

Guerre des idées, parce que la science divine manque; guerre des intérêts, parce que l'aveugle passion des biens terrestres remplace l'amour des biens spirituels; guerre de l'homme contre Dieu, parce qu'il ne connaît plus la vérité; guerre de l'homme contre l'homme, parce qu'il ne connaît plus la charité; guerre de tous contre tous, qui finira par des catastrophes inconnues, à moins qu'elle ne soit arrêtée par l'Esprit de science, régnant dans la plénitude de sa lumière et de sa force. Mettre fin à un pareil fléau, conjurer de semblables malheurs, n'est-ce rien? Voilà cependant le service que seul peut rendre au monde le cinquième don du Saint-Esprit.

(1) *Sap.*, XIV, 22.

CHAPITRE XXX

LE DON DE FORCE

Ce qu'est le don de force. — Différence entre la vertu de force et le don de force. — La place qu'il occupe au milieu des sept dons. — Deux objets du don de force : agir et souffrir. — Ce que l'homme doit faire : reconquérir le ciel. — Trois ennemis à vaincre : le démon, la chair, le monde. — Ce que l'homme doit souffrir. — Faiblesse de l'homme. — Effets du don de force soit pour agir, soit pour souffrir. — Parole de saint Paul. — Nécessité du don de force. — Opposé à la paresse. — Ce qu'est l'esprit de paresse. — Ce qu'il opère. — Portrait du monde, esclave de l'esprit de paresse.

Le don de science est un magnifique supplément à la raison. Il est à l'âme ce que le télescope est à l'œil. Par la connaissance certaine et raisonnée de la vérité, il nous communique la simplicité de la colombe et la prudence du serpent, déjoue les sophismes de l'impiété, illumine toutes les sciences humaines et les relie dans une vaste synthèse. Par la rectitude qu'il donne au jugement, il dégage le vrai du faux, le bien du mal. Par la juste appréciation des choses, il nous préserve des charmes fascinateurs du monde et du démon, des illusions de l'esprit, des erreurs du cœur, source de tourments et de colères, de divisions et de désespoirs.

Il en résulte que le don de science sur la terre, c'est

la paix ; ce don de moins, c'est la guerre. Deux raisons surtout devraient le rendre plus précieux aujourd'hui que jamais : l'ardeur pour la science, et la fascination de la bagatelle. Sans ce don nécessaire, le savant est une taupe que la lumière offusque, ou un enfant qui bégaye, et l'homme, quel qu'il soit, un filateur de toiles d'araignée, un constructeur de châteaux de cartes.

Toutefois, connaître clairement la vérité, soit dans l'ordre surnaturel, soit dans l'ordre naturel, ne suffit pas : il faut à l'homme le courage d'être conséquent avec lui-même. Grand doit être ce courage ; car la vérité exige souvent de rudes combats, et la vertu de coûteux sacrifices. A ce besoin, le Saint-Esprit pourvoit par un nouveau don : la *Force*. La connaissance de ce nouveau bienfait nous sera donnée par la réponse à nos trois questions : Qu'est-ce que le don de force? quels en sont les effets? quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don de force? *La force est un don du Saint-Esprit qui nous communique le courage d'entreprendre de grandes choses pour Dieu et la confiance de les accomplir malgré tous les obstacles* (1). Entre le don de force et la vertu de force, saint Antonin énumère quatre différences.

1° L'un et l'autre supposent une certaine fermeté d'âme soit pour agir, soit pour souffrir ; mais la vertu de force a sa sphère d'action dans les limites de la puissance humaine et ne s'étend pas au delà. Le don de force a la sienne dans la mesure de la puissance divine, sur laquelle il s'appuie, suivant le mot du prophète : *En mon Dieu je traverserai le mur*, c'est-à-dire je

(1) Donum fortitudinis est habitus in appetitu irascibili infusus, quo disponitur animus ad hoc quod perveniat ad finem cujuslibet operis inchoati et evadat quæcumque pericula imminentia : quod quidem excedit naturam humanam. *Vig.*, c. XII, p. 413.

renverserai tous les obstacles, insurmontables aux forces naturelles.

2° La vertu de force donne à l'âme le courage de braver les dangers, mais non la confiance de les braver et de les éviter tous. Le don de force opère l'un et l'autre, soit qu'il faille affronter de graves périls, ou surmonter de grandes difficultés.

3 La vertu de force ne s'étend pas à tout ce qui est difficile. La raison en est que la vertu de force s'appuie sur la puissance humaine. Or, la puissance humaine n'est pas une en face de toutes les difficultés. Mais elle se divise, suivant les difficultés, en facultés différentes. Ainsi, les uns ont la force de vaincre les concupiscences de la chair, mais n'ont pas celle de braver les supplices et la mort. Il en est autrement du don de force. S'appuyant sur la puissance divine comme sur la sienne propre, il s'étend à tout et suffit à tout. Job le proclame par ces généreuses paroles : *Placez-moi près de vous et vienne m'attaquer qui voudra.*

4° La vertu de force ne conduit pas toujours ses entreprises à leur fin, parce qu'il ne dépend pas de l'homme d'atteindre le but de ses œuvres et d'éviter tous les maux et tous les dangers : la preuve en est qu'il finit par y succomber en mourant. Le don de force accomplit toutes ces consolantes merveilles. En effet, par les œuvres généreuses qu'il lui fait accomplir, il conduit l'homme à la vie éternelle : ce qui est la fin de toutes les entreprises et la délivrance de tous les dangers. Glorieux résultat dans lequel il le remplit d'une confiance qui exclut la crainte contraire, et que saint Paul chantait en disant : *Je puis tout en celui qui me fortifie* (1). Tel est le don de force en lui-même. Il

(1) *S. Anton.*, IV p., tit. XIII, c. I, p. 210. — *S. Th.*, 2, 2, q. 139, art. 1, *cor; Vig., ubi suprà.*

reste à le montrer dans ses rapports avec les autres dons et dans les effets qu'il produit.

2° Quels sont les effets du don de force? Soit qu'on le compte en montant ou en descendant, le don de force occupe le quatrième rang parmi les dons du Saint-Esprit. Il est placé au centre de ce brillant cortége, comme un roi sur son trône, ou comme un général d'armée au milieu de ses officiers. Deux raisons expliquent la place qui lui est assignée. D'une part, entre toutes les œuvres divines, celles qui frappent le plus sont les œuvres de force; d'autre part, le don de force protége tous les autres dons et les réduit en actes. C'est pour eux, pour leur conservation et pour leur gloire qu'il livre de continuels combats. Si le repos intérieur est surtout leur partage, l'action extérieure est le sien (1). Or, *agir* et *souffrir* sont les deux objets du don de force : faire l'un et l'autre avec courage et persévérance, sont ses effets.

Agir. Le don de force, avons-nous dit, communique le courage d'entreprendre de grandes choses. Quelles sont-elles? S'il ne s'agissait que de certaines actions d'éclat, en dehors de la vie ordinaire de la plupart des hommes, le don de crainte ne serait pas d'un très-grand prix, car il serait rarement nécessaire. Cependant, comme tous les autres, le don de force est indispensable au salut. Quelles sont les grandes choses auxquelles il s'applique? Pour les connaître, il suffit d'étudier cette question : qu'est-ce que l'homme?

L'homme est un roi déchu qui cherche son trône.

(1) Quartus idemque medius septem spirituum Dei, et velut in quodam sedens principatu, prædicatur Spiritus fortitudinis. Et recte. Nam inter cætera Spiritus sancti opera, opus fortitudinis magnum et mirificum est... Spiritus fortitudinis magis est in actu, et foris operatur sive præliatur, præliando sancta illis otia componit. *Rupert., De oper. Spir. sanct.*, lib. VI, c. 1.

Que l'homme ait été créé roi et qu'il soit déchu de sa royauté, c'est la vérité qu'on trouve écrite en tête de l'histoire de tous les peuples. C'est le dogme que révèle chaque jour et à chaque heure du jour, même à celui qui le nie, la lutte intestine du bien et du mal, la coexistence dans le même cœur, de sublimes instincts et d'ignobles penchants. Que l'homme soit appelé à reconquérir sa royauté, c'est une seconde vérité, non moins certaine que la première. Sur elle reposent et la religion et la législation de tous les peuples, car sur elle repose la distinction du bien et du mal. Le bien est ce qui conduit l'homme à sa réhabilitation, le mal est ce qui l'en éloigne. Remonter sur son trône, est donc la grande œuvre que l'homme doit accomplir.

Or, les moyens étant toujours de la même nature que la fin, grands sont les moyens donnés à l'homme pour arriver à sa fin dernière. Les employer avec courage et persévérance, c'est donc accomplir une grande chose, pour laquelle le don de force est indispensable (1). Quels sont ces moyens de réhabilitation et de conquête? Ils sont au nombre de dix, appelés par excellence le *Décalogue* ou les dix paroles. Ces dix paroles, ou ces dix verbes, sont comme dix incarnations de Dieu. En les pratiquant, l'homme devient un décalogue vivant, il se réhabilite, il devient roi, il devient Dieu. Accomplir le décalogue est donc la grande chose que l'homme doit faire, et l'unique pour laquelle le temps lui soit donné.

Cette entreprise est aussi difficile qu'elle est grande. Trois puissances redoutables sont liguées pour la faire échouer : le démon, la chair et le monde. Le démon : ce que nous avons dit dans la première partie de notre

(1) Ad magna præmia perveniri non potest, nisi per magnos labores. *S. Greg., in Evang. Homil.*, XXXVII.

ouvrage nous dispense de parler de la ruse, de la cruauté, de la haine de ce premier ennemi, et par conséquent, des dangers qu'il nous fait courir. Pharaon, qui, joignant l'hypocrisie à la cruauté, entreprend d'exterminer le peuple d'Israël; Nabuchodonosor, qui fait jeter les jeunes Hébreux dans la vaste fournaise, chauffée sept fois plus que de coutume et dont la flamme s'élève jusqu'au ciel; Hérode, le bourreau des enfants de Bethléem, représentent imparfaitement le démon, sa haine, ses ruses et son insatiable soif des âmes.

La chair : foyer incandescent où fermentent nuit et jour, depuis le berceau jusqu'à la tombe, la délectation, l'amour, la vanité, la colère, le désir, l'aversion, la haine, la tristesse, l'audace, l'insubordination, l'espérance, la crainte, le désespoir. Comment représenter cette chair qui conspire perpétuellement contre l'esprit? C'est Ève, qui offre le fruit défendu à son mari et l'engage à se délecter avec elle dans le mal. C'est la femme de Putiphar, qui sollicite au crime le beau et chaste Joseph. C'est Thamar, qui, parée des vêtements de la courtisane, s'assied à l'angle du carrefour, pour attendre Juda et l'enlacer dans ses honteux filets. C'est Dalila, qui endort Samson sur ses genoux, lui coupe la chevelure résidence de sa force, et le livre aux Philistins, c'est-à-dire aux démons qui lui crèvent les yeux et en font leur jouet.

Habile à porter au mal, la chair ne l'est pas moins à détourner du bien. Pas un genre de guerre contre lui-même que l'homme ne doive connaître, pas un sacrifice qu'il ne doive être prêt à s'imposer. Tantôt, c'est une passion longtemps nourrie qu'il faut dompter, une liaison pleine de charmes séducteurs qu'il faut rompre; tantôt un bien mal acquis dont il faut se dépouiller; mais que de réclamations, que

d'objections, que d'impossibilités et de déchirements ! D'autres fois, Dieu appelle à une vocation sublime : il veut un prêtre, un missionnaire, une carmélite, une sœur de charité. C'est Abraham qui doit quitter la terre de ses pères, sa famille, ses amis et partir pour une région lointaine. Ici encore, qui dira les larmes, les prières, les prétextes, les obstacles que la chair et le sang opposent à l'appel divin ? Et pourtant, sous peine de mort, il faut tout surmonter.

Le monde : foule immense de renégats qui tourbillonne au milieu de plaisirs insensés et dont les provocations, les ricanements, les maximes, les mœurs, le luxe, les fêtes, les théâtres, les modes, les tableaux, les gravures, les statues, les danses, les chants, les écrits sont autant de traits enflammés. Il faut que l'homme vive au milieu de cette fascination générale, sans se laisser fasciner ; au milieu de cet incendie de luxure, sans brûler, comme les trois enfants dans la fournaise de Babylone, sans perdre un de leurs cheveux. Vaincre le démon, se vaincre lui-même, telle est l'œuvre que l'homme doit accomplir : œuvre immense et bien au-dessus de ses forces. Toutefois, ce n'est que la première et la moins difficile partie de sa tâche : souffrir est la seconde.

Souffrir. Saint Antonin et saint Thomas donnent plusieurs raisons pour montrer qu'il faut plus de force pour souffrir que pour agir. « Sans doute, disent-ils, attaquer et se jeter dans le péril précède, quant au temps, supporter et souffrir. Néanmoins, supporter et souffrir est plus essentiel à la force, plus noble, plus difficile et plus parfait. D'abord, il est plus difficile de combattre contre un plus fort que contre un plus faible. Or, celui qui attaque se pose en plus fort, tandis que celui qui soutient le choc se présente comme plus faible.

Ensuite, celui qui supporte et qui souffre sent actuellement le mal et le danger, tandis que celui qui attaque ne les voit que dans l'avenir. Or, il est bien plus difficile de n'être pas touché du mal présent que du mal futur. Enfin, supporter implique une certaine longueur de temps, tandis que attaquer peut se faire en un clin d'œil. Mais pour demeurer longtemps inébranlable à l'attaque, au danger et à la douleur, il faut bien plus d'énergie que pour se porter subitement à une œuvre difficile (1). » De là, ce mot d'un grand capitaine : Les meilleures troupes ne sont pas les plus ardentes au combat, mais les plus dures à la fatigue.

Que l'homme doit-il souffrir? Mieux serait de demander ce qu'il ne doit pas souffrir. Douleurs physiques et douleurs morales, douleurs nées au dedans, douleurs venues du dehors, *foris pugnæ*, *intus timores;* maladies de tout genre et de tous les organes, pauvreté, contradictions, calomnies, injures, injustices, attaques du côté du démon, de la chair et du monde, en un mot, la peine du corps et la peine de l'âme sous toutes les formes : tel est le cortége qui l'entoure pendant tout le cours de son pèlerinage.

Nous ne parlons que de la condition commune à toutes les existences. Souvent l'homme et surtout le chrétien est prédestiné à des souffrances exceptionnelles. Sa vertu irrite le monde et le démon. Pour lui en particulier, sont leur haine, leurs sarcasmes, leurs mépris. Pour lui, aujourd'hui comme autrefois, sur une grande partie du globe, se forgent les chaînes, s'ouvrent les prisons, se dressent les potences, s'aiguisent les sabres et s'allument les bûchers. Il faut que l'homme, l'enfant et le vieillard, la vierge timide

(1) *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 123, art. 6, ad 1. *S. Anton.*, IV p., tit XIII, c. I, fol. 210.

bravent tout cet appareil de mort et la mort elle-même : l'apostasie serait l'enfer.

Mais qu'est-ce que l'homme? La faiblesse même. Cherchez tout ce qu'il y a de plus faible dans la nature, une feuille que le vent emporte, c'est l'homme. Ainsi le définit le Saint-Esprit lui-même : *Folium quod vento rapitur* (1). Incapable d'avoir une bonne pensée, il ne peut de lui-même ni agir ni vouloir, au bénéfice de sa fin dernière. Inconstant, il forme de bonnes résolutions qu'il ne tient pas. Lâche, la moindre peine l'effraye; sensuel, la mortification lui est en horreur; insoumis, le joug de l'obéissance lui pèse. A la moindre violence qu'il est obligé de se faire pour Dieu, le mécontentement est au fond de son cœur, la résistance dans sa volonté, l'opposition dans son esprit, la plainte et le murmure sur ses lèvres. Voilà, et plus nulle encore, la feuille sèche qu'on appelle l'homme.

Et pourtant, il faut que cet être si faible devienne la force vivante; il faut que cet enfant de Dieu devienne parfait comme son père. Malgré tous les obstacles que nous avons signalés, malgré le démon, malgré le monde, malgré lui-même, il faut que ce roi tombé reconquière le trône qu'il a perdu. Mesurez sa faiblesse, mesurez la grandeur de l'entreprise, et vous aurez la mesure du besoin continuel qu'il a du don de force.

Grâce à ce don divin, le monde, depuis dix-huit cents ans, a vu d'incroyables merveilles. Il a vu des millions d'âmes, âmes de riches et âmes de pauvres, âmes de savants et d'ignorants, âmes de vieillards, de femmes et d'enfants, âmes vivant dans le cloître et

(1) *Job*, XIII, 25.

dans le siècle, en Orient et en Occident, sous toutes les latitudes, fortes, courageuses et constantes dans l'exécution de leurs saints propos; fortes et courageuses, pour vaincre les tentations, fortes, magnanimes et généreuses, pour supporter les adversités et les douleurs. Le Saint-Esprit lui-même leur rend cet hommage. « Ils ont vaincu les royaumes, accompli la justice, obtenu l'effet des promesses, fermé la gueule des lions, ont été guéris de leurs maladies, sont devenus forts dans les combats, ils ont mis en fuite les armées étrangères, ont rendu aux femmes leurs enfants, les ressuscitant après leur mort (1). »

Nous connaissons ce qu'ils ont fait : qu'ont-ils souffert? « Les uns ont été cruellement tourmentés, ne voulant point racheter leur vie présente, afin d'en trouver une meilleure dans la résurrection. Les autres ont souffert les outrages et les fouets, les chaînes et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été mis aux plus rudes épreuves; ils sont morts par le tranchant du glaive; ils ont mené une vie errante, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvre, abandonnés, affligés, persécutés; eux dont le monde n'était pas digne, errant dans les déserts et les montagnes, et se retirant dans les antres et dans les cavernes de la terre. Puisque nous sommes environnés d'une si grande nuée de témoins, dégageons-nous de tout ce qui appesantit, et des liens du péché; et courons par la patience dans la carrière qui nous est ouverte (2). »

Voilà ce que le monde a vu; et voici ce qu'il a entendu. Au nom de tous ces élèves de la force, il a entendu Paul jetant ce sublime défi à toutes les puis-

(1) *Hebr.*, xi, 33, 35.
(2) *Ibid.*, 35 et suiv.

sances ennemies : » Je ne crains rien ; car je peux tout en celui qui me fortifie. Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ? La tribulation ? ou l'angoisse ? ou la faim ? ou la nudité ? ou le péril ? ou la persécution ? ou le glaive ?... Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni aucune autre créature, ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ-Jésus (1). »

Il a entendu Térèse, prenant pour devise : *Ou souffrir ou mourir*. Il a entendu une des filles de Térèse, Magdeleine de Pazzi, plus sublime encore, s'il est possible, que sa mère, disant : *Souffrir et ne pas mourir*. Il a entendu Jean de la Croix, résumant tous ses vœux dans ces mots : *Souffrir et être méprisé pour Dieu*. Combien d'autres accents, non moins inconnus du monde païen, n'ont pas retenti dans l'humanité chrétienne, depuis le jour où l'Esprit de force est descendu sur elle ! Et pour croire au christianisme, il en est encore qui demandent des miracles !

3° Quelle est la nécessité du don de force ? Après ce qui vient d'être dit, une pareille question semble superflue. Il n'en est rien. A l'égard du don de force, comme à l'égard des autres dons du Saint-Esprit, l'homme se trouve dans l'alternative impitoyable que nous avons signalée : Ou vivre sous l'empire de l'Esprit de force, ou vivre sous la tyrannie de l'Esprit contraire. Quel est-il ? l'Esprit de paresse (2). Voyons

(1) *Act.*, xx, 24; *Philipp.*, iv, 13; *Rom.*, viii, 35-39.

(2) Spiritus fortitudinis illuminat Spiritum tristem accidiæ, quæ propter tædium laboris subterfugit viriliter bona operari, infirmitate victus sensualitatis. *S. Anton.*, iv p., tit. X, c. i, p. 153.

en quoi il consiste et ce qu'il fait de l'homme et du monde. La paresse est un engourdissement spirituel qui nous empêche d'accomplir nos devoirs (1). C'est le chloroforme de Satan. A peine ce virus est répandu dans l'âme, qu'il l'appesantit et lui donne des nausées pour tout ce qui est bien spirituel. Sa fin suprême, l'amitié de Dieu en ce monde, sa gloire dans l'autre, les moyens d'y parvenir; les devoirs, les vertus, les instructions chrétiennes, les fêtes, les sacrements, la prière, les bonnes œuvres, la religion tout entière lui est à charge et à dégoût.

De là naît, suivant l'explication de saint Grégoire, la pusillanimité, *pusillanimitas*, espèce d'abattement et de mollesse en face d'une obligation tant soit peu coûteuse : telle que le jeûne, l'abstinence, la mortification des sens ou de la volonté; la tiédeur, *torpor*, qui omet le devoir ou qui ne l'accomplit qu'imparfaitement et par manière d'acquit; la divagation de l'esprit, *mentis evagatio*, qui dans les exercices de religion, est partout ailleurs qu'en la présence de Dieu; l'instabilité du cœur, *instabilitas cordis*, dont les inconstances dans le bien sont moins faciles à compter, que les mouvements du roseau agité par les vents contraires ; la malice, *malitia*, à la pensée des devoirs imposés à l'homme et au chrétien, le paresseux se prend à regretter d'être né, et surtout né au sein du christianisme; la haine, *rancor*, du prêtre et de quiconque lui prêche ses obligations, ou même des objets matériels qui lui en rappellent le souvenir : la fomentation de tous les vices, car il est écrit de l'oisiveté, fille de la paresse, qu'elle enseigne toute sorte

(1) Acedia est torpor mentis bona spiritualia inchoare abhorrentis et inchoata perficere fastidientis. *Ferraris, verb. Acedia.*

de mal ; enfin, le découragement, le désespoir et l'impénitence finale (1). »

On comprend ce que doit devenir un homme, un peuple, un monde, sous la tyrannie d'un pareil démon. Si rien n'est plus brillant que le tableau tracé par le Saint-Esprit lui-même, des élèves du don de force, rien n'est plus triste que le portrait des esclaves de l'Esprit de paresse. Être dégradé, sans énergie pour le bien, stupidement indifférent pour ses intérêts éternels, confondant toutes les religions dans un commun mépris, afin de n'en pratiquer aucune, enfoncé dans la matière, le paresseux spirituel, homme, peuple ou monde, veut et ne veut pas. Il a des oreilles, et il feint de ne pas entendre ; des yeux, et il feint de ne pas voir ; des pieds, et il ne marche pas ; des mains, et il ne travaille pas. Il ressemble à la porte qui vingt fois le jour s'ouvre et se ferme, et que le soir trouve toujours à la même place. Il cache sa main sous son aisselle, et c'est pour lui une fatigue de la porter à sa bouche (2).

Non-seulement cet homme, ce peuple, ce monde, se dégrade, mais encore il s'appauvrit en vérités et en vertus. Écoutons encore le Saint-Esprit : « Le lion est sur le chemin, dit le paresseux ; si je sors, je serai dévoré. Aussi j'ai passé par le champ du paresseux, et je l'ai trouvé tout plein d'orties, tout couvert d'épines, et la clôture renversée. Va donc à la fourmi, paresseux ; instruis-toi à son école. Pendant l'été, elle amasse pour l'hiver. Jusqu'à quand, paresseux, dormiras-tu, jusqu'à quand bâilleras-tu?

« Voici venir à toi l'indigence, comme un voyageur,

(1) Apud *Ferraris, verb. Acedia.*

(2) *Prov.*, xxxvi, 13, 15.

et la pauvreté, comme un homme armé. Verjus aux dents, fumée aux yeux : tel est le paresseux pour celui qui l'emploie. S'il est tel pour les hommes, qu'est-il pour Dieu? Épée immobile qui se rouille, pied inactif qui s'engourdit, vêtement non porté que la teigne dévore, eau croupissante où se forment et grouillent les insectes les plus dégoûtants, aliment affadi que la bouche rejette et qu'elle ne reprend jamais. Ce n'est pas avec des pierres qu'il faut lapider le paresseux, il n'en est pas digne : c'est avec de la fiente de bœuf (1). »

(1) De stercore boum lapidatus est piger; et omnis qui tetigerit eum excutiet manum ejus. *Eccl.*, XXII, 2; XXIII, 29; *Prov.*, VI, 11; *id.*, X, 26; *id.*, XIII, 4; *id.*, XXIV, 30. — *De stercore boum*, disent les commentateurs, parce que le bœuf est le modèle du travail.

CHAPITRE XXXI

LE DON DE CONSEIL

Ce qu'est le don de conseil. — En quoi il diffère de la prudence et du don de science. — Effets du don de conseil. — Sur notre vie et sur la vie des autres. — Paroles de Donoso Cortès. — Le don de conseil a créé les ordres religieux. — Explication de ce fait. — Immense bienfait du don de conseil. — Nécessité du don de conseil; il est opposé à l'avarice. — Explication. — Nature et effets de l'avarice sur l'homme et sur le monde.

Supérieur en énergie et en étendue à la vertu de force, le don ou l'esprit de force a deux objets : l'action et la souffrance. Il est placé au milieu des sept dons, comme un roi au milieu de ses officiers, pour les protéger et les diriger. Grâce à son influence, l'homme devient capable de mener à bonne fin la grande entreprise pour laquelle il est sur la terre, la conquête du ciel. Devant lui reculent les trois puissances liguées pour arrêter sa marche : le démon, la chair et le monde. Avec un courage inébranlable, il supporte les fatigues de l'éternel combat et donne au ciel et à la terre le plus beau spectacle qu'ils puissent contempler.

Nécessaire à l'homme, à la société, à l'humanité

tout entière pour faire et pour souffrir noblement de grandes choses, le don de force ne l'est pas moins pour les préserver de l'esclavage de l'Esprit contraire, la paresse. Cet Esprit qui dégrade l'homme, qui le rend méprisable et qui l'appauvrit, offre un triste contraste avec l'Esprit de force, tel qu'il s'est manifesté dans tous les siècles et qu'il se manifeste encore dans tous les pays catholiques.

Mais, pour agir et pour souffrir conformément au but de la vie, il ne suffit pas d'avoir la force de l'action et de la souffrance, cette force doit être dirigée. « On court mal, dit saint Augustin, si l'on ne sait pas où il faut courir : *Non bene currit si quo currendum est nesciatur.* » Elle l'est par le don de conseil. Nous le verrons dans l'étude de nos trois questions : Qu'est-ce que le don de conseil ? quels en sont les effets? quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don de conseil? *Le conseil est un don du Saint-Esprit qui nous fait discerner avec certitude les meilleurs moyens d'arriver au ciel* (1). Ce nom est admirable. Le conseil est l'avis qui nous est donné par quelqu'un. Quel noble don! Dans une foule de circonstances l'homme est incapable de se décider lui-même. Pour mettre fin à ses incertitudes, que fait-il? Il demande conseil. Rien de plus sage que cette conduite. *Mon fils*, disait Tobie, *demandez toujours conseil au sage* (2). D'un bon conseil peut dépendre la fortune, l'honneur, la vie même. Que de mécomptes, de regrets, de larmes il peut épargner! Or, dans l'affaire la seule importante,

(1) Consilium est donum quo Spiritus sanctus dirigit nos in omnibus quæ ordinantur in finem vitæ æternæ, sive sint de necessitate salutis, sive non. *S. Anton.*, IV p., tit XII, c. 1, fol. 189.

(2) IV, 19.

la seule qui entraîne des conséquences éternelles, l'affaire du salut, le Saint-Esprit lui-même veut bien être notre conseiller : il le devient par le don qui nous occupe.

Ce don diffère de la vertu de prudence et du don de science. Il diffère de la prudence, en principe, en étendue, en certitude. En principe : la raison est le principe de la prudence naturelle ; par le don de conseil, c'est le Saint-Esprit lui-même qui devient notre guide. En étendue : la vertu de prudence, quelle qu'elle soit, naturelle ou surnaturelle, ne peut ni embrasser ni prévoir tous les moyens les plus propres à parvenir au but désiré, et malgré toute son application elle est, comme dit l'Écriture, toujours courte par quelque endroit (1).

Le don de conseil, au contraire, s'étend à tout ce qu'il nous est nécessaire de connaître pour nous décider sagement dans un cas donné. En certitude : personne n'ignore les calculs et les tâtonnements qui précèdent une détermination importante, les hésitations qui l'accompagnent et les incertitudes mêmes qui la suivent. Rien de tout cela dans le don de conseil. C'est l'Esprit-Saint lui-même qui nous communique sa lumière et détermine notre choix (2).

Quant à la différence du don de conseil avec le don de science, voici en quoi elle consiste. En nous communiquant la connaissance certaine de la vérité, le don de science nous rend capables de discerner sans peine le vrai du faux, le bien du mal. Le don de con-

(1) *Sap.*, IX, 14.

(2) Unde donum consilii respondet prudentiæ, sicut ipsam adjuvans et perficiens. *S. Thom.*, 2ª 2ae, q. 52, art. 2, cor. — Indiget homo in inquisitione consilii dirigi et elevari a Deo qui omnia comprehendit. Et hoc fit per donum consilii. *S. Anton.*, IV p., tit. XII, c. I, fol. 189.

seil va plus loin. Il nous fait distinguer et choisir entre le vrai et le plus vrai, entre le bon et le meilleur : c'est-à-dire qu'il nous indique les moyens les plus appropriés à notre fin suprême, eu égard aux circonstances de temps, de lieux et de personnes.

Avoir considéré le don de conseil en lui-même, ne suffit pas : pour le bien connaître, il faut le voir dans ses effets.

2° Quels sont les effets du don de conseil? Nous venons de les indiquer, en disant que le don de conseil nous fait choisir les meilleurs moyens d'arriver à notre fin dernière. Cela veut dire que ce don divin nous préserve des malheurs, souvent désespérés, auxquels aboutirait un choix imprudent. Cela veut dire encore qu'il nous aide à faire nos œuvres, comme Dieu lui-même fait les siennes, avec nombre, poids et mesure. Cela veut dire, enfin, que, membre du grand corps du Verbe incarné, il nous met chacun à notre place et nous fait fonctionner de manière à procurer, sans froissement, l'harmonie de l'ensemble : magnifique harmonie, puissante unité qui est le but de tous les dons et de toutes les opérations du Saint-Esprit.

Le don de conseil est d'une pratique incessante. Comme l'aveugle a besoin d'un guide dans toutes ses démarches; ainsi l'homme, quel qu'il soit, enfant, jeune homme ou vieillard, riche ou pauvre, roi ou sujet, prêtre ou séculier, a besoin d'être dirigé dans chacun de ses actes : il l'est en réalité. Ce qui est vrai de l'individu, est vrai de la famille, vrai des sociétés, vrai de l'humanité elle-même. Malheur donc à celui qui, dans le gouvernement de sa vie ou de la vie des autres, dédaigne l'Esprit de conseil. Malheur plus grand à celui qui le cherche là où il n'est pas.

Or, il est là où est le Saint-Esprit ; il n'est que là : et il y est suivant la mesure des communications du Saint-Esprit. De là vient que les saints, c'est-à-dire les hommes de bon conseil par excellence, sont pour le monde de véritables trésors.

« Si le genre humain, écrit Donoso Cortès, n'était pas irrémissiblement condamné à voir les choses à rebours, il choisirait pour conseillers, parmi tous les hommes, les théologiens ; parmi les théologiens, les mystiques ; et parmi les mystiques, ceux qui ont mené la vie la plus retirée du monde et des affaires. Parmi les personnes que je connais, et j'en connais beaucoup, les seules en qui j'ai reconnu un bon sens imperturbable, une véritable sagacité, une merveilleuse aptitude pour donner des solutions pratiques et sages aux problèmes les plus difficiles, et pour trouver toujours une échappée ou une issue aux affaires les plus ardues, sont celles qui ont mené une vie contemplative et retirée. Au contraire, je n'ai pas encore rencontré, et je n'espère pas rencontrer jamais, un de ces hommes qu'on appelle *d'affaires*, méprisant les contemplations spirituelles, et surtout les contemplations divines, qui soit capable de rien entendre à aucune affaire (1). »

Si chacun de nous ignore les bienfaits personnels de l'Esprit de conseil, le monde ne doit pas ignorer qu'il lui est redevable de son plus beau, de son plus utile chef-d'œuvre. Quel est-il ? Les ordres religieux. Écoutons les princes de la théologie raconter l'histoire de cette création merveilleuse ; et pour en faire hommage à l'Esprit de conseil, rappelons-nous qu'elle fut inconnue de toute l'antiquité, qu'elle commence avec l'effusion du Saint-Esprit au Cénacle,

(1) *Essai*, etc., p. 200.

et qu'elle disparaît de tous les lieux d'où il se retire.

« Dieu étant la perfection, lui être uni de la manière la plus intime, enseignent saint Thomas et saint Antonin, est la gloire et le bonheur de l'homme, parce que telle est sa fin. Mais à raison des préoccupations et des obstacles inévitables de la vie ordinaire, cette union est impossible. Voilà pourquoi aux préceptes, la loi divine ajoute des conseils. Ils ont pour but de dégager l'homme, dans les limites du possible, de toutes les sollicitudes de la vie présente.

« Toutefois, ce dégagement n'est pas tellement nécessaire que sans cela l'homme ne puisse parvenir à sa fin. La vertu et la sainteté ne sont pas incompatibles avec l'usage raisonnable des biens terrestres. Aussi, les avertissements de la loi divine s'appellent, non des préceptes, mais des conseils, en ce sens qu'ils persuadent à l'homme de mépriser le moins pour le plus, le moins bon pour le meilleur. Or, dans l'état actuel, les sollicitudes de l'homme ont un triple objet : notre personne, ce qu'elle doit faire, où elle doit habiter ; les personnes qui nous sont unies par les liens les plus intimes, telle que l'épouse et les enfants ; les biens extérieurs et les moyens de les acquérir ou de les conserver.

« Afin de briser d'un seul coup ces trois obstacles à l'union intime avec Dieu, le Verbe incarné donne trois conseils, que le Saint-Esprit fait goûter et prendre pour règles de conduite. La *pauvreté volontaire* retranche toutes les sollicitudes à l'égard des biens terrestres. La *virginité* et la *chasteté volontaires* dégagent l'âme de toute sollicitude à l'égard des biens du corps. L'*obéissance volontaire* délivre de toute sollicitude, à l'égard de la conduite de la vie

et des biens de l'esprit, résultant de l'indépendance de la volonté (1). »

Les élèves du chrême, *alumni chrismatis*, qui ont le courage de ce dégagement héroïque, peuvent chanter avec le prophète : *Comme le passereau, notre âme s'est échappée du filet de l'oiseleur; le filet s'est rompu et nous avons été délivrés* (2). Rien désormais ne les empêche de faire de Dieu le centre de toutes leurs affections et de graviter vers lui de toutes les puissances de leur être. Aux regards du monde entier, ils accomplissent dans l'ordre moral la grande loi qui préside au monde planétaire, où nous voyons tous les astres, poussés par une force irrésistible, graviter vers le soleil. Que dire de plus ? Aimer comme ils aiment, c'est écarter, briser, fouler aux pieds tous les obstacles qui peuvent retarder la vitesse de leur mouvement vers Dieu, ou en fausser la direction. Ici encore, ils accomplissent dans l'ordre moral, la loi qui préside au monde terrestre, où nous voyons les torrents et les fleuves renverser sur leur passage, tout ce qui s'oppose à leur course impétueuse vers l'Océan.

Calculons maintenant, s'il est possible, tout ce que l'humanité doit aux ordres religieux de services et de bienfaits, aussi bien dans l'ordre temporel que dans l'ordre moral, et nous saurons, en partie, ce que le monde doit au seul don de conseil. Nous disons *en partie;* car, si nous connaissons les biens dont nous comble l'Esprit de conseil, nous ignorons encore les maux dont il nous préserve. La réponse à la question suivante achèvera de nous instruire.

3° Quelle est la nécessité du don de conseil ? Parce

(1) *S. Anton.*, IV p., tit. XII, c. II.
(2) *Ps.* 123.

qu'il n'a pas la vérité en lui, l'homme est un être enseigné; et parce qu'il est un être enseigné, il est forcément un être dirigé. Or, comme le monde lui-même, l'homme est placé entre deux directions opposées : l'une qui vient de l'Esprit de lumière, l'autre de l'Esprit de ténèbres. Quel qu'il soit et quoi qu'il fasse, il faut qu'il obéisse à l'une ou à l'autre : l'alternative est impitoyable. Si l'Esprit de conseil se retire de l'homme ou du monde, sa place ne reste pas vide : elle est immédiatement prise par l'Esprit contraire qui est l'esprit d'avarice (1).

Que l'avarice soit directement opposée au don de conseil, rien n'est plus facile à prouver. En éclairant notre entendement, le don de conseil nous fait choisir les meilleurs moyens d'atteindre notre fin dernière. Le premier est le dégagement des sollicitudes de la vie, par le détachement des biens créés. Le second, est le dépouillement volontaire de tous ces biens.

Qu'est-ce que l'avarice? C'est l'amour déréglé des richesses. Obscurcir l'entendement et fausser la volonté, est l'inévitable effet de l'avarice. A peine l'Esprit d'avarice est entré dans un homme qu'il le fascine. Devant ses yeux, les biens terrestres forment un mirage trompeur, hors duquel il ne voit rien qui soit digne de ses pensées. Ce mirage, il le poursuit et se consume à le saisir; et, tout absorbé qu'il est dans sa poursuite insensée, il oublie les véritables biens. Au lieu de dégager sa route, il l'encombre de mille obstacles. Au lieu d'avoir la liberté de ses allures et de

(1) Spiritus consilii fugat spiritum avaritiæ, quæ nec consilia nec mandata Dei sinit implere, qui jubet vel consulit pauperibus indigentibus subveniri, sed ipsi sibi congregat lutum. *S. Anton.*, IV p., tit. X, c. I.

ses pensées, il s'enlace dans des filets inextricables et se perd dans des sollicitudes sans fin, source de douleurs et d'iniquités, jusqu'à ce que la mort vienne lui dire : Tisserand de toiles d'araignées, preneur de mouches, constructeur de châteaux de cartes, il faut partir pour l'éternité, et partir les mains vides (1). Oui, les mains vides de bonnes œuvres, et trop souvent pleines de péchés.

L'avarice est une mère féconde qui engendre des filles, non moins criminelles que leur mère. En voici quelques-unes : la *dureté de cœur*, *cordis duritia*, rien n'est plus insensible que l'avare. Ni les calamités publiques, ni les haillons du pauvre, ni les gémissements du malade, ni les larmes de la veuve et de l'orphelin, ne sont capables de lui faire délier les cordons de sa bourse. Son âme est frappée de la sèche et dure empreinte du métal qu'il adore. La *fourberie*, *falsitas;* pas de mensonges ni de tromperies dont l'avare se fasse scrupule, soit pour vendre, soit pour acheter. De toutes les vertus, la bonne foi est celle qu'il connaît le moins.

La *fraude*, *fraus;* des paroles il passe aux actes. Frauder dans les poids et dans les mesures, frauder sur la nature et la qualité des objets, sont pour l'avare monnaie courante. La *violence*, *violentia ;* il faut donner ce nom aux concussions publiques, aux vols en grand, aux compromis scandaleux, aux contrats usuraires, aux manœuvres indignes, par lesquelles on trompe la crédulité, on abuse de la faiblesse, on trafique de la conscience et on s'enrichit au détriment de l'honneur et de la justice.

La *trahison*, *perfidia ;* l'avare n'a qu'un ami, c'est

(1) *Sap.*, IV, 12. — I *Ad Tim.*, VI, 9, 10. — Telas araneæ texuerunt. *Is.*, LIX, 5.

son or. Dans un sens bien différent de Melchisédech, il peut avouer qu'il n'a ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs, et qu'il est sans généalogie sur la terre. Se brouiller avec ses parents et ses amis, leur susciter des procès, fomenter des divisions et des haines, descendre à toutes les bassesses, vivre d'égoïsme, de dénigrement et de jalousie, ne coûte rien à l'avare, dès qu'il s'agit d'une perte ou d'un gain.

Que l'Esprit d'avarice s'étende sur la société, et tous les stigmates justement imprimés à l'avare individuel s'appliquent à l'avare collectif. En toute vérité, il faudra dire de cette société, de cette nation, de ce monde, qu'il n'y a rien de plus scélérat ; que la crainte de Dieu, la justice et la loyauté en sont bannies ; que c'est un vaste bazar, où tout se vend parce que tout s'achète, la liberté, l'honneur et la conscience ; une agrégation de flibustiers et de pirates qui, à moins d'une conversion miraculeuse, finira par ne plus compter que deux catégories d'individus : les dupes et les fripons.

En attendant, deux caractères distingueront cette société possédée du démon de l'avarice. Latente ou manifeste, la guerre de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont sera en permanence ; des révolutions incessantes amèneront des catastrophes sans fin, juste châtiment d'un monde qui a changé son Dieu en veau d'or. La folie remplacera la raison, et le temps sera préféré à l'éternité, le moins au plus.

« Quelle sagesse, quel bon sens, quelle élévation d'intelligence, demande l'Écriture, peut-il rester à celui qui s'est soudé à sa charrue, qui met sa gloire dans ses machines, dans l'aiguillon dont il excite ses bœufs ; qui ne parle qu'engrais, agriculture, travaux matériels ; dont toutes les conversations roulent sur

les fils des taureaux; dont le cœur est enfoncé dans les sillons et la pensée dans la graisse des vaches (1)?

Sauver le monde d'une pareille dégradation, n'est-ce pas un immense bienfait? De qui peut-on l'attendre? Des législateurs, des philosophes, des hommes quels qu'ils soient? Nullement; mais de l'Esprit de conseil, et de lui seul, et le monde l'oublie!

(1) Avaro nihil est scelestius; nihil est iniquius quam amare pecuniam... hic enim et animam suam venalem habet. *Eccles.*, x, 9, 10. *Eph.*, v, 5. *Eccl.*, xxvii, 1. — Qua sapientia replebitur qui tenet aratrum, et qui gloriatur in jaculo; stimulo boves agitat, et conversatur in operibus eorum, et enarratio ejus in filiis taurorum? Cor suum dabit ad versandos sulcos et vigilia in sagina vaccarum. *Eccl.*, xxxviii, 25-27.

CHAPITRE XXXII

LE DON D'ENTENDEMENT

Ce qu'il est. — En quoi il diffère de la foi et du don de science. — Ses effets : il agit sur l'entendement et sur la volonté. — De quelle manière. — Exemple des apôtres. — Ce qu'est le chrétien sans le don d'entendement. — Ce qu'il devient quand il le possède. — Sa nécessité. — De quel esprit il nous délivre. — Paroles de saint Antonin. — L'esprit de gourmandise et ses effets. — L'affaiblissement de l'intelligence. — La folle joie. — L'immodestie. — La perte de la fortune et de la santé. — Tableau du sensualisme actuel.

Au milieu des ténèbres de la nuit, l'enfant distingue entre mille la voix de son père. Dès qu'il l'entend, il court où cette voix l'appelle. Ainsi de l'âme dirigée par le don de conseil. Parmi les différents partis qui se présentent et les mouvements divers qui la sollicitent, elle distingue sans peine le parti qu'il faut prendre, le mouvement qu'il faut suivre. Agissant sur la volonté, non moins que sur l'entendement, le don de conseil imprime à l'âme une forte impulsion, qui la rend victorieuse des mouvements de la nature et docile aux mouvements de la grâce. De là, une droiture d'intention, une pureté d'affection et une sagesse de conduite qui rendent sa vie toute divine. De là, une générosité constante et parfois héroïque à faire tous les sacrifices, pour se dégager des obstacles à la perfection.

Si nous restons dans le monde, c'est le détachement des créatures et surtout des richesees; si l'impulsion est plus forte, c'est l'abandon complet des biens créés, au moyen des trois vœux de religion, principe de gloire pour l'Église et de bienfaits pour la société. Dans le siècle comme dans le cloître, c'est la délivrance de l'esprit d'avarice, cause incessante de la perte d'une infinité d'âmes. Tels sont, en abrégé, les effets du don de conseil.

Plus noble encore est le don d'entendement ou d'intelligence. Pour connaître dans leur nature et dans leur étendue les richesses incomparables de ce nouvel élément déificateur, nous allons, comme pour les autres, étudier les trois questions suivantes : Qu'est-ce que le don d'entendement? quels en sont les effets? quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don d'entendement? *L'entendement est un don du Saint-Esprit qui nous fait comprendre et pénétrer les vérités surnaturelles* (1). Le mot *entendement* ou intelligence implique une certaine connaissance intime; car il vient du latin *intelligere* qui signifie *lire au dedans*, *intus legere*. La connaissance des êtres qui nous vient par les sens, par la vue, par l'ouïe, par le goût et le toucher, se borne aux qualités extérieures; mais la connaissance intellectuelle pénètre jusqu'à l'essence des choses.

Or, il y a beaucoup de choses qui sont cachées sous des voiles et que l'intelligence seule peut pénétrer. Ainsi, sous les formes extérieures se cache la

(1) Donum intellectus est habitus, qui dicitur lumen supernaturale, superadditum lumini naturali, datum homini ad intelligendum et penetrandum ea quæ nobis supernaturaliter innotescunt. *Vig.*, c. XIII, p. 410.

substance des êtres ; sous les mots, la signification des mots ; sous les comparaisons et les figures, la vérité figurée ; sous les effets, les causes. Plus la lumière de notre entendement est forte, plus avant elle peut pénétrer. La lumière naturelle de notre entendement n'a qu'une force bornée, incapable de pénétrer au delà de certaines limites. Cependant l'homme est créé pour une fin surnaturelle ; il ne peut l'atteindre qu'autant qu'il la connaît ainsi que les moyens d'y parvenir. L'homme a donc besoin d'une lumière surnaturelle, pour pénétrer ce qui dépasse la portée naturelle de son entendement. Cette lumière surnaturelle, communiquée à l'homme par le Saint-Esprit, s'appelle le don d'entendement (1).

On voit déjà en quoi le don d'intelligence diffère de l'intelligence naturelle, de la foi et du don de science. L'intelligence naturelle est la faculté de *connaître* les vérités fondamentales qui peuvent être connues par la raison. L'intelligence surnaturelle ou le don d'intelligence va plus loin, il vient, non de la nature, mais de la grâce ; il *pénètre*, non-seulement les vérités de l'ordre purement humain, mais les vérités de l'ordre surnaturel (2).

Il diffère de la foi, dont le propre est de nous faire adhérer fermement aux vérités de l'ordre surnaturel ; tandis que le don d'intelligence nous fait pénétrer et comprendre ces vérités, autant qu'un homme peut en être capable. « Bien que le don d'intelligence, dit saint

(1) Et illud lumen supernaturale homini datum vocatur donum intellectus. *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 8, art. 1, *cor.*, et ad 1.

(2) Intellectus virtus est habitus naturalis primorum principiorum cognoscitivus, quæ per se naturaliter cognoscuntur. Intellectus donum est habitus primorum principiorum cognoscitivus non naturalis, sed gratuitus, aliter tamen quam fides. *S. Anton.*, IV p., tit. XI, p. 169.

Antonin, corresponde à la foi et la suppose, il ne s'ensuit pas qu'il puisse, comme la foi, être dans l'homme sans la grâce sanctifiante. La raison en est que la foi implique un simple assentiment à la vérité, assentiment qui peut exister par une lumière de l'esprit, indépendante de la grâce. Mais le don de l'intelligence emporte une certaine pénétration de la vérité dans ses rapports avec notre fin dernière, pénétration qui ne peut exister sans la grâce sanctifiante. Ainsi, le pécheur qui conserve la foi peut comprendre les vérités à croire, mais il ne les comprend pas pleinement et ne les pénètre point (1). »

Quant à l'homme en état de grâce, il peut rester dans une certaine obscurité sur des vérités non nécessaires au salut ; mais, toujours à l'égard de celles qui sont nécessaires, le Saint-Esprit lui donne l'entendement suffisant. Cette limite, apportée au don d'intelligence, est souvent un bienfait de la sagesse de Dieu, qui veut ainsi éloigner ou rendre impuissantes les tentations d'orgueil (2).

Il diffère du don de science. Le don de science est opposé à l'ignorance, devant laquelle la vérité est comme si elle n'était pas ; et le don d'intelligence, à la grossièreté ou à l'*épaisseur* de l'esprit, qui s'arrête aux surfaces sans pouvoir pénétrer le fond. L'objet principal du don de science est de nous faire distinguer sûrement la vérité de l'erreur ; mais le don d'entendement nous fait pénétrer, jusque dans ses profondeurs, la vérité que le don de science nous montre dégagée de tout alliage (3). Ainsi, par la foi

(1) Quamvis peccatores habentes fidem, intelligant ea quæ proponuntur credenda non tamen plene intelligunt, neque penetrant. *Vig.*, c. XIII, p. 411 ; et *S. Anton.*, *ubi suprà*.

(2) *Vig.*, *ubi suprà*.

(3) Ad hoc quod intellectus humanus perfecte assentiat veritati

l'homme a la connaissance de la vérité ; par le don de science, la certitude raisonnée ; par le don d'entendement, la compréhension est une sorte d'intuition commencée.

2° Quels sont les effets du don d'entendement ? Comme les autres dons du Saint-Esprit, le don d'entendement est spéculatif et pratique. Par là il faut entendre qu'il regarde les vérités à croire et les devoirs à pratiquer. « Le don d'intelligence, enseigne la théologie, ne s'applique pas seulement aux choses qui sont primitivement et principalement l'objet de la foi, mais encore à toutes celles qui s'y rapportent. Or, les bonnes œuvres ont une relation intime avec la foi, puisque la foi agit par la charité.

« Ainsi, le don d'intelligence s'étend aux actes, en tant qu'ils doivent être conformes aux lois éternelles, dont la raison seule ne peut pénétrer, comme il convient, ni le sens ni l'étendue. Sans doute la raison naturelle dirige l'homme dans les actes humains ; mais la règle des actes humains n'est pas seulement la raison humaine, c'est encore la raison éternelle, qui surpasse toute raison créée. Donc la connaissance des actes, en tant qu'ils doivent être réglés par la raison divine, surpasse la raison humaine et réclame impérieusement la lumière surnaturelle du don d'intelligence (1). »

Il en résulte que ce don agit sur l'entendement et sur la volonté. Sur l'entendement, et voulons-nous savoir ce qu'il y produit ? Trois lumières nous éclairent : la raison, la foi, le don d'intelligence. La raison

fidei, duo requiruntur : quorum unum est quod sane capiat ea quæ proponuntur, quod pertinet ad donum intellectus. Aliud est ut habeat certum et rectum judicium de eis... et ad hoc necessarium est donum scientiæ. *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 9, art. 1, *cor.*

(1) *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 8, art. 3, *cor.* ; et *S. Anton.*, *ubi suprà.*

est une lampe sépulcrale qui ne projette qu'une lueur douteuse, à peine suffisante pour percer l'épaisseur de la nuit et nous faire entrevoir les objets les plus rapprochés. La foi est un flambeau plus lumineux qui brille dans les ténèbres, mais dont les rayons n'éclairent qu'imparfaitement un horizon limité (1). Le don d'intelligence, c'est le soleil dissipant ténèbres et nuages et éclairant au loin toutes choses, au-dessous et autour de lui.

Est-il besoin de faire remarquer la différence de ces trois lumières? Si j'entre dans un appartement avec une lampe, je distingue, mais avec peine, les objets qui s'y trouvent. Si j'y entre avec un flambeau plus lumineux, je vois les objets, avec moins de peine, mais imparfaitement. Si j'y entre en plein midi, je vois tous ces objets parfaitement, dans toute leur beauté et sans effort.

Quels sont les objets que le don d'intelligence fait resplendir à nos yeux? Ils ne sont autres que la vérité dans tous les ordres et sous toutes les faces : vérité dans l'ordre religieux. L'Écriture la contient, mais couverte de voiles, que le don d'intelligence a seul le pouvoir de soulever ou de rendre transparents. Ainsi, avant l'ascension de leur maître, les apôtres avaient la raison et la foi, et pourtant ils ne comprenaient pas les Écritures. Le premier bienfait de Notre-Seigneur, après sa résurrection, est de leur ouvrir l'esprit, afin de faire place au don d'intelligence qui devait venir, le jour de la Pentecôte, leur communiquer la connaissance claire et comme la vue de la vérité, cachée dans les divins oracles (2).

(1) ... Cui benefacitis attendentes quasi lucernæ lucenti in caliginoso loco donec dies elucescat. II *Petr.*, I, 19.

(2) Nondum enim sciebant Scripturas. *Joan.*, XX, 9. — Tunc ape-

L'Esprit d'intelligence est descendu dans l'âme ténébreuse des pêcheurs de Galilée, et ils sont devenus des génies de premier ordre, des soleils resplendissants dont les rayons illuminent le monde entier. Voyez avec quelle merveilleuse facilité Pierre, à peine sorti du Cénacle, lit aux juifs les Écritures et leur montre partout le Verbe, rédempteur d'Israël et des gentils, nommé dans les promesses, caché sous les figures, annoncé dans les prophéties, préparé par tous les événements.

Devant lui se déroule le magnifique tableau des mystères du règne de Dieu, dont les anges eux-mêmes n'avaient jusqu'alors qu'une connaissance imparfaite; et ce tableau étincelant de lumières et de beautés, il l'offre à l'admiration de ses auditeurs. Ceux-ci, à leur tour, éclairés du don d'intelligence, comprennent ce qu'ils n'avaient jamais compris, voient ce qu'ils n'avaient jamais vu ; et avec l'enthousiasme de l'amour embrassent la vérité, comme, après une longue absence, l'enfant embrasse une mère chérie dont rien ne peut plus le séparer (1).

Ce qui eut lieu pour les apôtres, se passe à l'égard du chrétien. Il peut avoir la foi; mais si, par le péché mortel, il a perdu le don d'intelligence, l'Écriture sainte, avec tous ses trésors de vérités, toutes ses beautés et toutes ses lumières, est pour lui un livre fermé. Il lit la lettre qui tue, mais l'esprit qui vivifie lui échappe. Quelques rayons épars frappent sa vue,

ruit illis sensum ut intelligerent Scripturas. *Luc.*, XXIV, 45. — Quum autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. *Joan.*, XVI, 13.

(1) Voir *Rupert, ubi suprà : De dono intellectus.* — Qui piscatorem Spiritu suo docuit sapere et dicere : In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. *S. Aug., De civ. Dei*, lib. X, c. XXIX.

mais le foyer il ne l'aperçoit pas. La lecture même de ce livre, descendu du ciel, le fatigue et l'ennuie.

Il en est de même des autres vaisseaux dans lesquels repose la vérité. Ces vaisseaux précieux sont l'enseignement de l'Église, les ouvrages de théologie et de philosophie chrétienne, les sermons, le monde physique et les événements de l'histoire. Or, sans le don d'intelligence tous ces réservoirs de vérité sont à peine entr'ouverts, et les vérités qu'ils renferment très-mal connues, encore moins comprises, très-peu admirées et encore moins aimées (1).

Survienne l'Esprit d'intelligence, tout s'illumine. L'Ancien et le Nouveau Testament s'entr'ouvrent jusque dans leurs profondeurs, et laissent contempler les mystères du Verbe qui était dans la Loi, comme il est dans l'Évangile, l'Alpha et l'Omega de toute choses. Le Symbole catholique, le Décalogue et les Sacrements apparaïssent comme le corps de doctrine le plus noble, le mieux lié et le plus parfait que l'homme ait jamais connu.

La théologie resplendit comme la reine des sciences, digne des études et des préférences de tout esprit sérieux. Sur ses pas marche sa fille aînée, la philosophie chrétienne, dont les enseignements ne sont pas moins nécessaires aux rois, pour le gouvernement des peuples, qu'aux sujets eux-mêmes pour le gouvernement de leur vie. Les sermons, les catéchismes, les instructions religieuses, telle forme qu'ils revêtent, ne sont plus de vains sons qui frappent les oreilles du corps, sans parvenir à l'oreille du cœur. Au dedans de l'âme est l'Esprit d'intelligence qui les traduit à chacun, les fait comprendre, goûter, retenir et pratiquer, sui-

(1) Et erat Verbum istud absconditum ab eis. *Luc.*, XVIII, 34.

vant le mot de l'Apôtre : Tous seront enseignés de Dieu : *Erunt omnes docibiles Dei.*

Scrutateur des plus profonds mystères du monde surnaturel, c'est le moins que l'Esprit d'intelligence scrute et dévoile les secrets du monde physique. Pour celui qui le possède, l'univers matériel redevient ce qu'il doit être, ce qu'il est en réalité, un voile diaphane jeté sur le monde spirituel, un rayonnement de l'invisible; un miroir où se réfléchissent la puissance, la sagesse, la bonté, l'éternité, la divinité du Créateur; un livre écrit au dedans et au dehors, qui enseigne à tous les bienfaits de Dieu et les devoirs de l'homme.

Quant aux événements de l'histoire, pas plus que les créatures matérielles, ils n'ont d'obscurité pour l'Esprit d'intelligence. D'un regard, embrassant la durée des âges, il voit toute la période antérieure au Messie, avec l'élévation et la chute de ses grands empires, avec ses guerres, ses batailles, ses révolutions incessantes, ses mouvements si variés et si profonds, se résumant en un seul mot : Tout pour faire naître le Christ à Bethléem.

Non moins lumineuse est la période postérieure à la venue du Désiré des nations. Avec tout ce qu'elle embrasse d'événements, de prospérités et de revers, elle se traduit par ce seul mot : Tout pour établir, conserver et propager le règne du Roi immortel des siècles. Et le but de ce règne n'est autre que la déification de l'homme sur la terre et sa glorification dans l'éternité.

Le don d'intelligence n'agit pas seulement sur l'entendement, il agit encore sur la volonté. Or, les mouvements de la volonté sont en raison directe des lumières de l'esprit. Plus l'esprit voit clairement une chose, plus le cœur en est touché, c'est-à-dire disposé

à l'aimer ou à la craindre. Pour l'âme en possession du don d'intelligence, la religion, comme fait divin, n'a plus de ténèbres. Les fondements de l'édifice sont mis à nu. Sans en comprendre la nature, elle voit la place et la nécessité des mystères; elle voit les faits et la raison des faits, l'harmonie des moyens avec la fin, et le majestueux ensemble qui en résulte. La foi lui devient si facile, qu'elle n'a presque plus de mérite à croire; si claire qu'elle ne comprend pas qu'on ne voie pas ce qu'elle voit; si ferme, que rien ne peut la faire chanceler.

Que le démon armé de tromperies, le sophiste armé de mensonges, le mondain armé de scandales, entreprennent de lui arracher une négation ou même un doute : cette âme se rit de leurs attaques. C'est le cèdre du Liban qui demeure inébranlable au milieu des tempêtes; c'est le martyr qui sur le bûcher chante son *Credo;* c'est la jeune vierge qui, du fond de la solitude, envoie au monde ces sublimes accents : « Quand tous les hommes changeraient de religion et réuniraient leurs efforts pour me faire chanceler dans ma croyance, ils ne gagneraient rien. Il me semble que je les vaincrais tous par la force de la foi; elle est si profondément enracinée dans mon cœur, que l'enfer lui-même avec toutes ses légions ne serait pas capable de l'ébranler. »

On comprend quelle générosité de cœur doit produire une connaissance si relevée et si sûre des choses divines. « Grâce au don d'entendement, s'écriait David, j'aime les commandements de mon Dieu par-dessus l'or et la topaze (1). » De là vient la ferveur dans le service de Dieu, la résistance victorieuse aux

(1) *Ps.* 118.

tentations, le mépris du monde et de ses faux biens, la patience dans la douleur, la résignation dans la pauvreté, le sacrifice de soi aux autres, le détachement de la vie et l'aspiration constante vers les réalités futures. Traduites en actes publics, ces dispositions deviennent pour les familles, pour les villes et pour les campagnes, pour la société tout entière, une source de vertus qui ennoblissent l'humanité, de bienfaits qui la consolent et de sacrifices qui la préservent des châtiments, tant de fois mérités par les iniquités du grand nombre.

3° Quelle est la nécessité du don d'entendement? Dans ce qui précède est en partie la réponse à cette question. Le don d'entendement produit des effets positifs et des effets négatifs. Comme nous l'avons vu, les effets positifs sont d'illuminer l'esprit et d'ennoblir le cœur. Or, rien n'est plus nécessaire que cette double action de l'esprit d'intelligence. Vous avez la foi, et vous croyez que Dieu est partout, qu'il vous voit, qu'il vous entend et qu'il vous jugera. Vous avez la foi, et vous croyez que la grande Victime, vouée au gibet du Calvaire, est votre Dieu et votre modèle. Vous avez la foi, et vous croyez que vous avez une âme à sauver, que vous n'en avez qu'une, que personne que vous ne peut la sauver, que, si vous la perdez, vous serez éternellement la plus malheureuse des créatures. Vous avez la foi, et vous croyez qu'un seul péché mortel condamne à des tourments sans fin. Vous avez la foi, et vous croyez que la religion crue et pratiquée non pas suivant vos caprices, mais comme Dieu le veut et comme l'Église l'enseigne, est l'unique moyen d'éviter l'enfer et de mériter le ciel.

Vous croyez fermement toutes ces vérités. D'où vient cependant qu'elles font si peu d'impression sur vous?

De ce que vous ne comprenez pas; et vous ne comprenez pas, parce que le don d'entendement vous manque. Dieu avec ses droits, le baptême avec ses engagements, la vie avec son but, l'éternité avec ses épouvantes et ses splendeurs, vous apparaissent comme des ombres éloignées et fugitives. De toutes ces grandes réalités, vous n'avez qu'une connaissance vague, confuse, sèche et stérile. Vous avez des yeux, et vous ne voyez pas; des oreilles, et vous n'entendez pas; une volonté, et vous ne voulez pas. Fruit du don d'entendement, le sens chrétien, ce sixième sens de l'homme baptisé, vous manque (1).

Il manque à la plupart des hommes d'aujourd'hui et à un trop grand de nombre de femmes. Il manque aux familles, il manque à la société, il manque aux gouvernants et aux gouvernés, il manque au monde actuel. Monde de prétendues lumière et de prétendu progrès, il ne reste pour toi qu'un dernier vœu à former, c'est que l'Esprit d'intelligence te soit donné de nouveau et te montre à nu l'abîme inévitable, vers lequel te conduit à grands pas l'Esprit de ténèbres, redevenu, en punition de ton orgueil, ton guide et ton maître (2).

En effet, à l'égard de ce don comme à l'égard des autres, l'homme se trouve placé dans une alternative impitoyable. Vivre sous l'influence de l'Esprit d'entendement, ou sous l'influence de l'Esprit contraire : pas de milieu. Le départ de l'un est immédiatement suivi de l'arrivée de l'autre. Quel est cet Esprit contraire au don d'entendement? « C'est, répond saint Antonin, l'esprit de gourmandise (3). » Comment justifier l'affir-

(1) Nos autem sensum Christi habemus. I *Cor.*, II, 16.

(2) Gens absque consilio est et sine prudentia : utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. *Deut.*, XXXII, 28, 29.

(3) Spiritus intellectus removet spiritum gulæ quæ mentem offus-

mation du grand docteur? En montrant ce qu'est la gourmandise en elle-même et dans ses effets.

La gourmandise est l'amour déréglé du boire et du manger. C'est le sensualisme usurpant la place du spiritualisme. C'est la chair victorieuse dans sa lutte contre l'esprit. Par la manducation, l'homme se met, de la manière la plus intime, en communication avec les créatures matérielles, créatures inférieures à lui et tout imprégnées des malignes influences du démon. Déréglée à un titre quelconque, la manducation fait prédominer la vie des sens sur la vie de l'esprit, le corps sur l'âme. Si le déréglement se change en habitude, il enchaîne aux viandes la pensée, la vue, le goût, l'odorat, et jette l'homme en adoration devant le dieu ventre.

Le premier effet d'un pareil désordre, c'est l'affaiblissement de l'intelligence, *hebetudo*. L'âme et le corps sont entre eux comme les deux plateaux d'une balance : quand l'un monte, l'autre descend. Par l'excès du boire et du manger, l'organisme se développe, et l'esprit s'émousse, s'épaissit, devient pesant, paresseux, inhabile à l'étude et aux fonctions purement intellectuelles : ce résultat est forcé. Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. En contact intime, habituel et coupable avec la matière, avec l'animalité, l'homme devient matière, il devient bête, *animalis homo*. De là ce vieil adage : « Celui qui mange une fois le jour, est un Dieu ; homme, celui qui mange deux fois ; bête, celui qui mange trois fois (1). »

L'expérience confirme l'adage : plus on mange, moins on pense. Plus on mange délicatement, moins

cat ut nihil spiritale valeat intelligere, fumositatibus repleto cerebro. VI p., tit. X, p. 153.

(1) Qui semel est, Deus est; homo, qui bis; bestia, qui ter.

on pense sensément. « La bonne chère, dit l'Écriture, est incompatible avec la sagesse (1). » Et ailleurs : « J'ai résolu de m'abstenir de vin, afin d'appliquer mon entendement à la sagesse (2). » Jamais grand génie ne fut gourmand. Les plus éclairés des hommes, les saints ont tous été des modèles de sobriété. Grâce à leur triomphe sur la matière, ils s'étaient spiritualisés au point de voir la vérité, pour ainsi dire, face à face et sans voile.

Il en est autrement de l'esclave de la gourmandise. Les vérités les plus importantes sont, pour lui, comme si elles n'étaient pas : il n'y comprend rien et n'en est guère plus touché que d'une fable ou d'une chimère. Saint Paul constatait le fait, il y a dix-huit cents ans. « L'homme animal, dit-il, ne comprend rien à ce qui est du domaine de l'Esprit de Dieu (3). » Or, ce qui est du domaine du Saint-Esprit, c'est, ni plus ni moins, le magnifique ensemble de vérités, de lois, d'harmonies, de beautés dont l'univers est le rayonnement.

« Le miroir enfumé et sali, ajoute un Père, ne réfléchit pas distinctement l'image des objets. Ainsi l'entendement obscurci par les fumées des viandes et hébété par la surabondance des aliments ne perçoit plus la vérité (4). » Saint Chrysostome tient le même langage : « Rien de plus pernicieux que la gourmandise, rien de plus ignominieux ; elle rend l'esprit

(1) Sapientia non habitabit in terra suaviter viventium. *Job*, XXXVIII, 13.

(2) Cogitavi in corde meo abstrahere a vino carnem meam, ut animum meum transferrem ad sapientiam. *Eccl.*, II, 3.

(3) Animalis autem homo non percipit ea quæ sunt Spiritus Dei. I *Cor.*, II, 14.

(4) Speculum sordibus obsitum non exprimit distincte objectam formam, et intellectus saturitate obtusus ac hebetatus non suscipit Dei cognitionem. *S. Nilus*, *Tract. de octo spiritib. malit.*, c. II.

obtus et grossier, l'âme charnelle ; elle aveugle l'entendement et ne lui permet plus de rien voir (1). » Sur ce point, comme sur tous les autres, l'Église est donc l'organe infaillible d'une loi fondamentale lorsque, dans la préface du Carême, elle rappelle au monde entier ces vérités si peu comprises de nos jours : « Le jeûne réprime les vicieux penchants du corps, il élève l'esprit, il donne la vigueur à la vertu et conduit à la victoire : *Vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia.* »

Le second effet de l'esprit de gourmandise, c'est la folle joie, *inepta lætitia*. Devenue par l'excès des aliments victorieuse de l'esprit, la chair manifeste son insolent triomphe. Des rires immodérés, des facéties ridicules, des propos trop souvent obscènes, des gestes inconvenants ou puérils, des chants, des cris, des danses, des plaisirs bruyants, des fêtes théâtrales en sont l'inévitable expression. « Le peuple, dit l'Écriture, s'assit pour boire et pour manger, et ils se levèrent pour jouer (2). » Et ailleurs : « Jouissons du meilleur vin et des parfums, couronnons-nous de roses, que rien n'échappe à nos plaisirs (3). » Ailleurs encore : « Le vin jette l'âme dans l'insouciance et dans la joie (4). »

Ce fait, si souvent répété dans les livres sacrés, n'a pas échappé à l'observation de saint Grégoire. « Pres-

(1) Nihil gula perniciosius, nihil ignominius; hæc obtusum et crassum ingenium, hæc carnalem animam reddit; hæc excæcat intellectum, nec sinit ut quidquam percipiat. *Homil.* XLIV *in Joan.*

(2) Sedit populus manducare et bibere, et surrexerunt ludere. *Exod.*, XXXII, 6.

(3) Vino pretioso et unguentis nos impleamus... coronemus nos rosis, nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra. *Sap.*, XI, 7, 8 ; *Is.*, XXII, 13 et LVI, 12.

(4) Vinum omnem mentem convertit in securitatem et jucunditatem. III *Esdr.*, III, *apud S. Th.*, 2ª 2ae, q. 148, art. 6, *corp.*

que toujours, dit-il, la bonne chère est accompagnée de la volupté. Lorsque le corps se délecte dans la jouissance de la nourriture, le cœur se répand en folles joies (1). » Tout peuple de viveurs est un peuple de baladins : tel est l'axiome formulé par la philosophie et confirmé par l'expérience. A toutes les époques, on voit les plaisirs de la table précéder les manifestations de la joie sensuelle, et ces manifestations, sanglantes ou obscènes, sont toujours en raison directe de la cause qui les produit.

Or, qu'est-ce que tout cela, sinon l'affaiblissement visible de l'Esprit d'intelligence? L'esclave de la gourmandise ne comprend plus la nature ni la condition fondamentale de la vie terrestre. La vie est une épreuve, ou, comme dit le concile de Trente, une pénitence perpétuelle : *Vita christiana quæ est perpetua pænitentia.* Autant qu'il peut, le gourmand en fait une jouissance perpétuelle. Il oublie, il méconnaît, il a en horreur la parole du souverain juge : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous sans exception* (2). Compromettre son salut en foulant aux pieds les lois du jeûne et de l'abstinence, lui coûte moins que de boire un verre d'eau. C'est le profane Ésaü qui vend son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, et qui s'en va se souciant peu de ce qu'il a fait : *Abiit parvi pendens.*

Le troisième effet de la gourmandise, c'est l'immodestie, *immunditia.* Immodestie de paroles, immodestie de gestes, immodestie de regards, immodestie de pensées, immodestie d'actions : ces tristes effets de

(1) Pene omnes epulas comitatur voluptas; nam cum corpus in refectionis delectationem resolvitur, cor ad inane gaudium relaxatur. *Moral.*, lib. I, c. IV.

(2) *Luc.*, XIII, 3.

l'excès du boire et du manger sont trop incontestables pour qu'il soit besoin d'en établir la généalogie.

Rappelons seulement quelques-uns des axiomes de la sagesse universelle : Qui nourrit délicatement sa chair en subira les honteuses révoltes. — L'esclave gras et dodu regimbe. — Chose luxurieuse que le vin. — Dans le vin réside la luxure. — La gourmandise est la mère de la luxure, et le bourreau de la chasteté. — Être gourmand, et prétendre être chaste, c'est vouloir éteindre un incendie avec de l'huile. — La gourmandise est l'éteignoir de l'intelligence. — Le gourmand est un idolâtre : il adore le dieu ventre. — Le temple du dieu ventre, c'est la cuisine ; l'autel, la table ; les prêtres, les cuisiniers ; les victimes, les plats ; l'encens, l'odeur des viandes : ce temple est l'école de l'impureté. — La multitude des plats et des bouteilles attire la multitude des esprits immondes : le plus mauvais de tous, c'est le démon du ventre. — La santé physique et morale des peuples se calcule sur le nombre des cuisiniers (1).

Parvenu à un certain degré, l'Esprit de gourmandise conduit son esclave à l'ivrognerie et à la crapule, à la négligenee des affaires, à la perte de la fortune, à la misère et à la ruine de la santé. En maintenant dans l'homme la subordination naturelle du corps à l'égard de l'âme, l'Esprit d'intelligence devient la santé de l'un et de l'autre (2). Par la raison contraire, l'Esprit de gourmandise, qui rompt l'équilibre, produit infailliblement la maladie. Pour l'âme, la ma-

(1) Voir les textes dans notre ouvrage *Le signe de la croix au dix-neuvième siècle*, lettre 19.

(2) Per sapientiam sanati sunt quicumque placuerunt tibi, Domine, a principio. *Sap.*, IX, 9. — Sanitas est animæ et corporis sobrius potus. *Eccli.*, XXXI, 37, etc., etc.

ladie, c'est l'affaiblissement de la raison et de l'intelligence ; pour le corps, c'est la souffrance suivie de la mort. Écoutons en tremblant les divers oracles. *La gourmandise tue plus d'hommes que l'épée* (1). Ainsi, Nabuchodonosor, Pharaon, Alexandre, César, Tamerlan et tous les bourreaux couronnés, qui jonchèrent le monde de cadavres, ont fait périr moins d'hommes que la gourmandise.

Ce qui est vrai des individus est vrai des peuples. Que l'Esprit de gourmandise, c'est-à-dire de recherche, de délicatesse, d'excès dans les aliments, le luxe de la table, ou, comme on parle aujourd'hui, l'amour du *confortable*, s'empare d'une époque : vous verrez s'étendre dans les mêmes proportions l'affaiblissement de l'intelligence, l'abrutissement de l'humanité et l'étiolement de la race. A cette époque, qui se vantera de ses lumières, ne parlez ni du monde surnaturel, ni de ses lois, ni de ses agents, ni de ses rapports incessants avec le monde inférieur, elle ne vous comprendra pas : *Animalis homo non percipit.*

Il lui reste juste assez d'intelligence pour apprécier, comme l'animal, ce qu'elle voit de ses yeux et touche de ses mains ; pour diriger une opération mercantile, concevoir une spéculation de bourse, construire des machines, fabriquer des tissus et juger de la qualité d'un produit. Ses lumières ne vont pas au delà. L'activité humaine, l'industrie et la *civilisation* se rapporteront au culte des sens. Afin de le pratiquer dans toute sa splendeur, il s'établira mille professions plus matérielles et plus matérialistes les unes que les autres.

(1) *Eccli.*, XXXI, 23 et XXXVII, 34.

La politique elle-même marchera dans cette voie. Au lieu d'être l'art de moraliser les peuples, elle sera l'art de les matérialiser. Que des attaques incessantes ébranlent tous les dogmes, fondements des sociétés et des trônes, elle s'en inquiétera peu. Mais, si elle parvient à mettre l'homme en état de bien manger, de bien boire, de bien digérer et de bien dormir, elle croira avoir accompli toute justice, et proclamera que tout est au mieux dans le meilleur des mondes.

Politique des éleveurs de bestiaux! qui ne comprend plus que l'homme ne vit pas seulement de pain, et qu'on ne régénère pas un peuple en l'engraissant. Politique des aveugles! qui conduit le monde à une répétition de Ninive avec Sardanapale, de Babylone avec Balthasar, de Rome avec Héliogabale. Mais alors, de l'homme, devenu chair, l'Esprit de Dieu se retirera; et, comme les empires que nous venons de nommer, le monde périra étouffé dans le cloaque de ses mœurs.

Est-ce là que nous tendons? Ce que nous pouvons affirmer, puisqu'il frappe tous les regards, c'est le mépris général du prêtre, représentant de l'ordre moral; c'est le discrédit des sciences qui n'ont pas pour objet direct l'augmentation du bien-être; c'est la difficulté toujours croissante de faire entrer dans la tête des enfants les vérités élémentaires de la religion; c'est, dans les générations formées, l'affaiblissement visible du sens chrétien et l'indifférence stupide pour tout ce qui s'élève au-dessus du niveau des intérêts matériels; c'est l'augmentation rapide des cabarets et des lieux de consommation (1).

(1) Au dernier recensement fait en France, ils avaient atteint le chiffre monstrueux de 500,000! depuis ils n'ont pas diminué, au contraire.

Que prouvent, avec vingt autres, ces phénomènes inconnus jusqu'ici ? Ce qu'ils prouvent, c'est le débordement du sensualisme. Ce qu'ils prouvent, c'est que nous marchons à grands pas vers cette indescriptible époque de la décadence romaine, où la vie se résumait en deux mots : du pain et des plaisirs, *panem et circenses*. Ce qu'ils prouvent, enfin, c'est qu'une infinité d'hommes sont tombés des hauteurs du spiritualisme chrétien, pour vivre uniquement des sens, par les sens et pour les sens.

Or, il ne faut pas l'oublier : les hommes repus ou avides de jouissances deviennent ingouvernables. L'esclave engraissé regimbe (1) ; s'il parvient à détacher ses chaînes, il les brise sur la tête de ceux qu'il appelle ses tyrans. Alors les crimes succèdent aux crimes, les catastrophes aux catastrophes, les douleurs aux douleurs. Nous préserver de pareilles calamités est le bienfait, de plus en plus nécessaire, du don d'entendement. Est-il aisé d'en mesurer l'étendue ?

(1) Incrassatus... recalcitravit : incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum. *Deuter.*, XXXII, 15.

CHAPITRE XXXIII

LE DON DE SAGESSE.

Ce qu'est le don de sagesse. — Tous les dons du Saint-Esprit contribuent à la déification de l'homme ; de quelle manière y contribue le don de sagesse. — Différence qui le distingue des autres dons, de la foi, de la vertu de sagesse, de la sagesse gratuite. — Effets du don de sagesse sur l'entendement et sur la volonté. — Portrait du vrai sage. — Nécessité du don de sagesse. — Délivrance de la tyrannie de l'esprit contraire, la luxure. — La luxure dans l'homme et dans la société.

Aidé du don de science, l'homme, remontant des effets à la cause, discerne avec certitude le vrai du faux. Par le don de conseil, distinguant entre le bon et le meilleur, il choisit les moyens les plus propres pour arriver à sa fin. Grâce au don d'intelligence, il pénètre plus avant. Lisant la cause dans les faits, il voit clairement la bonté de son choix, c'est-à-dire l'évidence des vérités qui doivent le conduire au salut, en sorte que rien n'est capable de les obscurcir à ses yeux ni d'en détacher son cœur.

Le premier effet de cette pénétration, qui met, pour ainsi dire, l'homme face à face avec le monde supérieur, est un développement merveilleux de la vie intellectuelle. Le second est une rare élévation de pensées, une grande magnanimité de sentiments, une sublime indifférence pour la vie du corps. Rempli de

ce don divin, l'homme sent toute la vérité de cette parole : Le royaume de Dieu n'est ni la nourriture ni la boisson : *Regnum Dei non est esca et potus.* Obligé de s'assujettir aux nécessités de la vie animale, il peut dire comme l'archange : « Je parais manger et boire avec vous, mais je fais usage d'une nourriture invisible et d'une boisson qui ne peut être vue des hommes (1). »

Ainsi, le don d'intelligence spiritualise l'entendement, presque autant qu'il peut être spiritualisé; comme l'esprit contraire le matérialise, presque autant qu'il peut être matérialisé. Pour achever de perfectionner l'homme, que reste-t-il au Saint-Esprit? Spiritualiser son esprit et son cœur autant qu'ils peuvent être spiritualisés. Comment le Saint-Esprit accomplit-il ce dernier acte de notre déification? En nous communiquant le don de sagesse.

Ce don forme le plus haut degré de l'échelle mystérieuse, que le Verbe incarné a descendue pour s'abaisser jusqu'à nous, et que l'homme doit remonter pour s'élever jusqu'au niveau de son divin frère, devenir un autre lui-même et vérifier en sa personne la parole du Père céleste : *C'est ici mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* La réponse à nos trois questions fera connaître ce don qui couronne tous les autres. Qu'est-ce que le don de sagesse? quels en sont les effets? quelle en est la nécessité?

1° Qu'est-ce que le don de sagesse? *La sagesse est un don du Saint-Esprit qui nous communique, dans le plus haut degré, la connaissance et l'amour des choses divines* (2).

(1) *Tob.*, XII, 19.

(2) Donum sapientiæ est habitus infusus, quo quis in gratuitis

Tous les dons du Saint-Esprit ont pour but de contribuer, chacun à sa manière, à la déification de l'homme. Trois s'adressent principalement à la volonté : la crainte, la piété, la force. Quatre ont pour objet principal l'entendement : la science, le conseil, l'intelligence, la sagesse. Or, ce dernier est le plus noble de tous. Comme la fin résume les moyens en les développant, le don de sagesse contient et perfectionne tous les autres dons. Ainsi, on peut dire que la sagesse, c'est la crainte de Dieu perfectionnée, la piété perfectionnée, la science perfectionnée, la force perfectionnée, le conseil perfectionné, l'intelligence perfectionnée.

Pour savoir de quelle manière le don de sagesse perfectionne tous les autres, il suffit de le comprendre. Connaissance et amour de la vérité, au degré le plus élevé que l'homme puisse atteindre : voilà ce qu'il est. Or, il y a plusieurs manières de connaître la vérité.

La connaître dans les causes secondes, dans les créatures, dans les œuvres extérieures de Dieu, telles que l'incarnation du Verbe, la création et le gouvernement du monde, la justification de l'homme et autres semblables. Cette connaissance est le domaine du don de science (1).

cognitionibus subito et prompte secundum quamdam connaturalitatem, per causam altissimam habet rectum et certum judicium de his quæ sunt fidei. *Vig.*, c, XIII, p. 411. — *Vel :* sapientia est habitus divinitus infusus quo mens redditur facile mobilis a Spiritu sancto, ad contemplandum divina et ad judicandum tum de illis, tum de humanis secundum rationes divinas. *Apud S. Th.*, 2ª 2ªe, q. 44, art. 1, *nota*. — Sumitur nomen sapientiæ secundum quod saporem quemdam importat. *S. Th., ibid.*, art. 2, ad 1. — Sapiens dictus a sapore, quia sicut gustus est aptus ad discretionem saporis ciborum, sic sapiens dicitur ad dignoscentiam rerum et causarum circa divina et agenda. *S. Isid., De etymolog.*

(1) Le don de science nous apprend à connaître la vérité par les causes secondes, par les créatures, et à régler notre conduite sur

La connaître dans ses motifs de crédibilité, au point d'en être tellement convaincu que rien ne puisse affaiblir notre adhésion : c'est le but du don d'intelligence.

La connaître dans les applications qu'il faut en faire aux actes particuliers : c'est le bienfait du don de conseil.

Enfin, il est une manière plus parfaite encore de connaître la vérité, c'est de la voir dans la cause première, dans la cause des causes, en Dieu, et de la voir avec un immense amour. De cette hauteur, on juge avec certitude de toutes les causes secondes et de leurs effets ; on met ses pensées et ses actions en harmonie, non plus avec telle ou telle vérité isolée, avec telle ou telle cause seconde, avec tel ou tel effet particulier, mais avec la cause première. Alors, dans une certaine mesure, l'homme participe aux privilége des anges de la première hiérarchie, qui voient en Dieu même la raison des choses. Il possède la magnifique synthèse de la vérité, et il peut juger de tout le plan divin dans l'ordre naturel aussi bien que dans l'ordre surnaturel, puisqu'il peut juger de Dieu lui-même (1).

On voit combien le don de sagesse est supérieur aux dons de science, de conseil, d'intelligence, et

cette connaissance. Le don de sagesse nous fait voir la vérité dans la cause des causes, en Dieu même, et nous le fait aimer en Dieu et dans ses œuvres. Ainsi, le don de science a pour objet principal les effets, et le don de sagesse la cause. L'un procède par voie d'analyse, l'autre par voie de synthèse. Voir *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 9, art. 1, 2, *corp.* — On voit que dans le système de notre déification, aucun moyen n'a été oublié, et que le Saint-Esprit s'adresse à toutes les aptitudes.

(1) Spiritualis autem judicat omnia. I *Cor.*, II, 15. — Spiritus enim omnia scrutatur etiam profunda Dei. *Ibid.*, 10. — Ad sapientem pertinet considerare causam altissimam, per quam certissime de aliis judicatur, et secundum quam omnia ordinare potest. *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 45, art. 1, *corp.*, et q. 8, art. 6, *corp.*; *S. Anton.*, IV p., tit. X, c. III.

comment il les perfectionne. Il ne perfectionne pas moins les dons de crainte, de piété et de force. Grâce au don de sagesse, leurs actes acquièrent une énergie, une constance, une étendue, une suavité, une perfection, en rapport avec les lumières et les effusions d'amour, qui découlent de ce don supérieur à tous les autres. C'est ainsi que le cœur de l'homme se trouve élevé au niveau de son intelligence.

Quant à la différence qui existe entre le don de sagesse et la foi, la vertu de sagesse, et la sagesse *gratuite*, elle est facile à connaître. La foi adhère à la vérité, telle qu'elle lui est proposée : elle ne va pas plus loin. La vertu de sagesse est une habitude acquise par l'étude, ou infuse par la grâce ; mais, naturelle ou surnaturelle, cette vertu n'a ni la hauteur, ni l'étendue, ni la certitude, ni la suavité, ni la spontanéité du don de sagesse (1). Ce don, prenant pour point de départ la vérité connue par la foi, certifiée par le don de science, pénétrée par la vertu de sagesse, en illumine toute les parties, en tire les conséquences soit pour orienter nos pensées, soit pour diriger nos actions et conformer à la raison divine notre vie intellectuelle et morale.

Plusieurs différences distinguent aussi le don de sagesse de la sagesse nommée par l'apôtre, lorsqu'il dit : *A l'un est donné, par le Saint-Esprit, le discours de la sagesse* (2). D'abord, celle-ci peut être commune aux bons et aux méchants. Son privilége est de

(1) Sapientia quæ est donum est excellentior quam sapientia quæ est virtus intellectualis, utpote magis de propinquo Deum attingens per quamdam Spiritus unionem ad ipsum. Et inde habet quod non solum dirigat in contemplatione, quod facit sapientia virtus intellectualis; sed etiam in actione circa humana. Quanto enim virtus est altior, tanto ad plura se extendit. *S. Anton., ubi suprà.*

(2) I *Cor.*, XII, 8.

connaître les vérités divines, non par acquisition, mais par infusion, et assez parfaitement pour en instruire les autres et réfuter les contradicteurs. Celle-là ne se trouve que dans les bons, à qui elle communique non-seulement la lumière, mais le goût des choses divines. Tant qu'ils sont en état de grâce, elle habite dans l'enfant comme dans l'homme fait. Dans le second elle est en acte, dans le premier en puissance, à raison de la faiblesse de l'âge. Quoique à des degrés différents, tous la possèdent autant qu'il est nécessaire au salut (1).

2° Quels sont les effets du don de sagesse? Inonder l'esprit d'une lumière supérieure à toute autre lumière, remplir le cœur d'un goût indicible pour Dieu et pour toutes les choses divines: tels sont, comme nous venons de l'indiquer, les deux effets principaux du don de sagesse. Voyons ce qui arrive à l'homme favorisé de ce don précieux. Il en est de cet homme comme d'un aveugle, qui reçoit la vue à l'âge de trente ou de quarante ans. Pendant tout le temps qu'il a été aveugle, cet homme que pensait-il du monde? Il croyait à l'existence du soleil, de la lune et des étoiles; il croyait qu'il existe des arbres, des fruits, des fleurs; qu'il y a toutes sortes de poissons dans l'eau, d'oiseaux dans l'air, et sur la terre toute espèce d'animaux. Il croyait tout cela, parce qu'on le lui avait dit; mais tout cela n'éveillait en lui aucune connaissance précise, et n'excitait en lui ni amour ni joie, parce qu'il n'avait rien vu.

Or, voilà cet homme qui obtient subitement la vue. Il voit comment le soleil étend partout ses rayons; il voit comment les montagnes sont couvertes d'arbres

(1) *S. Anton., ubi suprà.*

et de fruits; il voit comment les prairies sont émaillées de fleurs plus belles les unes que les autres. Frappé de ces beautés qu'il voit pour la première fois, il s'arrête stupéfait.

Quittez maintenant cet aveugle, pour vous tourner vers l'âme humaine. Elle possède la lumière de la foi, elle croît que Dieu est infini, qu'il est la source inépuisable de toutes les perfections; mais, comme cette lumière est trop obscure, elle n'excite en elle ni beaucoup d'amour pour Dieu, ni beaucoup de joie. Mais le Saint-Esprit communique-t-il à cette âme la lumière du don de sagesse? Quel changement subit s'opère en elle! Les perfections divines se montrent à ses regards dans toute leur splendeur. Elle est comme hors d'elle-même et comme submergée dans cet océan de la divinité (1).

Nous avons vu que le don d'intelligence dessille aussi les yeux de l'âme; mais, entre l'illumination qu'il produit et celle dont l'Esprit de sagesse est la source, grande est la différence. Le don d'intelligence éclaire les vérités particulières, les unes après les autres, mais, ne les contemplant pas dans la cause première, il ne les relie pas entre elles, de manière à en composer une vaste synthèse. C'est le privilége du don de sagesse.

Dans l'amoureuse lumière dont il est le foyer il voit, il embrasse tout l'ensemble des choses divines : les vérités de la foi, toute la doctrine chrétienne, la théologie, l'écriture, les règles de la morale publique et privée, et tout ce qui peut contribuer à la sainteté de la vie et à l'acquisition du salut (2).

(1) *Pergmayer, Méditat.*, etc., p. 44.
(2) *Corn. a Lap., in Jacob.*, c. III, 17.

Le don d'intelligence n'est pas accompagné, du moins au même degré que le don de sagesse, du goût et de l'amour des choses divines; nouvelle et grande différence.

« En effet, dit saint Bonaventure, autre chose est de savoir que le miel est doux, autre chose de le manger et d'en goûter réellement la douceur. »

Éclairée par le don d'intelligence, l'âme croit et sait que Dieu est infiniment doux; cependant elle ne goûte pas cette douceur. Possède-t-elle le don de sagesse? Non-seulement elle sait que Dieu est infiniment doux, elle goûte encore cette douceur ineffable: son cœur en est rempli. De là vient qu'elle trouve ses délices à s'entretenir avec Dieu, à s'occuper de Dieu, à procurer sa gloire. De là, l'esprit d'oraison, l'esprit intérieur, l'esprit de sacrifice; l'union amoureuse de l'âme avec Dieu, et sa transformation en lui; le repos de toutes ses puissances, l'apaisement de ses passions, l'amour de la solitude et du silence. C'est alors qu'elle peut dire comme l'épouse des *cantiques :* Mon bien-aimé à moi, et moi à lui; je suis sa propriété, je suis son royaume. Il règne en moi, il me gouverne. Il est le maître et le directeur de ma vie intérieure et extérieure. Ce n'est plus moi qui vis, c'est lui qui vit en moi.

Lumière et amour, la sagesse, en se répandant au dehors, fait l'homme tout entier à son image. Or, suivant l'apôtre saint Jacques, la sagesse qui vient du Saint-Esprit est pudique, pacifique, modeste, facile à persuader, amie des bons, pleine de miséricorde et de bonnes œuvres, elle ne juge point, elle n'est point dissimulée (1). Tel est, dans ses grandes lignes, le portrait du vrai sage.

(1) *Epist.*, III, 17.

Il est pudique. Par là il faut entendre non-seulement la pureté du corps, mais encore la pureté de l'âme et de la doctrine. C'est un fait que la véritable chasteté conjugale, la véritable virginité, la véritable continence, la véritable pureté de parole et de doctrine ne se trouve que dans le christianisme et dans le sage chrétien. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur le paganisme et les sages païens, sur le mahométisme, le protestantisme, le rationalisme moderne et sur les prétendus sages de ces différentes écoles.

Il est pacifique. Les contentions, les discussions, les rixes, les disputes, lui sont antipathiques : nouveau trait qui le distingue de tous les faux sages. La raison en est simple. La vraie sagesse est fille du Saint-Esprit. Le Saint-Esprit est la source de la paix et de la concorde. La paix est la tranquillité de l'ordre. L'ordre est le fruit de la sagesse. Le sage est nécessairement humble. Or, l'humilité est la mère de la paix.

Il est modeste. Modestie d'affirmation et de prétentions ; modestie de paroles et de manières ; modestie de nourriture, de vêtement, d'ameublement et de plaisirs, sont les caractères du vrai sage. Autre différence entre lui et le faux sage. Qui ne sait combien furent prétentieux, vaniteux, tranchants, orgueilleux, susceptibles, sensuels, les sages du paganisme, les sages de l'hérésie ; combien le sont encore les sages de l'incrédulité moderne ! animaux de gloire, comme les appelle saint Jérôme, ils n'ont vécu et ils ne vivent, ils n'ont écrit et ils n'écrivent que pour occuper les autres de soi, pour se faire un nom ou une position : et malheur à qui les touche du bout du doigt !

Il est facile à persuader. C'est-à-dire tout à la fois

à se laisser persuader et à persuader les autres. Plein de lumière, son esprit reconnaît sans peine le vrai, dès qu'il lui est proposé; plein d'amour pour le vrai, son cœur l'embrasse avec ardeur. Pleine d'amour et de vérité, sa parole ne rencontre de la part des âmes droites aucune résistance sérieuse. Qu'il en est autrement des philosophes de l'erreur et de leurs adeptes! aux preuves les plus convaincantes ils opposent obstinément de stupides négations. Seules les erreurs les plus grossières trouvent le chemin de leur âme; et, fils du père du mensonge, ils les embrassent comme des sœurs, les enseignent comme des vérités.

Il est ami des bons. Entre le sage chrétien ou le vrai chrétien, ce qui est tout un, et les vrais chrétiens, les vrais bons de tous les siècles et de tous les pays, il y a une réelle affinité. Affinité puissante qui, semblable à l'étincelle électrique, remue en un clin d'œil toutes les âmes catholiques et les met à l'unisson les unes des autres. Pensées, joies, douleurs, craintes, espérances, intérêts, tout devient commun. De là, l'immense fraternité du bien, qui est le caractère peut-être le plus inexplicable de la vraie religion. « Tous reconnaîtront, disait le Verbe incarné, que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres (1). »

Ennemis des bons et amis des méchants, voilà ce qu'ont toujours été et ce que sont encore les faux sages de tous les temps et de tous les pays. N'est-ce pas ce qu'on voit aujourd'hui, peut-être plus clairement que jamais? Quel que soit le climat qu'ils habitent ou le masque dont ils se couvrent, l'Esprit mauvais connaît ceux qui sont à lui. Il les exalte, il les dé-

(1) *Joan.*, XIII, 35.

fend. Pour eux il éveille les sympathies de tous leurs frères en impiété, en révolution, en antichristianisme.

Il est plein de miséricorde et de bonnes œuvres. De miséricorde, parce qu'il possède en personne l'Esprit de celui qui a dit : Bienheureux les miséricordieux, parce qu'il leur sera fait miséricorde. De bonnes œuvres, parce que son âme est un des rameaux de la vigne dont le Verbe incarné est le cep immortel et toujours fécond. Un des caractères du faux sage, c'est l'égoïsme, par conséquent la sécheresse et la dureté de cœur : *Viscera impiorum crudelia* ; et la stérilité des bonnes œuvres. Voyez quel fut dans la Grèce et à Rome le règne des philosophes ; et quel il a été chez nous à la fin du dernier siècle. Si vous le pouvez, nommez les actes immiséricordieux dont ils se sont abstenus ; les œuvres bonnes qu'ils ont faites ; les institutions utiles qu'ils ont fondées.

Il ne juge pas. Plus l'homme est éclairé et charitable, moins il est porté à juger, à critiquer, à censurer le prochain. Mieux que personne il sait que le jugement appartient à Dieu ; que l'Évangile défend de juger les autres, si on ne veut pas être jugé soi-même, et que rien n'est plus exposé à l'erreur que les jugements humains, basés le plus souvent sur des antipathies ou des sympathies, quelquefois même sur de simples apparences. Il en est tout autrement du faux sage. Ne doutant de rien, parce qu'il ne se doute de rien, esclave de ses intérêts et de ses passions, il juge hardiment, il accuse, il critique, il condamne, il prête aux autres des intentions qu'ils n'ont jamais eues et leur fait dire ce qu'ils n'ont pas dit. Que font du matin au soir, en parlant du souverain pontife, du clergé et des catholiques, les écrivains prétendus philosophes dont nous sommes environnés?

Il n'est pas dissimulé. C'est ici un des beaux caractères du vrai sage. Dire la vérité, rien que la vérité; vérité dans les rapports d'homme à homme ou de peuple à peuple; vérité dans l'histoire et dans la science; la dire sans réticence et sans mélange d'erreur, la dire avec respect, parce qu'elle est la vérité, avec amour parce qu'elle est le pain de l'homme; applaudir à ceux qui la disent, parce qu'elle est la lumière de l'aveugle, le remède des malades, la consolation des affligés, le salut des nations, et qu'elle n'est pas un bien personnel (1).

De là vient que l'âme du vrai sage est transparente. Cette transparence se réfléchit jusque dans la limpidité de son œil, et dans l'épanouissement de son visage. Tout autre est l'âme du faux sage, son œil, sa figure. Fils du grand menteur, le mensonge est habituellement sur ses lèvres et sous sa plume. Il affecte la vérité, la sincérité, la sainteté, et il enseigne l'erreur, l'hypocrisie, l'iniquité. C'est le loup sous la peau de la brebis. Mais, quoi qu'il fasse, le loup paraît dans cet œil à peine entr'ouvert, dans ce regard oblique et incertain, dans ce visage dont tous les traits ramassés et immobiles, semblent conspirer pour jeter un voile impénétrable sur les sentiments et la pensée.

Lumière au-dessus de toute lumière, amour au-dessus de tout amour, paix, sérénité, transformation de l'homme en Dieu : voilà, dans ses effets positifs, l'admirable don de sagesse. L'étudier dans ses effets négatifs, c'est, à un nouveau point de vue, montrer combien il est nécessaire.

(1) Spiritus sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus quæ sunt sine intellectu. *Sap.*, I, 5. — Quam (sapientiam) sine fictione didici et sine invidia communico, et honestatem illius non abscondo. *Ibid.*, VII, 13.

Quelle est la nécessité du don de sagesse? La nécessité du don de sagesse est souveraine, absolue, universelle. Est-il besoin d'en dire la raison? Libre de se choisir un maître, l'homme n'est pas libre de n'en point avoir. Quant nous disons l'homme, nous disons la famille, le peuple, le genre humain tout entier. Vivre sous l'empire de l'Esprit de sagesse, ou sous l'empire de l'Esprit contraire, l'alternative est impitoyable, de tous les jours, de toutes les heures et dans toutes les positions. Quel est l'esprit satanique, opposé à l'esprit de sagesse? C'est l'Esprit de luxure (1). L'un élève l'homme jusqu'à Dieu; l'autre l'abaisse jusqu'à la brute.

Afin d'apprécier, comme il convient, ce double mouvement d'ascension et de descente, il faut faire deux remarques importantes : la première, qu'il y a trois sortes de sagesses contraires à la sagesse divine : la sagesse *terrestre*, la sagesse *animale*, la sagesse *diabolique*. « Tout être actif, dit saint Thomas, agit pour une fin. S'il n'agit pas pour sa fin véritable, il agit pour une fin indue : cette nécessité est universelle. L'homme met-il sa fin dans les biens de la terre : or, argent, maisons, champs, troupeaux? c'est la sagesse terrestre. La place-t-il dans les biens du corps : le boire, le manger, la débauche? c'est la sagesse animale. La fixe-t-il dans sa propre excellence : estime de lui-même, présomption, orgueil, ambition des places et des honneurs? c'est la sagesse diabolique, parce qu'elle rend l'homme imitateur du diable, appelé le roi des orgueilleux (2). »

(1) Spiritus sapientiæ obruit Spiritum luxuriæ, quæ figens se in cadaveribus fœtidis ut ibi pascatur, ad arcam Ecclesiæ nescit reverti ut columba, ubi sunt cibaria optima et suavissima. *S. Anton.*, IV p., tit. X, c. 1, p. 153.

(2) *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 45, art. 1, ad 1.

L'Ange de l'école n'est que le commentateur de l'apôtre saint Jacques, qui nomme satanique cette triple sagesse, ou plutôt cette triple application de la même sagesse (1). Or, cette sagesse satanique est crime, malheur et folie.

Elle est crime ; puisque c'est très-volontairement, très-sciemment que, au mépris de la volonté de Dieu, des lumières de sa raison, des aspirations de son cœur, l'homme place sa fin dernière dans la créature, et bouleverse ainsi tout le plan divin.

Elle est malheur; par la raison qu'elle est crime et par les conséquences temporelles et éternelles qu'elle entraîne. Ces conséquences sont les injustices, les inquiétudes, les mécomptes, les désespoirs, les remords, les divisions intestines, les révolutions sociales et les peines de l'enfer.

Elle est folie ; parce qu'elle éteint, dans la boue des créatures, le double flambeau de l'intelligence et de la foi. Le fou est celui qui a perdu le sens humain et le sens divin. N'ayant plus le sens, le fou ne sait plus faire le discernement des choses. Il appelle vrai ce qui est faux et faux ce qui est vrai, bon ce qui est mauvais et mauvais ce qui est bon, nécessaire ce qui est inutile et inutile ce qui nécessaire. Esclave d'une idée fixe, en elle il place son bonheur, pour elle il oublie tout ; nuit et jour il chasse à des rêves, à des fantômes, à des riens ; il s'épuise à les poursuivre et à les embrasser. En vain voudriez-vous l'éclairer, il ne comprend pas ; des hochets sont pour lui des trésors. Le menace-t-on de les lui ôter? il entre en fureur, il crie, il frappe, il brise, il pleure. Voilà le fou (2).

(1) Non est enim ista sapientia desursum descendens, sed terrena, animalis, diabolica. *Epist.* III, 15.

(2) Nomen stultitiæ, secundum Isidorum, videtur esse a stupore.

Et voilà, trait pour trait, l'homme ou le peuple, possédé par l'Esprit de sagesse satanique. Mauvais appréciateur de lui-même, de ses destinées, de ses devoirs et de ses intérêts, il met en bas ce qui doit être en haut, en haut ce qui doit être en bas, le principal à la place de l'accessoire, l'accessoire à la place du principal, le fugitif à la place de l'immuable, le naturel à la place du surnaturel, le fini à la place de l'infini, le corps avant l'âme. Nul argument humain n'est capable de le détromper, il est fou et il veut l'être : *Noluit intelligere ut bene ageret.*

Médecins, ne l'approchez pas trop près, choisissez bien votre temps, insistez avec réserve pour lui faire accepter vos remèdes ; encore n'êtes-vous pas sûrs qu'il ne réponde à vos charitables soins par des moqueries, par des injures et par des colères, ou même, comme il l'a fait souvent, comme il le fait encore, en vous meurtrissant de coups et en vous envoyant à la mort : voyez plutôt.

Le genre humain était atteint de cette criminelle et déplorable folie, lorsque le Verbe incarné descendit du ciel pour le guérir. Par ses prophètes, par lui-même et par ses apôtres, il annonce le but de sa mission. O homme, tu es dupe de ta sagesse. Cette sagesse est terrestre, animale, diabolique : elle est folie, elle est mort. Je perdrai la sagesse des sages ; je frapperai de réprobation la prudence des prudents (1). A la nouvelle de l'arrivée du divin guéris-

Stupor autem interpretatur sensuum alienatio, eo quod sensus stupeant. Unde stultus dicitur, qui propter stuporem non movetur... Stultitia importat hebetudinem et obtusionem cordis. *Vig.*, c. XII, p. 413.

(1) Sapientia tua decepit te. *Is.*, XLVII, 10. — Sapientia autem hujus mundi stultitia est apud Deum. I *Cor.*, III, 19. — Prudentia carnis mors est. *Rom.*, VIII, 6. — Scriptum est enim : perdam sapien-

seur, tous les aliénés de cœur sont troublés jusque dans les profondeurs de leur être, et se préparent à recevoir leur médecin, comme ils l'ont reçu, en l'insultant, en le persécutant, en le crucifiant (1).

La seconde remarque est que la triple sagesse, ou mieux la triple folie dont nous venons de parler, aboutit presque toujours à la folie de la chair. Pour un fou d'orgueil et d'avarice, vous trouverez cent fous de luxure. Cette chute est dans la nature des choses. L'homme est fait pour adorer; s'il n'adore pas le Dieu très-haut, il faut qu'il adore le Dieu très-bas; s'il n'adore pas le Dieu esprit, il adorera le Dieu chair. De là vient, si vous les scrutez avec soin, qu'au fond de tous les cultes païens, de toutes les pratiques démoniaques, de toute conscience *émancipée*, vous trouverez infailliblement une souillure. Vénus en est le dernier mot. Commencé par la gourmandise, le despotisme de la chair finit par la luxure. Or, de toutes les folies, celle de la luxure est la plus honteuse, la plus furieuse, la plus féconde en désastres et la plus difficile à guérir.

Comme le Saint-Esprit est inséparable de ses dons, Satan est inséparable des *siens*. Comme le don de sagesse suppose et couronne tous les dons du Saint-Esprit, le don de luxure suppose et traîne à sa suite tous les dons sataniques. Pas un impudique qui ne soit orgueilleux, avare, gourmand, jaloux, emporté, paresseux : c'est un fait constaté par l'expérience des âmes et par les enseignements de l'histoire. Aux ordres de leur chef, il n'est pas de crime que les af-

tiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo. I *Cor.*, I, 19 et *Is.*, XXIX, 14.

(1) Illuminans tu mirabiliter a montibus æternis, turbati sunt omnes insipientes corde. *Ps.* LXXV.

freux satellites de la luxure ne commettent pour lui obéir. Les duels, les assassinats, les empoisonnements, les rapts, les violences, les infanticides, les excès de table, les noires jalousies, la perfide médisance, l'odieuse calomnie, les trahisons, les bassesses, les vols, les divisions, les haines sont leur ouvrage.

Que la luxure vienne à régner sur un peuple, sur une époque, attendez-vous à des iniquités sans nombre et sans nom, à des dépravations d'idées, de goûts et d'habitudes sans exemple. Vous compterez par myriades des existences sans remords, des morts sans repentir, des fous et des suicides dans des proportions inconnues. Viciée presque dans sa source, la vie elle-même se manifestera par l'étiolement et par la dégénérescence de la race. Tantôt semblable à l'édifice assis sur un terrain marécageux et toujours menaçant de s'affaisser sur lui-même ; tantôt semblable à la ville prise d'assaut, où le meurtre et le pillage sont en permanence, la société, livrée à l'Esprit de luxure, sera sans cesse sur le penchant de sa ruine, ou deviendra une arène sanglante, dans laquelle toutes les passions déchaînées se livreront des combats à outrance. Ainsi finissent les peuples voluptueux.

Tous ces malheurs et toutes ces chances de malheurs ne suffiront-ils jamais, pour nous faire sentir la nécessité du don qui nous en préserve? En vain le monde actuel multiplie les révolutions pour arriver à la liberté. Une seule révolution peut l'affranchir : c'est la révolution morale, qui, brisant la tyrannie de la luxure et de ses satellites, le replacera sous l'empire de l'Esprit de sagesse. Sinon, non.

Arrivé au dernier des sept dons, jetons un regard rétrospectif sur notre travail. Jusqu'ici nous avons

étudié les dons du Saint-Esprit en eux-mêmes. Si importante qu'elle soit, une pareille étude ne suffit pas. Pour bien connaître les dons du Saint-Esprit, il faut les voir en action. Alors seulement il sera possible d'en comprendre la beauté, la puissante fécondité, la nécessité, l'application aux actes de la vie et leur influence sur le bonheur du monde. Tel est le nouvel horizon qui va s'ouvrir devant nous.

CHAPITRE XXXIV

LES BÉATITUDES

Résumé de l'étude sur les dons du Saint-Esprit. — Ils sont des principes actifs. — Ce qu'ils produisent. — Ce que sont les Béatitudes. — D'où vient leur nom. Quel en est le nombre. — Elles s'adaptent aux différents âges de la vie. — Quels sont leurs rapports avec le bonheur de chaque homme. — Comment elles procurent le bonheur des sociétés. — Quelle est leur supériorité sur les vertus. — Quel est leur ordre hiérarchique. — Rapport de chaque Béatitude avec sa récompense. — Gradation dans la récompense.

Notre étude des dons du Saint-Esprit peut se résumer dans les vérités suivantes : les dons du Saint-Esprit sont les principes déificateurs de l'homme et de la société; le monde leur doit tout ce qu'il a de vraiment beau et de vraiment bon. Au don de Crainte de Dieu, il doit ses vrais grands hommes; au don de piété, ses innombrables asiles pour toutes les misères; au don de Science, ses affirmations certaines et ses savants de bon aloi; au don de Conseil, ses peuples de vierges et tous ses services gratuits de charité; au don d'Intelligence, sa supériorité intellectuelle sur les nations qui ne sont pas chrétiennes ou qui cessent de l'être; au don de Sagesse, ces fous sublimes qu'on appelle les saints : lumière, gloire et salut de l'humanité (1)

(1) Nos stulti propter Christum. I *Cor.*, IV, 10. — Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes. *Id.*, I, 23.

Aux dons du Saint-Esprit sont opposés les sept péchés capitaux, principes corrupteurs de l'homme et du monde, ces dons sataniques produisent des effets en rapport avec leur nature; à eux il faut attribuer toutes les hontes et tous les crimes de l'humanité.

L'homme et le monde, vivant sous l'influence de l'Esprit du bien ou de l'Esprit du mal, il en résulte que, depuis sa chute, le genre humain obéit à une impulsion septiforme. Cette impulsion est septiforme, et elle doit l'être. D'une part, le Saint-Esprit est inséparable de ses dons, comme Satan est inséparable des siens. D'autre part, cette impulsion doit atteindre toutes les facultés de l'homme et déterminer, comme de fait elle détermine, toutes leurs opérations bonnes ou mauvaises. Tel est le double principe moteur de l'humanité. Dirigé par le souffle du Saint-Esprit, le monde est un vaisseau qui cingle vers le port; poussé par le souffle du mauvais Esprit, c'est un vaisseau qui marche à la dérive et qui finit infailliblement par se perdre. Si donc on veut prédire l'avenir d'un règne ou d'une époque, il suffit de voir à quelle impulsion ils obéissent.

Cependant la déification de l'homme, commencée par le Verbe et continuée par le Saint-Esprit, n'a pas encore atteint sa perfection. Les sept dons divins ne sont pas, en nous, des forces dormantes; ils sont autant de principes actifs qui doivent se manifester par des opérations, en rapport avec la nature et l'objet de chacun. C'est ainsi que l'arbre, dont la séve est mise en mouvement par la chaleur du soleil, doit produire des feuilles, des fleurs et des fruits, suivant son espèce. La comparaison évangélique, qui déjà nous a rendu sensible la différence des vertus et des

dons, va encore nous faire comprendre la différence des dons et des *béatitudes.*

Que faut-il entendre par les béatitudes? D'où vient leur nom? Quel est leur nombre? Quels sont leurs rapports avec le bonheur de chaque homme? Comment procurent-elles le bonheur des sociétés? Quelle est leur supériorité sur les vertus? Quel est leur ordre hiérarchique? Quels sont leurs rapports avec les dons du Saint-Esprit? Telles sont les questions qui nous semblent embrasser, dans l'ensemble, un sujet aussi peu connu, et non moins intéressant, que les dons du Saint-Esprit.

1° Que faut-il entendre par les béatitudes? *Les béatitudes sont les dons du Saint-Esprit en action* (1). Il en est du chrétien comme d'un arbre. Lorsque, dans le baptême, il a reçu la vie divine et avec elle les vertus infuses; lorsque, par ses sept dons, le Saint-Esprit est venu donner le mouvement à toutes ces vertus, comme la chaleur à la séve, le chrétien peut et doit pratiquer certains actes d'une perfection surnaturelle, qui l'acheminent à sa fin dernière (2).

Ces actes sont appelés *béatitudes*, c'est-à-dire *béatifiants.* Ils diffèrent des vertus et des dons, comme l'effet diffère de la cause, le ruisseau de la source, la fleur de l'arbre; ou, pour parler le langage de la théologie, comme la faculté en acte diffère de la faculté en puissance. « Les béatitudes, dit saint Thomas, diffèrent des vertus et des dons, comme les actes diffèrent des habitudes (3). Ainsi, les béatitudes

(1) Beatitudines distinguuntur a donis. et virtutibus, sicut actus ab habitibus. *Vig.*, c. XIII, p. 418.

(2) Il n'est pas besoin de dire que tout cela se fait en même temps et par une seule opération.

(3) Beatitudines distinguuntur quidem a virtutibus et donis, non

ne sont pas, comme leur nom semblerait l'indiquer, des habitudes ou des états permanents; mais des actes transitoires, produits par des habitudes permanentes, appelées dons du Saint-Esprit.

2° D'où vient leur nom? Le nom si doux et si peu compris de béatitude signifie *bonheur parfait*, *repos final*. « La béatitude, dit un grand théologien, est le souverain bien, la fin dernière; tous conviennent de cette définition. Nous appelons souverain bien ce qui a toutes les qualités du bien, et qui n'a aucune des qualités du mal, ce à quoi rien ne manque et ce à quoi on ne peut rien ajouter. Tous conviennent encore que ce souverain bien est un, et que c'est Dieu, bien parfait et source de tout bien, qui, s'unissant par adoption les anges et les hommes, les rend participants de sa béatitude infinie (1). »

Or, la béatitude est la fin dernière de la vie humaine (2). Cette vérité est tellement certaine, que l'homme peut bien fausser la loi qui le pousse à la recherche du bonheur, mais il ne peut s'y soustraire. Le sachant ou sans le savoir, par le crime comme par la vertu, nuit et jour il travaille pour la béatitude. Tranquille et content, s'il la trouve; inquiet et malheureux, s'il la poursuit en vain. C'est l'aiguille aimantée qui, soumise à une attraction mystérieuse, gravite incessamment vers le pôle, et ne devient immobile qu'après s'être mise en rapport direct avec ce point du ciel.

La béatitude étant le bonheur parfait, et le bonheur

sicut habitus ab eis distincti, sed sicut actus distinguuntur ab habitibus. 1ª, 2ªe, q. 49, art. 1, *corp.*

(1) *Vig.*, c. XIV.

(2) Beatitudo est ultimus finis humanæ vitæ. *S. Th.*, 1ª 2ªe, q. 69, art. 1, *corp.*

parfait étant la pleine possession de Dieu, trois choses sont évidentes. La prémière que, par rapport à l'homme, la béatitude est tout à la fois imparfaite et parfaite. Imparfaite sur la terre, où nous ne voyons Dieu, le souverain Bien, qu'à travers les ombres de la foi, et ne le possédons que d'une manière imparfaite. Parfaite dans le ciel, où nous verrons Dieu face à face, et le posséderons sans crainte de le perdre jamais. La seconde, que l'homme n'arrive pas tout d'un coup à sa fin. La troisième, que sa fin, ou la béatitude, n'est pas et ne peut pas être de ce monde.

Dans ces vérités de logique et de bon sens se trouve, pour le dire en passant, la preuve sans réplique de trois vérités fondamentales : l'existence d'une autre vie, la liberté humaine, l'obligation pour l'homme, pendant toute la durée de son passage ici bas, de tendre à sa fin par des progrès continuels. Le temps ne lui a pas été donné pour un autre usage. Ces progrès, étant un acheminement vers la béatitude, sont la béatitude commencée. De là vient que, dans son langage profondément philosophique, l'Évangile appelle *béatitudes*, certains actes de la vie présente, qui conduisent plus directement à la béatitude de l'autre.

Développant le texte sacré, la théologie catholique ajoute qu'on leur donne le nom de béatitudes pour deux raisons. La première, parce qu'ils nous rendent heureux ici-bas. C'est un fait d'expérience universelle que la plus grande somme de contentement, même en ce monde, est pour le chrétien fidèle à pratiquer les sept actes sublimes, auxquels le Verbe incarné a justement donné le nom de béatitudes. La seconde, parce qu'ils nous conduisent plus directement à la béatitude finale, dont ils nous font jouir en

espérance. C'est ainsi qu'on dit d'une personne qu'elle a obtenu l'objet de ses vœux, lorsqu'elle a l'espérance fondée de l'obtenir. L'Apôtre lui-même n'a-t-il pas écrit : *Nous sommes sauvés en espérance?* Or, l'espérance d'obtenir notre fin dernière est fondée sur quelque chose, qui nous y dispose et nous en approche. Ce quelque chose consiste dans les opérations des dons du Saint-Esprit. De là vient qu'elles sont appelées béatitudes, ou *actes béatifiants* (1).

En expliquant les rapports de chaque béatitude avec le don correspondant, nous justifierons d'une manière sensible ce nom de béatitude. Nous le ferons, afin de montrer que les choses dont l'Évangile fait dépendre le bonheur ne sont pas la source d'un simple bonheur *mystique*, comme on parle aujourd'hui, c'est-à-dire purement spirituel et presque imaginaire. La vérité est que, sous tous les rapports et dans la plus large acception du mot, les béatitudes produisent ce que leur nom signifie. Pour la vie présente, comme pour la vie future, elles sont réellement la charte de la félicité.

3° Quel est le nombre des béatitudes? Avec les conciles et avec saint Thomas, nous comptons sept béatitudes. La huitième, énoncée par saint Matthieu, n'est que la confirmation et la manifestation des au-

(1) Dicitur enim aliquis jam finem habere propter spem finis obtinendi... Spes autem de fine consequendo insurgit ex hoc quod aliquis convenienter movetur ad finem, et appropinquat ad ipsum; quod quidem fit per aliquam actionem. Ad finem autem beatitudinis movetur aliquis et appropinquat per operationes virtutum, et præcipue donorum, si loquamur de beatitudine æterna, ad quam ratio non sufficit, sed in eam inducit Spiritus sanctus, ad cujus obedientiam et sequelam per dona perficimur. Et ideo beatitudines distinguuntur quidem a virtutibus et donis, non sicut habitus ab eis distincti, sed sicut actus distinguuntur ab habitibus. *S. Th.*, 1ª-2ae, q. 69, art. 1, *corp.* — Dons et béatitudes, étant deux mots très-distincts et très-souvent répétés dans la langue catholique, ne

tres. En effet, dès que l'homme est affermi dans la pauvreté spirituelle, dans la douceur et dans les autres béatitudes, la persécution est impuissante à le détacher de ces biens inestimables (1).

Quant aux raisons de ce nombre sept, elles se révèlent d'elles-mêmes. D'une part, sept béatitudes suffisent pour constituer le bonheur. Moins, eût été trop peu; plus, serait inutile. D'autre part, les béatitudes, ou actes béatifiants, n'étant que les opérations des dons du Saint-Esprit, ou mieux, ces dons mis en action, ne peuvent être qu'au nombre de sept. En outre, suivant de profonds théologiens, ces sept béatitudes sont en rapport avec les sept âges de la vie de l'homme, comme ces sept âges eux-mêmes sont en harmonie avec les sept âges du monde, et ceux-ci avec les sept jours de la création (2).

4° Quels sont les rapports des béatitudes avec le bonheur de chaque homme? « La vie présente, dit saint Antonin, se divise en sept âges, pendant lesquels le Verbe incarné s'est fait, au moyen des sept béatitudes, notre régulateur universel. Ces béatitudes, qui ne sont que des actes vertueux, l'homme doit les avoir toutes et toujours; mais adapter chacune en particulier à l'âge où il est. Là, se trouve le principe de son bonheur (3). »

peuvent avoir le même sens. Pourquoi donc Suarez confond-il les choses qu'ils expriment : Lib. II *de Necessitate gratiæ*, c. XXII? Ratio in obscuro.

(1) Octava beatitudo est quædam confirmatio et manifestatio omnium præcedentium. Ex hoc enim quod aliquis est confirmatus in paupertate Spiritus et mititate, et aliis sequentibus, provenit quod ab his bonis propter aliquam persecutionem non recedit. Unde octava beatitudo quodammodo ad septem præcedentes pertinet. *S. Th.*, *ibid.*, art. 3, ad 4. — Tel est aussi le sentiment de saint Augustin, de saint Antonin, du concile de Vaures, c. I, an 1868, etc.

(2) *S. Anton.*, IV p., tit. VII, c. 5.

(3) Vita præsens distinguitur per septem ætates, in quibus om-

Le premier âge, c'est l'enfance, qui s'étend depuis la naissance jusqu'à sept ans. Faiblesse, humilité, détachement, simplicité, candeur, sont les vertus et les charmes de cette période de la vie. Si l'enfant les possède, il exprime en lui-même la ressemblance du Dieu-enfant. Il marche vers la fin pour laquelle il a été créé : il est heureux, C'est la première béatitude et évidemment celle qui convient le mieux au premier âge : *Beati pauperes spiritu.*

Le second âge s'étend de sept ans à quatorze ans. Pratiquer la douceur, l'obéisssance, l'amabilité, qui, jointe à la candeur et aux grâces naissantes, gagnent tous les cœurs : voilà bien le devoir propre de cette belle partie de l'existence. L'enfant qui le remplit retrace encore l'image du Verbe incarné; il marche vers sa fin dernière : il est heureux. C'est la seconde béatitude et évidemment celle qui est le mieux appropriée à cet âge : *Beati mites.*

Le troisième âge comprend de quatorze ans à vingt-huit ans. La période devient double à cause du développement physique et moral de l'homme. L'adolescence est l'âge périlleux. Le monde qui sourit, les passions qui s'éveillent, les sens qui parlent, tout devient occasion de luttes incessantes. C'est alors, ou jamais, que l'homme a besoin de mortification, de vigilance, des saintes tristesses de la pénitence, et des salutaires ennuis de l'exil. S'il le comprend et que sa conduite réponde à sa foi, il est

nibus regulat nos Christus per septem beatitudines. Omnes istas quæ aliud non sunt quam actus virtuosi, debet quilibet habere simul habitualiter. Licet quælibet per se adaptari possit uni ætati hominum. *Ubi suprà.* — Cette division septénaire de la vie est probablement en rapport avec la révolution climatérique, qui a lieu en nous tous les sept ans, et dont l'ancienne physiologie tenait sérieusement compte.

heureux. C'est la troisième béatitude : *Beati qui lugent.*

Le quatrième âge va de vingt-huit ans à quarante-deux ans. Cet âge, où la jeunesse déborde, est ardent aux affaires, avide d'argent, d'honneurs, de positions sociales et trop souvent peu délicat sur les moyens de les obtenir. C'est pourquoi, jeune homme, si tu veux éviter la lèpre de Giézi et la soif éternelle du mauvais Riche, excite en toi la soif ardente, la faim continuelle de la justice. A ce prix, et seulement à ce prix, tu seras heureux. C'est la quatrième béatitude; elle est faite pour toi : *Beati qui esuriunt.*

Le cinquième âge s'étend de quarante-deux ans à cinquante-six ans. C'est l'âge de la virilité et aussi le commencement du déclin. Derrière lui, l'homme voit la vie qui s'enfuit, devant lui, l'éternité qui s'avance. Dans une pareille situation, que peut-il faire de plus sage? Avoir pitié de son âme. Qu'est-ce à dire? D'une part, réparer les pertes qu'il a faites en péchant; d'autre part, mettre sa fortune en sûreté, en la faisant transporter par les pauvres dans le lieu de son éternelle demeure. S'il agit de la sorte, il devient heureux du bonheur propre à cet âge ; il pratique la cinquième béatitude : *Beati misericordes.*

Le sixième âge commence à cinquante-six ans et finit à soixante-dix ans. Age de la vieillesse, vénérable par ses cheveux blancs et par son expérience, il peut et il doit l'être plus encore par la sainteté des mœurs. A moins qu'il ne soit de ces vétérans du crime, dont parle le prophète Daniel, rien n'est plus facile au vieillard que d'éviter les souillures du péché. Ses sens sont affaiblis, les roses du visage sont remplacées par des rides, le feu de la concupiscence a perdu ses ardeurs. Qu'il profite de cette décadence de l'homme

extérieur, pour embellir par la pureté de sa conduite l'homme intérieur. Par cette innocence, qui lui rend en partie les charmes de l'enfance, il devient pour la jeunesse un conseil obéi, un modèle respecté; pour tout ce qui l'entoure un centre d'attraction, d'où rayonne la bonne odeur de Jésus-Christ. Il est heureux de la béatitude qui est en harmonie avec son âge. C'est la sixième : *Beati mundo corde.*

Le septième âge part de soixante-dix ans et se prolonge jusqu'à la fin de la vie. C'est l'âge de la décrépitude, l'âge des années qui ne plaisent pas, comme parle l'Écriture. L'affaiblissement des sens, la caducité des organes, la nécessité de soins inconnus, les infirmités, les souffrances, la dépendance d'autrui, l'éloignement des amis et même des proches, l'oubli et le mépris du monde, les regrets du passé, les tristes prévisions de l'avenir, tous ces ennemis, et d'autres encore, assiégent le vieillard. A moins de le rendre le plus malheureux des hommes, ils le constituent dans la nécessité de chercher sa paix au dedans de lui-même et de la pratiquer à l'égard de tout ce qui l'entoure. Aussi la sagesse infinie lui a réservé la septième béatitude : *Beati pacifici.*

Afin de l'encourager au milieu des éléments conjurés pour amener sa destruction finale, elle ajoute aussitôt : Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour s'être conformés à la volonté de Dieu (1).

5° Comment les béatitudes évangéliques procurent-elles le bonheur des sociétés? Puisqu'il est établi que les béatitudes sont la source du bonheur individuel, la conséquence inévitable est qu'elles procurent le bonheur des sociétés.

(1) *S. Anton., ubi supra.*

Les sociétés sont heureuses lorsqu'elles sont dans l'ordre. Elles sont dans l'ordre lorsque, connaissant leur fin dernière, c'est-à-dire leur bonheur, elles y marchent d'un pas assuré. Or, entraînés par leur corruption native, la plupart des fils d'Adam, peuples ou individus, cherchent le bonheur dans les créatures. En détournant l'homme de sa fin, cet entraînement aveugle est la source de tous les maux, qui méritent cent fois à la terre le nom de vallée des larmes.

Dupe de l'ange de ténèbres, le genre humain cherche le bonheur par trois voies différentes : voie des honneurs, voie des richesses, voie des plaisirs. Avec une autorité souveraine, les trois premières béatitudes rectifient cette funeste tendance. *Bienheureux*, disent-elles, *ceux qui sont humbles et détachés, ceux qui sont doux, et ceux qui pleurent.*

Pourquoi bienheureux ? Parce qu'ils sont à l'abri de la fascination générale qui fait le malheur des autres. Bienheureux, parce que, n'attachant qu'un faible prix à la possession des biens terrestres, ils les acquièrent sans passion, les possèdent sans inquiétude et les perdent sans regrets superflus. Bienheureux, parce que chaque acte d'humilité, de détachement, de douceur et de tristesse chrétienne les rapproche du bonheur suprême. Bienheureux, parce qu'ils ont en perspective les biens de l'éternité, magnifique récompense de leur mépris pour les biens du temps.

Pratiquer le détachement chrétien des choses périssables, n'est-ce rien pour le bonheur du monde ? En cela consistent les trois premières béatitudes. Les deux suivantes : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice ; bienheureux les miséricordieux*, sont un second pas vers le bonheur. En détachant l'homme des créatures, les trois premières béatitudes

font qu'il s'attache au souverain bien : car son cœur ne peut demeurer vide. Ainsi, elles le constituent dans l'ordre par rapport à Dieu, c'est-à-dire dans la paix avec Dieu.

Les deux secondes procurent la paix avec le prochain. L'homme est en paix avec le prochain, lorsqu'il accomplit les devoirs de justice et de charité. Il les accomplit avec une rare perfection, lorsque, d'une part, ses paroles et ses œuvres témoignent qu'il est animé de l'amour, ce n'est pas assez, qu'il est dévoré de la faim et de la soif de la justice, en tout et à l'égard de tous; lorsque, d'autre part, il montre pour le prochain, même pour ses ennemis, une charité indulgente, qui excuse les fautes ou les intentions; compatissante, qui secourt tous les besoins; miséricordieuse, qui pardonne les offenses.

Paix avec Dieu, paix avec le prochain : tels sont les effets des cinq premières béatitudes. Pour compléter le bonheur, même temporel, de l'homme et de la société, que reste-t-il, sinon la paix avec soi-même? Elle résulte des deux dernières béatitudes : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur; bienheureux les pacifiques.* En nous faisant pratiquer la pureté de cœur, par la mortification, la vigilance et la prière, la première maintient la subordination nécessaire de la chair à l'égard de l'esprit et nous constitue dans l'ordre. Par la douceur et la patience, la seconde nous fait manifester, dans nos relations de famille et de société, l'ordre qui règne dans notre intérieur, et nous donne le droit de nous appeler les enfants du Dieu qui lui-même s'est appelé le Prince de la paix, *Princeps pacis.*

Que vous en semble? Le chrétien qui pratique les sept béatitudes ou les sept actes béatifiants par ex-

cellence, ne jouit-il que d'un bonheur *mystique*? Si l'Europe actuelle, si le monde entier, possédaient ce bonheur, prétendu imaginaire, seraient-ils bien malheureux? Insensés qu'ils sont! Les hommes et les gouvernements actuels ont l'air de croire que les béatitudes évangéliques ne sont pour rien dans le bonheur temporel des sociétés; et c'est justement l'absence de ces éléments, sociaux au premier chef, qui cause les révolutions dont nous avons été, dont nous sommes et dont nous serons les victimes.

6° Quelle est la supériorité des béatitudes sur les vertus? Par cela même que les dons du Saint-Esprit sont, comme éléments sanctificateurs, supérieurs aux vertus morales, leurs opérations sont plus parfaites que celles des vertus. Voilà pourquoi elles méritent par excellence le nom de béatitudes ou actes béatifiants. La vertu fait que l'homme use avec modération des honneurs et des richesses. Le don fait qu'il les méprise. Par ce mépris sublime, le chrétien devient l'être le plus libre, le plus saintement indépendant, par conséquent le plus heureux qu'il y ait au monde : *Beati pauperes.*

La vertu empêche l'homme de suivre, contrairement à la raison, les mouvements de la colère. Le don fait mieux : il l'en délivre. Tarissant au fond de l'âme la source du fiel et de l'emportement, il établit le chrétien dans une douceur inaltérable qui lui gagne les cœurs : *Beati mites.*

La vertu règle notre affection pour la vie du temps. Le don va plus loin. Il y substitue les saintes tristesses de l'exil : *Beati qui lugent.*

La vertu nous fait exercer la justice à l'égard de Dieu et du prochain. Le don la surpasse. Il nous fait rendre à Dieu et à autrui ce que nous leur

devons, non-seulement avec exactitude, mais avec empressement et affection. Suivant le mot de l'Évangile, il nous remplit, pour la justice et pour nos devoirs de justice, d'une ardeur comparable à celle qu'éprouve pour la nourriture celui qui a faim, pour l'eau celui qui a soif : *Beati qui esuriunt.*

La vertu nous fait exercer la charité corporelle et spirituelle à l'égard de ceux que la raison désigne à nos bienfaits : nos amis et nos proches. Le don s'élève plus haut. Il voit le besoin, rien que le besoin; la blessure, rien que la blessure; le haillon, rien que le haillon; et pour l'amour de Dieu il donne, il panse, il soulage sans distinction de proches ou d'étrangers, d'amis ou d'ennemis, de Grecs ou de barbares : *Beati misericordes.*

De ces cinq béatitudes fidèlement pratiquées résulte une pureté d'affections et de pensées bien plus parfaite que celle dont la simple vertu est la source et la règle : *Beati mundo corde.* En nous rendant semblables au Dieu trois fois saint, cette pureté nous donne un droit particulier à nous appeler les enfants de Dieu : *Beati pacifici.* « De là vient, dit saint Thomas, que les deux dernières béatitudes sont présentées moins comme des actes méritoires que comme des récompenses (1). » Elles sont tout à la fois le commencement de la béatitude parfaite et la liaison qui unit les béatitudes aux fruits, dont nous parlerons bientôt.

En attendant, cette simple esquisse, qui nous montre la supériorité des béatitudes, même sur les

(1) Vel sunt ipsa beatitudo, vel aliqua inchoatio ejus : et ideo non ponuntur in beatitudinibus tanquam merita, sed tanquam præmia. Ponuntur autem tanquam merita effectus activæ vitæ, quibus homo disponitur ad contemplativam vitam. 1ª 2ae, q. 49, art. 3, *corp.*

vertus surnaturelles, nous aide à mesurer l'élévation du chrétien au-dessus de l'honnête homme et du sage païen. Comment, dès lors, ne pas prendre en pitié nos prétendus moralistes du dix-neuvième siècle? Tombés des hauteurs de l'ordre surnaturel, où le baptême les avait placés, ces superbes ignorants, *superbus nihil sciens*, osent mettre en parallèle la perfection chrétienne et la perfection païenne; la morale de Socrate et la morale de Jésus-Christ. Blasphémateurs et parjures, ils ne craignent pas d'appeler la première : la morale de ce monde et des honnêtes gens; la seconde : la morale de l'autre monde et des mystiques; puis, sous prétexte qu'ils ne sont pas des vases d'élection, ils n'en pratiquent aucune.

7° Quel est l'ordre hiérarchique des béatitudes? Comme les dons du Saint-Esprit qui les produisent, les béatitudes s'enchaînent les unes aux autres, dans un ordre hiérarchique, dont les degrés élèvent le chrétien jusqu'à la perfection de l'être divin, par conséquent jusqu'au comble du bonheur, nous le montrerons plus tard. En ce moment, nous avons à étudier deux choses dignes de la Sagesse, qui fait tout avec mesure, nombre et poids. La première est le rapport qui existe entre chaque béatitude et sa récompense; la seconde, la gradation dans la récompense elle-même.

La récompense. Sans doute, le ciel ou le bonheur parfait est la récompense commune de toutes les béatitudes; mais cette récompense est présentée sous un aspect différent, en harmonie avec le genre particulier de mérite obtenu par chaque béatitude. Si donc il est vrai que le pécheur est puni par où il pèche, il est également vrai que le juste est récom-

pensé par où il mérite. Quoi de plus propre que cette divine équation à exciter notre zèle et à soutenir notre courage, dans les routes différentes qui conduisent au bonheur?

Ainsi, pour ceux qui se font petits et pauvres, le ciel, c'est le pouvoir, l'opulence, la gloire : *Regnum cælorum.*

Pour ceux qui sont doux, le ciel, c'est l'empire des cœurs dans la terre des vivants : *Possidebunt terram.*

Pour ceux qui pleurent, le ciel, c'est la consolation et la joie sans mélange et sans fin : *Consolabuntur.*

Pour ceux qui ont faim de la justice, le ciel, c'est le rassasiement parfait : *Saturabuntur.*

Pour les miséricordieux, le ciel, c'est la miséricorde avec ses ineffables tendresses : *Misericordiam consequentur.*

Pour les purs de cœur, le ciel, c'est la claire vue de Dieu dans l'éclat de sa beauté et dans les magnificences de ses œuvres : *Deum videbunt.*

Pour les pacifiques, le ciel c'est le nom glorieux et le privilége incomparable d'enfants de Dieu : *Filii Dei vocabuntur.*

A cette harmonie s'en joint une autre : la gradation dans la récompense. Un peu d'attention suffit pour l'apercevoir. La première récompense est d'avoir le ciel. C'est le bonheur commun à tous les saints, mais non égal pour tous; car il y a plusieurs degrés dans la béatitude, comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste.

La seconde, c'est de le posséder. Or, posséder le ciel dit plus que de l'avoir. Il y a beaucoup de choses qu'on peut avoir, sans les posséder d'une manière tranquille et permanente.

La troisième, c'est d'être consolé. Être heureux dans la possession du ciel est plus que l'avoir et le posséder. Combien de choses agréables que nous ne possédons pas sans douleurs !

La quatrième, c'est d'être rassasié. Rassasié est plus que d'être consolé. Le rassasiement implique l'abondance de la consolation et le repos dans la joie.

La cinquième, c'est d'être l'objet de la miséricorde. Le bonheur du ciel ne sera mesuré ni sur nos mérites ni même sur nos désirs, mais sur les richesses infinies de l'infinie miséricorde. Qui peut comprendre ce qu'une pareille faveur ajoute à toutes les autres?

La sixième, c'est de voir Dieu. Cette nouvelle félicité surpasse les précédentes. Voir Dieu est plus que tout le reste et annonce une dignité plus grande. Voir le roi intimement et quand on veut, est plus qu'habiter son palais et jouir de ses bienfaits.

La septième, c'est d'être enfant de Dieu. Il n'y a rien au delà. A la cour des rois, la suprême élévation est celle de leurs fils, héritiers de leur trône.

Ainsi, de degré en degré, conduire l'homme jusqu'à la dignité suprême d'enfant de Dieu, de frère et de cohéritier du Verbe incarné, est le dernier mot de toutes les béatitudes et de toutes les opérations du Saint-Esprit (1).

Quand le mystérieux travail de déification est accompli, l'Esprit d'amour envoie au juste le sommeil de la mort. A son réveil, celui-ci trouve toutes les béatitudes qu'il a pratiquées, réunies, immortalisées et magnifiquement agrandies dans une seule, le ciel, la béatitude par excellence.

Tels sont les degrés de l'échelle par lesquels, du fond de la vallée des pleurs, nous montons jusqu'au

(1) Vid. *S. Th.*, 1ª 2ªe, q. 69, art. 4, *corp.*, et ad 3.

sommet de la montagne de la félicité. « En descendant sur le Dieu-homme, dit saint Augustin, le Saint-Esprit commence par la sagesse et finit par la crainte, afin de l'abaisser jusqu'à nous. En descendant sur l'homme, destiné à devenir Dieu, il commence par la crainte, afin de l'élever jusqu'au Verbe incarné, la sagesse éternelle. Ayons donc devant les yeux ces glorieuses ascensions ; hâtons-nous de monter les degrés qui nous conduisent au Seigneur. Portons courageusement le fardeau de la vie. Traversons d'un pas ferme, et l'œil fixé sur le but les séductions et les tribulations passagères du temps : au terme du voyage est la paix sans mélange et sans fin. C'est à quoi nous exhorte la huitième béatitude, conclusion de toutes les autres : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution, car le royaume des cieux leur appartient* (1). »

(1) *Serm.* 347, n. 3, opp. t. V, p. 1988, edit. noviss.

CHAPITRE XXXV

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Rapports des *béatitudes* avec les *dons*. — Les béatitudes sont les dons en action. — Chaque béatitude traduit un don. — Impor ance de cette étude pour estimer la richesse et pour apprécier la nécessité des béatitudes et des dons. — Le don de crainte en action : première béatitude : exemple. — Le don de piété en action : seconde béatitude : exemple. — Le don de science en action : troisième béatitude : exemple. — Le don de force en action : quatrième béatitude : exemple.

8° Quels sont les rapports des béatitudes avec les dons du Saint-Esprit? Nous l'avons indiqué : ces rapports sont les mêmes que ceux qui existent entre l'effet et la cause, entre le fruit et l'arbre qui le porte. Les béatitudes sont les dons du Saint-Esprit en action. Or, tout ce qui a été dit pour faire comprendre la beauté, l'enchaînement, la nécessité de ces éléments sanctificateurs et, par conséquent, *béatificateurs* de l'homme et de la création, ne nous semble pas suffire. Aujourd'hui surtout, les vérités catholiques ne se connaissent bien, ne s'aiment et ne s'admirent, que lorsqu'elles prennent un corps palpable à nos mains, visible à nos yeux. Ainsi, rien ne fait mieux apprécier la charité catholique, dans le monde entier, que la fille de Saint-Vincent de Paul. Il en est de même des dons du Saint-Esprit et des

béatitudes. C'est pourquoi nous allons les montrer vivant et agissant dans les chrétiens, en qui ils se personnifient.

Afin qu'il soit bien démontré que l'Esprit du cénacle continue d'être avec l'Église, nous choisirons nos exemples dans les annales contemporaines du catholicisme. Une exception sera faite en faveur de saint François d'Assise, dont la vie devrait être le manuel de notre époque. Le premier don du Saint-Esprit se traduit par la première béatitude, et donne lieu à des actes admirables d'humilité, de regret et d'horreur du péché.

« Un jour d'hiver, saint François d'Assise se rendait de Pérouse à Sainte-Marie des Anges, par un froid très-rigoureux. Chemin faisant, il appelle frère Léon, son compagnon de voyage : « Frère Léon, lui dit-il, chère petite brebis du bon Dieu, si les frères mineurs parlaient la langue des anges, s'ils connaissaient le cours des astres, la vertu des plantes, les secrets de la terre et la nature des oiseaux, des poissons, des hommes et de tous les animaux, des arbres, des pierres et de l'eau, fais bien attention que là n'est pas la joie parfaite. »

Et un peu plus loin : « O frère Léon, quand les frères mineurs convertiraient, par leurs prédications, tous les peuples infidèles, fais bien attention que là n'est pas la joie parfaite. » Et il continua à parler ainsi l'espace de plusieurs milles.

Enfin frère Léon, étonné, lui demanda : « O Père, je vous en prie au nom de Dieu, dites-moi en quoi consiste la joie parfaite. » Saint François répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie des Anges, bien mouillés, bien crottés, transis de froid, mourant de faim, et que, frappant à la porte, le portier nous

dira : « Qui êtes-vous? » Nous répondrons : « Nous sommes deux de vos frères. — Vous mentez, dira-t-il, vous êtes deux vagabonds qui courez le monde et enlevez les aumônes aux véritables pauvres; partez d'ici. »

« Et il refusera de nous ouvrir et il nous laissera à la porte pendant la nuit, exposés à la neige, au froid et mourant de faim. Si nous souffrons ce traitement avec patience, sans trouble et sans murmure, si même nous pensons humblement et charitablement que le portier nous connaît bien pour ce que nous sommes, et que c'est par la permission de Dieu qu'il parle ainsi contre nous, ô frère Léon, crois bien que c'est en cela que consiste la joie parfaite.

« Si nous continuons de frapper à la porte et que le portier courroucé nous chasse comme des fainéants importuns, nous accable d'injures, de soufflets et qu'il nous dise : « Partirez-vous d'ici, misérables filous? Allez à l'hôpital : il n'y a rien à manger ici pour vous. » Si nous supportons ces mauvais traitements avec joie et avec amour, ô frère Léon! crois-le bien, c'est en cela que consiste la joie parfaite.

« Si, enfin, dans cette extrémité, la faim, le froid, la nuit, nous contraignent de faire instance avec des larmes et des cris pour entrer dans le couvent, et que le portier irrité sorte avec un gros bâton noueux, nous tire par le capuchon, nous jette dans la neige et nous donne tant de coups qu'il nous couvre de plaies; si nous supportons toutes ces choses avec joie, dans la pensée que nous devons participer aux humiliations de notre béni Seigneur Jésus-Christ, ô frère Léon, crois-le bien, c'est là que se trouve la joie parfaite. Et maintenant écoute la conclusion, frère Léon : De tous les dons du Saint-Esprit, le plus considérable est de

se vaincre soi-même et de souffrir volontiers, pour l'amour de Jésus, les peines, les injures et les opprobres (1). »

Au spectacle de cette admirable humilité, il ne reste qu'à élever les yeux au ciel et à répéter les paroles de la Sagesse éternelle : Je vous remercie, Père, qui avez caché ces choses aux sages et aux prudents et qui les avez révélées aux petits.

Voyons le don de crainte à l'égard du péché. Une mère ne ressent pas tant de douleur de la mort de son fils, que l'âme inspirée du don de crainte en ressent de ses plus petites fautes. Le frère Alphonse Rodriguez était rempli de ce don divin. Chaque fois qu'il passait dans un certain endroit de la maison, il se jetait à genoux, demandait pardon à Dieu en pleurant, se faisait de vifs reproches et se tirait les cheveux, et cela pendant de longues années. Avait-il commis, dans cet endroit, quelque péché énorme? Non, il s'était permis une petite légèreté de regards, par laquelle il croyait avoir offensé Dieu (2).

Le même Esprit de crainte qui inspire le regret du péché en inspire l'horreur. En 1841, un mandarin fait arrêter plusieurs chrétiennes et les presse d'apostasier. A la fermeté de leur réponse, il comprend l'impossibilité de réussir. Les enchaîner toutes, c'était faire plus de bruit et de victimes qu'il n'en voulait. Dans son dépit, il se borne à décrire avec un bâton un cercle, autour d'une jeune fille qui était à genoux devant lui, car c'est l'usage en Chine de se tenir à genoux devant le juge qui vous interroge. « Si tu sors de ce cercle, lui dit-il, ce sera une preuve que tu as apostasié. » Et il partit.

(1) *Fioretti*, ch. VIII.
(2) *Pergmayer, Médit. sur les sept dons*, etc., p. 11.

Après lui, chacun se retira du prétoire, excepté la jeune fille, que la crainte d'abjurer sa foi retenait à genoux, immobile dans l'étroit espace où la verge du mandarin venait de l'enfermer. Le secrétaire de ce magistrat, curieux de savoir quel parti aurait pris l'innocente captive, revint sur ses pas, et, la trouvant encore à la même place, dans la même attitude, il l'invita à se lever et à sortir. « Non, répondit-elle, je mourrai plutôt que de faire un pas. — Ce n'est pas sérieusement que le mandarin a parlé. — N'importe, j'ai entendu ses paroles et je ne connais pas ses intentions. « Le secrétaire insista longtemps sans obtenir d'autre réponse. Alors, il effaça lui-même le cercle que son maître avait tracé et en tira la jeune fille (1).

Citons un dernier trait qui nous montrera l'Esprit de crainte de Dieu et l'Esprit contraire, se disputant une âme dans une lutte terrible. Dans le cours de l'année 1840, le gouverneur du Tong-kin, nommé Trinh-Quang-Kanh, fit arrêter un cathéchiste nommé Toan, âgéde soixante-quatorze ans. Livré à d'affreux supplices, le malheureux vieillard eut la faiblesse d'apostasier. Quelques jours après, le gouverneur le fait ramener au prétoire avec quelques autres renégats et leur dit à tous : « Puisque vous avez entendu raison, le roi vous pardonne et moi aussi. — Que les autres te remercient, répond le vieillard repentant, pour moi, je déplore ma faute et je reste en prison pour l'expier. »

A ces paroles, le mandarin, transporté de colère, vomit contre lui mille injures, qu'il fait accompagner d'une rude bastonnade. Comme la fermeté du martyr

(1) *Annales de la Propag. de la Foi*, n. 83, p. 304. — Voir aussi le trait de saint Basile, Godescard, 14 juin.

n'en paraît pas ébranlée, il ordonne aux soldats de l'enfermer dans un cloaque affreux et de le décider, n'importe par quels moyens, à revenir sur sa rétractation. Deux jours après, il le rappelle à son tribunal. « Maintenant, lui dit-il, es-tu disposé à fouler aux pieds la croix? — Non, mandarin, c'est déjà trop d'avoir une seule fois outragé mon Dieu. — Écoute; tu méprises mes ordres; peut-être goûteras-tu mieux les conseils de ceux qui ont partagé tes erreurs, je t'abandonne à leur zèle S'ils te ramènent à de meilleurs sentiments, je leur ferai grâce ainsi qu'à toi; sinon, vous monterez tous à l'échafaud. »

Les renégats n'entrèrent que trop dans les vues du tyran. Ils s'ingénièrent à pousser à bout la patience de leur victime. Les uns l'accablaient de malédictions, les autres lui crachaient au visage. Tous, devenus éloquents par lâcheté, le pressaient d'obéir, sinon pour conserver sa vie, du moins pour sauver du supplice des pères de famille, dont le sort était compromis par son entêtement. Pendant quatre jours, il fut mis à cette horrible épreuve. Le cinquième, quand il était déjà à demi vaincu, le gouverneur le fit amener au prétoire et torturer avec tant de violence, que le malheureux succomba de nouveau.

Sa rechute fut accueillie par les éclats de rire du mandarin. « Va te reposer, lui dit-il, en attendant que tu aies la force de jouir de la liberté. » Les soldats le félicitèrent à leur tour. Mais les remords du coupable le rendaient sourd à tous ces éloges. La nuit se passa dans des larmes et des sanglots qui tenaient du désespoir. Heureusement il se trouvait dans la prison, un prêtre, honoré depuis de la palme du martyre. L'infortuné vieillard, tout couvert de plaies, se jette à ses pieds, lui fait avec d'inconsolables gémissements

l'aveu de sa dernière chute, et se relève doublement fortifié par la parole du prêtre et par la vertu du sacrement de pénitence.

Dès le lendemain, le gouverneur le fait comparaître afin de s'assurer, par de nouvelles profanations, de la sincérité de son apostasie. Ni les tourments ni la mort ne me feront désormais abjurer la foi, dit-il au persécuteur. Par mon repentir, j'espère avoir recouvré l'amitié de mon Dieu ; il est bien temps que je lui reste fidèle. »

Cette fois les tortures n'ont plus de limites. Étendue par terre, la victime est rouée de coups de bâton; pieds et poings liés, on la traîne dans la salle d'audience en l'accablant d'une grêle de coups; on la charge d'une cangue garnie de fer; on la jette en prison et on l'en retire pour l'exposer aux ardeurs brûlantes du soleil, on la dépouille de ses habits, on lui attache un crucifix à chaque pied et on la garrotte à une colonne. Ses bras, étendus en forme de croix, sont liés aux deux bouts de sa cangue, fixée en travers sur ses épaules et on la laisse cinq jours et cinq nuits dans cette horrible position. Tant que dure ce supplice, les soldats l'insultent, lui crachent au visage, lui donnent des soufflets, lui arrachent la barbe. Enfin, on reporte en prison le malheureux vieillard, à moitié mort et comme paralysé de tous ses membres. Le mandarin ordonne de le laisser mourir de faim.

Son agonie dura plusieurs jours. Lorsqu'une personne venait le visiter, il profitait de sa présence pour s'humilier de ses fautes : « Je me suis égaré, disait-il ; j'ai eu la faiblesse d'imiter l'apostasie des chefs de mon village ; mais à présent que je suis revenu sincèrement à Dieu, je veux mourir dans son amour. Je

vous conjure de prier pour moi. » Sentant sa fin approcher, il lègue ses vêtements à un sous-officier, qui lui avait donné quelques morceaux de pain; lui promet, ainsi que ce militaire l'en priait, de se souvenir de lui dans le paradis, tombe en défaillance, porte les doigts à sa bouche comme pour les sucer, tant il était pressé par la soif, et quelques instants après il expire, victorieux dans le dernier combat (1).

Tels sont les effets du don de crainte de Dieu et les vestiges que les saints nous ont laissés en retournant dans la patrie : *Hæc sunt vestigia quæ sancti quique nobis reliquerunt in patriam revertentes.*

Au don de crainte de Dieu succède le don de piété. Principe d'amour filial, il se traduit par la seconde béatitude, dont les actes respirent la tendresse et le respect envers Dieu et tout ce qui lui est consacré, envers le prochain et tout ce qui lui appartient, dans l'ordre spirituel, comme dans l'ordre temporel. Voyons-le s'épanouissant chez les jeunes chrétiens d'outre-mer.

« Tout le temps que nous avons passé à Wallis, écrit un missionnaire, a été un temps de fête pour nous et pour les habitants. Nous y sommes restés un mois et demi. Combien on est édifié et confus en voyant la piété de ces bons insulaires ! A toutes les heures du jour et de la nuit, on est sûr de trouver des adorateurs devant le saint Sacrement. Chaque matin, prière en commun et concours à la sainte messe, pendant laquelle le chant des cantiques ne discontinue pas. A la nuit tombante, ou, pour parler comme les naturels, *lorsque la cigale a chanté*, on se réunit de nouveau au pied des autels pour la prière du soir. Alors les fidèles rentrent chez eux.

(1) *Annales de la Propag.* etc , n. 85, p. 429 et suiv.

« Mais à peine la famille est réunie, que dans toutes les cases, sans exception, commence la récitation du chapelet, suivie du chant des cantiques et de la répétition du catéchisme. En ce moment, on n'entend plus dans l'île entière qu'un concert de louanges, durant lequel il est impossible de ne pas se sentir ému et attendri jusqu'aux larmes (1). »

Quelques années plus tôt, le voyageur égaré dans cette île n'aurait entendu, à la même heure, que les vociférations des anthropophages, revenant de leurs horribles festins.

L'amour filial dont ces chrétiens d'hier sont pénétrés pour Notre-Seigneur, renfermé dans le tabernacle, se manifeste hautement lorsqu'il en sort. « Que vous auriez été édifié, écrit le missionnaire de Futuna, lorsque, dans cette chrétienté naissante, le saint viatique fut porté pour la première fois à un malade! Pendant que le prêtre marchait à l'ombre des bananiers, des cocotiers et des arbres à pain, de pieux néophytes quittaient leurs cases et venaient, respectueux et recueillis, s'agenouiller dans les endroits où passait le saint Sacrement (2). »

Même piété pour tout ce qui tient à la religion. « L'affluence au tribunal de la pénitence est si grande, que, depuis l'enfant qui commence à balbutier, jusqu'au vieillard déjà courbé vers la tombe, tout le monde veut se confesser... Ils ont un si grand respect pour le tribunal de la pénitence, qu'un jour un père de famille vint en larmes me demander si sa fille, qui avait eu la curiosité d'ouvrir un confessionnal de la vallée, s'était rendue bien coupable (3). »

(1) *Annales de la Propag.*, etc., n. 120, p. 346, an. 1848.
(2) *Id.*, n. 96, p. 369, an. 1844.
(3) *Id.*, *id.*

Le chrétien qui aime Dieu aime la maison de Dieu, comme un fils aime la maison de son père. A cet amour filial, la vieille Europe fut redevable des magnifiques édifices qui la couvraient comme d'un manteau de gloire. Chez les peuples nouvellement convertis, le même amour produit des miracles. »

Le travail principal, écrit l'apôtre de Mangaréva, celui qui met en mouvement toute la population, est la construction d'une église. Comme l'île ne fournit pas de pierre, la plupart des pères de famille sont occupés depuis longtemps à exploiter des îlots de rochers, situés à près de cinq lieues en mer.

« Une fois déposées sur le rivage, les pierres sont roulées à force de bras jusque sous la main des ouvriers. Les jeunes gens se partagent les diverses corvées, de manière à ce qu'une peuplade relève l'autre tous les huit jours. Ceux-ci vont pêcher le corail pour faire de la chaux, ceux-là apportent d'une demi-lieue le sable nécessaire. Les femmes elles-mêmes suspendent leurs occupations habituelles, pour aller chercher à la montagne les roseaux destinés à alimenter le feu du four à chaux. De plus, aidées des petits enfants, elles font, avec les filaments du cocotier, les cordes dont les ouvriers ont besoin.

« Le roi a fait un appel à la générosité de son peuple. Il fallait beaucoup de bois pour la charpente, la menuiserie, et ces îles ne produisent guère que l'arbre à pain, végétal précieux d'où la population tire sa subsistance. Néanmoins, il n'y eut personne qui ne se montrât disposé à donner plus qu'on ne voulait recevoir.

« Si nous disions à celui-ci : Ta terre est trop petite ; à celui-là : Ton arbre est trop beau, nous ne le prendrons pas. — Qu'importe, répondaient-ils,

coupez toujours, c'est pour le bon Dieu. N'est-ce pas lui qui nous les a donnés? N'est-ce pas lui qui nous en donnera d'autres? Nous avons dû veiller à ce que la générosité de ces bons et chers chrétiens ne leur portât pas préjudice. Vous ne sauriez vous faire une idée de l'ardeur avec laquelle ils poursuivent leur entreprise. Le roi et les chefs nourrissent à leurs dépens tous nos travailleurs. Les pêcheurs se sont chargés de fournir également tous les jours du poisson aux ouvriers, aussi longtemps qu'ils seront occupés à ce qu'ils appellent *le travail du Seigneur* (1). »

« Celui qui est de Dieu, écoute la parole de Dieu, disait le Sauveur du monde; la raison pour laquelle vous ne l'écoutez pas, c'est que vous n'êtes pas de Dieu (2). » Aimer la parole de Dieu, écrite ou parlée, est donc un nouvel effet du don de piété. Pour nous encourager et nous confondre, admirons-le dans les nouveaux chrétiens. « Ce qui entretient dans les habitants de Wallis, continuent les *Annales*, le sentiment et l'amour du devoir, c'est qu'ils sont très-avides de la parole de Dieu. Outre les instructions des missionnaires, il y a dans chaque village et dans chaque petit hameau des catéchismes d'hommes, de femmes et d'enfants. Les plus instruits enseignent les autres; chacun se confesse et communie environ tous les mois. Partout on récite le soir le chapelet en commun, suivi d'un cantique à la sainte Vierge (3). »

Même ardeur sous les glaces de l'Amérique septentrionale. « Nos sauvages ne pouvaient être plus avides de la parole sainte. Les catéchumènes sur-

(1) *Annales de la Propag.*, etc,, n. 82, p. 216, an. 1842.
(2) *Joan.*, VIII, 47.
(3) *Annales de la Propag.*, etc., n. 104, p. 14, an. 1846.

tout se distinguaient par leur zèle à s'instruire, afin d'avancer l'heureux moment où, par le baptême, ils seraient enfin admis au nombre des fidèles. Nous les tenions à l'église plus de six heures par jour. La plus grande partie de ce temps était destinée au catéchisme et à des instructions familières, où tout le monde assistait. Bien loin d'être fatigués de ces exercices, ils n'étaient pas plutôt sortis de la chapelle, que, se réunissant en divers groupes, ils tâchaient de se rendre compte entre eux des choses que nous leurs avions dites, et cela durant des heures entières, quelquefois même bien avant dans la nuit. Dans leurs doutes, ils venaient consulter les missionnaires. Alors, que nous fussions couchés ou non, endormis ou éveillés, il fallait leur donner audience et répondre à toutes leurs questions (1). »

Continuant ses divins enseignements, le Verbe incarné disait de ses apôtres et de ses prêtres : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise; celui qui vous reçoit me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé (2). » Cette parole a traversé les siècles. Objet de vénération et de tendresse filiale de la part des vrais chrétiens, tel a été, tel est, tel sera toujours le prêtre. Sur ce point, deux faits, entre mille, représentent toute la tradition.

Au seizième siècle vivait à Naples la vénérable Ursule Benincasa, fondatrice des Théatines et institutrice inspirée du *Scapulaire de l'Immaculée Conception*. Dès l'âge le plus tendre, cette enfant de bénédiction avait un tel respect pour les prêtres, qu'en les voyant, elle se mettait à genoux, leur em-

(1) *Annales de la Propag.*, etc., n. 100, p. 269.
(2) *Luc.*, x, 16; ix, 48.

brassait les pieds, se faisait bénir par eux et baisait jusqu'à la trace de leurs pas. Telle était la joie que lui causait leur présence, que souvent elle se mettait à la fenêtre seulement pour les voir passer. Aussitôt qu'elle les apercevait, elle s'inclinait profondément et donnait toutes les marques de la plus affectueuse vénération, comme si c'eût été la personne même de Notre-Seigneur.

Plus tard, elle disait naïvement à son confesseur : « Quand j'étais toute petite, je désirais impatiemment les jours de fêtes pour deux raisons : la première, parce que, ne travaillant pas, je pouvais vaquer librement à tous mes exercices de piété ; la seconde, parce que je pouvais tout à mon aise me mettre à la fenêtre et voir passer les prêtres dans la rue. Je les regardais comme des anges du paradis, tandis que les autres hommes me déplaisaient souverainement. » Telle était son estime pour les prêtres, qu'elle ajoutait : « Quand je verrais de mes propres yeux un prêtre tomber dans quelque faute, plutôt que de le croire, je croirais que mes yeux m'ont trompée (1). »

Écoutons maintenant un des apôtres des îles Gambier : « Un jour j'étais assis sur une grosse pierre, au fond d'une large baie, occupé à instruire des personnes d'un âge un peu avancé. Quelques insulaires s'aperçurent qu'il y avait longtemps que j'étais là ; ils jugèrent que je devais avoir faim. Ils ordonnèrent aussitôt à un enfant d'aller cueillir un coco. L'enfant était bien jeune, et les cocotiers sont fort élevés. Imaginez-vous une tige parfaitement droite, au sommet de laquelle un gros bouquet de feuilles, de quinze pieds de long, se développe en parasol. « Ces bons sauvages m'adressèrent la parole :

(1) *Vita*, etc., p. 282.

« Prie, père, me dirent-ils; prie, de peur que l'enfant ne tombe et ne se tue. » Quand le coco fut préparé, on me le présenta, en me disant : « En quelque part que tu sois, père, si tu as faim, dis : J'ai faim, et nous te donnerons à manger...

« Il m'est impossible de donner une idée du respect que l'on a pour nous et des attentions dont nous sommes l'objet. Au moindre mot de notre bouche, vous voyez un empressement universel. Avons-nous besoin d'aller d'une île à l'autre, des rameurs sont toujours prêts. Si nous leur faisons observer que le voyage leur causera une absence de quelques jours et que nous craignons de les gêner : « Non, non, répondent-ils, parle, toi, père, et nous ferons. » Cette déférence de nos néophytes est l'effet naturel de l'amour filial, par lequel ils répondent à l'amour vraiment paternel que nous ressentons pour eux (1). »

Ces démonstrations ne sont pas de vaines formules. Regardant avec raison le missionnaire comme leur père et leur meilleur ami, les nouveaux chrétiens savent, dans le besoin, s'imposer en sa faveur les plus grands sacrifices. « Deux missionnaires du Tong-kin se trouvaient réunis dans une maison. La nouvelle en vint aux oreilles des persécuteurs. Aussitôt arrive le maire de la commune, suivi de trois satellites armés de bâtons. « Qui êtes-vous, dit-il au père Lac qu'il rencontra le premier, sans doute un maître de religion? » Et, sans faire attention à sa réponse : « Où est le chef des chrétiens? demanda-t-il en entrant dans le presbytère pour arrêter le père Thi. » On pressait André Lac de prendre la fuite, mais le saint prêtre immobile et résigné, se contenta de

(1) *Annales de la Propag.*, etc., n. 56, p. 195, an. 1838.

répondre : « Que la volonté de Dieu soit faite! S'il « leur plaît de m'arrêter, ce sera la seconde fois que « je serai captif pour Jésus-Christ. »

« Le maire fit monter les deux confesseurs dans sa barque et les conduisit dans sa demeure. Quelques chrétiens suivaient, en le suppliant de relâcher ses innocents prisonniers. « J'y consens, leur dit-il, pourvu que vous m'apportiez six barres d'argent. » Aussitôt ces bons néophytes retournent chez eux, vident leur bourse, empruntent à leurs voisins et reviennent avec tout ce qu'ils ont pu recueillir, soixante ligatures et trois grandes marmites, qui valaient à peu près les deux tiers de la somme exigée. « Voilà tout ce que nous possédons, s'écrient-ils, en déposant leur trésor aux pieds du maire; rendez-nous au moins le père Lac. Il les rendit tous deux, et nos chrétiens se retirèrent, trop heureux d'avoir sauvé leurs pasteurs au prix de leur fortune (1). »

L'Esprit de piété, avons-nous dit, fait couler le cœur en effusions de charité pour le prochain. Agapes, soins des pauvres et des malades, avertissements charitables, toutes les merveilles qu'il opérait dans les premiers chrétiens, il les renouvelle parmi les idolâtres nouvellement convertis. Passons sous silence toutes les œuvres de miséricorde corporelle, pour citer un trait de miséricorde spirituelle. La persécution sévissait au Tong-kin. Un vieillard, âgé de soixante-neuf ans, fut jeté en prison avec un grand nombre d'autres chrétiens. Parmi ces derniers était son gendre, jeune homme dans la force de l'âge. Tremblant quelquefois à la vue de la mort, ce bon vieillard dut son invincible courage aux exhortations de son gendre.

(1) *Annales de la Propag.*, etc., n. 85, p. 412, an. 1842.

« Mon père, lui disait celui-ci, considérez votre âge. Deux espèces de morts sont placées tout près de vous : l'une naturelle, dont les suites sont incertaines; l'autre donnée par les persécuteurs, dont une éternité de bonheur est la récompense. Comment balancer dans un choix, où le meilleur parti est si facile à connaître? S'il était permis de regretter la vie dans une telle circonstance, c'est à moi, jeune encore et vigoureux, que cela conviendrait : cependant vous voyez que je l'abandonne gaiement pour Dieu. Je laisse mon épouse à la fleur de son âge, avec quatre enfants encore incapables de gagner leur vie; mais Dieu qui me les a donnés saura pourvoir à leurs besoins. Est-ce la douleur des coups de verge qui vous épouvante? Ne craignez rien, mon père; je recevrai à votre place ceux que les mandarins vous destineront; soyons donc content et courageux. »

« Quand les juges recouraient aux coups de verge, l'admirable jeune homme se couchait par terre pour recevoir d'abord ceux qui lui étaient destinés; et, lorsqu'on se préparait à frapper son beau-père, il se relevait tout sanglant, et disait aux mandarins : « Mon père est âgé et faible, je vous prie d'en avoir pitié, et de permettre que je sois frappé à sa place. » Alors il se couchait de nouveau devant les mandarins, et subissait une seconde flagellation avec un courage héroïque.

« Pendant que le futur martyr soutenait son beau-père, lui-même recevait de la part des siens des encouragements et de bien douces consolations. Sa femme vint le voir plusieurs fois avec son dernier enfant encore à la mamelle, l'exhorta à ne point s'inquiéter d'elle, et à se tenir tranquille sur le sort de ses quatre petits enfants; ajoutant qu'avec la grâce de

Dieu, elle espérait pouvoir les nourrir et les élever, quoique seule. Vraiment cette femme forte s'est montrée digne épouse d'un martyr, et sa fille la digne enfant de sa mère. Cette jeune enfant, âgée de onze ans, s'échappa un jour furtivement de la maison paternelle, pour aller voir le saint confesseur dans sa prison. Elle fit toute seule une demi-journée de chemin, traversa sans crainte les soldats et les gardes, et pénétra jusqu'à son père, qu'elle encouragea à mourir, plutôt que de fouler la croix aux pieds. Quelques jours après les courageux athlètes reçurent la couronne du martyre (1). »

Dans l'ordre ascendant, le troisième don du Saint-Esprit est le don de science. Au premier rang de notre estime, le don de science nous apprend à mettre notre âme et celle du prochain : De quoi sert à l'homme de gagner le monde, s'il vient à perdre son âme? Cette vérité capitale s'affirme par les actes de la troisième béatitude. Un seul jour des siècles chrétiens a produit plus de ces affirmations héroïques, que le monde païen n'en avait vu pendant deux ou trois mille ans. Ce qui a été fait continue de se faire.

« En France, écrit un missionnaire de la Chine, on serait plus qu'étonné, si on voyait de pauvres malades, qui n'ont plus que deux ou trois jours de vie, venir en barque, de quinze, vingt, trente lieues, pour recevoir les derniers sacrements. Ici, c'est la chose la plus commune. Un jour on m'en a apporté neuf de différents endroits dans la même chapelle : c'était un vrai hôpital. J'entendis leurs confessions, je les communiai, je donnai l'extrême-onction à plusieurs d'entre eux et les renvoyai tous, remplis de consolation; mais mon contentement était bien aussi grand que celui de

(1) *Annales de la Prop.*, n. 73, p. 518, an. 1840.

ces bons néophytes. Que diraient de cette pieuse coutume les chrétiens indifférents d'Europe, surtout si on ajoutait que ces héroïques fidèles meurent assez souvent dans leurs barques au milieu de leur route?

« Un petit fait, arrivé il y a peu de jours, vous fera mieux admirer la foi de nos chrétiens. J'avais été appelé par un malade à l'une des extrémités de mon district. Après la messe, je vis entrer deux courriers qui me prièrent d'aller visiter un infirme, dans une chrétienté éloignée de dix lieues; vite, je me remets en route avec eux. Chemin faisant, nous rencontrons une barque, c'étaient des fidèles qui m'apportaient un malade. Ne reconnaissant pas le batelier qui me conduisait, ils continuèrent de se diriger vers la paroisse que je venais de quitter, tandis que je me rendais dans une autre voisine de la leur. Ces pauvres gens, après avoir ramé toute la journée, arrivent enfin sur le soir bien fatigués. Point de missionnaire; que faire? Ils se remettent en route, espérant me rejoindre avant mon départ; nouvelle déception : j'avais poussé plus loin après avoir dit la sainte messe : nos barques se rencontrèrent encore; mais cette fois nos bateliers se reconnurent.

« Le malade me fit compassion plus encore que ses gens. Ne pouvant revenir sur mes pas, je lui offris d'entendre sa confession dans sa misérable barque, et puis de lui administrer l'extrême-onction. Mais ce brave homme me répondit que depuis fort longtemps il n'avait pas eu le bonheur de communier, et que, puisqu'il était près de moi, il ne me quitterait point sans avoir été muni de tous les sacrements. Il lui fallut donc revenir jusqu'à notre chapelle et faire avec moi près de huit lieues (1). »

(1) *Annales*, etc., n. 116, p. 53, an. 1848.

Au même degré d'estime que la nôtre, le don de science met l'âme du prochain, et surtout de ceux qui nous sont unis par les liens du sang. Tandis qu'aujourd'hui, chez les chrétiens dégénérés de la vieille Europe, le mariage semble n'être, pour les époux, qu'une école de scandale réciproque, une espèce d'entreprise de damnation à frais communs; parmi les fidèles nouvellement convertis, la grande préoccupation du mari est le salut de sa femme, et réciproquement. Grâce à l'Esprit de science, ils comprennent combien est misérable une union de quelques jours, que la mort devrait briser éternellement ou rendre éternellement malheureuse.

« En 1840 fut arrêté dans le Tong-kin occidental, un vertueux père de famille nommé Martin Tho. A dater du jour de son arrestation, il n'avait paru s'occuper que de son sacrifice, bien qu'il laissât une épouse et huit enfants. Admirable famille tout animée de l'esprit de son chef, loin de chercher à amollir son courage, elle faisait des vœux pour qu'il restât fidèle.

Quatre ou cinq jours après qu'on leur eut enlevé leur père, les fils demandèrent à leur mère la permission d'aller le voir en prison. « Mes enfants, leur dit-elle, votre père est sur le champ de bataille, on ne sait pas encore s'il sera assez heureux pour confesser l'Évangile. La seule idée des tourments qu'on lui prépare suffit bien à ses épreuves, sans que vous y ajoutiez encore. Si vous allez le visiter, peut-être que la vue de ses enfants, le souvenir de sa maison, lui causeront une émotion funeste à sa foi; peut-être sa tendresse pour vous lui fera-t-elle oublier la gloire qui l'attend. Cependant, si quelqu'un d'entre vous veut pénétrer dans sa prison, je ne m'y oppose pas,

pourvu qu'il aille auparavant consulter le catéchiste du grand père Doan ; s'il acquiesce à votre demande, j'y souscris ; s'il la trouve imprudente, vous reviendrez. »

« Mais, quand on eut appris que le saint confesseur avait triomphé de toutes ses tortures, cette bonne mère dit alors à ses enfants : « Votre père, avec la grâce de Dieu, a glorieusement confessé le nom du Seigneur ; ainsi allez le voir, consolez-le dans ses peines, encouragez-le à souffrir pour l'amour de Dieu. » Les deux plus âgés, un fils et une fille, partent aussitôt ; le héros chrétien les serre dans ses bras. » Mes enfants, leur dit-il, votre père va bientôt mourir. Pour vous, c'est ma dernière recommandation, et vous la redirez en mon nom à tous vos frères : souvenez-vous que vous n'avez qu'une âme ; priez Dieu qu'il vous fasse la grâce de rester fidèles à votre religion ; surtout conservez-vous purs de la contagion du monde (1). »

La force est le quatrième don du Saint-Esprit : agir et souffrir en sont les deux objets. Il se manifeste par la quatrième béatitude, c'est-à-dire par des actes d'indomptable amour pour la justice, pour l'expulsion de Satan des domaines qu'il a usurpés, et pour l'établissement du règne du Verbe rédempteur, soit en nous-mêmes, soit dans les autres. En fait d'entreprise héroïque, je ne sais s'il est rien de comparable à l'introduction d'un de nos missionnaires dans la presqu'île de Corée.

(1) *Annales*, etc., n. 83, p. 263, an. 1842. Les précieuses *Annales de la Prop. de la Foi* sont émaillées d'exemples qui prouvent chez nos jeunes frères d'Asie, d'Afrique et d'Orient, la plénitude du don de science, appliqué soit au mépris des faux biens, soit à l'estime de la pauvreté, soit au discernement de la vérité et de l'erreur, et produisant pour résultat la fermeté dans la foi et la concorde dans les familles.

Depuis plusieurs années, M. Maistre tentait vainement d'entrer par terre ou par mer dans ce pays idolâtre. Repoussé de toutes parts, mais non découragé, il forma l'audacieux projet de se faire jeter sur la côte avec un vieux guide, et d'attendre du ciel le succès de son généreux dessein. Mais le plan était plus facile à concevoir qu'à exécuter. A défaut de jonque ou de navire, il fallait une barque et il n'en avait point ; un pilote, et il en manquait. Demandés avec instance aux hommes qui se vantent d'être intrépides, barque et pilote lui furent refusés. Loin de se laisser abattre, le missionnaire redoubla de confiance en Dieu : il ne fut pas trompé.

Un père Jésuite, missionnaire en Chine, qui avait quelques connaissances nautiques, vint s'offrir pour pilote dans cette défection générale. On parvint à trouver une petite jonque païenne et quelques rameurs. Pour protéger autant que possible la petite expédition, le consul de France, à Chang-Haï, remit au père Hélot, établi commandant de la flotte, une commission d'aller visiter les débris du naufrage d'un navire français, échoué sur les côtes de Corée. Tout étant ainsi organisé, la petite jonque leva son ancre de bois, déploya ses voiles de paille et cingla sur la mer Jaune, vers l'île inconnue du camp français. A peine avait-elle pris le large qu'il s'éleva soudain une furieuse tempête. Satan l'avait soulevée pour déjouer la sainte entreprise. Longtemps la barque lutta contre les flots qui, avec un affreux mugissement, s'amoncelaient devant elle pour lui barrer le passage et l'engloutir. Après d'inutiles efforts, il fallut virer de bord et aller chercher un abri derrière une île voisine.

Loin d'abattre le courage des deux missionnaires,

devenus pilotes, ce fâcheux contre-temps ne servit qu'à l'augmenter. Quarante-huit heures après, le frêle esquif remit à la voile. Déjà le rivage avait disparu et il était prudent de s'assurer de la direction à tenir. On interrogea les instruments qui ne donnèrent pas de réponse certaine. Huit jours s'étaient écoulés, et rien encore sur l'horizon n'était venu réjouir les regards inquiets des intrépides nautonniers. Enfin, le neuvième jour, on se trouva devant un petit groupe d'îles, vers lequel on dirigea joyeusement la barque. Les missionnaires descendirent au village bâti sur la côte, pour prendre langue avec les habitants.

Tout à coup voilà le mandarin du lieu qui arrive, lui aussi, pour faire aux étrangers des questions embarrassantes ; on lui donne rendez-vous à bord. Le père Hélot, qui cumule la fonction de pilote, de capitaine et de chargé d'affaires, s'empresse de prendre la parole le premier et de présenter ses lettres au mandarin, en le priant de lui indiquer le lieu du naufrage. Le rusé magistrat refuse de répondre. On lui dit de partir et, à peine a-t-il tourné le dos, qu'on remet à la voile. Quelques heures de séjour auraient tout compromis.

Après une navigation au milieu de dangers de toute espèce, on découvrit le point désiré du débarquement. Lorsque la nuit fut venue, M. Maistre revêtit à la hâte son pauvre costume coréen, au milieu du religieux étonnement des gens de l'équipage; après quoi il descendit avec son vieux guide dans un petit canot, ayant un bambou pour mât et une natte pour voile. Portant sur son dos un petit paquet des choses les plus nécessaires, l'intrépide missionnaire se mit à gravir le sentier escarpé des montagnes derrière les-

quelles il disparut bientôt, pour aller, au péril de sa vie, se dévouer aux dangers imminents de l'apostolat (1).

Affronter la mort sur un champ de bataille, c'est être brave, bien qu'on soit entouré de milliers d'autres hommes qui l'affrontent également, et qu'on soit pourvu de toutes les armes nécessaires pour se défendre. Mais quel nom donner à celui qui, seul et sans armes, va la braver au milieu d'un peuple entier, dont le bonheur sera de l'immoler et de se repaître de son supplice? L'Esprit de force peut seul opérer un pareil prodige. La preuve en est que le monde païen d'autrefois ne l'a jamais vu, pas plus que le schisme ou l'hérésie. Souffrir est plus héroïque encore, et c'est un nouveau miracle de l'Esprit de force. Deux exemples seulement de cette force surhumaine, dans les épreuves et au milieu des plus violentes tentations.

« En Cochinchine, deux petites filles d'un chrétien appelé Nam, âgées l'une de quatorze ans, l'autre de dix, avaient été conduites à la préfecture avec leur mère, leur père et leur grand-père. Sur leur refus d'apostasier, le mandarin ordonna de les frapper sur les pieds et sur les jambes, pour les faire avancer et marcher sur la croix. Ce cruel supplice trompa l'attente du mandarin.

« Les deux enfants se laissèrent horriblement meurtrir, plutôt que de faire un pas en avant. Prises et placées de force sur l'instrument de leur salut, elles ne cessaient de protester contre la violence qui leur était faite, et se dédommageaient de cette involontaire profanation par les témoignages du plus profond respect. Le juge ne put refuser son admiration et ses

(1) *Annales*, n. 148, p. 233 et suiv., an. 1853. — M. Maistre est devenu un des illustres martyrs de Corée.

éloges à leur courage, et les renvoya avec leur mère (1). »

L'Esprit de force qui fait deux héroïnes de deux petites Annamites, naturellement si timides, opère le même miracle en Chine. « Voici quelques détails sur la constance dont une jeune Chinoise, nommé Anne Kao, a fait preuve dans la persécution. Surprise au moment où elle faisait sa prière, elle fut arrêtée par les satellites qui lui proposèrent de choisir entre l'apostasie et la mort. Elle n'hésita pas un instant et leur répondit avec fermeté qu'elle préférait mourir. Ils la conduisirent donc au tribunal pour la faire comparaître devant les grands mandarins. Ceux-ci lui ordonnèrent de se mettre à genoux sur une chaîne de fer ; deux soldats tirèrent leurs sabres et les placèrent sur son cou pour l'effrayer. Dans cet état, on lui commanda de fouler la croix : elle résista à cette nouvelle épreuve avec la même constance.

« Alors les mandarins, qui savaient qu'elle était exténuée de faim, lui firent présenter des aliments et lui dirent de manger en signe d'apostasie. Elle répondit aussitôt : *Si c'est à vos yeux une apostasie de manger, je vous déclare que je mourrai de faim, plutôt que de prendre la moindre nourriture; mais, si vous n'y voyez qu'une action ordinaire et indifférente, je mangerai.* Le mandarin confus lui dit avec colère : *Tu es une entêtée, mange comme il te plaira.*

« La femme et la fille du mandarin, touchées de compassion pour la vierge chrétienne, unirent leurs instances à celles des juges, et l'exhortèrent vivement à renoncer à la foi ; mais elle résista à cette nouvelle tentation, comme elle avait résisté aux menaces. Con-

(1) *Annales*, n. 73, p. 555, an. 1840.

duite dans la ville métropole, elle soutint à diverses reprises les mêmes combats et toujours avec une constance inébranlable. Elle est encore en prison (1). »

Près de semblables épreuves que sont les nôtres, sinon des jeux d'enfants? Si nous succombons, c'est que le don de force nous manque. Lorsqu'il est dans une âme il opère ce que nous venons d'admirer, et ce que dit un pieux auteur : « Le bois recollé avec de la colle forte se brise plutôt ailleurs qu'à la soudure. Il en est ainsi de l'âme unie à vous, mon Dieu, par le don de force : témoin les martyrs. Il était plus facile de séparer le pied de la jambe et la tête du cou, que de les séparer de votre amour. En eux, la crainte avait formé ce double cordeau de la charité difficile à rompre. Ils vous aimaient de tout leur cœur, sans erreur; de toute leur âme, sans résistance; de tout leur esprit, sans oubli. Seigneur, accordez-moi un pareil amour, afin que je ne sois jamais séparé de vous (2). »

(1) *Annal.*, n. 76, p. 261, an. 1841.
(2) *Idiotæ contemplat.*, c. XIV.

CHAPITRE XXXVI

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Le don de conseil en action : cinquième béatitude. — Exemples. — Le don d'intelligence en action : sixième béatitude. — Exemples. — Le don de sagesse en action : septième béatitude. — Exemple. — Contrefaçon satanique des béatitudes divines. — Les sept dons de l'Esprit du mal, se traduisant par ses sept béatitudes.

Au cinquième degré de l'échelle mystérieuse qui nous conduit à Dieu, nous trouvons le don de conseil: il se traduit par la cinquième béatitude. Nous faire courir avec ardeur où la voix de Dieu nous appelle, chercher tous les moyens de la connaître, nous dégager autant que les conditions de l'existence terrestre le permettent, de tous les obstacles à notre perfection, et, pour cela, ne reculer devant aucun sacrifice : tels sont les actes béatifiants qui révèlent dans une âme la présence de l'Esprit de conseil. Nous le voyons resplendir dans la conduite des premiers chrétiens. Comme le monde païen l'admirait, il y a dix-huit siècles, dans la conduite de nos pères ; le monde moderne, redevenu païen, est forcé de le reconnaître

dans celle de nos jeunes frères de la Chine et de l'Océanie.

Or, désirer ardemment de recevoir le Saint-Esprit est déjà un effet du don de conseil. Elle était animée de ce désir la jeune enfant dont parlent nos précieuses *Annales de la Propagation de la Foi.* « Ma seconde mission, écrit un des apôtres de la Chine, fut également bénie. Je me souviens avec bonheur d'y avoir rencontré une petite fille de dix ans, très-bien instruite de sa religion, ce qui, à cet âge, est extrêmement rare chez les Chinois.

« Cette enfant désirait avec ardeur le sacrement de confirmation que j'hésitais néanmoins à lui accorder, parce que je la trouvais trop jeune. Je voulus m'assurer si son courage égalait son intelligence, et je lui dis : — Après que tu auras été confirmée, si le mandarin te met en prison et qu'il t'interroge sur ta foi, que répondras-tu? — Je répondrai que je suis chrétienne par la grâce de Dieu. — Et s'il te demande de renoncer à l'Évangile, que feras-tu? — Je répondrai : Jamais ! — S'il fait venir les bourreaux et qu'il te dise : Tu apostasieras, ou l'on va te couper la tête, quelle sera ta réponse? — Je lui dirai : Coupe! Enchanté de la voir si bien disposée et si fortement résolue, je l'admis avec joie au sacrement qui faisait l'objet de tous ses vœux (1). »

La vraie religion étant la route royale de la terre au ciel, un des premiers effets du don de conseil est de nous faire rechercher et employer tous les moyens de la bien connaître. Quoi de plus sage? s'enquérir de son chemin, n'est-ce pas le premier soin du voyageur en pays étranger? et puis, mieux on connaît la reli-

(1) *Annal.*, n. 95, p. 304, an. 1844.

gion, plus on l'aime, plus on est disposé à faire tous les sacrifices qu'elle demande, et à réaliser le sublime détachement marqué par le don de conseil. Sous ce rapport, voyons ce qu'il inspire, au milieu même de la persécution, aux jeunes chrétiens annamites.

« Mes catéchistes, écrit un missionnaire de Cochinchine, m'avaient souvent parlé d'un concours général sur le catéchisme, qui avait lieu tous les ans à Hê-sin, alors que les fidèles jouissaient d'une liberté parfaite. Toutes les chrétientés voisines étaient invitées à y prendre part. Celle qui n'aurait pas répondu à l'appel se serait couverte d'une honte ineffaçable.

« Un jour je dis aux catéchistes : — Il faut faire un concours. — Père, ce n'est pas possible. — Je sais qu'un grand concours comme ceux d'autrefois n'est pas possible, mais un petit concours, où seront appelées quelques chrétientés seulement et qui aura lieu pendant la nuit, est très-facile et, qui plus est, je compte y assister. Le dimanche suivant on annonça publiquement, dans l'église, l'ouverture prochaine d'un concours sur le catéchisme. Ce fut une fièvre d'enthousiasme parmi toute la jeunesse. On avait un mois pour se préparer. Si je n'en avais pas été témoin, je ne me serais jamais fait une idée d'une émulation pareille. Tous les soirs, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, se réunissaient par petites bandes, dans les maisons des principaux chefs, chargés d'enseigner la lettre du catéchisme. La récitation se prolongeait jusqu'à onze heures, quelquefois plus tard.

« Si vous eussiez traversé par hasard la chrétienté de Hê-sin, vous eussiez été assourdi par un bruit de chants pieux, qui ne manquaient pas d'une certaine

harmonie. Comme toutes leurs prières, les Annamites récitent le catéchisme en chantant. Pendant le jour, c'était le même tapage dans les maisons particulières, dans les champs, et jusque sur les chemins, où ceux qui se préparaient au concours, repassaient, en s'interrogeant mutuellement, la leçon de la veille, et le dimanche avait lieu dans l'église une répétition générale, à laquelle tous les catéchistes assistaient. Chacun des candidats reconnu, par le conseil de son village, capable de soutenir l'épreuve de l'examen, avait donné son nom.

« Le premier concours eut lieu, pendant une nuit entière, dans la chapelle de Hê-Bang. Cette église, quoique assez vaste, ne put contenir la foule des spectateurs. Je dus me contenter d'être simple assistant. Je fus introduit furtivement dans l'église, et caché derrière les tentures du grand autel, où l'on avait ménagé une petite ouverture qui me permettait de tout voir sans être aperçu. Un de nos pères annamites, homme grave et très-respecté des chrétiens, présida le concours. Il était assis magistralement sur un fauteuil, placé sur le marchepied de l'autel, tandis qu'en bas siégeaient, des deux côtés, les chefs des différentes chrétientés ; les examinateurs, choisis parmi les premiers lettrés de chaque village, étaient au milieu : un grand coup de tamtam annonça l'ouverture de la séance.

« Après une invocation solennelle au Saint-Esprit, un personnage, vêtu d'une longue robe de cérémonie, tira d'une urne les noms des deux premiers concurrents, qu'il appela d'une voix de stentor. Un second personnage, paré du même costume, tira d'une autre urne un billet, sur lequel étaient indiqués les chapitres du catéchisme qui devaient faire la matière de

l'examen : ce qu'il proclama aussi à haute voix, et le concours commença. Les deux candidats s'interrogeaient et se répondaient tour à tour, au milieu d'un silence profond, interrompu quelquefois par un petit roulement de tambour : c'était lorsque l'un ou l'autre se trompait sur un mot.

« Alors ils s'arrêtaient jusqu'à ce que les examinateurs eussent jugé si l'erreur devait être considérée comme une faute ou non. Il y avait seulement deux degrés : celui qui récitait imperturbablement et sans ombre de faute la partie qui lui était échue par le sort, obtenait le premier degré. Un seul mot prononcé avec hésitation faisait passer au second degré. A trois fautes, on ne méritait ni blâme ni louanges ; à quatre on était censuré. Les deux personnages à la longue robe proclamaient les noms des vainqueurs, qui étaient conduits, en procession et au bruit de la musique, à l'autel de la sainte Vierge. Là, ils faisaient hommage à Marie de leur triomphe, se consacraient à elle par une prière spéciale, et s'en retournaient à leur place au milieu d'un redoublement de musique.

« Le concours, qui avait duré jusqu'au matin, fut terminé par une messe d'actions de grâces, suivie d'une large distribution de croix, de médailles et de chapelets. Mais cette multitude avait faim ; on ne pouvait pas les renvoyer à jeun. D'ailleurs, chez les Annamites, une fête religieuse ne serait pas complète, si elle n'était terminée par un repas. Je n'eus garde de déroger à la coutume. Mais ce fut en vain que, d'après mes ordres, on appela au festin les malheureux vaincus ; ils se cachaient si bien, qu'il n'y eut pas moyen de les trouver. La fête étant terminée à la satisfaction générale, chaque groupe regagna joyeux

son village, et moi je rentrai dans ma prison (1). »

Au récit de ces pieux concours, nos grands docteurs d'Europe balbutieront, sans doute, le mot de puérilité, et souriront de pitié. Qu'ils gardent leurs sourires pour eux-mêmes et pour leurs concours agricoles. Faire parader devant eux et devant d'autres graves personnages, des bœufs, des vaches, des chevaux, des mulets, des ânes, des cochons ; puis donner des primes aux plus beaux produits, en vue de procurer l'amélioration de toutes les races de bêtes, asine, bovine, caprine, porcine : ils trouveront cet exercice très-utile et très-digne d'eux. Ils l'appelleront un glorieux progrès du siècle des lumières ! Et aux yeux de ces mêmes hommes il sera puéril d'exercer, par une noble émulation, des âmes immortelles à la connaissance approfondie des vérités, qui sont la condition de leur bonheur et la base même des sociétés ! Vous parlez de puérilité : dites de quel côté elle se trouve. Si vous l'ignorez, tant pis pour vous. C'est un signe que vous êtes descendus au niveau de vos concurrents (2).

Cependant les fruits du don de conseil se manifestent chez nos jeunes frères, comme chez nos aïeux. Ne conserver avec la terre que le moins de rapports possibles, afin de marcher d'un pas ferme et rapide vers l'éternelle patrie; rompre même pour cela, s'il le faut, les liens les plus chers à la nature : tels sont les exemples qu'ils nous donnent.

Écoutons un de leurs apôtres : « Ne pouvant plus rester dans la Nouvelle-Calédonie, sans repousser la

(1) *Annal.*, etc., n. 146, p. 20 et suiv., an. 1853.

(2) Homo cum in honore esset non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. *Ps.* 48. — Animalis homo. I *Cor.*, II, 14.

force par la force, j'annonçai à nos néophytes, venus de dix lieues à la ronde, la nouvelle de notre départ. Ils avaient le choix ou de retourner chez eux, ou bien de venir à Futuna où ils trouveraient des missionnaires. A cette nouvelle, tous fondirent en larmes; c'était la foi qui les faisait verser. — Et mon père, disait l'un; et ma mère, disait l'autre, ne seront donc jamais chrétiens! ainsi s'exhalait leur douleur. Je ne pus tenir à ce spectacle, et je m'éloignai pour leur laisser le loisir de se consulter.

« Quelques instants après je revins; je fis cesser leurs sanglots en leur demandant quel parti ils avaient pris. — Vous suivre partout où vous irez, répondirent-ils. — Mais si nous retournons en Europe, il y fait froid et vous mourriez bientôt. — Tant mieux; maintenant nous ne désirons plus que la mort. Leur avis unanime fut de se transporter dans une île bien éloignée, où il y aurait des missionnaires, afin de ne plus entendre parler d'une patrie, qu'ils regardaient comme réprouvée pour toujours. Nous mîmes à la voile, et pendant la traversée, qui fut d'un mois, nos chers chrétiens étaient si édifiants, que le capitaine et l'équipage, bien que tous protestants, m'ont demandé plusieurs fois d'inviter nos néophytes à faire leur prière sur le pont, pour avoir le plaisir d'en être témoins.

« Nous mouillâmes à Futuna un dimanche matin. Le port était désert. — Où sont les habitants de ce village, me répétaient sans cesse le capitaine et les matelots? Ils ignoraient que les naturels de Futuna, catholiques fervents, étaient tous allés à la messe. Les maisons étaient abandonnées; car, dans cette île convertie, on ne sait pas ce que c'est que le vol. Une heure d'attente se passe : alors nous entendons

retentir de tous côtés le chant des cantiques. C'étaient les insulaires qui revenaient de l'église en bénissant le Seigneur. Nos pères s'empressèrent de venir nous recevoir, et les premiers chrétiens de la Nouvelle-Calédonie, persécutés pour la foi par leurs compatriotes, étaient reçus comme des frères par les nouveaux fidèles de Futuna (1). »

Plutôt que d'abandonner le chemin du ciel, quitter son pays et sa famille est un trait évident du don de conseil, se quitter soi-même en est un plus évident encore. « A Wallis, écrit un missionnaire, où j'ai exercé durant cinq mois le saint ministère, j'ai eu bien des consolations; entre autres, de voir trois jeunes personnes, filles des plus grands chefs de l'île, me demander avec instance la permission de se consacrer à Dieu d'une manière spéciale, par le vœu de chasteté. Cette pensée, elles l'avaient eue d'elles-mêmes par la seule inspiration de la grâce. Le Saint-Esprit leur avait appris que c'est là un conseil évangélique, dont le libre accomplissement plaît au Seigneur (2). »

Ce n'est pas seulement sur les plages inhospitalières de l'Océanie, que le Saint-Esprit fait germer les fleurs de la virginité. Sous son influence, elle croît dans le sol si profondément souillé de la Chine et de la Cochinchine. Laissons parler un apôtre du Céleste Empire. « Nous avons dans chaque chrétienté un certain nombre de personnes qui, sans être liées par les vœux religieux, font profession de garder la virginité. On peut les appeler avec vérité la fleur de la mission, et cette espèce de fleur fait la gloire du jardin de l'Église. Qu'il fait beau voir le cep de

(1) *Annales*, n. 138, p. 383 et suiv., an. 1851.
(2) *Id.*, n. 96, p. 398, an. 1844.

la virginité briller ici au milieu de la fange de l'idolâtrie! Rien ne peut exprimer quelle est la licence des mœurs en pays infidèle : mais l'excès du vice sert, dans les desseins de Dieu, à faire ressortir l'éclat de la plus pure des vertus, et il n'en faudrait pas davantage à des yeux clairvoyants pour reconnaître sa céleste origine. Dans mon district, qui compte environ neuf mille âmes, il y a plus de trois cents vierges. Tout ce que font, en Europe, les sœurs de Saint-Vincent de Paul, les vierges chinoises en sont capables (1). »

Des filles d'antropophages ou d'idolâtres abrutis, devenues tout à coup des vierges chrétiennes, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de plus beau, de plus sublime, de plus angélique (2)! A la vue de ce miracle mille fois répété que dirait le monde païen, lui qui, sous Auguste, ne put trouver sept vestales dans l'empire des Césars? Moins incrédule que les impies modernes, il s'écrierait : Le doigt de Dieu est là : *Digitus Dei est hic!* et il aurait raison.

Le sixième don du Saint-Esprit est le don d'entendement. Les actes qu'il produit et qui forment la sixième béatitude sont des, actes révélateurs d'une connaissance claire des vérités chrétiennes, de magnanimité dans la foi, de conformité soutenue entre la pratique et la croyance, en un mot, le règne effectif du surnaturel dans l'homme et dans la société.

« On dirait, écrit un missionnaire de l'Océanie, que le Saint-Esprit en personne s'est fait le catéchiste de l'enfant dont nous allons parler. J'ai trouvé à Tonga un petit prodige, auquel vous aurez peine à

(1) *Annal.*, etc., n. 116, p. 44, an. 1848.

(2) Nous avons, à Paris, parmi les sœurs de Saint-Vincent de Paul, une jeune parente d'Abd-el-Kader!

croire. C'est un enfant de cinq ans, et toutefois déjà assez instruit pour que je n'aie pu l'embarrasser par aucune question de catéchisme, en l'interrogeant de toutes les manières. Ce petit ange nous a demandé la permission d'apprendre la doctrine chrétienne à ses parents qui, à l'exception de son père et de sa mère, sont encore tous dans le paganisme. C'est un catéchiste d'autant plus excellent, qu'on ne peut rien refuser à son innocente simplicité.

« C'est lui qui dit le *Benedicite* et les *Grâces* dans la famille. A peine a-t-il vu célébrer la messe cinq ou six fois, et déjà il en imite toutes les cérémonies. Une feuille de bananier lui sert de corporal ; une coquille de mer lui tient lieu de calice. Quand il sera grand, répète-t-il, il veut la dire tout de bon. Plaise à Dieu que cette vocation s'affermisse, et qu'un jour l'Océanie le compte au nombre de ses apôtres (1) ! »

Le don d'intelligence, qui ouvre si merveilleusement l'esprit de l'enfant, produit dans l'homme fait une sorte d'intuition de la vérité, en sorte que la foi, dégagée de ses sombres voiles, devient inébranlable. En ce genre, rien ne surpasse l'exemple donné par le roi de Bongo, au Japon. Sa conversion fit la joie de l'Église. Dans la suite, accablé d'adversités et d'humiliations, au moment où tout semblait conjuré pour troubler sa foi, il prononçait solennellement ces belles paroles : « Je jure en votre présence, Dieu puissant, que, quand tous les Pères de la compagnie de Jésus, par le ministère desquels vous m'avez appelé au christianisme, renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont enseigné ; quand je serais assuré que tous les chrétiens d'Europe auraient renié votre nom ; je vous confesserais, reconnaîtrais et adorerais, m'en

(1) *Annal. de la Propag.*, etc., n. 104, p. 36, an. 1846.

dût-il coûter la vie, comme je vous confesse, reconnais et adore pour le seul vrai et puissant Dieu de l'univers (1). »

En éclairant l'esprit, le don d'entendement agit sur la volonté, et lui donne l'intelligence de la vie. Or, la vie est une épreuve, la pénitence est sa loi. « Un grand nombre de nos chrétiens, écrit un missionnaire de l'Inde, jeûnent le samedi, c'est-à-dire ne font qu'un seul repas vers le coucher du soleil. Combien de fois, dans mes courses, n'ai-je pas entendu mon compagnon de voyage répondre à ceux qui lui demandaient s'il avait mangé ce jour-là : « Eh ! ne savez-vous pas que c'est aujourd'hui samedi? » Et cependant ce pauvre Indien m'avait suivi toute la matinée, portant sur sa tête un gros paquet. Il s'était épuisé de fatigue, pour faciliter le succès de mon ministère! Il est beaucoup de contrées où cette pratique est à peu près universelle, même parmi les laboureurs. Plusieurs d'entre eux, surtout quand ils sont à leur aise, préfèrent ne travailler que la moitié du jour, afin de pouvoir différer jusqu'au soir leur unique repas.

« Cet esprit de mortification me fournit souvent l'occasion de m'édifier au saint tribunal. Ainsi, m'arrive-t-il d'imposer pour pénitence quelque jeûne du samedi? — Mon père, répondent une foule de néophytes, je jeûne tous les samedis. — Cela suffit, est ma décision. Mais rarement on s'en contente ; si j'indique le mercredi ou le vendredi, je trouve assez souvent le second poste déjà pris, par un autre jeûne de dévotion. Dernièrement, je venais de prescrire une bonne œuvre semblable. Ma pénitente parut fort embarrassée. — Qu'y a-t-il? — Mon père, depuis trois ans, je ne mange qu'une fois par jour. Comment

(1) *Annales*, etc., n. 125, p. 225, an. 1849.

ferai-je pour accomplir le jeûne que vous m'imposez? Je le répète ; ces exemples ne sont pas rares parmi nos chrétiens (1). »

Prenons-y garde : ces chrétiens, nés d'hier, pourraient bien être les juges des anciens domestiques de la foi. Quoi qu'il en soit, admirons la Providence qui choisit ces fidèles de l'Orient, pour faire, par leurs saintes austérités le contre-poids au sensualisme de l'Occident.

Le septième don du Saint-Esprit, dans l'ordre ascendant, est le don de sagesse. Dernier degré de lumière et d'amour avant la vision béatifique, il ouvre à la vérité les yeux de l'esprit et surtout l'oreille du cœur. Il fait voir Dieu, il fait goûter Dieu, il transforme en Dieu, en achevant notre filiation divine. Voulez-vous le voir en action ? étudions la septième béatitude, c'est-à-dire les actes béatifiants par lesquels il se manifeste. Prenons pour exemple un indifférent, un incrédule, un de ces hommes, dont la race est aujourd'hui si nombreuse, qui a des yeux et qui ne voit rien, qui a un cœur et qui ne sent rien des choses surnaturelles, un homme, enfin, comme le capitaine dont nous allons parler : soumettez-le à l'action du don de sagesse, et vous verrez un miracle.

Pendant la traversée qui les conduisait à leur lointaine mission, quelques-uns de nos missionnaires employaient leurs loisirs à catéchiser les jeunes matelots du bâtiment, afin de les préparer à la première communion. Pour eux la messe était dite chaque dimanche. Le capitaine n'avait garde d'y assister. Pas un signe, pas un mot qui annonçât s'il était catholique. Tout à coup, à la suite d'une bonne lecture, il laisse échapper quelques paroles qui trahis-

(1) *Annales.*, n. 87, p. 87, an. 1843.

sent les combats de son âme. L'esprit de sagesse venait de le toucher.

« Dieu nous inspire de commencer une neuvaine pour obtenir sa conversion. Elle se termine le 3 juin. Eh bien! le jour même, à neuf heures du soir, au moment où l'un des missionnaires se promenait sur le pont, le capitaine l'observe et, d'une voix émue, il lui dit : « Monsieur, j'ai un grand service à vous demander. — Je suis tout à vous, répond le missionnaire. — Je veux me confesser, non pas ce soir, car ce n'est pas trop d'un jour pour m'y préparer, mais pas plus tard que demain. » Puis la conversation s'engage et se prolonge bien avant dans la nuit. Le lendemain, le capitaine assiste à la messe, bien que ce ne fût pas un dimanche. L'équipage ne pouvait en croire ses yeux.

« Nous avions fixé la première communion à la fête de la très-sainte Trinité. Mais le capitaine nous ayant manifesté le désir de communier, s'il était possible, avec ses matelots, et voulant avoir plus de temps pour se préparer à cette action si auguste, nous nous rendîmes de bien bon cœur à ses désirs. En attendant, la vie du capitaine devenait celle d'un apôtre. Il prêchait de la voix et de l'exemple. Un soir, comme il venait de se confesser, il aborde un des missionnaires et lui parle du bon Dieu d'une manière si touchante, que notre cher confrère était ravi de l'entendre. Enfin, ils en vinrent à causer des possessions du démon. « Croyez-vous, dit le capitaine, qu'il existe encore de ces sortes de possessions? — Assurément; elles sont même assez fréquentes dans les pays infidèles. — C'est égal, reprit le capitaine, je viens de lui jouer un mauvais tour; comme il doit grincer des dents au fond des

enfers ! » En disant ces mots, une grosse larme s'échappa de ses yeux et vint mouiller sa moustache.

« Enfin arriva le 19 juin. Ce jour fut sans contredit un des plus beaux de notre vie. Il y eut communion générale. Le pont du navire était devenu une église. De simples toiles, artistement tendues, formaient le toit et les murailles ; l'intérieur était pavoisé de drapeaux ; des nattes chinoises recouvraient le parquet ; des images, des tableaux ornaient l'autel improvisé ; notre église flottante était, sinon magnifique, au moins passablement belle ; mais ce qui était incomparablement plus beau, c'est le spectacle que présentait l'équipage. Matelots, officiers, capitaine, tous étaient là, avec leurs habits de fête, dans l'attitude du respect. La douce joie du ciel rayonnait sur tous les visages.

« Quand tout fut fini, le capitaine vint se jeter au cou de son confesseur, en disant : « Les moments les plus heureux de la vie sont toujours mêlés de quelque amertume ; mais pour aujourd'hui le cœur est content tout de bon. » Vous auriez pleuré de joie en entendant nos matelots faire aussi leurs réflexions. « Voyez-vous, disait un des plus vieux, si je faisais naufrage maintenant, cela me ferait autant de mourir que de manger un morceau de pain. » La cérémonie achevée par un calme parfait, la brise commença de souffler, et le navire à sillonner rapidement les ondes. — « Est-il étonnant, s'écria le timonier, que maintenant nous allions vite? Le navire est déchargé d'un poids immense. Moi, j'avais plus de péchés que le bâtiment n'est gros, et tout cela est passé par les sabords (1). »

(1) *Annales*, etc., n. 105, p. 102 et suiv.

D'un chrétien indifférent et incrédule faire un pieux néophyte, un ardent apôtre, inonder de lumières et de délices un cœur fermé à toutes les impressions de la grâce, et cela en un instant, voilà sans doute un miracle du don de sagesse. D'un anthropophage faire un homme, de cet homme un enfant d'Abraham, en renouvelant son être de fond en comble, au point de lui faire détester tout ce qu'il aimait, aimer tout ce qu'il détestait, et cela avec une invincible constance, c'est un autre miracle égal, sinon supérieur, au premier.

« Dans leur amour pour leur jeune foi, nos néophytes de Mangaréva chantent partout, sur un rhythme assez agréable, les dogmes sévères du christianisme, comme autrefois les *Rapsodes* chantaient les fictions d'Homère, et les pêcheurs italiens les vers du Tasse. Chaque année, aux approches de la fête du Roi, les habitants de chacune des îles composent, à leur manière, une espèce de narration ou d'exposé des endroits de l'Évangile qui les ont le plus frappés. Tous, hommes et femmes, contribuent à la rédaction de ce morceau littéraire, suivant leur degré d'intelligence ou de mémoire. Ce travail achevé, l'île entière l'apprend par cœur, au moyen de répétitions en commun, en le chantant sur un air inventé exprès. Puis, le jour de la fête venu, tous les habitants de l'archipel se réunissent à Mangaréva et chantent leur *peï*, à l'ombre des arbres à pain et sous la présidence des anciens de chaque île. Tous les habitants, ainsi rassemblés, proclament l'idée qui a remporté la victoire. Ce sont là les jeux floraux de Mangaréva.

« Ce peuple qui, maintenant, par l'innocence de ses mœurs, fait l'admiration de tous les officiers de ma-

rine, est cependant le même qui, avant l'arrivée des missionnaires, accueillait hostilement les navires qui venaient le visiter. Les habitants étaient en guerre continuelle et s'égorgeaient entre eux. Ils étaient anthropophages au point qu'une fois, après une lutte sanglante entre deux partis, un énorme tas de cadavres ayant été élevé, les vainqueurs, au lieu d'enterrer ces victimes, les dévorèrent dans un grand festin qui dura huit jours. Plusieurs vieillards attestent encore ce fait, et montrent le lieu où étaient entassés les cadavres.

« Il n'y a que trois ans, vivait encore une femme qui avait mangé ses deux maris, morts successivement dans un temps de famine. Leurs mœurs étaient dissolues, comme celles de tous les Océaniens. Ils étaient voleurs, au point qu'ils se dérobaient réciproquement leurs récoltes de fruits à pain, et qu'ils essayaient d'enlever jusqu'aux navires qui touchaient à leurs rivages. Aujourd'hui, leurs mœurs sont devenues aussi pures que celles du village de France le plus religieux. Le vol, si enraciné au cœur de tout Océanien, est complétement extirpé du milieu d'eux. Plusieurs capitaines de navires marchands ont voulu en faire l'épreuve. En parcourant une île, ils laissaient tomber, comme par mégarde, des mouchoirs, des foulards ou des couteaux. Toujours les objets étaient fidèlement rapportés par le premier habitant qui les rencontrait (1). » Voilà comment ce peuple a été transformé par le don de sagesse (2).

Si l'Esprit du bien a son échelle de déification, le

(1) *Annales*, etc., n. 143, p. 298, etc.

(2) Sur les rapports des dons avec les béatitudes, voir *S. Aug., De serm. Dom. in monte*, lib. I, n. 3-14 opp. t. III, p. 1493, etc., edit. noviss.

grand singe de Dieu, Satan, a aussi son échelle de dégradation. Nous connaissons la première ; il importe de connaître la seconde. Comme, en peinture, l'ombre est nécessaire pour faire ressortir les couleurs, ainsi, dans l'ordre moral, l'erreur et le mal servent à mettre en relief le vrai et le bien. Par là même qu'il a ses dons, Satan a aussi ses béatitudes. En entrant dans un homme par le péché mortel, il lui communique les premiers, et le malheureux pratique les actes prétendus béatifiants qui en découlent.

Le premier don de Satan, c'est l'orgueil, principe de tout péché, comme l'humilité est le principe de toute vertu. Le dernier mot de l'orgueil, c'est Aman, pendu à une potence de cinquante coudées ; Nabuchodonosor, changé en bête. Se rendre haïssable à Dieu et aux hommes, c'est le terme auquel aboutit la première béatitude satanique.

Le deuxième don de Satan, c'est l'avarice. Son chef-d'œuvre, c'est le mauvais riche qui meurt et qui est enseveli dans l'enfer ; c'est Judas qui vend son maître et qui se pend. Faire de l'homme le plus insensé et le plus scélérat des hommes, c'est le dernier mot de la seconde béatitude satanique. Le plus scélérat : « Il n'y a pas d'homme plus scélérat que l'avare, dit le Saint-Esprit; pour lui tout est à vendre, même son âme (1). » Le plus insensé; la vie qui lui était donnée pour gagner le ciel, il la consume à fabriquer des toiles d'araignée, fragiles tissus qui ne peuvent pas même lui servir de linceul (2).

Le troisième don de Satan, c'est la luxure; mis en action, il aboutit à travers mille souillures à Salomon et à Sardanapale, noyés dans le cloaque de leurs

(1) *Eccl.*, x, 10.
(2) *Is*, LIX, 5, 8.

mœurs. Flétrissure de l'homme tout entier, aveuglement de l'esprit, insensibilité du cœur, mort dans l'impénitence : telle est, dans ses effets généraux, la troisième béatitude satanique.

Le quatrième don de Satan, c'est la gourmandise. L'épicurien couronné de roses, qui chante le vin et le plaisir pour se préparer à la mort ; Balthasar, qui remplit Babylone du bruit de ses festins, pendant que les Mèdes sont aux portes de la ville, sont la traduction vivante de la quatrième béatitude satanique.

Le cinquième don de Satan, c'est l'envie. Voulons-nous le voir en action? Caïn tuant son frère, et les pharisiens faisant mourir le Fils de Dieu : voilà le terme glorieux de la cinquième béatitude satanique.

Le sixième don satanique, c'est la colère. L'hyène aux crins hérissés, la lionne à qui on vient d'enlever ses lionceaux, le hérisson armé de ses piquants : types affaiblis auxquels l'homme devient semblable, en pratiquant la sixième béatitude satanique.

Le septième don de Satan, c'est la paresse. Le Chinois dont parlent nos missionnaires, pour qui le monde surnaturel est comme s'il n'était pas, indifférent à tout, excepté à quatre vérités : bien boire, bien manger, bien digérer et bien dormir ; qui ne donnerait pas une sapèque pour connaître un dogme de plus, et qui tient pour la suprême sagesse son indifférence stupide en matière de religion (1) : telle est la personnification de la septième béatitude satanique.

C'est au sein de ce marasme honteux et coupable, où il l'a conduit par degrés, que l'Esprit du mal vient prendre l'homme *béatifié* à sa manière, pour le placer dans le séjour de sa *béatitude* éternelle.

(1) Impius, cum in profundum peccatorum venerit, contemnit *Prov.*, XVIII, 3.

CHAPITRE XXXVII

LES FRUITS

Ce que sont les fruits du Saint-Esprit : rapports avec les fruits des arbres. — Qualités qui constituent le fruit. — Comment sont produits les fruits du Saint-Esprit. — La greffe, la taille. — Explication donnée par la vision de sainte Perpétue. — Variétés d'espèces dans le verger du Saint-Esprit. — Pourquoi le nom de fruits. — Il nous rappelle notre ressemblance avec Dieu et la bonté de Dieu pour nous. — Différence des fruits et des béatitudes.

Nous avons expliqué la grâce, les vertus, les dons et les béatitudes. Sous nos yeux a passé tout le magnifique système d'éléments déificateurs qui, s'enchaînant les uns aux autres, conduisent l'homme à la ressemblance du Verbe incarné. La mine toutefois n'est pas épuisée. A tant de richesses s'ajoutent d'autres richesses.

« Des bons travaux, dit l'Écriture, glorieux est le fruit (1). » Quels travaux plus nobles que ceux de notre déification ! Quels fruits plus délicieux que les fruits dont ils sont récompensés ! Chaque béatitude ou acte béatifiant nous approche de Dieu. Or, Dieu est tout ensemble perfection absolue et bonheur suprême. Il en résulte qu'à chaque pas que nous faisons

(1) Bonorum enim laborum gloriosus est fructus. *Sap.*, III, 15.

vers Dieu, est attachée une jouissance, c'est-à-dire que les fruits sortent des béatitudes, comme le fruit sort de l'arbre. Complétant l'œuvre de notre création divine, ces nouvelles faveurs du Saint-Esprit font du chrétien le Dieu d'ici-bas, *terrenus deus*, et de sa vie terrestre un ciel anticipé, *conversatio in cœlis*

Pour le comprendre, il suffit de connaître la réponse aux questions suivantes : Qu'entend-on par les fruits du Saint-Esprit? Comment sont-ils produits? Pourquoi sont-ils ainsi nommés? En quoi diffèrent-ils des béatitudes? Quel en est le nombre? A quoi sont-ils opposés?

1° Qu'entend-on par les fruits du Saint-Esprit? Dans l'ordre naturel, on appelle fruit le produit des plantes et des arbres. La pomme est le fruit du pommier; l'orange, de l'oranger; la fraise, du fraisier; ainsi des autres. Aussi variés que les plantes, les fruits ont cela de commun qu'ils renferment quelque chose d'*agréable* suivant leur espèce, et qu'ils sont le *dernier effort* de la plante (1). Être agréable et le dernier effort de la plante, sont les deux conditions nécessaires pour constituer le fruit proprement dit. Pour cette raison, les feuilles et les fleurs ne sont pas appelés fruits.

Avant maturité, le fruit lui-même ne porte pas le nom de fruit, simplement et par excellence. Pour le nommer, on y joint une épithète qui qualifie son imperfection. On dit : fruit acide, fruit vert. La raison

(1) Fruitio et fructus ad idem pertinere videntur, et unum ex altero derivari... Unde a sensibilibus fructibus nomen fruitionis derivatum videtur. Fructus autem sensibilis est id quod ultimum ex arbore exspectatur, et cum quadam suavitate percipitur. *S. Th.*, 1ª 2ªe, q. xi, art. 1, *corp.* — Ad notionem fructus sufficit quod sit aliquid habens rationem ultimi et delectabilis. *Id.*, *id.*, q. 70, art, 2, *corp.*

en est encore qu'il n'a pas les qualités essentielles du fruit : la couleur, la sapidité, la douceur, dont la réunion, constituant la beauté et la bonté, forme un produit parfait. Lorsque l'arbre a donné son fruit, sa tâche est finie. Il se repose et se prépare à produire de nouveaux fruits dans leur temps.

De là, cette définition de l'Ange de l'école : « On appelle fruit le produit de la plante, arrivé à sa perfection et renfermant une certaine douceur (1). »

Suivant une comparaison familière à l'Évangile, l'homme est un arbre. Ses actes sont ses fruits. De là, cette autre définition de saint Thomas : « Les fruits sont tous les actes vertueux dans lesquels l'homme se délecte (2). » Comme ceux des plantes, les fruits de l'homme diffèrent de qualités, suivant la nature de la séve qui circule dans les veines de cet arbre vivant. Beaux et bons d'une beauté et d'une bonté purement naturelles, s'ils sont le produit de la raison et des vertus purement humaines. Beaux et bons d'une beauté et d'une bonté surnaturelles, s'ils sont le produit de la grâce et des vertus surnaturelles.

Pour mériter le nom de fruit, nous venons de voir que le produit des plantes doit être le dernier effort de la plante et renfermer une certaine douceur. Ces deux conditions ne sont pas moins nécessaires pour constituer le fruit spirituel. D'abord, afin d'être appelé fruit, tout acte vertueux doit être parfait dans son genre, c'est-à-dire le dernier effort du principe qui le produit. L'acte imparfait est indigne de ce nom. Ainsi, les velléités du bien, les actes de n'importe quelle

(1) Dicitur fructus id quod ex planta producitur cum ad perfectionem pervenerit et quamdam in se suavitatem habet. *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 70, art. 1, *corp.*

(2) Sunt enim fructus quæcumque virtuosa opera in quibus homo delectatur. *Ibid.*, art. 2, *corp.*

vertu, lâchement accomplis ou viciés par des intentions mauvaises, ne sont pas plus des fruits spirituels que les avortons, les fleurs et les feuilles ne sont des fruits naturels (1).

Il faut de plus que l'acte vertueux renferme une certaine douceur. Quelle est cette douceur? C'est le témoignage de la conscience et le contentement intime que procure le devoir complétement et noblement accompli. Sans être toujours sensible, elle n'est pas moins réelle. On peut appliquer ici la parole de l'Apôtre : « Toute correction paraît, à la vérité, dans le moment présent, un sujet non de joie, mais de tristesse ; mais ensuite elle se transforme pour ceux qu'elle exerce en fruit délicieux de justice (2) » Devenue habituelle dans l'âme, cette douceur constitue le festin délicieux dont parle le Saint-Esprit, qui remplace toutes les joies et que nulle joie ne peut remplacer (3). D'où vient que le devoir dignement accompli procure la joie? De ce qu'il est un pas de plus vers Dieu, notre fin dernière et la suavité infinie.

On voit, d'après ces explications, que *les Fruits du Saint-Esprit sont toutes les bonnes œuvres, dignes de ce nom, faites sous l'inspiration du Saint-Esprit et dans lesquelles l'homme trouve sa joie* (4). Cette définition distingue les fruits du Saint-Esprit des actes vertueux, en général. En effet,

(1) .... Fructus hominis id quod homo adipiscitur, non autem omne id quod adipiscitur homo, habet rationem fructus; sed id quod est ultimum et delectationem habens. *S. Th., ut supra.*

(2) *Hébr.* XII, 11.

(3) Secura mens quasi juge convivium. *Prov.*, XV, 15.

(4) Si operatio hominis procedat ab homine secundum facultatem suæ rationis, sic dicitur esse fructus rationis; si vero procedat ab homine secundum altiorem virtutem, quæ est virtus Spiritus sancti sic dicitur operatio hominis fructus Spiritus sancti, quasi cujusdam divini seminis. *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 70, art. 1, *corp.*

il y a dans l'homme deux principes d'action : l'un naturel, la raison ; l'autre surnaturel, la grâce. Les bonnes œuvres accomplies suivant les lumières de la raison sont les fruits de la raison. Les bonnes œuvres faites sous l'impulsion de la grâce sont les fruits du Saint-Esprit, auteur de la grâce. Entre les uns et les autres, grande est la différence. Les premiers sont des œuvres naturellement bonnes, des actes de vertus purement humaines, par conséquent inutiles pour le ciel et ne procurant qu'un plaisir imparfait. Les secondes possèdent, avec toute la bonté naturelle des premières, une bonté surnaturelle qui les rend dignes du ciel ; car la grâce ne détruit pas la nature, elle la perfectionne : *Gratia non tollit naturam, sed perficit.*

2° Comment se produisent les fruits du Saint-Esprit ? C'est ici une question de la plus belle théologie. Demander comment le Saint-Esprit produit ses fruits dans l'homme, c'est demander comment l'arbre produit les siens. L'arbre produit ses fruits par la greffe, par la taille et suivant son espèce. Par des moyens analogues, l'homme, arbre misérable, vicié, rachitique, produit des fruits d'une beauté impérissable et d'une saveur délicieuse.

Le Saint-Esprit forme le nouvel Adam, véritable arbre de vie, planté au milieu du véritable Éden, la sainte Église catholique. Sur cet arbre divin sont greffés, par le baptême, les rameaux du sauvageon qu'on appelle le vieil Adam (1). Nourries, comme d'une séve surnaturelle, de la grâce du Saint-Esprit qui habite en Notre-Seigneur dans toute sa plénitude, ces greffes participent à la vie de l'arbre divin, et

(1) *Rom.*, xi, 17-24.

produisent des fruits de la même nature que les siens. Ainsi, ce n'est pas, à proprement parler, l'homme qui les produit, mais le Saint-Esprit lui-même, principe nécessaire, éternellement actif et éternellement fécond de la vie surnaturelle. De là vient qu'ils sont appelés, non les fruits de l'homme, mais les *fruits du Saint-Esprit*.

Nous connaissons la greffe, passons à la taille. Dans l'ordre matériel, la taille des arbres est un des meilleurs moyens d'obtenir abondance et qualité. Il en est de même dans l'ordre moral. « Tout rameau d'arbre fruitier, mon père le taillera, disait Notre-Seigneur, afin qu'il rapporte plus de fruit (1). » La vie entière est le temps de la taille divine. Nulle part nous ne l'avons trouvée représentée d'une manière plus frappante, que dans la célèbre vision de sainte Perpétue. « Un jour, écrit cette jeune et inimitable héroïne, mon frère me dit : Ma sœur, demandez au Seigneur qu'il vous fasse connaître, dans une vision, si vous devez souffrir la mort. Je répondis pleine de confiance à mon frère : Demain vous saurez ce qu'il en sera. Je demandai donc à mon Dieu de m'envoyer une vision, et voici celle quej'eus.

« J'aperçus une échelle toute d'or qui touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'on ne pouvait y monter qu'un à un. Les deux côtés de l'échelle étaient tout bordés d'épées tranchantes, d'épines, de javelots, de faux, de poignards, de larges fers de lance, en sorte que qui y serait monté négligemment et sans avoir toujours la vue tournée en haut, ne pouvait éviter d'être déchiré par tous ces instruments et d'y laisser une grande partie de sa chair. Au pied de

(1) *Joan.*, xv, 2.

l'échelle était un effroyable dragon, qui paraissait toujours prêt à s'élancer sur ceux qui se présentaient pour monter. Sature toutefois l'entreprit; il monta le premier. Heureusement arrivé en haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : Perpétue, je vous attends, mais prenez garde au dragon. Je lui répondis : Je ne le crains pas, et je vais monter au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Alors le dragon, comme craignant lui-même, détourna doucement la tête, et moi, ayant levé le pied pour monter, elle me servit de premier échelon. Étant arrivée au sommet de l'échelle, je me trouvai dans un jardin spacieux, au milieu duquel je vis un homme d'une beauté ravissante. Vêtu en berger, ses cheveux étaient blancs comme la neige. Il y avait là un troupeau de brebis dont il tirait le lait, et il était environné d'une multitude innombrable de personnes habillées de blanc. Il m'aperçut et, m'appelant par mon nom, il me dit : Ma fille, soyez la bienvenue; et il me donna du lait qu'il tirait; cela était fort épais. Je le reçus en joignant les mains, et je le mangeai. Tous ceux qui étaient là présents répondirent : Amen. Je me réveillai à ce bruit, et je trouvai en effet que j'avais dans la bouche je ne sais quoi de fort doux que je mangeais. Dès que je vis mon frère, je lui racontai mon songe, et nous en conclûmes tous que nous devions bientôt endurer le martyre (1). »

Une échelle d'or qui va de la terre au ciel, étroite et toute bordée d'instruments tranchants : voilà bien la vie, chemin du ciel, avec les épreuves plus ou moins douloureuses, mais continuelles, qui accomplissent à l'égard de l'homme la salutaire opération

(1) *Act. sincer., apud Ruinart,* t. I, p. 212, edit. in-8, 1818.

de la taille, en lui enlevant tout ce qu'il a d'exubérant ou de mauvais dans ses pensées, dans ses affections et dans ses actes.

Greffés et taillés, les arbres produisent des fruits, et de bons fruits, chacun suivant son espèce. Arrêtons-nous un instant à contempler l'immense verger du Saint-Esprit, à compter les arbres humainement divins dont il est planté, et à jouir de la beauté ravissante de leurs fruits (1). Pour ne parler que des temps postérieurs au Messie, nous voyons l'arbre de vie, dont les racines plongent dans la grotte de Bethléem, couvrir la terre de son ombre. Que sont ses rameaux innombrables? Des greffes, des marcottes divinement attachées à son tronc indestructible. Que sont les millions d'apôtres des temps anciens et des temps actuels? Des marcottes divines, chargées de fruits de grâce et d'honneur. Que sont les légions de martys, de solitaires, de vierges, de saints de tout âge, de toute condition et de tout pays? Des marcottes divines, chargées de fruits de grâce et d'honneur.

Chacune produit des fruits suivant son espèce : fruits de foi, d'espérance, de charité, de piété, d'humilité, de virginité. Toutes ensemble les produisent mille et mille fois, sous tous les climats, dans toutes les saisons, à chaque heure du jour et de la nuit, en sorte que le verger du Saint-Esprit ne cesse pas de présenter, à l'œil de la foi, le spectacle d'une magnifique campagne dans les beaux jours du printemps et de l'été.

Que dis-je? Près du verger divin, que sont les prairies, les champs, les vergers avec leur innombrable variété de fleurs et de fruits? Une ombre vaine.

(1) Et flores mei, fructus honoris et gratiæ. *Eccli.*, xxiv, 23.

Qu'est-ce que le monde païen, ancien et moderne, avec ses prétendues vertus ? Un vaste hallier, indigne du nom de jardin et de verger. Comparés aux fruits du Saint-Esprit, que sont les fruits de la raison, les fruits des sages les plus vantés, les fruits d'Aristide, de Socrate, de Platon, de Scipion, de Sénèque, les fruits des prêtres de l'Égypte, des brahmes de l'Inde, des bonzes de la Chine, des lamas du Thibet et des rationalistes d'Europe? Produits de l'orgueil, de l'ambition, du caprice, ces fruits ne sont la plupart que des avortons, semblables à ces excroissances parasites qui naissent à l'écorce des arbres vieillis, tout au plus des productions sans saveur et sans utilité réelle.

Ne serait-ce pas le lieu, pour vous qui lisez ceci, et pour moi qui l'écris, de nous demander : Greffe divine par la grâce du baptême, quels fruits ai-je portés? quels sont ceux que je porte? Grave question, car il est écrit : « Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu (1). » Mes prières vocales, mes oraisons, mes confessions, mes communions, mes actions journalières, que sont-elles? Si jusqu'ici j'ai été un arbre à peu près stérile, à plus forte raison si j'avais eu le malheur d'être un mauvais arbre, une épine, une ronce, un chardon, que je sois désormais un bon arbre, une bonne marcotte féconde en fruits de vie, dignes de la sève divine qui m'abreuve, du soleil divin qui m'échauffe, du tronc divin sur lequel je suis enté, du Jardinier divin qui me cultive de ses mains et m'arrose de son sang.

En étudiant les rapports très-fondés entre l'homme et l'arbre, nous venons de voir de quelle manière se

(1) *Matth.*, VII, 19.

produisent les fruits du Saint-Esprit. Parmi ces rapports, il en est un de plus que nous devons signaler. La greffe matérielle ne produit des fruits que d'une seule espèce, tandis que la greffe divine a la propriété, il faut ajouter, le devoir d'en produire simultanément de bien des espèces différentes, car la séve qui la nourrit est multiforme. De cette manière l'ont compris et pratiqué tous les vrais chrétiens de tous les temps. L'exemple du grand saint Antoine leur sert de règle.

Comme les enfants maraudeurs qui, s'introduisant dans les vergers, prennent sur tous les arbres les meilleurs fruits, le patriarche du désert se livrait à la pieuse maraude, en cherchant dans chacun des solitaires, dont la nombreuse armée peuplait les deux Thébaïdes, les vertus les plus belles, afin de les imiter. Dans l'un, il cueillait le fruit de la douceur ; dans un autre, le fruit de la patience; dans celui-ci, le fruit de l'oraison ; dans celui-là, le fruit de la mortification. Ainsi nous devons faire, afin qu'à l'arrivée du divin Jardinier nous soyons reconnus pour de bons arbres et, comme tels, transportés dans le verger éternel du Saint-Esprit.

3° Pourquoi les fruits du Saint-Esprit sont-ils ainsi nommés? La principale raison est que chaque œuvre complétement bonne procure à l'âme une jouissance, semblable à celle que procure au palais la manducation d'un fruit excellent. Quel est ce mystère? Ressembler à Dieu est la fin de l'homme. Tous les actes vraiment vertueux sont autant de degrés qui l'en approchent. Cette approximation successive le constitue dans des rapports de plus en plus intimes avec Dieu; et ces rapports eux-mêmes acquièrent, en se perfectionnant, une suavité plus grande, résultat du voisinage de plus en plus prochain de Dieu, la sua-

vité par essence. Telle est la raison pour laquelle à chaque progrès correspond une suavité, et pour laquelle encore les meilleurs de tous portent à juste titre le nom de fruits, et de fruits du Saint-Esprit, qui seul nous aide à les produire.

Ainsi, Dieu nous révèle d'une manière sensible notre ressemblance avec lui ; il nous traite comme il s'est en quelque sorte traité lui-même. Il veut que le dieu de la terre crée ses œuvres, comme lui-même crée les siennes, et qu'il éprouve, en créant son bonheur, ce que lui-même a éprouvé en créant l'univers. Après chacun de ses ouvrages Dieu dit qu'il était bon : *Et vidit quod esset bonum.* Sept fois il répète la même parole. Dans cette approbation mystérieuse est tout ensemble le témoignage rendu à la perfection relative de la nouvelle créature, et l'expression de la joie qu'elle causait à son auteur.

Au dernier jour seulement de la création, et après la dernière main mise à toutes ses œuvres, Dieu modifie ses expressions et prononce la parole de satisfaction suprême et universelle. Il vit que toutes les choses qu'il avait faites étaient souverainement bonnes, après quoi il se reposa : *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona, et requievit.* Souverainement bonnes en elles-mêmes, elles étaient le dernier mot de la puissance, de la sagesse et de la bonté créatrice. Bonnes dans leur ensemble, elles étaient en état de chanter jusqu'à la fin des siècles, sans jamais faire une fausse note, les gloires du Créateur. Bonnes à l'égard de Dieu, leur perfection même lui procurait un contentement indicible.

Ainsi de l'homme. Après chaque bonne œuvre, dignement accomplie, il peut dire, sans rien s'attribuer à lui-même : Cela est bon, *Vidit quod esset*

bonum; et il goûte la suavité particulière du fruit qu'il vient de produire. Sept fois il répète la même parole, parce que les sept dons du Saint-Esprit sont les principes de toutes ses bonnes œuvres. Comme le Créateur, il ne pourra prononcer la parole de satisfaction suprême qu'après avoir cueilli son dernier fruit, en achevant l'œuvre de sa déification. Alors seulement il pourra dire en jetant un regard sur l'ensemble de sa vie : J'ai achevé mon ouvrage, grâce à Dieu, il est très-bon ; il ne me reste plus qu'à entrer dans le repos de l'éternité : *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona, et requievit.*

Nous révéler un des plus nobles traits de notre ressemblance avec Dieu, n'est que la première raison de la suavité attachée à chaque bonne œuvre. Il en est une autre. Pour empêcher Israël de regretter la grossière nourriture de l'Égypte, lui adoucir les fatigues du voyage à travers les sables du désert, le fortifier contre ses ennemis et lui donner un avant-goût des délices de la terre promise, le Seigneur dans sa paternelle bonté lui envoya la manne. Cette nourriture céleste avait tous les goûts et satisfaisait à tous les besoins. Israël est l'image du chrétien. En attachant une suavité à chaque bonne œuvre, Dieu en fait une manne, et que veut-il par là? Aujourd'hui, comme autrefois, il veut dégoûter l'homme des perfides suavités du fruit défendu. Il veut adoucir les profondes amertumes de son existence ; et, en lui faisant trouver le plaisir dans le devoir, l'encourager aux combats de la vertu.

Sans ces diverses suavités, qui ne défaudrait au milieu du désert de la vie? Qui n'abandonnerait le service d'un maître dont la main, comme dit l'Écriture, ne donne à ses serviteurs qu'un pain de larmes

et de gravier? Mais avec ces suavités, voyez ce qui se passe. A elles sont dus le courage héroïque des pénitents et des martyrs; la sainte ivresse au milieu des tourments; la résignation dans la douleur; l'insensibilité aux attraits du vice et le mépris constant de toutes les joies, que peuvent promettre le démon, la chair et le monde. Parce qu'elles sont nécessaires à tous, aux pécheurs pénitents, plus encore qu'aux justes affermis, elles sont attachées, dans certaines proportions, non-seulement aux béatitudes ou actes béatifiants par excellence, mais à tous les actes vertueux, dignement accomplis.

Nous comprenons maintenant la raison pour laquelle le nom de fruit est donné dans la langue divine, aux œuvres opérées sous l'impulsion de l'Esprit sanctificateur, et la place nécessaire de ces suavités célestes dans le travail de notre déification.

4° En quoi les fruits diffèrent-ils des béatitudes? Que les fruits diffèrent des béatitudes, la preuve en est dans la différence des noms donnés aux unes et aux autres, et dans l'énumération qui en est faite. Toutes les choses qui sont appelées par des noms différents, diffèrent entre elles. Or, les noms des fruits ne sont pas les noms des béatitudes. De plus, l'Évangile nomme sept béatitudes, et l'apôtre compte douze fruits. La différence devient sensible si on les étudie dans leur nature intime.

Les fruits diffèrent des béatitudes, comme le moins diffère du plus. Pour mériter le nom de fruit, c'est assez qu'un acte vertueux soit final et délectable, en d'autres termes, qu'il soit le dernier effort du principe naturel ou surnaturel duquel il émane, et qu'il cause à l'homme la satisfaction résultant du devoir accompli. Mais, pour mériter le nom de béatitude, il faut

que cet acte soit quelque chose de parfait et d'excellent (1). Ainsi, acte vertueux et suavité dans l'acte, la béatitude suppose tout cela. Elle suppose de plus, comme principe de l'acte, une grâce supérieure; comme objet, une chose excellente; comme résultat, une suavité plus grande.

De ces notions il résulte : 1° Que toutes les béatitudes, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, tous les actes béatifiants accomplis sous l'influence des dons du Saint-Esprit, peuvent être appelés *fruits*; mais tous les fruits ne peuvent pas être appelés *béatitudes*. « En effet, dit saint Thomas, les fruits sont toutes les œuvres vertueuses dans lesquelles l'homme se complaît; mais le nom de béatitudes est réservé à certaines œuvres parfaites qui, à raison même de leur perfection, sont plutôt attribuées aux dons du Saint-Esprit qu'aux simples vertus (2). »

Il résulte : 2° Que, dans l'ordre hiérarchique, les béatitudes sont supérieures aux fruits, et le terme le plus élevé de la perfection du chrétien. En effet, on peut goûter les fruits en dehors des béatitudes, puisqu'ils entrent dans la nature de tout acte vertueux; mais on ne les goûte pleinement que dans la pratique des béatitudes, qui sont les actes vertueux par excellence. Ainsi, dans un verger, les arbres d'espèces différentes produisent des fruits, dont chacun a sa

(1) Plus requiritur ad rationem beatitudinis quam ad rationem fructus. Nam ad rationem fructus sufficit quod sit aliquid habens rationem ultimi et delectabilis. Sed ad rationem beatitudinis, ulterius requiritur quod sit aliquid perfectum et excellens. *S. Th.*, 1ª 2ªe, q. 70, art. 2, *cor.*

(2) Unde omnes beatitudines possunt dici fructus, sed non convertitur. Sunt enim fructus quæcumque virtuosa opera in quibus homo delectatur; sed beatitudines dicuntur solum perfecta opera, quæ etiam ratione suæ perfectionis magis attribuuntur donis quam virtutibus. *Ibid.*

bonté particulière, qui lui mérite le nom de fruit; mais, comme les arbres qui les produisent, ces fruits sont entre eux de qualités inégales.

Il résulte : 3° qu'en se rappelant la définition des béatitudes et des fruits, on saisit parfaitement la différence qui les distingue. Les béatitudes, ou actes béatifiants, sont les bonnes œuvres produites par les dons du Saint-Esprit : *Beatitudo est operatio doni.* Les fruits sont ces mêmes œuvres accomplies avec la dernière perfection, et produisant la satisfaction intime de l'âme : *Fructus est aliquid habens rationem ultimi et delectabilis.*

Le chapitre suivant nous fera connaître le nombre de ces fruits divinement doux, et la place qu'ils occupent dans le parallélisme, tant de fois remarqué, entre l'œuvre du Verbe incarné et la contrefaçon de Satan.

CHAPITRE XXXVIII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nombre des fruits du Saint-Esprit. — Il est incalculable et pourquoi. — Nombre douze, donné par saint Paul. — Raison de ce nombre. — Raison de l'ordre dans lequel ils sont énumérés. — Explication pratique des neuf premiers fruits. La Charité : exemple. — La Joie : exemple. — La Paix : exemple. — La Patience : exemple. — La Bénignité : exemple. — La Bonté : exemple. — La Longanimité : exemple. — La Douceur : exemple. — La Foi : exemple.

Quel est le nombre des fruits du Saint-Esprit? Les fruits du Saint-Esprit sont aussi nombreux et aussi variés que les fruits matériels, qui charment nos yeux et qui flattent si agréablement notre goût. Pourquoi cette immense variété de fruits dans la nature? Pourquoi la même variété dans le jardin spirituel du Verbe incarné? La raison est la même. Dieu a écrit deux grands livres : le livre de la nature et le livre de la grâce ; ou, pour continuer la comparaison, il a planté deux magnifiques jardins : le jardin de la nature et le jardin de la grâce. Le premier, pour les besoins et pour les yeux du corps ; le second, pour les besoins et pour les yeux de l'âme. Si vous demandez pourquoi ces deux jardins, l'Apôtre répond : Pour faire briller la sagesse multiforme

de Dieu : *Ut innotescat multiformis sapientia Dei* (1).

Pourquoi le firmament avec ses armées d'étoiles, si magnifiques dans leur ensemble, si prodigieuses par leur nombre, si différentes dans leur clarté, si régulières dans leur mouvement? Pour faire briller la sagesse multiforme de Dieu. Pourquoi la terre avec ses productions d'une richesse qui suffit à tout, d'une beauté qui épuise l'admiration, d'une variété qui échappe à tous les calculs? Pour faire briller la sagesse multiforme de Dieu. Pourquoi la mer avec ses innombrables habitants, ses abîmes insondables, ses lois aussi invariables qu'elles sont mystérieuses? Afin de faire briller la sagesse multiforme de Dieu. Pourquoi, enfin, ce vaste univers, composé de tant de millions de créatures dont aucune ne ressemble à l'autre? Pour faire briller aux yeux corporels de l'homme la sagesse multiforme de Dieu : *Ut innotescat multiformis sapientia Dei.*

Tous les actes, tous les mouvements, toutes les productions de ces créatures du firmament, de la terre et des mers, sont, dans l'ordre naturel, les fruits du Saint-Esprit; attendu, comme dit saint Basile, que tout ce que les créatures possèdent, elles le doivent au divin Esprit (2).

Mais, si éloquent qu'il soit pour raconter la sagesse multiforme du Créateur, le monde matériel n'est qu'un écho, une ombre, un reflet. Pour redire cette sagesse dans toute sa gloire, il fallait un autre monde, mille fois plus réel, plus magnifique et plus varié : c'est le monde de la grâce. Ce monde se compose des anges et des hommes, créatures supérieures à toutes

(1) *Eph.*, III, 10.
(2) *Lib. de Spirit. sanct.*, p. 65, edit. noviss.

celles que nous voyons, élevées à la participation de la nature même de Dieu, destinées à partager sa gloire, et produisant, chacune suivant son espèce, des fruits d'une beauté incomparable et d'une variété infinie. Si nous demandons pourquoi tant d'arbres à fruits dans ce nouveau jardin de l'Esprit sanctificateur, l'Apôtre nous répond encore : C'est pour faire briller la sagesse multiforme de Dieu : *ut innotescat multiformis sapientia Dei.*

C'est, en particulier, pour révéler l'inépuisable fécondité de l'Arbre divin sur lequel tous ces arbres sont entés. C'est pour distinguer, de tous les arbres empoisonnés, la vigne franche, plantée par le Verbe lui-même, arrosée de son sang et vivifiée par son Esprit. C'est pour préparer, à toutes les générations qui se succèdent, une nourriture suffisante ; car les fruits de l'arbre ne sont pas seulement la gloire de l'arbre, ils sont l'aliment des passants. Chaque rameau du grand Arbre porte les siens, et tout voyageur peut choisir. Comme nous l'avons indiqué, l'histoire cite une multitude de ces gourmands spirituels qui s'en allaient, cueillant sur tous les arbres, les fruits de leur goût, dont ils se composaient une nourriture exquise. Oh ! la belle maraude à faire en parcourant la vie des saints : *Ut innotescat multiformis sapientia Dei !*

Venons maintenant aux actes particuliers que l'Écriture elle-même désigne sous le nom de *fruits du Saint-Esprit.* Ils sont au nombre de douze. Pourquoi ce nombre et non pas un autre? N'est-ce pas trop ou trop peu? Trop, s'il est vrai que les fruits naissent des béatitudes ; trop peu, si tous les actes vraiment vertueux sont des fruits du Saint-Esprit : expliquons ces mystères. Le nombre douze est un nombre sacré

qui, comme nous l'avons vu, exprime l'universalité. Dans ce chiffre se trouvent donc compris tous les fruits du Saint-Esprit, qui se confondent avec les douze, nommés par l'Apôtre. Douze n'est pas trop, puisque, suivant les explications antérieures, la même béatitude peut produire plusieurs fruits : il n'est pas trop peu, puisque le nombre douze exprime l'universalité complète.

Ces notions rappelées, quatre choses nous restent à faire : donner l'énumération apostolique des fruits du Saint-Esprit ; rendre raison de cette énumération, expliquer chaque fruit en particulier ; montrer l'opposition des fruits du Saint-Esprit avec les œuvres du mauvais Esprit ; car jusqu'au bout se continue la contrefaçon satanique du plan divin.

Énumération des fruits du Saint-Esprit. « Voici, dit saint Paul, dans sa lettre aux Galates, les fruits du Saint-Esprit : La Charité, la Joie, la Paix, la Patience, la Bénignité, la Bonté, la Longanimité, la Douceur, la Foi, la Modestie, la Continence, la Chasteté (1). « Comment concilier ces noms apostoliques, qni sont des noms de vertus, avec les fruits du Saint-Esprit, qui ne sont pas des vertus, mais des actes de vertus? « Pour cela, répond saint Antonin, il suffit de se rappeler qu'il est d'usage de prendre le nom des vertus pour leurs actes mêmes (2). » Ainsi, de quelqu'un qui a rendu à son prochain un service signalé, nous disons qu'il lui a fait une grande charité ou même la charité. Il suit de là que la charité et la foi, nommées parmi les fruits du Saint-Esprit, ne sont pas

(1) v. 22, 23.

(2) Non obstat quod Apostolus ponit inter fructus nomina virtutum quæ sunt habitus, ut patientia et charitas et hujusmodi, cum tamen fructus sint actus. IV p., tit. V, c. xxi.

les vertus théologales du même nom, mais seulement leurs actes ou leur application particulière, accompagnés de la douceur qui en est la récompense (1).

Raison de cette énumération. Tout fruit vient d'une plante, toute plante vient d'une semence ou d'une racine. Le Saint-Esprit est la semence des fruits qui portent son nom ; et le Saint-Esprit est la charité même. Faut-il s'étonner que son premier fruit soit la charité (2) ? « Voyez, dit saint Chrysostôme, quel soin dans les paroles de l'Apôtre, quelle convenance dans la doctrine ! Avant tout, il met la charité, ensuite tous les actes qui en découlent : il fixe la racine, puis il en montre les fruits ; il établit le fondement, et il construit l'édifice ; il commence par la source, et il arrive aux ruisseaux (3). »

Traitant la même question, saint Thomas ajoute que l'ordre et la distinction des fruits du Saint-Esprit, se tire de la manière dont le Saint-Esprit procède à l'égard de l'homme (4). Or, le Saint-Esprit procède à l'égard de l'homme, de manière à l'élever graduellement à la perfection et à lui en faire goûter le bonheur. Ce bonheur, au-dessus de tout bonheur, l'homme le goûte, quand il est pleinement dans l'ordre. Il est pleinement dans l'ordre lorsqu'il y est : à l'égard de ce qui est au-dessus de lui ; à l'égard de ce qui est en lui ; à l'égard de ce qui est autour de lui ; à l'égard de ce qui est au-dessous de lui. Dans ces conditions, l'homme possède la paix au dedans,

(1) Primus itaque fructus ventris Mariæ mentalis dicitur charitas quæ hic non importat virtutem, sed actum ejus. *S. Anton.*, IV p., tit. XV, c. XXVI.

(2) Fructus Spiritus sancti, quasi cujusdam divini seminis. *S. Th.*, 1ª 2ae, q. 70, art. 1, *corp.*

(3) *De sanct. Pentecoste*, homil. 11, n. 3, opp. t. II, p. 560.

(4) 1ª 2ae, q. 70, art. 3, *corp.*

la paix au dehors, la paix affermie de toutes parts ; et la vie, malgré ses inévitables amertumes, est à l'âme ce que le fruit est à la bouche.

Les trois premiers fruits *ordonnent* le chrétien à l'égard de ce qui est au-dessus de lui (1). Ces fruits sont : la Charité, la Joie, la Paix.

La *Charité*, *Charitas*. C'est avec elle, en elle et par elle que le Saint-Esprit se communique à nous, puisque lui-même est charité. Comme la flamme tend en haut, la charité tend à Dieu, à l'union avec Dieu, à la transformation en Dieu. Où est notre trésor, là aussi est notre cœur (2). Pas plus que la flamme, la charité n'est inerte ; rien, au contraire, de plus actif. Mille exemples le prouvent. Un seul suffira pour montrer en action ce premier fruit du Saint-Esprit, et la suavité dont il remplit le chrétien qui a le bonheur d'y goûter.

C'était en Chine, dans l'année 1848, plusieurs chrétiens arrêtés pour la foi étaient réunis au pied du tribunal. « A l'un d'eux le mandarin demande à quoi servait un surplis, trouvé parmi les objets confisqués. — On s'en revêt pour prier, répond hardiment le confesseur. — Voyons, comment fait-on? Prends-le et prie comme si tu étais dans ton église. Aussitôt dit, aussitôt fait. Voilà mon homme qui en plein tribunal se met à chanter le *Pater*, le *Credo*, etc., et les mandarins d'écouter. — C'est bien, disent-ils, mais sais-tu comment jusqu'ici on a traité ceux qui

(1) Ex his dirigitur a Spiritu sancto tota conversatio hominis ut sit virtuosa. Et per prima tria dirigitur quoad eum, qui est supra se. Per secunda tria dirigitur quoad animum suum, qui est intra se. Per tertia tria dirigitur quoad proximum, qui est juxta se. Per ultima tria quoad corpus suum, quod est infra se. *S. Anton.*, IV p., tit. V, c. XXI.

(2) Dicitur autem caritas quasi charitas seu *chara unitas*, quia facit unionem animæ cum Deo. *Ibid.*

ont adoré ton Dieu ? — Je le sais. — Si tu le sais, pourquoi es-tu venu du Su-tchuen pour prêcher ici cette religion ? — C'est parce que je ne crains pas de mourir pour elle. — Ah ! tu n'as pas peur ; eh bien, foule cette croix. — Je ne le puis. — Si tu ne la foules pas, je vais te faire crucifier comme ton Jésus. — Oh ! non, mandarin, ce serait trop d'honneur, reprit en souriant le généreux athlète ; il vaut mieux me faire mourir autrement.

« En ce moment, il fut soumis à une horrible bastonnade. — Eh bien ! es-tu mieux comme cela ? — Ce n'est pas assez ; ni la bastonnade ni le crucifiement n'empêcheront la religion de se prêcher à Kouci-yang. — Que faut-il donc pour qu'à l'avenir on ne vienne plus du Su-tchuen faire ici des chrétiens ? — Pour cela, il faut me couper la tête et la suspendre aux portes de la ville. Les prédicateurs qui la verront n'oseront peut-être pas y entrer ni prêcher notre sainte religion. — Impertinent, tu oses braver ainsi ma colère ! et la bastonnade recommença tout de suite. Cet homme a près de soixante ans (1) ! »

Conserver la tranquillité de son esprit en face des bourreaux, et la gaieté de son cœur au milieu des tortures, n'est-ce pas le dernier effort de la charité, par conséquent un fruit délicieux du Saint-Esprit ?

La *Joie, Gaudium*. Tout cœur se réjouit d'être uni à l'objet aimé. La charité est toujours unie à son objet qui est Dieu, suivant le mot de saint Jean : « Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui (2). » La joie est donc la première conséquence de la charité. Récompense de la victoire remportée sur les passions, elle n'est pas seulement,

(1) *Annales*, etc., n. 132, p. 360, an. 1850.
(2) I *Joan.*, IV, 16.

au fond de l'âme, comme un festin continuel; elle brille encore sur le visage dont elle épanouit les traits. Le premier fait religieux suffit pour la faire éclater en démonstrations d'autant plus douces, qu'elles sont plus spontanées et plus naïves. Ce nouveau fruit nous apparaît dans le trait suivant.

Décrivant une ordination, au milieu des nègres de l'Afrique occidentale, un missionnaire s'exprime ainsi : « Dès le soir qui précéda l'ordination, on vit de tous côtés arriver des pirogues. A huit heures, on ouvrit l'église; en un moment, elle fut pleine. M. Warlop et moi, nous étions prosternés en aube au pied de l'autel, avec nos dalmatiques sur le bras, et nos flambeaux allumés à la main. M. Warlop frappait singulièrement nos bons noirs. Sa taille avantageuse, sa longue barbe noire qui lui retombait jusque sur la poitrine, sa blanche aube, son maintien modeste et pieux, tout les jetait dans un prodigieux étonnement.

« Mais ce fut bien autre chose quand ils virent Monseigneur revêtu de ses ornements pontificaux. Alors, vous auriez mis sous leurs yeux l'Afrique entière et toutes les merveilles du monde, que vous n'auriez pu les distraire. Son ornement d'or, sa croix d'or, sa mitre d'argent et son long bâton tout d'or, et surtout l'air angélique qui brillait sur son visage, les plongeaient dans une admiration extatique dont ils ne pouvaient revenir. Le silence le plus profond régnait dans toute l'assemblée; mais, à peine la cérémonie terminée, éclatent des transports impossibles à dépeindre : *Jalla, Jalla!* Dieu, Dieu, Dieu seul est dieu, Dieu seul est grand, puissant, miséricordieux. Dieu seul est dieu, ô prodige! Dieu est là.

« On vit surtout une pauvre femme qui en était hors d'elle-même. Elle s'écriait : Jalla, Jalla, Jalla! à

n'en plus finir. Jamais, disait-elle, elle n'avait rien contemplé de si beau, et elle commandait impérieusement qu'on la menât au ciel, et sur-le-champ. Le jeune Soleyman était au fond de l'église, et des larmes coulaient de ses yeux. « Je pleurais un peu, disait-il, ensuite ma tête commençait à tourner, et mon cœur roulait dans ma poitrine (1). »

Puisque la joie est un fruit du Saint-Esprit, il en résulte que, où le Saint-Esprit n'est pas, il n'y a point de joie. La joie des peuples et des hommes, séparés du Saint-Esprit, est une grimace qui fait peur ou pitié (2).

La *Paix*, *Pax*. La perfection de la joie, c'est la paix. Aussi la paix est le troisième fruit du Saint-Esprit. Pourquoi la paix est-elle la perfection de la joie? Parce qu'elle suppose et garantit la tranquille jouissance de l'objet aimé. Nul n'est heureux, s'il est troublé dans son bonheur, ou si l'objet de ses affections ne suffit point à ses désirs. « O paix, s'écrie saint Augustin, doux nom, mais plus douce chose! Tontes les créatures crient : La paix; et, plus fort que toutes les autres, la créature raisonnable. Mais combien la paix s'est éloignée de toi, ô monde! tu le vois, de toutes parts, les guerres frémissent. Pourquoi? Parce que tu ne veux pas avoir la paix avec Dieu, mais la guerre par tes péchés (3). »

La paix du Saint-Esprit surpasse tout sentiment connu : *Superat omnem sensum;* elle rayonne dans la sérénité du front, dans la limpidité du regard, dans

(1) *Annales*, n. 120, p. 333, an. 1848.

(2) Illud est verum gaudium quod non de creatura, sed de Creatore concipitur, cujus comparatione omne pulchrum, fœdum; omne dulce, amarum; omne quod delectari potest, molestum. *S. Anton., ubi suprà.*

(3) *De Civ. Dei*, lib. XIX.

le sang-froid du courage, dans la modestie des mouvements et dans la douceur et le calme des paroles. Pour le bien connaître, regardons ce nouveau fruit sur une des marcottes de l'Arbre de vie.

« Le vendredi saint, un grand nombre de chrétiens cochinchinois se rendaient à l'église. Un mandarin les aperçoit et se met à leur suite avec plusieurs centaines de soldats. Arrivé au lieu du rendez-vous, il forme avec sa troupe une haie hérissée de piques autour du peuple fidèle. Un soldat, le sabre à la main, se précipite dans l'église, se place sur le premier degré du marchepied de l'autel, et, mettant la pointe de son arme sur le cou du prêtre célébrant, il lui crie : Si tu bouges, je te coupe la tête. Sans s'émouvoir, le célébrant tourne légèrement la tête du côté du téméraire, le regarde d'un air indifférent, et continue son office avec un sang-froid qui pénètre tous les assistants d'admiration et de dévotion.

« Le soldat demeure au même endroit, tenant toujours son sabre levé dans la même position, et le prêtre lit la passion et les oraisons qui suivent, sans émotion et sans trouble. Il descend pour adorer et pour faire adorer la croix : le soldat le suit toujours, le sabre levé, et ne le quitte pas un instant. L'adoration finie, le mandarin qui, pendant tout ce temps-là, s'était tenu debout dans le bas de l'église, élève la voix et ordonne à la troupe de faire sortir le peuple et de le garrotter. Quant aux deux prêtres, il commande de les garder près de l'autel et d'apporter deux cangues. Mais le prêtre qui avait célébré lui dit : Je ne porterai pas la cangue, et tu n'as pas le droit de me la mettre. — Et pourquoi ? — Le roi ne persécute pas. Montre-moi l'édit, et non-seulement je me laisserai mettre la cangue, mais encore couper la

tête, si cela plaît au mandarin. Celui-ci, vaincu par le sang-froid et l'admirable intrépidité du prêtre, prit le parti de se retirer (1). »

La Patience, *Patientia*. Quand la paix régnerait dans le monde entier et que vous auriez des biens temporels au gré de vos désirs, si vous ne possédez pas Dieu, par la grâce, vous n'aurez ni paix ni repos. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint, par ses trois premiers fruits, établit l'homme dans l'ordre par rapport à Dieu; par les trois seconds, il le constitue dans l'ordre à l'égard de lui-même; et son quatrième fruit, c'est la patience.

Aimer Dieu, et en lui ce qu'il faut aimer; l'aimer comme il doit être aimé, jouir pleinement de cet amour, dont le château fort est la volonté personnelle; quoi de plus doux? Mais la vie d'ici-bas est une lutte. Qui empêchera l'ennemi de pénétrer dans notre âme, d'y porter le trouble, et de lui ôter le bonheur causé par la tranquille possession du bien? La patience. La patience est la royauté de l'âme : pas de fruit plus délicieux. L'âme qui s'en nourrit voit échouer contre elle les tribulations, de quelque nature qu'elles soient, comme nous voyons les vagues de la mer se briser contre la falaise du rivage. Admirons-la dans le trait suivant.

« J'ai baptisé il y a quelque temps, écrit un missionnaire du Tong-kin, un homme comme je n'en ai jamais vu, depuis que je suis ici. Avant sa conversion il était la terreur de son village. Ayant entendu parler de notre sainte religion, il voulut la connaître à fond. Il me suivit quelque temps pour étudier plus à son aise. Or, il le faisait avec une telle ardeur, qu'il

(1) *Annales*, etc., n. 34, p. 413, an. 1833.

en perdait le sommeil, et ne pensait souvent même pas à manger. Il ne tarda pas à être mis à des épreuves telles, que je croyais qu'il n'y tiendrait pas ; car à peine on sut qu'il voulait se convertir que toutes ses connaissances se tournèrent contre lui avec fureur. Lui, naguère si fier, si vindicatif et qui savait se faire craindre de tout le monde, souffrait tout avec la plus grande patience.

« Il tomba malade ; ses enfants l'abandonnèrent; sa femme l'injuriait à outrance. Profitant de l'occasion, elle emporta tout ce qu'il avait à la maison, et le laissa seul dans cette extrémité. J'envoyai nos chrétiens pour le consoler et avoir soin de lui. Je craignais bien que sa ferveur ne se ralentît ; mais il tint ferme et ne murmura même pas. Édifié de tant de courage, je ne tardai pas à lui administrer le baptême. Modèle de toutes les vertus chrétiennes, il est devenu l'apôtre de son village, où il a déjà converti environ quinze personnes, entre autres sa femme, si acharnée contre la religion, et que je baptiserai demain ou après-demain (1). »

La Bénignité, *Benignitas*. Comme son nom l'indique, la bénignité (*bonus ignis*), est un feu doux et bienfaisant qui, grâce au Saint-Esprit, circule dans les veines du chrétien et qui entretient en lui une disposition constante à l'indulgence et à l'affabilité. On peut être patient sans être gracieux. Contre les aspérités de caractère, les brusqueries de manière ou la sécheresse de langage, toutes choses qui sont de nature à troubler la paix intérieure, lutte la bénignité. Elle arrondit les angles, au point de ne laisser dans le chrétien que la politesse et la gracieuseté, qui sont

(1) *Annales*, etc., n. 34, p. 396, an. 1833.

le charme de la vertu. De ce nouveau fruit, un échantillon entre mille.

Une vieille femme avait gravement injurié le fils d'un grand chef de Tonga, qui est catholique ainsi que toute sa famille. Il était décidé que la coupable recevrait en punition quarante-cinq coups de bâton. On avait compté sans la bénignité. La femme du chef, qui est notre plus fervente néophyte, intercéda auprès de son mari. « Tu veux, lui dit-elle, châtier cette femme comme si tu étais infidèle; mais, avant d'être baptisé, tu ne disais pas cinq ou six fois par jour : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

« Ne m'objecte pas qu'il faut bien infliger une peine proportionnée à l'injure. Si Dieu nous traitait comme nous le méritons, que serait-il fait de nous? Puisqu'il est si bon que de nous remettre nos énormes et innombrables fautes, n'est-il pas juste que nous remettions aussi les offenses que nous avons reçues? c'est ce que nous prêchaient les *deux vieux*, dimanche dernier. Fais-les venir, et tu verras ce qu'ils t'en diront. » Nous fûmes en effet appelés, et nous nous prononçâmes en faveur du repentir. Cette femme qui était infidèle se convertit aussitôt (1).

La Bonté, *Bonitas*. Ce que le coloris est au tableau, le sucre à la boisson, l'incarnat à la pomme d'api, la bénignité l'est à la bonté. Mais si la couleur embellit la pomme, elle n'est pas la pomme elle-même. Ici, la pomme, c'est la bonté. Effet de l'union de l'âme avec Dieu, bonté infinie, ce nouveau fruit remplit l'âme de suavité, et lui fait éprouver le besoin de se communiquer, non-seulement en donnant ce

(1) *Annales*, etc., n. 104, p. 33, an. 1846.

qu'elle a, mais encore ce qu'elle est. Il faudrait raconter toute l'histoire de l'Église, si on voulait citer en détail les traits de bonté qui, en perpétuant les exemples du Verbe incarné, montrent avec éclat la puissance du Saint-Esprit dans l'Église. Suivant la règle que nous nous sommes prescrite, nous consulterons seulement nos annales contemporaines.

« Le mandarin Benoît, mort dernièrement dans le royaume de Siam, a été d'une grande édification pour toute la chrétienté. Il était si bon, qu'il ne pouvait se résoudre à faire du mal à personne, et qu'il était sans cesse occupé à faire du bien à tous. Un jour que le roi avait fait attacher des prisonniers laociens à la bouche d'un canon, il ordonna à Benoît d'y mettre le feu. Mais lui, en digne chrétien qui a horreur de servir d'instrument à un acte de barbarie, se tenait prosterné devant son prince sans bouger, bien qu'il sût qu'il s'exposait à la mort par une telle désobéissance. Le monarque irrité le fit saisir par ses satellites, et un autre mit le feu à sa place. Quand la colère du roi fut passée : « Misérable, dit-il, je te pardonne ; mais pourquoi n'as-tu pas fait feu à mon ordre ? — Je craignais le péché. — Vous autres chrétiens, vous observez une religion bien sévère.

« Quelque temps après, le roi éleva Benoît au grade de grand mandarin. Les honneurs ne lui firent rien perdre de sa bonté. Il avait un si bon cœur, qu'il aurait voulu rendre service à tout le monde. Chrétiens et païens s'adressaient à lui de tous les côtés, et, quand il s'agissait de leur obtenir quelque faveur, malgré une hernie qui le tourmentait sans cesse, il était d'une activité surprenante. Plus d'une fois, en voyant qu'il achetait souvent des esclaves païens, trop jeunes ou trop vieux pour lui être d'aucun se-

cours, je lui demandais de quelle utilité lui seraient ces gens-là ? — Je les achète, répondait-il, pour avoir leur âme ; et en effet, le plus grand nombre de ses esclaves a été baptisé (1). »

La Longanimité, *Longanimitas*. En paix dans son for intérieur par la patience, la bénignité, la bonté, fruits sans amertume ni acidité, il reste au chrétien à jouir de la même paix avec ce qui l'entoure, c'est-à-dire avec le prochain. Ce bonheur lui est apporté par les trois fruits dont nous allons expliquer la nature.

Si le bien corporel ou spirituel que nous faisons produisait son effet sur-le-champ et toujours, la bonté suffirait pour nous tenir dans une paix constante avec le prochain. Il n'en est pas ainsi. Le plus souvent le succès se fait attendre. Cette attente, quelquefois bien longue, peut lasser notre charité et décourager notre espérance. Contre ce danger nous trouvons un rempart dans la longanimité. Ce long courage, *longus animus*, nous fait supporter les délais voulus ou permis par la Providence, et, comme le laboureur, attendre sans inquiétude la moisson que doivent produire, en leur temps, les bienfaits versés dans l'âme d'autrui. En mille traits éclatants brille ce nouveau fruit, aux mains des chrétiens de tous les siècles. Voyons-le présenté à nos désirs par une de nos jeunes sœurs de l'empire chinois.

Deux chrétiens, un père et son fils, avaient apostasié pendant la dernière persécution. Devenus, après leur chute, un objet d'horreur pour eux-mêmes, ils tombèrent bientôt dans le désespoir. Dès lors, ne connaissant plus de frein, ils cherchèrent à oublier dans les excès de tout genre la foi qu'ils avaient

(1) *Annales*, n. 99, p. 120, an. 1845.

trahie. Le fils épousa une femme païenne qui avait pour les chrétiens une haine déclarée. Merveilleux conseil de la sagesse divine! cette femme devait, par de longs efforts, devenir l'instrument de la conversion de son mari. Celui-ci n'avait pu effacer de sa mémoire toutes les vérités de notre sainte religion. Nos dogmes et nos préceptes revenaient souvent dans ses entretiens, et, sans qu'il s'en doutât, il en inspirait l'amour à sa compagne. Peu à peu ce sentiment, aidé par la grâce, triompha si bien de ses anciennes préventions, qu'elle pressa son mari de l'initier, sans plus de délai, au culte qu'il lui avait fait connaître.

Alors le jeune homme se prit à sangloter, et confessa par quelle faiblesse il avait renié le Dieu des chrétiens. Cet aveu, loin d'affaiblir le courage de son épouse, la confirma dans sa pieuse résolution. Elle ne cessa de demander, comme le comble du bonheur, d'être comptée parmi les enfants du Maître du ciel. Quoique ce désir fût la condamnation de sa propre conduite, le mari ne s'y opposa pas. Au contraire, pour faciliter à sa femme les moyens de s'instruire, il la confia quelque temps à des vierges chrétiennes.

Celles-ci l'accueillirent comme une sœur. Après quelques jours de pieux exercices, elle reçut le baptême. Elle sortit des fonts sacrés remplie d'une telle ferveur, que, s'élevant au-dessus de son sexe, elle se fit l'apôtre de son époux et de son beau-père. Ni oppositions ni délais, rien ne put décourager son héroïque apostolat. Au contraire, les obstacles ne servirent qu'à montrer la longanimité de son courage et rendre son triomphe plus éclatant. Elle eut le bonheur de ramener les deux brebis errantes au sein du bercail. « J'ai vu plusieurs fois, depuis, ces trois

néophytes, et j'ai trouvé en eux tant de ferveur et de simplicité, qu'on ne saurait trop exalter la miséricorde de Celui qui fait surabonder la grâce où abonda le péché (1). »

La Douceur, *Mansuetudo*. Si la longanimité nous fait supporter, aussi longtemps qu'il plaît à Dieu et à la résistance du prochain, les peines et les fatigues qui nous viennent des autres, la douceur nous empêche de leur en causer. Colombe sans fiel, agneau sans défense : voilà ce que fait du chrétien le fruit dont nous parlons. Comme le divin maître, l'enfant de la douceur ne brise pas le roseau à demi rompu; il n'éteint pas la mèche qui fume encore; il ne fait pas entendre sa voix avec de bruyants éclats; jamais il ne rend le mal pour le mal. Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, le Saint-Esprit ne cesse de produire ce fruit aimé de tous.

« J'arrive, écrit un missionnaire d'Amérique, et je bénis le ciel de me ramener au milieu de mes chers sauvages. J'ai dû m'informer tout d'abord de leur persévérance. Voici la réponse qui m'a été faite : — Père, le changement de cette tribu est devenu le sujet de toutes les conversations du pays. Jusqu'à l'hiver dernier, c'était une bande d'ivrognes et de voleurs, le scandale et l'effroi de tout le voisinage. Depuis leur baptême, ce ne sont plus les mêmes hommes. Tout le monde admire leur sobriété, leur honnêteté, leur douceur et surtout leur assiduité à la prière : leurs cabanes retentissent presque continuellement de pieux cantiques.

« C'est un mystère pour moi, me disait, il y a un instant, un vieux chasseur canadien, que le spectacle

(1) *Annales*, etc., n. 105, p. 141, an. 1846.

de ces Indiens, tels qu'ils sont aujourd'hui. Croiriez-vous que j'ai vu de mes yeux ces mêmes sauvages, en 1813 et 1814, livrant au pillage et aux flammes les habitations des blancs, saisissant les petits enfants par le pied et leur écrasant la tête contre les murailles, ou les jetant dans des chaudières bouillantes? Et maintenant à la vue d'une robe noire, ils tombent à genoux, baisent sa main comme celle d'un père; ils nous font rougir nous-mêmes (1)! »

Non moins beau et non moins suave se produit le fruit de douceur dans les îles de l'Océanie. « Je ne crois pas, écrit un de leurs apôtres, qu'il y ait sur la terre une paroisse qui, mieux que Futuna, retrace les mœurs de la primitive Église. Au lieu d'exciter les néophytes à la piété, nos confrères ont plutôt à les retenir et à modérer leur zèle. Qu'il est beau de voir ces vieux mangeurs d'hommes, devenus maintenant plus doux que des agneaux, se livrer d'eux-mêmes à des pénitences publiques, et conjurer les missionnaires de ne pas mettre de bornes à leurs austérités! Croirait-on que ces guerriers féroces, qui buvaient dans des crânes humains, sont disposés aujourd'hui à verser mille fois leur sang pour Dieu et pour les missionnaires (2)! »

La Foi, *Fides*. Le défaut de douceur peut troubler la paix avec le prochain. L'irriter est une manière de le blesser et même de lui nuire : elle n'est pas la seule. La mauvaise foi dans les contrats, l'infidélité dans les relations sociales en est une seconde. Grâce au nouveau fruit du Saint-Esprit, le chrétien est à l'abri de ces actes odieux. La fraude, le mensonge, la duplicité, la trahison, lui font horreur. Expression

(1) *Annales*, etc., n. 103, p. 493, an. 1845.
(2) *Ibid.*, etc., n. 120, p. 351, an. 1848.

adéquate de la vérité, sa parole est sainte : on peut y compter. Qu'à l'accomplir il y ait pour lui avantage ou désavantage, telle n'est jamais la question : il l'a donnée, il la tient. Comme cette noble franchise est devenue le fond de son caractère, son premier mouvement est de la supposer dans les autres : croire à la tromperie lui répugne. Néanmoins dans cette belle âme, la simplicité de la colombe laisse intacte la prudence évangélique du serpent. En voici une preuve.

« Autrefois le peuple de Wallis était fourbe, voleur de profession, pirate et anthropophage; aujourd'hui, tant la grâce a été puissante pour changer les cœurs! la douceur forme son caractère, la franchise lui semble naturelle, et il a le vol en horreur. Ici, on n'a plus besoin de serrures. Le missionnaire peut laisser fruits, vin, argent, effets, sous la main des naturels, sans crainte qu'ils y touchent. Heureux peuple d'avoir si bien goûté le don de Dieu (1)! »

Quant à la prudence, le serpent, suivant la remarque de saint Jean Chrysostome, cherche avant tout à sauver sa tête; ainsi le chrétien sacrifie tout pour sauver sa foi, c'est-à-dire la parole qu'il a donnée à Dieu. Deux prêtres tong-kinois furent arrêtés par les persécuteurs. Le mandarin tenait à leur prouver combien il gémissait d'accomplir envers eux une mission de rigueur. Si la conscience de ses prisonniers avait pu se prêter à quelque accommodement, il les eût avec joie rendus à l'affection de leurs troupeaux. Il ne craignit pas de s'en ouvrir au P. Lac.

« Maître, lui dit-il, vous êtes encore jeune; pourquoi vouloir sitôt mourir? Croyez-moi, fermez les

(1) *Annales*, etc., n. 98, p. 44, an. 1845.

yeux et passez sur le crucifix, ou du moins marchez à côté. Si vous aimez mieux, mes gens vous traîneront dessus ; laissez-les faire, et je porterai une sentence de pardon. » Le père répondit : « Je n'y consentirai jamais ; condamnez-moi plutôt à être coupé par morceaux. » Cette courageuse et loyale réponse lui valut la palme du martyre (1). »

Pour connaître par expérience tous les fruits divins, dont la douceur et la beauté font les délices du chrétien, il en reste trois à cueillir. Nous en parlerons dans le chapitre suivant.

(1) *Annales*, etc., n. 85, p. 414, an. 1842.

CHAPITRE XXXIX

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

La Modestie : exemple. — La Continence : exemple. — La chasteté : exemple. — A quoi les fruits du Saint-Esprit sont opposés. — Œuvres de la chair. — Ce qu'est la chair. — Pourquoi on dit ses œuvres et non ses fruits. — Opposition générale des œuvres de la chair aux fruits du Saint-Esprit. — Opposition particulière. — Nécessité sociale de toutes les opérations du Saint-Esprit.

Ne pardons pas de vue que le fruit est l'acte béatifiant le plus élevé et qui, par cela même, fait goûter à l'âme une suavité, un repos délicieux que le monde ne connaît pas et qui est un avant-goût des suavités éternelles. Grâce aux neuf premiers fruits, nous avons vu le chrétien vivant dans une douce paix avec Dieu, avec lui-même et avec le prochain. Pour jouir d'un repos absolu, il ne lui reste qu'à *s'ordonner* à l'égard de ce qui est au-dessous de lui. Aux trois derniers fruits il devra le complément de son bonheur.

La Modestie, *Modestia*. Ce fruit divin est l'ordre dans tout notre être extérieur. Rayonnement du calme intérieur, la modestie maintient nos yeux, nos lèvres, notre rire, nos mouvements, notre vêtement, toute notre personne, dans les justes limites tracées par la foi. Le Verbe incarné, conversant parmi les

hommes, parlant, écoutant, agissant, devient le miroir dans lequel se regarde sans cesse le disciple du Saint-Esprit, et le modèle infiniment parfait dont il s'efforce de reproduire les traits en lui-même. Rien de plus aimable que cette divine modestie, et rien de plus éloquent. Aussi, l'Apôtre voulait que la modestie des chrétiens fût évidente comme la lumière et connue du monde entier (1). Pour lui, c'était un des meilleurs moyens d'appeler les infidèles à la foi, et les méchants à la vertu.

Mille exemples prouvent que l'Apôtre avait raison. Tout le monde connaît celui de saint François d'Assise. Arrivé dans une ville, le Séraphin de la terre dit à son compagnon : « Mon frère, nous allons prêcher. « Et ils sortirent ensemble, firent en silence le tour de la ville et rentrèrent dans leur logis. » Mais, frère François, ne m'avez-vous pas dit que nous allions prêcher? Nous voilà revenus sans avoir dit un seul mot : où est le sermon? — Il est fait, répondit le saint. » Il avait raison, la vue de ces deux religieux si modestes était une prédication aussi persuasive que les plus beaux discours.

Depuis le moyen âge, la modestie n'a rien perdu de son empire. « Nos vierges chinoises, écrit un missionnaire, n'ont pas d'autre clôture que la prudence, ni d'autre voile que la modestie; elles n'en sont pas moins la consolation de l'Église et un sujet d'admiration pour les païens. Elles savent si bien inspirer l'amour de la sainte vertu, que souvent elles parviennent à susciter des émules et des modèles dans les rangs mêmes de l'infidélité. En voici un bel exemple : Une païenne ayant fait connaissance avec une de ces

(1) Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. *Philip.*, IV, 5.

vierges chrétiennes, celle-ci lui dépeignit son bonheur avec des couleurs si vives, qu'elle fit naître dans le cœur de la jeune Chinoise les sentiments d'une sainte envie. Dieu exauça ses désirs et bientôt elle fut en état de recevoir le baptême.

« Elle prit le nom de Madeleine. C'était trop de joie pour l'heureuse néophyte; elle voulut la faire partager à toute sa famille. D'abord on se moqua d'elle; puis, on finit par l'écouter et par se rendre à tout ce qu'elle souhaita, tant est puissante la grâce secondée par le zèle le plus pur. Père, mère, frères, sœurs et bien d'autres encore, deviennent bientôt chrétiens. On compte maintenant vingt enfants de Dieu, où naguère il n'y avait que des esclaves du démon, et ce nombre sera peut-être doublé avant un an (1). »

La Continence, *Continentia*. Si l'homme extérieur est maintenu dans l'ordre par la modestie, l'homme intérieur trouve un frein dans la continence. Comme son nom l'indique, ce fruit du Saint-Esprit maîtrise la concupiscence, qu'elle ait pour objet le boire, le manger ou le plaisir sensuel. Il l'assouplit, il lutte contre ses révoltes; et, malgré ses invasions dans le domaine de l'imagination et des sens, il l'empêche de porter le désordre et la souillure dans le sanctuaire de la volonté. Cet empire sur les penchants grossiers de l'homme animal, est la gloire exclusive du chrétien et le signe manifeste de la présence du Saint-Esprit. On l'admire à chaque page de l'histoire des peuples, comme dans la biographie des hommes chrétiens. Ouvrons nos annales contemporaines, et écoutons un de nos missionnaires, perdu dans les glaces du pôle, au milieu des plus vigoureux anthropophages de la terre.

(1) *Annales*, etc., n. 116, p. 45, an. 1848.

« Parmi les sauvages que je trouvai réunis au fort d'Albany, un de ceux que la grâce a touchés d'une manière aussi efficace que prompte était un jeune polygame. Ses amis et surtout sa mère, qui est un modèle de vertus, avaient fait tous leurs efforts pour l'engager à n'avoir qu'une épouse, sans pouvoir y réussir. Il y avait deux jours que j'étais à Albany, quand il y arriva avec sa nombreuse famille. Dès qu'il apprit ma présence au fort, il en fut effrayé et voulut repartir. Ce fut avec beaucoup de peine que sa mère parvint à le retenir ; mais il évitait ma rencontre, et, quand je me présentai à sa hutte pour le voir, il s'était caché. On me fit connaître le lieu de sa retraite; j'allai l'y trouver, et, comme j'avais bien plus à cœur la régénération de ses enfants que son divorce, je tâchai de lui faire comprendre l'importance du baptême.

« Au premier abord, redoutant sans doute mes reproches, il s'était pris à trembler de tous ses membres. Mais il se rassura bientôt, et le même jour il m'apporta tous ses enfants pour que j'en fisse des chrétiens. Après le baptême il me demanda d'une manière touchante la même faveur pour lui : c'était là que je l'attendais. — Tu ne pourras être baptisé, lui dis-je, tant que tu auras deux femmes, le Grand-Esprit ne le veut pas. Si tu continues à violer sa défense, au lieu de te mettre avec lui dans sa grande lumière, il te jettera avec le mauvais *Manitou* dans le feu de l'abîme.

« Ces paroles firent sur l'âme du sauvage tout l'effet que je pouvais en attendre. La tête appuyée sur sa poitrine, il ne répondit rien, et durant quelques minutes il parut plongé dans une réflexion profonde. Puis, se levant tout à coup : — Père, me dit-il, ce que tu me prescris est juste. Puisque le Grand Esprit

n'a donné qu'une compagne au premier homme, je ne dois pas en garder deux. Laquelle veux-tu que je renvoie? — Tu dois garder la première; mais les enfants de la seconde étant les tiens, il faut que tu les élèves et que tu prennes soin de leur mère, comme de ta propre sœur. — Merci, me dit-il; et il sortit aussitôt pour aller annoncer à la plus jeune sa résolution. Celle-ci montra une résolution égale à la sienne, et depuis lors je ne les vis plus ensemble qu'à la chapelle, où ils rivalisaient de zèle pour se faire instruire (1). »

La Chasteté, *Castitas*. Couronnement de tous les autres, ce douzième fruit fait de l'homme un ange dans un corps mortel. La chasteté est à la continence ce que la victoire est à la lutte : c'est le vainqueur après le combat. Maîtresse de ses sens intérieurs et extérieurs, l'âme chaste, l'âme vierge, règne, comme Salomon, dans la plénitude de la paix. Près d'elle, tout l'or du monde perd son éclat. Elle excite le respect de la terre; elle fait la joie du ciel; elle provoque la rage de l'enfer. Si, pour arracher à l'humanité cette couronne de gloire, il n'est pas d'efforts que le démon n'emploie, il n'est pas non plus de résistance héroïque qu'il ne rencontre. A défendre ce bien plus précieux que la vie, brille le courage des chrétiens et surtout des chrétiennes. Qui ne connaît la conduite de tant d'héroïnes des premiers siècles? Noble lignée de vierges martyres, vous vous êtes perpétuée jusqu'à nous, et vous vous perpétuerez jusqu'à la fin des siècles, partout où régnera l'Esprit de sainteté.

Une dernière fois ouvrons nos annales contemporaines. « Le sujet dont je vais vous entretenir est bien

(1) *Annales*, etc., n. 141, p. 101, an. 1852

simple, il ne s'agit que d'une toute jeune fille : mais dans cette enfant a éclaté le triomphe de la grâce. Sur la fin de l'année 1841, une famille catholique, composée de trois personnes, quittait Alep pour se rendre en Égypte. Après avoir visité les lieux saints et traversé la Judée, elle s'enfonça dans le désert par la même route qu'avait autrefois parcourue la sainte famille, fuyant devant la colère d'Hérode. Déjà elle apercevait dans le lointain les murs d'El-Arich, l'antique Gérara, lorsque apparut une bande de soldats albanais. A cette vue, l'épouvante saisit nos pieux voyageurs, ils courent au hasard et se dispersent dans la solitude, qui ne peut les cacher. La jeune fille fut trouvée par ses ravisseurs, pâle, tremblante, appelant sa mère qu'elle ne devait plus revoir, et fut emmenée captive au Caire, où on l'enferma dans la maison d'un Arnaute.

« L'infortunée y passait ses jours dans les pleurs : pouvait-elle trop en répandre sur sa liberté perdue et sur sa famille égorgée! Un seul bien lui restait; c'était sa foi naïve au Dieu des orphelins, et ce trésor menacé, elle le défendait avec un héroïque amour. « Sache bien, disait-elle souvent à son maître, sache bien que ton esclave est chrétienne. » Hélas! il ne l'oubliait pas. Chaque jour, frémissant de n'avoir pas encore pu briser ce faible roseau, qui se redressait toujours sous l'effort de sa main, il recourait à de nouvelles ruses, flattait par de plus éblouissantes promesses, s'abaissait aux supplications pour se relever vaincu, mais furieux, et dans son dépit essayait de nouvelles tortures, aussi impuissantes que ses prières méprisées et ses vaines menaces.

« Des larmes et des sanglots, c'est tout ce qu'il arrachait à la pauvre enfant. En vain le Turc lui di-

sait : Captive d'un musulman, tu embrasseras la religion de ton maître, ou tu vas périr de sa main. — Prends ma vie, répondait l'héroïne, mais laisse-moi mon Dieu ; la jeune fille qui a tout perdu en ce monde ne consentira pas à se fermer le ciel. Et la grâce comptait un triomphe de plus, chaque fois que l'oppresseur assaillait sa victime. Comme ces vierges timides des premiers siècles, à qui il fut si souvent donné de dompter dans l'arène des lions rugissants, et de les voir enchaînés à leurs pieds par le charme divin d'une angélique vertu, la chrétienne d'Alep imposait au Turc dans sa propre maison, devenue pour elle un amphithéâtre.

« Un jour, ce fut le 18 janvier 1843, la porte de la maison, où notre captive gémissait depuis deux ans, était restée entr'ouverte. Ne doutant pas que le moment de sa délivrance ne fût venu, elle franchit, sans être aperçue, le seuil de sa prison, et courut se réfugier au hasard dans l'habitation voisine. Par bonheur c'était celle d'un Arménien catholique. A la vue de cette enfant qui entrait chez lui tout effarée, il la reçut dans ses bras, lui demanda qui elle était, d'où elle venait, ce qu'elle voulait ; mais elle, tremblante et comme poursuivie par des ennemis invisibles, ne sut répondre que par ce cri déchirant : Sauvez-moi ! achetez-moi !

« Le bon Arménien pensa qu'il fallait la retirer pour le moment, et, étant parvenu à la tranquilliser, il l'interrogea de nouveau et avec plus de succès. Elle lui raconta tous ses malheurs dans le plus grand détail ; puis elle ajouta : Vous ne me rendrez pas au meurtrier de ma famille ; car cette fois il exécuterait sa menace, et, pour prix de ma fidélité à notre Dieu, je serais égorgée dans sa maison ou vendue aux nègres du Sennaar.

« Il n'en fallut pas davantage pour intéresser l'Arménien au sort de l'orpheline. D'abord, il la tint cachée pendant plusieurs jours. Mais, craignant de s'exposer à quelque avanie si d'autres que lui révélaient son secret, il jugea prudent d'informer lui-même l'autorité musulmane de tout ce qui s'était passé.

« Sur sa déposition, le gouverneur égyptien fit amener à son tribunal la fugitive et le soldat albanais. Il questionna la jeune fille sur son pays, sur ses parents et sa religion. Elle répondit avec beaucoup d'assurance qu'elle était chrétienne, native d'Alep, qu'elle avait été enlevée de force dans le désert par des soldats albanais, qu'à défaut de ses parents elle reconnaissait le curé arménien pour son père. — Fais-toi musulmane, lui dirent les Turcs, assis pour la juger, et tu partageras notre fortune et nos plaisirs. — Je suis reine par ma foi, répondit-elle ; tous vos biens ne valent pas ma couronne. Je souffrirai la mort plutôt que d'y renoncer.

« Tant de courage confondit dans une même admiration le tribunal et l'auditoire, les musulmans comme les chrétiens. Parmi les spectateurs se trouvait un jeune Chaldéen catholique, qui avait suivi ces débats avec le plus vif intérêt. Charmé des vertus de la jeune fille, ravi de ses réponses, et s'estimant heureux s'il pouvait lui faire oublier ses longs malheurs, il la demanda pour épouse. Son offre fut agréée, et le curé de Terre Sainte a béni, il y a peu de jours, ces noces fortunées. Toute la population catholique du Caire a pris part à la cérémonie, et mon cœur de père, trop souvent abreuvé d'amertume, s'est reposé avec une indicible consolation sur ces deux enfants, si dignes l'un de l'autre par la gé-

nérosité de leur foi et l'innocence de leur vie (1). »

6° A quoi les fruits du Saint-Esprit sont-ils opposés? Pris isolément, chaque fruit du Saint-Esprit est un principe de bonheur : tous ensemble ils constituent la félicité complète, autant qu'elle est compatible avec notre condition terrestre. Ainsi, ils forment l'opposition adéquate au malheur, quel que soit son nom. Envisagée sous ce point de vue, l'Église catholique nous apparaît comme un immense verger dont les arbres, couverts de fruits, réjouissent tous les sens du corps, reposent toutes les facultés de l'âme et perpétuent à travers les siècles, le paradis terrestre.

C'est plus qu'il n'en faut pour exciter la fureur de Satan. Ravager le magnifique jardin de l'Époux, déraciner les arbres, les rendre stériles, les transformer en arbres aux fruits de mort, faire ainsi le malheur temporel et éternel de l'homme est sa constante occupation. Fidèle à sa loi de contrefaçon universelle, il crée un jardin empoisonné à côté du divin parterre : comme il créa la Cité du mal à côté de la Cité du bien. Il y plante les arbres qu'il a volés, il les cultive et leur fait produire ses fruits. Nous allons en montrer le nombre et la qualité.

L'apôtre saint Paul en donne la nomenclature suivante : « Les œuvres de la chair, dit-il, manifestes à tous les yeux, sont : la Fornication, l'Impureté, l'Impudicité, la Luxure, l'Idolâtrie, les Empoisonnements, les Contentions, les Inimitiés, les Jalousies, les Animosités, les Querelles, les Divisions, les Hérésies, l'Envie, les Meurtres, les Ivrogneries, les Débauches de table, et autres crimes semblables (2). » Ici, se présentent deux questions : Que faut-il en-

(1) *Annales*, etc., n. 99, p. 89, an. 1845.
(2) *Gal.*, v, 19-21.

tendre par la chair, et pourquoi dit-on les œuvres et non les fruits de la chair, comme nous disons les fruits du Saint-Esprit?

La chair signifie la concupiscence, c'est-à-dire le penchant au mal qui est en nous. C'est le poison ou le virus que le serpent infernal nous a inoculés, lorsqu'il mordit nos premiers pères, et qui de génération en génération passe à toute leur postérité. Ainsi, la chair ou la concupiscence, c'est le démon lui-même présent en nous par son venin (1). On dit la chair pour deux raisons : la première, parce que c'est dans la chair ou dans le sang que réside, et par elle que se transmet, le virus satanique ; la seconde, parce que c'est principalement aux dissolutions charnelles, le boire, le manger, la volupté, le bien-être du corps que nous porte la concupiscence. Néanmoins, elle se communique aussi à l'âme, où elle produit l'orgueil, l'ambition, la curiosité, la vaine science, et autres dispositions purement spirituelles.

Bien qu'à la rigueur on puisse dire les fruits de la chair ou du démon, toutefois saint Thomas, expliquant le mot de l'Apôtre *opera carnis*, s'exprime ainsi : « Ce qui sort de l'arbre contre la nature de l'arbre n'est pas appelé fruit, mais corruption. Or, les actes vertueux sont comme naturels à la raison. De là vient que les œuvres des vertus sont appelées fruits, et non les œuvres des vices (2). » Quoi qu'il en soit, les œuvres de la chair, considérées dans leur

(1) Concupiscentia, puta voluntas mala, est dæmon nos impugnans. *Abbas Pimenius, in vit. Patr.*, lib. VII, c. XXII.

(2) Id quod procedit ab arbore contra naturam arboris, non dicitur esse fructus ejus, sed magis corruptio quædam. Et quia virtutum opera sunt connaturalia rationi, opera vero vitiorum sunt contra rationem, ideo opera virtutum fructus dicuntur, non autem opera vitiorum. 1ª, 2ªe, q. 70, art. 4, ad 1.

principe, dans leur ensemble et dans leurs détails, sont la contre-partie des fruits du Saint-Esprit.

Deux puissances luttent dans la société, parce qu'elles luttent au dedans de l'homme. Entre elles existe une opposition complète, immuable (1). Descendu du ciel, son glorieux séjour, le Saint-Esprit attire l'homme en haut. Satan fait le contraire. Remontant de l'abîme, sa sombre demeure, il attire l'homme en bas. En d'autres termes, le Saint-Esprit, dégageant l'homme de l'amour des choses terrestres, l'excite à agir suivant la raison et suivant la foi. Entraînant l'homme à la recherche passionnée des biens sensibles, Satan le pousse à agir contre la raison et contre la foi. De ces deux agents, l'un ennoblit, l'autre dégrade; l'un sanctifie, l'autre souille et corrompt. Si dans l'ordre physique le mouvement en haut est contraire au mouvement en bas, on voit que les œuvres de la chair sont diamétralement opposées aux fruits du Saint-Esprit. Telle est l'opposition générale; mais elle n'est pas la seule.

Entre chaque œuvre de la chair et chacun des fruits du Saint-Esprit, il y a une opposition particulière. La première œuvre de la chair, signalée par l'Apôtre, est la fornication, *fornicatio*. Cet acte coupable est destructeur de la *charité*, qui unit l'homme à Dieu et au prochain.

Les trois suivantes sont : l'immodestie, l'impudicité, la luxure, *immunditia*, *impudicitia*, *luxuria*. Inséparables de la fornication, ces désordres troublent l'être humain jusque dans ses profondeurs, et font disparaître la *joie* du cœur, la sérénité du front et la *modestie* des sens.

(1) *Gal.*, v, 17.

La cinquième est l'idolâtrie, *idolorum servitus*. Or, l'idolâtrie, c'est la guerre ouverte contre Dieu, la guerre sacrilége dans ce qu'elle a de plus coupable. Quoi de plus opposé à la *paix*, non-seulement de l'homme avec Dieu, mais encore des hommes entre eux? L'Idolâtrie n'est-elle pas la cause des luttes les plus acharnées, dont l'histoire ait conservé le souvenir?

Les sixième, septième, huitième, neuvième, sont les empoisonnements, les inimitiés, les contentions, les jalousies, *veneficia*, *inimicitiæ*, *contentiones, æmulationes*. Voyez quel affreux cortége Satan traîne à sa suite! quelle famille de vipères il jette dans l'âme dont il s'empare! Toutes ces œuvres de ténèbres sont directement opposées aux fruits de *patience*, de *bénignité*, de *bonté*, de *longanimité*.

Les trois œuvres de la chair qui viennent ensuite sont : les colères, les rixes, les dissensions, *iræ*, *rixæ*, *dissentiones*. Il est facile de voir qu'elles sont opposées à la *douceur*.

Restent les cinq dernières : les sectes, les jalousies, les meurtres, les ivrogneries, les débauches de table, *sectæ*, *invidiæ*, *homicidia*, *ebrietates*, *comessationes*. En éteignant la droiture, la bonne foi, la loyauté, la *foi* dans tous les sens, les sectes ou les hérésies tuent la charité et creusent un abîme entre les habitants d'un même lieu, entre les membres d'une même famille. Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nomme, après l'hérésie, les jalousies et les homicides. Ces crimes sont en opposition directe avec la foi religieuse et sociale, dont l'effet particulier est d'unir les intelligences et les cœurs : *Cor unum et anima una*. Or, quand la foi s'affaiblit ou s'éteint, la raison baisse. L'âme perd son empire qui est in-

failliblement remplacé par celui des sens. L'homme tombe dans la crapule polie ou grossière, civilisée ou barbare, suivant le milieu dans lequel il vit : *Ebrietates, comessationes.* C'est la ruine de la *continence* (1).

Ainsi se trouve complétement ravagé le jardin du Saint-Esprit. Au reste, que les œuvres de mort énumérées par l'Apôtre soient en plus grand nombre que les fruits de vie, il ne faut pas s'en étonner. D'une part, cette supériorité numérique ne contredit en rien l'opposition que nous avons signalée ; elle montre seulement que plusieurs œuvres de la chair sont opposées à un seul fruit du Saint-Esprit. D'autre part, saint Paul n'a pas prétendu indiquer en particulier toutes les œuvres de la chair, pas plus que tous les fruits du Saint-Esprit. « Il a seulement voulu, dit saint Augustin, montrer leur opposition générale, et de quel genre sont les choses que nous devons éviter et celles que nous devons faire (2). »

Voilà donc deux jardins plantés, l'un par l'Esprit du bien, l'autre par l'Esprit du mal. C'est un nouveau trait du parallélisme tant de fois signalé entre l'œuvre divine et l'œuvre satanique. Ici, par conséquent, revient, pour l'homme comme pour les sociétés, l'alternative impitoyable de vivre dans l'un ou l'autre de ces deux jardins, de manger de leurs fruits, et, en en mangeant, de trouver la vie ou la mort. Placé entre deux maîtres, le monde va forcément à l'un ou à l'autre. On ne saurait trop insister sur cette loi, pour laquelle il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura

(1) Voir *S. Th.*, 1ª, 2ªe, q. 70, art. 4, *corp.*

(2) Apostolus non hoc ita suscipit ut doceret quot sunt vel opera carnis, vel fructus Spiritus; sed ut ostenderet, in quo genere illa vitanda, illa vero sectanda sint. *S. Aug., in epist. ad Gal.*, c. VIII

jamais de dispense. A nos yeux, c'est le moyen de rendre palpable la nécessité de toutes les opérations du Saint-Esprit.

Qu'on le sache donc bien, toutes ces opérations, sans exception aucune, sont nécessaires à la société, par le seul fait qu'elles sont nécessaires à l'homme. La foi, l'espérance, la charité, premières filles du Saint-Esprit, sont nécessaires à la société : parce que, sans elles, la société est inévitablement livrée à l'incrédulité, au désespoir, à la haine. La prudence, la justice, la force, la tempérance, secondes filles du Saint-Esprit, sont nécessaires à la société, parce que, sans elles, la société est inévitablement livrée à l'imprudence, à l'injustice, à la lâcheté et à l'intempérance. Les sept dons du Saint-Esprit sont nécessaires à la société; parce que, sans eux, la société tombe sous l'empire des sept péchés capitaux, dont l'ensemble forme le dissolvant le plus énergique de tout ordre social.

Les sept béatitudes divines sont nécessaires à la société; parce que, si la société ne les pratique pas, elle pratique inévitablement les sept béatitudes sataniques, qui réalisent le mal sous toutes ses formes. Les fruits du Saint-Esprit sont nécessaires à la société; parce que, si la société ne s'en nourrit pas, elle se nourrit forcément des fruits empoisonnés de Satan, principes de révolutions et de catastrophes.

Le règne du Saint-Esprit, avec tout ce qui le constitue, est nécessaire au bonheur du monde, parce que seul il préserve le monde du règne de l'esprit mauvais. Or, le règne de Satan, c'est le monde païen avec Néron pour maître; tandis que le règne du Saint-Esprit, c'est le monde catholique, dirigé par le vicaire infaillible du Verbe in-

carné. Sous le premier, le genre humain est un troupeau de loups; sous le second, c'est un bercail. Impitoyable sur la terre, l'alternative ne l'est pas moins au-delà du tombeau : nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XL

LE FRUIT DE LA VIE ÉTERNELLE

Pourquoi le ciel est appelé fruit. — Harmonie dans les œuvres de Dieu. — Le ciel sera le règne du Saint-Esprit ou de l'amour infini. — Effet de cet amour : il transfigurera toutes choses. — Les créatures seront transfigurées, non détruites. — Beauté du monde futur. — Transfiguration de l'homme et qualités du corps transfiguré. — Plaisirs de chaque sens. — Trait historique. — Qualités de l'âme transfigurée. — Joie de chaque faculté. — Contrepartie du ciel, l'enfer. — Inexorable nécessité d'habiter l'un ou l'autre. — Moyen d'habiter le ciel. — Le culte du Saint-Esprit.

La grâce répandue dans l'âme, au jour du baptême, par l'opération du Saint-Esprit, constitue la vie surnaturelle. Les vertus infuses en sont les forces vives. Les dons du Saint-Esprit mettent ces forces en mouvement, et leur font produire des actes béatifiants, appelés béatitudes. Ces actes béatifiants, accomplis avec la dernière perfection, prennent le nom de fruits, parce qu'ils produisent dans l'âme une suavité, semblable à celle d'un excellent fruit en pleine maturité. Ces fruits eux-mêmes ne sont que des fleurs relativement au fruit de la vie éternelle. A procurer à à l'homme ce fruit unique, tendent toutes les opérations du Saint-Esprit : la raison en est que ce fruit, c'est le ciel (1).

(1) Cum fructus habeat quodammodo rationem ultimi et finis, nihil prohibet alicujus fructus esse alium fructum; sicut finis ad

« Des bons travaux, est-il dit au livre de la *Sagesse*, glorieux est le fruit (1). » Et dans l'Évangile : « Celui qui moissonne reçoit récompense et amasse le fruit pour la vie éternelle (2). » Et dans l'*Apocalypse :* « Au vainqueur, je donnerai à manger de l'arbre de vie, qui est dans le paradis de mon Dieu (3). » Pourquoi le bonheur, l'immortalité, le ciel, enfin, nous est-il présenté sous le nom de fruit ? Au paradis terrestre, figure du paradis céleste, était l'arbre de vie, dont le fruit, d'une saveur exquise et d'une beauté ravissante, avait la propriété de communiquer l'immortalité. A côté de cet arbre, était l'arbre de la science du bien et du mal, dont le fruit donnait la mort.

Placé entre ces deux arbres, qu'il connaissait parfaitement, Adam, vaincu par la tentation, mangea du fruit de l'arbre défendu, avant d'avoir mangé du fruit de l'arbre de vie. Il est de foi que l'arbre de vie, comme l'arbre de la science du bien et du mal, était un arbre véritable. Mangé dans un temps donné, son fruit devait prolonger la vie pendant plusieurs milliers d'années; et, après avoir entretenu l'homme dans une jeunesse constante, le faire entrer, sans passer par la mort, dans la vie sans fin de l'éternité (4).

finem ordinatur : opera igitur nostra, in quantum sunt effectus quidam Spiritus sancti in nobis operantis, habent rationem fructus ; sed in quantum ordinantur ad finem vitæ æternæ, sic magis habent rationem florum : unde dicitur (*Eccli.*, XXIV, 23): *Flores mei fructus honoris et gratiæ. S. Th.*, 1ª, 2ªe, q. 70, art. 1, ad 1.

(1) Bonorum enim laborum gloriosus est fructus. *Sap.*, III, 15.

(2) Qui metit, mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam. *Joan.*, IV, 36.

(3) Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei. *Apoc.*, II, 7.

(4) De fide est fuisse hanc veram arborem... hoc lignum proro-

Faut-il s'étonner que le Saint-Esprit, restaurateur de toutes choses, nous ait présenté le ciel comme le fruit de l'arbre de vie; mais fruit perfectionnné et doué de la vertu de faire vivre l'homme, aussi longtemps que Dieu sera Dieu, et d'une vie divinement heureuse? Un fruit a été le malheur de l'homme; un fruit sera son bonheur. La victoire pouvait-elle être mieux proportionnée à la défaite : *Ut qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur?*

Lors donc que le genre humain, nourri des fruits du Saint-Esprit, aura dormi son sommeil de mort, l'Esprit divin, continuant son œuvre de déification, viendra ajouter un bienfait à tous ses bienfaits. Comme il a fait sortir du tombeau le Verbe incarné, type de l'homme, il en fera sortir tous ses membres. « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts, dit saint Paul, habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts rappellera aussi à la vie vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous (1). »

Que fera-t-il de l'homme glorieusement ressuscité? Il le conduira dans le ciel, le véritable Éden du bonheur et de la gloire, où il lui fera manger le fruit de vie qui est dans le paradis de Dieu. Grâce aux propriétés de ce fruit mystérieux, là, pour les créatures et pour l'homme, tout sera restauration. Pourquoi? Parce que le ciel sera le règne absolu du Saint-Esprit, par conséquent le règne de l'amour infini, agissant dans la plénitude de son expansion, sans

gasset homini vitam et vigorem ad aliquot annorum millia, donec Deus eum transtulisset in cœlum, quæ æternitas quædam est. *Corn. a Lap., Gen.*, II, 9. — Dans l'ambroisie, le nectar et autres aliments qui communiquaient aux dieux l'immortalité, le paganisme lui-même avait conservé un souvenir de cet arbre de vie.

(1) *Rom.*, VIII, 11.

obstacles, sans limites, sans diminution; pénétrant tout, animant tout, illuminant tout, divinisant tout, plongeant tous les habitants de son immense Cité, hommes et anges, dans le même océan de lumière, d'amour et d'éternelles voluptés. Voilà le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, et le terme final auquel il nous conduit par ses opérations successives.

Quel serait sur nous l'effet de cet amour substantiel, infini, agissant dans son incompréhensible énergie? La mort instantanée, si nous demeurions dans la faiblesse actuelle de notre nature. Quel être créé pourrait soutenir le poids de l'infini? Il n'en sera pas ainsi. Comme elle fortifia Marie au jour de l'incarnation, la vertu du Très-Haut nous enveloppera de son ombre : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.*

Afin qu'ils ne soient ni consumés par des ardeurs infinies, ni éblouis par une lumière infinie, ni écrasés sous le poids d'un bonheur infini, le Saint-Esprit communiquera aux êtres soumis à son action, une énergie telle, qu'ils vivront dans cette immense atmosphère d'amour, de lumière et de bonheur, libres, agiles, heureux, comme le poisson dans l'Océan. La vie de la grâce sera devenue la vie de la gloire. Ainsi préparés, l'effet de l'amour infini sera, sur eux, semblable à celui du feu sur l'or. Le feu ne consume pas l'or, il le transfigure. La transfiguration divine s'étendra à tout ce qui en sera digne; car l'Esprit de vie ne détruit rien de ce qu'il a fait. Ainsi seront transfigurés et le monde que nous habitons, et l'homme tout entier.

Transfiguration du monde, c'est-à-dire de la terre et du ciel. La création physique suit la condition de l'homme, son maître. Heureuse tant que l'homme fut innocent, malheureuse quand il devint coupable, elle

sera glorifiée lorsque lui-même sera glorieux. Le ciel sera donc l'accomplissement plénier et éternel de ce vœu, exprimé par l'Apôtre, au nom de la création tout entière : « Toute créature, dit saint Paul, attend avec impatience la manifestation des enfants de Dieu. Car la création est soumise à la vanité, non pas volontairement, mais à cause de celui qui l'y a soumise en espérance : parce que la créature elle-même sera délivrée de la servitude de la corruption, pour la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous savons, en effet, que toute créature gémit et éprouve jusqu'ici les douleurs de l'enfantement. Non-seulement elle, mais nous aussi qui avons en nous les prémices de l'Esprit (1). »

Que signifient ces souffrances et ces soupirs de toute la nature? Ils signifient que la création n'est pas arrivée à sa fin. Ils signifient que la vie actuelle serait une amère ironie, s'il n'y en avait pas une autre. Ils signifient que la création tout entière aspire non à sa destruction, mais à son renouvellement, et qu'à sa manière, elle adresse à Dieu, comme l'homme lui-même, cette demande du *Pater : Que votre règne arrive.* Tout être, dit saint Thomas, répugne à sa destruction. En désirant ardemment la fin de ce monde, les créatures ne désirent donc pas leur anéantissement, mais leur délivrance et leur rénovation. De là, les docteurs catholiques concluent très-logiquement que les créatures ne seront pas détruites, mais purifiées par le feu du dernier jour : comme l'or n'est pas détruit en passant au creuset, mais rendu plus pur et plus brillant (2).

(1) *Rom.*, VIII, 19-23.

(2) Voir les autorités dans le *Catéchisme de persévérance*, t. VIII, *Résumé général.* On y trouvera aussi, sur le ciel, d'assez longs

Quelle sera, en elle-même et dans ses résultats, cette transfiguration du monde? En elle-même, elle sera la participation la plus grande possible des créatures matérielles aux perfections de Dieu. Dieu est *éternité*, *lumière*, *amour*. Autant que leur nature peut le comporter, les créatures seront donc : éternité, lumière, amour.

Éternité. Elles dureront toujours sans altération de forme ni de beauté. « Les astres, dit saint Thomas, fixés au point du firmament le plus convenable pour resplendir de tout leur éclat sur la bienheureuse Jérusalem, deviendront immobiles. Les temps, dont ils sont destinés, ici-bas, à marquer la succession, auront fait place au jour sans nuit de l'éternité. Toujours également éclairée, la terre jouira d'une température constamment égale; et les autres éléments, toujours semblables en eux-mêmes et à notre égard, n'auront aucune des imperfections dont ils gémissent (1). »

Lumière. Il est révélé dans Isaïe que la lumière de la lune sera comme la lumière du soleil; et que la lumière du soleil sera sept fois plus grande qu'elle est aujourd'hui (2). Le ciel, dont le soleil et la lune forment le plus bel ornement, est la plus noble portion du monde corporel. Comme le reste de la création, le ciel sera renouvelé. Il ne peut l'être qu'en acquérant une plus grande clarté, attendu que la clarté est sa beauté principale. La terre elle-même participera à cette clarté du ciel.

D'une part, il est de foi que le corps de l'homme

détails que le défaut d'espace ne nous permet pas de reproduire.

(1) *Supplem.*, q. 91, art. 2. — *S. Hier.*, *in Habac.*, III.

(2) Erit lux lunæ sicut lux solis, et lux solis septempliciter. *Is.*, XXX, 26.

deviendra lumineux; et le corps de l'homme est composé d'éléments matériels. Donc les éléments matériels qui composeront le corps de l'homme, revêtu de clarté, seront eux-mêmes lumineux. Mais les éléments qui composent le corps de l'homme sont pris dans tous les règnes de la nature. Donc, à moins d'une anomalie qui répugne, la condition du tout suivra la condition des parties : c'est-à-dire que toute la création matérielle deviendra lumineuse (1).

D'autre part, comme il existe un ordre entre les esprits supérieurs, les anges, et les esprits inférieurs, les âmes; de même, il en existe un entre les corps célestes et les corps terrestres. Or, la création matérielle étant faite pour la création spirituelle et devant par elle être régie et conduite à sa fin, il en résulte qu'elle en suit la condition, s'élevant ou baissant avec elle et à cause d'elle. Dans le renouvellement universel, les esprits inférieurs, les âmes, acquerront les propriétés des esprits supérieurs. *Les hommes*, dit l'Évangile, *seront semblables aux anges*.

Par la même raison, les corps inférieurs acquerront les propriétés des corps supérieurs. Mais les corps inférieurs, ne pouvant emprunter aux corps célestes que la clarté; il s'ensuit nécessairement qu'ils deviendront lumineux. Ainsi, tous les éléments seront revêtus d'un manteau de lumière; non pas tous également, mais chacun suivant sa nature. Il est dit, en effet, que la terre sera transparente comme le verre, l'eau comme le cristal, l'air aussi pur que le ciel, le feu aussi brillant que les luminaires du firmament (2).

(1) *S. Th., ubi suprà*, art. 4.

(2) Unde omnia elementa claritate quadam vestientur; non tamen æqualiter, sed secundum suum modum : dicitur enim quod terra erit

Amour. Dans ses résultats, le renouvellement du monde sera une manifestation plus éclatante des perfections de Dieu et, par conséquent, un appel plus éloquent à notre admiration et à notre reconnaissance. Le monde est un miroir créé pour réfléchir les attributs du Créateur. Le miroir est d'autant plus parfait, qu'il réfléchit mieux l'image qu'on lui présente. Après leur rénovation, les créatures, lavées de toutes les taches du péché, seront enrichies de qualités nouvelles en harmonie avec les sens de l'homme déifié; et, devenues translucides, elles laisseront voir sans ombre les beautés du Créateur. Alors l'homme, doublement satisfait dans ses sens et dans ses facultés, sera dans les transports d'un amour toujours croissant (1).

En résumé : l'habitation doit convenir à l'habitant. Le monde a été fait pour être l'habitation de l'homme; donc il doit convenir à l'homme. Mais l'homme sera renouvelé; donc aussi le monde (2).

Transfiguration de l'homme. Nous connaissons la demeure : quel sera l'habitant? Ce sera l'homme. Pas plus que les créatures, l'homme n'atteint ici-bas le but de la vie. Comme elles, il soupire après sa transfiguration. Ses vœux ne seront accomplis qu'à la fin de l'épreuve. Le ciel sera donc la demeure de l'homme devenu tel que l'exige la loi de son être, semblable à l'ange, semblable à Dieu. Semblable à Dieu, éternité, lumière, amour, félicité, autant qu'une créature peut l'être : tel sera l'homme transfiguré.

in superficie exteriori pervia sicut vitrum, aqua sicut crystallus, aer ut cœlum, ignis ut luminaria cœli. *Ibid.*, *corp.*

(1) *S. Thom.*, *ubi supra*, art. 1, *corp.*

(2) Habitatio debet habitatori congruere, sed mundus factus est ut sit habitatio hominis. Ergo debet homini congruere; sed homo innovabitur. Ergo similiter et mundus. *Ibid.*

Éternité. Uni à Dieu, l'homme vivra comme Dieu; uni au Verbe incarné, il vivra, comme homme déifié, de la vie du corps et de l'âme. Il vivra de la plénitude de cette double vie : il en vivra toujours. Vivre, c'est jouir; vivre pleinement, c'est jouir pleinement; vivre toujours, c'est jouir éternellement. Il vivra de la vie du corps, il en vivra pleinement et toujours. Le corps de l'homme conservera toute son intégrité, ses sens et ses organes. Ressuscité dans l'âge de la force et de la beauté, dépouillé par le travail de la tombe de toutes les imperfections, résultats du péché, doué de qualités nouvelles, il jouira d'une éternelle jeunesse. Ces qualités nouvelles sont : l'impassibilité, la subtilité, l'agilité, la clarté.

Semé corruptible, le corps ressuscitera incorruptible (1) : donc *impassible*. L'impassibilité sera l'effet nécessaire de la glorification. Dans les choses corruptibles, le principe vital ne domine pas assez parfaitement la matière, pour la préserver de toute atteinte contraire à sa volonté. Mais, après la résurrection, l'âme des saints sera complétement maîtresse du corps. Cet empire sera immuable, puisque l'âme elle-même sera immuablement soumise à Dieu. Il sera parfait, puisque l'âme elle-même sera parfaite, et, par conséquent, douée du pouvoir et de la volonté d'empêcher tout ce qui pourrait nuire au corps. De plus, dans le ciel le bonheur de l'homme sera complet : il ne le serait pas, si le corps demeurait sujet à la souffrance.

Au reste, l'impassibilité ne détruira pas la sensibilité. Tout en conservant intacte la nature des corps, la puissance divine peut lui ôter les qualités qu'il lui

(1) *Cor.*, xv, 42.

plaît. Ainsi, au feu de la fournaise de Babylone elle ôta la vertu de brûler certaines choses, puisque les corps des jeunes Hébreux demeurèrent intacts ; mais elle lui laissa la vertu de brûler certaines autres choses, puisque le bois fut consumé. Il en sera de même pour les corps glorieux : Dieu ôtera la passibilité et conservera la nature (1). D'ailleurs, si les corps glorieux n'étaient pas sensibles, la vie des saints, après la résurrection, ressemblerait plus au sommeil qu'à la veille. Or, le sommeil n'est pas la vie, surtout la vie dans sa plénitude : ce n'est qu'une demi-vie.

Semé animal, le corps ressuscitera spirituel (2) : donc *subtil*. La subtilité est une des principales qualités des esprits ; et la subtilité des êtres spirituels surpasse infiniment la subtilité des êtres corporels. Les corps glorieux seront donc très-subtils. La subtilité d'un corps consiste à pouvoir pénétrer au travers d'un autre corps, à peu près comme le rayon lumineux pénètre le verre sans le déranger et sans l'altérer. Deux causes naturelles la rendent possible : la première, la ténuité du corps pénétrant ; la seconde, l'existence des pores, ou espaces laissés vides entre les parties du corps pénétré.

Mais le vrai principe de la subtilité des corps glorieux sera leur parfaite soumission à l'âme glorifiée. Le premier effet de cette soumission sera de faire, dans les limites du possible, participer le corps à la nature de l'âme et par conséquent aux opérations de l'âme. Ainsi, nul obstacle aux communications les plus intimes des saints entre eux et avec toutes les parties de la glorieuse Jérusalem (3).

(1) *S. Th., Suppl.*, q. 82, art. 2, ad 4.
(2) I *Cor.*, xv, 44.
(3) *S. Th., Suppl*, q. 83, art. 1, *corp.*

Néanmoins les corps glorieux resteront palpables. Reformés sur le modèle du corps du Verbe ressuscité, ils en auront les qualités. Or, le corps du Verbe ressuscité était palpable. « Palpez et voyez, disait le bon Maître à ses disciples étonnés; un esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez que j'en ai (1). « C'est un article de foi, sanctionné par l'Église dans la condamnation d'Eutychès, patriarche de Constantinople, qui soutenait l'impalpabilité des corps glorieux (2).

Semé faible, le corps ressuscitera fort (3): donc *agile* et plein de vie. Agile veut dire facile au mouvement. Donc les corps glorieux seront agiles. De plus, la lenteur répugne essentiellement à la spiritualité. Mais les corps glorieux jouiront d'une extrême spiritualité. Donc ils seront agiles. D'ailleurs, l'âme est unie au corps, non-seulement comme forme ou principe vital, mais encore comme moteur. Sous l'un et l'autre aspect le corps glorieux lui sera parfaitement soumis. Par la subtilité, le corps parfaitement soumis à l'âme comme forme, en reçoit un être spécifique; ainsi, parfaitement soumis à l'âme comme moteur, il en reçoit l'extrême facilité de mouvement, qu'on appelle l'agilité (4).

Pouvoir se transporter, sans fatigue, et dans un instant imperceptible, et quelle que soit la distance, d'un lieu à un autre, et avec la même promptitude revenir au point de départ: telle sera la délicieuse prérogative des corps glorieux. Nous disons délicieuse; car de toutes les qualités des corps, l'agilité est celle que le monde actuel semble rechercher avec

(1) *Luc.*, XXIV, 39.
(2) *S. Th. ubi supra*, art, 6.
(3) I *Cor.*, XV, 13.
(4) *S. Th., ubi supra*, q. 84, art. 1, *corp.*

le plus d'ardeur. Il ne veut plus de distance. Le poids de la matière le gêne : à tout prix, il veut s'en affranchir. Loin donc de nous la pensée que l'immobilité régnera dans le ciel et que nous y serons comme des statues dans des niches. Le mouvement et l'agilité d'ici-bas, ne sont qu'une ombre du mouvement et de l'agilité qui régneront dans la Cité du Saint-Esprit (1).

Semé ignoble, le corps ressuscitera glorieux (2) : donc *lumineux*. Tel est le sens que l'Apôtre lui-même donne au mot glorieux, puisqu'il compare la gloire des corps ressuscités à la clarté des étoiles. Déjà, nous avons dit la raison pour laquelle les corps des saints seront lumineux, ainsi que tous les corps matériels. Ajoutons que cette lumière leur viendra de la surabondante lumière de l'âme glorifiée : elle en sera pénétrée et enveloppée. Maîtresse absolue du corps, auquel elle sera unie de l'union la plus intime, elle le pénétrera de part en part, et l'enveloppera complétement de lumière.

Cette atmosphère lumineuse sera d'autant plus brillante, que l'âme sera plus sainte c'est-à-dire, plus rapprochée de Dieu, lumière infinie. Ainsi, par la clarté du corps ou jugera de la gloire de l'âme, comme à travers le verre on connaît la couleur du liquide contenu dans un vase de verre (3). Impassible, subtil, agile, lumineux : tel sera donc, non pour un jour, non pour quelques années fugitives, mais pour toute l'éternité, le corps glorifié par le Saint-Esprit. O hommes, vous aimez tant votre corps, et vous ne désirez pas le ciel!

De cette glorification générale résultera l'ennoblis-

(1) *S. Th., ubi supra*, art. 2, *corp;* et art. 3, *corp.*
(2) I *Cor.*, xv, 43.
(3) *S. Th., ibid.*, q. 85, art. 1, *corp.*

sement de tous les sens, et pour chacun en particuliér la satisfaction qui lui est propre. D'une part, l'homme sera dans le ciel, non tronqué ou amoindri, mais intègre et perfectionné ; d'autre part, les sens ne seront pas seulement en puissance, mais en acte, attendu que la faculté en acte est plus parfaite que la faculté en puissance, et que tous les sens du corps, ayant été les instruments de l'âme, seront récompensés suivant les mérites de l'âme elle-même (1).

Nous n'entrerons pas dans le détail des jouissances de chaque sens en particulier, ni des différentes facultés de l'âme (2). Il nous suffira de remarquer qu'elles seront *réelles* et en harmonie avec les sens perfectionnés, mais conservant leur nature (3). Ainsi, rien n'oblige à prendre, dans un sens figuré, tout ce que dit l'Écriture, des plaisirs sensibles réservés aux bienheureux. « J'aspire, s'écriait David, à voir les biens du Seigneur dans la terre des vivants (4). »

Sur quoi Cornélius a Lapide, résumant l'enseignement des docteurs, s'exprime ainsi : « C'est pourquoi le fleuve du paradis, les arbres et les fruits dont il est parlé, peuvent se prendre à la lettre. Et pourquoi pas? Si dans le paradis terrestre, Adam a joui de tous ces biens, à plus forte raison les bienheureux en jouiront dans le paradis céleste; car le premier n'était que l'échantillon et l'image du second (5). »

(1) Corpus præmiabitur vel punietur propter merita vel demerita animæ. Ergo et omnes sensus præmiabuntur in beatis, etc. *S. Th., ubi supra*, q. 82, art. 4.

(2) Nous les avons expliquées dans le *Catéchisme de persévérance, ubi suprà.*

(3) Oculi, aures, nares, os, manus, guttur, jecur, pulmo, ossa, medullæ... beatorum, mirabili delectationis et dulcedinis sensu replebuntur. *S. Anselm., de Similitud.*, c. LVII.

(4) *Ps.* XXVI.

(5) Quocirca fluvius hic, arbores et poma ad litteram, uti sonant,

Du reste, on admet assez facilement les plaisirs de la vue, de l'ouïe, de l'odorat et du toucher : seules les jouissances du goût semblent contestables. Pour les faire accepter, on peut remarquer que le sens du goût pas plus que les autres, ne peut être privé de sa récompense, attendu qu'il l'a méritée par les jeûnes, les abstinences, les austérités de tout genre, comme on le voit dans un si grand nombre de saints ; que le boire et le manger ne seront plus destinés, comme ici-bas, à réparer les forces du corps, mais à procurer, au sens du goût, sa légitime satisfaction ; que les fruits, et non la chair, ayant été l'aliment de l'homme innocent, le redeviendront de l'homme régénéré ; que le corps spiritualisé spiritualisera la nourriture, en sorte qu'elle ne donnera lieu à aucune des conséquences, humiliantes ou pénibles, dont elle est suivie dans les conditions de la vie terrestre (1).

Au sentiment des docteurs s'ajoute, en preuve de ce que nous disons, un fait dont l'authenticité n'a jamais été contestée. L'an 304, au plus fort de la persécution de Dioclétien, une vierge chrétienne, nommée Dorothée, fut amenée au tribunal de Sapricius, gouverneur de Césarée en Cappadoce. C'était le sixième jour de février. Sur son refus de sacrifier aux démons, l'épouse du Verbe incarné est étendue sur le chevalet. Calme au milieu des tortures, elle dit au juge : « Hâte-toi de faire ce que tu veux, et que tes supplices soient la route qui me conduise à mon Époux. Je l'aime, et ne te crains pas. Je désire même

accipi possunt. Quid enim obstat? Nam si his in paradiso terrestri fruitus est Adam, multo magis iisdem fruentur beati in paradiso cœlesti ; hujus enim specimen et imago fuit terrestris. *In Apoc.*, XXII, 2.

(1) Voir les autorités citées par *Corn.*, *ubi supra*.

tes tourments : mon Époux m'appelle. C'est par ces souffrances, courtes et légères, que nous allons au paradis des délices, où sont des pommes d'une merveilleuse beauté, des roses, des lis et des fleurs innombrables qui jamais ne se flétrissent ; des sources d'eaux vives qui jamais ne tarissent et dont les saints jouissent avec bonheur, pleins d'allégresse dans le Christ. »

A ces mots, l'assesseur du juge, un lettré, un Renan de l'époque, nommé Théophile, s'adresse à la sainte et lui dit en ricanant : « Envoie-moi des pommes du paradis de ton époux, lorsque tu y seras arrivée. — Je le ferai, répond la jeune martyre (1). » N'oublions pas qu'on était au cœur de l'hiver. Le bourreau s'empare de la victime et lui tranche la tête.

Cependant Théophile était rentré chez lui, et, s'applaudissant de sa plaisanterie, la racontait à ses amis, avec force moqueries à l'adresse des stupides chrétiens. Tout à coup, apparaît un jeune enfant d'une beauté ravissante, portant, dans le pan de sa robe, trois pommes magnifiques et trois roses d'un éclat et d'une fraîcheur incomparables. « Voilà, lui dit-il, ce que la sainte vierge Dorothée a promis de vous envoyer du paradis de son Époux. » Théophile, stupéfait, reçoit dans ses mains les pommes et les roses, et s'écrie : « Vraiment le Christ est Dieu, le Dieu qui ne trompe pas ! »

En faisant cette profession de christianisme, Théophile a prononcé son arrêt de mort. Encore quelques heures, et on le verra conduit au supplice, devenir un des glorieux martyrs de la foi dont il s'était moqué.

(1) Mitte mihi poma e paradiso sponsi tui, cum eò perveneris. — Faciam, inquit illa.

Or, comme jamais homme ne s'est fait couper le cou pour un symbole, il en résulte que ces pommes et ces roses étaient bien réellement des pommes et des roses (1).

Lumière. Dieu n'est pas seulement éternité, il est lumière. De même, notre corps transfiguré sera lumière, notre esprit sera lumière et lumière sans ombre. Comme nos yeux verront toutes les beautés sensibles, dont ils pourront sans fatigue soutenir l'éclat éblouissant, notre esprit, en qui vivra le Saint-Esprit avec la plénitude dont une créature finie peut être capable, connaîtra toutes les beautés spirituelles, c'est-à-dire toute la vérité, *omnem veritatem*. Alors sera complétement et éternellement satisfait un des plus ardents désirs de l'homme.

Infatigable chercheur de la vérité, que fait-il depuis le berceau jusqu'à la tombe? A peine éveillé à la vie de l'intelligence, il demande la vérité à tout ce qui l'entoure, comme il demande le pain qui le nourrit. Que fait-il pendant tout le cours de son existence, sinon mendier la vérité : vérité en religion, vérité en politique, en histoire, en philosophie, en mathématiques, en industrie, en art, en commerce, en agriculture? Le voyez-vous s'enfermant, pendant de longues années, dans de fatigantes écoles, entreprenant de pénibles voyages, traversant les mers, gravissant la cime des plus hautes montagnes, descendant jusque dans les entrailles de la terre, se consumant dans des veilles prolongées qui l'usent avant le temps? Pourquoi? Pour connaître quelque vérité de plus. Inconsolable si le succès ne couronne pas ses efforts, il est

(1) *Baron.*, an. 304, n. LXIX ; et *Corn. a Lap.*, *Apoc.*, XXII, 2. — C'est en mémoire de ce miracle qu'en certains lieux on bénit encore des pommes le jour de sainte Dorothée.

au comble du bonheur s'il parvient à dérober à la nature un seul de ses secrets, à déchiffrer une seule énigme de l'histoire, à entrevoir la moindre beauté du monde spirituel.

Et pourtant, que sont toutes ces vérités si laborieusement cherchées? Des parcelles, des atomes, des ombres vues à travers d'autres ombres. Mais le ciel sera la vue de la vérité, et de la vérité complète, contemplée face à face et sans voile. Introduits dans le sanctuaire de l'auguste Trinité, nous connaîtrons Dieu; le fini connaîtra l'infini; il le verra tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est.* Ce Dieu si grand, si incompréhensible, dont on nous a tant parlé et que nous n'avons jamais vu, nous le connaîtrons, nous le verrons : cela dit tout.

En Lui, nous connaîtrons les plus intimes conseils de la sagesse éternelle : la création du monde, la chute de l'ange et de l'homme; la rédemption de l'univers; toutes les révolutions matérielles et morales, qui depuis six mille ans étonnent la science et la défient. Au grand jour nous apparaîtront tous les secrets de la nature et des âmes devenues translucides, et cette connaissance prodigieuse ira toujours croissant sans jamais atteindre sa dernière limite : *De claritate in claritatem.*

Amour. Dieu est amour, et le ciel, c'est l'amour infini, agissant dans toute la liberté de ses mouvements. Image de Dieu, l'homme aussi est amour. S'il est vrai qu'aimer et être aimé est le besoin le plus impérieux du cœur de l'homme, il est vrai aussi qu'aimer et être aimé est le besoin le plus impérieux du cœur de Dieu. S'il est vrai qu'aimer et être aimé est le souverain bonheur de l'homme, il est vrai aussi qu'aimer et être aimé est le souverain bonheur de

Dieu. S'il est vrai que l'amour tend à l'union, que l'amour éternel tend à l'union éternelle, l'amour infini à l'union infinie : qui peut dire l'intimité de l'union de Dieu et de l'homme? Qui peut en soupçonner les charmes et les enivrements?

Ils seront d'autant plus grands, qu'ils seront accompagnés de la certitude de ne les voir jamais finir. Océan de vie, océan de lumière, océan d'amour : voilà Dieu. Et c'est dans ce triple océan que vivront à jamais les habitants transfigurés de la Cité du bien.

Nous connaissons le terme final auquel le Saint-Esprit conduit l'humanité, docile à son action. Il nous reste à nommer l'éternelle demeure, où l'Esprit du mal entraîne ses adeptes : c'est le dernier trait du parallélisme entre l'œuvre divine et l'œuvre satanique.

Le ciel de Satan, c'est l'enfer.

Vie et vie éternelle, lumière et lumière éternelle, amour et amour éternel, bonheur et bonheur éternel : *Bienheureux ceux qui habitent votre maison, ils vous loueront aux siècles des siècles* (1). Voilà le ciel du Saint-Esprit.

Mort et mort éternelle, ténèbres et ténèbres éternelles, haine et haine éternelle, supplices et supplices éternels : *Ils seront tourmentés nuit et jour pendant les siècles des siècles.* Voilà le ciel de Satan (2).

Entre ces deux séjours, pas de milieu. A chaque heure, l'humanité entre dans l'un ou dans l'autre. Elle y entre et n'en sort plus. Comment éviter l'enfer et arriver au ciel? Telle vie, telle mort. Vivre sous l'empire du Saint-Esprit, afin de mourir dans sa

(1) *Ps.* LXXXIII.
(2) *Apoc.*, XX, 10.

grâce ; mourir dans la grâce, afin de régner dans la gloire : pour l'homme, tout est là. Pour les sociétés aussi tout est là. Bien qu'elles n'aillent pas en corps dans l'autre monde, malheur aux nations qui se soustraient à l'action de l'Esprit de justice et de vérité. Elles font peur et pitié ; et leur histoire véritable ne peut s'écrire qu'avec des larmes, du sang et de la boue. Mais comment vivre sous l'empire du Saint-Esprit? En lui rendant le culte qui seul peut nous mériter ses faveurs. Quel est ce culte? Les chapitres suivants nous l'apprendront.

CHAPITRE XLI

LE CULTE DU SAINT-ESPRIT

Disproportion entre le travail et la récompense : explication. — Le monde doit un culte au Saint-Esprit. — Prédicateurs de ce culte : Dieu, Notre-Seigneur, les apôtres, les Pères, l'Église. — Témoignages. — Nécessité plus grande aujourd'hui que jamais du culte du Saint-Esprit.

En haut les cœurs : *Sursum corda.* Les souffrances de ce temps ne sont rien, près de la future gloire qui se révélera en nous. A la pensée du fruit de la vie éternelle, s'il nous reste quelque rayon de vraie lumière, quelque sentiment de noble ambition, nous dirons avec l'Apôtre : *Pour gagner le ciel, j'ai fait litière de tout.* Candidats de l'éternité, nous imiterons le marchand de pierres précieuses dont parle l'Évangile. Il trouve une perle qui, à elle seule, est un trésor. Au lieu de dépenser son temps à chercher, et son argent à acheter d'autres pierres, il achète celle-là, et devient le plus riche et le plus heureux des marchands.

Mais quoi ! une si grande récompense pour si peu de travail ! L'infini pour le fini ! quel est ce mystère ? Le Saint-Esprit est l'amour infini ; et le ciel, c'est le règne de l'amour infini. Le comment de la proportion

nous est caché : mais le fait est incontestable. Il nous est garanti par la parole divine, et rendu sensible par des images présentes à tous les yeux. Qui n'a vu la beauté, la grandeur, la prodigieuse multiplicité des fruits de certains arbres? Un instant médité, ce spectacle nous dit : Pour obtenir de quoi s'abriter contre les ardeurs du soleil, réchauffer son foyer, couvrir sa table de fruits succulents, pendant des années entières, il suffit à l'homme de faire le sacrifice d'un seul fruit, capable, tout au plus, de satisfaire une légère sensualité.

Celui qu multiplie d'une manière si étonnante le fruit des arbres nous a promis de multiplier, d'après la même loi, le fruit de nos œuvres : *Centuplum accipiet.* Qui a le droit de douter de sa parole, ou de limiter sa puissance? Les merveilles qui éclatent dans l'ordre matériel, ne représentent même que très-imparfaitement les miracles qui s'accomplissent dans l'ordre moral. Autant il y a de différence entre l'humble semence, mise en terre, et l'arbre magnifique, couvert, suivant la saison, de fleurs et de fruits ; autant et plus il y en aura entre le plaisir momentané, dont nous faisons le sacrifice ou acceptons volontairement la privation, et les torrents de voluptés éternelles dont nous serons inondés.

Or, le fruit naît du fruit. Le fruit de la vie éternelle naît des fruits du temps, et nous les connaissons. Il reste à dire comment il faut les cultiver. Il faut les cultiver en cultivant l'arbre qui les porte : cet arbre n'est autre que le Saint-Esprit lui-même (1). De quelle

(1) Et tu colis Deum, et coleris a Deo. Recte dicitur, colo Deum : quomodo autem color a Deo? Invenimus apud Apostolum, *Dei agricultura estis*... Colit te ergo Deus, ut sis fructuosus; et colis Deum, ut sis fructuosus. Tibi bonum est quod te colit Deus; tibi bonum

manière le cultiver? En lui rendant le *culte* qu'il mérite. De là, deux questions : Le monde doit-il un culte au Saint-Esprit? quel est ce culte?

1° Le monde doit-il un culte au Saint-Esprit? Quand je veux obtenir la réponse à une question d'histoire ou d'astronomie, j'interroge les historiens ou les astronomes. Pour savoir si le monde doit un culte au Saint-Esprit, je m'adresse aux maîtres de la science divine. Ces maîtres sont : Dieu lui-même, Notre-Seigneur, les Apôtres, les Pères, l'Église. Depuis l'origine du monde, tous ces maîtres n'ont qu'une voix pour dire, de génération en génération, à l'éternel soldat qu'on appelle le genre humain : Tes ennemis les plus redoutables ne sont pas ceux que tu vois, les hommes de chair et de sang. Pour toi, la vraie lutte est contre l'Esprit du mal et ses bataillons invisibles. Veux-tu connaître leur nature? elle est supérieure à la tienne. Leur caractère? ils sont la méchanceté même. Leur nombre? il est incalculable. Leurs artifices? ils sont les pères du mensonge. Leur demeure? ils habitent l'air que tu respires et fondent sur toi plus rapides que l'oiseau de proie. Seul, un esprit peut lutter contre un esprit, et l'Esprit du bien, contre l'Esprit du mal. Se tenir caché sous l'aile de l'Esprit du bien, ou tomber sous la griffe de l'Esprit du mal, est l'inévitable condition de ton existence (1). Ainsi parlent tous ensemble les maîtres de la science. Écoutons-les chacun en particulier.

Dieu. Afin de rendre toujours présente à l'homme la nécessité du culte du Saint-Esprit, Dieu a écrit deux grands livres : le monde et la Bible. Avec une

est quod colis Deum, etc. *S. Aug., Enarrat, in ps.* 145, n. 11, opp. t. IV p. 2323, edit. noviss.

(1) *Eph.*, VI, 12; *Corn. a Lap., ibid*; I *Petr.*, V, 8.

égale éloquence ces deux livres racontent les gloires du Saint-Esprit, son amour impérissable pour l'humanité et l'indispensable nécessité de son assistance. Le ciel avec ses soleils, la terre avec ses richesses, la mer avec ses lois, le chaos lui-même qu'il débrouille et qu'il féconde, parlent de Lui, comme ils parlent du Fils et du Père. Plus de *cent cinquante* fois, l'Ancien Testament nomme, en la bénissant, la troisième personne de l'adorable Trinité. *Deux cent dix* fois le même hommage lui est rendu dans le Nouveau Testament.

Que révèle cette répétition si fréquente, sinon le rôle souverain et éternel du Saint-Esprit dans l'œuvre de la création, du gouvernement et de la rédemption du monde? Que prêche-t-elle, sinon le devoir imposé aux hommes et aux anges de le tenir constamment, avec le Père et le Fils, en tête de leurs pensées, de leurs prières et de leurs adorations? Ajoutons que si, dans ce culte incessant, une préférence devait avoir lieu, ce serait en faveur du Saint-Esprit. Amour substantiel du Père et du Fils, il ne se révèle que par des bienfaits. Tous les dons de la nature et de la grâce viennent directement de lui.

Notre-Seigneur. A la voix de la Bible et des créatures se joint celle de la Vérité en personne, le Verbe incarné. Exemples et paroles, le divin Précepteur du genre humain n'a rien omis pour nous faire aimer le Saint-Esprit et mettre en lui toute notre confiance. Ce qu'était Jean-Baptiste à son égard, il semble l'être lui-même à l'égard du Saint-Esprit. Le fils de Zacharie, le plus grand des enfants des hommes, est choisi pour le précurseur du Messie. Le fils de Dieu lui-même prend le rôle de précurseur à l'égard du Saint-Esprit, et paraît n'avoir

d'autre but que de préparer le monde à le recevoir.

Il a résolu de se faire homme, mais il veut que sa mère soit l'épouse du Saint-Esprit. Il veut que son corps soit formé par l'opération du Saint-Esprit. Il veut qu'au jour de son baptême le Saint-Esprit descende visiblement sur lui et qu'il le conduise au désert, afin de le préparer à sa mission. Pendant tout le cours de sa vie mortelle, il se montre constamment sous la dépendance du Saint-Esprit. Arrive l'heure solennelle où il doit sauver le monde par son sang : c'est le Saint-Esprit qui le conduit au Calvaire. Il meurt, et c'est le Saint-Esprit qui le retire vivant du tombeau (1).

Faut-il défendre les droits du Saint-Esprit? il semble oublier les siens. Lui-même a prononcé cette sentence : « Quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera pardonnée; mais celui qui l'aura dite contre le Saint-Esprit, le pardon ne lui sera accordé ni en ce monde ni dans l'autre (2). » Faut-il lui faire place dans les âmes? il n'hésite pas à se séparer de tout ce qu'il a de plus cher au monde, dans la crainte que sa présence ne soit un obstacle au règne absolu du Saint-Esprit (3). Telles ont été les paroles et la conduite de la seconde personne de la Trinité à l'égard de la troisième. Jamais le ciel et la terre n'ont entendu, jamais ils n'entendront rien de si éloquent, sur l'excellence du Saint-Esprit, sur le culte qui lui est dû et sur la nécessité de son règne.

Les Apôtres. Instruits à l'école du Verbe et formés par le Saint-Esprit lui-même, les apôtres parlent de sa plénitude. Devant les nouveaux fidèles et devant

(1) *Matth.*, IV, 1; XII, 18, 28; *Hebr.*, IX, 14; *Rom.*, VIII, 2.
(2) *Matth.*, XII, 32.
(3) *Joan.*, XVI, 7.

les persécuteurs, dans leurs écrits et dans leurs discours, toujours ils ont le Saint-Esprit sur les lèvres. Aux diacres le soin de nourrir les pauvres ; à eux, la mission d'annoncer le Saint-Esprit, de le communiquer au monde et de proclamer partout l'indispensable nécessité de se soumettre à son empire. Rien de plus logique. Quelle est, en effet, leur vocation, et pourquoi sont-ils apôtres? Leur vocation est une lutte à outrance contre l'Esprit du mal, Satan, Dieu et roi du monde. Apôtres, leur raison d'être est de chasser l'usurpateur et de faire régner à sa place l'Esprit du bien.

Comme des nuées bienfaisantes, poussées par le Vent du Cénacle, ils se répandent aux quatre coins du ciel et font pleuvoir, sur toutes les parties de la terre, l'Esprit qui réside en eux. Le géant de cette grande bataille, saint Paul, le promène pendant trente ans, de l'Orient à l'Occident, et de l'Occident à l'Orient. En tous lieux il exalte les gloires du Saint-Esprit, révèle sa présence par d'éclatants miracles, et ne cesse de crier aux juifs et aux païens, aux Grecs et aux Barbares : « Recevez le Saint-Esprit ; gardez-vous de contrister le Saint-Esprit ; surtout gardez-vous de l'éteindre. Autrement, vous resterez ou vous retomberez sous l'empire de l'Esprit infernal. Qui n'a pas l'Esprit de Jésus-Christ ne lui appartient pas. Sans le Saint-Esprit, vous ne pouvez rien dans l'ordre du salut, pas même prononcer le nom de l'auteur du salut et de la grâce (1). »

Ce que Paul enseigne à Thessalonique, à Éphèse, à Athènes, à Corinthe, Pierre l'enseigne à Jérusalem,

(1) *Eph.*, I., 17; IV, 30; I *Thess.*, V, 19; *Galat.*, V, 16, 17; *Rom.*, VIII, 9; I *Cor.*, XII, 3.

à Antioche, à Rome ; Barthélemy en Arménie ; Thomas aux Indes ; André en Scythie ; Jacques en Espagne ; Mathieu en Éthiopie. Ainsi les apôtres nous apparaissent comme les *hommes du Saint-Esprit.* Leurs prédications, leurs voyages, leurs miracles, leur vie sublime, et leur mort, non moins sublime que leur vie, peuvent se définir : le Saint-Esprit annoncé, communiqué, présenté à l'amour et à l'obéissance du monde entier. Or, la conservation des êtres n'est que la continuation de leur création. Si donc le monde chrétien, formé par le Saint-Esprit, veut rester chrétien, il faut de toute nécessité qu'il demeure fidèle au principe de son origine. Grand sujet de réflexions pour notre époque !

Les Pères. Aux apôtres succèdent les Pères de l'Église et les docteurs. Ils ont vu de leurs yeux la plus étonnante de toutes les révolutions : Satan chassé de son empire, et l'humanité, délivrée de l'esclavage, passer à la liberté, à la lumière, aux vertus de l'Évangile. Aucun d'eux n'ignore que ce miracle de la régénération du monde, plus grand que celui de la création, commence, non à Bethléem, mais au Cénacle, et qu'il est l'œuvre du Saint-Esprit. A perpétuer, à étendre cette œuvre merveilleuse, leur vie se consume ; comme celle des apôtres s'était consumée à l'établir. Dès les premiers siècles, l'histoire nous montre les plus beaux génies de l'Orient et de l'Occident, consacrant leur savoir et leur éloquence à expliquer les prérogatives du Saint-Esprit, à venger sa divinité, à expliquer ses opérations merveilleuses, à prouver la nécessité de son règne et à solliciter pour lui les adorations du genre humain.

A l'exemple du grand Apôtre, saint Chrysostome, saint Augustin, saint Jérôme, parlent sans cesse du

divin Paraclet. Dydime, saint Basile, saint Ambroise lui consacrent chacun un traité particulier. Les ouvrages immortels de saint Cyprien, de saint Athanase, de saint Cyrille, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Hilaire, de saint Léon, de saint Grégoire le Grand, de Bède le Vénérable, de saint Bernard, de Rupert, de saint Thomas, de saint Bonaventure, de saint Bernard, de saint Antonin et d'une foule d'autres, sont autant de canaux dans lesquels coule à pleins bords l'enseignement apostolique du Saint-Esprit. A tous ces grands hommes, fondateurs des sociétés chrétiennes, rien n'est plus à cœur que d'inculquer au monde la nécessité permanente, dans laquelle il se trouve de vivre sous l'empire du Saint-Esprit, ou sous l'empire de Satan.

Au nom de tous, laissons parler saint Bernard et saint Chrysostome. « Nous avons, dit le premier, deux gages de l'amour de Dieu pour nous : l'effusion du sang de Jésus-Christ, et l'effusion du Saint-Esprit. L'un ne sert de rien sans l'autre. Le Saint-Esprit n'est donné qu'à ceux qui croient en Jésus crucifié. Mais la foi ne sert de rien, si elle n'opère par la charité. Or, la charité est un don du Saint-Esprit (1). »

Saint Chrysostome : « Sans le Saint-Esprit, les fidèles ne pourraient ni prier Dieu ni l'appeler leur père. Sans lui, il n'y aurait ni science, ni sagesse dans l'Église, ni pasteurs, ni docteurs, ni sanctificateur. En un mot, sans lui l'Église n'existerait pas (2). »

Mais s'il n'y avait ni Église, ni prêtres, ni docteurs,

(1) *Epist.* 107 *ad Thom., Præposit. de Beverla*, opp. t. I, p. 294, n. 8 et 9, edit. noviss.

(2) .... Nisi esset Spiritus sanctus pastores et doctores in Ecclesia non essent... Nisi Spiritus adesset, Ecclesia non consisteret. *In sanct. Pentecost.*, hom. I, n. 4, opp. t. II, p. 543; *id.*, t. IX, p. 40; *id.*, t. XII, p 296, 297.

ni possibilité de prier, ni moyen de profiter du sang du Calvaire, comment nous soustraire à l'empire du démon? Or, sans le Saint-Esprit, rien de tout cela n'existerait. Les parties du monde civilisées par le christianisme seraient encore comme la Chine, les Indes, l'Afrique, le Japon, le Thibet, sous la domination absolue du prince des ténèbres. Tel est l'enseignement traditionnel des pères de l'Église. Se peut-il quelque chose de plus fort sur la nécessité de connaître le Saint-Esprit, de l'aimer, de l'adorer et de se soumettre à son empire?

L'Église. Afin de le rendre ineffaçable, en le rendant populaire, l'Église a soin de traduire en acte cet enseignement fondamental. Outre le signe de la croix, dont le fréquent usage, si recommandé par elle (1), redit plusieurs fois le jour à tous ses enfants le nom et l'influence nécessaire du céleste Consolateur, elle emploie mille moyens de le tenir présent à leur pensée.

Quoiqu'il soit avec le Père et le Fils l'objet invariable de sa liturgie, elle veut qu'une fête, solennelle entre toutes, vienne chaque année, de génération en génération, rappeler à la reconnaissance des nations baptisées. Celui à qui le mon-de doit tout : lumière, charité, liberté, civilisation dans le temps, glorification dans l'éternité.

Se présente-t-il dans sa propre vie, dans la vie des peuples, ou même dans celles des particuliers, des circonstances où la sagesse d'en haut devient particulièrement nécessaire? l'Église ne manque jamais de s'adresser au Saint-Esprit.

(1) Un décret de Pie IX attache 50 jours d'indulgence à la pratique de ce signe vénérable. — Voir notre ouvrage : *Le Signe de la Croix au* XIXe *siècle*.

La métropole du monde catholique, Rome, est en deuil. La mort qui ne respecte rien a frappé son pontife et son roi. A Pierre il faut donner un successeur, au Fils de Dieu un vicaire. Le sacré collége est assemblé, un silence profond enveloppe le sanctuaire, où va se continuer la chaîne des Pontifes. Par où commencera l'acte décisif, qui doit remettre aux mains d'un faible mortel les destinées du monde civilisé? Le premier mot qui s'échappe des lèvres de tous ces vieillards, prosternés devant Dieu, c'est une invocation à l'Esprit de sagesse, l'hymne tant de fois séculaire : *Veni, creator Spiritus.*

Comme se perpétue le pontificat, ainsi se perpétue le sacerdoce. Voyez cette troupe de jeunes lévites qui s'avancent modestes et timides vers l'évêque, dont la main doit les consacrer prêtres, suivant l'ordre de Melchisédech. Hérauts de la foi, modèles des peuples, missionnaires aux lointains rivages, martyrs peut-être : s'ils ont besoin de grandes vertus, le consécrateur a besoin de grandes lumières. Pour obtenir aux premiers l'héroïsme, au second le discernement, à qui l'Église va-t-elle s'adresser? au Saint-Esprit. Dans l'ordination, comme dans le conclave, l'hymne royale monte vers le ciel, et commence, en la consacrant, l'auguste cérémonie : *Veni, creator Spiritus.* Ainsi, depuis le pontife placé au sommet de l'échelle sacrée, jusqu'au lévite assis sur le dernier degré, la hiérarchie de l'Église se perpétue sous l'influence de l'adorable Esprit qui la forma.

Dans son incompréhensible tendresse pour les enfants des hommes, Dieu en personne daigne habiter sur la terre : il permet que des temples lui soient élevés. Qui rendra dignes de lui ces édifices matériels? Qui en fera de nouveaux cieux? Le même

Esprit, qui, des chastes entrailles de Marie, fit le sanctuaire du Verbe éternel. A la voix de l'Église, il descendra sur ces demeures terrestres, les purifiera, les embaumera de sa divine essence ; et, pour toujours, les rendra chères à Dieu et respectables aux hommes. L'invocation solennelle commence l'imposante dédicace et va solliciter sur son trône l'Esprit sanctificateur : *Veni, creator Spiritus.*

Des temples plus augustes doivent être consacrés. Aux pauvres, aux orphelins, aux malades, il faut des pères et des mères, des frères et des sœurs qui épousent toutes leurs souffrances, soulagent tous leurs besoins, depuis le berceau jusqu'à la tombe et au delà. Qui opérera ce miracle, inconnu du monde avant la Pentecôte chrétienne? L'Esprit de dévouement sera d'abord invoqué. De même qu'au jour du Cénacle, il descendra; et, sa puissante action formant des cœurs nouveaux, le monde aura, dans les religieux et les religieuses, des générations sans cesse renaissantes d'apôtres et de martyrs de la charité : *Veni, creator Spiritus.*

Grâce à de perfides intelligences avec le cœur de l'homme, l'Esprit du mal réussit trop souvent à franchir l'enceinte de la Cité du bien. La zizanie est semée dans le champ du père de famille. A la vue de la défection des uns, de la connivence et de la lâcheté des autres, l'alarme gagne les chefs du troupeau. Une régénération générale ou partielle devient nécessaire. Alors l'Église recourt à ces grands moyens qu'on appelle les conciles et les missions.

Recueillie, comme les apôtres au Cénacle, elle commence invariablement par invoquer l'Esprit qui la forma et qui, en la formant, renouvela de fond en comble la face de la terre. Par ses prières et par ses

chants, elle le conjure d'illuminer les intelligences ; de dicter lui-même les décisions de la foi et les règles des mœurs ; de donner l'efficacité à la parole du Verbe, de purifier les cœurs et de leur rendre, avec la vie surnaturelle, le courage de la lutte. Sous l'influence toujours ancienne et toujours nouvelle de l'Esprit créateur, de vives lumières jaillissent sur le monde, et des transformations merveilleuses s'accomplissent dans ces nouveaux cénacles : *Veni, creator Spiritus.*

Non moins que l'homme chrétien, l'homme social a besoin du Saint-Esprit. Dans toutes les occasions solennelles, l'Église prend soin de le lui rappeler. La mort qui frappe les pontifes n'épargne pas les rois. Un trône est vacant, il faut le remplir. Donner un roi à une nation, c'est lui faire le plus précieux ou le plus funeste présent. Évêque du dehors, protecteur, modèle et père des peuples : voilà les noms du roi chrétien. Dans ces noms, quels devoirs? qui l'élèvera à la hauteur de sa dignité? qui lui apprendra que le pouvoir est une *charge?* qui le dépouillera de lui-même pour en faire l'homme de tous? Seul le Saint-Esprit peut opérer ce difficile miracle.

L'Église le sait; et le sacre des rois n'est qu'une invocation perpétuelle à l'Esprit de force, de lumière, de justice et de charité. Dans cette consécration redoutable qui dit aux rois de la terre : Vous êtes les vassaux du Roi du ciel, et vous devez être ses images vivantes ; à Lui vous devrez, comme le dernier de vos sujets, rendre compte de votre administration : quelles garanties de bonheur temporel pour les peuples et de salut éternel pour les âmes! Pour les dynasties elles-mêmes, quel gage de durée! Météores passagers ou fléaux permanents : voilà ce qu'elles ont été, ce

qu'elles seront toujours, si elles ne sont soutenues et dirigées par l'Esprit de Dieu : *Veni, creator Spiritus.*

Faire des lois et les appliquer avec discernement, c'est-à-dire tout à la fois distinguer le juste de l'injuste, frapper utilement le coupable ou absoudre courageusement l'innocent, n'importe pas moins au bonheur des nations que la consécration des rois. La prospérité publique, la paix au dedans, le respect au dehors, la fortune, l'honneur, la liberté, la sécurité, la vie même des citoyens sont entre les mains du législateur et du juge. Quelle responsabilité !

Salomon lui-même n'en connaissait pas de plus redoutable. Le paganisme, ou ne s'en doutait pas, ou n'en tenait aucun compte. Ses codes témoignent qu'il ne consultait que les règles vulgaires de la prudence humaine, ou le *dictamen* incertain de l'équité naturelle : trop souvent même il n'invoquait d'autres dieux que l'intérêt, le caprice ou la force. Aux mêmes sources de droit puisent encore les peuples non chrétiens, et peu à peu ceux qui cessent de l'être. De là, le scandale de leurs législations et les iniquités de leur justice.

En sera-t-il ainsi des nations sorties du Cénacle ? nullement. L'Église veut que les législateurs et les magistrats chrétiens cherchent leurs inspirations à la source même de la vérité, et prennent pour règle invariable la loi immaculée dont l'Esprit-Saint est en même temps l'auteur et l'interprète (1) : *Veni, creator Spiritus.*

Pendant combien de siècles la vieille Europe n'a-

(1) On ne cesse de répéter, après Bossuet, que le *droit romain, c'est la raison écrite.* Rien de plus faux. La vraie raison écrite, c'est le décalogue. Il n'y en a pas, il n'y en aura jamais d'autre.

t-elle pas vu ses assemblées politiques, ses États généraux, ses parlements, ses tribunaux ouvrir leurs sessions, en invoquant sérieusement l'Esprit de sagesse et de lumière, sans lequel toute législation est défectueuse, toute justice aveugle, toute science dangereuse ou vaine (1)? Sa piété ne fut pas stérile. Tant que le Saint-Esprit dirigea leurs travaux, les législateurs et les magistrats ne souillèrent les codes modernes d'aucune loi antichrétienne, ni les annales des tribunaux d'aucune *énormité* juridique.

Faire invoquer le Saint-Esprit dans les grandes circonstances, où doivent se discuter les intérêts généraux des sociétés chrétiennes, ne suffit pas à l'Église. Elle recommande à tous ses enfants, quels que soient leur âge et leur état, de recourir à lui au commencement de leurs occupations. Ainsi, plusieurs fois le jour, sur tous les points du globe, l'enfant chrétien, qui étudie les sciences sacrées ou profanes, appelle au secours de sa jeune intelligence l'Esprit de lumière, de courage et de pureté.

S'agit-il pour les générations qui entrent dans la lutte de la vie de recevoir la troisième personne de la Trinité? c'est alors que l'Église multiplie les efforts de sa sollicitude maternelle. Instructions prolongées, prières publiques et particulières, purification de l'âme par les sacrements, annonce solennelle du pontife : tout est mis en œuvre pour faire de chaque paroisse un nouveau cénacle (2).

(1) Per me reges regnant et legum conditores justa decernunt. *Prov.*, VIII, 15. — Vani enim sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei. *Sap.*, XIII, 1.

(2) Il est infiniment regrettable que ces sages intentions de l'Église ne soient pas toujours remplies, et que, suivant un mot vulgaire, la confirmation soit *escamotée* au profit de la première communion.

Tels sont, avec beaucoup d'autres, les moyens sans cesse employés par l'Église, pour rendre le Saint-Esprit toujours présent à la mémoire et au cœur de ses enfants. Peut-elle nous redire avec plus de force le besoin continuel que nous avons de lui, comme hommes et comme chrétiens? Est-il permis de mépriser les recommandations si pressantes de la plus sage des mères? N'y aurait-il aucune ingratitude à oublier Celui de qui toute créature tient tous les dons qu'elle possède? A prétendre nous passer de Lui, environnés d'ennemis comme nous le sommes, n'y aurait-il aucun danger?

Ce danger n'est-il pas le même pour les sociétés que pour les individus? Peuvent-elles donc échapper à l'alternative impitoyable de vivre sous l'empire de l'Esprit du bien, ou sous la tyrannie de l'Esprit du mal? Notre époque en particulier jouit-elle à cet égard de quelque immunité? Hélas! pour elle, plus que pour toute autre, le culte du Saint-Esprit est, au point de vue purement social, la grande nécessité du moment.

Cette époque, qui se croit si maîtresse d'elle-même, où en est-elle? Interrogeons ses actes et ses tendances. Le luxe effréné qui la dévore et qui appelle à grands cris la formidable réaction du pauvre contre le riche, qu'on appelle le socialisme; le sacrifice perpétuel, et de jour en jour plus commun, de la conscience, de l'honneur, de l'intelligence, de la vie publique et de la vie privée, au culte de la chair; l'insurrection générale, inouïe, opiniâtre des nations contre Dieu et contre son Christ; les torrents de doctrines empoisonnés nuit et jour répandues sur le monde, terribles semailles, qui seront inévitablement suivies d'une moisson plus terrible encore : est-ce le

Saint-Esprit qui inspire et qui fait toutes ces choses? Si ce n'est pas l'Esprit de vie, c'est l'Esprit de mort.

Auquel des deux appartiendra l'avenir? Qui veut le savoir dès aujourd'hui n'a que faire d'interroger la science ou la diplomatie, il lui suffit de regarder de quel côté se tournent les nations. Toute la question est là. Pour nous, si quelque chose est évident, c'est que le monde actuel doit au Saint-Esprit le même culte, nous voulons dire les mêmes ardentes prières, que doit à son unique libérateur le malheureux suspendu par un fil au-dessus d'un abîme sans fond. Cette situation, qui la comprendra? Ce besoin, qui le sentira? Ce devoir, qui le remplira? Personne ou à peu près ; et ce n'est pas la moindre preuve que ce que nous disons est la vérité : *Terribili et ei qui aufert Spiritum principum.*

CHAPITRE XLII

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Quel culte le monde doit au Saint-Esprit. — Culte de latrie. — Culte intérieur. — Culte extérieur. — Culte public. — Culte domestique. — Culte privé. — Pratique du culte du Saint-Esprit : le souvenir, la prière. — Pourquoi on s'adresse au Saint-Esprit pour obtenir des lumières, et non pas au Fils. — Imitation : chasteté, charité. — Ordres du Saint-Esprit : leur histoire. — Confréries du Saint-Esprit. — Leur origine, leurs œuvres, leur but. — Nécessité de les rétablir.

2° Quel culte le monde doit-il au Saint-Esprit? Comme le Père et le Fils, le Saint-Esprit est Dieu. Comme le Père et le Fils, il a donc droit au culte de latrie. Ce culte souverain est intérieur et extérieur, public et privé. Sous tous ces rapports, obligatoire à l'égard du Père et du Fils, il l'est également à l'égard du Saint-Esprit. Osons ajouter qu'en réparation du long oubli dont l'Europe moderne est coupable, et à raison de l'invasion menaçante de l'Esprit du mal, la troisième personne de la sainte Trinité doit être aujourd'hui l'objet d'un culte de préférence, d'un culte plus ardent que jamais.

Quant au culte intérieur, il consiste dans la foi, dans l'espérance et dans la charité (1). Croire que le

(1) ... Fide, spe, charitate, colendum Deum. *S. Aug. Euchyrid.*, c. III.

Saint-Esprit est Dieu, comme le Père et le Fils ; comme eux, personne distincte ; avec eux, un en nature ; à eux, égal en tout ; comme eux, éternel, tout-puissant, infiniment bon, infiniment parfait ; croire tout cela du Saint-Esprit, comme on le croit du Père et du Fils ; espérer dans le Saint-Esprit, comme on espère dans les deux autres personnes de l'adorable Trinité ; aimer le Saint-Esprit d'un amour souverain, de complaisance, de reconnaissance, d'espérance ; comme on aime, et pour les mêmes motifs, le Fils et le Père : tels sont les trois actes fondamentaux du culte intérieur que le monde doit au Saint-Esprit.

Nous disons : amour de complaisance, à cause des amabilités infinies du Saint-Esprit. Amour de reconnaissance, à cause de ses bienfaits. Sans parler des autres, le monde lui doit : la Sainte Vierge, l'Homme-Dieu, l'Église et le chrétien. Amour d'espérance, à cause de ses magnifiques promesses : le ciel sera le règne spécial du Saint-Esprit, puisqu'il sera le règne de la charité (1).

Comme le rayon sort du foyer, le culte extérieur sort nécessairement du culte intérieur, et n'est pas moins obligatoire. Il est impossible à l'homme, composé d'une double substance, de ne pas manifester par des signes extérieurs, les sentiments qui agitent son âme. Il y a mieux : tous ses actes extérieurs ne sont que la traduction de ses pensées et de ses sentiments intérieurs. Outre qu'il lui faudrait faire une violence continuelle à sa nature, pour refouler au fond de son âme ce qui tend impérieusement et constamment à se manifester, l'homme doit à Dieu l'hom-

(1) *Corn. a Lapid., in Luc.*, I, 35.

mage de ses sens, aussi bien que l'hommage de son esprit. Ainsi, tous les actes extérieurs d'adoration, les prières, le sacrifice, l'action de grâces qu'il doit au Père et au Fils, il les doit au Saint-Esprit.

L'homme n'est pas un être isolé, mais un être social. A ce titre il est tenu de rendre à Dieu un culte public. Dieu, ayant fait les familles, les peuples et la société, comme il a fait les individus, a droit aux hommages de l'être collectif, comme il a droit aux hommages de l'être individuel. Personnes publiques, les êtres collectifs ne peuvent payer à Dieu leur tribut que par des adorations collectives. Un peuple sans culte public serait un peuple athée; et comme un peuple athée n'exista jamais, de là, depuis l'origine du monde et sur tous les points du globe, un culte public.

Ajoutons que ce culte est tout à l'avantage des nations : elles en ont besoin pour vivre. Un simple raisonnement suffit à le prouver : point de société sans religion; point de religion sans culte intérieur; point de culte intérieur sans culte extérieur. Toutes ces propositions sont autant d'axiomes de géométrie morale et autant de lois sociales et politiques, dont aucune époque, aucune nation ne se dispense impunément.

Non moins nécessaire que le culte public, le culte privé doit se manifester par le souvenir du Saint-Esprit, par la prière, par l'imitation, par la crainte de l'offenser.

Le souvenir est le pouls de l'amitié. Tant qu'il bat, l'amitié existe. De quelle force, et avec quelle fréquence ne doit pas battre notre cœur pour le Saint-Esprit? Amour consubstantiel du Père et du Fils, amour éternellement actif, source de tous les biens de la na-

ture et de la grâce dont nous jouissons ici-bas, il est encore le roi du siècle futur, où il béatifiera les élus par l'effusion, sans limites et sans fin, des voluptés divines.

En attendant, par combien de moyens il sollicite notre amour! L'air que nous respirons, l'étoile qui brille au firmament, les arbres chargés de fruits, les riches moissons, les fleurs si odorantes, si variées et si belles, toutes les créatures, qui ne semblent respirer que pour nous rendre service, nous crient d'une voix infatigable : Aimez l'Esprit d'amour qui nous a faites comme vous, et qui ne nous a faites que pour vous.

Si nous entendons cette voix, et qui pourrait ne pas l'entendre? l'amour du Saint-Esprit coulera de notre cœur, comme le ruisseau de la source. En le manifestant, l'action de grâces, l'invocation, l'adoration, les confidences intimes, la prière sous toutes les formes, deviendront, entre le monde et le Saint-Esprit, le lien d'un commerce habituel, dont tout le bénéfice sera pour nous.

Dans nos doutes, dans nos perplexités, dans nos maladies de l'âme et du corps, à qui nous adresser avec plus de chance de succès? Surtout, quel défenseur invoquer, à la pensée des catastrophes dont nous menace le rapide envahissement de l'Esprit du mal? Seul l'Esprit du bien peut en arrêter les progrès. C'est redire que la dévotion du Saint-Esprit doit être la dévotion favorite des chrétiens modernes, et que les inimitables prières, inspirées par la foi de nos aïeux, doivent s'exhaler de notre cœur, presque aussi fréquemment que la respiration sort de nos lèvres : *Veni, creator Spiritus; Veni, sancte Spiritus*, etc.

Ici, se présente une question : Quand on a besoin de lumières, pourquoi s'adresser au Saint-Esprit et

non pas au Fils, qui est la lumière du monde : *Ego lux mundi?* Cette pratique n'est-elle pas en opposition avec l'usage reçu d'attribuer au Père la puissance, au Fils la sagesse et au Saint-Esprit la charité?

Il est facile de répondre que la lumière est un don de Dieu, et que le don étant un acte d'amour, il est naturel de la demander au Saint-Esprit, qui est l'amour par essence, et par conséquent le principe de tous les dons. On peut ajouter qu'étant Dieu, le Saint-Esprit est lumière, comme le Fils lui-même; et que l'amour, principal attribut du Saint-Esprit, est la vraie lumière, dont l'esprit et le cœur sont également éclairés. D'où il résulte que le meilleur conseiller, le plus sûr casuiste, c'est l'amour de Dieu et du prochain, dont le Saint-Esprit est la source.

D'ailleurs, en suivant cette pratique séculaire, l'Église ne fait que se conformer aux intentions de Notre-Seigneur. N'est-ce pas lui-même qui nous a enseigné à regarder le Saint-Esprit comme le foyer de la lumière et l'oracle de la vérité? Dans la personne des apôtres, il a dit à son épouse, une fois pour toutes : « Lorsque l'Esprit que je vous enverrai sera venu, c'est lui qui vous enseignera toute vérité (1). » Ainsi rien n'a changé; ni le rôle d'infériorité que le Verbe fait chair prend à l'égard du Saint-Esprit, ni la mission spéciale du Saint-Esprit. Lumière des prophètes dans l'Ancien Testament, *locutus per prophetas*, il continue, dans le Nouveau, d'être l'inspirateur de l'Église et de tous les enfants de l'Église.

Cependant les adorations et les prières ne suffisent pas pour constituer le véritable culte du Saint-Esprit.

(1) *Joan.*, XVI, 13.

Tout culte a pour but de rapprocher l'adorateur de l'être adoré. Ce rapprochement consiste essentiellement dans l'imitation. Imiter le Saint-Esprit est donc la partie fondamentale de son culte. Or, la pureté et la charité sont les attributs distinctifs du Saint-Esprit. Il s'ensuit que les imiter forme l'essence de son culte.

La pureté des affections, c'est-à-dire le dégagement du cœur de toute attache déréglée, est tellement voulue du Saint-Esprit, que l'ombre seule d'une pareille imperfection l'aurait empêché de descendre dans le cœur des apôtres. S'il en est ainsi, prétendre qu'il choisira pour demeure une âme esclave de la chair, serait une grossière illusion. Sanctifier nos affections et nos pensées est donc le premier pas à faire dans l'imitation et dans le culte du Saint-Esprit.

L'autre attribut de la troisième personne de la Trinité, c'est la charité. D'une part, la charité tend à l'union, et l'union fait la force; d'autre part, la charité se manifeste par des œuvres. Cette seconde pratique du culte du Saint-Esprit n'est pas moins nécessaire que la première. De là, dans les siècles chrétiens, les *Ordres militaires du Saint-Esprit*, et les nombreuses associations de charité spirituelle et corporelle, connues sous le nom de *Confréries du Saint-Esprit*. Un mot sur ces institutions, dont l'existence seule caractérise l'Esprit qui régnait sur la vieille Europe.

Au quatorzième siècle, malgré la décadence des mœurs, le Saint-Esprit était encore assez populaire, même dans les hautes classes de la société, pour permettre aux rois de le faire honorer d'un culte éclatant, par la fleur de leur noblesse. Le jour de la Pentecôte, 1352, Louis de Tarente, ayant été cou-

ronné roi de Jérusalem et de Sicile, institua, en l'honneur du Saint-Esprit, à qui il se tenait pour redevable de cette insigne faveur, l'ordre militaire du *Saint-Esprit au Droit-Désir.*

Lui-même en rédigea les statuts, qui commencent ainsi : « Ce sont les chapitres faits et trouvés par le très-excellent prince Monseigneur le roy Loys, par la grâce de Dieu, roy de Jérusalem et de Sicile, alle honneur du Saint-Esprit, trouveur et fondeur de la très-noble compagnie du Saint-Esprit au Droit-Désir, commencée le jour de la Penthecoste de l'an de grâce MCCCLII.

« Nous, Loys, par la grâce de Dieu, roy de Jérusalem et de Sicile, alle honneur du Saint-Esprit, lequel jour, par sa grâce, nous fusmes couronnez de nos royaumes, en essaucement et accroissement d'honneur, avons ordonné de faire une Compagnie de chevaliers, qui seront appelez les chevaliers du Saint-Esprit au Droit-Désir, et lesdits chevaliers seront au nombre de trois cents; desquels Nous, comme trouveur et fondeur de cette Compagnie, serons princeps : et aussi doivent être tous nos successeurs roys de Jérusalem et de Sicile (1). »

Donner aide et secours au roi, à la guerre et dans toute occasion, constituait le grand devoir des chevaliers. Cette disposition constante au sacrifice était symbolisée par un nœud ou lac d'amour, en étoffe de couleur, placé sur leur poitrine. Au-dessus du nœud on lisait : *Se Dieu plaist.* Tant qu'il n'avait pas plu à Dieu que le chevalier signalât son dévouement, par quelque action éclatante, le nœud restait lié.

(1) Voir *Guistiniani, Ist. di tutti gli ordin. milit.*, et *Hélyot, Hist. des ordres religieux.* T. VIII, p. 319, edit. in-4.

Si, dans un combat contre un ennemi supérieur en nombre, le chevalier avait reçu des blessures honorables, ou remporté un notable avantage, il portait dès ce jour-là son nœud délié, jusqu'à ce qu'il fût allé au Saint-Sépulcre, faire à Notre Seigneur hommage de sa victoire. Au retour, le nœud était relié avec ces paroles : *Il a plu à Dieu.* Elles étaient accompagnées d'un rayon ardent représentant une langue de feu, souvenir du symbole sous lequel le Saint-Esprit descendit sur les apôtres.

Ces guerriers, vraiment chrétiens, jeûnaient tous les vendredis de l'année et donnaient ce jour-là à manger à trois pauvres en l'honneur du Saint-Esprit. Tous les ans, ils se trouvaient à Naples le jour de la Pentecôte. La célébration de la fête se terminait par un repas, que le roi présidait en personne. Au centre de la vaste salle était une table appelée la *Table désirée*, où mangeaient les chevaliers qui pendant l'année avaient délié le nœud. Celui qui portait son nœud relié avec une flamme recevait une couronne de laurier.

A la mort d'un chevalier, le roi faisait faire un office solennel pour le repos de son âme. Tous les chevaliers présents y assistaient, et le plus proche parent ou un ami du défunt prenait son épée par la pointe et l'offrait sur l'autel, suivi du roi et des autres chevaliers qui accompagnaient cette épée jusqu'à l'autel. Ils se mettaient ensuite à genoux, priant pour l'âme du chevalier, et après le service, on attachait cette épée à la muraille de la chapelle. Reçue de Dieu, employée au service de Dieu, elle retournait à Dieu. Si le chevalier avait porté la flamme sur le nœud, on gravait, sur sa tombe, une flamme d'où sortaient ces paroles : *Il acheva sa partie du Droit-Désir*, et chaque che-

valier était obligé de faire dire sept messes pour le repos de son âme (1).

Deux siècles plus tard, la France aussi eut son ordre du Saint-Esprit. Le jour de la Pentecôte, 1573, Henri III fut élu roi de Pologne, et le même jour de l'année suivante, 1574, appelé au trône de France. Afin d'immortaliser sa reconnaissance envers le Saint-Esprit, ce prince donna, en 1578, ses lettres patentes pour l'institution de l'ordre militaire du Saint-Esprit, devenu si glorieux dans l'histoire de l'Europe. Elles expriment des sentiments qu'on est d'autant plus heureux de trouver dans la bouche d'un roi, qu'on y est moins habitué.

« Ayant mis, dit le monarque, toute notre confiance dans la bonté de Dieu, dont Nous reconnaissons avoir et tenir tout le bonheur de cette vie, il est raisonnable que Nous nous ressouvenions, que Nous nous efforcions de lui rendre des grâces immortelles, et que Nous témoignions à toute la postérité les grands bienfaits que Nous en avons reçus, particulièrement en ce qu'au milieu de tant de différentes opinions au sujet de la religion, qui avaient partagé la France, il l'a conservée en la connaissance de son saint nom, dans la profession d'une seule foi catholique et en l'union d'une seule Église apostolique et romaine.

« De ce qu'il lui a plu par l'inspiration du Saint-Esprit, le jour de la Pentecôte, réunir tous les cœurs et les volontés de la noblesse polonaise, et porter tous les États de ce royaume et du duché de Lithuanie à Nous élire pour roi, et depuis à pareil jour Nous appeler au gouvernement du royaume de France ; au moyen de quoi, tant pour conserver la mémoire de

(1) *Helyot, ubi suprà.*

toutes ces choses, que pour fortifier et maintenir davantage la religion catholique, et pour décorer et honorer la noblesse de notre royaume, Nous instituons l'ordre militaire du Saint-Esprit... lequel ordre créons et instituons en cestuy royaume, afin que le Saint-Esprit Nous fasse la grâce que Nous voyions bientôt tous nos sujets réunis en la foi et religion catholique, et vivre à l'avenir en bonne amitié et concorde les uns avec les autres..., qui est le but auquel tendent nos pensées et actions, comme au comble de notre plus grand heur et félicité (1). »

Satan est l'esprit de division. Le Saint-Esprit est l'esprit de charité. S'il existait un moyen de ramener l'union dans un royaume, cruellement divisé par les guerres de religion et par les discordes civiles, qui en sont la suite inévitable, c'était à coup sûr de rétablir le règne du Saint-Esprit. Rien donc n'était plus juste que la pensée du prince; rien de plus désirable que le but de son institution. Par le seul fait de son existence, elle était un immense service. En montrant la plus haute noblesse enrôlée sous la bannière du Saint-Esprit, elle le mettait en relief comme élément social, et retardait l'époque de funeste oubli dans lequel est tombée, aux yeux des gouvernements modernes, la troisième personne de l'adorable Trinité.

Les statuts de l'ordre étaient très-propres à réaliser les vœux du monarque. Comme grand maître, le roi de France, au jour de son sacre, prêtait serment sur l'Évangile : « De vivre et mourir en la sainte foy et religion catholique, apostolique et romaine, et plustost mourir que d'y faillir; de maintenir à jamais l'ordre du Saint-Esprit; de ne pouvoir dispenser ja-

(1) *Helyot.*, t. VIII, p. 406 et suiv.

mais les commandeurs et officiers reçus en l'ordre de communier et recevoir le précieux corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aux jours ordonnés, qui sont le premier jour de l'an et le jour de la Pentecoste. »

L'ordre ayant été institué pour la propagation de la foi catholique, et pour l'extirpation des hérésies, le même serment de fidélité à Dieu, à l'Église, au Saint-Esprit, au roi était prêté par les chevaliers, le jour de leur réception. Les chevaliers étaient au nombre de cent, tous issus des plus nobles familles, et de bonne vie et mœurs. Autant qu'ils le pouvaient, ils assistaient tous les jours à la messe, et les jours de fête à la célébration publique de l'office divin.

Ils étaient obligés à dire chaque jour un chapelet d'une dizaine, qu'ils devaient porter sur eux, puis l'office du Saint-Esprit avec les hymnes et oraisons, ou bien les sept psaumes de la pénitence, et, s'ils y manquaient, à donner une aumône aux pauvres. Les jours de communion, commandés par les statuts, ils devaient, en quelque lieu qu'ils se trouvassent, porter le collier de l'ordre pendant la messe et à la communion.

Le lendemain de leur réception, ils allaient entendre la messe revêtus de leurs habits de cérémonie, et le roi, à l'offertoire, présentait un cierge piqué d'autant d'écus d'or qu'il avait d'années. Après la messe ils dînaient avec Sa Majesté, et l'après midi assistaient aux vêpres des morts. Le troisième jour, ils assistaient au service qu'on faisait pour les chevaliers décédés. A l'offertoire, le roi et les chevaliers offraient chacun un cierge d'une livre. En outre, deux messes étaient célébrées chaque jour, au couvent des Augustins, de Paris, l'une pour la prospérité de l'ordre et

les chevaliers vivants, l'autre pour les chevaliers défunts (1).

Entre ces ordres militaires du vieux temps, et les ordres modernes, quelle différence !

Pendant que la haute noblesse pratiquait avec tant d'éclat et de raison le culte du Saint-Esprit, le peuple, plus fidèle encore aux traditions du passé, le conservait dans sa naïve, mais touchante et énergique simplicité. Une partie de l'Europe était couverte d'associations ou *Confréries du Saint-Esprit.* La sanctification de leurs membres par l'union fraternelle et par la charité, était l'âme de ces institutions précieuses, dont l'origine se perd dans la nuit des temps *de barbarie* : c'était le Saint-Esprit en action. Elles existaient notamment dans la plupart des paroisses de Savoie. Jusqu'à nos jours, le diocèse privilégié de Saint-Jean de Maurienne, est assez heureux pour en conserver d'assez beaux vestiges.

Les repas publics, auxquels prenaient part tous les confrères (2), donnent lieu de penser que les associations du Saint-Esprit tirent leur origine des agapes. Ces repas avaient lieu, sur la pelouse, en pleins champs. On tuait un bœuf pour le festin. Naguères encore, en abattant un énorme noyer, on trouva, dans les flancs de l'arbre séculaire, le croc en fer dont on se servait pour dépecer l'animal. Les grandes chaudières, où se faisait la soupe *grasse* pour le jour des agapes, existent encore dans plusieurs paroisses. Les temps ayant changé, les repas publics furent convertis en aumônes générales, tant pour conserver la mémoire de l'ancienne discipline, que pour

(1) *Helyot., ubi suprà.*

(2) Les confrères étaient tous ou presque tous des habitants de la paroisse.

soulager plus efficacement les pauvres honteux.

Les riches, qui, en qualité de confrères, avaient part aux aumônes ou distributions, les recevaient comme les pauvres. Ainsi faisait le grand, l'aimable saint de la Savoie. On sait que François de Sales rapportait religieusement, dans les plis de sa soutane, les noix que les petits enfants lui donnaient en venant se confesser. Il les faisait servir sur sa table et disait en les mangeant : C'est le travail de mes mains, je suis heureux d'en manger : *Labores manuum tuarum quia manducabis, beatus es et bene tibi erit.*

Mais en dédommagement de ce qu'ils recevaient, et pour rendre toujours plus fortes les portions des pauvres, les riches avaient soin d'augmenter, soit par donation, soit par testament, le fond des confréries. Grâce à leur libéralité, il y eut, dans quelques paroisses, jusqu'à cinq aumônes générales par année.

Par les époques où elles avaient lieu, ainsi que par la nature des objets distribués, on voit que les aumônes avaient pour but de procurer aux confrères ou quelques joies innocentes, si douces aux *déshérités du monde*, ou des secours matériels nécessaires à l'accomplissement des lois disciplinaines de l'Église. Ainsi, la distribution d'huile de noix se faisait au commencement du carême, parce qu'alors on ne pouvait accommoder les aliments avec du beurre. La distribution du lard avait lieu le samedi saint, afin que les fidèles pussent préparer au gras leur nourriture, pendant le temps pascal.

Mais à l'époque où toute l'Église est dans la joie et où les solitaires les plus rigides relâchaient de leurs austérités, n'avoir que de pauvres aliments accommodés au gras, c'était peu. Aussi, le lundi de Pâques se faisait une distribution de pain et de vin. Quand arri-

vait l'Ascension, alors que le bétail commençait à gravir sur les montagnes, venait une distribution de sel. Enfin, le lundi ou le mardi de la Pentecôte, fête patronale de la confrérie, avait lieu une distribution de potage, de vin et de lard, qui permettait aux plus pauvres d'oublier un instant leurs privations habituelles. Aujourd'hui, les distributions ou aumônes se réduisent à celles du commencement du carême et du samedi saint.

Ce n'est là que le côté matériel de la confrérie. Toutes les œuvres de charité spirituelle en sont le côté moral. Au premier rang figure le soin des âmes du purgatoire. Pour elles sont offertes des messes nombreuses et des œuvres pies de différent genre. En faisant tomber sur les morts la rosée du rafraîchissement et de la paix, ces témoignages d'intelligente charité procurent aux vivants de puissantes intercessions auprès de Dieu et immortalisent les liens de la confrérie. Où trouver quelque chose de mieux entendu?

Pourquoi l'*esprit moderne* est-il venu persécuter ou détruire ces admirables associations? Nous le savons; mais qui empêche de les rétablir où elles existaient, de les créer, où elles n'ont pas encore existé? Nous ne le savons pas. Pour cela, que faut-il? Le vouloir.

Le vouloir avec sagesse, en tenant compte des circonstances de temps et de lieux (1). Le vouloir avec persévérance, en ne s'effrayant point des obstacles, attendu que ce qui est nécessaire se fait toujours. Chaque jour voit s'établir de nouvelles confréries. Il est peu de paroisses qui n'aient quelque association

(1) Qui empêcherait, par exemple, de profiter de l'époque de la confirmation, pour réaliser ce projet?

ou conférence en l'honneur de la sainte Vierge, de sainte Anne et des différents saints du paradis. La troisième personne de l'auguste Trinité, celle à qui nous devons tout, même la sainte Vierge, sera-t-elle seule et toujours oubliée? Quelle excuse, surtout aujourd'hui, à notre indifférence?

Satan ne se contente pas de commander à la grande armée du mal. Avec une activité sans exemple il forme, sous nos yeux, ses nombreux adeptes en mille confréries d'iniquités. Il sait que pour détruire, comme pour édifier, l'union fait la force : son calcul n'est pas faux. Comme le champ excavé par les taupes, le sol de l'Europe est miné par les noirs pionniers du satanisme.

Sous peine de périr, notre devoir est de faire la contre-mine. Soyons membres, et membres dévoués de la grande armée du Saint-Esprit, l'Église catholique; mais ne nous en tenons pas là. Formons-nous en groupes offensifs et défensifs; opposons sociétés à sociétés. Aux confréries de Satan, opposons les confréries du Saint-Esprit : l'union fait la force. Seul l'Esprit du bien peut vaincre l'Esprit du mal. C'est dire assez, ce nous semble, que tout ce qui peut favoriser le règne du Saint-Esprit est maintenant, plus que jamais, *à l'ordre du jour.*

En faveur de ce culte salutaire, il reste une dernière consideration : elle sera l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE XLIII

(FIN DU PRÉCÉDENT).

Péché contre le Saint-Esprit. — Énormité. — Paroles de N. S. — Différence entre le blasphème contre le Saint-Esprit et le blasphème contre l'Homme-Dieu. — Le blasphème contre le Saint-Esprit n'est pas le seul péché contre le Saint-Esprit. — Ce qu'est le péché contre le Saint-Esprit. — Ses différentes manifestations. — En quel sens le péché contre le Saint-Esprit est irrémissible. — Châtiment du péché contre le Saint-Esprit. — Parallélisme entre la ruine de Jérusalem, déicide du Verbe incarné, et Constantinople, déicide du Saint-Esprit. — Avertissement aux nations modernes. — Conclusion.

Si la partie positive du culte du Saint-Esprit consiste à se souvenir de la troisième personne de l'auguste Trinité, à la prier et à l'imiter; la partie négative consiste à fuir avec le plus grand soin tout ce qui peut l'éloigner et la contrister.

L'éloigner. Le Saint-Esprit est essentiellement pureté et charité. Comme les mauvaises odeurs font fuir l'abeille, le sensualisme et l'égoïsme éloignent le Saint-Esprit de toute âme, de tout peuple, asservis à l'un ou l'autre de ces vices. Grand sujet de méditation et même de crainte pour notre époque! S'il est vrai que nulle autre ne présente, au même degré, le

sensualisme et l'égoïsme, il est donc vrai que nulle autre ne fait au Saint-Esprit une opposition plus adéquate. Mais, éloigner l'Esprit de vie, c'est, comme nous l'avons tant de fois établi, appeler le règne de l'Esprit de mort, avec ses inévitables et désastreuses conséquences.

La contrister. La négligence à l'invoquer, l'infidélité à suivre ses inspirations soit pour la conduite privée, soit pour la direction des autres, peuples ou particuliers, *contristent profondément* le Saint-Esprit. Le mépris dont il est l'objet, l'injuste préférence donnée à des oracles étrangers, *préparent* les dernières catastrophes; car ils conduisent à un péché non moins irrémissible pour les nations que pour les individus. Nous avons nommé *le péché contre le Saint-Esprit.* Il nous reste à le faire connaître : et puissions-nous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite !

L'Homme-Dieu parcourait la Judée, guérissant les malades, délivrant les possédés, ressuscitant les morts. Bassement jaloux de la confiance que ses miracles lui attiraient, les pharisiens osaient dire : C'est au nom de Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons. Après avoir réfuté une pareille calomnie, le Verbe divin ajoute, pour en montrer l'énormité : « Je vous le dis, tout péché et blasphème sera remis aux hommes : mais le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pas remis. Et quiconque aura dit une parole contre le Fils de l'homme, elle lui sera pardonnée ; mais celui qui l'aura dite contre le Saint-Esprit, elle ne lui sera pardonnée ni en ce monde ni en l'autre (1). »

(1) *Ideo dico vobis* : Omne peccatum et blasphemia remittetur hominibus : Spiritus autem blasphemia non remittetur. Et quicumque

On le voit, le reproche que Notre-Seigneur adresse aux pharisiens, est d'attribuer malicieusement au démon les miracles qu'il faisait, et dont ils ne pouvaient douter qu'ils fussent l'œuvre du doigt de Dieu. Là était leur blasphème et leur crime. Ainsi, malgré l'évidence, traiter les œuvres du Verbe divin, d'œuvres de Satan, par conséquent le Fils de Dieu, d'agent du démon, de faussaire et d'usurpateur de la divinité, en cela consiste proprement le blasphème contre le Saint-Esprit.

« Il faut remarquer, dit un savant commentateur, que Notre-Seigneur ne parle pas ici de tout péché contre le Saint-Esprit, mais seulement du blasphème contre le Saint-Esprit, qui se commet par parole aussi bien que par pensée et par action. Il a lieu lorsqu'on calomnie des œuvres manifestement divines et miraculeuses, pieuses et saintes, que Dieu accomplit pour le salut des hommes et par lesquelles il confirme la vérité de la foi ; telles, par exemple, que l'expulsion des démons. Ces œuvres, étant des œuvres de la bonté et de la sainteté de Dieu, sont attribuées au Saint-Esprit. Dès lors, celui qui les calomnie, et qui sciemment, par malice, les attribue

dixerit verbum contra Filium hominis, remittetur ei; qui autem dixerit contra Spiritum sanctum, non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro. *Matth.*, XII, 31, 32; *Marc.*, III, 29; *Luc.*, XII, 10. — Saint Thomas explique en ces termes la différence entre le blasphème contre le Saint-Esprit et le blasphème contre Notre-Seigneur : « Jésus-Christ faisait certaines choses en tant qu'homme, boire, manger; et d'autres en tant que Dieu, chasser les démons, ressusciter les morts. Il faisait ces dernières par la vertu de sa propre divinité et par l'opération du Saint-Esprit dont, en tant qu'homme, il était rempli. Les Juifs avaient d'abord commis le blasphème contre le Fils de l'homme en l'appelant vorace, buveur de vin, ami des publicains. Ensuite ils blasphémèrent contre le Saint-Esprit, en attribuant au démon ce qu'il faisait par la vertu de sa propre divinité et par l'opération du Saint-Esprit. 2ª 2ae, q. 14, art. 1, *corp.*

aux démons, blasphème contre le Saint-Esprit, parce qu'il ôte à Dieu sa sainteté, sa vérité, et fait de lui le démon : *Ex Deo facit diabolum* (1). »

Le péché contre le Saint-Esprit ne se borne donc pas au blasphème contre le Saint-Esprit ni à un acte passager; il s'étend à plusieurs prévarications et constitue même un état permanent. Suivant les Pères, les théologiens et saint Thomas en particulier, cet arbre de mort se divise en six branches : *le désespoir du salut; la prétention de se sauver sans mérite, ou d'être pardonné sans pénitence; l'attaque de la vérité connue; l'envie de la grâce d'autrui; l'obstination dans le péché; l'impénitence finale*, sont autant de péchés contre le Saint-Esprit (2). La raison en est que ces péchés sont des péchés de pure malice, surtout le troisième, qui est proprement le péché foudroyé par le Sauveur.

Pourquoi sont-ils des péchés de pure malice? Saint Thomas répond : « Il y a péché de pure malice, lorsque par mépris on repousse ce qui pouvait empêcher de choisir le péché. Par exemple, lorsqu'on repousse l'espérance, pour se laisser aller au désespoir; la crainte de Dieu, pour se laisser dominer par la présomption. Or, plusieurs choses empêchent ce choix funeste, soit du côté des jugements de Dieu, soit du côté des dons du Saint-Esprit, soit du côté du péché même.

« Du côté des jugements de Dieu : par l'espérance qui naît de la pensée de la miséricorde de celui qui remet les péchés et récompense les bonnes œuvres.

(1) *Corn. a Lap., in Matth.*, XII, 31.

(2) Desperatio, præsumptio, impœnitentia, obstinatio, impugnatio veritatis agnitæ et invidentia fraternæ gratiæ. *Ap. S. Th.*, 2ª 2ae, q. 14, art. 2.

Or, cette espérance est enlevée par le désespoir.

« Du côté des dons du Saint-Esprit, entre lesquels deux surtout nous détournent du péché : l'un est l'intelligence de la vérité. Cette intelligence est combattue par l'attaque de la vérité connue, lorsqu'un homme s'insurge contre une vérité de foi, afin de pécher plus librement. L'autre est le secours de la grâce intérieure provenant du don de piété. A cette grâce s'oppose la jalousie des grâces d'autrui, lorsque quelqu'un porte envie non-seulement à la personne de son frère, mais encore aux progrès de la grâce de Dieu dans le monde.

« Du côté du péché : deux choses nous en éloignent : l'une est le désordre et la turpitude de l'acte, dont la pensée a coutume de conduire au repentir du péché commis. A ce moyen de salut est opposée l'impénitence, entendue dans le sens de la volonté de ne pas se repentir. L'autre est la brièveté et le néant du bien qu'on cherche dans le péché, et qui ordinairement empêche la volonté de l'homme de se fixer dans le mal. Ce nouveau moyen de salut est détruit par l'obstination, lorsque le pécheur s'affermit dans la volonté de s'attacher au péché. Tous ces moyens, qui nous empêchent de choisir le mal au lieu du bien, sont autant d'effets du Saint-Esprit en nous. C'est pourquoi, pécher ainsi par malice, c'est pécher contre le Saint-Esprit (1). »

Le doux saint François de Sales ajoute : « Pécher est assez commun à la faiblesse humaine; mais soutenir opiniâtrément sa faute, vouloir persuader qu'on

(1) Hæc autem omnia quæ peccati electionem impediunt, sunt effectus Spiritus sancti in nobis; et ideo sic ex malitia peccare, est peccare in Spiritum sanctum. 2ª 2ae, q. 14, art. 1, *corp.*; et art. 2, *corp.*

a eu raison de la commettre, appeler le mal bien, et mettre les ténèbres à la place de la lumière, c'est offenser le Saint-Esprit; et combattre une vérité manifestement, c'est être condamné par son propre jugement et être en quelque manière en sens réprouvé (1). » Tel est en lui-même le péché contre le Saint-Esprit, il reste à dire dans quel sens il est irrémissible.

Le blasphème contre le Saint-Esprit, déclare le Verbe lui-même, ne sera pardonné ni en ce monde ni en l'autre. Néanmoins, confiant à son Église le pouvoir des clefs, il lui dit sans restriction : Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel : ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis. Interprète infaillible de la doctrine de son époux, l'Église catholique montre qu'il n'y a nulle contradiction entre ces divines paroles. Elle enseigne que le Rédempteur universel n'a mis aucune limite à sa miséricorde; que nul péché n'est irrémissible dans la rigueur du mot; et, dans la personne de Novat, elle frappe d'anathème celui qui oserait soutenir le contraire.

Comment donc faut-il entendre que le péché contre le Saint-Esprit est irrémissible? S'il s'agit de l'impénitence finale, il demeure rigoureusement vrai que le péché contre le Saint-Esprit est irrémissible. L'impénitence finale, c'est le péché mortel dans lequel l'homme persévère jusqu'à la mort. Or, ce péché n'est remis ni en ce monde par la pénitence, ni dans l'autre, puisque là il n'y a plus de rédemption. S'agit-il des autres péchés contre le Saint-Esprit? L'irrémissibilité doit s'entendre non de l'impossibilité absolue, mais de l'extrême difficulté d'en obtenir le pardon.

(1) *Esprit*, etc., t. II, part. XI, p. 387, edit. in-8.

La raison en est que, par sa nature, le péché contre le Saint-Esprit ne mérite aucune rémission, ni quant à la peine ni quant à la coulpe.

Quant à la peine : celui qui pèche par ignorance ou par faiblesse semble jusqu'à un certain point excusable ; en tout cas, il mérite un moindre châtiment. Mais celui qui pèche sciemment, et par malice, *ex certa malitia*, n'a point d'excuse et ne mérite aucune diminution de peine. Tel est l'homme qui pèche contre le Saint-Esprit.

Quant à la coulpe : on déclare incurable la maladie qui par sa nature même repousse tous les moyens de guérir, par exemple, lorsqu'elle ôte la possibilité de retenir aucune espèce d'aliment ou de remède, bien que Dieu puisse toujours la guérir. Ainsi, le péché contre le Saint-Esprit est appelé irrémissible de sa nature, en tant qu'il repousse tous les moyens de pardon, puisqu'il s'oppose activement et directement à l'Esprit de lumière, de grâce et de miséricorde. Ce n'est pas à dire que la voie du pardon et de la guérison soit fermée à la toute-puissance et la miséricorde de Dieu. Comme elle peut toujours guérir des maladies incurables, elle peut toujours remettre des péchés irrémissibles. Grâces lui en soient rendues ! ces miracles de bonté sont loin d'être sans exemples (1).

A la pensée du péché contre le Saint-Esprit et des conséquences qu'il entraîne, est-il aisé d'être sans crainte sur l'avenir d'une époque, où il se commet si souvent et par un si grand nombre de personnes de toute condition ? Sont-ils rares aujourd'hui ceux qui, malgré des avertissements réitérés, s'obstinent dans

(1) Per hoc tamen non præcluditur via remittendi et sanandi omnipotentiæ et misericordiæ Dei, per quam aliquando tales quasi miraculose spiritualiter sanantur. *S. Th.*, 2ª 2ae, q. 14, art. 3, *corp.*

le libertinage de l'esprit ou du cœur et mettent fin à leurs jours par le suicide, ou qui meurent avec l'insensibilité de la bête? Ceux qui, indifférents pour les devoirs essentiels de la religion, se flattent d'un heureux avenir après la mort, en disant, avec le sourire de l'impiété : Dieu est trop bon pour me perdre? Ceux qui dans leurs conversations, dans leurs discours, dans leurs journaux, dans leurs ouvrages attaquent audacieusement la vérité connue?

Ceux qui, poussant le blasphème à des limites que l'enfer n'a point connues, osent, d'une part, calomnier le catholicisme tout entier, le vicaire de Jésus-Christ, le Fils de Dieu lui-même; et, d'autre part, ajouter à ce dénigrement satanique la glorification de tout ce qui est antichrétien : Judas, Néron, Julien l'Apostat, Satan? Sur des lèvres baptisées, qu'est-ce que cela, sinon le péché contre le Saint-Esprit, dans cequ'on peut imaginer de plus odieux? Quel sort est réservé aux nations, qui laissent ainsi outrager l'auteur même de tous leurs biens? La Providence a permis qu'il y eût dans l'histoire un fait qui donne la réponse.

Dès les premiers siècles, les Grecs, poussés par l'Esprit mauvais, n'avaient cessé d'attaquer la troisième personne de la Sainte-Trinité. Macédonius, Photius, Michel Cérulaire, sont les coupables pères d'une longue postérité d'insulteurs. l'Église latine, alarmée sur le sort de sa sœur, ne néglige rien pour la ramener à l'unité. Treize fois les Grecs signent solennellement le symbole catholique, et treize fois ils violent la foi jurée. En 1439, à peine de retour en Orient, après le concile de Florence, ils se moquent de leur signature, et reprennent le cours de leurs blasphèmes contre le Saint-Esprit.

Ce dernier crime comble la mesure, et le nouveau déicide sera puni comme le premier (1). Ici commence, entre la ruine de Jérusalem et le sac de Constantinople, le terrible rapprochement qui n'a point échappé aux observateurs chrétiens. « Pour trouver, disent-ils avec raison, quelque chose de semblable à la ruine de Constantinople par Mahomet, il faut remonter à la ruine de Jérusalem par Titus. Afin que les Grecs sachent bien que la cause de leur désastre fut leur révolte obstinée contre le Saint-Esprit, c'est aux fêtes mêmes de la Pentecôte que leur capitale fut prise, leur empereur tué, leur empire anéanti (2). »

Peu d'années avant la ruine de Jérusalem, Jésus, fils d'Ananus, se met tout à coup à crier dans le temple : « Voix de l'Orient, voix de l'Occident; voix des quatre vents; voix contre les nouveaux époux et contre les nouvelles épouses, voix contre tout le peuple! » Puis, courant nuit et jour les places et les rues de la ville, il pousse incessamment le même cri, ajoutant d'une voix plus lugubre : « Malheur à la ville! malheur au peuple! malheur au temple! » Enfin, comme il faisait le tour des remparts de la ville assiégée, il s'écrie : « Malheur à moi! » Au même instant une pierre, lancée par une machine, l'étend roide mort (3).

Pour les Juifs, la voix de la justice venait de suc-

(1) Nous appelons les Grecs, déicides du Saint-Esprit, dans le même sens que saint Paul appelle déicides, ceux qui par leurs péchés *crucifient* de nouveau le Verbe incarné. *Heb.*, VI, 6.

(2) *Hist. univ. de l'Église*, t. XXII, p. 105, 2e édit., in-8. — Ut intelligant causam exitii sui fuisse pertinaciam in errore de processione Spiritus sancti, in ipsis feriis Spiritus sancti capta fuit Constantinopolis a Turcis, imperator occisus, et imperium omnino deletum. *Bellarm.*, *De Christo*, lib. II, c. XXX, p. 431, edit. in-fol., Lugd. 1587; vide etiam *S. Anton.*, *Chronic,. part.* III, t. II, c. XIII, edit. princeps.

(3) *Josèphe*, *De bello judaico*, lib. VII, c. XII.

céder à l'appel de la miséricorde. Il en fut de même pour les Grecs. Environ deux ans (1) avant la prise de Constantinople, le pape Nicolas V, après avoir épuisé tous les moyens de persuasion, les menace de la ruine prochaine de leur empire. « Nous supportons encore, leur écrit-il, vos retards en considération de Jésus-Christ, pontife éternel, qui laissa subsister le figuier stérile jusqu'à la *troisième* année, quoique le jardinier se préparât à le couper, puisqu'il ne portait pas de fruits. Nous avons attendu pendant trois ans, pour voir, si à la voix du divin Sauveur, vous ne reviendriez pas de votre schisme. Eh bien! si notre attente a été vaine, *vous serez abattus, afin que vous n'occupiez plus inutilement la terre* (2). »

Avec ces lettres prophétiques, le Vicaire de Jésus-Christ fait partir un légat pour l'Orient. Ce dernier messager de la miséricorde fut le grand et saint cardinal Isidore, archevêque de Kief, grec d'origine et célèbre parmi les Grecs eux-mêmes, à cause du talent qu'il avait déployé au concile de Florence. A tous les points de vue, il était l'homme le plus capable de ramener les schismatiques à l'unité.

Les Juifs ne tiennent aucun compte des prédictions du fils d'Ananus ; ils le frappent même et l'injurient. Au lieu d'écouter cette voix inspirée, ils aiment mieux suivre les faux prophètes qui les poussent à la guerre contre les Romains, en leur promettant le secours du Ciel.

Les Grecs méprisent les avertissements du Souverain Pontife, tournent le dos à son envoyé, et plus que jamais se montrent hostiles à l'union. Courant en foule au monastère, où réside le trop fameux

(1) Octobre 1451.
(2) *Apud Reginald.*, an. 1451, n. 1 et 2.

George Scholarius, ils lui demandent ce qu'ils ont à faire. Sans daigner sortir de sa cellule, le moine orgueilleux répond par un billet d'anathème contre les Latins, et attache ce billet à sa porte où tous le lisent comme un oracle. « Misérables citoyens, disait-il, pourquoi vous égarez-vous? En renonçant à la religion de vos pères, vous embrassez l'impiété, et vous subissez le joug de la servitude. Au lieu de compter sur les Francs, mettez votre confiance en Dieu. Seigneur, je jure que je suis innocent de ce crime (1). »

Les paroles de cet homme, tenu pour un prophète, changent la haine contre les Latins en fanatisme populaire. Les rues de Constantinople retentissent de ces cris : *Loin de nous les Azymites; nous n'avons que faire du secours des Latins? Plutôt voir dans Constantinople le turban de Mahomet, que le chapeau d'Isidore!* N'était-ce pas le cri des Juifs alors qu'ils disaient : *Otez-le, ôtez-le! nous ne voulons pas qu'il règne sur nous!* Comme les Juifs, les Grecs comptent sur un prodige pour les sauver. Chaque soir on les voit s'assembler dans les carrefours; et là ils appellent la Vierge à leur aide *en buvant à la santé de son image*, et en chargeant les Occidentaux d'imprécations.

Cependant Titus, prince étranger de pays et de religion, vient assiéger Jérusalem à la tête de son peuple, et l'apparition terrible des aigles romaines devant Jérusalem est l'abomination de la désolation dans la terre sainte (2). De la part des Romains, des

(1) Il est bon de savoir que ce Scholarius ou Gennade, étant à Florence, se montrait un des plus empressés à paraître devant le Pape, afin d'être loué comme le principal auteur de la réunion.

(2) Et civitatem et sanctuarium dissipabit populus cum duce venturo : et finis ejus vastitas et statuta desolatio. *Dan.*, IX, 26.

prodiges d'activité pour élever leurs lignes de circonvallation et enfermer comme dans un cercle de fer, ou mieux dans un vivant tombeau, Jérusalem et ses habitants. De la part des Juifs, le vertige de l'orgueil et la fureur de la guerre civile. Pressés par les ennemis du dehors, ils se divisent en factions qui se déchirent et qui font de Jérusalem l'image de l'enfer.

Mahomet II, prince étranger de pays et de religion, paraît sous les murs de Constantinople à la tête de son peuple. Ce peuple d'infidèles se composait de trois cent mille soldats, accompagnés d'une flotte de quatre cents navires; et la formidable apparition du croissant devant Constantinople, c'était l'abomination de la désolation dans une terre chrétienne. Cependant Mahomet, brûlant du désir de vaincre, forme ses campements, dresse ses machines et dispose ses bouches à feu. Bientôt maîtres de toutes les approches, les assiégeants battent de plus près les murailles, comblent les fossés, ouvrent des brèches et se préparent à l'assaut.

Au lieu de s'unir, les Grecs, comme les Juifs, se divisent de plus en plus. Ceux qui paraissent accepter le dogme catholique touchant le Saint-Esprit, sont regardés comme des impies. La grande église de Sainte-Sophie, qui était pour Constantinople, ce que le temple était pour Jérusalem, ayant servi de réunion aux catholiques, « n'est plus pour les schismatiques qu'un temple païen, une retraite de démons, on n'y laisse ni cierge ni lampes. Ce n'est plus qu'une affreuse obscurité et une triste solitude, funeste image de la désolation, où nos crimes allaient la réduire dans peu de jours (1). » Tel est l'aveuglement

(1) *Michel Ducas*, c. XXXVI.

de leur haine ou l'excès de leur lâcheté, qu'une ville de trois cent mille âmes ne trouve pour la défendre que sept mille citoyens et deux mille étrangers.

Comme les sicaires de Jérusalem, cette petite troupe fait des prodiges de valeur. Mais ses efforts ne font qu'irriter Mahomet, comme ceux des Juifs n'avaient servi qu'à exaspérer Titus. Le port de Constantinople était fermé par une forte chaîne qui rendait inutile la flotte ottomane. Mahomet conçoit le prodigieux dessein de faire descendre ses vaisseaux dans le port, en les attirant au-dessus d'un promontoire et les faisant glisser sur des madriers enduits de suif, jusqu'au pied des remparts de Constantinople. Le travail s'accomplit pendant la nuit, et aux premiers rayons du jour les Grecs stupéfaits, voient la flotte ennemie dans leur port.

Après de furieux combats, Titus s'empare de la première et de la seconde enceinte de Jérusalem ; puis, de la troisième et de la citadelle Antonia, reliée au temple par un portique. Ne pouvant encore forcer les factieux, il abandonne la ville au pillage. Ses soldats y commettent toutes les horreurs ; le temple est réduit en cendres ; pas une pierre ne reste sur pierre, et la charrue passe sur le sol de la ville déicide.

Rapproché de Constantinople par terre et par mer, Mahomet annonce l'assaut général pour le 27 mai, en allumant des feux dans tout son camp. L'attaque commence le 28 au matin. Comme celle de Jérusalem, elle se continue toute la journée et une partie de la nuit, avec un acharnement incroyable. Enfin le 29 mai, seconde fête de la Pentecôte, 1453, à 1 heure après minuit, Constantinople tombe au pouvoir des Turcs.

Ainsi, pendant que l'Église latine, pieusement assemblée dans ses temples, célèbre avec allégresse

l'anniversaire solennel de la descente du Saint-Esprit sur le monde et proclame hautement sa procession du Père et du Fils, les Grecs, qui la nient en blasphémant, sont écrasés sous les ruines de leur capitale, et reçoivent sur leurs têtes orgueilleuses le joug de fer de la barbarie musulmane.

Il ressort de là que des deux plus effroyables catastrophes dont l'histoire fasse mention, la ruine de Jérusalem et le sac de Constantinople, la première est la punition éclatante du crime commis contre la seconde personne de la sainte Trinité ; la seconde, le châtiment non moins éclatant d'un crime analogue, commis contre la troisième personne de la sainte Trinité.

Ce que les Romains firent à Jérusalem, est dépassé par ce que les Turcs firent à Constantinople. Comme les Juifs, refoulés de toutes parts, s'étaient réfugiés dans le temple, les Grecs éperdus se réfugient dans la grande église de Sainte-Sophie. Temple et église deviennent le théâtres d'horreurs telles, que l'histoire ose à peine en retracer le souvenir. Écoutons cependant un témoin oculaire. C'est le cardinal Isidore lui-même, Grec de nation, qui va nous peindre la désolation de Constantinople ; comme un autre témoin oculaire, Josèphe, Juif de nation, a été choisi par la Providence, pour transmettre à la postérité la description du sac de Jérusalem (1).

Voici quelques lignes de son récit : « Mahomet, entouré de ses vizirs, étant entré dans Constantinople, deux soldats lui apportent la tête de l'empereur Constantin. Il la fait clouer sur le haut d'une colonne, où elle demeure jusqu'au soir. Puis, l'ayant fait écorcher

(1) Afin d'échapper à la mort, le prince de l'Église revêtit de son habit de cardinal un cadavre, à qui les Turcs coupèrent la tête et la portèrent au sultan avec le chapeau rouge.

et remplir de paille, il l'envoie, comme un trophée, aux princes des Turcs, en Perse et en Arabie (1). »

C'est ainsi qu'après les avoir montrés en spectacle aux Romains, le jour de son triomphe, Titus fit égorger, dans la prison Mamertine, Simon de Gioras et Jean de Giscale, princes des Juifs.

« Après cet outrage au vaincu, Mahomet entre dans Sainte-Sophie et s'assied sur l'autel, comme étant le Dieu du temple, à la place du Verbe incarné dont il se proclame ainsi l'adversaire. Déjà ses soldats ont égorgé pêle-mêle tout ce qui se trouvait dans le lieu saint. Ajoutant le sacrilége à la cruauté, ils couvrent de crachats, brisent, foulent aux pieds les images de Notre-Seigneur, de son auguste Mère, des saints et des martyrs. Ils déchirent les Évangiles et tous les livres de prières. Affublés des ornements sacerdotaux, ils profanent de la manière la plus révoltante les vases sacrés, les reliques des saints, et tout ce qu'il y a de plus vénérable dans la religion (2). »

Comme dans le temple et dans Jérusalem, ainsi dans Sainte-Sophie et dans Constantinople, tout est massacre et abomination. Onze cent mille Juifs périssent pendant le siége, les autres sont vendus comme esclaves. Chargés de chaînes, employés aux travaux publics, réservés pour les combats de gladiateurs, ces troupeaux de déicides portent, par toute la terre, le spectacle vivant de la désolation prédite; et, depuis dix-huit siècles, toutes les générations voient ce cadavre de peuple, pendu au gibet de la justice divine.

Même spectacle à Constantinople. Prêtres, religieux, religieuses, femmes, enfants, vieillards, tout

(1) *Apud S. Anton., pars historial.*, fol. 188, c. XIV, edit. in-fol.

(2) Mingebant, stercorizabant, omnia vituperabilia exercebant. *Apud S. Anton., ubi supra.*

ce qui survit, devenu la proie des vainqueurs, est entassé dans des parcs et vendu comme un bétail. On voit les princes, les barons, les grands seigneurs traînés la corde au cou, chassés à coups de fouet et achetés par des hommes de rien, qui en font des bergers de bœufs et de pourceaux (1). La masse de la population est jetée dans des galères, qui mettent sur-le-champ à la voile pour toutes les directions. Pendant longtemps les ports de l'Asie et de l'Afrique voient exposés, dans leurs affreux marchés, de longues chaînes d'esclaves, qui sont, comme les Juifs, dispersés aux quatre vents, pour apprendre à tous les peuples ce que devient une nation qui ose dire au Saint-Esprit : Nous ne voulons pas que tu règnes sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos.*

Comme Jérusalem, Constantinople fut si bien dépeuplée, que Mahomet n'y laissa, dit le cardinal, ni un Grec, ni un Latin, ni un Arménien, ni un Juif : *Nullum incolam intra reliquerunt, non Græcum, non Latinum, non Armenum, non Judæum.*

Ainsi s'accomplit sur le Grec, déicide de la troisième personne de la sainte Trinité, la menace accomplie sur le Juif, déicide de la seconde. « Vous n'avez pas voulu servir le Seigneur dans la joie, dans l'allégresse de votre cœur et dans l'abondance de tous les biens; vous servirez l'ennemi, que le Seigneur vous enverra, dans la faim et dans la soif, dans la nudité et dans l'indigence, et il mettra sur votre cou un joug de fer qui vous écrasera. Le Seigneur amènera contre vous une nation lointaine, rapide comme l'aigle et dont vous n'entendrez pas la langue. Nation orgueilleuse et cruelle, sans égard

(1) *Apud S. Anton., ubi supra.*

pour la vieillesse, sans pitié pour l'enfance, elle ne vous laissera rien, elle renversera vos murailles et vous anéantira par le massacre et la dispersion (1). »

Depuis l'accomplissement littéral de cette divine menace, les Grecs vivent sous le joug tyrannique de leurs vainqueurs. Aujourd'hui même, après quatre siècles d'humiliations et de châtiments, ce peuple, comme le Juif, a des yeux pour ne pas voir, des oreilles pour ne pas entendre, une mémoire pour ne point se rappeler, une intelligence pour ne point comprendre la leçon formidable que Dieu lui inflige, en punition de sa révolte obstinée contre le Saint-Esprit.

Nations de l'Occident, que cette leçon ne soit pas perdue pour vous. Tel est le vœu qui nous reste à former en terminant un ouvrage, où se montre, depuis le commencement des siècles, l'action permanente et souveraine de l'Esprit du bien et de l'Esprit du mal, sur l'humanité. En voyant ce qu'il en coûte de pécher contre le Saint-Esprit, apprenons à rectifier nos pensées et nos craintes. Au spectacle de la corruption des mœurs, de la fascination de la bagatelle, de l'oubli trop général des devoirs les plus saints, tremblons pour l'avenir; mais tremblons surtout à la pensée du péché contre le Saint-Esprit, devenu aujourd'hui si commun.

Puissent les gouvernants, plus encore que les gouvernés, prendre au sérieux la sentence prononcée par le législateur suprême, contre les blasphémateurs du Saint-Esprit, et se rappeler que, immuable comme la vérité, elle demeure toujours suspendue sur la tête des sociétés qui les imitent ou qui les tolèrent !

Puissent-ils, dans leur vie publique comme dans leur vie privée, ne jamais oublier que l'homme ici-bas

(1) *Deuter.*, XXVIII, 48 et seq.

est placé dans l'alternative impitoyable de vivre sous l'empire de l'Esprit du bien, ou sous la tyrannie de l'Esprit du mal ; que le premier est l'Esprit de vie, vie intellectuelle, vie morale, vie sociale, vie éternelle ; que le second est l'Esprit de mort, et que, négateur adéquat de l'Esprit de vie, il produit la mort sous tous les noms : pour les individus, la mort éternelle à laquelle il les entraîne par le chemin de l'iniquité, de la honte et de la servitude ; pour les nations, qui ne vont pas en corps dans l'autre monde, la mort sociale à laquelle il les conduit par des catastrophes inévitables.

En résumé : PERDU PAR L'ESPRIT DU MAL, LE MONDE NE SERA SAUVÉ QUE PAR L'ESPRIT DU BIEN.

Lui reste-t-il assez d'intelligence pour le comprendre ? Dieu le sait. Ce que nous savons, c'est qu'une seule puissance est capable de faire entendre cette vérité capitale aux sourds couronnés, comme aux peuples matérialisés et distraits. Cette puissance, c'est le clergé, et le clergé agissant dans la plénitude de sa force et de sa liberté.

Pour les rois comme pour les sujets, lui seul a les paroles de guérison, toutes les paroles de guérison ; parce que lui seul a les paroles de vie, toutes les paroles de vie. Si, comme il n'en faut pas douter, au courage du devoir il joint l'intelligence des temps, il verra que la lutte actuelle, lutte acharnée et qui s'étend sur toute la face du globe, est désormais entre la négation absolue et l'affirmation absolue, entre le catholicisme du mal et le catholicisme du bien, entre Satan et le Saint-Esprit, combattant, pour une suprême victoire, en personne et pour ainsi dire corps à corps, à la tête de leurs armées.

Qu'à ce spectacle, le plus solennel de l'histoire,

son zèle, comme celui de Paul à la vue d'Athènes idolâtre, s'enflamme de nouvelles ardeurs. Soldat intelligent, mais incompris, le clergé ne se laissera décourager ni par l'impossibilité morale de l'entreprise, ni par les moqueries du monde, ni par la torpeur des faux frères. Les pêcheurs de Galilée n'ont-ils pas bravé César et les barbares? Persécutés et honnis, ne les ont-ils pas vaincus? Pour céder la place au Dieu du cénacle, Satan n'a-t-il pas vu ses autels rouler dans la poussière du haut du Capitole? Le bras du Tout-Puissant n'est pas raccourci. D'ailleurs, pour nous catholiques, prêtres ou fidèles, la lutte n'est pas une spéculation, c'est un devoir. Quel que soit l'avenir des sociétés, nous aurons réussi à former de nobles vainqueurs ou de nobles victimes.

Que désormais le Saint-Esprit soit donc prêché partout, afin de reprendre dans la vie des nations la place qui lui est due et qu'il n'aurait jamais dû perdre. Trop longtemps négligé, que son culte refleurisse dans les villes et dans les campagnes, et que sur les lèvres de tous les catholiques du dix-neuvième siècle se trouve fréquente comme la respiration, l'ardente prière du prophète-roi : Envoyez votre Esprit, et tout sera créé; et vous renouvellerez la face de la terre : *Emitte spiritum tuum, et creabuntur, et renovabis faciem terræ* (1).

Là, et là seulement, est le salut du monde.

(1) *Ps.* CIII.

PARIS, en la fête de la Pentecôte, 15me jour de mai de l'an de l'Incarnation de N.-S. J.-C. 1864.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER.

Divinité du Saint-Esprit.

Existence de Dieu. — Preuves et nécessité de ce dogme. — Dieu, c'est la Trinité. — Prouver le dogme de la Trinité, c'est prouver la divinité du Saint-Esprit. — Développements. — Preuves indirectes de la Trinité : la notion de l'être, les créatures matérielles et les créatures raisonnables. — Nécessité et influence de ce dogme..... 1

CHAPITRE II.

(*SUITE DU PRÉCÉDENT.*)

Preuves directes de la Trinité : la Bible. — *Le monde, l'homme, le chrétien* : trois créations qui révèlent le mystère de la Trinité. — Dans le principe, Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux : formule de la création du monde physique. — Explication de saint Augustin. — Faisons l'homme à notre image : formule de la création de l'homme. — Explication de saint Thomas, de saint Chrysostome, de saint Augustin, de Bossuet. — Manifestations multiples de la Trinité. — Passage de M. Drach. — Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit : formule de la création du chrétien. — Explication. — Autant de preuves de la Trinité, autant de preuves de la divinité du Saint-Esprit..... 14

CHAPITRE III.

Preuves directes de la divinité du Saint-Esprit.

Les *noms*. — Tous les noms qui ne conviennent qu'à Dieu sont donnés au Saint-Esprit : dans l'Ancien Testament, *Jéhovah ;* dans le Nouveau, *Dieu*. —

Les attributs : l'éternité, l'immensité, l'intelligence infinie, la toute-puissance. — Les œuvres : la création et la régénération de l'homme et du monde. — La tradition : saint Clément, saint Justin, saint Irénée, Athénagore, Eusèbe de Palestine, l'église de Smyrne, Lucien, Tertullien, saint Denys d'Alexandrie, Jules Africain, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, Rupert : la liturgie, le signe de la croix, doxologie, le *Gloria Patri*... 30

CHAPITRE IV.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le Symbole des apôtres, de Nicée, de Constantinople, de saint Athanase. — Révolte de l'Esprit du mal contre le Saint-Esprit. — Macédonius. — Son histoire. — Son hérésie. — Concile général de Constantinople. — Il venge la divinité du Saint-Esprit. — Sa lettre synodale. — Nouvelle attaque de Satan contre le Saint-Esprit. — Le socinianisme. — Histoire des deux Socin. — Leur hérésie plus radicale que celle de Macédonius. — Le Concile de Trente..... 46

CHAPITRE V.

Procession du Saint-Esprit.

Ce que veut dire *procéder*. — Existence de processions en Dieu. — Preuves : l'Écriture, la tradition, la raison éclairée par la foi. — Passage de saint Thomas. — Doctrine de saint Cyrille d'Alexandrie. — De saint Maxime. — Deux processions en Dieu : preuves. — Procession du Saint-Esprit; explication de Bossuet. — L'Église invariable dans sa doctrine. — Paroles de Vincent de Lérins..... 56

CHAPITRE VI.

Histoire du *Filioque*.

Les sectateurs de Macédonius répandus au loin. — Les priscillianistes ravagent l'Espagne et nient la divinité du Saint-Esprit. — Lettre du pape saint Léon le Grand aux évêques d'Espagne. — Il enseigne clairement la procession du Saint-Esprit, du Père et du Fils. — Le Concile de Tolède fait réciter le Symbole avec l'addition *Filioque*. — Ce n'était pas une innovation : preuves, saint Thomas, l'Écriture, saint Damase. — Chant du Symbole autorisé dans les Gaules. — Défense d'y insérer le *Filioque*. — Plus tard, Rome ordonne de chanter le *Filioque*. — Raisons de sa conduite. — Plaintes mal fondées des Grecs. — Schisme de Photius. — Schisme et hérésie de Michel Cérulaire; il nie que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. — Concile de Lyon. — Les Grecs reconnaissent la légitimité du *Filioque*. — Ils trahissent leur foi. — Concile de Florence. — Les Grecs reviennent à l'unité; puis retombent dans le schisme..... 67

CHAPITRE VII.

Mission du Saint-Esprit.

La sanctification est l'œuvre propre du Saint-Esprit. — Cette œuvre suppose une mission. — Ce qu'on entend par mission. — Combien de missions. — Elles n'impliquent aucune infériorité dans la personne envoyée. — Différence entre la mission du Fils et la mission du Saint-Esprit. — Toutes deux promises, figurées, prédites, préparées dès l'origine du monde. — Signification du mot Esprit dans l'Écriture. — Passage de saint Augustin..... 79

CHAPITRE VIII.

Le Saint-Esprit dans l'Ancien Testament, promis et figuré.

Promesses du Saint-Esprit : Joël, Aggée, Zacharie. — Figures : les sept jours de la création, le chandelier aux sept branches, l'édifice à sept colonnes de la Sagesse éternelle..... 88

CHAPITRE IX.

Le Saint-Esprit prédit.

David annonce la grande œuvre du Saint-Esprit, la régénération du monde. — Isaïe dit la manière dont le Saint-Esprit accomplira cette merveille. — Ézéchiel montre sous une figure saisissante le genre humain mort à la vie véritable et sa résurrection par le Saint-Esprit. — Dans les sept yeux de la pierre angulaire du Temple, Zacharie annonce l'Esprit aux sept dons et ses opérations merveilleuses dans le Verbe fait chair. — Judith célèbre la future victoire de l'Esprit du bien sur l'Esprit du mal. — Le livre de la Sagesse l'annonce comme la lumière et la force du genre humain. — Toutes les prophéties réunies forment le signalement complet du Saint-Esprit. 99

CHAPITRE X.

Le Saint-Esprit préparé.

Tous les événements de l'ancien monde préparent le Saint-Esprit. — Préparation particulière. — Préludes par lesquels le Saint-Esprit s'annonce lui-même. — Son action sur le monde matériel. — Sur le monde angélique. —

Sur le monde moral. — Nombre sept. — Il crée les patriarches et les grands hommes de l'ancienne loi. — Il crée le peuple juif, le dirige et le conserve. — Il inspire les prophètes. — Pourquoi lui et non pas le Fils ou le Père..... 114

CHAPITRE XI.

Le Saint-Esprit dans le Nouveau Testament, première création.

Action du Saint-Esprit continuée dans le Nouveau Testament. — Passages de saint Basile et de saint Léon. — Quatre grandes créations du Saint-Esprit : la sainte Vierge, le Verbe incarné, l'Église, le Chrétien. — Marie résumant en elle toutes les gloires des femmes de l'Ancien Testament et toutes les perfections des saints. — Marie, océan de grâces : doctrine de saint Thomas. — Beauté corporelle de la sainte Vierge. — Marie formée par le Saint-Esprit et pourquoi. — Histoire de cette formation. — Concours des trois personnes de la sainte Trinité. — Beau commentaire du père d'Argentan..... 131

CHAPITRE XII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Marie créée pour être l'épouse du Saint-Esprit. — Demande en mariage. — Consentement de la sainte Vierge. — Marie créée pour être la mère du Verbe. — Mystère de l'Incarnation. — Explication des paroles de l'ange. — Marie créée pour être la base de la Cité du bien. Pourquoi Notre-Seigneur ne la conduit pas au ciel avec lui. — Marie nourrice de l'Église, — institutrice des apôtres, — force des martyrs, — consolation des fidèles. — Après sa mort, Marie continue sa mission. — Deux têtes de Satan : l'idolâtrie et l'hérésie. — Marie les écrase. — Guerre de Satan contre Marie..... 142

CHAPITRE XIII

Seconde création du Saint-Esprit.

But final des œuvres de Dieu et de l'Incarnation. — Formation de l'*Homme-Dieu*. — Premier acte de sa vie publique, la prédication de la pénitence. — Le Saint-Esprit lui-même forme le divin prédicateur. — Pourquoi il descend sur lui en forme de colombe. — Pourquoi il le conduit au désert. — Lutte de l'Homme-Dieu contre Satan : modèle de toutes les luttes et prélude de toutes les victoires. — Toute la vie de l'Homme-Dieu, prolongement de la lutte du désert. — Cette lutte toujours dirigée par le Saint-Esprit. — Dépendance continuelle de l'Homme-Dieu à l'égard du Saint-Esprit..... 159

CHAPITRE XIV.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

L'Homme-Dieu, chef-d'œuvre du Saint-Esprit. — Notre-Seigneur, type unique de perfection. — Homme par excellence. — Seule personnalité de l'histoire. — Au lieu de n'être rien, il est tout. — A lui aboutit le monde ancien. — De lui part le monde moderne. — *Le ciel, la terre, l'enfer, le reconnaissent* pour l'alpha et l'oméga de toutes choses. — Les anges et les astres font leur acte de foi : — Calculs astronomiques. — La terre fait son acte de foi : Attente générale du Messie. — *Témoignages.* — *L'enfer fait son acte de* foi : Fuite des démons. — Leurs paroles. — Cessation des oracles. — Mort du grand Pan. — Ce triple acte d'adoration continue depuis deux mille ans. — L'Incarnation pivot du monde moderne, dont l'existence repose sur la résurrection d'un mort. — Y croire, ou être fou. — Tentatvies du démon pour empêcher la croyance de l'Incarnation..... 169

CHAPITRE XV.

Troisième création du Saint-Esprit, l'Église.

Rapports entre la sainte Vierge et l'Église. — Ce que la sainte Vierge est au Verbe incarné, l'Église l'est au chrétien. — Comme Marie l'Église est formée par le Saint-Esprit. — Paroles de saint Basile. — Histoire détaillée de la Pentecôte..... 188

CHAPITRE XVI.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Continuation de l'histoire de la Pentecôte. — Explication de chaque parole du texte sacré. — Combien de fois, et de quelle manière le Saint-Esprit a été donné aux apôtres. — Enseignement des Pères. — Similitudes entre le mont Sinaï et le mont Sion. — Contraste avec la tour de Babel. — Ivresse et folie des apôtres. — Perpétuité et effets de cette mystérieuse ivresse et de cette sublime folie..... 201

CHAPITRE XVII.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Nouveaux rapports entre l'Église et la sainte Vierge. — Marie remplie de tous les dons du Saint-Esprit : ainsi de l'Église. — Marie est vierge et mère :

l'Église est vierge et mère. — Le Saint-Esprit est inséparable de Marie : inséparable de l'Église. — Il protége, il inspire, il dirige Marie : il fait tout cela pour l'Église. — Marie est un foyer de charité : l'Église un foyer de charité. — Pour sauver le monde, Marie donne son Fils : l'Église, les siens... 223

CHAPITRE XVIII.

Quatrième création du Saint-Esprit, le Chrétien.

Cette quatrième création but des trois premières et pourquoi. — Le chrétien, frère du Verbe incarné, fils de Dieu, participant de la nature divine. — Principe de cette filiation ou génération divine. — La grâce. — Profond mystère de la grâce. — Comment s'accomplit cette divine génération. — Ses principaux effets : la vie divine, la filiation ou adoption, le droit à l'héritage paternel. — Où s'accomplit cette génération — Résumé..... 237

CHAPITRE XIX.

Naissance du chrétien, le Baptême.

L'eau est la matière du baptême. — Ce que c'est que l'eau : mère du monde, sang de la nature. — Paroles des Pères et de saint Pierre. — Tradition païenne. — L'eau est une mère bonne et féconde. — Rôle de l'eau dans l'ordre moral. — Honneurs rendus à l'eau. — L'eau corrompue par le démon. — Pourquoi l'eau est l'élément du baptême. — Passages de saint Chrysostome et de Tertullien. — Contrefaçon satanique. — Preuves de l'efficacité surnaturelle de l'eau du baptême..... 253

CHAPITRE XX.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Merveilles sorties du sein des eaux : dans l'ordre naturel, dans l'ordre surnaturel. — Admiration des Pères et des docteurs de l'Église. — A cause de son excellence, l'eau objet privilégié de la haine du démon. — Paroles de Tertullien. — Faits de l'histoire profane. — Pline, Porphyre. — Passage de Psellus. — Certitude du miracle opéré par l'eau du baptême. — Magnificence du baptême des chrétiens, tirée de sa similitude avec le baptême du Verbe incarné..... 267

CHAPITRE XXI.

Développement du chrétien.

Éléments de la formation déifique : les sacrements, les vertus, les dons, les béatitudes, les fruits du Saint-Esprit. — Raison des sacrements : place qu'ils

occupent dans le plan de notre déification. — Ils donnent, conservent et fortifient la vie divine. — Raison des vertus : elles sont l'épanouissement de la vie divine. — Principe d'où elles découlent : grâce sanctifiante et grâce gratuitement donnée. — Les dons, leur raison d'être et leur but. — Les dons conduisent aux béatitudes : ce qu'elles sont. — Les béatitudes font goûter les fruits. — Les fruits du temps conduisent au fruit de l'éternité. — Calculs admirables d'après lesquels ces éléments sont mis en œuvre.. 278

CHAPITRE XXII.

Les nombres.

Importance et dignité de la science des nombres. — Sans le nombre, l'univers serait le chaos et l'homme une brute. — Dieu et l'homme font tout avec le nombre. — Les nombres sont les lois de l'ordre universel, les proportions géométriques d'après lesquelles et dans lesquelles tout a été fait. — Les nombres sacrés. — Principaux nombres sacrés. — Le nombre trois, ses significations. — Son emploi dans l'ordre physique et dans l'ordre moral. — Le nombre quatre, sa signification et son emploi. — Ses multiples, douze et quarante. — Les grandes vérités qu'ils enseignent..... 293

CHAPITRE XXIII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Le nombre dix : ses mystères. — Limite infranchissable des nombres. — Ajouté au nombre quarante, ce qu'il signifie. — Preuves, dans l'emploi du nombre cinquante. — Multiplié par trois, sa belle signification. — Onze, nombre du désordre. — Preuves. — Raison du nombre soixante-dix fois sept fois. — Sept, nombre très-mystérieux. — Ses applications. — Comme tout le reste de l'univers, le chrétien est fait avec nombre. — Il est fait avec le nombre sept et le nombre dix. — Beau passage de saint Augustin... 308

CHAPITRE XXIV.

La confirmation.

Étude détaillée des éléments dont se compose le chrétien. — La confirmation : place qu'elle occupe. — Ce qu'elle donne de plus que le baptême. — Enseignement catholique : le pape saint Melchiade ; les conciles de Florence et de Mayence. — Effets de la confirmation : grâce sanctifiante, grâce sacramentelle, caractère, accroissement des vertus. — Définition des habitudes. — Des vertus. — Vertus naturelles et surnaturelles : vertus infuses et vertus acquises. — Vertus cardinales. — Différences entre les vertus naturelles et les vertus surnaturelles..... 323

CHAPITRE XXV.

Dons du Saint-Esprit.

Définition. — Explication détaillée de chaque mot. — Ce qu'il y a de commun et de distinct entre les vertus et les dons. — Fonction propre des dons du Saint-Esprit. — Ils sont nécessaires au salut. — Nécessaires comme principes généraux du mouvement surnaturel. — Nécessaires comme éléments de lumière, de force et de défense. — Ils sont tous nécessaires, et d'une égale nécessité..... 343.

CHAPITRE XXVI.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nombre des dons du Saint-Esprit. — Inséparabilité. — Perpétuité. — Dignité. — Ordre des dons en Notre-Seigneur. — Ils commencent par la sagesse et finissent à la crainte. — Raison de cet ordre. — Manifestation de chaque don du Saint-Esprit dans la vie de Notre-Seigneur. — En nous, les dons commencent par la crainte et finissent à la sagesse. — Raison de cet ordre. — Loi du monde moral. — Nécessité de la connaître et de la suivre. — Effets généraux des dons du Saint-Esprit sur l'humanité..... 358

CHAPITRE XXVII.

Le don de crainte.

Les sept dons du Saint-Esprit opposés aux sept péchés capitaux. — Lumineux aperçu. — Ce qu'est le don de crainte. — Ses effets : respect de Dieu, horreur du péché. — Sa nécessité : il nous donne la liberté en nous délivrant de la crainte servile. — De la crainte mondaine. — De la crainte charnelle. — Il nous arme contre l'esprit d'orgueil. — Ce qu'est l'orgueil et ce qu'il produit..... 381

CHAPITRE XXVIII.

Le don de piété.

Ce qu'est le don de piété. — En quoi il diffère de la vertu de religion et de la charité. — Deux objets du don de piété : Dieu et l'homme. — Ses effets à l'égard de Dieu. — A l'égard du prochain : œuvres de miséricorde cor-

porelle et spirituelle. — Nécessité du don de piété : opposé à l'esprit d'envie. — Ce qu'est l'envie..... 399

CHAPITRE XXIX.

Le don de science.

Ce qu'est le don de science. — Il agit sur l'entendement. — Différence entre le don de science, la foi et la science naturelle. — Paroles de Donoso Cortès. — Le don de science fait discerner avec certitude le vrai du faux et préserve des sophismes de l'erreur. — Il agit sur la volonté, et nous préserve des fascinations mondaines. — Il développe et ennoblit toutes les sciences. — Paroles de Donoso Cortès. — Le don de science plus nécessaire aujourd'hui que jamais. — Opposé à l'esprit de colère. — Preuves de cette opposition. — Le don de science principe de paix universelle.... 417

CHAPITRE XXX.

Le don de force.

Ce qu'est le don de force. — Différence entre la vertu de force et le don de force. — La place qu'il occupe au milieu des sept dons. — Deux objets du don de force : agir et souffrir. — Ce que l'homme doit faire : reconquérir le ciel. — Trois ennemis à vaincre : le démon, la chair, le monde. — Ce que l'homme doit souffrir. — Faiblesse de l'homme. — Effets du don de force soit pour agir, soit pour souffrir. — Parole de saint Paul. — Nécessité du don de force. — Opposé à la paresse. — Ce qu'est l'esprit de paresse. — Ce qu'il opère. — Portrait du monde, esclave de l'esprit de paresse..... 435

CHAPITRE XXXI.

Le don de conseil.

Ce qu'est le don de conseil. — En quoi il diffère de la prudence et du don de science. — Effets du don de conseil. — Sur notre vie et sur la vie des autres. — Paroles de Donoso Cortès. — Le don de conseil a créé les ordres religieux. — Explication de ce fait. — Immense bienfait du don de conseil. — Nécessité du don de conseil; il est opposé à l'avarice. — Explication. — Nature et effets de l'avarice sur l'homme et sur le monde... 449

CHAPITRE XXXII.

Le don d'entendement.

Ce qu'il est. — En quoi il diffère de la foi et du don de science. — Ses effets : il agit sur l'entendement et sur la volonté. — De quelle manière. —

Exemple des apôtres. — Ce qu'est le chrétien sans le don d'entendement. — Ce qu'il devient quand il le possède. — Sa nécessité. — De quel esprit il nous délivre. — Paroles de saint Antonin. — L'esprit de gourmandise et ses effets. — L'affaiblissement de l'intelligence. — La folle joie. — L'immodestie. — La perte de la fortune et de la santé. — Tableau du sensualisme actuel..... 460

CHAPITRE XXXIII.

Le don de sagesse.

Ce qu'est le don de sagesse. — Tous les dons du Saint-Esprit contribuent à la déification de l'homme ; de quelle manière y contribue le don de sagesse. — Différence qui le distingue des autres dons, de la foi, de la vertu de sagesse, de la sagesse gratuite. — Effets du don de sagesse sur l'entendement et sur la volonté. — Portrait du vrai sage. — Nécessité du don de sagesse. — Délivrance de la tyrannie de l'esprit contraire, la luxure. — La luxure dans l'homme et dans la société..... 480

CHAPITRE XXXIV.

Les béatitudes.

Résumé de l'étude sur les dons du Saint-Esprit. — Ils sont des principes actifs. — Ce qu'ils produisent. — Ce que sont les Béatitudes. — D'où vient leur nom. Quel en est le nombre. — Elles s'adaptent aux différents âges de la vie. — Quels sont leurs rapports avec le bonheur de chaque homme. — Comment elles procurent le bonheur des sociétés. — Quelle est leur supériorité sur les vertus. — Quel est leur ordre hiérarchique. — Rapport de chaque Béatitude avec sa récompense. — Gradation dans la récompense..... 498

CHAPITRE XXXV.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Rapports des béatitudes avec les dons. — Les béatitudes sont les dons en action. — Chaque béatitude traduit un don. — Importance de cette étude pour estimer la richesse et pour apprécier la nécessité des béatitudes et des dons. — Le don de crainte en action : première béatitude : exemple. — Le don de piété en action : seconde béatitude : exemple. — Le don de science en action : troisième béatitude : exemple. — Le don de force en action : quatrième béatitude : exemple..... 51

CHAPITRE XXXVI.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Le don de conseil en action : cinquième béatitude. — Exemples. — Le don d'intelligence en action : sixième béatitude. — Exemples. — Le don de sagesse en action : septième béatitude. — Exemples. — Contrefaçon satanique des béatitudes divines. — Les sept dons de l'esprit du mal se traduisant par ses sept béatitudes..... 541

CHAPITRE XXXVII.

Les fruits.

Ce que sont les fruits du Saint-Esprit : rapports avec les fruits des arbres. — Qualités qui constituent le fruit. — Comment sont produits les fruits du Saint-Esprit. — La greffe, la taille. — Explication donnée par la vision de sainte Perpétue. — Variétés d'espèces dans le verger du Saint-Esprit. — Pourquoi le nom de fruits. — Il nous rappelle notre ressemblance avec Dieu et la bonté de Dieu pour nous. — Différence des fruits et des béatitudes..... 559

CHAPITRE XXXVIII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Nombre des fruits du Saint-Esprit. — Il est incalculable et pourquoi. — Nombre douze, donné par saint Paul. — Raison de ce nombre. — Raison de l'ordre dans lequel ils sont énumérés. — Explication des neuf premiers fruits. — La charité : exemple. — La joie : exemple. — La paix : exemple. — La patience : exemple. — La bénignité : exemple. — La bonté : exemple. — La longanimité : exemple. — La douceur : exemple. — La foi : exemple..... 574

CHAPITRE XXXIX.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

La modestie : exemple. — La continence : exemple. — La chasteté : exemple. — A quoi les fruits du Saint-Esprit sont opposés. — Œuvres de la chair. — Ce qu'est la chair. — Pourquoi on dit ses œuvres et non ses fruits. — Opposition générale des œuvres de la chair aux fruits du Saint-Esprit. — Opposition particulière. — Nécessité sociale de toutes les opérations du Saint-Esprit..... 592

CHAPITRE XL.

Le fruit de la vie éternelle.

Pourquoi le ciel est appelé fruit-Harmonie dans les œuvres de Dieu. — Le ciel sera le règne du Saint-Esprit ou de l'amour infini. Effet de cet amour : il transfigurera toutes choses. — Les créatures seront transfigurées, non détruites. — Beauté du monde futur. — Transfiguration de l'homme et qualités du corps transfiguré. — Plaisirs de chaque sens. — Trait historique. — Qualités de l'âme transfigurée. — Joie de chaque faculté. — Contre-partie du ciel, l'enfer. — Inexorable nécessité d'habiter l'un ou l'autre. — Moyen d'habiter le ciel. — Le culte du Saint-Esprit..... 609

CHAPITRE XLI.

Le culte du Saint-Esprit.

Disproportion entre le travail et la récompense : explication. — Le monde doit un culte au Saint-Esprit. — Prédicateurs de ce culte : Dieu, Notre-Seigneur, les apôtres, les Pères, l'Église. — Témoignages. — Nécessité plus grande aujourd'hui que jamais du culte du Saint-Esprit..... 628

CHAPITRE XLII.

(SUITE DU PRÉCÉDENT.)

Quel culte le monde doit au Saint-Esprit. — Culte de latrie. — Culte intérieur. — Culte extérieur. — Culte public. — Culte domestique. — Culte privé. — Pratique du culte du Saint-Esprit : le souvenir, la prière. — Pourquoi on s'adresse au Saint-Esprit pour obtenir des lumières, et non pas au Fils. — Imitation : chasteté. — Œuvres de charité. — Ordres du Saint-Esprit : leur histoire. — Confréries du Saint-Esprit. — Leur origine, leurs œuvres, leur but. — Nécessité de les rétablir..... 644

CHAPITRE XLIII.

(FIN DU PRÉCÉDENT.)

Péché contre le Saint-Esprit. — Énormité. — Paroles de N. S. — Différence entre le blasphème contre le Saint-Esprit et le blasphème contre l'Homme-Dieu. — Le blasphème contre le Saint-Esprit n'est pas le seul péché contre le Saint-Esprit. — Ce qu'est le péché contre le Saint-Esprit. — Ses dif-

férentes manifestations. — En quel sens le péché contre le Saint-Esprit est irrémissible. — Châtiment du péché contre le Saint-Esprit. — Parallélisme entre la ruine de Jérusalem, déicide du Verbe incarné, et Constantinople, déicide du Saint-Esprit. — Avertissement aux nations modernes. — Conclusion..... 659

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Clichy. — Imp. M. Loignon, Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières. 12